UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

1125

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CXIX. — 1er SEPTEMBRE 1893.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CENT DIX-NEUVIÈME

33364
4/5/94

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1893

AP
20
R5
pér. 3
t. 119

LA

SECONDE VIE DE MICHEL TEISSIER

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Les jours se ressemblaient tous, dans cette petite villa de Clarens que les Teissier avaient louée au commencement de la saison. Enveloppée de vigne vierge, de clématites, de chèvrefeuille, séparée de la route par un minuscule jardin, la maison, coquette et rose, ouvrait d'un côté sur le magnifique panorama du fond du Léman; de l'autre, elle voyait passer la vie artificielle de ce coin du monde peuplé d'étrangers et de touristes : le chemin de fer, qui semble flâner entre les stations trop rapprochées, les tramways électriques, de rares voitures au trot lent, des groupes de promeneurs, les hommes en vestons de flanelle, les femmes en toilettes claires, avec des chapeaux fleuris, des ombrelles gaies, bref, tout le mouvement futile et gentil des endroits à la mode, aménagés pour qu'on y reste, à tuer le temps, quelques jours ou quelques semaines. Selon le vent qu'il faisait, des bouffées de musique traversaient l'air, frivoles ou langoureuses; ou bien, de tièdes soirées se prolongeaient à travers des silences enchanteurs.

Installés depuis quatre mois environ, les Teissier avaient vu s'enfuir le printemps et venir l'été : un été torride, cette année-là, poudreux, sans pluie, avec de grands ciels implacablement bleus qui se miraient lourdement dans le bleu du lac, tandis qu'au loin les montagnes, presque entièrement délivrées de neige, s'estompaient, le matin, sous des voiles de vapeurs que le jour buvait et qui, en disparaissant, les laissaient claires et dures dans la pleine lumière, avec leurs arêtes nettes et les couleurs crues des forêts grimpant à leurs flancs :

— Un beau décor! s'était écrié Michel le jour de leur arrivée, en montrant à Blanche, de la fenêtre, les cimes découpées, encore enneigées à ce moment-là, de la Dent du Midi.

Et voici qu'après les avoir ravis, ce décor commençait à les fatiguer, comme tous ceux à travers lesquels, depuis huit années, ils promenaient leur désœuvrement.

Il y a des gens, oisifs de naissance et de goûts, dont telle est la vie, et qui n'en conçoivent pas d'autre : le midi en hiver, la mer, la montagne, les villes d'eaux en été, Londres pour la *season*, Paris quelquefois, et le temps s'envole. Mais les Teissier n'étaient point de ce monde inactif et ambulant. Pour les y exiler, il avait fallu l'orage de passion qui les avait jetés l'un à l'autre, au mépris des lois, au mépris des devoirs, détruisant le foyer de Michel, brisant sa carrière politique, faisant du chef de parti qu'il était la veille un touriste sans profession. D'abord, aux premiers temps de leur tendresse, ils avaient habité un cottage anglais, tout vert, tout frais, bien clos, où nul œil indiscret n'aurait pu pénétrer : là, pendant près d'une année, ils goûtèrent un bonheur tourmenté, fait de sensations trop vives, harcelé de remords, tantôt comme fondus l'un en l'autre dans une union d'autant plus intime qu'ils se sentaient plus seuls, tantôt au contraire séparés par mille pensées qu'ils ne pouvaient se dire. Puis, chassés par une inquiétude, ou plutôt peut-être par le besoin de mouvement et d'action propres à Michel, ils avaient quitté l'Angleterre, pour se fixer successivement à Pise, à Rome, à Biarritz, à Londres, à Cannes, à Saint-Moritz, tantôt logés dans des hôtels bondés, tantôt installés dans des appartemens de hasard qui leur donnaient mal l'illusion du chez soi, nouant de-ci de-là des relations passagères avec des inconnus qu'ils retrouvaient ailleurs, errans comme eux, cherchant des distractions à Bayreuth ou à Oberammergau, et repris toujours par leur instabilité forcée, n'ayant d'autre intérêt que cette question qui finissait par se poser d'elle-même, après un séjour un peu prolongé quelque part :

« Où irons-nous en partant d'ici? »

A travers ces allées et venues, ces déplacemens, ces voyages, et le temps faisant son œuvre, leur sentiment s'était apaisé; leur remords s'affaiblit aussi, à mesure que s'atténua la violence de leur passion; et à présent, il leur restait une intimité très douce, très étroite, très complète, pareille à celle que les années établissent dans les ménages réguliers, traversée à peine par de subites angoisses, quand les souvenirs du passé s'éveillaient en eux. Il était bien loin, pourtant, ce passé, noyé dans des brumes où les figures perdaient la netteté de leurs contours, effacé comme de vieilles lettres dont l'encre a pâli; mais il était encore, et nul effort, nul désir, nul oubli ne pouvait lui enlever sa funeste réalité.

Michel savait sa première femme, Suzanne, installée à Annecy. Il s'efforçait de la croire heureuse, ou du moins tranquille, absorbée par les soins consolans qui remplissent la vie d'une mère; en sorte qu'il parvenait presque à l'oublier. Mais comment aurait-il oublié ses deux filles? A chaque instant, elles passaient dans son souvenir : Annie, l'aînée, avec ses grands yeux si tendres qu'ils semblaient déjà mélancoliques, Laurence éveillée, rieuse, mutine et volontaire.

Surtout, il les retrouvait telles que le jour où il les avait embrassées pour la dernière fois, il entendait leurs voix claires lui crier, sans comprendre, les chères, le sens irrévocable de leurs mots : « Adieu, papa, adieu, » tandis que son cœur se brisait, et qu'il partait quand même, attiré par cette force destructive à laquelle il ne résistait pas. Il les aimait d'autant plus, que jamais il ne pouvait le dire, et qu'il se savait séparé d'elles à jamais. Car il ne comptait pas les revoir : coupable envers elles, ayant eu, même en la commettant, le sentiment profond de sa faute, il était bien résolu, dans leur propre intérêt, à se refuser les rencontres autorisées par le tribunal, qui les auraient étonnées. Cette décision, que ceux qui le connaissaient mal pouvaient interpréter comme un acte de suprême indifférence, lui coûta beaucoup à prendre, davantage à tenir. Il la tint pourtant : mieux valait, pensait-il, que ses filles l'ignorassent ou le crussent mort, plutôt que de connaître ou de discuter entre elles la singularité de sa vie, le mystère de leur double famille. Il résista même aux prières de Blanche, qui lui répétait :

— Je ne veux pas priver tes filles de leur père.

— Il faut avoir, disait-il, la logique de ses actes. Que pourrais-je leur apporter ou leur apprendre? J'ai renoncé à elles en les adorant. Tout ce que je puis pour elles, à présent, c'est de leur épargner de s'occuper de moi.

A de longs intervalles seulement, son intime ami, Jacques Mon-

det, toujours professeur au lycée d'Annecy, lui donnait de leurs nouvelles, en lettres brèves, d'un ton de procès-verbal, qui ne ressemblaient en rien aux lettres affectueuses d'autrefois : car tout avait été brisé, dans la tempête, jusqu'à cette solide amitié.

Blanche souffrait, quand elle observait, dans les regards ou sur le front de Michel, des traces de ces souvenirs, rebelles au bercement de son amour, qui l'empêchaient d'être tout pour lui. Elle en souffrait d'autant plus, peut-être, qu'ils lui rappelaient sans cesse l'inégalité de leur sacrifice : pour elle, en effet, Michel avait dépouillé son cœur de toutes ses affections, sa vie de tous ses devoirs ; elle, au contraire, qu'une mère mondaine et remariée négligeait, n'avait eu à briser aucune chaîne précieuse, aucune affection chère. Elle ne se disait pas que l'amour dédaigne de tels comptes-courans : elle se complaisait tristement à les établir, pour l'aimer davantage encore, et pour craindre toujours, obscurément, une reprise de ce passé vaincu, qu'un hasard pouvait ressusciter, pour la redouter, hélas! d'autant plus qu'elle n'était pas mère.

Comme Blanche ne correspondait pas avec sa famille, les rares lettres de Mondet, si courtes, consacrées exclusivement à la santé, aux études, aux progrès d'Annie et de Laurence, étaient les seules communications que les Teissier eussent avec le monde extérieur. Ils avaient donc réalisé, tout entier, le rêve qu'ils caressaient au temps où ils désespéraient devant les obstacles accumulés entre eux et leur amour, ce rêve d'intimité dans l'isolement qui est celui de tous les amoureux. Sans traverser aucun océan, ils s'étaient enfermés dans une île déserte : ils y pouvaient vivre, sans liens qui les gênassent, puisqu'ils les avaient tous rompus ; sans devoirs envers personne, puisqu'ils s'en étaient dégagés ; l'un pour l'autre, l'un à l'autre, ayant dans leur amour la fin suprême de leur vie comme celle de toutes leurs pensées. Ils frôlaient le monde sans être entraînés à ses mouvemens, séparés des autres par quelque chose de plus infranchissable que l'espace, n'existant, ne pouvant exister que pour eux-mêmes, pour eux seuls. Aux premiers temps, une espèce de curiosité s'attachait à eux : ils l'avaient déconcertée en allant s'enfermer dans leur cottage anglais, et maintenant, elle ne menaçait plus de les troubler. Leur nom, dans un registre d'hôtel, passait inaperçu. On se rappelait à peine que Michel Teissier avait été l'instigateur et le chef d'un grand mouvement d'opinion, qu'un instant il avait failli constituer cette droite républicaine que tant d'honnêtes gens rêvent en vain depuis un quart de siècle, que son divorce et sa retraite avaient peut-être changé l'orientation politique du pays. C'étaient là des incidens oubliés ; et lui-même, il n'était plus qu'un disparu.

Teissier prenait-il son parti de cet effondrement? On aurait eu peine à le dire. Il ne regrettait rien, il ne se plaignait pas, il parlait, à l'occasion, avec un détachement complet, de ses intérêts d'autrefois. Mais il y avait en lui un homme d'action qui, réduit à l'oisiveté, devait avoir des heures d'ennui, des momens de souffrance : c'étaient de tels momens sans doute, qu'il essayait de tromper par ses continuels déplacemens, dont les prétextes étaient insuffisans, quand encore il prenait la peine d'en chercher. Toute une partie de lui-même, celle que dans sa première vie il avait le plus développée, l'être agissant, combatif, énergique, restait maintenant sans emploi; tandis que l'autre, longtemps négligée, l'être sentimental, avait toute la place. Il ne pouvait, il ne devait plus qu'aimer, sans contrepoids, sans diversion, sans obstacle. Le lutteur, habitué à la grande arène des débats publics, n'avait plus d'adversaire à terrasser; l'orateur à la voix puissante, au geste dominateur, en était réduit au perpétuel silence; le *leader* habile n'avait plus de parti à organiser, à guider, à manier comme un sculpteur sa bonne terre glaise; l'homme aux intentions généreuses n'en pouvait plus réaliser, plus même poursuivre aucune; l'ambitieux enfin n'avait plus d'objet à son ambition. Il évitait de penser à ces choses; mais quand il y pensait, une amertume le prenait. Ayant comme la plupart des orateurs l'habitude des images, il se comparait alors à un propriétaire qui, possédant de vastes domaines où les moissons ondoient, où mûrit la vendange, s'en serait dépouillé pour s'enfermer dans un petit jardin, à cultiver des fleurs, rien que des fleurs; ou bien, avec plus d'ironie, à un tragédien accoutumé aux acclamations des grandes scènes, qui aurait renoncé à ses rôles pour roucouler toujours la même romance, d'une voix de ténor léger. Ce fut ainsi, dans l'espoir ou le besoin d'occuper ses forces actives, qu'il forma le projet d'écrire une *Histoire du second empire*, pour laquelle, depuis huit ans, il amassait des matériaux, et dont il venait justement de commencer la rédaction. Mais si les travaux préparatoires l'avaient distrait, l'exécution l'inquiétait : il ne se sentait aucune des qualités qui font l'historien, ni même un goût bien vif pour l'art d'écrire. Et puis, raconter de l'histoire quand on en pourrait faire! Là encore, des images humiliantes se présentaient à son esprit : il pensait aux généraux battus qui raisonnent sur la tactique, aux artistes impuissans qui se font esthéticiens, aux chanteurs enroués qui deviennent maîtres de musique. Et bien souvent, au lieu des faits qu'il s'acharnait à raconter, il voyait surgir devant lui d'autres faits, ceux de la veille ou ceux du lendemain, qu'il se sentait encore de taille à remanier, non pas la plume à la main, mais dans l'intense vibration de la lutte et de la vie.

Ce jour-là, Michel se leva plus tôt encore que de coutume. Dès cinq heures, il était dans son jardin, en veston de flanelle, jouissant de la fraîcheur, des souffles d'air qui lui apportaient des parfums agrestes, du spectacle magnifique de la sereine matinée. Il flâna par ses allées dont le gravier craquait sous ses pas; il regarda ses fleurs, aux pétales emperlés de rosée; puis, poussé par ce besoin de faire quelque chose qui était un de ses traits caractéristiques, il se mit à tailler ses bosquets : une occupation un peu illusoire, sans doute, surtout en plein été, à laquelle il devait pourtant d'avoir abrégé bien des journées, et que d'ailleurs il excellait à renouveler. Il passa ainsi deux heures, sans s'ennuyer positivement, quoiqu'il tirât sa montre à plusieurs reprises pour constater que le temps marchait; et ce fut avec un éclair de joie dans les yeux qu'il ferma son sécateur quand il vit Blanche, en peignoir bleu, apparaître sous le perron. Elle était restée très jeune, dans sa grâce de femme qui n'a pas été mère, la taille svelte, le teint pur, ses beaux yeux clairs et ses beaux cheveux pâles accentuant l'impression de jeunesse qu'elle éveillait : tandis que Michel, lui, vieillissait, et que ses quarante-six ans se marquaient sur ses tempes dégarnies, dans les rides qui commençaient à sillonner son visage, surtout aux coins de la bouche, dans sa barbe où les fils blancs se multipliaient. On dit que les personnes qui vivent ensemble dans une très grande intimité finissent par se ressembler. Il y avait, en effet, quelque ressemblance entre ces deux êtres si étroitement liés l'un à l'autre : leurs mouvemens trahissaient une réserve de même nature, un peu craintive; leurs regards, quelque différens que fussent les yeux bleus de Blanche des yeux bruns de Michel, étaient également sérieux, également résolus, avec une même nuance de tendresse dévouée; et ils étaient si accoutumés l'un à l'autre, qu'on les devinait liés par une incessante correspondance de pensées qu'ils n'avaient pas toujours besoin de formuler.

Blanche s'approcha de Michel, et lui tendit les lèvres. Malgré le temps, malgré l'âge, il y avait de l'amour encore, dans ce baiser; il y avait surtout, de part et d'autre, une extrême affection prévenante et tendre, une pénétration réciproque absolue, un besoin constant de prendre et de se donner.

Ils échangèrent ces propos :

— Comme tu t'es levé de bonne heure, aujourd'hui!

— C'est vrai. J'avais oublié de fermer mes volets, hier soir, et le soleil est entré gaîment par ma fenêtre. Il m'a chassé du lit. Je ne l'ai pas regretté, d'ailleurs, le matin est si bon! Mais voilà deux heures que je me promène, et j'ai une faim!..

— Eh bien, allons déjeuner, le thé doit être servi.

La jeune femme prit le bras de son mari, se serra, câline, contre lui, et ils se dirigèrent vers une tonnelle où, en effet, leur repas les attendait : un déjeuner à l'anglaise, qui devait soutenir Michel pendant sa longue matinée consacrée tout entière au travail : des œufs, du jambon grillé, des beurrées. Blanche le servait et le regardait manger, n'ayant, elle, qu'un petit appétit de Parisienne. Ils parlaient peu, en gens qui, s'étant tout dit depuis longtemps, goûtent mieux l'intimité du silence que celle de la conversation, ou ne se déplaisent pas à causer de choses tout à fait insignifiantes.

— Il est arrivé beaucoup de monde, hier, par l'express de France, fit Blanche, au moment où Michel attaquait une deuxième tranche de jambon.

— Vraiment, répondit-il avec indifférence, la bouche pleine.

— Oui, expliqua-t-elle. Je passais devant la gare. Il y avait foule. Ce doit être quelque personnage de marque...

Michel interrompit :

— Un grand-duc ou un ministre...

Elle reprit :

— Les journaux nous renseigneront, sans doute.

— C'est leur métier, répliqua Michel.

Après un silence, il ajouta :

— Après tout, que ce soit Pierre ou Paul, cela nous est bien égal!..

— C'est vrai, dit Blanche.

Ils se turent un moment. Leurs moindres conversations aboutissaient ainsi, souvent, d'une façon inattendue, à souligner leur isolement, leur détachement forcé de tout ce qui n'était pas eux-mêmes.

— A propos, fit tout à coup Michel, c'est la semaine prochaine qu'il nous faut dénoncer notre bail, si nous ne voulons pas passer l'hiver ici. Il faudra pourtant prendre une décision. Qu'en penses-tu?

Blanche s'assombrit :

— Ne te trouves-tu pas bien? demanda-t-elle doucement.

— Si, si, répondit Michel d'un air contrarié. Je me trouve très bien. Mais enfin, l'hiver, c'est long, n'est-ce pas?.. D'ailleurs, nous avons le temps d'en parler!...

« Nous avons le temps d'en parler, » c'était là une de ses phrases de prédilection, et Blanche savait ce que cela signifiait : on écartait ainsi, jusqu'à la dernière minute, une décision importante, puis on la prenait brusquement, selon l'impression du moment.

— Moi, dit-elle, je m'attache à ce pays. Si nous nous y instal-

lions tout à fait? Pourquoi ne nous fixerions-nous pas, une fois, définitivement, quelque part!..

Michel plia sa serviette :

— En tout cas, pas ici, fit-il en secouant la tête. Les montagnes sont trop hautes. C'est fatigant.

Et de nouveau, Blanche n'insistant pas, la conversation s'arrêta.

Leur repas était achevé. Pourtant, ils restèrent encore un moment vis-à-vis l'un de l'autre, immobiles, silencieux, sans avoir envie de bouger.

— Je vais travailler, dit Michel.

Mais il ne se leva pas. Il regardait le lac, où glissaient, à des distances inégales, quelques voiles latines et un bateau à vapeur, chargé de monde.

— Ces matinées d'été vous dissolvent, ajouta-t-il au bout d'un moment. On ne se sent bon à rien. Il fait déjà une chaleur insupportable!

Blanche suggéra :

— Si tu te reposais, aujourd'hui?

Il protesta :

— Non, je n'aime pas à faire le paresseux.

En réalité, il pensait : Si je ne travaille pas, que ferai-je de cette longue journée?

— Pourtant, reprit Blanche, tu as beaucoup travaillé, ces derniers jours. Où en es-tu, aujourd'hui?

— Au portrait du duc de Morny.

— Ah!.. Il te donne de la peine, ce portrait?

— Beaucoup... On n'imagine pas comme c'est difficile de juger les hommes d'État... On croit les connaître par leurs actes... Eh bien, pas du tout, il faut aller plus profond, il faut les étudier de très près... Allons, je vais me mettre à l'ouvrage!..

Il ne remuait toujours pas; de sorte qu'au bout d'un moment, Blanche ne put s'empêcher de répondre, avec un sourire :

— Décidément, mon ami, tu es en veine de paresse, aujourd'hui... Prends-en ton parti, crois-moi... Et faisons quelque chose... Voyons, veux-tu que nous allions pêcher?..

Mais Michel se leva, se secoua :

— Non, merci, fit-il, je sais que la pêche ne t'amuse guère... Et moi, somme toute, j'aime encore mieux l'histoire!.. Il faut s'y mettre, voilà tout... Allons, adieu!..

Et, l'embrassant sur le front, il s'éloigna, d'un pas résolu. Elle le suivit des yeux, resta un moment encore immobile et pensive devant les restes du déjeuner, fit lentement le tour du jardin, en se penchant sur quelques roses, et, à son tour, rentra dans la maison.

Michel était monté dans la pièce du deuxième étage qui lui servait de cabinet de travail : un triste cabinet, sans confort, sans objets familiers, piteusement meublé, décoré de médiocres images, d'autant moins favorable au travail que la nudité de ses parois et la laideur de son mobilier invitaient les yeux à chercher un autre spectacle, les magnificences du dehors que la fenêtre encadrait. Michel n'évitait presque jamais l'impression déprimante de ce milieu de hasard. D'abord, il regarda d'un air embarrassé sa table chargée de livres et de papiers ; puis, au lieu de s'asseoir devant son encrier, il s'approcha de la fenêtre, fit un moment voyager ses regards par l'horizon inondé de lumière, s'arracha, non sans effort, à sa contemplation, marcha de long en large dans sa chambre, remua quelques feuilles couvertes de notes, ouvrit deux ou trois volumes, et se remit encore à marcher. Évidemment, son travail lui coûtait, ce travail assis et seul dont il n'avait plus l'habitude, cette lutte sourde, sans écho, d'une pensée qui se cherche contre une plume qui grince et du papier qui se tait. Et puis, de même qu'il trouvait peu de plaisir au travail, les résultats ne le satisfaisaient guère. Il s'était mis à l'œuvre avec des idées toutes faites, aussi simples que son titre, avec des opinions arrêtées d'avance, des jugemens absolus sur les hommes et sur les faits, ayant même choisi son épigraphe, la phrase somptueuse et prophétique de Chateaubriand.

« Les os de Napoléon ne reproduiront pas son génie, ils enseigneront son despotisme à de médiocres soldats. »

Mais voici qu'à mesure qu'il avançait, ses idées changeaient, ses opinions se fondaient en nuances, ses jugemens vacillaient. Il n'avait plus, pour l'empire et pour l'empereur, cette rancune du début, qui le soutenait par cela même qu'elle devait donner à son œuvre un caractère vivant de polémique. En sorte qu'il accomplissait sans ardeur une tâche ingrate et lourde. Pourtant, quand il eut pris sa plume, l'entraînement du travail se produisit peu à peu; et il arriva à la fin de la matinée.

Comme midi approchait, la porte du cabinet s'entr'ouvrit; Blanche entra :

— Eh bien?.. Es-tu content de toi?

— Oui, à peu près.

— Tu as fini?

— Je termine.

— Alors, on peut entrer?

— On est la bienvenue.

Elle s'approcha de la table, examina les titres de quelques livres, demanda :

— Combien de pages, aujourd'hui?

— Cinq.

— Ta tâche, tout juste.

— Tout juste.

— Veux-tu me lire?

— Non, pas à présent, je suis au milieu d'un long paragraphe.

— Alors, demain.

— Oui, demain.

Une cloche, qu'on sonnait devant la maison, annonça le second déjeuner.

— Descendons! dit Blanche.

Et ils se trouvèrent de nouveau en tête-à-tête, comme tout à l'heure, devant la table servie.

Le courrier de Michel l'attendait, comme d'habitude, sur son assiette. Un courrier indifférent : des journaux dont il rompit la bande et qu'il parcourut rapidement, tout en mangeant son omelette; point de lettres.

— Y a-t-il des nouvelles? demanda Blanche.

Il répondit :

— Il n'y en a plus jamais, depuis quelque temps. A l'extérieur, un équilibre qui ne vaut rien, mais dont on se contente, faute de mieux. A l'intérieur, un gouvernement qui se tient debout, parce qu'on ne veut pas le renverser, crainte de retomber dans l'instabilité ministérielle. Il y aura peut-être l'Afrique, bientôt...

La conversation se prolongea sur ce ton-là. Michel revenait toujours à la politique; et Blanche, — son seul auditoire, désormais, — l'écoutait avec complaisance, s'efforçant quelquefois à le contredire pour le pousser à la discussion qu'il aimait, et le voir reprendre vie. Mais ce jour-là, il ne s'anima pas. Le travail lui avait ôté l'appétit : il mangeait peu, d'un air distrait, le regard éteint.

— Que ferons-nous, cet après-midi? demanda Blanche, en se servant des fraises.

— Nous prendrons le café, nous relirons les journaux... Que sais-je, moi?...

Elle suggéra :

— Et nous irons nous promener, plus tard, s'il ne fait pas trop chaud.

— C'est qu'il fait horriblement chaud, objecta-t-il.

— Nous pourrions prendre le funiculaire, aller respirer à Glyon, qu'en dis-tu?

— Je veux bien... Montons à Glyon, vers les quatre heures.

Et ils se levèrent de table, pour passer au salon, où le café les attendait. Là, pendant que Blanche remplissait et sucrait les tasses, Michel, ayant allumé un cigare, se mit à marcher de long en large, de ce mouvement de bête en cage, qui lui était habituel et lui

faisait faire, dans sa journée, bien des pas. Blanche souffrait toujours, à voir son besoin d'action, inassouvi, se trahir ainsi. Elle allait lui tendre sa tasse, pour l'occuper, quand elle le vit s'arrêter à la fenêtre, l'air attentif. Puis il recula, brusquement, les sourcils froncés :

— Qu'as-tu donc? demanda-t-elle.

Il répondit :

— Fourré!...

Poussé par un mouvement de curiosité féminine, Blanche courut à la fenêtre, vit passer, au petit trot, une voiture de louage. C'était bien le fameux leader de l'extrême gauche qui s'y trouvait, en complet clair, un chapeau mou, une fleur à la boutonnière, les yeux mi-clos, le teint frais, l'air tranquille. Devinant aussitôt tous les souvenirs que la vue de Fourré venait d'éveiller en Michel, elle vint s'enlacer à lui, avec une tendresse à la fois maternelle et un peu craintive; et ils restèrent un instant silencieux, à écouter leurs pensées.

C'était continuellement ainsi, dans leur vie : au milieu même de la paix des habitudes, mille incidens surgissaient qui soudain ressuscitaient le passé, ou qui leur signifiaient les interdictions auxquelles ils étaient soumis, les limites imposées à leur indépendance. Le hasard se chargeait, avec complaisance, de le leur rappeler : ils n'étaient plus libres, ils ne pouvaient point faire ce qu'ils voulaient, des compartimens entiers de l'existence leur étaient défendus. Et s'ils souffraient de cette obscure tyrannie qui les oppressait, ils souffraient plus encore, peut-être, de n'en pouvoir jamais parler entre eux. Ainsi, la réprobation qu'ils avaient encourue et le mal qu'ils avaient fait, en même temps qu'ils rétrécissaient le champ de leur action, bornaient aussi celui de leur intimité. Michel surtout, avec l'orgueil de l'homme qui tient à cacher ses plaies les plus vives, fuyait, sur ce point douloureux, les expansions et les confidences; et Blanche, dont tout le désir était de consoler, se froissait de cette réserve. Comme son mari ne répondait pas à sa caresse, elle le crut absent, dénoua son bras et s'éloigna de lui. Mais Teissier la retint, et il se mit à dire, avec un sourire qu'on aurait pu croire un peu ironique :

— Un habile homme, celui qui vient de passer!... Vingt ans et plus sur ses pattes!... La république en a dévoré pas mal, de ses enfans, et des meilleurs... Mais lui, solide, ne bronche pas!... Il a traversé le Seize-Mai, le boulangisme, et pas mal de scandales, toujours indemne. Il sait ce qu'il veut, il est tenace, il est prudent, il a de la chance. Pas assez de conscience pour en être gêné, non, mais une attitude qui en impose toujours. Un jouisseur qui donne l'illusion d'un sectaire.

Il rêva un instant, et, son idée ne le quittant pas, reprit :

— Comme orateur, il n'a pas l'élan, l'entraînement, l'enthousiasme... Non, pas d'enthousiasme... Il ne fait que raisonner... Très bien, par exemple... Il dit juste, toujours ce qu'il faut dire... Enfin, il est très fort!...

Sur ces derniers mots, Michel se versa une seconde tasse de café, et s'assit, pensif, devant un guéridon. Alors, pendant qu'il évoquait son inoubliable passé, Blanche, en l'observant, s'abandonna de son côté à de tristes rêveries : s'il ne l'avait pas rencontrée sur son chemin, que sa vie eût été différente! A cette heure, il serait ministre, il serait puissant, il mènerait la France, il s'imposerait au monde... Mais il l'avait aimée, tout cela s'était effondré, et il n'était plus qu'un simple homme, sans avenir, errant de station en station, étranger dans tous les pays... Leurs pensées s'en allaient ainsi, très loin, plongeant dans les ténèbres de ces obscurs pourquoi qu'on se pose en certaines heures d'inutiles repentirs. Pourquoi la société, si indulgente aux péchés des uns, est-elle si cruelle aux fautes des autres ?.. La vie active, avec ses promesses et ses triomphes, vaut-elle qu'on lui sacrifie l'amour ?.. L'amour, de son côté, mérite-t-il les privations, les regrets, les remords qu'on endure pour lui, quand on a trop écouté sa voix ?.. Tout passe, tout coule, tout s'effondre : il faudrait un point fixe, au-dessus de la vie, au-dessus de l'amour.

— Veux-tu sortir? demanda Blanche en faisant un effort pour chasser ses rêveries.

Michel eut le geste ahuri d'un homme qui s'éveille.

— Il fait trop chaud, répondit-il. Plus tard, peut-être, nous verrons.

— Alors, à quoi vas-tu t'occuper?

— Je lirai.

— Qu'est-ce que tu lis, maintenant?

— *Germinal.*

— Cela t'intéresse?

— Énormément!.. Je ne sais pas ce que cela vaut comme littérature et je ne m'en inquiète guère; mais il me semble que j'entends les cris de ces affamés, de ces misérables, il me semble que j'entends craquer notre vieux monde, sous cette poussée d'en bas. Qu'il craque, qu'il s'effrite, qu'il tombe en pièces! Il ne vaut pas la peine d'être soutenu. Et peut-être que c'est justice!..

Teissier faisait ainsi, quelquefois, des phrases de discours, dont la redondance détonnait dans l'intimité. Mais ce qui frappait Blanche, plus que leur ton déclamatoire, c'étaient leurs allures de plus en plus révolutionnaires : elles trahissaient, chez l'ancien *leader* de la droite républicaine, un sourd travail, qu'il ignorait peut-être encore lui-

même, mais que sa femme, avec sa tendresse inquiète, pressentait, et qu'elle redoutait comme l'obscure activité d'une force destructive, ennemie. Elle ne releva pas les paroles qu'il venait de lancer, d'une voix trop forte pour le petit salon ; et Michel ouvrit son volume, tandis qu'elle se mettait à travailler gentiment, à un élégant ouvrage de main.

Du temps passa. Teissier restait noyé dans sa lecture. Blanche, tout en assortissant ses soies et en tirant son aiguille, continuait à rêver, en le regardant de minute en minute ; et les grises pensées de tout à l'heure se précisaient dans son esprit. Hélas ! ils avaient beau s'aimer de toutes les forces de leurs cœurs, ils restaient impuissans à se donner le bonheur. Une ligne les en séparait, imperceptible, infranchissable. Leurs douces heures étaient celles où ils parvenaient à l'oublier. Parfois, ils pouvaient la croire disparue ; mais elle revenait toujours. Leur crime était-il ineffaçable ? ou le sort était-il injuste? D'autres, qui ont fait pire, n'en souffrent guère et jouissent en paix de biens mal acquis : pourquoi donc, eux, ne parvenaient-ils pas à se dégager du poids de leur passé, qui les oppressait jusqu'en leurs meilleures heures ?..

Tout à coup, la porte s'ouvrit, la femme de chambre entra, l'air effaré, en criant presque :

— Un télégramme pour monsieur !

Un télégramme ! Depuis des années, ils n'en recevaient plus. Ce fut donc une vive émotion. Tandis que la fille, curieuse, sortait le plus lentement possible, ils se dressèrent l'un et l'autre, d'un même mouvement, tout pâles, leur imagination parcourant en un clin d'œil un large cercle d'hypothèses. La main de Michel tremblait en déchirant l'enveloppe bleue. Il pâlit davantage en lisant, des yeux :

« Suzanne morte subitement. »

« MONDET. »

Puis, sans rien dire, il tendit le télégramme à Blanche, qui lut à son tour et pâlit comme lui. Et tous deux, secoués d'un même frisson, se regardèrent un moment en silence. Enfin, Blanche éclata en larmes, tandis que Michel arpentait le salon de son pas tourmenté.

— Calme-toi, fit-il en s'arrêtant devant elle, d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir.

Il sonna, demanda l'indicateur des chemins de fer, qu'on ne trouva pas tout de suite, dut attendre. Quand il l'eut enfin, il se mit à le feuilleter fiévreusement.

— Je puis être à Annecy ce soir, dit-il. Je vais partir immédiatement.

Blanche avait repris possession d'elle-même.

— Va, fit-elle sans le regarder.

Il y eut un long silence. Tous deux pensaient quelque chose, quelque chose qu'ils ne voulaient pas dire, la même chose, probablement; tous deux aussi étaient repris, soudain, de cette honte, de ce remords qu'entretenait en eux, sans cesse, le sentiment du mal qu'ils avaient causé. Ils cherchaient des paroles qu'ils ne trouvèrent pas; puis, Michel demanda:

— Veux-tu me préparer ma malle?..

— Oui, répondit Blanche.

Et c'était comme s'ils se fussent dit tout autre chose.

Blanche sortit la première; Michel, qui était encore en costume de maison, alla changer de vêtemens. Une voiture, commandée par téléphone, vint s'arrêter devant la porte de leur villa.

L'heure avançait, la malle était prête. Blanche, en chapeau et en voilette, attendait Michel, qui parut enfin.

— Je t'accompagne jusqu'à la gare, lui dit-elle.

Ils se séparaient pour la première fois. En route, ils évitèrent de se parler, de s'observer même. Chacun regardait d'un autre côté, sans voir. Pourtant, Michel sentit que la main de Blanche pressait la sienne. Il répondit doucement à cette pression. Seule, une caresse muette et timide pouvait exprimer une part de ce qu'ils sentaient.

A la gare, ils eurent quelques instans d'attente. Le billet pris, les bagages enregistrés, ils se promenèrent en se donnant le bras, sur le quai de départ. Peu à peu, Blanche se serrait davantage contre son mari, avec une tendresse discrète, l'effroi de le quitter, la douleur de le laisser seul, en des momens où il souffrirait et, peut-être, s'éloignerait d'elle.

Autour d'eux, des voyageurs, des touristes, des étrangers causaient bruyamment, appuyés sur des bâtons de montagne fleuris de rhododendrons. Puis, le train fut annoncé, et, presque aussitôt, apparut au bout de la voie. Alors, Blanche réunit tout son courage, et, serrant le bras de Michel contre sa poitrine, lui dit, à voix basse, au milieu du bruit du train qui stoppait:

— Et tes filles?..

Il répondit:

— Je les amènerai, n'est-ce pas?

Elle le regarda douloureusement.

— Oui, fit-elle... si elles veulent!..

Ce fut tout. Michel montait en wagon. Le train partit. Et Blanche

rentra lentement, les yeux pleins de larmes, le cœur gonflé d'angoisse.

II.

En passant à Genève, Michel télégraphia à Mondet pour lui annoncer sa venue. Quelques heures plus tard, il le trouvait l'attendant à la gare d'Annecy, où le train arrivait avec un long retard. Mondet avait vieilli, plus que lui-même : il grisonnait, il s'épaississait, et, négligent de sa personne, assez mal vêtu, les cheveux en désordre, portait plus que son âge. Les deux hommes se serrèrent la main, sans rien dire jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la gare. Alors Mondet, s'arrêtant, demanda :

— Veux-tu venir chez moi, ou préfères-tu aller tout de suite chez *elles?*.. Elles sont averties de ton arrivée, mais je ne leur ai pas dit si ce serait pour ce soir ou pour demain. Ainsi tu peux attendre, si tu aimes mieux.

— Allons chez toi, dit Michel.

— Bien. Je puis te loger, cela va sans dire.

Ils suivirent l'avenue qui mène en ville. Un omnibus d'hôtel, très chargé, ébranla le pavé derrière eux, les devança, et ils n'entendirent plus que le bruit de leurs pas sonnant dans le silence.

— Ta femme? demanda Teissier.

— Elle est auprès d'*elles*, pour veiller.

— Tes enfans?

— Ils sont bien. Dispersés un peu partout. Nous n'avons plus avec nous que les deux cadets.

— Vous occupez toujours le même appartement?

— Oui. Il est un peu grand pour nous, depuis que les petits n'y sont plus; mais nous y resterons tout de même, par habitude.

Ils passèrent sous des arcades, devant des boutiques fermées, et s'engagèrent dans l'allée d'une vieille maison, aux escaliers de pierre. Mondet ouvrit sa porte, et dans l'antichambre qu'éclairait une petite lampe de porcelaine blanche :

— Tu es fatigué, peut-être? Veux-tu te coucher tout de suite?

— Non. Je voudrais causer avec toi, d'abord.

Ils se parlaient d'une voix indifférente, qui pourtant tremblait d'émotions contenues; car, dans ce revoir, plein de souvenirs, d'angoisses, de douleur, leur ancienne amitié se réveillait, nuancée d'attendrissement.

— Par ici, fit Mondet en conduisant Teissier.

Il l'introduisit dans la pièce qui lui servait de cabinet d'étude. Une lampe à huile, à abat-jour vert, éclairait pâlement les vieux meubles usés et le tapis vert de la table jonchée de livres.

— Tiens, assieds-toi, voici un fauteuil.

Puis, avec plus de sollicitude:

— Il faut que tu prennes quelque chose.

Et, sur un geste de refus:

— Si, si, tu dois être épuisé... Excuse-moi une minute... Je vais te servir... La bonne est avec ma femme, là-bas...

Mondet sortit un instant, pour rentrer avec une bouteille de vin, du pain, quelques tranches de viande froide, qu'il posa devant Michel en déplaçant des livres. Michel vida d'un trait le verre que son ami remplissait, et repoussa l'assiette:

— Non, merci; cela me serait impossible, je t'assure.

Puis, il se leva du fauteuil où il venait à peine de s'asseoir, fit deux ou trois fois le tour de la pièce, et revint vers Mondet:

— A-t-elle beaucoup souffert? lui demanda-t-il brusquement en le regardant en face.

— Non, la mort a été instantanée: une rupture d'anévrisme.

Il y eut un silence. Michel poussa plusieurs soupirs, comme un homme que l'angoisse domine, qu'elle écrase, qu'elle étouffe. A deux ou trois reprises, il essaya de parler: les mots s'arrêtaient sur ses lèvres, soit que l'émotion lui serrât la gorge, soit qu'il n'osât ou ne sût trouver ceux qu'il fallait. Enfin, il proféra sourdement:

— Mais avant?..

Mondet esquissa un geste vague:

— Elle ne se plaignait jamais, répondit-il.

Alors, Michel éclata:

— Dis-moi tout! s'écria-t-il. Tu l'as vue de près, tu as été son soutien, son guide, son ami. Je suis sûr qu'elle n'a jamais rien eu de caché pour toi. Et voilà huit ans que je ne sais rien d'elle, qu'elle est pour moi une énigme et un remords. Voilà huit ans que je n'ai pas prononcé son nom, et que pas une journée ne s'est passée sans que je pense au mal que je lui ai fait. Est-ce qu'elle souffrait toujours? Est-ce que son cœur s'est apaisé? Tu le sais, toi, tu peux tout me dire!

Mondet répéta son geste d'incertitude.

— C'est son histoire que tu me demandes? Elle est bien simple, je t'assure, bien courte, tout intérieure, et je n'en sais que le peu que j'en ai vu. Quand Suzanne est arrivée ici, elle était à bout de forces et désespérée, je ne te le cache pas. Nous avons craint pour sa santé, nous avons cru qu'elle ne se relèverait jamais. Mais, tu sais, les gens sont souvent plus forts qu'on ne le pense; et puis, le chagrin s'atténue, avec le temps. Au bout de quelques semaines, beaucoup plus vite que nous n'aurions osé l'espérer, elle a repris du courage et des forces.

Michel interrompit :

— Parlait-elle de... du passé?..

— Les premiers temps, elle parlait de toi souvent, et avec amertume. Mais à mesure qu'elle retrouvait son équilibre, elle a cessé. « Il est mort pour moi, » me disait-elle. Pourtant, c'est elle qui a voulu que je t'écrive pour te demander comment tu comptais voir tes filles. Quand tu m'as répondu que tu préférais ne pas les voir et qu'on ne leur parlât jamais de toi, elle s'est d'abord révoltée, elle a accusé ton égoïsme, ton indifférence. Puis, je crois qu'elle a fini par comprendre que tu pouvais avoir raison. Je me rappelle très bien le jour où elle m'a dit: « C'est vrai, cela vaut peut-être mieux ainsi. Que leur dirait-il? Que leur apprendrait-il? Et cela doit lui coûter, car il les aimait beaucoup, et je suis sûre qu'il les aime encore. »

Il y eut un nouveau silence que Michel rompit en demandant:

— Habituellement, est-ce qu'elle était triste?

— Elle se possédait très bien... Elle semblait calme.

Et Mondet continua, après une brève hésitation :

— Sais-tu? Peut-être qu'elle a moins souffert que tu ne le penses. Le cœur est vivace: il guérit lui-même ses propres blessures. Elle avait ses filles, elle les adorait, sa vie était pleine d'elles. C'est beaucoup pour une femme. Il y a tant de veuves que leur maternité console! A-t-elle été plus malheureuse que celles qui pleurent un mort? Je ne sais pas, je ne crois pas.

Michel parut peser les paroles de son ami, et sans doute qu'elles ne le persuadèrent pas, car il s'écria :

— Ah! si tu savais tout ce que je pense, à cette heure, tout ce que je sens! Oui, sans doute, dans la vie courante, j'imposais silence au passé, je n'entendais gronder sa voix que dans des lointains qui l'étouffaient. Au reçu de ta dépêche, il s'est réveillé. Et il me semble que toutes ces choses datent d'hier. Comment ai-je pu faire tant de mal? Comment ai-je pu rompre des liens qu'avaient cimentés tant de joies et tant de douleurs communes? Je l'ai fait pourtant. Et c'est irrévocable! Et je n'ai pas pu lui demander pardon! Et je ne puis plus rien faire, plus rien, plus rien pour elle!.. Ah! vois-tu, il me semble que je sens sa rancune peser sur moi!..

Sa voix se brisa dans un sanglot qu'il réussit pourtant à comprimer, d'un effort d'homme qui ne veut rien étaler de ses émotions.

— De la rancune, non, fit doucement Mondet. Elle n'en eut jamais ; elle avait l'âme trop noble...

— Mais ses regrets, ses souffrances, ses muets reproches!..

Qu'éprouvait-elle en pensant à moi?.. Comment me jugeait-elle?.. Est-ce qu'elle me haïssait? Est-ce qu'elle avait compris?.. Je ne le saurai jamais! C'est fini. Je n'entendrai pas sa voix me dire qu'elle me pardonne, je ne lirai pas ma grâce dans ses yeux!

Il se tut, les yeux ouverts dans le vague, comme s'il eût voulu les fixer sur l'inconnu de l'au-delà, comme s'il les eût plongés dans le ténébreux mystère de la mort. Mondet ne trouvant rien à lui dire, le silence se prolongea. Puis, comme pour rentrer dans la réalité, Michel demanda :

— Mes filles... Est-ce qu'elles ignorent?

— Les premiers temps, elles cherchaient souvent à s'informer de toi. Mais les enfans devinent beaucoup plus de choses que nous ne croyons : elles ont fini par comprendre qu'il ne fallait pas, et n'ont plus rien dit. Que s'est-il passé en elles? Je ne sais. Mais, après le coup terrible, quand je suis arrivé, Annie m'a tiré à part et m'a dit à travers ses larmes : « Il faut avertir notre père!.. » C'est la seule fois, depuis bien des années, qu'elle m'ait parlé de toi.

Michel, de nouveau, se leva, se remit à arpenter la chambre, réfléchit :

— Annie t'a chargé de m'avertir, dit-il, c'est bien, c'est bien!..

Il cherchait à tirer quelque indice de ce menu fait; il n'y réussit guère, et reprit avec amertume :

— Donc, elles savent que j'existe... Mais savent-elles quelque chose de plus? Savent-elles ce qu'il y avait entre leur mère et moi? Savent-elles que... que je ne suis pas seul? Savent-elles...?

Mondet répéta de nouveau son geste de doute :

— Je l'ignore, mon cher ami. Pourtant, Annie est si raisonnable qu'il me semble difficile que sa mère ne lui ait jamais rien dit...

Il hésita :

— D'autant plus, continua-t-il, que j'ai peine à croire qu'en fréquentant d'autres jeunes filles elles n'aient jamais entendu aucune allusion qui ait éveillé ou guidé leurs soupçons.

— Pauvres, pauvres petites! s'écria Michel. Elles n'ont plus que moi, et je ne sais pas ce qu'il faut leur dire, et j'ose à peine penser à elles!..

Mondet, très attendri, se trouvait bien loin des sentimens dans lesquels, deux heures auparavant, il attendait Teissier :

— Mon pauvre ami! dit-il en lui prenant la main. C'est la logique de ce qui s'est passé. Elle est cruelle, elle est terrible, je le sais bien. Mais que veux-tu qu'on te conseille? Toi seul sais ce que tu peux faire; à toi de te décider. Et pour conquérir tes filles, laisse parler ton cœur. Annie est très bonne, très tendre : une petite âme délicate et profonde; c'est avec elle qu'il faut t'expliquer. Laurence

est une enfant : tu n'aurais sur elle aucune prise... Veux tu que je leur parle avant toi? Veux-tu que je charge ma femme de les préparer à t'entendre?

Michel secoua la tête :

— Non. A quoi bon? Personne ne peut leur dire ce que je dois leur dire, et je ne veux charger personne de plaider ma cause auprès d'elles. C'est un moment affreusement pénible, mais il est inévitable, je ne gagnerais rien à le reculer. Je te remercie, mon brave ami ; si je n'accepte pas, c'est qu'il me semble qu'elles m'en voudraient de recourir à un tiers dans les circonstances où nous sommes. Je vais réfléchir cette nuit à ce qu'il me faudra leur dire... Je verrai!..

Mondet s'était levé ; Michel le retint :

— Attends, dit-il, j'ai encore une chose à te demander : une chose importante sur laquelle je veux être fixé... Je les emmènerai, n'est ce pas?..

Mondet hésita :

— Tout de suite? fit-il.

Et, réfléchissant tout haut :

— Il vaudrait mieux attendre, peut-être, leur laisser du temps... Elles peuvent venir chez moi : j'ai de la place, je puis les recevoir... Elles nous connaissent, elles nous aiment... Tandis que des émotions nouvelles, après celles si violentes qu'elles viennent de traverser...

— Pourtant, répliqua Michel sans le laisser achever, il faudra bien en arriver là. C'est nécessaire, tu comprends : elles sont trop jeunes pour vivre seules, cela va sans dire, et si j'ai pu renoncer à elles quand elles avaient leur mère, à présent je ne le pourrai plus... Alors, plus nous attendrons, plus les difficultés grandiront... Et puis, est-ce que le grand chagrin qu'elles éprouvent ne noiera pas l'autre émotion qui les attend?..

— Je ne sais vraiment pas quel conseil te donner. Je redoute pour elles des heures trop pénibles, et, d'un autre côté, je me demande si l'attente, la crainte de leur nouvelle vie ne les entretiendra pas dans un énervement dangereux... Ne prends aucun parti d'avance, tu verras l'accueil qu'elles te feront, tu tâcheras de deviner leurs impressions...

— Oui, conclut Michel, tu as raison... Je verrai... Je voudrais tant prendre le meilleur parti, agir pour le mieux, leur faire un peu de bien!..

— Maintenant, je te laisse, dit Mondet. Tâche de dormir un peu.

Et leur poignée de main ne ressemblait pas à celle qu'ils avaient échangée à la gare : la vieille amitié s'était réveillée telle qu'autre-

fois et jetait comme un voile d'indulgence ou de compassion sur la faute passée, dont il fallait, pour l'heure, adoucir les effets...

Il y a des situations inextricables, à confondre les esprits les plus lucides : ce fut en vain que, resté seul à se retourner dans un lit improvisé, Michel se demanda comment il aborderait ses filles, quels mots il leur dirait, quels regards il aurait pour elles. Il ne trouvait rien. Les phrases qu'il préparait, il en sentait aussitôt l'insuffisance ou la maladresse. Il les repoussait, en arrangeait d'autres qui ne valaient pas mieux, jusqu'à sentir, à ce jeu décevant, les mots perdre leur sens et ses pensées se noyer en combinaisons folles.

— Je réfléchirai demain, se dit-il, quand j'aurai dormi : car il faut, il faut que je dorme!

Et il s'efforçait de vider son cerveau, appelant de toute sa volonté ce sommeil nécessaire, qui devait lui rendre sa lucidité et qui vint enfin, très tard, lourd de cauchemars.

Au matin, les deux amis sortirent ensemble.

Pour se rendre à la villa où Suzanne était morte, il fallait traverser la ville : de vieilles ruelles étroites, à petites fenêtres basses, à murs lézardés, qui coupaient l'artère principale pour déboucher sur le paysage du lac, ce jour-là tout ensoleillé. Et c'étaient des souvenirs qui surgissaient à chaque angle de rue ou de tous les côtés de l'horizon : Michel se revoyait à toutes les phases de sa vie, enfant, écolier, étudiant en vacances, homme heureux et tranquille, puis au cœur dévoré, passant sous ces mêmes arcades, assis sous ces mêmes ombrages, gravissant ces mêmes pentes, toujours différent, lui, parmi les choses immuables. Que restait-il, maintenant, de ce qu'il avait été? Par quels traits ressemblait-il encore à l'enfant dont il retrouvait à peine au fond de sa mémoire la petite figure pâlotte, ou bien au député populaire, plein de belle assurance, que les passans saluaient tous en se retournant? Et, à côté de ce *moi* d'autres temps qu'il évoquait ainsi, il retrouvait aussi, de place en place, l'image à demi effacée de celle qui n'était plus...

Ils marchaient lentement, le pas ralenti, inconsciemment, par l'appréhension de la séance douloureuse qui les attendait. Michel, avec ce besoin d'expansion qui était un des traits de son caractère, serrait affectueusement le bras de Mondet. Ils étaient partis sans presque rien se dire; un instant, ils affectèrent encore d'échanger des phrases banales ; puis Michel aborda l'unique sujet qui les préoccupait :

— Sais-tu quelque chose d'*elles*, ce matin?

— Je suis allé aux nouvelles, répondit Mondet. J'ai annoncé ton arrivée et ta visite. Ainsi, tu es attendu. *Elles* ont un peu dormi,

mais elles sont bien abattues. Annie n'a presque pas cessé de pleurer. Laurence a des accès de désespoir qui font peur.

Michel s'arrêta, et passa la main sur son front :

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec angoisse, qu'est-ce que je leur dirai?..

— Ce que tu sens, dit Mondet d'un ton de profonde compassion. Et je suis sûr que tu les toucheras!.. Qu'elles comprennent que tu les aimes, voilà tout ce qu'il faut : elles doivent avoir un grand besoin d'être aimées.

Ils se turent jusqu'au moment où Mondet dit, en montrant une petite villa, aux murs tapissés de verdure, et séparée du lac par un jardinet tout en fleurs :

— Voici la maison!

Elle semblait baignée dans ce silence qui est le deuil des choses, et que rompit le bruit sec des pas craquant sur le gravier d'une allée :

— Jamais je n'ai connu pareille angoisse, fit Michel, sur le seuil. J'ai peur!

Et il serra la main de son ami, qui lui dit affectueusement :

— Du courage!

Mme Mondet vint les accueillir. C'était une femme très simple, petite, grasse, active, aux mouvemens silencieux. Elle avait les yeux rougis, pleins de larmes : des yeux de bonté, un peu effarés, inquiets, où passaient des reproches timides. Comme Michel lui tendait la main, elle la prit en murmurant :

— Ah! monsieur Teissier!.. Monsieur Teissier!..

Et ces deux mots plaintifs voulaient tout dire.

Puis elle ouvrit la porte d'un petit salon, où Michel reconnut leurs anciens meubles, les meubles de leurs premières années.

— Je vais avertir ces demoiselles, dit Mme Mondet. Elles vous attendent. Elles sont bien...

La bonne femme n'acheva pas sa phrase et s'éloigna en s'essuyant les yeux.

Michel observait les objets dont chacun lui racontait quelque souvenir. Comme il se retournait vers Mondet, son ami lui dit doucement :

— Je vais m'en aller, n'est-ce pas? Il vaut mieux que tu restes seul avec elles?

Il répondit avec un geste de découragement :

— Comme tu voudras!..

— Si tu aimes mieux que je reste?..

— Non, non... Tu as raison... Laisse-nous...

Et il resta seul dans une anxiété que l'attente, en se prolongeant quelques minutes, augmenta, s'efforçant d'arranger dans sa tête

les mots avec lesquels il accueillerait ses filles, distrait de cette recherche par le flot des souvenirs qui battait confusément sa pensée et l'empêchait de se fixer.

Enfin, elles entrèrent, l'une derrière l'autre, et s'arrêtèrent à deux pas de la porte.

Annie, qui allait avoir dix-huit ans, était grande, de taille élégante, le teint pâle, plutôt maladif, pâlie encore par sa robe noire, son visage doux et fin, sans beauté, éclairé par des yeux magnifiques, quoiqu'ils fussent gonflés de larmes. Elle haletait d'émotion ; tandis que derrière elle, Laurence, d'environ deux ans plus jeune, et plus jolie, plus brune, plus petite, d'aspect plus robuste, les paupières obstinément baissées, gardait une pose à la fois épeurée et défensive :

— Mes pauvres chères petites ! s'écria Michel.

Et il s'avança vers elles, les mains tendues, en éclatant en larmes.

Il n'y avait rien de préparé, rien de dissonant dans son cri ni dans son mouvement. Les larmes avaient jailli spontanément de son cœur depuis tant d'heures gonflé d'angoisses et qui se fondait devant l'attitude irésistiblement attendrissante des deux orphelines. Il ne s'était point dit qu'il n'avait guère le droit de pleurer cette morte, et que ses larmes peut-être paraîtraient suspectes : il avait pleuré avant de réfléchir, dans un de ces momens où aucun calcul ne vaut plus, où les plus forts cessent d'être maîtres d'eux-mêmes. Et pourtant, qu'aurait-il pu trouver de plus éloquent que ces larmes? Pas plus que lui, les deux affligées, qui le redoutaient, n'en cherchèrent la source. Elles ne se demandèrent ni pourquoi, ni de quel droit il venait pleurer avec elles : elles virent qu'il pleurait, et comme elles se sentaient seules, abandonnées, misérables, elles ne résistèrent pas à l'élan qui les poussait dans ses bras.

Ce fut une de ces crises de désespoir où des douleurs jumelles, en s'unissant, s'excitent dans une débâcle commune de la volonté. Bientôt, des sanglots, des hoquets se mêlèrent aux larmes ; et comme Michel, effrayé et se dominant pour les apaiser elles-mêmes, serrait ses filles contre lui, il entendit Annie qui murmurait tout doucement :

— Mon père ! mon cher père !..

Il frémit d'espérance :

— Est-ce que vous vous souveniez de moi? s'écria-t-il.

— Oh! oui, répondit Annie, tandis que Laurence esquissait à peine un signe affirmatif, et se retirait, avec un regard méfiant.

Michel continua :

— Est-ce que vous me laisserez vous aimer?.. Est-ce que vous m'aimerez un peu?..

Elles ne demandaient qu'à aimer, les pauvres petites; et c'était

une si douce surprise, dans leur douleur, ce père tendre, qui mendiait leur affection!.. Annie abandonna sa tête sur sa poitrine, et Laurence ne put s'empêcher de lui serrer la main. Il eut l'intuition que leur avenir dépendait de cette minute d'intimité attendrie, que peut-être il n'en reviendrait jamais d'aussi propice aux choses qui devaient être dites; et il reprit, d'une voix moins assurée, après une brève hésitation :

— ... Ainsi... vous n'avez jamais pensé... que je ne vous aimais pas?..

Elles reculèrent, ensemble, comme surprises, rappelées à leurs craintes. Mais Michel, aussitôt, continua :

— Chères petites, il faut que je vous dise tout, dès maintenant... Il y a eu dans notre vie à tous un malheur,.. un très grand malheur,.. que vous ne pouvez comprendre,.. mais que vous connaissez, je pense?..

Il les regarda : Laurence s'était fait un visage de glace; Annie, seule, répondit d'un signe de tête.

— Peut-être, reprit-il, vous a-t-on mal parlé de moi...

Un regard d'Annie, un regard d'étonnement, de reproches, de tristesse, l'interrompit. Il devina ce qu'elle pensait, et répliqua :

— Oh! pas votre mère, j'en suis sûr... Ce n'est pas ce que je voulais dire... Mais il est bien difficile que vous n'ayez jamais rien entendu, autour de vous... Et puis, vous avez dû réfléchir, aussi... Vous avez cru peut-être que j'étais un méchant homme, un mauvais père... Mon Dieu! vous avez bien pu le croire, puisque pendant huit ans je ne vous ai pas donné signe de vie... Mais, à présent, vous voyez bien que cela n'est pas vrai... Allez! il m'a fallu vous aimer beaucoup pour renoncer à vous voir, et vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté... Mais vous ne pouvez comprendre cela, vous êtes trop jeunes, vous le comprendrez plus tard, plus tard... Ne me demandez pas de vous l'expliquer à présent... Tout ce que je veux, c'est que vous ayez confiance en moi, malgré le passé, parce que je suis maintenant tout ce que vous avez au monde, votre seul appui, et parce que je vous aime immensément... Je sais que vous aviez une très bonne mère : eh bien, vous verrez que vous avez un père aussi, un bon père...

Il parlait ainsi, cherchant des argumens, des explications, des excuses, touchant à la fois à tous les points douloureux de leur vie, remuant les problèmes, les doutes, les appréhensions qui avaient hanté les jeunes filles pendant leur mélancolique jeunesse, aux côtés de leur mère délaissée. L'émotion, la honte aussi, la honte de ce passé qu'il parvenait parfois, à force de sophismes, à justifier presque

devant sa conscience, mais dont il sentait en ce moment, en présence de ces innocentes, la tare ineffaçable, et l'attendrissement, et l'épeurement des heures décisives, hachaient ses phrases, faisaient trembler sa voix. Elles avaient moins peur, comme si elles eussent eu l'obscure intuition qu'il les redoutait aussi, et qu'elles étaient ses juges. Annie recommença à pleurer doucement, son mouchoir sur les yeux; Laurence fronçait les sourcils, plus attentive peut-être que sa sœur, cherchant à comprendre ou à deviner les orages lointains dont les paroles qu'elle entendait étaient comme l'orageux écho. Il y eut un silence, gros de sentimens confus. Michel se sentait plus près d'elles, mais sur un terrain qui tremblait encore : leur méfiance, évidemment, n'était pas encore tout à fait dissipée. Sans doute, elles attendaient qu'il parlât encore, pour le connaître, pour le juger. Et il avait peur d'elles, il hésitait, il n'osait plus rien dire. En même temps il se sentait pressé d'épuiser l'entretien, et, sans oser pousser plus loin son désespéré plaidoyer, d'aborder une autre face du problème, de répondre à la question anxieuse que malgré leur exclusive douleur elles avaient dû se poser déjà :

« Qu'allons-nous faire? où irons-nous? »

Cette question, si naturelle, ni l'une ni l'autre ne l'aurait formulée, même en pensée, tant elles étaient loin de s'occuper d'elles-mêmes; mais elle flottait, inexprimée, dans leur esprit, car Annie murmura, tout bas :

— Nous aimions tant notre mère!.. Elle nous aimait tant!.. Mon Dieu! mon Dieu! que deviendrons-nous sans elle!..

Michel s'empressa de saisir l'occasion que lui offrait ce cri d'angoisse.

— Vous voyez que je suis auprès de vous, mes chéries, dit-il en les pressant contre lui. Eh bien! vous viendrez avec moi, nous ne nous quitterons plus.

Et le grand mot lâché, son émotion fut telle qu'il balbutia encore, sans savoir, sans entendre ce qu'il disait :

— Je demeure en Suisse, à Montreux... Mais, c'est depuis quelque temps seulement,.. nous n'y sommes pas fixés, nous n'y resterons pas, nous irons ailleurs...

Leurs tailles frêles, qu'il serrait, se raidirent dans un mouvement presque convulsif de recul. Croyant qu'elles lui échappaient, il ajouta, éperdu, suppliant :

— Oui, ailleurs... Où vous voudrez... C'est vous qui choisirez...

Annie cessa de pleurer. Elle échangea avec sa sœur un rapide regard; puis elle murmura, d'une voix très faible et si grave qu'elle en semblait solennelle :

— Nous ne vous désobéirons jamais, mon père!..

Mais le geste et le regard de Laurence affirmèrent qu'elle ne souscrivait pas à cet engagement.

Michel s'assombrit, découragé : sa tâche était trop difficile; quelles paroles pouvaient combler l'abîme qui le séparait d'elles? Pourtant, il prit entre ses deux mains la main droite d'Annie et la main gauche de Laurence, maintenant debout devant lui, et il reprit, très doucement, d'une voix extrêmement triste :

— Je ne vous imposerai ma volonté sur rien, mes chéries,.. du moins sur rien de ce qui touche à ce passé... que vous comprendrez plus tard... Je ne songe pas à vous emmener contre votre gré, vous en pouvez être sûres; je ne songe pas à vous obliger à demeurer chez moi, si le séjour dans ma maison vous est trop pénible... Mais enfin, vous voilà seules, toutes seules au monde... Vous n'avez plus que moi... Que voulez-vous donc faire? Où pourriez-vous aller?.. Dites-le-moi!..

De nouveau, elle se consultèrent des yeux; et ce fut, cette fois, Laurence qui répondit :

— Nous voudrions réfléchir.

— Réfléchir? Pauvres petites, vous aurez beau réfléchir, vous ne trouverez pas autre chose! Vous êtes seules, vous êtes trop jeunes pour rester seules, et vous n'avez que moi. Tout est là!..

Elles se turent, n'ayant, hélas! rien à répondre; et le silence se prolongea.

— Eh bien! tout ce que je vous demande, reprit Michel en soulignant ce mot, — vous entendez, je demande, je n'ordonne pas, — c'est de venir avec moi, chez moi, pendant quelque temps... Si vous vous y trouvez trop malheureuses, vous me le direz franchement : alors, nous aviserons à prendre un autre parti. Mais cet essai, vous sentez bien qu'il est nécessaire, pour vous, pour moi,.. pour moi plus encore peut-être que pour vous... Est-ce que vous aurez le cœur de me le refuser?

Il attendit une réponse qui ne venait toujours pas.

— Non, n'est-ce pas? reprit-il d'un ton de douce insistance.

Les jeunes filles hésitèrent ensemble, un instant; puis elles le regardèrent, toutes deux longuement, et finirent par acquiescer d'un même signe de tête. Et, l'effet de la décision prise, qu'elles sentaient définitive, rappelant toutes leurs tristesses, elles se remirent à pleurer.

Michel les tint contre lui sans qu'elles se retirassent, les embrassa, sans plus rien leur dire, dans le sentiment qu'il avait fait, pour se rapprocher d'elles, tout le chemin possible, et que l'avenir n'était pas sans espoir.

— Maintenant, dit-il, je veux *la* voir.

Et, Annie le guidant, il entra dans la chambre mortuaire, où il resta longtemps seul.

Lorsqu'il pensait à Suzanne, — et il y pensait souvent, aux heures d'inaction si nombreuses dans sa vie, — Teissier ne la revoyait qu'en deux ou trois attitudes, en certains momens décisifs de leur passé : le jour de leur mariage, d'abord, à l'instant où elle lui était apparue dans sa robe d'épousée, rougissante, avec un sourire dévoué et un tendre regard furtif : très lointaine, ainsi, les traits incertains, pareille à ces portraits dont les années ont brouillé les lignes et les couleurs; puis, plus proche, à son chevet, pendant cette longue maladie dont elle l'avait guéri, lorsqu'entre ses accès de fièvre il la retrouvait, veillant et s'efforçant de lui sourire à travers ses craintes et sa fatigue; puis, plus proche encore, mais irritée, cette fois, le regard dur, ce jour où, debout entre ses deux filles sur qui elle semblait s'appuyer, elle recevait froidement l'adieu dernier qui tranchait le nœud de la vie. Dans sa mémoire, elle avait, en ces trois momens, des visages si différens, qu'on eût dit une autre personne. Pourtant, il la vit soudain encore sous un aspect nouveau, il ne reconnut aucun des visages qu'il pouvait évoquer dans celui de la morte, qui les chassa de sa pensée et s'y installa à leur place, pour tout l'avenir. Elle n'avait plus rien, celle-là, des femmes antérieures, vieillie, ridée, avec un front aux tons d'ivoire jauni entouré de cheveux grisonnans et des traits tirés, comme durcis, quoique apaisés maintenant dans la paix terrible de la mort. Teissier la contemplait presque comme une inconnue, cherchant, sans y parvenir, à se revoir auprès d'elle, pressentant que l'homme qui, jadis, avait aimé ce corps rigide et fait pleurer ces yeux n'était point celui qui se trouvait là, pas plus qu'elle n'était la même. Sur ces métamorphoses, il aurait voulu, désespérément, interroger le mutisme de cette bouche aux lèvres à jamais pâlies, le silence de ces yeux éteints sous leurs paupières baissées. Mais les lèvres ni les yeux n'avaient plus rien à dire : jamais, jamais ils ne lui parleraient! jamais il ne saurait d'elle ce qu'il brûlait de savoir, la douloureuse énigme de cette vie évanouie, le secret de ses souffrances ou de son oubli, de sa rancune ou de son pardon! Elle l'avait emporté là-bas, son secret, là d'où nul écho ne nous parvient; et devant cette dépouille qui dans quelques heures allait disparaître, Michel en sentait passer sur lui l'ombre menaçante.

C'est ainsi que de longues minutes s'envolèrent lourdement, pleines de repentirs inutiles, de vains regrets, qui sait? de prières, peut-être, de prières sans ailes, qui ne s'achevaient pas.

Teissier quitta la villa sans revoir ses filles. Il était en proie à des pensées si confuses et si douloureuses, qu'il aurait à la fois

voulu les fuir et les formuler. Il chercha Mondet, pour tout lui dire, comme il l'avait fait en tant d'heures de crise; Mondet était à son lycée. Alors, il alla s'enfermer dans sa chambre, et il se mit à écrire à Blanche, comme s'il se fût parlé à lui-même, disant confusément ses émotions, ses peines, ses craintes:

« Voilà quelques heures à peine que je suis ici, et il me semble que j'ai vécu toute une vie. Faudrait-il te la taire? Je n'en aurais pas le courage, et il me semble d'ailleurs que ce serait te méconnaître. Je n'ai que toi, notre union est complète, nous sommes habitués à lire dans nos cœurs: si je ne te disais pas tout, tu devinerais, et tu m'en voudrais peut-être de n'avoir pas cherché mon réconfort là seulement où j'ai quelque chance d'en trouver, dans ton affection, dans ta sympathie.

« Comment le passé ne se serait-il pas réveillé?.. La mort est une terrible chose! Et dans celle-là, si subite, effrayante, je ne saurai jamais si je n'ai pas une part de responsabilité. J'ai ruiné cette pauvre vie : j'ignore si elle a retrouvé, dans l'équilibre de ses affections, dans le calme, dans le pardon, l'apaisement et la douceur, ou si au contraire l'amertume du passé l'a peut-être abrégée. Ces pensées me hantent sans trêve depuis l'instant où j'ai reçu la fatale nouvelle. J'en voudrais secouer l'obsession, je ne puis : elles sont en moi, elles me harcèlent, elles me dévorent. C'est le remords : notre intimité, la soif et la volonté de bonheur qui nous ont donnés l'un à l'autre, le temps qui fait son œuvre, ont pu le bercer et l'assoupir : mais il n'avait jamais tout à fait disparu, et le voici, à cette heure, qui s'éveille. Oh! ma chère amie, je sais, je suis sûr que tu passes par les mêmes angoisses : nous souffrons ensemble, à travers la distance, d'une commune douleur. C'est une consolation, c'est aussi une amertume de plus. Pourquoi t'ai-je entraînée dans mon cercle? Tu n'étais pas faite pour de tels orages, tu valais et méritais mieux... »

Michel s'arrêta, rêva longuement, abîmé dans ces torturantes questions sans réponse; puis, pour les secouer sans doute, il continua, abordant avec effort un problème plus précis :

« L'entretien avec mes filles, que je redoutais tant, a été moins pénible que je ne l'aurais cru. Nous avons pleuré ensemble: mes larmes, quoiqu'elles n'eussent ni même origine, ni même saveur, nous ont rapprochés. Ce sont de bonnes petites âmes, candides, simples, tendres, Annie surtout, qui était ma préférée et que tu aimais tant. Laurence est plus démonstrative, plus méfiante aussi, je voudrais presque dire plus sévère pour nous. Comme il nous faudra être bons pour elles! Comme il nous faudra les aimer! Elles doivent avoir un immense besoin d'affection, et trembler devant l'inconnu de la vie qui les attend. Je me sens devant elles une

effrayante responsabilité. Jamais je n'ai compris avec plus de force ce qu'est le devoir envers les êtres qui dépendent de nous, et ce devoir me paraît d'autant plus lourd, que j'y ai déjà plus gravement manqué. Songe que, maintenant, leurs âmes nous appartiennent : elles seront ce que nous les ferons, bonnes ou mauvaises, nobles ou viles, selon que nous saurons ou ne saurons pas leur inspirer la confiance, la tendresse, la bonté. Et notre tâche est affreusement difficile. Il ne s'agira pas, comme en des circonstances ordinaires, d'aller tout droit, par des chemins battus. Nous aurons à extirper toute une végétation de mauvaises idées que nous sommes déjà coupables d'avoir déposées en elles. Ne les avons-nous pas forcées, ces pauvres enfans, à se poser des questions qui ne sont pas de leur âge? Ne leur avons-nous pas entr'ouvert un horizon inconnu où elles ont aperçu, pressenti du moins, les orages qui nous ont secoués, et qu'au prix de ma vie je voudrais leur épargner! Tant que leur mère a vécu, je crois qu'elles ne réfléchissaient guère : elles étaient heureuses auprès d'elle, très aimées, et n'en demandaient pas davantage. Pourtant, elles ont dû subir quelques froissemens à cause de nous : leur situation de famille leur a, j'imagine, valu quelques regards méprisans, quelques mauvaises paroles. Mais la tendresse de leur mère effaçait tout cela, les empêchait d'y trop songer. Et voici que maintenant il faut qu'elles sachent, qu'elles comprennent, qu'elles devinent, puisqu'elles entrent dans ce passé qui a brisé leur mère. Toi et moi, toi qu'elles ne connaissent pas, moi qui les ai abandonnées, nous représentons tout ce qu'elles peuvent aimer, nous sommes leurs seuls appuis, leurs seuls guides. Elles regardent autour d'elles, et ne voient que nous. Et quoique je les aie, je crois, un peu ramenées, elles doivent se demander si nous sommes des amis ou des ennemis. Ah! les pauvres petites, qui ne peuvent pas même pleurer tranquillement celle qu'elles aimaient tant, être toutes à leur douleur! Sais-tu? Elles me font penser à ces filles de pauvres, qui, pendant que leur mère agonise sur leur grabat, en sont réduites à se demander à travers leurs larmes : « De quoi vivrons-nous, demain? » Pour celles-là, ce n'est pas le souci du pain, qui aggrave leur deuil : c'est celui de l'affection. Et vraiment, n'est-ce pas aussi douloureux? N'est-ce pas une autre forme d'une égale misère?

« Maintenant, je crois qu'il faut abréger, autant que possible, les incertitudes et les transitions de l'heure présente. J'emmènerai donc Annie et Laurence aussitôt que cela sera possible. La cérémonie a lieu demain matin. Ensuite, il me faudra régler certaines affaires qui ne souffrent pas de retard ou qui m'obligeraient à revenir ici : ce que je voudrais éviter. Je ne ferai que le plus urgent et

l'indispensable : le bon Mondet, qui a retrouvé toute sa généreuse amitié d'autrefois, se chargera du reste. Je conserverai la villa, pour épargner aux enfans quelques-unes de ces petites préoccupations pratiques qui aggravent la douleur. Elles voudront peut-être reculer le départ, car elles en ont peur : je tâcherai de les presser, et Mondet, qu'elles aiment beaucoup et qu'elles écoutent, me prêtera son appui. J'ai longuement causé avec lui, hier soir et ce matin. Il a été indulgent et compatissant, mais il n'a pu fournir aucune réponse aux questions qui me préoccupent le plus. Elle ne lui parlait jamais du passé : il ne sait pas plus que moi ce que cachait son silence, il ne sait rien de sa vie intérieure... »

A ce moment, Michel s'aperçut qu'il revenait, malgré lui, aux douloureuses et stériles questions qu'il avait réussi à secouer un moment, en faveur de soucis d'un ordre plus concret. Il eut honte devant lui-même de ne pas mieux savoir les garder pour lui seul : à quoi bon, en effet, en tourmenter celle qui, sans nul doute, en souffrait à cette heure autant que lui? N'y avait-il pas, entre elle et lui, comme entre deux complices, un monde de communes pensées que nulle parole ne devait exprimer? Il s'arrêta donc, et, après avoir fait quelques tours de chambre, il termina par des phrases d'affection.

Comme il fermait son enveloppe, la bonne lui apporta une lettre de Blanche. Il eut, en la prenant, un mouvement de joie : c'était la tendresse fidèle qui l'accompagnait, malgré la distance, pas à pas, dans son calvaire. Il lut, sûr d'avance d'être réconforté. Il ne se trompait pas : leurs cœurs s'étaient bien rencontrés :

« ... Que de fois, disait-elle, pendant ces huit années, j'ai pensé à ces pauvres petites, et avec quel désespoir je pense à elles en ce moment! Peut-être refuseront-elles de t'accompagner, peut-être devras-tu me faire encore ce sacrifice après tant d'autres ! Quand je songe à tout le mal que je t'ai fait, je me demande comment tu peux m'aimer. Et il me semble que c'est à présent seulement que je vois clair, que je comprends tout. Voici que les terribles questions d'autrefois, que mon égoïsme avait écartées, se posent à nouveau, plus poignantes pour toi, maintenant que tes filles sont d'âge à juger tes actes, plus menaçantes pour moi, qui me sens tellement coupable... »

Elle aussi touchait aux choses que jusqu'alors le silence avait enveloppées. A l'émotion qu'il en ressentit, Michel comprit celle que sa lettre causerait à sa femme. Il l'envoya pourtant : il le faut, se dit-il, il faut qu'en un tel moment nous lisions l'un dans l'autre. Après...

Et il frissonna en mesurant le mystère de ce mot.

III.

Plus tard, lorsque Teissier pensait à la journée qui suivit, il n'en retrouvait qu'un souvenir confus, tant elle avait été remplie d'impressions complexes. Il entendait le cri de Laurence, qui s'évanouit à l'église, pendant le service : un cri aigu, strident, qui interrompit la liturgie et courut comme un long frisson sous les voûtes sonores de la nef. Il retrouvait l'angoisse éperdue qu'il en ressentit, et qui, pour un instant, lui fit oublier les prêtres, les assistans, la morte, dans l'effroi irraisonné d'une catastrophe nouvelle. Puis, l'enfant s'étant remise, sa pensée s'engourdissait aux sons de l'orgue et des voix psalmodiantes, pour se réveiller au moment où le cortège se mettait en marche, lentement, derrière le char funèbre. A ce moment-là, une impression nouvelle, très inattendue, l'emportait vers d'autres souvenirs : lui qui depuis tant d'années vivait dans un complet isolement, étranger parmi des étrangers, voici qu'il se trouvait de nouveau, pour une heure, le point de mire de tous les regards. Car une véritable foule se pressait sur le passage du convoi comme pour un spectacle, une foule curieuse, bruyante, agitée, d'une indifférence que secouaient des souffles d'hostilité, avide de voir le revenant qu'il était, épiant ses traits, commentant les changemens de son visage, discutant son émotion. Alors, pour la première fois aussi depuis des années, il sentait, comme à la brusque secousse d'une chaîne invisible, mais meurtrissant sa chair, qu'il existait encore un lien entre lui et les autres hommes : car il éprouva tout à coup, et violemment, le besoin de combattre la réprobation qui pesait sur lui, le désir de la mater, la tentation de s'expliquer avec ces juges sans mandat sur les faces desquels il lisait sa condamnation. Et ne pouvant rien leur dire, il évitait de les regarder, il s'enfermait, il s'isolait dans une attitude raide, dure, impénétrable, les yeux fixés devant lui, sur le cercueil, les lèvres crispées, irrité, dédaigneux, se répétant :

« Je ne suis pas un pestiféré... Je ne suis pas un lépreux... Je ne vaux pas tellement moins qu'eux tous... Et pourtant, ils me lapideraient!.. »

C'était une ardente révolte contre le fait accompli, contre la destinée choisie, acceptée, voulue ; c'était la réaction commençante contre les remords si longtemps subis, qui, la veille même, montaient à leur paroxysme ; c'était comme un appel violent à la vie commune, au grand jour, dans l'estime de tous.

Hors de ville, dans la tranquillité de la route ensoleillée et déserte qui mène au cimetière, ces sensations se précisèrent : Michel

ne se reconnut plus lui-même, se trouva un autre homme, totalement différent de ce qu'il avait été. Ce fut presque comme si l'aventure dont il était cependant bien sûr d'avoir été le héros fût arrivée à un autre, à un étranger qu'il aurait mal connu. Un instant, elle pesa si peu dans son souvenir qu'il lui fallut un effort pour en souffrir encore. Ce fut une sensation si fugace, qu'il ne se l'avoua pas entièrement; mais elle devait s'imprimer en lui, et, en revenant du cimetière déjà, il en subit un premier effet : il conçut vaguement une nouvelle idée de l'existence, il repoussa la résignation, et, l'esprit de révolte entrant en lui, il soutint les regards que les siens rencontraient. C'était comme un besoin passionné de lutte qui le reprenait tout à coup, après les années où il avait courbé le dos sous son destin. Il se dit alors, avec une nuance de dédain pour les hommes :

— Pourquoi m'humilierais-je devant eux?.. Et puis, je suis fort : si je voulais...

Et, sans achever sa pensée, il se vit comme on voit une figure de songe, dans un autre rôle, dégagé de son passé, maître de sa conscience apaisée et vainqueur de celles qui l'avaient condamné.

Mais les sanglots de ses filles, à leur retour dans la maison vide, interrompirent ce demi-rêve et rejetèrent Michel dans les tourmens de la veille. Moins abattu peut-être, il n'en fut que plus inquiet d'elles et de lui-même ; et il se fit très affectueux, très tendre, pour leur dire timidement que, désirant les emmener le plus tôt possible, il les priait de se préparer au départ.

Il les revit à peine pendant la journée, qui, consacrée tout entière au règlement des affaires les plus urgentes de la succession de Suzanne, se passa en conférences avec un notaire et un banquier. C'était la première fois, depuis huit ans, que Teissier faisait quelque chose, qu'il se trouvait mêlé à un conflit d'intérêts, obligé de discuter avec quelqu'un, à prendre des décisions. Il avait compté qu'il agirait très vite, désireux avant tout d'en finir, prêt à des sacrifices pour abréger les négociations. Au lieu de cela, il fut attentif presque jusqu'à la minutie, tenace presque jusqu'à l'âpreté. En sorte qu'à dix heures du soir, il quittait son notaire qui demandait grâce, sans avoir terminé, et il disait à Mondet en rentrant :

— Tout est embrouillé, tout est confus. Il me faudra encore une longue journée, au moins, pour en finir.

Et les deux amis se mettaient à causer, longuement, comme autrefois, dans l'abandon de leur intimité retrouvée. La pensée de la morte était toujours là, sans doute, et ramenait sans cesse leur causerie aux mêmes points; mais Mondet, si sévère pour Teissier dès qu'il ne le voyait plus, se sentait, en le retrouvant, repris de ses anciennes indulgences ; et quand ils se quittèrent, tard dans la

nuit, il se laissa entraîner à promettre qu'il irait voir ses amis à Montreux :

— Ou ailleurs, ajouta Michel, car il faudra songer à l'éducation des petites, qui n'est peut-être pas très complète, à leur avenir aussi ; et je crois bien qu'il nous faudra rentrer dans une grande ville.

— Venez donc à Genève, dit Mondet.

Mais Michel secoua la tête.

— Non, non, fit-il, pas à Genève. D'ailleurs, nous verrons, nous avons le temps d'y penser.

— En tout cas, conclut Mondet, j'ai promis, et pourvu que ce ne soit pas en Amérique, je tiendrai parole !

Dans la maison mortuaire, la journée s'était écoulée en soins divers, lente et rapide à la fois, chaque minute évoquant, avec les souvenirs de la page de vie que le lendemain tournerait, la pensée inquiète de l'avenir. Un prêtre était venu, avec les consolations habituelles, réveillant faiblement dans les âmes des deux sœurs une piété assoupie, cette piété de l'enfance qui peu à peu disparaît des existences que la religion ne fait qu'effleurer. Il parla d'obéissance et de pardon.

— Dieu nous pardonne tant de choses ! répétait-il pour appuyer ses dires.

Et Laurence, une fois, avec un regard dur, plein de menaces :

— Mais il est Dieu !..

Après son départ, elles se regardèrent dans un même doute.

— Il nous faudra retourner à Dieu, dit Annie. Nous l'avons négligé. Nous sommes trop loin de lui. Il nous ferait du bien peut-être. Il nous consolerait.

Mais Laurence, en secouant la tête :

— Il permet trop d'injustices !..

Et elles se réfugièrent auprès de Mme Mondet, qui ne leur parlait ni de Dieu, ni du ciel, ni de leurs devoirs, et leur faisait du bien pourtant, par la seule force de sa pitié prévenante et tendre, par les larmes qu'elle avait dans les yeux, par les « mes pauvres petites ! » ou « mes pauvres enfans ! » qu'elle répétait de temps en temps, tout en allant et venant par la maison désolée, avec son activité de ménagère qui ne néglige rien. La bonne femme réussit à les distraire en les intéressant aux préparatifs du départ :

— Il faut faire comme si vous partiez demain, leur dit-elle.

Et elle les mit à l'œuvre, les aida, ne les quitta que tard dans la soirée, actives, vaquant à leurs derniers arrangemens.

En se trouvant seules, après que leur amie fut partie en les embrassant, elles avaient eu une de ces crises de larmes qui, depuis deux jours, les secouaient et les brisaient à de fréquens intervalles.

Puis, elles s'étaient apaisées ; elles étaient restées longtemps silencieuses et se tenant par la main, dans la chambre d'Annie. Et maintenant Annie, à genoux devant une malle, arrangeait les effets de sa sœur et les siens. La lumière d'une seule lampe, posée sur la cheminée, lui arrivait en pleine figure, éclairant crûment ses traits fins, harmonieux, paisibles, la blancheur de ses mains et de ses frêles poignets hors de ses manches de deuil ; ses cheveux, tordus sur la nuque en un gros nœud anglais, ne se doraient de reflets blonds que sur son front, où ils se relevaient en racines droites, lâchement ondulés : et cette coiffure, à la fois juvénile et sérieuse, accentuait encore la grâce sereine de sa physionomie. Elle ne ressemblait ni à Michel, ni à Suzanne, quoiqu'elle les rappelât un peu l'un et l'autre : ainsi, elle avait de son père le sourire bon et la grande droiture du regard, de sa mère la fermeté douce et surtout cette réserve dans l'expression et dans les gestes qui contenait jusqu'à ses émotions les plus vives. A la voir en ce moment-là si posément, si calmement occupée, examinant, pliant et disposant dans les compartimens de la malle, avec un ordre minutieux, les effets que lui tendait sa sœur, — n'eût été pourtant la large meurtrissure qui cernait ses yeux, — nul n'aurait pu mesurer ce que cette attitude cachait de pensées inquiètes et de sentimens douloureux. La plus affligée des deux sœurs paraissait Laurence : elle allait de l'armoire à la commode, vidant les tiroirs, dépouillant les étagères des bibelots préférés, avec des mouvemens énervés et les yeux gros de larmes qu'elle tamponnait de son petit mouchoir roulé. Son visage rougi et gonflé était celui d'un enfant qui ne résiste pas à son chagrin : et en effet, elle semblait bien petite fille, avec sa natte brune flottante, et sa robe noire trop courte, qu'elle avait reprise en attendant son deuil en retard et qui la serrait, mais plus encore, peut-être, à cause de l'enfantine expression de révolte boudeuse que trahissaient chacun de ses gestes, chacun de ses regards. Quoiqu'elle eût seize ans passés, on ne lui en aurait guère donné plus de quatorze, et l'on se fût attendu à la voir subitement consolée, à la première distraction.

— Assez, Laurence, assez, dit Annie de sa voix douce. Tu prends des choses inutiles. Tu sais que nous n'emportons demain que le strict nécessaire.

— Tu veux donc abandonner ici tous nos souvenirs? s'écria Laurence d'un ton presque tragique.

— Mais non ! « Tante » Mondet a promis d'emballer tout ce que nous lui dirions et de nous l'envoyer *là-bas*.

La voix de la jeune fille faiblit un peu en prononçant ce mot lourd d'inconnu : là-bas.

— Là-bas! répéta Laurence avec amertume, qui sait si *l'on* supportera rien qui rappelle notre pauvre mère?.. *On* nous supportera nous-mêmes, peut-être; mais ce qui vient d'elle...

— Ne parle pas ainsi, Laurence, interrompit la sœur aînée, en se relevant.

Elle était lasse de sa posture fatigante. Elle alla s'asseoir devant un petit bureau de marqueterie, s'accouda, et appuya son front sur ses deux mains croisées. L'harmonie de ses mouvemens, lents et réfléchis, contrastait avec la brusquerie de sa sœur.

— Tu n'as pas le droit de supposer qu'*elle* nous traitera mal, reprit-elle, tu ne la connais pas.

Laurence, qui furetait dans un tiroir de commode, se retourna violemment et se rapprocha de sa sœur d'un air presque menaçant :

— Comme si sa conduite envers nous ne nous autorisait pas à la juger! s'écria-t-elle avec feu. Je ne la connais pas, c'est vrai, mais je la déteste, je la hais... Et je sens que je la haïrai toujours davantage... Tu sais, je ne suis pas, comme toi, une pâte molle... Tu oublies, tu acceptes tout, tu te résignes à tout... Moi, je pense à notre pauvre mère...

Un éclair de douleur traversa les beaux yeux d'Annie, qui répondit, d'un ton de profonde tristesse :

— Tu crois donc que je la regrette moins que toi?..

Après un court silence, elle continua :

— Mais à présent, Laurence, nous avons notre père.., qui est bon, qui nous aime, qui a besoin de notre affection, je le sens... Il avait l'air si malheureux, hier matin, quand il nous a parlé...

Laurence haussa les épaules :

— S'il nous aimait, pourquoi nous a-t-il quittées? dit-elle durement. Pourquoi a-t-il abandonné notre mère pour... cette femme? Pourquoi ne s'est-il jamais occupé de nous? Pourquoi n'a-t-il jamais demandé à nous voir? Pendant des années, il n'a pas existé pour nous, et voici que tout d'un coup il revient, il nous arrache de notre maison, il nous éloigne de nos amis, il nous emmène de force chez lui et chez *elle*, sans penser que nous devons la haïr, qu'elle nous hait aussi, que nous sommes ennemies, enfin!... Oh! mon Dieu! qu'est-ce qui nous attend!..

Annie ne répondit pas tout de suite :

— Notre père a des droits sur nous, fit-elle au bout d'un instant, de sa douce voix ferme, comme si elle eût cherché à l'excuser.

— Des droits, il les a perdus! répliqua Laurence. Oui, il les a perdus en nous abandonnant. Tu feras ce que tu voudras, toi. Quant à moi, je déclare que je ne resterai pas chez *elle*... Non, non, je n'y resterai pas!.. J'y vais demain, parce que... parce ce que tu as

consenti, et puis parce que je ne peux pas faire autrement... Mais je n'y resterai pas, qu'elle soit méchante ou qu'elle soit bonne... Je ne veux rien d'*elle*... Je m'enfuirai, je me laisserai mourir de faim!..

Et tout à coup, dans un paroxysme de douleur, l'enfant se jeta sur son lit en sanglotant, la tête dans ses oreillers :

— Oh! maman! maman! maman!..

Devant ce nouvel accès de désespoir, le calme qu'Annie s'efforçait si péniblement de garder fut rompu : toute secouée de sanglots, elle vint s'asseoir au chevet de Laurence, qu'elle se mit à caresser comme on console un petit enfant; et pendant un long moment, les deux orphelines mêlèrent leurs larmes.

Ce fut Annie qui se releva la première. Elle alla baigner ses yeux dans de l'eau froide, puis revint s'asseoir auprès de Laurence, qui pleurait toujours, un bras replié sous sa tête, le front dans l'oreiller. Et des souvenirs de son passé, où tenaient déjà tant d'impressions, tant de souvenirs, se levèrent en sa pensée, depuis deux jours inactive, engourdie par la douleur. C'était d'abord sa petite enfance, gaie et choyée, dont quelques traits seulement survivaient encore dans sa mémoire : elle revoyait sa mère, sortant le soir en robe claire, des fleurs aux cheveux, et venant ainsi, brillante et souriante, l'embrasser dans son petit lit; elle revoyait son père, souvent préoccupé, souvent absent, mais qui, de temps en temps, se faisait petit garçon pour jouer avec ses filles, qui riaient comme des folles de ses drôles d'inventions; elle revoyait aussi la figure d'une jeune fille blonde qui était pour elle comme une grande sœur et qu'elle ne séparait point de ceux qu'elle aimait le mieux. Puis soudain, tout cela changeait. Il y avait des jours sombres, une tristesse morne envahissait la maison, une scène de départ, dont elle pouvait évoquer les moindres détails. Elles étaient, avec leur mère, dans le petit salon. Leur père les avait embrassées en leur disant adieu. A ce moment, quelque chose l'avait distraite, elle ne savait pas ce qu'il avait dit à leur mère, mais elle la revoyait s'affaisser en pleurant, sitôt la porte fermée, et les serrer contre elle en disant :

— Non, petites chéries, papa ne reviendra pas, jamais, jamais!

Alors, c'était une autre existence : des jours mauvais, des jours de larmes remplis de soucis dont elles sentaient l'oppression, sans les comprendre; puis le départ pour Annecy, où, au lieu de si nombreuses figures qui passaient dans le petit hôtel de Paris l'on ne voyait plus que les Mondet; et leur mère, en vêtemens noirs comme une veuve, ne portant plus de robes claires, ne faisant plus de visites, les caressait, les embrassait, les adorait dans des élans de tendresse désespérée, avec des sourires qui semblaient pleurer. Jamais elle ne revoyait aucun des visages d'autrefois, et un instinct

l'empêchait de parler ni de son père, ni de Blanche. Elle pensait à eux, pourtant, elle les réunissait dans son souvenir, elle réfléchissait, elle cherchait à comprendre ce mystère dont elle souffrait sans le connaître. Des allusions, des regards, des mots surpris ou devinés guidaient son imagination hésitante, qui, parfois, frôlait la vérité, jusqu'au jour où, après des propos méchans d'une de ses camarades, elle venait se jeter dans les bras de sa mère en s'écriant :

— Est-ce que nous ne sommes donc pas comme les autres ?

Alors, soudain, elle comprenait. Suzanne appelait Laurence, les prenait toutes deux dans ses bras, et leur disait, — et ses paroles étaient presque celles que leur père leur avait dites le matin :

— Oui, chéries, il est temps que vous sachiez... Il y a un malheur sur nous,.. un très grand malheur, et vous êtes assez grandes pour le connaître... Votre père nous a quittées, vous le savez... Vous ne savez pas pourquoi?.. Eh bien, c'est parce qu'il aimait une autre femme mieux que votre mère... Alors, il est avec elle, et nous sommes seules... C'est un grand chagrin, mais nous nous aimons tant toutes trois que cela nous console un peu, n'est-ce pas, chéries ?

Et elle les avait embrassées si passionnément, avec tant de larmes dans les yeux, qu'Annie sentit qu'il ne fallait jamais plus parler de leur père.

A partir de cette heure, elle n'avait pas cessé de penser à ce père coupable, sur qui sa petite sœur l'interrogeait souvent, et à celle, dont d'emblée elle devina le nom, qui avait ruiné leur foyer. Et ce qui l'étonnait, c'était de penser à eux sans colère, sans haine, avec attendrissement plutôt, comme si elle eût eu, l'ignorante, l'intuition des drames du cœur. L'idée que son père était malheureux à cause d'elles la poursuivait souvent ; et elle aurait voulu le revoir, pour lui dire qu'elle ne l'oubliait pas, qu'elle l'aimait, — qu'elle lui pardonnait. Cette tendresse s'évanouit dans un flot montant de rancune inconnue et d'effroi, quand Mondet, pendant qu'elle pleurait sa mère, vint lui annoncer l'arrivée de Michel : en sorte que, lorsqu'elle avait senti, quelques heures auparavant, les lèvres de son père s'appuyer sur son front, glacée dans ses fibres les plus sensibles, elle ne trouva pas un mot d'affection ni de bienvenue. Et maintenant, ballottée entre les images qui surgissaient dans sa mémoire, elle tremblait de le haïr en songeant à la morte, et brûlait de l'aimer, puisqu'elle n'avait plus que lui.

La brise nocturne, cependant, fraîchissait. Annie s'en aperçut au frisson qui secoua les épaules de sa sœur, et se leva pour fermer la fenêtre.

La nuit qui enveloppait la ville, le lac, les montagnes, n'avait jamais été plus belle : une clarté de pleine lune, d'une intensité

presque surnaturelle, baignait jusqu'aux moindres objets dont les ombres se détachaient crûment sur le sol lumineux. Le grand ciel, d'une pâleur bleuâtre, s'étendait sur les choses silencieuses comme un immense dôme métallique d'où aurait ruisselé, par mille yeux argentés, cette candide clarté blanche. Et voici que, comme la jeune fille, irrésistiblement attirée par la magie de ce spectacle qu'elle ne reverrait plus, en laissait entrer dans son cœur les apaisantes caresses, elle aperçut sur le lac un canot, qu'un seul promeneur, dont la silhouette s'estompait en une teinte unique et foncée, venait d'arrêter en face de sa fenêtre. Un frisson la secoua; son regard se fixa, anxieux, sur ce point vivant de l'espace, comme s'il l'eût distraite soudain de tout le décor et de toutes ses pensées; ses lèvres tremblèrent, murmurèrent des mots incohérens; poussée par une force secrète, elle se pencha, puis, comme un mouvement, pareil à un salut, de l'ombre éloignée, semblait répondre à son geste, elle se retira précipitamment, sans pourtant quitter la fenêtre. Du reste, Laurence venait de l'y rejoindre, et, sans parler, s'appuyait sur son épaule :

— As-tu froid, chérie? demanda-t-elle en remarquant, à son tour, le frisson qui secouait sa sœur aînée... Il faut être prudente, tu sais comme tu tousses facilement... Je veux que tu te soignes, j'ai tant besoin de toi!..

Elle était très câline, très tendre, tout autre que l'instant d'avant, la voix affectueuse, les gestes amicaux.

— La nuit est pourtant tiède, ajouta-t-elle.

Et soudain distraite en remarquant le canot toujours immobile à la même place:

— Tiens! qui donc peut se promener sur le lac à de telles heures? Je ne connais que M. de Saint-Brun pour avoir une idée aussi romantique... Crois-tu que ce soit lui?..

— Peut-être, répondit faiblement Annie en fermant la fenêtre.

Et, comme sa sœur souriait presque en la regardant, elle s'éloigna, en détournant les yeux pour revenir vers sa malle, dont elle abaissa le couvercle.

— Tout est prêt, maintenant, fit-elle.

— Oui, tout est prêt, répéta Laurence qui s'assombrit de nouveau... Nous n'avons plus qu'à partir, à présent!..

Après un silence, elle reprit:

— Ce cher Annecy, où nous avons tant de bons souvenirs... où notre mère nous a tant aimées... Je l'ai parfois trouvé monotone, et trop petit. Comme je le regrette déjà!.. Qui sait si nous le reverrons jamais?..

Annie se rapprocha de sa sœur, très maternelle, et se mit à la caresser :

— Sans doute, chérie, nous le reverrons... Pourquoi ne reviendrions-nous jamais ici, puisque nous y avons la tombe de notre mère et des amis que nous garderons toute la vie?

Laurence secoua la tête, en même temps que ses yeux et tout son visage reprenaient une expression de révolte et de colère:

— Savons-nous ce qui nous attend? fit-elle.

— Je crois que tu as trop peur de l'avenir, répondit Annie... Tu te crées des fantômes... Pourtant tu as bien vu que notre père nous aime...

Laurence eut de nouveau un geste irrité:

— Oh! s'il n'y avait que lui! s'écria-t-elle... Mais il n'est pas libre... Il y a... cette créature... Et comme elle doit nous haïr, celle-là...

— Pourquoi? fit doucement Annie, pourquoi nous haïrait-elle? Elle n'est pas nécessairement mauvaise, et...

Laurence l'interrompit violemment:

— Est-ce que tu vas prendre sa défense?.. Elle nous a enlevé notre père, elle a fait mourir notre mère de chagrin: c'est de la bonté, peut-être?.. Tu es si faible!.. Je suis sûre que tu l'excuses déjà, que tu es prête à l'aimer!..

— Comme tu exagères! répondit Annie d'un ton de reproche. Je cherche à être plus juste que toi, voilà tout. Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre, et que je comprends déjà, un peu... Il faut qu'elle ait aimé beaucoup, pour faire ce qu'elle a fait. Et l'amour, vois-tu, — la pâleur délicate d'Annie s'empourpra légèrement tandis qu'elle continuait, — l'amour est un sentiment si puissant, si fort, que, s'il n'est pas gardé par la religion, on ne sait où il peut conduire...

Laurence fixa sur sa sœur ses yeux indignés:

— Alors, toi, demanda-t-elle d'une voix vibrante, supposons que tu aies été à sa place... tu te serais conduite comme elle?

— Moi, jamais! répondit fièrement Annie, dont le regard s'exalta. J'aurais souffert en silence, je serais morte mille fois!.. Mais ce n'est pas la même chose... Il ne faut pas juger les autres d'après soi-même, il faut tâcher de les comprendre... Ce qu'elle a fait est affreux, je le pense comme toi... Elle a été ingrate envers maman, qui était bonne pour elle... Elle a été égoïste... Elle a manqué à tous ses devoirs... C'est vrai... Mais...

La voix de la jeune fille prit un accent plus profond:

— Comme elle a dû aimer pour faire tant de mal à ceux qui ne lui en avaient point fait, et comme elle en a dû souffrir après!.. Car elle n'était pas mauvaise, Laurence, je t'assure... Je me la rappelle très bien, quand elle venait à la maison, autrefois, à Paris. Nous l'aimions tous, alors... Tu ne t'en souviens plus, toi, tu étais

encore trop petite; mais, quand toi, puis maman, avez eu la fièvre typhoïde et qu'il fallut m'éloigner, on m'avait conduite chez elle. Je pleurais toute la journée, je demandais maman, et elle était si bonne, si bonne! Elle ne me quittait jamais, elle m'embrassait, elle s'efforçait de jouer avec moi comme une petite fille. J'étais presque consolée. A cause de cela et de bien d'autres choses, il m'est impossible de penser d'elle aussi mal que toi.

Laurence avait à peine écouté, et, fatiguée, défaisait sa longue natte devant la glace.

— Tout cela ne change rien à rien, répliqua-t-elle d'un ton tranchant. Je ne m'inquiète pas de savoir si cette femme est bonne ou mauvaise. Je la déteste, je la méprise, j'aurais honte d'être heureuse chez elle. Je ne veux pas croire qu'elle ait aimé. Elle était égoïste, elle était ambitieuse, elle était mauvaise, voilà tout. C'est une intrigante, une...

Annie, à son tour, interrompit:

— Tu oublies qu'elle est la femme de notre père, dit-elle avec fermeté. A ce titre, au moins, nous lui devons quelques égards. Attendons de la connaître pour la juger si sévèrement.

Laurence eut un haussement d'épaules boudeur:

— Oh! toi... murmura-t-elle.

Et sa phrase, restée en suspens, disait bien que, tout en subissant l'ascendant de sa sœur aînée, elle réprouvait son indulgence et prenait sa bonté pour faiblesse.

Les deux sœurs achevèrent en silence leur toilette de nuit. Annie, avant de se coucher et d'éteindre la lampe, s'agenouilla longuement au pied de son lit. Sa prière la rendit plus calme. Pourtant, elle resta longtemps encore éveillée, les mains jointes derrière sa tête où roulait un monde de pensées confuses, tandis que palpitait dans l'ombre, à côté d'elle, la respiration de Laurence endormie.

Le lendemain seulement, elles apprirent que leur départ était ajourné jusqu'au soir, jusqu'au jour suivant peut-être. Du reste, elles virent à peine leur père. Il passa sa journée en pleine activité, tout entier aux affaires qu'il avait à régler, et qu'il termina trop tard pour partir dans la soirée. En sorte que, vers les dix heures, après une courte visite à ses filles, qu'aucun incident particulier n'avait marquée, il causait avec Mondet, d'un bien autre ton que l'avant-veille. Les nerfs encore excités par ses discussions et ses démarches, il les avait racontées en détail et en se félicitant de la façon dont il les avait conduites:

— Voilà la première fois depuis huit ans, disait-il, que j'agis, que je me retrouve mêlé à la vie. Vraiment, cela m'a fait du bien. Si j'avais dû passer ces journées replié sur moi-même, à creuser mes souvenirs, je ne sais comment je les aurais supportées. Je

dois aux tracasseries de ce notaire d'avoir moins peur de l'avenir. Je me prends à croire que tout est plus facile, à espérer que tout s'arrangera.

Mondet l'écoutait et l'observait avec une pénétrante attention.

— Tu devais en arriver là, fit-il. Par exemple, tu y as mis le temps!

Michel ne comprit pas tout de suite le sens de cette observation.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il.

Mondet s'expliqua :

— Mais oui, je n'aurais jamais cru que tu t'accommoderais si longtemps de l'oisiveté. Elle a dû quelquefois te peser bien lourd, n'est-ce pas?

— Non, répondit vivement Michel, je t'assure... D'ailleurs, je travaille... Oui, je prépare une *Histoire du second empire*. Sans grande ardeur, c'est vrai... Et puis, je sais très bien m'occuper à ne rien faire!..

Il s'arrêta, comme s'il se mettait à regarder en lui-même et y découvrait soudain des choses qu'il n'avait jamais vues; et il ajouta avec un soupir profond:

— Et pourtant!.. Et pourtant!..

Mondet le regarda un moment sans rien dire:

— Oui, fit-il enfin, je te devine!.. Tu ne regrettes rien, tu referais ce que tu as fait, si c'était à recommencer, sans plus d'inconscience, quoique avec moins d'illusions. Seulement, tu as quarante-huit ans, tu as passé l'âge des romans, — et le tien dure encore!.. Et même il faut qu'il dure. Tu te dois à toi-même, à ta femme, aux autres, de le prolonger jusqu'après l'âge. Tu es comme qui dirait condamné à l'amour à perpétuité... Une peine très douce au commencement, mais qui devient fastidieuse, avec les années... J'aime, j'aimais, j'ai aimé, j'aimerai, c'est un verbe charmant, mais un peu monotone, à la longue.

— Mais,.. protesta Michel.

Mondet ne le laissa pas continuer :

— Vas-tu prétendre que je ne devine pas juste?.. Je te connais trop pour me tromper. Oh! comprends-moi bien, je ne dis pas que ton sentiment soit éteint, non! Il n'est plus le même, pourtant. La passion n'est pas éternelle, pour toi ni pour personne... Alors, tu te dis à peu près : « Je suis jeune... » Car on croit toujours qu'on est jeune, la notion de la jeunesse recule avec l'âge. « Je suis fort, j'ai un trop-plein de vie, une surabondance d'énergie que je n'emploie pas. Je me traîne de lieu en lieu comme un *heimatlose*, et le monde marche, sans moi, sans que je le pousse un peu, sans que j'aie un mot à dire à ses affaires, sans que je

compte beaucoup plus qu'un animal ou qu'une plante, moi qui aurais pu jouer un si grand rôle !.. » Voilà, mon cher, ce que tu penses souvent !..

Teissier baissait la tête et ses yeux erraient dans le vide :

— Quelquefois, avoua-t-il sourdement.

— Tu vois bien !.. Le malheur, c'est que ces idées, ces regrets, te hanteront de plus en plus, à mesure que s'amasseront les années, c'est inévitable. Tu n'es pas exclusivement un sentimental, malgré le sacrifice que tu as fait au roman : tu es un actif, aussi, en sorte qu'il y a toute une partie de toi-même qui demeure inoccupée, et qui s'agite, qui réclame son droit à la vie... Et un autre malheur, encore, c'est que tout cela est d'une si parfaite logique, que ta volonté n'y peut rien changer... Tu as forgé toi-même les chaînes d'or où tu te débats, non pauvre ami, et tu n'as plus d'autre lot que de les supporter !

Michel parut sortir d'un demi-rêve :

— Qui sait ? murmura-t-il.

Mondet tressaillit.

— J'espère que tu n'en doutes pas, dit-il avec énergie. Tu l'as si bien compris, au moment de la crise, tu as si bravement sacrifié ta carrière à ta dignité, que ce sacrifice fut pour toi presque une excuse. Quand les coupables se punissent eux-mêmes, on est enclin à leur pardonner; et ta conscience, dans sa défaite, avait pourtant trouvé ta peine, ta peine juste...

Michel regardait toujours dans le vague. Il dit lentement, à demi-voix :

— Peut-être ai-je eu tort de lui obéir !

— Ne va pas te figurer cela, s'écria Mondet. D'abord, c'est trop tard, cela ne servirait à rien. Et puis, tu as eu raison, tu as eu mille fois raison. Et si jamais tu songeais à revenir sur cette décision...

Michel l'interrompit avec un geste découragé :

— Oh ! je n'y songe pas, je suis bien loin d'y songer !

— A la bonne heure, dit Mondet, un instant, j'ai craint que tu n'aies de fâcheuses idées.

Teissier ne l'écoutait plus. Il se leva, fit deux ou trois fois le tour de la chambre, et s'arrêta devant son ami.

— Lis-tu les journaux ? demanda-t-il.

— Sans doute, répondit Mondet en s'étonnant.

— Est-ce que tu suis la politique étrangère ?

— Un peu, comme tout le monde.

— Tu sais que la période électorale est ouverte en Angleterre ?

— Naturellement.

— Eh bien, as-tu remarqué un des épisodes les plus curieux de la lutte qui se prépare ?

— Lequel ?

— La candidature de sir Charles Dilke, dont le succès, dit-on, est assuré.

— Eh bien ?

— Tu n'en conclus rien ?

— Non. Il avait disparu, il reparaît, cela n'a rien d'étrange.

Michel parut réfléchir.

— Moi, reprit-il après un silence, et d'un ton singulier, j'en conclus que Parnell a eu grand tort de mourir, qu'il ne faut jamais désespérer, qu'un homme n'est point un vaincu tant qu'il lui reste un souffle de vie et de volonté.

A son tour, Mondet se leva.

— Ah ! mon pauvre ami, s'écria-t-il, j'ai bien peur que la série de tes fautes ne soit pas achevée... Oui, j'ai peur, j'ai peur pour toi !..

IV.

Il y avait dans le voisinage quelque concours de gymnastique, en sorte que la petite gare d'Annecy était encombrée de jeunes gens en tricots rayés, en culottes blanches, qui s'agitaient autour d'une fanfare ou couraient le long des wagons. Or, comme le bruit des indifférens souligne et alourdit la tristesse de ceux qui souffrent, le groupe en deuil de Michel et de ses deux filles, cherchant un coupé tranquille, se remarquait davantage, plus désolé, parmi le mouvement et le bruit. Mondet les accompagnait, avec sa femme et son fils cadet. Quand il eut retenu leurs places, ils demeurèrent, tous les six, à stationner sur le quai de départ, échangeant à de longs intervalles des répliques insignifiantes, les cœurs gonflés pourtant d'amitiés, de regrets et de craintes.

Comme le train ne partait pas :

— Vous aurez du retard, dit Mondet.

— Et du bruit, ajouta Michel.

Car les gymnastes, entassés dans un wagon de troisième classe, venaient d'entonner *la Marseillaise*. Et, subitement intéressé, il dit encore :

— Tiens ! ils chantent de bon cœur. Est-ce qu'on est rouge, à présent, par ici ?

— On est comme partout, de toutes les couleurs, répondit Mondet d'un ton de mauvaise humeur.

Au moment de l'adieu, les yeux d'Annie se mouillèrent, tandis que Laurence, le front plissé, prenait un air résolu et défiant, raidissant toute sa volonté pour cacher son émotion. Pourtant, son visage s'éclaira soudain : un grand jeune homme blond passait

le long du train, de l'air de quelqu'un qui cherche, et, à quatre pas du groupe, il venait de saluer gravement. Laurence poussa le coude de sa sœur, qui changeait de couleur en rendant le salut et montait en wagon, plus vite que de raison. Michel souleva légèrement son chapeau.

— Qui est-ce? demanda-t-il.

— Le jeune de Saint-Brun, répondit Mondet.

— Ah! fit Michel, le fils de mon successeur, sans doute?

Et, s'adressant à Laurence, car Annie s'installait dans le coin opposé du coupé :

— Vous le connaissez donc?

— Un peu, répondit la jeune fille.

Et à son tour, elle monta dans le coupé, et se mit à parler à voix basse à sa sœur.

Un instant après, le train sifflait, des mouchoirs s'agitaient, et les sons de *la Marseillaise* s'étouffaient dans le bruit de la vapeur lâchée et des roues.

Michel se trouvait seul avec ses filles. Elles s'étaient installées en face l'une de l'autre, aux deux coins du coupé. Comme il faisait mine de s'approcher d'elles, Laurence tira un livre de son petit sac de voyage, et se mit à lire :

— Qu'est-ce que tu lis? lui demanda-t-il.

Elle répondit sèchement :

— Un roman anglais.

Il n'insista pas. Annie regardait le paysage. Michel crut remarquer qu'elle serrait les lèvres, — pour s'empêcher de pleurer peut-être. Il voulut lui laisser le temps de se remettre, et parcourut distraitement deux ou trois journaux achetés à la gare.

— Il n'y a pas de nouvelles, aujourd'hui, dit-il en les déposant à côté de lui.

Laurence ne leva pas les yeux de son livre, mais Annie le regarda, et fit un geste comme pour se rapprocher de lui. Il en profita pour lui demander, la voix hésitante comme s'il eût cherché un sujet de conversation, si elle et sa sœur connaissaient la Suisse.

— Non, répondit-elle de bonne grâce, nous ne sortions guère d'Annecy.

Il continua :

— Auriez-vous eu le désir d'en sortir?

Laurence leva et rabaissa un regard impatient, et froissa la page qu'elle tournait.

— Je ne sais pas, répondit Annie. Nous avions une vie très intime et très tranquille. Nous nous aimions beaucoup, et comme nous ne croyions pas avoir l'occasion de voyager, nous ne le désirions pas.

Ses yeux se remplirent de larmes, qu'elle refoula.

— Il me semble, ajouta-t-elle plus bas, que je suis très attachée à cette petite ville que nous quittons, et que je l'aimerai toujours.

— Aviez-vous des amis, des relations ? reprit Michel.

— Les Mondet étaient excellens pour nous. Ils venaient beaucoup à la maison. Nous allions aussi souvent chez eux. En dehors d'eux, nous ne voyions presque personne.

— Vous n'aviez pas d'amies de votre âge ?

— Il y avait quelques jeunes filles avec qui nous prenions nos leçons d'anglais et de musique. L'année dernière, je me suis beaucoup liée avec une étrangère, une Américaine, qui s'appelait comme moi. Elle est partie. Nous nous écrivons quelquefois. Je pense que nous ne nous reverrons jamais.

Il y avait, dans ces derniers mots, une résignation tranquille dont Michel fut touché. Il remarqua aussi qu'Annie répondait assez longuement à ses questions, comme si elle eût eu le désir de soutenir l'entretien. Mais, quelque bonne volonté qu'ils y missent tous deux, leurs propos ne s'enchaînaient pas. Et comme elle le regardait, de l'air d'attendre d'autres paroles, il ne trouva qu'une nouvelle question à lui adresser :

— L'été, ne vous absentiez-vous pas ?

— Si, nous allions d'habitude pour trois ou quatre semaines à la montagne, pas bien loin, dans de petits endroits peu connus. Maman craignait les grands hôtels. Il y a trois ans, pourtant, nous avons passé tout l'hiver dans le midi, à cause d'une fluxion de poitrine que j'avais eue.

— Une fluxion de poitrine? interrogea-t-il, le cœur serré : car il avait ignoré ce péril.

— Oh ! pas grave ! Je n'avais couru aucun danger. Mais j'étais restée un peu faible, et le médecin disait qu'ici, le climat est trop rude. Alors maman nous a emmenées. Elle avait loué une petite villa, à Menton. Nous étions très bien.

— Le Midi vous a plu ?

— Oui. C'est si beau, la mer ! Laurence était encore une petite fille : elle s'amusait beaucoup sur la plage, avec les galets et les coquillages...

Laurence esquissa un geste, comme si elle allait protester ou dire quelque chose; mais elle se retint, et, de nouveau, froissa nerveusement une page de son livre. Il y eut un silence qui se prolongea. Michel reprit un de ses journaux; Annie se remit à regarder le paysage. Le train flânait, sans hâte, à travers l'horizon montueux. A chaque station où l'on s'arrêtait, des cris et des chants sortaient du wagon voisin. Soudain, Annie quitta la fenêtre, avec un petit frisson.

— Le pont d'Evire, fit-elle. On dit qu'il n'est pas bien solide. C'est pourquoi le train ralentit.

Laurence leva les yeux de son livre, jeta un regard furtif à sa sœur et haussa les épaules, comme pour signifier qu'elle était au-dessus de telles craintes. Michel, sous prétexte de regarder, s'approcha de la fenêtre et posa doucement sa main sur l'épaule d'Annie. Puis il se rassit plus près d'elle.

— Aurait-on peur? lui demanda-t-il affectueusement.

— Toujours un peu, répondit Annie en souriant.

— Eh bien, c'est fini. Ce pont est derrière nous.

Et il se remit à questionner, comme tout à l'heure :

— Est-ce que vous ne vous ennuyiez jamais, à Annecy? Comment donc occupiez-vous vos journées?

Michel regardait Laurence. Annie poussa le pied de sa sœur en la suppliant des yeux de parler à son tour. Mais Laurence retira son pied, et ce fut encore l'aînée qui répondit :

— Nous avions nos leçons, d'abord. Laurence travaille beaucoup son piano : elle a du talent, elle est déjà très forte. Moi, je préférais m'occuper de la maison, avec maman, et lire. Et puis, nous faisions tous les jours une longue promenade.

— Ah! vous aimez la marche, dit Michel. Eh bien, à Montreux, vous aurez de très belles promenades à faire : il y a des environs magnifiques.

Ici Laurence intervint. Sans lever les yeux de son livre, elle insinua d'une voix que le sentiment de son impertinence faisait un peu trembler :

— Nous aimions à nous promener... avec maman.

Michel ne se fâcha pas :

— Eh bien, fit-il avec une douceur où il sut pourtant mettre un certain accent de fermeté, j'espère que vous aimerez aussi à vous promener avec moi. — Puis il ajouta, tout de suite et très vite, pour effacer l'impression pénible : — Du reste, si Montreux ne vous plaît pas, nous irons ailleurs. Vous avez beaucoup à apprendre, beaucoup à voir. Laurence pourra continuer sa musique. J'ai à la maison un excellent piano, et pour vos lectures, une bonne bibliothèque.

En ce moment, le train stoppait à la petite station de Saint-Laurent. Annie désigna du geste, à son père, l'entrée sauvage, entre deux monts escarpés, d'une étroite vallée que creuse un torrent :

— Nous avons fait un séjour près d'ici, dit-elle, il y a deux ans, dans un village qui s'appelle le Grand-Bornand... C'est très beau, au pied des Aravis, qui ont l'air sauvage... mais c'est un peu primitif, par exemple...

Laurence, cette fois, ferma son livre, regarda le paysage, puis regarda sa sœur. Elles se penchèrent l'une vers l'autre pour échanger quelques mots à voix basse. Elles évoquaient, sans doute, des souvenirs heureux qui les assombrirent. Michel les laissa s'y perdre et ne leur parla presque plus jusqu'à l'arrivée à Genève.

A Genève, ils avaient deux heures à perdre. Ils les passèrent à déjeuner lentement, sur la terrasse d'un restaurant au bord du Rhône. C'était un autre lac, d'autres montagnes, un autre paysage, enfin, qui étendait ses horizons nouveaux, remplis d'inconnu, sous la torride lumière d'un ciel d'été, pesant et bleu.

La chaleur était extrême et achevait de les déprimer.

Laurence ne put s'empêcher de s'écrier :

— Je meurs de soif!

Aussitôt Michel s'empressa de commander de l'eau gazeuse, du vin blanc, de la glace. En même temps, il tendait la carte à ses filles et leur demandait :

— Que voulez-vous?

— J'ai soif, mais je n'ai pas faim, dit Laurence, qui regrettait déjà d'avoir exprimé un désir comme pour donner à son père l'occasion d'y satisfaire.

Michel se sentait toujours repoussé par elle, et d'instinct, se tournait vers Annie :

— Il faut pourtant qu'elle prenne quelque chose, lui dit-il à demi-voix. Qu'est-ce qu'on pourrait lui faire manger?

Annie, en échangeant avec lui un regard d'intelligence, désigna sur la carte les mets préférés de sa sœur, qui furent aussitôt commandés. Ils mangèrent presque sans parler, gênés par la gaîté des toilettes claires qui garnissaient la terrasse, des rires qui sonnaient autour des tables, d'un petit orchestre qui vint jouer des valses sur le quai. Puis ils se firent conduire à la gare, où leurs bagages les attendaient.

Dans les wagons aux stores baissés, bondés de touristes, la chaleur impitoyable devenait suffocante de plus en plus. Les jeunes filles étouffaient, dans leurs robes de deuil, sous leurs voiles de crêpe. Un instant, Laurence se plaignit de mal de tête ; mais, comme son père lui offrait de lui procurer quelques rafraîchissemens à une prochaine station, elle déclara qu'elle n'avait besoin de rien et se renferma dans son mutisme. A deux ou trois reprises, Michel adressa la parole à Annie. Elle répondait avec son habituelle bonne volonté ; mais il crut remarquer que ce n'était pas sans effort et il la laissa dans son silence. Du reste, une angoisse pesait sur eux tous, plus lourde à mesure que le trajet avançait. Le moment arriva où ils évitèrent même de se regarder, chacun redoutant de lire dans les yeux de l'autre sa propre crainte et de l'en augmenter.

— ... Nous descendons à la prochaine station, dit Michel.

Cette fois, il regarda ses deux filles comme s'il les implorait.

Tout de suite, Annie se leva, et voulut sortir leur menu bagage du filet. Michel s'empressa de l'aider, un peu gauche. Quant à Laurence, elle suivait leurs mouvemens, de ses grands yeux qui pensaient à autre chose. Elle ne bougea pas jusqu'à ce que le train fût entré en gare. Alors seulement, comme son père et sa sœur se levaient, elle se leva après eux, en rajustant son chapeau sans hâte, comme pour retarder de quelques secondes le moment redouté :

— Nous irons à pied, dit Michel; la maison est tout près.

Il ajouta, avec un tremblement dans la voix :

— J'ai annoncé notre arrivée par télégramme. On nous attend.

Et leur triste groupe se mit en marche très lentement, précédé d'un commissionnaire qui portait les bagages.

Les deux sœurs s'étaient rapprochées l'une de l'autre; comme Michel se trouvait de deux ou trois pas en avant, Laurence se pencha vers Annie et lui dit tout bas :

— J'ai peur!..

Annie lui serra la main en répondant :

— Ne crains rien... Tu vois bien que notre père est bon... Il faudrait seulement lui témoigner un peu de confiance.

Mais son cœur se serrait de la même appréhension.

Elles n'avaient rien vu de la route quand Michel se retourna en désignant la petite maison rose :

— C'est ici!..

Et leur émotion à tous trois était si vive, qu'ils s'arrêtèrent d'un même mouvement pour reprendre haleine. Puis Laurence, qui avait pris le bras de sa sœur, le serra violemment en lui montrant du regard une figure à demi cachée derrière une jalousie du premier étage. Mais déjà, Michel ouvrait la porte avec sa clé et s'effaçait pour laisser passer ses filles :

— Entrez, mes chéries! leur dit-il très tendrement après avoir fait signe au commissionnaire d'attendre qu'on vînt le débarrasser des bagages.

Blanche descendait l'escalier. Elle était très pâle, dans une légère robe noire brodée de jais, qui, sans l'être, semblait une robe de deuil. Instinctivement, elle se rapprocha de Michel, comme pour s'appuyer sur lui et prendre des forces; puis, se retournant aussitôt vers les jeunes filles, elle leur dit en posant sur elles un regard amical et tranquille, mais d'une voix un peu haletante :

— Merci d'être venues... Vous êtes chez vous, ici...

Annie prit sans hésiter la main qu'elle tendait, en balbutiant : — Merci, madame... — tandis que Laurence affecta de détourner

les yeux. Mais Blanche sentait que ce moment était décisif : elle eut donc l'énergie de soutenir son geste et de regarder fixement la jeune fille, qui, subjuguée après quelques secondes de résistance, prit à son tour cette main tendue, sans lever les yeux et sans rien dire :

— Je pense que vous voulez monter dans vos chambres jusqu'à l'heure du dîner ? leur demanda Blanche.

Et elle les conduisit elle-même dans les deux chambres contiguës, où les attendait leur petite valise.

Elle avait passé deux jours à faire pour ces deux pièces un véritable miracle d'arrangement discret, s'efforçant d'y réunir, sans aucune recherche visible, tout ce dont des jeunes filles peuvent avoir besoin et tout ce qui peut leur faire plaisir. Mais, par un scrupule de délicatesse, elle s'était abstenue d'y placer aucun objet qui trahît ses préférences personnelles. Elle avait pensé qu'Annie et Laurence apporteraient leurs souvenirs à elles, leurs livres préférés, leurs photographies, leurs bibelots d'étagères, et elle s'était bornée à leur en faciliter l'installation. Ainsi, il y avait dans la chambre d'Annie une élégante bibliothèque en bois noir, dont les rayons étaient vides ; dans celle de Laurence, la tablette de la cheminée, un peu grande, était simplement recouverte d'une étoffe bleue, à fleurettes, assortissant aux tentures. Des roses cueillies une heure auparavant s'épanouissaient dans deux vases de cristal ; et sur une petite table de chêne poli, placée près de la fenêtre, au meilleur jour, Annie fut surprise de remarquer une provision de papier de deuil, des plumes, des timbres, tout ce qu'il fallait pour écrire :

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut? demanda Blanche.

Annie inspecta d'un rapide coup d'œil la table de toilette, et répondit :

— Oui, madame, je vous remercie !

A peine Blanche fut-elle sortie que Laurence, qui avait affecté de ne rien voir et de regarder par la fenêtre, se retourna en éclatant en sanglots. Annie la prit dans ses bras, tandis qu'elle répétait :

— Cette femme, oh ! cette femme !.. Je ne veux pas, je ne peux pas la voir !..

A demi calmée par les caresses de sa sœur, elle reprit :

— Tout à l'heure, tu descendras si tu veux, moi, non. Je reste ici, je m'enferme ici, je n'en bouge pas.

Comme Annie ne répondait rien, elle se sentit désapprouvée, et continua :

— D'ailleurs, j'ai une excuse, s'il en faut une : je suis fatiguée, cet affreux voyage m'a rendue malade, j'ai la migraine, je n'en puis plus !..

Elle ne pleurait plus, elle interrogeait des yeux son aînée, comme pour la supplier de lui donner raison. Mais Annie lui dit doucement :

— Et demain?..

— Oh! demain! s'écria violemment Laurence, est-ce que je sais ce que je ferai, demain?.. Je voudrais être morte!.. Nous sommes trop malheureuses, vois-tu!..

— Pauvre chérie! reprit Annie avec sa douceur compatissante et persuasive... Pauvre chérie!.. A quoi bon se révolter contre l'inévitable?.. Ce que nous avons de mieux à faire, vois-tu, c'est d'accepter tout de suite notre sort tel qu'il est...

Laurence la repoussa avec un geste de révolte; mais elle continua, répétant des choses déjà dites, cherchant des argumens nouveaux :

— Si nous sommes trop malheureuses chez lui, notre père trouvera certainement à nous arranger une autre vie, car il ne nous veut que du bien... Mais ne comprends-tu pas que si, dès l'abord, nous repoussions toutes ses avances, si nous étions maussades et boudeuses, il pourrait croire que nous n'avons pas de cœur et nous aimer moins... Et nous n'avons que lui, pourtant, nous n'avons plus que lui... Maintenant, sois raisonnable, Laurence, ne laisse pas trop voir ce que tu penses, ce que tu souffres... Nous sommes tous dans une situation fausse et pénible, *elle* autant que nous, j'en suis sûre... Alors, pourquoi nous appliquer à l'aggraver, à la rendre intolérable?.. Nous nous mettrions dans notre tort en faisant acte de mauvaise volonté... Et puis, nous ne sommes plus des petites filles pour bouder comme tu voudrais faire... Ayons du courage! chérie, notre pauvre mère nous en a donné l'exemple, et soyons dès aujourd'hui ce qu'il faudra que nous soyons demain. Je t'assure que c'est plus facile et plus digne.

Laurence secoua sa tête volontaire :

— Plus facile pour toi, peut-être... Pas pour moi... Quand je pense qu'il faut *la* revoir tout à l'heure... Non, non, décidément, je ne peux pas!..

— Tu pourras, répliqua Annie avec sa tranquille opiniâtreté, tu pourras, puisqu'il faut...

Et comme elle se mettait à sa toilette, elle vit que sa sœur, sans plus rien dire, l'imitait dans la chambre à côté. Elle la plaignit : « Pauvre petite, pensa-t-elle, pourquoi donc a-t-elle tant de peine à faire ce que je fais moi-même? Est-elle plus sensible?.. ou plus enfant?.. Souffre-t-elle réellement davantage?.. Ou bien a-t-elle moins de patience?.. » Elle se posait ces questions, sans y répondre. « L'important, conclut-elle, c'est qu'elle a compris... » Et quand elle eut achevé sa toilette, comme elle avait entendu sonner la cloche du dîner, elle demanda :

— Es-tu prête?

— Tout à l'heure, répondit Laurence.

— Eh bien, descendons.

Dans l'escalier, elles rencontrèrent la femme de chambre qui venait les appeler et qui les conduisit à la salle à manger.

Le repas fut court : il y eut à peine deux ou trois commencemens de conversation, que la gêne interrompait bien vite, entre Michel et Annie, dont la bonne volonté s'ingéniait en vain à trouver des réponses. Blanche ne prononça que quelques phrases, celles seulement que son rôle de maîtresse de maison rendait indispensables. Laurence, interpellée deux fois directement par son père, répondit, en baissant les yeux, par des monosyllabes. Elle ne toucha presque à rien :

— Je ne peux pas ! dit-elle, comme on insistait.

Le repas achevé, Blanche leur dit :

— Voulez-vous venir respirer un peu d'air frais? Il fait si beau, le soir, au jardin!..

Annie allait accepter, par complaisance, quoiqu'elle fût très lasse et désirât se trouver seule; mais elle rencontra le regard désespéré que lui jetait Laurence, et répondit :

— Merci, madame, nous sommes trop fatiguées, aujourd'hui, nous préférerions monter chez nous.

— Comme vous voudrez, dit Blanche d'un ton d'affectueux intérêt. J'espère qu'une bonne nuit vous fera un peu de bien.

Ils s'étaient tous levés de table, et ils restaient à s'entre-regarder d'un air hésitant. Enfin, les deux jeunes filles allèrent l'une après l'autre offrir leur front à leur père, qui les embrassa affectueusement, en les retenant un instant contre lui. Puis, Annie s'approcha de Blanche, et lui tendit la main, tandis que Laurence la saluait d'un simple : — Bonsoir, madame ! où elle mit une dernière bravade que personne ne releva.

La complaisance d'Annie l'avait exaspérée : aussi, à peine se trouva-t-elle seule avec sa sœur, qu'elle se mit à la lui reprocher :

— Que tu es lâche ! s'écria-t-elle en s'adossant, les bras croisés, à la cheminée.

Comme Annie ne lui répondait que par un regard triste et se remettait à des arrangemens de chambre, elle répéta en haussant le ton :

— Oui, lâche!.. Tu ne songes qu'à vivre en paix... Tu sacrifierais tout à ta tranquillité... Oh! je le vois bien, depuis que nous sommes seules!.. Aujourd'hui tu *lui* tends la main, tu lui parles gentiment, comme à une amie... Demain, tu l'embrasseras... Après-demain, si *elle* y tient, tu l'appelleras maman, — *elle*, *elle!*..

— Tu sais bien que non, répliqua froidement Annie.

Ses yeux gris, si doux, s'irritaient : le mauvais vouloir de sa sœur finissait par lasser même sa patience.

— J'ai affaire, ajouta-t-elle.

Et tirant des clés de sa poche, elle ouvrit la malle qu'on avait apportée pendant le dîner, pour en sortir ses effets qu'elle se mit à déposer dans l'armoire et dans la commode. Laurence alors passa sur le balcon, s'accouda un instant sur la balustrade, puis rentra chercher une chaise et s'installa pour bouder entre les caisses de fleurs que Blanche leur avait préparées.

Tout en distribuant, d'une chambre à l'autre, les effets de sa sœur et les siens, Annie réfléchissait : jamais encore, depuis l'horrible moment où elle avait vu passer la mort, elle ne s'était sentie si découragée et si seule. L'enfantillage de Laurence, son parti-pris injuste, ses colères déraisonnables, son manque de résignation, l'effrayaient comme une inutile aggravation de leur fardeau commun. Sans doute, leur sort était plus douloureux que celui d'aucune autre orpheline; mais à quoi bon se rebeller contre les choses? Que pouvaient-elles sur ce passé qui les opprimait? Il y avait eu, dans leur vie, un malheur, — c'était le mot de leur mère elle-même, — un malheur exceptionnel et tragique : il en fallait accepter les conséquences. Surtout, il fallait juger sans sévérité ceux dont la faute pesait sur elles, parce qu'ils souffraient aussi : Annie le sentait en âme née pour comprendre les mystères du cœur, et il se glissait en elle, après cette première entrevue, quelque chose comme une pitié sympathique pour cette Blanche dont elle avait reconnu les traits, la voix, et le regard restés gravés dans ses souvenirs d'enfant.

Laurence toussota sur le balcon. Annie, prise aussitôt d'un remords envers elle, courut lui porter un châle, dont elle l'enveloppa silencieusement. Laurence avait encore pleuré : elle tenait à la main son mouchoir tout mouillé. Très émue et très tendre, Annie la baisa au front, en murmurant, avec cette bonté qui lui faisait tout comprendre :

— Pauvre petite!

Alors, Laurence, d'un mouvement d'enfant, lui passa son bras autour du cou et appuya contre elle sa pauvre jolie tête souffrante.

Pendant un long moment, les deux sœurs restèrent ainsi enlacées, sans se parler, tandis qu'autour d'elles descendait le soir, tiède et silencieux. Puis, comme si elle s'éveillait avec d'autres pensées, Laurence dit tout à coup, d'une voix changée, insouciante, presque gaie :

— Comment s'appellent ces montagnes? Je voudrais savoir leurs noms!..

— Je ne sais pas, répondit Annie.

— Comme elles sont hautes!.. Et il y a de la neige aux sommets!.. Crois-tu que ce soit le Mont-Blanc? demanda-t-elle encore en désignant celle qui lui semblait dominer les autres.

Annie dut répéter :

— Je ne sais pas, je ne reconnais pas les Alpes, ici.

— C'est vrai, reprit Laurence après un silence, ces montagnes ne ressemblent pas à celles que nous connaissons... Et ce lac non plus, ce grand lac, il ne ressemble pas à notre petit lac d'Annecy.

Elle s'assombrissait de nouveau, avec cette mobilité d'humeur qui déconcertait son aînée.

— Tout est changé, reprit-elle, tout!.. C'est un beau paysage, mais qu'importe? Je ne l'aime pas, je ne veux pas l'aimer!.. Ah! c'est fini, je n'aurai jamais plus de plaisir à rien!..

Puis, comme Annie l'embrassait, elle continua, d'un ton plus posé, comme si elle cherchait à raisonner :

— Je suis pourtant raisonnable, je t'assure, bien plus que tu ne crois... Ainsi, vois-tu, il me semble que je pourrais accepter l'inévitable... La mort de ceux qu'on aime, c'est affreux, c'est horrible, mais on ne peut pas se fâcher contre la mort : on en souffre, voilà tout, sans se révolter... Seulement, il y a tout le reste... Il y a... Il y a *elle*... Et cela, je ne puis ni ne veux l'accepter... C'est au-dessus de mes forces... Si notre mère était morte comme toutes les mères, dans la maison de notre père, dans ses bras, j'aurais du courage, je me dominerais pour l'amour de lui... Mais ainsi, après tant de souffrances, abandonnée, toute seule avec nous!.. Et il faut que nous soyons là, que nous dépendions de celle qui l'a tuée!..

Laurence avait élevé la voix. Annie, effrayée, lui mit une main sur la bouche :

— Tais-toi! ordonna-t-elle.

Justement, le gravier des allées venait de crier, sous le balcon : Michel et Blanche passèrent, au bras l'un de l'autre, dans une attitude très intime. Ils parlaient bas, et comme les jeunes filles n'entendaient pas le son de leurs voix, elles purent croire qu'ils ne se parlaient pas.

— Allons-nous-en! dit Laurence en se retirant du balcon... Devant nous, sous nos yeux, n'ont-ils pas honte?

— Ils ne peuvent pourtant pas renoncer à se promener dans leur jardin à cause de nous, répondit Annie.

Laurence répliqua en renversant sa chaise, d'un mouvement de brusquerie voulue. Au bruit, Blanche leva les yeux, abandonna d'un geste épeuré le bras de Michel, et ils pressèrent le pas en s'éloignant.

— Tu vois bien! s'écria Laurence, toute fière du succès de son stratagème. Ils sont gênés quand ils nous voient, ils n'osent pas s'aimer devant nous... Ah! ah!

Mais Annie la désapprouva :

— Ce que tu as fait n'est pas généreux, dit-elle. Vois-tu, il ne faut jamais faire acte de mauvais vouloir, sous peine de mettre

les torts de son côté. Si tu m'en croyais, tu tâcherais de mieux te contraindre,.. et de mieux comprendre, aussi... Si tu l'avais observée, depuis que nous sommes ici, tu aurais vu qu'elle n'a pas l'air d'être aussi méchante que tu le crois, ni surtout de nous détester... As-tu remarqué comme elle tremblait en nous donnant la main?.. Par cette chaleur, ses doigts étaient glacés... Tu peux en être sûre : ce n'est pas sans angoisse qu'*elle* nous voit entrer dans sa maison... Car enfin, nous sommes chez *elle*, Laurence, il ne faut pas l'oublier!

— Nous sommes chez notre père, rétorqua Laurence.

Annie haussa les épaules :

— Tu sais bien que c'est la même chose, dit-elle. Ne te paie donc pas de mots inutiles. Et je t'en prie, ne te mets pas dans ton tort, ne cherche pas à *lui* nuire... C'est là notre intérêt à toutes deux, c'est aussi celui de notre père, qui nous aime, tu n'en peux douter...

Laurence secoua sa tête rebelle :

— Laissons cela! fit-elle en rentrant dans la chambre, c'est un point sur lequel nous ne nous entendrons jamais. Si je peux lui faire du mal, je lui en ferai. Vois-tu, pour que je lui pardonne, il faudrait,.. il faudrait... Je ne puis pas même concevoir ce qu'il faudrait!..

Blanche et Michel, cependant, s'étaient retirés dans l'angle le plus écarté du jardin, où un massif d'arbres abritait un banc sur lequel ils s'assirent. Au terme de cette émouvante journée, ils étaient tous deux remplis de pensées qui les oppressaient; et pourtant, quelque désir qu'ils eussent de se les communiquer, ils avaient une peine extrême à en trouver l'expression. Leur causerie avait été brusquement interrompue par l'intervention de Laurence, au moment où elle commençait à s'engager; maintenant, ils hésitaient à la reprendre, comme s'ils se fussent sentis épiés ou menacés par cette hostilité toute proche, irréconciliable.

Ils restaient donc silencieux, baignés dans l'ombre tiède de la nuit; bientôt, sous l'influence des caresses de l'air, du murmure des feuilles doucement agitées, de la chanson des vagues légères qui venaient mourir sur la grève, à quelques pas d'eux, sous celle de la fatigue que laisse après soi une rapide succession d'émotions, et sous celle aussi de la joie du revoir qu'ils ne s'étaient pas encore dite, leurs soucis, peu à peu, s'adoucirent dans un bien-être affectueux et confiant. Ils se sentaient très bien l'un près de l'autre, à demi oublieux des choses, unis par une tendresse plus forte que tout, prête à braver de nouveaux orages, réchauffée, peut-être, par le danger qu'elle traversait. Alors, Blanche se rap-

procha de Michel, mit ses bras autour de son cou, posa sa tête sur son épaule, tandis qu'il se penchait vers elle et l'embrassait longuement. Cette tranquille caresse fut comme une promesse renouvelée d'éternelle affection, qu'ils échangèrent sans paroles, mus ensemble à se deviner par leur grand besoin de compter l'un sur l'autre, à toute épreuve. Puis Michel, lisant une crainte dans les yeux que sa femme levait sur lui, et voulant y répondre en la rassurant, murmura :

— Notre vie devient plus difficile, plus compliquée. Mais j'espère que tu ne crains rien... Tu sais que je suis là... près de toi.

— Oh! ce ne sont pas les complications que je redoute, répondit-elle... Je serais heureuse de supporter à mon tour quelque chose pour toi... et pour *elles*... Mais *elles*, si tu savais comme elles me font peur...

— Peur? répéta Michel, comme s'il eût voulu peser le sens de ce mot... Ce sont *elles*, au contraire, qui pourraient avoir peur, parce qu'elles ne te connaissent pas.

Blanche ne répliqua pas tout de suite :

— Elles doivent me haïr et se méfier de moi, reprit-elle enfin, tandis que son expression devenait très grave. Quand je pense que j'aurai à gagner leurs cœurs, je me demande comment, comment cela me sera possible, par quelle bonne volonté, par quelles preuves de tendresse?..

Michel parut réfléchir.

— Ce sera peut-être moins long que tu te l'imagines, dit-il : la vie arrange tant de choses, tant de situations qui nous semblent insolubles!.. Je ne redoute aucune difficulté de la part d'Annie : c'est une nature très tendre, très compréhensive, qui, je crois, ne saurait vivre en inimitié avec personne... Ne s'est-elle pas montrée déjà presque prévenante envers toi? Quant à Laurence, elle, mon Dieu! c'est une enfant...

— Une enfant? interrompit Blanche, peut-être; mais une enfant qui a des idées arrêtées, un jugement, une volonté à elle... C'est elle qui m'inquiète le plus, justement parce qu'elle est une enfant... Comment prendre barre sur elle?.. Je l'ai à peine vue, et j'ai senti qu'elle me hait, et qu'elle cherchera toute occasion de me le prouver...

Comme Michel ne répondait pas, elle continua douloureusement :

— Et pourtant comme je suis prête à les aimer!.. Mon Dieu! je les ai toujours aimées... A présent, je les aime d'autant plus que je leur ai fait du mal!.. Aussi, aucune dureté de leur part ne me rebutera, je t'assure... Il me semble que j'aurai acquitté un peu de ma dette envers elles, quand elles ne me regarderont plus comme une

ennemie... Seulement, il y aura tant de difficultés, tant de froissemens, des choses si pénibles!.. Et puis, vois-tu, ce que je crains le plus...

Elle s'arrêta, tandis que Michel la serrait contre lui en murmurant :

— Dis-moi tout ce que tu crains, tout!..

Elle reprit :

— Oui, il y a une chose que je redoute plus que je ne saurais le dire... Je ferai tout ce que je pourrai, Michel, tout, tout, pour les ramener, pour les consoler, pour qu'elles soient un peu heureuses.. Mais si je ne réussissais pas?.. Si elles me repoussaient?.. Oh! je t'en prie, ne crois pas alors qu'il y a de ma faute, ne m'accuse pas de les séparer de toi!..

Elle était si émue que, quelque maîtresse d'elle-même qu'elle fût d'habitude, elle haletait et pouvait à peine réprimer les larmes qui l'étouffaient.

Michel, très ému lui-même, l'embrassa de toute sa tendresse :

— Je connais ton cœur, lui dit-il ; quoi qu'il arrive, je ne douterai jamais de toi...

— Jamais, n'est-ce pas? reprit-elle, jamais, tu me le promets.

Il poursuivit :

— Si décidément elles n'acceptent pas ton affection, si elles s'obstinent à te traiter en ennemie, eh bien, nous verrons alors à chercher un autre genre de vie...

Blanche s'écarta de lui :

— Oh! non, s'écria-t-elle, en aucun cas, je ne veux les séparer de leur père...

— Mais moi, dit-il avec fermeté, je ne veux pas que tu souffres par elles...

Elle cessa de le regarder et fixa ses grands yeux clairs sur un point dans le vague :

— Ce serait justice, pourtant, dit-elle.

Elle ajouta :

— Ah! Michel, nous avons trop pensé à nous-mêmes, à notre bonheur personnel... Nous avons oublié les autres, ceux à qui nous aurions dû nous sacrifier... A leur tour, ils réclament leurs droits... et les reprennent...

Et ils se dirigèrent ensemble, sans rien ajouter, vers la maison qu'ils n'étaient plus seuls à remplir, où leur passé à demi oublié venait de rentrer, et qui, dans la paix de la claire nuit d'été, tout endormie, toute silencieuse, leur susurrait pourtant les menaces de leur vie nouvelle...

ÉDOUARD ROD.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

LES

ITALIENS D'AUJOURD'HUI

III[1].

PROVINCES DU SUD.

Pour exciter les chevaux, les Norvégiens imitent le bruit d'un baiser, les Arabes roulent les *r*, les cochers napolitains ont l'air d'aboyer : « Ouah! ouah! » Et les chevaux comprennent toujours. Ils sont, d'ailleurs, très nombreux à Naples, très rapides et d'un entretien peu coûteux. C'est la première dépense, le luxe de toute nécessité de la famille qui veut avoir ou garder un rang. Les plus ruinés n'en sont pas dispensés. Qu'ils économisent sur la table; qu'ils ne reçoivent jamais à dîner; qu'ils se contentent eux-mêmes du plus maigre ordinaire : mais qu'ils aient leur équipage à cinq heures, sur la *via Caracciolo!* Il est vrai qu'on peut louer une calèche à deux chevaux, avec l'homme, pour 300 francs par mois.

Le second luxe imposé par l'usage est une loge à San-Carlo. On joue trois fois la semaine, et il y a trois séries : *tornata* A, *tornata* B, *tornata* C. La première est la plus recherchée. Mon voisin, le baron, ne voudrait pour rien au monde se soustraire à ce double

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet et du 1er août.

devoir. Il a ses chevaux et sa loge. On dit son patrimoine entamé. C'est bien possible, et ailleurs qu'en Italie ces choses-là se disent et se voient souvent. Je n'en sais rien, mais il conserve encore seize domestiques. Deux seulement logent au palais : le concierge et sa femme. Les autres sont des gens de journée. La baronne, qui est une élégante, se lève tard. Vers onze heures et demie, elle sort à pied pour faire une *passegiata* sous les arbres, au bord de la mer, où se promène le prince de Naples. Elle a les yeux très vifs et la pâleur la plus délicieuse. Elle emmène d'habitude ses deux filles, qui sont moins jolies qu'elle ; jamais son mari. Vers une heure, les uns après les autres, le mari, la femme, le fils déjà bachelier et entré dans la vie oisive, reviennent pour déjeuner. Très peu de chose, ce déjeuner : du macaroni aux tomates et de la viande froide, toujours servie sur un dressoir. On se repose. La voiture attend à la porte à cinq heures. Je ne sais si l'on dîne mieux que l'on n'a déjeuné. Mais on repart pour le théâtre ou pour passer la soirée dans le monde, et la famille entière ne rentre au palais qu'après minuit. Le plus surprenant, c'est que le baron se plaint toujours d'être propriétaire dans la campagne du Vésuve. Tout le monde connaît cette campagne admirable, qui s'étend jusqu'à Caserte. On n'en saurait trouver de plus fertile. Elle porte jusqu'à cinq récoltes par an, sans parler de la vendange des vignes qui courent au-dessus de la terre, d'un peuplier à l'autre, en arceaux verts et rouges. La main-d'œuvre n'y coûte presque rien. Cependant un ami m'a affirmé que le fermier n'y devenait pas riche, et qu'il ne payait pas toujours le propriétaire. « Depuis trente ans que j'habite Naples, me disait-il, j'ai toujours constaté le fait sans jamais pouvoir l'expliquer. » Mon baron serait pauvre, alors, pour être par trop propriétaire, payant l'impôt et ne recevant rien. J'y crois peu.

Quoi qu'il en soit, il appartient de droit et de fait à cette aristocratie napolitaine, qui est spirituelle, accueillante, et sait demeurer généreuse même lorsqu'elle est gênée. Comme le peuple de Naples offre précisément les mêmes qualités, avec la misère en plus et la culture en moins, il en résulte que la ville est la plus également aimable de toute l'Italie. Elle est encore celle où la vie est la plus simple, au fond, la moins prisonnière de certaines conventions. Tout le monde se mêle, tout le monde vit un peu dehors, et le respect humain s'en trouve très diminué. Croyez-vous, par exemple, qu'on pourrait rencontrer dans une autre ville, comme je viens de le faire dans celle-ci, à dix heures du matin, dans une des plus belles rues, un troupeau de dindons conduits à travers la foule, et un vieux lieutenant en tenue, marchandant et choisissant lui-même,

à l'étalage d'une boutique roulante, un vase de toute intimité sans que personne y trouve à redire ou même à sourire?

— Je voudrais savoir justement si Naples n'est pas menacée de perdre un peu de sa physionomie populaire et de sa liberté d'allures. Tant de simplicité, tant de naïveté lui viennent de ce que ses pêcheurs, ses marchands de *frutti di mare* et de melons, fabricans de pizza et de feux d'artifice, cuiseurs de marrons et autres artisans, habitent des quartiers défendus par leur extrême misère contre les réglementations détaillées, une sorte d'ombre qui conserve les couleurs. Les gens qui vivent entre eux, dans ces milieux homogènes, étant les plus nombreux, imposent forcément quelque chose de leur manière d'être à ceux que l'éducation leur rend très supérieurs. Or, les vieux quartiers disparaissent. D'immenses travaux sont en voie d'exécution. Les uns, bien utiles, sont destinés à compléter le système primitif des égouts de Naples et à conduire les eaux, à travers le Pausilippe, jusque dans le golfe de Gaëte; les autres consistent à jeter des rues, des boulevards, à travers, ou plutôt par-dessus les quartiers comblés et ensevelis de la basse ville. C'est ce qu'en langage administratif on appelle le *risanamento*, et ce que le peuple nomme « *lo sventramento di Napoli*, l'éventrement de Naples. » Déjà le gouvernement et la municipalité ont dépensé, pour cela, 100 millions, par moitié. Depuis deux ans que je n'ai vu Naples, les progrès sont considérables. Les énormes avenues, qui partent à peu près du milieu de la colline, me semblent avoir tant allongé qu'elles seront bientôt rendues à la mer. Que pense-t-on d'elles, en bas? que deviennent les gens dont elles écrasent la pauvre maison? que reste-t-il des quartiers célèbres par leur misère, si bien décrits par Fucini dans ses *Lettres?*

Pour le savoir, il faut pénétrer dans les cités mal famées, mal odorantes, mal aérées et malsaines du Porto. Mais il est difficile d'y aller seul. Si on ne court pas de danger sérieux, si on s'expose, tout au plus, à rentrer sans sa montre ou sans son portefeuille, on ne peut bien voir ces *fondachi* et ces ruelles qu'à la condition d'y être introduit et guidé par un familier, autant que possible par une *persona grata.*

Je m'adressai donc à l'un de mes amis napolitains, et je fus servi à souhait : — « Vous serez conduit, me dit-il, par un personnage ayant autorité dans ce royaume, où la police elle-même n'est pas maîtresse. » — En effet, à l'heure et au lieu convenus, près du Porto, je trouvai un homme de haute taille et de belle mine, coiffé d'un chapeau mou à larges bords : le cavalier Antonio d'Auria, conseiller provincial et président de la Société centrale ouvrière de Naples.

Il avait tout à fait l'air, l'allure et aussi la puissance d'un chef, comme je le vis bientôt. Il n'était pas seul. Avec nous, nous emmenions deux journalistes, mon ami le professeur N... et plusieurs autres dont l'état civil ne m'a jamais été bien connu, mais qui possédaient tous des intelligences dans le quartier.

Nous sortons ensemble de la rue où nous nous sommes rencontrés, pour pénétrer dans une seconde, parallèle aux quais. Nous entrons deux par deux, — car le couloir est peu large et affreusement sale, — sous une voûte longue d'une vingtaine de mètres, conduisant à une ruelle. Hélas! quel lamentable assemblage de la misère des choses et de la souffrance humaine! Quel spectacle pour ceux qui seraient venus avec l'illusion d'une Naples folle de joie, contente de vivre au soleil! La ruelle n'est qu'une bande de ciel bien mince, rompue par des haillons qui pendent aux fenêtres, et, plus bas, qu'une tranche d'air empesté, entre deux façades percées à toutes les hauteurs et tachées de longues traînées de moisissure verte. Un second portique à gauche donne accès dans une cour intérieure, toute petite elle-même, au milieu de laquelle s'élève un puits entouré de tas d'immondices nageant dans une boue noire. Tout le monde puise là l'eau quotidienne. Un escalier extérieur en bois monte autour de cette sorte de gouffre bâti et habité. Des têtes se montrent aux étages, des têtes de femmes et d'enfans, et pas rieuses, je vous assure, mais fatiguées et pâles. On nous regarde avec un peu d'inquiétude. Que viennent-ils faire, ces étrangers, dans le pays de la faim? On nous prend pour des députés chargés de quelque inspection. Puis une locataire reconnaît M. d'Auria: un sourire triste erre sur ces figures d'abord défiantes. En une minute, nous sommes enveloppés d'une tourbe de femmes dépeignées, d'enfans à demi nus, d'hommes tenant encore à la main un jeu de cartes marquées de signes que j'ignore. A chaque moment j'entends dire : « Voilà quelques années, le rendez-vous des affiliés de la *mala vita* était ici... Les camorristes se réunissaient là pour préparer un coup... Tel crime a été commis dans ce *vicolo*, et jamais l'auteur n'a été découvert... »

Nous visitons successivement le *fondaco Pietralella*, le *fondaco delle Stelle*, le *fondaco Freddo*, le *fondaco Verde*, le *fondaco Santa-Anna*. Une vieille, qui s'est arrêtée d'éventer, avec un morceau de carton, le *brasero* où cuisent, en pleine ruelle boueuse, les pommes de pin vertes dont elle mangera la graine, nous invite à voir sa chambre. J'entre, à sa suite, dans un corridor absolument noir, et, après sept ou huit mètres de parcours, j'aperçois, à la lumière d'une allumette, une sorte de trou sans fenêtre, ne recevant d'air et de lumière que ce qui peut en venir par ce tunnel : — « On me loue cela

3 francs par mois, » — nous dit-elle. Une pitié me saisit, grandissante avec le spectacle renouvelé de ces misères, et je veux vider ma bourse entre la main de la vieille : — « Gardez-vous-en, me souffle un de mes compagnons, nous ne pourrions plus sortir d'ici. » — En effet, le bruit de notre présence a déjà couru tout le quartier, et la foule grossit autour de nous. Le moindre de nos gestes est observé. Si nous donnons, tous les bras vont se tendre. Nous grimpons dans un entresol, à côté, où cinq petits enfans dorment sur un même lit, tandis que la mère se peigne. Je ne vois ni table, ni la plus petite trace de mobilier, sauf une chaise, une casserole et une cuiller à pot. Sur la chaise, un fichu rose, en laine légère, probablement celui que met la mère lorsqu'elle va, dans les quartiers riches, faire le ménage d'un bourgeois. Juste au-dessous, comme nous rasons une fenêtre du rez-de-chaussée : — « Regardez ! » — me dit mon voisin. Et il ajoute, bien que la chose se devine aisément : *Sono delle donne di male affari.* D'un coup d'œil, je fais le tour de cette salle basse, où plusieurs femmes, horriblement laides et vêtues de haillons, affalées sur des chaises ou sur un coffre couvert d'une toile d'emballage, nous regardent passer. Au fond de l'appartement, une petite lampe brûle devant... oui, devant une image de la Vierge collée au mur. Il paraît que le trait n'est pas isolé. La misère a jeté là ces malheureuses. Mais la traditionnelle piété napolitaine n'est pas toute morte en elles, et elles conservent, jusque dans leur abjection, cette espérance touchante que la Madone les délivrera quelque jour. Et la lampe est là pour le dire. — « Regardez en haut maintenant, » — me dit M. d'Auria. Il me montre du doigt les constructions éventrées qui ferment le cul-de-sac où nous sommes, les murs fendus, les fenêtres sans vitres, les paquets de lattes tombés du toit, arrêtés dans leur chute et pendus à une solive saillante. Les locataires ont émigré. A la hauteur du troisième étage, une rue s'avance, large comme un bloc entier de ces antiques maisons. Elle étend deux grosses poutres, comme des rails, au-dessus des cloisons ruinées. Elle est bâtie presque jusqu'au bord des remblais de décombres. Les lignes blanches des palais qui la bordent s'enlèvent sur le ciel, et diminuent encore la part de lumière du *fondaco* qui disparaîtra entièrement. C'est la ville nouvelle qui menace, qui surplombe, qui aura demain, couchés sous elle, les débris de ces casernes populaires où tant de générations ont vécu, souffert, quitté la vie avec l'inconcevable regret de la perdre, où il y a eu des drames sombres, des désespoirs, des existences inavouables, mais aussi des actes de dévoûment et de charité à jamais inconnus, et des amours candides, et des joies brèves, et quelques notes au moins de la belle chanson de la vie. Tout va mourir !

Nous ne sortons de ces affreuses cités que pour traverser des rues et des places que ne soupçonnent pas la plupart des admirateurs du golfe, places et rues entièrement accaparées par le menu peuple et transformées en bazar public. Le poisson, les fruits, les ustensiles de ménage sont entassés sur le pavé. Aucune voiture ne s'aventurerait par là. Des fourneaux fument en plein air, cuisant les mets primitifs dont se compose l'ordinaire d'un Napolitain : des pâtes à l'huile, de la pizza, des châtaignes, de petits mulets frits. Les marchands de bottines et de ferraille ne sont pas rares non plus. Une foule de cliens circulent entre les étalages, mais, à les considérer, on s'aperçoit bientôt qu'ils ne doivent guère être plus d'une vingtaine par boutique et qu'en somme, les titulaires, si nombreux, des menus métiers vivent exclusivement sur leurs voisins les plus proches. La moitié des locataires d'une cour compose une clientèle. Il y a des réputations établies et des habitudes prises. Personne ne frit les gousses de poivre comme cette vieille énorme; personne ne dit la bonne aventure comme cette tireuse de cartes, qui vend aussi des numéros d'un *lotto* clandestin, et n'expose aux regards que des gilets de tricot et des châles de nuances claires.

Cette observation a une importance de premier ordre, pour qui veut juger la question du *risanamento*. J'en fais une autre en suivant mes compagnons. Une fois, deux fois, cinq fois, dix fois, notre chef de file est interpellé, arrêté, supplié par des gens qui lui demandent justice. C'est une belle fille au chignon pointu, à l'air tragique, qui le prend hardiment par le bras : « Seigneur conseiller, voici : je vendais mes figues d'Inde, et les *questurini* sont arrivés, qui ont pris ma charrette ! Ils prétendent que je n'ai pas le droit de vendre dans la rue ! Quelles canailles, dis? Viens me défendre ! » Et M. le conseiller provincial, gentiment, s'en va causer avec l'homme de police des affaires de la belle vendeuse. C'est un homme qui l'attire, dans l'angle d'une porte, et lui raconte son procès. M. d'Auria promet de voir le juge. C'est encore une femme accourant, suivie de trois ou quatre petits et d'une vieille mère qui marche avec peine. Ils pleurent tous : « Seigneur conseiller, n'est-ce pas affreux? On nous a chassés de notre maison ! Ils ne veulent plus nous y laisser, parce que la rue nouvelle va passer par-dessus. Mais, d'abord, la rue n'est pas encore sur nous ; puis, où irons-nous coucher, ce soir? Ils ont barricadé les portes ! Nous sommes dehors ! Oh ! la loi maudite, qui est faite contre les pauvres ! » Et, comme elle parle haut, avec des gestes, les passans, par douzaines, se sont arrêtés. Ils remplissent le vicolo où nous nous trouvons, et prennent bruyamment parti

contre l'administration. Nous sommes cernés. M. d'Auria, qui n'a pas besoin de monter sur une borne pour être aperçu et entendu de tous, étend le bras, et fait un discours. Il est justement adossé à une masure en démolition. Il explique la nécessité des travaux, comment cela sera mieux plus tard, et comment il faut supporter le présent. On voit qu'il est très aimé. Les groupes fondent, et nous laissent. La suppliante parle maintenant à voix basse, et s'en va presque satisfaite. Je rejoins M. d'Auria. « Vous voyez, me dit-il, si je manque d'occupation! Tous les jours, je viens dans le quartier. Il le faut bien : tant d'affaires! — Ce sont vos électeurs? — La plupart, non. Vous pensez que tout ce monde ne sait ni lire ni écrire, et ne paie pas 5 francs d'impôt. — Mais enfin, comment vous en tirez-vous? Cette femme, par exemple, qui n'avait pas où dormir ce soir, lui avez-vous trouvé un logement? — Évidemment non. Mais je trouve toujours un peu d'argent. Je quête chez mes amis, et les choses s'arrangent. Nos Napolitains sont si résignés, si faciles! Vous l'avez vue : elle souriait en s'en allant. Les pauvres gens ont de la peine à rencontrer un soutien. Les avocats, les fonctionnaires, les policiers ne les écoutent guère. Moi, je les écoute, et ils m'aiment bien. »

Nous remontons, par des détours, à travers les décombres, vers les quartiers dont le prolongement va engloutir ceux que nous venons de visiter. Quelqu'un me raconte la dernière épidémie de choléra : « Imaginez, monsieur, qu'il mourait là, dans les maisons dont nous foulons les débris, et, dans les *fondachi* dont vous sortez, plus de mille personnes par jour. Dès le début même, le mal fut terrible, et vous n'en devineriez pas la cause? La loterie, monsieur. Vous connaissez la passion du peuple napolitain pour le *lotto*. Vous savez également qu'il joue de préférence sur certains numéros et notamment sur ceux qu'il nomme les chiffres de la Madone, 8, 13 et 84. Or, le 30 août 1884, l'*ambo* de la Madone sort au tirage. Le Naples misérable exulte. Chacun gagne 10, 15, 20 francs. Et, le lendemain dimanche, il fallait voir tout ce peuple d'affamés et d'assoiffés manger et boire. Les cabarets, les auberges, ne désemplirent pas jusqu'au soir. Les marchands de melons et de sorbets furent dévalisés; mais, dès le lundi, subitement, le choléra, qu'on croyait bénin, se révélait par 350 cas foudroyans. »

Évidemment, toutes ces ruelles, ces cours empestées que nous laissons, ne méritent pas un regret, et l'idée de lancer une nouvelle ville par-dessus de tels quartiers n'est pas mauvaise en soi. Bien au contraire. Mais ces avenues que nous apercevions d'en bas, tout à l'heure, nous les parcourons à présent, et la grande objection, déjà signalée par mes compagnons de route, me frappe plus

vivement. Elles sont bordées de palais, de superbes maisons construites pour les riches, — et qui n'ont pas toutes des locataires. Elles ont donc détruit des milliers de pauvres logemens, sans les remplacer. Là est le mal, là est la cause du trouble profond jeté par le *risanamen'o* dans ce monde de la misère et de la faim. Les malheureux, chassés de ces gîtes immondes, ne pourront pas payer le loyer, plus élevé, des logemens ouvriers qu'on a bâtis pour eux, d'autant moins qu'ils se trouveront transportés d'une extrémité de la ville à l'autre, exilés, privés de leurs quinze, ou vingt, ou cent cliens du même *fondaco :* toute leur fortune. C'est une crise terrible. « Et puis, ajoutait un de mes compagnons de route, dans les quartiers ouvriers, — vous en verrez un tout à l'heure, — les maisons sont toutes remplies d'artisans, de même que celles-ci seront un jour toutes remplies de bourgeois. Or, les anciens quartiers des villes, même ceux que vous venez de visiter, n'étaient pas habités par une seule classe de gens. Dans ces ruelles du Porto, derrière d'affreux murs noirs, vivent encore des industriels, des marchands de soie, de laine, de coton, des armateurs pour les pêcheries. Et ces voisinages anciens, qui profitaient aux pauvres, qui leur offraient les plus grandes chances d'être connus et secourus, vont se dissoudre, comme ailleurs. Voilà pourquoi Naples se plaint. » Et je pensai qu'en effet notre façon de bâtir les villes était d'une plus belle ordonnance et plus saine qu'autrefois, mais moins fraternelle aussi.

M. d'Auria nous quitta pour redescendre au Porto, et une partie de la bande seulement, en deux voitures, s'en alla vers les quartiers ouvriers. Je ne parlerai que de l'un d'eux, construit sur des terrains incultes et des jardins : *Santa-Anna alle paludi*, au-delà de la gare. L'aspect en est assez banal : des voies larges se coupant à angles droits, bordées de constructions monumentales carrées, un peu comme à Rome. J'observe seulement deux choses originales : des guirlandes de coloquintes aux devantures des boutiques, des régimes de tomates séchant le long des murs, les fritures en plein vent, l'odeur d'huile, les étalages de châles de ce rose vif que préfèrent les *ragazze*, tout un ensemble enfin transporté des quartiers bas jusqu'ici; et les portes cochères de ces cités populaires. Comment a-t-il été possible de bâtir de pareilles maisons, avec de si belles entrées, pour des artisans napolitains, et quel loyer peuvent-ils bien payer? Un de mes amis lève le marteau d'une des plus larges portes, appartenant à une sorte de palais à trois étages. Le concierge vient à nous, au milieu d'un vestibule dallé, très propre. En face de nous, un escalier carré, tout en granit. A gauche, une porte vitrée ouvrant sur une grande cour dont tous les côtés sont bâtis. Nous montons au deuxième étage, devant nous, afin

d'avoir une idée de ce que sont les appartemens moyens des nouveaux quartiers. L'immeuble abrite trente-trois familles. La première que nous visitons occupe trois pièces, et se compose de quatre sœurs, dont une a deux enfans. On nous reçoit aimablement dès qu'on sait que je suis un étranger curieux des choses de Naples. L'appartement est dans un ordre parfait; les murs sont blancs, et partout ornés d'images ou de photographies encadrées. Un dindon gris se promène sous la table de la cuisine, et deux pigeons à huppe roucoulent sur le rebord. « Combien payez-vous ce joli appartement, madame? — Vingt-six francs par mois. — Vous vous trouvez bien? — Parfaitement. Nos voisins n'ont que deux pièces, mais ils paient moins cher, dix-sept francs seulement. » Le voisin n'a pas de dindon, mais il a une poule. C'est un vieil ouvrier menuisier, qui ne doit pas avoir la clientèle de la noblesse ou de la banque. Il nous déclare qu'il ne peut pas se plaindre du logement, et que sa poule lui donne un œuf tous les jours. Le troisième ménage est tout jeune, et la belle fille qui nous guide n'a pas besoin qu'on lui demande si elle est heureuse. Cela se voit assez au sourire qu'elle nous fait, à l'épingle de corail, triomphalement piquée dans son chignon crépu, et à l'absence de dindon, de poule ou de pigeons. Le bien-aimé courait la ville. Elle l'attendait. « Il est *lustrascarpe*, nous dit-elle, cireur de bottes. »

En somme, les appartemens sont fort bien, mais le prix ne peut convenir qu'à des ouvriers ayant des économies, ou à de tout jeunes gens, qui espèrent en faire.

Les pauvres véritables, sortis des taudis d'en bas, n'ont pas d'asile ici. Et je ne sais ce qu'ils deviennent. L'heure est cruelle pour eux.

Les étrangers qui vont voir la grotte du Chien ne regretteront pas, s'ils ont la bonne idée de le faire, une visite à la Vicaria. C'est moins loin et plus drôle. La rue qui mène à ce célèbre tribunal s'appelle naturellement la *via del Tribunale*. Elle a toujours été longue, étroite, commerçante et très habitée; mais elle est devenue plus accueillante qu'autrefois, et l'on ne voit plus, sur les murs de l'hôpital *della Pace*, l'inscription qui renfermait si plaisamment une idée respectueuse : « *In questa via, non possono habitare ne meretrici, ne soldati, ne studenti, ne simili genti.* Dans cette rue, ne peuvent habiter ni filles de joie, ni soldats, ni étudians, ni gens de cette espèce. » La pierre qui portait les lettres est au musée de San-Martino, et l'esprit qui les avait tracées... mon Dieu! qu'il est loin de nous!

Je suis guidé par un jeune avocat de Naples : « Nous sommes en-

viron trois mille ici, me dit-il, à pouvoir prendre ce titre. Heureusement nous n'en usons pas tous. Le palais est déjà assez bruyant. Écoutez! » Il est midi et demi, et de très nombreux passans se hâtent, comme nous, sous les portiques de ce vieux bâtiment humide, sombre, de toutes parts étayé, d'où sort un bourdonnement de foule. Avec eux, nous montons un escalier aux pierres usées, en haut duquel on trouve un couloir avec un buffet. Les avocats, les clercs, les amateurs, achètent sur le comptoir le petit pain fourré, le fromage, le « mendiant » ou le citron doux, et le cigare, noir et dur comme l'ébène, qui permettent de faire toute une belle journée de procédure sans même respirer hors du palais. A gauche, c'est la cour d'appel ; à droite, le tribunal civil, avec ses onze chambres. Nous prenons à gauche, et nous entrons dans la salle des Pas-Perdus, le *Salone* de la cour, où s'agitent d'innombrables gens, qui s'abordent, s'embrassent, se parlent à voix haute, se font deux ou trois signes qui achèvent leur pensée, se quittent, et rencontrent, trois pas plus loin, de nouvelles connaissances. Il y a là beaucoup d'hommes d'affaires et de plaideurs, sans doute, mais aussi beaucoup de *dilettanti*, comme me l'explique mon compagnon. Ils occupent tout le milieu de la salle, dont les bords appartiennent, au contraire, à la corporation discrète et muette des plumitifs. Le long des murs, entre les portes qui donnent accès dans les diverses chambres de la cour, des clercs d'avocats, rangés aux deux côtés de tables énormes, rédigent des exploits et des conclusions. Je reconnais quelques-unes de ces figures, de ces manières de lancer la main pour rouler une majuscule, quelques-uns de ces avant-bras poilus et de ces hautes formes sans poils, que je crois avoir déjà vus chez les vieux clercs de Paris. En trois ou quatre endroits, une de ces tables est louée à une marchande de tabac. Et, comme tout le monde fume, on peut suivre, dans le rayon des fenêtres, les nuages de fumée qui s'en vont vers les présidens. Mais les présidens ne jugent pas encore. Je m'en vais dans le *Salone* du tribunal, encore plus rempli de plaideurs, d'avocats, de curieux et de scribes. Au fond de la salle, un banc, où sont rangées, pressées, causant avec des expressions tragiques, des femmes attendant l'issue d'un procès et, parmi elles, deux voisines qui nourrissent leurs enfans, deux toutes jeunes Napolitaines de la campagne, la taille large dans le corset rouge, le visage brun, le regard dur et un peu sauvage. Peut-être sont-elles parentes de ce Palmieri dont j'entends appeler la cause. Il faut si peu de chose pour amasser des ténèbres dans ces yeux du midi! Palmieri passe devant la dixième chambre correctionnelle. Il est accusé d'avoir fait concurrence au gouvernement, en établissant une loterie clandestine, — délit bien commun, là-bas, — et

extorqué de cette façon 35 francs. La salle, un ancien cabinet du palais royal, est remplie d'un public évidemment partial en faveur de l'accusé, et qui laisse difficilement passage à l'huissier, et n'obéit absolument pas à ses « Silence ! » répétés. Le malheureux officier ministériel a beau appeler les témoins, de toute la force de ses poumons, deux sur trois ne répondent pas. Il s'avance jusqu'à la porte, ouverte sur le *Salone*, et, par-dessus cette cohue, au-dessus de la masse humaine en mouvement, il crie encore le nom sans écho. Puis il revient levant les épaules : un défaillant de plus !

Le président ne s'étonne pas. Il connaît son menu peuple de Naples, qui n'aime pas témoigner contre les frères du quartier, et, penché en avant sur son pupitre, les cheveux en coup de vent sous sa toque de velours aussi plate qu'un béret, il se borne à glisser les yeux du côté de son collègue de droite, puis de son collègue de gauche. Les deux assesseurs, habillés, comme le président, de la robe noire avec un nœud d'argent sur l'épaule, répondent *amen* en pinçant les lèvres. Et la parole est donnée à l'inculpé, un jeune maigre, élégant, vêtu d'une jaquette brune, qui s'avance jusqu'auprès du tribunal, et commence à se défendre, sans la moindre émotion apparente. On jurerait un avocat plaidant depuis dix ans, et pour d'autres, tant il a la voix bien posée, l'expression abondante, le geste heureux. Il s'arrête un moment entre ses phrases, et, de temps en temps, se retourne, comme pour prendre argument de tous ces témoins évanouis.

Je le laisse achever, et je traverse plusieurs salles d'audience, où c'est presque la même foule, la même absence d'appareil, et la même familiarité évidente entre les juges, les hommes d'affaires, les témoins et les simples passans. Plusieurs de ces salles de justice ressemblent à des salles de conversation.

— Nous avons eu à Naples, me dit en descendant mon ami, un confrère qui gagnait souvent les procès, non-seulement à cause de son talent, mais encore parce qu'il était *jettatore*.

— On y croit toujours, à la *jettatura ?*

— Plus qu'on ne le dit. Et dans une des salles que nous venons de visiter, il s'est passé un fait bien amusant, voilà très peu d'années. L'avocat en question, qui avait le mauvais œil, était redouté de ses confrères, mais plus encore d'un certain président de chambre civile. Un jour qu'il se préparait à plaider une affaire importante, on apprit que son adversaire venait de mourir. L'impression produite au palais fut tout de suite fâcheuse. « Vous savez, disait-on, un tel avait accepté de plaider contre le *jettatore*, et il est mort. » Cependant, quelqu'un s'offrit pour le remplacer. L'affaire fut de nouveau fixée. Avant qu'elle ne vînt à l'audience, le malheur voulut que l'adversaire du *jettatore* mourût aussi, par

accident. La terreur fut générale. Personne ne se présenta plus pour plaider la cause, et le troisième avocat, nommé d'office, eut soin de ne pas comparaître quand le grand jour fut venu. Le président se trouva seul en face du *jettatore*, et il se troubla d'autant plus qu'il avait, par avance, rédigé le jugement et donné tort à cet homme terrible. Comme il s'asseyait sur son fauteuil présidentiel, un mouvement fit remonter, sans qu'il s'en aperçût, ses lunettes sur son front. « Ah! s'écria-t-il tout haut, je suis aveugle! Pardonnez-moi, un tel, je ne vous ai rien fait encore! » Et ses lunettes ayant, comme il parlait, repris leur place normale, il ajouta aussitôt, tout souriant : « Pardon de nouveau, mon ami, je revois! » L'histoire provoqua, dans le monde de la Vicaria, un long éclat de rire. Mais l'avocat *jettatore* n'en fut que plus redouté. Lorsqu'il tomba malade, tout Naples fit des vœux pour qu'il mourût. Et quand on disait aux gens qu'il était mal de souhaiter ainsi la mort du prochain : « Ce n'est pas un homme, répondaient-ils, c'est un *jettatore!* »

— Et comment devient-on *jettatore?* A quoi reconnaît-on le mauvais œil?

— A ses effets, qui sont infiniment variés, mais toujours nuisibles. Par exemple, dans une soirée, un invité entre, et, par hasard, au même moment, un autre, qui prenait le thé, laisse tomber sa tasse et la brise. La coïncidence est remarquée. Dix minutes après, le même monsieur, apprenant la mort d'un de ses concitoyens, s'écrie étourdiment : « C'est impossible! un tel? J'ai passé l'après-midi avec lui! » Croyez bien que, dès lors, les plus prudens commenceront à s'éloigner d'un homme qui passe ses après-midi avec des gens que la mort atteint le soir, et qu'il suffira de bien peu de chose, désormais, pour lui faire une réputation noire...

— Et indélébile?

— Absolument, le *jettatore* restera *jettatore*. Les années ne changent pas la malignité de son œil. N'allez pas croire, d'ailleurs, que cette superstition soit un privilège de Naples. Vous la rencontrerez, — si vous ne l'avez déjà fait, — partout en Italie. Je connais un gentilhomme des plus corrects, membre d'un des principaux cercles de Rome : quand on sait qu'il va déjeuner, la salle à manger a rarement d'autre convive que lui. Les membres du cercle, inscrits pour le repas, préfèrent payer deux fois et s'en aller au restaurant, plutôt que de manger dans son voisinage. Je pourrais vous citer une grande dame du même monde, qui, aux bals de la cour, reste généralement seule sur sa banquette, tant que les colonies étrangères ne sont pas largement représentées.

Alors, quelque dame allemande ou anglaise, qui ne sait pas, va se placer à côté de la *jettatrice*, et le supplice devient moins apparent. Mais j'avoue qu'à Naples les histoires de ce genre atteignent, en raison du tempérament, un plus haut degré de comique. Je pourrais vous en dire bien d'autres. En voici une dernière, arrivée au comte de C.., mort il y a peu de temps aussi. On avait peur de lui dans toute la ville, — comme aujourd'hui de celui qu'on appelle *l'innomabile*, ou *il formidabile*, — mais rien n'égalait la terreur du duc de M.., quand il se trouvait en présence de son cousin. Le mauvais œil était si fort, que les cornes de corail, ostensiblement portées en breloques, la main sur une clé, moyens puissans, d'ordinaire, n'empêchaient pas les malheurs de tomber comme grêle sur les gens qui approchaient le comte. On ne peut pas cependant s'éviter toujours, et, dans une rue, sur le même trottoir, à un tournant, le comte rencontra le duc. « Ah! cher cousin, *come sta?* Je vous offre le bras, et je vous reconduis. » L'autre aurait bien préféré marcher seul. Il était blanc comme la poussière. Eut-il une faiblesse, glissa-t-il seulement sur une écorce de melon? Personne ne peut rien affirmer, sinon que le duc se laissa tomber, à peine au bout de la rue, et se cassa la jambe. Alors sa prudence napolitaine ne l'abandonna pas, et, tout meurtri qu'il fût, il eut encore l'esprit de murmurer, à l'oreille de son terrible cousin, cette jolie phrase de patois : « *Grazie, perchè tu me putive accidere e te si cuntentate de m'arruinare.* Merci! car tu pouvais me tuer, et tu t'es contenté de m'estropier. »

On pourrait dire qu'il y a aujourd'hui une école littéraire napolitaine, ou, du moins, du midi italien. Naples y joue le principal rôle. Elle a toujours eu ses chansonniers de Piedigrotta, sa joyeuse troupe de poètes qui renouvelle chaque année, à l'occasion de la grande fête, la poésie et la musique dont on vivra un an.

Il n'y a pas seulement de jolies œuvres parmi celles qui sont couronnées au concours et adoptées par le public. Beaucoup meurent et s'oublient, n'ayant eu qu'une édition à dix centimes, vendue au coin des rues. Mais il me semble que ces poètes ont gardé la tradition, et que nous devons à leurs vers les nouvelles en prose, d'une couleur si populaire et si originale, auxquelles j'ai déjà fait allusion. Le public lettré français est tout préparé à goûter des livres comme ceux de Mme Matilde Serao, où il y a tant de vie et tant d'amour pour les petites gens de Naples, une connaissance si parfaite, — autant qu'il nous est permis d'en juger, — de leurs mœurs, de leurs façons de penser et de dire. Le *Paese de Cuccagna*, le dernier roman que je connais d'elle, et où il est question de

cette grande passion du peuple, de cette source de tant de drames, la loterie, ferait mieux comprendre, à lui seul, le tempérament napolitain, et renseignerait mieux sur les coutumes locales, que plusieurs séjours dans les beaux hôtels de la Chiaia. J'en dirai autant de Salvatore di Giacomo, dont les *Mattinate napoletane* ont eu un si légitime succès. Ce sont des histoires courtes, écrites dans le mode triste qui domine là-bas, et par un artiste très affiné : *Vulite ò Vasillo?* un enfant malade, dont la mère, une pauvre femme, fait faire le portrait, et qui meurt; *Serafina*, une scène d'hôpital, une fille blessée de cinq coups de couteau, et qu'on opère dans une salle du haut, tandis que le père, un vieux, raconte au portier comment elle l'a quitté, un soir, honteusement; *l'Abbandonato*, ce petit qui n'a plus que sa grand'mère, et que sa grand'mère mourante, dans un de ces *fondachi* que j'ai décrits, dépose tout endormi sur la plus haute marche de l'escalier, là où les compagnons de misère pourront l'apercevoir; le joli conte des deux amis, le *Serin et la colombe*, et surtout cet admirable petit drame, *Senza vederlo*, où une veuve, Carmela, va demander au secrétaire de l'*albergo dei Poveri* la faveur de voir son enfant, et à qui personne ne veut dire qu'il n'est plus, qu'on a oublié... On ne saurait croire toute l'émotion, toute la pitié humaine renfermée par l'auteur dans ces douze pages d'un volume in-12 (1). Verga n'a pas cette concision de haut goût. Il a, en revanche, une couleur sicilienne très marquée, violente parfois. Plusieurs de ses *Nouvelles*, la première surtout, *Nedda*, et sa *Vita dei Campi* sont de belles histoires navrantes de la misère sicilienne.

Et ce qui reste de toutes ces lectures, l'impression qui se dégage de ces livres, c'est que la réputation de folle gaîté de Naples est en partie usurpée, et qu'à la place du gondolier de la légende, ceinturé de bleu et chantant, on trouve un pauvre homme, qui souffre et qui pleure.

Le charme des vers ou de la prose qui racontent la vie populaire leur vient donc d'une pitié très vive au fond et presque toujours voilée dans l'expression, de la faculté très précieuse de penser et de parler populairement. Écoutez ce début d'une poésie récente en dialecte, *le Prisonnier*, de Ferdinando Russo (2).

C'était une petite serpentine, — avec des yeux comme des olives noires,— rouge de cheveux, d'un rouge ensorcelant,— et elle demeurait au coin de la rue Lancieri.

(1) Parmi les autres œuvres de S. di Giacomo, on peut citer encore *Rosa Bellavita* et un poème en dialecte *'O Munastero*.

(2) Cette pièce, composée d'une suite de cinq sonnets, a paru dans le grand journal de Naples *Il Mattino*, où écrit Mme Matilde Serao (n° du 20 novembre 1892).

La tante, une vieille, dame Caroline, — était la femme de Salvatore le cafetier, — le maître de ce petit café de la Marina, — qui se nomme : café des passagers.

Il était sept heures, le soir de la fête, — quand je vis, en entrant, cette jeune fille. — Elle mettait des tasses dans un panier.

Je me fis servir une demi-gazeuse, — puis, profitant de ce qu'elle était seule, — je m'approchai : — Peut-on vous dire un mot ?

— Un mot ? on n'en dit pas, on entre, — on demande sa consommation, et l'on s'en va. — Mais, quand un joli visage appelle les baisers, — que doit faire un pauvre garçon ? S'en aller aussi ?

— Comprenez bien et persuadez-vous, — qu'ici personne n'a le temps de vous écouter. — Ici, les gens de la maison ont le nez fin, — je le dis, d'ailleurs, sans raison, vous savez, pour dire...

Elle savait, au contraire, fort bien ce qu'elle disait. Le prisonnier s'en va. Sur le seuil, deux hommes lui font signe. L'affaire est claire. On va se battre. Il tire son couteau, et porte la première botte. « Je ne sais pas comment cela est arrivé, dit-il, mais je l'ai tué. »

Et voici deux ans qu'il pleure dans sa prison. Le visage de l'aimée lui apparaît en rêve. Il se tourmente à cause d'elle, et revoit tout ce passé.

Que fais-tu, toi aussi ? s'écrie-t-il. Tu ne me connaissais pas ; — nous nous regardâmes alors seulement. — Mais mon amour pour toi, depuis combien l'avais-je au cœur ?

A présent, je pleure, je pense à mes pauvres yeux ensorcelés par toi, — ensevelis vivans au milieu du monde. — Mon âme et mon corps, hélas ! sont prisonniers.

Ne dirait-on pas du Coppée napolitain ? Et ce trait de mœurs locales, à peine indiqué en passant, n'est-il pas délicieux : « Nous nous regardâmes alors seulement. »

A travers les Calabres. — Je voulais revoir l'Etna, et, connaissant déjà la route de mer, je pris celle de terre, qui passe par Salerne, touche le golfe de Tarente à Metaponto, tourne à angle droit, et suit la longue côte de la Calabre jusqu'à l'extrême pointe de la botte, à Reggio. Un seul train permet de faire directement le trajet, et met vingt heures à l'accomplir. On part de Naples à deux heures dix de l'après-midi, pour être le lendemain, vers dix heures, au bord du détroit de Messine. Le voyage est fatigant, avec des arrêts de nuit à de grandes altitudes, et la ligne, qui a

coûté des sommes énormes,— 600 millions, prétend-on, — n'aura plus qu'une bien médiocre importance lorsque le nouveau chemin de fer de Naples à Reggio sera entièrement construit. Celui-ci se détache de la ligne ancienne au-dessous de Salerne, et longe, presque sur tout son parcours, la côte méditerranéenne. L'économie de temps sera sensible. Des vapeurs attendent les voyageurs pour les porter sur l'autre bord du détroit, et le point d'où ils partiront sera vraisemblablement, non plus Reggio, mais villa San-Giovanni. On raconte même que les wagons seront transbordés sur des bacs, et retrouveront à Messine la voie, nouvelle aussi, qui doit desservir le littoral nord de l'île, et raccourcir d'un tiers la route de Messine à Palerme. Les Italiens des provinces du sud parlent volontiers de ces projets, comme d'une faveur tardive accordée au Midi, et ils ajoutent que ce ne sont pas, d'ailleurs, les seuls travaux considérables entrepris aujourd'hui dans cette région si délaissée : que l'on termine un arsenal immense à Tarente, et qu'on a le dessein de détourner une partie des eaux du Sele, pour arroser les Pouilles. Il y a là, en effet, pour le dire en passant, une curieuse idée. Les provinces de Foggia et de Bari, où se trouve le port de Barletta, principal marché des vins italiens, sont presque entièrement privées d'eau courante. La culture en souffre, et surtout la santé publique, car les habitans en sont réduits aux citernes, et l'eau, dans la saison d'été, l'eau à moitié croupie des pluies anciennes, s'y vend un prix assez élevé. Un ingénieur, M. Zampari, a donc proposé de prendre, à Caposele, une partie des sources qui forment le fleuve méditerranéen, de construire un aqueduc, plus formidable peut-être que les aqueducs romains, de percer, à travers l'Apennin, un tunnel de cinq kilomètres, d'atteindre la vallée de l'Ofanto, sur le versant de l'Adriatique, et de distribuer ensuite, à l'aide de canaux secondaires, les eaux ainsi captées à une foule de villes et de villages des provinces éprouvées. Il a calculé que la dépense dépasserait 100 millions et s'est adressé, pour les obtenir, à des capitalistes anglais. Des obstacles de tout genre se sont dressés devant lui. Son projet n'est encore qu'un rêve, mais hardi entre tous et bien fait pour passionner l'opinion.

Je reviens à la route de Reggio. Comme elle est fort longue, c'est une chance d'avoir choisi un bon wagon, j'entends par là un wagon dont les voyageurs sont des étrangers intéressans. Après avoir hésité, nous montons, mon compagnon et moi, dans un compartiment où sont déjà installées trois personnes : l'une, tête dure et intelligente, moustaches noires tombantes, les vêtemens fatigués, semblant venir de loin ; l'autre, une brave figure pleine,

joviale, ornée de moustaches grises à la Victor-Emmanuel, la brosse presque blanche et fournie, grosse épingle de corail à la cravate, corne à la chaîne de montre contre *la jettatura*, le type enfin du soldat père de famille et père de ses hommes; la troisième, un monsieur très élégant, tout jeune, le teint brun, le visage long, et portant, dans la poche haute du gilet, un crayon retenu par une fine chaîne d'or.

Les débuts sont presque toujours silencieux. Nous regardons tous, plus ou moins, le paysage. Il est délicieux, chacun le sait, autour du Vésuve. La vallée, au-delà même de Pompéi, quand on a perdu de vue la mer, est d'une fertilité grande, et j'admire les champs de fèves luxurians non moins que les lointains bleus; puis il y a les montagnes, déjà pauvres, au milieu desquelles le train s'engage; puis l'arrivée à Salerne, si étonnante, si royalement belle, cette vue, au sortir d'un tunnel, de la ville en demi-cercle, subitement aperçue au bas d'une pente immense, avec ses maisons blanches, ses toits rouges, sa *marina*, ses jetées, le flanc du promontoire qu'on vient de traverser et où se tord la route d'Amalfi, toute bleue dans les coins d'ombre, la mer enfin, sans une ride, brumeuse à force d'éclat, et dont le soleil couchant efface la limite; puis, de nouveau la ligne s'élève, après avoir quitté la pleine herbeuse où fut Pæstum, et nous rentrons dans les montagnes. Aux petites gares, les hommes de la campagne qui attendent le train ont souvent le bonnet calabrais, les femmes des jupes rouges et courtes, et la pâleur dorée, et les longs yeux de l'Orient. Plusieurs portent leurs enfans enveloppés et ficelés dans des langes de couleur; je compte à Éboli trois petits paquets bleus et deux jaunes. On vend des fromages de buffle, ronds et vernis comme des coloquintes, et des oranges avec leurs feuilles. Le soir tombe...

Nous n'avions pas attendu jusque-là pour connaître un peu mieux deux de nos trois compagnons de voyage. Le jeune homme maigre était un propriétaire de la Basilicate, le vieux monsieur à moustaches roulées un commandant d'infanterie, qui se rendait à Tarente. Le troisième voyageur demeurait muet et immobile dans son coin.

Entre le major et le propriétaire, la conversation s'était rapidement engagée sur les choses du Midi. Tous deux, chacun à sa façon, déploraient les conditions actuelles de la Basilicate et de la Calabre.

— Voyez, disait le major, partout des terres incultes, des sommets ravinés par les pluies!

Nous continuions de voir, en effet, des montagnes et des mon-

tagnes dont un dernier reste de jour éclairait les cimes presque toujours pierreuses et sans trace de culture ou de plantations.

— La faute en est au régime déplorable de nos forêts, répondait le civil. Depuis un temps bien long, les paysans ont pris l'habitude d'user des bois et des maquis selon qu'il leur plaisait. Ils ont détruit sans remplacer. La couronne d'arbres s'est rétrécie progressivement autour de beaucoup de montagnes, et a fini par disparaître. Et alors la terre a descendu, minée par l'eau. Nous avons maintenant une loi sur le reboisement, depuis quatre ans. Mais elle vient bien tard !

— Il y a bien d'autres causes, monsieur. Voici d'énormes étendues, qui pourraient être cultivées et peuplées, *ridenti di persone*. Mais à qui appartiennent-elles? Vous le savez mieux que moi : les deux tiers de la Calabre sont entre les mains d'une vingtaine de barons.

— Très légitimement ! Ils ont acheté ou hérité...

— Je ne dis pas non. Le résultat n'est pas moins déplorable. La plupart se contentent de laisser errer leurs troupeaux sur leurs *tenute*. Leurs terres n'étant pas imposées lourdement, puisqu'elles sont réputées de dernier ordre, le revenu est encore suffisant. Je veux bien qu'ils soient excusables de faire durer un état de choses qu'ils n'ont pas créé. Avouez pourtant que le sort des travailleurs est misérable ?

— C'est vrai.

— Un salaire de 1 fr. 25, quelquefois même de 0 fr. 85, pour treize heures de travail, des herbes bouillies et du pain noir pour nourriture (1) ; s'ils veulent devenir fermiers et tenter la fortune, l'usure les guette, et leur demande un sou et même deux sous par franc chaque semaine. Alors, que font-ils ? Ils émigrent.

— Oui, ils émigrent, monsieur le commandant, mais je doute qu'ils trouvent beaucoup mieux ailleurs. C'est une plaie italienne.

Une voix nette et claire l'interrompit :

— C'est une richesse !

Dans le coin, à peine éclairé par la veilleuse du plafond, le troisième voyageur s'était redressé, et regardait ses deux voisins avec cette expression dure, sans aucun mélange de sourire appris, sans la plus petite avance à l'adversaire, qui dénote l'homme du peuple. Il portait cependant un costume bourgeois.

Le jeune homme se pencha, aimable, jusque sous le feu de la veilleuse, qui lui fit comme une auréole.

(1) Je retrouve ces chiffres dans une brochure de F. Nitti, *l'Emigrazione italiana e i suoi avversarii*. Naples ; Roux et Cie.

— Je ne comprends pas, fit-il, une richesse! Vous soutenez que, par exemple, quand l'Italie, en 1886, a perdu plus de quatre-vingt mille de ses enfans au profit de la seule Amérique, elle s'est enrichie?

— Oui. Nous avons un excédent de population. S'il nous sert à coloniser, si, grâce à lui, une partie de l'Amérique devient italienne, qu'avez-vous à dire? Nous sommes tout au moins en possession d'une influence considérable. Beaucoup des nôtres réussissent dans la république argentine, au Brésil, et ailleurs. Ils gagnent leur vie, et je le sais bien, moi!

— Vous vous êtes fait Américain?

— Voilà trois ans. Je suis gérant d'un domaine, à Buenos-Ayres, et je viens chercher la famille.

— Elle était restée?

— Oui, le voyage est cher.

— Et vous avez l'intention, je suppose, de rentrer en Italie, après fortune faite, un jour?

L'émigrant demeura un instant silencieux; puis il jugea sans doute qu'il était assez Américain déjà pour tout dire:

— Je ne le crois pas, répliqua-t-il.

— Eh bien! moi, fit le jeune homme, en se renversant dédaigneusement sur le coussin, si j'étais le gouvernement, je prohiberais par tous les moyens l'émigration, j'imposerais les émigrans. Vous ne me ferez pas entendre que ce soit un bien de dépeupler un pays au profit d'un autre. Je connais des bourgs, en Calabre, qui perdent, certaines années, cent habitans.

Agacé, les yeux brillans de colère, l'émigrant leva les épaules:

— C'est un mal pour la Calabre, dit-il, et c'est un bien pour l'Italie. D'ailleurs, j'ai essayé d'arracher mon pain à cette terre-ci: elle n'en donne pas!

Il se rencogna aussitôt, décidé à ne plus rien dire, et descendit peu de temps après, sur le quai désert d'une gare que le vent glacé, soufflant d'un ravin, balayait. Je le suivis par la pensée, en pleine nuit, vers un de ces sommets que nous avions aperçus, de loin en loin, couronnés de maisons que lie et presse un vieux rempart en ruine. Peut-être n'arriverait-il qu'au petit jour, après de longs détours causés par le torrent qui mugissait à droite. Peut-être le village était-il un de ceux dont j'avais vu les habitans danser la tarentelle, en si beaux costumes d'autrefois, et si sérieusement! Je me représentais l'entrée dans la chambre demeurée sombre, où les berceaux ne criaient pas encore, et la joie mêlée de frayeur de cette femme à qui le retour annonçait l'exil définitif.

Le commandant, que la scène assez vive entre le propriétaire et

l'émigrant avait eu l'air de froisser dans ses sentimens de quiétude et d'urbanité, se mit à m'expliquer que l'émigration, en effet, était bien plus forte dans les provinces du midi que dans celles du nord. Parmi d'autres choses curieuses, il m'apprit que les paysans de ces dernières provinces partaient généralement avec toute leur famille, quittes à se faire rapatrier, si la terre d'Amérique était encore ingrate pour eux, tandis que les *bracciani* de la Calabre ou de la Basilicate s'embarquaient seuls, passaient deux ou trois ans à étudier, à trouver un moyen de vivre, puis revenaient, comme notre voisin de tout à l'heure, avec l'argent gagné, pour enlever la femme, les enfans et les vieux. Peu à peu, il s'anima, lui aussi. Il me parlait, lui, Piémontais, de cet extrême sud italien où il se sentait dépaysé et humilié par tant de causes dans son orgueil de patriote. A un moment, je le vis debout devant moi, qui me faisait un vrai discours, et fulminait contre la bourgeoisie molle et inerte de Potenza, de Metaponto, de Catanzaro et autres petites villes qui sont quelque chose dans ces parages. « Les jeunes qui pourraient tant pour la patrie, disait-il avec une certaine emphase de gestes, les jeunes ne font rien! Dès que leurs études sont achevées, ils reviennent. Est-ce pour améliorer le sort de leurs provinces ou simplement le leur? Non, deux mille livres de rente leur suffisent. Cela leur permet de faire le noble, *fare il nobile*, de saluer et d'être salués. Ils ne voient pas plus loin. Jusqu'à vingt-cinq ans, vous les trouverez sur les promenades. Plus tard, ils s'assoient sur des chaises, au milieu de leur bosquet d'orangers, pour regarder bêcher leurs journaliers. O patrie! J'en suis honteux pour elle! »

Il continua encore pendant une minute ou deux, les sourcils froncés, la voix vibrante. Patrie, liberté, démocratie, jeune nation, grandeur, avenir, il sut grouper tous ces mots sonores en quelques phrases; et quand il crut avoir effacé l'impression produite sur nous par l'énumération des misères de l'Italie méridionale, il eut l'air tout content, se rassit, m'avoua que sa femme était une cliente du *Printemps*, et s'endormit.

Ce ne fut pas pour longtemps. Le train, ballotté, soufflant sur les pentes, entrait, dix minutes après, en gare de Metaponto. La lumière des lanternes courut sur les visages encadrés dans les angles du wagon. Quelqu'un ouvrit la portière, et entra : un jeune lieutenant d'artillerie en tenue. Il se heurta aux jambes du major, allongées sur le coussin d'en face. Le brave homme s'éveilla. En pareil cas, un Français eût cédé en grognant, un Anglais n'eût pas bougé; lui, il eut un sourire paternel, retira ses jambes, et dit au nouveau-venu : — *S'accommodi, s'accommodi!* Puis, s'apercevant

que la gare était celle où il devait descendre, il me serra la main, en me recommandant le bouillon merveilleux (*stupendo*) qu'on trouvait, par hasard, à ce buffet de Calabre. Le propriétaire à la chaîne d'or descendit également...

Nous suivions maintenant le bord de la mer. Les montagnes que nous avions traversées, amoncelées à notre droite, gardaient le même aspect désolé. Elles formaient un horizon très proche de pentes pierreuses ou couvertes de maigres maquis. L'espace variable qui s'étendait de leur pied jusqu'à nous n'offrait que bien rarement un peu de verdure fraîche, des bouquets de roseaux, le long d'une *fiumara* dont le sol conservait un peu d'humidité. Le plus souvent, c'étaient des pacages abandonnés, tachetés de noir par les touffes de buis, ou des champs d'oliviers pâles, plantés en ligne. Aucun labour, et presque pas de troupeaux. Le petit jour naissait, et à gauche la mer s'étendait, la mer sans îles, polie comme un miroir. Si elle avait eu la moindre marée, comme elle eût vite recouvert la plage de sable brun où nous courions! Des barques, aussi rares que les troupeaux, dormaient au large. Quand le soleil fut tout à fait levé, elles parurent flotter sur un métal en fusion. Mais la terre demeura sans éclat et triste infiniment.

Il y a plus de trois cents kilomètres de côtes semblables. J'aurais bien voulu écouter encore le commandant, ou même ses compagnons. Le jeune lieutenant avait moins de tempérament et moins d'érudition. Mais comme la plupart des officiers italiens, il était d'une parfaite courtoisie. Aux stations, lorsque le train s'arrêtait, entre une rangée de maisons et une rangée de bateaux de pêche, il me nommait le pays, et me faisait remarquer que les villages de la Calabre « commencent à descendre. » Ils étaient tous, autrefois, perchés sur les hauteurs, fortifiés, crénelés, pareils à ceux que nous découvrons, de temps à autre, dans la montagne. Les côtes n'étaient pas sûres. Le long souvenir des invasions de tous les peuples, et celui, plus récent, des brigands calabrais, la peur aussi de la malaria, avaient groupé les habitans sur les sommets défendables, par-dessus l'atmosphère dangereuse des plaines. Aujourd'hui, le peu de toits nouveaux qui s'élèvent sont posés au bord de la mer. Les vieux remparts là-haut tombent en ruine. Et la malaria, paraît-il, n'est ni plus ni moins grave. Elle dépend de l'orientation, de la nature du sol, du vent, de mille causes inconnues, difficiles à fuir.

Il faut croire pourtant que ce pauvre bavardage suffit pour faire éclore une sympathie. Lorsque nous nous séparâmes, sur le quai de Reggio, le jeune officier pour prendre le bateau et se rendre en Sicile, moi, pour aller trouver, dans le quartier haut de la ville,

l'heureux propriétaire d'un verger de bergamotes, je sentis un regret véritable de quitter cet inconnu. Quant à lui, il me tendit la main :

— Regardez-moi bien, dit-il.

— Je vous regarde.

— Dire qu'officiellement nous sommes ennemis, monsieur!

— Et forcés de nous battre.

— Non, reprit-il vivement. Cela ne durera pas, cette *triplice*. Nous serions si naturellement avec vous! Venez me rendre visite à X... Vous verrez que plusieurs de mes camarades pensent comme moi. Tout loyal qu'on soit, on a bien le droit de faire des vœux, n'est-ce pas?

Il traversa le petit pont de planches qui conduisait au bateau. Nous nous saluâmes une dernière fois. Je ne l'ai jamais revu.

La bergamote. — Me voici donc à la recherche de M. Guglielmo, ou Antonio, ou Francesco, peu importe, possesseur du beau verger. Je ne veux pas, cette fois, traverser Reggio sans faire connaissance avec la bergamote. Nos pères et nos mères l'ont aimée. On l'emploie encore. Et elle pousse ici, exclusivement ici, dans une étroite bande de terre qui commence à Villa San-Giovanni, au-dessus de Reggio, et finit un peu au-dessous, à Palizzi. On a tenté de l'acclimater de l'autre côté du détroit, en Sicile : elle n'avait plus autant de parfum. Il lui faut ce climat de serre chaude, cette exposition en pente douce, cette terre tombée des montagnes.

Je rencontre M. Guglielmo, un gros homme avec des yeux tout petits et sommeillans, qui deviennent brillans une seconde, comme les phares à éclipses, dès qu'il s'agit d'affaires. Il a pour la bergamote un culte véritable. Je ne lui en demande pas davantage; il sait son métier. S'il a de l'esprit, c'est un luxe. Et il se trouve qu'il n'en manque pas. Nous sortons de la ville sous une pluie battante; je le prie de me dire si cela durera; il se retourne du côté de la Sicile, d'où souffle le vent, et me répond :

— *Cosa di niente, tempo di Sicilia, tempo femmineo, che non dura.* Chose de rien, temps de Sicile, temps de femme, qui ne dure pas.

Par-dessus les murs des vergers, qui bordent les chemins bien loin dans la campagne, comme à Palerme, les feuilles vernies des orangers ombragent des centaines de fruits jaunes. La pluie qui mouille les arbres s'évapore au soleil, et parfume l'air. Nous allons, au grand trot du cheval, à travers cette banlieue odorante. Les enclos se font plus rares, les maisons aussi. Des champs de fève apparaissent aux deux bords de la route, et d'autres de pimens,

levant leurs gousses rouges, qu'on prendrait pour des coquelicots. M. Guglielmo renifle bruyamment.

— Bergamote! dit-il.

En effet, à cent mètres devant nous, des paysans, vêtus à la calabraise, les hommes en culotte courte, les femmes avec des jupes rouges et la grande coiffe tombante, escortent une charrette de ces fruits précieux qu'ils conduisent à un moulin voisin. La charrette laisse après elle un parfum tellement violent que celui des orangers et des citronniers ne peut lutter avec lui. Nous sommes dans une buée à la bergamote. Mon hôte semble réjoui. Je regarde les mannequins. Ils sont pleins de fruits verts, de la grosseur d'une valence ordinaire, mais à écorce lisse, et gratifiés, sur le haut, d'un petit appendice, comme si la queue passait au travers et sortait en ligne droite.

La pluie cesse, les montagnes dont nous commençons à gravir les premières pentes reprennent leurs tons bleus. Un kilomètre encore et, dans la belle campagne de Reggio, ruisselante et chaude, en face d'un des plus larges paysages qui soient, nous nous arrêtons à la porte de la villa. Que c'est loin, même d'une *bastide* marseillaise! Une haie de géraniums rouges, plantureux, formant de gros buissons, entoure la maison, qui est teintée en rose et couverte, jusqu'à mi-hauteur, de jasmins grimpans. Entre les murs et la haie de géraniums, comme une serre, comme un portique, un berceau de vigne fait de l'ombre au midi, se coude pour suivre la façade orientale, et conduit le visiteur jusqu'à l'entrée. L'intérieur ne répond en rien à cette coquetterie du dehors. J'ai souvent été stupéfait du peu de souci que semblent avoir du confortable les Italiens de la classe moyenne. Le propriétaire de la villa est un homme riche, et les appartemens sont à peine meublés, et les lits, — ô Normandie, terre des édredons! — se composent d'un tout petit matelas et d'une paillasse minuscule entre des montans de fer, et les cadres qui pendent le long des plâtres craquelés ne retiennent que des chromolithographies, dignes d'une salle d'auberge. Allons voir le verger!

Ce coin-là est charmant. On sort du berceau de vigne, on entre sous un bois d'orangers, de mandariniers et de bergamotes, très hauts, très ronds, se rejoignant au-dessus de nous et gardant sous leur voûte une ombre à peine mouchetée, çà et là, d'un rayon. Un peu plus loin il y a un grand carré uniquement planté en bergamotes et, le long d'une allée, des arbustes à feuilles ovales, dont le fruit ressemble à une pomme de pin verte et molle.

— Je pensais bien que vous ne connaissiez pas celui-là! me dit M. Guglielmo.

— Cela s'appelle?

— *L'annona*, encore une spécialité de Reggio, et qui ne peut s'expédier. La chair est trop tendre, mais si délicieuse! Goûtez!

Il tira de sa jaquette une petite cuillère qu'il avait apportée, la plongea dans un des plus gros fruits, et retira un long morceau de pulpe crémeuse, d'un blanc jaune, au bout duquel était fixée une graine noire, très dure. Mon compagnon trouva l'annona fade. Moi, je crus découvrir un goût de vanille exquis. Mais j'étais un peu grisé par l'odeur de tous ces géraniums et de ces cultures de parfumeur. Je n'ose plus persévérer dans mon opinion.

Nous revînmes vers la fabrique d'essence, un très modeste bâtiment, à quelques pas de la maison et sur la lisière d'un second bosquet d'agrumes. Tout se faisait dans la même salle, aux quatre coins. A droite, près de la porte, agenouillée au milieu d'un cadre de bois posé à terre et plein de bergamotes, Ciccia, la petite Sicilienne, triait les fruits. Son mouchoir jaune et sa tête sarrasine s'enlevaient joliment au-dessus des pyramides vertes. Elle choisissait cinq fruits de grosseur égale, et les passait à son père, qui les disposait dans le récipient d'une machine. En quelques tours de manivelle, l'opération première était achevée. Les cinq bergamotes sortaient de la boîte en apparence intactes, mais d'invisibles coupures avaient exprimé l'essence de l'écorce. Le fruit n'avait plus de valeur. Il était jeté alors à un ouvrier qui le coupait mécaniquement en quartiers, et les morceaux, foulés dans un pressoir, à l'autre bout de la salle, donnaient un jus abondant, chargé d'acide citrique. Puis, comme rien ne se perd, les détritus, mis en tas, étaient emportés pour servir de nourriture aux vaches, aux moutons et aux chèvres.

Je demande ce que peut rapporter un bosquet de bergamotes. M. Guglielmo me répond que la culture de cet arbuste précieux entraîne d'assez gros frais, qu'il faut arroser chaque pied, au moins une fois par semaine, comme on le fait pour les orangers, mais qu'en somme, 12 ares bien plantés, en arbres d'âge moyen, rapportent environ 8 kilos d'essence à 25 francs le kilo. Son domaine ne donne pas moins de 800 à 1,000 kilos dans les bonnes années. « Seulement, ajoute-t-il, — et je devine au son de sa voix qu'il nous plaint sincèrement, — vous ne connaissez pas à Paris la vraie bergamote. Ici même, beaucoup de marchands la fraudent, en l'additionnant d'autres essences, comme l'essence de térébenthine! »

Je m'émeus davantage en apprenant le sort des ouvriers agricoles que M. Guglielmo, et tous ses confrères calabrais, emploient dans leurs fabriques. Ces hommes, que je viens de voir, vont se coucher à 5 heures du soir, après avoir mangé. Ils se relèveront à 10 heures,

et ils travailleront toute la nuit, — parce que la nuit ils seront moins distraits, dit mon hôte, — puis toute la matinée, et la première partie encore de l'après-midi, jusqu'à 3 heures. Cette journée formidable leur sera payée 1 fr. 25. Quant à leur nourriture, où n'entrent ni le vin, ni la viande, le menu de leur déjeuner du matin peut en donner l'idée : deux gousses de poivre trempé dans l'huile et un morceau de pain noir.

— Vous comprenez pourquoi, ajoute philosophiquement le propriétaire de bergamotes, l'émigration est si abondante dans ce pays-ci !

Nous montons avec lui vers la partie haute du domaine. Bientôt, à la limite où les canaux d'irrigation peuvent porter l'eau, le bois d'agrumes cesse. La terre, pierreuse, ardente, roussie par le soleil, ne nourrit plus que des vignes, attaquées par le phylloxera, et des figuiers aplatis, étalant leurs feuilles près du sol. A mesure que nous nous élevons, la végétation s'appauvrit. Un torrent desséché, pareil à une route poussiéreuse, semble indiquer la fin du paradis terrestre de Reggio. Au-delà, il n'y a plus qu'une dentelle de pentes inégales couvertes de cactus, et les grandes cimes de la Calabre.

Un coin de Sicile. — L'Etna en éruption. — Je voulais remettre le pied sur cette terre de Sicile, dont j'avais, deux ans plus tôt, rapporté de si chers souvenirs, et surtout revoir l'Etna, dont l'éruption durait encore. Elle avait commencé en juillet. On la disait finissante, et, bien des fois déjà, je m'étais imaginé le spectacle de ces laves rouges parmi les pentes monstrueuses, dans la région des rochers semés de fougères ou dans celle, plus basse, des bois de châtaigniers. De Reggio, la nuit, j'avais cherché une étincelle sur le flanc de la montagne. Mais rien n'apparaissait de ce côté. Il fallait débarquer à Messine et prendre le train pour Aci-Reale.

Il est doux de revenir à de pareilles routes, dont la beauté semble être immuable et dépendre à peine des saisons. J'avais parcouru celle-là en été. A présent, c'était le plein hiver. Mais peu de choses avaient changé. Nous croisions des trains chargés de citrons en caisses ou même entassés à l'air libre, comme des pommes normandes. Les montagnes de droite n'avaient perdu ni la verdure de leurs oliviers et de leurs cactus, ni l'étonnante silhouette de leurs crêtes dentelées, que couronne çà et là un vieux fort sarrasin. Leurs *flumare* n'avaient guère plus d'eau qu'au mois d'août. A gauche, je reconnaissais les pentes précipitées plantées de vignes et de bois d'agrumes, les villas des bourgeois de Messine, amateurs de vergers, les caps aux ombres très bleues sur la mer et les barques de pêche tirées au bord du flot. Je retrouvais même cet étonnement

que causent le brusque passage du pays italien dans cette île semi-africaine, la vue de ces visages bronzés des hommes du peuple, qui ont la lèvre épaisse et le regard aigu ; je retrouvais jusqu'à des fragmens de conversation déjà entendus : « Alors, rien de nouveau à Castrogiovanni, depuis que le chef des Maurini a été tué? — Rien. — Cela date déjà de loin. Et chez vous? — Pas le moindre accident. Une sécurité complète. Est-ce que les hommes de Rinaldi ont été pris? — Non. C'est dommage : *è gran peccato.* »

J'avais surtout vanté à mon compagnon de voyage les charmes de cette petite ville d'Aci-Reale, toute blanche, au pied de l'Etna, dans une ceinture d'orangers. Mais les nuages s'étaient amoncelés, la pluie se mit à tomber, et quand je voulus démontrer sur place les raisons de cet enthousiasme, je n'en découvris plus une seule. Les rues étaient sales, étroites, enchevêtrées, l'Etna se cachait, les orangers, tout noirs, pleuraient au-dessus de nos têtes, les marchands de légumes et de fruits, ces joailliers de là-bas, rentraient dans leurs boutiques jusqu'aux chapelets de tomates, la mer sans transparence battait la côte devenue grise. Et je compris que la Sicile elle-même avait ses heures ingrates.

L'averse continuait, la nuit achevait d'assombrir la route, le mur blanc et les jardins des bains de Santa-Venera, que nous apercevions de l'hôtel où nous nous étions réfugiés, lorsque nous entendîmes un bruit sourd, prolongé, dont les vitres furent secouées. « Un navire quittant le port de Catane, sans doute, dit un domestique près de nous. C'est égal, il est bien armé, et le vent porte vers Aci. » Mais, une demi-heure plus tard, mon ami, qui venait de s'avancer sur le balcon, m'appela : « L'Etna en feu! Admirable! admirable! » En effet, la nue, rompue en deux, laissait voir l'Etna. La lune éclairait faiblement le sommet couvert de neige et les pentes formidables du mont. Aux deux tiers, très haut dans cette éclaircie du ciel, une traînée de feu serpentait, et trois cratères, parfaitement distincts, lançaient des flammes. L'air était teint de rouge au-dessus d'eux. Le plus élevé, ou du moins celui qui nous semblait tel à cette distance, vomissait des gerbes de pierres incandescentes, pareilles à une queue de comète, et que nous voyions retomber, non dans la partie basse, mais dans la partie plus haute de l'Etna. Le coup de canon que nous avions entendu, c'était ce cratère, formé dès le premier jour de l'éruption, et qui rentrait en activité.

Je l'en remerciai tout bas, et je descendis pour régler les détails d'une ascension, avec retour dans la nuit du lendemain soir. Le propriétaire de l'hôtel fumait sous le vestibule large ouvert. Des groupes... pour être d'une politesse internationale, mettons de rêveurs en guenilles, se tenaient devant la porte. « Voyons, don

Abbondio, j'ai recours à vous, je voudrais, demain, à la première heure.. » Je n'avais pas achevé ma phrase que cinq ou six de ces personnages s'approchèrent, afin d'écouter. Il y a si peu de nouvelles à Aci-Reale! On aime tant surprendre trois mots d'un étranger ou d'un voisin, et deviner les autres, dans les petits conciliabules que tiennent les hommes, pendant les heures où ils vivent à la grecque, sur la place publique! J'essayai de leur échapper. Ils nous suivirent, avec beaucoup de politesse, d'ailleurs. Je vis que l'hôtelier avait des ménagemens à garder. Et il fut convenu, devant témoins, que nous partirions à telle heure, par telle route, et que nous pourrions quitter le sommet de l'Etna vers telle autre heure. « Cependant, me dit tout bas l'hôtelier, ne revenez pas, la nuit, pour coucher ici. — Pourquoi? les routes sont sûres? — Très sûres, absolument sûres. Mais il vaut mieux coucher à Nicolosi. » Et il s'en tira, sans explication, par cette expression méridionale, qui ne veut rien dire et qui laisse tout entendre : « Sait-on jamais quand les *choses sont bonnes?* »

Si je n'avais pas connu déjà la Sicile, j'aurais pu être effrayé. Je suis persuadé qu'un voyageur peut descendre, à tout heure de nuit, du cratère de l'Etna aux rivages de la mer, sans courir le moindre danger. Mais les Siciliens ont une si longue habitude de se défier les uns des autres, et ils la trahissent si fréquemment dans leur manière d'être, qu'ils sont en grande partie responsables de la réputation fâcheuse et imméritée de leur île.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, nous quittions Nicolosi, où nous nous étions reposés plusieurs heures, et le bonhomme Mazzaglia, le vieil aubergiste retors de ce triste village, *corrispondente del clubo alpino italiano, sezione Catania*, nous procurait les deux mulets nécessaires. J'avais demandé mon ancien guide, Carbonaro, mais il semait son orge, car les visites se faisaient rares en cette saison tardive, et ce fut un de ses camarades qui vint. La journée était d'une limpidité grande. Sur les nombreux cratères éteints, fils de l'Etna, et qui couvrent ses flancs, le genêt en boule luisait au soleil. Des deux côtés des chemins pierreux, les dernières feuilles rouges pendaient aux branches des cerisiers, les derniers pampres aux rameaux de vigne. Des troupes de femmes et d'enfans, descendant de la région des bois et chargés de sacs de châtaignes, nous croisaient et passaient avec le *buona sera* doux à entendre. Au-dessus du cône, là-haut, en plein ciel, au-dessus de la prodigieuse cheminée dont l'ouverture a 3,000 mètres de tour, le gros nuage de fumée blanche, roulée aux bords, s'élevait lourdement, comme de coutume, et se couchait bientôt, la pointe vers la Calabre. A peine un léger tremblement de l'atmosphère,

une vapeur grise très légère, très vite dissipée, révélaient que le volcan était encore en éruption et que la lave coulait au bas de la Montagnola, dans la région aride, à l'endroit où s'arrêtait la neige.

Peu de temps après avoir dépassé les dernières maisons de Nicolosi, nous avions cependant rencontré un premier fleuve de lave refroidie. Il s'était en partie répandu sur des laves plus anciennes, et formait avec elles comme une levée gigantesque, jetant çà et là, sur tout son parcours, des rameaux secondaires. Les vignes traversées par ces courans semblaient mortes. Pourtant, le fisc italien s'était déjà mis à l'œuvre. Dans le malheur qui frappait tant de gens, il cherchait à ne pas trop perdre, et, à quelques mois du début de l'éruption, il s'était mis à faire le relevé des terres épargnées. Ses marques blanches ponctuaient le torrent à jamais figé et durci. Rien n'était oublié : pas même des parcelles de deux ou trois ares, que le feu avait enveloppées de toutes parts.

— Une honte, disait mon guide : des propriétaires qui avaient les meilleures terres de la montagne! Les voilà ruinés, et on se hâte d'imposer les morceaux mêmes de leur terre où il leur reste deux douzaines de ceps calcinés et un arbre roussi.

L'homme était intelligent. Il avait vu de près tout le drame de l'éruption, et il me le racontait en montant.

— Ç'a été un bonheur, disait-il, que les laves aient suivi le chemin déjà tracé par d'autres, car les plus anciens n'ont pas vu la montagne en rejeter autant. Elles ont détruit le bois des Cerfs, avec la ferme qui était belle, des châtaigneraies, des vignes, des vergers qui faisaient envie, monsieur, quand on passait auprès. Elles auraient pu en ensevelir dix fois plus. Nous avions prévu l'éruption, mes camarades et moi. D'abord, en juin, il y eut des jours sans fumée, ce qui est mauvais signe, et d'autres avec beaucoup de fumée, et de la cendre. De plus, au commencement de juillet, un guide, qui s'appelle Contarini, revint de la Casa inglese avec des voyageurs dont les vêtemens avaient été complètement décolorés par les vapeurs sorties du sol. Et c'est le 9 que la montagne s'est fendue, entre la Montagnola et le Monte-Nero, avec le bruit de plusieurs centaines de coups de canon, et des tremblemens de terre et des jets de fumée. Dès le soir, on voyait déjà de Catane les nouveaux cratères et la lave, qui descendait en deux courans, en forme de fer à cheval, très rapidement. Je suis allé la voir de près, plusieurs fois, avec des voyageurs, qui trouvaient cela curieux, bien que ce soit un triste spectacle, je vous assure. Une fois notamment, l'une des premières nuits après l'éruption, nous nous sommes trouvés en face d'un fleuve de lave, large de plusieurs centaines de mètres et plus haut que les châtaigniers dans la ré-

gion desquels il entrait. Cela roulait doucement, sauf quelques blocs ardens qui se détachaient de temps en temps du sommet et galopaient à travers le bois. Mais ce qui faisait pitié, c'étaient les arbres. De très loin, ils commençaient à s'agiter, leurs feuilles tremblaient, se desséchaient en peu de minutes, et prenaient feu toutes ensemble. Le tronc, le plus souvent, ne brûlait pas, et se couchait sous le torrent... Il m'est arrivé, les nuits suivantes, de regarder, de Catane, vers le point où j'étais ainsi monté. On apercevait fort bien, sur la bande rouge du torrent, des milliers de flammes blanches qui s'élevaient, duraient quelques secondes, et mouraient. Les beaux bois de châtaigniers, monsieur, que vous ne retrouverez plus (1)!

Nous marchions cependant sous les branches, et je reconnaissais les taillis clairsemés et montans, les croupes de futaie, dont la mousse n'avait assurément jamais senti l'approche de la lave. Vers cinq heures seulement, à deux kilomètres au-delà de la casa del Bosco, nous arrivâmes à la frontière nouvelle que l'éruption venait de faire aux forêts de l'Etna. En face et au-dessus de nous, l'espace découvert planté de fougères et de touffes rondes d'astragale, au-dessus encore, la neige contenue par le mur de la Montagnola, et enfin, dominant tous ses fils innombrables, le grand cratère, si large et si doux de lignes dans le ciel lumineux. Mais à droite, à peu de distance, là où, deux ans plus tôt, j'avais admiré la teinte rousse des herbes et des bois, se dresse un rempart de lave. Les mulets s'engagent entre les blocs amoncelés et atteignent le sommet de la première vague de pierre. Nous apercevons de là le plus aride et le plus triste paysage qui puisse être imaginé : une succession de sillons monstrueux de laves mortes, noires comme les terres des pays de bruyères, hérissées de mottes qui paraissent en équilibre instable, de volutes d'aiguilles, de toitures avançantes qui forment des grottes. Nous ne découvrons rien autre chose, aussi loin que nous regardions en avant. Le fleuve a enseveli les pâturages et les bois, et nous le voyons complètement maître de la pente, jusqu'au point où elle devient plus rapide encore, et s'efface. Nous avançons très lentement, des crevasses nous soufflent au visage des bouffées de chaleur. On étouffe dans plusieurs petites vallées, et l'air froid du dehors, nous fouettant sur la crête des talus, nous rappelle seul que nous sommes à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer et par un soir d'hiver.

(1) J'ai retrouvé plusieurs traits de ce récit, dans la relation que m'a adressée depuis le savant et obligeant professeur de l'université de Catane, l'observateur qui passe une partie de sa saison d'été à la Casa inglese, M. Bartoli. Voir *Sull'eruzione dell'Etna, scoppiata il 9 luglio 1892*. Torino; tip. San Giuseppe.

Le soleil est déjà très bas lorsque nous commençons à gravir le Monte-Nero, un ancien cône d'éruption que le courant de lave de 1892 a enveloppé complètement. La pente, extrêmement raide, est couverte d'herbes folles. Nous attachons nos bêtes à l'abri, derrière une roche du sommet, et nous regardons encore. Les bouches d'éruption sont toutes voisines. Sur la pente de l'Etna, qui remonte à gauche, trois petits cratères, dont le dernier n'est pas éloigné de 200 mètres, fument, sifflent, lancent du sable et de menues pierres. Leurs bords sont tachetés de bavures de soufre. A leurs pieds, des jets de vapeur. L'activité du volcan est très diminuée, et le spectacle n'a rien d'effrayant, le jour du moins. Ce qui l'est plus, c'est de considérer, en face de soi, un second désert de laves pareil à celui qu'on vient de traverser, dont les limites se perdent dans les premières brumes de la nuit, très loin, et de se dire qu'une partie de ces laves est encore ardente et continue de couler. Laquelle? Impossible de le deviner. L'étendue est uniformément de la même couleur noirâtre qu'avaient les larves refroidies de tout à l'heure. Nous descendons en hâte, précédés du guide, pour traverser, à pied, ces nouveaux sillons énormes, au-dessous desquels la pierre est peut-être molle de chaleur. Souvent nous devons faire des détours après avoir tâté avec la main la surface des amoncellemens. Autour de nous, la lumière décroît. Nous sommes en plein chaos, escaladant, descendant les talus sans chemin tracé. Tout à coup, j'aperçois, à trente pas en avant, un ruisseau de feu. Il est large, à ce qu'il me semble, comme une de nos petites rivières à une seule arche et sort d'une ouverture en demi-cercle au milieu du grand fleuve éteint. La lave, soulevée des profondeurs jusque-là, ressemble à une barre, à un sillon de terre incandescente, qui roule lentement sur lui-même et pousse le sillon précédent. De moment en moment, elle devient plus rouge. Je la suis du regard, qui descend la montagne, et je la perds de vue. Le ciel est encore pâle. Quand je ramène les yeux, que j'avais levés vers les premières étoiles, voilées de brume, tremblantes au-dessus des terres invisibles de Sicile, ce n'est plus seulement un ruisseau de lave rouge que j'ai devant moi, mais, à des distances devenues inappréciables dans la nuit, des milliers de points ou de lignes brisées, couvrant de mailles de feu toute la pente de l'Etna. L'éruption, qui a dû être effroyable, s'est faite fantastique et superbe. On dirait une illumination sans bruit et sans reflet, d'avenues et de carrefours non bâtis, ni peuplés : des lanternes couleur de pourpre pendues au travers de forêts. Assez proche de moi, une sorte de fontaine lumineuse s'est allumée. La lave doit monter dans l'intérieur d'une pierre levée qui semble très haute. Elle apparaît au

sommet, et tombe des deux côtés en cascades. Nous sommes perdus dans ce monde étrange, incapables de paroles, ne songeant plus à l'heure...

La nuit avait complètement envahi le plateau. Il nous fut impossible de retrouver le chemin que nous avions pris, et nous revînmes au hasard, en nous guidant sur les petits cratères, maintenant coiffés d'un dôme de vapeur, que colorait en dessous l'éclair de flammes subites. Nos mulets nous avaient attendus sans briser le pauvre brin de genévrier auquel pendait leur bride. Ils remontèrent la pente ardue du Monte-Nero, traversèrent le second courant de lave, et enfoncèrent bientôt leurs pieds dans la mousse des châtaigneraies.

Alors, dans le ciel devenu d'une pureté parfaite, le croissant fin se leva. Il mit sa lueur cendrée sur les pointes des rochers, sur les troncs et les branches sans feuilles. Le rêve ne fut pas brisé. Je crois que le guide comprenait. Nous descendions dans le silence prodigieux de l'Etna, dans la fraîcheur d'une nuit qu'on eût pu prendre pour une nuit d'été. Il étendait la main de temps en temps pour nous montrer, par une échappée des bois, la partie de la montagne toute ruisselante de feux. C'était le même aspect menteur des choses, le même air d'une fête grandiose qui se prolongeait. Seulement les ruisseaux de lave semblaient se rétrécir et se rouler en colliers; les points de feu se groupaient en constellations, et quand nous fûmes à Nicolosi, nous pouvions voir encore, entre des toits et des murs, la montagne embrasée, bien haut, au-dessus des maisons endormies et tranquilles.

— Un mois plus tard, je rentrais en France. J'avais pris la route de la Corniche, et je me trouvais entre Gênes et Vintimille, tout près de la frontière française. Nous avions dû, ayant manqué la correspondance par suite d'un accident arrivé, la nuit, sur la voie, monter dans un train omnibus, qui s'arrêtait à chacune des petites stations échelonnées sur la *riviera,* et, fatigué du trajet devenu interminable, désireux de me retrouver en pays de France, je ne regardais plus que distraitement les baies, partout exquises, et les montagnes, si belles depuis San-Remo. Des voyageurs de toute sorte étaient entrés dans le wagon, en étaient sortis, sans que l'idée me fût venue, pas plus qu'à eux, d'échanger une syllabe, lorsque, à un arrêt, un vieux monsieur, aux longs cheveux en broussailles, la redingote longue battant les jarrets, s'installa en face de moi. Nous ne nous étions pas mis en route que ce voyageur expansif me demanda ma nationalité :

— Anglais?

— Non.

— Slave?

— Non, Français.

— Ah! dit-il, en levant les bras, les Français, monsieur, je les ai vus si populaires dans ce Piémont, au temps de ma jeunesse! Je suis médecin.

— Ah!

— J'ai assisté à l'entrée de vos troupes à Milan, de vos troupes mêlées aux nôtres. Vous ne pouvez vous figurer cet enthousiasme. Vos soldats changeaient de képi avec les soldats italiens. Des dames, de grandes dames, que je vous nommerais encore, les embrassaient. Les fleurs tombaient en pluie des fenêtres. Et les drapeaux, et les arcs de triomphe, et les cris répétés: « Vive la France, vive l'Italie! » Que c'était beau! Moi, j'ai soigné vos blessés, monsieur!

Je lui demandai, au hasard:

— Connaissez-vous le général F...?

— Le capitaine F...?

— Non, il est devenu général, depuis.

— Si je le connais! C'est moi qui l'ai porté! J'étais aide-major, chargé de conduire un convoi de blessés à Brescia. C'est moi qui ai descendu le capitaine, et qui l'ai mis sur la civière en arrivant dans la ville. Même, il a dit: « Que cela fait de bien! Vous me portez comme un enfant! Je ne souffre plus! » Nous pensions aller à l'hôpital. Ah! bien oui! Tout le monde, tous les riches de la ville se disputaient l'honneur de soigner les soldats français! Le reverrez-vous?

— Certainement.

— Il ne doit pas m'avoir oublié. Vous lui direz que vous avez rencontré le vieux docteur S. , qui demeure, bien inconnu, à Pieve di Secco, mais qui se rappelle avec bonheur les jours de Solférino, de Magenta, de Palestro. Hélas! monsieur, ces temps où Italiens et Français se comprenaient et s'aimaient ne reparaîtront plus!

Je lui répondis:

— *Chi lo sa?*

Il me regarda, étonné, avec une émotion qui faisait battre ses paupières, et, au moment où le train s'arrêtait, se levant pour descendre à l'avant-dernière station italienne, il me serra les deux mains:

— Vous avez peut-être raison, monsieur, *chi lo sa?*

René Bazin.

LE

MONDE ANTILIEN

I.

LES BERMUDES ET LES BAHAMA.

Depuis trois jours l'*Ocean Queen*, grand paquebot américain de l'*Atlantic and Pacific mail steamship company*, avait quitté Aspinwall, faisant route pour New-York. Sur la mer des Antilles que trouait infatigablement son hélice, pas une ride à la surface de l'eau, pas un souffle de vent dans l'atmosphère lumineuse et chaude, pas un nuage au ciel. Nulle voile à l'horizon, nul panache de fumée signalant au loin la fuite d'un bateau à vapeur. Sur le pont qu'abritait la tente, les passagers lisaient, rêvaient ou causaient, les jeunes misses américaines chuchotaient ou flirtaient et les matelots disposaient à l'arrière un piano, qu'à la requête de ses passagères, le capitaine avait fait monter du salon pour la sauterie du soir.

— Terre à tribord, héla le matelot de vigie.

Une forme indistincte et confuse se levait au large. Un voile léger l'enveloppait, dérobant aux regards des pentes abruptes plongeant à pic dans les flots. C'était la sentinelle avancée de la

chaîne méridionale d'Haïti. Longue de 380 kilomètres, orientée de l'est à l'ouest, cette chaîne projette, à l'entrée du détroit de la Jamaïque, la masse compacte du cap Tiburon ou des Requins. A notre gauche s'estompaient, ainsi qu'en un rêve, les montagnes bleues de la Jamaïque; à l'avant, mais invisibles encore, s'allongeaient les côtes de Cuba et s'ouvrait le *Paseo de los vientos*. Le monde antilien, baigné dans une mer d'azur, illuminé d'une incomparable auréole de lumière, enveloppé des effluves ardens de son soleil tropical, surgissait du sein de la Méditerranée américaine.

Les heures qui suivirent n'étaient ni pour effacer, ni pour affaiblir l'impression première. La lune déversait sa lueur blanche sur le pont où les danses succédaient aux danses. Dans sa marche rapide l'*Ocean Queen* dépassait la baie des Gonaïves, le cap Tiburon disparaissait à tribord; la Plate-forme, le Gibraltar d'Haïti, se dressait au milieu des ravins solitaires et sauvages dénommés les « Jardins du diable; » à bâbord, le cap Maisi dessinait l'extrémité orientale de Cuba. Par-delà le détroit, le lendemain, d'autres terres apparaissaient, corbeilles de verdure semées sur l'Océan, puis des îlots de corail, nus et blancs, changeant de forme et d'aspect, selon que la marée hausse ou baisse, se dédoublant, se multipliait ainsi qu'en un kaléidoscope mouvant. C'étaient les Bahama, terres naissantes que les madrépores édifient sur les cimes englouties d'un continent disparu : six cents îles et deux mille quatre cents îlots émergeant des flots et déployés en un gigantesque brise-lames, entre la houle de l'Atlantique et les côtes des Grandes Antilles.

Le monde insulaire qui, en arrière de lui, s'étend : Cuba, la Jamaïque, Saint-Domingue, dépeuplées par l'Europe et repeuplées par l'Afrique, évoque le souvenir des hardis navigateurs du xve siècle; Guanahani, aujourd'hui San-Salvador, fut, croit-on, la première terre sur laquelle Colomb reposa ses yeux, fatigués de sonder l'horizon. Plus vaste que notre Méditerranée européenne, semée d'îles autrement riches et riantes, la Méditerranée américaine n'a cependant pas le grand passé de la nôtre. Son histoire date d'hier, semble-t-il, histoire sombre comme la race qui peuple ces terres, tragique et violente comme la race qui les découvrit, histoire de rapts et de meurtres, de cruautés et de représailles, de prospérité éphémère et de misère. Mais sur elles passe un souffle nouveau; en elles, après un long sommeil, la vie s'éveille au sifflement de la vapeur, au bruit strident des machines, au tintement de l'or. Elles entrent, elles aussi, dans le grand courant de l'activité humaine, de la production, du travail, de la concurrence; si

tard venues qu'elles soient, elles révèlent ce qu'elles seront avant peu; leur rôle commence, il s'annonce important.

Elles représentent un facteur nouveau dans l'ordre des productions; non plus seulement le sucre et le café dont elles ont longtemps approvisionné l'Europe, mais les produits tropicaux dont elles détiennent le monopole et dont la consommation est destinée à prendre un essor que l'on ne soupçonnait guère. Il y a là toute une évolution en germe, évolution salutaire et féconde. Le jour est proche où les Bermudes seront converties en champs de fleurs et en vergers, où les fruits des tropiques seront, en Europe, à la portée de tous, où les ananas d'Eleuthéra, les bananes de Baracoa et des Antilles, l'avocat, le *Persea gratissima*, des Petites Antilles, la pomme cythère, la mangue, la goyave, la cherimoya de la Nouvelle-Providence figureront sur toutes les tables, modifiant et variant l'alimentation de toutes les classes, y introduisant un luxe nouveau, des articles de consommation aussi salubres et souvent plus nutritifs que nos fruits d'Europe. L'expérience en a été faite aux États-Unis; avec quels résultats, on le verra.

Il y a là aussi tout un commerce naissant, plein d'avenir, en apparence illimité, dont nous ne pouvons ni ne devons nous désintéresser. Il débute à peine et il a déjà converti de pauvres *mercantis* espagnols en millionnaires; il a déjà doublé, triplé et quintuplé la valeur des terres aux Bahama et à Baracoa, décuplé leur rendement. Dans ce champ qui s'ouvre à l'activité européenne, dans cette évolution économique, la France a un rôle à jouer, une place à prendre. Nos cultivateurs et nos horticulteurs sont nombreux, capables et intelligens, nos capitalistes sont hardis et nos armateurs entreprenans. Ils peuvent faire ce que font les Américains qui leur montrent la route, qui s'enrichissent en créant des vergers dans ces îles, en construisant pour le transport de ces produits alimentaires des vapeurs rapides, spécialement aménagés et qui cependant n'arrivent pas encore à faire face aux demandes chaque jour croissantes des consommateurs de New-York, de Boston, de Philadelphie, de Baltimore et de Chicago.

L'Europe est un bien autre marché, bien autrement peuplé et rémunérateur que ne le sont encore les États-Unis. Ce marché est à conquérir et à exploiter et, de par sa position géographique, la France a tous droits d'y prétendre. Pareille question vaut d'être examinée et les résultats obtenus par les Américains montreront ce qu'il serait possible et loisible de tenter; l'étude de ces terres, de leur sol, de leur climat, de leurs productions naturelles et de la population qui les habite mettra en relief les ressources qu'elles offrent, les cultures nouvelles auxquelles elles sont aptes et les

avantages qu'une exploitation intelligente est en droit d'en attendre.

I.

Entre la pointe méridionale de la Floride et le delta de l'Orénoque, l'Amérique insulaire déploie, en une large courbe de 3,000 kilomètres orientée du nord-ouest au sud-est, sa double traînée d'îles sur la mer des Antilles, mer intérieure, largement ouverte du côté de l'Atlantique, que le détroit de la Floride au nord, le canal du Yucatan au sud relient au golfe du Mexique et que l'Amérique centrale et le Venezuela ferment au sud et à l'ouest. Cette Méditerranée américaine qui, sous le nom de mer des Antilles, des Bahama et des Cayman, baigne les îles des mêmes noms, ne mesure pas moins de 3,017,810 kilomètres carrés, plus que la Méditerranée d'Europe, qui n'en recouvre que 2,500,000. Un long plateau sous-marin la sillonne du nord-ouest au sud-est, formant le double socle sur lequel reposent les îles Bahama ou Lucayes au nord, les Grandes et les Petites Antilles au sud. Si, à la superficie de la mer des Antilles, l'on ajoute celle du golfe du Mexique qui en forme le prolongement occidental, on obtient une nappe d'eau de 4,554,138 kilomètres carrés, dont la thalassographie est l'une des mieux connues de notre globe. On en a dessiné les passes, étudié la flore marine, déterminé la température, sondé les profondeurs; on a dressé la carte du relief orographique de la cuvette, mesuré les abîmes qui, comme celui de la « Fosse de Bartlett, » se creusent brusquement à 6,269 mètres au sud de l'île du grand Cayman, comme celui de la « Fosse du Yucatan » s'allongeant en une longue dépression de 4,500 mètres. On a relevé les contours des bancs de Rosalina, de Pedro, des Mosquitos, qui s'étendent depuis la pointe de la Jamaïque jusqu'à celle de Gracias a Dios, entre le Honduras et le Venezuela, de même que l'on a constaté, au nord de Porto-Rico, l'existence d'un gouffre de 8,431 mètres de profondeur.

De redoutables coups de vent auxquels les marins, empruntant aux Caraïbes le mot *hurakan* par lequel ils les désignent, ont donné le nom d'ouragans, soulèvent de temps à autre, mais surtout de juillet à octobre, les flots de la Méditerranée américaine. Ces ouragans sont dus aux vents de la région polaire, qui, s'engouffrant dans la longue vallée du Mississipi, déplacent d'énormes masses d'air et les entraînent dans ce bassin surchauffé, pôle de chaleur qui appelle à lui les couches froides du nord, vers lequel remonte

son gigantesque fleuve marin, le *gulf-stream*, dont le débit, de 5 milliards de mètres cubes par seconde, égale celui de 300,000 fleuves comme le puissant Mississipi.

Numériquement plus nombreuses que les Antilles et semées ainsi qu'une voie lactée entre la côte orientale de la Floride et Haïti, les Bahama ou Lucayes font partie de l'empire colonial de l'Angleterre. Elles se déploient sur une longueur de 1,300 kilomètres, affectant la forme d'une digue interposée entre l'Atlantique et les Grandes Antilles. De structure madréporique, basses et plates, étroites et toutes en longueur, elles s'élèvent rarement de plus de quelques mètres au-dessus du niveau des hautes marées. Le plateau submergé qui les porte se dérobe brusquement du côté de la pleine mer et plonge à pic, ainsi qu'une muraille perpendiculaire, dans des profondeurs de 3,000 à 4,000 mètres.

Les Anglais ne donnent le nom de Bahama qu'aux archipels du nord et du centre, désignant de ceux d'îles Caïques et d'îles Turques les groupes méridionaux. De ces îles, trente et une seulement sont habitées; la superficie totale des Bahama est de 14,553 kilomètres carrés et leur population de 55,000 à 60,000 habitans.

Au sud des Bahama s'étend la ligne recourbée des Antilles. Une vieille légende caraïbe raconte qu'aux temps passés on vit se dresser, sur la cime de la Cumbre du Venezuela, la silhouette d'un géant. Son bras puissant dessina le geste hiératique et solennel du semeur confiant à la terre féconde le grain mystérieux, et des centaines d'îles échappées de sa main s'éparpillèrent en une courbe régulière sur les eaux bleues de la mer des Caraïbes. Les plus légères portèrent moins loin. Ce furent les Petites Antilles : Grenade, Saint-Vincent et Sainte-Lucie, la Martinique, Dominique et la Guadeloupe. Les plus lourdes, les Grandes Antilles, disparurent à l'horizon lointain : Porto-Rico, Saint-Domingue, la Jamaïque, Cuba. Dans leur cycle régulier elles enserrent la Méditerranée américaine.

Ces îles sont au nombre de 92, sans compter les îlots. Une seule, Saint-Domingue, est indépendante; l'Espagne, l'Angleterre, la France, la Hollande, le Danemark et la Suède possèdent les autres, dont la superficie totale dépasse 170,000 kilomètres carrés. L'Espagne est la mieux partagée : 130,477 kilomètres; l'Angleterre vient ensuite avec 35,000, puis la France avec 2,035, la Hollande avec 1,150. Le Danemark n'en détient que 359, la Suède 21.

On les appela d'abord Indes occidentales. Colomb, qui les découvrit, se croyait au seuil de l'Inde; pour lui, ces îles étaient les avant-postes du continent asiatique. Quand on reconnut l'erreur,

ce fut pour en consacrer une autre, pour identifier ces îles avec la terre mystérieuse d'*Antilia* qui figurait sur les cartes et les portulans du moyen âge, terre fantôme que la légende plaçait par-delà les flots de l'Atlantique, qui reculait à mesure que l'on avançait, et qui n'était peut-être que le grand continent américain où le fils d'Éric le Rouge aborda vers l'an 1000. Ce nom d'Antilles a prévalu dans l'usage; par une heureuse coïncidence, il s'appliquait exactement à ces îles avancées, qui décrivaient une longue ligne au large de l'Amérique centrale. Bien qu'elles ne forment qu'un groupe géographique, l'usage a prévalu de scinder ce groupe en deux parties, les Grandes Antilles : Cuba et les îles adjacentes, la Jamaïque, Saint-Domingue et Porto-Rico; les Petites Antilles, ou « îles du Vent » et « îles sous le Vent. » Les « îles du Vent » dessinent, à l'est de Porto-Rico, une longue courbe du nord-est au sud-ouest et se relient aux « îles sous le Vent » qui bordent la côte du Venezuela.

Impatiens de pousser plus avant, les Espagnols, qui les découvrirent, ne s'attardèrent pas sur ces terres, décor pittoresque et riant, au-delà duquel ils s'attendaient à trouver la mystérieuse Cathay, au-delà duquel ils trouvèrent les antiques civilisations et les richesses du Mexique et du Pérou. Quand, plus tard, revenant sur leurs pas, ils s'arrêtèrent dans ces archipels, ce fut pour les dépeupler au profit des mines d'Hispaniola, aujourd'hui Haïti. Pour attirer les Caraïbes dans l'enfer d'où ils ne devaient jamais revenir, ils spéculèrent sur les naïves croyances de ces indigènes, convaincus qu'après la mort ils revivaient plus heureux dans des îles lointaines où le travail était inconnu, où la terre, d'elle-même, produisait en abondance fruits, fleurs, et poissons exquis. Ces îles, leur dirent les Espagnols, ils les connaissaient; les ancêtres des Caraïbes y vivaient dans l'abondance et la paix, ils pouvaient les y conduire, ils s'offraient à le faire, et ils les transportèrent à Hispaniola où, courbés sous le fouet, ils moururent à la peine, non sans avoir enrichi leurs maîtres. D'autres, emmenés sur les côtes de l'Amérique du Sud, défrichèrent les plantations ; d'autres encore, plongeurs des Lucayes, durent exploiter les côtes perlières de Cumana. Sur ce sol depeuplé où restaient seuls les femmes et les enfans, on importa des esclaves d'Afrique, on transporta des Indiens d'Amérique, on attira des indigènes des Açores, des Européens nécessiteux. Ainsi qu'en un vaste laboratoire d'expériences de croisemens humains, les races les plus diverses se superposèrent et se juxtaposèrent au gré du hasard ou des caprices de maîtres exigeans, le type le plus résistant et le plus apte survivant, se multipliant et absorbant les autres. Ce fut le noir, de beaucoup aujourd'hui

le plus nombreux et qui représente les trois quarts de la population totale.

Sous ce climat, aussi chaud, mais plus salubre que celui des côtes d'Afrique, il s'acclimata sans effort, se reproduisit, défricha et cultiva le sol jusqu'au jour où, libéré de l'esclavage de par la conscience humaine révoltée, il devint, de par le nombre, le facteur principal, maître à son tour comme à Haïti et Saint-Domingue, travailleur intermittent, content de peu, sans besoins, oisif avec délices comme il l'est partout. Mais, une fois de plus, les conditions changées vont changer à leur tour les instrumens appelés à les servir. Force est aux outils humains de se transformer en vue de l'œuvre à accomplir, force leur est d'obéir à l'irrésistible impulsion, de s'y adapter ou de céder la place à d'autres. Une fois de plus, dans ce creuset d'où est sortie la race mixte qui peuple ces archipels, l'expérience se renouvelle, dans des conditions autres, mais en vue de résultats identiques, éliminant les élémens réfractaires, multipliant les élémens dociles, substituant, si besoin en est, au nègre indolent le Portugais laborieux, l'Américain infatigable. Par la force des choses, cette évolution économique aboutira à une évolution politique, à la prédominance de la race supérieure et, dans cette race, à la predominance d'une nationalité distincte ou à la formation d'une nationalité nouvelle.

Puis, corollaire inévitable, à ces changemens ethniques correspondra une situation politique autre. De même que dans l'Afrique, dépecée par l'Europe avant l'heure où son orographie et son hydrographie enfin connues eussent permis d'asseoir, sur des données certaines, des délimitations de frontières, il a fallu créer des termes nouveaux pour exprimer des idées nouvelles : zones d'influence, sphères d'intérêts, de même ici les modifications prévues et inévitables vont déterminer un état de choses qui ne correspondra plus aux formules anciennes. On verra se produire une attraction naturelle qui ira à l'encontre des répartitions arbitraires de la politique; cette attraction naîtra, et elle est déjà née, de la conformité des intérêts. Cuba, par exemple, et aussi les Bahama et Haïti se meuvent dans la sphère des États-Unis; ils en sont le prolongement insulaire, ils n'en sont et n'en seront ni les colonies ni les possessions légales. A l'annexion qui est l'assimilation complète, au protectorat qui est la mainmise sur l'administration, se substituera une autre formule exprimant une idée différente, un état de choses analogue à la situation des États autrefois *cliens* de l'empire romain, indépendans de nom, dépendans en réalité. Les vieux liens qui rattachent plusieurs de ces terres à une métropole européenne, les conventions qui font des autres des

États autonomes, ne sont déjà plus, pour quelques-unes d'entre elles, que des mots surannés. Les idées que ces mots représentent font place à d'autres, qui se précisent, qui se désassocient des répartitions politiques, et qui répondent à une situation née d'un mouvement économique que nul ne saurait enrayer et dont on ne saurait encore mesurer et limiter la portée.

Né d'hier, ce mouvement économique s'accentue. Tout le seconde et l'incite : le sol, le climat, la colonisation et les productions. Les capitaux seuls faisaient défaut, ils s'offrent aujourd'hui, et l'Américain, qui sait calculer, compter et prévoir, sème l'or que la culture antilienne lui rend avec usure. Sous ce ciel, l'un des plus radieux qui existe, la température oscille entre les deux extrêmes de 21 et 36 degrés. La chaleur et l'humidité développent une végétation exubérante sur ce sol qui est, par excellence, celui des productions tropicales ; ces productions alimentent un commerce d'échanges avec le reste du monde, se chiffrant déjà par un total de 700 millions de francs à l'année et appelé à de bien autres résultats, étant donné le voisinage de l'Europe occidentale, distante de quinze jours au plus.

Partout, au long de ces îles, les côtes, merveilleusement échancrées, offrent des abris sûrs et profonds ; presque partout le sol est fertile, bien arrosé par les pluies, facilement irrigué par des cours d'eau. Des lignes de bateaux à vapeur relient les unes aux autres ces terres coupées par des détroits de faible longueur. Le plus considérable, celui qui s'étend entre la Jamaïque et Cuba, ne mesure pas 200 kilomètres ; le canal du Vent, entre Cuba et Haïti, n'en a que 80.

II.

Le voyageur qui, parti d'Europe, fait route vers ces îles de la Méditerranée américaine, relève tout d'abord, au sud-ouest et après quatre jours de navigation, l'archipel des Açores, possession portugaise, terre volcanique à laquelle les cendres et les scories désagrégées par les agens atmosphériques ont constitué un sol d'une grande fertilité. Sur une superficie de 2,388 kilomètres carrés, les Açores possèdent une population de 270,000 habitans. Travailleurs paisibles et de mœurs simples, ils vivent à l'aise, sans industrie, et uniquement adonnés aux travaux agricoles, surtout à la culture de l'oranger dont ils exportent chaque année des millions de fruits en Angleterre. San-Miguel, la plus grande et la plus peuplée des Açores, puisqu'elle renferme 100,000 habitans, est le

centre de ce commerce, qui a Punta-Delgada pour port et pour régulateur des prix. Ces prix varient, donnant lieu parfois à des écarts considérables. Il y a peu d'années, on vendait, à Punta-Delgada, les oranges au prix de 25 francs le mille, frais de cueillette, d'emballage et de transport à la charge de l'acheteur; en 1840, elles ne valaient que 9 francs. San-Miguel n'expédiait alors que 60,000 à 80,000 caisses annuellement, 175,000 en 1850, 600,000 aujourd'hui.

Plus à l'ouest, les Bermudes. Bien que situé encore en plein océan, entre la mer de Sargasse et le *gulf-stream*, cet archipel anglais se relie aux Bahama et aux terres antiliennes par le socle sous-marin qui le porte. Cent cinquante îles ou îlots composent ce groupe, dont la population n'excède pas 20,000 âmes et dont le climat est, après celui de certaines îles océaniennes, l'un des meilleurs qui soient, l'un de ceux où l'alternance des saisons est le mieux équilibrée. Les oscillations de la température se maintiennent entre 16 et 31 degrés; la moyenne, supérieure à celle de Madère, est de 21 degrés.

Cet archipel, relevé l'un des premiers sur la grande route océanique d'Europe en Amérique, fut longtemps l'un des moins connus et des moins visités. Mieux que la population qui l'habitait, les brisans qui l'entourent en défendaient l'accès. Seuls, les indigènes en connaissaient les passes. Aujourd'hui, des centaines de bouées tracent au navigateur une route sûre à travers ce dédale d'écueils; mais si, demain, ces bouées étaient enlevées, la côte deviendrait absolument inabordable, ainsi que le port de Hamilton, défendu par les *Étroits* de Saint-George et les fantastiques récifs qui s'allongent capricieusement jusqu'à 15 kilomètres au large.

Ici, le voisinage du tropique du Cancer et la proximité du Nouveau-Monde ne s'annoncent pas seulement par le changement de couleur des eaux, par les flots bleus et tièdes du *gulf-stream* succédant aux ondes vertes de l'Océan. Depuis plusieurs années, à ce premier caractère physique est venu s'en joindre un second, très sensible surtout de janvier en mai: le parfum que la brise emporte au large et que dégagent les fleurs d'une liliacée, le lis des Bermudes, dont les vastes cultures ont totalement modifié l'aspect de ce groupe d'îles.

L'extension de cette culture date d'il y a peu de temps; elle est due au général Russel Hastings. Le lis des Bermudes, *lilium longiflorum eximium*, est d'origine japonaise; les Asiatiques l'apprécient fort et il figurait en belle place, peint de main de maître par un artiste de Kioto, sur une pièce de soie que le mikado fit tenir, en 1867, à l'auteur de ces lignes, et sur laquelle les plantes les

plus rares de « l'empire fleuri » étaient reproduites avec un art merveilleux. On ignore la date de sa transplantation aux Bermudes ; il y a trouvé son sol et son climat d'élection et, quelques années avant la visite du général Russel Hastings, on l'y rencontrait dans presque tous les jardins. Lors d'un séjour qu'il fit dans cette station hivernale, le général fut émerveillé de la beauté et du parfum de ces lis, de leurs remarquables dimensions et de leur facile reproduction. L'idée lui vint de tirer commercialement parti de cette plante aux formes élégantes et pures, d'en multiplier les bulbes, de les expédier aux grands horticulteurs des États-Unis et aussi d'essayer l'envoi de hampes coupées. On n'ignore pas la passion des Américains pour les fleurs ; ils la poussent plus loin encore qu'on ne fait en Europe et, pour la satisfaire, ils mettent à contribution le monde entier.

C'est ainsi qu'ils ont fait venir de Quedlinburg et d'Erfurt, en Allemagne, toutes les variétés connues de roses. Ils ont édifié à grands frais, sur les rives de l'Hudson, ainsi qu'à Long-Island et dans le New-Jersey, d'immenses serres qui approvisionnent de plantes et de fleurs coupées les grandes villes de l'Union. Celles que le milliardaire Jay Gould fit construire à Irvington, dans sa propriété de *Lyndhurst Castle*, sont célèbres. Des capitaux énormes ont été absorbés par cette industrie lucrative. A mesure que le goût des fleurs se généralisait, les horticulteurs se spécialisaient. Sur les bords de l'Hudson, les uns ne cultivent que les violettes, d'autres que les roses, d'autres encore que le réséda, l'œillet, le lis. Il n'est pas rare qu'une élégante de New-York se fasse envoyer jusqu'à cent cinquante rosiers pour décorer son salon ; les roses thé sont les plus estimées.

De toutes les fleurs, celles que l'on recherche le plus, les plus rares et les plus coûteuses, sont les orchidées, ces plantes incomparables qui atteignent des prix très élevés et dont plus d'une variété a coûté la vie aux *orchidea hunters* qui les découvrent dans les marécages fiévreux et dans les forêts vierges du Brésil et des Indes. A New-York, on paie jusqu'à 25 et même 50 francs une belle fleur d'orchidée pour le corsage ou la boutonnière. L'été, on en expédie chaque jour à Newport, Saratoga, Atlantic-City, dans tous les lieux de villégiature. La mode en a fait aussi la fleur par excellence des bouquets de mariées. Un bouquet d'orchidées blanches vaut jusqu'à cinq cents francs ; on cite celui que portait, le jour de son mariage, la fille de M. William Astor, l'un des grands millionnaires de New-York. Entouré de fougères et de fleurs d'oranger, ce bouquet avait été payé 2,000 francs. Quant aux boutures, elles atteignent des prix bien autrement élevés. Très

recherchées sont aussi les grandes violettes roses, récemment acclimatées, mais dont la culture est encore incertaine et si difficile que les fleuristes ne s'engagent jamais d'avance à en livrer. Quand ils en ont, ils avisent leurs clientes, lesquelles font assaut de libéralité pour les obtenir. On les expédie dans des coffrets à air froid d'où elles ne sortent que pour briller une soirée au corsage d'une des reines de la mode.

Les horticulteurs américains firent donc aux propositions du général Hastings un accueil des plus favorables; mais, bien que la traversée des Bermudes à New-York ne prît que trois jours, les essais d'envoi des fleurs coupées ne réussirent pas; force fut de se rabattre sur les bulbes. Ceux-ci prospérèrent, et les prix offerts furent tels que le général Hastings résolut de tenter l'expérience sur une grande échelle et de s'assurer des résultats que donnerait la vente, non plus de bulbes récoltés çà et là dans des jardins négligemment entretenus, mais provenant de plantes cultivées avec soin. Il entrevoyait dans cette exploitation une source importante de profits pour les habitans; il le leur expliqua et les invita à se mettre à l'œuvre. Défians, comme tous les paysans, ils s'abstinrent, suivant avec incrédulité les essais de M. Russel Hastings; mais, quand ils virent les commandes affluer, les envois se succéder, ils s'empressèrent de suivre son exemple; aujourd'hui, riche ou pauvre, chaque cultivateur a son champ de lis dont l'étendue dépend uniquement des capitaux et du terrain dont dispose le propriétaire.

La culture en est simple, mais un sol riche et abondamment pourvu de fumier est nécessaire, car le lis est une plante très épuisante. Les bulbes sont plantés à des intervalles de 50 centimètres en août, septembre et octobre; les fleurs, au périanthe campanulé, long de 15 centimètres et du blanc le plus pur, commencent à apparaître en janvier et persistent jusqu'en mai. Ces fleurs sont portées, par groupe de huit à quarante, sur une hampe dont la longueur varie de 65 centimètres à $1^{m},30$; on a vu même une seule tige en porter 145. La récolte des bulbes commence au milieu de juin et dure jusqu'à la fin de septembre; on procède au triage des bulbes sortis de terre; ceux qui ont une taille marchande, c'est-à-dire de 15 à 25 centimètres de circonférence, sont expédiés dans des caisses de sciure de bois sur New-York, Londres et Paris, où on les plante dans des pots mis en serre pour obtenir des fleurs pendant l'hiver.

Rien de plus curieux que la puissance de reproduction de cette plante. « On peut, dit une revue spéciale anglaise, *Garden and Forest*, se procurer des bulbes, soit en semant les graines, soit en

replantant les cayeux ou des boutures de la tige défleurie. Les feuilles elles-mêmes en produisent quand on les détache du pied; chaque cayeu fournit de deux à six nouveaux bulbes, dont le tiers environ peut être vendu à la fin de la seconde année. Le marché du lis des Bermudes s'étendant de jour en jour, cette culture absorbera bientôt les 485 hectares de terre plus particulièrement appropriés à sa reproduction, que possède ce petit archipel, car il n'a rien à redouter de la concurrence des lis de Chine et du Japon qui ne peuvent arriver en Europe et en Amérique que vers le mois de novembre, et qui donnent d'ailleurs des fleurs moins nombreuses, moins belles et moins parfumées (1). »

L'impulsion donnée aux plantations de lis s'est étendue aux vergers, où les fruits d'Europe prospèrent à côté des fruits tropicaux, et à sa culture vivrière. Primeurs, fleurs et fruits trouvaient aux États-Unis un marché rémunérateur; les acheteurs visitaient les Bermudes, et leurs récits y attiraient les valétudinaires. Hamilton, capitale de l'Archipel, jolie ville, au doux climat, aux chalets de cèdre entourés de champs de fleurs où voltigent le *cardinal* d'un rouge éclatant et l'*oiseau bleu* des contes de fées, devenait une station hivernale, populaire et peu dispendieuse. Deux grands hôtels : *The Princess* et *The Hamilton*, s'y fondaient, construits par des capitaux américains et fréquentés par des touristes américains. Ouverts de décembre à mai, ils sont toujours pleins et, nonobstant leur prix modéré de dix francs par jour, tout compris, ils enrichissent leurs intelligens propriétaires.

III.

Au sud-ouest des Bermudes, et à trois jours de mer, apparaissent les Bahama, terres de calcaire que recouvre une couche d'humus si légère, que l'on peut croire que le sol fait défaut et que la roche le remplace. Elle en tient lieu, en effet, et cette roche superficielle que les nègres détachent avec des leviers, qu'ils brisent à coups de pic et qu'ils pulvérisent, donne un sol végétal d'une étonnante fécondité. « La Nouvelle-Providence, écrit M. Drysdale, n'est qu'un amas de roches, mais ces roches sont friables; arbres et végétaux y croissent ainsi qu'en pleine terre. Dans toute l'île, pas une surface nue; ici poussent les pins et le cèdre, là des masses compactes de brousses. Veut-on créer un jardin? On brûle la végétation parasite, on disjoint la

(1) Voir aussi *Revue des Sciences naturelles appliquées*, n° du 20 juillet 1890.

roche, on l'effrite et on la pulvérise; dans ce sol ainsi constitué, tout prospère. Sur la roche, perforée à l'aide de leviers, creusée à coups de pic, le nègre plante une noix de coco ; en peu d'années l'arbre a crû et, selon le dicton populaire, fournit une noix pour chaque jour de l'année. Cette même roche, facile à travailler, se découpe en blocs de toute taille; on en construit des maisons d'autant plus durables qu'exposée à l'air, la pierre durcit. »

Sur ce sol, poussière de coraux, qu'arrosent des pluies abondantes, prospèrent le palmier, le bananier, l'oranger et le citronnier, le tamarinier, l'arbre à pain et le cocotier, cent autres variétés d'arbres et de plantes tropicales. L'air est embaumé des parfums les plus pénétrans, car ici aussi les fleurs abondent, fleurs aux couleurs infiniment nuancées, aux formes infiniment capricieuses. Mais ici, surtout, se précise aux yeux du voyageur l'évolution que nous avons signalée plus haut, le réveil commercial, le mouvement et la vie qui succèdent à un long engourdissement et dont, plus au sud, dans les Grandes comme dans certaines des Petites-Antilles, nous noterons les manifestations plus énergiques encore.

Ce n'est pas à l'Angleterre, suzeraine des Bahama, qu'en est due l'initiative, mais bien aux États-Unis. Ce sont eux qui ont donné le branle, ici comme à Cuba, comme à Saint-Domingue où ils prennent pied, comme partout où abordent leurs hardis pionniers. Dans ce monde insulaire sur lequel ils débordent, ainsi que dans les trois Amériques, ils représentent le facteur actif, industrieux et ingénieux, hardi et calculateur. Ils sèment l'or et font germer la vie ; à leur contact, semble-t-il, tout s'éveille, l'homme et la terre ; sous leur impulsion, l'industrie naît, les cultures s'étendent, les plantations se multiplient. Ils sont le levain qui fait fermenter la pâte inerte. Ils achèvent l'œuvre commencée et la mènent à terme.

L'Angleterre a fait ici la sienne. Elle a pris possession des Bahama, ainsi qu'elle fait partout où un point de stratégie navale s'offre à elle. Celui-ci était de premier ordre ; il commandait l'accès des Antilles, de la mer du Mexique, du détroit de la Floride. Charles II reconnaissant en fit don à Monk, promu duc d'Albemarle, et qui lui rendait le trône d'Angleterre. Monk ne visita jamais son apanage, et le sort des gouverneurs successivement envoyés dans ce nid de pirates n'était pas pour l'encourager à s'y rendre. Le premier de ces gouverneurs, Collingworth, fut déporté à la Jamaïque par ses administrés ; Cadwallader Jones, qui lui succéda, fut par eux jeté en prison ; quant au troisième, Clarke, impatientés de l'entêtement de l'Angleterre à vouloir se mêler de leurs affaires, ils le brûlèrent tout vivant. Cela fait, ils se choi-

sirent un gouverneur à leur gré, l'un des leurs, John Teach, surnommé *Blackbeard*, Barbe-noire, déterminé pirate, qui en fit tant que force fut, sous George Ier, de lui courir sus, de le forcer dans son repaire, et de le tuer.

Aujourd'hui, les pirates ne sont plus qu'une légende : aussi l'Angleterre se borne-t-elle à administrer les Bahama, à y maintenir l'ordre quand il est de son intérêt de le faire, à gouverner, ce à quoi elle excelle, car elle gouverne aussi peu que possible, c'est-à-dire mieux que personne, ne faisant que l'indispensable, laissant à ses sujets toute liberté d'action. Ils en usent et les intérêts commerciaux, plus puissans que les liens politiques, attirent chaque jour davantage ces îles dans l'orbite des États-Unis. Ce sont eux qui ont déterminé cette orientation, qui ont créé ces intérêts ; ils les stimulent et les subventionnent ; quoi d'étonnant à ce que tout ici soit marqué de leur empreinte?

Nassau, capitale des Bahama et port de l'île de la Nouvelle-Providence, est en effet une ville plus américaine qu'anglaise. Dans le cours de sa déjà longue existence, elle n'avait jusqu'ici connu qu'une période de grande prospérité. Ce fut lors de la guerre de sécession. Le voisinage des côtes méridionales des États-Unis fit d'elle le foyer d'une contrebande maritime active et l'entrepôt du commerce du coton. De rapides croiseurs, montés par de hardis matelots, et chargés d'armes et de munitions à l'aller, de coton au retour, forçaient le blocus des ports du Sud, rapportant des bénéfices énormes à leurs armateurs et enrichissant Nassau. Capitaines et pilotes étaient alors payés 25,000 francs par voyage, l'équipage à l'avenant. On vit, en 1864, le mouvement d'échanges de ce petit port dépasser 250 millions, alors qu'à la veille de la guerre ce mouvement se chiffrait par 9,784,000 francs.

Nassau posséda alors une population flottante considérable. Les écumeurs de mer de toutes races et de toutes nationalités y affluaient, menant joyeuse vie, dépensant sans compter au retour de leurs aventureuses expéditions, jouant au bouchon avec des onces d'or sous le péristyle du *Victoria Hotel*, généreux comme des voleurs avec les négresses et les mulâtresses qui ne s'étaient encore jamais trouvées à pareille fête. Hostile aux États du Nord, sympathique aux États du Sud, l'Angleterre n'avait garde d'intervenir dans ce trafic qui faisait la fortune de sa colonie. Pendant toute la durée de la guerre de sécession, Nassau fut le théâtre de rixes et d'orgies sans fin, un véritable camp de boucaniers. On eût pu s'y croire revenu aux jours où les pirates caraïbes, aussi redoutables et aussi cruels que les Malais, régnaient en maîtres sur l'archipel et où Morgan l'Exterminateur, qui pilla Cuba, rançonna

Porto-Bello, brûla Panama, dévasta le Nicaragua et s'en fut mourir en paix, chargé de butin, à la Jamaïque, semait la terreur sur ces mers.

A ce genre d'industrie, aussi lucratif qu'éphémère, en succède aujourd'hui un autre, plus légitime et plus régulier, qui chaque année s'etend et s'accroît, qui n'est encore qu'à ses débuts, mais qui s'annonce comme devant porter loin la fortune de Nassau. C'est celui des fruits. Tout ce que les Bahama en produisent se concentre à Nassau, devenu le principal port d'expédition pour les États-Unis, mais ce que les Bahama, et avec elles Cuba, la Jamaïque, Haïti, Saint-Domingue et les autres Antilles en produisent est loin encore de suffire aux demandes. Ni le Honduras, ni le Venezuela ne parviennent à rétablir l'équilibre ; à mesure que la production grandit, la consommation augmente ; la première peut décupler sans satisfaire la seconde.

Il n'est pas de peuple, en effet, dans l'alimentation duquel les fruits entrent pour une aussi large part que le peuple américain. Dans toutes les grandes villes des États-Unis, on est frappé de l'extension croissante de ce genre de commerce. Du haut en bas de l'échelle sociale, dans toutes les classes, la consommation des fruits est énorme ; dans les États de l'est, de l'ouest et du sud, les vergers se multiplient ; ceux de la Californie sont célèbres par la variété, la beauté et la saveur de leurs récoltes, mais c'est aux Bahama et aux Antilles que l'on demande les produits des tropiques qui déjà figurent à l'importation pour un chiffre considérable.

Au premier rang, le bananier, *musa paradisiaca*. Il fut, au dire des chrétiens d'Orient, l'arbre fatal de la science du bien et du mal, celui dont le fruit savoureux tenta Ève et dont la large feuille lui servit à voiler sa nudité que lui révélait sa conscience troublée. La banane est plus salubre et plus nourrissante qu'aucun fruit ; elle est aussi plus abondante et plus appréciée des Américains ; elle convient aux enfans comme aux adultes, ne contient ni pépins ni noyaux, ne donne presque aucun déchet.

La culture, sur une grande échelle, en est de date comparativement récente. Les débuts de cette culture et les résultats qu'elle donne valent d'être étudiés au point de vue des progrès rapides d'une exploitation et d'un commerce peu connus en France et dont l'extension dans nos colonies pourrait donner d'heureux résultats. Ce qui se passe à Cuba et à la Trinidad, à la Jamaïque et aux Bahama ne saurait être indifférent pour nous, dont l'empire colonial n'est inférieur qu'à celui de l'Angleterre, s'étend sous les mêmes latitudes, jouit du même climat et renferme des terres aussi fécondes. L'initiative prise par un homme intelligent et actif fut le point de

départ de l'industrie que nous signalons et qui, dans ces cinq dernières années surtout, a créé entre les États-Unis et les Antilles un mouvement commercial nouveau, se chiffrant déjà par des millions et mettant en œuvre des capitaux considérables.

Ce pionnier se nommait Antonio Gomez ; il était d'origine espagnole et tenait, à Baracoa, un modeste magasin d'approvisionnemens : effets d'habillement pour les matelots, biscuits et porc salé, sucre et café pour les fermiers des environs et pour les goélettes côtières. Baracoa, située sur la côte nord et à l'extrémité orientale de l'île de Cuba, fut, pendant un temps, la première capitale de l'île ; mais elle ne garda pas plus de cinq ans son rang de capitale dont la dépossèda Santiago, dépossédée elle-même par La Havane. La petite ville décrut, et sa population tomba à 3,000 habitans. Son port, étroit, mais sûr, n'était plus visité que par quelques navires de cabotage venant des Bahama ou d'Haïti ; l'argent y était rare, et le commerce d'Antonio Gomez consistait surtout en échanges. Ses cliens, fermiers, planteurs et capitaines, le payaient d'ordinaire en feuilles de tabac qu'il expédiait à La Havane.

Parfois aussi les cultivateurs s'acquittaient en régimes de bananes. Antonio Gomez n'appréciait guère ce mode de payement, mais, faute de mieux, il l'acceptait et confiait ce produit encombrant, de médiocre valeur et de conservation difficile, à quelque capitaine de goélette en partance pour New-York ou la Nouvelle-Orléans, avec mission de l'échanger contre des articles fabriqués. La traversée prenait alors de douze à quinze jours, souvent plus, et les trois quarts des bananes, cueillies trop mûres et mal arrimées, se gâtaient au cours du voyage, ne laissant à Antonio Gomez que de bien minces profits ; mais il était patient et homme à se contenter de peu en attendant mieux. Sa patience fut récompensée. Un heureux envoi lui valut une commande d'un marchand de fruits en gros, ladite commande appuyée d'un acompte en argent. Encouragé par cette rentrée de numéraire que d'autres ne tardèrent pas à suivre, il lia partie avec son correspondant de New-York. Commandité par lui, il étendit ses crédits aux fermiers, crédits payables en régimes de bananes, puis il acheta des terrains qu'il planta, enfin il fréta une goélette qu'il chargea de bananes et l'expédia à New-York. La traversée fut longue et la moitié de son chargement invendable, mais le reste donna un gros bénéfice qu'il employa immédiatement à l'achat et à la mise en culture de nouveaux terrains. Les ordres d'envoi se succédaient, rapides et avantageux. Gomez traita alors avec les fermiers pour l'achat de leurs récoltes sur pied ; il construisit des hangars pour abriter les régimes que des caravanes d'ânes lui amenaient de toute la région environnante et, grâce à son activité, il en arriva à expédier régulièrement, sur le seul marché

de New-York, jusqu'à 2,000 régimes de bananes par semaine. Il les payait un franc, *en marchandises*, il les revendait de 5 francs à 7 fr. 50 *en numéraire;* aussi, nonobstant les déchets, ses affaires prospéraient.

Ce n'était encore là qu'un début; les commandes se multipliaient en même temps que les envois. Jusqu'alors on ne cultivait, à Baracoa, qu'une variété de bananes, dite *rosée;* c'est la *musa paradisiaca* des botanistes, son rendement est d'environ 25 kilogrammes de fruits par régime. Gomez avait remarqué que la banane verte, dite *porgie* ou bananier de Chine, mûrissait plus tôt, se vendait mieux et laissait un bénéfice plus considérable. Il s'ingénia donc à en multiplier la culture, et Baracoa ne tarda pas à être entourée d'une verdoyante ceinture de bananeries. Le succès de Gomez, sa fortune grandissante lui suscitèrent des concurrens, mais il avait de l'avance sur eux, et la plus-value des terrains dont il était propriétaire compensait, bien au-delà, le dommage plus apparent que réel qui semblait devoir résulter pour lui de l'entrée en scène des capitalistes américains.

Ceux-ci allaient, en effet, étendre et consolider sa fortune, tout en augmentant la leur. Attirés par l'appât de gros bénéfices à réaliser, des syndicats se constituaient pour acheter des terres, les planter et expédier des bananes dans les ports des États-Unis. D'aucuns, avec l'intention de décourager ceux qui pouvaient être tentés de suivre leur exemple, prédisaient bien, à bref délai, un excès de production et une baisse des prix de vente, mais leurs pronostics ne se réalisèrent pas; la consommation croissait et les prix se maintenaient. Chose singulière, ce ne fut qu'en 1880 que l'on s'avisa de recourir au transport rapide par bateaux à vapeur pour diminuer la perte énorme de 50 pour 100 sur les expéditions. Le résultat dépassa les espérances. Dans l'entrepont, aménagé à cet effet, les régimes étaient accrochés et maintenus à distance les uns des autres, de manière à ne pas s'entre-choquer; chaque jour on les visitait, détachant les fruits avariés dont le contact pouvait gâter les autres, et on arriva à réduire de 50 à 30, puis à 20 pour 100 le déchet occasionné par le voyage. Plus tard, on devait faire mieux encore et le ramener à 5 pour 100. Cueillies au début de leur maturité, transportées en peu de jours à New-York, les bananes y arrivaient en bonne condition.

Quelques chiffres empruntés aux statistiques américaines donneront une idée de l'importance de ce commerce. Du 1er janvier au 31 décembre 1889, les ports américains ont reçu 12,582,550 régimes de bananes. Si l'on tient compte de ce fait que chaque régime pèse, en moyenne, de 30 à 40 kilogrammes, — on en a récolté qui dépassaient 100 kilogrammes, — et se compose d'au

moins 100 fruits, on verra que l'importation de 1889 a donné un total de plus d'*un milliard et quart* de bananes; si considérable que paraisse ce total, ce n'était encore qu'environ vingt bananes par tête d'habitant. Or on peut, sans crainte d'erreur, évaluer à un minimum d'un régime par an et par tête, soit à 70 millions de régimes, le chiffre moyen de la consommation des États-Unis; ce chiffre, bien qu'infiniment au-dessous de celui pour lequel la banane entre dans l'alimentation des blancs, habitans des pays tropicaux, est déjà près de six fois supérieur à l'importation de 1889. On voit par là quelle marge énorme existe encore entre l'offre et la demande et dans quelles proportions la production devrait s'accroître le jour où les bananes entreraient, pour une part, si infime fût-elle au début, dans l'alimentation de l'Europe. Ce jour est proche; nous n'en voulons pour preuve que le nombre de plus en plus considérable de régimes de bananes qui figurent à l'étalage de nos marchands de comestibles à Paris et le fait qu'à Marseille on rencontre à chaque coin de rue des débitans de ce fruit. Ce n'est encore qu'un produit exotique, une primeur de luxe dont quelques-uns seulement ont pu apprécier les qualités nutritives et la chair fondante. Le prix en est trop élevé pour les petites bourses; mais le jour où ce prix, considérablement réduit, mettra la banane à portée de la consommation populaire, nul doute qu'elle ne trouve en France, et par la France en Europe, un débouché important. En ce qui concerne les États-Unis, il en va déjà ainsi et dans une progression bien autrement rapide.

Ce qui le prouve, c'est qu'en 1890 l'importation s'est accrue de 4 millions de régimes, 400 millions de fruits; 1891 a donné un résultat supérieur encore et, avant peu, les pays producteurs seront en mesure de fournir aux États-Unis 25 millions de régimes à l'année. Il va sans dire que Baracoa seule n'eût jamais pu suffire à une pareille consommation, bien que la culture des bananiers y ait pris un développement surprenant. Un syndicat de capitalistes a récemment acheté à Gibara, près de Baracoa, de grands terrains promptement mis en culture et sur lesquels on a déjà planté 1,300,000 pieds de bananiers dont la récolte s'effectue cette année. Les variétés adoptées sont le plantain, le *plantano* des Espagnols, et le bananier de Chine. Le premier est remarquable par son aspect grandiose et l'ampleur de ses feuilles qui atteignent jusqu'à deux mètres de longueur; ses fruits oblongs, à côtes légèrement anguleuses, contiennent beaucoup de fécule. Quand la récolte en est trop abondante, ce qui était le cas il y a quelques années avant l'ouverture des débouchés actuels, les nègres les râpaient, les pressaient et les convertissaient en une farine saine dont ils faisaient une bouillie très nourrissante. Moins élevé, le bananier de Chine

ne dépasse pas 2 mètres de hauteur. Il est très productif, comptant souvent plus de 100 fruits au régime et ces fruits sont d'excellente qualité. Sa culture est très répandue dans les îles de l'Océan-Pacifique, dans l'archipel havaïen surtout, d'où l'on exporte déjà plus de cent mille régimes annuellement sur le marché de San-Francisco.

Il n'est pas, avons-nous dit, de culture vivrière qui, sur une même superficie, fournisse une égale quantité de substance nutritive. On évalue communément à 2,000 kilogrammes de fruits le rendement d'un clos de 100 mètres carrés. Sur le même espace, le froment ne donne que 15 à 20 kilogrammes, et la pomme de terre elle même produit, en poids, quarante-trois fois moins que le bananier. Sa culture est des plus simples et des moins coûteuses, la plante, arrivée à un certain développement, n'exigeant presque aucun soin. Le prix de revient d'un régime, rendu au port d'embarquement, est de 1 franc à 1 fr. 25; le prix de vente, en gros, aux États-Unis, varie, frais de transport et de commission compris, entre 3 fr. 75 et 5 francs.

Actuellement, le transport des bananes s'effectue par des navires, dits navires à fruits, construits et aménagés d'une façon spéciale. Les machines et les chaudières sont reportées à l'arrière; ces bâtimens ont, presque tous, double hélice et leur vitesse moyenne est de 14 à 15 nœuds à l'heure. Leur coque est en acier à l'extérieur, en bois à l'intérieur. Entre cette double coque, du poussier de charbon maintient, sous les ardeurs du soleil des tropiques, une température relativement basse. De la poupe à la proue du navire règnent trois ponts superposés dont les planchers à claires-voies permettent à l'air de circuler librement. Ces navires peuvent transporter de 15,000 à 25,000 régimes d'un poids moyen de 30 à 40 kilogrammes. L'arrimage est surveillé par un *stevedore*, préposé spécialement à cette opération délicate. On compte actuellement quatre-vingt-dix navires affectés à ce genre de transport entre les Bahama et les Grandes Antilles d'une part, et les ports de New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore et la Nouvelle-Orléans de l'autre. A cette flotte spéciale, il convient d'ajouter celle de l'*Atlas Line*, de l'*Anchor Line*, du *Honduras and central American Line*, qui prennent une part importante à ce trafic.

Là ne se bornent pas les précautions adoptées pour assurer le transport, en bonnes conditions, de ces produits alimentaires, précautions qui réduisent à 5 pour 100 un déchet qui était de plus de 50 pour 100, il y a peu d'années. A Baracoa, devenu l'un des centres d'exportation, les régimes de bananes arrivaient souvent avariés des plantations d'où on les apportait à dos d'ânes; le moindre heurt suffit, en effet, pour déterminer une tache noire sur la peau

du fruit et amener, à bref délai, la fermentation. Plus de 3,000 petits ânes étaient employés à ce transport; on les rencontrait en files interminables se dirigeant vers le port, chargés, chacun, de quatre régimes grossièrement empaquetés dans des feuilles sèches. Aujourd'hui, un réseau de voies ferrées apporte, à moindre coût et sans avaries, les bananes jusqu'au quai où les navires les reçoivent et les emportent aussitôt le chargement terminé.

Au début, ces fruits acquittaient un droit d'entrée de 20 pour 100 dans les ports américains; on les tenait alors pour consommation de luxe, réservée à la table des riches; ce droit a été supprimé. Le gouvernement de Washington a compris, d'une part, l'intérêt qu'il avait à resserrer avec les pays producteurs des relations profitables, puisque ceux-ci, en échange des débouchés qui leur sont ouverts, s'approvisionnent aux États-Unis d'objets fabriqués, et, d'autre part, combien il serait impolitique de taxer un article d'alimentation peu coûteux, salubre, et que les États-Unis ne produisent pas. Encouragés par ces mesures libérales, les capitalistes américains ont donc créé de grandes plantations, non-seulement aux Bahama, à Cuba et dans les Antilles, mais à Aspinwall et dans le Honduras, créant du même coup des centres d'influence, rattachant à la grande république, par les liens de l'intérêt, des pays fertiles, ouvrant aux manufactures américaines des marchés nouveaux, s'enrichissant en enrichissant leurs voisins, en développant et multipliant les ressources de leur sol. Car si la banane tient le premier rang dans ce mouvement commercial de date récente, ce produit n'est pas le seul qui ait été appelé à trouver aux États-Unis un écoulement avantageux.

Ce qu'a été Baracoa pour la culture des bananes, Nassau l'est aujourd'hui pour d'autres fruits tropicaux dont l'exportation s'accroît rapidement. Tels la mangue, *mangifera indica*, fruit de premier ordre, dont le goût de térébenthine déconcerte au premier abord le palais des Européens, qui s'y habituent promptement et en arrivent à le proclamer l'un des meilleurs qui existent; il est celui dont les habitans des tropiques sont le plus friands; puis le chérimoya, *Cherimolia Miller*, au goût délicat et parfumé, et que les Américains désignent du nom de *Custard apple*; l'avocat, ou *Persea gratissima*, originaire du Mexique, du Pérou et du Brésil, à la chair fondante; l'*Actocarpus incisa,* ou l'arbre à pain, dont les fruits volumineux se récoltent toute l'année, à la condition de réunir sur la même plantation les espèces précoces et tardives; il est très répandu aux Antilles, ainsi que dans les îles de l'Océanie où, cuit sous la cendre, il remplace, pour les blancs en cours de voyage, le pain dont les indigènes ne font pas usage. Puis la

sapota, *Achras sapota*, fruit savoureux, d'un arbre renommé pour les propriétés fébrifuges de son écorce; la goyave, *Psidium guyaca*, aux larges baies succulentes, de la grosseur d'un œuf, à la chair sucrée, légèrement acidulée et parfumée; le tamarin, *Tamarindus indica*, au port majestueux, au feuillage épais et du fruit duquel on fabrique une boisson des plus rafraîchissantes, et bien d'autres encore affluent sur les marchés américains. Ces fruits des tropiques y font aujourd'hui partie de l'alimentation générale, alors qu'en Europe la plupart sont encore inconnus ou se vendent à des prix excessifs, comme le chérimoya, dont on peut voir de rares échantillons aux vitrines de nos grands magasins de comestibles, au prix de 5 francs pièce, alors que, sur les lieux de production, ce fruit vaut quelques centimes. Il est vrai que le chérimoya est des plus délicats, que le moindre heurt le gâte et qu'on ne le peut importer qu'avec de grandes précautions, en le cueillant avant sa maturité et en l'enveloppant de coton.

De tous ces fruits, l'ananas, *Bromelia ananas*, est celui dont la culture et l'exportation occupent le premier rang aux Bahama. La variété dite « Providence, » largement cultivée dans l'île d'Eleuthéra, y donne des produits volumineux et précoces. La plante se multiplie d'elle-même, presque sans travail pour l'agriculteur, et le fruit, dont le poids varie entre trois et quatre livres, cueilli avant sa maturité complète, se transporte facilement et se conserve bien. Réputé, et avec raison, l'un des plus parfumés que l'on connaisse, l'ananas fut, pendant plus d'un siècle, l'un des plus rares et des plus coûteux en Europe. La première fois qu'il parut sur une table française, ce fut en 1733, à Versailles, sur celle de Louis XV. Au commencement de ce siècle, on payait jusqu'à 50 et 100 francs ce fruit qui, sur les lieux de production, vaut à peine quelques sous. Aujourd'hui, démocratisé, les marchands promènent, en certaines saisons, l'ananas dans les rues de nos grandes villes; on le trouve, en tout temps, chez les marchands de comestibles et aussi, à l'état de conserves, chez tous les épiciers.

Nassau est devenu le centre de ce commerce d'exportation qui prend, avec les États-Unis, une grande extension. Une seule maison américaine de cette ville exporte annuellement un million de boîtes de conserves d'ananas; elle expédie en outre, à destination des ports américains, quinze navires transportant en moyenne six millions d'ananas frais; d'autres ont réalisé de gros profits sur les patates douces et les ignames. Partout, dans la mer des Antilles, l'or américain est venu stimuler la production de ces îles fortunées dont Christophe Colomb disait, dans une lettre adressée à Isabelle de Castille : « Ces terres dépassent en richesse et en

fertilité toutes les autres contrées, et l'emportent sur elles autant que l'astre du jour l'emporte en splendeur sur l'astre de la nuit. »

IV.

Au commerce des fruits, qui est en voie d'enrichir le port de Nassau, la Nouvelle-Providence et l'île d'Eleuthéra, les Bahama en joignent un autre, encore à ses débuts, et qui est appelé à faire la prospérité de l'île, aussi peu connue que peu peuplée, d'Andros, nom sous lequel on désigne un groupe d'îlots que séparent des bayous sans profondeur et que recouvrent des brousses, des marais et une végétation rabougrie, terre étrange, d'accès difficile et d'apparence aride. Longtemps on la tint pour impropre à toute culture. Ainsi que tant d'autres terres réputées infécondes, elle était réfractaire aux productions régionales. Inhabile à discerner celles auxquelles elle était apte, le cultivateur s'en détournait comme d'un sol maudit qu'on laisse en friche jusqu'au jour où ce que l'on appelle le hasard, et ce qui n'est que la perspicacité d'un observateur intelligent, révèle ce que ce sol peut produire mieux qu'aucun autre. Ainsi en était-il des Bermudes, ainsi en sera-t-il longtemps encore de régions déclarées stériles, parce que l'homme ignore leurs mystérieuses aptitudes, ainsi en fut-il d'Andros qu'un gouverneur clairvoyant vient de doter enfin de la culture spéciale à laquelle, semble-t-il, elle était prédestinée.

Cette culture est celle de l'agave, *Agave rigida;* son produit est une fibre souple et résistante, que les Mexicains désignent du nom de *chanvre sésal*. Plante à la souche plus ou moins enterrée et rarement élevée de quelques centimètres au-dessus du sol, l'agave est couronnée par de nombreuses feuilles imbriquées, longues de deux mètres et plus, charnues, épaisses, raides, épineuses sur leur contour et terminées au sommet par une épine plus forte et plus acérée que les autres. Des clôtures faites d'agaves sont infranchissables et une plaine qui en serait semée serait inabordable à la cavalerie: ses dards éventreraient les chevaux et blesseraient mortellement les cavaliers. L'agave est une herbe, mais une herbe gigantesque; une seule de ses feuilles constitue la charge d'un homme. L'inflorescence part du centre de la rosette des feuilles, figurant une hampe colossale dont la croissance atteint, en un mois, de huit à dix mètres de hauteur. L'intérieur des feuilles est sillonné, au travers d'un épais tissu cellulaire, par de longues fibres blanches, très tenaces, dont on fabrique des cordages aussi forts et moins altérables par l'eau que ceux de chanvre.

Ce fut sir Ambrose Shea, gouverneur des Bahama, qui dota

Andros de la culture de l'agave, non qu'il y importât la plante, elle existait avant lui, mais rare et clairsemée, les cultivateurs la détruisant comme inutile et gênante partout où elle apparaissait. Passant un jour, en cours de voyage, devant la case d'un nègre, son attention fut attirée par une corde sur laquelle séchait du linge et dont la couleur et l'apparente souplesse le frappèrent. Sir Ambrose était originaire de Terre-Neuve, pays de marins; il se connaissait en cordes, et celle-ci, soyeuse au toucher, flexible et résistante, ne ressemblait en rien à celles qu'il avait vues jusqu'alors. Il s'enquit d'où elle venait. A quoi le nègre lui dit l'avoir fabriquée lui-même avec les fibres d'une agave qui poussait dans un coin de sa cour. Après s'être convaincu qu'il disait vrai, le gouverneur n'eut plus de cesse qu'il n'eût persuadé aux habitans d'Andros de planter et d'exploiter l'agave. Il prêcha d'exemple, et, non sans peine, les convertit à ses vues. Il lui fallut, pour en arriver là, extraire des plantes existantes une certaine quantité de fibres, lesquelles, expédiées à Londres, s'y vendirent à raison de 50 livres (1,250 francs la tonne) et furent déclarées de qualité supérieure aux produits similaires du Yucatan.

En présence de ce résultat, nègres, blancs et métis se hâtèrent de multiplier l'agave. Un Écossais entreprenant acheta 2,000 acres de terre à 2 fr. 50 l'acre et installa la première plantation; après lui, et à la suggestion de sir Ambrose Shea, une compagnie se forma à Saint-John, Terre-Neuve, et obtint une concession de 18,000 acres; une autre, organisée à Londres, mit 20,000 acres en culture, et deux syndicats puissans soumissionnèrent, chacun, 100,000 acres. A côté de ces grandes exploitations, nombre d'autres plus petites se créaient, et le prix des terrains, qui était de 6 fr. 25 l'acre en 1890, s'élevait déjà à 15 francs en 1891, à 20 en 1892.

Les résultats que commencent à donner les plantations des Bahama, rapprochés de ceux obtenus dans le Yucatan, sont pour justifier les espérances conçues et les déboursés faits. Deux acres en exploitation rendent, en moyenne, une tonne de chanvre sésal. Le prix d'achat de ces 2 acres est de 40 francs; le salaire des travailleurs varie de 1 fr. 80 à 3 francs par jour, selon la saison et la localité, bon nombre d'entre eux étant pêcheurs de perles ou pêcheurs d'éponges, et, à l'époque de la pêche, occupés sur la côte. On supplée à leur absence temporaire par le travail des femmes, rémunéré à raison de 1 fr. 25 par jour. Les calculs actuels établissent qu'une tonne de fibre revient au planteur entre 250 et 300 francs. Le prix de vente oscille, actuellement, pour le chanvre du Yucatan, entre 600 et 650 francs la tonne; la fibre

blanche, de qualité supérieure, telle qu'on l'obtient aux Bahama, se vend entre 900 et 1,000 francs.

Ces prix ne sont-ils pas appelés à baisser par suite de la production accrue? Cela semble vraisemblable; en revanche, les fabricans de cordages estiment qu'une baisse des prix de la matière première amènerait une consommation bien autrement importante. Le prix actuel s'oppose à l'emploi du chanvre sésal pour les usages communs; on lui substitue le chanvre broyé. Le jour où ce prix serait réduit, et il pourrait l'être, sans diminuer les profits du planteur, par l'emploi de machines perfectionnées pour dépouiller la fibre, le chanvre sésal deviendrait d'un emploi général. Les États-Unis seuls en consomment plus de 60,000 tonnes par année et le droit qui était, récemment encore, de 75 francs par tonne, a été supprimé.

Étant donnés le prix de revient et le prix de vente, la qualité des produits obtenus et leur universel emploi, la culture de l'agave semble appelée à enrichir cette île d'Andros, impropre, en apparence, à toute autre exploitation. L'agave croît merveilleusement sur ce sol déshérité; son rendement y est ininterrompu et indépendant des saisons; le climat, comme le travail, y est donc régulier et exclut toute période de chômage.

Il faut quatre ans pour que les agaves commencent à produire des feuilles de suffisante longueur. Les plants sont alignés et espacés de 3 mètres. Deux fois par an, on bine le sol jusqu'à ce que l'agave atteigne 1 mètre de hauteur, après quoi le binage devient inutile. Dès la quatrième année, la plantation est en plein rapport et le planteur n'a plus qu'à couper régulièrement les feuilles et les décortiquer; ce travail se fait sur place. La feuille ne rendant que 5 pour 100 de son poids en fibres, le transport des feuilles à une usine centrale constituerait un inutile surcroît de dépense. Un bon ouvrier coupe par jour trente paquets de feuilles, soit cent cinquante, et une plantation bien outillée actionne une machine à décortiquer par chaque 100 acres en exploitation.

Ces industries nouvelles : culture des fruits et plantations d'agaves, se juxtaposent aux industries primitives et en quelque sorte traditionnelles d'une population noire et métisse d'environ 60,000 habitans. Elles leur impriment, par les capitaux qu'elles attirent, par les résultats qu'elles donnent et les débouchés qu'elles ouvrent, une impulsion nouvelle. Ces industries se bornaient principalement à la pêche des éponges, des huîtres perlières et des tortues. Les premiers habitans de ces îles étaient plongeurs émérites; ainsi le sont encore leurs descendans, ou mieux leurs remplaçans, car les autochtones transportés comme esclaves à Cumana, sur la

côte sud-américaine, où ils se vendaient jusqu'à 150 ducats comme plongeurs, n'en sont jamais revenus. La nécessité, et aussi le milieu, ont donc plus de part que l'hérédité à cette transmission de facultés particulières ; celle-ci n'en prouve que mieux l'adaptabilité de la race nègre et métisse qui peuple ces îles à des conditions particulières d'existence, et elle permet d'augurer que, stimulée par l'appât du gain, cette population, remarquablement prolifique d'ailleurs, pourra fournir à l'évolution nouvelle la main-d'œuvre qui lui est indispensable.

Les mêmes causes qui avaient développé, chez les Caraïbes, leurs remarquables facultés de plongeurs, — à savoir l'existence des bancs d'huîtres perlières et la merveilleuse limpidité des eaux dans lesquelles baigne le groupe des Bahama, — ont incité les noirs à demander, eux aussi, des moyens d'existence à cette industrie. Elle comporte une part de hasard qui séduit leur imagination mobile. L'accoutumance a familiarisé avec ses périls une race à demi amphibie, dès l'enfance habituée à se jouer sur les flots. Ils sont sans terreur et sans mystère pour elle. Nulle part, en effet, la mer n'est à ce point transparente, aucun large cours d'eau n'en troublant la pureté, et le sol rocailleux ne la souillant d'aucun mélange d'humus.

C'est surtout à l'extrémité orientale de l'archipel que cette limpidité est étonnante. Des roches en saillie, l'œil plonge jusqu'à 50 pieds de profondeur et discerne, sans effort, le relief du fond de sable, de cailloux et de corail. M. Ballou raconte à ce sujet que, passant il y a quelques années dans ces parages, l'un des matelots du navire sur lequel il se trouvait mourut. Conformément à l'usage, on enveloppa le cadavre dans un morceau de toile, et, après la lecture, par le capitaine, des prières des morts, on fit glisser, au moyen d'une planche inclinée, le corps dans la mer. Immobilisé par un calme complet, le navire n'avançait pas. Penchés sur le bastingage, les assistans virent le cadavre descendre lentement dans l'onde translucide jusqu'au fond où, au lieu de s'allonger, il conserva la position verticale. Les pieds effleuraient le sable, le mort restait debout, oscillant faiblement au courant, donnant l'illusion d'un vivant, remuant et agissant : « Un profond silence régnait à bord, dit-il, et nos yeux ne pouvaient se détacher de cette étrange et lugubre vision. Ce fut avec un soupir de soulagement que nous accueillîmes la brise légère qui, nous entraînant au large, nous la fit enfin perdre de vue (1). »

Cette transparence de l'eau autour des Bahama a révélé une curiosité naturelle que les hiverneurs de Nassau n'ont garde de

(1) *Due South*, par M. Ballou, 1 vol. in-8°; Houghton, Mifflin and C°, New-York.

négliger. Ils lui ont donné le nom approprié de *Sea gardens*, « Jardins de la mer. » Ce sont des bassins d'eau profonde que les récifs abritent des courans et dans lesquels se déploie cette merveilleuse végétation de l'Océan, dont la vue transportait d'admiration Christophe Colomb et le faisait s'écrier : *La lengua no basta para decir, ni la mano para escribir todas las maravillas del mar!* « La langue ne saurait dire, la main ne saurait écrire toutes les merveilles de la mer. » Cet océan qui est, pour l'homme, le domaine de l'asphyxie et de la mort, est en effet plus peuplé qu'aucune terre, plus riche en végétation qu'aucune de nos forêts vierges; cette végétation, nulle main humaine ne l'atteint et ne la mutile dans ces abîmes profonds où règne, sous les flots tourmentés, une éternelle immobilité. Dans cet étrange élément où le règne animal fleurit, où nombre d'animaux se groupent et s'épanouissent ainsi que des fleurs, où le corail s'étend en forêts purpurines, *coralium decus liquidi*, disait Priscien, les couleurs les plus charmantes, les nuances les plus délicates attirent et charment les regards.

Ces « jardins de la mer » renferment des plantes infiniment variées; on y discerne la merveilleuse floraison des polypes, leurs fleurettes blanchâtres et diaphanes sortant d'un mamelon rose, renflé en forme d'urne, s'ouvrant et se refermant, au rapide et gracieux sillage de poissons zébrés de mille couleurs. On y voit les luminaires, aux courroies artistement frangées et plissées, les agares aux formes d'éventails, les algues roses, brunes, vertes, les madréporaires tachetées, le zoanthe aux cent bras, sans cesse en mouvement, les astræa aux lamelles étoilées, les gorgonia et les « plumes de mer, » oscillant aux courans ainsi que des buissons fleuris à la brise.

Les indigènes confectionnent, pour les étrangers qui visitent ces jardins de la mer, des appareils primitifs, sortes de boîtes vitrées qui, étendant le champ de la vision, permettent d'observer, jusqu'au fond des bassins, les manifestations multiples de cette végétation sous-marine qui abrite et nourrit tout un monde d'animaux, lesquels se recherchent ou se fuient, se caressent avec amour ou se déchirent sans merci, qui rampent et courent, volent et nagent, s'enfouissent dans le sable ou gîtent dans des cavernes, s'édifient des demeures ou s'attachent aux rochers. Colomb signalait à sa royale maîtresse l'intensité de vie végétale, la multiplicité et l'infinie variété des poissons sur ces côtes. Les galères, *physalies pélasgiques*, abondaient, alors comme aujourd'hui, cheminant à la surface, parées des plus riches couleurs, déployant à la brise leur petite voile de pourpre ou d'azur qui entraîne une nacelle de nacre. Si charmantes, si inoffensives qu'elles soient en apparence,

ces galères sont redoutables, comme en fait foi le témoignage du père Dutertre. « Je ne l'eus pas plus tôt prise, écrit-il, que toutes ses fibres m'engluèrent la main, et à peine en eus-je senti la fraîcheur, car elles sont froides au toucher, qu'il me sembla avoir plongé mon bras, jusqu'à l'épaule, dans une chaudière d'huile bouillante, et cela avec de si étranges douleurs que, quelque violence que je pusse faire pour me contenir, de peur qu'on ne se moquast de moi, je ne pus m'empescher de crier par plusieurs fois à pleine teste : miséricorde, mon Dieu, je brusle, je brusle ! »

La pêche des éponges, des tortues et des perles occupe aux Bahama environ 500 embarcations montées chacune par huit hommes. On recueille les éponges par des fonds marins qui varient entre cinq et vingt-cinq brasses, dans les eaux chaudes ou tempérées, dans les localités les mieux abritées contre les courans ; elles sont toujours adhérentes à des corps inorganiques ou même organiques. On en connaît plus de 300 espèces ; les plus recherchées sont les éponges blondes de Syrie, de Venise et des côtes de Barbarie. Celles des Bahama sont de qualité inférieure, affectées aux usages communs, parfois pêchées au trident, ce qui a l'inconvénient de les déchirer en les arrachant au rocher. La pêche s'en effectue par une mer calme ; quelques gouttes d'huile jetées sur l'eau, dont elles effacent les rides, permettent d'apercevoir les éponges qu'un plongeur va détacher avec un couteau. Empilées sur le pont, exposées aux rayons brûlans d'un soleil tropical, ces éponges, chargées de matières animales, exhalent une odeur infecte ; les pêcheurs n'en ont nul souci, et si l'espace manque sur le pont, ils les entassent dans l'entrepont, ne quittant les lieux de pêche qu'après avoir complété leur chargement. De retour à terre, les éponges sont séchées à l'air, lavées, nettoyées et classées en lots mis en vente. Les acheteurs, après examen, déposent, sur le lot qui leur convient, une enveloppe sous laquelle est mentionné le prix auquel ils l'évaluent. Le lot échoit au plus offrant. La valeur des éponges actuellement exportées des Bahama ne dépasse pas encore 1,500,000 francs par an.

On a exagéré l'abondance et surtout les dimensions des tortues de mer qui hantent les bancs des Bahama. L'espèce la plus fréquente, et dont on fait en Angleterre une importante consommation, est la tortue franche, ou *Midas*, animal lourd, doux et timide dont le poids excède rarement 100 kilogrammes et le diamètre 150 à 160 centimètres. On les pêche d'ordinaire au harpon, quelquefois au moyen de poissons vivans dressés à cette chasse et nommés poissons pêcheurs, ou *sucets*. Les indigènes les appellent *revés*, du mot espagnol *reversi*, parce qu'à première vue on est tenté de prendre leur dos pour leur ventre. « Ces poissons, écrit M. Frédol,

dans son curieux ouvrage *le Monde de la mer* (1), portent au sommet de la tête une plaque ovale à rebords charnus, formant deux séries garnies sur leur bord de petits crochets qui ressemblent aux pointes d'une carde. Les pêcheurs tiennent plusieurs sucets dans des baquets pleins d'eau, et chaque nacelle a son baquet particulier. Quand on voit quelque tortue endormie, on s'en approche sans bruit, puis on jette à la mer un de ces poissons. Aussitôt que celui-ci aperçoit le reptile, il se précipite sur lui et s'y cramponne fortement avec sa dilatation céphalique. Le revé, dit Colomb, se laisserait mettre en pièces plutôt que de lâcher le corps auquel il adhère. Le poisson étant attaché à une longue corde tressée avec de l'écorce de palmier, au moyen d'un anneau dont sa queue est garnie, les pêcheurs tirent cette corde et amènent dans leur barque le poisson et la tortue. Quand cette dernière est prise, on détache le sucet en lui imprimant un mouvement d'arrière en avant, lequel fait renverser instantanément tous les crochets. » On évalue à près d'un million de francs la valeur des tortues et des écailles exportées.

Les plongeurs de cet archipel se livrent, avons-nous dit, à la pêche des huîtres perlières, ou *pintadines*, dont les valves fournissent la nacre, et le parenchyme les perles. Celles des Bahama sont légèrement teintées de rose, d'où le nom « d'îles aux perles roses, » sous lequel les Américains désignent communément les Bahama. Ce genre de pêche, qui offre l'attrait et l'aléa du jeu et peut, en une journée, enrichir un plongeur ou l'heureux acheteur d'un lot de pintadines groupées au hasard et vendues de même, passionne la population noire et lui fait tenir peu de compte des misères et des fatigues du métier. Le plongeur reste, en moyenne, 25 à 30 secondes sous l'eau et ramène, chaque fois, deux ou trois pintadines. En général, il plonge à douze ou quinze reprises dans la journée, ce qui donne de trente à quarante pintadines par pêcheur. Déposées sur le rivage, étalées sur des nattes de sparterie, les huîtres sont fréquemment mises en vente sans être ouvertes. Elles contiennent ou ne contiennent pas de perles, quelquefois de la semence de perles seulement. Aux Indes, sur les côtes de Perse et d'Arabie, on laisse d'ordinaire les huîtres se putréfier, ce qui prend une dizaine de jours, puis on les jette dans un réservoir d'eau de mer, on les ouvre, on les lave et on les livre aux *rogueurs*, qui en extraient les perles et en détachent la nacre. Aux îles Bahama, les pêcheurs ouvrent immédiatement les bivalves avec un couteau et récoltent les perles en écrasant le mollusque entre

(1) 1 vol. in-4°; Hachette et Cie.

leurs doigts. Ce travail est moins sûr que le procédé des Indes, mais il a l'avantage, prétend-on, de mieux conserver aux perles leur fraîcheur et leur orient.

Le rendement de la pêche perlière dans la Méditerranée américaine a décru et ne saurait se comparer à celui de la mer des Indes, et cependant ces côtes des Antilles ont fourni quelques-unes des plus belles perles connues. On cite celle offerte à Philippe II d'Espagne; elle était de la grosseur d'un œuf de pigeon et évaluée à 100,000 livres; on cite aussi celle de Léon X qu'un joaillier vénitien lui vendit 350,000 livres. Ces prix sont peu de chose encore comparés à celui payé par le shah de Perse pour une perle des Indes achetée à Califa par le voyageur Tavernier et revendue au shah 2,700,000 francs.

Les perles recueillies par les pêcheurs des Bahama sont nettoyées avec de la poudre de nacre qui leur donne de la rondeur et du poli, puis passées au crible pour en déterminer la taille et la valeur : — « Ces cribles, écrit M. Lamiral, au nombre de onze, sont faits de manière à pouvoir s'enchâsser les uns dans les autres; chacun d'eux est percé d'un nombre de trous qui détermine la grosseur des perles et leur donne un numéro commercial. Ainsi le crible n° 20 est percé de vingt trous, et les cribles n°s 30, 50, 80, 100, 200, 600 et 1000 sont percés d'un nombre de trous égal à ces chiffres. Les perles qui restent au fond des cribles n°s 20 à 50 sont comprises sous la dénomination de *mell* ou perles de premier ordre. Celles qui traversent les cribles de 100 à 800 sont de la classe *vadivoo* ou perles de second ordre. Enfin, celles qui passent au travers du crible n° 1000 appartiennent à la classe *tool* ou semence de perles et sont de troisième ordre. » — Les perles vierges, ou *parangons*, que l'on ne trouve qu'isolées et dans le tissu de l'animal, globuleuses, ovoïdes ou piriformes, se vendent à la pièce.

Quant à la nacre, dont on fait, notamment en Chine et dans tout l'extrême Orient, une grande consommation, elle se divise en nacre franche, bâtarde blanche et bâtarde noire : la première est la plus recherchée; la coquille dont on la détache est aplatie et légèrement concave; l'intérieur, d'un blanc éclatant, reflète les couleurs de l'arc-en-ciel, seulement le bord de la partie nacrée est arrêté par un signe bleuâtre.

V.

Nassau, port de l'île de la Nouvelle-Providence, est devenu le centre du commerce maritime qu'alimentent les productions di-

verses de l'archipel des Bahama. Construite sur la côte septentrionale de l'île, la ville déploie en façade, sur trois kilomètres au bord de la mer, ses villas espacées, ses cases, ses entrepôts que domine un monticule sur lequel s'élèvent la résidence du gouverneur-général et une colossale, mais médiocre statue de Colomb. L'exubérante végétation jette, avec une superbe indifférence, sur l'ensemble disparate, sur les cases des métis, sur les huttes des nègres comme sur les demeures élégantes des blancs, son manteau de verdure et de fleurs. Au long des primitives clôtures de pierres sèches, serpentent les lianes, se détachent en rouge vif les pétales du *coral vine* et les fleurs odorantes du jasmin jaune. Les roses rouges et blanches, les lauriers-roses s'élèvent en buissons touffus, et le *night blooming cereus* entr'ouvre, au soleil couchant, ses larges corolles nocturnes, d'un blanc de neige et de $0^{m},30$ de circonférence.

Le port, en eau calme et profonde, est abrité du large par Hog-Island, récif en forme de brise-lames, et fréquenté par de nombreuses goélettes de cabotage et les navires affectés au transport des fruits à destination des ports américains. Sous les hangars construits au long des quais, pendent les régimes de bananes, s'entassent les couffes d'ananas frais, s'empilent les boîtes d'ananas conservés, de gelée de goyaves, de flacons de fruits de toute sorte, puis les oranges, les citrons, les noix de coco, les écailles de tortue, les colliers d'éponges, et, commerce naissant, les caisses de plantes des tropiques. Dans les rues, les négresses, bariolées d'étoffes voyantes, accroupies devant des calebasses, tentent la cupidité des acheteurs en leur offrant des lots de pintadines fraîchement pêchées ; d'autres vendent des nacres, des camées et les coquillages aux nuances infiniment variées qui sont l'un des plus charmans produits des Bahama. Près d'elles, les métisses, légèrement et coquettement vêtues de blanc, étalent sur des nattes de curieux échantillons de l'industrie locale : cannes d'ébène, de bois de fer, d'oranger, de cocotier, d'autres faites de l'épine dorsale du *whip-fish* (poisson fouet), qui abonde sur les côtes. Plus loin, d'autres exposent en vente des paniers finement tressés et de formes bizarres remplis de fruits ou de fleurs harmonieusement groupés.

C'est surtout aux abords du *Royal Victoria hotel* que ce commerce est, du matin au soir, en pleine activité. Ce *Royal Victoria hotel*, construit par le gouvernement anglais, mais depuis longtemps exploité par des Américains et, notamment, au début, par M. Lewis Cleveland, frère du président actuel des États-Unis, est le plus important édifice de Nassau. Aménagé pour les valétudinaires qui viennent chercher ici un climat doux et un air salubre, il renferme plus de trois cents chambres donnant toutes sur de

larges vérandahs qui les abritent des ardeurs du soleil. La table est bonne, le service suffisant. Tous les samedis soir, un bal réunit dans les salons de fête les pensionnaires de l'hôtel et les résidens de la ville. Sous les vastes portiques, dans les hautes salles, partout des fleurs, de la verdure, de grands fauteuils à bascule, des hamacs, tout le confort dont les Anglo-Saxons aiment à s'entourer. Ici, la vie matérielle n'est pas dispendieuse et, tout en ne faisant payer à leurs hôtes qu'un prix modéré, les propriétaires du *Royal Victoria hotel* font d'excellentes affaires.

Autour de ce point central gravite tout le commerce de détail de Nassau, se groupent les oisifs en quête de nouvelles, les bateliers et les cochers en quête de cliens. Sur la place qui fait face à l'hôtel, à l'ombre des *ceibas* séculaires dont les racines rampent au-dessus du sol, formant des bancs naturels, circulent ou reposent, dans de coquettes attitudes, les mulâtresses sveltes, aux fines attaches, aux œillades engageantes, beautés peu farouches, vendeuses de fleurs naturelles et aussi de fleurs artificielles faites de menus coquillages artistement groupés. Pour le voyageur débarqué d'Europe ou des États-Unis, Nassau est bien la porte du monde tropical qui s'étend plus au sud, de Cuba, de Saint-Domingue, de la Jamaïque; cette ville personnifie le printemps perpétuel, avant-garde de l'été torride que ne tempèrent plus les brises de l'Atlantique.

Mais, ni cette végétation luxuriante, ni cette population de descendance africaine, ni le pavillon anglais qui flotte sur les Bahama, ne masquent aux yeux de l'observateur la réalité des faits : la prépondérance, ostensible et visible, des États-Unis. Ici, au seuil d'accès de la Méditerranée américaine, l'influence de la grande république se révèle, l'ombre qu'elle projette s'étend. On devine que si ces terres ne lui appartiennent pas, elles sont siennes de par les intérêts, les capitaux engagés, le commerce maritime, les colons, et que la suprématie de l'Angleterre n'est déjà plus que nominale. Ce que nous notons ici, nous le constaterons mieux encore de l'autre côté du canal de Santarem, dans la « perle des Antilles, » à Cuba, à Saint-Domingue, plus bas encore, à la Jamaïque. Si, par le fait de la distance, les Petites Antilles échappent encore à cette influence, on peut, sans crainte d'erreur, affirmer que la moitié, et la plus considérable du monde antilien, gravite dans la sphère des États-Unis et que la suzeraineté de l'Angleterre et de l'Espagne n'y sera bientôt plus qu'un mot sonore et vide.

Est-ce à dire que ces îles deviendront américaines, qu'elles sont appelées à constituer, dans un avenir prochain, des États nouveaux formant partie intégrante de la grande fédération? Nous ne le

croyons pas plus que nous ne croyons à l'annexion du royaume havaïen, que nous ne croyons à l'expansion territoriale des États-Unis en dehors du continent américain. La république ne franchira ni les mers ni même un détroit pour s'annexer une terre insulaire et y deployer son drapeau. Elle restera ce qu'elle est, puissance continentale, la troisième du monde, après la Chine et la Russie, comme superficie et comme population, la première comme richesse, bientôt peut-être aussi comme étendue, mais ce qu'elle est appelée à gagner en superficie sera aux dépens de ses voisins continentaux. Oncle Sam est un propriétaire sage, un administrateur prudent. Il a façonné et arrondi son domaine, il l'a élargi d'un océan à l'autre, il l'a fait d'un seul tenant et il entend le maintenir tel. Sa *manifest destiny* est la possession de ce continent. Pacifiquement ou autrement, il poursuit son idée d'en devenir maître et, pacifiquement, il le peut ; c'est affaire de temps, de patience, et peut-être aussi d'argent.

Il est jeune encore ; il peut et sait attendre, saisir l'occasion, il l'a prouvé dans sa guerre avec le Mexique. Il est économe et s'entend en bons placemens ; il l'a prouvé en achetant la Louisiane à la France, la Floride à l'Espagne, Alaska à la Russie. Nonobstant les brusques à-coups que déterminent dans la politique d'un grand pays les institutions républicaines, trop souvent à tort dénoncées comme incompatibles avec une politique traditionnelle, il a la sienne et, jusqu'ici, ne s'en est pas écarté, malgré les tentations, les offres faites, les occasions propices. Ni Walker, maître, un instant, du Nicaragua, ni les flibustiers, maîtres de Cuba, ni les colons américains, maîtres d'Hawaï, ne l'ont pu persuader de leur venir en aide, d'étendre la main pour prendre ce qu'ils le pressaient d'accepter. Ce n'est donc ni son ambition que nous entendons accuser, ni ses convoitises que nous prétendons dénoncer. Notre but est autre : nous nous proposons de montrer comment le libre jeu des intérêts matériels détermine, dans une partie du monde antilien, une évolution profonde, de dire ce qu'est ce monde, le rôle qu'il est appelé à jouer dans le mouvement économique moderne, la part légitime qu'y prétendent les États-Unis et aussi les avantages que nous devons et pouvons en recueillir. Ils sont, nous espérons le prouver, plus sérieux qu'on ne croit.

C. DE VARIGNY.

UN

ILLUMINÉ MODERNE

LAWRENCE OLIPHANT.

I. *Memoirs on the life of Lawrence Oliphant, and Alice Oliphant his wife*, 2 vol., by Margaret Oliphant. Londres; Blackwood, 1891. — II. *Episodes in a life of adventure*, 1887, *Sympneumata*, 1885, *Scientific Religion*, 1888, by Lawrence Oliphant. — III. *Modern Messiahs and Wonder-makers*, by William Oxley.

I.

Un jour, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile de saint Luc, le démon enleva le seigneur Jésus sur la cime d'une haute montagne, et lui montra en un instant tous les royaumes de la terre avec toute leur gloire. « Ils sont à toi, lui dit-il, il n'y a en qu'un que je me réserve : peu t'importera d'ailleurs, ce n'est que ce petit pays qui s'étend au nord de l'île anglaise. On le nomme l'Écosse. » Ainsi parla le Mauvais, et depuis ce temps, on dit qu'il a toujours régné au-delà des monts Grampians.

Telle est la légende, et vraiment cette race écossaise, sous son apparence froide, son enveloppe de chair solide et massive, est d'une extraordinaire sensibilité nerveuse. Chez nulle autre les histoires d'apparitions, de pressentimens, de communication psychique à distance ne sont aussi fréquentes et n'obtiennent autant de crédit. Le diable, au lieu de n'être, comme chez nous, qu'une espèce d'entité théologique, y est bien réellement « celui qu'il ne faut pas nommer, » le rôdeur éternel prêt à sauter sur l'homme à

l'appel de son nom, et pour une raison toute semblable, à l'égal du plus imprononçable des blasphèmes, le mot « Enfer » est proscrit du vocabulaire de la bonne compagnie. Ceci jettera peut-être une lueur sur le côté le plus étonnant de ce Lawrence Oliphant dont je vais parler, et qui fut, avec Thomas de Quincey, l'esprit le plus étrange de l'Angleterre contemporaine. Qu'un homme à la fois grand journaliste et grand voyageur, tout en menant la vie la plus active et la plus saine, tout en faisant ce métier de correspondant d'un grand journal anglais qui nécessite un cerveau vif et sûr, apte à voir les résultats immédiats des événemens sans jamais plonger dans les chimères ; appartenant par la naissance à un monde aristocratique, et choyé pour son esprit, pour sa beauté et ses manières dans les salons les plus exclusifs d'une société exclusive entre toutes; romancier satirique des plus fins en même temps, — qu'un tel homme ait été le plus fougueux des mystiques, se soit abandonné à la direction d'une espèce de commis-voyageur en spiritisme, génie douteux, et en tout cas rustre parfait, que tout en écrivant pour le *Times* et le *Blackwood Magazine*, et en sortant d'une conversation avec lord Dufferin à Constantinople ou avec la reine Victoria à Windsor, il crût entretenir un commerce familier avec les « Esprits supérieurs et invisibles qui peuplent la terre, » — c'est, on l'avouera, un spectacle singulier. Et l'étonnement augmentera si l'on voit qu'à travers des désillusions tragiques et des aberrations mystiques et sensuelles qui firent de lui, si je puis dire, une espèce de Verlaine agissant ses rêveries, au lieu de les rythmer, ce personnage extraordinaire eut sur l'organisation de la société, sur le travail manuel, sur le mariage, des idées en somme très analogues à celles de Tolstoï, qu'encore plus que Tolstoï il s'efforça de vivre ses théories, et mourut en pleine foi dans la réalisation prochaine de son impossible évangile.

Écossais, le fils de sir Anthony Oliphant l'était de race, de mœurs et de naissance. Jusqu'à treize ans, tandis que son père remplissait les fonctions de gouverneur de Ceylan, il vécut avec sa mère dans les environs de Stirling. A cet âge tout est vision pour l'enfant, ses impressions sont presque des rêves. Au moment où il allait raisonner et classer ces impressions, on le dépaysa brusquement, on le transporta dans l'Inde, la terre des merveilles et des monstres, on lui donna pour ainsi dire une seconde enfance. Puis il repartit pour l'Europe, mais à peine passa-t-il un an au collège d'Éton. Ses parens firent un grand voyage à travers le continent, il les accompagna. Deux ans il *roula*, — l'expression est de lui, — de France en Allemagne, d'Allemagne en Suisse, et de Suisse en Italie. Nouvelles visions, qui se peignaient dans un cerveau parfaitement vierge de tout enseignement d'école. Lawrence apprit à regarder, à

imaginer, jamais à raisonner. Ceci sert beaucoup à expliquer son étrange carrière. Lui-même a appelé cette façon originale d'acquérir la connaissance « l'éducation par contact. » Ajoutez que les choses qu'il voyait étaient de nature à frapper son imagination. On était en 1847, au moment où l'Italie cherchait à secouer la domination de l'Autriche, où le sentiment de l'unité nationale naissait de la haine qu'inspiraient l'étranger et les petits gouvernemens qui s'appuyaient sur lui. Lawrence vit quelque part le peuple soulevé dresser des échelles contre la maison de la légation autrichienne, abattre les armes impériales et les fouler aux pieds. Et lui, sans aucune passion politique, mais pour le plaisir de l'action, il se joignit à la foule, traîna avec dérision ces emblèmes détestés jusqu'à la *Piazza del Popolo* où un grand tribun qui s'appelait Ciceroacchio, — un beau nom, — et qui était aussi marchand de bois, fournit sur la réserve de ses chantiers, de quoi les brûler; et le jeune Écossais applaudit quand il vit la princesse Pamphili Doria, qui passait en voiture, arrêtée par la foule, obligée de descendre et de mettre elle-même le feu au bûcher... De pareils spectacles se gravent profondément dans la mémoire. Quand on ressent en entrant dans la vie des émotions si violentes, on est bien près d'avoir besoin, pour le reste de ses jours, de telles émotions ; on veut voir les choses elles-mêmes et non leur ombre figée dans un livre, on prend l'habitude de n'être pas éperdu au milieu d'elles, d'en percevoir tous les tumultueux détails ; enfin on acquiert les qualités idéales d'un grand reporter : aimer à voir, savoir voir, savoir sentir.

Ce fut ainsi que Lawrence devint journaliste, presque sans s'en douter. Son père pourtant en voulait faire un jurisconsulte. Quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans, son « éducation » fut considérée comme terminée, et il fut du premier coup bombardé *barrister* (avocat) près la cour suprême de Ceylan. En un an, l'adolescent eut à défendre vingt-trois Hindous accusés de meurtre. Pauvres diables! On ne nous dit pas combien furent pendus. Mais surtout il jouit du luxe large de la vie coloniale dans l'Inde, fréquenta une société aristocratique et hautaine, chassa le tigre, traversant la péninsule de Calcutta au Népaul pour trouver un vrai pays de chasse, infatigable, débridé, courtisant les jeunes filles qu'il trouvait sur sa route, « furieusement, écrit-il à sa mère, parce qu'il n'a pas le temps de s'arrêter, » si plein encore d'une surabondante activité sanguine qu'il fait avec son compagnon de voyage, le prince Jung Bahadour, un concours de saute-mouton. Le prince fut battu à plates coutures, mais il se rattrapa en prouvant qu'il faisait supérieurement la roue. De ce *trip* à travers l'Inde, il résulta un petit volume, le premier livre de Lawrence. Il avait vingt et un ans.

Cependant, sir Anthony trouva sans doute que ce sportsman littérateur était un juriste insuffisant : il l'envoya étudier le droit à Londres. Lawrence n'y tint pas longtemps : il se sauva le plus loin possible à travers toute l'Europe, à travers les plaines russes jusqu'à Moscou, jusqu'à Sébastopol. A cette époque, nul ne savait que la guerre qu'on pressentait, et à laquelle l'Angleterre prit la part que l'on sait, aurait la Crimée pour théâtre. Ce fut chez le jeune homme une espèce d'inspiration, le flair du journaliste subodorant d'avance le pays où il va se passer quelque chose. Aussi, quand au moment de s'embarquer, lord Raglan, le généralissime de l'expédition anglaise, le fit appeler pour lui demander des renseignemens sur cette côte de la Mer Noire alors presque inconnue, eut-il un transport de joie et d'espoir. Sans doute il allait faire partie de l'état-major, et qui sait, peut-être rédiger le plan de campagne? Lord Raglan l'oublia parfaitement. Ce fut lord Elgin qui l'emmena en qualité de secrétaire à Washington pour discuter les termes d'un important traité de commerce entre l'Angleterre et les États-Unis. Lawrence prit une part considérable et fatigante aux négociations qui consistèrent principalement à griser avec méthode les augustes sénateurs delégués à la discussion de ce grand œuvre diplomatique. De Washington il passa avec son patron au Canada, où il fut pendant quelques mois surintendant des affaires indiennes : simple prétexte à naviguer en canot à travers les grands lacs, à tenir de grands conseils-médecine avec les Peaux-Rouges, et à écrire un nouveau petit livre, très amusant et très pittoresque.

Mais gouverner même des Indiens tatoués, c'est encore être fonctionnaire : Lawrence ne pouvait pas être fonctionnaire. Quelques mois plus tard, il revenait à Londres avec une idée romanesque, vaillante et impossible. La guerre de Crimée durait toujours, et la Russie ne semblait pas encore près d'être vaincue. En Europe, elle résistait dans Sébastopol, en Asie elle avançait vers Kars. Eh bien, il fallait l'attaquer par le Caucase oriental, s'allier à Schamyl, le bandit patriote, le chef des montagnards à l'héroïque auréole, qui écrasait les bataillons russes à coups de rochers précipités du haut des ravins escarpés, et dont les compagnons fanatisés se faisaient tuer, après avoir repoussé quatre assauts, quand, bloqué dans une caverne, il s'évadait en se laissant glisser, à l'aide d'une échelle de corde, dans un précipice où coulait un torrent qu'il franchissait à la nage. Quel allié pour l'Angleterre, que ce Tcherkesse acrobate! Lawrence partit pour Constantinople, importuna éloquemment de son rêve l'ambassadeur anglais, lord Stratford. Celui-ci, en souriant, essaya de calmer ce jeune homme, qui se figurait tout comprendre, quand il ne savait que tout imaginer. Le *Times*

l'avait nommé son correspondant, et il partait de là pour rêver tout de suite l'ambassade de Constantinople ou un siège au parlement, pour le moins. En attendant, il s'en alla croiser sur les côtes de la Caucasie avec lord Newcastle. Cela le rapprochait de Schamyl. Le verrait il? Il vivait de cet espoir. Et tandis qu'il le cherchait en chassant sur la côte, son âme de wiking rêvait aussi de batailles sur mer et de furieux abordages. Il y avait un vaisseau de guerre russe, là-bas, derrière une île; rien n'était plus simple que d'aller l'attaquer une nuit. « C'est contraire à mes ordres, répondait flegmatiquement le capitaine du *Cyclope*. — Qu'importe, répliquait-il, on réussit d'abord, on s'excuse après! » Ce correspondant de journal se battait avec délices. Il « jouait à la guerre, » suivant son expression. Un jour, le vieux général turc Skander se plaignit de cet officier qui commandait une batterie et n'avait pas d'interprète. — « Mais ce n'est pas un officier, lui dit-on, c'est un gentleman anglais qui s'amuse. »

Enfin, les préliminaires de la paix furent signés. Triste aventure pour un *war correspondent*. Rudyard Kipling, dans son beau roman *the Light that failed*, analysé ici même, les a merveilleusement décrits, ces dilettantes de la guerre. J'en connais quelques-uns et je vous jure que la peinture n'est point fausse. Ils se rongent, se consolent en écrivant leurs souvenirs dans une revue, ou en fabriquant la trentième contrefaçon de la bataille de Dorking. Surtout on cause le soir, au club, en absorbant force *whiskies and sodas*. « Vous savez, il y aura bientôt du grabuge dans les Balkans... Nous allons reprendre l'offensive au Soudan. » Et l'on regarde des cartes, on fait des itinéraires. La vie parut donc terriblement banale à Lawrence à son retour en Angleterre, si banale même qu'il faillit, pour se distraire, se compromettre dans une petite entreprise qui frisait la piraterie. Il s'engagea dans une troupe de flibustiers qui s'en allait porter secours à je ne sais quel général révolté du Nicaragua. Fort heureusement il fut cueilli à temps par un vaisseau de guerre anglais qui arrêta l'équipée du sujet de la reine Victoria. La première campagne de Chine, qu'il fit avec lord Elgin en 1857, — envoyant toujours des correspondances au *Blackwood-Magazine*, — ne lui parut qu'un jeu d'enfant indigne de lui et, — voyez la malchance, — elle lui fit manquer la guerre d'Italie!

Quand il arriva à Londres, on annonçait que le Piémont nous cédait Nice et la Savoie, ce que les Anglais virent d'un fort mauvais œil, naturellement, et Lawrence avec indignation. Il partit immédiatement pour Nice, « afin d'appeler à la résistance le patriotisme languissant de ses habitans. » Nice ne bougeant pas, il passa en Savoie, trouva là, paraît-il, plus de sujets d'espoir, écrivit au parlement piémontais de retarder la ratification du traité, parce

qu'il se faisait fort d'amener un soulèvement, soupa avec Cavour, qu'il jugea « un gros homme solide, avec une forte tête carrée, des lunettes et une bonne intelligence pratique, mathématique, sans héroïsme, sans principe et sans génie. » Il intrigua, s'agita, agita, n'obtint rien et s'irrita, comme si tout devait céder devant lui, « qu'une si bonne cause fût ruinée, et qu'une canaille comme l'empereur emportât tout devant lui sans que personne bougeât un doigt. » Il y avait bien Garibaldi, mais le jeune aventurier ne faisait même pas grâce à son confrère le chevalier errant. « Tous ces Italiens, écrivait-il, avec tout leur patriotisme, sont aussi puérils, aussi chimériques que possible, et Garibaldi est le pire de tous. Pas moyen de lui fourrer dans la tête un plan pratique pour le salut de son pays. C'est la nature la plus aimable, la plus honnête, la plus innocente, un chef de guérilla numéro un, dans le conseil un enfant. »

Le chef de l'expédition des Mille n'était peut-être point tant innocent, ni si enfant. Lawrence avait peut-être une certaine tendance à juger les gens sur la mine. Pourtant cette espèce de campagne qu'il fit dans ce qu'on pourrait appeler la diplomatie volontaire semble avoir attiré les yeux du gouvernement anglais; il avait aussi des amis chauds et fort bien en cour qui sollicitaient pour lui : d'emblée on le nomma premier secrétaire à la légation de Yeddo qui venait d'être créée. Justement le chef de mission n'avait pas pris possession de son poste : le jeune homme allait donc pour entrée de jeu remplir, comme chargé d'affaires, les fonctions de ministre plénipotentiaire; il entrait par la plus belle porte dans cette carrière pour laquelle il se croyait tant d'aptitude. Mais le ciel avait décidé qu'il ne serait jamais ambassadeur : il n'avait pas plus tôt pris possession de son poste qu'une grande émeute éclatait contre les étrangers, la maison de la légation était prise d'assaut et un grand diable de samouraï assénait à Lawrence un superbe coup d'une épée à deux mains qui devait le pourfendre, et qu'il put parer à moitié avec un fouet de chasse. Il en fut miraculeusement quitte pour passer trois mois dans son lit, « troussé comme un poulet » et pour perdre l'usage de quelques doigts de la main gauche. Mais sa mère ne voulut plus entendre parler de cet affreux pays du Japon où l'on coupait en morceaux les chargés d'affaires de la Grande-Bretagne : elle força Lawrence à donner sa démission.

Il reprit donc une fois de plus son métier de grand reporter guerrier, courant là où on se battait, du Danemark à la Pologne, où il assista à l'insurrection de 1863, de Pologne en Autriche. Entre temps il revenait à Londres, où il était devenu l'homme à la mode par excellence, choyé, caressé, appelé dans toutes les

sociétés, précédé partout d'une réputation d'excentrique paladin, d'héroïque casse-cou, mais en même temps d'homme qui a beaucoup vu, beaucoup retenu, capable d'émettre une opinion originale et fondée. Il prenait une part active à la rédaction du *Hibou*, une petite feuille rédigée par l'aristocratie pour l'aristocratie, et où les indiscrétions diplomatiques se mêlaient assez étrangement aux scandales de société; écrivait un roman, *Piccadilly*, dont certaines parties, vraiment étincelantes, firent croire qu'un nouveau Thackeray allait apparaître; enfin, en 1867, il fut envoyé par les électeurs du bourg de Stirling, en Écosse, à la chambre des communes. Sa réputation était faite ; à peine âgé de quarante ans, il était député, universellement connu, remarqué partout, consulté souvent, et la reine le faisait appeler parfois à Windsor pour le faire causer de ces choses d'Europe, qu'il avait su si pittoresquement voir, et si bien décrire. Dans les réticences de Mme Margaret Oliphant, sa parente, dont les deux volumes ont servi de base à cette rapide étude, on croit deviner aussi qu'il avait une liaison avec une mondaine très brillante alors, une liaison dont lady Oliphant gémissait parce qu'elle était à la fois une sainte femme et une mère jalouse. — Tout cela, Lawrence le quitta d'un coup pour aller en Amérique retrouver dans un désert un illuminé spirite que ses disciples appelaient un prophète, et le monde un bateleur.

II.

En 1859, comme Lawrence était à bord d'un vaisseau qui le ramenait de Chine, où il avait fait une campagne de près de deux ans, ses amis le virent un matin apparaître tout pâle sur le pont. « Mon père est mort, dit-il, il m'est apparu cette nuit. » Quand le navire toucha Colombo, une dépêche y attendait Lawrence. Sir Anthony était mort, en effet, dans la nuit même où son fils avait cru voir son ombre.

Cette aventure mystérieuse était faite pour émouvoir une imagination ardente. D'autre part, si, comme on l'a vu, l'éducation du jeune homme avait été très négligée, il n'en était pas de même de son instruction religieuse. Sa mère, évangéliste rigide, pleine d'une foi tendre et obstinée, avait pris un soin passionné de lui faire partager sa croyance. A courir le monde, cependant, Lawrence avait cru perdre le droit de se dire membre d'une confession religieuse quelconque : mais il avait conservé, comme malgré lui, la passion des discussions religieuses, la folie de l'examen personnel. Il adorait sa mère, ayant eu le bonheur de la connaître encore toute jeune et très belle, ce qui mêle toujours à l'affection filiale le sentiment, non pas plus profond, mais plus vif, d'une sorte

d'admiration confiante. Il la tenait au courant de ses doutes, et tous deux, à travers les océans, débattaient des questions théologiques. Lawrence n'insistait pas beaucoup dès lors sur la divinité de Jésus-Christ : un courant violent porte les protestans anglo-saxons à s'occuper de morale, et non de dogmes, et sans nier ou affirmer les mystères, ils les laissent dormir. Comme la plupart d'entre eux, il acceptait donc les enseignemens de l'Évangile, mais tous les cultes lui semblaient d'inconvenantes plaisanteries, ou des hypocrisies ridicules. « Auparavant c'était l'homme du monde qui persécutait le saint, maintenant c'est le saint qui persécute l'homme du monde. » Quand on a vu les missionnaires à l'œuvre, on ne peut avoir pour eux qu'un profond mépris : ils sont violens, ambitieux, assoiffés de pouvoir, sinon de fortune, suscitant des difficultés diplomatiques pour satisfaire un but en somme personnel, risquant parfois leur peau, c'est vrai, mais se disant que s'ils triomphent, c'est avec l'autorité spirituelle qu'ils obtiendront la temporelle, puisque partout, sauf en Europe et en Amérique, les deux sont inséparables. Les évêques anglicans ne sont pas faits pour inspirer plus de respect. Ils sont trop riches, aiment le billard, la chasse et le porto. Au fond, tous les chrétiens sont de faux chrétiens qui disent professer une religion de charité et de renoncement, vivent dans le luxe, se moquent de leur prochain et abusent de lui comme ils abusent de leur religion même. Lawrence a vu en Chine un aumônier dire aux soldats : « Qu'importe le feu de l'ennemi, c'est le feu de l'enfer qui brûle, et si vous faites votre devoir, vous l'éviterez. » Ce qui voulait dire : « Tuez, et votre âme sera sauve. » O Jésus, étaient-ce là ton exemple et ta parole !

C'est ainsi qu'il démolissait toute la société moderne en même temps que la religion qu'elle prétend respecter, qu'il lui adressait les critiques mêmes que Tolstoï répétera vingt-quatre ans plus tard dans *Ma religion*. Et lui aussi se posait la question : que faire ? En attendant, il se laissait aduler dans les salons de Londres et écrivait des romans, tout en sentant grandir dans son âme une dédaigneuse horreur de lui-même. Or, un soir qu'il sortait d'une noble maison de Grosvenor Square, un homme qui le poursuivait depuis quelque temps le prit par le bras. C'était une sorte de prédicateur populaire mystique, d'une réputation douteuse, ayant appartenu jadis à l'Église swedenborgienne qui existe encore en Angleterre et a même une branche à Paris. Tandis que l'homme parlait, d'une façon un peu sauvage, Lawrence sentit se rompre les liens lâches qui l'attachaient encore au monde. « Quel besoin, disait le nouvel apôtre, y avait-il de garder les vieux symboles? Le Père et le Fils ne font qu'un. Il n'y a pas une Trinité, mais une

Binité, le divin Père et la divine Mère, éternels générateurs, comme l'a vu Swedenborg. Qu'importe, d'ailleurs. Il ne s'agit pas de croire, mais d'agir ; toute religion actuellement est creuse, irréelle. Prêtres et fidèles manquent au seul enseignement, l'abandon de soi-même, unique moyen de communier avec Dieu, d'arriver à comprendre la vie. Eh bien, lui, Thomas Lake Harris, il apportait la doctrine au monde. « Vivre la vie, » c'était son seul principe, le mot que répétaient chaque jour ses disciples, dans la petite communauté qu'il avait fondée à Brocton, en Amérique, et cela signifiait qu'il fallait renoncer à son existence propre pour posséder la seule éternelle, celle de l'univers.

« Pour cela, il n'est pas besoin d'avoir une croyance plutôt qu'une autre, toutes sont bonnes, il faut seulement vivre comme Jésus a vécu, quitter toutes choses, sa fortune, ses amis, sa place dans la société, se faire nu, naïf, obéissant, aimer son semblable et travailler de ses mains. La première chose à laquelle l'homme se heurte dans ce monde, c'est cet infernal principe de la concurrence qui pourrit dans sa racine l'amour du prochain. C'est ce principe qu'il faut abominer, mais sans renoncer à aucune des découvertes modernes qui font la vie meilleure. Au contraire, plus spirituel on deviendra, plus pratique on sera en même temps ; il faudra conquérir l'art, la science, l'industrie pour la cité de Dieu jusqu'à ce que viennent les temps où il est dit que les rois de la terre lui apporteront leur gloire et leur honneur. Mais il faut commencer soi-même par travailler de ses mains, et de même que l'embryon humain passe dans le sein de sa mère par tous les états de développement où se sont arrêtés les animaux, du protoplasme au mammifère, de même l'homme doit reproduire en raccourci tous les états successifs de la civilisation, agir humblement de son corps dans les œuvres dites serviles avant d'arriver à la royauté de l'esprit ; car ces œuvres sont saintes et vénérables, elles mènent à Dieu. Enfin, il faut fouler aux pieds les rires et les dédains du siècle, se bien persuader que si Jésus revenait parmi nous et se mettait à vivre comme il a dit qu'il fallait vivre, on l'enfermerait dans une maison de fous. »

On voit les étranges ressemblances de ces théories avec celles de Tolstoï, mais Harris allait beaucoup plus loin, ne tenant pas à prêcher dans le désert. Il sentait bien, en thaumaturge qu'il était, que, si l'on fait table rase des anciens mystères, il en faut ériger d'autres, car l'humanité ne peut obéir aveuglément qu'au miracle, à ce qu'elle croit sans le comprendre, puisque cela seul est au-dessus de la critique. Cet élément de mystère, Harris crut le trouver dans le spiritisme. Allan-Kardec avait fait en Amérique des prosélytes nombreux et fanatiques, les États-Unis se peuplaient de médiums. Le peuple yankee, si profondément réaliste, s'éprenait de la doc-

trine, parce qu'elle est la forme la plus matérialiste du spiritualisme religieux auquel il veut continuer à croire; les journaux s'emplissaient de récits d'apparitions et de communications extraterrestres, et la masse des curieux, intéressés, repoussait les explications scientifiques boiteuses risquées par Faraday. Un instant on put croire que le nouveau monde allait avoir une religion neuve; les solitudes où l'homme venait à peine d'entrer, et où la nature est triste et terrible, semblaient frémir du souffle des esprits évoqués.

De ce spiritualisme si grossier, Harris tira des conséquences extraordinaires et ingénieuses. Ses disciples croyaient, d'après sa prédication, « qu'il existe bien réellement une seconde vue au moyen de laquelle nous pouvons pénétrer les brouillards de cet univers et nous mettre en rapport avec celui qui fut jadis un homme, justement afin d'établir avec nous une parenté humaine. Du moment qu'on peut entrer en relation avec les mauvais esprits qui maintenant, comme jadis, peuvent prendre possession et détruire physiquement et moralement ceux qui ne leur résistent pas, on peut entrer en relation avec Dieu, dont la présence est prouvée par des manifestations d'un caractère nouveau à nos expériences, mais qui ont déjà eu lieu dans le passé. Le souffle de Christ, lorsqu'il descend dans l'homme, se fait connaître par des sensations physiques, la vie roule à flots dans les veines, on éprouve irrésistiblement conscience qu'il vient de nouveau sur terre avec tout son pouvoir et toute sa gloire, pour habiter en nous, et grandir nos facultés. Ceux qui alors s'abandonnent à lui entièrement, sans réserve, qui sont prêts à mourir à leur vieille nature, ceux-là, même sur terre, reçoivent l'afflux divin, sont régénérés, capables d'agir avec puissance sur autrui. Christ est incarné en eux pratiquement, dynamiquement; ils le sentent corporellement vivre en eux par des sensations physiques, et principalement par une modification de la respiration naturelle, devenue plus rapide. Cela paraît absurde : c'est pourtant promis d'un bout à l'autre des évangiles. »

Ainsi du moins l'affirmait Lawrence lui-même, entièrement converti, devenu une chose entre les mains du prophète. C'était dans des terres nouvellement ouvertes par le pionnier, à Brocton, sur les bords du lac Érié, que ce singulier pasteur d'hommes avait établi sa communauté. Oliphant, le *swell* des salons de Londres, le correspondant batailleur, s'y rendit pour accomplir le noviciat imposé aux disciples. On lui donna pour cellule un grenier meublé d'un unique matelas et de beaucoup de caisses d'oranges vides, inappréciables pour servir de tables et de commodes, puis on lui fit nettoyer une grande écurie. Durant des jours et des jours, il

charria du fumier et de la boue, absolument seul, dans un silence de sourd-muet, car parler était interdit, et c'était aussi un muet qui lui apportait sa nourriture. Puis, quand il avait fini sa tâche, à neuf heures du soir, et qu'il revenait rompu jusqu'à la mort, on l'envoyait encore souvent tirer de l'eau pour la cuisine jusqu'à onze heures. C'était l'hiver et ses doigts se glaçaient. Cependant la maison était pleine de médiums et de possédés qu'on conduisait à Harris pour qu'il chassât les démons qui les affligeaient. Parfois ces « infernaux, » comme on les appelait, étaient très actifs, et toute la communauté devait veiller pour sauver ceux qui étaient infestés, car on croyait les démons plus puissans durant le sommeil, et pour cette raison, pendant des mois entiers, des possédés étaient presque privés de dormir : certaine femme, particulièrement, devait veiller vingt et une heures sur vingt-quatre et être employée aux travaux les plus rudes qu'on pouvait trouver. En expulsant les mauvais esprits, c'était la coutume de concentrer fixement son esprit sur le principe du mal jusqu'à ce qu'il prît une forme définie, visible. Alors tous criaient avec une ferveur frénétique : « Seigneur, Seigneur, liez-le! » Quand la crise était passée, on demeurait toute la nuit à prier pour maintenir les démons vaincus.

Harris était maître absolu des âmes et des corps, il les disposait en groupes de trois ou quatre, et si « leurs influences magnétiques se nuisaient, » il les désunissait violemment, séparant les mères de leurs enfans, les maris de leurs femmes, les amis des amis quand ils s'aimaient trop, « jusqu'à ce que l'affection ne fût plus égoïste, mais se changeât en un immense amour spirituel pour la race, et qu'au lieu d'agir et de réagir sur un seul, elle se répandît sur tout l'Univers, — afin que le royaume de Dieu fût enfin sur la terre. »

En 1868, la mère de Lawrence, convertie également, vint rejoindre son fils à Brocton. Le tyran spirite l'envoya aux cuisines, et elle, la femme d'un chevalier anglais, lady Oliphant, lava la vaisselle. Elle dut faire plus encore. C'était l'âme la plus pure, la plus innocente qui fut sur terre ; elle avait une vertu blanche et frissonnante d'hermine ; la plus grande souffrance de sa vie avait été la liaison de son fils avec la dame mystérieuse dont Mme Margaret Oliphant nous parle à mots discrets. Son fils alors avait failli perdre son âme et de plus, il n'avait plus été tout à elle, cette femme avait voulu le lui prendre. A la mère immaculée et froissée le prophète ordonna d'écrire à celle qui avait mené Lawrence dans les mauvais chemins, afin qu'elle aussi fût régénérée, et s'en vînt au bord du lac Érié vivre la vraie vie en travaillant de ses mains. Malgré sa profonde ignorance, une ignorance de moine visionnaire du XIe siècle, il inspirait une vénération sans bornes. On ad-

mirait ses luttes contre les démons qui venaient le hanter, et à la tête desquels était l'esprit désincarné de Cagliostro, on lisait avec épouvante les poésies que ces démons lui avaient dictées, les *Chants de Satan*, dont l'imbécillité obscène est en effet quasi miraculeuse. C'est qu'aussi il avait tout l'air d'un prophète et les dons d'un thaumaturge. Parfois, on entendait changer sa voix claire et vibrante, on eût dit tout à coup qu'elle venait de très loin, que ce n'était pas lui qui parlait, mais l'esprit lui-même. Sa beauté était harmonieuse comme celle d'une statue, avec un type hébreu prononcé ; ses longs cheveux noirs, qui blanchissaient un peu, tombaient en boucles sur ses épaules, et sous ses sourcils proéminens et buissonneux ses yeux creux jetaient des éclairs, puis se vidaient, mornes, tournés pour regarder en lui-même la force intime qui l'inspirait. Nul n'eût pu dire son âge : certains jours, il était si vénérable qu'il semblait avoir atteint les limites extrêmes de la vieillesse ; d'autres fois, ses narines ouvertes, sa bouche vive et chantante lui donnaient vingt-cinq ans. Ces contrastes étaient si brusques qu'ils inspiraient une sorte d'inquiétude attirante comme un abîme. Et les femmes qui l'avaient approché ne le quittaient plus.

La colonie de Brocton n'était pas un couvent industriel comme la Grande-Chartreuse, ou agricole comme la Trappe. On n'y faisait pas de vœux perpétuels. Quand Harris croyait être maître d'une âme, il la renvoyait dans le monde, sûr qu'elle était à lui. Quand Lawrence eut passé trois ans à conduire des chevaux, le prophète lui dit : « Va-t'en, rentre dans ton monde, reprends ton métier, agis comme si extérieurement tu étais libre : mais n'oublie pas que tu m'appartiens, et qu'au moindre signe tu devras revenir ici traire les vaches et faucher le foin. »

Le disciple partit donc ; on lui accordait une petite rente mensuelle jusqu'à ce qu'il pût trouver un travail profitable, non-seulement à lui, mais à la communauté. Lawrence avait apporté de grands biens à Brocton, et il en était toujours nominalement propriétaire, mais comme tous les frères il les avait abandonnés pratiquement à Harris : celui qui vivait dans l'intimité de Dieu n'en était-il pas le meilleur gérant ? Et de fait, il les employait lucratitivement, achetant des terres, spéculant à la Bourse de New-York.

La pension qu'il avait donnée à Lawrence était si faible que celui-ci dut voyager d'Amérique en Europe en troisième classe, et se loger à Londres dans un taudis. Mais du moins trouva-t-il tout de suite l'emploi qu'il était venu chercher. La guerre franco-allemande venait d'éclater, il partit comme *war correspondent* du

Times. Durant toute la campagne il suivit les deux armées, sautant de l'une à l'autre, « franco-maniaque » d'instinct, prétendait-il, mais pas assez pourtant pour s'aveugler sur les véritables intérêts de son pays en cette occasion. La France avec sa flotte était l'ennemie née de l'Angleterre, et l'Allemagne, d'autre part, l'ennemie née de la Russie, ce qui fait qu'en somme il vit notre écrasement en spectateur un peu moins que désintéressé. S'il constatait, — sans le publier, de crainte de se brouiller avec l'état-major, — « que les troupes allemandes pillaient effroyablement, » il déclarait aussi, délibérément, « que rien n'était plus lâche et plus misérable que la conduite des troupes françaises. » La guerre finie, la Commune allait lui donner de l'ouvrage; il assista à ses débuts, mais brusquement il courut au Havre et s'embarqua, laissant le *Times* se débrouiller comme il pourrait. Le prophète l'avait rappelé, mais non point rappelé par une lettre, ce n'est point de cette sorte vulgaire qu'agissent les prophètes : en autororisant son disciple à accepter les fonctions de *war correspondent*, il lui avait donné un *signe*. Il le protègerait au milieu des batailles jusqu'au jour où une balle viendrait casser une vitre au-dessus de sa tête. Cela, c'était le signe : il devait alors revenir en Amérique.

On apprendra avec stupeur que Lawrence fut six mois sans voir de carreau cassé.

Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que le *Times* n'en voulut pas de sa fugue à ce collaborateur fantasque. Il le nomma, après son retour d'Amérique, son correspondant « en pied » à Paris, situation qu'occupe aujourd'hui M. de Blowitz, son successeur et son vivant contraire. L'importance du journal qu'il représentait, son activité dévorante le mirent naturellement en évidence. Le malheur des temps nous rendait la sympathie de l'Angleterre indispensable; aussi M. Thiers s'efforçait-il de charmer et de capter le journaliste dont les dépêches contribuaient si puissamment à former l'opinion anglaise. Un jour même, il lui proposa en riant, — mais on rit toujours, pour commencer, — « d'acheter le *Times*. » L'affaire ne se fit pas, si toutefois affaire il y avait, ce qui m'étonnerait. L'idée d'acheter le *pontifex maximus* de la presse anglaise est si triomphalement ridicule que je doute qu'elle ait jamais existé ailleurs que dans le chimérique cerveau de son correspondant, alors en pleine expansion de bonheur.

Il croyait fermement dans sa religion librement choisie, il avait fini son temps d'épreuves, repris avec la permission du maître sa place dans la société pour laquelle il était né, et sa plume de journaliste. Tout était neuf alors. L'avenir de la France était un mys-

tère passionnant, on ne savait si l'Allemagne n'allait pas éprouver quelque remords d'avoir laissé sa victoire incomplète; on ignorait quel gouvernement allait naître, il y avait trois prétendans, des communistes sanglans des blessures reçues, décimés, mais prêts à se venger; des royalistes qui se croyaient bien près d'être vainqueurs, et des républicains anxieux du sort de cette république sortie d'atroces défaites. Et dans Paris en cendres, cependant, les étrangers revenaient déjà, par habitude d'abord, et aussi par curiosité. Tant de familles françaises étaient en deuil ou ruinées qu'il n'y avait plus guère que ce monde cosmopolite qui reçût et donnât des fêtes. Ce fut dans ce monde-là, dont il était le lion, que Lawrence rencontra celle qu'il devait aimer par-delà la mort.

Les gens qui l'ont connue disent qu'elle était très belle et singulière. Elle avait cette voix des Anglaises, qui, parlée, est une musique d'oiseau ramageur, quelque chose d'admirablement délicat, de vif et de volontaire en même temps, l'intelligence d'un homme et l'intuition d'une femme, des yeux bleus et verts, changeans et profonds, où semblait dormir le secret d'une science inconnue, — les yeux de la Ligeia, d'Edgar Poe, — et son nom était, comme elle, joli et un peu mystérieux : elle s'appelait Alice L'Estrange.

Elle aussi, elle était rongée du mal de croire, la « maladie sacrée » d'Héraclite, elle avait soif d'une religion qui la satisfît, à laquelle on pût se donner tout entière. Le Dieu des chrétiens, qui permet la douleur et le mal, ne lui paraissait plus qu'un faux dieu, et les cultes chrétiens, asservis au monde, des cultes méprisables. Il lui fallait une croix. Quand Oliphant lui parla de Brocton et du Prophète, son cœur s'enthousiasma. « Vivre la vie, » n'était-ce pas sentir en soi Dieu lui-même, communier avec lui vraiment, physiquement, aimer en son époux, non plus lui-même, mais l'humanité, mais l'univers, exaltant ainsi l'amour jusqu'aux extrêmes limites que puisse supporter l'âme humaine? Et pour cela, il n'y avait qu'à rejoindre la communauté de Brocton, revenir à la simplicité par de rudes travaux et mettre sa fortune et son âme entre les mains du Père! C'était trop peu pour un si grand bonheur. Elle croyait à Harris, s'abandonnait à lui. Jamais on ne vit tel mariage dans si haute société. Il fut impossible de rédiger un contrat : quand on demanda à Lawrence ce qu'il possédait, il refusa très catégoriquement de le dire pour ne pas gêner la gérance du Prophète. Il s'opposa également à l'application du régime dotal aux biens de sa femme : une fois ceux-ci devenus inaliénables, elle n'aurait pu les déposer aux pieds de Harris. On juge de quel œil la famille L'Estrange regardait le fiancé. L'autocrate religieux auquel il sacrifiait tout aurait dû, lui au moins, lui montrer quelque gratitude : il lui asséna

sur la tête le plus formidable coup dont on puisse assommer un fou amoureux. Il lui défendit de se marier.

Le besoin de commander, de manier des âmes était devenu chez lui plus fort que l'intérêt. On lui offrait une fortune nouvelle à englober dans celles qui chaque jour élargissaient Brocton. Cela ne suffisait pas. Qui disait que cette jeune femme, sur laquelle il n'avait pas mis sa forte empreinte, n'allait pas lui voler Lawrence, sa conquête? Et puis la communauté réagissait sur le pasteur. Si Lawrence devait trouver sa contre-partie, n'était-ce pas à Brocton même, parmi les initiés? Car tout homme ou toute femme a sa contre-partie, les époux sont désignés de toute éternité. Seulement parfois l'un des deux est déjà « de l'autre côté, » dans le monde des esprits, et alors le vivant reste sur terre, isolé en apparence, mais en communication occulte avec son conjoint céleste : mariage secret et divin, le plus délicieux de tous, puisqu'il donne ici-bas la sensation de l'absolu. Aussi le Prophète fit-il écrire par une « mère » dans laquelle il avait mis son autorité, — et ce n'était pas lady Oliphant, toujours esclave et qui continuait à laver la vaisselle, mais peut-être l'ancienne amie d'Oliphant, — il fit écrire au fiancé que la voie droite était « purification d'abord, mariage ensuite. » Et l'ordre venait, formel, avec des mots doux et faux, des mots du nouveau patois de Chanaan : « Si cette chère enfant veut s'abandonner entièrement à Dieu, accepter toutes les épreuves auxquelles elle sera soumise et se préparer à servir comme servante dans le nouveau royaume de Dieu, alors peut-être le Père vous réunira-t-il plus tard, quand et comme il lui plaira, et si vous êtes vraiment destinés l'un et l'autre. »

Il ordonnait, les deux disciples obéirent. Alice partit pour Brocton, afin d'apprendre à aimer Christ et l'humanité avant son époux. Elle et Lawrence avaient mis leur âme entre les mains de Harris ; dans leurs lettres, séparés par l'océan, ils ne se parlaient pas d'eux, mais de lui. Cette mère qui avait envoyé la condamnation, il fallait l'aimer. « Verse ton cœur en elle, disait le fiancé, dis-lui bien tout, et si tu peux, appelle-la ta mère. » Il lui recommandait surtout d'obéir au Prophète ; il était rude, vulgaire, n'avait jamais vécu dans le monde, sa parole était farouche, à certains momens il était presque « repoussant. » Pourtant il fallait l'accepter, toute force venait de lui, et quand il sentait la moindre froideur à son égard, il arrêtait tout le travail de régénération. Leurs existences étaient *emmaillées* dans la sienne, leur souffle mystique était mêlé au sien. « Surtout, ajoutait-il héroïquement, faisons en sorte que le monde ne l'accuse pas, ne croie pas que c'est lui qui ordonne : ayons l'air libre!... Obéis au Père, va, sa présence est terrible, mais bénie. Moi, j'ai obéi,

quand je suis entré à la chambre des communes. Tout le monde et moi-même s'attendaient à quelque chose d'extraordinaire, à une révélation politique. J'ai reçu de lui l'ordre de ne pas parler, et je me suis tu. »

Aux côtés de lady Oliphant, qu'on maintenait parmi les servantes sans parvenir à la régénérer, parce que son âme délicate et souple ne se brisait point, et conservait des doutes, Alice fit son noviciat avec un enthousiasme ardent et humble. Elle avait tout accepté, son servage, et le renvoi de son mariage à une date lointaine qu'elle ne verrait peut-être jamais. Quand elle se crut « prête, » elle écrivit à l'autocrate pour se remettre entre ses mains, ouvrant son âme devant lui, sans rien cacher, sans un mot d'orgueil ou de reprise, ainsi qu'il était ordonné. Elle lui dit tout, quels avaient été ses doutes, et quelles ses tristesses, et son mépris du Dieu qu'on lui avait enseigné, et comment Lawrence était venu, et lui avait montré le vrai sentier. Elle se mettait toute aux pieds du maître, parlant pour elle et son fiancé : « Je suis, nous sommes sous votre direction en tout et pour tout. Vous déterminerez vous-même à quel signe nous reconnaîtrons que notre bonheur est désormais un fief de votre suzeraineté, de quelle manière et comment il faudra que nous inaugurions l'union de nos vies, et comment aussi nous devons nous concilier ou mépriser les préjugés de notre famille, relativement à la cérémonie du mariage et à l'emploi de notre fortune. Une partie de la mienne est déjà en Amérique. Ce sera bien facile de vous la donner. »

Cette douceur, cette soumission de femme comme réduite à l'enfance, plurent enfin au prophète. Il permit aux fiancés de s'unir, et le mariage fut célébré à Londres, au mois de juin 1873, dans une église anglicane. Peu importaient en effet à Harris les rites et les cérémonies. Il prenait les cœurs, les corps, les biens, et daignait permettre aux vieux cultes de ramasser la monnaie qui tombait en route. Du reste, il ne laissa pas longtemps le jeune couple à lui-même. La même année, il le rappelait à Brocton, obligeait Lawrence à se démettre de ses fonctions de rédacteur au *Times*, le lançait, sûr de lui, dans les affaires, tandis qu'il soumettait Alice aux bas ouvrages de la communauté de Brocton : ils s'aimaient trop et allaient l'oublier, il fallait donc qu'eux-mêmes s'oubliassent l'un l'autre.

Alice fit la cuisine, lava les escaliers, repassa le linge et nourrit des poulets, tandis qu'à trois cents lieues Lawrence négociait avec des députés et des financiers le lancement de « la grande compagnie anonyme du câble transatlantique direct, siège social, 16, Broad street, New-York. » N'était-ce pas le meilleur moyen de tuer l'amour de deux époux? D'abord, on allait faire croire au

monde que le ménage était déjà brouillé, qu'elle était déjà finie, cette passion dont l'excentrique Oliphant avait si haut poussé le premier cri, et l'opinion publique à son tour réagirait sur lui, par cette sorte de suggestion vague que nous subissons tous sans jamais nous en rendre compte. Mais comme cela pouvait n'être pas suffisant, on attaqua son côté mystique. En 1880, Lawrence était resté sept ans sans obtenir la permission de voir sa femme, et il était de cœur devenu fort indifférent à elle. Mme Margaret Oliphant, sa parente, le vit alors à Londres, et lui parla sérieusement des murmures qui couraient sur sa conduite avec Alice. Lawrence n'était pas épargné dans les bruits scandaleux répandus sur la communauté de Brocton et qui ressemblent beaucoup aux accusations portées contre les premiers chrétiens. Mme Margaret Oliphant, qui n'est pas seulement un écrivain de talent, honorée d'une pension par la reine d'Angleterre, mais une femme d'un sens droit, lui fit remarquer qu'on parlait de sa séparation en termes tels qu'il fallait prendre au plus vite des mesures à cet égard. Le mystique homme d'affaires du prophète eut un sourire dédaigneux : « Alice, dit-il, n'est pas ma vraie femme. Ma contrepartie est déjà de l'autre côté, et j'en suis sûr, puisqu'elle m'écrit! Voyez! Je n'ai jamais pu écrire un vers, ceux-ci sont donc bien d'elle, ils n'ont été faits par moi que sous sa dictée! » La dame de l'au-delà n'avait jamais dû elle-même sacrifier assidûment à la muse, car ses vers étaient deplorables. Ils avaient même, paraît-il, un petit goût profane et mondain très curieux chez un esprit extra terrestre.

Durant ce temps, la pauvre Alice avait suivi le maître en Californie, à Santa-Rosa, où il plantait de la vigne, opération fort congruente à un patriarche. Une dame pourtant, qui s'en offensait, lui dit un jour : « Monsieur, croyez-vous qu'il soit d'un homme de Dieu d'aider à répandre l'intempérance? — Madame, répondit-il gravement, nous infuserons tant d'esprit de Dieu dans notre vin qu'il ne grisera plus! » On a toujours remarqué le peu de succès dans les pays anglo-saxons des boissons *non-alcoholic and non intoxicating*. Il est certain qu'une boisson non intoxicante, mais alcoolique, aurait beaucoup plus de chances de réussir. Quoi qu'il en soit, la petite brebis ne connaissait pas grand'chose aux mystères de la greffe, pas plus qu'à ceux de la fermentation. Son berger finit par la mettre à la porte sans un sou, avec mission de gagner sa vie comme elle pourrait, et de faire des prosélytes. Elle ne perdit pas courage, fonda à Vallejo une humble école pour les enfans des habitans de ce pays à demi sauvage, mélange métissé d'Espagnols, d'Indiens et de Yankees. Plus tard, elle la transporta à Benicia, où elle s'associa avec une amie. Elle n'était pas trop malheureuse :

dans ce midi de l'Amérique, comme au midi de l'Europe, les hommes ont le cœur artiste, et ils venaient sous sa fenêtre pour l'écouter chanter.

Cependant Lawrence avait été plus touché qu'il ne l'avait montré des allusions qu'on faisait à l'abandon où il laissait sa femme. Il la rappela en Angleterre, la présenta partout, la mena à Sandringham chez le prince de Galles. Mais le prophète restait entre eux, ils se sentaient loin l'un de l'autre. Les temps étaient proches pourtant, et cette fidélité du disciple au maître, un événement tragique la rompit.

Harris, comme on l'a vu, avait quitté Brocton, peuplé par lui d'esclaves doux, simples et purs, qu'il commençait à scandaliser. Il avait développé la fameuse doctrine du deux dans un, la divinité à la fois mâle et femelle, et du mariage à la fois terrestre et céleste avec la contre-partie ; il l'avait fait de façon à donner à ses fidèles des mœurs mormoniques, ou même orientales. Son livre le *Deux dans un*, en effet, avait annoncé au monde plusieurs vérités fort étonnantes. D'abord, il paraît que Jésus avait une femme, nommée Gessa, et que lui, Harris, était la seconde incarnation de Jésus. Quant à Gessa, après avoir été incarnée quelque temps « dans une famille régnante d'Europe, » elle était retournée dans le royaume des esprits, d'où elle se manifestait à Harris. Lui et elle s'appelaient maintenant Chrysantheus et Chrysanthea, ou plutôt le prophète était devenu Chrysantheus Chrysanthea, et de cette fusion avec un ange, il avait engendré un fils.

La vérité est qu'il y avait dans la communauté une « mère » qui incarnait la céleste contre-partie, et que le couple prétendait avoir la puissance de « matérialiser » les contre-parties des fidèles de la communauté, « la mère tirant de sa substance de quoi manifester terrestrement les fiancées, le père prenant de son côté droit de quoi vêtir les maris. » M. William Oxley, dans son livre *Messies et thaumaturges modernes*, nous apprend que ceci signifie qu'une vapeur sortait du côté de Harris, et peu à peu prenait la forme d'un être humain, « le plus souvent parfaitement beau, couronné, et vêtu d'une très belle robe, phénomène dont il a été souvent témoin. » Il y a peut-être, aux mariages opérés par le prophète et son associée, des explications moins mystérieuses.

Il semble qu'il eût craint les yeux toujours ouverts de lady Oliphant, car il l'avait laissée à Brocton. La pauvre femme, dont l'âge devenait lourd, était restée en apparence écrasée, au fond indomptée. Elle était comme beaucoup de ces timides vieilles femmes, soumises à un mari tyrannique et tempêtueux. Elles obéissent en tremblant, se rongent, ont toujours peur de mécontenter le persécuteur, meurent de cette crainte parfois. Et, en

même temps, elles ont en dessous l'esprit le plus fin et le plus malin ; rien ne leur échappe, ni un ridicule, ni une faute, ni l'opinion du monde. Pourtant, cette finesse ne leur sert de rien qu'à les réduire au désespoir, parce qu'elles n'ont pas de volonté. Telle était lady Oliphant; elle mourait silencieusement, usée d'avoir trop aimé son fils, de lui avoir trop obéi, de l'inquiétude morale d'avoir manqué le chemin du salut et de laisser les siens, ses enfans adorés, dans une voie mauvaise.

Un jour, Lawrence et Alice reçurent d'elle des nouvelles inquiétantes. Ils quittèrent Londres, hâtèrent leur course jusqu'à Brocton, et la trouvèrent au plus mal. Mais Lawrence avait conservé toute sa foi. Il enleva celle qui ne vivait plus qu'à peine, la traîna sur la route immense qui va de Brocton sur l'Érié à la Californie, et la jeta aux pieds du prophète en lui disant: « Toi qui peux tout, à qui j'ai tout donné, sauve ma mère! »

Car Harris savait évoquer les esprits supérieurs qui prolongent la vie; mais il ne le voulut point. Il les trouvait gênans, ces revenans qui le prenaient à l'improviste dans sa nouvelle vie ; et derrière lui la femme qu'il favorisait cachait sa main où brillait une bague de prix donnée jadis au père, avec le reste de sa fortune, par lady Oliphant. Au bout de quelques jours, on expliqua aux pèlerins qu'ils étaient de trop, on les pria de quitter Santa-Rosa. Et, tandis qu'ils s'éloignaient, presque égarés par la douleur, Lawrence ne perdait pas encore cette belle et folle espérance qui n'abandonne pas plus le fils dont la mère va mourir que la mère dont le fils est à l'agonie. On lui dit que, non loin de là, dans un petit village nommé Cloverdale, il y avait une bonne femme qui faisait des miracles « par les herbes et la foi. » Il y transporta sa mère. Comme elle reposait sur son lit suprême, pendant que lui, Alice, et une amie fidèle, hallucinés sans doute, invoquaient ces mêmes esprits que le prophète avait refusé d'appeler, ils crurent entendre dans l'air une bataille invisible, le bruit d'une orageuse agitation d'ailes qui remplissait la chambre. Sûrement c'étaient *eux* qui venaient, qui luttaient contre les autres, ceux d'en bas. La malade, qui semblait d'abord souffrir beaucoup, entra dans une grande paix. Elle avait vu son père, disait-elle, une grande force lui revenait, elle serait sauvée. Un instant après, elle murmura quelque chose sur les anges qui volaient autour d'elle, poussa de grands soupirs, et mourut.

III.

Lawrence avait perdu du même coup sa mère et son maître. Les révélations que lady Oliphant lui avait faites l'affectèrent encore

plus profondément quand elle eut disparu. Dans le silence de sa tristesse montèrent tout à coup du fond de sa mémoire toutes les amertumes qu'il avait dévorées, sa fortune, son talent, ses énergies, son avenir politique confisqués; tous ces malheurs que les croyans et les amans résument d'un mot : « J'ai été trompé! » Dans cette grande convulsion morale, un ami, M. Walker, le sauva. Il excita la haine et le mépris que l'ancien disciple ressentait contre le maître, il l'encouragea dans une lutte active et pratique. Lawrence intenta un procès, qui fut long et retentissant, à l'usurpateur religieux qui détenait sa fortune. Morceau par morceau, les champs de Brocton, achetés de ses propres deniers, lui furent rendus, et ce ne fut pas seulement une ruine matérielle pour Harris, mais un désastre moral. Ses fidèles de Brocton, assoupis dans leur longue servitude, s'éveillèrent au bruit, délaissèrent l'indigne. Mais beaucoup, encore stupéfiés du long souvenir de la domination subie, ne purent ou n'osèrent réclamer les domaines qui leur appartenaient. Lawrence les installa sur ceux qu'il venait de recouvrer. La première année, cette charité lui coûta 10,000 francs.

Quant à son équilibre moral, il était à jamais perdu ; il semble même qu'aussitôt que l'eut quitté la direction forte et, en somme, pratique du père, le visionnaire gravit plus rapidement les degrés de l'hallucination. La secte de Harris se divisa sous son action. Quelques voluptueux fidèles allèrent rejoindre Harris; les autres, ceux qui avaient soif d'infini, de pureté, de mystère, suivirent le nouveau chef, qui montait toujours plus haut dans l'illusion et le miracle.

Car il était son propre maître, et cette pensée l'exaltait sans qu'il s'en rendît compte. Son union avec Alice était maintenant intime et absolue, à l'imitation de celle du divin père et de la divine mère, de qui tout vient et qui dirigent tout. Et comme il le faut, son amour n'était pas limité à une personne, il s'étendait à l'humanité. Il voulait d'abord trouver un abri, une patrie pour ses fidèles de Brocton, à l'étroit dans les terres qu'il possédait. Assez naturellement il songea à la Terre-Sainte. Un grand projet, quand il obéissait encore à Harris, l'avait déjà hanté. L'expulsion des Juifs de Russie avait dès lors commencé. Ils envahissaient la Roumanie, l'Angleterre, inspirant une pitié mêlée d'effroi, bouleversant à Londres, à Liverpool, dans tous les grands centres anglais, le taux des salaires et les conditions du travail. Leurs coreligionnaires enrichis, *impatriés* de longue date, étaient les premiers à s'inquiéter ; on songeait à déverser ces misérables sur un point du globe, et certains, rêvant d'un grand État juif, regardaient du côté de Jérusalem. On les envoyait donc par petits paquets en Terre-Sainte, à l'aide de fonds recueillis par la *Jewish subscription* de la cité de Londres, toujours à la tête en

Angleterre des grandes entreprises de charité. D'ailleurs, nulle vue d'ensemble. Les émigrés se dispersaient dans leur ancienne patrie par petits essaims dont les fortunes étaient diverses. Lawrence avait voulu, dès 1880, concentrer ces efforts charitables, cet afflux de matière humaine. Après un voyage à Constantinople, persuadé d'avoir trouvé à Gilead, sur la côte orientale de la Mer-Morte, le véritable emplacement d'une grande colonie juive, il avait importuné sans succès de démarches, durant six mois, le grand vizir et l'ambassadeur d'Angleterre, alors lord Dufferin. Libre maintenant, il reprit son projet.

Il s'agissait cette fois des Juifs russes émigrés à Iassy, en Roumanie, et si nombreux maintenant qu'ils formaient un état dans l'état, une inquiétude réelle pour le gouvernement roumain. Une fois encore il se heurta à l'opposition de la Porte, qui ne se souciait guère d'accorder, à cette émigration en masse de Juifs européens, l'entrée de ses domaines asiatiques. C'eût été donner un nouveau prétexte à l'intervention des puissances, et Dieu sait qu'il en est assez!

Lawrence, en attendant, s'installa d'abord à Thérapia; puis la molle existence des Européens orientalisés qui vivent sur la rive asiatique du Bosphore lui parut sans doute trop profane. Il passa avec sa femme en Syrie pour chercher où s'établir enfin, loin des civilisés frivoles et vivre la vraie vie, selon le Christ. Ce fut ainsi qu'ils découvrirent, dans la baie de Saint-Jean-d'Acre, non loin de la vieille forteresse qui soutint tant d'attaques, une humble petite ville toute baignée de soleil et dont la gaîté les charma.

Ce lieu s'appelait Haïfa. Il était situé dans la plaine aimable qui rejoint les pentes molles du Carmel : aux deux chercheurs de paix il parut être, après Brocton, une sorte de paradis retrouvé. Comme ils cherchaient à travers le faubourg la maison qu'ils pourraient habiter, ils furent surpris de voir succéder aux toits plats des demeures orientales, l'architecture toute neuve de quelques cottages européens, et des gens vinrent à eux qui, dans un rude anglais, les saluèrent comme des frères. C'étaient des Allemands américanisés, et venus là, eux aussi, pour vivre la vie en attendant la descente prochaine du Seigneur; car les temps sont proches où il doit descendre, et c'est aux champs galiléens, tout pleins encore du parfum de sa voix, qu'il convient le mieux d'attendre le jour où, au son des trompettes célestes, l'humanité sortira de l'existence et de l'espace pour entrer dans l'éternel. Ainsi ces mystiques allemands, quelques fidèles de l'ancienne colonie de Brocton, les Juifs qui s'arrêtaient près de leurs protecteurs formèrent une colonie spirituelle dont Lawrence et Alice furent les guides moraux. On n'y rendait nul culte public à la divinité, nul livre, nulle prière

n'étaient imposés, mais c'était prier que de travailler de ses mains en élevant son cœur vers les esprits. Cette terre de Palestine en était pleine; ils venaient murmurer aux oreilles des deux époux d'étranges révélations, ils leur expliquaient les symboles cachés dans le Talmud et la Kabbale.

Dans ce milieu si favorable, leur exaltation monta au lieu de se calmer; l'espèce de pontificat qu'ils exerçaient grandit la conscience de leurs relations avec le monde de l'au-delà; échappant à tout contrôle, leur passion croissait sans cesse, et ils prenaient la paix heureuse dont la nature les environnait pour une marque de la faveur des génies. Ils étaient maintenant si profondément mêlés que la pensée de l'un était agie par l'autre, sans communication préalable, en vertu d'une union cérébrale intime et mystérieuse. Un jour, Lawrence sentit un besoin violent d'écrire, et pourtant il ne savait quoi, c'était une volonté sans objet, un désir puissant et indéterminé. Alice cria tout à coup : « Je sais! » et elle commença à dicter tout un livre, *Sympneumata*, un livre confus de voyante aux phrases haletantes et emmêlées : « Écris donc toi-même, puisque tu dictes, » lui dit son mari. Mais elle ne pouvait pas. Il lui semblait qu'elle n'avait pas de mains, qu'elle ne pensait qu'à travers lui. Un tel état d'âme était le couronnement de leurs espérances. C'était ainsi que la vérité serait enseignée au monde, « révélée d'abord à la femme, communiquée par l'homme. »

Il semble que l'esprit ne puisse plus toucher terre, après ces excursions dans des domaines qui touchent à ceux de la folie. Lawrence savait cependant encore reprendre pleine possession de lui-même. A la même époque que *Sympneumata,* il écrivait *Altiora peto*, où la phrase sonne très claire et spirituelle, et plus tard encore *la Mousse d'une pierre qui roule*, le plus vivant, le plus amusant des livres où il a résumé ses souvenirs de voyage. Il distinguait très bien la paille dans l'œil de ses frères ennemis mystiques. Le bouddhisme ésotérique lui paraissait une chose fort plaisante : « Ils font des miracles à l'aide de leur *sixième sens*, écrivait-il. Leur sixième sens consiste à perdre les cinq autres. Cette condition une fois remplie, ils croient faire, ou voir faire, tout ce que vous voudrez. » En même temps qu'il répondait à des lettres chaque jour plus nombreuses, car beaucoup d'âmes malades s'adressaient à lui pour lui demander ordre ou conseil, et il était devenu prophète comme Harris, — il continuait à s'occuper de l'émigration juive, restait capable d'énergie physique, montait à cheval, dirigeait la culture de ses domaines, faisait bâtir.

L'été, on quittait Haïfa, on se réfugiait au fond d'une gorge du Carmel dont la fraîcheur était délicieuse, dans une petite maison

neuve, cachée et comme défendue par des remparts de fleurs sauvages. Elles poussaient là si drues, si nombreuses, toutes, les anémones, les cyclamens, les myrtes, les roses de Saron, les passeroses, les iris, qu'en l'absence de sentiers, les pieds s'épuisaient à marcher dans leur beauté. Au-dessus de la maison, il y avait une vieille caverne profonde et froide, creusée par on ne sait quel peuple traqué, à une date dont la mémoire était perdue; et dans le lointain se dressaient des ruines merveilleuses, titaniques, un château des bords du Rhin poussé par miracle dans ce paysage oriental : la vieille citadelle d'Athlit, celle qui tomba la dernière, le suprême abri des croisés en Palestine.

Des visites montaient parfois jusque-là, mystiques venus d'Amérique ou d'Angleterre, simples curieux, anciens amis mondains toujours bien reçus. Un jour, un homme vint que Lawrence n'avait pas vu depuis les guerres de Chine. C'était Gordon. Il avait quitté le Soudan pour quelques mois, dans l'ardent désir de voir Jérusalem, et tout ce pays d'élection où l'auteur du seul livre avait vécu et triomphé de la mort. L'esprit de Lawrence et le sien semblèrent se reconnaître. Durant quelque temps ces deux fanatiques de croyances si différentes ne se quittèrent plus. Lawrence montra au héros le manuscrit de *Sympneumata*, lui expliqua les mystérieuses révélations qui lui étaient venues de l'au-delà, et quel était le sens de la vie, et comme il fallait faire pour communier physiquement avec Dieu. Rien n'étonnait Gordon : « Tout cela est dans la *Bible*, » disait-il sans se troubler. La Bible, son compagnon n'y attachait pas plus d'importance qu'à un autre livre sacré. Tout dépend de l'inspiration et de l'initiation personnelle. L'âme humaine est un lac qui, selon qu'il est plus ou moins pur, réfléchit plus ou moins l'intelligence suprême dont l'univers n'est que l'ombre projetée. Cependant tous deux s'accordaient très bien. « C'est peut-être, conclurent-ils un jour, parce que nous sommes les deux plus grands toqués de la terre! »

C'était peut-être aussi parce que tout est pur aux purs. Il fallait l'admirable simplicité chaste de Gordon pour ne point s'étonner, avec quelque scandale, des étranges théories du ménage Oliphant. Le spiritisme de Harris, son imagination du Dieu mâle et femelle, « deux dans un, » le naturalisme idéaliste d'Emerson, les symboles de la Kabbale s'y mêlaient de la façon la plus inattendue à la conception chrétienne de la chute et de la rédemption. Si la *Religion scientifique* et *Sympneumata*, au lieu d'être un fatras, étaient écrits dans une belle langue, ils seraient peut-être les plus beaux poèmes mystiques composés depuis le *Paradis perdu*, mais un poème où la folie de pureté qui hantait les deux époux s'exaspérait pour aboutir à la sensation de voluptés surhumaines.

« Au commencement, dans le jeune univers, tels que maintenant et pourtant différens, les hommes formaient une race divine. Leur corps était léger, fluide et comme musical, visible, mais transparent; chaque homme était femme, et chaque femme était homme; cependant ils naissaient par couples, l'un plus homme, l'autre plus femme. Ce n'était pas charnellement qu'ils s'unissaient, mais ils se fondaient l'un dans l'autre, et quand ils n'étaient plus qu'un, non pas en figure, mais en réalité, le fruit de leur union naissait de leur respiration mêlée, car de même que l'haleine d'un malade transmet la mort, celle d'un homme plein de vie peut procréer la vie. Ainsi non pas immortels, mais faits d'une matière si pure qu'elle ne se dissolvait qu'après un temps presque incommensurable, dont la longévité des patriarches, leurs héritiers dégénérés, donne à peine l'idée, superbement ils régnaient, eux les anges de la terre, les beaux androgynes chastes et féconds à la fois.

« Au-dessous d'eux s'étendait la nature inférieure sur laquelle flottaient aussi des esprits pervers, inventeurs de la volupté charnelle, les *Siddim* révoltés. Au dessus d'eux, une longue chaîne d'êtres supérieurs, purs éons androgynes, les rattachait à Dieu, toujours physiquement présent dans leur poitrine sublime. Et Dieu, lui aussi, père de toute perfection, possède naturellement les deux sexes, le mâle se nomme la force, le féminin, l'amour; de son éternelle pensée, l'univers sort éternellement, l'univers qui n'est que son ombre et son verbe. Ce poème par lequel il s'exprime, une des strophes en est la terre, et en vers harmonieux, dont les rimes masculines et féminines s'appellent et se répondent, elle chante à travers l'espace et le temps infini.

« Ce dieu, engendreur et enfanteur, dont la volupté pure est le mouvement, les anciens l'ont connu! C'était Baal-Sedôn à Gebel, Baal-Tanit à Carthage; dans l'Arabie-Heureuse, les Nabathéens célébraient l'éternelle communion d'El-Ga, le dieu mâle, avec Alath, son complément d'amour; et sur les bords de l'Adonis, et dans les temples sacrés de la sainte Byblos, on adorait le mystère. Voici enfin que dans la Kabbale, d'où monte le murmure des primévales sciences, tout enveloppées d'un voile mystique sous lequel palpite la blancheur des vérités ardentes, apparaissent le Roi et la Reine, couronnés, enlacés, laissant rouler d'eux-mêmes le torrent infini des choses.

« Tout cela, que nous devinons sous les symboles, les antiques hommes purs le savaient. Leurs couples presque immortels l'apercevaient clairement, ils étaient baignés dans Dieu, intimement mêlés à lui. Mais un jour un désir vint à leur partie la plus intime, à cette féminité qui recevait directement les ondes divines, et les transmettait à la virilité où elle se changeait en action. Qu'était-ce

donc que cette jouissance sensuelle inventée par les démons? Elle la voulut connaître, la connut, et tomba dégradée. Toute l'humanité, attaquée par les Siddim, faillit disparaître, ne trouva de salut qu'en se réfugiant dans l'animalité, car la brute n'est pas soumise à l'influence des esprits, elle est, vis-à-vis d'eux, sourde, muette, insensible. Pour continuer à vivre, il fallut que l'homme s'abaissât jusqu'à elle : lentement son corps impalpable acquit la lourdeur grossière qu'il possède maintenant, une « croûte » recouvrit l'homme saint et réel. Cette métamorphose d'ailleurs se fit lentement. Des hommes restèrent longtemps purs, vivans témoignages de l'état ancien, les yeux ouverts à ce qui était pour d'autres l'invisible. Tel Melchisédech, et c'est pourquoi tout ce qui vient de lui et parle de lui éclate d'une grande lueur solitaire.

« Cependant la dégénérescence accomplit son œuvre. Les deux sexes étaient maintenant séparés par la honte. La femme, qui avait été la grande pécheresse, était aussi la plus déchue; elle fut l'être impur par excellence. Tout crime, toute lâcheté, toute souillure vint d'elle. Les civilisations antiques n'eurent qu'un but, se protéger d'elle, enchaîner l'obstinée coupable. Elle vainquit pourtant d'abord. La polygamie, qu'on croit une victoire de l'homme, fut son asservissement, elle tua sa force et sa volonté.

« Durant ces temps, le divin féminin, la partie de Dieu qui est Amour, pleurait. Descendant en ondes sur la terre, elle rencontra une vierge et la rendit féconde : c'était Marie, mère de Jésus, qui fut grand surtout pour avoir rétabli la sainteté du mariage sur la terre et dans le ciel. Les hommes n'oublièrent plus, et le moyen âge, revenant aux lieux où le Christ était mort, comprit la vérité, eut le premier l'amour de la dame élue, à laquelle on s'unit d'une sorte indissoluble et chaste. C'est ce qui fit de Dante un homme divin.

« Enfin, après l'œuvre accomplie par les révélateurs juifs, hindous, arabes, après le long effort des cerveaux pour acquérir par l'analyse cette science des formes de la nature qu'elle possédait jadis d'une seule illumination, les temps sont vraiment venus. L'humanité est arrivée à une sensibilité nerveuse qui n'est pas une maladie, mais le commencement de la santé; jamais nul siècle plus que le nôtre n'a eu de ces hommes qui perçoivent l'influx divin. Ils souffrent, ils jouissent avec une acuité subtile que leurs ancêtres n'auraient jamais imaginée, avec une telle puissance qu'eux-mêmes s'étonnent de voir que tout devient conscient en eux, que toutes leurs sensations physiques se spiritualisent, que cette vieille séparation de la matière et de l'esprit disparaît, que les deux ne font qu'un, n'ont jamais été qu'un.

« Pour ceci comme pour toutes choses, il faut une méthode. Et

d'abord, la première condition est de tout abandonner de ses désirs et de son égoïsme, de devenir humble, doux, de mépriser sa propre douleur, de sentir celle des autres, de réaliser dans son cœur la vie de l'humanité à la place de la sienne propre. Alors on entre dans une période de faiblesse et de désespoir : on s'est vidé de soi-même, et la place reste vide! Les mauvais esprits viennent tenter de se loger dans cette maison préparée pour le maître. Ah! les terribles batailles; les uns en sont morts; d'autres, vaincus, prennent une puissance inférieure et démoniaque, et durant tout ce temps, on pleure comme un enfant. Attendez! voici Dieu qui vient par l'intermédiaire du *Sympneuma*, qui vous met en communication physique avec la nature. La respiration s'accélère, le cœur bat plus vite, un grand voile se déchire, et l'on voit l'humanité, les esprits, Dieu même face à face. L'air est imprégné de paix, une flamme douce y est infuse. On conçoit d'un coup ce qui coûtait auparavant tant de peine à acquérir, on entre en conversation familière avec des êtres supérieurs jusque-là inouis, dont la fonction est d'amener l'humanité, en projetant en elle leur essence, à l'état supérieur d'une joie qui ne trompe pas, et ne finira point.

« Cette joie, c'est l'amour, tel qu'il est au sein de Dieu. Mais pour l'éprouver d'une façon parfaite, il faut que la nature binaire de l'homme soit reconstituée, qu'il retrouve, en restant mâle, ce fond feminin de lui-même qui doit recevoir la semence divine. Les sexes ont été séparés, mais nous n'en avons pas moins nos moitiés qui parfois sont mortes à la terre, ou encore à naître, ou parfois vivantes. Si elles sont à l'état d'esprits, la sympathie et la joie de l'union chaste s'établissent bien vite, descendent avec le *Sympneuma*. Si la contre-partie est vivante, on la trouve fatalement, mais il faut se dépouiller avec elle de sa carnalité, il faut qu'elle s'en dépouille. La femme, auteur de la chute, a eu plus à faire pour se relever, mais comme elle a marché vite vers la régénération! Maintenant sa spiritualité dépasse celle de l'homme, qu'elle doit en effet dominer. Une fois l'union faite de ces âmes dédaigneuses du corps, une ivresse sainte envahit le couple. Lui, l'homme d'auparavant, ne peut plus se cacher à lui-même qu'il est devenu une femme-homme, sentant physiquement ses pensées, pensant ses sensations. Elle, la femme de jadis, est un homme-femme, pleine d'une force immense. Cette vision partielle des choses cachées que son reste de féminité donnait à l'homme et qu'on nommait l'intuition ou le sentiment, elle l'a tout entière et la verse à son époux. Alors, devenus un, à la onzième heure du monde, ineffablement puissans, ils voient les véritables formes des êtres, et leur essence réelle. Tels qu'ils sont, ils ne peuvent plus mourir. Leur naissance n'a été qu'une mort à leur spiritualité pri-

mitive, leur mort n'est plus qu'une naissance au monde réel dont celui-ci est seulement l'image. Leur âme belle, pure, immense, vibre de plus en plus fort, si fort qu'à la fin le corps se dissout; ses particules, redevenant ce qu'elles sont réellement, forment des corps glorieux, légers, fluides, musicaux, leurs vrais corps dont l'apparence terrestre n'était que l'ombre déformée et projetée sur le voile changeant dont Dieu se revêt, et que nous appelons l'Univers. »

Telles étaient les étranges croyances des deux époux et du petit monde qui les entourait. Ils vivaient dans une espèce d'extase délicieuse et dangereuse, dans un bonheur trop grand et comme défendu. Il y a dans *Sympneumata* une courte phrase significative : « Quand les époux seront arrivés à cette parfaite pureté, à l'abnégation totale de leur chair, alors aura lieu le vrai mariage, le mariage divin, par les yeux, l'ouïe, le toucher, par tout. » S'imaginant supprimer la volupté, ils avaient fait de tout leur corps une machine à volupté qui toujours frémissait, ils avaient des joies éperdues, sans nom, qui défiaient cette mort dont ils niaient la réalité. Elle vint.

Au milieu de cet enchantement surhumain, comme ils étaient allés chercher sur les bords de l'adorable petit lac de Tibériade, parmi les fleurs, la trace des pieds de Jésus, l'aile de la fièvre vint effleurer Alice. Elle languit quelques jours, et mourut.

Ce fut à Dalieh, la petite maison du Carmel, qu'elle avait respiré pour la dernière fois. Quand la nouvelle de sa mort parvint à Haïfa, dans la petite colonie mystique, la douleur fut réelle et profonde. Elle avait séduit tout ce monde par son charme indéfinissable, sa douceur, et aussi sa générosité, car beaucoup, sans grande foi, abusaient de la folie du couple, et se faisaient nourrir par lui. Les Druses vinrent avec leurs cheiks chercher le corps pour le conduire à travers la montagne jusqu'au lieu où il devait reposer, sur la côte, près d'Haïfa. « Ne savez-vous pas qu'elle était Druse? » disaient-ils, exprimant par là combien elle avait été bonne, non-seulement de charité matérielle, mais d'esprit, combien elle avait cherché à les comprendre. Huit hommes portèrent le cercueil sur leurs épaules durant toute la longue route et le mirent dans la fosse qu'on avait préparée. C'était dans un cimetière tranquille, d'où l'on aperçoit d'un côté la mer merveilleuse, et de l'autre les pentes vertes du Carmel et les monts lointains de la Galilée. Et quand la tombe eut été fermée, le vice-consul des États-Unis, un Allemand simple et bon qui s'appelait Schumacher, s'approcha avec un ciseau, car il savait un peu tailler la pierre, ayant été maçon dans sa jeunesse, en Amérique. Alors, sur la dalle, d'une main un peu maladroite, il grava en tâtonnant : *Alice Oliphant, morte à quarante ans.*

« ... Tu dors maintenant près de la sainte Byblos, et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre, et la font presque aimer. » Ces paroles sublimes que Renan adresse à l'âme de sa sœur Henriette, au commencement de sa *Vie de Jésus*, le bon vice-consul eût pu les graver aussi sur la tombe d'Alice. Mais la calme raison philosophique de Renan ne voyait dans cette communion avec une sœur à jamais disparue qu'un phénomène dont il était l'auteur. Oui, dans une âme qui continue à croître, les pensées déposées par ceux qui ne sont plus et que nous aimions se développent mystérieusement. « Même ici-bas, les morts sont plus vivans que nous. » Telle chose que l'aimé disparu m'avait dite, je la comprends seulement maintenant. Il s'est fait en moi un sourd travail dont je n'avais pas conscience ; l'idée qui vient d'un autre s'est greffée dans mon cerveau, elle y a poussé lentement, une belle fleur est née, une fleur dont l'éclat m'étonne et me remplit d'une émotion auguste, comme si c'était lui, ce corps desséché sous la terre, qui se levait tout à coup, plein de vie, pour me la tendre. Ceux qui ont pensé, aimé, donné d'eux-mêmes ne meurent jamais, et ceux qui n'ont jamais ni rien pensé, ni rien donné, ils ont beau s'agiter pour me faire croire qu'ils sont vivans, je sais bien que ce sont des morts que je coudoie, — d'éternels et méprisables morts !

Cette conception très grande, Lawrence l'eut très vive, mais faussée par son spiritualisme mystique. Pour lui, qui se mettait en rapport avec Dieu, pour qui sa maison, suivant l'expression de l'illuminé Cazotte, « était si peuplée d'esprits qu'ils l'empêchaient de voir les vivans, » était-il possible que cet esprit-là qu'il avait tant aimé, dont il avait été adoré, s'évanouît et l'abandonnât? Une nuit, une semaine à peine après sa mort terrestre, Alice revint radieuse, triste seulement de le voir inutilement en larmes. Alors, commença pour Lawrence une existence à la fois triomphale et misérable. Il plongea dans une aberration pleine de délices dont il croyait vivre, et qui le firent mourir. Cette fin de sa vie est si épouvantable que je n'y insisterai pas. Non-seulement il « sentait » Alice, mais il la faisait sentir ; les fidèles qui l'entouraient prédisaient son arrivée, s'entretenaient avec elle en même temps que lui, et entendaient les mêmes choses! De loin, les gens venaient en pèlerinage voir cet homme surnaturel qui savait guérir les malades en les prenant par la main. Son activité était restée incroyable. Il quittait Haïfa pour aller en Amérique, en Europe, porter la vérité transcendante à une âme inquiète. Un clergyman anglais, après avoir lu son livre, se sentit converti, abandonna sa

cure. Il l'alla visiter. Une personne qui le vit alors a conservé de lui une impression étrange. Sa barbe descendait très longue sur sa poitrine, faisant paraître sa figure dévastée plus maigre encore, et ses yeux plus creux. Beaucoup de neige était tombée pendant la nuit, et le paysage était tranquille et blanc. Parfois il disait : « Que l'influx est puissant, ici ! » Alors tous ses muscles tremblaient, sa chair était agitée de petites vagues, comme une eau ridée par le vent. « Voici Alice ! » murmurait-il. Et il s'abandonnait avec des yeux ravis et pourtant pleins de larmes. Bientôt la morte commença, avec toute la puissance de son génie dématérialisé, à lui dicter un ouvrage qui devait résumer leur doctrine à tous deux. « Elle fait des miracles ! » s'écriait-il. Ce que sa main écrivait, ne venant pas de lui, mais d'elle, prenait le caractère d'une révélation sublime. La force irrésistible le poussait sans qu'il sût où il allait, ni le titre du livre, parce qu'*elle* ne l'avait pas encore dit. Il avait pensé d'abord à l'appeler « le Divin féminin. » C'est celui qui parut sous le nom de *Religion scientifique*, et dont j'ai résumé plus haut le contenu.

Sous cette terrible tension nerveuse, sa santé se détraqua sans remède. Quand, en 1887, il partit pour l'Angleterre afin de surveiller la publication de son livre, ce dernier effort l'épuisa. Il était à bout de forces cérébrales, inerte maintenant. Un matin, il attendit Alice, *elle ne vint pas*. Ce fut une douleur furieuse, le désespoir de l'homme qui s'éveille, ne voit plus la lumière, et crie : Je suis aveugle ! la rage du débauché qui s'aperçoit un jour qu'il n'est plus qu'une loque vacillante de chair humaine. Alors, comme cet aveugle qui se fait apporter de puissantes lampes ou regarde le soleil en face en pensant que, si quelque lueur filtre encore jusqu'à son cerveau, la vue peut-être lui reviendra, comme le débauché qui cherche dans des impossibilités de quoi se figurer qu'il est encore un homme, Oliphant humilia sa dignité dans d'étranges pratiques cérébrales. Il en vint à se persuader que ce n'était pas lui qui, dans cette période de dépression, ne pouvait plus matérialiser ses imaginations, que c'était l'esprit d'Alice qui avait besoin d'aide, d'une aide féminine pour se manifester. Et il demanda à une amie, Mme Hankin, qui était un bon médium, de devenir « sa collègue, » de prêter sa puissance nerveuse à l'esprit. Cette dame y consentit, lui versa le fluide nécessaire à la « vibration, » cette volupté innomée dont son corps frémissait. Mais bientôt ce secours même devint inutile. Était-ce donc à jamais fini, de cette vie hors nature, avait-il perdu Alice comme on dit que les ascètes perdent la grâce ? Quelle prière, quel acte, allait la lui faire retrouver ?

L'acte fut le plus extraordinaire qu'il se pût imaginer, la suprême

flagellation à son amour et au reste de sens droit qu'il possédait encore. Ce fanatique, qui se mourait de ne pas revoir son épouse éternelle, sa contre-partie désignée par Dieu, finit par découvrir que le seul moyen de la rappeler, c'était de se remarier!

En 1888, en Amérique, il rencontra une dame qui, sans avoir jamais rien lu de lui, ni d'Alice, connaissait toutes ses théories, avait prévu tous les résultats auxquels il croyait être arrivé. C'était la propre petite-fille de Robert Owen, miss Rosamonde Dale Owen. Il fut seulement d'abord question entre eux de s'associer, de combiner leurs forces pour la grande œuvre, mais sur le bateau la dame entra, paraît-il, en relation très intime avec l'âme d'Alice, qui lui conseilla de se faire épouser. Et comme les conseils d'un esprit sont des ordres, Lawrence épousa une seconde femme, afin de continuer à vivre avec la première.

Le lendemain même de son mariage, une pleurésie attaquait ce corps dévoré par la flamme à laquelle il s'était donné en proie depuis plus de vingt ans. La maladie n'était pas grave; pourtant il alla s'affaiblissant avec rapidité. Son ancienne et excellente amie, lady Grant Duff, le recueillit dans sa maison de Twickenham. Jusqu'à son dernier jour, il resta un causeur brillant, plein de feu, d'aperçus amusans et justes sur tout ce qui ne touchait pas à son idée fixe. Enfin, un jour de septembre, il dit : « Je suis indiciblement heureux, » et comme ses yeux s'obscurcissaient, et que l'air était froid et sombre, il ajouta : « Plus de lumière! » et rendit son dernier souffle. Ainsi finit, avec les mêmes paroles qu'un grand sage, un fou peu ordinaire.

Et pourtant non, ce n'était pas un fou! Si jamais vous allez dans une maison de santé, vous n'en trouverez pas comme Oliphant. Il était ardent, brillant, organisé pour l'action. Jusqu'à ses derniers instans il garda du monde extérieur et des hommes la vision la plus nette. La vérité est qu'il se donna très volontairement une névrose mystique.

Cela ne fut pour lui d'abord qu'une attitude simplement littéraire, l'expression de son mépris pour les gens qui disent obéir à une religion de renoncement et n'abandonnent rien, imposent à la foule le respect de leurs défaillances et l'imitation de leurs vices. Puis, comme il avait la conscience religieuse léguée par une longue suite d'ancêtres, il en vint à se dire qu'il fallait conformer sa vie à l'idéal moral qu'il entrevoyait. Mais ses ancêtres avaient usé les symboles chrétiens, par cela même qu'ils y avaient cru, les avaient appliqués à leurs mœurs et figés dans ces mœurs maintenant mortes. A ce moment apparut, à Lawrence, un prophète, un homme qui donnait à ses principes moraux une base à la fois absurde et acceptable pour un chrétien, car si les esprits existent, — et tous les chré-

tiens le croient, — ils doivent parler. Ce raisonnement fit une fêlure à la raison du disciple, une toute petite fêlure qui s'agrandit en raison même de ses sacrifices à sa nouvelle foi. Plus les sacrifices augmentaient, plus il voulait qu'ils n'eussent pas été faits en vain. Il avait donné sa mère au prophète de Brocton, il lui avait donné sa femme, si bien même que des bruits coururent dont je n'ai pas voulu parler: sa mère mourut de doute et d'horreur, sa femme lui revint troublée et moralement faussée, et le faussa encore davantage à son tour. La fêlure névropathique s'élargit; les esprits, qui n'étaient d'abord qu'une entité quasi théologique, devinrent physiquement sensibles; le monde extérieur se spiritualisa; il prit pour des évocations ce qui n'était que des phénomènes déformés par ses sens malades; il eut des jouissances qu'il crut surnaturelles et qui n'étaient que hors nature. Il fit mourir sa mère, il fit mourir sa femme, cela lui fut égal, parce que la mort n'existait pas pour lui, et il finit par un ménage à trois mystiques, mettant les soins physiques de sa personne d'un côté, sa volupté cérébrale de l'autre. Une chose assez sale, après tout, et dégradante! Enfin, il mourut de la névrose qu'il avait invitée : je le plains, mais je ne puis m'empêcher d'éprouver une immense répulsion pour le mysticisme qui l'a tué!

C'est une chose intéressante de voir que ces « Compagnons de la vie nouvelle, » ainsi qu'Harris avait appelé les frères de la communauté de Brocton, ont fini comme toutes les sectes qui, dans ce siècle, ont voulu glorifier l'action et le travail. Après un temps fort court, elles se sont dissoutes. Les âmes douces, celles qui ont absolument besoin d'une communication facile et sûre vers l'au-delà, ont été rejoindre les religions établies qui n'y ont rien gagné, puisqu'elles y seraient allées tôt ou tard, même sans leur première école; un groupe plus nombreux n'a gardé de tout le fatras néo-religieux que le précepte banal : « Travaillez, le travail est la sainte prière qui plaît à Dieu, ce sublime ouvrier, » et ils font leurs petites affaires, pour la plus grande gloire du Seigneur. Enfin, deux ou trois fidèles, qui auraient pu être de grands esprits s'ils avaient été contenus au lieu d'être poussés, deviennent des fous parfaits. Ce n'est vraiment pas un bilan suffisant pour qu'on puisse considérer avec indulgence ces petites églises qui paraissent d'abord si curieuses et inoffensives en même temps. Je leur en voudrai toujours du gâchage d'un beau talent comme celui d'Oliphant ou de Pierre Leroux.

Mais est-ce à dire que ces esprits soient si gâtés qu'ils ne laissent rien? Loin de là. Parfois il arrive qu'un fou, lassé des vulgaires folies, fasse un bond prodigieux à travers les nues et s'en vienne s'accrocher à l'une des cornes de la lune. De là, il commence

à chanter sa chanson de fou, sur une musique de fou, avec des rimes de fou et des gestes de fou. Les gens d'en bas lèvent le nez, les uns haussent les épaules, les autres se scandalisent, d'autres rient et tous cependant crient en chœur : « Fou! fou! fou! tu vas te casser le cou! » Cela ne manque pas, le fou se casse le cou juste comme ils disaient. La tête lui tourne, il lâche son appui imaginaire, et, du haut des espaces imaginaires, il va tout à plat s'écraser sur le sol. Et c'est fort bien fait, parce que l'homme, animal qui marche suffisamment bien, n'est pas fait pour quitter la terre. Mais au moment où les badauds attroupés par l'accident vont se disperser, l'un d'eux, un peu pensif, les arrête, et leur dit : « Frères, vous devriez accorder au pauvre homme un peu plus de pitié et beaucoup d'attention. Ce qui a contribué à lui troubler la tête, c'est d'avoir pensé trop longtemps aux problèmes dont vous parlez tous, et qui vous inquiètent. Il a entendu comme vous la voix du grand cardinal Newman criant avec angoisse : « En vérité, si une seconde révélation céleste ne survient pas avant la fin du siècle, le christianisme est perdu! » et il a cherché cette révélation. Il a vu comme vous tous, non-seulement qu'il y a des pauvres et des riches, ce qui n'est rien, mais que le travail de ces pauvres, le travail de leurs mains, est méprisé; que mieux vaut pour être estimé de ses concitoyens gagner cent francs par mois comme gratte-papier que deux cents comme maçon; que là gisait, dans cette humiliation, toute la question sociale; et il a rêvé de réhabiliter ce travail que l'Église a nommé servile, en le rendant obligatoire pour tous, durant un noviciat, de même que le service militaire obligatoire a réhabilité le soldat. C'est autre chose évidemment que les sages conseils aux patrons du *de conditione opificum*, mais enfin c'est une idée qu'ont eue d'autres personnes, l'Américain Bellamy, par exemple. Enfin, il a eu horreur de cette glorification de la passion de l'amour dont notre civilisation souffre sourdement, il y a vu un des dissolvans les plus sûrs d'une société, il a clamé que même le mariage n'était plus qu'un « égoïsme à deux » où on cherchait le plaisir, le confort, l'extension de ses relations mondaines, sans se soucier du plus simple devoir, respecté des brutes, celui de fonder une famille, et du suprême, qui est d'en faire une association pour aimer l'humanité. C'est ce qu'a dit Tolstoï, c'est ce que vous pensez aussi certains jours, mes chers amis. Respectez donc ce pauvre homme, je vous le dis encore : il n'est mort que d'avoir réfléchi, plus fort que vous, aux mêmes choses. »

PIERRE MILLE.

LA POLICE

LE CRIME ET LE VICE

A BERLIN

I. *Die Verwaltung der Stadt Berlin*, par Edgar Lœning, 1885. — II. *Rapports décennaux de la présidence de police*, 1871-1880 et 1881-1890. — III. *Berliner Verbrecherleben*, par C. Weien. — IV. *Berliner Gauner*, par Klaussmann. — V. *Verbrecherwelt von Berlin*, par O. Z. — VI. *Die wahren Lehren des Heinze 'schen Processes*, par Th. Friedmann.

Si l'on consulte les chroniques berlinoises, on trouve qu'au lendemain de la guerre de Trente ans les deux villes sœurs de Berlin et de Kölln sur la Sprée étaient en pleine décadence : la population était descendue de 12,000 à 6,000 habitans ; sur les 1,209 maisons existantes en 1645, 350 étaient vides ; une partie en tombait en ruines, et, faute de propriétaires ou de locataires, ne payait pas l'impôt. Beaucoup de toits étaient couverts de chaume, les rues n'étaient pas pavées pour la plupart, celles qui l'étaient n'en valaient guère mieux. Les détritus étaient amoncelés devant les portes, au risque d'encombrer la voie publique, ou bien précipités dans la Sprée. Les égouts étaient obstrués et répandaient une odeur infecte. Les ponts menaçaient de s'écrouler ; ils étaient impassables pour les chariots lourdement chargés. Parmi les habitans, un bon nombre vivaient de l'agriculture et de l'élevage, et comme dans une petite localité rurale, des étables attenaient aux maisons. Les

arrêtés du conseil communal restaient inexécutés, faute d'énergie, et surtout faute de ressources. Après la paix de Westphalie, le grand électeur tourna son attention vers la capitale de ses États, il substitua son autorité en 1660 à celle du conseil, incapable de remplir ses attributions les plus élémentaires. Sous une main plus ferme, l'ordre et la propreté renaissent; dès 1666, la prospérité est si bien revenue que l'électeur se plaint du luxe excessif des habitans. En 1680, ceux-ci s'élèvent déjà à 9,800. Grâce à cette ingérence du souverain, il est interdit d'engraisser des porcs dans la ville, les rues se pavent de nouveau, elles s'éclairent la nuit et l'on organise la police. Un canal met Berlin en communication avec l'Oder; les deux marchés annuels sont transformés en foires avec les privilèges habituels. Lors de la construction des travaux de fortification, on incorpore deux faubourgs. L'asile offert aux réfugiés huguenots amène des élémens incomparables pour le développement de la ville, dans laquelle on laisse aussi rentrer les juifs (1), et qui compte en 1685 17,400 habitans. En 1709, la population est de 56,000 habitans et la ville ne cesse de s'étendre. L'anarchie administrative était grande ; l'agrandissement de la ville s'était fait de pièces et de morceaux ; on avait laissé subsister des autorités diverses, des juridictions séparées; il éclatait sans cesse des conflits de compétence. En 1693, on avait cru y remédier en créant une direction de la police unique, qui ne dura pas. En 1709, le roi Frédéric réunit en une seule ville les portions indépendantes et remplaça par une seule les quatre autorités communales, tout en maintenant les titulaires actuels, leur vie durant. Il en forma le *Magistrat*, composé de 4 bourgmestres, 2 syndics et 10 conseillers, auxquels l'administration urbaine fut confiée. Le *Magistrat* partageait la gestion de la police avec un fonctionnaire royal, et le roi se réservait un droit illimité de contrôle sur les actes de l'autorité locale. Les conseillers municipaux, jadis élus par la bourgeoisie et les métiers, furent nommés à vie par le collège du Magistrat.

Frédéric-Guillaume Ier se donna comme tâche de pourvoir sa capitale de ce qui pouvait en faire une véritable grande ville : il en agrandit le territoire, fit tomber les anciennes fortifications intérieures, activa les constructions : de 1721 à 1737, on édifia 985 maisons neuves dans la Friederichstadt. A sa mort, la population montait à 68,691 habitans, sans compter 21,309 hommes de la garnison militaire (1740). Le roi ne se montra pas satisfait de la manière dont fonctionnait le Magistrat : à diverses reprises, des

(1) En 1714, 129 familles israélites habitaient Berlin; en 1700, la colonie française se composait de 6,000 personnes pourvues de privilèges spéciaux.

commissions royales furent chargées de vérifier les comptes, de proposer des budgets, d'élaborer un plan de réorganisation. Le point le plus faible, celui qui provoquait le plus de plaintes, c'était toujours encore la police. L'édit du 16 juillet 1735 le constatait ouvertement : l'organisation de la police de la résidence est tombée dans la plus grande confusion et le plus grand désordre, par suite de la multiplicité des juridictions et des privilèges dont les contrevenans prétendent se prévaloir. Le roi ordonna de nommer deux maîtres de police, qui seraient assistés chacun du personnel nécessaire des sergens de ville. Ils devaient pourvoir à l'exécution des mesures de police, surveiller la circulation dans les rues et les marchés publics. Enfin la compétence du *Magistrat* était proclamée à l'égard de tous les habitans sans distinction, en matière de contraventions de police, même à l'égard des officiers et soldats. Le gouvernement recevait l'ordre d'aider et de protéger le Magistrat dans l'exercice de ses attributions, et de donner force exécutoire à ses arrêts. Le nouvel arrangement ne fit pas cesser les plaintes contre la police municipale. Aussi dès son avènement au trône, Frédéric le Grand résolut d'en enlever l'administration à l'autorité communale et de la confier à un fonctionnaire royal (1742). Un rescrit du 16 janvier nomma directeur de police le conseiller de guerre et bourgmestre Kircheisen, en soumettant à son autorité tous les habitans de Berlin sans distinction; c'était un triomphe de l'égalité de fait devant la police. Le roi avait pris soin de régler lui-même les relations entre le directeur de police et le Magistrat, qui n'avait plus que voix consultative; les arrêtés seraient rendus au nom du roi, non plus de la ville. On donna trois auxiliaires au directeur de police, dont l'un représenta les intérêts de la colonie française. En même temps on organisait les cadres de la police, on divisait la ville en dix-huit commissariats de quartier. Tous les fonctionnaires étaient responsables devant le directeur de police et dépendaient de lui. C'est ainsi que l'autorité communale, dont les mains étaient trop faibles pour assurer l'efficacité des services, se vit enlever les attributions de police, qui furent définitivement transférées à l'État, et celui-ci les a gardées jusqu'à présent.

Les attributions et la compétence du directoire de la police (*Polizeidirectorium*) avaient été déterminées en 1742 et 1747 ; elles portaient en première ligne sur la surveillance des métiers, sur le contrôle de l'alimentation, notamment sur les marchés publics, le colportage, les poids et mesures, les cabarets, débits de boisson, maisons publiques. Le directoire de police était chargé de déterminer les taxes pour le pain, la viande, la bière, le bois, de veiller à ce qu'aucun ouvrier ne fût mal traité au point de vue du salaire et à ce que les marchands d'articles de consommation courante

ne demandassent pas de prix exagérés. Il devait assurer l'approvisionnement de la capitale en céréales, en pain, en viande, en poisson, en bois, en fourrage, contrôler les stocks, administrer les greniers publics. Dans les bonnes années, on achetait les céréales qui ne trouvaient pas d'acquéreurs et on les revendait, au-dessous du prix du jour, aux indigens dans les années de disette. Ces achats avaient lieu aux frais de la caisse municipale (1,500 thalers par an de 1709 à 1748, plus tard 1,000 thalers). La police avait à s'occuper des domestiques, des étrangers, de la sécurité dans les rues, de l'observance des dimanches et fêtes, du service des pompiers. On lui avait enlevé le nettoyage des rues, qui avait été confié à une autorité spéciale. Au XVIIIe siècle, Berlin passait pour l'une des villes où l'on savait le mieux se rendre maître des incendies; les bourgeois fournissaient un corps de pompiers, divisé en vingt-quatre compagnies, qui alternaient dans le service mensuel. Tous les ans, une inspection des maisons avait lieu et l'on s'assurait qu'il s'y trouvait la quantité de seaux et de tuyaux réglementaire. La sécurité des rues pendant la nuit était confiée à la garde de nuit, composée de 2 officiers et 52 gardiens.

Le *Stadtpräsident* n'était pas seulement chef de la police, chargé de l'autorité exécutive; il remplissait en même temps des fonctions judiciaires et prononçait les pénalités en cas de contravention. La procédure usitée était sommaire et expéditive, suivant l'instruction donnée par le roi. La moitié des amendes revenait à la ville, le reste était partagé entre les fonctionnaires et les agens. Le président avait également à prononcer dans les différends entre patrons et ouvriers ou domestiques.

Au commencement du XIXe siècle, lors de la réorganisation de l'administration communale, l'État accorda à la ville une subvention qui couvrait un tiers environ des dépenses de la police (6,748 thalers, tandis que la caisse municipale et les recettes spéciales couvraient 14,467 thalers). Dès 1681, l'électeur de Prusse avait pris à sa charge le coût du nettoyage des rues, du service des incendies et de la garde de nuit : c'était une compensation destinée à adoucir pour les habitans l'introduction de l'accise. A la fin du siècle dernier, les rues n'étaient éclairées que de septembre à mai; et en 1785, on ne comptait que 2,354 lanternes.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette esquisse historique. Nous avons hâte d'arriver à une période contemporaine. Nous n'avons pas non plus à nous étendre sur l'organisation de l'administration municipale de Berlin, qui a été étudiée à diverses reprises ici même.

N'est-il pas curieux de rappeler que la loi de 1808, qui appela Berlin au gouvernement de ses affaires, ne fut d'abord pas accueillie

avec enthousiasme. Les bourgeois de la capitale virent moins dans le régime nouveau le retour à la liberté que le surcroît des charges. « Habitués à vivre par le prince dont Berlin était la résidence, ils trouvèrent dur de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. » Mais ces sentimens se modifièrent rapidement. Aujourd'hui la municipalité de Berlin se trouve à l'étroit dans le domaine fort étendu qui lui a été concédé; elle n'hésite à assumer ni charges ni responsabilités nouvelles, en vue d'une extension de ses prérogatives. Il n'est plus d'ailleurs qu'un seul point sur lequel la municipalité puisse encore rêver des conquêtes. Elle est maîtresse des services de la ville, sauf en ce qui concerne la police. La police locale, aussi bien que la police générale, est entre les mains de l'État; ce n'est pas une exception au droit commun, faite seulement pour la capitale; une loi de 1850 autorise cette mainmise de l'État sur la police locale dans toutes les grandes villes de l'État.

L'organisation actuelle de la présidence de police a été réglée par un ordre royal du 18 septembre 1822, qui réunissait en un seul le département de Berlin et l'intendance de police. Les attributions de la présidence de police sont celles des préfectures royales, en tant qu'autorités provinciales, augmentées des services de la police locale. Depuis 1822, des modifications ont été introduites, notamment en ce qui concerne l'extension territoriale. Remarquons, en passant, que le château royal fait partie du district de police, mais non point du district communal de la ville. Les pouvoirs de surveillance et de contrôle, au point de vue de la sécurité, s'étendent sur Charlottenbourg.

Il y avait eu de nombreuses contestations, portant sur des questions de finances et de juridiction entre la ville et la présidence de police. La convention de 1844, renouvelée en 1879, y mit un terme. La ville s'engagea notamment à construire sur l'Alexanderplatz un édifice destiné à recevoir les bureaux, à loger le président, ainsi qu'une prison.

On a eu, à diverses reprises, le projet de décentraliser, de diviser la ville en grands districts indépendans, à la tête desquels serait un maître de police indépendant, tout en conservant une autorité centrale supérieure, mais les inconvéniens ont paru dépasser les avantages.

Comme nous le disions plus haut, Berlin durant des siècles a été dépendant pour tout ce qui touchait à son bien-être, à son embellissement, de l'activité du souverain. Les habitans, redoutant les charges et les soucis de l'autonomie administrative, suppliaient le prince de continuer sa bienfaisante tutelle. Sous le régime à la fois parcimonieux et paternel de Frédéric-Guillaume III, Berlin n'était encore qu'une ville de province, avec toute sorte de

préventions et de préjugés mesquins. L'essor de la vie politique, l'introduction d'un parlement, firent beaucoup pour étendre les idées et stimuler toutes les branches de l'activité nationale : la capitale de la Prusse en bénéficia l'une des premières. Il est incontestable que, jusque vers le milieu du siècle, l'autorité communale manqua d'énergie, d'initiative, qu'elle plia sous le poids de la responsabilité, et que les améliorations furent l'œuvre des représentans de l'autorité publique. Le président de Hinckeldey (1848-1856) dota la ville d'institutions utiles, de travaux indispensables dont l'administration d'ailleurs se trouve depuis de longues années dans les attributions communales. Cela ne s'est pas fait sans conflit ni sans accusation d'empiétement lancée contre le président de police (1).

Le président de police réunit les attributions qui, à Paris, sont partagées entre la préfecture de la Seine et la préfecture de police. Sous ses ordres se trouvent la police de sûreté, le service de la salubrité, la surveillance de la voirie, des marchés, des constructions, des voitures, la police des mœurs. Vis-à-vis de la municipalité de Berlin, qui jouit d'une grande autonomie administrative et qui s'en montre digne pour l'économie de sa gestion financière, le président de police exerce certains droits de contrôle : c'est lui qui représente l'État dans ses relations avec la commune, et qui est l'organe du pouvoir exécutif. La municipalité contribue pour une part considérable à certaines dépenses, c'est elle qui couvre les frais de l'uniforme des sergens de ville (*schutzleute*), qui fournit les locaux où ils stationnent, tandis que l'État paie la solde; de même les pompiers figurent au budget de la ville. Mais eux, aussi bien que les Schutzleute, sont sous la direction du président de police. Les sergens de ville à Berlin ne font que le service de jour; la nuit, la capitale est confiée aux veilleurs de nuit, qui sont sous les ordres du président de police, portent un uniforme spécial, et sont munis d'un sifflet et d'un sabre. Leur service dure de dix heures à cinq ou six heures du matin, suivant la saison. Ils sont au nombre de 500, tandis que l'effectif des sergens de ville est de 3,500, dont 220 sont montés. Tous les sergens de ville sont d'anciens sous-officiers, qui doivent avoir une taille variant entre $1^{m},67$ et $1^{m},70$. Ils ont passé neuf ans dans l'armée; on ne prend que ceux qui se sont fait remarquer par leur bonne conduite, leur zèle et leur assiduité. La

(1) Dans le rapport sur l'administration communale de 1861 à 1875, les services rendus par le représentant de l'État durant les années où la ville ne faisait rien pour elle-même, sont reconnus.

population les respecte et vit avec eux en excellente intelligence, bien que parfois leur manière d'agir sente les habitudes militaires et ne soit pas exempte de brusquerie. Le Berlinois est habitué à se soumettre aux injonctions du sergent de ville, et les jours de parade, un agent suffit pour tenir en respect les curieux sur une assez grande étendue. Le moral du corps des sergens de ville est bon, parce qu'ils se savent soutenus aussi bien par le public que par l'autorité supérieure; celle-ci punit toute faute et toute négligence de leur part; mais, le cas échéant, elle n'abandonne pas ses subordonnés, elle sait les protéger. Les sergens de ville sont sous les ordres de 1 colonel, de 16 capitaines, de 105 lieutenans et d'un certain nombre de sous-officiers. La ville est divisée en quatre-vingt-deux districts. A la tête de chaque district, il y a un lieutenant de police, qui dispose de 2 sous-officiers, de 2 télégraphistes, 2 expéditionnaires, 12 sergens de ville et 2 agens de la sûreté. Le district est subdivisé en petits îlots, confiés chacun à un sergent de ville. Le capitaine de police exerce la surveillance sur plusieurs districts, qui forment son arrondissement. Il y a dix arrondissemens.

A côté de cette police extérieure, qui veille à l'exécution des lois et règlemens, qui maintient l'ordre dans les rues, il y a la police de sûreté, dont la mission est de découvrir les auteurs de crimes et délits, de surveiller les classes dangereuses, de manière à empêcher autant que possible la perpétration d'actes attentatoires à la sécurité des personnes et des propriétés. Le chef de la police de sûreté est le comte Puckler. Sur sa demande, la police des mœurs a été également rattachée à ses attributions. Les relations entre prostituées et malfaiteurs sont tellement étroites, qu'il y a nécessité de coopération entre ces deux branches de la police, et qu'il y a un intérêt considérable à leur donner un chef unique.

Le service de la sûreté est fait par des agens revêtus de l'habit civil et armés dans leurs excursions à travers les quartiers dangereux d'un revolver, qu'on leur a fourni tout récemment, à la suite de quelques rencontres avec des malfaiteurs munis d'armes. Le revolver est destiné à donner plus d'assurance à l'agent, qui a pour instruction stricte de ne s'en servir qu'à la dernière extrémité. Comme je l'ai dit plus haut, à chaque commissariat sont attachés deux agens de la sûreté, sans compter ceux de la brigade centrale. Les agens de quartier sont spécialement chargés de la surveillance des revendeurs, des prêteurs sur gages, de toutes les personnes suspectes ayant un domicile fixe.

Nous aurons plus tard l'occasion d'insister sur la division du travail qui s'est faite dans les classes dangereuses. Les malfaiteurs de Berlin s'adonnent à une spécialité dont ils sortent rarement. Il en

résulte une habileté plus grande de la part des voleurs de profession. Afin de ne pas rester désarmée, la police a dû également avoir ses spécialistes, et à chaque grande catégorie professionnelle, on oppose un commissaire de la sûreté, chargé exclusivement des affaires se rapportant à la catégorie. Un fonctionnaire s'occupe des vols par effraction, un autre des vols dans les garnis et les chambres à la nuit, un troisième des escrocs et des joueurs, un quatrième des souteneurs, etc. La même division a été appliquée dans l'album des criminels que j'ai pu feuilleter et qui est naturellement fort intéressant. Cet album a une utilité incontestable, et, grâce à la classification adoptée, lorsqu'une personne vient se plaindre d'avoir été victime d'un vol, on lui montre les photographies des voleurs connus pour pratiquer le genre spécial. Cela facilite la reconnaissance du voleur. Mais souvent lorsqu'on amène l'individu dont la photographie a été déclarée ressemblante, la victime hésite et ne reconnaît plus avec certitude.

Berlin est l'une des capitales européennes dont la population s'est le plus rapidement accrue. En 1840, elle ne comptait que 300,000 habitans; en 1850, elle en avait déjà 600,000; 826,000 en 1871; 966,000 en 1875. Elle en renfermait 1,578,000 en 1890. C'est une progression annuelle (1) d'environ 4 pour 100, qui dépasse celle de Londres et de Paris. Sur ce chiffre, 40 pour 100 seulement des habitans sont nés à Berlin même; l'accroissement de la population est le résultat de l'immigration incessante de la province. Celle-ci a été stimulée par la transformation de Berlin en capitale de l'empire, par la concentration des grandes administrations de l'État, par le développement du commerce et de l'industrie. Le nombre des fabriques va grandissant, et le contingent de la population ouvrière est excessivement considérable. On sait que le parti socialiste y dispose d'un grand nombre d'adhérens (2).

L'attraction des grandes agglomérations d'hommes est un fait connu. On afflue vers la capitale dans l'espoir d'y trouver de l'occu-

(1) La progression a été surtout considérable depuis 1860; de 1860 à 1880, le chiffre a doublé, et actuellement il est trois fois plus considérable qu'il y a trente ans. Une ville aussi peuplée, où la circulation est d'une rare intensité jour et nuit, dans laquelle les intérêts du commerce et de l'industrie sont de premier ordre, exige une grande activité de la part de l'autorité chargée d'y assurer la sécurité sous toutes ses formes. L'essor de Berlin date du règne de Frédéric-Guillaume IV, au fur et à mesure que les communications par voie ferrée ont mis la capitale en contact avec les provinces et l'étranger. En 1838, l'ouverture de la ligne Berlin-Potsdam était une expérience timide d'un mode de locomotion nouveau, qui, à ses débuts, n'éveilla pas beaucoup d'enthousiasme; en 1880, onze lignes de chemins de fer pénétraient dans Berlin, sans compter le chemin de fer métropolitain achevé en 1881.

(2) Sur 373,930 électeurs inscrits, les socialistes ont obtenu au premier tour de scrutin, le 15 juin 1893, 150,977 voix, soit 30 de plus qu'en 1890.

pation et un gagne-pain plus facilement qu'en province, et, une fois qu'on s'y est établi, on se décide malaisément à s'en retourner, même si la lutte pour l'existence y est aussi pénible qu'à la campagne ou dans les petites villes. La proportion de ceux qui quittent Berlin chaque année est très faible. Une capitale n'est pas moins recherchée par les élémens dangereux et fainéans d'une nation. Le voleur, le mendiant de profession, et la fille y trouvent des ressources qu'ils n'auraient pas ailleurs ; aussi n'y a-t il rien de surprenant dans le chiffre de 21,000 personnes ayant subi des condamnations, connues de la police et vivant à Berlin, que donne le rapport de la présidence de police pour 1880. Ce chiffre a dû augmenter dans l'intervalle. Il y avait également 1,200 personnes vivant à Berlin et soumises à la surveillance de la police. Celle-ci connaissait le domicile seulement du tiers, et cela malgré le système perfectionné de l'inscription des locataires, qui fonctionne en Allemagne. Tout propriétaire, tout locataire principal, toute personne ayant des domestiques, est tenu de faire inscrire au bureau de son district le nom, l'âge, etc., de quiconque loge dans sa maison ou dans son appartement. Ces renseignemens sont centralisés dans un service de la présidence de police, où, moyennant 25 centimes, on peut se renseigner sur l'adresse de quiconque habite Berlin. La contravention, la non-inscription, est punie d'une amende de 37 fr. 50 au maximum. Le service de la sûreté est rendu plus facile par cette obligation imposée aux habitans. Mais cela n'empêche pas les gens qui ont intérêt à se cacher de dissimuler leur présence. Il leur suffit de trouver asile chez des amis qui ne les fassent pas inscrire à la police, de changer souvent de logement, de sortir le soir ou la nuit, et le monde du crime à Berlin n'agit pas autrement sous ce rapport que celui des autres capitales.

Il est impossible d'évaluer le nombre de voleurs, d'escrocs, de gens à existence louche qui vivent dans une grande ville. La statistique est impuissante à en faire le recensement. On connaît approximativement le nombre des gens qui ont subi des condamnations, celui des filles inscrites est de 4,000 à Berlin. Il est tout aussi difficile de réunir des informations précises sur les mœurs, sur l'organisation du monde du crime. De temps à autre, un procès retentissant vient jeter de la lumière sur les habitudes, les accointances des malfaiteurs, ou bien, un écrivain, en quête de pittoresque, accompagne une descente de police dans un bouge mal famé, et livre le lendemain une description plus ou moins typique à un journal ou à une revue. Il n'y a guère qu'un homme de la partie, un juge d'instruction ou un employé de la police, qui soit en mesure de fournir au public un tableau exact des dessous de la société. Nous avons sous les yeux un essai de ce genre : c'est un

volume de 250 pages environ : *Die Verbrecherwelt von Berlin*, par O. E., qui a fait une assez grande sensation en Allemagne et dont la lecture nous a vivement intéressé. L'auteur connaît admirablement la matière dont il parle, il écrit sans phrases, et les conclusions auxquelles il arrive sont marquées au coin du bon sens. Il évalue à environ 30,000 le nombre des malfaiteurs de toute catégorie, « de la haute et de la basse pègre. » On connaît à Berlin peu de familles criminelles, composées de parens qui élèvent systématiquement leurs enfans pour le vol. Cela n'empêche certainement pas l'influence de l'hérédité de se faire sentir : si les enfans tournent mal, la faute en est au milieu bien plus qu'aux enseignemens directs, qui sont fort rares.

Berlin souffre de l'insalubrité et de l'encombrement des logemens, pour le moins autant que les autres capitales d'Europe et d'Amérique, et cela malgré la vigilance de la police et un grand nombre de règlemens concernant l'hygiène et la construction des maisons. 75,000 logemens à Berlin, abritant 270,000 personnes, se composent d'une seule pièce. La densité de la population sur certains points est énorme, elle est fort nuisible à la santé morale et physique des habitans. Les descriptions faites par M. le docteur du Mesnil, M. d'Haussonville et M. Maxime Du Camp, des quartiers misérables de Paris s'appliquent également à Berlin ; c'est la même saleté, le même dénûment. Peut-être plus qu'en France, trouve-t-on en Allemagne l'habitude de prendre un ou deux coucheurs à la nuit, qui s'étendent par terre, et partagent au besoin le lit du mari et de la femme.

Ces bouges servent de logemens à la population pauvre, à l'ouvrier honnête et à sa famille, au voleur de profession. L'influence moralisatrice de l'école est très souvent impuissante à combattre l'effet corrupteur de ces habitations encombrées, où toutes les promiscuités existent. Le vice et la débauche, la brutalité s'y apprennent tout seuls. A Berlin, le nombre des adolescens qui pratiquent le vol est très considérable. Les gamins enlèvent les objets, jouets ou friandises, à l'étalage des boutiques, s'emparent de pigeons ou de chiens. Les petits sapins qu'on vend en décembre pour en faire des arbres de Noël exercent une fascination extraordinaire sur les voleurs précoces. A côté de la mansarde démeublée et du ruisseau, certains cabarets mal fréquentés servent d'académie du crime. Berlin abonde en débits de boissons de toute nature, plus de 6,000, soit un pour 200 habitans. Ici, comme ailleurs, la profession de débitant est le dernier refuge pour des gens qui n'ont pas réussi et qui préfèrent un métier facile. Comme les malfaiteurs ont besoin de communiquer entre eux, c'est au cabaret qu'ils se rencontrent et se donnent rendez-vous. La classe inférieure fréquente de préfé-

rence les débits d'eau-de-vie. La police en tolère l'existence, parce qu'il lui convient que les classes dangereuses aient des lieux de réunion connus d'elle. Le cabaretier lui sert parfois d'auxiliaire, le plus souvent il est muet et ne sait rien. C'est tout au plus s'il y a à Berlin une vingtaine de cabarets dont la clientèle se recrute exclusivement dans le monde du crime. Ces cabarets, situés aux extrémités de la ville, sont presque tous dans le sous-sol; ils n'ont pas d'écriteau flamboyant, et le soir, la lumière arrive au dehors, tamisée par des rideaux. Les habitués sont des voleurs de profession, des indicateurs de coups à faire, ou des recéleurs. Tout ce monde s'entretient à voix basse, boit et joue aux cartes. Les disputes sont rares; dès qu'une querelle risque de devenir bruyante, les voisins interviennent pour empêcher tout scandale.

Parfois la porte s'ouvre, une tête se glisse et crie : *Lampen!* A ce mot, un sauve-qui-peut général par toutes les issues; l'hôtelier ramasse rapidement les verres, et, lorsque la police arrive, le local est vide. A Berlin comme à Francfort, les cabarets de cette catégorie ont une chaîne d'avant-postes; ce sont de pauvres diables qui, pour quelques sous, montent la garde et préviennent en courant qu'il y a des gens suspects à l'horizon. Lorsque la descente de police est combinée de manière que les issues soient cernées et qu'on saisisse quelque malfaiteur contre lequel un mandat a été lancé, celui-ci se rend d'ordinaire sans opposer de résistance. Il obéit tranquillement à l'agent de police. Il est bien rare qu'il se défende à coups de couteau. La violence n'est d'ailleurs pas habituelle aux malfaiteurs berlinois : ils préfèrent la ruse et l'adresse. Les meurtres sont rares dans la capitale. Ces cabarets ont d'ordinaire une chambre sur la cour dans laquelle on se livre parfois à des orgies et où le champagne n'est pas inconnu.

Les gens sans asile trouvent à se loger à Berlin moyennant 0 fr. 12 1/2, mais quels logis! sous terre, dans des caves ou dans d'anciennes remises. C'est là que les voleurs de profession viennent recruter des apprentis, auxquels on commence par abandonner quelques besognes faciles : faire le guet, par exemple, emporter le butin. Peu à peu, si l'apprenti fait preuve de bonnes dispositions, il avance en grade. En même temps, il est affublé d'un sobriquet qui remplace son véritable nom.

Le nombre des arrestations pour mendicité a diminué de 19,000 en 1881, à 6,636 en 1890, celles pour vagabondage et manque de domicile, de 12,000 à 9,000.

Berlin compte trois asiles de nuit : tout d'abord, l'asile municipal, nouvellement construit, qui renferme dix dortoirs chacun pour 70 personnes qui dorment sur des bancs de bois.

On a installé des bains pour 20 personnes, soit douches, soit

bains complets. Pendant le bain, les vêtemens sont soumis à la désinfection dans des étuves. La réception commence à quatre heures de l'après-midi et dure jusqu'à deux heures de la nuit. A huit heures et demie, chacun reçoit 5 décilitres de soupe et 200 grammes de pain; le matin, au départ, même ration. Ce sont les agens de la municipalité qui sont chargés du maintien de l'ordre. En 1890, on a reçu 214,541 hommes et 12,834 femmes. La plus grande fréquence se produit en décembre et la moindre en été. Il existe en outre deux asiles privés qui ont reçu 108,000 hommes et 15,447 femmes en 1890. Le même individu n'est reçu que cinq fois dans le courant du mois.

Quant à ceux qui fréquentent l'asile municipal trop assidûment, ils sont mis le matin en présence d'un fonctionnaire de la police qui leur donne cinq jours pour se procurer un domicile; à défaut de cela, ils sont conduits au petit parquet.

Les personnes âgées de plus de soixante ans ou celles qui sont invalides ne sont pas soumises à cette règle.

Il en résulte que l'asile municipal compte un certain nombre d'habitans permanens (1).

Le malfaiteur berlinois présente les mêmes traits caractéristiques que ses confrères étrangers. Il est dévoué à ses complices, considère la trahison comme le plus noir des crimes, ment avec effronterie. Il jouit d'un grand prestige en province. Michael Davitt,

(1) Dans une excursion que nous avons faite, il y a quelques années, dans les bas-fonds de Berlin, en compagnie d'un agent supérieur de la police, nous avons visité l'asile de nuit municipal avant sa reconstruction. Il était occupé par 207 malheureux, tandis qu'en hiver on en comptait jusqu'à 700 ou 800, auxquels il était alors impossible de se coucher et qui devaient passer la nuit assis sur des bancs; ils avaient assez de place pour s'étendre tout de leur long. Le soir où nous y allâmes, cet asile de nuit se composait de trois baraques en bois, appartenant à la municipalité, qui se chargeait de l'entretien. On y recevait les gens jusqu'à deux heures du matin; ils devaient décliner leur nom et ils ne pouvaient se présenter plus de trois fois de suite ou à courts intervalles, sans s'exposer à des poursuites pour vagabondage. — La police surveillait de très près les gens qui fréquentent cette hôtellerie gratuite de la misère. L'air y était singulièrement lourd et irrespirable. A l'exception de deux ou trois individus qui causaient avec un air de gravité intense, tout le reste dormait et ronflait. Les bancs étaient très étroits et le confort faisait absolument défaut. Il est impossible d'améliorer la couche de ces malheureux sans les attirer en plus grand nombre. Un contraste frappant, c'est la *Herberge zur Heimat* (l'Auberge du Foyer), que j'ai visitée après cela. Cette auberge a plus ou moins une couleur religieuse, en ce sens qu'on y dit la prière à haute voix soir et matin, et qu'il y a sur le mur d'entrée l'inscription : « Prie et travaille. » Mais on y accueille tout le monde, sans distinction de religion, et on ne force personne à écouter la prière. Cette auberge est destinée aux ouvriers et artisans qui passent par Berlin. On ne peut y loger que trois jours de suite. Un lit coûte 0 fr. 37, 0 fr. 62, 1 franc et 1 fr. 25. J'ai été frappé de la propreté extrême de la maison et des lits. L'auberge prospère, bien qu'on n'y vende d'autre boisson que la bière.

dans ses *Mémoires de prison*, constate le même phénomène pour l'Angleterre : le voleur de Londres est un personnage aux yeux des collègues de Manchester ou de Bedford. Le Berlinois semble posséder une fertilité de ressources considérable, une promptitude de réplique extraordinaire et s'entend fort bien à la fabrication de faux alibis. Il y a des gens dont la profession consiste à venir déposer en faveur d'individus qu'ils n'ont jamais vus. Dans le cours de l'instruction, au Palais de Justice, les communications entre prévenus et témoins ont lieu sous le nez des gardes, et au tribunal même, le malfaiteur fait des signaux que le témoin comprend aussitôt.

Si on examinait les différentes catégories de crimes, on trouverait que les meurtres sont relativement peu nombreux, étant donné le chiffre de la population et en proportion de ce qui se passe dans d'autres grandes villes (1).

La police reçoit souvent la dénonciation de crimes, notamment d'empoisonnement, mais, le plus souvent, l'enquête faite montre le peu de fondement.

(1) Au point de vue de la sécurité, Berlin occupe la dixième place en Allemagne, la quatrième en ce qui concerne les blessures graves, la huitième au point de vue du vol. A Londres, en 1888, il y a eu 28 assassinats, 192 tentatives d'assassinat. A Berlin, la moyenne décennale n'a été que de 2 assassinats par an. Sur les 22 meurtres de 1881-1890, 6 auteurs ont été exécutés, 11 condamnés aux travaux forcés, 4 seulement sont restés inconnus. Le nombre de crimes demeurés impunis à Londres est beaucoup plus considérable. Le 22 avril 1881, le cordonnier Bowitz tue sa femme à coups de couteau; le 5 mai 1882, Henkelmann étrangle la servante Jaksch; le 12 août 1882, le cocher Conrad tue sa femme et ses quatre enfans et pend les cadavres; le 31 juillet 1882, la veuve Gottfried, une vieille prostituée de soixante-deux ans, est blessée mortellement à l'aide d'un instrument contondant, la nuit, par un individu demeuré inconnu; le 16 décembre 1882, la veuve Kœnigsbeck est assassinée par le commissionnaire Dickhof, condamné pour ce crime et l'assassinat de la veuve Lissauer, commis en 1876; le 12 mars 1883, le garçon de bureau Sobbe assassine le facteur postal Cossaeth; le 18 septembre 1883, le maçon Eichler coupe la gorge à sa femme; le 29 mars 1884, le cordonnier Gronack tue sa femme, sa belle-sœur et le portier de la maison; le 22 juillet 1884, le serrurier Meissner tue son ancienne maîtresse; le 21 juillet 1885, le menuisier Schunicht assassine sa maîtresse; le 2 novembre, le commis Kowalski tue Mme Pœpke, épouse d'un secrétaire de la chancellerie; le 7 juillet 1886, Marie Schneider, âgée de douze ans, précipite par la fenêtre un enfant de trois ans auquel elle avait pris ses boucles d'oreilles; le 26 octobre 1886, le maçon Finger tue sa femme et son enfant; le 10 avril 1887, le négociant Kreis est assassiné dans son bureau par son commis Güntzel; le 27 septembre 1887, le veilleur de nuit Braun est assassiné près de l'église Sainte-Élisabeth, le cadavre pendu à un arbre; c'est l'origine du procès Heinze, en 1891; le 25 décembre 1888, l'invalide Röse est assassiné; le 10 avril 1889, l'apprenti ébéniste Brunott étrangle son compagnon d'atelier Skupke et en jette le cadavre dans un trou à fumier; le 14 septembre 1889, le tailleur Klausin tue la femme Vaness et la mère de celle-ci; le 1er décembre 1889, l'ouvrier Cartsburg tue sa tante; le 7 décembre 1889, le surveillant Meissner est assassiné dans la cave de la maison en construction; le 2 mars 1890, l'ouvrier Franke assassine sa maîtresse; le

On a pu remarquer que, dans les assassinats, lorsque tout indice manquait à l'instruction, la découverte du coupable était souvent l'œuvre du hasard ou d'une imprudence du criminel, imprudence qui semble d'autant plus incompréhensible que le crime a été habilement préparé et exécuté.

Ainsi le meurtrier Conrad, après avoir assassiné sa femme et ses enfans, écrivit à la jeune fille qu'il voulait épouser, que sa femme était morte subitement. Or, par le timbre de la poste, on put déterminer que la lettre avait été jetée à la boîte à un moment où le cadavre n'avait pas encore été découvert.

Sobbe, qui avait loué une chambre afin d'y assassiner et d'y voler un facteur de la poste, se laissa entraîner par la vanité, à montrer, dans un débit du voisinage, son passe-port militaire à des gens qui ne voulaient pas croire qu'il eût été sous-officier.

Enfin, Guntzel demanda de grand matin, alors que le meurtre du négociant Kreis n'avait pas encore été découvert, à une marchande de journaux si les feuilles parlaient déjà du crime.

Il vaut la peine de faire observer que les deux procès de cour d'assises qui ont fait le plus de bruit à Berlin, celui de Dickhof et celui de Heinze, se rapportaient à des crimes qui avaient eu comme acteurs des individus pris dans les bas-fonds de la société.

Dans la liste des crimes berlinois, on rencontre peu des drames passionnels qui émeuvent Paris.

Deux procès en 1882 et en 1891 ont eu un grand retentissement à Berlin, parce qu'ils ont déchiré brutalement le voile complaisamment étendu sur l'organisation et les agissemens du monde du crime.

Il y a vingt-cinq ans, un meurtre, demeuré célèbre, fit naître une vive émotion. Une personnalité très connue à Berlin, le professeur Gregy, qui entretenait des relations avec une fille nommée Fischer, fut assassiné par elle et le souteneur de celle-ci, le serrurier Grothe, avec la complicité d'une entremetteuse, dans une cave, au milieu de circonstances horribles. Le cadavre, dépecé, fut précipité dans la rivière. Les auteurs, découverts, furent exécutés. C'était à une époque où Berlin était encore relativement une petite ville et où la tâche de la police était plus facile.

Le procès Dickhof, en 1882, a fait plus de bruit, et cela à juste titre. Le héros était un des criminels les plus redoutables qui se soient assis sur les bancs de la cour d'assises ; s'il a échappé à une condamnation capitale, c'est que la démonstration de sa participa-

19 juillet 1890, la femme du facteur Wende est assassinée dans le Thiergarten. — Les meurtriers Conrad, Eschler, Sobbe, Gronak, Schunicht et Clausin ont été exécutés. — On n'a pas découvert les assassins de la veuve Gottfried, de l'invalide Röse, du surveillant Meissner et de la femme Wende.

tion directe à l'assassinat des deux femmes, tuées l'une en 1876, l'autre en 1882, n'avait pas été complète; mais le tableau de l'existence menée par Dickhof, pendant de longues années, a suffi pour faire naître dans l'esprit des jurés des présomptions morales suffisantes à amener un verdict de culpabilité, qui a permis de le condamner aux travaux forcés à perpétuité.

Dickhof, marié à une blanchisseuse et demeurant dans un petit village des environs de Berlin, exerçait, en apparence, le métier de commissionnaire; c'était un intermédiaire qui entreprenait aussi bien de porter une lettre que de négocier la vente d'une propriété valant quelques centaines de mille marks. C'est ainsi qu'à un moment donné, il devint acquéreur d'une propriété de 300,000 marks, dont il vendit le bétail et l'outillage, et qu'il repassa à un homme de paille. Après avoir fait d'assez gros bénéfices durant la période d'agiotage de 1872-1873, comme courtier, il ne tarda pas à être réduit aux expédiens, et c'est alors qu'il se chargea volontiers de faire fructifier les économies amassées par les vieilles femmes qu'il devait assassiner plus tard. En réalité, Dickhof menait une existence en partie double.

A côté de sa profession de commissionnaire, il était en même temps chef de bande et inspirateur d'une série de crimes contre la propriété, dont les complices, découverts et condamnés, ne l'ont jamais trahi. Sa spécialité était d'explorer le terrain, et, pour cela, son métier de commissionnaire lui procurait des entrées dans les maisons ou dans les bureaux. Les complices habituels de Dickhof firent tous leurs efforts pour lui constituer un alibi; durant les dix jours que dura le procès, on vit défiler comme témoins, des types absolument extraordinaires, recrutés parmi les gens sans aveu, et dont les cliens du commissionnaire Dickhof ne soupçonnaient pas les relations avec celui auquel ils confiaient leurs courses.

L'impression produite par les révélations du procès fut si intense, que le ministre de la justice et le ministre de l'intérieur réunirent une commission chargée d'étudier les moyens de renforcer l'action de l'autorité publique contre les agissemens des malfaiteurs.

Une autre affaire qui a provoqué l'intervention de la législation et qui a même fait sortir l'empereur Guillaume de la sérénité qu'un souverain observe ordinairement à l'égard des plaies les moins avouables de la société, c'est le procès Heinze, dont les débats occupèrent Berlin pendant plus de huit jours, au mois d'octobre 1891.

On sait que Berlin est gardé la nuit par des veilleurs qui jouent à la fois le rôle de portiers et celui de sergens de ville. Armés de toutes les clés du quartier qu'ils surveillent, ils ouvrent, moyennant une légère rétribution, la porte cochère à quiconque a oublié

son passe-partout. C'est là leur principale occupation dans le centre de la ville, où les rues sont sûres ; il n'en est pas de même dans les quartiers excentriques où s'entasse la population des faubourgs. Là, ils sont souvent en contact avec les souteneurs qui pullulent dans ces parages.

Une nuit de septembre 1888, un de ces gardes de nuit fut assailli par une bande de malfaiteurs qu'il gênait dans l'effraction de la porte d'une église (cependant les églises de Berlin sont bien pauvres) et assassiné.

Peu de temps après le crime, une femme publique, nommée Heinze, offrit ses services à la police comme indicatrice ; elle fournit des renseignemens assez précis sur le crime, elle reconnut même, dans la collection des photographies de la sûreté, un individu qu'elle prétendit être l'auteur principal de l'assassinat, mais celui-ci parvint à démontrer victorieusement un alibi, et la police conçut des soupçons contre le mari de la Heinze et celle-ci. C'était un triste ménage : la femme, plus âgée de quinze ans que son mari, avait épousé un souteneur, uniquement pour se soustraire au contrôle de la police des mœurs.

Toute une série de circonstances ont attiré l'attention sur le procès. Les avocats, chargés de défendre les accusés, se firent remarquer par leur attitude agressive contre le président des assises, par les rafraîchissemens et le champagne qu'ils se firent apporter à l'audience, par le conseil qu'ils donnèrent aux Heinze de ne pas répondre aux questions pouvant les incriminer, et par la demande d'un supplément d'information. Au bout de quelques audiences, le procès fut interrompu et renvoyé à une autre session.

Comme je l'ai déjà dit, les attentats contre la vie sont relativement rares à Berlin. Une comparaison avec d'autres capitales tournerait à l'avantage de l'Allemagne. En revanche, la propriété y est d'autant plus menacée, et, sous le rapport des vols, Berlin occupe la première place. Les voleurs forment en quelque sorte le noyau des malfaiteurs de profession, les autres se groupent autour d'eux. Leur organisation, d'après l'auteur anonyme du *Monde du crime*, serait due, dans une certaine mesure, à des juifs de Posnanie. Au commencement du siècle, il existait, dans cette province de la Prusse, une caste de voleurs vivant exclusivement du vol et qui élevaient leurs enfans dans le métier. La campagne et les petites villes ne leur offraient pas de butin suffisant, ils entreprenaient des voyages d'affaires à Berlin et à Breslau, jusqu'à Francfort-sur-le-Mein. Ils procédaient par effraction et, à cet effet, opéraient en bandes ; ils envoyaient des explorateurs en avant, puis le gros de la bande arrivait dans une voiture leur appartenant, et qui leur servait

ensuite à emporter les objets volés. Leur plus grande prospérité a été entre 1820 et 1830. Vers 1840, un procès monstre a eu lieu à Berlin contre Lowenthal et consorts; il y eut 520 inculpés, pour la plupart israélites, et le nombre des vols perpétrés dépassait 800. La valeur de l'argent volé s'élevait à 800,000 francs, les actes du procès remplissaient 2,000 volumes.

Avec le temps, ces voleurs avaient compris qu'il était nécessaire de quitter la province et de s'établir à Berlin, où il s'offrait plus d'occasions fructueuses et plus de facilités pour se débarrasser du butin. Peu à peu l'élément israélite a disparu, la très grande majorité des malfaiteurs berlinois sont aujourd'hui des protestans ou des catholiques. Si le juif ne constitue plus un élément important, son influence a été durable et elle a laissé son empreinte dans l'argot des voleurs, qui se compose en grande partie de termes détournés de l'hébreu et aussi de mots empruntés à la langue romane des bohémiens.

La spécialisation est un des traits distinctifs de notre époque; chaque profession, chaque corps de métier adopte la division du travail. L'industrie du vol a suivi la tendance universelle, et la plupart des voleurs de Berlin se renferment dans une branche spéciale.

Les voleurs de profession ont ainsi admis le principe que, pour arriver à la plus grande perfection possible, il est indispensable de choisir une spécialité déterminée et de se borner à la pratiquer exclusivement. Ils ont donc tous une spécialité qu'ils cultivent assidûment et dont ils ne s'écartent qu'à la dernière extrémité.

Le pickpocket ne se livre pas à l'effraction, et réciproquement, le cambrioleur ne s'adonne pas au vol à la tire. L'un et l'autre considèrent comme au-dessous de leur dignité d'empiéter sur le terrain d'autrui et affectent l'indignation lorsqu'on les en accuse. Il arrive souvent qu'un voleur par effraction, accusé d'avoir pris part à un vol de jour dans un magasin, se fâche et répond : « Monsieur le commissaire, vous savez bien ce que je fais et que je ne m'amuse pas à des bagatelles de ce genre. »

Dans le même ordre d'idées, le criminel de profession, accusé d'avoir pris part à un vol exécuté contre toutes les règles de l'art, se récrie avec énergie: « Si j'en avais été, je n'aurais jamais commis cette sottise. »

Cette division du travail a certainement contribué à rendre les criminels berlinois plus redoutables.

Une pratique continue affine singulièrement les facultés maîtresses nécessaires pour réussir dans les entreprises. Il est vrai, cependant, que la tâche des agens chargés de l'instruction en devient plus facile.

Les pickpockets de Berlin (*torfdrucker; torf*, bourse ; *drucken*, tirer) sont célèbres. Ils opèrent de préférence dans les foules, aussi bien dans la rue que dans les théâtres, aux cirques, aux gares de chemins de fer; ils s'attaquent de préférence aux étrangers ou aux provinciaux.

Après avoir reconnu la poche à l'aide d'un attouchement très léger, ils y introduisent l'index et le médium qui, formant tenailles, ramènent la proie. Le cas échéant, un coup de canif bien affilé coupe le vêtement.

Le voleur à la tire opère ordinairement avec des complices, qui lui servent de paravent, et auxquels il passe l'objet volé. Il y a parmi eux beaucoup de femmes et d'enfans qu'on dresse à ce genre de vols et auxquels on apprend, au début, à faire les mouchoirs.

Il paraîtrait que le vol à la tire est en décroissance. Les pickpockets hongrois et polonais, qui possèdent une habileté extraordinaire et qui sont de véritables artistes, se seraient décidés à éviter Berlin depuis que de nombreuses arrestations et condamnations ont eu lieu.

Le rapport décennal fait observer, non sans une certaine naïveté, que la façon dont les femmes tiennent aujourd'hui leur porte-monnaie en facilite singulièrement l'enlèvement dans les foules.

On abandonne aux débutans la tâche de dépouiller les ivrognes ou les gens endormis sur les bancs. Le début de la saison froide coïncide avec une augmentation du vol des paletots dans les restaurans et dans les salles de l'Université. Les coupables, qui ne tardent pas à se faire prendre, appartiennent rarement aux professionnels; ce sont, le plus souvent, des commis sans place ou d'anciens étudians.

Les magasins sont exploités par des catégories spéciales qui opèrent ordinairement deux par deux. Les femmes qui pratiquent ce genre de vols portent entre les jambes une grande poche dans laquelle elles entassent les articles sur lesquels elles peuvent mettre la main; ou bien elles ont, sous leur jupe, une série de lacets terminés par des crochets pointus, auxquels elles attachent les objets.

Les tiroirs des caisses, dans les magasins, sont explorés par d'autres voleurs armés d'une baleine dont le bout est enduit de glu.

Les logemens de la classe ouvrière qui prend des coucheurs à la nuit sont cultivés par des spécialistes, de même que les greniers où l'on fait sécher le linge.

La disparition des chaises de poste, derrière lesquelles on attachait les bagages, a fait disparaître également l'industrie de ceux qui les volaient en coupant les cordes. Ceux-ci pratiquent aujour-

d'hui le roulottage, c'est-à-dire enlèvent subrepticement des camions les colis en l'absence du cocher qui est allé faire une livraison; ce n'est d'ailleurs pas uniquement le fait des roulottiers, mais des camionneurs eux-mêmes. Après avoir pris un grand essor, cette spécialité est en décroissance.

Le voleur berlinois est un artiste qui vient à bout des serrures les plus compliquées. Toute une catégorie d'ouvriers serruriers s'adonnent à la fabrication de fausses clés. Les instrumens dont le voleur se sert sont à peu près les mêmes dans tous les pays : un ciseau, de fausses clés et une scie en acier. A Berlin, il y a une catégorie de voleurs qui font la guerre aux coffres-forts, et qui sont arrivés à une adresse extrême dans l'art de les forcer, au besoin de les scier. De ce côté aussi la police se flatte d'une amélioration.

En 1890, Berlin ne possédait plus de célébrités comme Imm, Pattri, Strauss, qui étaient redoutés pour leur audace et leur habileté à ouvrir les coffres-forts.

Les exploits nocturnes des bandes qui, en 1885 et 1886, terrorisaient la population de Berlin et des environs, ont cessé. Dans ces visites, les malfaiteurs enfermaient sous clé les habitans surpris dans leur chambre à coucher. Deux fois seulement des voleurs saisis sur le fait se sont défendus à coups de revolver.

Une affaire qui fit beaucoup de bruit à Berlin fut celle de vols commis à l'aide de fausses clés au ministère de la justice, de l'intérieur et chez le commandant de la place. L'auteur en était un cambrioleur de profession qui travaillait, par principe, tout seul, sans complice, et qui, actuellement, subit sa peine.

Le vol fameux chez le banquier Paasch, dans le bureau duquel les voleurs ont pénétré en perçant un trou au plafond (ils avaient loué les pièces au-dessus), a été exécuté par des Anglais.

Les voleurs britanniques viennent de temps en temps donner des représentations en Allemagne, et ils se montrent infiniment supérieurs à leurs confrères allemands, notamment par la qualité des outils qu'ils emploient.

Ce sont des Anglais qui, en 1890, ont attiré l'attention de la police de Berlin, à la suite d'une tentative d'effraction faite à Hanovre, parce qu'ils détruisirent la porte en fer d'un caveau contenant 7 millions de valeurs, à l'aide d'une soufflerie à gaz.

Les vols par effraction, à l'aide de fausses clés, dans les comptoirs, les magasins et les débits, en vue de l'argent qui peut se trouver en caisse, sont assez fréquens, ainsi que dans les logemens qui restent, à un moment donné, sans garde le dimanche ou l'après-midi.

Un auxiliaire indispensable, c'est le recéleur, qui abonde sous

forme de revendeur, de marchand à la toilette, de prêteur sur gages. La police le surveille de près, mais elle est souvent impuissante. Les recéleurs ont des correspondans en province auxquels ils expédient la marchandise, en se servant le plus souvent de la poste.

Berlin est riche en joueurs de bonneteau, qui exploitent les provinciaux et les badauds, les entraînent dans des restaurans de dernier ordre et leur prennent tout l'argent qu'ils ont sur eux. Cependant, ces pratiques semblent réussir moins fréquemment; en tout cas, les plaintes sont moins nombreuses.

Les colporteurs, qui vont de maison en maison ou dans les cafés, écoulent de la marchandise d'une nature spéciale, fabriquée dans des manufactures *ad hoc*, des montres en cuivre doré, par exemple, ou de la fausse bijouterie. Berlin est un centre de fausse monnaie. En moyenne, il y a une dizaine de procès de faux monnayeurs par an. Depuis qu'on a arrêté en 1880 deux lithographes, on n'a plus saisi de faux billets de la Banque d'Allemagne. On rencontre parfois encore de faux billets de l'État, mais depuis l'arrestation de la bande Lomba, il n'en a plus été fabriqué à Berlin. La circulation de la fausse monnaie a diminué depuis 1886.

L'armée du crime ne semble pas avoir fait preuve de grande imagination pour découvrir des procédés nouveaux; ce sont encore les vieilles manœuvres qui, malgré tous les avertissemens de la presse, réussissent toujours.

Le vol au cautionnement ou au mariage continue à faire de nombreuses victimes. L'introduction du téléphone a cependant permis de commettre des escroqueries. Les annonces dans la presse servent à certains individus peu scrupuleux pour attirer des dupes ou pour offrir leurs services à qui en a besoin; par exemple, le négociant qui veut faire faillite trouve par là des teneurs de livres qui lui composent une fausse comptabilité bien ordonnée.

Une plaie de Berlin, ce sont les agens d'affaires qui, sous prétexte que les avocats ne peuvent s'occuper que des affaires importantes, font des dupes parmi les petites gens. Ils leur escroquent des sommes plus ou moins considérables, sous prétexte d'acheter la bienveillance du greffier ou des fonctionnaires subalternes du tribunal. Moyennant une somme payée à forfait, quelques-uns de ces agens d'affaires se chargeaient de fournir les preuves du bien fondé de la plainte ou la justesse de la défense; ils se faisaient donner des renseignemens circonstanciés par leur client et celui-ci était tout étonné, le jour du procès, de voir défiler toute une série de témoins qu'il ne connaissait pas, et qui, avec un sérieux imperturbable, déposaient, sous la foi du serment, de faits qu'ils igno-

raient complètement. Quelques condamnations sévères ont mis un terme à ces agissemens. Les dénonciations de vols sont souvent fausses. Les personnes qui ont disposé de sommes qui leur avaient été confiées cherchent à se disculper en disant qu'elles ont été attaquées et dépouillées par des inconnus. Comme remède, on a demandé que celui qui fait une fausse dénonciation puisse être poursuivi.

Le nombre des parjures, des attentats à la pudeur, des outrages aux mœurs, notamment des attentats contre les enfans avec complicité des parens, augmente. On se rappelle à Berlin la sensation que produisit l'affaire du professeur de musique Neumann qui s'était rendu coupable de ce crime sur cinquante de ses élèves.

Les infanticides et les avortemens s'accroissent. La police de Berlin croit que le renchérissement de la vie qui pèse lourdement sur les classes pauvres, qui leur fait redouter une augmentation de famille, y contribue. Le nombre des détournemens opérés par des commis, caissiers ou teneurs de livres grandit également.

Berlin ne semble pas offrir un terrain propice aux escrocs de la haute pègre internationale; ils s'y montrent rarement et disparaissent vite. Les plus connus dans les dernières années sont les voleurs d'hôtel Ostrowski et l'officier russe Sawine. Ce dernier est devenu célèbre par la façon audacieuse dont, à plusieurs reprises, il s'est échappé de wagon. Il demeura d'abord en 1884 comme prince de Savine, en compagnie d'une belle personne qui s'appelait ou qui se faisait appeler comtesse Megem, à l'hôtel Impérial à Berlin et s'introduisit dans l'aristocratie et la diplomatie.

Saisi en flagrant délit de tricherie au jeu, il parvint à s'enfuir de Berlin, fut arrêté après des aventures romanesques à Genève, livré au gouvernement russe et condamné à six ans de bannissement en Sibérie.

Le jeu de hasard est pratiqué ouvertement aux courses, où fonctionne le pari mutuel. Du point de vue de la police, la tolérance du pari mutuel, malgré un arrêt de la cour suprême reconnaissant à celui-ci tous les caractères du jeu de hasard, semble regrettable. Le fait que la mise du joueur ou de parieur est parfois remboursée avec un bénéfice trente ou quarante fois supérieur exerce un attrait considérable, et il en résulte des inconvéniens nombreux. On a préféré la réglementation du pari mutuel à l'affluence des bookmakers, plus dangereux pour le public et plus difficiles à surveiller. Ceux-ci travaillaient même avec les classes inférieures, parmi lesquelles ils faisaient de nombreuses victimes, et auxquelles on est parvenu à rendre l'accès du totalisateur trop onéreux, en prélevant un droit d'entrée élevé.

La police est relativement désarmée contre le jeu dans les cabinets particuliers des restaurans élégans, parce qu'il lui incombe de faire la preuve, soit du jeu professionnel, soit de la complicité du propriétaire du local.

On a cependant pu mettre la main, à différentes prises, sur des joueurs qui déployaient moins de prudence, qui se recrutaient parmi les artisans et les négocians et qui se livraient aux douceurs du poker.

La loi du 24 mai 1860 contre l'usure a eu pour conséquence de rendre les usuriers plus circonspects et de les amener à donner à leurs opérations l'aspect de transactions commerciales. On a là, une fois de plus, la preuve des inconvéniens qui résultent de l'intervention législative venant réglementer des cas spéciaux, sortis du cadre plus large du droit commun. Les victimes les plus fréquentes des usuriers sont les officiers, et ceux-là, pour des raisons faciles à deviner, se décident rarement à porter plainte.

Les usuriers habiles savent si bien embrouiller les choses, que le tribunal n'arrive guère à s'y reconnaître et est embarrassé pour prononcer une condamnation.

De 1881 à 1890, la police a gardé dans ses mains et livré à la justice 43,419 personnes.

	Hommes	Femmes	Total.
Meurtres et complicité . .	94	60	154
Coups et blessures . . .	1,544	42	1,586
Abandon d'enfant	2	25	27
Avortement.	45	194	239
Séquestration.	21	2	23
Menaces	223	3	226
Fausses dénonciations. .	26	8	34
Vols à main armée . . .	321	14	335
Vols	17,849	5,047 (142 enfans)	23,038
Chantage.	253	15	268
Recel	1,005	305	1,310
Détournemens	3,478	451	3,929
Escroquerie	2,061	396	2,457
Faux.	958	86	1,044
Proxénétisme.	1,118	103	1,221
Banqueroute	78	4	82
Attentats à la pudeur. .	1,564	93 (3 enfans)	1,660
Haute trahison.	2	»	2
Résistance aux agens . .	2,754	247	3,001
Fausse monnaie	103	21	124
Lèse-majesté	188	5	193
Corruption de fonctionnaires	5	3	8
Faux noms.	20	1	21

	Hommes	Femmes	Total.
Incendies volontaires . .	57	16 (3 enfans)	76
Parjures.	64	16	80
Bigamie	12	»	12
Contraventions à la loi contre les socialistes .	88	2	90
Jeux de hasard.	181	1	182
Adultères	87	1	88
Duels	3	»	3
Homicides par imprudence	34	3	37

La quatrième division de la présidence de police est chargée de la lutte contre le crime et le vice. Le nombre des affaires dont elle a eu à s'occuper en 1881 était de 250,000, et en 1890, il s'est élevé à 314,000.

En dehors du chef de la police criminelle, le comte Puckler, le personnel se compose d'un conseiller de police, de trois inspecteurs, de trente-quatre commissaires, treize sous-officiers, cent cinquante et un agens commissionnés. Pour le service de surveillance, il y a des agens qui n'ont pas comme ceux-ci la qualité de fonctionnaires, et qui peuvent être congédiés sans préavis, étant payés au jour le jour sur les fonds à la disposition du bureau de la sûreté.

Les commissariats de quartier sont appelés en première instance à s'occuper des crimes ou délits qui leur sont signalés; ils ont pour cela recours aux agens de la sûreté, qui doivent surveiller les personnes soumises au contrôle de la police, les individus suspects et les receleurs connus. Dès que le cas est grave ou important, on prévient par le télégraphe ou le téléphone le bureau criminel, qui envoie aussitôt sur les lieux un commissaire de police spécial.

Les services que la police criminelle peut rendre dépendent de la capacité du personnel qu'elle emploie et dont la sélection exige un soin particulier. Un bon agent doit posséder toute une série de facultés physiques et intellectuelles qui se trouvent rarement réunies : résistance à la fatigue, sang-froid, discrétion, courage, tact, bonne mémoire. Il faut y joindre le talent de frayer avec les malfaiteurs, de savoir gagner leur confiance. Le succès dépend souvent de l'habileté d'entrer en relation avec les classes dangereuses, de connaître leurs habitudes, leur façon de penser, leur argot; un point important, c'est d'éviter de les traiter avec brutalité, lorsqu'ils sont dans les mains de la police; on s'en trouve souvent très bien plus tard.

Afin de recruter un personnel d'élite, on choisit parmi les ser-

gens en uniforme du service ordinaire, ceux qui ont une bonne conduite et qui semblent doués d'aptitudes particulières. Le recrutement des commissaires spéciaux est relativement plus difficile; on s'efforce de les prendre parmi de jeunes lieutenans de police, qui ont fait leur apprentissage dans la police criminelle, et il arrive même que l'on fasse avancer des sous-officiers qui se sont particulièrement distingués. Les commissaires spéciaux sont chargés et responsables de l'instruction de leurs subordonnés; celle-ci ne peut se faire qu'oralement et par la pratique. Il n'existe pas de manuel où l'on puisse apprendre la théorie du métier. La nécessité de connaître les articles du code, qui s'appliquent aux arrestations, saisies et perquisitions, a fait élaborer un petit traité sur les fonctions de la police criminelle dont un exemplaire est remis à chacun des agens.

Nous avons déjà dit que depuis 1886 ceux-ci sont armés de revolvers. Ils touchent une indemnité de 360 marks, dont ils consacrent la plus grande partie à l'achat de vêtemens civils.

Quelques procès criminels retentissans ont eu pour conséquence de faire modifier l'organisation du service de la sûreté, notamment par la création de trois inspecteurs qui ont une sphère d'activité plus étendue que les commissaires criminels.

On a senti à Berlin, en présence de la division du travail et de la spécialisation qui sont aujourd'hui la note dominante du crime, la nécessité d'opposer aux malfaiteurs la même organisation dans la prévention et la répression.

Les criminels de profession exploitent une branche délimitée, braconnent rarement sur le terrain d'autrui, mais ils ne bornent pas leur champ d'action à un seul quartier; loin de là, les auteurs principaux, les complices et les recéleurs ne demeurent pas généralement dans le quartier où le crime a lieu. Les commissaires de quartier, déjà surchargés d'affaires, n'ont guère le moyen de se tenir suffisamment au courant de la personnalité et des relations des criminels de profession. Ce soin incombe à la seconde des trois inspections supérieures qui comprend les fonctionnaires chargés de la sûreté publique et qui a dans son ressort les agens auxiliaires et l'album des criminels. La première inspection est chargée du contrôle des personnes placées sous la surveillance de la police et de celles qui sont considérées comme dangereuses. Cette mission est confiée à l'agent affecté à chaque commissariat de quartier, et il est recommandé d'agir avec tact, avec prudence, de manière à ne pas empêcher les individus surveillés de gagner leur vie. En 1881, 1,651 anciens condamnés étaient sous la surveillance de la police, en 1888, 1,128, en 1890, 807. Cette diminution est due en partie à une différence dans l'établissement des statistiques; la sévérité

du contrôle a également déterminé une partie des individus surveillés à établir leur domicile en dehors de Berlin.

Afin d'empêcher les conflits de compétence entre la police de Berlin et celle des localités voisines, conflits toujours funestes à l'efficacité du service, le ministre de l'intérieur a été autorisé à étendre le rayon de la police de Berlin, et l'on a détaché dans les villes voisines un certain nombre d'agens de la sûreté.

Les moyens accessoires que la police emploie sont les indicateurs ou *vigilans,* l'album photographique et la presse. On se sert des indicateurs pour rester en contact direct et permanent avec le monde du crime. Celui-ci n'est pas sans une certaine organisation en vertu de laquelle des malfaiteurs de profession, appartenant à la même catégorie, se connaissent entre eux, fréquentent les mêmes locaux, où ils s'entretiennent des incidens de leur existence, où ils préparent des crimes, cherchent des complices et des débouchés pour l'écoulement des produits du vol. La police a le plus grand intérêt à être tenue au courant des entreprises projetées ou exécutées ; ses agens officiels n'ont que difficilement accès dans les cercles du crime, et si habiles qu'ils soient à se masquer, à se grimer, ils ne tardent pas à être *brûlés.* Il faut donc chercher à recruter parmi les malfaiteurs eux-mêmes des dénonciateurs. C'est là une besogne très délicate pour les commissaires, et tous ne parviennent pas à savoir travailler avec les auxiliaires. Les sujets qui, par amour du lucre, trahissent leurs compagnons, inspirent de prime abord de la méfiance ; il arrive, en effet, que sciemment ils mettent sur une fausse piste ou qu'ils servent d'agens provocateurs. Leurs relations avec la sûreté ne les empêchent d'ailleurs pas de prendre part, le cas échéant, à des crimes. Toutes ces objections à leur emploi sont cependant insuffisantes ; le service de la sûreté serait désarmé, s'il lui était interdit de recourir aux *vigilans.* En effet, les coups les plus brillans et les plus heureux que tentent les voleurs sont ordinairement favorisés par la chance ; les auteurs en sont rarement surpris au moment de la perpétration. Il faut désespérer souvent de retrouver le produit du vol, car les malfaiteurs expérimentés se bornent à prendre l'argent comptant, les valeurs mobilières et les objets précieux qu'il est facile de fondre ou de dénaturer. Les indications que l'on reçoit des auxiliaires sont donc un point de départ pour les recherches, bien qu'il soit indispensable de les accueillir avec une extrême prudence et sous bénéfice d'inventaire.

Les auxiliaires sont payés en proportion de l'utilité de leurs renseignemens ; on ne peut les faire comparaître comme témoins dans un procès, et leur nom ne figure pas dans les rapports de police.

C'est en 1876 que l'on a commencé à collectionner les photographies qui forment aujourd'hui l'album servant aux constatations d'identité. En 1890, cet album contenait treize volumes, divisés par catégories et dont les trois derniers tomes sont consacrés aux criminels internationaux, aux vagabonds et aux malfaiteurs étrangers. Pour servir de complément, on a fait une collection d'autographes, une liste de faux noms, sobriquets, une liste des signes particuliers, blessures, tatouages, etc., une liste des spécialités dans laquelle on catalogue les voleurs, enfin un registre des souteneurs. Dans les dix dernières années, plus de 1,000 criminels de profession ont été reconnus à l'aide de l'album.

On ne s'est pas décidé encore à introduire le service anthropométrique qui fonctionne avec tant de succès à Paris. On se contente d'identifier les malfaiteurs à l'aide des photographies que l'on possède.

Enfin on a organisé un musée qui renferme des spécimens de l'outillage dont se servent les voleurs (1).

Le public peut prêter un concours précieux à la police, mais à Berlin comme dans d'autres villes, on constate une répugnance très vive à entrer en contact avec le service de la sûreté. On craint les ennuis, les désagrémens, les pertes de temps qui peuvent en résulter.

La presse, par la publicité qu'elle donne, est un auxiliaire inappréciable; aussi la police de Berlin envoie-t-elle directement, et sans distinction de couleur politique, des communiqués à tous les journaux. Ceux-ci d'ailleurs, surtout s'ils cultivent spécialement le fait divers, ne se contentent pas des nouvelles de source officielle; ils ont leurs propres reporters, auxquels on est redevable souvent d'informations à sensation.

Il se publie à Berlin une feuille spéciale, rédigée par la police, ne contenant que des matières intéressant la sûreté et dans laquelle les États étrangers font des insertions. On y reproduit les mandats d'arrêt, les signalemens.

Le service des mœurs, qui a été rattaché à la quatrième division, est fait à Berlin par un inspecteur, un commissaire, dix sous-officiers, cent trente et un agens. La police des mœurs a pour mission de combattre la prostitution, et il faut rendre cette justice à l'administration berlinoise qu'elle agit avec une rigueur et une vigueur extraordinaires.

(1) L'ouverture des portes et des armoires est facilitée aujourd'hui que l'on fabrique en gros et mécaniquement les serrures, et que, dans tout magasin de quincaillerie, on peut se procurer des clés faites d'avance, dont il suffit souvent de modifier la barbe par le limage.

Dans les dernières années, on a beaucoup agité la question de savoir ce qui était pire, la prostitution casernée ou la prostitution libre, et si la réglementation en était utile. Les maisons publiques, qui survivent encore à Hambourg, à Leipzig, à Mayence, ont été fermées à Berlin le 31 décembre 1856. Leur rétablissement exigerait une modification dans le code pénal et il est permis de se demander, si l'on atteindrait ainsi le but de rendre le contrôle plus sévère, en internant et en localisant la prostitution, qu'on se plaint de voir répandue et disséminée sur toute la ville. Il n'existe pas de moyen légal d'enfermer, contre leur gré, les filles dans les maisons de tolérance, et, de plein gré, le nombre de celles qui consentiraient à sacrifier leur liberté, sans changer leur genre de vie, ne serait pas considérable.

La réglementation, qui est combattue par la fédération britannique et continentale, a son point de départ dans différens articles du code pénal allemand, soumettant à un contrôle les personnes qui se livrent habituellement à la prostitution. Les adversaires de la réglementation affirment qu'il est au-dessous de la dignité de l'État de paraître pactiser avec le vice, que le contrôle, en infligeant une sorte d'empreinte officielle, tue le dernier reste de pudeur chez les filles, et que la santé publique n'y gagne pas grand'chose.

La police de Berlin, tout en reconnaissant la valeur de ces considérations morales, est d'avis que l'État ne saurait laisser la liberté complète à la prostitution, que d'ailleurs la réglementation a d'assez bons côtés et qu'il ne faudrait pas y renoncer avant d'avoir trouvé un autre remède; elle croit également à l'efficacité du contrôle médical. Si donc le contrôle et la visite obligatoire peuvent être considérés comme offrant des avantages, les conséquences graves qui en découlent doivent rendre très circonspect sur l'application.

L'inscription sur les registres de la police n'est faite, — à moins que la fille arrêtée ne déclare sa volonté de continuer son métier, — qu'après plusieurs avertissemens ; elle n'a donc pas lieu d'office, et la fille peut y échapper en consentant à se laisser conduire dans une des institutions qui s'occupent du relèvement moral. Il est triste de constater que, de 1880 à 1890, deux fois seulement on s'est trouvé en présence de femmes disposées à entrer dans ces asiles. Il est très regrettable que ces malheureuses aient une aversion presque insurmontable contre des établissemens philanthropiques, aversion fondée sur la discipline trop sévère et le travail excessif. Pour les mineures, l'inscription n'a lieu que si la sommation adressée aux parens ou aux tuteurs, de placer la personne dans une famille respectable, est restée sans réponse. On a dû renoncer au désir de ne pas inscrire de filles au-dessous de seize ans, parce

que ces jeunes filles sont souvent tellement corrompues et raffinées que la nécessité de la sécurité publique oblige de les porter sur les registres.

Néanmoins leur nombre n'est pas considérable ; il est de six à sept par an. Le total des filles inscrites a été de 3,465 en 1881, de 3,006 en 1886, de 4,039 en 1891.

Par suite d'un arrangement avec le comité central des missions intérieures en 1882, la police a admis la coopération d'institutions philanthropiques ou religieuses pour essayer d'arracher au vice les femmes avant leur inscription. C'est ainsi qu'en 1890 on a communiqué le nom de 849 personnes dont 141 seulement ont montré des dispositions à s'amender. Si les filles inscrites prouvent qu'elles ont un métier honorable, on les dispense provisoirement du contrôle, et si la surveillance de la police confirme qu'elles ont abandonné leur genre de vie antérieure, on les raie définitivement. Le nombre de celles qui rentrent ainsi dans les conditions régulières de l'existence est de 300 à 400 par an. En 1890, 49 personnes ont été rayées par suite de mariages ; une partie de ces unions n'ont été contractées que pour échapper à des expulsions de Berlin, et une fois mariées, les femmes ont continué leur triste métier. Bien peu ont la force morale suffisante pour sortir du marécage : légèreté naturelle, recherche du plaisir, salaires insuffisans, séduction et abandon, ce sont là les causes générales qui alimentent de nouvelles recrues la prostitution urbaine, et ce sont aussi les obstacles qui empêchent trop souvent le retour au bien.

Un obstacle provient également des souteneurs. Ces individus sans profession avouable, qui se laissent entretenir par les filles, ont un intérêt à ne pas être abandonnés de celle qui pourvoit à leurs besoins. A force de menaces et de mauvais traitemens, ils étouffent chez elle toute étincelle meilleure (1).

(1) La plus grande partie des individus de cet ordre sont nés à Berlin, tandis que la plupart des prostituées ont immigré dans la capitale. Entre eux, les gens se nomment par abréviation L et P L, ce qui signifie Lude et Patent Lude. Cette dernière expression désigne les Louis ou souteneurs qui procèdent avec élégance, avec raffinement et qui connaissent leur affaire à fond, par contraste avec le Luft-Lude, qui est vêtu misérablement, passe son existence dans les débits de bas étage, dans les parcs et sur les bancs. Le souteneur a l'obligation de protéger la prostituée, de lui procurer le logis, de la piloter dans les locaux publics, de la prévenir de l'approche de la police, de veiller à ce qu'elle reçoive la rémunération de ses services, enfin de lui prêter main-forte lorsqu'elle est attaquée par d'autres souteneurs ou par d'autres filles. C'est lui qui tient la caisse; la prostituée n'obtiendra que ce qui est absolument nécessaire pour le loyer, la nourriture et les vêtemens. On a évalué le revenu d'un souteneur entre 5 et 20 marks par jour. Le plus souvent, le *Louis* n'a pas de domicile fixe; il dort chez la fille ou dans les cabarets. Tandis que les souteneurs bien entretenus s'habillent dans les magasins de confection et affectent une certaine élégance, jaquette bleue, cravate claire, bottines vernies, on reconnaît ceux des faubourgs à leurs souliers lacés,

Le souteneur se retrouve partout à la suite de la prostitution. Il est de l'essence des filles, fait remarquer le rapport décennal berlinois, de se sacrifier à un homme placé sur le même niveau social qu'elles-mêmes, avec lequel elles peuvent frayer librement et dont elles peuvent se croire aimées. Elles sont d'ailleurs bien mal payées de retour ; le *Louis* n'a pas la moindre affection sentimentale pour la fille qu'il exploite ; il ne s'émeut que si elle est condamnée à une détention plus ou moins longue, car c'est la misère pour lui, à moins qu'il ne trouve aussitôt à la remplacer.

Ce serait une illusion de croire qu'on pourra aisément se débarrasser de cette peste. Cependant la police de Berlin a réussi à diminuer le nombre des souteneurs, depuis qu'un arrêt du tribunal de l'empire en date du 17 octobre 1884 a établi la jurisprudence que le fait d'accompagner, pour la protéger, une femme se livrant à la débauche professionnelle constituait un acte de proxénétisme. C'est ainsi qu'en 1890 on a pu arrêter 126 souteneurs, 102 en 1889, 197 en 1888.

On espère pouvoir lutter avec plus de succès encore lorsque le code pénal allemand aura été enrichi d'une disposition spécialement applicable aux souteneurs. La crainte de la maison de correction sera plus efficace que toute condamnation pour proxénétisme, et l'on ne voit pas pourquoi on n'y enverrait pas aussi bien le souteneur vivant de la débauche d'autrui, que le mendiant ou le vagabond récidiviste (1).

Depuis 1886, la police des mœurs a été incorporée de nouveau au service de la sûreté. On y a été amené en voyant les rapports intimes qui existent entre les voleurs de profession et les prostituées, qui offrent un asile pour se cacher, qui sont au courant ou complices de bien des crimes, qui servent de receleuses, et qui peuvent rendre de grands services à la police criminelle. Les agens du service des mœurs et de la sûreté ont ordre de s'entr'aider dans l'exercice de leur mandat.

A Berlin, à dater de 1879, les bals publics devaient être fermés

à leurs bas rouges, au mouchoir bleu roulé autour du cou, à leur casquette de soie en forme de ballon. Les souteneurs se recrutent ordinairement parmi les garçons bouchers, les barbiers, les cordonniers, les garçons de café.

(1) Il y a quelques années, on interdisait aux souteneurs condamnés le séjour dans certains quartiers de la ville. On ne pouvait expulser ceux qui étaient nés à Berlin ou qui y avaient leur domicile, mais on pouvait restreindre les quartiers où ils avaient le droit de vivre. Dans son rapport sur la période décennale 1872-1881, la police de Berlin constatait que les souteneurs étaient beaucoup plus dangereux pour les agens que pour ceux qui fréquentent les filles. En effet, le service de la sûreté est tenu de faire, au moins une fois par semaine, la visite des logemens occupés par des prostituées ; les agens ont souvent de la peine à y pénétrer et ils sont exposés à des coups et à des blessures de la part des souteneurs.

à minuit. Cette mesure avait eu pour conséquence de faire refluer la prostitution dans la rue ou dans les cafés de nuit, que l'on appelle, à Berlin, des cafés viennois. Aussi, en 1886, a-t-on remis à deux heures le moment de la fermeture des bals publics. Les cafés viennois continuent à être le lieu de rendez-vous, la bourse de la prostitution. Mais comme ils ne sont fréquentés que la nuit et seulement par un public spécial, on trouve avantage à les laisser ouverts pour dégager le trottoir.

La police s'occupe naturellement des cafés et débits desservis par des femmes. En 1890, il en existait 924, employant 2,022 femmes. Ceux où l'on sert uniquement de la bière à bon marché ne donnent lieu à aucune plainte, tandis que ceux (y compris les cafés-concerts) où à côté de la bière on débite aussi du vin sont uniquement destinés à exploiter la légèreté et les passions. Des filles en toilette, dont le nombre n'est pas du tout en proportion avec le chiffre restreint des visiteurs, s'efforcent, par toutes sortes de séductions, d'attirer les gens dans les pièces réservées à la consommation du vin ; on y débite très cher des boissons frelatées, qui sont bues par les filles, le débitant, le pianiste. La police est relativement impuissante : ces locaux mal famés doivent fermer à onze heures du soir, et cela se fait en apparence, mais comme ils ne peuvent subsister qu'à l'aide des recettes nocturnes, on y laisse entrer le public initié, à l'aide d'un signal convenu. L'astuce du patron et du personnel rend souvent infructueuses les descentes de police. Le pire, c'est qu'en cas de contravention, la pénalité se borne à une amende insignifiante (1).

La police de Berlin a également dans ses attributions la saisie des livres, images et autres articles obscènes. On a procédé à 41 saisies en 1881, à 15 en 1887, à 22 en 1890. En 1890, on a saisi d'un coup 16,000 exemplaires d'une publication pornographique.

Les négocians qui se livrent à ce trafic sont devenus très prudens. Ils ont cessé de tenir l'article prohibé chez eux et ils ne l'envoient que sur commande. Il arrive d'ailleurs que souvent le client est trompé sur la qualité de la marchandise, et qu'au lieu d'une lecture piquante, on ne lui donne que d'ennuyeux romans.

La législation allemande, en matière de proxénétisme, est bien sévère; elle expose parfois à une pénalité le propriétaire ou le

(1) Les filles qui servent dans ces cafés, qui se reconnaissent par une lanterne en verre de couleur et qui portent sur l'enseigne : « Bière et vin, » fournissent un gros contingent à la prostitution. Beaucoup d'entre elles viennent de l'Allemagne du Sud. Ce sont d'anciennes femmes de chambre, des vendeuses, des couturières, qui se figurent trouver un métier facile. En réalité, le métier est très dur et mal rémunéré.

locataire principal et c'est pour cela qu'ils cherchent à se renseigner, auprès de la police, sur la moralité des femmes qui veulent louer un appartement ou une chambre. La police, de son côté, se montre très réservée toutes les fois qu'il s'agit de donner des renseignemens, d'une part afin d'éviter qu'on en fasse un mauvais emploi, et aussi pour ne pas rendre trop difficile aux filles de se loger. Les filles sans domicile constituent une catégorie particulièrement dangereuse.

Le 21 octobre 1891, le roi de Prusse adressait à son ministère d'État un rescrit qui témoignait de l'impression profonde produite par les révélations du procès Heinze. « Ce procès, disait Guillaume II, a fait éclater une fois de plus, d'une façon effrayante, le fait que le métier de souteneur accompagnant une prostitution étendue dans les grandes villes, et notamment à Berlin, est devenu un danger qui menace l'État et la société. Afin de combattre énergiquement cette plaie, il faut se demander, en premier lieu, dans quelles mesures les lois existantes permettent de faire la guerre aux souteneurs. Cette mission incombe à la police et aux tribunaux. Il faudra faire un devoir à la police d'agir avec vigueur, et, au besoin, sans scrupule contre cette classe dégradée, mais en même temps il faudra assurer les agens chargés de la répression que l'énergie de leur attitude aura non-seulement droit à la reconnaissance, mais encore, le cas échéant, qu'ils me trouveront prêt à les protéger. En ce qui touche l'application des lois existantes, il faut faire de grands efforts pour que les tribunaux, dans leurs arrêts, ne se laissent pas guider par une fausse humanité, et que même à ceux qui comparaissent devant eux pour la première fois, ils n'hésitent pas à appliquer des pénalités sévères. Il sera utile également de rechercher dans quelle mesure le code pénal actuel a besoin d'être amendé. »

Ce rescrit, auquel manquait le contre-seing d'un ministre et dans lequel on a voulu voir un empiétement sur l'indépendance de la magistrature, porte l'empreinte de l'énergie primesautière du jeune empereur.

D'autre part, on a justifié l'absence d'une signature ministérielle au bas de ce rescrit en disant qu'il fallait le considérer comme l'expression, en quelque sorte, des vues privées du souverain et comme une preuve de la sollicitude avec laquelle il envisage la sécurité de sa capitale. Quoi qu'il en soit, il en est sorti un projet de loi visant le règlement de la prostitution et aggravant les peines prononcées contre les souteneurs.

Le souteneur marié qui favorise la débauche de sa femme tombera sous le coup de la loi. Le proxénétisme sera puni d'un an à cinq ans de travaux forcés, lorsque le coupable sera le mari, le père, le

tuteur ou l'instituteur. Le tribunal pourra condamner à une amende variant de 100 à 6,000 marks. Les souteneurs de profession seront punis au moins d'un mois de prison ; si c'est le mari, ou si le souteneur a usé de violences à l'égard de la personne se livrant à la débauche, la peine sera au moins d'un an de prison. — Le condamné, pendant les six premières semaines de la peine, sera soumis à une aggravation consistant, tous les trois jours, à coucher sur un lit de planches et à être mis au pain et à l'eau. A l'expiration de la peine, il sera placé sous la surveillance de la police. Les pénalités contre l'exposition et la vente des publications pornographiques sont également aggravées.

Une modification est introduite en même temps dans la législation, en ce qui touche la location d'appartemens ou de chambres à des prostituées de profession ; celle-ci est autorisée à condition de se conformer aux règlemens de la police.

On espère, de la sorte, pouvoir localiser davantage, dans certains quartiers déterminés, la prostitution, et en débarrasser le reste de la ville.

La dissolution du Reichstag n'a pas permis d'achever la discussion du projet de loi, qui avait été renvoyé à une commission, et celle-ci n'a pu résister à la tentation d'en étendre l'effet.

A côté des souteneurs, on a voulu punir les patrons qui cherchent à débaucher leurs ouvrières.

Certaines stipulations du projet de loi relatives aux maladies contagieuses sont même d'une nature telle que, faites pour sauvegarder la santé publique, elles laissent place au chantage.

Le projet de loi gouvernemental étend la faculté aux tribunaux de prononcer le huis-clos total ou partiel lorsqu'il s'agit d'un procès menaçant la moralité publique.

Les rédacteurs et les gérans de journaux qui contreviendront pourront être condamnés à 1,000 marks d'amende et jusqu'à six mois de prison.

On a reproché souvent à la police de Berlin de ne pas remplir d'une façon satisfaisante ses fonctions véritables et de se mêler d'une foule de choses qui ne la regardaient pas et qui eussent été bien mieux dans le ressort de l'autorité communale. Ces accusations ont été formulées plus d'une fois par les députés de l'opposition, lors de la discussion du budget du ministère de l'intérieur, et l'on engageait le gouvernement à prendre exemple sur le système anglais. Les défenseurs du système berlinois ont répondu qu'en effet il était exact qu'à Londres la police avait surtout pour mission de veiller à la sécurité du public, à prévenir les crimes et les accidens, avant d'en poursuivre criminellement les auteurs,

et il semble qu'elle remplit bien sa mission. C'est l'impression qu'emporte l'étranger, frappé de l'activité des constables dans les rues ; mais si l'on va au fond, on s'aperçoit que tout n'est pas aussi parfait à Londres qu'on pourrait le croire. Ainsi ce n'est qu'en 1878 que Scotland Yard a été pourvu d'un département criminel, semblable à celui qui fonctionne à Berlin depuis longtemps et qui correspond au bureau de la sûreté à Paris. Les circonstances qui ont présidé à la naissance du Polizeipräsidium, les fondemens sur lesquels il repose, la sphère d'activité qui lui a été assignée sont très différens, et celle-ci bien plus étendue que dans le système anglais. La pierre angulaire de celui-ci, c'est le constable : on admire le soin avec lequel il règle la circulation des voitures, avec lequel il veille à la sécurité de la rue ; le terrain qui lui est confié est limité, il connaît les maisons et les habitans; si un inconnu suspect sort d'une maison, l'attention du constable est en éveil, et la nuit il s'occupe de voir que portes et fenêtres soient fermées. Il est bien payé, et ses heures de service n'ont rien d'excessif. Il n'a rien des occupations multiples qui incombent à son collègue berlinois : enregistrement des habitans, contributions, recrutement, assurances contre l'incendie, salubrité, police vétérinaire, constructions nouvelles, en dehors de la lutte contre le crime. Le constable anglais ne fait pas la chasse aux malfaiteurs, excepté lorsqu'il s'agit d'un flagrant délit ou de l'arrestation d'un individu porteur de marchandises volées.

A Londres, il n'existe pas d'institution qui oblige les locataires et propriétaires à aviser la police des arrivées et des départs. Il n'y a pas là de bureau spécial où l'on enregistre toutes les adresses et les changemens de domicile et où, moyennant 30 centimes, on peut obtenir le renseignement qu'on se procure si difficilement à Londres ou à Paris. Le *Bottin* et le *Post office Directory* ne contiennent qu'une faible partie des adresses.

A Londres, l'État paie un tiers, la ville deux tiers du coût de la police; à Berlin, l'État a pris les quatre cinquièmes à sa charge ; à Londres, le coût en 1880 était de 22 1/2 millions de francs, à Berlin de 7 millions de francs. En 1878, il a été arrêté 54,610 personnes, à Berlin 52,000.

Quant à l'efficacité même des services rendus, il est très difficile de faire une comparaison utile, vu la différence de l'organisation, des mœurs, du nom même des délits. Il faut tenir compte aussi de la diversité du fonctionnement judiciaire dans les deux villes.

ARTHUR RAFFALOVICH.

LES

FABLIAUX DU MOYEN AGE

ET

L'ORIGINE DES CONTES

Les Fabliaux, études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge, 1 vol. in-8°, par M. Joseph Bédier. Paris, 1893 ; E. Bouillon.

Si l'on commence par poser résolument en principe, ou en fait, que notre littérature du moyen âge, nos *Chansons de geste* elles-mêmes, nos *Fabliaux* ou *Fableaux*, nos *Mystères* aussi n'ont aucune valeur littéraire, alors, mais seulement alors, il devient aisé de s'entendre ; — et peut-être y a-t-il moyen d'en dire des choses assez intéressantes. A la vérité, c'est une concession que les médiévistes ont longtemps et obstinément refusé de nous faire. Mêlant ensemble, confondant et brouillant deux questions qui, sans doute, ne sont pas nécessairement ni toujours étrangères l'une à l'autre, mais qui ne sont pas non plus nécessairement liées, ils ont longtemps voulu nous imposer, au nom de je ne sais quelle idée de patriotisme, les superstitions mêmes qu'ils ont depuis lors abjurées. En ce temps-là, — je parle de quinze ou vingt ans, — on était de mauvais citoyens si l'on ne voyait pas dans la *Chanson de Roland* quelque chose de plus grand que l'*Iliade*, ou de plus divertissant que l'*Odyssée!* Laissons aujourd'hui de côté les *Mystères*... Mais les *Fabliaux*, en particulier, passaient « pour le plus riche héritage que nous eût légué le vieil esprit français. » Il fallait croire que

« l'abondance, la liberté, le naturel, l'originalité de nos aïeux dans ce genre de poésie familière, n'avaient été surpassés par aucune autre nation. » On le professait à l'École des chartes, on l'enseignait à la Sorbonne. Et comme on avait contracté, dans la fréquentation de ce « lecheor » de Rutebeuf ou de ce truand d'Haiseau, des façons de parler non moins discourtoises que gothiques, malheur à l'imprudent, si par hasard il en surgissait un qui s'avisât de mettre nos conteurs au-dessous de Boccace ou de Bandello ! Je me rappelle encore, — j'ai des raisons de me rappeler, sans amertume d'ailleurs, et plutôt avec satisfaction, — les plaisanteries, clameurs, protestations, injures aussi qui l'accueillaient, dont les moindres consistaient à le taxer de « pédantisme incorrigible, » ou « d'ignorance crasse, » ou de « mauvaise foi. » C'était le bon temps, dira-t-on peut-être! Mais, pour l'honneur de l'érudition, je préfère en ce cas le mauvais; moins d'enthousiasme, plus de politesse ; et j'aime surtout une forme de patriotisme qui me laisse la liberté de mes hérésies littéraires.

Quinze ans, en effet, ont passé depuis lors ; et je ne dirai pas que cette intolérance ou cette ardeur guerrière soit tout à fait tombée: j'en appelle plutôt au savant, à l'éloquent auteur des *Épopées françaises*, M. Léon Gautier! Mais, d'une manière générale, il a bien fallu convenir que, si la valeur littéraire des œuvres se définit essentiellement par quelque sentiment de l'art, ou par quelque curiosité des choses de la nature et de la vie, ni de l'un ni de l'autre des deux on ne trouve qu'à peine une ombre dans notre littérature du moyen âge ; — et dans nos *Fabliaux* moins encore qu'ailleurs, puisque c'est d'eux qu'il s'agit aujourd'hui. M. Léon Gautier lui-même les avait notés autrefois d'infamie, mais il en avait des motifs tout particuliers, presque personnels, s'il s'agissait d'opposer la bassesse de l'esprit qu'on appelle gaulois à l'élévation héroïque et chrétienne de ses *Chansons de geste*. Plus désintéressé, moins préoccupé déjà de faire servir la littérature du moyen âge à l'apologie de la religion, M. de Montaiglon, — dans le court *Avant-propos* du *Recueil général et complet* qu'il a donné des *Fabliaux*, — s'était abstenu de les juger, disait-il, sans prendre garde que cette abstention même était un jugement. On ne s'abstient pas de juger ceux que l'on admire, ou que l'on édite, quand ils s'appellent Boccace, par exemple, ou Rabelais ! Mais quelques années plus tard, dans sa *Littérature française au moyen âge*, M. Gaston Paris déclarait franchement que « plusieurs fableaux atteignaient un incroyable cynisme, » lequel, et trop souvent, « s'alliait d'ailleurs en eux à une dégoûtante platitude. » Et plus récemment enfin, M. Joseph Bédier, dans une remarquable *Étude*, — qui est tout un livre, le plus savant, le plus équitable, le meil-

leur qu'il y ait sur nos *Fabliaux*, — aboutissait à son tour, ou peu s'en faut, aux mêmes conclusions. En fait de qualités littéraires, nos *Fabliaux*, mieux connus, n'en possèdent que d'uniquement, d'exclusivement, de purement historiques, y compris ce « naturel » même, et cette « franchise » ou « verdeur » de style que M. Bédier veut bien y louer encore.

I.

Expliquons-nous d'abord et rapidement sur ces deux points.

> Tout charme en un enfant dont la langue sans art
> A peine du filet encor débarrassée,
> Sait d'un air innocent bégayer sa pensée...

Tout? C'est une question, et nous connaissons des enfans mal élevés, dont le naturel n'est guère que de montrer ce qu'ils feraient mieux de cacher. Nos *Fabliaux* ne sont « naturels » qu'en ce sens ou de cette manière. J'en citerais d'ailleurs un bon nombre qui ne sont pas moins « prétentieux » dans la grossièreté, pour leur temps, qu'en vérité s'ils étaient du nôtre! Mais, dans la mesure où ils sont « naturels, » c'est qu'étant par définition des contes « réalistes, » leurs auteurs les ont composés pour un public dont l'éducation rudimentaire exigeait ce « réalisme, » et par conséquent ce « naturel, » de tous ses amuseurs. Cependant, pour manquer de « naturel, » encore faut-il en être capable, et on ne l'est pas sans quelque intention ou quelque moyen d'en manquer! Comment un paysan du fond de nos provinces ne serait-il pas naturel? Il lui faudrait, pour ne pas l'être, une éducation, des exemples, des ambitions qu'il n'a point! Pareillement au XIIIe siècle, un bourgeois de Senlis ou d'Orléans. Rendons-nous donc bien compte ici qu'en louant nos *Fabliaux* d'être « naturels, » nous ne les louons à vrai dire que de leur grossièreté, ou à tout le moins de leur naïveté, pour ne pas dire de leur médiocrité. C'est ainsi qu'au *Décaméron* de Boccace quelques raffinés de delà les monts préfèrent les *Nouvelles* de Sacchetti. Mais le naturel de ce bourgeois de Florence n'ayant consisté qu'à manquer d'art, ou généralement de tout ce qui s'appelle des noms d'inspiration et d'originalité, c'est ce que je veux dire quand je dis que la valeur de nos *Fabliaux* est moins littéraire qu'historique. Et je ne la nie point, pour cela, cette valeur! je ne la rabaisse point; je vais même essayer de la définir et de l'estimer à son prix; mais je replace d'abord les *Fabliaux* dans les conditions générales d'impersonnalité qui sont aussi bien celles de la littérature entière du

moyen âge. Le naturel en art est, premièrement, d'en avoir un à soi.

J'en dis tout juste autant de la qualité de la langue. « La matière des *Fabliaux* étant souvent vilaine, l'esprit des *Fabliaux* étant souvent la dérision vulgaire et plate, nous dit M. Bédier, nos poèmes se distinguent aussi, toutes les fois que le sujet le requiert, par la vulgarité, la platitude, la vilenie du style. » Que si pourtant, en dépit de cette platitude et de cette vulgarité, la langue des *Fabliaux* est saine, vraiment française, exacte et juste, heureuse même parfois en son tour, pure surtout d'élémens étrangers et de prétentions pédantesques, qui ne voit que la raison s'en trouve uniquement dans le temps de leur composition? Le plus ancien *Fabliau* que nous ayons est daté de 1159, — c'est le fabliau de *Richeut*, *Richolt* ou *Richalt*, — les plus récens, comme le *Dit du Pliçon* et le *Dit de la Nonnette*, sont d'un trouvère, Jean de Condé, qui mourut vers 1340. Le genre s'est donc développé dans la période classique de notre langue du moyen âge. C'est un hasard heureux, mais ce n'est qu'un hasard, une rencontre, une coïncidence historique. La qualité de la langue de nos *Fabliaux* ne leur appartient pas en propre ; elle n'est que celle de la langue de leur temps. C'est à peu près ainsi qu'au XVIIe siècle nos jansénistes écriront tous de la même manière, correcte, périodique, raisonneuse et verbeuse; ou encore, si l'on veut, tous nos petits poètes du XVIIIe siècle, également légers, vifs, et superficiels, Bernis, Bertin, Parny, Lebrun... Ils useront de la langue de tout le monde, et ils en useront comme tout le monde. Les auteurs de nos *Fabliaux* n'ont pas fait autre chose. Et on peut bien dire, comme je le croirais volontiers, que la qualité de la langue de leur temps a favorisé le développement du genre. La langue du XIe siècle, inorganique, balbutiante encore, pauvre et raide, n'avait ni la souplesse ni la familiarité nécessaires à l'expression de ces détails de la vie commune qui font une part de l'intérêt de nos *Fabliaux;* et la langue pédantesque, prétentieuse, lourde et emphatique du XIVe siècle ne les aura plus. Mais cette observation ramène toujours la même conclusion. Forme ou fond, la valeur littéraire des *Fabliaux* est nulle, et ils n'ont qu'une valeur purement historique. En quoi consiste-t-elle?

Nous venons de le dire : c'est tout d'abord dans la nature des renseignemens qu'ils contiennent sur la vie commune, la vie quotidienne, la vie privée de leur temps, et, si je ne me trompe, lorsque Legrand d'Aussy, dans les dernières années du XVIIIe siècle, les tira de l'ombre ou de la poussière des bibliothèques, ce fut cette intention de ranimer le passé qui le guida dans son choix. L'homme est toujours infiniment curieux de l'homme; et nos trouvères sont

« d'excellens historiographes de la vie de chaque jour, soit qu'ils nous conduisent à la grande foire de Troyes, où sont amoncelées tant de richesses, hanaps d'or et d'argent, étoffes d'écarlate et de soie, laines de Saint-Omer et de Bruges; soit qu'ils nous dépeignent la petite ville haut perchée, endormie aux étoiles, vers laquelle monte péniblement un chevalier *tournoieur;* soit qu'ils nous montrent le vilain, sa lourde bourse à la ceinture, son long aiguillon à la main, qui compte ses deniers au retour du marché aux bœufs; soit qu'ils décrivent tantôt le presbytère, tantôt quelque noble fête, où le seigneur, tenant table ouverte, se plaît aux jeux des ménestrels. » Quel que puisse être cependant l'intérêt de ce genre de détails, il n'en faudrait pas exagérer l'importance, ni surtout accepter l'authenticité sans contrôle, et ceci revient à dire qu'ailleurs que dans les *Fabliaux* les mêmes renseignemens abondent, plus sûrs et plus précis. Si « réalistes » que soient nos trouvères, les gens de loi, par exemple, le sont encore davantage, et de même que de nos jours, sur nous-mêmes, un état de lieux, un inventaire, un procès-verbal de saisie, nous en apprennent plus que les descriptions les plus minutieuses des plus exacts de nos romanciers, de Balzac ou de M. Paul Bourget; ainsi, ce que nos *Fabliaux* nous procurent ou pourraient nous procurer de renseignemens, nous les connaissons d'autre part, et quand Rutebeuf ou Colin Malet n'auraient jamais écrit, nous n'ignorerions sans doute ni comment on mangeait, ni comment on s'amusait, ni comment on aimait, à Paris, au temps de saint Louis. Sous ce rapport donc, l'intérêt des *Fabliaux* ne passe pas celui d'un roman de la Table-Ronde, ou d'une chronique latine. Il ne serait plus vif, et surtout un peu particulier, que s'il s'y mêlait quelque intention d'art, de la nature intime de celle que l'on aime dans les tableaux des maîtres hollandais, ou encore une intention de satire; — et, pendant longtemps, c'est ce que l'on y a cru voir, c'est ce que l'on y croit voir encore aujourd'hui.

M. Bédier ne l'y voit point : « L'esprit des *Fabliaux*, dit-il en propres termes, n'est que rarement satirique; » et si je ne crois pas qu'il l'ait tout à fait démontré, quelques-unes de ses observations sont essentielles à retenir. Par exemple, il a disculpé nos trouvères du reproche de lâcheté qu'on leur adresse encore aujourd'hui trop souvent, — que nous leur avons nous-même autrefois adressé, — sans faire attention qu'il nous fallait opter, et que, si les *Fabliaux* ne s'étaient attaqués généralement qu'aux faibles, la portée satirique s'en trouverait diminuée d'autant. Pas de satire sans quelque courage; et quel courage y a-t-il à

se ranger toujours du côté de la force ? à égayer l'évêque aux dépens de l'humble « provoire, » ou le haut baron aux dépens du « vilain ? » Mais M. Bédier s'est-il aperçu qu'on pouvait retourner l'argument? et que, clercs ou bourgeois, manans ou chevaliers, si nos *Fabliaux* se moquent de tout le monde, également ou indifféremment, on ne veut rien dire de plus quand on les trouve décidément satiriques. J'entends bien la réponse : « La moquerie n'est pas la satire. La satire suppose la haine, la colère, le mépris. Elle implique la vision d'un état de choses plus parfait, qu'on regrette ou qu'on rêve, et qu'on appelle. Un conte est satirique si l'historiette qui en forme le canevas n'est pas une fin en soi... Les *Contes* de Voltaire sont d'un satirique; La Fontaine, dans ses *Contes*, n'en est pas un. » Mais en est-il un dans ses *Fables,* demanderons-nous à notre tour? et, si oui, M. Bédier ne nous accordera-t-il pas que les auteurs de nos *Fabliaux* le sont dans la même mesure? La satire classique, la satire idéale, si je puis ainsi dire, est conforme à la définition qu'il en donne. Mais la définition n'est-elle pas trop haute? Quel que soit l'objet qu'un auteur se propose, et quand il ne prétendrait qu'à nous amuser, son conte n'est-il pas satirique, dès qu'il y prend un air de supériorité sur les victimes de ses plaisanteries? Une nouvelle de Musset, *Mimi Pinson* ou *le Fils du Titien*, n'est pas d'un satirique; mais Mérimée n'en est-il pas un, dans *la Double méprise* ou dans *le Vase étrusque?* Ainsi de nos trouvères. A défaut d'un mépris philosophique de l'homme ou de la société de leur temps, ils ont celui des personnages qu'ils mettent en scène ; ils ont, à un degré que l'on ne saurait dire, le mépris de la femme, et M. Bédier n'en disconvient pas ; ils ont surtout le mépris ou la haine du « prêtre, » — disons du « clergé, » si l'on veut, — et c'est M. Bédier qui le déclare lui-même.

« Dans une série de contes, nous dit-il à ce propos, avec une joie jamais épuisée, nos jongleurs bafouent les prêtres et les moines, les traînent à travers les aventures tragiquement obscènes; » et certes si la haine, selon le mot proverbial, suffisait à inspirer la satire, il n'y en aurait guère de plus vigoureuse que *les Quatre Prêtres*, ou *Connebert,* ou *le Prêtre crucifié.* Là peut-être, là surtout est la vraie signification du *Fabliau* français. L'ennemi pour lui, comme pour Molière, au XVIIe siècle, ou comme pour Béranger de nos jours, c'est l'homme que son caractère prétendu sacré ne préserve pas toujours des faiblesses humaines, c'est surtout l'importun qui prêche une morale dont le premier article ordonne la répression des instincts qu'on appelle naturels, et qui ne sont qu'animaux. J'ose à peine insister... Mais enfin, si la Réforme du XVIe siècle n'est pas sans doute un effet sans beaucoup de causes ; — et, par là,

je veux dire si le succès n'en a pas tant dépendu de la pureté de ses principes que de la complicité des passions qu'elle a déchaînées, ou encore, si les contemporains de Calvin sont bien les fils des auteurs de nos *Fabliaux*, lesquels, par une coïncidence assez remarquable, sont eux-mêmes, pour la plupart, d'origine picarde ou wallonne, serons-nous bien téméraires de voir quelque chose de plus que des « contes à rire, » dans les nombreux récits où, pour la plus grande joie d'un auditoire de « pautonniers » et de « lecheors, » le prêtre que l'on n'assomme pas, on le mutile au moins? et ne pouvons-nous pas dire que nos trouvères ne se sont pas contentés de flatter les haines populaires, mais ils les ont encouragées, entretenues, et attisées? Satiriques, en ce sens, nos *Fabliaux* le sont donc. La place qu'ils ne sauraient occuper dans l'histoire de l'art, ils l'occupent à ce titre, ils la tiennent dans l'histoire des idées. Populaires par leur accent de grossier réalisme, ils le sont par l'esprit de sourde opposition ou de révolte latente qui les anime. Et si l'optimisme béat du *Dieu des bonnes gens*, si l'épicurisme vulgaire de *la Bonne fille* ou du *Roi d'Yvetot* n'empêchent pas Béranger d'être aussi l'homme qui peut-être a le plus nui au gouvernement de la restauration, les inoffensives plaisanteries du *Prêtre qui mangea les mûres*, ou de *Brunain, la vache au prêtre*, ne sauraient non plus diminuer la signification du *Moine* ou du *Prêtre qu'on porte*. Je renvoie le lecteur au livre de M. Bédier.

Mais les femmes ne sont pas moins maltraitées que les prêtres dans la plupart de nos *Fabliaux*, et, l'ayant déjà dit plus d'une fois, ici même ou ailleurs, nous sommes heureux qu'une étude beaucoup plus complète et plus approfondie du sujet ait amené M. Bédier aux mêmes conclusions. « Le mépris des femmes est-il le propre de nos conteurs joyeux? se demande-t-il à cette occasion. Est-ce pour les besoins de leurs contes gras, pour se conformer à leurs lestes données, qu'ils ont été forcés de peindre, sans y entendre malice, leurs vicieuses héroïnes? Non; mais bien plutôt, s'ils ont extrait ces contes gras, et non d'autres, de la vaste mine des histoires populaires, c'est qu'ils y voyaient d'excellentes illustrations à leurs injurieuses théories, qui préexistaient. *Le mépris des femmes est la cause, non l'effet*. Cet article de foi : les femmes sont des créatures inférieures, dégradées, vicieuses, — voilà la semence, le ferment des fabliaux. » N'est-ce pas là de la satire encore? et une satire dont l'intention sociale est sans doute assez caractéristique? Il s'agit, en effet, de maintenir la femme dans une situation d'infériorité absolue; et, à cet égard, les auteurs de nos *Fabliaux* sont bien les précurseurs ou les ancêtres naturels de nos Rabelais et de nos Molière. « La concurrence vitale » étant d'ailleurs

moins âpre alors que de nos jours, la satire suffisait; et l'on ne réclamait pas des mesures d'État pour interdire au sexe l'exercice de la médecine ou les hauts emplois des postes et des télégraphes. Mais on se préoccupait déjà de l'entretenir dans cette espèce d'esclavage ou de domesticité que favorise l'ignorance; — et qui le lui rend bien! Fils de bourgeois ou fils de vilain, on élevait l'homme à ne voir dans la femme qu'un instrument de plaisir, ou tout au plus une « ménagère. » Et tandis qu'au contraire les romans de la Table-Ronde, symbolisant toutes les vertus en elle, créaient autour d'elle cette atmosphère d'amour où devait se mouvoir pendant cinq cents ans le rêve de l'humanité, nos *Fabliaux*, eux, continuaient d'être la protestation du bas naturalisme contre le nouvel idéal. Ni filles ni mères, encore moins amantes, mais à peine épouses, et quelles épouses! dont on ne saurait dire ici les exigences! telles sont les héroïnes ordinaires de nos *Fabliaux!* Πᾶσα γυνὴ χόλος ἐστί... Si vous connaissez la suite, nos *Fabliaux* ne sont que le commentaire brutal ou ordurier du distique célèbre, et je ne vois rien de plus déplaisant en eux que leur persistance à développer ce thème; — ni de plus satirique.

Ce que maintenant j'accorde à M. Bédier, c'est que ce genre de satire, n'ayant de lui-même qu'une conscience encore obscure, n'a pas autant de valeur ni de portée que la satire de l'auteur des *Iambes*, par exemple, ou de l'auteur des *Châtimens*. Pas plus aux femmes qu'aux prêtres, aux bourgeois qu'aux barons, si M. Bédier veut donc dire que les auteurs de nos *Fabliaux* n'ont ouvertement déclaré la guerre à personne, il a raison. Leur seule condition eût suffi pour les en empêcher. On observe en effet dans l'histoire que les vrais « satiriques, » — tels qu'Horace, par exemple, et Lucilius avant lui, tels encore que Boileau chez nous, — ont toujours commencé par s'assurer des protecteurs ou des rentes. Mais, obligés de compter pour vivre sur les libéralités du seigneur ou du bourgeois, et, comme dit la chronique, de chanter « pour avoir dons, ou robes, ou autres joyaux, » nos « jongleurs, enchanteurs, goliardois et autres menesterieux, » ne pouvaient guère attaquer de front les « riches homes » dont leur pain dépendait. D'un autre côté, les genres littéraires, au moyen âge, avaient tous quelque chose encore de flottant ou d'indéterminé, pour ne pas dire d'hybride ou de douteux; et n'ayant aucune idée de l'art, nos trouvères n'en avaient aucune des différenciations qui en constituent les lois. Qu'ajouterai-je encore? qu'étant incapables de former des idées générales ou abstraites, ils ne choisissaient pas les sujets de leurs contes; et c'étaient leurs sujets qui s'imposaient à eux? Mais ils n'en avaient pas moins leur façon de penser, ou plutôt de sentir,

et je crois qu'il la faut considérer comme éminemment satirique. Haine, mépris, colère, il y en a dans plusieurs de leurs inventions, et il y en a davantage dans les détails qui en sont l'habituel ornement. Lisez plutôt dans le recueil de M. de Montaiglon le fabliau de *Constant du Hamel*.

Faut-il aller plus loin, ou plus profondément? En tant que satiriques, si *Constant du Hamel* ou le fabliau du *Prêtre qu'on porte* témoignent assez éloquemment de l'état d'âme de nos pères, leur attribuerons-nous cet autre mérite encore d'égaler, de remplir, d'épuiser la définition de « l'esprit gaulois? » d'être vraiment caractéristiques d'une manière nationale de concevoir la vie? et, comme les *Chansons de geste* passent pour incarner « l'esprit germanique dans une forme romane, » ou les *Romans de la Table-Ronde* pour être le merveilleux épanouissement de la « poésie des races celtiques, » dirons-nous des *Fabliaux* qu'ils expriment les traits essentiels du génie français? A la vérité, cet « esprit gaulois » ni ce « génie français » ne sont faciles à définir; et, par exemple, si Rabelais, si Molière, si La Fontaine, si Voltaire en tiennent, il semble que les *Fabliaux* soient alors bien éloignés d'en être des modèles. « L'esprit gaulois est sans arrière-plan, sans profondeur, nous dit M. Bédier; il manque de métaphysique; il ne s'embarrasse guère de poésie ni de couleur, il n'est ni l'esprit de finesse, ni l'atticisme. » Et je reconnais là l'esprit des *Fabliaux*... Mais si peut-être Voltaire ne manque pas toujours d'esprit de finesse, ni Molière de profondeur, ne sont-ils Gaulois qu'autant qu'il leur arrive d'en manquer quelquefois; ou, au contraire, ce qu'ils en ont à l'habitude ne doit-il pas entrer dans la définition du génie français? C'est une question que l'on ne saurait résoudre sans avoir examiné celle de l'origine des *Fabliaux*. Il n'y en a guère de plus intéressante, ni de plus obscure. D'où viennent donc les « thèmes » de ces « contes à rire? » Le *Petit Poucet* nous est, dit-on, venu de l'Inde! Pourquoi *le Dit de la vieille Truande* n'en viendrait-il pas aussi lui? Si la méthode ou l'objet même de la littérature comparée dépendent de la solution du problème, et si la discussion en fait la partie la plus neuve du livre de M. Bédier, nous ne pouvons avoir, en quelques pages, la prétention de les résumer, mais nous ne pouvons nous dispenser d'en effleurer quelques points.

II.

La première tentation qui s'offre, comme étant la plus naturelle, c'est d'admettre que « chaque conte ou chaque type de contes

aurait pu être *inventé, ou réinventé de nouveau*, un nombre indéfini de fois, en des temps ou des lieux divers, » et qu'ainsi « les ressemblances que l'on constate entre les contes des divers pays proviennent de l'identité des procédés créateurs de l'esprit humain. » Soit, par exemple, l'histoire qu'Hérodote a contée de la pantoufle de Rhodopis, ou l'histoire de Cendrillon. Quelques détails peuvent différer, mais si les hommes, un peu partout et de tout temps, ont estimé à haut prix la petitesse et l'élégance des extrémités chez la femme, pour diverses raisons, — dont la principale pourrait bien avoir été d'empêcher leur « compagne » de s'enfuir, — quelle manière plus saisissante, ou plus concrète, et plus claire, d'en exprimer l'idée, que de faire épouser la plus petite pantoufle du monde par le plus grand des Pharaons ou le plus somptueux des rois de féerie? Pareillement, soit encore *Perrette et le pot au lait*, d'une part, et de l'autre l'histoire du brahmane Svabhâvakripana, ce qui veut dire un avare de naissance. Ce pauvre diable ayant fondé, sur un pot de riz qu'il avait économisé, de grandes espérances de fortune, fit un rêve, comme l'on sait, et dans ce rêve un geste malheureux, d'où, son pot étant brisé, ses espérances se répandirent par terre, avec son riz. « Malgré la transformation du brahmane en laitière, et quoiqu'il ne soit aucunement question de poulets ni de porcs dans l'original hindou, personne, — disait M. Max Müller, il y a plus de vingt ans, — ne mettra en doute que nous n'ayons là les germes de la fable de La Fontaine. » Et pourquoi non? Qu'est-ce que le rêve du brahmane ou celui de notre Perrette ont donc de si particulier? Pourquoi, je le demande, n'admettrions-nous pas que la leçon qu'ils contiennent, procédant de la même expérience, ait elle-même créé deux fois sa forme? Car enfin, « un pot au lait » n'est pas « une écuelle de riz; » des « poulets » ne sont pas « une paire de chèvres; » et un « coup de pied » n'est pas un « saut » qu'on fait de joie. Il y avait des Vestales au Pérou, comme à Rome. Cela prouve-t-il que les Péruviens fussent une colonie romaine? ou les Romains peut-être une colonie péruvienne? ou Romains et Péruviens les descendans d'un ancêtre commun? En aucune facon : « Chez les anciens Prussiens, — dit Lubbock, d'après Voigt, — on entretenait un feu perpétuel en l'honneur du dieu Potrimpos, et s'il le laissait s'éteindre, le prêtre qui en était chargé était puni de mort. » Je conclus de là que plusieurs sortes d'hommes ont jugé que le feu était bon... Si donc l'humanité ne diffère pas d'elle-même autant qu'elle s'en flatte quelquefois, et si les caprices de son imagination, rencontrant de toutes parts la réalité pour limite, sont nécessairement ramenés à l'expérience comme au juge de leur

vraisemblance, quel besoin avons-nous de chercher plus longtemps ou plus loin? Les enfans du pays d'Eldorado, comme ceux de Paris ou de la banlieue, « ne jouaient-ils pas au « petit palet, » si du moins nous en croyons Candide? Pour ne pas ressembler de tous points à ceux de nos Européennes, les rêves d'une négresse, au Soudan, en sont-ils moins féminins? Et soumis qu'il est aux mêmes nécessités, exposé aux mêmes épreuves, les besoins ou les ambitions d'un Chinois diffèrent-ils beaucoup des nôtres? Mais on a fait justement observer qu'entre cet homme jaune et nous, il y avait plus de rapports que nous ne le croyons, dans l'orgueil de notre blancheur, et les chansons les plus semblables qu'il y ait à celles de Panard ou de Désaugiers ne sont pas celles de Pindare, ce sont celles de Thou-Fou et de Li-Taï-pé.

Tel n'est pas cependant l'avis de M. Bédier, et l'hypothèse, nous dit-il, « ne résiste pas aux faits. » Pour de solides raisons, qu'il donne, et « sauf quelques coïncidences négligeables, » il estime que « chaque conte a été imaginé un certain jour par quelqu'un; » et, je ne demanderais pas mieux que de l'en croire. Des expériences identiques ne nous servent généralement qu'à reconnaître la vérité de l'expression qu'on en donne, mais non pas à trouver cette expression même, et surtout quand elle affecte la forme d'une œuvre d'art. Je ne crois pas non plus que « la légende se dégage du génie de nos paysans aussi naturellement que la fumée s'échappe de leurs chaumières; » et même je lui sais gré de sa courte protestation contre l'une des théories les plus fausses qu'il y ait: c'est celle qui met dans le « populaire » l'origine obscure de toute « invention. » Il n'y a pas d'invention collective ni vraiment anonyme, mais seulement des poètes inconnus et des inventions dont on ignore l'auteur. Mais, après cela, j'aurais aimé que M. Bédier ne craignît pas ici de développer un peu son argumentation. Un chapitre de plus n'était sans doute ni pour l'effrayer, ni pour beaucoup grossir un livre de près de cinq cents pages. Et, puisqu'il faut l'avouer, ayant moi-même quelque tendance, plus instinctive que raisonnée d'ailleurs, à partager l'opinion qu'il écarte en quelques lignes, j'aurais été bien aise qu'il me donnât encore quelques motifs de m'en défier.

Restent trois théories, dont la première n'est pas nouvelle, si le savant Huet, — dans sa *Lettre à Segrais sur l'origine des romans*, — l'avait déjà vaguement entrevue : « Il faut chercher l'origine des romans, disait-il, dans la nature de l'homme, inventif, amateur des nouveautés et des fictions,.. et cette inclination est commune à tous les hommes, mais les Orientaux en ont toujours paru plus fortement possédés que les autres,.. et quand je dis

les Orientaux, j'entends les Égyptiens, les Perses, les Arabes, les Indiens et les Syriens. » Le succès des *Mille et une nuits*, au commencement du XVIIIe siècle, vint préciser ce que l'Orient de l'évêque d'Avranches avait encore de mal délimité dans son contour ethnographique, et les Arabes, avec les Persans, passèrent pendant plus de cent ans, — aux yeux de l'auteur des *Lettres persanes*, comme à ceux de l'auteur de *Zadig*, — pour les grands inventeurs des fictions. C'était leur faire trop d'honneur; et on le vit bien quand la connaissance de l'Inde, révélant à l'Europe surprise un nouvel Orient, on eut retrouvé dans les contes hindous les originaux de la plupart des contes arabes. Le *Pantchatantra*, puis l'*Hitopadésa*, — pour ne rien dire du *Mahabharata*, du *Bhagavata-Pourana*, ni du *Ramayana*, — furent alors les sources pures dont les flots, grossis et troublés dans leur course par d'obscurs affluens, avaient comme inondé l'Occident d'histoires merveilleuses. Enfin, quelques années plus tard, on s'avisa que ces histoires en général tenant plus ou moins de l'apologue, une religion amie des « paraboles et des exemples, » le bouddhisme, devait en avoir favorisé l'invention peut-être, et, en tout cas, la diffusion. On posa donc en principe, non-seulement que « les récits orientaux qui ont pénétré en si grande masse dans les diverses littératures européennes viennent de l'Inde, » mais encore « qu'ils avaient un caractère essentiellement bouddhique. » On s'efforça de le démontrer; on y réussit quelquefois; on y échoua plus souvent... et la théorie se trouva constituée. Comme on y avait dépensé infiniment d'érudition et d'ingéniosité, c'est elle encore aujourd'hui qui règne presque souverainement; et, en se proposant de la réfuter, ce n'est pas seulement de science et de critique, à son tour, que M. Bédier a fait preuve, c'est aussi de liberté, d'indépendance, et de courage d'esprit.

Cependant le problème n'était pas résolu. Les contes étaient nés dans l'Inde, et le bouddhisme les avait répandus. On l'admettait, comme aussi que les Arabes, et les Juifs, et les croisés enfin les avaient importés d'Orient en Europe. Mais on voulait encore quelque chose de plus. On voulait préciser la nature du merveilleux qu'ils contiennent, en dégager la signification historique, psychologique, philosophique, trouver dans *Peau d'âne* ou dans *Ali-Baba* un sens qui les dépassât, dont le conte ne fût que l'enveloppe. On voulait que la fantaisie rendît d'elle-même un compte rationnel, et puisque enfin ces fictions se retrouvaient dans toutes les littératures, on voulait, on essaya d'en tirer des clartés sur le passé le plus lointain de l'humanité.

C'était alors, on le sait, l'âge héroïque des études sanscrites, et

comme, après avoir expliqué toutes les langues par le bas-breton ou par l'hébreu, peu s'en fallait qu'on ne les expliquât par le sanscrit, on prétendit donc soumettre aussi les contes à l'universalité de la même explication. La mythologie comparée en offrait un moyen séduisant. De conte en conte, si l'on savait s'y prendre, — ou plutôt de version en version d'un même conte, — ne finissait-on pas en effet toujours par remonter à quelque mythe, « solaire, lunaire, stellaire ou crépusculaire? » Dans la fable de *Psyché*, l'épouse coupable d'avoir voulu voir son époux, pour ne pas reconnaître l'Aurore, qui se cache aussitôt qu'apparaît le Soleil, il fallait être aveugle à la clarté de l'astre! Mais il fallait avoir le caractère mal fait pour ne pas voir dans *le Petit Poucet* la Nuit semant ses étoiles en son cours! Et, dans un livre célèbre, M. Max Müller, généralisant la méthode, concluait : « Ces innombrables histoires de princesses et de jeunes filles merveilleusement belles, qui, après avoir été enfermées dans de sombres cachots, — *Cendrillon*, *la Belle au bois dormant*, *Peau d'âne*, — sont invariablement délivrées par un jeune et brillant héros, peuvent toutes être ramenées au printemps affranchi des chaînes de l'hiver; au soleil qu'un pouvoir libérateur arrache aux ombres de la nuit; à l'aurore, qui, dégagée des ténèbres, revient de l'Occident lointain; aux eaux mises en liberté, et qui s'échappent de la prison des nuages. » C'est la théorie qu'on appelle aryenne. Elle ne diffère, comme on le voit, de la précédente que pour être plus générale, mais surtout pour avoir voulu pousser plus avant dans la recherche des origines et dans les profondeurs de la préhistoire. Elle ne refuse pas aux Hindous d'être les inventeurs de la plupart des contes; elle croit seulement les contes plus anciens que les Hindous eux-mêmes, et contemporains, sous leur plus ancienne forme, de la langue primitive et mère d'où sont sortis le sanscrit, le grec, le latin et généralement les langues dites indo-européennes. On remarquera que cette extension de la théorie purement hindoue a pour elle un grand avantage : c'est de permettre d'expliquer, par la communauté d'origine et de sang, les ressemblances qu'offrent parfois entre elles une légende védique et une légende latine, ou même slave, dont on ne saurait ressaisir les rapports historiques.

Mais, au lieu d'être latins ou slaves à la fois, si la légende et le conte sont en même temps kalmouks ou japonais? En l'absence de toute filiation ou transmission connue, si l'on constate, comme le fait justement observer une troisième théorie, qu'il est des « Zeus esquimaux » et des « Huitzilopochtlis helléniques? » si la substance enfin de tel de nos *Fabliaux* se retrouve dans un conte sérère ou madécasse, que penserons-nous de son origine indienne?

Si nous persistons à la soutenir, quels rapports, quelles communications mystérieuses, quelles infiltrations devrons-nous supposer, puisqu'il n'y en a pas de trace dans l'histoire? Et combien n'est-il pas plus simple, plus scientifique aussi, de demander à ce qui se passe encore aujourd'hui sous nos yeux le secret de ce qui fut autrefois? « En général, disait déjà le président de Brosses, dans sa *Dissertation sur le culte des dieux fétiches*, il n'y a pas de méthode meilleure pour percer les voiles de l'antiquité que d'observer s'il n'arrive pas encore quelque part sous nos yeux quelque chose d'à peu près pareil. » C'est sur ce principe, — hasardeux, mais fécond d'ailleurs en applications, — que l'anthropologie préhistorique a fondé ses méthodes; et c'est de là qu'elle a tiré une théorie nouvelle de l'origine des contes.

En effet, si de certains usages, dont on ne saurait autrement rendre compte, — comme celui de saluer d'un « Dieu vous bénisse! » une personne qui éternue, — s'expliquent par la mystérieuse transmission jusqu'à nous d'une croyance encore aujourd'hui vivace chez les Namaquas ou chez les Botocudos, l'explication doit valoir pour les contes comme pour les usages. Ou encore, et plus généralement, si les mœurs et les coutumes des rares sauvages que nous puissions directement observer nous représentent au naturel une barbarie dont nous ne sommes nous-mêmes que récemment sortis, nos légendes et nos contes seront dans nos littératures, avec ce qu'ils contiennent de fantastique ou de surnaturel, le vivant témoignage de notre plus ancien passé. « La mythologie s'explique par le folklore, dit à ce propos M. Henri Gaidoz, et les récits mythiques sont la combinaison et le développement des idées du folklore. » Que si ce langage ne laissait pas d'être un peu obscur, celui de M. André Lang est plus clair : « Le cannibalisme, nous dit-il, la magie, les cruautés les plus abominables paraissent tout naturels aux sauvages, qui croient aussi à des relations de parenté entre les hommes et les animaux. Ces traits se retrouvent à chaque pas dans les contes de Grimm, et, cependant, on ne peut pas dire que ce soient là des choses familières aux Allemands de l'époque historique. Il faut donc que nous ayons affaire ici à des *survivances* dans des contes populaires qui remontent à l'époque où les Germains ressemblaient aux Zoulous. » Dans ce système, l'ogre du *Petit Poucet*, qu'il vienne de l'Inde ou d'ailleurs, n'est plus le soleil levant, mais un témoin accusateur de l'ancienne sauvagerie de nos races, quand elles n'avaient pas encore dépassé le point de civilisation qui est encore celui des Namaquas, des Zoulous, des Indiens du Canada. Pour démêler la vraie signification de nos contes, ce n'est donc pas aux grandes mythologies qu'il faut que l'on

s'adresse, mais aux croyances des races qui gardent encore parmi nous ce que l'on pourrait appeler le dépôt de la férocité primitive de l'homme. Et le véritable objet de la recherche est de prouver que « l'élément sauvage, stupide et irrationnel des contes s'explique, soit comme une survivance de la sauvagerie, soit comme un emprunt d'un peuple cultivé à ses voisins sauvages, soit enfin comme une imitation d'anciennes données sauvages par des poètes postérieurs. »

C'est ici qu'on pourrait se donner le spectacle, — toujours divertissant et instructif, — des beautés de l'esprit de système. Ces trois théories n'ont effectivement rien de contradictoire, ni, par conséquent, d'inconciliable ensemble ; et même j'ose dire qu'elles se complèteraient assez heureusement. De ce que le français procède principalement du latin vulgaire, il n'en résulte pas que ce latin ne se soit mélangé d'allemand; et, dans ce mélange, en proportions définies, d'allemand et de latin, il apparaît, on discerne, on peut et on doit relever des traces de celtique. Pareillement, si nous voulons que *le Petit Poucet* soit un conte indien, pourquoi ce conte ne serait-il pas l'aboutissement d'un mythe solaire, et pourquoi, dans ce mythe solaire, ne serait-on pas admis à signaler de très lointaines « survivances? » Y voyez-vous quelque difficulté? Je n'y en sache pas, au moins, de théorique. Mais nos érudits ne l'entendent pas de la sorte ; et il leur faut, on ne sait pour quelles raisons, ni vraiment dans quel intérêt, que *tous* nos contes aient une même origine. L'ogre du *Petit Poucet*, qui n'est donc pour l'anthropologiste qu'une survivance du temps où les hommes se mangeaient entre eux, est le soleil levant, pour les mythologues, mais il n'est pour les indianistes ni le soleil levant, ni le témoin du cannibalisme des ancêtres des Hindous, il est l'ogre du conte indien. N'est-ce pas exactement comme si l'on disait que le français ne peut pas venir du celtique, puisqu'il vient du latin, et que, toutefois, il ne vient pas non plus du latin, attendu qu'on y reconnaît beaucoup de mots allemands. Cependant, ces affirmations sont si peu contradictoires que la vérité est justement dans leur conciliation. Mais, en ce qui regarde les contes, puisque nos érudits refusent de l'admettre, il faut bien se résigner à voir ce que valent leurs théories en tant qu'exclusives les unes des autres, et c'est ce qu'a dû faire M. Bédier.

A la vérité, pour la troisième, il s'est contenté de l'exposer, et cependant, j'aurais aimé qu'il en signalât au moins la fragilité, comme reposant entièrement sur la plus arbitraire de toutes les hypothèses. Nous avons bien des raisons de croire que l'homme ne s'est dégagé que lentement et péniblement de son animalité

primitive : nous en avons de physiologiques, nous en avons de métaphysiques, nous en avons d'historiques aussi. Mais ce que nous n'avons aucun droit d'affirmer ni de supposer même, c'est que les Namaquas ou les Botocudos soient les vivans portraits du passé de nos races. « Tout ce que nous regardons comme irrationnel dans les mythologies civilisées, dit M. André Lang, n'apparaît aux sauvages, nos contemporains, que comme une partie intégrante de l'ordre des choses accepté et naturel, et dans le passé, apparaissait comme également naturel et rationnel aux sauvages sur lesquels nous avons quelques renseignemens historiques. Notre théorie est donc que l'élément sauvage et absurde de la mythologie n'est le plus souvent qu'un legs des ancêtres des races civilisées, qui n'étaient pas jadis dans un état intellectuel plus élevé que les Australiens, les Boschimans, les Peaux-Rouges. » C'est précisément ce qu'il faudrait prouver, mais, précisément aussi, c'est ce que l'on ne prouvera jamais! On ne prouvera pas que les Boschimans ou les Australiens ne soient point des « dégénérés. » On ne prouvera pas davantage que les diverses races d'hommes aient toutes nécessairement passé par les mêmes phases de développement. Et on ne prouvera pas enfin qu'un conte nègre et un conte kalmouk, pour être identiques en substance, témoignent d'une antique « noirceur » des hommes jaunes, — ou réciproquement. Mais aussi longtemps qu'on ne l'aura pas prouvé, conclure de l'analogie des contes à l'identité des races ou des civilisations chez lesquelles ils se retrouvent, ce sera tourner dans un cercle vicieux; et là effectivement est le vice de la théorie. Pour établir l'origine et la signification des contes, elle commence par poser en principe ce qui est en question ; et parce qu'elle rencontre une légende analogue chez les Peaux-Rouges et chez les Germains, elle en conclut qu'il fut un temps où les Germains étaient des espèces de Peaux-Rouges ; — ce qui est ce qu'il faudrait préalablement démontrer.

Pourrait-on invoquer d'autres raisons contre la théorie? Oui, sans doute, et par exemple, on pourrait la presser sur ce qu'elle appelle, un peu bien délibérément peut-être, « l'élément sauvage, stupide et irrationnel » des contes. Qu'est-ce qui est « irrationnel? » L'intervention d'une puissance occulte dans les affaires de l'humanité? Il y aurait lieu de parler beaucoup à ce sujet... Ou encore, si « l'irrationnel » précède logiquement le « rationnel, » est-ce qu'ils ne peuvent pas coexister historiquement? Et, alors, est-ce que du même fond d'*irrationnalité* d'où les Namaquas ont tiré leurs contes, nous n'en pouvons pas, nous, dans nos campagnes, tirer d'aussi « sauvages » et d'aussi « stupides » encore?.. Mais si le fondement

même de l'hypothèse est arbitraire, qu'importent les détails? et c'est pourquoi de la théorie anthropologique nous passons à la théorie aryenne.

M. Bédier, dans une page spirituelle, a heureusement rappelé les principales raisons qu'on y oppose. « Combien, dit-il, ont contesté à l'école sa théorie de l'âge mythopœique et de la maladie du langage, et ont réduit les conquêtes de la mythologie philologique à trois ou quatre identités stériles, telles que Dyaus = Zeus = Tius ; Varouna = Ouranos ; Sarameya = Hermeias!.. Combien, depuis M. André Lang jusqu'à M. Gaidoz, ont raillé les dissensions intestines d'une école, où, selon Schwartz, les orages auraient été l'élément mythologique par excellence, tandis que, selon M. Max Müller, le même rôle dans les légendes serait tenu par l'Aurore, ou, d'après un théoricien récent, par le Crépuscule!.. Combien enfin n'ont voulu voir dans ces mythes solaires, orageux ou crépusculaires, clés à toutes serrures, qu'une sorte de fantasmagorie monotone, qui supposerait que sur les hauts plateaux de l'Asie centrale nos ancêtres n'auraient pas eu d'occupation plus chère que de causer de la pluie et du beau temps! » Mais, à ce propos, sont-ce bien nos ancêtres? et sommes-nous descendus des « hauts plateaux de l'Asie centrale? » J'ai ouï dire qu'on en était moins sûr aujourd'hui qu'autrefois! On est moins sûr aussi de l'antiquité de la civilisation de l'Inde, et du caractère « primitif » de la mythologie des Védas. Après cela, ni les plaisanteries, ni les contestations n'empêchent la mythologie hindoue, comme aussi bien toutes les mythologies, d'être une expression des rapports que les hommes qui les ont inventées croyaient soutenir avec la nature qui les environnait. Aussi, pour cette raison, trouverais-je M. Bédier bien sévère, peut-être, aux théories de M. Max Müller; et je persiste à penser qu'en dépit des exagérations qui les ont compromises, elles contiennent toujours une part de vérité. S'il m'est difficile de voir un mythe solaire dans *Cendrillon* ou dans *le Petit Poucet*, nous en connaissons d'autres. Les anciennes mythologies renferment plus de sens, elles ont plus de portée que l'on n'affecte de le croire, si d'ailleurs elles ne sont ni une symbolique, ni surtout une « physique, » une « physique amusante! » Et, aussi bien, comme l'on dit que la fonction crée son organe, ne voyons-nous pas autour de nous, tous les jours encore, le mot, — le Verbe, — créer, lui aussi, son objet, le développer en quelque sorte, et l'organiser?

Mais c'est contre la théorie qui voit dans l'Inde la patrie naturelle et privilégiée des contes que M. Bédier a cru devoir faire son plus vigoureux effort ; et il a eu raison, si la théorie gêne effecti-

vement les deux autres, ou que même elle les empêche d'être. Est-il donc vrai que, comme on l'a prétendu, un conte kalmouk, un conte thibétain, ou un conte français remontent immanquablement à un original sanscrit? Est-il vrai que, dans l'antiquité classique, à Rome et en Grèce, nous ne trouvions qu'un nombre « dérisoire » de contes populaires, analogues à ceux de nos recueils européens modernes, et à ceux du *Pantchatantra?* Est-il vrai qu'avant le temps des croisades l'Europe ne semble pas avoir eu connaissance des contes orientaux? Et enfin est-il vrai que les « contes européens portent en eux-mêmes le témoignage de leur origine orientale, indienne, et spécialement bouddhique? »

Pour ce qui est du caractère indien, et spécialement bouddhique, de nos *Fabliaux*, on pense bien que M. Bédier n'a pas eu beaucoup de peine à en démontrer l'inanité, je veux dire l'inexistence. « Dans plusieurs de nos contes de fées, une belle-mère jalouse persécute sa bru, ou une marâtre ses filles. » Qui croirait qu'ayant trouvé cette rivalité « peu conforme à nos mœurs, » les indianistes y ont vu je ne sais quelle trace de mœurs hindoues? Et il est vrai que, dans les contes hindous correspondans, les rôles de la belle-mère et de la bru, des belles-filles et de la marâtre, sont tenus par des épouses rivales, mais bien loin d'en être embarrassé, l'indianiste ne voit dans cette métamorphose qu'un exemple « d'adaptation au milieu, » et par conséquent, une preuve de plus, si nous l'en voulions croire, en faveur de sa théorie. C'est cependant le même homme qui ne se lassera pas de railler les étymologies de Ménage! Et ces choses s'impriment dans le pays dont les chansons de café-concerts ont fatigué l'Europe de leurs sottes plaisanteries sur les rivalités des brus et des belles-mères! Mais sans insister sur ces traces de « mœurs hindoues » ou de « leçons bouddhiques » dans nos contes, combien y a-t-il donc de ces contes eux-mêmes auxquels on assigne une origine orientale? C'est ce que les indianistes avaient en général oublié d'examiner. M. Bédier, plus curieux, a pris la peine d'analyser, conte par conte, « tous les recueils orientaux connus en Europe au commencement du XIVe siècle. » D'un autre côté, faisant le même travail sur les principaux recueils de contes européens, — allemands, latins ou français, — il en a reconnu, si je puis ainsi dire, environ quatre cents. Et sait-on le résultat de la comparaison? combien il a trouvé de contes communs aux recueils orientaux et aux recueils européens? Il en a trouvé *treize*, — pas un de plus ni de moins, *treize* en tout, — dont encore il y en a trois, qui, n'ayant rien de très oriental, comme *la Matrone d'Éphèse*, et d'ailleurs bien connus de l'antiquité classique, sont assez contestables.

Les indianistes répliquent là-dessus qu'ils en savent bien la raison. « C'est, disent-ils, que, sauf exception, les fabliaux sont étrangers à ces grands recueils traduits intégralement d'une langue dans une autre; ils proviennent de la tradition orale, et non des livres. » Voilà sans doute un bel argument, dans une question de filiation ou de transmission de formes littéraires, et par le moyen duquel je ne sais trop ce que l'on ne prouverait pas! Mais M. Bédier ne leur a pas laissé même ce dernier refuge, et cherchant enfin dans « les recueils orientaux non traduits au moyen âge et de date quelconque, » — dans les *Mille et une nuits* et dans le *Pantchatantra*, dans le *Siddi-Kür* mogol, et dans le *Çukasaptati*, — combien il se rencontrait d'histoires analogues à celles qui font les sujets de nos *Fabliaux*, il y en a trouvé *cinq*, dont le *Vilain mire* et le *Lai d'Aristote*, en plus des treize qu'il avait signalées, soit en tout *dix-huit* histoires. La démonstration nous paraît suffisante; et en attendant que les indianistes essaient de l'infirmer, nous pouvons la considérer comme autorisant les conclusions de M. Bédier.

Elles se réduisent à ce point essentiel, que « la grande majorité des contes merveilleux, des fabliaux, des fables, sont nés en des lieux divers, en des temps divers, à jamais indéterminables; » et nous croyons qu'on ne saurait mieux dire. Quelques fictions sont nées dans l'Inde, et quelques autres sont nées ailleurs, naissent tous les jours, se forment peut-être au moment où j'écris, dans le fond de nos campagnes. Il existe plus de Burns qu'il n'en arrive à la gloire, et en poussant leur charrue, je ne vois pas pourquoi nos paysans n'inventeraient pas des mythes même, ou surtout des « contes à rire. » Ce qui est encore plus certain, c'est qu'aucun peuple, aucune race d'hommes n'a reçu comme qui dirait le privilège d'inventer des fictions pour les autres; et cette seule remarque au besoin suffirait à renverser les théories des indianistes. « Toute recherche de l'origine et de la propagation des fables est donc vaine, » en tant que ne pouvant qu'aboutir à nier son objet. En effet, si les contes peuvent naître, si cette recherche même établit qu'il en est né partout, il devient indifférent de savoir où tel conte est né. Ce n'est plus qu'une affaire de curiosité pure. Dans quelle région aussi de l'ancien monde le pêcher, par exemple, ou l'abricotier ont-ils porté les premiers abricots ou les premières pêches? C'est ce qu'il n'importe guère de savoir, s'ils donnent un peu partout aujourd'hui des abricots ou des pêches; et quand on le saurait, qu'en résulterait-il? Je me trompe : il en pourrait résulter des renseignemens intéressans sur la manière de les cultiver, en les replaçant, autant qu'on le pourrait,

dans les conditions de leur milieu natal. Mais un conte! Qu'il soit grec ou hindou; qu'une fable soit de Pilpay ou d'Ésope; qu'une légende soit arabe ou persane!.. Que sait-on de plus quand on le sait? A peu près autant que l'on en sait quand on sait que *chou* prend un *x* au pluriel, et que *clou* se contente d'un *s*. C'est la forme seule qui nous en intéresse, non le fond. Et pour la propagation des contes, elle ne commence d'offrir ou de prendre une importance réelle qu'au point précis où, toute question d'origine étant définitivement écartée, celle qui se pose est de savoir quelle conception du monde, de la vie, et de l'homme, ils expriment.

III.

Elle nous ramène d'elle-même à la définition de l'esprit gaulois. Contes merveilleux ou contes à rire, superstitions populaires, fables ou fabliaux, quelle qu'en soit la première origine, indienne ou persane, italienne ou peut-être française, en quelque lieu du monde, en quelque temps qu'ils soient nés, et qu'on y reconnaisse enfin les débris d'anciens mythes, ou au contraire, « les élémens fondamentaux des mythologies supérieures, » il n'importe, mais ils ne commencent d'exister pour nous qu'en se nationalisant, si l'on peut ainsi dire, et, déjà révélateurs des mœurs, des coutumes, des préjugés d'un temps, qu'autant qu'ils le deviennent encore du tempérament littéraire ou de l'âme d'une race. M. Bédier en donne quelque part un remarquable exemple, emprunté du *Chevalier qui fist sa fame confesse*. La version que La Fontaine en a rimée dans ses *Contes* est devenue classique, sous le titre du *Mari confesseur*, et sans doute on nous saura gré, comme à M. Bédier, d'en préférer les vers, pour les citer, à ceux du vieux fabliau, si le dénoûment en est d'ailleurs à peu près le même. La femme de messire Artus vient d'avouer son amour pour un prêtre :

Son mari donc l'interrompt là-dessus
Dont bien lui prit: « Ah! dit-il, infidèle,
Un prêtre même! A qui crois-tu parler?
— A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui se sut bien d'un tel pas démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage,
C'est un grand cas qu'étant homme si sage
Vous n'avez su l'énigme débrouiller!
. . . . . .
. . . . . .
— Béni soit Dieu, dit alors le bonhomme,
Je suis un sot de l'avoir si mal pris. »

Mais, ouvrez les *Histoires* du dominicain Bandello, voici comment le conte se termine et finit dans le sang : « Alors la damoyselle, ayant fini sa confession, remonta en coche, s'en retournant où jamais elle n'entra vive ; car, voyant son mari venir vers elle, elle commanda au cocher qu'il arrestât, mais ce fut à son grand dam et deffaite, *veu que, dès qu'il l'eut accostée, il lui donna de sa dague dans le sein, et choisit bien le lieu.* » Ai-je besoin d'insister? D'un conte à rire ou d'une « farce, » insignifiante, invraisemblable, bonne à conter après boire, l'Italien a fait une histoire « tragique, » un drame d'amour, une réalité sanglante; et la transformation, caractéristique du moment, — Bandello écrivait aux environs de 1560, — ne l'est pas moins de la nationalité du conteur. Elle l'est aussi de la renaissance du sentiment de l'art, s'il faut bien avouer que, dans le roman comme au théâtre, le sang ennoblit ce qu'on croirait qu'il tache.

Oserai-je regretter là-dessus que M. Bédier, dans son livre, n'ait pas fait une place plus large encore à ce genre de comparaisons? Puisque l'auteur du *Décaméron* et celui des *Contes de Cantorbery*, puisque les *minnesinger* allemands semblent avoir connu nos anciens fabliaux, puisque, en tout cas, — et sans discuter l'oiseuse question de priorité, — nous voyons qu'ils ont traité les mêmes sujets que nos conteurs, j'aurais donc aimé que ce qu'il n'a fait que pour le *Chevalier au Chainse* ou pour la *Bourgeoise d'Orléans*, M. Bédier le fît pour un plus grand nombre de contes, et qu'une telle étude eût formé la conclusion de son livre. Car il l'a bien vu! Il l'a même dit en propres termes : c'est là ce qu'il y a d'instructif, comme en peinture, si c'est là que les diversités se marquent, dans la manière de traiter les sujets, bien plus et plus profondément que dans le choix même qu'on en fait. Fils d'une Parisienne, et lui-même ainsi Parisien à demi, Boccace n'aurait-il donc pas ajouté quelque chose d'italien aux plates inventions de nos trouvères? comme le sérieux de la volupté, par exemple? ou comme encore ce « désir d'exceller, » cette « ambition d'éterniser son nom, » qui, dans l'Italie de la Renaissance, ont en quelque sorte éveillé de son long sommeil le sentiment de l'art? Mais Chaucer, à son tour, bien et franchement Anglais celui-ci, n'aurait-il pas peut-être égayé des traits de son *humour* la monotone plaisanterie de nos contes? animé des couleurs de son réalisme pittoresque les physionomies indistinctes, ou, comme on dit, quelconques, des personnages de nos fabliaux? échauffé de sa sympathie l'indifférence de nos jongleurs pour les aventures dont ils promenaient le récit de ville en ville? Et les Allemands enfin, — que je connais moins,

— s'il leur est arrivé parfois, comme à ce Jansen Enenkel que nous cite M. Bédier, de transformer tel de nos contes en « un récit niaisement moral, » n'y ont-ils pas souvent aussi, comme cet autre dont il nous parle, insinué d'un mot « quelque chose de mystérieusement tendre? » Le moment est venu de le dire, si, pour nous être trop longtemps enfermés dans nos horizons, nous avons trop souvent revendiqué comme nôtre une fécondité d'invention qui n'est pas plus gauloise qu'italienne ou anglaise; et on commence à le soupçonner; mais le développement de ce genre de comparaisons eût sans doute achevé de le prouver.

Raillards, gaillards et paillards, — on y eût vu en effet toute la brutalité, toute la laideur, toute la vilenie, « l'orde vilenie » de nos vieux *Fabliaux;* et qu'étant bien, à ce titre ou pour ces traits, l'expression de l'esprit gaulois, il n'y a pas, hélas! de quoi tant s'en vanter, mais vraiment d'en rougir. Qui donc a dit que le rire n'était souvent qu'une forme de l'inintelligence? Mais qu'il en soit plus souvent une encore de l'impudence ou de la grossièreté, c'est ce que nos *Fabliaux* suffiraient à montrer. « Nous la connaissons, dit à ce propos M. Bédier, nous la connaissons pour l'avoir retrouvée, identique à travers les civilisations, la même chez l'Anglais puritain, la même chez le Français léger et chez le pudique Allemand; nous la connaissons, l'incroyable monotonie de l'obscénité humaine. » Seulement, dans nos *Fabliaux*, nos conteurs ne prennent même pas la peine de la déguiser ni de l'envelopper, et plutôt, leur plaisir est de l'y étaler. C'est ce qui les distingue précisément des étrangers, lesquels certes ne sont pas plus prudes, qui vont aussi loin ou plus loin quelquefois, mais qui ne font pas consister dans l'ordure, comme nos trouvères, tout l'intérêt du conte, et encore moins tout son esprit. Qu'on nous délivre de l'esprit gaulois, s'il faut admettre qu'il soit celui des *Fabliaux;* — et il l'est!

Aussi bien les contemporains s'y sont-ils efforcés, et c'est encore ici ce que M. Bédier a su réussir à montrer mieux que personne avant lui. Les conditions très particulières dans lesquelles s'est développée la littérature du moyen âge, — spontanément, sur place, pour ainsi dire, et dans une entière indépendance des modèles, — lui en offraient effectivement la meilleure occasion. Vers le milieu du XIIe siècle, on voit naître les *Fabliaux*, on les voit apparaître, *prolem sine matre creatam*, et non moins brusquement, vers le milieu du XIVe siècle, ils meurent, et le nom même en tombe en désuétude. Comment et pourquoi? En débarrassant la science ou l'érudition de l'hypothèse qui rattachait la naissance des *Fabliaux* au moment précis de la diffusion des contes orientaux dans l'Eu-

rope du moyen âge, M. Bédier nous l'a dit. Il a fait voir que, sortis de la classe bourgeoise, et composés pour elle, les *Fabliaux* sont donc ainsi, non-seulement contemporains, mais solidaires, à proprement parler, de la formation des « communes » et du « tiers-état. » Un ferment démocratique s'introduit avec eux dans une littérature jusque-là manifestement aristocratique. Menacée dans son principe et le sentant avant de le savoir, cette aristocratie se replie instinctivement sur elle-même; elle s'enferme, elle s'exalte aussi dans le sentiment de sa supériorité d'éducation, d'habitudes ou d'idéal; et les *Romans de la Table-Ronde*, expression de ce contraste, deviennent la contre-partie des *Fabliaux* populaires. Sancho Pança se rue en cuisine, tandis que don Quichotte, coiffant l'armet de Mambrin, va courir les aventures; et l'amour de Tristan et d'Yseult, plus fort que la mort, condamne, du haut de sa noblesse, les grossiers plaisirs des pautonniers d'Arras et d'Orléans.

Là même est la raison de l'apparente contradiction que l'on a si souvent signalée dans la littérature du moyen âge : « Jamais, dit M. Bédier, plus que dans les fabliaux, les femmes n'ont courbé la tête, et l'on peut douter, à lire les chansons d'amour, les *Lais*, les romans de la Table-Ronde, si jamais elles ont été exaltées aussi haut. » Et encore : « Jamais plus que dans les fabliaux ou dans la poésie apparentée du XIIIe siècle, on n'a rimé plus de vilenies, et jamais plus qu'en ce même XIIIe siècle, on n'a accordé plus de prix aux vertus de salon, à l'art de penser et de parler courtoisement. Qu'on se rappelle le *Lai de l'ombre*, le *Lai du conseil*, les *Enseignemens aux dames* de Robert de Blois. » Mais la contradiction n'est qu'apparente ou superficielle, et pour peu que l'on creuse, on s'aperçoit bientôt qu'il n'y a rien là de contradictoire, s'il n'y a rien de plus naturel.

C'est que, d'une manière générale, pas plus en littérature ou en art qu'ailleurs, il n'y a d'action sans réaction; et si l'observation est vraie de tous les temps, combien ne l'est-elle pas davantage de ceux où le poète, comme au moyen âge, n'étant que l'amuseur de ceux qui le font vivre, n'est aussi, pour cette raison même, que le témoin de leurs goûts, le miroir de leurs mœurs, et l'écho de leurs passions! Aux belles dames donc les longs romans, *Tristan*, *Lancelot*, *Perceval*, les inventions subtiles et charmantes qui leur donnent à elles-mêmes la sensation de ce que leur pouvoir a de plus pur et de plus noble; mais aux vilains les sottes plaisanteries ou les obscénités qui les secouent d'un gros rire, en les vengeant de leur misère ou de leurs humiliations! La littérature des *Fabliaux*, populaire ou bourgeoise, était une réaction contre la littérature féodale des *Chansons de geste*. Les romans de la Table-

Ronde, aristocratiques, poétiques, et déjà précieux sont à leur tour une réaction contre la littérature des *Fabliaux*. Mais plus favorisés de la fortune, quand les *Fabliaux* ont été morts, les romans de la Table-Ronde ont continué de vivre, en se transformant, si même on ne doit dire que, — comme il arrive tous les jours dans la nature, — vainqueurs des Fabliaux, ce sont eux qui les ont tués.

Car on a cru longtemps que nos *Farces* du XVIe siècle auraient hérité de nos *Fabliaux*, et M. de Montaiglon pouvait écrire encore, il y a vingt ans, dans la préface de son *Recueil de Fabliaux :* « Lorsque l'élément comique, après avoir été d'abord un détail pour reposer de la gravité des *Mystères*, après s'y être étendu jusqu'à passer à l'état d'intermède, s'est détaché du drame religieux et est devenu non pas la comédie, mais cependant une vraie pièce de théâtre, et ce qui s'est appelé la *Farce*, celle-ci a tué les *Fabliaux :* elle lui a tout pris, ses sujets et ses personnages, ainsi que son esprit et son ton lui-même... C'est si bien le même esprit, les mêmes visées, les mêmes auteurs, que du moment où, pour préparer le retour à la comédie, la farce a fait rire nos pères en se moquant d'eux à la façon des fabliaux, il n'y a plus de fabliaux ; ils sont morts, ou, pour mieux dire, ils se sont métamorphosés pour revivre sous une nouvelle forme. » Mais c'est ce que refusent aujourd'hui d'admettre, d'une part, les historiens de nos anciens fabliaux, comme M. Bédier, et de l'autre, ceux de notre ancien théâtre, comme M. Petit de Julleville. « Nous avons conservé quelques centaines de fabliaux, dit à ce propos M. Petit de Julleville, et nous ne possédons pas moins de cent cinquante farces. Si la farce n'était qu'un fabliau métamorphosé, quarante ou cinquante farces reproduiraient sous la forme dialoguée le récit d'autant de fabliaux. » Et M. Bédier ajoute : « Pour vérifier l'hypothèse, il faudrait retrouver dans l'œuvre d'un poète, ou de deux poètes contemporains, à la fois des fabliaux et des farces. Rien de tel. Non-seulement, il n'y a pas coexistence des deux genres, mais il n'y a pas succession immédiate.., et pendant soixante ans au moins, nous ne rencontrons dans notre histoire littéraire ni un fabliau ni une farce. » En réalité, la disparition des *Fabliaux* a été « soudaine et complète. » Si le fond en est demeuré, la forme, — qui est constitutive des genres littéraires, — en a cessé brusquement d'exister. Elle s'est *nouée* pour ainsi dire, par arrêt de développement, à un moment précis de son évolution, que l'on peut placer vers 1350 ; et, de cet arrêt de développement si l'on cherche la cause, on la trouve dans une modification de l'état social, elle-même suivie d'une conception nouvelle de la littérature et de l'art, dont le succès des romans de la Table-Ronde est précisément l'expression.

Cette conception nouvelle, c'est à M. Bédier qu'il appartient, dès à présent, de nous la définir un jour, et d'étudier, après les *Fabliaux*, le cycle de la Table-Ronde. Si je ne me suis pas trompé sur l'intention de ses dernières pages, il en a d'ailleurs presque pris l'engagement, et nul n'y est certes mieux préparé, par la connaissance qu'il a déjà de son sujet, par l'étendue de son érudition, par la sûreté de sa critique. Il a aussi le goût des idées générales, qui est moins répandu, mais non moins nécessaire. Il ne hait pas non plus la discussion, et je l'en félicite. Il ressent enfin pour ces « héros très purs » de l'épopée celtique, — en admettant qu'elle soit celtique et qu'on puisse l'appeler du nom d'épopée, car il ne faut rien affirmer dont on ne se croie sûr, — une sympathie qu'évidemment il n'éprouvait point pour les ribauds et les commères de nos *Fabliaux*. Que s'il veut bien appliquer toutes ces rares qualités à l'exploration de l'une des provinces les plus mal délimitées encore, et les plus mystérieuses, de la littérature française du moyen âge, nous ne doutons donc pas qu'il n'y fasse de véritables découvertes. Les circonstances sont propices. Wagnérisme, symbolisme, néo-mysticisme ! la mode elle-même, en faisant revivre parmi nous la légendaire popularité des romans de la Table-Ronde, nous invite et nous aide à démêler en eux ce qu'il y a vingt-cinq ou trente ans seulement, on n'y savait pas, on n'y pouvait pas voir. La pénétration de M. Bédier fera sûrement le reste. Et supposez que, comme je le crois, dans ce voyage au pays du rêve, il retrouvât le lien qui rattache peut-être la littérature du moyen âge à la littérature classique, — ce lien qu'on a vainement essayé d'établir entre les *Farces* et la comédie de Molière, entre les *Mystères* et la tragédie de Corneille, entre les *Fabliaux* et l'épopée de Rabelais, — ce n'est pas seulement un beau livre qu'il aurait écrit ; mais les *positions* de la critique et de l'histoire générale elle-même de la littérature française en seraient les unes renversées, d'autres consolidées, — et presque toutes enfin renouvelées.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

SCHOPENHAUER

L'HOMME ET LE PHILOSOPHE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

Schopenhauer était né le 22 février 1788, et lorsqu'en 1831, renonçant aux voyages et à la vie errante, il s'établit à Francfort, où il a fini ses jours, il était encore un inconnu. Cependant, dès le mois de décembre 1818, il avait exposé son système et publié un livre qui a fait époque dans l'histoire de la philosophie. Ce livre où plus tard tant de penseurs, d'écrivains, d'artistes ont cherché des enseignemens et des inspirations, n'avait eu aucun succès. On l'avait tiré à 800 exemplaires, et dix ans après la mise en vente, il en restait 150 en magasin. L'éditeur en mit une centaine au pilon, l'édition ne s'épuisait pas.

Comme jamais homme n'a senti plus vivement ce qu'il valait et n'a été moins maître de son imagination, Schopenhauer imputa son infortune à une vaste et savante conspiration des philosophes universitaires, qui s'étaient entendus pour faire le silence autour de lui et qui interdisaient à l'Allemagne de prononcer son nom. Il aurait mieux fait de se dire qu'il était venu trop tôt, qu'il avait devancé les temps. Pendant la première moitié de ce siècle, le rationalisme optimiste fut la philosophie en vogue dans toute l'Allemagne. On proclamait le règne universel de la raison, et on la retrouvait partout, dans les choses comme dans les êtres vivans et pensans, dans l'existence humaine, dans la politique elle-même comme dans la nature, sur la terre comme dans le ciel. On disait avec Hegel que tout ce qui existe est raisonnable, que l'histoire est une évolution progressive, « le progrès dans la conscience de la liberté. » Un philosophe qui expliquait la création du monde par l'égarement fatal d'une volonté inconsciente et aveugle,

qui est le principe de tout, devait passer en ce temps pour un mauvais plaisant ou pour un fou mélancolique. Dans un passage de son livre sur l'Allemagne, qui frappa beaucoup Schopenhauer, Mme de Staël avait avancé comme lui « que la volonté, qui est la vie, la vie, qui est aussi la volonté, renferment tout le secret de l'univers et de nous-mêmes. » Mais elle n'avait pas dit que la volonté d'être est le malheur et le péché originel; elle n'avait pas apostrophé le démon créateur, elle ne lui avait pas crié en lui montrant son œuvre : « Comment as-tu osé interrompre le repos sacré du néant, pour enfanter un monde qui n'est qu'une vallée de misères, de larmes et de crimes? »

Les temps changèrent, le vent tourna, et l'on se prit à douter que la raison fût le souverain arbitre des destinées humaines. Les peuples avaient obtenu par de patiens efforts et à la sueur de leur front une partie des libertés qu'ils réclamaient, et à peine les eurent-ils conquises, ils les prirent en pitié, s'étonnèrent de les avoir tant désirées et découvrirent que l'espérance nous procure plus de bonheur que la possession. Les sciences avaient fait de merveilleux progrès; elles racontaient aux hommes des histoires vraies, qui ressemblaient à des contes de fées, et elles leur promettaient de transformer le monde. Mais malgré leurs admirables inventions, on s'apercevait que la somme des biens et des maux restait à peu près la même, que ni les chemins de fer, ni les télégraphes, ni la chimie, ni la physique ne guérissent les cœurs malades. L'industrie opérait des miracles, on demandait à l'économie politique d'en faire, elle se déclarait impuissante. Les antiques traditions, les anciennes habitudes s'étaient perdues, et on se dégoûtait des nouvelles idoles comme des vieilles; on ne savait comment les remplacer, on attendait quelque chose qui ne venait pas. Il semblait que tout fût possible, et il était aussi difficile d'être heureux qu'avant l'invention des machines à vapeur. On rêvait beaucoup, et à force de rêver, les nerfs étaient devenus plus irritables, les imaginations plus agitées et plus inquiètes. Les désirs satisfaits faisant naître de nouveaux désirs, jamais on n'avait été plus avide de jouissances et si sensible aux privations. Les sages qui se contentent de peu n'osaient plus convenir qu'ils étaient contens, et la vanité s'en mêlant, les mécontens faisaient gloire de leur inexorable ennui. Une philosophie pessimiste était assurée désormais de se gagner la faveur publique. Schopenhauer détrôna Hegel, il devint le philosophe à la mode, et quand il affirmait que tout est fiction, mensonge, vaine apparence, on lui passait facilement cette proposition et on répétait après lui : *Betrug ist alles, Lug und Schein.*

Il comptait bien que son jour viendrait, et sa renommée soudaine le réjouit plus qu'elle ne l'étonna. En peu de temps, cet homme ignoré, qui avait atteint la soixantaine, était devenu un homme illustre, un écrivain goûté, admiré, encensé. On accourait de loin pour le voir, on

sollicitait des audiences, on était heureux et fier de dîner auprès de lui à la table d'hôte de l'Hôtel d'Angleterre. Les femmes, les officiers en garnison étudiaient ses ouvrages et s'engouaient de ce prophète trop longtemps méconnu. On fêtait le jour anniversaire de sa naissance ; on lui envoyait de partout des fleurs, des présens, des adresses en prose et en vers. Les uns le comparaient au roi Arthur de la Table-Ronde, les autres le proclamaient le nouvel empereur de la philosophie allemande.

La première fois qu'un de ses dévots s'avisa de lui baiser la main, il poussa un cri de surprise; mais il se fit bien vite à ce genre de cérémonie, et lorsqu'il apprit qu'un grand propriétaire, qui avait réussi à se procurer son portrait, se proposait de bâtir une chapelle pour y loger l'image sainte, il se contenta de dire : « C'est la première qu'on me consacre. Que sera-ce en l'an 2100? »

Après sa mort, la vogue alla croissant; sa gloire se répandit sur le monde, ses œuvres furent traduites dans toutes les langues. Mais les Allemands ont l'esprit critique, et leurs engouemens sont suivis de brusques retours. On n'est trahi que par les siens. M. Gwinner, exécuteur testamentaire de l'illustre défunt, crut bien faire en écrivant une indiscrète et minutieuse biographie de son maître, qui ressemblait beaucoup à un réquisitoire. Ce qui fit plus de tort encore à Schopenhauer, ce fut la publication de sa correspondance, où il s'est peint lui-même tel qu'il était. L'homme parut déplaisant, et on se demanda si sa philosophie méritait vraiment d'être prise au sérieux. On l'examina de plus près, on en signala les incohérences, les contradictions. Il n'est pas difficile d'en découvrir dans un système très composite, où l'idéalisme transcendantal de Kant se trouve amalgamé avec les théories de Cabanis et d'Helvétius, le transformisme de Lamarck avec la doctrine platonicienne des idées éternelles et des types permanens, la plus abstraite, la plus quintessenciée des esthétiques avec une psychologie qui enseigne que la pensée est une sécrétion du cerveau, que dirai-je encore? l'ironie voltairienne avec les extases, les syndérèses et les ineffables tendresses d'un messie hindou.

« L'édifice ne se tient pas debout, a-t-on dit ; il n'en reste pas pierre sur pierre. » C'est aller bien loin ; on ne se débarrasse pas ainsi d'un homme qui a prononcé, comme l'écrivait ici M. Brunetière, des paroles qui ne s'oublieront point. Un éminent professeur de l'université de Heidelberg, M. Kuno Fischer, a consacré à Schopenhauer le huitième volume de son excellente *Histoire de la philosophie moderne*, il reconnaît, lui aussi, que le système est fort incohérent ; mais il rend justice à l'originalité du penseur, à tout ce qu'il y a d'ingénieux et de profond dans ses vues, à sa remarquable puissance d'analyse. Jean-Paul, qui avait lu Schopenhauer dans un temps où personne ne le lisait, comparait son premier livre « à un de ces lacs mélancoliques de la Norvège, encaissés de toutes parts dans de sombres murailles de rochers

et qui n'aperçoivent jamais le soleil, à la surface desquels ne passe jamais aucun oiseau, ni aucune vague, mais dont les profondeurs, dans les nuits claires, réfléchissent le ciel étoilé. » Il ajoutait : « Je ne peux qu'admirer ce livre ; heureusement je n'en accepte pas les conclusions. » C'est à peu près ce que dit M. Kuno Fischer (1).

Mais les contradictions qu'on a signalées dans la philosophie de Schopenhauer lui ont fait moins de tort que le peu de souci qu'il eut de mettre sa vie d'accord avec sa doctrine. Les philosophes ont eu pour la plupart leurs inconséquences, leurs faiblesses ; on ne saurait leur demander d'être tous des héros, de grands caractères, l'incarnation d'une idée comme les Pascal, les Spinoza et les Fichte. Mais Schopenhauer semblait se faire un malin plaisir de prendre en beaucoup de choses le contrepied de ses principes et de ses maximes. Lisez ses écrits, lisez ses lettres, vous aurez affaire à deux hommes qui ne se ressemblent en rien.

Quand Leopardi décrivit les misères de ce monde, il les avait toutes senties ; c'est d'un cœur déchiré, martyrisé par la destinée qu'est sortie cette plainte immortelle qu'on n'entendra jamais sans émotion. Le pessimisme de Schopenhauer, selon l'expression spirituelle de M. Kuno Fischer, est un pessimisme sans douleur, *ein schmerzloser Pessimismus*. Comme le remarque le savant professeur de Heidelberg, il était né coiffé. « Quoiqu'il fût venu au monde un vendredi et qu'il s'en plaignît, il était un enfant du dimanche, *ein Sonntagskind*, un favori des dieux, auquel étaient échus en partage les biens les plus précieux de la terre, tous les dons de l'esprit, une entière indépendance, tout le loisir nécessaire pour cultiver ses facultés et ses talens, une vocation décidée qui n'avait pas eu la peine de se chercher, des ouvrages qui devaient lui faire un nom, et jusque dans ses dernières années, une santé indestructible, des nuits excellentes, un sommeil d'enfant, une vieillesse éclairée et réchauffée par le soleil de la gloire et aboutissant à une mort prompte et douce. Et, en vérité, il n'ignorait point tout ce que valaient les avantages dont il avait été favorisé. Combien de fois ne s'est-il pas glorifié de son génie, de son indépendance, de sa santé florissante, de ses ouvrages et même de sa figure ! » Le bon Goudman en voulait au grand Être de ne l'avoir pas rendu plus heureux en lui faisant avoir un bon bénéfice et sa maîtresse miss Fidler : « Mais enfin, disait-il, tel que je suis avec mes 630 shellings de rente, je lui ai encore bien de l'obligation. » Schopenhauer avait beaucoup plus de 630 shellings de rente, il pouvait se passer d'avoir un bon bénéfice, et s'il n'a pas épousé miss Fidler, c'est qu'il avait le mariage en horreur.

(1) *Geschichte der neuern Philosophie*, achter Band : *Arthur Schopenhauer*, von Kuno Fischer. Heidelberg. 1893.

Dira-t-on qu'il avait trop longtemps attendu la gloire, que l'injustice de ses contemporains et ses infortunes de librairie lui avaient assombri l'imagination? Dès l'âge de vingt-trois ans, avant qu'il eût écrit une seule ligne et lorsqu'il n'avait encore aucun titre à la renommée, il disait à Wieland : « La vie est une triste chose, *eine missliche Sache*, et j'emploierai la mienne à méditer sur la vie. » Mais, en revanche, qu'on n'aille pas croire que son pessimisme fut une feinte, une hypocrisie ou un parti-pris littéraire. Il a vu cette vallée de larmes telle qu'il l'a représentée ; mais ce n'était qu'une image, et cette image lui apparaissait avec une clarté si lumineuse qu'il ne pouvait s'empêcher de la trouver belle et qu'à ses lamentations se mêlait une volupté secrète. « La grande tragédie, nous dit M. Fischer, se jouait sur le théâtre, et il était à l'orchestre, dans un fauteuil fort moelleux, tenant à la main sa lunette, qui lui rendait tous les services d'un microscope solaire, et tandis que nombre de spectateurs allaient oublier la pièce au buffet, il en suivait toutes les péripéties avec une attention soutenue. Personne, en ce moment, n'était plus sérieux que lui, personne n'avait le regard plus pénétrant, après quoi il rentrait chez lui, ressentant tout à la fois une émotion profonde de tristesse et de joie, et il racontait ce qu'il avait vu. »

On sait que les philosophes qui dînent se divertissent, sur la fin du repas, à disserter sur toutes les sottises, sur toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres australes jusqu'au pôle arctique. « Cette diversité d'abominations ne laisse pas d'être fort amusante; c'est un plaisir que n'ont point les bourgeois casaniers et les vicaires de paroisse, qui ne connaissent que leur clocher. » Mais une joie plus vive encore est d'avoir une imagination chaude et puissante et le don de faire voir aux autres tout ce qu'on voit ou tout ce qu'on a cru voir. Schopenhauer était fermement persuadé que le monde est « un triste lieu de pénitence, une colonie pénitentiaire, » et il avait autant de plaisir à en raconter les misères que tel romancier anglais à décrire des prisons ou un dépôt de mendicité. Quand on sait rendre comme personne la mélancolie et le morne silence des lacs norvégiens, peut-on s'empêcher de prendre en goût les paysages tristes et désolés? Étudiez les lettres de Schopenhauer, et vous vous convaincrez que s'il avait été moins pessimiste, il aurait été moins heureux. Qui pourrait lui en faire un crime? Ce philosophe avait une sincérité d'artiste, et assurément c'est bien quelque chose.

Parmi les inconséquences que lui reprochent les ennemis de sa philosophie, il en est qui ne me choquent point. « S'il s'était tué, disent-ils, nous croirions à sa bonne foi. » C'est être en vérité fort exigeant, et je n'ai jamais compris qu'on demandât aux pessimistes de démontrer leur thèse en se brûlant la cervelle. Il y eut jadis, si je ne me trompe, un traducteur anglais de Lucrèce, qui écrivait de page en page dans la

marge de son manuscrit : « *Nota bene*, quand j'aurai fini ma traduction, je me tuerai. » Il a fini sa traduction et il s'est tué, démontrant ainsi qu'il était homme de parole. Mais quand on reproche à Schopenhauer de n'en avoir pas fait autant, on oublie que sur ce point il a été d'accord avec sa doctrine, qu'il avait formellement condamné le suicide. N'avait-il pas déclaré que, si le sage doit s'appliquer à supprimer en lui la volonté d'être, le malheureux qui se tue, loin de tuer sa volonté, cesse de vivre parce qu'il ne cesse de vouloir et qu'il veut en finir avec la douleur? « Or la douleur, disait-il, est la suprême mortification, qui conduit au renoncement et à la délivrance, et il en est de l'homme qui se tue comme d'un malade qui, n'ayant pas le courage de subir une opération douloureuse, mais salutaire, préfère garder sa maladie. »

Non-seulement il n'a jamais pensé à se détruire, il s'occupait sans cesse de se conserver; peu d'hommes ont pris tant de soin de leur chère personne et ont été plus attentifs à la défendre contre tout accident. La crainte de la petite vérole le chassa de Naples; il s'enfuit de Vérone parce qu'on y prisait du tabac empoisonné, il se sauva de Berlin pour échapper au choléra. Il eut longtemps l'habitude de ne s'endormir qu'après avoir mis un pistolet chargé sous son oreiller. Il logeait au premier étage pour être plus vite dans la rue si le feu prenait à la maison. Il n'aurait pas souffert qu'on lui fît la barbe avec un autre rasoir que le sien, et de peur de boire dans un verre contaminé, il emportait toujours une coupe de cuir dans sa poche. M. Bourdeau a eu raison de dire qu'il aurait pu s'approprier le mot d'un de nos vieux satiriques : « Je ne crains rien, fort le dangier. » Mais ce ne sont pas là des traits de caractère, c'est de la physiologie et de l'hérédité. Il était né maniaque, et il avait de qui tenir.

Sa grand'mère paternelle avait été folle, deux de ses oncles avaient été fous, et son père était un homme bizarre. Dès les premiers mois de la grossesse de sa femme, Henri-Floris Schopenhauer avait décidé qu'elle lui donnerait un fils, que ce fils serait un grand négociant, qu'il s'appellerait Arthur, et, comme il était anglomane, il entendait qu'Arthur naquît dans la peau d'un Anglais. A cet effet, il emmena sa femme à Londres; mais, à peine s'y fut-on établi, il se ravisa, et, dans la mauvaise saison, quoique la mer fût démontée, il la ramena précipitamment à Dantzig, où elle accoucha deux mois plus tard. Si ses couches furent heureuses, ce n'est pas à son mari qu'elle en eut l'obligation. Ce même homme s'est tué dans un accès de fièvre chaude, en se jetant d'une lucarne dans un des canaux de Hambourg. Il aurait été incapable de composer un livre intitulé: *le Monde comme volonté et comme représentation*. Il a laissé à son fils le soin de l'écrire, et il faut savoir gré à Arthur Schopenhauer d'avoir prouvé qu'on peut être à la fois un maniaque et un puissant raisonneur.

Les pessimistes ont toujours affecté de haïr les femmes, et il est

certain que, si nous pouvions nous décider à ne plus les aimer, ce misérable monde rentrerait bientôt dans le néant. Schopenhauer s'est toujours donné pour un misogyne endurci. Que d'épigrammes n'a-t-il pas décochées « à l'animal aux idées courtes et aux longs cheveux! » Il n'admettait pas même que ce fût un bel animal; il fallait, disait-il, que l'intelligence des hommes fût obscurcie par l'amour pour qu'ils admirassent « ce sexe de petite taille, aux épaules étroites, aux larges hanches. » Cependant, il eut jusqu'à sa mort un goût prononcé pour ces larges hanches et ces épaules étroites. Dans sa jeunesse, à Hambourg, il s'était prodigieusement amusé, et la première venue suffisait à son bonheur. A Dresde, il eut un fils naturel, qui mourut jeune; à Venise, il eut une maîtresse, qu'il abandonna; à Berlin, il rechercha et obtint les faveurs d'une actrice, dont il s'est souvenu en rédigeant son testament. Il avait dépassé la soixantaine quand une jeune Française, Élisabeth Ney, qui avait du talent pour la sculpture, arriva à Francfort et sollicita l'honneur de faire son buste. Elle lui plut infiniment; elle se logea dans la même maison que lui et elle prenait le café dans sa chambre; ils se promenaient ensemble, il lui faisait la cour. « Je n'aurais jamais cru, écrivait-il à son disciple Lindner, qu'il y eût dans le monde une fille si charmante! » Eh oui, ce grand misogyne a toujours aimé les femmes, mais il faut pardonner aux hommes et même aux philosophes les inconséquences qu'elles leur font commettre: elles ont été mises au monde pour nous faire aimer la contradiction. Au plaisir de les adorer, on joint celui de leur dire des injures. Est-il un bonheur qui vaille celui-là?

Si médire des femmes en les aimant n'est pas un péché mortel, il est permis en revanche de s'étonner qu'un philosophe qui se qualifie lui-même de grand contempteur des hommes, *Menschenverächter*, qui en toute rencontre professe le plus hautain mépris pour le vulgaire, pour le bourgeois, pour le philistin, pour la « souveraine canaille, » soit fort désireux de savoir ce que cette canaille peut penser de lui et attache un prix infini à cette fumée qu'on appelle la gloire. Schopenhauer était plus que personne soucieux de sa renommée, avide de louanges, de flatteries et d'hommages; quiconque critiquait ses ouvrages n'était qu'un pleutre ou qu'un drôle, et le sot qui les vantait conquérait du coup son estime. On le voit dans sa correspondance demander à ses disciples et surtout au plus zélé de tous, à Frauenstädt, son *famulus*, de courir les cabinets de lecture, d'y feuilleter tous les livres, tous les journaux, toutes les revues, et de transcrire avec soin les passages où il était question d'Arthur Schopenhauer et de son génie. Il l'accusait quelquefois de ne pas être assez consciencieux dans ses recherches : « Mon grand chagrin, disait-il, est de ne pas avoir lu la moitié de ce qu'on écrit sur moi... » Cependant il n'était pas ingrat, il confessait que sur le tard il avait savouré de grandes joies, qu'une vieillesse

« couronnée de roses, fussent-elles des roses blanches, » est une vraie bénédiction. Plus il avance en âge, plus son pessimisme se tempère et s'adoucit. Le ton de ses lettres change ; aux colères rouges succèdent les éclats d'une gaîté sarcastique. Il affirmait jadis avec Simonide que le plus grand bonheur est de ne pas être. Il a découvert que la vie a du bon, il ne demande qu'à prolonger la sienne, et deux années avant sa mort, il écrit à un de ses amis : « L'Upanischad sacré déclare en deux endroits que la durée normale de la vie humaine est de cent ans, et M. Flourens, dans ses études sur la longévité, dit à peu près la même chose. C'est une consolation. » De toutes les vanités de ce monde, la plus vaine est un désespoir qui rêve de devenir centenaire.

Schopenhauer n'a pas été seulement le plus éloquent des pessimistes, il a été un moraliste aussi profond qu'austère ; mais il n'était pas un moraliste pratiquant, et il faut convenir qu'à cet égard ses adversaires ont beau jeu contre lui. Il enseignait que la pitié est le fondement de la morale ; mais il s'empresse d'ajouter que la vraie miséricorde n'a rien de commun avec cette tiède et vague philanthropie, « qui nous permet de déplorer le malheur d'autrui en nous sentant à l'aise dans notre peau. » La sainte pitié qu'il prêche est celle qu'a connue Bouddha, cette vertu mystérieuse, qu'on ne peut acquérir que lorsque le cœur est pénétré du sentiment de l'unité des êtres. Si l'on croit avec Kant que le temps et l'espace n'ont rien de réel, qu'ils ne sont que des formes de notre perception, la multiplicité et la diversité des choses ne sont plus qu'une vaine apparence, et elles se révèlent à nous comme identiques à nous-mêmes. Le voile de Maïa se déchire, la grande illusion s'évanouit, L'égoïste, qui a des écailles sur les yeux, se distingue soigneusement de tout ce qui n'est pas lui, il ne voit dans l'univers qu'un étranger qu'il exploite, et il ne croit vraiment qu'à sa propre existence. Il n'y a plus pour le sage de moi ni de non-moi ; il découvre dans le fond de son être le principe du monde, et il se reconnaît dans tout ce qui est.

Schopenhauer est sûrement d'entre tous les philosophes celui qui a dit le plus durement son fait à l'égoïsme, celui qui a instruit son procès avec le plus de sévérité et de rigoureuse logique ; mais il faut l'avouer, il ne fut jamais dans la pratique qu'un parfait égoïste. Un jour, dans une gare, comme le train approchait, il vit un inconnu traverser la voie ; il l'interpella, lui représenta vivement son imprudence ; c'est peut-être la marque la plus réelle de sainte pitié qu'il ait donnée à son prochain. Il était célibataire, il était rentier, et aussi anglomane que son père, il entendait vivre comme un Anglais qui habite le continent et qui a laissé en Angleterre toutes ses charges de citoyen, toutes ses servitudes et ses devoirs de famille. Très réglé dans l'emploi de ses journées, il n'a jamais fait à personne le sacrifice de la moindre de ses habitudes. Il aurait fallu un incendie, une catastrophe, un tremblement de terre pour l'empêcher de faire sa sieste, de se pro-

mener, de lire le *Times* à l'heure réglementaire, ou de jouer un petit air de flûte avant d'endosser son habit et de nouer sa cravate blanche pour aller dîner à table d'hôte. Aussi ménager de sa fortune que de son temps, malgré quelques placemens malheureux, il a doublé son capital et ses revenus. Tout cela est fort bien; mais qu'en eût dit Boud-Dha ?

Il y a des égoïsmes aimables, le sien ne l'était pas. Il se montra toujours implacable pour ses adversaires, surtout pour les professeurs de philosophie, et lorsqu'à l'époque de réaction qui suivit la dissolution de l'assemblée de Francfort, on en destitua quelques-uns, il en ressentit une joie de cannibale qui mange son ennemi. Qu'il s'agît de Fichte ou de Schelling, de Hegel ou de Herbart, il traitait tous ses rivaux de charlatans ou de bavards, de vieilles femmes, de têtes fêlées ou de farceurs. Il se permettait tout dans ses lettres; mais comme il était prudent, il consultait des hommes de loi pour savoir jusqu'à quel point il est permis d'injurier un philosophe sans courir le risque d'être cité en justice pour délit d'outrages, et, par prudence aussi, il attendit que Fichte et Hegel fussent morts pour dire tout haut ce qu'il pensait d'eux.

S'il traitait ses ennemis de Turc à More, il malmenait souvent ses amis. Ne connaissant que les amitiés utiles, les amitiés de rapport, il n'admettait dans sa familiarité que ses disciples qu'il employait à répandre sa gloire. Quand il se souvenait de tout ce qu'avait fait Frauenstädt, son *famulus*, pour lui procurer des lecteurs et des dévots, il daignait l'appeler son Théophraste, son Metrodore, le plus militant de ses apôtres, *apostolus activus, militans, strenuus, acerrimus*. Mais si le *famulus* avait dans quelque article de journal mal rendu sa pensée ou parlé des professeurs de philosophie avec trop de ménagement, il lui adressait de vertes réprimandes. Frauenstädt a rendu grâces au maître de l'avoir plus d'une fois autorisé à s'asseoir auprès de lui sur son sopha; mais un jour qu'il se présentait à une heure indue, le maître lui lava la tête et lui signifia qu'il n'était pas aux ordres des indiscrets. S'il était dur pour ses disciples, à qui il avait de grandes obligations, on croira sans peine qu'il l'était encore plus pour les petites gens à qui il ne devait rien. Il eut à Berlin une violente altercation avec une vieille couturière qui s'était arrêtée devant sa porte et qu'il avait sommée de déguerpir. Comme elle tardait à s'éloigner, il la chassa en l'injuriant, la jeta à terre et elle se blessa dans sa chute. Elle porta plainte, et il fut condamné à lui payer 60 thalers par an. Lorsqu'on lui annonça qu'elle était morte, il écrivit sur la lettre de faire part : *Obit anus, abit onus !*

Ce qu'il y eut de plus singulier et de plus fâcheux dans son histoire, ce fut sa brouillerie avec sa mère, qui vécut vingt-quatre ans encore sans qu'il tentât de la revoir. Johanna Schopenhauer avait, paraît-il, plus de charme que de beauté. Elle aimait le monde et elle

joignait l'adresse à la grâce. En 1806, à peine s'était-elle installée à Weimar, Goethe, au grand scandale de la cour et de la ville, épousa sa maîtresse, Christiane Vulpius. Il la présenta à la nouvelle venue, qui lui fit grand accueil : « Puisqu'il lui donne son nom, disait-elle, nous pouvons bien lui offrir une tasse de thé. » Elle s'acquit ainsi les bonnes grâces du grand homme, et, en peu de temps, son salon, comme elle l'annonçait à son fils, devint « un cercle littéraire qui n'avait pas son pareil en Allemagne. »

Elle avait rendu un grand service à ce fils ingrat, condamné par son père à se faire commerçant; elle avait révoqué la sentence, l'avait encouragé à suivre la carrière pour laquelle il se sentait né. Mais leurs caractères s'accordaient peu. D'humeur souple et gaie, elle lui reprochait non-seulement la noirceur de ses pensées, mais son orgueil, sa superbe, sa sagesse oraculaire, son olympienne fatuité : « Quoiqu'il soit nécessaire à mon bonheur de te savoir heureux, lui disait-elle, je me soucie peu d'être témoin de ta félicité; il me serait difficile de vivre avec toi. » De son côté, il l'accusait d'aimer trop la représentation et la dépense. Mais quels que fussent ses griefs, il n'aurait jamais rompu avec elle si elle n'avait écrit des biographies, des voyages, des romans, qui se vendaient, tandis que la prose d'Arthur Schopenhauer ne se vendait point. Cette blessure ne se ferma jamais : « On lira encore mon livre, lui écrivit-il un jour, quand le dernier exemplaire du tien aura été porté dans la décharge. » Un philosophe assez jaloux des succès littéraires de sa mère pour la prendre en haine est un cas assez rare. Longtemps après et quand elle n'était plus de ce monde, Frauenstädt découvrit dans les œuvres posthumes d'Anselme Feuerbach un portrait dur et fort désobligeant de Johanna Schopenhauer. Il s'empressa de copier le passage et de l'envoyer au maître qui lui répondit : « Le portrait n'est que trop ressemblant. Dieu me pardonne! cela m'a fait rire. » Il avait enseigné pourtant comme un point de doctrine que l'intelligence est à la bonté de cœur ce qu'est la lumière vacillante d'un flambeau à la clarté sereine du soleil. — « Dieu me pardonne, cela m'a fait rire! » — Encore un coup, qu'en eût dit Bouddha?

Il y a une justice qu'il faut lui rendre, il s'est toujours donné pour ce qu'il était, sa correspondance en fait foi. Il admirait beaucoup Rancé, et en voyant son portrait, il dit d'une voix émue : « C'est l'affaire de la grâce! » Il savait bien que la grâce lui manquerait toujours, et il en prenait facilement son parti. A ceux qui lui reprochaient le désaccord de sa doctrine et de sa vie, il répondait : « Occupez-vous de ce que je dis, ne vous occupez pas de ce que je fais. » Il aurait pu répondre aussi : « Il suffit au sculpteur que sa statue soit belle; est-il tenu d'être beau lui-même? » Malheureusement il s'est avisé un jour de se faire une place parmi les fondateurs de religion, et cette prétention a tout gâté. Les fondateurs de religion s'engagent à faire ce

qu'ils disent; ce sont leurs œuvres et leurs miracles qui les jugent, et si François d'Assise avait prêché la pauvreté en s'appliquant à doubler ses revenus, depuis longtemps on ne parlerait plus de lui. Bacon était un assez vilain homme. Que nous importe. Il ne s'est pas piqué de sauver les âmes, de racheter le monde; il n'a pas été l'apôtre « du quiétisme, qui est le renoncement à tout désir, de l'ascétisme, qui est l'immolation réfléchie de la volonté égoïste. » Il y avait une opposition absolue entre le caractère de Schopenhauer et le rôle qu'il a prétendu jouer. C'est la grande contradiction de sa vie et la seule en vérité qui me choque.

Comme l'a remarqué fort justement M. Kuno Fischer, quand on juge Schopenhauer, il ne faut jamais oublier qu'au temps de sa jeunesse, le culte du génie était la religion de toute l'Allemagne littéraire. Ce culte avait son code et son rituel. On posait en principe que le génie a tous les droits et qu'il est au-dessus de toutes les règles communes que les Philistins sont tenus d'observer. Son existence étant à la fois un honneur et un bonheur pour le genre humain, qu'il instruit et réjouit par ses œuvres, son seul devoir est d'exister et de narrer à l'univers ce qui se passe dans son imagination. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est d'avoir cette sincérité d'artiste que possédait Schopenhauer. Il a parlé quelque part d'un accusé dont la triste histoire avait été racontée si éloquemment par son avocat, que ce pauvre homme fondit en larmes et s'écria : « Je n'aurais jamais cru que j'eusse tant souffert! » Il s'est vanté d'avoir reçu de la nature le don de l'émotion imaginative et volontaire et la faculté de s'arracher des larmes par ses propres récits. Il prétendait qu'il n'aurait tenu qu'à lui de devenir un grand comédien s'il n'avait mieux aimé devenir un grand philosophe.

Il eut jusqu'à la fin le culte du génie, et pour honorer le sien, il le comparait tour à tour au Mont-Blanc ou au soleil. C'était là sa seule dévotion. Pourquoi a-t-il voulu en créer une autre à l'usage des simples et des humbles? Pourquoi s'est-il imaginé un jour que l'Europe avait besoin d'une religion nouvelle, que sa philosophie lui en tiendrait lieu et qu'il serait le Bouddha de l'Occident? Il tâcha de persuader à ses disciples qu'ils étaient des apôtres; il les engageait à se visiter les uns les autres; il leur écrivait : « En quelque lieu que deux d'entre vous s'assemblent en mon nom, je serai au milieu de vous. » En vérité, dans la conduite de la vie, cet habile joueur de flûte ne craignait pas les discordances et les notes fausses.

Mais prenait-il réellement au sérieux sa mission et le caractère religieux de sa doctrine? Il m'est difficile de le croire. Les Allemands, quand ils s'en mêlent, sont de prodigieux mystificateurs. Il y avait, dans un collège militaire d'Autriche, deux cadets qui passaient leurs nuits à méditer en secret les ouvrages du grand Arthur. Ils en étaient venus à se convaincre que s'ils tuaient en eux la volonté d'être, du

même coup le monde serait anéanti. Ils ne demandaient pas mieux que de mortifier leur volonté; mais avaient-ils le droit de supprimer l'univers? Tourmentés par leurs scrupules, ils en firent part au maître, et quelques semaines avant sa mort, il leur répondit sur un ton de paternelle indulgence que c'était là une de ces questions transcendantes qu'il ne se chargeait pas de résoudre; c'est à peu près ce que répondait Méphistophélès aux bons jeunes gens qui lui soumettaient leurs cas de conscience.

Il se plaisait à dire qu'en examinant une de ses photographies, il avait été frappé de son étonnante ressemblance avec le prince de Talleyrand, et il désirait qu'on en fût frappé comme lui. Il aimait à passer pour un être impénétrable, mystérieux et diabolique, à inspirer à tout ce qui l'approchait une pieuse épouvante. L'un des Français qui connaissent le mieux l'Allemagne, M. Challemel-Lacour, était allé le voir à Francfort et dîna avec lui à table d'hôte : « Ses paroles lentes et monotones, qui m'arrivaient à travers le bruit des verres et les éclats de gaîté de mes voisins, me causaient une sorte de malaise, comme si j'eusse senti passer sur moi un souffle glacé à travers la porte entr'ouverte du néant. » Lorsqu'on lit Aristote ou Platon, Descartes, Malebranche ou Condillac, Spinoza, Kant ou Hegel, quoi qu'on pense de leur doctrine, on est sans inquiétude sur leur bonne foi; ils avaient tous cette candeur métaphysique qui est la première vertu des grands penseurs. Quand on lit *le Monde comme volonté* ou les *Parerga*, on est moins rassuré, on craint d'être dupe. L'édifice semble beau; mais pendant qu'on l'admire, on croit entendre au fond d'une cave le sourd ricanement du grand enchanteur qui l'a bâti et qui se moque de son œuvre et de lui-même.

Schopenhauer regardait comme le plus précieux ornement de son cabinet de travail une statuette de Bouddha en bronze, fondue au Thibet, qu'il avait achetée à Paris. Elle était posée sur une console de marbre, et il avait des entretiens secrets avec « l'être accompli et parfait, » avec le sage des sages, dont le doux sourire console et rachète le monde. Peut-être lui disait-il quelquefois : « Ta bonhomie égalait ta sainteté, tu as découvert le principe de la vraie morale, et tu t'es fait un devoir de la pratiquer toi-même. A quoi donc te servaient tes disciples? » Il aurait pu prendre pour devise la sentence mémorable que Goethe écrivit un jour dans l'album d'un étudiant : « C'est le bon Dieu qui nous donne les noix, mais ce n'est pas lui qui les casse. »

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Ainsi que tout le faisait prévoir, le produit des moyens, dans les élections du 20 août, a été supérieur au produit des extrêmes; les républicains modérés triomphent.

Il n'est pas d'ailleurs facile de chiffrer dès à présent, d'une façon positive, l'importance de la majorité, parce que les statisticiens, suivant leur opinion personnelle, l'étendent plus ou moins, soit du côté de la gauche, soit du côté de la droite. Mais le point essentiel, c'est que cette majorité existe et, vraisemblablement, il ne sera pas besoin, pour la constituer sur un programme défini de gouvernement, de faire aucune concession aux anciens élémens radicaux de la chambre de 1889. En effet, négligeant les 164 ballottages, sur lesquels va porter le scrutin du 3 septembre, nous remarquons que les républicains opportunistes, libéraux ou ralliés sont au nombre d'environ 250; et comme, sur les sièges à pourvoir, il en est près d'une centaine qui, d'après le nombre des voix obtenues au premier tour, appartiendront aux candidats de cette nuance, on peut compter sur un groupe de 350 représentans pour former un parti ministériel à peu près homogène.

L'opposition de droite, elle s'y attendait elle-même, a été la plus maltraitée par les électeurs. Son effectif, réduit au cours de la dernière législature de 180 à 150 sièges, par la défection d'une trentaine de ralliés, ne ressort pas, au premier tour de scrutin, à plus d'une cinquantaine de membres; et ses rangs ne paraissent pas devoir se grossir, au deuxième, de plus d'une vingtaine de députés. Le parti boulangiste a été effacé, d'une façon définitive, de la carte électorale, comme il l'était déjà de la politique et de l'opinion. Les radicaux et les socialistes restent à peu près en même posture : leur gain insignifiant de quelques circonscriptions contraste trop fort avec leur assurance de

la veille et leurs espérances de succès pour ne pas ressembler à une défaite. Beaucoup d'anciens électeurs conservateurs sont devenus des électeurs centre gauche ou opportunistes ; aucuns ou très peu d'électeurs opportunistes sont devenus des électeurs radicaux. Cette marche du pays vers une gauche de plus en plus avancée, sorte de course à l'abîme, que les adversaires de la république prophétisaient naguère au régime actuel, et que beaucoup d'étrangers n'étaient pas fâchés de prévoir pour la France, ne s'est donc pas réalisée. Impérialiste en 1870, la majorité de la nation était devenue orléano-légitimiste en 1871, pour avoir la paix et l'ordre; l'assemblée nationale n'ayant pas trouvé de monarque qui consentît à régner aux conditions où l'on pouvait lui offrir le trône, et ayant fini par consolider la forme républicaine dans la constitution qu'elle avait promulguée et qui nous régit, le plus grand nombre des citoyens s'appliqua à confier désormais le pouvoir à des représentans qui s'engageaient à maintenir la république.

Mais, après s'être abandonnés à eux en 1877 et en 1881, une masse énorme d'électeurs n'hésitèrent pas, en 1885 et en 1889, à se détourner de leurs anciens mandataires, lorsqu'ils purent croire leurs intérêts matériels ou leurs convictions religieuses mises en péril par le progrès des opinions avancées. De sorte qu'il est impossible de méconnaître la volonté de la France, plusieurs fois signifiée par ses votes, de maintenir la république et de se garder des folies ou des aventures dans lesquelles une minorité turbulente voudrait l'entraîner.

Un parti qui n'a pas eu fort à se louer du dernier scrutin, nous devons le reconnaître, c'est celui des ralliés. Près de la moitié de ceux des députés de la dernière chambre, qui se présentaient sous cette étiquette, ont été battus par des républicains de nuance plus accentuée ou de date plus ancienne. Quant aux candidats nouveaux de cette catégorie, dont quelques-uns, à vrai dire, n'étaient pas des républicains extrêmement convaincus, il n'en a été nommé que deux et tout porte à croire qu'il n'en passera pas un grand nombre dimanche prochain. La raison en est bien simple : la plupart des ralliés représentaient des circonscriptions qui, de 1889 à 1893, étaient devenues républicaines ; il est même fort possible que le changement d'opinion des électeurs ait été pour quelque chose dans le changement d'opinion des candidats. Mais il est assez curieux d'observer que l'électeur, qui trouve tout naturel de modifier ses idées politiques, estime souvent extraordinaire que son élu en fasse autant. Pour un traitement nouveau, il lui faut un nouveau médecin, et, républicain de fraîche date lui-même, l'électeur préfère un vétéran du régime ou, du moins, un homme sans passé dans la vie publique, à un ancien conservateur récemment adapté à la forme présente. Les ralliés battus l'ont donc été *quoique* et non *parce que* ralliés ; ils ont trouvé leur défaite personnelle, et pour plusieurs

d'entre eux, nous l'espérons, passagère, dans le triomphe de leurs programmes.

La preuve, c'est que, partout où ils ont succombé, ç'a été devant des concurrens plus républicains, aucun conservateur n'ayant contre eux risqué la lutte. Ceux mêmes d'entre eux qui ont réussi n'auraient peut-être pas été nommés s'ils n'avaient eu l'appoint des voix du centre gauche. Ils ont donc fait œuvre bonne et salutaire. C'est pourquoi, tout en regrettant l'échec d'un orateur tel que M. de Mun, dont la chambre tout entière admirait la parole convaincue, ou celui d'un parlementaire aussi ferme dans son libéralisme que M. Piou, nous n'en devons pas moins les féliciter de la campagne patriotique, pleine de dégoûts et de tristesses, qu'ils ont courageusement poursuivie.

Si, des opinions de la nouvelle chambre, nous passons aux personnes qui la composent, nous remarquons, dans les succès et les défaites les plus en vue, la trace des mêmes préoccupations du corps électoral. MM. Clémenceau et de Cassagnac en ballottage, dans le Var et le Gers, tous les deux, d'après les chiffres du 20 août, en train de disparaître de la scène politique, n'est-ce pas un signe des temps? Pour le premier, c'est, malgré des efforts désespérés, la fin d'une dictature néfaste et ténébreuse qui a trop longtemps amoindri le prestige national; pour le second, c'est la condamnation d'un système remplaçant trop souvent les argumens par les injures, d'une ère d'opposition violente et vaine. Comme Roméo à Tybalt, le pays, assoiffé d'apaisement, semble dire à ces démolisseurs : « Le temps des haines est passé ! » Le même sentiment semble dicter la réponse des électeurs d'Amiens et de Paris à MM. Drumont et Andrieux, qui les avaient sollicités. Le plus rude châtiment de ceux qui font appel aux basses passions de la foule est de ne pas être écoutés par elle : aussi est-ce avec joie que nous enregistrons la rentrée dans la vie privée de socialistes comme MM. Lafargue et Moreau dans le Nord, Dereure à Paris, Ferroul à Narbonne. Si leur parti doit être représenté à la chambre, mieux vaut qu'il le soit par son chef, M. Jules Guesde, l'élu de Roubaix, qui, de la tribune législative, pourra à merveille expliquer au pays son système, en vertu duquel une heure vingt minutes de travail par jour devra désormais suffire au bonheur de l'ouvrier.

S'il y a des élections bizarres, comme toujours, s'il y en a quelques-unes aussi d'attristantes, il y a en revanche des élus dont la France salue avec joie l'entrée dans ses conseils : tel est M. le vicomte de Vogüé, dans l'Ardèche; nous n'avons pas à faire, dans la *Revue*, l'éloge de l'écrivain; nous y serions mal à l'aise pour faire l'éloge de l'homme. Le pays compte sur cette âme ardente et généreuse pour élargir certains débats arides, par une note de pénétrante humanité. Le nouveau député, qui descend ainsi la Seine du pont des Arts au pont de la

Concorde, retrouvera sur les bancs de la république modérée où il ira s'asseoir deux de ses confrères et de ses aînés : MM. Léon Say et Mézières, réélus tous deux au sud-ouest et au nord-est.

Et si je mentionne ces quelques noms littéraires, c'est pour montrer qu'en ce genre-ci comme en plusieurs autres, la future chambre ne manquera pas de Français notables. On a tant dit et répété que le niveau de nos chambres s'abaissait, on a fait de si grosses plaisanteries sur ces favoris du suffrage universel que l'on appelait des « sous-vétérinaires, » que l'on finirait vraiment par croire à l'étranger que l'assemblée législative ne se compose plus ici que du rebut de la nation. Cependant il subsiste, parmi les élus de cette chambre républicaine, un certain nombre de grands seigneurs de l'esprit, de la fortune et même de la naissance : témoin les ducs de Rohan et de Doudeauville, les princes de Broglie et d'Arenberg, le comte de Lévis-Mirepoix. Sans parler des simples gentilshommes qui eussent été admis à faire leurs preuves devant Chérin pour monter dans les carrosses, on y compte encore beaucoup de ceux que l'on nommait, avant la révolution, des « gens de qualité : » MM. de Maillé, de la Ferronnays, de Moustier, de Juigné, de Colbert, de La Bourdonnaye, de Montalembert, de Jouffroy, de La Rochejaquelein, M. l'abbé d'Hulst, etc. Et tous ceux-là, il s'en faut, ne siègent pas à droite. Il en est qui comprennent, avec une grande hauteur d'idées, les devoirs d'ambition que le monde moderne impose à qui veut conserver autre chose qu'une apparence de patriciat dans un nom euphonique. L'un de ceux que je viens de citer disait, il y a quelques années, à un ami qui lui reprochait ses opinions actuelles : « Mon aïeul, sous Louis XVI, était lieutenant-général et ministre plénipotentiaire; il servait la France. Mon père était ministre de Napoléon III, il servait encore la France. Député républicain, je sers à mon tour le pays dans les voies où il entend marcher; tant pis si les rois ne sont pas à leur place, pour moi, je crois être à la mienne. » C'est là le fier langage d'une aristocratie qui veut vivre, et il n'est pas indifférent au bien d'un État, même d'un État démocratique, pour que ses destinées ne tombent pas aux mains de politiciens de profession, que l'ambition politique talonne les gens marquans à divers titres : c'est-à-dire non pas seulement ceux dont les noms font partie de notre histoire, ancienne ou contemporaine, comme MM. de Montebello, Casimir-Périer ou Cavaignac, mais aussi des citoyens pris parmi les plus intelligens ou les plus riches, dans les arts ou dans l'industrie. Or on ne peut nier que la chambre nouvelle ne possède quelques échantillons assez honorables en ce genre : M. Schneider, le roi de la métallurgie française, dont le nom est connu dans les deux mondes, MM. Laroche-Joubert, Lebaudy, quelques autres encore.

Entre ceux dont les noms ne sont pas et ne deviendront jamais illustres, il y a un fort noyau de représentans travailleurs, expérimentés, tous les élémens en un mot d'un gouvernement progressiste et fort, s'il se trouve un premier ministre pour le diriger. Comparez la moyenne de la chambre actuelle, comme niveau social ou comme capacité, à celles du règne de Louis-Philippe, qui nous apparaissent dans un lointain respectable et légendaire, vous verrez beaucoup d'analogies entre celles-ci et celle-là. Qu'importe que beaucoup de députés n'aient pas grande mine, le soir surtout, que le frac ne leur aille pas, qu'ils ne se préoccupent pas assez, comme le gandin des nouvelles couches, croqué par les chroniqueurs mondains, d'avoir « un pantalon qui ne soit pas brutal et qui meure bien au cou-de-pied ! »

Nos concitoyens ont une conception d'ancien régime, lorsqu'ils se plaignent que la chambre n'est pas assez « distinguée. » Elle ne l'est pas davantage en Allemagne ou en Angleterre. Il est tout naturel que la masse électorale délègue ses pouvoirs à des gens qui vivent en communauté de sentimens avec elle, et qui n'en sont pas séparés par une trop grande distance intellectuelle. Ce sont d'heureuses chances qui envoient siéger quelques-unes de ces sommités dont je parlais plus haut. Il en faut, c'est l'honneur d'une assemblée ; mais il lui faut aussi des représentans qui soient plus peuple, c'est là sa force. Il en faut qui plongent plus profondément dans la vie rurale ou ouvrière, qui en soient fraîchement sortis, parce qu'ils en connaissent mieux les besoins, ils en présentent une image plus fidèle. Les uns et les autres, réunis, symbolisent l'avènement de l'état de choses que Montesquieu recommandait, dans l'*Esprit des lois*, en ces termes: « Plus une aristocratie approchera de la démocratie, plus elle sera parfaite. »

Les six cents députés qui, en novembre prochain, viendront s'asseoir au palais Bourbon constituent, malgré qu'on en ait, une aristocratie démocratique parce qu'elle est temporaire, mais omnipotente pendant sa durée; et je ne vois guère que les anarchistes qui seraient assez conséquens avec eux-mêmes pour supprimer cette dignité élective des législateurs, comme l'ensemble des rouages généralement quelconques du gouvernement. Ils ne sont d'ailleurs pas près d'atteindre leur but, attendu que le premier soin de toute force qui s'organise est précisément de mettre l'anarchisme à la porte. C'est ce qui vient de se passer, il y a quelques jours, au congrès socialiste de Zurich, où le parti doctrinaire, représenté surtout par les Anglais et les Allemands, ayant à leur tête MM. Bebel et Liebknecht, a expulsé, dès la seconde séance, les membres des partis révolutionnaires, non estampillés. Ceux-ci ont immédiatement constitué, à côté de l'autre, un congrès des refusés, dont il n'y a pas grand'chose à dire, parce qu'on y décida,

dès le début, que la réunion serait complètement ouverte et ne prendrait aucune résolution.

La première de ces deux clauses enlève toute espèce d'intérêt à ce démembrement du congrès officiel, les opinions émises par les membres de ce genre de conciles ne méritant d'être recueillies qu'autant que les orateurs sont censés parler au nom d'un groupe plus ou moins nombreux de travailleurs. Ce congrès officiel lui-même n'a pas offert, pendant ses six journées de session, plus de nouveauté dans ses aperçus ou ses conclusions que tous ceux qui le suivront et l'ont précédé. Il a même témoigné d'un état d'esprit beaucoup plus confus que des réunions plus restreintes, quoique très vastes encore, comme celle des mineurs qui eut lieu à Bruxelles au mois de mai dernier, et qui déclarait légiférer au nom d'un million de têtes. A Bruxelles, au milieu du vide des déclamations inhérentes à ces champs de mai du prolétariat, on avait pu aborder des discussions pratiques: celle de l'assimilation, au point de vue de la journée de huit heures, des ouvriers du fond à ceux de la surface, celle encore d'une inspection supplémentaire des mines à confier exclusivement aux ouvriers. Sur ces deux questions du reste, la majorité avait émis des votes raisonnables. D'où l'on peut conclure que, si l'échange international de vues qui se fait entre ouvriers des divers pays peut avoir une utilité quelconque, c'est uniquement à la condition de comprendre des corps d'état définis, de porter sur des objets précis.

Tel n'était pas le cas à Zurich, où l'ordre du jour embrassait des questions comme l'application générale de la journée de huit heures, l'organisation internationale socialiste, la tactique politique : parlementarisme et législation directe par le peuple; ou encore la protection des ouvrières et les devoirs des socialistes en temps de guerre. Sur ce dernier point, le congrès s'est chargé de démontrer, sans le vouloir, que l'internationalisme était présentement un vain mot; car ces 412 délégués, que l'on pouvait croire les plus internationaux de tous les hommes, ont refusé de voter la grève générale des ouvriers, en cas de guerre, la grève militaire des soldats, proposée par un Hollandais convaincu, M. Domela-Nieuwenhuis. Avec une naïveté, ou, si l'on veut, avec une duplicité passablement naïve, ces gens venus de loin pour se déclarer qu'il n'y avait plus ni frontières ni races, et pour proclamer la fraternité universelle entre les « compagnons » et les « compagnes » du monde entier, se sont noyés dans un protocole diplomatique, établissant que « la guerre disparaîtrait avec la domination des classes, » que la paix serait le résultat de la chute du capitalisme et qu'il fallait, par conséquent, s'appliquer d'abord à détruire ce dernier. Tout cela ne dénote-t-il pas quelque ignorance de l'histoire?

Seize nations étaient représentées à Zurich, depuis l'Allemagne qui avait 154 délégués et la Suisse qui en avait 100, jusqu'à la Russie, la Norvège et l'Australie, qui n'en avaient qu'un chacune. La France, sans les élections, aurait eu une représentation aussi forte que celle de l'Allemagne ; la plupart de nos agitateurs notables étant retenus dans leurs circonscriptions respectives, 38 seulement de nos compatriotes, se réclamant de la fédération des bourses du travail et autres associations analogues, tenaient le drapeau rouge français. Ils ne paraissent pas avoir fait grande figure à la Tonhalle de Zurich. Dans ces délibérations, d'une nature purement spéculative pour la plupart, ce sont les Anglais qui ont introduit quelque ordre ; sans eux, l'assemblée aurait peut-être passé à se vérifier et à s'épurer, les six jours qu'elle avait consacré à refaire le monde. Comme l'a dit un délégué de bon sens, dans la dernière séance, « nous employons à discuter si nous devons discuter plus de temps qu'il ne nous en faudrait pour mener le débat à bout. »

Le congrès a fini par voter ce qu'il a appelé des résolutions, qui ne sont, en réalité, que des déclarations de principes, puisque la fixation du taux des salaires, par exemple, qui était le plus cher de ses vœux, non-seulement lui échappe, mais échappe même à toutes les puissances humaines. Aucune question n'a d'ailleurs été serrée d'un peu près : pour la protection des ouvrières, les congressistes ont adopté la formule suivante : à travail égal, salaire égal. Cela voulait-il dire, dans leur pensée, que le salaire des hommes devrait être réduit au profit de celui des femmes, qui serait augmenté de façon à obtenir un nivellement; ou bien que le salaire féminin serait, purement et simplement, porté au chiffre du salaire masculin? Et qui donc paiera la différence? Les ouvriers paraissent ignorer que ce sont eux-mêmes qui, par les mains de leurs patrons réciproques, se paient les uns aux autres leurs salaires, compris dans la valeur des objets qu'ils consomment. La consommation des pauvres étant infiniment plus grande que la consommation des riches, parce qu'ils sont infiniment plus nombreux, l'élévation *factice* des salaires, même si elle était possible, correspondrait aussitôt à une élévation du prix de la vie pour les ouvriers, et, par conséquent, ne leur servirait à rien.

Ce groupe de travailleurs, qui s'escriment contre le capital et qui rêvent de tuer leur poule aux œufs d'or, ignorent que c'est au contraire par l'extension de ce capitalisme qui se développe chaque jour et chaque jour se démocratise, qu'ont été obtenues la plupart des améliorations sociales dont ce siècle s'honore, et que le siècle suivant obtiendra, par le même moyen, dans l'avenir, beaucoup de celles qui sont encore dans le domaine des espérances.

Les meneurs socialistes, qui prêchaient l'union internationale du

prolétariat et l'égalisation des salaires, s'étaient à peine séparés depuis trois jours, lorsqu'un incident déplorable se produisait dans le sud de la France, à Aigues-Mortes, provoqué justement par des concurrences ouvrières, par une offre de travail étranger qui faisait baisser le prix du travail indigène. Que la querelle entre les ouvriers français et italiens, employés chaque année à cette époque, dans les salins du Midi, à la récolte du sel, ait eu pour motif accidentel quelques taquineries entre journaliers des deux nations, il n'en est pas moins vrai qu'entre eux la cause permanente et ancienne de l'hostilité est un antagonisme économique.

De pareilles scènes de sauvagerie ne peuvent qu'exciter partout l'indignation la plus vive, et c'est avec une véritable tristesse que l'on en reçut à Paris la nouvelle. A Rome et dans beaucoup de villes d'Italie, ce fut par une explosion de fureur contre la France que la population accueillit les premières dépêches. Sans attendre les détails de cette sanglante collision, qui enlevaient complètement à ces faits odieux le caractère politique que l'on affectait d'y attacher au-delà des Alpes, sans considérer que les Italiens avaient eu les premiers torts, que le sang français avait coulé le premier et que la conduite de nos compatriotes avait été un acte de vengeance, et non un acte de provocation, des manifestations violentes s'organisèrent aussitôt à Rome et se portèrent devant notre ambassade et devant les divers bâtimens occupés par la colonie officielle française, que les carabiniers eurent beaucoup de peine à protéger. Des scènes analogues, quoique moins graves, eurent lieu à Gênes, à Milan, à Messine.

Il est juste d'ajouter que la presque unanimité de la presse italienne refusa d'élever à la hauteur d'une querelle internationale une émeute toute locale; il convient aussi de rendre hommage à la parfaite correction d'attitude du ministère Giolitti, qui a compris que les passions populaires ne devaient exercer aucune influence sur la direction de la politique. On a constaté d'ailleurs, dans ces démonstrations antifrançaises, la présence de l'élément révolutionnaire, à qui tout prétexte est bon pour exciter des troubles. Il semble néanmoins que, pour qu'une telle effervescence ait pu se produire, il faut qu'il existe en Italie, contre la France, une haine réelle qui saisit la première occasion de s'affirmer. C'est là un phénomène tout à fait inexplicable pour les Français, chez lesquels il n'existe aucune haine vis-à-vis de l'Italie, au contraire. Cette absence d'antipathie est si positive que la grosse opinion publique, de ce côté-ci des Alpes, ne parvient pas à comprendre les causes qui ont jeté et qui maintiennent l'Italie dans les bras de l'Allemagne.

On a dit que la principale de ces causes était la crainte de voir un jour rétablir par la France le pouvoir temporel du pape. Or la France

est au contraire, parmi toutes les nations catholiques, celle où l'idée de ce rétablissement rencontrerait le moins de chances d'être jamais appuyée. Nous avons eu au pouvoir, depuis 1871, des cabinets que leurs adversaires appelaient « cléricaux, » et qui, à coup sûr, étaient favorables à la religion; un de leurs actes a été de rappeler l'*Orénoque* et toute leur politique a eu pour but de cimenter les bons rapports entre le royaume d'Italie et la république française. La disparition du pouvoir temporel de la papauté est un de ces faits que celles même parmi les âmes pieuses qui auraient refusé d'y prêter les mains, qui même se seraient opposées de toutes leurs forces à son accomplissement, considèrent aujourd'hui comme définitif, et, oserais-je l'ajouter, comme très profitable à la situation morale du souverain pontificat dans l'avenir. Aucune voix ne s'est élevée en France depuis vingt-trois ans, ni dans le parlement, ni dans la presse, pour en souhaiter le rétablissement par les armes, tandis qu'en Autriche et surtout en Allemagne un parti puissant, celui du centre, qui dispose de cent voix au Reichstag et avec lequel le gouvernement a dû, plus d'une fois, traiter de pair à pair, ne manque aucune occasion d'inscrire ouvertement cette revision de la Rome intangible parmi les revendications de son programme.

Aussi peut-on dire que ç'a été le triomphe diplomatique de M. de Bismarck, d'amener l'Italie à méconnaître ses véritables intérêts et à se créer des embarras pécuniaires, pour s'aliéner une puissance qui ne nourrit à son égard que les sentimens les plus amicaux. Un Italien du XVIe siècle, Agostino Chigi, le richissime banquier de Léon X, à la fin d'un dîner somptueux offert au pape, fit jeter ostensiblement dans le Tibre toute la vaisselle qui était en or; mais elle tombait en réalité dans un grand filet tendu en cet endroit par ses ordres sur toute la largeur du fleuve. L'exemple est bon à méditer pour le gouvernement du roi Humbert : il peut y avoir intérêt parfois à jeter sa vaisselle par la fenêtre, seulement il faut savoir tendre un filet en bas. Aujourd'hui où la rente italienne, insuffisamment défendue par le marché de Berlin, s'affaisse, où le change monte à Rome dans des proportions que l'on espérait ne plus revoir, où le ministère Giolitti négocie à Paris une revision de la convention monétaire, dont il attend quelque soulagement pour la circulation intérieure des espèces dans le royaume, les bons rapports avec la France ne doivent pas sembler chose indifférente aux hommes d'État de Monte-Citorio.

Ces rapports cordiaux, il n'aurait dépendu que de nos voisins de les rétablir; ils ont pu s'en convaincre lors des fêtes de Gênes et, plus récemment, à l'occasion du voyage du général Fabre, dont le bon accueil, lorsqu'il est allé représenter la France à l'inauguration de l'ossuaire de Palestro et aux fêtes anniversaires de Magenta, a eu chez

nous un retentissement considérable. Un homme politique français, M. Joseph Reinach, faisait paraître au même moment sous ce titre : *la France et l'Italie devant l'histoire*, une étude sur notre politique traditionnelle dans la péninsule, depuis les Valois jusqu'à Bonaparte, où il prouvait que nous n'avons jamais cessé de négocier et de combattre pour l'indépendance et l'unité de l'Italie. Que les Italiens aient conçu quelque mauvaise humeur de l'état imparfait où nous avons toujours laissé notre œuvre, on doit l'admettre, mais ils ne peuvent méconnaître notre bonne volonté. Aujourd'hui, ils envoient le prince de Naples assister à Metz aux manœuvres de l'armée allemande; ce qui, étant donnée l'existence de la triplice, peut, aux yeux du Quirinal, sembler tout à fait nécessaire; il n'en est pas moins vrai, pour un patriote clairvoyant, que les galons d'or sur les uniformes ne compensent pas le défaut de métal précieux dans les caisses.

Le mal financier n'est certes pas à son extrême; le déficit de 50 millions, au budget de l'année passée, n'est pas de ceux qui ne se puissent combler; l'Italie est revenue de plus loin et elle a toujours jusqu'ici fait honneur à ses engagemens. Mais sa situation économique n'est nullement florissante; son industrie et son commerce sont dans le marasme. Placer des rentes ou des bons du trésor à l'étranger, comme le ministre des finances l'a fait ces derniers mois, n'est pas une solution, mais un expédient temporaire et qui deviendra vite fort dangereux. La loi des pensions, votée ce printemps, n'est elle-même qu'un palliatif insuffisant. Celle des banques, que le cabinet, après une laborieuse discussion qui a duré plus de trois mois dans les deux chambres, a enfin obtenue du parlement, n'aura pas de meilleurs résultats pratiques; pour « sauver le crédit, » comme on l'a dit au palais Madama, on va sans doute se condamner au cours forcé pendant bien des années. Ces préoccupations financières ne sont pas les seules qui assaillent le gouvernement italien : l'instruction du procès de la banque romaine, qui n'a cessé de passionner l'opinion, lui ménage des scandales, dont les séances orageuses des derniers jours de la session n'ont été que le prélude.

Il ne faudrait pas croire que nous ayons, au palais Bourbon, le monopole des tumultes parlementaires. En Angleterre, la chambre des communes, la vénérable « mère des parlemens, » comme elle aime à s'appeler, a donné, depuis un mois, à ses enfans ou, si l'on veut, à ses cadets, de bien vilains exemples. Inquiet de la lenteur désespérante avec laquelle, grâce aux obstructionnistes de Westminster, marchait la seconde lecture du *home-rule* qui, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de juin, n'était parvenue qu'à l'article 5, sur quarante dont se composait alors la loi, M. Gladstone s'est résigné à appliquer aux unionistes les procédés qu'ils avaient inventés et inaugurés,

en 1887, pour mettre fin à l'obstruction irlandaise : « la guillotine de la clôture. » Il fit décider par la chambre que les articles 5 à 8 devraient être discutés et le vote rendu au plus tard le 6 juillet, les articles 9 à 26 le 13 juillet, les articles 27 à 40 le 20 juillet, les articles supplémentaires, le préambule et les cédules le 27 juillet. Le *chairman*, ou président du comité, devait, immédiatement après, rapporter le bill à la chambre en séance plénière.

Le programme a été suivi de point en point par la majorité, non sans de vives protestations dans le parlement, et sans des polémiques dans la presse ou les réunions dont on jugera le ton excessif par ce fait que lord Randolph Churchill y a publiquement traité M. Gladstone « de fou ou de traître. » Le 27 juillet, jour de la clôture, M. Chamberlain, qui voulait flétrir la servilité des libéraux à l'égard du premier ministre, le compara à cet Hérode des actes des apôtres, dont le peuple acclamait les paroles par ces mots : « Voix d'un Dieu et non d'un homme! » Là-dessus, M. O'Connor et quelques autres Irlandais, sans se mettre en peine de chercher bien loin dans les Écritures, de quoi flétrir la conversion de l'ex-radical, lui crièrent plusieurs fois : Judas! Judas! Aussitôt des cris s'élèvent, des insultes s'échangent de toutes parts. On se collète, on se rue les uns sur les autres, la salle des séances est transformée en une salle de boxe! L'ordre ne se rétablit qu'au bout de dix minutes, pendant lesquelles il y eut des yeux pochés, des nez endommagés, et même des dossiers de bancs arrachés. La presse anglaise puisera, nous en sommes sûrs, dans le souvenir de cette séance, une grande indulgence pour les assemblées parlementaires des autres pays.

Quant au bill, sa situation reste exactement celle que nous avons exposée il y a six semaines. Nul ne peut dire quelle sera sa destinée, maintenant que la formalité de la troisième lecture est terminée; mais il n'est pas fort près encore de devenir loi, quelle que soit la conduite du ministère. On demandait à un Irlandais, récemment installé aux États-Unis, quelle était son opinion politique. « Je n'en sais rien, répondit-il, mais je suis opposé au gouvernement! » Cette opposition endémique est la raison d'être et toute la morale du *home-rule*.

Tandis que la discussion se poursuivait ainsi à Westminster, où les chefs des deux partis avaient grand'peine à retenir leurs soldats, depuis que la saison des bains de mer et l'ouverture de la chasse nationale du grouse, en Ecosse, les invitaient à quitter la capitale, d'importans événemens économiques ou coloniaux attiraient l'attention du public britannique. Depuis un mois, près de 400,000 ouvriers mineurs qui ont refusé d'accepter une diminution de salaires de 25 pour 100, que les patrons déclaraient être dans la nécessité d'imposer, ont cessé le travail. C'est là certainement l'une des coalitions les plus formi-

dables que l'on ait encore vues, puisqu'elle embrasse les comtés de Chester, Lancastre, York, Cumberland, Derby, Leicester, etc., en tout 16 à 18 comtés où sont situés les charbonnages les plus importans de la Grande-Bretagne. On calcule que l'extraction a diminué de moitié, et le prix du charbon, qui s'est élevé de 140 pour 100 dans le pays de Galles et de 20 pour 100 seulement à Londres, aurait augmenté bien davantage si les stocks actuels des mines n'étaient pas encore très importans. Si les ouvriers tiennent bon jusqu'à la fin de septembre, comme ils l'annoncent, ce chômage constituera pour eux et pour les provinces du centre une perte de plus de 500 millions. Pendant ce temps on continue à discuter pour savoir si la réduction remettra les salaires au même taux qu'en 1888, époque où ils avaient été augmentés, ou si elle les fera rétrograder au-dessous. La pratique des grèves inconsidérées pour l'augmentation des salaires, dans des industries sujettes à des fluctuations périodiques, a pour effet de ne laisser aux patrons qu'une marge très restreinte de bénéfices, dans les bonnes années, et de les obliger, lors d'une légère baisse de prix de la marchandise qu'ils produisent, à réduire, sous peine d'exploiter à perte, ces salaires tendus à l'excès. Ces réductions sont naturellement mal accueillies et provoquent de nouveaux chômages ; si bien que l'ouvrier se trouve à la fin victime de sa propre tactique.

Entre ces conflits du capital et du travail, et les escarmouches religieuses qui viennent de mettre aux prises à Bénarès, à Azimburh et enfin à Bombay les musulmans et les Hindous, il semble qu'il y ait plus que la distance de l'Angleterre à l'Hindoustan, et qu'un espace de plusieurs siècles sépare les deux faits. Ces fidèles du prophète qui se précipitent, il y a quinze jours, sur les sectateurs de Bouddha, parce que le bruit du tam-tam de ceux-ci, dans leur temple, trouble le culte voisin d'Allah, ne sont-ce pas les contemporains de ces catholiques et de ces protestans il y a trois cent cinquante ans, s'égorgeant à Vassy à l'occasion du chant trop sonore des psaumes réformés? Musulmans et Hindous s'accusent réciproquement de porter atteinte à leurs rites les plus sacrés, et les morts ou les blessés eussent été bien plus nombreux, lors des dernières émeutes, si la police anglaise ne s'était interposée pour rétablir l'ordre, avec une énergie dont un détail suffit pour donner l'idée : il a fallu braquer des canons à la tête des grandes artères de la ville indigène. Les bouddhistes ou brahmanes atteignent aux Indes un chiffre trois fois supérieur à celui des musulmans (155 millions contre 49) ; mais leur situation sociale est plus basse et leur culture moins élevée. En tout cas, cette hostilité des races explique et même justifie la domination anglaise dans la péninsule gangétique.

Vte G. D'AVENEL.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Ayant monté de 98 à 99 francs dans la première quinzaine du mois d'août, la rente française avait le droit de s'arrêter à ce niveau pendant la seconde quinzaine. Elle l'a dépassé pourtant et s'est élevée jusqu'à 99.40. Puis les incidens d'Aigues-Mortes et les démonstrations antifrançaises en Italie nous ont valu deux mauvaises Bourses pendant lesquelles la rente a reculé jusqu'à 98.80, tandis que certains fonds d'États étrangers comme l'Italien et l'Extérieure baissaient très brusquement de plus d'une unité. La politique n'était pas seule en cause. Le marché de Londres subissait encore l'influence de la crise monétaire américaine; de fortes quantités d'or, près de 20 millions de dollars en quinze jours, étaient expédiées d'Europe à New-York, la Banque d'Angleterre se croyait obligée d'élever par prudence à 5 pour 100 le taux de son escompte.

Puis la crise américaine s'est calmée, les expéditions d'or se sont arrêtées, la tension monétaire a diminué à Londres et à Berlin, et les cours des valeurs se sont raffermis. La rente 3 pour 100 perpétuelle vaut de nouveau 99.40, les fonds russes et les titres de l'Autriche-Hongrie ont repris faveur à Berlin, l'Italien a été recherché jusqu'à 85 francs, l'Extérieure d'Espagne même aurait pu bénéficier d'une légère reprise si les émeutes de Vittoria et de Saint-Sébastien n'avaient provoqué de nouvelles offres. Les valeurs à revenu variable ont été assez fermes, surtout les françaises.

C'est la question monétaire qui domine en ce moment la situation économique en Europe et aux États-Unis. Le change est à 26 à Lisbonne, à 22 en Espagne, à 11 en Italie, à 4 ou 5 à Vienne.

Selon que les changes montent ou baissent dans les diverses capitales, les valeurs mobilières sont affectées proportionnellement. Ainsi l'Extérieure d'Espagne valait, il y a peu de temps, 66, alors que le change ne dépassait pas 18; la prime de l'or ayant atteint 22 pour 100, la rente espagnole a baissé à 62. Le crédit public souffre en effet directement de l'aggravation du change, d'abord à cause de la charge plus forte qu'elle impose pour le paiement des coupons de la dette au dehors, ensuite pour l'indice qu'elle donne d'une accentuation du malaise économique. Les compagnies de chemins de fer subissent la même loi que l'Etat. La hausse des changes leur inflige des sacrifices supplé-

mentaires pour le paiement des coupons de leurs obligations. Que l'agio s'élève encore de quelques points de l'autre côté des Pyrénées, et la question d'une interruption du service de sa dette s'imposera à la compagnie du Nord de l'Espagne. Des incidens comme ceux de Saint-Sébastien peuvent n'être qu'accidentels; M. Sagasta aura raison d'une effervescence populaire, mais M. Gamazo ne parviendra pas aussi aisément à dompter le soulèvement du change; et pourtant il y va du crédit de l'Espagne. Si le programme de réformes et d'économies du ministre des finances ne peut être appliqué, le royaume va à la faillite.

En Italie, la crise revêt un aspect singulier. Toute monnaie métallique a disparu du pays, or, argent et bronze. Nous sommes inondés, en France, de pièces italiennes de 2 et 1 francs; en Suisse, c'est pis encore. Au-delà des Alpes, plus rien que des chiffons de papier valant nominalement de 1 à 100 francs; même les pièces de deux sous en cuivre font prime et sont exportées par la spéculation. Le gouvernement fait frapper de ces pièces pour 10 millions de francs et émet des billets de 1 franc. Il ne peut ainsi que parer aux plus grossiers des effets matériels de la crise. La réalité est que les forces contributives de la population ont été soumises à un effort qui les a épuisées, l'impôt a un rendement plus faible, une détestable politique commerciale a supprimé les bienfaits éventuels d'une balance active; la chimère de la triple alliance interdit toute réduction notable des dépenses de guerre. Le problème paraît donc insoluble. Le gouvernement devra laisser se multiplier les émissions de papier, le change s'élèvera. En quelques mois, il a passé de 4 à 11 pour 100, et dans le même temps la rente italienne a baissé de 92 à 85 francs (ex-coupon de 2.17).

A Berlin se trouve le marché principal du rouble crédit, dont les fluctuations déterminent les cours de l'emprunt d'Orient, rente-papier de la Russie en 5 pour 100, qui oscille depuis quinze jours entre 66.85 et 67.60. Les fonds or, 4 et 3 pour 100, russes sont peu affectés par les cours du rouble, parce que la confiance dans la solvabilité de la Russie est absolue en France, et que l'on est assuré qu'ayant promis de payer en or, elle paiera toujours en or, quoi qu'il arrive.

En Hongrie, la prime de 4 à 5 pour 100 que fait en ce moment l'or sur le papier, en d'autres termes, la double couronne or sur le florin papier, est due exclusivement à des causes passagères, notamment au fait que les capitalistes allemands ont été, depuis plusieurs mois, contraints par les conditions économiques à vendre une grande partie des titres austro-hongrois que détenaient leurs portefeuilles, et à les renvoyer sur le marché de Vienne, qui n'a pu les absorber qu'au moyen d'une forte exportation d'or pour l'acquittement de ces achats. La situation économique de la monarchie reste d'ailleurs saine et favorable. Les fonds qu'elle a dû envoyer à Berlin en paiement des titres nationaux

qu'elle a rapatriés lui reviendront comme prix des céréales qu'elle va bientôt expédier dans l'Allemagne du Nord. L'Autriche bénéficiera largement de la lutte douanière engagée entre la Russie et l'Allemagne; ses transactions avec l'un et l'autre de ces deux grands pays s'accroîtront sensiblement, et ce fait aura sa traduction chiffrée dans le montant des recettes de chemins de fer. On ne saurait donc trouver exagéré le prix du 4 pour 100 or hongrois, coté 94 francs; on peut même l'estimer indûment bas, alors que la rente autrichienne 4 pour 100 or vaut 96, le consolidé russe 4 pour 100, 99.50, et le 3 pour 100 russe, 80.

Le fonds oriental le plus déprécié aujourd'hui est le 5 pour 100 hellénique. L'obligation dont le pair est 500 francs, et qui rapporte nominalement 25 francs, ne vaut plus que 180 francs. Quel discrédit! C'est, hélas! la faillite. Ce brave petit peuple, si sympathique à la France, a usé et abusé, comme tant d'autres, du papier-monnaie, pour se couvrir le plus vite possible de voies ferrées et se donner un outillage économique. Ses grands hommes, les Tricoupis, les Delyannis, n'ont pas su l'arrêter à temps dans ces imprudentes frasques dépensières. Puis la sanction fatale est venue, sous la forme si moderme de la hausse de l'agio de l'or, agio qui s'est enflé très vite, démesurément; il n'a plus été possible de faire face au service de la dette.

La Turquie a été jadis dans la même situation, et s'est accommodée avec ses créanciers il y a douze ans. Elle a confié à une commission européenne la gestion de certains revenus affectés à l'acquittement des nouvelles charges convenues. Le sultan qui a signé l'arrangement est un honnête homme; il est resté fidèle à la parole donnée. Il est de plus économe, et a profité de l'exemple et des leçons de la commission européenne pour mettre de l'ordre dans les comptes de l'empire. Aussi les valeurs turques sont-elles aujourd'hui parmi les mieux tenues de la cote. Le 1 pour 100 se paie 22.50, l'obligation Douanes vaut 492 francs pour 25 francs de revenu, la Priorité 466 pour 20 francs d'intérêt, garantis par la régie des tabacs.

A Washington, la chambre des représentans a voté l'abrogation de la loi Sherman, le 28 courant. Cette décision va être prochainement ratifiée par le sénat. La crise monétaire aux États-Unis sera dès lors terminée. Il restera encore aux hommes d'État américains à trouver les moyens de rendre à la prospérité d'antan les régions centrales de ce vaste pays, les États de la vallée du Mississipi, où les populations agricoles sont ruinées par la baisse des prix, par la cherté des transports et par l'usure.

Le Secrétaire de la rédaction, gérant,

J. BERTRAND.

UNIVERSITY OF TORONTO OCT 7 1893

LA

SECONDE VIE DE MICHEL TEISSIER

DEUXIÈME PARTIE (1)

V.

Quelques semaines passèrent, monotones. Le paysage changea : maintenant, avec l'automne, des vapeurs légères flottaient sur le lac, même par les plus beaux jours, rampaient aux flancs des montagnes, montaient dans l'air, tamisaient la lumière adoucie; les ciels pâlissaient : parfois, le matin, le paysage entier se noyait dans des blancheurs confuses, tandis qu'aux heures du couchant, des couleurs éclatantes, des ors, des pourpres, des violets couraient, couraient aux horizons incendiés. Les feuilles commençaient à jaunir, et, dans les prés, les vaches descendues des montagnes broutaient l'herbe rare, qu'étoilait le lilas tendre des colchiques. On ne voyait plus de rhododendrons ni d'edelweiss aux chapeaux des touristes, que la neige chassait des sommets; mais les rives du lac étaient plus fréquentées, plus vivantes, plus gaies encore que par les jours d'été.

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

Tandis que les étrangers, en joyeuse villégiature, s'amusaient ou s'étourdissaient en bruyantes parties, les Teissier restaient isolés, dans leur petite maison rose, dans leur jardin caché où glissaient parmi les touffes d'arbres les robes de deuil des deux orphelines ou les toilettes foncées de Blanche, tandis que Michel, enfermé dans son cabinet, poursuivait sans entrain son *Histoire du second empire*. Son travail l'intéressait moins que jamais : aussi le quittait-il constamment pour ramener sa pensée à ses préoccupations domestiques. Elles étaient, pour ainsi dire, figées dans l'immobilité ; il ne remarquait, en effet, aucun changement ni dans les attitudes ni dans les sentimens des êtres groupés autour de lui. Le temps, d'ordinaire, atténue ce qu'il y a d'anguleux et de violent dans certaines situations exceptionnelles; mais Tessier, avec sa nature inquiète, ne voulait pas attendre, et s'irritait de ce *statu quo*, qui, pensait-il, risquait de se prolonger indéfiniment, empoisonnant leur vie à tous. Du reste, conscient de sa maladresse en si délicate matière, impuissant à jouer un rôle utile dans ce conflit entre trois âmes de femmes, il faisait peu d'efforts pour intervenir entre elles, et laissait Blanche, plus calme, plus maîtresse d'elle-même, plus fine aussi et plus adroite, supporter tout le poids de la lutte.

Dès le premier jour, Blanche s'était rendu un compte très exact de l'étrange situation où elle se trouvait : il s'agissait pour elle de se faire accepter, dans sa propre maison, à son propre foyer, par les deux ennemies que le hasard y installait ; il fallait les ramener de la haine, ou pour le moins de la méfiance, à l'estime, à la bienveillance, à la sympathie. Pas un instant, elle n'eut l'idée de se révolter contre cette lourde tâche : elle l'accepta d'emblée, avec tous les sacrifices de bien-être et d'amour-propre qu'elle comportait, et se mit à la poursuivre avec une extrême délicatesse, dans un complet oubli d'elle-même. A la voir tranquillement active, vaquant d'un air paisible à ses soins de maîtresse de maison, sans un nuage au front, sans un trouble dans ses yeux limpides, nul n'aurait soupçonné que toute son intelligence, tout son cœur et toute sa volonté étaient continuellement tendus dans un effort unique, auquel se rapportaient ses actes les plus insignifians en apparence. Les jeunes filles elles-mêmes ne pouvaient s'apercevoir à quel point elle se donnait, car elle ne leur montrait rien et n'exigeait rien d'elles. Annie, pourtant, avec sa bonté naturelle, sa candide confiance, son manque complet d'égoïsme, la comprenait ou, plutôt, la devinait quelquefois ; et certainement, elle eût eu bien vite des mouvemens de bonne volonté, de bienveillance, peut-être de sympathie, si elle n'eût craint d'affliger Laurence. Celle-ci, d'ailleurs, semblait surveiller sa sœur, comme si elle eût voulu pré-

venir ses faiblesses; et Annie craignait d'autant plus de la froisser que l'enfant, renfermée et maussade pour tout le monde, s'ouvrait parfois à elle dans des éclats de tendresse, de passion presque, qui la touchaient infiniment. Pourtant, dans leurs conversations intimes, elles se reprochaient souvent l'une à l'autre leur attitude respective; et la monotonie de leur existence leur laissait tout le loisir d'approfondir leur inextricable situation.

Leurs journées, en effet, se ressemblaient toutes; mais combien il tenait de choses dans cette uniformité! Chacun semblait absorbé par ses occupations particulières : Michel travaillait, ou faisait semblant; Laurence étudiait son piano, avec un acharnement irrité, remplissant la maison, pendant des heures, du bruit exaspérant de ses exercices; Annie lisait dans sa chambre ou, quelquefois, s'occupait des choses du ménage avec Blanche dont elle se rapprochait un instant. Sous la paix apparente des heures qui s'envolaient ainsi, sous la régularité des habitudes, dormaient des angoisses, des rancunes, des méfiances que l'effort comprimait, mais qui, à la moindre occasion, menaçaient d'éclater. Il fallait, pour maintenir une apparente harmonie, la grâce médiatrice d'Annie, toujours occupée à réprimer les violences de sa sœur, et surtout la patience de Blanche, qui poursuivait son programme de conciliation avec une énergie tranquille et une passivité voulue où il y avait de l'héroïsme. Maintenant, sa tactique consistait à céder à Laurence, sans jamais en avoir l'air : elle lui laissait toute la place, lui adressait rarement la parole, mais toujours avec une fermeté qui, tout en irritant la jeune fille, la forçait à répondre poliment; elle se retira, peu à peu, des promenades qu'on avait d'abord essayé de faire en commun, isolée de plus en plus, touchée aux parties les plus sensibles de son cœur, jalouse quelquefois, jalouse de ces deux enfans qui lui prenaient son mari, sans seulement l'aimer, parce qu'elles avaient des droits sur lui, parce qu'il avait des devoirs envers elles.

Ils eurent bientôt fait toutes les courses classiques qu'on peut faire de Montreux. Ils les recommencèrent; et leur partie la plus fréquente, parce que le mouvement, le va-et-vient, la foule, les touristes, le changement de décor, amusaient l'esprit mobile de Laurence, ce fut de monter sur un des nombreux bateaux qui desservent le lac, de longer la rive suisse, et de passer sur l'autre rive, où quelquefois ils déjeunaient. Quand la partie devait durer toute la journée, Blanche les accompagnait : et sur le bateau comme dans sa maison, elle s'isolait, dans la contemplation du paysage ou dans quelque lecture. De temps en temps, Michel s'approchait d'elle affectueusement, ou Annie lui adressait la parole. Quant à

Laurence, que ravissait le mouvement dont la privaient d'habitude le rôle qu'elle s'imposait et son éternel piano, elle courait sur le pont, dévisageait les gens, rapportait à sa sœur ou à son père des observations enfantines et malicieuses. Par momens, son rire d'autrefois reparaissait. Mais Michel, qui se rappelait la gaie enfant qu'elle avait été, ne lui trouvait plus sa franchise de jadis. Quand elle était petite, elle riait pour rire, pour rien, comme si toutes les impressions qui s'esquissaient en elle l'eussent épanouie; maintenant, ce n'était jamais que d'un mot ridicule entendu en passant, de la figure ou des costumes grotesques d'un inconnu; et son rire prenait souvent un sens âpre et malveillant.

Or, dans une de ces excursions, Laurence revint de sa première tournée d'exploration sur le pont du bateau tout émue et secouée, en s'écriant :

— Annie, Annie, il y a quelqu'un d'Annecy!..

Annie était en train de causer avec Blanche, qui sourit. Elle s'interrompit :

— Qui donc? demanda-t-elle de sa voix tranquille.

— Devine!

— Comment veux-tu que je sache?

— Eh bien...

Laurence se pencha vers elle comme pour lui dire un nom à l'oreille. Mais en ce moment même apparaissait l'élégante silhouette du jeune Amé de Saint-Brun. Il était en complet de voyage, une fleur à la boutonnière; et il s'approchait, son chapeau de paille à la main, des deux jeunes filles. Après les avoir cérémonieusement saluées, il leur raconta, non sans trouble, qu'il venait de Zermatt, d'où la neige hâtive l'avait chassé, et qu'il rentrait à Annecy; et il commençait à s'informer d'elles, quand Michel s'approcha.

Annie, aussitôt, fit les présentations :

— M. de Saint-Brun, que nous avons connu à Annecy... Mon père.

Puis, après une courte hésitation, en désignant Blanche du regard :

— Madame Teissier...

Michel aussitôt répéta le nom du jeune homme :

— M. de Saint-Brun... Le fils de mon successeur à la chambre, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Ah! très bien, très bien!.. Je suis avec beaucoup d'intérêt l'activité de monsieur votre père, monsieur... Car je m'intéresse toujours à la politique, quoique j'en sois retiré... Je ne vous dirai

pas que j'approuve tout ce qu'il fait... Mais c'est un homme de cœur, et c'est l'essentiel...

Amé s'inclina, en murmurant :

— Mon père a des convictions très arrêtées, auxquelles il obéit.

Laurence, qui mourait d'envie de parler d'Annecy, s'agitait en voyant la tournure que prenait l'entretien. D'autant plus que la cloche du bateau annonçait Ouchy, qui, ce jour-là, était le but de la promenade :

— Ouchy, déjà! fit Michel.

Puis, comme Blanche se levait et se rapprochait du pont de débarquement, il ajouta :

— Êtes-vous pressé, monsieur? Sinon, voulez-vous nous faire le plaisir de vous arrêter ici, entre deux bateaux, et de déjeuner avec nous?

Le jeune homme accepta, après une brève hésitation.

Laurence s'écria :

— Voilà qui est gentil!

Annie semblait contempler, avec indifférence, la côte de Savoie, toute vaporeuse dans le lointain.

On descendit. On se dirigea lentement vers le grand hôtel construit sur la rive. Et ce fut une heure charmante, d'une animation, d'un mouvement inaccoutumé. Laurence s'égayait, à s'informer des gens et des choses, comme si elle les eût quittés depuis longtemps.

Amé répondait à toutes ses questions, un peu distrait, pourtant, empressé à se tourner vers Annie quand elle interrompait par une question ou par un mot le babil de sa sœur. Quant à Michel, qui depuis si longtemps ne causait qu'avec les siens, il écoutait avec un vif intérêt cette voix étrangère dont les paroles étaient comme l'écho d'un monde évanoui; et, tout en s'efforçant de laisser parler et s'animer sa fille cadette, il ne pouvait s'empêcher de ramener de temps en temps les sujets qui lui tenaient à cœur.

— Qu'est-ce qu'on augure des élections de l'année prochaine? demanda-t-il tout à coup. Est-ce qu'on croit à un changement important dans la répartition des sièges?

— Je crois qu'on ne sait rien de précis, répondit Amé. Mon père dit que, d'ici là, il se passera des choses graves. Mais on les annonce toujours, ces choses graves, et il n'arrive jamais rien!.. D'ailleurs, je vous l'avoue, monsieur, je ne m'occupe guère de politique. Je suis tout à mes études de médecine, que je voudrais terminer le plus tôt possible.

Blanche remarqua qu'en parlant ainsi, il cherchait les yeux d'Annie. Ce n'était pas la première fois : à plusieurs reprises déjà,

leurs regards s'étaient rencontrés, pour se fuir aussitôt. Et la jeune fille se transfigurait: une sorte de joie intérieure rayonnait dans ses yeux comme une flamme douce; elle avait des mouvemens inattendus, d'une grâce retenue plus attirante encore que celle qui lui était habituelle; sa voix prenait un charme indéfinissable, qui donnait un sens profond à ses rares paroles. Blanche, que cette transformation frappa, se mit à l'observer plus attentivement: elle la vit changer de couleur à plusieurs reprises, comme sous un flux d'émotions secrètes; elle remarqua l'espèce de ferveur qui émanait d'elle, sans qu'elle parvînt à la réprimer entièrement, quoiqu'elle s'efforçât de conserver son air habituel; elle la vit s'attrister quand, l'heure brève étant passée, il fallut se diriger, à pas lents, vers l'embarcadère où l'on devait se séparer; elle remarqua que, pendant le court trajet, Amé se rapprocha d'Annie et parut chercher à l'isoler un instant des autres. Il allait y réussir, grâce à une adroite manœuvre de Laurence, quand Michel, qui les devançait de trois pas, se retourna brusquement vers lui, en disant :

— A propos, monsieur, connaissez-vous mon ami Mondet?

Amé répondit du ton précipité qu'on prend pour cacher une pensée à demi surprise:

— Sans doute, monsieur. Il a été mon maître de latin. Je le rencontre quelquefois.

— Eh bien, si vous le voyez, ayez donc l'obligeance de lui rappeler qu'il nous a promis sa visite.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

— Et dites-lui que le lac de Genève est très beau. Croirez-vous qu'il n'en a jamais fait le tour? N'est-ce pas honteux, quand on habite Annecy?

Michel se trouvait à côté d'Amé, qu'il avait, sans y prendre garde, séparé de sa fille.

Sur l'embarcadère, ils ne formaient plus qu'un groupe compact, et le bateau d'Amé, qui partait le premier, ralentissait déjà sa marche pour l'abordement.

— Comme le temps a passé vite! dit Laurence.

Blanche observa encore qu'au moment de l'adieu, Amé était pâle, Annie tremblait; et, un peu après, elle surprit, pendant que cette folle de Laurence agitait étourdiment son mouchoir, le regard éperdu dont Annie, immobile, hypnotisée sur le pont, suivait le bateau qui diminuait de seconde en seconde et se fondit bientôt dans le vaporeux paysage.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. de Saint-Brun? demanda-t-elle à la jeune fille, à demi-voix.

Annie parut sortir d'un rêve :

— Longtemps? répondit-elle. Oh! oui!..

Blanche voulait l'interroger encore, mais Michel se jeta à la traverse :

— Charmant jeune homme, dit-il en s'adressant à sa femme, simple, franc, très bien, très bien!.. Son père est un vieux gentilhomme tout cousu de préjugés, qui n'aurait pas inventé la poudre... Brave homme, du reste, pas plus bête qu'un autre et qui joue très convenablement son rôle dans cette pauvre chambre... Car ils ne sont pas forts, nos honorables d'aujourd'hui... Nous faisions mieux que cela, il y a dix ans... Nous avions un idéal, un but, nous savions ce que nous voulions. Maintenant...

Il continua, remuant ainsi les préoccupations qu'avait réveillées la conversation de tout à l'heure. Mais personne ne l'écoutait.

— Voici notre bateau, dit Laurence.

Annie était si pâle, que Blanche lui demanda :

— Qu'avez-vous? Êtes-vous souffrante?..

Elle répondit, d'une voix qui tremblait, avec un grand effort pour rester calme :

— Je suis un peu fatiguée... C'est l'air, je pense, qui est trop vif...

Alors, Blanche pensa :

« Ils s'aiment! »

Et son cœur se serra d'angoisse, comme si elle eût pressenti, clairement, qu'un danger planait sur eux tous.

Trois jours après, à l'heure du courrier, Laurence apportait gaîment une lettre à sa sœur :

— Annie, une lettre pour toi, une lettre d'Annecy.. Regarde vite de qui elle est... Tu me la liras, dis?

— Je ne connais pas l'écriture, dit Annie.

L'enveloppe ouverte, elle chercha la signature, et devint aussitôt toute pâle.

— Eh bien? reprit Laurence.

Elle balbutia, presque suppliante :

— Je te dirai plus tard.... Attends... Laisse-moi un moment... Il faut que je voie!..

— Ah! si tu as des mystères!.. fit Laurence en s'en allant d'un air piqué.

Annie, bouleversée, lisait :

« ... Mon cœur m'a dit que vous l'aviez deviné : depuis plusieurs jours, j'errais sur le lac, autour de Montreux, où je vous savais, dans l'unique espoir de vous rencontrer. On m'avait indiqué la

maison de votre père ; j'ai passé et repassé devant votre porte, aussi souvent que j'ai cru le pouvoir sans éveiller les soupçons, et deux fois seulement je vous ai aperçue, sans que vous me vissiez. Je désespérais de vous rencontrer, d'entendre votre voix. Je vous ai vue, et n'ai rien pu vous dire, et, pourtant, j'aurais donné ma vie pour une minute d'entretien avec vous. Mais l'auriez-vous permis? Me permettrez-vous jamais de vous aimer?

« Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que vous êtes pour moi, depuis la première fois que je vous ai vue, depuis la première parole que vous m'avez dite, que vous avez oubliée, sans doute, — depuis que je pense et depuis que je sens, enfin... Ma vie est enchaînée à la vôtre ; si vous me connaissiez un peu mieux, si je pouvais vous raconter mon histoire d'enfant unique, élevé seul, souvent malade, gâté par une mère trop tendre, puis orphelin, jeté dans les lycées, dépaysé au milieu des autres et vivant dans ses rêves bien plus que dans la réalité, — alors seulement, vous pourriez comprendre que vous êtes *tout*, que je vous aimerai toujours, même si vous me repoussez ; et vous me pardonneriez de vous écrire comme je le fais en ce moment, au risque de vous déplaire ou de vous fâcher.

« Mais que pourrais-je faire d'autre? Vous êtes à Montreux, je ne sais si vous y resterez. Moi, je suis à Annecy, je rentrerai à Paris dans quelques semaines. Comment vous voir? Comment vous parler? Il n'y a aucun lien entre nous, vous ne reverrez peut-être jamais nos quelques amis communs, je ne sais ni où, ni quand, ni sur quel terrain nous pourrions nous rencontrer. Le plus simple et le plus court, je le sais, eût été de prier mon père d'écrire au vôtre et de lui demander pour moi la permission de vous voir. Mais je connais les idées de mon père : je n'ai pas fini mes études, je n'ai que vingt-deux ans, il me répète souvent que je suis encore un enfant : il hausserait les épaules. Il me faudrait donc attendre encore une année ou deux, sans rien savoir de vous, au risque de vous perdre... Je ne puis pas supporter cette idée!.. Et puis votre père a peu de sympathie pour le mien, j'en ai eu l'impression à la façon dont il m'en a parlé, et je sais que c'est réciproque. De ce côté-là, nous aurions donc quelques difficultés à vaincre. Comme ce serait plus facile, si nous étions d'accord!..

« Vous le voyez : j'étais forcé de m'adresser à vous. Encore une fois, pardonnez-moi de l'avoir fait : je ne sais ce que je deviendrais, si je sentais que je vous ai déplu. Je vous aime, je veux faire l'impossible pour vous mériter. Et je vous supplie de me dire, par un mot, si vous me permettez de penser à vous. »

Ce qu'Amé ne disait pas, dans cette lettre, c'étaient les paroles

de son père, lorsqu'il lui avait raconté sa rencontre, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre dégagé :

— C'est bien fâcheux que ces jeunes filles aient perdu leur mère : les voilà tombées en de tristes mains.

Par sa vie antérieure, Annie était trop accoutumée à réfléchir pour ignorer son propre sentiment ; mais jusqu'alors, il n'avait guère été qu'une sorte de demi-rêve. La présence d'Amé de Saint-Brun la remplissait d'un trouble délicieux ; sa pensée lui était très douce et très chère ; quand elle l'avait revu, son âme s'était comme élancée à lui ; quand il était parti, sur ce bateau qui fondait de seconde en seconde dans le paysage, l'idée qu'elle ne le reverrait peut-être jamais l'avait traversée comme un déchirement ; puis elle s'était apaisée et déjà elle n'évoquait plus l'image du jeune homme que comme une figure de songe, à peine réelle, fuyante en tout cas, et insaisissable. Mais à se sentir aimée, son amour, soudain, s'exalta. Elle crut au bonheur, elle l'entrevit ; et à travers la distance, à travers les obstacles, elle donna tout son cœur à l'absent.

— Eh bien, la lettre ? lui redemanda Laurence, le soir.

— Je t'en prie, répondit-elle, ne m'en parle pas.. Je ne puis te rien dire, à présent.. Plus tard, quand je pourrai..

Elle était si troublée, que Laurence, devinant qu'il s'agissait de quelque chose de grave, l'embrassa sans insister, en murmurant très tendrement :

— Quand tu voudras, chérie... Quand tu auras besoin de moi... Mais n'ayons pas trop de secrets l'une pour l'autre : nous sommes seules, il faut bien nous aimer !..

Le lendemain, après une nuit passée à se demander ce qu'il fallait faire, effrayée de prendre un parti et ne pouvant cependant prendre conseil que d'elle-même, la tête brisée, presque malade, Annie jetait à la poste le billet suivant :

« Je n'ose pas vous écrire. Mais il faut pourtant que vous sachiez qu'après votre départ, mon père a parlé de vous en termes très sympathiques. Je suis sûre que vous lui avez beaucoup plu. Il agite en ce moment la question de nous emmener pour l'hiver à Paris. Si nous allions nous y établir, et si vous veniez le voir, je suis persuadée qu'il vous accueillerait très bien. De notre côté, nous serions, ma sœur et moi, très heureuses de vous revoir, car nous avons gardé un très bon souvenir de tous nos amis d'Annecy. »

Et après s'être violentée pour écrire ainsi, elle se disait :

« Mon Dieu ! pourvu qu'il comprenne !.. »

Comme sa fille venait de l'écrire, Teissier, en effet, songeait à quitter Montreux et parlait de Paris : soit qu'il cédât une fois de

plus à son besoin de changer de place, soit qu'il comptât sur un déplacement pour améliorer leur situation commune. Une circonstance fortuite hâta sa décision.

Blanche avait depuis sept ans à son service une femme de chambre italienne, ramenée de leur premier voyage à Florence, à laquelle elle tenait beaucoup, et qui lui était fort dévouée. Docile et passive, Candida avait les habitudes un peu familières des domestiques de son pays : il fallait lui dire « merci, » « s'il vous plaît, » et parfois une bonne parole ; en échange de quoi elle mettait dans son service, très respectueux, un rien d'exaltation et d'enthousiasme. Or, le lendemain de l'arrivée de Laurence, Candida, qu'elle avait priée de faire un point à sa robe, s'avisa, tout en cousant, de s'écrier, en roulant des yeux expressifs, et sans raison d'ailleurs, parce que Blanche venait de lui dire un mot gentil en passant :

— Oh ! mademoiselle, si vous saviez comme madame est une bonne dame, si vous saviez !..

Laurence fit un geste qui cassa le fil, répondit brusquement :

— Taisez-vous !

Et, quand sa robe fut recousue, elle s'éloigna sans un mot de remercîment et avec un regard courroucé qui stupéfia Candida.

A partir de cet incident, les hostilités furent ouvertes entre la femme de chambre et la jeune fille, celle-là méfiante et rancunière, celle-ci toute prête à faire sentir à la servante la haine que lui inspirait la maîtresse. Le service devint très compliqué. Vingt fois par jour, on entendait la petite voix aigrelette de Laurence appelant :

— Candida ! Candida !..

Et c'étaient des reproches continuels. Quelque peine que se donnât la pauvre fille, on la grondait toujours, on l'humiliait, on froissait comme à plaisir son bon cœur un peu démonstratif. Elle se plaignait à Blanche, en son langage que des mots italiens, accentués fortement, rendaient très expressif :

— Mademoiselle Annie, un *angiolo*... Mais l'autre, la *sorella*.., celle-là est un *demonio*, un *vero demonio !..*

Blanche, blessée dans son sens de la justice plus encore que dans son amour-propre par la cruauté de Laurence envers une créature patiente et bonne qui ne pouvait se défendre, essaya de la protéger. A deux ou trois reprises, elle intervint discrètement, plaçant avec adresse un mot d'éloge pour Candida, rappelant ses longs services, son dévoûment. Un jour, elle disait :

— Nous ne la traitons pas tout à fait comme une domestique, c'est vrai... C'est qu'elle nous aime beaucoup... Il y a sept ans qu'elle nous suit partout...

Laurence répéta :

— Sept ans.. Ah !..

Et dans ces mots, inoffensifs, elle mettait une intention si évidemment blessante, que Blanche pâlit, la regarda en face et lui fit baisser les yeux :

— En tout cas, déclara-t-elle avec fermeté, je désire qu'on ne la maltraite pas, aussi longtemps qu'on n'a rien à lui reprocher.

Deux ou trois jours après, Candida venait en pleurant lui déclarer qu'elle ne pouvait plus rester à la maison, et elle expliquait, à travers ses larmes, qu'il s'agissait d'une querelle de lingerie, Laurence l'ayant crûment accusée de lui avoir pris trois mouchoirs brodés. Blanche la retint et la consola. Mais en même temps, elle comprit que c'était elle-même que visaient les taquineries de Laurence, et qu'il fallait y mettre fin : elle se résigna donc à prier Michel de gronder sa fille.

Ce fut un pénible moment.

Laurence, aux premières paroles de son père, se replia sur elle-même, dans une attitude de défi. Quant à lui, embarrassé, hésitant, il cherchait ses mots, s'efforçant d'en atténuer l'effet par des généralités :

— Il faut toujours être indulgent pour les inférieurs.. Surtout, il faut éviter de les blesser : ils ont un cœur comme nous, n'est-ce pas? et de l'amour-propre aussi... Candida est une excellente fille.. Peut-être l'avons-nous un peu gâtée.. Mais, tu comprends, il est si bon de sentir un peu d'affection chez ceux qui vous servent.

— C'est un besoin que je n'éprouve pas, dit Laurence de sa voix méchante. Tout le monde ne comprend pas les choses de la même façon.

— Mais moi, je les comprends ainsi, reprit Michel avec un commencement d'irritation. Tu es une enfant, tu ignores beaucoup de choses, et je crains que tu n'aies trop haute opinion de ton jugement. Si tu avais un reproche sérieux à faire à Candida, ce serait différent. Mais ce n'est pas le cas. Ainsi, cesse de la tourmenter d'accusations absurdes.

Laurence avait l'art de donner à ses moindres paroles un sens tout différent de ce qu'elles semblaient dire :

— Faut-il que je lui fasse des excuses? demanda-t-elle.

Cette question, et surtout le ton d'ironique soumission de sa fille, déconcertèrent Michel, qui répondit gauchement :

— Non, non. Elle n'en demande pas tant... Pourvu que tu ne recommences pas...

— Elle est généreuse, interrompit Laurence. Elle peut l'être. Elle sait qu'ici les filles de chambre ont plus de droits que les filles de la maison.

Là-dessus, elle se leva, avec un mouvement de reine outragée, et sortit, sans que Michel, abasourdi, trouvât ce qu'il aurait dû répondre.

— Il faut les emmener d'ici, il faut les distraire, disait-il à Blanche un peu plus tard. Un tel séjour isolé ne leur convient pas. Et puis, que ferions-nous d'elles, dans ces endroits cosmopolites où l'on ne peut passer qu'une saison? Il faut donc nous installer quelque part, à poste fixe. D'ailleurs, il y a longtemps que tu le désires... Mais où?

Où, c'était justement le point difficile. Le monde est grand : ils ne savaient quelle parcelle en choisir. Pourquoi, en effet, un lieu plutôt qu'un autre, quand on n'a plus de devoirs nulle part? Dans tous les petits endroits, ils auraient retrouvé les mêmes ennuis qu'à Montreux, et souffert du même isolement, à moins qu'ils ne recherchassent la société mouvante des étrangers de passage. Parmi les capitales, Londres ou Rome, à certains égards, leur auraient convenu : mais pour vivre en Angleterre, il aurait fallu qu'ils se refissent une autre éducation, une autre âme; quant à Rome, ils ne pouvaient y penser que comme à un lieu de passage. On est étranger partout, sauf dans le pays où l'on est né, dont on parle la langue, dont dès l'enfance on a vécu la vie : ils le savaient bien, depuis huit ans qu'ils erraient de lieu en lieu sans s'attacher nulle part.

— Après tout, demanda Michel un jour qu'ils discutaient la question, pourquoi pas Paris?

Et cette idée, une fois qu'il l'eut exprimée, s'empara de lui, le hanta, se transformant peu à peu en un ardent désir, en un besoin irrésistible. Il raisonna pour se prouver que bien du temps avait passé depuis leur aventure, qu'elle était oubliée, qu'ils pourraient à leur gré s'isoler à Paris comme ailleurs, ou renouer des relations anciennes. Blanche résistait, timidement, sans pouvoir appuyer son opposition par aucun bon argument, mais avertie par un instinct de dangers inconnus. Quoique Michel ne l'avouât pas encore, elle pressentait qu'il songeait à reprendre sa vie, une vie au moins, et elle tremblait, sans savoir pourquoi, parce que l'abdication complète qu'il avait consentie jadis lui paraissait encore la rançon de leur faute, la garantie de leur fragile bonheur, maintenant plus incertain que jamais.

Elle n'eut plus de doutes lorsqu'il lui dit :

— ... D'ailleurs, le moment approche où je pourrai publier le premier volume de mon *Histoire*. Ma présence, à Paris, sera nécessaire, pendant un temps assez long, pour la correction des épreuves, pour le lancement de l'ouvrage...

Elle sentit alors que leur destinée les poussait, et ne résista plus.

Du reste, Blanche avait, de son côté, une autre préoccupation, qui, depuis la mort de Suzanne, la hantait. A défaut d'une foi religieuse bien précise, qu'elle ne connaissait guère, elle avait toujours eu un grand besoin de correction. L'irrégularité de leur position blessait cruellement en elle ce sentiment qui faisait partie intégrante de sa nature morale. Leur union lui semblait incomplète aussi longtemps que l'Église se refusait à la sanctionner : moins à cause du caractère divin de la sanction qu'à cause de son caractère social. Elle n'avait d'ailleurs jamais douté que Michel n'en jugeât de même, quoiqu'ils n'eussent jamais touché à ce sujet; elle s'étonnait seulement qu'il ne l'abordât pas, à présent qu'une solution semblait possible. Elle s'en étonnait d'autant plus que, chaque soir, après que les jeunes filles s'étaient retirées, Michel amenait la conversation sur les projets d'avenir qu'ils débattaient ensemble : départ, établissement prochain, nouvelle vie enfin. Il apportait dans ces entretiens une intensité de désir toujours croissante : il y précisait leurs plans, il supposait des conséquences fort éloignées de la décision qu'ils étaient sur le point de prendre, il s'abandonnait à des calculs qui ressemblaient parfois à des rêves éveillés. Ce fut ainsi qu'un jour il fut amené à toucher le point dont Blanche se préoccupait sans oser le dire. Il parlait de leur rentrée dans le monde, des anciens amis qu'ils reverraient bientôt, il analysait l'état d'esprit dans lequel il supposait, à leur endroit, quelques personnes dont l'opinion comptait.

— Peut-être, fit-il soudain, faudra-t-il nous résoudre à un mariage religieux.

Elle le regarda, stupéfaite de ce ton d'indifférence :

— Peut-être?.. demanda-t-elle.

Il entendit le demi-reproche qui tremblait dans sa voix :

— Est-ce que tu en éprouverais le besoin? reprit-il.

Elle avoua :

— Je préférerais.

Il parut étonné :

— Ah!.. Sans doute, si nous avions pu tout de suite,.. cela aurait mieux valu... Mais à présent?.. Ce serait bien ennuyeux...

— Oui, dit-elle, ce serait pénible. Pourtant...

Elle n'acheva pas. Michel s'assombrissait :

— Enfin, conclut-il, si tu le désires beaucoup... Mais c'est une question à examiner... Il faut mettre une certaine harmonie entre ses actes et ses opinions; si nous devons rentrer dans la vie, ce que nous déciderons à ce sujet prend une grande importance : il faut nous garder de faire un faux pas.

Blanche n'insista plus, froissée dans un sentiment qu'elle n'au-

rait pas su définir. Mais elle sentit son cœur se serrer de cette appréhension douloureuse qui la tourmentait depuis quelque temps.

VI.

Cette vie internationale des endroits d'étrangers, toute monotone et vide qu'elle est, avec ses toilettes de table d'hôte, ses musiques et ses casinos, est, en réalité, très bien calculée pour les irréguliers, pour les déclassés, pour tous ceux qu'une tache dans leur passé ou une révolution trop brusque dans leur existence jette hors de leur voie et réduit à l'oisiveté. Ils souffriraient, dans les grandes villes actives, de la rencontre de leurs pairs, du spectacle des concurrences qui leur sont interdites. Ici, ces suggestions leur sont épargnées et le temps passe sans les blesser.

En se transportant sans cesse d'un endroit à un autre, à travers des installations passagères, des changemens de paysages, des visages divers, occupé d'ailleurs ou feignant de l'être, mais surtout retenu par les mille liens que tissait autour de lui une intimité très douce et très adroite, Teissier avait pu supporter son inaction, sans trop en sentir le poids. Mais Paris réveilla brusquement en lui ses aspirations d'autrefois. Comment aurait-il pu, sans un frémissement, passer devant le bureau de son ancien journal, *l'Ordre,* où il avait vécu tant d'heures de travail et d'attente? et devant le palais Bourbon, où maintenant les destinées du pays s'agitaient sans lui? Comment revoir, partout, les portraits de ses anciens collègues: la tête dure, volontaire, menaçante de son ancien ennemi, Fourré, le doux visage mélancolique et calme de Graval, devenu ministre, le menton correct, les joues grassouillettes, les favoris soignés de Combel, la figure ironique et malicieuse de Diel, tous un peu vieillis, sans doute, mais comme nimbés, sous les vitres, d'une espèce de majesté, ennoblis par le prestige de huit ans d'éloquence, d'influence et de pouvoir? Or, pendant cette longue période, il y avait toute une part de son être qui s'atrophiait dans une immobilité forcée : sa sensibilité et son imagination s'épuisaient à aimer, tandis que l'homme d'action, qu'il était dans l'âme, n'osait pas même réclamer sa part d'espace et de vie.

Chaque fois qu'elle fermait leurs quelques malles pour un nouveau départ, Blanche, sans trop oser l'avouer, rêvait d'un intérieur où ils pourraient enfin s'installer ensemble, non plus pour quelques mois, en oiseaux de passage que les saisons emportent, mais pour un long avenir, en gens tranquilles, permanens, que satisfait un coin du monde, qui s'y laissent attacher par les fils robustes de

l'habitude, apprennent à l'aimer, et ne le quittent plus. Aussi lui fut-ce d'abord une grande joie d'avoir un intérieur et de pouvoir développer, pour l'aménager, son goût de l'élégant et du confortable. Avec Michel, qui se laissa conduire, elle visita les tapissiers, les grands magasins, les marchands de bibelots, les antiquaires. Ils discutèrent le style des meubles, le ton des étoffes, le choix des menus objets, décoratifs ou intimes, qui devaient compléter le salon ou la salle à manger. Blanche eut un boudoir, en meubles modernes, tout étoffes, d'une harmonie en lilas que rompirent quelques taches vieil or. Leur chambre à coucher fut anglaise, tendue d'un crépon clair, à ramages gais; tandis que des cretonnes d'Alsace, toutes fleuries, l'une en rose et l'autre en bleu, faisaient pour Annie et Laurence deux fraîches chambres de jeunes filles. Michel, lui, ne voulut pour son cabinet de travail que des fauteuils très simples, recouverts en drap de soldat gros gris, avec des rideaux de même. Aussi longtemps que durèrent les soins de cette installation, ils eurent quelque chose de l'enfantillage charmant des jeunes époux quand, riches ou pauvres, ils s'installent dans leurs premiers meubles et les admirent, parce qu'ils sont à eux. Mais bientôt des soucis nouveaux apparurent. Ils regrettèrent les décors changeans des voyages, qui du moins les distrayaient; surtout, ils regrettèrent leur intimité, qui n'existait plus depuis qu'auprès d'eux il y avait sans cesse les deux jeunes filles dont ils ne pouvaient partager le deuil : l'une doucement mélancolique et s'efforçant en vain de cacher les ombres que mille détails de la vie commune faisaient à chaque instant passer dans ses yeux, l'autre renfermée, repoussant toute avance, hargneuse et maussade. Elles étaient deux vivans remords, qui sans cesse évoquaient le passé, qui le ramenaient, qui parlaient de la morte; en sorte qu'ils n'avaient plus même leurs heures d'oubli d'autrefois, les seules bonnes, celles où ils ne pensaient qu'à eux-mêmes. Et il leur semblait que cette espèce d'oppression durerait toujours. La tâche ardue de ramener Laurence, à laquelle Blanche s'était dès d'abord consacrée avec cette si délicate habileté, lui paraissait maintenant au-dessus de ses forces. En quatre mois, elle n'avait pas fait un pas. La jeune fille gardait l'attitude haineuse qu'elle avait prise en arrivant à Montreux : elle se tenait sur un constant pied de guerre, défendant, comme elle disait à sa sœur, « ses droits » et « son indépendance, » toujours hérissée, agressive à l'occasion, faisant jaillir des sujets de querelles inattendues des plus simples incidens :

— Je veux qu'elle me déteste! disait-elle à Annie, qui, parfois, essayait de l'adoucir.

L'apparente sérénité de Blanche, qui résistait de toute son énergie

à cette perpétuelle invite à la haine, ne réussissait qu'à l'exaspérer :

— *Elle* ne sent rien ! s'écriait-elle après avoir vainement cherché à provoquer un éclat. Elle n'a pas même de l'amour-propre, elle n'a point de dignité !..

Annie hasardait quelquefois :

— Tu devrais, au moins, reconnaître qu'elle n'est pas méchante, comme tu le craignais ; car elle est avec toi d'une patience !..

Alors, la terrible enfant l'interrompait, avec un air tragique, et déclamait :

— Oh ! toi, tu oublies ! Mais moi, jamais, jamais !

Pendant quelque temps, ils vécurent seuls entre eux. Blanche, dont la mère était morte, n'avait conservé aucune relation avec son beau-père. Michel, de son côté, hésitait à renouer avec ses anciens amis :

— Il faut attendre un peu, disait-il, — pour retarder, peut-être, des démarches dont il redoutait l'issue.

En réalité, il se sentait dépaysé et perplexe. L'idée de jouer un rôle se dessinait en lui, toujours plus tenace. Mais plus il réfléchissait, plus il voyait avec certitude qu'il ne pourrait pas reprendre sa vie au point précis où il l'avait interrompue. Il s'examinait, et ne se trouvait plus le même. Un monde d'idées nouvelles, de celles-là même que jadis il combattait, germaient sourdement en lui. La secousse de sa vie ayant, pour ainsi dire, déplacé le point de son équilibre, il jugeait autrement les hommes et les choses, il avait un autre idéal, qu'il n'aurait su, qu'il n'aurait osé formuler, mais qui, déjà, lui apparaissait à l'opposé de ses convictions anciennes. D'autre part, les événemens avaient changé comme lui-même :

— Un nouvel homme dans un nouveau monde, se disait-il en résumant ses impressions.

Et il aurait voulu les tirer au clair, leur donner une forme, écrire, parler plutôt, enfin, se ressaisir et se manifester.

Un jour qu'il suivait le boulevard, ce boulevard dont le public se renouvelle sans cesse, où jadis il rencontrait une figure de connaissance à chaque pas, qui maintenant ouvrait devant lui une interminable perspective de visages étrangers et le roulait dans ses bruits et dans son mouvement comme une de ses épaves anonymes, il s'arrêta brusquement en reconnaissant un de ses anciens amis, Peyraud. Le journaliste était changé, comme les autres, comme tout. Il n'avait plus rien du jeune homme à la fois timide et dégourdi dont Michel guidait autrefois les débuts dans la presse, ni du raisonneur habile, curieux des faces multiples des choses et

par conséquent hésitant, auquel, après la chute de Teissier, on avait confié, un peu imprudemment peut-être, la direction de *l'Ordre*. Ses allures, son pas, sa carrure, la coupe de ses habits, la solidité de sa personne, indiquaient l'homme arrivé, partout à son aise, qui sait où il va, qui sait ce qu'il veut, le Parisien bien maître de son Paris.

Peyraud reconnut Michel et s'arrêta :

— Teissier ! Vous, à Paris ! Quelle surprise !

Et il lui serra la main, affectueusement.

La cordialité de cet accueil étonna Michel, qui redoutait plus d'indifférence :

— Vous me connaissez encore, fit-il avec un sourire un peu triste. C'est gentil à vous, Peyraud, très gentil.

Peyraud se récria :

— Comment donc ! Croyez-vous que j'aie oublié ce que je vous dois ! Car enfin, sans vous...

Michel l'interrompit :

— Vous avez bien travaillé par vous-même. Je sais ce que vous avez fait depuis mon départ. Je vous ai suivi, — pour autant qu'on peut suivre un vivant quand on est soi-même hors du monde. J'ai lu votre livre : *la Religion et la démocratie*. Un beau livre, plus ferme, plus précis qne vous ne l'auriez écrit autrefois, hein ?

Peyraud sourit :

— On finit par savoir à peu près ce qu'on veut, dit-il.

— Enfin, reprit Michel, j'ai appris avec plaisir que vous avez été élu à la chambre, il y a six mois, je crois ?

— A peu près.

— Au ballottage, dans la Charente-Inférieure, et contre un radical. Vous voyez que je suis renseigné. En sorte qu'à présent, les chemins vous sont ouverts, l'avenir est à vous.

Peyraud secoua la tête :

— Ah ! fit-il, vous ne savez pas !.. De votre temps, les choses allaient mieux. Grâce à vous, peut-être. Aujourd'hui, au contraire...

Il s'interrompit, en saluant un passant :

— Mais ce serait trop long, ce que j'ai à vous dire. Pourtant, je serais heureux de causer un peu longuement avec vous, de bien des choses. Vous me donneriez des conseils.

— Je ne suis plus bon qu'à ça.

— Qui sait ? s'écria Peyraud, frappé de l'amertume que Michel avait mise dans son exclamation. Si par hasard vous avez la moindre envie de remonter dans notre galère...

Puis, s'interrompant pour la seconde fois :

— Écoutez, nous avons décidément trop de choses à nous dire pour continuer ainsi, au milieu du trottoir. Êtes-vous libre? Voulez-vous dîner avec moi? Au restaurant : je ne suis pas marié.

Michel accepta :

— Je veux bien. Laissez-moi seulement envoyer un mot chez moi, pour avertir qu'on ne m'attende pas. Car il ne m'est pas arrivé de manquer un repas, depuis que nous sommes rentrés à Paris.

Il sortit son portefeuille, et écrivit un mot sur une de ses cartes, qu'il remit à un commissionnaire.

— Voilà qui est fait, dit-il.

— Où allons-nous? demanda Peyraud.

Michel fit un geste d'indifférence; et comme ils se trouvaient devant le restaurant du café Riche, ils y entrèrent ensemble. Comme il n'était guère plus de six heures, ils se trouvèrent seuls à demander à dîner. Peyraud lui tendit la carte :

— Que voulez-vous?

Michel la lui rendit sans la regarder :

— N'importe quoi, répondit-il, je veux causer. Oui, causer de tout, librement, gaîment, abondamment. Voilà des années que je ne sais rien, que je ne dis rien, que je ne pense rien. Aujourd'hui, je vous tiens, tant pis pour vous!

Tout en l'écoutant, Peyraud avait rapidement commandé le menu :

— Eh bien! causons, fit-il. Par quoi commencer? Voyons, d'abord, êtes-vous heureux?

C'était l'ancien psychologue qui reparaissait dans cette question indiscrète, qu'il avait laissée échapper presque involontairement. Michel ne s'en offusqua pas :

— Très heureux, répondit-il. Mais ne parlons pas de cela! J'ai eu huit ans pour penser à mes affaires privées, pour tourner autour de mon moi. Si j'avais eu la moindre propension à le cultiver, il aurait pu pousser et fleurir, je vous en réponds. Par malheur, je n'en ai guère. Aussi, j'en suis fatigué, j'en suis excédé, de mon moi. Jetons-le donc par-dessus bord, pour aujourd'hui. Le vôtre aussi, si cela vous est égal. Permettez-moi de ne pas vous demander votre histoire. Et parlons politique!

Peyraud souriait de cette exubérance :

— Il faut que je vous avoue, dit-il, que je me trouve tout juste dans la position inverse. Et admirez la logique de la vie : vous qui n'avez aucun goût pour la culture du moi, vous en êtes réduit à cultiver le vôtre jusqu'à ce que les bras vous tombent. Moi dont ce serait l'occupation favorite, j'ai dû le laisser en friche pour des

choses qui m'intéressent beaucoup moins. La politique, si vous saviez comme j'en suis las!.. N'importe! Avec vous, je suis bien sûr qu'elle va redevenir intéressante. Car c'est bien comme je vous le disais tout à l'heure: vous n'avez pas été remplacé.

— Pourtant, de Thornes.

Peyraud haussa les épaules :

— Hé! de Thornes, avec sa sécheresse de cœur, sa morgue doctrinaire, son autoritarisme cassant, a tout compromis. D'année en année, nous avons perdu du terrain ; en sorte que maintenant, nous en sommes... où nous en sommes. A la chambre, où nous avions failli rallier tant d'adhésions, nous ne sommes plus qu'un groupe, qui encore n'est pas bien compact. Dans le pays on ne sait pas. *L'Ordre* ne tire plus qu'à douze mille; et pour être franc, je vous dirai que j'ignore par quel miracle il s'est maintenu à ce chiffre.

Teissier réfléchissait :

— Cependant, fit-il, les circonstances sont plus favorables que jamais au but que vous poursuivez. Un pape favorable à la république,.. les questions confessionnelles écartées,.. les radicaux diminués depuis les élections de 1889 et ne parvenant pas à se reconstituer.

— Sans compter, interrompit Peyraud, les grosses questions qui vont s'ouvrir, et qui réservent bien des surprises.

Comme Teissier le regardait d'un air d'interrogation, il se reprit, sans insister :

— Oui, oui, je le reconnais, le terrain est favorable.

— Eh bien?..

— Mais qu'est-ce qu'un bon terrain, s'il n'est remué par de bons laboureurs? Il faut des hommes, et nous n'en avons pas! Ah! si nous avions un orateur, comme M. de Mun, ou un organisateur, comme M. Constans, ou, ce qui serait le rêve, les deux réunis en un seul, — comme vous... Mais non, rien, personne... Aux uns il manque le cœur, aux autres la foi, aux autres l'autorité, l'intelligence et le talent... Aucun qui possède l'ensemble de facultés nécessaires... Oh! si vous vouliez!..

Il regarda Teissier, qui demanda :

— Si je voulais?..

— Eh bien, expliqua Peyraud en soulignant ses paroles, si vous vouliez reprendre votre place parmi nous, à notre tête...

Il y eut un silence de quelques instans. Michel, les yeux détournés, le front plissé, réfléchissait :

— Je ne peux pas! dit-il avec un geste de regret.

— Pourquoi?

— Vous le savez bien : mon passé...

Peyraud eut un sourire dédaigneux :

— Bah! le passé, qui donc y songera?.. Est-ce que la puritaine Angleterre n'a pas rouvert les portes de son parlement à sir Charles Dilke?..

Teissier s'était accoudé devant son assiette : les yeux perdus dans le vague, il parlait à demi-voix, pour lui-même :

— Comment voulez-vous que je recommence mon ancienne campagne? Rappelez-vous notre programme d'autrefois... J'aimais à le résumer en un mot : *unité*... Oui, je rêvais de rétablir cette unité dans la pensée, dans la vie et dans l'action, que les hasards du siècle ont brisée... Souvenez-vous des réformes que nous voulions introduire... J'ai demandé la suppression de la loi du divorce, et je suis divorcé... Notre objectif, l'article capital de notre programme, n'était-ce pas la réconciliation de la France démocratique avec l'Église? Et je suis brouillé avec l'Église...

Peyraud l'interrompit :

— J'ai eu aussi quelquefois de vos nouvelles, dit-il : je sais qu'à présent rien ne vous empêcherait plus de régulariser votre situation...

Il regarda Michel, qui se tut, et il continua :

— Sans doute, vous auriez quelques attaques à subir... On aboierait un peu contre vous... Ce serait une crise à traverser, voilà tout... Avec un peu de patience, un peu de diplomatie, l'appui de vos anciens amis heureux de vous retrouver, vous la traverseriez... Votre plus grand tort a peut-être été de prendre votre affaire au tragique... Qu'est-ce qu'une histoire d'amour, dans la vie d'un homme d'État?.. Pour ces choses-là, on n'est jamais sévère, vous le savez bien...

Teissier conservait sa pose accablée :

— Oui, dit-il, tout cela vous semble très facile, parce que vous me regardez du dehors. Mais si vous étiez là, — il se frappa sur la poitrine, — vous en jugeriez autrement... On oubliera, on a oublié, je l'admets avec vous, on m'acceptera, si je m'impose, je reprendrai ma place... C'est très bien pour les autres... Mais moi?.. Oui, moi, croyez-vous que j'oublie?.. J'ai toujours cru à ce que je disais, vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez vu de près. — Quoi qu'on en ait pu penser, ma sincérité faisait ma force. Eh bien, ne comprenez-vous pas qu'après ce qui s'est passé, je ne suis plus le même...

Peyraud voulut soulever une objection :

— Cependant, commença-t-il.

Mais Teissier ne l'écouta pas, et continua, avec une grande force, comme s'il se fût convaincu lui-même en parlant :

— Non, je ne suis plus le même. Et savez-vous? Quand je

m'examine, comme en ce moment-ci, je mesure toute la distance qui s'est creusée entre l'homme que j'ai été et l'homme que je suis. Oui, je m'aperçois que je n'ai plus une de mes anciennes idées, plus une de mes opinions d'autrefois! Que voulez-vous? Nous dépendons de nos actes, autant au moins qu'ils dépendent de nous. Il y a huit ans, au moment où j'ai tout renversé pour cette passion contre laquelle je ne pouvais plus lutter, oh! il me semblait que je soulevais une montagne! Car alors, j'agissais contre les croyances, les opinions, la foi de toute ma vie. Et cela me pesait, cela me pesait, je vous le jure, d'un poids si lourd, que je m'en sentais écrasé. Que s'est-il passé en moi, pendant ces huit années? Quel sourd travail s'est accompli dans ma conscience? Je n'en sais rien, je ne m'avouais pas toutes mes pensées, je ne leur donnais pas la forme précise que je leur donne en vous parlant. Mais enfin, il me semble que ce poids s'est dissipé. Les croyances, les opinions qui l'aggravaient? Hé! mon Dieu! je ne les ai plus! Si je souffre encore, c'est du sentiment que j'ai fait le malheur d'une créature innocente et loyale, qui se confiait en moi, ou de certaines conséquences de mes actes, toutes concrètes, d'ailleurs, toutes tangibles. Mais la foi morale qui jadis appuyait ma résistance, je ne l'ai plus, je vous le répète, elle est morte; et je ne le regrette pas, je ne voudrais plus l'avoir, je la repousse, je la condamne!..

Peyraud écoutait avec un étonnement profond ce véhément discours, que Michel débitait d'une voix concentrée et vibrante, de son ancienne voix de tribun qu'il avait peine à forcer à la sourdine, et qu'il reprit, après une courte pause :

— Vraiment, je ne m'étais jamais dit à moi-même ce que je viens de vous dire.. Je crois que je ne le savais pas... A présent, je le sais : voilà quel sera, je le crains, le résultat le plus clair de notre conversation... Vous voyez bien que je ne puis pas rentrer dans votre parti, que je ne puis plus poursuivre le but que nous poursuivions ensemble. Car, je vous le répète, je ne crois plus ce que je croyais, je crois le contraire... Allons jusqu'au bout : il faut être conséquent avec soi-même, n'est-ce pas? Eh bien, si je rentrais dans la politique, non-seulement je ne serais pas avec vous : je serais contre vous!

Ces derniers mots frappèrent Peyraud plus que le reste, et ce fut pour y répondre qu'il dit gravement :

— Dans ce cas, vous avez raison : il est heureux que votre abdication soit complète.

— Elle l'a été, reprit Michel.

Et il ajouta, d'un air plus sombre :

— Mais sais-je à présent ce que je ferai?

Peyraud fit un geste effrayé :

— Vous n'avez plus le choix, dit-il. Il y a une chose qui survit à l'effondrement des croyances : la tenue. Et puis, vous le savez, nous pardonnons tout à nos hommes d'État, sauf une volte-face. Passer d'un parti à un autre, de droite à gauche ou de gauche à droite, cela ressemble toujours à une apostasie, et c'est un suicide...

— Vous avez raison, dit Michel après une pause. J'ai souvent pensé, autrefois, que cette absurde exigence du monde constituait pourtant une sorte de garantie, la seule que les électeurs puissent exiger de leurs mandataires. Mais qui sait si je ne l'oublierai pas? Vous venez de réveiller le vieil homme dans l'homme nouveau ; et vous m'avez fait dire une foule de choses, qu'il aurait peut-être mieux valu ne jamais exprimer... Ah! j'aurais dû payer d'audace, comme le voulait de Thornes, comme vous me l'auriez conseillé, je pense, si je vous avais demandé conseil, comme vous me l'avez dit tout à l'heure : aujourd'hui, tout serait réparé, j'aurais depuis longtemps retrouvé mon équilibre, ma vie poursuivrait son cours normal... Au lieu de cela, je ne sais plus ce qu'il faut que je fasse; moi qui ai l'esprit clair, je vois trouble; je ne sais pas où j'irais... Vous me demandiez tout à l'heure si j'étais heureux?.. Eh bien! non, je ne suis pas heureux!.. Oh! n'allez pas croire que je me sois trompé, dans cette chère affection coupable que les commérages publics ont dû salir et bafouer. Mais pendant un instant, j'ai cru que l'amour était toute la vie, et je m'aperçois qu'il n'en est qu'une part, qu'il ne suffit point à la remplir. Il y a le travail, qui m'appelle à présent, qui réclame ses droits dont je l'ai frustré. Je ne puis plus vivre comme j'ai vécu. Mes bras sont croisés depuis trop longtemps, ils demandent à se tendre vers un but difficile. J'ai l'âge de l'action, et je suis oisif. Comment voulez-vous que cela dure?

— Eh bien! dit nettement Peyraud, rentrez dans la vie; mais, si vous avez changé, cherchez une autre voie que la politique.

Michel eut un geste de désespoir :

— Il n'y en a pas pour moi! s'écria-t-il. J'ai voulu écrire. Écrire! voilà qui n'est pas mon affaire! Je n'ai point d'idées devant du papier glacé. Je ne comprends rien aux faits, quand je les regarde de mon cabinet de travail. Rien ne m'intéresse que cette réalité qui se transforme dans nos mains, que nous pétrissons, que nous façonnons, dont nous sommes les maîtres. J'en ai besoin, comme j'ai eu besoin de l'amour en un autre moment de ma vie. Aussi, j'y reviendrai, je le sens, j'en suis sûr, quand j'aurai résolu l'équation difficile de l'accord à établir entre mes actes, ma conscience, mes opinions et mes aspirations.

Peyraud s'attristait, à ces confidences qu'il avait d'abord écoutées en curieux :

— Vous ne la résoudrez pas, fit-il. C'est la quadrature du cercle que vous poursuivez là, — et d'un cercle vicieux, encore!..

Comme Michel protestait du geste et voulait parler, il continua, en lui posant la main sur le bras pour le retenir :

— ... Ou vous ne la trouverez, cette solution, qu'au prix d'un nouveau sacrifice : en abaissant au-dessous d'elles-mêmes votre conscience, vos aspirations,.. votre âme, en un mot!

— Mais,.. commença Michel.

Peyraud l'arrêta, en s'animant à son tour :

— Laissez-moi vous parler en toute franchise, Teissier. Vous savez que je suis un peu sceptique : vous m'avez souvent reproché de l'être, autrefois. Pourtant, j'ai toujours « tendu à l'unité, » comme vous disiez aussi à l'époque de nos luttes communes, poussé par je ne sais quelle force qui est en moi, comme elle est en vous. Mais chez vous, combien elle est plus naturelle, plus instinctive, plus puissante! Ce besoin d'harmonie et de foi, c'est tout vous-même. N'allez pas le sacrifier : vous ne savez ce que vous perdriez. Tenez! j'ai lu jadis une admirable lettre que le comte de Montalembert écrivait au père Hyacinthe, à propos de je ne sais quel épisode de sa triste croisade. Comme elle répondait d'une façon frappante à certaines de mes préoccupations d'alors, elle s'était fixée dans ma mémoire, et je crois bien que j'en vais retrouver, à peu près, un morceau : « ... Si vous avez le malheur de céder aux invitations, aux provocations dont on va vous assaillir; si vous entreprenez de vous justifier en attaquant de plus en plus l'Église votre mère; si vous devenez un orateur de réunions profanes et vulgaires, vous tomberez dans le néant, et tandis que vos amis, comme moi, ne pourront que pleurer en silence sur votre déchéance, vous deviendrez le jouet d'une publicité sans entrailles, *ludibrium vulgi*, comme ces gladiateurs captifs exploités et déshonorés, malgré leur noblesse naturelle, par les caprices de la foule obscène des païens... » Vous savez si le noble homme a eu cruellement raison... Et combien peu il y aurait à changer à ses paroles pour vous les adresser, si l'on vous voyait assis un jour sur les bancs du parti que vous avez combattu... Ah! puissent-elles ne jamais s'appliquer à vous!.. Je frémis, quand je pense qu'on pourrait vous voir attaquer ce que vous avez défendu, et que la grande voix, qui aurait pu faire tant de bien, ne s'entendrait plus que pour une cause fatale. Nous roulons assez vite, je vous assure, aux abîmes de la démocratie; nous détruisons assez allégrement tout ce qui jadis a fait notre force, nos institutions,

nos traditions, nos croyances. Laissez cette besogne à ceux dont elle est le funeste instinct. Et si vous ne pouvez plus être avec nous, qui résistons de toutes nos pauvres forces, eh bien, persévérez dans votre attitude, gardez le silence, qui parfois est la dignité.

Peyraud s'était ému en parlant, d'une émotion très noble, dont beaucoup de ceux qui le connaissaient superficiellement et ne voyaient en lui qu'un adroit *struggle-for-lifer*, se seraient étonnés. Teissier, qui le connaissait mieux, le comprit :

— Ah! lui répondit-il, si je pensais encore comme vous!.. Mais non. J'ai trop senti le poids de ces traditions, de ces institutions, de ces croyances, que vous voulez conserver! J'ai trop souffert de leur vaine tyrannie! Je ne les conçois plus que comme une inutile entrave imposée à notre vie, je les secoue et je les condamne. L'individu plus libre et les lois plus conformes aux vrais besoins de la nature, voilà quel serait mon programme, si j'en avais un. Vous voyez à quelle distance nous sommes l'un de l'autre. Non, nous ne pouvons plus marcher ensemble, et si nous nous retrouvions dans la même arène, ce ne serait plus que pour nous combattre.

— En adversaires, pas en ennemis, dit Peyraud, et à armes courtoises!

— Qui sait?

— Vous le verrez. Et peut-être pourrai-je vous épargner de cruelles attaques. Car vous ne vous doutez pas, je crois, des armes qu'on emploiera contre vous, ni des blessures qu'elles vous feront!

Michel sourit, retrouvant soudain, devant le danger, cette belle confiance en lui-même qu'il avait autrefois :

— Je n'ai pas peur! dit-il.

La conversation cessa sur ce mot; et, bientôt après, les deux hommes s'en allaient chacun de son côté, inégalement poursuivis par les idées qui venaient de naître au hasard de leur entretien.

En rentrant chez lui, Michel devait trouver un autre sujet de préoccupation. Ses filles, comme elles le faisaient souvent, s'étaient retirées dans leur chambre. Blanche l'attendait, seule dans son boudoir avec un livre qu'elle ne lisait pas. Depuis longtemps, ils ne recherchaient plus guère les causeries intimes : quand les hasards de la vie quotidienne en faisaient jaillir, elles finissaient presque toujours dans l'ombre de leurs nouveaux soucis, et les attristaient. Tout entier au souvenir de sa soirée, Teissier embrassa distraitement sa femme, s'assit en face d'elle et se mit à

tisonner le feu, attendant qu'elle le questionnât. En effet, elle ne tarda pas à poser sur lui un regard un peu inquiet :

— Que t'est-il donc arrivé, ce soir ? lui demanda-t-elle.

— C'est vrai, répondit-il, tu ne sais pas avec qui j'ai dîné... Avec un ancien ami, dont tu te souviens sans doute : Peyraud, Francis Peyraud, le directeur actuel de *l'Ordre*.

Elle murmura d'un air indifférent :

— Ah!..

— Il a fait du chemin depuis huit ans, reprit Michel. C'est un homme considérable à présent... Quand je pense que c'est moi qui l'ai mis en selle!.. Du reste, il n'est pas ingrat, il m'a témoigné beaucoup d'affection...

Il allait entreprendre de raconter leur conversation quand Blanche l'interrompit :

— Eh bien, mon ami, tu as manqué une visite.

Cette diversion lui déplut. Pourtant, il demanda :

— Qui donc ?

— M. de Saint-Brun.

Michel sursauta :

— Le député ?

— Non, son fils. Ce jeune homme que nous avons rencontré sur le lac et que tu as invité à déjeuner à Ouchy... l'aurais-tu oublié ?

— Non, non. Mais qu'est-il venu faire ?

Blanche sourit :

— Une visite... de digestion, sans doute. Il nous la devait... D'ailleurs, tu lui avais dit au revoir. Tu étais très démonstratif, ce jour-là.

— Comment donc a-t-il eu notre adresse ?

— Je ne le lui ai pas demandé : une adresse se trouve toujours quand on la désire ; et je crois qu'il désirait la nôtre... beaucoup.

Michel, que le jeune de Saint-Brun n'intéressait guère, avait hâte d'en revenir au récit de sa soirée ; pourtant l'air mystérieux de sa femme le frappa, et il demanda encore :

— Pourquoi ?

— Tu ne devines rien ?

— Que veux-tu que je devine ?

— C'est vrai, les hommes ne voient guère ces choses-là. Moi, j'y avais pensé dès notre rencontre sur le bateau. Je crois qu'il tenait beaucoup à revoir Annie.

Michel, jusqu'alors un peu distrait, devint attentif :

— Qu'est-ce que tu me dis là ? s'écria-t-il. C'est impossible ! Son père me déteste, j'en suis sûr.

Blanche sourit :

— Il ne s'agit ni de son père, ni de toi, fit-elle doucement.

— Mais ce jeune homme est un enfant !

— Il a vingt-trois ans, je crois.

Michel commençait à s'inquiéter :

— Et Annie ? demanda-t-il.

— Elle l'aime, je n'en puis douter.

Il s'assombrit, et voulut secouer les pénibles idées qui s'esquissaient en lui :

— Rêveries de jeune fille, murmura-t-il. Heureusement que cela ne tire pas à conséquence.

Blanche prit un air plus grave :

— Je ne sais pas, fit-elle. Il s'agit peut-être d'un sentiment très sérieux. La pauvre enfant est une âme profonde : à bien des égards, elle a plus que son âge. Si elle a donné son cœur, je crains qu'elle ne l'ait donné tout entier. Je t'assure qu'il faut y prendre garde : elle pourrait beaucoup souffrir.

Michel réfléchit quelques secondes :

— Toute cette histoire, fit-il en s'efforçant de nouveau d'affecter l'insouciance, ne serait-elle pas simplement un roman que tu inventes ?

Blanche corrigea :

— Un roman que j'observe, plutôt.

Et elle justifia ses soupçons :

— Si tu l'avais vue quand il est entré ! Mon Dieu ! je sais bien que les jeunes filles pâlissent et rougissent pour un rien. Mais Annie est très réservée, habituée à garder beaucoup pour elle. Je commence à la connaître assez pour mesurer ses émotions au peu qu'elle en trahit. Et je t'assure que cette fois elle ne cachait pas son trouble.

Michel vibrait encore de son entretien avec Peyraud, dont il se mit inconsciemment à rattacher les conclusions aux paroles de Blanche. Il se leva, se promena un moment de long en large et finit par s'arrêter devant sa femme en s'écriant, avec une sorte de violence irritée :

— Mais c'est impossible !.. Tu ne connais pas M. de Saint-Brun : il est impeccable et intraitable. C'est à la fois un imbécile et un caractère : une combinaison plus fréquente qu'on ne le croirait. Ajoute qu'il est d'Annecy, que nous y avons été en compétition, il y a quelques années, que je l'ai battu, puis qu'il m'a succédé à la chambre, où il joue le rôle d'une borne intransigeante... Tout hérissé d'orgueil nobiliaire, tout farci de préjugés... Jamais il ne consentirait à un mariage qui serait à ses yeux une mésalliance et pis que cela...

Blanche écoutait pensivement :

— Je conviens, dit-elle d'un ton posé, qu'il y a bien des obstacles et qu'il y aura bien des difficultés. Mais pourquoi ces difficultés ne s'aplaniraient-elles pas, à la fin?.. L'orgueil nobiliaire n'est plus guère de notre temps, et l'amour, je crois, peut en avoir raison.

— L'orgueil nobiliaire ne serait pas le seul obstacle, dit Michel en hésitant, ni peut-être le plus grave : il y a... le reste, enfin, notre passé, notre situation... M. de Saint-Brun n'est pas homme à nous comprendre...

— Notre passé! murmura Blanche... Qu'est-ce qu'on ne finit pas par oublier?.. Dix ans sont un long morceau de la vie... Quant à notre situation...

Elle se troublait, elle dut faire effort pour continuer :

— Notre situation, comme je te l'ai déjà dit, n'est plus tout à fait ce qu'elle était... l'an dernier, par exemple... Nous pouvons lui enlever ses derniers vestiges d'irrégularité...

Elle s'arrêta pour reprendre, plus vite, presque suppliante :

— Je sais que tu n'es pas décidé, que tu as des hésitations, des scrupules... Mais est-ce que ce qui se passe ne va pas lever tes derniers doutes?

Comme Michel ne répondait pas, elle continua :

— Alors, si ces deux jeunes gens s'aiment autant que je le crois, pourquoi ce terrible homme ne finirait-il pas par céder? Il n'a qu'un fils : il doit l'adorer, il sera faible, il craindra de le désespérer... Quelque tenace qu'il soit, après tout, le passé est passé...

Michel murmura sourdement :

— C'est vrai. Mais il y a l'avenir...

Blanche leva sur lui un regard effrayé :

— L'avenir?.. répéta-t-elle.

Alors, Teissier interrompit sa marche agitée, s'assit vis-à-vis d'elle et lui dit lentement, d'une voix calme, en mesurant ses mots :

— Oui, l'avenir... Tu l'as dit toi-même, notre situation n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier : je crois qu'elle est plus profondément changée encore que tu ne le penses... Tu ne vois qu'une chose : que nous sommes libres, si nous le désirions, de nous mettre en règle avec l'Église, et, par conséquent, avec le monde ; et tu t'imagines que, cet acte une fois accompli, nous rentrerons définitivement dans l'ordre qu'il nous a fallu rompre pour faire notre vie... C'est la seconde fois que tu soulèves cette question : discutons-la, je t'en prie, et prenons un parti. Certes, je suis prêt à te conduire à l'église, si tu le désires... J'entends si tu le désires pour toi-

même, pour la paix de ta conscience, non pour les autres et pour satisfaire à leurs usages... Mais il faut que tu le saches : ce serait là, de ma part, un acte d'abominable hypocrisie auquel je ne me résignerai que si tu l'exiges...

Il regarda Blanche, qui répondit faiblement :

— Je n'exige rien... Mais je ne comprends pas... Je voudrais comprendre...

— Eh bien, répondit-il, je vais tâcher de m'expliquer.

Et il continua en s'animant peu à peu :

— Vois-tu, je ne suis plus le même homme, je n'ai plus un trait commun avec celui que j'ai été... Je sens s'agiter en moi-même une autre âme, que je ne connaissais pas, que je ne soupçonnais pas, qui, ces jours-ci, se révèle à moi, telle qu'elle est, presque brusquement... Je suis un nouveau Michel Teissier, qui, sorti de son ornière, a marché longtemps sans se douter du chemin qu'il faisait et qui voit soudain s'élargir devant lui des horizons inconnus, qui l'attirent... La vie m'appelle et me reconquiert : une nouvelle vie, une seconde vie... Que sera-t-elle? Je l'ignore ; mais elle ne renouera pas avec celle que j'ai rompue, elle partira d'un autre point, elle suivra d'autres voies...

Blanche, à son tour, se leva ; et, debout, devant son mari :

— Mais *elles?* s'écria-t-elle passionnément. Ne sens-tu pas que tu dois penser à *elles* avant de penser à toi?.. Tu parles d'une nouvelle vie; ne comprends-tu pas que, si leur bonheur en dépend, il t'est interdit d'y songer?.. Est-ce que nous ne sommes plus d'accord?.. Est-ce que ce chemin que tu as fait en silence t'a éloigné de moi?.. Certes, je souffrais de te voir inactif, errant, sans but... Mais un but, nous en avons un depuis qu'*elles* sont près de nous, depuis qu'*elles* dépendent de nous et n'ont plus que nous... Nous leur devons le bonheur... Nous leur devons de nous oublier pour *elles*...

Michel eut un geste d'impatience :

— Vous autres femmes, dit-il, vous ne pensez jamais qu'aux petites choses...

Puis, se reprenant :

— Voyons, Blanche, je t'en supplie, tâchons de nous comprendre!.. Je te dis qu'en ce moment même j'entrevois la possibilité de recommencer ma vie, ma vie d'homme, de l'établir sur un nouvel équilibre et d'en faire une belle vie : car je suis encore jeune, je suis robuste, j'ai soif d'action et de mouvement, je suis las du fardeau de mon oisiveté... Et tu me réponds que c'est impossible à cause d'une idylle d'enfans!.. Est-ce qu'on aime à l'âge d'Annie?.. Non, non, l'amour, pour elle, n'est qu'une page de

roman rose qui se tournera d'elle-même sans laisser de souvenir... Et tu veux que, pour lui laisser le loisir de l'épeler à l'aise, je renonce à tout ce que je puis être encore!..

— Tout ce que tu peux être, dit Blanche. Je t'en supplie, explique-toi! Tu me parles en termes vagues d'un avenir mystérieux... Dis-moi ce qu'il est, ce que tu veux qu'il soit!.. Car je ne devine pas... Non, je ne devine pas quelle ambition peut te pousser à dire ce que tu viens de dire, à penser ce que tu as pensé!..

Michel garda le silence :

— Est-ce que tu me le cacherais? reprit Blanche avec fermeté.

— Depuis notre retour, répondit-il en hésitant, nous n'avons vu personne, ou presque... Nous ne savons rien de ce qui nous attend, nous sommes dans l'incertain... Il faut que tout cela s'éclaircisse... Tu me demandes ce que je veux? Eh bien, je ne puis pas encore te le dire. Mais je veux agir, je veux être, je veux vivre...

— Et, pour cela, s'il le faut, tu nous broieras le cœur...

Il dit très doucement :

— Je ne ferai souffrir personne pour moi...

Mais il ajouta aussitôt :

— Seulement je ne sacrifierai pas de grands intérêts à des songes d'enfant.

— Et c'est toi seul qui feras la balance... C'est bien... Va! suis ta nouvelle route... Tu m'as dit pourtant que, si je l'exigeais, tu me conduirais à l'église... Est-ce une promesse?..

Michel détourna la question :

— Réfléchis, répondit-il, et tu n'exigeras rien, car tu verras que j'ai raison.

Puis, changeant de ton :

— A propos, est-ce qu'il reviendra, ce jeune homme?

— Il en a demandé la permission.

— Tu la lui as accordée?

— Oui.

— C'est bien. Je le recevrai.

ÉDOUARD ROD.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

FRAGMENS DES MÉMOIRES

DU

CHANCELIER PASQUIER (1)

LA CONSPIRATION MALET (2).

Cependant, toutes les correspondances particulières qui arrivaient de l'armée augmentaient l'impression, si vive déjà, que l'on

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

(2) Nous empruntons ce fragment d'histoire, — et presque d'autobiographie, pourrait-on dire, — au second volume des *Mémoires du Chancelier Pasquier*, qui paraîtra dans quelques semaines à la librairie Plon. — Dans les pages qui précèdent, le chancelier, qui n'était pas alors chancelier, mais préfet de police, vient de retracer à grands traits l'espèce d'inquiétude, avant-courrière d'un désastre épique, avec laquelle on suivait de Paris les péripéties de la campagne de Russie. La nouvelle de la bataille de la Moskowa, bien loin de remettre le calme dans les esprits, avait plutôt redoublé l'anxiété générale. On n'ignorait pas « que la victoire n'avait pu être achetée qu'au prix des plus grands, des plus douloureux sacrifices. » On se répétait que, depuis que Napoléon avait passé le Niémen, « sa belle cavalerie, » forte au départ « de quatre-vingt-dix mille hommes » n'en comptait plus qu'à peine « vingt-cinq mille de montés. » Enfin, on n'allait pas tarder à savoir que l'incendie de Moscou, en anéantissant « une grande partie des ressources qui s'y devaient trouver, » avait détruit les

ressentait à Paris. Je me souviens d'une lettre de M. Baraguey d'Hilliers adressée à M. de La Valette ; les plus grands malheurs y étaient prédits. Placé sur les derrières de l'armée, M. Baraguey d'Hilliers voyait les difficultés qui s'accumulaient autour de lui ; il prévoyait que bientôt les communications qu'il était chargé d'assurer seraient interceptées. Il n'y avait qu'un seul homme dont la confiance inébranlable cherchât à se rendre communicative, dont les lettres annonçassent toujours les plus heureux résultats. M. de Bassano, établi à Wilna avec quelques membres du corps diplomatique, repoussait tout ce qui pouvait faire douter du succès final; ce n'était pas chez lui indifférence pour les souffrances dont il était témoin, car il était bon et humain; tous les sentimens généreux trouvaient accès dans son âme ; mais M. de Bassano était possédé d'une telle admiration pour Napoléon, d'un désir si ardent de voir réussir ses projets, que tout cédait en lui au besoin de concourir à ce succès, à lui en fournir les moyens.

Il était impossible que l'inquiétude, qui gagnait à Paris les hommes les plus dévoués au gouvernement impérial, ne fît pas naître chez ceux qui avaient pour lui des sentimens hostiles l'espoir de le renverser. A la fin d'octobre nous en eûmes la preuve. Une conspiration éclata, dans des circonstances fort extraordinaires, qui méritent d'être racontées. Presque toutes les relations qui en ont été publiées sont plus ou moins mensongères : je veux parler de la conspiration Malet.

Le général Malet n'était plus un jeune homme; il avait fait ses premières armes dans les mousquetaires et avait quitté le service, lors de la dissolution de ce corps, avec le brevet de capitaine. Patriote très chaud, au commencement de la révolution, il était rentré dans l'armée en 1792 ; en 1799, il était général de brigade. Son républicanisme fort ardent, qu'aucune des horreurs de la révolution n'avait ébranlé (il était de ceux, en très petit nombre, qu'on qualifiait, dans l'armée, de terroristes), lui avait fait voir avec un grand déplaisir l'élévation du général Bonaparte au consulat; il avait été l'un des généraux qui, lors du concordat avec le pape, étaient entrés dans un complot qui avait donné assez d'inquiétude au premier consul. Cependant, en 1805, il avait été encore employé en Italie et avait même eu le commandement de la ville de Pavie. Il cessa d'être employé dans les premiers jours de l'empire et vint

dernières espérances de l'empereur. C'est dans ces circonstances qu'éclata la conspiration Malet, sur laquelle on a déjà beaucoup écrit, et des choses fort intéressantes (voyez dans la *Revue* du 1er février 1879, notamment, une étude d'Albert Duruy, *la Conspiration du général Malet*), mais rien, et pour cause, dont la véracité soit comparable à celle du récit du chancelier Pasquier.

s'établir à Paris, où il forma des liaisons avec des hommes exaltés, toujours occupés à tramer quelques complots contre l'empereur. Parmi eux se trouvait le général Servan, l'ancien ministre de la guerre, et un sieur Jacquemont, membre du tribunal. Servan vint à mourir au moment où la police commençait à se méfier de lui; Jacquemont seul fut arrêté, mais on trouva dans les papiers du général Servan le plan très détaillé de l'organisation d'un gouvernement provisoire, dans le cas où on réussirait à se défaire de Napoléon. La police découvrait en même temps une association secrète formée dans le dessein d'agir sur l'armée. Le plus capable et le plus audacieux des fondateurs de cette association, dont les membres se donnaient le nom de *Philadelphes*, était un nommé Bazin, originaire du Mans. Il avait, dans les plus mauvais jours, épouvanté le département de la Sarthe par la rédaction d'un journal très violent; c'était lui qui le premier avait conçu, en 1799, l'idée de la loi des otages. La crainte des vengeances du parti chouan avait, depuis, décidé M. Bazin à s'éloigner du Mans et à se réfugier à Paris.

Après beaucoup d'interrogatoires, de recherches et de perquisitions, on ne trouva pas de preuves suffisantes, ni contre Bazin, ni contre Jacquemont; personne ne fut mis en jugement; on se borna donc à détenir comme prisonniers d'État tous ceux sur qui on avait mis la main. Le général Malet, également compromis dans l'une et l'autre affaire, fut du nombre des détenus. Ceux-ci restèrent presque tous dans les prisons de Paris, probablement parce que M. Dubois, ne renonçant pas à l'espérance que de nouvelles investigations seraient plus fructueuses, préférait garder les prévenus sous sa main. Le général Malet obtint assez promptement d'être transféré de la prison de la Force, dans une maison de santé, au faubourg Saint-Antoine. Il avait eu avec M. Fouché, dans le cours de sa vie révolutionnaire, des rapports qui lui donnèrent quelques droits à un souvenir bienveillant; il lui dut cet allégement, considéré presque toujours comme un acheminement vers une liberté qui ne se fit pas longtemps attendre. Dans la réalité, l'homme qui était détenu dans une maison de santé ne devait être considéré que comme un prisonnier sur parole; rien ne lui était plus aisé que de s'évader; il n'y avait là ni gardien, ni guichet, ni grille, ni verrou. Le propriétaire de l'établissement était seul responsable des individus qui lui étaient confiés et n'avait pour les surveiller que des domestiques, chargés en même temps de les servir. On recevait, dans ces maisons, toutes les visites des personnes que les détenus jugeaient à propos de voir, avec lesquelles ils passaient, sans nulle gêne, la plus grande partie de la journée; les communications entre le dedans et le dehors ne souffraient donc aucune difficulté.

Lorsque le général Malet entra dans la maison de santé du faubourg Saint-Antoine, il y trouva MM. de Polignac, Berthier de Sauvigny, l'abbé Lafon et M. de Puyvert : ces cinq personnes étaient toutes détenues pour fait de complot royaliste. MM. de Polignac avaient dû leur sortie de Vincennes à l'intérêt que leur portait la duchesse de Rovigo. Elle était un peu leur parente ; fort liée de plus avec la femme de l'aîné de ces messieurs, elle avait décidé son mari à obtenir de l'empereur cet adoucissement à leur longue captivité. J'avais rendu le même service à M. Berthier de Sauvigny, beau-frère de mon frère. Les projets de conspiration insensés qui avaient attiré sur lui cette rigueur n'étaient pas de nature à le faire considérer comme très redoutable. On ne pouvait pas en dire autant de l'abbé Lafon. Né dans le département de la Gironde, il s'était signalé, dès 1795, par la part très active qu'il avait prise à toutes les tentatives ayant pour but de rétablir l'ancienne monarchie ; promoteur de la chouannerie, plus récemment, lors de l'occupation des États de l'Église par les troupes françaises, il avait travaillé à répandre les protestations du pape, et la bulle d'excommunication que Sa Sainteté avait jugé à propos de fulminer. Cette dernière entreprise l'avait fait arrêter à Bordeaux, envoyer à Paris, puis enfermer à la Force, avec le général Malet. L'intérêt qu'il avait su inspirer, par une maladie feinte ou véritable, avait motivé son transfèrement dans cette maison de santé, où se trouvait M. de Puyvert, détenu depuis neuf ans. Royaliste non moins dévoué que M. Lafon, le marquis de Puyvert avait participé, comme investi des pouvoirs du roi, à tous les mouvemens tentés pour la cause royale dans le midi de la France.

Voilà donc la société au milieu de laquelle le général Malet se trouva jeté en sortant de la Force. Elle semblait devoir peu convenir à ses habitudes, à ses opinions et aux souvenirs de sa vie passée. Mais un malheur semblable, surtout une haine commune, rapprochent facilement les hommes ; on ne discute pas les motifs de la vengeance, dont le besoin vous dévore, quand on est d'accord sur le mal qu'on souhaite à son ennemi ! Une certaine intelligence ne tarda pas à s'établir entre le général et ses nouveaux compagnons d'infortune. Cependant la véhémence de son caractère, l'audace de ses procédés révolutionnaires, durent étonner, jusqu'à un certain point, des hommes qui n'avaient pas comme lui joué un rôle actif dans les scènes de 1793 et de 1794. L'abbé Lafon paraît avoir été de force à se tenir constamment à sa hauteur. Si même on ajoutait foi aux récits qui ont été publiés par lui, il faudrait admettre qu'il a puissamment contribué à attiser le feu dont cette âme ardente était dévorée.

Lorsque les événemens de la campagne de Russie commencèrent à produire l'impression générale dont j'ai tâché de rendre compte, Malet crut que la chute de Napoléon, non-seulement pouvait, mais devait être immédiate. Il se persuada qu'elle serait facilement décidée par le plus léger effort, surtout si cet effort était tenté dans la capitale. Ce fut sur cette idée qu'il bâtit son plan. M. Lafon a affirmé que ce plan avait été connu des royalistes qui partageaient la réclusion du général. Il faut observer que M. Berthier n'en faisait déjà plus partie; j'avais obtenu sa liberté définitive dans le même conseil où la permission de passer en Amérique avait été accordée au général Lahorie. il avait été seulement astreint à se retirer chez une de ses sœurs, en Languedoc. Quant à M. de Puyvert, dont les paroles méritent d'être crues, il a affirmé qu'il n'avait absolument rien su. Restent MM. de Polignac. M. Lafon prétend qu'ils furent effrayés des conséquences de l'entreprise; il attribue à la crainte de se voir compromis par une habitation commune avec le général, la demande qu'ils formèrent alors d'être transférés dans une autre maison de santé, située faubourg Saint-Jacques. La coïncidence de cette démarche avec l'événement donne quelque force à cette assertion.

Quand le complot éclata, il n'y avait plus dans la maison de santé du faubourg Saint-Antoine que le général Malet, M. de Puyvert et l'abbé Lafon ; M. de Puyvert n'a pris aucune part à l'action, elle appartient donc tout entière au général et à l'abbé. Persuadés l'un et l'autre que les conspirations échouent presque toujours par l'indiscrétion ou la trahison des individus trop nombreux qu'on se croit obligé de mettre dans la confidence, ils résolurent de renfermer le plus possible leur secret, mettant l'espoir du succès dans la surprise qu'ils causeraient à ceux dont ils comptaient se servir, comme à ceux qu'ils devaient attaquer. M. Lafon, dans son récit, prétend qu'il avait de nombreux correspondans, que des intelligences étaient ménagées avec beaucoup de militaires, que tout enfin avait été disposé par ses soins pour un soulèvement à Paris et dans les provinces. Je donnerai plus tard une preuve qui me semble irrécusable de la fausseté de cette assertion.

Les moyens employés par eux furent aussi simples que téméraires. Profiter de la nuit pour se présenter à la porte de deux casernes, annoncer la mort de Napoléon, donner lecture d'un sénatus-consulte supposé, qui abroge le gouvernement impérial, qui établit un gouvernement provisoire et investit le général Malet de tous les pouvoirs nécessaires pour commander la force armée, la requérir, la commander comme il conviendra ; avoir ainsi à sa disposition une cohorte et un bataillon d'un régiment; conduire

et envoyer les détachemens de ces deux corps sur les points les plus importans à occuper, s'en servir pour arrêter les fonctionnaires publics dont la résistance est le plus à craindre; cela fait, publier et proclamer par toute la ville le prétendu sénatus-consulte; appeler à soi les mécontens de toutes les couleurs, de tous les partis; assembler à l'Hôtel de Ville les plus importans d'entre eux; en former un gouvernement provisoire avec lequel ils se flattent de vaincre toutes les résistances, d'entraîner l'obéissance et l'assentiment de la France entière: tel est l'ensemble des opérations que le général Malet et M. Lafon vont tenter, en sortant, le 23 octobre, à huit heures du soir, de la maison de santé.

Leur départ ne souffrit aucune difficulté. Ils se transportèrent d'abord près de la place Royale, rue Saint-Gilles, où ils s'étaient assurés d'une chambre qu'occupait un prêtre espagnol. Il paraît sûr que, déjà dans la nuit du dimanche précédent, ils s'étaient rendus dans ce même lieu, mais qu'ayant attendu trop longtemps un des individus dont la coopération leur était nécessaire, ils avaient pris le parti de rentrer dans la maison de santé. Je crois même que le maître de cette maison avait donné avis au ministre de la police de cette première sortie; on y avait fait peu d'attention, dans la pensée, sans doute, que l'escapade avait eu lieu pour quelque partie de plaisir sur laquelle il valait mieux fermer les yeux. L'asile momentané de la rue Saint-Gilles leur avait été procuré par les soins d'un jeune homme nommé Boutreux, qui venait souvent visiter M. Lafon et le général Malet. Il était natif d'Angers, licencié en droit; on a lieu de penser qu'il avait fait partie de la société des Philadelphes. Les deux conspirateurs s'étaient décidés à le mettre dans leur confidence, ne pouvant se passer d'un complice en état de leur trouver un lieu dans lequel ils pourraient rédiger en sûreté les pièces nécessaires et où le général Malet revêtirait son uniforme. Ce fut Boutreux, en effet, qui reçut, dans l'appartement du prêtre espagnol, les deux conjurés, auxquels vint se joindre aussitôt un caporal du 1er bataillon d'un régiment de la garde de Paris, nommé Rateau. C'était lui qui s'était fait attendre le dimanche précédent; il avait été séduit par le général Malet, dans la maison de santé, où il venait assez souvent rendre visite à un de ses parens. Il devait apporter et apporta, en effet, le mot d'ordre. Ces deux individus, avec le prêtre espagnol, sont les seuls qui aient été notoirement mis à l'avance dans le secret de la conspiration. Les pièces à rédiger et à copier consistaient dans le sénatus-consulte supposé, dans la proclamation de ce sénatus-consulte et dans un ordre du jour daté du 23 ou 24 octobre, signé Malet, plus deux lettres contenant des instructions très détaillées

sur la distribution et l'emploi des troupes; l'une était adressée au sieur Soulier, commandant la 10e cohorte, l'autre au sieur Rouff, commandant le 2e bataillon de la garde de Paris. La lettre au sieur Soulier annonçait sa promotion au grade de général de brigade et était accompagnée d'un bon de 100,000 francs, sur lequel devait être pris le paiement d'une haute solde aux soldats et de doubles appointemens aux officiers. Le général Malet, signataire de ces deux lettres, était censé les remettre à un général Lamotte, qui devait prendre le commandement des troupes et pourvoir à l'exécution de tous les ordres. Mais, en réalité, il n'y avait point de général Lamotte; il se chargeait lui-même de porter ses dépêches. Le temps de faire toutes ces écritures, bien qu'elles fussent grossièrement fabriquées, prit une grande partie de la nuit. Une pluie abondante était survenue, rendant la marche des conjurés fort pénible; la caserne de Popincourt, où se trouvait la 10e cohorte, était assez loin de la rue Saint-Gilles; il était trois heures et demie lorsque Malet s'y présenta, accompagné de Rateau, qui remplissait auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp. Le chef de la cohorte, Soulier, était dans son lit avec la fièvre. La nouvelle de la mort de l'empereur, jointe à son indisposition, bouleversa ses facultés; il crut sans hésiter et sans vérification tout ce qui lui fut dit, ordonna de faire lecture du sénatus-consulte et de la proclamation, puis mit les troupes à la disposition du général. Le même succès attendait celui-ci à la caserne des Minimes, où se trouvait un bataillon de la garde de Paris, composé de six compagnies. Le colonel du régiment, nommé Rabbe, auquel on alla porter la nouvelle, ne fut pas moins crédule que le chef de la cohorte et envoya l'ordre d'obéir à toutes les réquisitions qui seraient faites. D'après ces réquisitions, les six compagnies devaient s'acheminer entre cinq et six heures du matin pour occuper la barriere Saint-Martin, la barrière de Vincennes, la préfecture de police, le quai Voltaire, la place de Grève et la place Royale, chacun de ces postes devant être occupé par une compagnie. Malet disposait donc de 1,200 soldats environ. Il avait réservé ceux de la cohorte pour soutenir et exécuter les coups de main auxquels il attachait le plus d'importance. Mais il lui fallait, pour diriger et faire servir utilement ses soldats, des hommes de résolution, en état de les bien commander; or la prison de la Force renfermait deux généraux dont les sentimens bien connus lui promettaient une vigoureuse coopération. Cette prison se trouvait sur son chemin, en avançant dans la ville; il résolut de les aller délivrer; il se servit, auprès d'eux, du sénatus-consulte et leur confirma la nouvelle de la mort de l'empereur, toujours avec le même succès. Cependant beaucoup

de temps était déjà perdu ; il ne fallait plus compter sur les avantages de la nuit. Il était six heures et demie lorsqu'il se présenta à la Force, suivi d'une partie de la cohorte ; le reste marchait pour s'emparer de l'Hôtel de Ville. Le concierge de la prison, voyant une troupe militaire en bon ordre, commandée par un général en uniforme, n'éleva pas le moindre doute sur la légalité de sa mission et s'empressa de lui obéir.

Les généraux Lahorie et Guidal furent donc mis en liberté, ainsi qu'un sieur Boccheiampe, Corse de naissance, assez récemment amené à Paris, de Parme, où il avait été prisonnier d'État pendant de longues années ; le malheureux avait lui même sollicité cette translation comme un moyen de faire mieux entendre sa justification, d'obtenir enfin sa liberté.

Le général Guidal, d'un caractère très violent, après plusieurs démêlés avec différens ministres de la guerre, avait été réformé, pour ses sentimens de haine contre Napoléon. Des propos menaçans, qu'il s'était permis depuis, en maintes occasions, avaient motivé la détention qu'il subissait. Malet l'avait connu pendant son séjour à la Force. Lahorie se fit attendre ; il était couché lorsqu'il fut averti, et mit assez de temps à se lever. Il ne paraît pas cependant qu'il eût conçu le moindre doute sur la vérité des faits qui lui étaient annoncés. A sa sortie de prison, il reçut le commandement d'un peloton avec l'ordre de se transporter à la préfecture de police, d'y arrêter le préfet, d'y installer à sa place le sieur Boutreux, qui se joignit à lui, revêtu d'une écharpe. Cette expédition faite, il devait continuer sa route jusqu'au ministère de la police, arrêter le ministre et le remplacer dans ses fonctions. Guidal et Boccheiampe eurent aussi chacun le commandement d'un peloton, avec mission d'appuyer, si besoin était, les opérations de Lahorie, avec instruction de se conformer dans tous les cas aux ordres qu'ils en recevraient. Malet, de son côté, se dirigea avec cent cinquante hommes, sur l'état-major de la division militaire, place Vendôme.

Il était plus de 7 heures quand Lahorie arriva à la préfecture de police. Je venais de quitter mon lit, lorsque j'entendis une grande rumeur dans les pièces qui précédaient ma chambre à coucher. Mon valet de chambre sortit pour en savoir la cause. Voyant une troupe armée, il chercha à l'arrêter, et défendit avec un admirable dévoûment la porte de ma chambre ; il fut jeté de côté, blessé à la jambe d'un coup de baïonnette. Je cherchais à gagner l'escalier qui donnait sur le jardin, lorsque je fus assailli par une troupe de soldats, conduits par un officier, qui me fit rentrer dans mon appartement, sans souffrir que ses gens exerçassent sur moi aucune violence. Cet officier, que je ne reconnus pas, était enveloppé d'un manteau ; le

trait caractéristique de sa figure, son front découvert, était caché par un grand chapeau. C'était le général Lahorie. Il m'annonça la mort de l'empereur, tué sous les murs de Moscou; me signifia le prétendu sénatus-consulte, mais sans me permettre de le lire. Il me dit encore que le citoyen Boutreux, qui l'accompagnait, allait prendre mes fonctions, puis me consigna dans ma chambre, sous la garde de deux fusiliers. Il partit, laissant garnison dans l'hôtel, dont le poste n'était occupé que par quelques invalides.

Arrivé au ministère de la police, la scène fut beaucoup plus vive. Le duc de Rovigo, comme moi pris à l'improviste, courut beaucoup plus de dangers. Le général Guidal nourrissait une haine particulière contre lui et aurait volontiers profité de l'occasion pour s'en défaire; il avait trouvé dans quelques-uns des soldats qu'il conduisait des dispositions semblables. Le général Malet avait donné les instructions les plus violentes; on peut juger de ce qu'il attendait de ses lieutenans par ce qu'il a fait lui-même. Il avait agi habilement en entraînant cette troupe, composée d'hommes arrachés à leurs foyers, lorsqu'ils se croyaient depuis longtemps à l'abri des réquisitions, et disposés à se montrer hostiles au gouvernement impérial. Ils étaient commandés par des officiers, presque tous usés par l'âge et les fatigues, plus que d'autres faciles à tromper. Les soldats qui suivaient le général Guidal envahirent la chambre du ministre de la police; il fallut, pour le protéger, toute la fermeté du général Lahorie. Le profond ressentiment dont il devait être animé contre le duc de Rovigo céda dans cette occasion à la générosité naturelle de son caractère : il usa du pouvoir dont il était revêtu pour empêcher qu'on ne lui fît aucun mal, mais ne trouva, ainsi qu'il l'a déclaré ensuite, d'autre moyen de lui sauver la vie qu'en le faisant emprisonner. « Rassure-toi, avait-il dit à Savary, tu es tombé dans des mains généreuses, tu ne périras pas. »

Le duc de Rovigo fut conduit à la Force, dans une voiture de place, par le général Guidal. Lahorie signa, comme ministre de la police, l'ordre de sa détention; il n'a pris cette qualité que dans cet acte, pour sauver la vie à Rovigo, a-t-il dit, et n'en a, en aucune façon, exercé les fonctions. Sur ce point, son assertion manque de vérité; car il fit demander, immédiatement après son installation dans l'hôtel, un tailleur auquel il commanda un habit de ministre, puis monta dans la voiture de son prédécesseur, se fit mener à l'Hôtel de Ville, où il fut introduit comme ministre de la police.

Pendant que ces choses se passaient au ministère, j'étais demeuré dans ma chambre à coucher. J'achevais ma toilette entre mes deux fusiliers; puis, désireux de savoir ce qui se passait, je demandai à parler au citoyen Boutreux. Il vint, et eut la simplicité de me mon-

trer le sénatus-consulte et la proclamation. Il ne me fut pas difficile de juger, à la première vue, que ces pièces étaient apocryphes, fabriquées par des gens qui ne connaissaient pas les formes usitées. Je me bornai à lui dire que la mort de l'empereur m'étonnait beaucoup, parce que j'avais vu la veille des dépêches apportées par une estafette venue très vite et que, selon ses dépêches, il se portait bien. Peu de minutes après, Mme Pasquier et mon beau-frère ayant pénétré jusqu'à moi, je leur dis que tout ce qui se passait était fondé sur une grossière imposture, qui ne tarderait pas à être reconnue.

Je raisonnais sur l'issue probable de cette échauffourée, lorsque je vis entrer un sous-lieutenant de la cohorte ; j'ai su depuis qu'il se nommait Lefèvre. Il était porteur d'un ordre de Lahorie, ministre de la police, et me signifia qu'il allait me conduire à la Force. Je montai donc à côté du sous-lieutenant dans un cabriolet de place entouré par une douzaine de soldats ; à moitié chemin, remarquant que l'escorte était peu considérable, j'eus l'idée qu'il serait peut-être possible de faire entendre raison à l'officier qui me conduisait. Je pris le parti de lui dire qu'il était dupe d'une grossière imposture, qu'il ne savait pas sans doute les conséquences de sa participation à une affaire fort coupable, qu'il pouvait y perdre la vie ; je lui déclarai que l'empereur n'était pas mort, que le sénatus-consulte en vertu duquel il agissait était faux. Il fut d'abord étonné ; pensant ensuite que ce langage était une ruse de ma part, ou peut-être ayant peur des soldats qui nous accompagnaient, il ordonna à l'escorte de doubler le pas et au conducteur du cabriolet d'aller plus vite.

Nous arrivâmes à la Force. Mon sous-lieutenant se hâta de me mettre entre les mains du concierge, nommé Lebeau ; c'était un fort honnête homme, fils d'un concierge, qui, dans le temps de la Terreur, s'était signalé par les courageux services qu'il avait rendus aux malheureux détenus. Il me devait sa place. Aussitôt que les portes furent fermées, il se mit à ma disposition ; j'appris de lui ce qui s'était passé le matin dans la prison, lorsque Lahorie, Guidal et Boccheiampe avaient été mis en liberté ; il me dit comment le duc de Rovigo venait de lui être amené, que le général Guidal avait pris, en se retirant, la précaution de confier la garde du poste extérieur à des soldats tirés de la cohorte dont il disposait. Enfin je fus informé que M. Desmarets, conduit aussi par un officier, était arrivé peu après le ministre et avait aussi été constitué prisonnier. Après quelques minutes de réflexion sur le meilleur parti à prendre, sur les premières démarches à faire, je chargeai la femme du concierge d'aller vérifier si une issue de la prison, donnant sur une autre rue que celle de l'entrée principale, était

aussi gardée par la cohorte ; j'attendais son retour, quand je vis entrer dans le greffe M. Saulnier, secrétaire-général du ministre de la police, et l'adjudant de place Laborde. Ils me dirent que tout était terminé, que le général Malet et Lahorie étaient arrêtés, qu'ils n'avaient pas perdu une minute pour venir me délivrer, ainsi que le duc de Rovigo.

Nous sortîmes ensemble : le duc de Rovigo monta avec moi dans la voiture de M. Saulnier, qui nous conduisit à l'hôtel du ministère. Je n'ai donc guère passé plus d'un quart d'heure à la Force. Je n'ai pas quitté le greffe ; mais la scène avait cependant été rude ; je ne prétends pas nier que mon émotion n'ait été vive, que je n'aie pas passé ce qu'on appelle un mauvais quart d'heure. C'est ici le lieu de dire que dans le trajet de la préfecture à la Force je n'avais aperçu sur la route aucun mouvement, aucun rassemblement. Toute la ville paraissait dans l'ignorance la plus profonde de ce qui se passait. Quelques habitans du quartier qui me reconnurent dans le cabriolet, entouré de mon escorte, s'arrêtèrent avec les marques du plus grand étonnement. Le ministre de la police avait été encore moins remarqué. Il n'y a donc rien de plus mensonger que les assertions contenues dans l'écrit de M. Lafon sur l'indignation qui éclata, dit-il, contre nous, au moment où on nous emmenait, sur les menaces de jeter le ministre dans la rivière. A notre retour, nous trouvâmes un assez grand nombre de personnes assemblées sur la place de Grève ; il y en avait beaucoup plus sur le Pont-Neuf, sur les quais, en face du ministère de la police et de la préfecture de police ; déjà on savait l'arrestation du général Malet, on s'entretenait par conséquent de son entreprise comme d'une odieuse folie.

Voici maintenant ce qui avait précipité le dénoûment.

Malet, arrivé à la place Vendôme, s'était porté au logement du général Hulin, commandant la division. Laissant son escorte à la porte, il était monté à l'appartement du général, accompagné de deux ou trois officiers ou sous-officiers. Il avait annoncé au général la mort de l'empereur ; mais ayant remarqué peu de crédulité sur sa figure, il l'avait engagé à passer dans un cabinet voisin pour prendre lecture des pièces qu'il allait lui communiquer. Aussitôt entré dans le cabinet, pendant que le général Hulin jetait les yeux sur le sénatus-consulte, Malet lui tira dans la tête un coup de pistolet qui lui fit perdre connaissance. Ce crime consommé, le général Malet se hâta de reprendre le commandement de sa troupe, dont une partie s'était emparée de la porte de l'état-major, situé à l'extrémité de la place ; mais de là on avait pu voir un mouvement anormal chez le général Hulin, et on était sur ses gardes.

Cependant Malet pénétra encore jusqu'au cabinet du général Doucet, adjudant-général, chef d'état-major; celui-ci lisait le sénatus consulte, que venait de lui remettre le commandant du détachement qui avait pris les devans. M. Doucet s'était aperçu de la fausseté de la pièce. Comme il se récriait sur cette indignité, Malet se préparait à lui faire subir le même sort qu'au général Hulin, lorsque l'adjudant Laborde, qui le suivait de près, le voyant porter la main sur un pistolet, se jeta sur lui et l'arrêta, en appelant à son secours les soldats du poste préposés à la garde de l'hôtel. Ceux de la cohorte ne surent pas plus tôt ce qui venait de se passer, qu'ils se hâtèrent de se ranger sous les ordres du général Doucet et de l'adjudant Laborde, auxquels ils avaient l'habitude d'obéir.

M. Saulnier ayant appris l'enlèvement du duc de Rovigo, s'était transporté chez M. Réal, qui avait couru chez l'archichancelier, puis chez le ministre de la guerre, et de là enfin à l'école militaire, requérir le général Deriot, commandant la garde impériale, de faire avancer au plus vite des détachemens en nombre suffisant pour rétablir le bon ordre. M. Saulnier, de son côté, s'était fait mener chez le général Hulin; il y était arrivé quelques instans après le coup de pistolet que lui avait tiré Malet, et l'avait trouvé dans son lit. Le ministre de la guerre, déjà informé de l'arrestation de Malet, avait donné les ordres nécessaires pour faire rentrer dans les casernes les troupes qui avaient été séduites.

Ainsi, pour le général Malet, tout était terminé après quatre ou cinq heures de succès.

Malet avait cru que ses ordres, envoyés de l'état-major général à tous les corps de troupes dans l'étendue de la division, ne pourraient pas manquer d'entraîner leur complète obéissance, puisqu'ils leur apparaîtraient sous la forme accoutumée, puisqu'ils leur seraient transmis par les voies ordinaires. Malgré ce que l'audace d'une telle conception peut avoir de saisissant, il est impossible de ne pas la regarder comme un acte de folie. Il eût fallu tuer le ministre de la guerre et son état-major, gagner, désarmer ou détruire le général et les officiers supérieurs auxquels appartenait le commandement de la portion de la garde que l'empereur n'avait pas près de lui et qui se trouvait à Paris et à Saint-Cloud. Or, il n'était pas permis d'ignorer que la garde n'était pas sous les ordres de l'état-major de la division. Son dévoûment à l'empereur, à l'impératrice, au roi de Rome était connu; elle était casernée en grande partie hors de la ville, à l'ecole militaire, à Courbevoie; ses chefs auraient, par conséquent, été avertis à temps, ils avaient 4,000 à 5,000 hommes.

La conduite de l'adjudant Laborde, en cette occasion, fut des plus vigoureuses. En quittant la place Vendôme, où il avait arrêté le général Malet, il courut au ministère de la police, mit la main sur Lahorie, déjà établi dans le cabinet du ministre, mais assez inquiet. Il était impossible qu'il ne se fût pas douté que le général Malet avait abusé de sa crédulité. Confiant dans sa parole, il avait été chercher, à l'Hôtel de Ville, le gouvernement établi par le sénatus-consulte ; son étonnement fut extrême de n'y trouver que deux compagnies de la 10e cohorte, envoyées par Malet pour en prendre possession. Personne ne pouvant lui donner le moindre renseignement sur le prétendu gouvernement provisoire, il avait pris le parti de revenir au ministère. Étonné de la tranquillité qui régnait dans toute la ville, où nul ne paraissait instruit d'un événement aussi grand que la mort de l'empereur et le renversement de son gouvernement, il était plongé dans ses réflexions lorsque parut Laborde qui le fit prisonnier. C'était après cette expédition et sur les ordres du ministre de la guerre, que Laborde était venu à la Force, accompagné de M. Saulnier, et nous avait délivrés.

En arrivant sur le quai, nous rencontrâmes la tête d'une colonne de grenadiers de la garde impériale qui vint, rangée devant le ministère, attendre des ordres ; sa présence seule était une suffisante garantie que la tranquillité ne serait pas troublée. On crut donc que tout était fini, ce fut alors cependant que je courus personnellement le plus grand danger.

Ma présence à la préfecture de police devant être nécessaire, je me hâtai d'y retourner. Je commis l'imprudence d'y aller à pied, sans escorte. Pendant mon absence, les soldats de la cohorte, restés en possession de l'hôtel, ayant été rejoindre la compagnie dont ils faisaient partie, avaient été remplacés par la compagnie du bataillon de la garde de Paris auquel Malet avait assigné cette destination. Celle-ci était commandée par le lieutenant Beaumont.

Arrivé à l'entrée de l'hôtel, voyant la cour remplie de soldats, j'appelai le commandant et lui signifiai qu'il eût à reconduire sa troupe à la caserne. Je crus que ma vue seule devait suffire pour lui apprendre que tout était changé ; les militaires, j'aurais dû le savoir, n'obéissent pas avec tant de facilité aux ordres d'un fonctionnaire civil. Le changement, si brusque d'ailleurs, ne fut pas admis par l'officier, qui, encouragé par un sergent qui paraissait fort animé, refusa tout à fait de se soumettre à mon injonction et cria à sa troupe de prendre les armes. Ce fut le signal d'une manifestation accompagnée de cris : « Il faut l'arrêter, il faut le tuer ! » Heureusement, j'étais encore auprès de la porte ; je me rejetai au milieu de la foule de curieux qui s'y pressait et remontai la petite

rue de Jérusalem, dans l'intention de gagner le quai. Les soldats se mirent à me poursuivre, baïonnette en avant, et je n'eus d'autre ressource que de me réfugier dans une boutique, à l'extrémité de la rue. Ils voulurent briser la porte, mais les nombreux agens de la préfecture présens se jetèrent au-devant d'eux, leur persuadèrent de garder la porte, sans recourir à la violence, dont ils leur firent comprendre l'inutilité et le danger. Me voilà donc de nouveau prisonnier. Je restai près d'une heure ainsi bloqué. L'adjudant s'était présenté, muni des ordres du ministre de la guerre, qui enjoignait à la compagnie de rentrer à la caserne, mais son autorité avait été méconnue comme la mienne, on l'avait arrêté ; le tumulte ne prit fin que lorsqu'on apprit qu'un fort peloton de la garde impériale était en route pour la préfecture de police. Le lieutenant Beaumont prit alors le parti de se retirer avec sa compagnie et cessa ainsi une résistance qui ne lui en a pas moins coûté la vie.

Sur les ordres du général Malet, le chef de cohorte Soulier, parti pour occuper l'Hôtel de Ville, n'arriva qu'à sept heures et demie ; il fit stationner sa troupe sur la place, monta pour signifier au préfet les ordres dont il était chargé ; mais celui-ci avait couché à sa maison de campagne. Soulier ne put parler qu'à un des employés qui, sachant que le préfet devait être en route, envoya au-devant de lui pour hâter sa marche, et lui annoncer la mort de l'empereur par un petit mot au crayon : *Fuit imperator*. M. Frochot arriva à cheval à huit heures ; la nouvelle l'avait mis hors de lui, tout ce qu'on lui apprit augmenta son trouble : ainsi il sut que le ministre de la police était venu, sans savoir que ce ministre était Lahorie, que le duc de Rovigo était en prison. On lui parla d'un ordre pour arrêter un de ses employés nommé Lapierre qu'il aimait beaucoup. Enfin, il reçut la visite d'un médecin attaché au duc de Rovigo qui venait, de la part de la duchesse au désespoir, lui demander où était son mari. Ce désespoir, aux yeux de M. Frochot, était motivé par la mort de l'empereur ; il y vit une confirmation de la fatale nouvelle.

M. Frochot lut, dans les ordres que lui remettait le commandant de la cohorte, l'abolition du gouvernement impérial, l'établissement d'une commission provisoire de gouvernement, siégeant à l'Hôtel de Ville, et l'injonction, s'il en était besoin, de faire un appel au pays en sonnant le tocsin. Toutes ces mesures révolutionnaires achevèrent de le dérouter. « Eh bien, dit-il à Soulier, que voulez-vous ? Il vous faut un emplacement pour la commission, un autre pour l'état-major. Il y a de la place dans la grande salle pour la commission ; quant à l'état-major, il pourra se mettre dans le bas

de l'hôtel. » Puis, sortant de son cabinet, il alla dans la grande salle, appela le concierge, donna l'ordre d'y apporter une table et des chaises, et se hâta de gagner son appartement particulier, demanda des chevaux, ayant l'intention de se rendre au plus vite chez l'archichancelier. On vint alors lui annoncer que l'adjudant Laborde arrivait, avec des ordres du ministre de la guerre, pour faire retirer la cohorte et la remplacer par d'autres troupes. M. Saulnier eut bientôt appris à M. Frochot l'erreur dans laquelle on l'avait jeté. Sa joie fut alors aussi vive que l'avait été sa douleur; il se joignit à l'adjudant Laborde pour persuader au colonel d'obéir à l'ordre qui lui était signifié et que ce malheureux était fort tenté de méconnaître. Ne sachant plus auquel entendre, au milieu de tant de faits extraordinaires et contradictoires, il céda cependant, et reconduisit sa troupe à la caserne. Pendant ce temps les chaises et la table, apportées dans la grande salle, étaient remportées; mais ces préparatifs avaient été remarqués. M. Frochot, dans la joie que lui causait ce dénoûment inespéré, était loin de prévoir tout ce que sa crédulité, si excusable cependant, devait entraîner pour lui de peines et de malheurs.

Dans la journée du 24, les deux chefs de corps, les officiers et sous-officiers qui avaient le plus activement secondé les opérations du général Malet furent arrêtés. Le général Guidal et Boccheiampe furent saisis dans la maison où ils s'étaient retirés. Boutreux, qui avait eu la prétention de remplir les fonctions de préfet de police, échappa dans ce premier moment à toutes les recherches. Il en fut de même de Laton, qui n'a reparu qu'à la Restauration. Une commission militaire fut assemblee dès les premiers instans pour juger les prévenus.

Malet et ses principaux agens appartenaient au parti révolutionnaire, c'était de ce côté que devaient être dirigées les recherches; cependant les pièces saisies sur les conjurés renfermaient des données contradictoires; ainsi le sénatus-consulte portait comme membres du gouvernement provisoire des hommes connus pour leurs sentimens royalistes et contre révolutionnaires. On y voyait figurer M. Mathieu de Montmorency, M. Alexis de Noailles, à côté de l'abbé Sieyès. Le mariage de Marie-Louise était cassé, le jeune Napoléon était déclaré illégitime, on abolissait la conscription et une partie des impôts indirects. Le pape était rendu à ses États, un congrès indiqué pour travailler à la paix générale, que la France rendait facile en rentrant dans ses anciennes limites. L'inaliénabilité des domaines nationaux était garantie; ce mot inaliénabilité pouvait être interprété de manières fort différentes. L'ordre du jour signé Malet n'était pas moins étrange, il donnait le comman-

dement des troupes aux généraux Guidal, Desnoyers et Pailhardy, tous trois révolutionnaires. Le licenciement des cohortes était annoncé. Le général Lecourbe, ennemi personnel de Napoléon, le plus déterminé des jacobins, était nommé commandant d'une armée centrale, qui allait s'assembler sous Paris. Le général Lahorie devait être le chef d'état-major de cette armée. Les promesses de hautes paies et de grades supérieurs y étaient prodiguées aux officiers et aux soldats qui se distingueraient par leur zèle. Enfin, l'arrestation des hommes pervers et corrompus, qui voudraient se servir de leur influence pour contrarier la marche du gouvernement provisoire, était annoncée comme devant s'exécuter sans délai ; il était ordonné aux troupes qui seraient employées à ce service de le faire avec ordre et modération, mais avec toute l'énergie qu'exige une mesure commandée par la tranquillité publique. Il est évident que l'abbé Lafon avait une grande part à la rédaction du sénatus-consulte et que l'ordre du jour appartenait tout entier au général Malet.

Les premières recherches ne se firent donc point sans quelque hésitation. L'interrogatoire que M. Réal fit subir au général Lahorie, avant qu'il fût envoyé devant la commission militaire, mit en lumière la folie qui avait présidé à la conception du général Malet. Le duc de Rovigo voulut que j'y assistasse; il m'envoya chercher; c'était une attention dont je me serais bien passé. M. Pelet avait été aussi appelé, ainsi que M. Anglès, M. Saulnier et M. Desmarets. Je fus donc témoin de la scène, qui dura plus de trois heures. Lahorie soutint et démontra jusqu'à la dernière évidence qu'il n'avait rien su à l'avance, que la vue d'un général qui se présentait à la tête d'une force militaire nombreuse, sans apparence de tumulte, lui avait inspiré confiance; qu'il avait cru à la mort de l'empereur, qui n'avait en soi rien d'extraordinaire; que la révolution annoncée ne lui avait présenté aucune invraisemblance; qu'il avait vu bien d'autres changemens de gouvernement et notamment celui du 18 brumaire. N'était-ce pas un sénatus-consulte qui avait fait le premier consul empereur? Si le sénat avait créé le gouvernement impérial, ne pouvait-il pas l'avoir aboli? Pris au dépourvu, éveillé en sursaut, il avait été complètement dupe d'un homme qui exerçait sans conteste un grand pouvoir, qui se faisait ouvrir sans violence les portes de la prison, auquel tout ce qui l'environnait s'empressait d'obéir. Lorsqu'on lui mettait sous les yeux le sénatus-consulte, en lui demandant comment il avait pu être trompé par une fabrication aussi grossière et par des dispositions aussi incohérentes, il répondait qu'à peine y avait-il jeté les yeux, que, pressé par Malet de se mettre à la tête de la troupe dont le commandement lui était

confié, il n'avait rien lu et avait écouté seulement ce qui lui avait été dit : « On s'étonne, ajouta-t-il, que j'aie pu croire à la vérité d'une semblable pièce. Il serait bien plus étonnant qu'après l'avoir attentivement examinée, j'eusse été assez insensé pour m'en servir, pour l'accepter comme base d'une entreprise aussi périlleuse. On n'a jamais dit que je fusse dépourvu d'esprit, de jugement, et il faudrait me supposer le plus inepte des hommes pour admettre que j'ai volontairement donné les mains à une imposture si témérairement ourdie. Non, j'ai été la première dupe du général Malet, et j'en suis la misérable victime. »

Interrogé sur sa conduite envers le ministre de la police et envers moi, il donna à entendre que, s'il avait obéi aux instructions de Malet, il nous aurait sacrifiés ; que le désir de nous conserver la vie l'avait principalement décidé à se charger de l'expédition qui était dirigée contre nous. « J'espère, dit-il, en se tournant vers moi, qu'on ne vous a pas maltraité? » Déjà il m'avait adressé la même question le matin, lorsque, rentrant au ministère avec le duc de Rovigo, je l'avais trouvé en état d'arrestation. Sur un seul fait sa défense ne me parut pas digne du caractère qu'il montrait. Il s'obstina à soutenir, contre l'évidence, qu'il n'avait pas voulu s'emparer des fonctions de ministre de la police. Comme preuve de sa bonne foi et de la crédulité qui seule l'avait entraîné sur les pas de Malet, il déclara que sa visite à l'Hôtel de Ville avait commencé à éveiller ses soupçons. La tranquillité des habitans qu'il avait rencontrés sur son chemin et l'absence de toutes les personnes qu'il s'attendait à trouver réunies, lui avaient semblé tout à fait inexplicables. Il était donc revenu au ministère, ne sachant plus que penser sur ce qui se passait, les plus tristes réflexions s'emparaient de son esprit au moment où l'adjudant Laborde se présenta pour l'arrêter.

Toutes ces déclarations étaient empreintes d'un caractère de vérité qu'on ne pouvait méconnaître ; mais si Malet avait ainsi trompé l'homme auquel il avait donné la mission qui supposait le plus de confiance, que penser des prétendues intelligences dont parle la relation imprimée par M. Lafon? Est-il possible de croire qu'il ait eu tant de complices dans l'armée et dans tous les corps de l'État? Quoi! il avait tant de monde à sa disposition et il prenait pour principal agent un général prisonnier! La crainte, le désespoir pouvaient s'emparer de son esprit dès qu'il commencerait à reconnaître la fausseté des faits qu'on lui avait annoncés, des assurances qu'on lui avait données. Malet, de son côté, affirmait qu'il n'avait pas de complices, que seul il avait tout fait et s'était confié pour le succès de son entreprise dans une explosion

générale des sentimens de haine et d'indignation qui devaient exister dans toutes les âmes et ne pouvaient manquer de répondre au premier signal qui leur serait donné. Il me serait difficile de rendre tout ce que j'ai souffert pendant la durée de l'interrogatoire du malheureux Lahorie. Il n'y a pas de plus douloureux spectacle que celui d'un homme perdu qui semble se défendre sans espoir de succès, pour l'acquit de sa conscience. Quand cet homme a du courage, de l'élévation d'âme, quand l'action dont il est coupable est une de celles que les révolutions produisent, que l'esprit de parti justifie, on a le cœur brisé en pensant à la fin si prochaine de celui qu'on a devant les yeux, plein de vie, de force et d'énergie !

Les membres de la commission, MM. Réal et Desmarets, accoutumés sans doute à de pareils spectacles, ne semblaient pas partager nos pénibles émotions; M. Réal faisait même quelquefois ses questions sur un ton de dureté et d'ironie tout à fait inconvenant. Le pauvre Lahorie s'était aperçu de l'effet que cela produisait sur nous; plusieurs fois je surpris ses regards cherchant les nôtres et nous remerciant de le comprendre. Enfin, il y eut un moment où M. Pelet, ne pouvant plus y tenir, se leva de son siège, vint me rejoindre à la cheminée, et me dit : « Vous êtes comme moi, Réal m'afflige, il faut en finir de cette scène; » puis se tournant de son côté, il lui adressa ces mots : « En voilà assez pour aujourd'hui. Croyez-moi, il est temps de lever la séance, vous n'en saurez pas davantage de monsieur pour le moment. » L'interrogatoire fut clos, et nous eûmes la liberté de nous retirer.

Le jugement de la commission militaire eut lieu le 29. Dans l'intervalle, rien ne fut épargné pour pousser les recherches aussi loin que possible. On tenait beaucoup à découvrir Boutreux, le prêtre espagnol, et Lafon. Ce dernier surtout, d'après ce qu'on savait de son caractère, aurait été fort important à trouver; d'ailleurs, s'il y avait vraiment dans la conspiration la coopération du parti royaliste, c'était en l'atteignant qu'on pouvait en saisir les fils. Il est, au reste, fort remarquable que cet homme, plus prudent, plus avisé que Malet et Boutreux, cet homme dont l'audace était beaucoup plus grande dans le conseil que dans l'action, n'avait accepté pour lui aucun rôle qui pût le mettre en péril; peu lui importait que ceux qu'il poussait s'exposassent à des dangers certains; quant à lui, accoutumé à la vie aventureuse de la chouannerie, il recommencerait à aller de cache en cache et retrouverait l'espèce de satisfaction dont les hommes de ce parti avaient une si longue habitude, celle de procurer à un petit nombre de personnes heureuses de tout risquer pour le sauver, le devoir d'un infatigable dévoûment. Telle est, en effet, la vie qu'il a menée jusqu'à la Restauration.

Quant au prêtre espagnol, on ne l'a jamais trouvé, on n'en a même rien su depuis la Restauration. Du côté du parti révolutionnaire, c'était par Guidal qu'on croyait pouvoir arriver à quelque découverte importante; on s'attacha donc à interroger tous les hommes avec lesquels on lui avait connu des liaisons. Tous justifièrent de la tranquillité profonde dans laquelle ils avaient vécu depuis quelque temps, et la plupart donnèrent les preuves les plus palpables que, loin d'avoir été prévenus, ils n'avaient eu connaissance de la conspiration qu'après l'arrestation des conspirateurs. Il y avait cependant un homme qu'on n'avait pu joindre, qui s'était absenté de son domicile au premier bruit des recherches faites par la police; cet homme, bien digne de fixer l'attention, était le fameux Tallien. Sa disparition excitait les plus violens soupçons, lorsqu'un de mes parens, auquel il avait rendu quelques services dans le temps de la Terreur, vint me trouver de sa part et me demander un sauf-conduit. Cette faveur accordée, il vint. A ma première question : « Pourquoi vous êtes-vous caché? » il répondit « qu'un homme qui avait été, comme lui, mêlé à la vie et aux menées des révolutionnaires, devait se tenir sur ses gardes, sa longue expérience lui ayant appris que, quelque innocent qu'on fût, il ne fallait jamais courir le risque d'être arrêté. » Il entra avec moi dans les détails les plus circonstanciés sur tout ce qu'il avait fait depuis deux ou trois ans. Il me fit voir comment il avait eu soin de rester étranger à toute apparence non-seulement de complot, mais même d'intrigue; il alla plus loin, et, passant en revue les noms de tous les hommes de l'ancien parti révolutionnaire existant encore et se trouvant à Paris ou dans les environs, il me montra à quel point ils vivaient isolés les uns des autres, combien ils étaient dominés par la crainte de se compromettre. Enfin, il me laissa convaincu que ni lui, ni ceux qu'on pouvait appeler les siens, n'avaient eu la moindre intelligence avec Malet, connu parmi eux comme cerveau brûlé : personne n'eût voulu entrer dans une entreprise conçue et dirigée par lui. Ces renseignemens étaient parfaitement d'accord avec ceux que recueillaient de tous côtés les agens des différentes polices. Le gouvernement ayant acquis la certitude que la tranquillité publique n'était nullement menacée, personne ne fut inquiété, et les prisons ne se remplirent pas de suspects, comme cela s'était vu trop souvent.

Les débats qui eurent lieu devant la commission (les accusés étaient au nombre de vingt-quatre) établirent, plus clairement encore que les informations précédentes, que la conspiration tout entière était l'œuvre personnelle de Malet, que les hommes qu'il avait traînés à sa suite étaient victimes d'une déplorable crédulité. Dans le cours des interrogatoires il n'hésita pas à assumer sur lui

la complète responsabilité et montra à cet égard un noble caractère. Sa défense consista dans ce peu de mots : « Celui qui s'est constitué le défenseur de son pays n'a pas besoin de défense : il triomphe ou il meurt. »

Lahorie répéta devant la commission ce qu'il avait dit chez le duc de Rovigo. Il insista beaucoup sur la générosité de sa conduite à l'égard du ministre de la police. « Au reste, ajouta-t-il, je sais le sort qui m'attend ; ce n'est pas pour sauver ma tête que je parle, mais pour établir la vérité et défendre ma mémoire des odieuses inculpations dont on pourrait vouloir l'entacher. » La défense de Lahorie est rapportée en entier, avec son interrogatoire, dans la relation de M. Lafon ; elle mérite d'être lue avec soin, ainsi que celle des autres accusés.

Guidal et Boccheiampe établirent aussi à quel point ils avaient été trompés par Malet et s'efforcèrent de montrer comment leur erreur était excusable. La bonne foi de Boccheiampe avait été si complète, qu'après son expédition au ministère de la police avec Lahorie, il n'avait pas craint de retourner à la Force pour porter à un ami l'assurance des soins qu'il allait prendre pour obtenir son élargissement.

Le chef de la cohorte, le colonel d'un régiment de Paris et tous les officiers sous leurs ordres, s'excusèrent sur le trouble où les avait jetés la nouvelle de la mort de l'empereur, sur l'impossibilité où ils s'étaient trouvés, dans leur douleur, de rien examiner, de rien approfondir. Comment leur aurait-il été possible de soupçonner qu'on osât abuser d'eux à ce point? Ces deux malheureux étaient l'un et l'autre d'une très faible intelligence. Les officiers sous leurs ordres se retranchaient derrière l'obéissance qu'ils avaient cru devoir à leurs chefs. Il est certain qu'entre eux tous, il n'y en avait pas un seul qu'on pût déclarer coupable d'intention ; mais des actes de cette nature, commis par la force armée, sont d'une telle gravité, peuvent avoir de si terribles conséquences, que, si jamais la sévérité a été excusable, commandée même, c'est dans une telle circonstance. Admettre que des chefs de corps, des officiers, pourraient suivre impunément un général autre que celui préposé à leur commandement, ce serait exposer les États à tous les bouleversemens que voudrait tenter un factieux quelconque, pourvu qu'il fût revêtu d'un uniforme et paré des épaulettes de général. Cependant je crois qu'on aurait pu mettre moins de personnes en jugement, surtout en sacrifier un plus petit nombre. Le ministre de la guerre fut inflexible dans la rigueur des poursuites. Quoi qu'on puisse penser de l'étendue qui leur fut donnée, le jugement de la commission fut très sévère sans qu'on puisse le taxer d'injustice.

Malet, Lahorie, Guidal, Boccheiampe, Rabbe, Soulier, furent condamnés à mort avec huit officiers ou sous-officiers, parmi lesquels se trouvait, hélas! le lieutenant qui m'avait fait courir d'assez grands périls, lors de ma rentrée à la préfecture, et le sous-lieutenant qui m'avait conduit à la Force, auquel j'avais prédit son funeste destin. J'avais, mais sans espoir de succès, tenté pour l'un et pour l'autre des démarches auprès du duc de Feltre. Ils furent tous fusillés le lendemain dans la plaine de Grenelle, à l'exception de Rabbe, colonel du régiment de Paris, et de Rateau, caporal dans ce même régiment, auxquels un sursis fut accordé. Je ne me rappelle pas comment Rateau obtint cette faveur, d'autant plus étonnante qu'il s'était trouvé au premier rendez-vous rue Saint-Gilles, qu'il avait ensuite rempli auprès de Malet les fonctions d'aide-de-camp, qu'on ne pouvait dès lors douter qu'il n'eût été initié au secret de la conspiration. Quant à Rabbe, le duc de Rovigo, s'étant souvenu qu'il avait fait partie de la commission qui avait condamné le duc d'Enghien, avait fait suspendre à son égard l'exécution du jugement.

Je crois qu'il avait fait aussi quelques tentatives pour que Lahorie fût épargné, mais le duc de Feltre les a rendues vaines. Voici la lettre que ce malheureux, avant d'aller à la mort, adressa à son ancien camarade. Elle est belle, noble et touchante, jusque dans les moindres mots :

« De l'Abbaye, le 29 octobre 1812.

Victor Lahorie à S. Exc. le duc de Rovigo.

« Vous vous étonnerez peut-être de recevoir encore une lettre de moi ; mais au moment où je suis, je me rappelle avec tant de plaisir ma conduite envers vous, dans une circonstance où vous pouviez en craindre une autre, que, revenant sur d'autres temps, j'ai une sorte de besoin de me rappeler une dernière fois à votre souvenir.

« Actuellement je suis sans intérêt là-dessus, et, vous pouvez m'en croire, je vous assure que je perds la vie pour un éclair d'absence de jugement qui m'a fait croire une folie, et non comme un conspirateur. Ma conduite l'a assez prouvé, et il est certain qu'à ma sortie de la Force je n'en savais pas plus que vous des extravagances de Malet.

« D'après ce qui m'arrive, on devrait presque croire à la fatalité ; vous vouliez absolument me jeter hors de mon pays, une sorte

d'instinct m'y retenait et j'aurais fini par gagner ce malheureux procès, mais aux dépens de ma tête, à quoi nous n'avions songé ni l'un ni l'autre.

« Je vous renouvelle ma prière pour qu'on remette à ma mort les quatre mille et quelque cent francs qu'on a trouvés chez moi, à ma famille. Je vous jure sur mon honneur et ma mémoire que c'est elle qui m'avait prêté ces fonds pour un voyage en Amérique, savoir : ma mère, 1,000 francs, mon frère Régnier, 1,000 francs, et le reste par mon frère Desloges, chef d'escadrons au 8e de chasseurs. Cette faible somme est fort indifférente au ministère; je désire d'autant plus qu'elle soit rendue à ma famille qu'elle sera dans le cas de renoncer à ma mauvaise succession.

« Je vous demande au moins de remplir l'objet de cette lettre comme un souvenir des premiers mots que je vous ai dits en vous revoyant. Vous ne pouvez pas douter que je péris pour avoir accepté une mission où je n'ai eu pour but que de vous sauver la vie et particulièrement pour l'ordre de votre transfèrement qui, seul, pouvait vous sauver. Je ne vous le rappelle point pour moi, mais pour l'intérêt que je dois à ma famille, qui souffre déjà tant pour moi. Je vous ai donné l'exemple de la générosité. Adieu, Savary. »

« *Signé :* V.-F. Lahorie. »

Boutreux, arrêté quelques jours plus tard, fut jugé et exécuté comme l'avaient été ses complices.

Restait à savoir quelle impression produiraient sur Napoléon des faits aussi imprévus. On aurait peut-être assez de peine à lui persuader que les administrateurs, qui ne les avaient ni prévus ni prévenus, ne méritaient pas un blâme sévère. Cependant, que pouvait-on reprocher au ministère et à la préfecture de police? Malet, en ne mettant presque personne dans sa confidence, en ne faisant aucun préparatif au dehors, en n'établissant aucune correspondance avec qui que ce fût, avait rendu toute découverte impossible. Il s'était mis à l'abri des trahisons, des imprudences qui déjouent presque toujours les complots. Il avait pu séduire deux casernes sans que la police civile et la police militaire se soient doutées de rien. Pour la police civile, l'explication est simple : elle n'exerçait aucune action, aucune surveillance sur les casernes, dont elle était écartée, avec un soin jaloux, par l'administration militaire. On ne l'informait jamais à l'avance des mouvemens de troupes, en sorte que les inspecteurs du ministère et de la préfecture de police, le ministre et le préfet de police eux-mêmes auraient pu se trouver sur le chemin des détachemens que conduisaient Malet et les officiers

sous ses ordres, sans en concevoir le moindre ombrage, sans y prêter la plus légère attention. Aucun corps militaire n'était spécialement préposé à la garde de la capitale; l'administration de cette ville n'avait pas une compagnie de cent hommes, excepté les pompiers, qui fût sous son commandement, car la gendarmerie n'obéissait qu'à ses chefs, soumis à la division ou à leur inspecteur-général, le maréchal Moncey. On ne pouvait donc avec raison accuser que la police militaire; elle aurait dû informer l'état-major de la place des mouvemens qui s'opéraient sans qu'elle en eût donné l'ordre; elle aurait dû s'en apercevoir d'autant plus aisément qu'ils avaient duré plus de trois heures, depuis l'apparition de Malet à la caserne Popincourt jusqu'à son arrivée à la prison de la Force.

Le tort remontait au général Hulin, qui l'a, à peu de chose près, payé de sa vie. L'archichancelier, le ministre de la police et moi, nous écrivîmes à l'empereur; profondément irrité par cette étrange aventure, sa colère fut accrue par les récits de ses correspondans, toujours très empressés à se faire valoir aux dépens des autres.

Le duc de Rovigo avait beaucoup d'ennemis, parmi lesquels se trouvait le ministre de la guerre. Le duc de Feltre, désireux de détourner les reproches que méritait peut-être son administration, imagina l'existence d'un complot ourdi depuis longtemps, qui, selon lui, aurait dû être connu de la police. Il n'hésita pas à soutenir que Malet avait de nombreuses intelligences dans le sénat. J'eus bientôt la certitude qu'il avait écrit dans ce sens à l'empereur. Les gens de cour n'étaient guère plus favorables que lui à l'administration de la police. Il fut aisé de juger, par le langage et l'attitude des personnes qui entouraient l'impératrice et le roi de Rome, que leurs récits seraient peu bienveillans. Croyant avoir trouvé une bonne occasion de signaler leur zèle, ils affectaient une vive indignation contre l'inhabileté de cette police qui n'avait pas su prévenir un complot où le principe sacré de la légitime succession au trône avait été si audacieusement contesté.

. . . . . .

. . . . . .

L'empereur arriva à Paris le 18 décembre, au milieu de la nuit; il ne vit le lendemain que l'archichancelier, ses ministres et ses familiers les plus intimes. Je sus que, malgré les graves préoccupations qui devaient assiéger son esprit, il avait trouvé le temps de parler de la conspiration Malet, s'enquérant des plus petits détails. Il y attachait donc une grande importance.

Le surlendemain, dimanche, il donna son audience accoutumée au sortir de la messe. J'y assistai; ce fut le premier moment où je

me trouvai en sa présence, depuis sa rentrée au palais des Tuileries; il n'y avait personne autour de moi qui ne fût très attentif à la manière dont il allait me traiter. Beaucoup s'attendaient à une scène qui me serait pénible. Cette attente fut trompée. Les renseignemens qu'il avait recueillis la veille avaient, apparemment, dissipé les nuages élevés sur ma conduite; il m'aborda d'un air fort affable et me dit à mi-voix, de manière à n'être entendu que de moi : « Eh bien, monsieur le préfet, vous avez eu aussi votre mauvaise journée; il n'en manque pas de cette espèce dans la vie! »

A la suite de cette audience, Napoléon reçut en grande cérémonie le Sénat et le Conseil d'État. Les orateurs de ces deux corps avaient déjà reçu leurs instructions sur la manière dont ils devaient s'exprimer; jamais donc l'expression n'a moins répondu aux sentimens qui étaient au fond des cœurs. Dans ces discours, une grande place avait été faite à la conspiration Malet. « Des hommes, échappés des prisons où la clémence impériale les avait soustraits à la mort méritée par leurs crimes passés, ont voulu, disaient M. de Lacépède et M. Defermon, troubler l'ordre public dans cette grande cité; ils ont porté la peine de leurs nouveaux attentats. » La mention de cet événement conduisait naturellement à des réflexions sur les heureuses garanties de tranquillité que la constitution monarchique et l'hérédité dans la couronne assurent aux États. Rien ne devait donc être négligé pour consolider cette garantie.

M. de Lacépède rappelait que « dans les commencemens des anciennes dynasties françaises, on avait vu plus d'une fois le monarque ordonner qu'un serment solennel liât d'avance tous les Français de tous les rangs à l'héritier du trône. Quelquefois, quand l'âge du jeune prince l'avait permis, une couronne était placée sur sa tête comme le gage de son autorité future et le symbole de la perpétuité du gouvernement. » Cette réminiscence avait été certainement inspirée par l'empereur, et annonçait suffisamment ses projets. M. Defermon, de son côté, s'écriait : « Dieu qui protège la France la préservera longtemps du plus grand des malheurs; mais dans cette circonstance tous les cœurs se rallieraient autour du prince objet de nos vœux et de nos espérances; chaque Français renouvellerait à ses pieds ses sermens de fidélité et d'amour pour l'empereur. »

Napoléon, en répondant à ces deux harangues, parla peu de ce qui avait trait à la guerre; seulement, il assura que celle qu'il avait entreprise contre la Russie était toute politique, qu'il la faisait sans animosité. Il aurait pu armer la plus grande partie de la population, en proclamant la liberté des esclaves; il s'était refusé à cette me-

sure, parce qu'il aurait voué à la mort et aux plus horribles supplices bien des familles. « Si mon armée, ajoute-t-il, a essuyé des pertes, c'est par la rigueur de la saison. » Autant il fut bref sur ce sujet, autant il s'étendit sur celui de la conspiration. « Des soldats timides et lâches, dit-il au sénat, perdent l'indépendance des nations ; mais des magistrats pusillanimes détruisent l'empire des lois, les droits du trône et l'ordre social même. Lorsque j'ai entrepris la régénération de la France, j'ai demandé à la Providence un nombre d'années déterminé. On détruit dans un moment, mais on ne peut réédifier sans le secours du temps. Le plus grand besoin de l'État est celui de magistrats courageux. Nos pères avaient pour cri : *Le Roi est mort! Vive le Roi!* Ce peu de mots contient les principaux avantages de la monarchie. Je crois avoir bien étudié l'esprit que mes peuples ont montré dans les derniers siècles, j'ai réfléchi à ce qui a été fait aux différentes époques de notre histoire. J'y penserai encore. »

Au Conseil d'État il répondit : « Si le peuple montre tant d'amour pour mon fils, c'est qu'il est convaincu, par sentiment, des bienfaits de la monarchie. » Puis venait un long morceau contre l'idéologie : « C'est à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur cette base fonder la législation des peuples, au lieu d'approprier les lois à la connaissance du cœur humain et aux leçons de l'histoire, qu'il faut attribuer tous les malheurs qu'a éprouvés notre belle France. »

Ce qui apparaissait au milieu de tous ces discours, c'était la pensée qu'il avait suffi de répandre le bruit de sa mort pour faire oublier les droits de son fils. Voilà l'insulte pour laquelle il voulait une réparation éclatante ; il cherchait l'occasion de faire un exemple. Dans les récits minutieux qu'il avait entendus, il avait remarqué que le préfet de la Seine, demeuré libre, sans qu'aucun acte de violence ait été exercé sur sa personne, avait obéi aux conspirateurs, sans contester la légalité des actes qu'ils produisaient, reconnaissant de fait un gouvernement s'établissant sur les ruines du sien, méconnaissant les droits de son fils. Bien plus, il avait ordonné les préparatifs nécessaires pour recevoir à l'Hôtel de Ville les membres du nouveau gouvernement. Ce tort était irrémissible à ses yeux, et c'était à lui qu'il avait voulu faire allusion en prononçant ces paroles : « Les magistrats pusillanimes détruisent l'empire des lois, les droits du trône et l'ordre social même. » Mais M. Frochot était un de ses plus anciens serviteurs, un de ceux pour lesquels il avait toujours eu du goût ; sa réputation d'honnête homme était fort établie. Il fallait garder une certaine mesure dans la manière de le frapper ; il fallait en même temps que la punition

eût beaucoup d'éclat, et fût prononcée sur l'avis des hommes les plus en position de commander l'assentiment général. Il envoya aux sections du Conseil d'État l'ordre d'examiner, chacune en particulier, la conduite du préfet de la Seine, et de délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre à son égard. Pour éclairer cette délibération, il leur fit remettre les pièces relatives à la sédition du 23 octobre, une déclaration du comte Frochot sur les faits qui le concernaient dans cette journée, et une lettre qu'il avait écrite sur le même sujet au ministre de la police. Cet examen et cette délibération furent extrêmement pénibles pour la plus grande partie des membres du Conseil d'État, dont M. Frochot était généralement aimé, et qui tous étaient convaincus de l'innocence de ses intentions.

Toutes les sections, excepté celle des finances, gardèrent les plus grands ménagemens; dans celle-là, M. Defermon procéda avec le zèle le plus rigoureux, posa les questions de manière à obtenir des réponses extrêmement dures. Après avoir énoncé tout au long les questions et les réponses, l'avis de cette section se terminait par la déclaration que, « d'après les faits constatés et reconnus, il y avait lieu de faire rendre par le Conseil d'État, conformément à l'article 75 des constitutions de l'empire, une décision pour autoriser la mise en jugement du comte Frochot, préfet de la Seine; mais qu'attendu la surprise qu'il avait éprouvée, l'égarement d'esprit dans lequel il avait été plongé, enfin les inconvéniens et les difficultés qu'entraînerait une nouvelle procédure, le parti le plus convenable, dans cette circonstance, était de le destituer de sa place. »

M. Bérenger, seul entre tous les membres de cette section, refusa de signer l'avis qui concluait à la destitution; il en rédigea un pour son compte, conçu dans le même esprit que celui de la section de l'intérieur. Cet acte d'indépendance lui fit beaucoup d'honneur.

Le 25 décembre, tous ces avis furent imprimés dans le *Moniteur*, qui contint en même temps un décret par lequel M. Frochot fut destitué de ses fonctions de conseiller d'État et de préfet de la Seine. Il fut remplacé par M. de Chabrol.

LE

ZEND-AVESTA [1]

L'admirable mouvement scientifique qui a marqué la première moitié de ce siècle a ouvert tout un monde nouveau aux recherches des historiens et des philologues. A côté de l'antiquité classique, que l'on connaissait seule jusqu'alors, l'Orient s'est révélé avec la richesse et la variété infinie de ses langues et de ses civilisations. Couronnant l'expédition d'Égypte, les travaux de Champollion vinrent jeter un jour inattendu sur l'ancien empire des Pharaons, dont les monumens nous font remonter jusqu'à plus de quatre mille ans avant notre ère. Quelques années plus tard, les découvertes de Botta et de Layard dans les ruines de Ninive ouvraient des horizons non moins étendus du côté de l'antiquité assyrienne et chaldéenne. Mais c'est l'Inde, surtout, qui parut une véritable révélation aux hommes du commencement de notre siècle. Avec les *Védas* et la civilisation hindoue, ils croyaient toucher aux origines mêmes de l'humanité. La contrée vers laquelle les reportaient ces textes antiques n'était-elle pas ce plateau de l'Asie centrale, que l'on doit sans doute consi-

(1) Le *Zend-Avesta*, traduction nouvelle avec commentaires historique et philologique, par M. James Darmesteter, professeur au Collège de France, forme les tomes XXI, XXII et XXIV des *Annales du musée Guimet*), 3 vol. in-4°. Paris, 1892-1893; Leroux.

dérer comme le berceau des races qui ont peuplé le monde civilisé? Et, de ce point idéal, la civilisation hindoue avait lancé des ramifications dans toutes les directions: c'était d'abord tout le grand développement brahmanique qui est sorti de la religion des *Védas*, et est, encore aujourd'hui, maître de la plus grande partie de l'Hindoustan; puis, plus au sud, le bouddhisme, dont le centre principal a longtemps été l'île de Ceylan, d'où il s'est répandu jusqu'en Chine; enfin, au nord, la Perse et l'ancienne civilisation iranienne, sœur de celle de l'Inde.

Le mirage était d'autant plus fort, que la philologie comparée, née de ces découvertes, ne tarda pas à saisir le lien qui rattachait les langues de l'Inde et de la Perse à celles de l'Europe. On crut avoir découvert la langue mère d'où étaient sorties les langues germaniques, slaves et celtiques, aussi bien que le grec et le latin. La science a dû revenir sur ce point. Il s'est passé pour l'Inde, depuis cinquante ans, un phénomène inverse de celui qui s'est passé pour l'Égypte et pour la Chaldée. Tandis que les recherches poursuivies dans le domaine de l'égyptologie et de l'assyriologie ont eu pour effet de reculer de plus en plus les limites du passé des grands empires orientaux, les travaux faits sur l'Inde n'ont cessé de rajeunir la littérature hindoue, et nous ont montré que les *Védas* eux-mêmes, qui en forment la partie la plus ancienne, sont loin d'avoir la haute antiquité qu'on leur prêtait tout d'abord. Néanmoins, un grand fait restait acquis : la parenté des langues de l'Inde et de la Perse avec celles de l'Europe, et ce fait a servi de base aux merveilleux développemens de la philologie en notre siècle, et nous a livré l'intelligence, fermée jusqu'alors, des langues et des civilisations de l'Inde ancienne.

Une armée de savans de tous pays se lança dans cette voie. Tandis que Bopp posait, du premier coup, les fondemens inébranlables de la philologie comparée, Frédéric Schlegel, Wilson, Prinsep, Hodgson, Pott, Rosen, Weber, Lassen, s'attaquaient aux manuscrits que la société de Calcutta et celle de Bombay ne cessaient de déverser sur l'Europe, et ils entreprenaient de traduire la collection sans cesse croissante des œuvres de cette littérature hindoue, dont le nom est légion. Dans cette société d'hommes, unis par une étroite communauté de recherches, nul n'a exercé, sur la direction de ces études, une action plus profonde qu'Eugène Burnouf. Par la sûreté de sa méthode, la clarté admirable de ses déductions, par cette grande patience qui n'a jamais consenti à devancer les faits scientifiquement acquis, et par l'étendue des études qu'il a embrassées, il a conquis une suprématie incontestée sur les orientalistes de son temps. Le sanscrit, la grammaire com-

parée, le bouddhisme et le pali, le zend, étaient également de son domaine. On a apprécié ailleurs son œuvre.

Parmi les études auxquelles son génie a ouvert des voies nouvelles, le zend, la langue sacrée des écrits de Zoroastre, est sans doute celle où il a laissé la trace la plus profonde et la plus personnelle. On peut dire que la clé du zend nous a été livrée par deux hommes, dont cette découverte restera la gloire impérissable : Anquetil-Duperron, qui nous a rapporté de l'Inde des manuscrits authentiques de l'*Avesta*, et Eugène Burnouf, dont le génie a su les interpréter et mettre en œuvre ces matériaux. Pour arriver à déchiffrer ces textes inconnus, écrits dans un alphabet inconnu lui-même, Eugène Burnouf eut recours aux anciennes traductions pehlvies, elles-mêmes encore en grande partie inexpliquées, de l'*Avesta*. C'est en les rapprochant mot pour mot du texte original qu'il parvint à déterminer les lois de l'interprétation de la langue zende. Il se l'est si bien appropriée, que ceux qui ont poursuivi ses recherches, dans des directions parfois assez différentes, sont tous restés ses tributaires.

La traduction d'un pareil ensemble de textes ne peut, en effet, être l'œuvre ni d'un homme, ni d'une génération. A côté de l'école traditionnelle, fondée par Eugène Burnouf et dont M. Spiegel a été de notre temps le plus illustre défenseur, il s'est formé une école étymologique, qui a pour chefs MM. Roth et Geldner, et qui cherche à résoudre les difficultés encore très considérables que présente l'intelligence de l'*Avesta*, par la grammaire comparée, c'est-à-dire en expliquant directement les mots zends, dont la lecture est aujourd'hui parfaitement déterminée, par les formes correspondantes que fournit la comparaison, soit du sanscrit, soit des autres langues de la même famille.

C'est au milieu de ce débat qu'est venu prendre place M. Darmesteter. Après Burnouf, Westergaard, de Harlez, Spiegel, Roth, Geldner, il n'a pas craint de s'attaquer à l'*Avesta*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a donné sa consécration à ses travaux, en le désignant pour le prix de 20,000 francs, que l'Institut décerne, tous les deux ans alternativement, « à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays, qui s'est produite, pendant les dix dernières années, dans l'ordre des travaux que représente chacune des cinq académies. »

I.

Il est difficile de parler des travaux de M. James Darmesteter sans parler de sa personne, tant l'homme et le savant sont étroite-

ment unis en lui et se pénètrent l'un l'autre, tant il se livre tout entier dans tout ce qu'il écrit. Il l'a prouvé dans les pages touchantes qu'il a placées en tête de la publication des œuvres posthumes de son frère Arsène, cet homme d'une science aussi profonde que discrète, que la mort nous a prématurément enlevé. M. Darmesteter s'est lancé dans la bataille de la vie avec toute son âme, toutes ses convictions, toutes ses aspirations et toutes ses affections. Doué d'un esprit singulièrement clair et pénétrant, maître dans les études ardues où il s'est depuis longtemps fait un nom, il appartient à cette famille d'esprits généreux qui cherchent un lien entre le passé et l'avenir, et, s'il a des partisans et des admirateurs, il provoque aussi la contradiction.

On n'a pas oublié ce *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*, une brochure de vingt pages, pleines de pensées hardies, dans laquelle il revendiquait pour le judaïsme tout ce qu'il y a de plus grand dans le christianisme, et proclamait l'éternité des postulats de la conscience juive. M. Darmesteter a repris les mêmes idées et les a développées dans un volume sur les *Prophètes d'Israël*, qui a soulevé de vives polémiques. Il tient, en effet, du philosophe autant que du savant. C'est aussi un observateur, qui a l'œil ouvert sur tout ce qui touche son âme impressionnable. Ses *Mélanges de littérature anglaise* nous l'ont révélé sous un jour assez nouveau. Il y a en lui un côté par où la fantaisie s'allie à la recherche scientifique la plus austère.

Sa traduction du *Zend-Avesta* ne paraît pas devoir prêter à des discussions passionnées. C'est une œuvre de science pure, fruit de longues années de travail. Il y a plus de vingt ans que M. Darmesteter a entrepris l'étude de l'*Avesta*. Un travail sur *Haurvatât et Ameretât*, ces deux personnifications mythologiques qui symbolisent la santé et l'immortalité, paru en 1875, marqua sa place parmi les interprètes de l'*Avesta*. Deux ans plus tard, il s'attaquait au problème central de la religion de Zoroastre, Ormazd et Ahriman, le principe du bien et celui du mal. Puis, en 1880, on vit paraître dans la collection des *Sacred books of the East*, publiée sous la direction de M. Max Muller, le premier volume d'une traduction anglaise de l'*Avesta*, qui fut bientôt suivi d'un second en 1883. En même temps, il nous donnait ses *Études iraniennes*, qui furent considérées comme faisant époque. Depuis longtemps, on n'avait plus entendu parler du *Zend-Avesta*, et les amis de M. Darmesteter pouvaient craindre qu'il ne se laissât détourner de son œuvre par d'autres travaux, lorsqu'ont paru, presque coup sur coup, dans les Annales du musée Guimet, les trois gros volumes qui forment la traduction complète de l'*Avesta*.

L'homme qui poursuit un but a parfois besoin, pour l'aider à surmonter les difficultés, d'une légère impulsion. Chacun de nous a son génie, qui lui fait reprendre la tâche au moment où il était prêt à l'abandonner. Comment cette traduction, qui avait commencé à voir le jour en Angleterre, nous est-elle revenue? Deux mots mis par M. Darmesteter en tête du premier volume nous le laissent entrevoir : — « A Mary Darmesteter, cette traduction française de l'*Avesta,* commencée en 1877, reprise sur sa prière en 1888, est dédiée par son mari reconnaissant, le 27 février 1892. » — Ainsi, la cause qui avait éloigné de nous momentanément M. Darmesteter nous a rendu son œuvre achevée. Grâce à lui, nous possédons enfin en français une traduction complète des livres sacrés de l'Iran.

Il est peu d'études plus ardues, pour la forme comme pour le fond des idées, que ces vieux livres qui renferment tout ce qui nous reste de la religion de Zoroastre et qu'on désigne sous le nom de *Zend-Avesta.* Les difficultés de toute sorte que présentent l'étude de la langue et l'intelligence de ces textes sacrés sont encore augmentées par l'état fragmentaire dans lequel ils nous sont parvenus.

On se figure volontiers l'*Avesta* comme un recueil de traités philosophiques, de maximes religieuses et de lois, entremêlés d'histoire et de légendes. Peut-être, à l'origine, présentait-il quelque chose de ce mélange qu'on retrouve dans presque tous les livres sacrés de l'antiquité. Actuellement, il s'offre à nous sous un aspect bien différent. Dans les révolutions successives dont la Perse a été le théâtre, la plus grande partie des livres qui le composaient se sont perdus, et il n'en est resté que ceux qui servaient au culte, et qu'un usage quotidien a préservés de la destruction. Il est arrivé pour l'*Avesta*, suivant l'expression de M. Darmesteter, ce qui serait arrivé pour la Bible, si de toute la Bible il ne restait que les livres qui ont été incorporés dans le *Paroissien.*

Il faut faire une exception pour l'un des livres les plus importans de l'*Avesta*, le *Vendidad*, sorte de Thora, que l'on récitait d'un bout à l'autre à l'office principal, et que cette circonstance a préservé de la destruction. Nous possédons en entier les vingt-deux chapitres ou Fargards dont il se compose. Le *Vendidad* s'ouvre par une énumération des contrées iraniennes créées par Ahura-Mazda, et des fléaux qu'Ahriman oppose à la création de chacune d'elles. La première de ces contrées fut l'Airyanem-Vaêjô, le berceau des Iraniens et de l'Humanité, ce « paradis noir, » qui est gâté par deux ennemis : le serpent et l'hiver, créations d'Ahriman. — « A l'acte créateur d'Ormazd, nous dit l'*Avesta*, Angra-Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : le serpent de rivière, et l'hiver, créé des Daêvas. »

Après la création, nous passons au déluge. Dans le second Fargard, Ahura-Mazda raconte à Zarathushtra comment il offrit à Yima Khshaêta (Jamshîd), au beau Yima, au bon pasteur, de porter sa religion aux hommes. Yima refusa, disant : — « Je ne suis pas fait à étudier et à porter ta loi. » — Mais il accepta de multiplier les créatures, de les entretenir, de les gouverner, de veiller sur elles et de bannir du monde la maladie et la mort. Ahura prédit alors à Yima les hivers de malheur qui viendront fondre sur la terre, ainsi que le déluge de neige qui s'étendra, à l'épaisseur d'un *ardevi*, sur les montagnes les plus hautes; et il lui ordonne de construire un *var*, long d'une course de cheval sur chacun des quatre côtés, avec balcon, salles extérieures et cloître, et d'y porter des germes du petit bétail et du gros bétail, des hommes et des plantes, pour les faire échapper à la destruction. Puis, après un chapitre consacré à l'éloge de l'agriculture et à la sainteté de la terre, s'ouvre une sorte de code sacré, plus ou moins théorique, qui forme le corps même du *Vendidad*. La plus grande partie de ce code est occupée par des prescriptions, relatives aux diverses impuretés, qui ne sont pas sans analogie avec celles du *Lévitique*. Le *Vendidad* se termine par le célèbre Fargard de la tentation et de la mission de Zoroastre. Les mauvais esprits se précipitent sur le prophète, du fond des régions du Nord, pour le séduire ou le tuer; mais il les terrasse en invoquant Ormazd qui lui découvre les fondemens de la vraie religion.

Voilà un bel ouvrage, qui, malgré les développemens fastidieux, mais très voulus, de ce long défilé d'impuretés légales, présente une certaine unité. En dehors du *Vendidad*, tous les livres de l'*Avesta* qui nous sont parvenus sont des livres liturgiques.

Le plus important est le rituel du sacrifice, le *Yasna*, auquel il faut joindre le *Vispered*, qui en est une sorte d'abrégé. Dans ce rituel, chaque acte sacré, chaque mouvement du prêtre, chaque nouveau moment du sacrifice est accompagné de formules liturgiques ou d'invocations. Toute une série de recueils de prières, en l'honneur des diverses divinités, pour les jours, les mois, les fêtes des saisons, les *Gâhs*, les *Sirozas*, les *Yashts*, les *Nyayshs*, forment le complément du *Yasna* et viennent en éclairer, par momens, les obscurités. Ces prières n'ont pas toujours le même caractère. Tantôt ce sont de simples élévations; tantôt, comme les Gâthas, comme certains Yashts, ce sont de grands morceaux poétiques qui revêtent la forme d'un dialogue entre le prêtre et le fidèle, ou bien entre Ahura-Mazda et son prophète Zarathushtra. Ces entretiens dialogués servent de prétexte à l'exposition des grandes légendes héroïques de la mythologie persane, ou bien de

ces dogmes du dualisme, de la vérité et de l'erreur, de l'immortalité, qui forment le fondement de la religion de Zoroastre.

« — J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura !

« — Quelle est la première des choses dans le monde du bien? Le bien qui comble les désirs de celui qui le poursuit? . . . .

« — Qui fut le procréateur, le père premier de l'Asha? Qui a frayé un chemin au soleil et aux étoiles? Qui fait que la lune croît et décroît? Voilà les choses et d'autres encore que je veux savoir, ô Mazda! . . . . . .

« — Qui a créé l'aspiration de la piété parfaite? Qui a mis l'amour au cœur du père quand il obtient un fils? — Avec les créatures, je veux énergiquement t'aider, ô Mazda! ô bienfaisant Esprit, créateur de toutes choses.

« — Dis-moi par cinq fois ta doctrine, ô Mazda! et les paroles que révèle dans ses entretiens Vohu-Manô; et comment on sait parfaitement dans le monde ce qui est bien; et comment mon âme pourra aller et trouver la joie dans les deux mondes?

« — Dis-moi la Religion, qui est la plus excellente des choses, et qui, par la sainteté, fera prospérer les mondes qui la suivent...

« — Quand verrai-je l'heure, ô Mazda! où sera accomplie ton œuvre, où les hommes rechercheront ma parole, où je serai maître de Haurvatât et Ameretât, récompense de la sainteté promise par ta loi? »

Et le prophète, après avoir reçu la révélation d'Ahura, la transmet au monde dans une proclamation, éclatante comme la trompette et douce comme une parole de bonne nouvelle, que terminent l'éloge des vertus zoroastriennes et l'hymne universel qui, à l'heure de la défaite finale du démon, s'élèvera du monde vers Ahura.

On sent, dans ces développemens, certaines correspondances avec le *Vendidad;* mais elles viennent de ce que les deux livres se répondent l'un à l'autre, comme certains psaumes liturgiques devaient répondre à la lecture des *paraschas* du *Deutéronome* et comme la prière du fidèle répond à la parole du prêtre.

Une des plus grandes difficultés que présente l'interprétation de l'*Avesta*, principalement du *Yasna*, vient de ce que le détail des actes sacrés qu'accompagnait cette liturgie nous est inconnu. Renouvelant le procédé qui avait si bien réussi à Anquetil-Duperron, M. Darmesteter n'a pas craint d'aller chercher les renseignemens qui nous faisaient défaut jusque chez les Parsis de l'Inde, parmi lesquels vit encore la religion de Zoroastre. Il ne faut pas songer à demander aux prêtres l'explication des obscurités de l'*Avesta*. L'intelligence exacte de ces vieux textes s'est perdue chez les Parsis, qui les récitent machinalement, comme certains membres du bas clergé

lisent les offices en latin, ou certains Juifs leurs prières en hébreu, sans les comprendre. Mais on peut espérer obtenir des Parsis l'explication des cérémonies qui se pratiquent, encore aujourd'hui, à peu de choses près, comme au temps des princes sassanides.

M. Darmesteter s'était même flatté de l'espoir qu'il obtiendrait peut-être d'être initié aux mystères du culte. S'il ne fut pas admis à la célébration du sacrifice, il nous apprend qu'il fut traité comme un Dastûr, c'est-à-dire comme un docteur de la loi ; grâce à ce titre, il put entrer en relations avec de savans Parsis, dont la conversation lui a fourni bien des renseignemens précieux sur le culte et sur la liturgie, ainsi que ce sentiment vivant de la réalité présente et passée que des textes morts ne peuvent donner. Il a pu enfin se procurer, par leur intermédiaire, d'anciens manuscrits pehlvis, inconnus même de nom en Europe, et, surtout, une édition du *Yasna* donnant, en gujarati, la description des cérémonies qui accompagnent la récitation du texte. L'œuvre de M. Darmesteter se présente ainsi comme une tentative pour concilier l'école traditionnelle et l'école étymologique. En combinant les deux méthodes, il nous a donné une traduction, qui n'est peut-être pas définitive sur tous les points, mais dans laquelle, au jugement d'un des hommes les plus autorisés en ces matières, M. Auguste Barth, il n'est pas une page, pas une ligne, pour ainsi dire, qui ne marque un progrès sur les traductions antérieures. Il a enfin accompagné sa traduction d'introductions et de commentaires qui nous permettent de nous faire une idée d'ensemble de la religion de l'*Avesta*.

II.

L'objet de l'adoration des Mazdéens est le feu sacré, que l'on appelle, suivant sa préparation et son mode d'alimentation, *âtash Bahrâm*, « feu Bahrâm, » ou *âtash âdarân*, « le feu des feux. » La préparation du Bahrâm dure un an : il est formé de seize espèces de feu et concentre en lui l'âme de tous les feux. La préparation et la purification de ces feux demandent des cérémonies compliquées que l'on trouve dans le *Vendidad*. L'Adarân est formé des feux domestiques qui ont servi trois fois.

Le temple du feu ou *Dari-Mihr*, « porte de Mithra, » se compose, qu'il soit consacré à l'âtash Bahrâm ou à l'Adarân, de deux pièces : la chambre des cérémonies, divisée en plusieurs compartimens, et le sanctuaire, la chambre du feu. Celle-ci est bâtie en forme de dôme, rappelant le dôme du ciel. Le feu sacré est placé dans un vase, reposant sur une plate-forme de pierre qui est son

trône. Au-dessus du feu, suspendu au dôme, un vase de métal forme sa couronne. C'est là que, cinq fois par jour, un mobed entre pour accomplir le sacrifice. Il a la partie inférieure du visage couverte d'un voile qui empêche son haleine de souiller le feu sacré, et des gants aux mains. Le sacrifice toutefois ne s'accomplit pas sur le feu sacré, mais sur un autre brasier, placé à côté, qui en est le représentant, non l'égal, et qui est allumé exprès pour la cérémonie et entretenu avec du bois de santal.

Le centre du culte est le sacrifice de Haoma, sorte de gui sacré, doué de vertus mystiques, comme son frère le Soma de la religion védique. Le Haoma terrestre est le représentant d'un Haoma céleste, qui donne l'immortalité. Tous deux se confondent, dans les invocations des prêtres, et se personnifient en un être idéalement beau :

— A l'heure où préside Hâvani, Haoma s'en vint auprès de Zarathushtra qui était à laver l'autel de feu et à chanter les Gâthas.

Zarathushtra lui demanda :

— Qui es-tu, ô homme? toi qui, de tout le monde des corps, es la plus belle créature que j'aie jamais vue, avec ton bel être d'immortel?

Et le saint Haoma, qui éloigne la mort, répondit :

— Je suis, ô Zarathushtra, le saint Haoma qui éloigne la mort. Prends-moi, ô Spitâma; prépare-moi pour me boire; chante en mon honneur des chants de louange que chanteront les Saoshyants de l'avenir.

Et Zarathushtra dit : « Prière à Haoma! »

Le but de toutes ces cérémonies est la consommation du Parâhôm, liqueur enivrante que les prêtres fabriquent en pilant le Haoma et l'Urvarâm, et en les mêlant avec le lait consacré et le zôhr, l'eau bénite. Le Parâhôm concentre ainsi en lui toutes les vertus des eaux, des plantes et de la vie animale. Le prêtre, avec un rituel où chaque geste, chaque mouvement est strictement déterminé, prend les différens élémens du sacrifice, les apprête, les broie ensemble et boit le breuvage sacré. Il termine cet acte saint en avalant le *darûn*, petit pain rond, sans levain, dont la forme et les dimensions rappellent assez une hostie.

Après avoir consommé l'eau et le pain, le prêtre asperge du liquide sacré le Barsom, symbole de la nature végétale, et en verse le reste dans le puits qui est toujours attenant au temple, faisant ainsi participer la nature extérieure tout entière aux vertus du sacrifice.

Chacun des actes de ce sacrifice est préparé par des invocations à toutes les divinités, et scandé en quelque sorte par une série de

chants ou de prières, qui se terminent toutes par l'*Ashem vohû*, sorte d'hymne en l'honneur de la sainteté suprême :

« La sainteté est le bien suprême, et c'est aussi le bonheur. Bonheur à celui qui est saint de la Sainteté suprême! »

Le mot de sainteté, qui revient à chaque page dans le *Yasna*, résume toutes les aspirations de la piété mazdéenne, de même que la pureté est au fond de toutes les prescriptions du *Vendidad*, ce code sacré qui rappelle par tant de côtés les lois mosaïques; les deux idées sont étroitement liées, et la pureté n'est qu'une forme de la sainteté. En réalité, c'est la propreté qu'il faudrait dire, plutôt encore que la pureté. La propreté a été une des grandes préoccupations des religions orientales. L'impureté légale a toujours une cause physiologique; chez les Juifs, presque toutes les lois ont une raison d'hygiène: le porc est immonde, parce qu'il est le véhicule de toutes les maladies. Dans l'*Avesta*, l'objet impur par excellence, c'est le cadavre, parce qu'il engendre la corruption et la peste. La purification a pour objet de chasser cette contagion, qui passe du mort au vivant. M. Darmesteter a éclairé d'une vive lumière les causes profondes de toutes les cérémonies dont les Persans entourent la mort. Elles se résument en deux mots : isoler le centre d'infection, détruire ce centre. Tandis que nous nous en remettons à la terre du soin de détruire les germes de corruption, dans le zoroastrisme, c'est souiller la terre et l'empoisonner. « Quand on enterre un cadavre, le génie de la terre, Spênta Armaiti, frissonne. » De là tous les soins pris pour isoler le corps, non-seulement des hommes, mais de la terre même; de là ces fumigations qui détruisent le démon dans toutes les directions où le vent les porte. De là le transfert des corps sur des hauteurs isolées ou sur des tours spécialement construites. Les bêtes fauves et les oiseaux ont vite fait de dépouiller le corps des parties grasses, qui sont le siège principal de la corruption et de l'infection.

De là vient aussi la prohibition de jeter les cadavres à l'eau, crime puni de mort. L'élément fluide, en effet, est le siège et le conducteur principal de l'impureté. C'est par l'eau, diraient les modernes, que les microbes se communiquent : « le sec ne se mêle pas au sec, » dit le *Vendidad*. Le grand purificateur, c'est le feu. Seulement, par l'exagération d'un sentiment mystique, au lieu de l'employer à détruire le foyer de corruption, le Persan ne songe qu'à l'en écarter, et, perdu dans la contemplation de la flamme du feu sacré, il veille avec angoisse à sa pureté.

Toute la religion de l'*Avesta* est faite de ce mélange de préoccupations hygiéniques et de mysticisme; derrière les phénomènes

naturels, le Mazdéen voit partout des êtres surnaturels, et il érige nos microbes en daêvas. « Quand la vie quitte le corps, un démon s'en empare; c'est la Druj du cadavre, *Druj Nasu;* elle fond de la région de l'enfer sous la forme d'une mouche horrible — la mouche des cadavres. Pour la chasser, on approche du mort un chien blanc aux oreilles jaunes. Au moment où le museau du chien touche le mort, la Druj s'enfuit. C'est ce qu'on appelle le *Sag-did*, le « regard du chien. »

On s'est étonné de voir le chien, qui est considéré par la plupart des peuples orientaux comme un animal immonde, jouir chez les Mazdéens, épris à un si haut degré de la pureté, d'une telle estime. La raison n'en serait-elle pas que le chien est l'ami et le protecteur de l'homme, l'adversaire toujours en éveil de ses ennemis, peut-être aussi le gardien des troupeaux, qui sont une des principales préoccupations du législateur perse. Tout un chapitre du *Vendidad* est consacré aux lois destinées à le protéger :

« Mal nourrir un chien de chasse, 50 coups; un chien errant, 70; un chien de garde, 90; un chien de berger, 200. Tuer un chien, de 500 à 800. Tuer un hérisson, 1,000 coups. »

La protection accordée au hérisson, qui est un grand destructeur de bêtes nuisibles, nous explique la cause de celle dont jouit le chien. Elle s'étend, d'ailleurs, à tous les animaux domestiques. Sans prêcher, comme le bouddhisme, la charité universelle envers les êtres, qui oblige l'homme à considérer tous les êtres vivans comme ses frères, le mazdéisme a proclamé les devoirs de l'homme envers l'animal, en particulier envers le bœuf, qui l'assiste dans son travail, le nourrit de sa chair et l'habille de sa peau. L'avènement du zoroastrisme est représenté comme l'avènement de la justice pour les animaux et, suivant l'expression de M. Darmesteter, comme une sorte de 1789 de l'espèce bovine.

Le Hâ 29, qui contient cette proclamation des droits des animaux, s'ouvre par les doléances du bœuf. « L'âme du bœuf pleurait vers les Amshaspands : Pourquoi m'avez-vous créée et qui m'a formée? Me voici en proie au violent, au bandit, au brutal, à qui me déchire, à qui me dérobe. Je n'ai de protecteurs que vous : « Assurez-moi donc une bonne pâture. » Et cette plainte se répercute jusque dans le Bundehesh, qui lui a donné les proportions d'un véritable drame mythologique.

« Lorsque mourut le taureau Evak-dât, le taureau unique, au moment où l'âme du taureau sortait du corps, Gôshûrûn, l'âme du taureau, se tint devant lui, et poussa vers Auhrmazd une plainte aussi retentissante que si 1,000 hommes criaient à la fois : « A qui as-tu laissé le gouvernement des créatures, maintenant que la

destruction est lâchée dans le monde, que les plantes sont desséchées, les eaux empoisonnées? Où est l'homme dont tu disais : « Je le créerai pour qu'il prêche la sollicitude pour les êtres? »

Auhrmazd répondit : « Tu es malade, Gôshûrûn, de la maladie d'Ahriman et de la méchanceté que les démons ont déployée sur toi. Si j'avais pu créer cet homme en ce moment, Ahriman ne se serait pas livré à cette violence.

« Gôshûrûn s'avança jusqu'à la sphère des étoiles et répéta sa plainte ; jusqu'à la sphère de la lune et répéta sa plainte ; jusqu'à la sphère du soleil et répéta sa plainte. Alors on lui montra le Frôhar de Zoroastre, et Auhrmazd dit : « Je le créerai dans le monde pour prêcher la sollicitude pour les êtres. Gôshûrûn, satisfaite, accepta alors de nourrir les êtres et consentit à une nouvelle création des animaux dans le monde. »

Le dualisme persan se présente ainsi à nous sous la forme d'une lutte constante du bien contre le mal, qui se poursuit dans le monde des esprits, dans les hommes, dans les animaux, dans les êtres inanimés. Il trouve son expression la plus absolue, mais aussi la plus élevée, dans un passage du *Yasna*, dans lequel Ormazd révèle à Zoroastre les vingt et une paroles qu'il a prononcées dès avant la création du monde.

« Aussitôt que parut le mauvais, Ahura-Mazda dit : Non, au démon, en ces paroles de négation :

« — Non, ni nos pensées, nos enseignemens, nos intelligences ; ni nos vœux, nos paroles et nos actes ; ni nos religions, ni nos âmes ne sont d'accord. »

La même opposition se continue jusqu'au-delà de la tombe. Un des plus beaux passages de l'*Avesta* nous décrit les joies et les souffrances de l'âme, vertueuse ou coupable, dans les trois jours qui suivent la mort, les parfums délicieux et les odeurs infectes qui viennent à elle du midi et du nord, enfin sa rencontre avec une figure féminine, adorablement belle ou d'une laideur repoussante, qui n'est autre que sa propre Daêna.

« Quand un juste meurt, son âme repose pendant trois jours et trois nuits auprès de sa tête, aspirant autant de joie que tout ce qu'en peut contenir tout le monde des vivans. Et, à la fin de la troisième nuit, à l'aube, l'âme du juste se croit portée parmi les plantes et les parfums, et il lui semble que, de la région du Midi, souffle un vent parfumé. Et il lui semble comme s'il aspirait ce vent de ses narines. Et dans cette brise, il croit voir s'avancer une belle jeune fille, brillante, aux bras blancs, haute de taille et droite, aux seins relevés, au beau corps, noble et d'un sang illustre, dans sa taille de quinze ans et belle à l'égal des plus belles créa-

tures. Et l'âme du juste lui demande : « Qui es-tu, vierge, la plus belle vierge que j'aie jamais vue? » Et elle lui répond : « Jeune homme aux bonnes paroles, aux bonnes actions, à la bonne religion, je suis ta propre religion. »

Il y a, dans cette idée de l'homme, jugé par sa propre conduite, par la situation qu'il a prise vis-à-vis de la divinité, c'est-à-dire du bien ou du mal, un sentiment religieux très élevé et empreint du plus pur spiritualisme. Le châtiment du méchant consiste dans le spectacle de sa laideur morale, qui lui apparaît une fois qu'il est mort, voilà comment il faudrait traduire en langage moderne les images de la religion de l'*Avesta*. Ce n'est pas que les supplices soient absens de son enfer; peu de religions ont eu un sentiment plus profond du mal qui pénètre la nature et l'ont accablé de plus de malédictions; et pourtant, la note dominante de toute cette littérature sacrée est une grande douceur. C'est par la prière et par la sainteté que Zoroastre triomphe du génie du mal. Il y a, dans bien des pages de l'*Avesta*, un sentiment de la force de l'esprit et des réalités intangibles, qui exhale comme un parfum évangélique. « Les hymnes à vous chantés sans relâche procurent nourriture et vêtemens. » N'est-ce pas, en quelque mesure, la parole de Jésus : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

III.

A quelle époque nous reporte tout cet ensemble de conceptions et d'idées, qui, par certains côtés, paraissent tenir à la plus ancienne mythologie indo-européenne, par d'autres, se rapprochent de systèmes religieux ou philosophiques beaucoup plus récens? Autrefois, on n'hésitait pas à considérer l'*Avesta* comme l'œuvre de Zoroastre, dont la révolution religieuse aurait amené la séparation des tribus de l'Iran et de celles de l'Inde. Il a fallu beaucoup en rabattre. A mesure qu'on étudiait l'*Avesta*, on y trouvait des traces plus profondes d'influence grecque. Il s'est passé pour l'Iran un fait analogue à celui qui s'est passé pour la littérature védique. Après avoir considéré les *Védas* comme le plus ancien des livres, on est arrivé à y reconnaître une œuvre savante et réfléchie, d'où la rhétorique n'est pas absente, et qui n'est sans doute guère antérieure au temps d'Alexandre. M. Darmesteter va encore plus loin pour l'*Avesta*. Il saute par-dessus Alexandre, et en place la composition, soit après les événemens qui ont amené la chute de la domination grecque en Iran, aux environs de l'an 140

avant Jésus-Christ, soit même sous Vologèse, le prince arsacide contemporain de Néron et de Vespasien, qui paraît avoir inauguré, vers l'an 50 de notre ère, la renaissance zoroastrienne.

Quand on a lu M. Darmesteter, il paraît bien probable que l'usurpateur Keresâni, contre lequel s'élève le *Hôm-Yasht*, n'est autre qu'Alexandre le Grand. Dans ce yasht célèbre, consacré à la louange de Haoma, le saint Haoma, faisant à Zarathushtra l'histoire de ceux qui ont propagé son culte sur la terre et des ennemis dont il a triomphé, raconte qu'il a renversé du trône ce Keresâni qui s'était levé dans l'ambition du pouvoir, et qui disait : « Désormais le prêtre du feu n'ira plus à son gré par le pays enseigner la loi ! » On a souvent rapproché, dit M. Darmesteter, ce Keresâni, renversé par Haoma, du Kriçânou des *Védas*, le gardien jaloux du Soma céleste, l'archer qui lance sa flèche contre le faucon divin qui a enlevé Soma pour l'apporter aux hommes. Le rapprochement est frappant et peut-être exact; peut-être y a-t-il eu un temps où les Iraniens connaissaient un Keresâni mythique qui retient le Haoma dans le ciel et l'envie aux hommes. Mais, une chose certaine, c'est que ce nom de Keresâni, quelle qu'ait été sa valeur ancienne, est appliqué par l'auteur de ces lignes à un personnage purement humain, qui doit trouver sa place dans l'histoire de la Perse. Sans doute, on pourrait songer au grand ennemi des mages, Darius fils d'Hystaspe, l'auteur de la magophonie. Telle était autrefois l'opinion de M. Darmesteter. Mais, quelque liberté que la tradition prenne avec l'histoire, elle ne pouvait aller jusqu'à faire de Darius un maître passager, renversé par le magisme.

La grande usurpation, la seule qui ait failli détruire le zoroastrisme, celle à laquelle la tradition parsie, aussi haut qu'on peut la suivre, c'est-à-dire dès l'époque sassanide, attribue la décadence de la religion et la perte de la plus grande partie des livres sacrés, c'est celle d'Alexandre le Roumi, qui, dit-elle, brûla l'exemplaire complet de l'*Avesta* contenu dans la bibliothèque royale de Persépolis, et massacra les sages de l'Iran, avant d'être précipité dans l'enfer. Alexandre est le troisième membre de cette trinité de tyrans exécrés, qu'Ahriman avait voulu rendre immortels, pour la ruine plus complète du monde : Zohâk, Afrâsyâb, Alexandre. Mais les deux premiers sont antérieurs à l'apparition de Zoroastre; de sorte qu'Alexandre reste seul pour assumer le rôle de persécuteur du zoroastrisme.

La tradition pehlvie s'accorde bien avec cette manière de voir. Un texte pehlvi du haut moyen âge, le *Bahman Yasht*, appelle Alexandre le *Kilisyak*, « le brigand; » or, ce terme est précisément celui qui, dans la traduction pehlvie du *Hôm-Yasht*, rend Kere-

sâni. Il a servi par la suite à désigner les infidèles du pays de Roum, c'est-à-dire les chrétiens byzantins. Qui sait même si, dans l'adaptation de ce terme aux chrétiens, il n'y a pas eu un jeu de mots plus ou moins inconscient sur le nom des chrétiens, Christiani, Keresâni, Kilisyak? Quoi qu'il en soit, la traduction de Keresâni par Kilisyak nous prouve que, d'après la plus ancienne tradition pehlvie, le Keresâni désignait Alexandre.

Ainsi s'expliquerait ce fait, étrange au premier abord, que l'organisation politique de l'*Avesta* ne connaît pas un empire iranien, ayant à sa tête un roi des rois. Le titre qui désigne l'autorité suprême est celui qui, dans les inscriptions de Darius, désigne les satrapies. C'est que, à l'époque où fut rédigé l'*Avesta*, le titre de roi des rois avait passé des souverains perses à Alexandre et à ses successeurs, les Séleucides et les Ptolémées. Les inscriptions phéniciennes et grecques nous en ont apporté la preuve. En plusieurs endroits, d'ailleurs, l'*Avesta* paraît combattre le bouddhisme, dont l'apparition et les migrations en dehors de l'Inde peuvent être datées avec une très grande approximation et nous ramènent à peu près à la même époque.

Aux argumens tirés de l'histoire viennent se joindre d'autres preuves qui tiennent au fond même des idées de l'*Avesta*. Immédiatement au-dessous d'Ahura-Mazda, la mythologie avestéenne place un génie, nommé Vohu-Manô, « la Bonne pensée, » le premier des Amshaspands, qui est, suivant le Bundehesh, cette amplification persane des parties cosmogoniques de l'*Avesta*, « la première création spirituelle d'Ormazd, le principe moteur du monde créé par lui. » Or, cette bonne pensée présente, sinon pour la forme, du moins pour l'idée dont elle est l'expression, une analogie qu'il est difficile de méconnaître, avec la Parole, le Logos, qui joue un si grand rôle dans la philosophie judéo-alexandrine. Comme le Logos, comme la Sapience, Vohu-Manô est le premier né de tous les êtres, et c'est avec lui qu'Ahura se consultait, lorsqu'il procédait à ses créations successives. Peut-être l'idée morale tient-elle une plus large place dans la conception persane, mais, au fond, Vohu-Manô se confond avec la pensée d'Ahura-Mazda : « C'est par ta pensée, dit un des Gâthas, qu'à l'origine, ô Mazda, tu as formé et nous, et le monde, et la religion, et les intelligences ; que tu as mis la vie dans le corps (comme Dieu, dans la *Genèse*, donne la vie à l'homme en soufflant dans ses narines un souffle de vie) ; que tu as créé les œuvres et la doctrine, et que tu inspires leur désir à ceux qui y aspirent. »

Le prologue des Proverbes qui porte, presque à chaque ligne, l'empreinte profonde de cette philosophie, dont s'est pénétré l'esprit juif

dans les deux derniers siècles avant l'ère chrétienne, exprime la même idée, presque sous la même forme :

L'Éternel m'a possédée au commencement de toutes choses,
Avant aucune de ses œuvres, dès l'origine.
Dès l'éternité j'ai été formée,
Dès le principe, avant la naissance de la terre.
Je fus conçue avant que l'abîme n'existât,
Ni les sources, réservoirs des eaux.
Quand il dressa les cieux, j'y étais.
Quand il posa les fondemens de la terre
J'étais son ouvrière à ses côtés
Et je faisais ses délices toujours,
Me jouant sans cesse en sa présence,
Me jouant sur la face de sa terre,
Et trouvant mes délices parmi les Benê-Adam.

Le zoroastrisme a-t-il pris cette notion à la philosophie néo-platonicienne? L'a-t-il puisée directement dans la littérature juive, ou bien dans le fonds commun des idées qui régnaient un peu partout à cette époque? On pourra discuter sur ce point. En tout cas, cette doctrine sent son temps, et ne saurait, sous cette forme, remonter bien haut.

Il est encore beaucoup d'autres points de contact entre l'*Avesta* et les anciens récits des livres mosaïques : la création du monde en six jours, le déluge, le partage de la terre entre les trois fils de Thraêtaona, et le cadre même de la révélation d'Ormazd à Zoroastre, qui nous rappelle le dialogue entre Jéhovah et Moïse, d'où sort la loi. Voici dès lors la question qui se pose : Sont-ce les Juifs qui ont emprunté ces idées à la Perse, ou bien est-ce l'*Avesta* qui s'est inspiré de la Bible? En général, on n'hésitait pas à répondre que l'emprunt venait du côté des Juifs. Que de fois n'avons-nous pas entendu citer la ressemblance de la création biblique avec celle de l'*Avesta* comme une preuve de la date récente de la composition de la *Genèse!* C'était le grand cheval de bataille de M. d'Eichthal. Or, voici M. Darmesteter qui vient nous déclarer, après une étude approfondie, que c'est l'*Avesta* qui a copié la Bible. Je suis porté à croire que M. Darmesteter a raison, d'une façon générale, sans pourtant qu'il soit possible de l'affirmer pour tous les points. Il y a tout un fond d'idées cosmogoniques sur lequel a vécu l'ancien Orient, et qui a fait l'objet d'échanges multiples, dans lesquels il est parfois très difficile de dire de quel côté vient l'emprunt, ni même s'il y a eu emprunt direct.

Le récit du déluge peut nous en fournir un exemple. Nous avons parlé de ce déluge de neige, annoncé par Ahura-Mazda au fidèle Yima, et des instructions qu'il lui donna pour y échapper et pour

sauver, non-seulement l'humanité, mais l'ensemble des créatures. La ressemblance avec le déluge biblique est frappante et va dans les moindres détails. C'est la même indication des dimensions que doit avoir l'asile réservé au genre humain, la même manière d'y faire entrer les bêtes deux à deux, la même préoccupation d'en exclure les animaux impurs et difformes, ou du moins d'en restreindre autant que possible le nombre ; il n'y a pas jusqu'à l'oiseau Karshiptan, qui doit porter la religion de Mazda dans le Var fait par Yima, qui ne rappelle la colombe de l'arché de Noé. Et pourtant, je ne crois pas que le déluge de l'*Avesta* soit imité de celui de la *Genèse*. Depuis la découverte du récit chaldéen du déluge, il n'est plus permis de douter que le récit de la *Genèse* n'en ait été pris. La démonstration a été faite d'une façon complète. Le récit biblique est une réduction du récit chaldéen, dans laquelle on a supprimé la plupart des élémens mythologiques, diminué toutes les proportions, de façon à ne laisser qu'un récit passablement théorique, mais qui ne fait que mieux ressortir la grandeur de l'idée religieuse que le vieux narrateur jehoviste a introduite dans ce cadre. Ainsi, le récit du déluge biblique vient de la Chaldée, il ne vient pas de la Perse; mais cela ne veut pas dire que le récit du *Vendidad* soit pris à la *Genèse*. Sans doute, certains traits que nous avons relevés pourraient y faire croire. Mais, à côté de ceux-là, il en est d'autres qui reproduisent presque mot pour mot le récit chaldéen du déluge et qui ne se trouvent pas dans la Bible. C'est ainsi qu'Ahura-Mazda ordonne à Yima de réunir dans l'arche « des germes d'homme et de femme, les plus grands, les plus beaux, les meilleurs qui soient sur toute la terre, des germes de toutes les espèces d'animaux et de toutes les plantes. » Voici maintenant le passage correspondant de la genèse chaldéenne :

« Tout ce que possédais, je le réunis ; tout ce que je possédais d'argent, je le réunis ; — tout ce que je possédais d'or, je le réunis ; — *tout ce que je possédais de semences de vie de toute nature, je le réunis.* — Je fis tout monter dans le vaisseau ; mes serviteurs mâles et femelles, — le bétail des champs, les animaux sauvages des campagnes et les fils du peuple, je les fis tous monter. »

La façon même dont est introduit le récit du déluge dans l'*Avesta*, où il est présenté comme une révélation d'Ormazd, qui raconte à Zoroastre l'histoire d'Yima, est plus éloignée du récit biblique que du récit chaldéen, dans lequel aussi c'est Hasisatra, le Xisuthrus de Bérose, le Noé chaldéen, qui révèle à Izdubar l'histoire de sa conservation et les délibérations des dieux. Nous croyons donc que le déluge de neige de l'*Avesta* est une forme très altérée de l'ancien récit chaldéen, enluminée de certaines touches bibliques peut-être, qui existait en Perse d'une façon indépendante, et avait longtemps

flotté dans la tradition orale, avant que ne pût s'opérer cette infusion des idées juives dans la religion de l'*Avesta*.

On ne saurait nier d'ailleurs que la religion de l'*Avesta* ne contienne des élémens antérieurs à l'époque des rois parthes arsacides, et dont quelques-uns appartiennent au fonds commun des religions indo-européennes, remontant ainsi jusqu'à l'époque où les Hindous et les Iraniens ne s'étaient pas encore séparés et vivaient en commun sur les pentes de l'Airyanem Vaêjô. Les inscriptions cunéiformes achéménides nous ont appris à connaître le dieu suprême de Zoroastre et de l'*Avesta*, Ahura-Mazda, comme le grand dieu des anciens rois de Perse ; c'est déjà lui que Cyrus, Xerxès, Darius invoquent dans tous leurs discours, et c'est sa figure, coiffée d'une tiare et encadrée dans deux grandes ailes éployées, qui surmonte tous leurs bas-reliefs. Mais ses origines sont encore plus anciennes. Ce Dieu suprême de l'*Avesta*, « le Seigneur omniscient, » ancien dieu du ciel, analogue à Zeus et à Jupiter, trouve son parallèle dans le dieu suprême des Védas, dans Varuna, l'*Asura Viçvavedas*, « l'Asura qui sait toutes choses. » Ahura et Asura sont un même mot et un même dieu. De même, Mithra, l'Apollon iranien, est identique au Mithra védique. La parenté des deux religions se poursuit dans les mythes qui mettent aux prises, des deux côtés, la lumière et les ténèbres, ainsi que dans les histoires des héros de la première humanité. On la retrouve enfin dans le feu sacré du foyer, Agni en Inde, Atar en Perse, et dans la liqueur sacrée du Haoma, identique, ainsi que nous l'avons dit, au Soma védique. On pourrait songer à expliquer cette ressemblance par des emprunts faits à une époque historique, par un échange d'idées, résultat de la propagande religieuse ; mais une religion aussi importante que celle des Perses n'adopte pas tout d'un bloc les principes qui en forment les élémens constitutifs. On conçoit que le culte de la déesse Anaïtis ait pu pénétrer à une certaine époque en Perse, nous pouvons même préciser la date de son introduction ; on comprendrait moins qu'Ahura-Mazda, Mithra, le feu sacré et le Haoma fussent étrangers au fond même de la religion iranienne.

Ainsi donc, des élémens anciens englobés dans un cadre récent qui est l'*Avesta* des Sassanides, voilà la conclusion à laquelle on arrive de plus en plus. C'est aussi, en faisant la part des différences de temps et de milieux, la conclusion à laquelle conduit l'étude critique des livres qui composent l'Ancien-Testament. Seulement, dans la Bible, on peut encore discerner les élémens dont s'est formé le livre actuel, et remonter dans plus d'un cas à la source. Pour l'*Avesta*, tel que nous le possédons, ce travail n'est pas possible, suivant M. Darmesteter. Il n'est pas un des morceaux dont se compose ce

vaste ensemble, si mutilé, dont on puisse dire qu'il est plus ancien que les autres et qu'il remonte au-delà de l'époque arsacide. Peut-être tout le monde ne partagera-t-il pas cet avis. M. Darmesteter lui-même a modifié bien des choses dans sa manière de voir, depuis le jour où il a abordé l'étude de l'*Avesta*, mais sans cesser d'être conséquent avec lui-même, et ses variations ne sont que le résultat de l'application des mêmes principes. L'aboutissant n'est plus le même, la ligne n'a pas changé. C'est là le point essentiel. Dans les matières scientifiques, on ne peut prétendre à la vérité absolue, il faut y tendre. Ce qui importe, c'est que la direction soit bonne. Il est facile de plaisanter les variations de la science et d'invoquer contre la méthode critique l'incertitude de ses résultats. Mais les variations sont la condition du progrès et la marque de la vie. Et quelle science est plus vivante que celle de ces anciennes civilisations orientales? Au lieu de contes, échafaudés sur quelques paroles mal comprises des historiens anciens qui n'étaient eux-mêmes pas toujours bien renseignés, nous nous trouvons en présence de la réalité, prise en pleine vie dans les livres antiques que la science philologique nous a rendus.

Sans doute, on éprouve quelque déception à voir rabaisser de centaines, quelquefois de milliers d'années, des écrits auxquels l'imagination se plaisait à prêter une antiquité fabuleuse ; mais n'est-ce pas quelque chose de replacer les faits dans leur véritable milieu, où ils se comprennent et où ils s'expliquent les uns les autres, et de les faire rentrer dans les lois de l'esprit humain, au lieu de les reléguer dans des temps préhistoriques où ils nous apparaissaient comme des prodiges inexplicables. Si l'imagination y laisse quelques-unes des brillantes couleurs de sa robe ondoyante, l'esprit éprouve à ces déductions la satisfaction profonde que donne la conquête de la vérité; et, au-dessus du soubassement solide formé par l'histoire, il voit se dresser la véritable antiquité, dont la tête se perd dans les nues. Nous n'en distinguons pas encore tous les traits ; mais ce que nous en entrevoyons suffit pour nous permettre d'en saisir les proportions et les lignes générales, et d'en mesurer la grandeur. D'autres s'élèveront plus haut que nous. L'essentiel est d'avoir une base solide et de ne procéder que sûrement et pas à pas, en partant du certain pour expliquer l'incertain ; c'est le travail de l'histoire; et à un point de vue plus général, c'est celui que poursuit dans tous les domaines l'esprit humain au travers de ses efforts pour arracher au passé le secret des origines de l'humanité.

PHILIPPE BERGER.

LA CHIMIE

DANS

L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

I.

LES GRECS, LES LATINS, LES SYRIENS.

I. *Collection des anciens Alchimistes grecs,* texte et traduction, avec la collaboration de M. Ch.-Em. Ruelle, 3 vol. in-4°, 1887-1888. — II. *Les Origines de l'Alchimie,* 1 vol. in-8°, 1885. — III. *La Chimie au moyen âge.* Tome Ier : *Essai sur la transmission de la science antique, Doctrines et pratiques chimiques;* tome II : *l'Alchimie syriaque,* texte et traduction, avec la collaboration de M. Rubens Duval; tome III : *l'Alchimie arabe,* texte et traduction, avec la collaboration de M. Houdas.

La science moderne est fille de la science antique, c'est-à-dire de la science grecque : ce sont les Grecs qui ont constitué la science sous la forme que nous connaissons aujourd'hui. En effet, avant les Grecs, il n'existait pas de science rationnelle proprement dite, dégagée de toute attache mystique et sacerdotale. Si l'astronomie était cultivée en Égypte et en Chaldée, c'était d'abord pour fixer les époques des fêtes religieuses, et en maintenir la corrélation avec les phénomènes naturels de l'agriculture. C'était aussi pour déterminer les enchaînemens mystérieux que l'astrologie fixait entre la

position des astres et les événemens privés ou publics, d'après cette croyance que la vie des hommes et le développement des phénomènes étaient déterminés par la fatalité des influences sidérales qui avaient présidé à leur naissance. La géométrie et la mécanique avaient été poussées assez loin à Babylone, à Thèbes et à Memphis, dans leurs applications au mesurage des champs et à la construction des édifices, comme en témoigne l'étude des monumens indestructibles de la vieille Égypte : l'équilibre de ceux de la Chaldée, construits en briques, effondrés aujourd'hui, avait exigé des connaissances du même ordre, peut-être encore plus développées. Mais les opérations de l'une et de l'autre étaient toujours accompagnées de prières et d'invocations magiques. Dans un autre ordre, c'est sur les traitemens que l'on faisait subir aux métaux, aux poteries, aux verres colorés, aux étoffes teintes, que la science expérimentale s'est exercée d'abord, et la perfection des pratiques d'alors est attestée par les débris des civilisations rassemblés dans nos musées. Or les vieux manuscrits alchimiques nous disent que ces pratiques étaient exposées dans le *Livre du Sanctuaire du temple.* La médecine y reconnaît aussi ses origines. Ce n'était pas là une vaine métaphore. Les temples, en effet, étaient dans l'Orient antique le dépôt de toute science : aujourd'hui même c'est autour des mosquées que se groupe tout l'enseignement musulman. Mais les membres du sacerdoce d'autrefois n'auraient jamais imaginé que leur double rôle de prêtre et de savant pût être distingué. Ils associaient les pratiques scientifiques avec les prières et les rites religieux, dont l'accomplissement était réputé indispensable pour celui des opérations elles-mêmes. La notion du miracle, accordé par la faveur des dieux et au besoin imposé à leur volonté par les formules de la magie, était jugée inséparable de l'action secrète des forces naturelles.

Ce furent les Grecs qui opérèrent la disjonction et qui fondèrent ainsi, à partir du VIe siècle avant notre ère, la science rationnelle, dépouillée de mystère et de magie, telle que nous la pratiquons maintenant. L'époque alexandrine vit le triomphe de la nouvelle méthode : alors l'astronomie fut pleinement dégagée de l'astrologie, la géométrie séparée des rites antiques des *agrimensores*, la médecine et la chirurgie débarrassées des pèlerinages et des pratiques superstitieuses, la chimie rendue indépendante des incantations par lesquelles on croyait assurer le succès des manipulations.

Il en fut ainsi, en principe du moins et pour les esprits les plus éclairés. Car la partie mystique et charlatanesque de ces sciences, leur association avec les prières et les invocations mystérieuses, ne disparurent pas subitement. Elles persistèrent dans l'antiquité ; elles

reprirent même une nouvelle faveur, à mesure que la culture antique tombait en décadence. Elles furent aussi en honneur pendant tout le moyen âge, et elles règnent encore en Orient.

La science européenne a repris peu à peu, depuis le XVIe siècle, la ferme tradition des philosophes helléniques ; elle s'est débarrassée du vieil attirail des dogmes et des opérations chimériques et elle a poursuivi sans relâche la construction de l'édifice fondé par les Grecs. Si le travail accumulé des générations l'a élevée à une hauteur non soupçonnée des anciens et s'il en a étendu les applications dominatrices à toutes les branches de l'organisation sociale, cependant nous avons le droit de dire que nos méthodes et notre esprit moderne ne seraient certes pas désavoués par un Archimède ou par un Aristarque de Samos : à la lecture de nos ouvrages, ils reconnaîtraient leurs légitimes héritiers.

Mais entre la science grecque et celle des modernes, il y a un intervalle de plus de seize siècles, pendant lequel la transmission des faits, des idées, des méthodes, n'a pas eu lieu directement. Elle s'est effectuée par des intermédiaires, d'un esprit moins ferme et imbus des anciens préjugés. De là un mélange de raison pure et de mysticisme, qui a dominé la science vers la fin de l'empire romain et pendant tout le moyen âge. En raison même de cette association de deux élémens contraires, et devenus depuis inconciliables, la science gréco-alexandrine a pris une figure étrange, aux débuts de l'ère chrétienne, à une époque où le pur rationalisme de Démocrite, d'Aristote et de leurs premiers disciples avait fléchi. De là ce curieux amalgame, où les notions positives de la chimie proprement dite se confondent avec les rêveries du gnosticisme et les derniers restes des traditions religieuses de la vieille Égypte. Ce mélange a duré même en chimie plus longtemps que dans toute autre science, et c'est seulement à la fin du siècle dernier que la chimie s'est affranchie complètement de ces idées singulières et constituée sous une forme purement scientifique. La longue histoire de ses progrès successifs et de ses tentatives systématiques, à la fois dans l'ordre pratique et dans l'ordre philosophique, est des plus remarquables, et je me propose d'esquisser aujourd'hui le tableau de l'une des périodes les plus intéressantes de cette histoire : je veux parler de la période qui a suivi l'époque alexandrine et qui a précédé la connaissance et l'acclimatation définitive de l'alchimie, au XIIIe siècle, dans l'Europe occidentale.

Cette étape est dominée par le nom des Arabes, auxquels les écrivains les plus répandus rattachent en général les progrès accomplis depuis les Grecs dans la plupart des sciences. Souvent même on a été jusqu'à attribuer aux Arabes la découverte même de la

chimie, opinion qui tombe devant la connaissance exacte des auteurs originaux.

J'ai consacré près de dix ans à ces études, et publié pour la première fois les textes des chimistes grecs d'abord, puis ceux des chimistes syriens et arabes, demeurés jusque-là ensevelis dans les grandes bibliothèques de Paris, de Londres et de Leyde; on dédaignait de les lire, parce qu'on les regardait comme chimériques et inintelligibles. Il y a cependant dans ces vieux textes une science réelle et profonde, mélangée, à la vérité, de notions erronées sur la transmutation des métaux, et de prétentions illusoires et souvent charlatanesques. J'ai cherché à dégager de cet alliage le côté scientifique proprement dit; et j'ai montré la source de l'erreur fondamentale de l'alchimie dans les théories philosophiques de Platon et d'Aristote sur la constitution de la matière. Je me propose de retracer aujourd'hui, aux lecteurs de la *Revue*, les notions acceptées par les alchimistes grecs et de leur présenter la suite de mes études sur les alchimistes syriens, arabes, et sur les commencemens de l'alchimie latine, telle qu'elle s'est développée, au moment même de cette première réapparition des arts et des lettres antiques au XIIIe siècle, qui précéda la grande et définitive renaissance du XVIe.

I. — L'ALCHIMIE GRECQUE.

Rappelons d'abord les faits découverts par les alchimistes grecs, ainsi que les idées et les théories qui leur servaient de guides; ces faits et ces idées sont le point de départ des développemens ultérieurs.

Les métaux purs ne se rencontrent guère dans la nature, à l'exception de l'or, exploité de tout temps à l'état natif, dans les alluvions des fleuves, ou dans les roches des diverses époques géologiques. On trouve aussi dans les mêmes conditions un alliage natif d'or et d'argent, appelé par les anciens or blanc ou électrum, et qui fut regardé comme un métal particulier jusque vers le VIe siècle de notre ère : il a même été employé dans la fabrication de la monnaie par les Lydiens, puis par les villes grecques de l'Asie-Mineure, jusque vers le temps d'Alexandre. Mais cet alliage ne présente aucune fixité dans ses propriétés, les proportions relatives des deux composans étant variables. En raison de cette diversité même, il a joué un rôle important dans les idées et les tentatives des alchimistes, relatives à la transmutation des métaux; car on pouvait en extraire à volonté de l'or ou de l'argent, suivant les traitemens employés : de là l'opinion que l'électrum était susceptible d'être changé dans l'un ou dans l'autre des deux métaux nobles.

Ces idées et ces tentatives semblaient d'ailleurs confirmées par les pratiques métallurgiques usitées dans la fabrication des autres métaux. Le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, l'argent même, ne préexistent point dans la nature, sauf dans des minéraux exceptionnels ; ils s'y trouvent d'ordinaire à l'état de composés oxydés ou sulfurés, et ce sont en réalité des produits engendrés par l'art humain. En effet, c'est en soumettant les derniers composés à des réactions plus ou moins compliquées, où interviennent le feu, les agens combustibles, la cuisson, le grillage au contact de l'air, que l'on prépare les divers métaux. Ces préparations étaient accomplies autrefois, en vertu d'un empirisme traditionnel dont les origines se perdent dans la nuit des âges. Depuis un siècle à peine, les chimistes ont réussi à s'en rendre compte et à les perfectionner, à l'aide de notions plus précises, fondées sur les théories de la science moderne. Notre temps d'ailleurs assiste à une transformation plus radicale encore dans la métallurgie, par suite des découvertes de l'électrochimie. Mais dans l'antiquité tout reposait, je le répète, sur un empirisme, à peine dirigé par de vagues analogies.

Or, les métaux que les anciens obtenaient ainsi et mettaient en œuvre n'étaient pas toujours des métaux purs. Il existait pour eux une multitude de variétés de cuivre et de plomb. Par exemple, le plomb noir et le plomb blanc furent d'abord distingués : le premier était notre plomb moderne, le second est devenu notre étain ; mais ces noms s'appliquaient aussi à d'autres métaux et alliages, tels que l'antimoine, obtenu par le grillage et la réduction de son sulfure, dans certaines conditions décrites par Dioscoride ; de même quelques alliages d'argent, désignés à l'origine sous le nom grec de *cassitéros*, qui fut affecté plus tard à notre étain ; le *stannum* de Pline offre encore ce double sens.

Les alliages blancs, à surface brillante et peu altérable, avaient reçu un nom particulier, celui d'*asem*, ou argent égyptien, qui reparaît sans cesse chez les alchimistes grecs et se confond avec celui de l'argent sans titre défini (*asémon*) : ce nom était donné à des matières fort diverses, depuis l'étain pur jusqu'à l'électrum.

De même le métal désigné sous le nom de *chalkos* en grec, *æs* en latin, nom qui comprenait des espèces innombrables ; à tel point que nos traductions modernes emploient indifféremment les noms d'airain, de cuivre et même de bronze pour le représenter : mais ces traductions sont presque toujours incertaines et souvent inexactes. Le cuivre pur des modernes est trop mou pour servir à forger des armes ou des outils solides, et les noms grecs et latins expriment d'ordinaire des alliages. Aussi les anciens attribuaient-ils aux cuivres diverses couleurs, et ils en spécifiaient l'espèce par des adjectifs tirés soit de ces couleurs même, soit du

lieu d'origine. Tels étaient le cuivre rouge ou cuivre de Chypre, *æs cyprium*, épithète qui est devenue au temps de l'empire romain le nom propre du métal, *cuprum;* tels le cuivre jaune, le cuivre blanc, etc. Le cuivre jaune embrassait à son tour bien des variétés, car sa composition variait extrêmement. Rappelons d'abord les bronzes, alliages de cuivre et d'étain, employés pendant des siècles à la fabrication des armes, jusqu'au jour où ils furent détrônés par les progrès de la fabrication et de la trempe du fer. Au temps de l'empire romain, on désigna l'un de ces alliages, qui servait à faire des miroirs, par le nom de Brindes, lieu où se trouvaient les fabriques : *æs brundusinum*, d'où est venu notre mot *bronze;* d'autres alliages de diverses nuances, jaunes ou blanchâtres, unissaient au cuivre le plomb et le zinc, métal inconnu des anciens à l'état de pureté, mais dont ils connaissaient les minerais, appelés *cadmies* ou *calamies* naturelles, d'où nous avons fait le mot calamine. La fusion de ces minerais avec ceux du cuivre engendrait des métaux semblables à notre *laiton*, dont le nom même a été dérivé de celui d'*electrum*, par suite des altérations successives que l'industrie a fait subir au vieux métal lydien, depuis l'antiquité jusqu'au XIIe siècle de notre ère.

Tandis que certains des composés du cuivre acquéraient ainsi des noms particuliers, en raison de l'importance de leurs applications ; au contraire, parmi les nombreux alliages du cuivre à teinte jaune, il en est d'autres, usités dans l'antiquité et au moyen âge, qui sont tombés en désuétude : par exemple, les combinaisons que le cuivre forme avec l'arsenic et l'antimoine, intermédiaires éminemment aptes à permettre l'association des corps, tels que le fer opposé au cuivre ou à l'étain, métaux rebelles à une union plus directe. La chimie moderne ne connaît plus guère ces alliages. Cependant, nous avons vu ressusciter, il y a une vingtaine d'années, parmi les brevets d'invention, un alliage de cuivre et d'antimoine, doué de l'apparence et de la plupart des propriétés de l'or; on pourrait même le faire passer pour lui, auprès des personnes inexpérimentées et peu au courant des méthodes infaillibles de l'analyse moderne. Or cet alliage était connu des alchimistes grecs, et il figure dans les traductions syriaques de leurs œuvres.

Ainsi, dans l'antiquité et au moyen âge, il existait une foule de métaux artificiels, rangés sous ces catégories générales de plomb, de fer, de cuivre, d'étain, d'électrum, enfin d'or et d'argent.

Ce n'est pas tout : de même que l'argent pur était confondu dans la pratique des orfèvres avec les divers alliages désignés sous le nom d'*asem*, le nom même de l'or ne s'appliquait pas seulement à l'or pur ; mais les orfèvres l'avaient étendu aux alliages de ce corps avec

le cuivre et d'autres métaux, alliages inégalement riches, servant à fabriquer des bijoux à bas titre, qu'ils s'efforçaient de faire payer comme or pur par leurs cliens. Ces usages et ces pratiques frauduleuses subsistent, même de nos jours, en Orient et partout où la loi n'a pas établi des règles invariables et des pénalités sévères pour fixer le titre des objets d'or et d'argent livrés à la vente. La fraude est perpétuelle dans ce genre d'industrie, en raison des primes considérables qui lui sont offertes par le prix élevé des objets.

Ces faits étant connus, il est facile de concevoir les idées et les théories des alchimistes et de se représenter leurs pratiques et leurs espérances.

En effet, la première notion qui leur apparaissait comme établie par l'expérience, c'était celle de la variabilité des propriétés des métaux. La définition théorique de nos corps simples, qui restent immuables dans leur nature et dans leur poids, à travers la suite des métamorphoses, ne s'est dégagée que lentement, et elle n'est même devenue certaine pour les chimistes que depuis un siècle à peine. Sans doute, l'esprit positif des législateurs romains avait aperçu la nécessité d'employer de l'or et de l'argent purs, ou alliés à un degré fixe, dans la fabrication des monnaies, destinées à servir d'unité pour les transactions. Mais c'était là une prescription pratique et non un principe scientifique. Si les artisans qui maniaient ces métaux savaient obtenir des corps doués de la pureté légale, cependant ils ne possédaient aucun signe pour distinguer si de tels corps représentaient réellement un métal unique et inaltérable dans son essence; ou bien s'il s'agissait d'un certain terme conventionnel, dans la suite indéfinie des transformations de la matière.

Ces définitions légales s'appliquaient d'ailleurs uniquement à l'or et à l'argent. Quant au cuivre, au plomb, à l'étain, rien ne prouvait que quelqu'une de leurs espèces sans nombre représentât, de préférence aux autres, un état fondamental, auquel l'ensemble de celles-ci dût être rapporté. Bref, l'or, l'argent, le cuivre, le plomb étaient, en réalité, aux yeux des alchimistes des mélanges ou composés, dont on pouvait modifier à volonté les propriétés, en y ajoutant, ou en en retranchant certains composans.

L'unité fondamentale de la matière résidait au-delà. Elle était subordonnée à l'existence des quatre élémens : la terre, l'eau, l'air et le feu, dont l'association, suivant Platon et Aristote, constitue tous les êtres de la nature. Nous savons aujourd'hui, depuis les découvertes faites en chimie il y a un siècle à peine, que ces élémens antiques ne sont pas des substances véritables, mais les symboles des états fondamentaux de la matière, tels que la solidité, la liquidité, la gazéité, tous états statiques; le quatrième élément,

le feu, représentant un état dynamique des corps. Au contraire, ces symboles avaient un caractère vraiment substantiel pour les alchimistes, caractère précisé par l'identification approximative de leurs prétendus élémens avec certains produits, dans lesquels les propriétés correspondantes à l'un des élémens paraissaient résider d'une façon plus éminente. Ainsi on lit ce qui suit dans Comarius, auteur contemporain d'Héraclius : « Le feu a été subordonné à l'eau et la terre à l'air ; » le nom de chacun de ces élémens étant surmonté dans les manuscrits par le signe du corps qui le représentait pendant l'opération à laquelle Comarius fait allusion. Au-dessus du mot feu, on lit le signe du soufre ; au-dessus du mot eau, le signe du mercure ; au-dessus du mot terre, le signe du molybdochalque (alliage de plomb et de cuivre) ; au-dessus du mot air, le signe du mercure de nouveau (sans doute à l'état de vapeur). Ces désignations n'avaient, d'ailleurs, rien de spécifique : dans un autre article grec, intitulé *le Travail des quatre élémens*, une liste de produits multiples répond à chaque élément, envisagé comme catégorie générique. Le pseudo Raymond Lulle, alchimiste latin, emploie continuellement ce symbolisme : par exemple dans la description de la fabrication des pierres précieuses artificielles. On conçoit que de telles descriptions étaient indéchiffrables, sans le concours d'un adepte initié et à qui la tradition transmise par ses maîtres faisait connaître le sens du symbole pour chaque cas particulier.

La science moderne est devenue plus précise. En même temps, les élémens substantiels des anciens sont passés pour elle à l'état de qualités et de phénomènes et il en est résulté une modification profonde dans les idées des philosophes et dans les conceptions, même les plus usuelles, de l'humanité. Cependant, derrière les élémens qui étaient supposés ajouter aux corps leurs qualités propres, les savans grecs concevaient l'unité essentielle, comme résidant à un degré plus élevé dans la matière première indéterminée ; modifiée par des formes et des accidens multiples, elle concourt à former toutes choses. Les élémens, disent-ils, sont opposés par leur qualité et non par leur substance. Cette notion, plus générale, n'a pas cessé de dominer les conceptions cartésiennes et même celles de notre temps.

Mais ces vues métaphysiques étaient trop vagues pour fournir aux orfèvres et aux alchimistes une explication claire des faits que leur montrait leur pratique journalière. Ici se manifeste un état d'esprit tout spécial. La chimie, en effet, a possédé de tout temps une aptitude singulière à créer une sorte de métaphysique matérialiste, où les noms d'êtres, de principes premiers sont employés avec une signification restreinte et en quelque sorte tan-

gible. Les chimistes grecs disaient que les métaux étaient comme l'homme; ils avaient un corps et une âme. L'âme, d'ailleurs, pour la plupart des philosophes anciens, n'était autre chose qu'une matière plus subtile. C'est ainsi que les alchimistes furent conduits à imaginer une matière première, propre aux métaux seuls, et qui en constituait l'essence commune. Elle semblait indiquée par cet état général de fusion que prennent tous les métaux soumis à l'action du feu; état dans lequel ils sont disposés à recevoir tout alliage, toute coloration, toute impression de propriétés nouvelles. Pour les vieux Égyptiens, cette matière première était le plomb, désigné par eux sous le nom d'Osiris. « Osiris est le principe de toute liquidité, dit Olympiodore; c'est lui qui opère la fixation dans les sphères du feu. » — « Toutes les substances métalliques, d'après un autre auteur, ont été reconnues par les Égyptiens comme produites par le plomb seul. » Le mot plomb désignait alors aussi l'étain, l'antimoine et une multitude d'alliages plus ou moins voisins de l'argent; c'était d'ailleurs des minerais de plomb que l'on extrayait le plus souvent l'argent, qui en représentait en quelque sorte le perfectionnement.

Mais vers le temps de la guerre du Péloponnèse, apparut dans le monde une nouvelle substance, le mercure ou argent liquide, qui répondait mieux encore à la notion de la matière première métallique.

Quelle était l'origine de ce métal singulier? C'est ce qu'aucun auteur ne nous a appris. Nous savons cependant qu'à cette époque les Carthaginois exploitaient les mines d'or et d'argent de la Bétique, et que les minerais de mercure, situés dans la même région, étaient parfaitement connus et mis en œuvre au temps de l'empire romain. Il semble donc que le mercure soit venu de là.

Quoi qu'il en soit, l'aspect et les propriétés de cet argent liquide et vaporisable, presque aussi résistant aux agens chimiques que son vieil homonyme solide, frappèrent vivement les imaginations. Il semblait qu'il suffît de le fixer, c'est-à-dire de lui ôter son état liquide et sa volatilité, pour obtenir les divers métaux et spécialement l'argent véritable.

Le mercure devint ainsi la matière première des métaux pour les alchimistes. Nous lisons à cet égard les passages les plus décisifs dans Synésius, écrivain de la fin du IVe siècle de notre ère, lequel paraît devoir être identifié avec le célèbre évêque de la Cyrénaïque, contemporain des deux Théodose. Voici ce qu'il écrit, dans une lettre adressée à Dioscorus et qui rappelle, par le fond et par la forme, les dialogues de Platon et le *Timée* en particulier. « Le mercure est donc de différentes sortes. — Oui, il est de différentes sortes, tout en étant un. — Mais s'il est un, comment est-

il de différentes sortes? — Oui, il est de différentes sortes et il a une très grande puissance. N'as-tu pas entendu dire à Hermès : Le rayon de miel (mercure) est blanc (argent), et le rayon de miel est jaune (or)? — Oui, je le lui ai entendu dire. Mais ce que je veux apprendre, Synésius, enseigne-le-moi. — C'est l'opération que tu sais (la transmutation). — Le mercure prend donc de toute manière les apparences de tous les corps? — Tu as compris, Dioscorus. En effet, de même que la cire affecte la couleur qu'elle a reçue, de même aussi le mercure, ô philosophe! blanchit tous les corps et attire leurs âmes, il les digère par la cuisson et s'en empare. Étant donc disposé convenablement et possédant en lui-même le principe de toute liquidité, lorsqu'il a subi la transformation, il prépare tout le changement des couleurs. Il forme le fond permanent, tandis que les couleurs n'ont pas de fondement propre; ou plutôt le mercure, perdant son fondement propre, devient un sujet modifiable par les traitemens exécutés sur les corps métalliques. — Le mercure travaillé par nous reçoit toutes sortes de formes... »

En résumé, le mercure étant la matière première des métaux, il fallait d'abord le fixer, c'est-à-dire le rendre solide et stable au feu, à la façon des métaux proprement dits; puis il fallait le teindre, à l'aide d'un principe tinctorial, blanc ou jaune, tel que le soufre, ou les sulfures d'arsenic; ce qui devait le changer finalement en argent ou en or.

Ajoutons, pour compléter cette exposition, que le mot mercure avait des acceptions multiples. Non-seulement on distinguait, comme le fait Pline, le mercure natif, extrait directement des mines, du vif-argent artificiel préparé au moyen du cinabre; mais ce dernier même était appelé mercure de cuivre, mercure de plomb, mercure d'étain, suivant qu'on le préparait à froid, en broyant le cinabre dans un mortier de cuivre, de plomb, d'étain, avec divers ingrédiens; le mercure obtenu paraissait participer du métal qui avait servi à le préparer. Pour nous, c'est toujours le même mercure, rendu impur à la vérité par quelque trace du métal précipitant; mais, aux yeux des alchimistes, c'étaient des métaux différens; il existe à cet égard chez les Grecs, et surtout dans les traductions syriaques de Zosime, des textes décisifs. Pour comprendre les idées des alchimistes sur ce point, il faut se reporter aux faits qu'ils avaient observés. Mais il y a plus, le mot mercure désignait à leurs yeux deux matières radicalement différentes pour nous : le mercure moderne, ou mercure tiré du cinabre, et l'arsenic métallique, qu'ils appelaient le mercure tiré de l'orpiment. L'un et l'autre, en effet, sont volatils et sublimables; l'un et l'autre teignent le cuivre en blanc; l'un et l'autre forment des sulfures rouges. On voit, par ces détails précis, quelle extension de sens

avait pris le mot mercure vulgaire et comment le mercure des philosophes représentait une sorte de quintessence, commune à ces diverses sortes de mercure, c'est-à-dire la matière première des métaux, susceptible d'être changée par la teinture en or ou en argent. Il s'agissait soit d'extraire réellement ce mercure des métaux ordinaires, pour le teindre ensuite en or ou en argent ; soit et plutôt d'opérer sur sa substance en puissance, telle qu'elle était contenue dans le cuivre, dans le plomb, dans l'étain ou dans le fer, pour éliminer les qualités contraires et compléter les qualités conformes, par des agens convenables, en même temps qu'on en opérait la teinture. Les agens tinctoriaux étaient eux-mêmes désignés sous le nom générique de pierre philosophale.

Telle était la théorie philosophique et tels étaient les faits d'expérience sur lesquels s'appuyaient les essais de transmutation chez les alchimistes gréco-égyptiens. Dirigés par ces idées, ils obtenaient, en effet, toute sorte d'alliages métalliques, les uns blancs et presque inaltérables comme l'argent, auquel on les assimilait; les autres jaunes et d'une stabilité comparable à l'or, dont on leur donnait le nom. L'or et l'argent véritables entraient d'ailleurs le plus souvent dans la composition de ces alliages ; ils jouaient le rôle de semence, et on croyait les multiplier par l'action de certains fermens, à la façon des êtres vivans. Mais les alchimistes avaient dû s'apercevoir bien des fois qu'il ne suffisait pas de réaliser les prétendues recettes de transmutation pour fabriquer de l'or et de l'argent : après avoir obtenu des métaux qui en possédaient l'apparence et un certain nombre de propriétés, il en manquait toujours quelques-unes, et c'est ici qu'intervenait la partie mystique de leur science.

« Ne va pas croire, dit Olympiodore, que l'action manuelle seule soit suffisante ; il faut encore celle de la nature, une action supérieure à l'homme. » C'était par les prières et les formules magiques que l'on devait compléter la transmutation.

En attendant, la confusion entre l'argent véritable et les alliages blancs, désignés sous le nom d'*asem* ou argent d'Égypte, entre l'or véritable et certains autres alliages jaunes, était soigneusement entretenue par les alchimistes dans l'esprit de leurs adeptes et surtout dans celui du public. Ils allaient même jusqu'à désigner sous le nom d'or et d'argent des métaux simplement teints à leur surface par l'action du mercure et des sulfures d'arsenic, voire même des métaux recouverts d'un vernis doré. Cette confusion de langage existe même dans les industries de notre temps, quand elles parlent des ors d'une teinture ou d'une étoffe.

Les recettes de la chrysopée et de l'argyropée du faux Démocrite,

quand on les relit en se guidant d'après cette idée, ne sont nullement chimériques ; car elles n'expriment pas autre chose que la préparation des alliages simulant l'or et l'argent, et celle des teintures et vernis superficiels. Cependant, les orfèvres alchimistes, tout en fraudant les acheteurs et en leur vendant des bijoux à bas titre et falsifiés, n'en étaient pas moins dupes de leurs propres théories. Nous avons vu reparaître de notre temps les vieux rêves de la magie, si puissans en Égypte et à Babylone ; or c'était, je le répète, sur les formules magiques que les alchimistes comptaient pour compléter leur œuvre et mener jusqu'au bout la mystérieuse transmutation, dont ils prétendaient faire chaque jour la démonstration devant le public. Comme il est arrivé trop souvent aux prophètes orientaux, ils trompaient le public par des tours de prestidigitateurs ; mais en même temps ils croyaient au fond posséder réellement la puissance dont ils se targuaient. C'est l'histoire de la plupart des mystiques et nous voyons aujourd'hui se reproduire les mêmes illusions sous nos yeux, dans les prétentions de l'hypnotisme et de la télépathie.

J'ai connu, il y a quelques années, l'aventure d'un alchimiste contemporain, qui prétendait fabriquer de l'argent. Un jour, ayant épuisé ses ressources, il porta au mont-de-piété quelques lingots de l'un de ses alliages, en déclarant qu'ils contenaient 85 centièmes de leur poids d'argent. Le commissaire du mont-de-piété eut la naïveté d'accepter sa déclaration et de lui prêter le tiers de la valeur déclarée. Le prêt n'ayant pas été remboursé, on envoya le lingot à la Monnaie pour en réaliser la valeur : les essayeurs y trouvèrent seulement trois centièmes d'argent. Jusqu'ici cette histoire n'a rien de surprenant. Mais l'alchimiste, mis en arrestation, soutint son dire. Il prétendit que les savans officiels avaient des procédés d'analyse insuffisans et qu'il se faisait fort de démontrer devant les juges la composition qu'il avait assignée à son alliage. Son avocat demandait même qu'il pût faire cette preuve devant le tribunal : peut-être l'alchimiste était-il convaincu et croyait-il à l'efficacité de quelque formule secrète pour réaliser son miracle.

Les théories sur lesquelles les alchimistes s'appuyaient n'en méritent pas moins toute notre attention, à cause de leurs fondemens à la fois techniques et philosophiques. L'idée de la teinture des métaux était même généralisée par eux et étendue à toutes sortes d'autres problèmes, d'un intérêt industriel non moins puissant. C'est ainsi qu'ils teignaient le verre et lui communiquaient l'apparence des pierres précieuses naturelles. Là aussi les alchimistes avaient la prétention d'imiter et de reproduire la nature. Les émeraudes, les saphirs, les rubis naturels étaient, disaient-ils, reproduits

par eux, et cette tradition a traversé tout le moyen âge. Telle est l'origine de ces prétendus plats et objets d'émeraude, de grande dimension et d'un prix jugé autrefois inestimable, qui sont encore conservés dans les trésors de certaines églises. La croyance à ces fabrications a duré, jusqu'au jour où la chimie moderne dévoila les antiques artifices : c'est seulement de nos jours et depuis un demi-siècle que les pierres précieuses naturelles ont été reproduites avec leur composition véritable et leurs propriétés identiques.

Les alchimistes teignaient également les étoffes, et la précieuse teinture en pourpre, réservée aux souverains et aux dieux, était assimilée par eux à la teinture dorée des métaux. Dans un cas comme dans l'autre, une trace de matière colorante, incorporée à une grande masse de matière susceptible de teinture, lui communique dans toutes ses parties sa couleur, en s'incorporant à elle, pour engendrer un tout réputé homogène.

Tels étaient les faits observés et les idées régnantes en chimie vers la fin de l'empire romain. Nous allons voir comment la connaissance de ces faits et de ces théories s'est maintenue et propagée pendant le cours du moyen âge.

II. — L'ALCHIMIE OCCIDENTALE AVANT LES ARABES.

Deux voies ont été suivies dans la transmission de la science antique : la voie pratique et professionnelle et la voie théorique et générale. En effet, la civilisation et l'empire romain, qui en était le représentant, ne se sont pas évanouis tout d'un coup, dans un cataclysme qui anéantit à la fois les hommes et les institutions. De pareilles aventures sont rares dans l'histoire ; quoique l'extermination complète de certaines populations, dans les invasions mongoles par exemple, ait pu faire disparaître brusquement certaines races et leurs traditions. De même la destruction de Carthage par les Romains. Mais l'invasion barbare fut une opération multiple et collective, qui a duré trois siècles et substitué peu à peu à l'univers romain un monde plus confus, retenant d'innombrables débris des anciennes organisations. Les industries surtout ont survécu, à cause de leur nécessité. Au temps des Francs en Gaule, des Visigoths en Espagne, des Lombards en Italie, on a continué à travailler la pierre et les métaux, à fabriquer des ornemens et des bijoux, à teindre des étoffes, à inventer des engins pour la guerre, à préparer des remèdes pour les maladies. Si les esprits puissans et créateurs dans les divers arts ont cessé de se manifester dans un milieu où ils n'eussent rencontré ni l'éducation ni les moyens d'action indispensables, les fabricans et les artisans techniques n'en

ont pas moins poursuivi leurs travaux conformément aux vieilles règles inscrites dans des réceptaires et cahiers de formules, d'après les vieux auteurs grecs et latins et leurs abréviateurs.

C'est là précisément ce qui est arrivé pour la chimie : un certain nombre de ces registres d'ateliers nous sont parvenus. Nous en possédons quelques-uns en langues grecque, syriaque et même latine; j'ai publié moi-même plusieurs de ces traités techniques, jusque-là manuscrits et ignorés, en les accompagnant de commentaires spéciaux. Jusqu'ici cet ordre de renseignemens était demeuré à peu près inconnu des historiens de la chimie, et c'est l'ignorance de leur existence qui a surtout concouru à entretenir les opinions régnantes sur le rôle prépondérant des Arabes dans la transmission de la science antique. En réalité, une portion de celle-ci s'était conservée directement dans les traditions de l'Occident.

Essayons de préciser les idées à cet égard, en commençant par les Grecs. Nous lisons les lignes suivantes, copiées peu après l'an 1000, dans un manuscrit conservé dans la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et qui reproduit des traités plus anciens : « Livre métallique et chimique sur le travail de l'or et de l'argent, la fixation du mercure. Ce livre traite des vapeurs (distillation), des teintures métalliques et des moulages avec le bronze, ainsi que des teintures des pierres vertes (émeraudes), des grenats et autres pierres de toute couleur et des perles; et des colorations en garance (pourpre végétale) des étoffes de peau destinées à l'empereur. Toutes ces choses sont produites avec les eaux salées et les œufs (philosophiques, appareils de digestion), au moyen de l'art des minéraux. » Ce titre représente un traité écrit vers le VIIIe et le Xe siècle, pour résumer les traditions techniques. C'est celui d'un véritable manuel de chimie byzantin, embrassant l'orfèvrerie et les alliages métalliques, la distillation, la coloration des verres et pierres précieuses artificielles, le travail des perles et la teinture des étoffes : quelque chose comme un traité de chimie industrielle contemporain. A chacun de ces sujets répondent des articles spéciaux, souvent très développés, dans la collection des alchimistes grecs. Ce n'est pas ici le lieu de les exposer en détail : je dirai seulement que ces articles représentent les travaux qui font suite aux alchimistes alexandrins, tels que le pseudo Démocrite, Zosime, Jamblique, le pseudo Moïse et autres écrivains des premiers siècles de notre ère; lesquels se rattachaient eux-mêmes à des traditions plus anciennes, de l'ordre de celles du Papyrus égyptien qui existe à Leyde, de celles du « Livre du Sanctuaire du Temple, » et des « procédés gravés sur les stèles, » en caractères symboliques, dans l'ombre des édifices sacrés, dont parle Olympiodore.

Les traités postérieurs à la chute de l'empire romain sont essentiellement techniques; la partie théorique et philosophique des ouvrages de leurs prédécesseurs a presque entièrement disparu, en même temps que la puissance intellectuelle des générations successives s'est abaissée. Cependant on en retrouve encore quelques traces, ainsi que des pratiques superstitieuses destinées à assurer le succès des opérations.

Les ouvrages techniques écrits en langue grecque ne sont pas les seuls qui aient conservé dans l'Occident la pratique des industries chimiques. En effet, cette langue était inconnue des ouvriers métallurgistes, verriers ou teinturiers de la Gaule et de l'Italie centrale. Ce n'est pas qu'on ne saisisse quelques traces de l'influence des arts grecs dans l'Italie méridionale, assujettie jusqu'au temps des Normands à la domination byzantine.

Il existe à Lucques un vieux manuscrit, écrit vers le temps de Charlemagne, et intitulé *Compositiones ad tingenda*, etc. « Recettes pour teindre les mosaïques, les peaux, et autres objets, pour dorer le fer, pour l'emploi des matières minérales, pour l'écriture en lettres d'or, pour faire les soudures, et autres documens des arts. » Or, on lit dans ce manuscrit des recettes sur la pulvérisation de l'or et de l'argent, recettes grecques, transcrites en lettres latines, probablement sous la dictée, par un copiste qui n'entendait rien à ce qu'il écrivait. Les orfèvres italiens, qui utilisaient les procédés des *Compositiones*, empruntaient évidemment leurs recettes aux maîtres ès-arts de Constantinople. Les procédés pour réduire les métaux précieux en poudre avaient alors une importance exceptionnelle : non-seulement parce que les corps amenés à cet état servaient à la dorure et à l'argenture, mais aussi parce que l'on pouvait transporter les métaux précieux d'un pays à un autre, en leur donnant l'apparence de matières terreuses et sans valeur. Ce mode de transport a été usité pendant tout le moyen âge, en dépit des interdictions légales, et on conçoit que les recettes en aient été tenues cachées par l'emploi d'une langue étrangère aux artisans.

On peut établir l'existence d'ouvrages latins, d'un ordre plus élevé et d'une composition plus méthodique, qui paraissent avoir été traduits du grec, au temps même de l'empire romain, pour l'usage des orfèvres, sans avoir passé par la tradition byzantine. Je veux parler d'un grand ouvrage qui nous est parvenu par des manuscrits du xe et du xiie siècle, sous le titre de *Mappæ clavicula :* « Clé de la peinture. » Il renferme la plupart des recettes des *Compositiones*, et j'en ai rencontré des fragmens étendus dans les manuscrits alchimiques de la fin du xiiie siècle. C'était donc un ouvrage fort ré-

pandu à cette époque. Ce n'est pas le seul d'ailleurs ; car nous possédons toute une littérature analogue, à l'usage des industriels d'alors, sous les titres suivans : *Cahier de divers arts*, par le moine Théophile ; *les Couleurs et les arts des Romains*, par Eraclius ; le *Livre des divers arts*, ouvrage existant à la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, divers opuscules publiés par Mrs Merrifield, dans son ouvrage sur la « pratique des peintres anciens. »

La suite de ces traités continue, dans le cours des âges, par une filiation non interrompue jusqu'aux manuels Roret de notre temps. La *Clé de la peinture* est le plus ancien de ces ouvrages et le plus intéressant. C'est une collection de formules, de date inégale et d'origine différente. Le titre même sous lequel elles sont rassemblées est un titre de fantaisie, ajouté probablement à une basse époque, et qui ne répond qu'à une fraction minime de l'ouvrage. Celui-ci nous est venu par deux manuscrits, l'un du xe siècle découvert à Schlestadt par M. Giry, et l'autre du xiie siècle. Le dernier a servi de base à une publication faite sans commentaires, dans le recueil anglais intitulé *Archæologia*. Le plus ancien manuscrit ne contient aucune trace d'influence arabe; celle-ci se manifeste au contraire par l'intercalation d'un groupe de recettes dans le plus moderne. Bornons-nous donc au plus ancien. Les formules qui y sont transcrites résultent de l'assemblage de deux traités mis bout à bout : l'un est le même que les *Compositiones* déjà citées ; tandis que l'autre est beaucoup plus intéressant, car c'est un véritable traité méthodique sur les métaux, qui paraît traduit en grande partie de quelque auteur grec aujourd'hui perdu, peut-être de celui qui aurait servi également de base au manuel byzantin relaté plus haut.

Ce traité débute par des articles relatifs à l'or et à l'argent, aux alliages destinés à les imiter et aux procédés pour écrire en lettres d'or et en lettres d'argent. On y trouve de véritables formules de transmutation, identiques avec celles des alchimistes grecs, et fondées également sur l'emploi des composés arsenicaux. Ce qui augmente l'intérêt des recettes latines, c'est qu'elles sont traduites littéralement des recettes des alchimistes grecs. Quelques-unes se lisent en effet dans la *Chimie du pseudo Moïse*, que j'ai publiée pour la première fois il y a cinq ans; d'autres sont tirées du papyrus de Leyde, retrouvé dans un tombeau de Thèbes en Égypte, au commencement de ce siècle. On ne saurait admettre la connaissance directe de ce papyrus par l'auteur primitif du traité latin ; mais sans aucun doute il a eu entre ses mains un groupe de prescriptions d'orfèvres antiques, consignées dans des registres qui ont été traduits du grec en latin, probablement vers les derniers temps de l'empire

romain. Il y est même question de la fabrication des représentations colorées des dieux, dans un passage qui est traduit à peu près textuellement de Zosime.

Ce sont là des résultats d'un haut intérêt pour l'histoire de la chimie romaine ; surtout si on les rapproche d'un essai de Caligula pour fabriquer l'or avec le sulfure d'arsenic, essai relaté par Pline, et d'un passage de Manilius, poète du temps de Tibère, sur l'art de multiplier les métaux, ainsi que d'une phrase de Sénèque sur les procédés attribués à Démocrite pour amollir l'ivoire et colorer le verre. Tous ces faits concourent à établir la diffusion des connaissances et des prétentions alchimiques dans l'Occident latin, dès les débuts du moyen âge et antérieurement à toute influence arabe.

Le traité latin original que je décris en ce moment ne s'occupait pas seulement de l'or et de l'argent, mais des autres métaux, cuivre, fer, plomb, étain. Malheureusement cette portion du livre n'est pas venue jusqu'à nous ; nous possédons seulement une table de ce groupe d'articles, dans le manuscrit de Schlestadt. Or cette table présente une frappante analogie avec le contenu d'un traité de Zosime, subsistant à l'état de version syriaque, qui sera examiné tout à l'heure.

A la suite, toujours comme dans les manuels grecs, venaient des articles sur les verres colorés et sur le travail des perles. Parmi les titres de la vieille table, on lit notamment le suivant : fabrication du verre incassable. Il s'agit d'un récit d'après lequel le verre incassable aurait été inventé du temps de Tibère, qui en interdit la fabrication par la crainte de ses conséquences économiques. La légende a même transformé le verre incassable en verre malléable. Or, d'après la lecture des vieux textes, il semble que la recette n'ait jamais été perdue et qu'elle ait subsisté à l'état de secret de fabrique, pendant tout le moyen âge. Il en est souvent fait mention, mais toujours comme d'un mystère merveilleux. On sait que le verre incassable a été découvert de nouveau de notre temps ; mais sans que cette découverte ait amené jusqu'ici de grandes conséquences, à cause de l'impossibilité de travailler un tel verre après refroidissement, en raison de son instabilité.

Le traité latin se terminait par deux articles dont la perte est fort regrettable : l'un relatif aux signes alchimiques, probablement les mêmes que ceux des Grecs ; l'autre à la « prière qu'il faut réciter pendant la fabrication de l'or, afin que l'or soit réussi. » Ces mots sont un dernier cachet d'origine, qui atteste le mélange d'incantations religieuses et de recettes industrielles, sur lequel reposait la science chimique d'autrefois.

Ainsi les pratiques et les imaginations des vieux métallurgistes et

orfèvres égyptiens, pratiques dont la date initiale se perd dans la nuit des temps, avaient été réduites d'abord en corps de doctrines par les Grecs alexandrins, puis transmises de bonne heure aux artisans romains et traduites en latin. Pratiques et opinions se sont perpétuées dans les ateliers occidentaux, en Italie et en France, au milieu de la décadence carolingienne et jusqu'aux VIIIe et Xe siècles, époques de la transcription des manuscrits de Lucques et de Schlestadt. Ces pratiques, maintenues par la technique des métaux précieux, se sont rejointes vers le XIIe siècle avec les pratiques et les théories des alchimistes grecs, ramenées d'un autre côté, en Occident, par l'intermédiaire des Arabes, qui les avaient eux-mêmes appris des Syriens, disciples directs des Grecs.

C'est de cette seconde branche de la tradition chimique que je vais maintenant m'occuper.

III. — LA SCIENCE ET L'ALCHIMIE SYRIAQUES.

Les conquêtes d'Alexandre transformèrent l'Orient; elles introduisirent la culture hellénique en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie, et jusqu'en Perse et dans la lointaine Bactriane. De grandes cités grecques ne tardèrent pas à être fondées, depuis les rivages de la mer jusqu'à la région du Tigre. Cependant la civilisation grecque ne réussit pas à étouffer complètement celles qui l'avaient précédée. Celles-ci exercèrent d'abord sur les souverains grecs eux-mêmes une influence profonde, et la langue même des vaincus finit par reparaître jusque dans l'ordre officiel et littéraire. Les peuples syriens, convertis au christianisme, réclamèrent pour leurs besoins religieux un texte de l'ancien et du Nouveau-Testament dans leur langue native : ce fut la version Peshito, écrite vers la fin du IIe siècle de notre ère. Non-seulement les ouvrages des pères grecs furent traduits, avec les décrets et les canons des conciles; mais les Syriens possédèrent des saints et des pères autorisés, tels que saint Ephrem, dans leur propre langue. Des académies se fondèrent pour développer la culture syriaque, au sein même de l'empire byzantin.

Édesse devint ainsi le siège d'une académie et d'une bibliothèque, où l'étude des sciences profanes se mêlait à celle des sciences religieuses. Dès le Ve siècle, Cumas et Probus traduisaient du grec en syriaque les œuvres d'Aristote et les livres de médecine, de géométrie, d'astronomie, de grammaire et de rhétorique.

Mais l'histoire prouve que la culture scientifique ne demeure pas longtemps fidèle à l'orthodoxie. L'habitude des méthodes de critique et d'observation que l'on puise dans les sciences naturelles ne tarde guère à être transportée dans la théologie, et son premier résultat, c'est l'hérésie. Les doctrines de Nestorius servirent de texte

à ces premières discussions. L'orthodoxie triompha, et son triomphe aboutit, en 432, à l'expulsion des docteurs par l'évêque Rabula. Son successeur Hiba les rappela. Mais, en 489, l'académie d'Édesse fut détruite par l'évêque Cyrus, d'après les ordres de l'empereur Zénon, un peu avant l'époque où Justinien forma, également au nom de l'orthodoxie, la célèbre école d'Alexandrie. Dans un cas comme dans l'autre, il en résulta la ruine plus ou moins complète de la culture des sciences, dont la chimie faisait dès lors partie.

Ce furent les Sassanides, ennemis de l'empire byzantin, qui recueillirent les proscrits. Les Syriens fugitifs se réfugièrent en Perse, où leurs connaissances en médecine leur assurèrent un bon accueil. Ils y développèrent l'école de Nisibe et fondèrent l'école hippocratique de Gandisapora, fort en honneur au temps des Chosroës. D'autres Syriens, les Jacobites ou monophysites, rivaux des Nestoriens, cultivaient les mêmes études dans leurs écoles de Résaïn, en Mésopotamie, et de Kinnesrin, en Syrie proprement dite. Enfin, pour compléter ce tableau, rappelons qu'une autre branche sémitique, les Sabéens idolâtres, avait conservé à Harran l'adoration des astres et les derniers vestiges de la culture babylonienne.

On voit comment se forma, vers le ve siècle, en Mésopotamie, un centre scientifique véritable, qui subsista jusqu'au xie siècle, époque à laquelle il fut détruit à son tour par le fanatisme musulman. C'est dans ce centre que s'alluma le flambeau de la science arabe, en chimie comme en médecine, en astronomie comme en philosophie.

Mais il est nécessaire de dire que ces écoles syriaques, si multipliées et si importantes, ont joué surtout un rôle de transmission. Il ne paraît pas qu'on doive leur rattacher aucune découverte propre, sauf peut-être celle du feu grégeois, attribuée à Callinique d'Héliopolis. Leur rôle se borna à traduire et à commenter les maîtres grecs en rhétorique et en philosophie, — celles d'Aristote surtout; — en mathématiques et en astronomie, — qui comprenait alors l'astrologie; — ainsi qu'en médecine et en chimie.

Sergius, évêque médecin du vi^e^ siècle, fut l'un de ces traducteurs, et son nom est cité à plusieurs reprises dans les ouvrages alchimiques grecs. Ajoutons que ces sciences, alchimie, médecine, astronomie, étaient cultivées par les mêmes personnes, aussi bien à la cour des Sassanides qu'à celle des empereurs byzantins. L'alchimiste grec Stéphanus, au temps d'Héraclius, avait la prétention de les enseigner toutes, et leur réunion concourait à procurer aux adeptes considération et respect, de la part des souverains.

Les savans syriens furent même envoyés plus d'une fois comme ambassadeurs à Constantinople par les rois persans. Mais leur auto-

rité grandit encore après la conquête de la Syrie par les Arabes, conquête rendue plus facile par l'assentiment des indigènes. Les califes abbassides les recherchaient, à cause de leur habileté médicale; ils les employaient comme ingénieurs, astrologues, trésoriers, et leur donnaient des villes et des provinces à gouverner. Ils avaient toute confiance dans ces personnages étrangers aux populations et que leur religion, aussi bien que leur inaptitude à exercer un commandement militaire, rendaient incapables d'avoir une influence indépendante de celle de leurs protecteurs. Ainsi firent les califes, depuis Al-Mansour, Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun, jusqu'à Al-Moutawakkil, non sans être accusés plus d'une fois d'incroyance et d'hérésie par les musulmans rigides. Bagdad devint le siège d'écoles importantes et de bibliothèques, alimentées par les achats et les conquêtes des califes.

Citons quelques exemples de ces carrières de savans syriaques. Honein-ben-Ishak (809-877) était célèbre par sa science médicale. Al-Moutawakkil lui demanda de composer un poison pour se débarrasser d'un ennemi : le médecin ayant refusé, il fut mis en prison et y resta un an. Mais, au bout de ce temps, le calife, convaincu de sa vertu, lui donna toute sa confiance.

C'est là une histoire qui s'est souvent reproduite en Orient, même de nos jours. Le serment d'Hippocrate imposait précisément aux médecins l'interdiction de livrer du poison, dès les temps florissans de la Grèce, et Palgrave fait un récit analogue au précédent, dans son voyage en Arabie, en même temps qu'il nous apprend l'estime où les médecins syriens y sont encore tenus de nos jours.

Ishak profita de sa faveur pour développer la culture scientifique, telle qu'il l'entendait. Il se fit nommer président de la commission chargée de traduire les ouvrages des Grecs; les unes de ces traductions étaient nouvelles, les autres, de simples revisions des traductions antérieures. Ces traductions avaient lieu soit en langue syriaque, soit en langue arabe. Elles comprirent : Euclide, Archimède, Hippocrate, Dioscoride, Galien, Aristote, Alexandre d'Aphrodisie, etc. Le fils et le neveu d'Ishak, confondus parfois avec lui, poursuivirent cette œuvre.

Ainsi s'accomplit autour des califes abbassides, du VIIIe au Xe siècle, un travail de compilation et de résumé de la science antique, parallèle à celui qui avait lieu à la même époque à Constantinople, et qui a donné naissance, entre autres, aux collections de Constantin Porphyrogénète. Telle est aussi l'origine de la collection des alchimistes grecs, qui se trouve dans les principales bibliothèques d'Europe et que j'ai publiée il y a cinq ans; telle est celle des alchimistes syriaques, conservée en manuscrits à Londres et à Cambridge, et que je viens également de publier, avec le pré-

cieux concours de M. Rubens Duval. Le moment est venu d'en donner une idée.

Ces écrits appartiennent à deux groupes distincts : les uns sont de simples traductions du grec ; les autres, au contraire, relèvent de la tradition arabe, et sont écrits dans cette langue, quoique en caractères syriaques. Pour le moment, nous parlerons seulement des compositions traduites du grec. Elles nous ont conservé toute une série d'ouvrages, dont quelques-uns existent même à la fois en original et en traduction, sauf quelque différence dans les versions, comme il arrive toujours.

Parlons d'abord du manuscrit du *British Museum*. Il débute par la liste des signes et des noms des métaux et des produits de matière médicale employés en chimie, signes et noms semblables ou identiques à ceux des auteurs grecs.

Cependant les noms des métaux sont joints, non-seulement à ceux des planètes correspondantes, mais aussi à ceux des divinités babyloniennes assimilées, dont Harran conservait le souvenir. L'étain est désigné à la fois par Zeus et par Bel ; le cuivre par Aphrodite et par Bilati, ou par Astera ; le plomb par Cronos et par Camosch, etc.

Les sept terres, les douze pierres employées comme remède et amulettes, les dix-neuf minéraux tinctoriaux employés pour colorer le verre, rappellent ces combinaisons numériques, si chères aux Orientaux et aux néo-pythagoriciens. Après ces nomenclatures, l'écrivain a transcrit une grande composition, partagée méthodiquement en dix livres, sous le titre de *Doctrine de Démocrite le Philosophe*. Elle débute en effet par la chrysopée et l'argyropée du pseudo Démocrite, suivie de préparations traduites du grec, relatives au travail des métaux, des verres colorés, et à la transmutation. C'est une pure compilation.

Le manuscrit syriaque de Cambridge a conservé, outre les textes contenus dans le précédent, une portion considérable de l'œuvre de Zosime, formant douze livres, perdus en grec. C'est le plus ancien ouvrage méthodique de chimie, dont le plan a été reproduit depuis lors et jusqu'à notre temps. En effet, chacun des livres de Zosime est consacré à un métal particulier et aux préparations et teintures qui en dérivent. Ainsi les livres I et II traitent de l'argent sans titre, autrement dit *asem* ou argent d'Égypte. D'autres livres ont pour titre le *Travail du cuivre*, le *Travail de l'étain*, le *Travail du mercure*, le *Travail du plomb*, le *Travail de l'électrum*, le *Travail du fer*. On y voit apparaître quelques préparations désignées par le nom de leurs auteurs, Tertullus par exemple, conformément aux usages de la science moderne. Mais cet usage était

contraire aux traditions égyptiennes, et Zosime ajoute que les prêtres s'y opposaient, attribuant tout aux livres d'Hermès, personnification du sacerdoce égyptien; ce qui est conforme aux indications des auteurs connus, tels que Diodore de Sicile, Jamblique, Tertullien, Galien, etc. On voit combien la science résistait alors aux attributions personnelles.

Là aussi Zosime parle des idoles colorées, réputées vivantes et qui inspiraient la terreur au vulgaire, dans un langage qui rappelle les fraudes signalées par Héron d'Alexandrie et par les pères de l'église. A côté des recettes techniques, on lit des mythes singuliers, tels que le récit tiré du livre d'Énoch, sur les anges séducteurs qui ont enseigné les arts aux femmes, la source d'étain liquide, à laquelle on offre une vierge, les miroirs magiques d'électrum construits par Alexandre, et les talismans d'Aristote; ces légendes, qui envisageaient Alexandre et Aristote comme des magiciens, remontent aux Alexandrins, et elles ont passé aux Arabes, puis au moyen âge latin. Les talismans de Salomon figurent également ici. Ce sont de nouvelles preuves de la connexion qui n'a pas cessé d'exister entre les pratiques magiques et les pratiques alchimiques, depuis les Grecs et les Syriens jusqu'aux Arabes.

Signalons un morceau bizarre, qui semble écrit au temps de la lutte des chrétiens contre l'hellénisme, et où l'auteur ignorant confond Hippocrate avec Démocrite. Il l'envisage comme le bienfaiteur de l'humanité et l'oppose à Homère, regardé comme le créateur du mal dans le monde et le type de la perversité. Il a été maudit de Dieu et justement frappé de cécité, et cependant ses paroles font autorité dans les tribunaux et autres lieux d'oppression; sa doctrine rend les juges contempteurs de la justice. Ce passage a-t-il été composé au IIIe siècle de notre ère, ou bien plus tard, par quelque médecin de l'École dite hippocratique de Gandasipora?

En résumé, l'alchimie syriaque est formée surtout des traductions des alchimistes grecs, dont elle a conservé de précieux fragmens. Si elle offre quelque trace des traditions babyloniennes et persanes qui n'ont pas passé par l'intermédiaire des Alexandrins, cependant elle ne contient aucune doctrine nouvelle, ni même aucun fait important, aucune préparation essentielle qui n'existe pas chez les Grecs. Les Syriens, malgré leur zèle pour la science, ne sont pas parvenus à une véritable originalité; leurs œuvres n'ont joué qu'un rôle dans l'histoire, celui de maintenir la continuité de la culture intellectuelle et de servir de point de départ à la science arabe.

M. Berthelot.

LA

CRITIQUE INTERNATIONALE

M. GEORGE BRANDES.

Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstrœmungen dargestellt, von Georg Brandes, 6 vol.; Leipzig, édition Veit et Cie, 1882-1892.

Depuis une vingtaine d'années, M. George Brandes a donné tous ses soins à se créer la réputation d'un critique international, et ses efforts ont été assez largement récompensés dans plusieurs contrées de l'Europe, notamment dans les pays allemands ou scandinaves, où l'on a trouvé fort légitime de ne pas lui marchander les éloges ni l'admiration, en échange du souci, dont il libérait ses modestes confrères de la critique au jour le jour, d'avoir à se renseigner par eux-mêmes. et à se former des opinions sur les écrivains ou les écoles littéraires dont il convenait d'entretenir le public.

En France, le nom, et surtout l'œuvre de M. Brandes sont moins connus, malgré la place considérable qu'il a consacrée à l'étude de notre littérature dans l'ensemble de ses travaux (1). Et le fait d'avoir ainsi un peu négligé et considéré sans grande attention l'œuvre de M. Brandes nous a déjà été reproché à plus d'une reprise par maints critiques allemands, qui ont voulu voir là une nouvelle preuve de ce qu'ils appellent notre mépris pour tout ce qui n'est

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er novembre 1873, l'étude de M. H. Blaze de Bury sur *les Grands courans de la littérature française au XIXe siècle.*

pas nous-mêmes, et ne nous intéresse pas d'une façon immédiate. Le reproche serait juste, si vraiment la valeur de cette œuvre se trouvait correspondre à la renommée qu'elle s'est acquise. La haute situation de M. Brandes dans la critique européenne, et aussi, il faut le dire, la somme énorme de travail qu'on aperçoit à première vue dans ses livres, suffiraient d'ailleurs à mériter qu'on les soumette publiquement à un examen attentif.

Puisque aussi bien, malgré l'activité littéraire considérable de M. Brandes, le grand ouvrage auquel il revient sans cesse depuis vingt ans pour le perfectionner sans cesse et en faire la grande œuvre de sa vie, c'est son histoire : *Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstrœmungen* (*la Littérature du XIXe siècle dans ses principaux courans*), nous n'avons, pour pouvoir porter un jugement sur M. Brandes qu'à examiner l'idée fondamentale et le plan de cet ouvrage, et qu'à considérer dans quelle mesure l'un et l'autre se justifient *a priori*, et sont ensuite justifiés par l'œuvre même. Nous ne rappellerons donc ses débuts dans la critique danoise que pour mémoire, — et aussi parce que cela nous servira plus loin à nous rendre compte d'une façon plus nette de ses idées.

Malgré des succès qui le mirent en vue dès l'époque où il était encore étudiant sur les bancs de l'Université, il ne paraît pas que M. Brandes ait pensé tout d'abord à se spécialiser dans le professorat et la critique littéraire. Et sans doute il a continué de juger que ce domaine si vaste était encore trop étroit pour son activité, puisque dans le nombre considérable d'articles et de brochures qu'il n'a pas cessé de produire, nous voyons qu'après avoir parlé de M. Zola par exemple, ou de Maupassant, ou de Dostoïewsky, il passe au célèbre agitateur socialiste Lassalle, ou encore au feld-maréchal de Moltke. C'est que, malgré les allures de savant que M. Brandes tient avant tout à se donner, il est cependant bien plutôt un polémiste, beaucoup plus occupé, quelque illusion qu'il cherche lui-même à se faire là-dessus, à défendre un parti, qu'à exposer ou à soutenir une grande théorie, littéraire ou scientifique, ou morale, ou qu'à tenter une de ces vastes constructions synthétiques où le savant cherche parfois à résumer et à classer tout ce dont il a d'abord fait l'objet de son impartiale analyse.

Une des premières polémiques qui attirèrent l'attention sur M. Brandes, ce fut la lutte qu'il soutint contre le théologien Nielsen. Dans un pays attaché aux traditions strictement confessionnelles, comme l'est encore aujourd'hui, et comme l'était surtout le Danemark il y a quelque vingt ou trente ans, les idées que défendait Nielsen pouvaient déjà passer pour très audacieuses. En effet, il se faisait le champion de la doctrine dualiste qui veut concilier l'in-

dépendance de la science avec l'orthodoxie de la religion révélée, en soutenant que les deux sphères de la foi et de la science n'ont rien de commun et ne peuvent ainsi se gêner ni se détruire l'une l'autre. Mais M. Brandes, qui était dès ses débuts le radical qu'il est resté, ne pouvait se contenter de ce qui était déjà en somme une concession à l'esprit moderne, et ses anathèmes contre Nielsen et contre les argumens sans doute un peu confus par lesquels celui-ci soutenait sa cause, s'ils ne purent rien décider, est-il besoin de le dire? eurent du moins l'avantage, pour le jeune ennemi de la religion, de lui gagner du coup dans son pays la célébrité.

Dès ces premières polémiques, on pouvait apercevoir très nettement un des traits particuliers qu'il nous faudra signaler partout dans l'œuvre de M. Brandes. L'acharnement avec lequel il combat toute religion n'est pas le fait d'un savant, et sans doute M. Brandes le sent-il au moins confusément, car il n'a jamais manqué de protester qu'il était tout disposé, en tant que savant, à étudier l'esprit religieux, même l'esprit religieux confessionnel, dans toutes ses manifestations. Mais en tant qu'homme, professeur ou journaliste, son principal souci sera de contribuer dans la mesure du possible à détruire toute religion; et au résumé il s'occupe fort peu d'étudier jamais l'esprit religieux, tandis qu'il s'emploie sans réserve à tâcher de saper toute religion. C'est l'homme de parti, et l'homme d'un parti étroit, que nous avons devant nous; et nous ne le voyons se servir de ce qu'il appelle la science ou la critique, qu'autant qu'il y croit voir un moyen de faire triompher sa cause.

Il va jusqu'à se servir de la religion elle-même contre la religion. On ne peut interpréter autrement le soin qu'il apporta à vouloir faire pénétrer au Danemark les idées libérales du célèbre théologien américain Theodor Parker. Ces idées, qui ont été exposées en leur temps aux lecteurs de cette *Revue* (1), peuvent être considérées comme l'épanouissement des premières doctrines de Schleiermacher. Était-ce pour se prouver à lui-même son impartialité, que M. Brandes s'en faisait ainsi le champion? Ce qu'il y a d'évident, c'est que M. Brandes avait déjà suffisamment pris position sur le terrain de la lutte antireligieuse, pour qu'on puisse affirmer en toute certitude que ce n'était pas pour ce que les doctrines de Parker pouvaient contenir en elles de « religiosité, » qu'il cherchait à les répandre, mais uniquement à cause de l'appui qu'elles pouvaient fournir à la lutte qu'il avait entreprise contre l'esprit rigidement confessionnel de l'église de Danemark.

Entre temps, M. Brandes, qui vraiment étudiait tout, qui avait

(1) *Theodor Parker*, par Albert Réville. (Voyez la *Revue* du 1er octobre 1861.)

voyagé plusieurs années par toute l'Europe, et qui était alors des très rares hommes au Danemark à connaître les œuvres de Feuerbach et de Strauss, de Stuart Mill, de Renan et de Taine, avait cherché à initier ses compatriotes aux doctrines de ce dernier.

M. Brandes était déjà célèbre à Copenhague, lorsque, vers la trentième année, et peu après 1870, il ouvrit à l'Université son cours sur les principaux courans de la littérature au XIXe siècle. Les leçons de M. Brandes parurent en librairie; et comme sa renommée commençait déjà à se répandre à l'étranger, et que d'ailleurs le sujet de ces leçons était vraiment des plus tentans qui soient, elles ne tardèrent pas à être traduites en allemand, par M. Strodtmann, continué par M. Rudow, qui les débarrassèrent seulement des nombreuses apostrophes aux auditeurs qu'avait fidèlement conservées l'édition danoise. M. Strodtmann, dans l'introduction où il présente M. Brandes au public allemand, nous apprend qu'à l'université de Copenhague la foule des étudians se pressait si considérable aux leçons de M. Brandes, que souvent on en vit un grand nombre faire queue des heures entières, même l'hiver, les pieds dans la neige, pour s'assurer une place au cours. Mais il est impossible de se dissimuler que c'était surtout le politicien radical qu'ils allaient applaudir en M. Brandes. Malgré tout ce que l'enthousiasme de ces jeunes gens pouvait avoir de naïf et d'un peu injustifié, qu'on ne croie pas cependant que nous voulions le plaisanter. Tout d'abord c'était là un sentiment très beau en soi, et qu'on ne rencontre que trop rarement; et puis, quoique ces jeunes gens d'il y a vingt ans soient devenus des hommes mûrs aujourd'hui, et qu'ils aient pu s'apercevoir, en étudiant mieux les idées chères à M. Brandes et applaudies par eux en leur jeunesse, que ces idées, là même où elles font à peu près loi, comme chez nous par exemple, ne réalisent peut-être pas un progrès bien sensible et ne contribuent que d'une façon assez douteuse au bonheur de l'humanité, — malgré cela, disons-nous, tous ceux qui se pressaient alors au cours de M. Brandes pourraient nous objecter que nous avons beau jeu à mépriser des biens que nous ont conquis des luttes auxquelles nous n'eûmes point à prendre part, et que nous possédons depuis un siècle, tout au moins à peu près et par intervalles, mais dont eux-mêmes étaient ou sont encore presque complètement privés. En continuant de penser à la situation faite à tout esprit novateur dans le Danemark, nous comprendrons mieux aussi les causes et l'origine du radicalisme étroit de M. Brandes, et nous nous rendrons compte qu'il n'a guère été que le produit inévitable de l'oppression morale exercée sur les esprits indépendans par la vieille société. Mais si M. Brandes voulait faire œuvre de savant, il devait considérer les choses de plus haut et de plus

loin que du point de vue où il est naturel que se placent des cerveaux surexcités et des appétits non satisfaits.

Si M. Brandes connut l'enivrement de la lutte et de la renommée, aucune attaque ne lui fut non plus épargnée. Le clergé, les journaux, l'Université elle-même le combattirent sans repos. On l'accusa d'ébranler les bases de la société, de la famille, de la morale. Il s'occupait de littérature étrangère ; on écrivit qu'il manquait de patriotisme : — « Tes idées sont des pétroleuses, lui dit-on avec un peu d'emphase, va donc au socialisme, c'est là ta vraie place. » — Pour saisir toute la valeur d'une pareille accusation, il faut s'imaginer le sens que pouvait avoir le mot socialisme au Danemark, dans un pays de monarchie en fait presque absolue, il y a vingt ans, peu après les faits de la Commune en France. M. Brandes se défendait d'être un socialiste, mais il n'arriva pas à convaincre, même ses collègues, qu'il n'était pas un esprit dangereux; et ceux-ci lui refusèrent, à l'unanimité moins une voix, la chaire d'esthétique qu'il avait ambitionnée après la mort du professeur Hauch et qui semblait devoir lui revenir.

C'est alors que, désespérant de faire triompher ses idées en Danemark, et peut-être poussé par l'ambition d'exercer son influence sur une scène plus vaste, il alla vivre en Allemagne, où il réalisa le tour de force de devenir en peu d'années un écrivain allemand fort remarquable. Son activité littéraire y fut très grande depuis une quinzaine d'années. Mais au milieu des nombreuses études d'actualité qu'il publie dans des revues et des journaux : *Deutsche Rundschau*, *Frankfurter Zeitung*, *Berliner Tagblatt*, *Magazin*, etc., il ne perdit pas de vue l'œuvre qui avait fait connaître son nom en dehors de sa patrie, — son histoire des grands courans de la littérature au XIXe siècle, — et il entreprit de la récrire entièrement lui-même en allemand, en lui donnant de plus en plus le caractère d'une vaste enquête critique sur ce qu'il juge les littératures dominantes de l'Europe pour la première moitié de ce siècle, c'est-à-dire les littératures française, allemande et anglaise. Il y parvint en complétant un peu ses renseignemens, en développant, et quelquefois en rectifiant, certains de ses jugemens particuliers ; et surtout en retirant de la nouvelle édition une bonne partie des allusions à la littérature scandinave dont s'étaient forcément encombrées ses leçons à l'Université de Copenhague, lesquelles, par ce qu'elles avaient de trop particulier et par l'importance qu'elles donnaient à une littérature en somme jusque-là très secondaire, lui semblaient enlever de son envergure à l'œuvre tout entière.

M. Brandes a eu la bonne fortune de trouver pour son œuvre un titre admirable et des plus significatifs qu'il soit possible d'ima-

giner, un titre qui est à lui seul tout un programme, nous pourrions presque dire une définition, la définition même de l'objet que doit viser une histoire de la littérature. Écrire une telle histoire, en effet, qui, de la masse énorme et confuse des productions, fasse ressortir les principaux courans auxquels il doit être possible de ramener tout cet ensemble, et qui nous décrive ces courans, nous montre leur origine, leur marche, leur fusion avec d'autres, ou la manière dont parfois ils se dédoublent pour aller plus loin se recombiner avec de nouveaux élémens, — nous rendre claire, en un mot, toute la marche enchevêtrée en apparence des esprits et des œuvres d'une époque, c'était là une belle et grande tâche qui pouvait tenter un homme abondamment renseigné sur la littérature.

On peut se demander *a priori* quel serait le plan, ou plus exactement quels seraient les plans divers que pourrait se proposer l'historien qui voudrait vraiment réaliser les promesses du titre de George Brandes. Mais un tel examen, pour être complet, dépasserait de beaucoup à lui seul les limites d'un article. Nous nous contenterons de faire remarquer qu'il nous semble impossible qu'en fin de compte ce plan ou ces plans divers dont nous parlons ne finissent par se résumer en ceci, qu'il faudra écrire une histoire des esprits, découvrir leur parenté, établir les origines et le degré de cette parenté, montrer comment, tout aussi bien que dans les familles et pour la parenté physique, les liens se relâchent ou se resserrent, des alliances se forment, des races se perdent ou se transforment et se renouvellent, — qu'il faudra, en un mot, établir comme une sorte d'arbre généalogique, d'où ressortira à simple examen toute une hiérarchie des esprits; ou bien, prenant les choses sous leur jour plus formel, sous leur face même d'extériorisation, les considérant plus strictement du seul point de vue de l'art, pourrions-nous dire, établir, de la même manière que pour les familles d'esprits, le tableau de l'évolution des genres. On conçoit sans peinequ'il arrivera maintes fois que ces deux tableaux pourront sinon se superposer, du moins contribuer singulièrement à s'éclairer l'un l'autre. Mais quoi qu'on entreprenne, au point où en sont arrivées aujourd'hui la critique et l'histoire littéraire, si vraiment on est pénétré des devoirs du critique et de l'historien, si on sait s'élever au-dessus de ses goûts propres, pour tout considérer d'un regard impartial, c'est à ces deux fins, ou tout au moins à l'une d'elles, que devra toujours se ramener une œuvre consciencieuse ayant pour titre un titre comme celui qu'a choisi M. Brandes.

Dès la première phrase de son introduction, M. Brandes restreint singulièrement sa tâche, en même temps qu'il la complique. Nous dirons plus : le problème qu'il pose nous paraît insoluble par les méthodes qu'il prétend vouloir employer à le résoudre : — « Mon

intention, dit-il, est celle-ci : par l'étude de *certains* groupes principaux, de *certains* grands mouvemens dans la littérature de l'Europe, donner une esquisse de la psychologie de la première moitié de ce siècle. »

C'est nous qui avons souligné le mot « certains. » M. Brandes a-t-il si peu de souffle que, dès la première phrase, il renonce à la grande étude que son titre nous avait fait espérer? Mais passons, car la suite de la phrase nous paraît encore plus significative. Établir une psychologie de la première moitié de ce siècle? C'est là aussi une tâche considérable à laquelle l'étude des littératures peut évidemment et doit même apporter un concours précieux; mais il n'est pas même besoin d'insister pour montrer que si l'on prétend établir la psychologie d'une époque, il faut encore soumettre à l'analyse bien d'autres élémens que les littératures. M. Brandes s'en est tenu aux littératures; et ce ne sont pas, si nombreux soient-ils, les chapitres interminables dont il a parsemé son œuvre sur la situation politique, religieuse et sociale, des trois grands pays qu'il étudie, à diverses dates entre 1800 et 1848, ce ne sont pas ces chapitres, disons-nous, qui suppléent à ce que l'ensemble de l'œuvre, considérée du point de vue où elle est annoncée, a d'absolument insuffisant et incomplet. Au surplus, ces chapitres intermédiaires ne sont guère que des déclamations de libre penseur, des apostrophes naïves de matérialiste et d'athée militant contre toute religion, des manifestes de politicien radical.

Au reste, voici quelques phrases prises au hasard dans ces chapitres dont nous parlons et qui suffiront à donner une idée du ton adopté par M. Brandes : — « L'année 1848, dit-il, a une importance intellectuelle décisive. A partir de cette date, en Europe, on sent, en pense et on écrit autrement qu'auparavant. » — M. Brandes ne nous explique d'ailleurs pas bien nettement en quoi consistent ces différences : — « L'année 1848, continue-t-il, c'est la ligne rouge de séparation qui coupe le siècle en deux. C'est une année où le pouls des nations bat plus vite, une année de rajeunissement, une année de joie, comme l'étaient les jubilés hébraïques, où tout se rachetait, où ceux qui avaient été vendus recouvraient leur liberté. » — A un autre endroit, il écrit : — « L'année 1848 approchait, et déjà on entendait les sourds grondemens de son tonnerre purificateur! Et elle vint enfin, cette année désirée, où il y eut comme un frisson de toute la terre, car ce fut l'année des combats héroïques et de la libération des peuples. » — Veut-on maintenant un exemple de la manière dont il parle de l'esprit réactionnaire? Nous lisons au chapitre où il expose la situation politique en Allemagne après 1815 : — « Cette période romantique finit comme un vrai sabbat de sorcières, où les philosophes jouent le rôle des vieilles gourgandines,

sous les foudres de l'obscurantisme, les aboiemens fous des mystiques, les appels des politiques à la cléricaillerie et à l'État, qu'ils veulent transformer en police, pendant que la théologie et la théosophie se précipitent sur les sciences et cherchent à les étouffer sous leurs embrassemens. »

Après nous avoir montré la façon toute particulière dont il comprend, malgré les promesses plus vastes de son titre, l'ouvrage entrepris, M. Brandes nous le résume tout de suite en quelques mots : — « Quiconque étudie les principaux courans de la littérature pendant la première moitié de ce siècle, dit-il, s'aperçoit aussitôt que tous ces courans peuvent se ramener à une sorte de reflux et de flux, dont l'un entraîne et éloigne, jusqu'à le faire presque disparaître, tout ce qui fut l'esprit et l'âme du XVIIIe siècle, et dont l'autre ramène, en vagues toujours grandissantes, les grandes idées de progrès religieux, politique et social. » — M. Brandes ajoute : — « Le sujet fondamental de mon œuvre est donc l'étude de la réaction qui se produisit pendant les vingt ou trente premières années de notre siècle contre la littérature et l'esprit du XVIIIe siècle, et de la victoire remportée ensuite contre cette réaction. » — Qui ne s'aperçoit immédiatement que c'est là la façon dont un sectaire, ou encore un doctrinaire, dirons-nous avec plus de déférence, annoncerait le sujet de l'œuvre entreprise? Car un savant, un véritable historien et critique littéraire, s'il voulait donner, même dans une préface, le résumé de son œuvre, indiquerait seulement que telles ou telles ont été ses conclusions, mais sans avancer *a priori* une assertion qui ne peut acquérir de valeur que si elle ressort par elle-même de l'œuvre tout entière. Et si M. Brandes avait ainsi agi, nous ne lui dénierions pas la première et la plus importante qualité du critique et de l'historien, qui est l'examen impartial des élémens choisis, sans préoccupation de la fin ni des conclusions où cela pourra mener. Cette justice que nous aimerions pouvoir lui rendre ne nous empêcherait d'ailleurs pas de nous inscrire contre ce qu'il appelle ainsi le sujet fondamental de son œuvre, car cette idée de reflux et de flux, emmenant et ramenant l'esprit du XVIIIe siècle, ne nous paraît pas correspondre à la réalité ; et que M. Brandes en fasse les prémisses ou la conclusion de son œuvre, nous croyons qu'il est dans l'erreur.

Si M. Brandes nous avait donné cette idée comme une conclusion, nous aurions à chercher dans ses livres mêmes par quoi il a pu être amené à penser ainsi, et par où son raisonnement aurait péché. Mais puisqu'il nous donne tout d'abord cette idée comme une ligne directrice, nous nous contenterons d'observer qu'il se fait une idée un peu confuse et un peu étroite de ce qui assure au XVIIIe siècle une importance considérable dans l'histoire littéraire. L'admiration que professe M. Brandes pour la littérature du

XVIIIe siècle est évidemment motivée par ce fait qu'il considère cette littérature comme ayant préparé et rendu possible la révolution de 1789. C'est, nous semble-t-il, attacher une valeur exagérée à la suppression, ou plutôt au déplacement, de quelques vieux privilèges qui avaient cessé d'être justifiés. Certes, nons ne saurions trop sous féliciter de l'abolition de certains maux par la révolution, mais c'est faire preuve d'aveuglement que de ne pas s'apercevoir en même temps des maux nouveaux dont elle a été l'origine, et que nous n'avons pas, d'ailleurs, à exposer ici. Nous voulions seulement faire observer que le fait d'admirer la littérature du XVIIIe siècle uniquement parce qu'elle a sa part de responsabilité dans cette convulsion un peu violente de la société, qu'on appelle la révolution, nous paraît procéder d'une vue trop restreinte des choses et des idées, et mener précisément à cette confusion que nous reprochons aussi à M. Brandes, qui ne s'est pas aperçu que ce qui fait la grande importance du XVIIIe siècle, c'est la façon dont s'y manifestent puissamment tous les deux les deux plus grands courans qu'on puisse signaler dans toute histoire humaine, littéraire ou autre: nous voulons dire les deux grands courans de la raison et du sentiment.

Pour nous en tenir à la France, puisque aussi bien c'est en Voltaire et Rousseau que M. Brandes résume le XVIIIe siècle, comment peut-il parler d'*un* esprit du XVIIIe siècle, alors que précisément la grande particularité de cette époque, c'est qu'elle a montré, merveilleusement symbolisée dans l'antagonisme de Voltaire et Rousseau, la lutte des deux grands courans de la raison et du sentiment l'un contre l'autre? Que leur marche ait été parfois parallèle, qu'ils aient même en de certains cas paru se confondre, nous ne le nions pas, mais cela n'a jamais été que momentané et superficiel. Et qui ne sait plutôt que l'un, le courant de la raison, qui sourd de terre à la Réforme et se développe à travers le XVIIe siècle, atteint au XVIIIe son apogée avec Montesquieu, Voltaire, les encyclopédistes? tandis que le courant du sentiment, dont certes on pourrait rechercher le cours caché avant l'arrivée de Rousseau, ne fait cependant que réapparaître au grand jour avec celui-ci. Mais déjà il est tout-puissant, et s'il n'annihile pas le premier, il le force aussitôt à modifier son cours, à s'engouffrer dans les voies de la science, ne laissant plus que des ruisselets continuer leur chemin sur le domaine de l'art, pour aboutir en littérature aux pâles imitateurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, que nous voyons quand même survivre très longtemps encore dans notre siècle. Pendant ce temps, au contraire, le courant qui a produit Rousseau gagne chaque jour de l'importance, et nous le voyons conquérir la suprématie: en France, avec Chateaubriand, les romantiques, la réaction

actuelle de la littérature et même de la science contre le positivisme; en Angleterre, avec la merveilleuse floraison poétique qui occupe tout ce siècle ; en Allemagne, avec ce qu'il y a de meilleur dans leurs classiques, avec leurs romantiques aussi, et puis avec Heine, la figure la plus haute de la jeune Allemagne. Quand donc M. Brandes nous parle de l'esprit du XVIIIe siècle, de quoi nous parle-t-il au juste? Et quand il nous dit que l'esprit du XVIIIe siècle a peu à peu regagné de 1825 à 1848 le terrain perdu de 1800 à 1825, qu'est-ce que cela signifie exactement? On conçoit toute l'importance que nous devons attacher à ces questions en étudiant l'œuvre de M. Brandes, puisqu'il nous déclare lui-même constamment que c'est là ce qui fait le fond de son œuvre. « Je ne prétends pas, dit-il, pour parer à une objection trop facile à prévoir, que l'esprit libéral qui triomphe enfin au XIXe siècle soit identique à l'esprit du XVIIIe siècle, ni que la littérature ou la science d'aujourd'hui aient le même cachet que la littérature et la science d'alors; Voltaire et Rousseau, Lessing et Schiller, ne ressuscitent pas, mais ils sont vengés de leurs adversaires. » Mais de même que M. Brandes ne nous explique que par le mot, devenu vague et incolore, de « libéral, » ce qu'il juge être la quintessence commune de l'esprit de Voltaire, Rousseau, Lessing et Schiller, de même il ne nous dépeint que par les mots de « renouveau libéral » ce qu'il appelle le retour triomphant des idées du XVIIIe siècle dans le XIXe. Pour nous rendre compte du « libéralisme » de M. Brandes, il nous suffira de remarquer qu'il n'a pas assez de cris de haine et de mépris contre tout ce qui est seulement teinté de spiritualisme, et que tout naturellement ensuite son enthousiasme ne tarit pas, chaque fois qu'il a l'occasion de défendre, même de très loin, le matérialisme le plus naïf et le plus élémentaire.

L'œuvre de M. Brandes est trop considérable, et il a eu à porter des jugemens sur un trop grand nombre d'écrivains, pour qu'il soit possible dans les limites d'un article d'examiner séparément, soit pour les réfuter, soit pour les approuver, ses idées sur tel ou tel écrivain pris en particulier. M. Brandes a de plus trop déplacé lui-même la question pour qu'il soit même utile de rechercher ses idées propres sur l'esthétique. Quoi que M. Brandes ait pu penser de tel ou tel, quelles qu'aient pu être ses préférences en art, ce qu'il nous importait avant tout de savoir, c'était ce qu'il avait prétendu faire, quels principes avaient dirigé son travail, en un mot quelle avait été sa méthode. Nous pensons avoir suffisamment montré que M. Brandes s'est jugé lui-même en tant qu'historien de la littérature.

Rechercher quelle avait pu être, soit sur leurs contemporains, soit sur les générations suivantes, l'influence, non-seulement litté-

raire, mais aussi religieuse, politique ou sociale, des principaux écrivains d'une époque, c'était aussi une tâche qui pouvait tenter un savant. Après que Taine a inauguré, ou plutôt dégagé, la méthode qui consiste à rechercher dans la race, le milieu et le moment, les influences qui « conditionnent » l'artiste, on pouvait rêver de compléter cette méthode en prenant l'écrivain non plus comme un effet, mais comme une cause, et en recherchant alors les effets de cette cause. On voit tout de suite que ce travail devient presque impossible à faire pour les générations présentes, parce qu'il y est ou trop facile, s'il s'agit de pures imitations d'écoles, ou trop difficile, s'il s'agit de l'action des vrais artistes les uns sur les autres, ou sur leurs contemporains. On voit en même temps qu'il reste éternellement ouvert, et privé de conclusion, car nous ignorons les effets que pourront produire, ou ne pas produire, demain, les causes présentes ou passées; et en tout cas chercher à les deviner n'est pas du ressort de la science. Nous ajouterons que ce travail, même restreint aux générations passées, est souvent fait pour leurrer, car de ce que deux manifestations un peu semblables d'idées viennent à se produire l'une après l'autre, il ne s'ensuit pas forcément que la seconde ait été motivée par la première en date. Toutes deux peuvent provenir de causes plus anciennes, plus profondes, plus obscures, les plus vraiment actives souvent, et qui n'en échappent pas moins le plus facilement à l'observation. M. Brandes, lui, n'a jamais hésité à se prononcer : il s'est représenté, d'une façon vraiment bien rudimentaire, nous l'avons vu, l'esprit général d'une partie de l'Europe pendant cinquante années, et, sans doute parce qu'il était professeur de littérature et qu'il attachait une importance démesurée à la littérature, il a conclu que cet état d'esprit ne pouvait être qu'un résultat de la littérature. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse !.. Mais six lourds volumes pour défendre ainsi ce paradoxe de la toute-puissante influence des littératures, nous estimons que c'est un peu trop.

« Ce qui prouve, *de nos jours,* qu'une littérature vit, a dit quelque part M. Brandes, c'est qu'elle met des problèmes en discussion. Ainsi, par exemple, George Sand : la question du mariage ; Voltaire, Byron et Feuerbach : celle de la religion ; Proudhon : celle de la propriété ; Alexandre Dumas fils : les relations entre les deux sexes ; Émile Augier : les relations de société. Mais qu'une littérature n'apporte aucun problème à résoudre, cela signifie qu'elle est sur le point de perdre toute signification. » M. Brandes croit-il donc que tout justement « de nos jours » il y ait de nouvelles lois pour faire des chefs-d'œuvre? Et puis vraiment, même de nos jours, n'est-ce pas, comme cela fut de tout temps, la part éternelle d'hu-

manité que peuvent contenir les œuvres d'art, qui crée leur vie profonde et peut les hausser au rang de chefs-d'œuvre?

Quelques lignes à peine après le passage que nous venons de citer, M. Brandes ajoute : « Les polémiques passionnées que mes livres ont déchaînées ont soulevé un grand nombre de problèmes religieux, sociaux et moraux; et cela n'a pas été dû seulement à l'inintelligence de mes adversaires, mais aussi à la nature même de mon travail. » En rapprochant cette phrase de celle où M. Brandes résume si curieusement l'idée qu'il se fait des qualités foncières d'une littérature, et en les acceptant toutes les deux comme vraies, va-t-on donc se trouver obligé de conclure que l'œuvre personnelle de M. Brandes est de tout premier ordre? M. Brandes fait encore remarquer que « jusqu'à ces tout derniers temps les différens peuples sont restés assez éloignés les uns des autres, au point de vue littéraire, et n'ont montré qu'une faculté très restreinte de s'approprier leurs productions respectives. » M. Brandes n'ajoute pas, mais il l'espère évidemment, que grâce à lui il n'en sera plus de même désormais dans les pays allemands ou scandinaves. D'ailleurs ce qu'il dit là, de la non-pénétration des littératures à l'étranger, ne l'empêchera pas, pour donner à son histoire l'apparence d'une grande chose où toutes les parties se tiennent et dépendent strictement les unes des autres, d'exagérer parfois jusqu'au ridicule l'influence de telle œuvre ou de telle circonstance, grande ou petite, sur les œuvres ou les circonstances postérieures. Ainsi fait-il pour l'œuvre et la vie, ou plutôt la mort, de Byron, dont nous reparlerons d'ailleurs plus loin.

Nous devons ajouter que M. Brandes nous semble dans l'erreur quand il dit que jusqu'à notre époque les différens peuples de l'Europe sont restés littérairement très loin les uns des autres. Nous, Français, qu'on accuse le plus d'ignorance, il n'est pas un seul grand nom étranger que nous n'ayons accueilli. Il se peut qu'aujourd'hui les influences réciproques agissent plus rapidement qu'autrefois, mais précisément à cause de cela elles agissent moins profondément; et d'ailleurs on peut déjà prévoir le jour où l'internationalisme littéraire sera tel que personne n'aura plus à agir sur personne. Si l'on veut rechercher des influences profondes et durables, c'est vers le passé qu'il faut regarder. Ainsi notre théâtre du XVIIe siècle, que ne doit-il pas à la comédie héroïque espagnole, à la farce italienne, à la comédie latine, à la tragédie grecque? Ainsi : toute une période de près d'un siècle, dans la littérature allemande, commandée par notre XVIIe siècle. On pourrait multiplier ces exemples; mais point n'est besoin, puisque sur ce point aussi M. Brandes a été tout de suite amené lui-même à se contredire.

M. Brandes, qui aime les comparaisons et les images, sans toujours se soucier de les relier entre elles, nous dit, presque aussitôt après avoir comparé le mouvement des idées pendant les premières années de ce siècle au mouvement de reflux et de flux de la mer, qu'il a vu là la matière d'un drame en six actes, les six volumes qui composent son œuvre. Acceptons cette nouvelle image, et voyons ce que vaut le drame de M. Brandes. Chacun des actes, — chacun des volumes, — a son titre spécial : 1° *la Littérature des émigrés ;* 2° *l'École romantique en Allemagne ;* 3° *la Réaction en France ;* 4° *le Naturalisme en Angleterre ;* 5° *l'École romantique en France ;* 6° *la Jeune Allemagne.*

« L'histoire littéraire d'une partie du monde pendant un demi-siècle, nous dit M. Brandes, ne commence naturellement pas à un point précis. Ce que l'historien choisit comme début peut toujours être considéré comme un choix dû au caprice ou au hasard ; cependant il faut bien qu'il suive son instinct et s'abandonne à son sens critique, autrement il ne commencerait jamais. » M. Brandes n'était pas homme à ne pas commencer, il avait trop de qualités combatives pour cela. Mais ces qualités mêmes l'ont poussé à mal commencer, car, dès le début, il intervertit l'ordre naturel et logique que lui fournissait l'histoire. Nous apercevons bien le motif qui l'a fait agir ainsi : c'était pour fournir un argument de plus à sa théorie de la réaction grandissante pendant les vingt-cinq premières années du siècle. Si M. Brandes n'avait prétendu faire que des livres sans lien les uns avec les autres, nous n'aurions rien à dire, mais sa grande prétention est justement de nous montrer le lien qui rattache les uns aux autres les événemens qu'il étudie, et alors il était de toute nécessité de commencer par l'école romantique en Allemagne, et de n'aborder qu'ensuite la littérature des émigrés, Chateaubriand, Mme de Staël, etc., car il y avait pour cela, outre des motifs d'ordre chronologique que nous allons spécifier, des motifs encore plus sérieux provenant de l'influence littéraire des romantiques allemands sur le groupe français.

Au moment où parurent *Delphine* et le *Génie du christianisme*, c'est-à-dire au début de cette période que M. Brandes appelle la période des émigrés, il y avait plusieurs années que l'école romantique allemande s'était affirmée et que la lutte avait commencé à Iéna et à Berlin contre Weimar. Et déjà même cette période de lutte était close ; les beaux jours de l'*Athenæum* étaient passés ; Novalis, le plus grand des poètes romantiques, était mort, et Wackenroder également ; Hœlderlin était dans une maison de santé ; Schleiermacher et Schelling commençaient une nouvelle période d'activité, qui rompait le groupement primitif ; Tieck ne se souciait déjà plus guère de produire des œuvres de combat ; les frères

Schlegel eux-mêmes abandonnaient de plus en plus la littérature pure pour des travaux scientifiques. Sans doute, quelques-uns de ces écrivains continuèrent à produire, sans doute de nouvelles jeunes recrues arrivèrent qui se réclamèrent d'eux, mais M. Brandes comprend si bien lui-même que ce n'est pas cela qui est important dans l'histoire de l'école romantique allemande, que c'est à la période que nous venons de préciser qu'il accorde le plus de place, presque toute la place, dans le volume qu'il a réservé à cette école romantique.

Et dans cette façon de procéder, dans ce choix continuel des grands noms, alors même qu'ils servent le moins bien le but que s'est proposé M. Brandes, nous avons le secret de ce qui donne quand même à son œuvre une véritable valeur. M. Brandes a, en effet, maintes fois subi le joug de son titre. Il ne s'est jamais appuyé que sur les vieux classemens hâtifs et sommaires nés des nécessités de la critique au jour le jour et passés tels quels dans l'histoire littéraire. Mais ceux de ces classemens qui ont survécu ont survécu justement parce qu'ils se trouvaient contenir une part de vérité. et M. Brandes, s'il n'a rien éclairé d'une lueur spéciale et nouvelle, a tout au moins fait bénéficier son œuvre de ce que pouvaient avoir de justifié les vues d'ensemble acceptées antérieurement à lui. Il faut ajouter que, dans le détail, une fois l'étude d'un écrivain commencée, M. Brandes se contente à peu près d'analyser, sans trop le défigurer, l'esprit des œuvres étudiées. Il veut mériter le titre de savant, et il sait qu'on le lui contesterait tout de suite, s'il n'acceptait pas comme choses à peu près sacrées les conclusions admises en Allemagne par la « science allemande. » Il est bien rare qu'en Allemagne, — comme peut-être partout ailleurs, — quelqu'un prétendant à une situation, même seulement toute morale, dans le monde officiel de la science, ose jamais essayer de présenter un écrivain sous un aspect différent de celui qui lui a été une fois assigné par l'ensemble de la critique. Les historiens allemands s'appliquent peut-être plus que nous, sinon avec plus de pénétration, du moins avec une minutie beaucoup plus grande, à définir et à classer un talent ou une figure d'écrivain; mais une fois ce travail fait, comme on le déclarera scientifique, tout le monde croirait sacrilège de ne pas s'en tenir désormais à ces conclusions dites scientifiques. M. Brandes n'était pas homme à s'insurger contre cette loi, et il met presque toujours une sourdine à ses anathèmes, quand il entre dans l'examen détaillé d'une œuvre qui ne lui plaît pas, mais qui est reconnue comme une belle œuvre par la critique. Souvent même, et sans doute veut-il ainsi se prouver à lui-même son impartialité, il ne craint pas de combler d'éloges des hommes et des œuvres qu'on devine cependant lui

être antipathiques. Dans ces études particulières il semble le plus souvent aussi perdre de vue complètement ce qu'il a déclaré être le fil directeur de son œuvre. Il prend d'ailleurs largement sa revanche dans ses interminables chapitres de critique d'ensemble, de considérations générales, d'observations sur les mœurs, la religion, la politique, de l'époque et du pays qu'il étudie, chapitres qu'il considère, il n'est pas besoin de le dire, comme les plus importans de tous, ce dont il profite pour y placer de violentes diatribes contre ce qu'il a dû tout à l'heure couvrir d'éloges ; et cela n'est pas pour ajouter à la clarté de l'ensemble.

Ce qui caractérise pour M. Brandes le groupe littéraire qu'il appelle le groupe des émigrés, — Chateaubriand, Mme de Staël, Sénancour, Charles Nodier, Benjamin Constant, Barante, — c'est le mélange, qu'il croit trouver en eux, des aspirations réformatrices héritées du XVIIIe siècle, avec un fond d'idées réactionnaires appelées justement à annihiler ces aspirations. Charles Nodier est là pour un petit roman idéaliste, bien oublié aujourd'hui, *le Peintre de Salzbourg*, paru dès 1803 ; Barante, quoique sa période de grande activité et d'influence soit postérieure, y est étudié à cause de son livre sur le XVIIIe siècle, paru en 1809. Mais il n'est question ni de Bonald, ni de Joseph de Maistre, sans doute parce qu'il fallait réserver quelque chose pour le troisième volume, qui débute par une analyse des théories de Bonald. Chateaubriand, qui a ouvert le livre, y occupe une très large place, mais c'est Mme de Staël qui sera pour M. Brandes la figure dominante de ce groupe, précisément parce que c'est en elle qu'il croit reconnaître le plus complet ce mélange d'idées dont il a parlé.

M. Brandes, en historien soucieux de la vérité, ne manquera pas de faire remarquer l'influence considérable qu'eut Guillaume Schlegel, et par lui toute l'école romantique allemande, sur Mme de Staël : mais il se souciera peu de concilier cela avec l'ordre qu'il a adopté. Pourquoi donc cette interversion ? se demandera-t-on encore une fois. La réponse est bien simple. Il y eut, en Allemagne, à partir de 1815 environ, tout un parti qu'on déclara un peu à la légère issu de l'école romantique, et qui fut longtemps le plus ferme soutien de l'esprit nettement réactionnaire. M. Brandes, qui voulait prouver la marche grandissante de l'esprit réactionnaire, ne pouvait pas commencer par le montrer tout épanoui, pour n'avoir plus ensuite en sa présence que des écrivains dont justement la caractéristique, selon lui, est de présenter encore un certain nombre de dispositions et de sentimens réformateurs. Mais alors c'était le parti politique, qu'on a appelé le parti romantique, qu'il fallait étudier après la littérature des émigrés, et non pas, comme l'a fait M. Brandes, l'école romantique, puisque celle-ci avait précédé, et que, d'ailleurs, il faut une dose énorme de bonne

volonté, ou plutôt de mauvaise volonté, pour ne voir en elle que l'élément réactionnaire. M. Brandes a craint, se disant historien de la littérature, qu'on ne lui fît remarquer, s'il s'en tenait aux événemens d'après 1815, que le parti romantique, quoi qu'on en ait dit, n'avait que bien peu de rapports non-seulement avec l'école romantique proprement dite, mais même avec la littérature; et, comme il voulait être historien littéraire, il n'a pas osé ne pas étudier principalement le véritable mouvement littéraire romantique; mais, perpétuant ensuite dans l'intérêt de sa thèse la confusion que l'esprit de parti a voulu établir entre l'école romantique et le parti romantique, il a écrit toutes ses considérations générales comme si réellement tout ce qu'il disait de celui-ci pouvait s'appliquer à celle-là. Il était d'ailleurs impossible à M. Brandes, étant donné son point de départ, de se tirer de ce chaos.

Si mauvais que soit ce commencement de « drame, » puisque M. Brandes voit un drame dans son œuvre, si incohérente que nous apparaisse cette action, où les événemens les plus importans du second acte sont antérieurs à ceux qui avaient formé le premier acte, voyons la suite, et abordons le troisième acte, le troisième volume: *la Réaction en France*. Disons tout de suite que c'est le moins rempli de tous. Dans les deux précédens, il y avait des matériaux, sans ordre; dans celui-ci, il y a bien peu de chose. Mais M. Brandes voulait montrer la réaction triomphante, et ce volume-ci était donc nécessaire. Il l'a composé des miettes qu'il a pu trouver, d'écrivains qu'on retrouvera dans le volume sur l'école romantique en France, et qu'on n'aurait dû voir que là, et aussi d'écrivains qu'il n'avait aucune raison chronologique de ne pas rattacher au groupe formé par Chateaubriand, Mme de Staël, etc., mais dont les noms auraient faussé sa théorie sur l'ensemble du groupe, et qu'il gardait d'ailleurs soigneusement pour ce volume, afin d'avoir quelque chose à y mettre pour donner un semblant d'appui à ses discussions politico-religieuses.

Des chapitres entiers s'intitulent: la Révolution, le Concordat, le Principe d'autorité, etc., tous sujets qui, même étant donné le plan de M. Brandes, eussent été mieux à leur place dans son premier volume. Puis c'est une étude, ou plutôt une réfutation, des principes de Bonald; et ensuite un retour à Chateaubriand, une étude de sa conception de l'amour dans *les Martyrs*. On se demande ce que cela vient faire dans ce troisième volume, puisque les *Martyrs* datent de la période même étudiée dans le premier. Mais il fallait remplir ce livre sur la *Réaction!* C'est pour cela que M. Brandes y admet encore comme principal personnage Mme de Krüdener, sur laquelle il disserte interminablement pour l'unique raison qu'elle a été quelque temps la conseillère du tsar Alexandre,

et qu'elle a pu jouer un rôle dans la conclusion du pacte de la Sainte-Alliance. Son roman de *Valérie* est le prétexte invoqué par M. Brandes pour consacrer une si longue étude à cette figure qui n'eut pas et ne pouvait pas avoir de réelle importance dans l'histoire littéraire. Dans tout le reste de son œuvre, M. Brandes s'en est tenu prudemment, à quelques petites fautes près, aux grands noms consacrés par le temps, pourquoi a-t-il fait ici exception? Ou bien, s'il voulait étudier les influences politiques, pourquoi alors s'en est-il tenu à ce seul nom de Mme de Krüdener?

Pour finir d'emplir ce volume, M. Brandes y a joint quelques chapitres sur les œuvres de jeunesse de Victor Hugo, de Lamartine et de Lamennais. Pour celui-ci, nous concédons que c'était là le lieu de parler de ses premières œuvres. Mais, pour Lamartine par exemple, parce qu'il fut royaliste à ses débuts et déiste toujours, est-ce une raison pour discuter ici sa conception de l'amour d'après *Raphaël*, qui date de beaucoup plus tard, et qui appartient proprement à la période formant le cinquième volume de M. Brandes? Et quant à Victor Hugo, quelle importance peut avoir son royalisme éphémère de la vingtième année, en comparaison de toutes les promesses de renouveau littéraire que nous offrent déjà ses premières poésies, ce qui aurait dû obliger à les classer tout de suite aussi dans le volume sur l'école romantique?

M. Brandes a dit quelque part : « J'aime à montrer le principe enveloppé dans l'anecdote. » Les anecdotes sont en effet assez nombreuses au cours de ses six volumes. Dans celui-ci, ce sont les souvenirs d'une jolie fille qui aurait été, vers les vingt ans, l'amie de Chateaubriand déjà parvenu à la soixantaine, et qui aurait quelquefois bu du vin de Champagne et chanté des couplets de Béranger dans une petite chambre isolée où Chateaubriand lui donnait des rendez-vous. Ce sont aussi les aventures de Mme de Krüdener, dont l'existence aurait été assez accidentée jusqu'au moment où elle se voua au piétisme. Ce sont encore des réflexions sans fin sur les véritables relations qu'il put y avoir entre Lamartine et la femme qui fut Elvire et Julie. Et ce qu'il y a de curieux à faire observer, c'est que M. Brandes ne reproche nullement à Mme de Krüdener d'avoir eu des amans, mais seulement, ayant eu des amans, d'avoir osé écrire plus tard un roman idéaliste. De même, ce qu'il reproche à Chateaubriand, ce n'est pas d'avoir eu, dans un âge déjà avancé, une petite amie; il l'en félicite plutôt, mais il ne peut lui pardonner d'avoir précédemment chanté l'amour idéaliste dans ses poèmes. Pour Lamartine, il fait de même ; il lui concède Mme Charles, mais il n'a pas assez de sarcasmes contre Elvire et Julie.

C'est qu'en effet, entre le radicalisme farouche et vertueux, et le radicalisme plutôt déréglé, qui partagent l'opinion de nos bons démagogues, M. Brandes n'hésite pas, et c'est ce dernier qui a manifestement toutes ses préférences. M. Max Nordau, un des plus curieux moralistes et critiques de l'Allemagne actuelle, et qui est d'ailleurs tout aussi antireligieux que M. Brandes, a dit de lui : « M. Brandes a prêché à la jeunesse l'évangile de la passion, et il a mis un véritable acharnement à troubler les idées que ses auditeurs pouvaient se faire du bien et du mal. Tout ce qui nous apparaît bas et répréhensible, il l'a décoré des noms les plus nobles et les plus attirans. On a toujours pensé que c'est une faiblesse et une lâcheté de se faire l'esclave des bas instincts que condamne la raison ; si donc M. Brandes avait dit brutalement à la jeunesse : « Renoncez à votre jugement, sacrifiez le devoir à vos instincts, n'obéissez qu'à vos sens, que votre volonté et votre conscience disparaissent comme une paille devant la tempête de vos désirs, » — sans doute les meilleurs de ses auditeurs l'auraient honni. Mais il leur disait : « Vivre selon l'ordre de ses sens, c'est avoir du caractère ; ne reculer devant rien de ce que commandent les passions qu'on ressent, c'est affirmer son individualité. » Et ainsi présenté, son enseignement perdait le caractère répugnant qu'auraient eu les premières paroles, et qui aurait pu tout au moins éveiller la méfiance et faire qu'on se mette en garde contre lui. » Nous ne croyons pas que M. Brandes se soit jamais résumé à lui-même son enseignement dans les termes où l'a fait M. Nordau, mais c'est déjà trop qu'il ait donné prétexte à ce qu'on puisse parler ainsi de lui avec vraisemblance.

M. Brandes n'a guère fait d'efforts pour rattacher le quatrième acte de son drame, *le Naturalisme en Angleterre*, aux trois actes précédens, sinon en nous montrant très superficiellement l'influence que purent avoir quelques romantiques allemands sur les poètes lakistes Wordsworth, Coleridge, Southey, ainsi que sur Shelley et Byron, qui sont tous étudiés dans ce volume, y compris Walter Scott, Keats, Thomas Moore et W.-S. Landor.

Un instant, M. Brandes nous fait espérer une analyse un peu sérieuse de ce qu'il appelle le réalisme national chez les Anglais. Mais tout de suite nous sommes désillusionnés, lorsqu'il nous explique que ce qui lui a fait ranger sous un même titre, malgré toutes dissemblances évidentes, les poètes que nous venons de nommer, c'est qu'ils furent tous des naturalistes, en ce sens qu'on trouve chez tous l'amour des chiens et des maisons de campagne, ou des voyages sur mer, ou des promenades à cheval. Quoique nous ne fassions ici que citer textuellement, nous n'aurions quand même pas osé rapporter sérieusement ces preuves de « natura-

lisme, » si M. Brandes n'avait lui-même très longuement insisté pour montrer toute l'importance qu'on doit y attacher.

Remarquons encore en passant que ces poètes lakistes, qui n'apparaissent qu'au quatrième volume, — au quatrième acte, — sont les contemporains, presque les prédécesseurs des écrivains qui forment l'action du premier acte. Évidemment, ce n'est pas leur faute, et on ne pouvait non plus parler de tout le monde à la fois, nous le reconnaissons volontiers, mais nous nous demandons ce que devient dans tout cela le « drame » de M. Brandes.

M. Brandes, qui veut montrer toute cette floraison poétique anglaise du commencement du siècle comme aboutissant à Byron, dont il fait son idole, témoigne de quelque indulgence envers les lakistes. Il a presque des paroles d'excuse pour Wordsworth et Coleridge, parce qu'il voit, dit-il, le panthéisme immanent en leurs œuvres, sous le théisme confessionnel de l'un, et dans les idées à la Schelling qu'il découvre chez l'autre. Et puis il leur sait gré d'avoir été en leur prime jeunesse des enthousiastes de ce qu'il appelle la liberté. Il reconnaît même qu'ils n'ont jamais cessé de demander le règne de la justice, tout en affirmant qu'ils ont ignoré ce qu'était la justice. Quant à Southey, il ne peut lui pardonner d'avoir osé accuser Byron d'immoralité et d'irréligion, et il déclare que c'est là une tache indélébile dont ce poète restera à jamais flétri, et qui ôte toute valeur à son œuvre, malgré le cas qu'en ont fait ses pairs, et malgré l'amitié qui le liait à W.-S. Landor, un pur, celui-là, puisqu'il prit les armes pour la liberté, et alla combattre en Espagne la domination napoléonienne.

Walter Scott, malgré qu'il fût tory, a trouvé grâce aux yeux de M. Brandes. C'est qu'en somme ses romans n'étaient pas et ne pouvaient pas être des œuvres de propagande contre rien de ce qui est cher à M. Brandes. De Keats, il exalte le sensualisme; et c'est là un chapitre très symptomatique des idées de M. Brandes. Il prie en même temps qu'on veuille bien excuser ce poète de n'avoir pris position dans aucun parti politique, mais c'est qu'il mourut trop jeune pour cela. Thomas Moore, qui défendit les Irlandais contre l'oppression anglaise, est à bon droit louangé pour ce fait, mais nous relevons ici une phrase qui nous montre une fois de plus combien M. Brandes n'a pas compris ce que lui imposait le titre de son œuvre : — « Thomas Moore, dit-il, fut un poète érotique des plus éminens, et j'aimerais à l'étudier plus longuement sous ce jour, si déjà je n'avais dû, comme l'exige le plan de mon œuvre, l'étudier avant tout comme poète politique. »

Tout ce quatrième livre est écrit pour préparer à l'apothéose de Shelley et de Byron. Quand M. Brandes parle d'eux, ce n'est plus de la critique, c'est du délire, et du délire très confus. Ainsi de

Shelley il prône le spiritualisme athée, le naturalisme, la rêverie panthéiste, la philanthropie, le radicalisme poétique, etc. En somme, ce qui le séduit avant tout dans Shelley, ce sont les trop nombreux mauvais blasphèmes qu'il y trouve.

Byron, c'est le dieu, ou, disons mieux, pour ne pas offenser M. Brandes par l'emploi d'un mot qui peut lui faire horreur, c'est le héros suprême, l'homme grâce à qui la face de l'Europe va se trouver changée. Cela, M. Brandes le répète partout : au commencement, au milieu, à la fin de ses six volumes. La mort de Byron, avec les enseignemens qu'elle comporte, c'est la grande date, le point culminant autour duquel tourne le siècle. Il lui attribue évidemment dans sa pensée plus d'importance que vingt siècles n'ont pu en donner par exemple à la mort du Christ. Il consacre à Byron cinq grands chapitres dont l'un s'appelle de ce titre bien allemand : *Die Vertiefung des Ichs in sich selbst* (la pénétration du *moi* en lui-même). En Byron, il étudie encore l'individualisme passionné, l'esprit révolutionnaire, le réalisme tragique ou comique, le *summum* du naturalisme.

On s'étonnera moins de voir que M. Brandes attache une importance si extraordinaire à un écrivain, quand on saura qu'il aime se dire que lui-même a eu une influence, nous ne dirons pas une influence directe sur les destinées de l'Europe, mais tout au moins sur la genèse d'une littérature appelée selon lui à changer encore une fois la face de l'Europe, et, qui sait! peut-être du monde. Car M. Brandes est bien convaincu que le génie d'Ibsen, dont quelques naïfs attendent de grands bouleversemens, est presque son œuvre à lui, et que c'est lui qui a fait un second Shakspeare de l'ancien poète brumeux qu'était Ibsen jusqu'à ses drames modernes, qui sont peut-être incomparablement plus beaux, mais qui restent cependant tout aussi brumeux que ses drames historiques. M. Brandes passe auprès de certains de ses thuriféraires pour avoir suscité ce renouveau de la poésie scandinave qui a eu son apogée avec les dernières œuvres d'Ibsen et de Björnstjerne Björnson et avec les nouveaux génies qu'on pourrait encore découvrir dans les pays scandinaves. La vérité, croyons-nous, est simplement que M. Brandes a fait preuve d'un flair incontestable en choisissant, dès 1870, le naturalisme comme la chose qu'il fallait prôner partout, comme la marchandise que le moment était venu d'écouler. Mais quand on observe qu'en dépit de leur naturalisme, des œuvres comme celles d'Ibsen sont avant tout caractérisées par le tour d'esprit mystique qui les domine et les pénètre sans cesse, on verra que M. Brandes n'a donc pu rien leur communiquer de qualités qu'il n'avait pas lui-même et que d'ailleurs il ne leur a rien pris non plus, sinon des sujets d'articles à sensation.

La mort de Byron, dit M. Brandes, a donc arrêté le mouvement de reflux qui entraînait l'Europe vers la réaction, et maintenant le flux des idées filles du XVIIIe siècle va revenir nous inonder : ce sera le sujet des deux derniers volumes : *l'École romantique en France* et *la Jeune Allemagne*. L'action d'ailleurs s'y déroule parallèlement, ce qui fait que les cinquième et sixième actes du drame de M. Brandes sont, en réalité, une double version d'un seul véritable cinquième acte : la révolution qui se prépare, ici en France, là en Allemagne. Une révolution qui se prépare! Si petite que soit cette révolution, quelle aubaine pour M. Brandes! Il la verra se préparer partout et dans toute chose, et il ne quittera donc plus le ton du dithyrambe jusqu'à la fin.

Nous pensons avoir suffisamment essayé, dans tout ce qui précède, de faire ressortir l'esprit de l'œuvre de M. Brandes, nous passerons donc rapidement sur ces deux derniers volumes. Nous ferons observer seulement que ce qu'il appelle l'école romantique en France, c'est quelque chose de bien indéterminé, puisqu'il y admet tous les écrivains français de 1824 à 1848 : Charles Nodier à côté d'Alfred de Vigny, Hugo et Musset, George Sand et Balzac, Stendhal et Mérimée, Théophile Gautier et Sainte-Beuve, Dumas père et Vitet, et même Ponsard ; sans oublier Saint-Simon, Pierre Leroux et Lamennais. Il ne fait d'ailleurs même pas l'honneur à Lamartine de lui consacrer ici un chapitre spécial. Le livre se termine par une ode triomphale à Victor Hugo. M. Brandes ne nous dit pas à cette place que c'est parce que Victor Hugo fut sénateur radical, mais cela se devine de reste.

Le sixième et dernier volume : *la Jeune Allemagne*, est consacré à Bœrne, Menzel, Heine, Immermann, aux hegeliens, et puis à Gutzkow, Laube, Mundt, Rahel, Bettina, Charlotte Stieglitz. Pas n'est besoin de dire que nous retrouvons la même règle de critique que toujours : sont de grands écrivains ceux qui ont servi, directement ou indirectement, la cause de la révolution, sont des misérables ceux qui ont parlé contre elle. Heine, tout naturellement, se trouve très longuement étudié ici, et accablé des plus louangeuses épithètes, non pas parce qu'il fut un admirable poète, mais parce qu'il lutta contre le gouvernement de son pays. M. Maurice Barrès consacrait récemment un très court article à nous rapporter l'opinion de M. Brandes sur Heine, et il le louait à ce sujet sur la sûreté de sa psychologie. Nous sommes persuadé que M. Barrès n'a guère dû lire de M. Brandes que justement ce qui concerne Heine. Il y avait à excuser Heine de l'admiration que ce poète professa pour Napoléon et toute l'épopée impériale, admiration qui ne semblait pouvoir se concilier avec le grand amour

pour la liberté dont par ailleurs Heine faisait profession. M. Brandes a expliqué qu'il ne fallait voir là qu'une haine violente de la médiocrité et une aspiration constante à de la grandeur. Cette observation est fort juste, mais faut-il prétendre y découvrir une remarque de critique sagace et impartial? Quand on sait avec quelle lourdeur il a traité des poètes de la valeur de Novalis, Fouqué, Lamartine, et tant d'autres encore, tout au plus peut-on penser que ce que disait ainsi M. Brandes de Heine, c'était un argument et d'ailleurs un bon argument, d'avocat ayant une cause à défendre.

Un avocat ayant une cause à défendre : en résumé, c'est là tout M. Brandes, et c'est ce qui fait, selon nous, tout le vice de son œuvre. Elle n'est qu'un long plaidoyer, confus et indirect, en faveur d'une cause, et d'une cause étrangère à la littérature. M. Brandes a déclaré lui-même qu'il n'a eu en vue, en composant cette histoire dite des principaux courans de la littérature, que le progrès des idées libérales. Quoiqu'il ne paraisse guère se douter de ce que c'est que le vrai libéralisme, qui n'a pas plus de raison de se compromettre avec les sectaires des partis radicaux qu'avec ceux des partis réactionnaires, si M. Brandes avait franchement abordé son sujet de ce côté, et qu'il eût fait table rase de toutes les classifications littéraires faites avant lui, pour ne se préoccuper que de son point de vue spécial, au moins aurions-nous eu une œuvre nette, une œuvre qui aurait peut-être été très étroite, qui l'aurait même été certainement, mais qui aurait eu le mérite, consciencieusement faite, de mettre en lumière un petit côté particulier d'une grande question. Au lieu de cela, M. Brandes s'est aussi rappelé qu'il faisait de la critique et de l'histoire littéraire, mais il ne se l'est pas rappelé assez pour faire de bon ouvrage. Il n'a pas su choisir, et quelque bruit qui ait été fait autour de son nom et de ses livres, on s'aperçoit, le premier moment d'étonnement passé, qu'il n'y a là rien qui mérite d'arrêter l'attention plus qu'il ne convient de le faire pour une compilation, momentanément utile à cause de la masse des matériaux qui y sont rassemblés, mais que demain le premier compilateur venu pourra refaire avec plus de méthode et de clarté, ce qui rendra tout de suite inutile, — même comme compilation, — toute l'œuvre de M. Brandes.

JEAN THOREL.

AUTOUR D'UNE TIARE

I.

LE FANTOME DU PAPE BENOÎT IX. — LA MESSE DE MINUIT DE GRÉGOIRE VII. — *VITA NUOVA*.

I. — LE FANTÔME DU PAPE BENOIT IX.

Ce matin-là, fête de la Toussaint de l'an 1075, Grégoire VII étant grand pontife, Rome se réveilla d'humeur fort chagrine.

Les châteaux des barons, fenêtres et portes closes, semblaient déserts. Les bannières des grands jours ne flottaient point au haut des tours, les tentures de soie aux couleurs joyeuses n'ornaient point les balcons. Beaucoup d'églises étaient fermées, comme si l'interdit les eût frappées; les cloches étaient muettes; seules les basiliques pontificales célébraient de solennelles liturgies. Assis sur les escaliers des couvens, la face morne et l'écuelle vide, les affamés et les orphelins attendirent vainement l'aumône traditionnelle, à l'heure même où le diacre chantait l'évangile des béatitudes, à la gloire de tous les misérables, sous les voûtes de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Jean-de-Latran. Aux Monti, au Transtévère, à la Regola, dans les carrefours ou sur les bords sablonneux du Tibre, les femmes, les enfans, les béguines, les vieux mendians se ramassaient en petits groupes timides, causant tout bas et se demandant si l'on allait voir encore quelque épouvantable désordre, si les seigneurs allaient encore brûler la ville, égorger les pauvres gens comme du bétail,

chasser le pape à coups de pierres, porter un faux pape, figure de l'Antechrist, sur la chaire apostolique. Si l'empereur Henri franchissait les Alpes pour pacifier Rome, un grand massacre des Romains était inévitable; si Robert, le chef des Normands, accourait de Salerne pour protéger le saint-père, il ne laisserait pas un écu ni une cruche d'huile aux ouailles de Grégoire VII. Une chose, du moins, était sûre malheureusement : le plus sauvage des barons, Cencius, l'ennemi mortel de Grégoire, excommunié et banni pour assassinat, apostasie et rébellion, venait de rentrer secrètement à Rome. Un juif l'avait aperçu, vers minuit, frappant à la porte d'une de ses forteresses voisines du Ghetto. Au nom seul de Cencius, les visages pâlissaient et les voix se taisaient. Jamais, même au temps maudit des barons de Tusculum, un pire scélérat n'avait fait trembler les Romains. Il avait versé des flots de sang pour conduire l'antipape Honorius, à travers une émeute horrible, jusqu'à l'autel de Saint-Jean-de-Latran. Or, la veille même de cette triste Toussaint, Grégoire ordonnait la démolition de la plus forte citadelle de Cencius, au pont de Saint-Pierre. De temps à autre, le pas lourd de quelque homme d'armes, un évêque filant en hâte sur sa mule, tête basse, l'œil inquiet, le grondement lointain de l'heure à la cloche du Capitole, le cri d'un enfant suffisait pour effaroucher les conciliabules en plein vent et les disperser dans les ruelles fangeuses. Une tragédie planait vaguement sur Rome, et le peuple en attendait anxieusement le premier acte.

Dans les maisons des clercs et les palais des cardinaux et des évêques, dans les cellules des moines, le trouble des âmes n'était pas moins profond. Mais ici, ce n'était point d'une révolte féodale ou d'une nouvelle violence des bandes de l'empire que l'on s'entretenait : c'était l'Église elle-même, irritée et souffrante, qui semblait prête à se dresser contre le pontife. Grégoire avait eu, dès les premiers jours de sa vie sacerdotale, une idée trop haute de la noblesse du prêtre : il voulait qu'il fût pur et pauvre à l'exemple des apôtres de Jésus. On savait que ce moine avait inspiré à six papes successifs sa haine pour la simonie et son mépris pour la luxure; au lendemain de sa propre élection, il avait levé le fouet sur les marchands du temple et renversé les comptoirs d'usuriers établis par les évêques dans l'ombre du tabernacle ; il avait pourchassé les clercs mariés, arraché des presbytères les fausses sœurs et les épouses, imposé aux réguliers la rude discipline de Cluny et l'observance de la chasteté. Et, dans ces derniers temps, comme il appesantissait sa main sur la tête des barons, il avait fait enfermer au mont Cassin le cardinal-évêque de Palestrine et l'évêque d'Alatri, condamné au pain et à l'eau d'angoisse cinq ou six moines

de Saint-Paul hors les murs, et lancé une bulle foudroyante contre l'archevêque de Ravenne et l'abbé de Farfa. Presque seul, secondé par quelques ascètes de l'école de Pierre Damien, mais brouillé avec l'empire et haï par sa noblesse, il entreprenait la tâche surhumaine sous laquelle avait fléchi le pape Gerbert, ami des empereurs : ramener à l'Évangile la conscience des serviteurs de Dieu.

La fête de l'Église triomphante, des confesseurs, des vierges et des martyrs, fut donc pour la ville comme un jour de deuil. Vers le soir, du lit du Tibre monta un brouillard jaunâtre qui s'étendit, lent et lourd, sur les sept collines, et déroba la vue du ciel. La nuit des morts commençait. Puis, le couvre-feu tinta au campanile des basiliques, à Saint-Pierre, à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure. Les voix de bronze se répondaient lugubrement à travers la brume, tantôt pleureuses comme un glas funèbre, tantôt éclatantes et précipitées comme l'appel éperdu d'un vaisseau qui s'abîme et meurt au fond des ténèbres; la dernière clameur partit du clocher de Saint-Paul, impérieuse comme un tocsin d'émeute; elle courut sur le désert de Rome, rebondit de tour en tour le long des murs, se jeta sur le Latran et frappa l'oreille de Grégoire, lisant près de sa lampe. Le pape releva la tête et ferma son livre.

La nuit était déjà noire, les rues et les places silencieuses comme le cloître d'un Campo-Santo, quand un homme sortit d'un château du quartier de Parione, près du Tibre, et se dirigea, en côtoyant la cité des Juifs, vers le Capitole. Il allait résolument, la tête couverte d'une sorte de capuchon monacal, le corps enveloppé d'un ample manteau. En approchant de la citadelle communale, il fit un assez large détour, par crainte sans doute de quelque ronde des sbires du préfet, et pénétra sur le Forum, à la hauteur de l'église des Saints Cosme et Damien. Il ralentit alors sa marche, rendue plus difficile par le brouillard plus épais et l'incertitude du sentier perdu parmi les décombres, les broussailles et les marécages. A droite et à gauche du hardi promeneur, le Palatin et la basilique de la Paix dressaient leurs spectres énormes, démesurément grandis par les vapeurs qui s'entassaient sur les voûtes, rampaient autour des pans de murailles, puis s'engouffraient dans les cavernes des ruines. Parvenu à l'arc de Titus, il retrouva les dalles sonores de la Voie sacrée, qu'il descendit d'un pas hâtif jusqu'à l'arc de Constantin. Là, il s'arrêta un instant afin de s'orienter et se tourna avec une sorte de terreur vers la figure formidable du Colisée. Une rumeur étrange, continue, monotone, pareille au bruissement très lointain de la mer, sortait de chaque

arcade, de chaque bouche du monstre, la plainte du vent glissant sous les galeries, à travers la forêt sauvage et les hautes ronces des gradins ; quelque part, à l'étage du milieu, une lueur rousse marquait d'une tache immobile la draperie mortuaire qui pendait sur les flancs du cirque.

« Chauffez-vous et mettez-vous en joie, coupeurs de bourses, mes chers amis, murmura l'homme; un de ces soirs, j'irai vous demander à souper. Aujourd'hui, c'est ailleurs que j'ai affaire. »

Et il reprit sa marche vers les Camaldules, sur la pente du Cœlius, puis fit un coude du côté de Saint-Jean-le-Rond. Il retrouva comme à tâtons le mur de Servius Tullius et finit par entrevoir, droite, au milieu du chemin, la tour solitaire des Saints-Jean et Paul. Il frappa du pommeau de son poignard à la porte du jardinet qui donne accès à cette tour. Un enfant vint ouvrir.

— Déodat? interrogea le visiteur.

— Il vous attend, messire, répondit l'enfant.

L'homme gravit l'escalier de la tour et entra dans une chambre voûtée, d'aspect fort austère, où veillait un prêtre. Il rejeta manteau et capuchon et parut revêtu, de la tête aux pieds, d'une armure de mailles, la barbe dure et courte, les yeux méchans, la face brutale. La figure du prêtre était fine et altière; son regard sombre, coupé par de rapides éclairs, témoignait d'un orgueil inflexible, et sa bouche tourmentée, aux lèvres minces, révélait l'amertume d'une vie tragique.

Sur une table, dans un coin de la chambre, étaient amoncelés des livres de mine assez suspecte; l'un d'eux, un vrai grimoire diabolique, largement ouvert, laissait voir, sur le parchemin jauni, des images bizarres, entremêlées de lignes géométriques et de calculs en chiffres arabes. A la muraille pendait un grand christ d'ivoire, transpercé, à l'endroit du cœur, d'une aiguille d'acier. C'était un christ envoûté, invention originale de Déodat. Ce personnage équivoque touchait à la vieillesse. Jadis, archidiacre de l'église de Porto et sur le point de recevoir de Léon IX un évêché, Hildebrand l'avait fait dégrader pour crime de simonie. Il était revenu à Rome se cacher dans la foule des prêtres sacrilèges que les barons protégeaient contre la haute police pontificale. Il fabriquait toujours des fausses bulles, pour vivre; et, pour se divertir, dans sa tour farouche du Cœlius, il pratiquait la magie et sollicitait le démon de lui tenir compagnie.

Le visiteur approcha un escabeau d'un brasero allumé au milieu de la cellule et s'assit sans parler. Déodat s'accouda tranquillement sur son grimoire et dit, avec un sourire moqueur :

— Il t'a donc chassé, comme un chien enragé, de ton meilleur

château, mon pauvre Cencius, et tu viens demander l'hospitalité au vieux Déodat, prêtre indigne de la sainte Église?

Cencius se leva, pris d'une fureur subite :

— Oui, il m'a chassé, outragé, réduit au brigandage. Il m'a banni du troupeau chrétien, il a mis son talon sur mon front. Est-ce que Dieu ne permet point que l'on touche à cet homme, comme on arrête un voleur de nuit ?

— Il est l'oint du Seigneur, répondit le prêtre d'un ton ironique; et puis, Dieu, vois-tu, nous n'en sommes pas bien sûrs... le diable, à la bonne heure !

— Tu es sûr de Satan, Déodat?

— Certes, mon cher seigneur, sûr comme je le suis de ta présence ici, dans ma bonne tour. Je le porte dans ma tête et dans mon cœur.

Cencius contempla son hôte avec un certain effroi. Un instant même il recula, comme s'il voulait fuir. Mais Déodat fixait sur lui un regard dominateur et caressant à la fois ; Cencius se rapprocha doucement du prêtre.

— Si tu voulais m'aider à le frapper, à l'arracher à sa chaire, à le tuer, au besoin, ainsi que nous fîmes si souvent, jadis, quand nous étions les maîtres de notre évêque.

Déodat marcha vers la fenêtre, l'ouvrit, et appelant d'un geste le baron :

— Regarde, dit-il.

Le spectacle, du haut de la tour des Saints Jean et Paul, était extraordinaire. A perte de vue, sur la campagne de Rome, se déroulaient les ondes de la brume grise, soulevées çà et là en houles puissantes par les replis du terrain et la crête des grands aqueducs : on eût dit un océan de ténèbres, un océan mort et silencieux. A gauche, contre la brusque montée du Cœlius et les remparts de la ville, la vague de vapeurs se rehaussait tout à coup, d'un élan prodigieux, comme pour se ruer à l'assaut du Latran; mais la basilique auguste, appuyée à la noire forteresse pontificale, inviolable entre la terre et le ciel, semblait se rire de la tempête. Une petite lumière, la lampe de Grégoire, le pilote du navire, brillait toujours dans la nuit.

Cencius se pencha en dehors de la fenêtre; mais il ne comprenait rien à ce tableau étrange. Déodat haussa les épaules.

— Il y a là-bas, dit le prêtre, une royauté trop haute pour qu'une bande d'émeutiers puisse l'atteindre et la détruire. Depuis des siècles, la populace de Rome, les seigneurs et les empereurs ont violenté les papes; mais la papauté a duré, et elle enterrera tout au moins les barons et les empereurs. Depuis cent ans et plus,

vous avez déshonoré le siège pontifical en y portant des papes indignes; vous avez coiffé de la tiare des adolescens corrompus, des larrons de grands chemins, des fous sanguinaires. Celui-ci a mis un harem au Latran; celui-là s'est enfui à Constantinople, emportant le trésor de l'Église; un autre faisait arracher les yeux et couper le nez et les mains aux cardinaux et aux évêques. Ils étaient pires que Néron ou que Domitien. Il a fallu étrangler Benoît VI dans les oubliettes du château Saint-Ange, empoisonner Boniface VII, arracher la langue à Jean XVI. La papauté a survécu à toutes ces horreurs. Satan lui-même n'a rien gagné à briser la tête à Jean XII, une nuit, dans la campagne, près du tombeau de Cecilia Metella. Vainement plus tard, le démon lui-même s'est incarné en Benoît IX : quatre fois chassé de Rome par les chrétiens, quatre fois rétabli par tout ce que l'Italie comptait de brigands, Benoît disparut un soir comme par sortilège. Il y a, de cela, bientôt trente ans. Mais on croit qu'il se cache, tel qu'une bête fauve, dans sa montagne maternelle de Tusculum. Chaque année, la nuit des Morts, cette nuit même, il se manifeste à quelque passant épouvanté, sur les bords du Tibre, dans la désolation de Saint-Paul hors les murs, sur la voie Appia ou parmi les ruines du Forum. Quant à moi, l'apostat, je l'attends encore. Voici son bréviaire magique, retrouvé en son oratoire, qui lui servait à évoquer le diable et à séduire les femmes. Je passe ma vie à le déchiffrer.

Déodat montra du doigt le grimoire ouvert sur la table. Cencius s'approcha du livre avec un recueillement superstitieux, mais n'osa le toucher.

— Eh bien! poursuivit le prêtre, la papauté était en cet homme, et le rendait sacré. Un jour, il avait alors seize ans, les seigneurs du Capitole, effrayés par sa monstrueuse luxure, complotèrent de l'étrangler au maître-autel de Saint-Jean. C'était un dimanche de grande fête pontificale. Les conjurés, mêlés aux clercs, s'approchaient lentement de l'autel. A l'Évangile, ils avaient atteint déjà le premier degré. Ils devaient s'élancer au moment de l'offertoire. Tout à coup ils se regardèrent les uns les autres et pâlirent. La lumière du jour s'obcurcissait, tous les visages étaient couleur de safran, la nuit descendait sur la basilique. Le soleil s'était éteint au milieu du ciel, comme s'il refusait d'éclairer une telle terreur. Benoît IX était sauvé; on alluma en hâte des cierges, il mangea la chair de son Dieu, et, quand il se tourna vers la foule pour la bénir, le soleil ressuscita et le chant des cloches éclata dans tous les campaniles de Rome.

Le prêtre fit un pas vers le baron, et lui mettant une main sur l'épaule :

— Et tu voudrais tuer Grégoire, croyant tuer en même temps la puissance mystérieuse qui t'opprime et que tu détestes! Pauvre fou! Tu ne feras qu'un martyr et qu'un saint de plus. La chrétienté bâtira des cathédrales pour y adorer ses reliques, et le lendemain même de ton crime, un moine passera à son doigt l'anneau de ce moine.

— Mais je serai vengé, murmura Cencius.

— Tu seras damné, répliqua Déodat.

Cencius tressaillit et chancela comme un homme ivre.

— Tu as peur de l'enfer, dit le prêtre, et tu viens de nuit, dans ma cellule, en face de ce Christ que j'ai profané, afin que j'invoque pour toi le secours de Satan! Ne t'en va pas. J'ai pitié de toi. Et puis, tu m'es nécessaire. Écoute encore. Nous pouvons associer nos haines. Tu seras le bras, moi je serai l'esprit. Mais comprends bien une chose, si tu le peux. Il ne faut pas verser le sang; qui sait si le ciel ne donnerait pas encore quelque signe effroyable? Non, mais une avanie horrible, une humiliation sans exemple; qu'il soit traité non en martyr, mais en vagabond et en malfaiteur. Vaincu, avili, courbé, qu'il te supplie, qu'il embrasse tes mains, qu'il renonce à sa superbe et se frappe la poitrine pour sa dureté de cœur. C'est l'Église, qui m'a rejeté de son sanctuaire, qui sera déshonorée dans son chef. Mais, au moins, que ton attentat soit magnifique et demeure l'étonnement de la postérité. Et, s'il te faut une consultation infernale pour te dévoiler à toi-même ton propre dessein, viens avec moi, cette nuit est bonne et l'heure est proche où les âmes maudites remontent parmi les hommes.

Le nécromant prit le bréviaire de Benoît IX et le sachet de parfums enivrans indispensables aux œuvres de magie. Il versa les charbons du brasero dans un encensoir de cuivre attaché près du christ d'ivoire et le remit à Cencius. Ils descendirent alors de la tour et s'acheminèrent presque en courant vers les Thermes de Caracalla. Ils allaient dans le brouillard, la tête encapuchonnée, laissant se gonfler derrière eux, comme de grandes ailes noires, les pans de leurs manteaux. La lueur de l'encensoir les suivait sur le sentier en traînée sanglante. Ils n'échangèrent pas une seule parole. Le prêtre marchait d'une allure très ferme; Cencius trébuchait à chaque pierre du chemin.

Ils entrèrent à minuit dans la ruine colossale. Les ronces s'accrochaient à leurs vêtemens comme des griffes de bêtes invisibles; les morceaux de voûte que la frénésie des barbares avait abattues jadis semblaient s'opposer à leur marche. Ils parvinrent enfin à la dernière nef, à peine touchée par les soldats d'Alaric et qu'ils reconnurent à l'écho plus sonore de leurs pas.

Déodat s'arrêta près d'un pilier de porphyre qui gisait à terre; il y déposa l'encensoir dont les charbons crépitaient au contact de la brume glacée. Puis, il s'enferma avec son compagnon dans un vaste cercle dont le pilier formait le centre ; à la lumière douteuse de l'encensoir il lut à haute voix dans le livre quelques lignes d'une langue inintelligible pour Cencius et, l'incantation terminée, il fit couler sur le réchaud ardent les parfums magiques.

Un flot de fumée monta, dans un pétillement d'étincelles, vers la voûte. Contrariée dans son premier élan par la couche humide du brouillard, l'âcre vapeur se repliait sur elle-même, cherchait sa voie de tous les côtés, serpentait lentement en longues spirales violacées, pourpres ou verdâtres et formait, au cours de sa difficile ascension, mille nœuds fantastiques. A une certaine hauteur, rencontrant une région plus libre, elle filait tout à coup en colonnes tremblantes, et, poussée par le vent qui venait de l'Apennin et sifflait à travers les salles dévastées, tournoyait d'un mouvement tantôt très doux, tantôt vertigineux. Quelques jets de fumée, chassés hors de la voûte à travers les grandes baies ouvertes dans les murs, couraient follement vers Rome, s'enroulaient autour des broussailles éparses sur la ruine, ou bien, redescendant vers le bas, glissaient comme des reptiles parmi les décombres et se noyaient enfin dans les ténèbres. Les chauves-souris, effarées, sortaient de leurs repaires avec des cris aigus, voletaient éperdument, puis tombaient à terre suffoquées. Tout au fond de la *cella,* une statue antique, une Diane de marbre, les bras rompus, les seins mutilés, avait pris une teinte rose pâle et semblait s'éveiller à la vie de la chair; le front hautain et la bouche souriante, elle était prête à marcher, dans sa nudité héroïque, contre les deux audacieux qui osaient troubler à cette heure la paix des dieux morts.

Cencius, enivré par la senteur des parfums, étourdi par la fuite incessante des formes lumineuses, sentit sa tête se perdre et son corps frémir ; il s'assit adossé au pilier et contempla, comme en un rêve, les cortèges étranges que le vent roulait dans les hauteurs, puis dispersait, ainsi qu'il fait les feuilles mortes, un soir d'hiver. Il vit tourbillonner des foules lamentables, éplorées, toutes les victimes, toutes les misères des guerres impériales ou féodales contre le pape; les femmes traînant leurs tout petits enfans par la main ; les vieux se hâtant, les cheveux et la barbe en désordre et courbés sous leur besace; des jeunes gens à la face livide, les poignets enchaînés, qui s'en allaient en exil; des prêtres courant, avec des gestes terribles, hors de leurs églises qui s'écroulaient, flamboyantes. Puis, c'était comme un torrent d'hommes de guerre, l'armure rouge de sang, les mains toutes vermeilles, les épaules

chargées de butin, qui foulaient des corps dépouillés, la gorge et la poitrine béantes; puis, une cohue confuse de bandits qui brandissaient des torches et, bras et jambes nus, traversaient allégrement un ouragan de flammes. Cencius reconnut sa propre armée et jeta un grand cri.

— Tais-toi, dit à voix basse Déodat. Le mystère va s'achever. Que la vision qui s'avance ne déserte jamais ton souvenir.

Et, d'un pas solennel, se déployant le long des murs de Caracalla, ainsi qu'en une nef de basilique, une procession immense, très lente, marchait sur une nuée d'or : des enfans vêtus de robes multicolores, de jeunes diacres, la chevelure flottante, dans leurs dalmatiques de feu, des évêques dont les chapes scintillaient sous une pluie de rubis, un sacré-collège superbement drapé de pourpre éblouissante; enfin, enlevé sur la tête des clercs, à demi couché dans sa chaire royale, un pape adolescent, un jeune dieu asiatique, dont les doigts jouaient avec les bandelettes de sa mitre, le pape démoniaque et charmant qui avait été l'effroi de la sainte Église romaine et que Déodat adorait dans ses songes.

Le fantôme pontifical étendit le bras droit vers le prêtre sacrilège, mais ne traça point le signe de la croix.

Le cortège remontait vers l'angle le plus éloigné de la cella. Tout à coup diacres, évêques, cardinaux, s'évanouirent ainsi qu'une lumière dans un coup de vent. Et la cohue des hommes de carnage, des capitaines couverts de sang et des bandits à demi nus reparut et se rua autour du trône qui, balancé sur une forêt de piques et de torches, se mit à gravir les degrés d'un autel tout étincelant de pierreries. Mais, au milieu de l'autel, une figure majestueuse, un moine se tenait incliné. A mesure qu'il approchait de la table sainte, le jeune Antechrist pâlissait et se fondait dans le nuage embrasé de son infernale apothéose; seuls, les démons bondirent jusqu'à l'autel et enveloppèrent insolemment le moine immobile. Un souffle de tempête traversa alors les voûtes, balaya la fumée magique et la répandit en grondant parmi les hauts roseaux frissonnans et les noirs cyprès de l'Aventin. Et le brouillard couleur de plomb recouvrit d'un vaste linceul les bains funèbres de Caracalla.

Cencius serra contre son corps les plis de son manteau et se coucha lourdement à terre. Quand il se réveilla, au petit jour, le prêtre n'était plus là. Du ciel gris coulait une pluie fine; un énorme hibou, que cette nuit avait frappé de vertige, se débattait sottement entre les épines d'un buisson. Un chien aboyait au loin, dans le désert. Cencius regardait avec une sorte de stupeur le sanctuaire sinistre de Déodat. Le froid et la pluie l'obligèrent enfin

à se retirer. Il sortit des Thermes, mais n'osa point cheminer du côté de la tour des Saints-Jean et Paul. Il passa au pied du monastère de Saint-Grégoire-le-Grand, revint à l'arc de Constantin et, après quelques minutes d'hésitation, se jeta brusquement dans le Colisée. Sous l'arcade où, la veille, il avait aperçu une lueur, il trouva, étendus autour de leur foyer éteint, une douzaine de personnages, patibulaires de figure, qui le saluèrent avec courtoisie. Ils conversèrent tout ce jour-là du passé et de l'avenir, et le baron attendit sans ennui au milieu de ces gentilshommes que le couvre-feu eût invité les Romains à tirer le verrou de leurs logis. Il reprit alors le chemin de son château, pareil à un bourgeois prudent qui cache avec soin son visage, afin de n'être point reconnu dans sa promenade nocturne.

II. — LA MESSE DE MINUIT DE GRÉGOIRE VII.

La veille de Noël, le bruit courut dans Rome que le pape célébrerait à Sainte-Marie-Majeure la messe de minuit. C'était la vieille basilique populaire : au pilier le plus proche du maître-autel, les fidèles vénéraient l'image miraculeuse d'une madone et d'un *bambino*, ouvrage de l'apôtre saint Luc, apportée d'Asie par les anges. Chaque fois que la peste sévissait, les prêtres promenaient à travers les rues l'antique icône toute brillante d'or et de diamans, et Dieu apaisait le fléau. La nuit de Noël était la grande fête de Sainte-Marie-Majeure : on s'y rendait de toutes les régions de Rome et, dans la solitude farouche de l'Esquilin, l'église rayonnante et sonore souriait de loin à la foule des pèlerins et des pâtres qui accouraient à elle, comme jadis les bergers de Palestine à l'étable de Bethléem.

Depuis trois jours, le siroco soufflait avec fureur et de gros nuages s'amoncelaient à tous les côtés de l'horizon. Vers le soir, les montagnes de Tivoli et de Tusculum se voilèrent et le tonnerre commença à résonner sur la mer. L'obscurité se fit tout d'un coup et un orage affreux se déchaîna. La pluie fut si violente que l'on crut, dit un chroniqueur contemporain, au retour du déluge biblique. La foudre éclatait à la fois sur toutes les collines ; sans cesse les éclairs violets déchiraient la nue et l'embrasement du ciel montrait les noires silhouettes des campaniles et des tours, les cyprès du Monte-Mario courbés, tordus comme des épis, la ligne indéfinie des aqueducs, les forteresses féodales éparses dans la campagne ; parfois, l'incendie courait jusqu'à l'Apennin et les montagnes rocheuses de la Sabine se dressaient, toutes blêmes, comme en une vision d'Apocalypse.

Environ une heure avant minuit, la pluie tombait encore; le Tibre, déjà gonflé par les orages de l'automne, montait avec une rapidité inquiétante. Le quartier du Champ de Mars et les vallées creusées sous l'Esquilin et le Quirinal n'étaient plus qu'un marécage. Les Romains, troublés par tous ces signes de mauvais augure, renoncèrent à la messe pontificale et soufflèrent leurs lampes. Les grondemens du tonnerre s'éloignaient peu à peu. Les cloches de toute la ville sonnèrent à grandes volées, mais pas un fidèle n'y répondit. Les bonnes gens pensaient que, par un temps si fâcheux, le bœuf et l'âne tout seuls suffiraient pour réchauffer l'enfant Jésus sur la paille de sa crèche.

Cependant, aux alentours de Sainte-Marie-Majeure, on eût pu voir d'étranges pèlerins braver les froides rafales de la pluie et du vent. Toutes sortes d'ombres allaient et venaient, très silencieuses, en avant des portes, en dehors du cercle de lumière tracé autour de la basilique par l'illumination du sanctuaire et des nefs. Ces personnages n'avaient point l'air de bons chrétiens; ils ne portaient ni psautiers ni rosaires, mais des couteaux et des piques. Plus loin encore, vers Sainte-Praxède, un groupe plus compact, muni de torches non allumées, gardait quelques chevaux tout sellés, qui s'agitaient avec terreur chaque fois qu'un éclair fendait les ténèbres. Tous ces hommes fixaient les yeux avec impatience du côté du Latran, dont la masse sombre leur semblait aussi résolument endormie que le reste de la ville.

Un coup de sifflet se fit entendre, et les ombres se dérobèrent et disparurent à l'entrée de l'avenue plantée de grands arbres qui menait au monastère de Sainte-Balbine.

Là-bas, sur le plateau du Cœlius, un petit cortège s'engageait, à la lueur tremblante de quelques lanternes, sur le chemin solitaire de Sainte-Marie-Majeure. Il descendit la pente de la colline avec lenteur, se détournant à chaque pas, afin d'éviter les fondrières; au bout d'un temps assez long, il parvint à la place de la basilique. En tête, s'avançaient deux hommes d'armes avec des hallebardes, puis un moine élevant la haute croix pontificale à trois branches, quelques clercs qui tenaient les lanternes, deux cardinaux assis sur leurs mules, la tête chaudement protégée par le chaperon de fourrure, enfin, une litière couverte, drapée de pourpre, où était assis un petit vieillard de figure très austère, enveloppé d'un manteau rouge, une croix d'or sur la poitrine. La grande porte de l'église s'ouvrit; une clarté plus vive fut projetée sur le cortège, les cardinaux mirent pied à terre et Grégoire VII pénétra dans la basilique illuminée et vide.

Le rayon d'or de l'étoile que virent les bergers et les mages

de l'Orient ne tombait point, cette nuit-là, sur le toit de Sainte-Marie-Majeure.

Au fond de l'abside, derrière l'autel, un diacre achevait de psalmodier d'une voix mélancolique les prophéties qui annoncèrent jadis à Israël la venue de Jésus, fils de David, petit-fils d'Abraham.

Le pape promena de tous côtés son regard voilé de tristesse. Il ne voyait, agenouillés çà et là, sous leurs manteaux troués, que de pauvres pâtres, ou de jeunes garçons à demi sauvages, venus de bien loin, marchant tout le long du jour, et qui avaient pu se réfugier dans l'église avant que l'orage n'éclatât. Il étendit vers eux sa droite et les bénit en prononçant la parole que chantèrent des voix célestes la nuit même où Dieu naquit dans l'étable :

Pax hominibus bonæ voluntatis!

Les chanoines de la basilique allèrent au-devant de Grégoire et le conduisirent processionnellement jusqu'au trône élevé près de l'autel. Là, il revêtit l'aube de lin, d'une blancheur immaculée, l'ample chasuble byzantine de soie blanche brodée d'or, puis le pallium parsemé de croix; deux enfans lui présentèrent la tiare conique et le bâton pontifical; les cardinaux faisant office de diacre et de sous-diacre se placèrent à ses côtés. Grégoire entonna les premières paroles du *Te Deum*.

Quand l'hymne d'allégresse fut terminé, toujours debout sur les marches du trône, il déposa sa tiare, s'inclina et dit à voix basse les premières oraisons de la messe. Un clerc, à genoux aux pieds du pape, ouvrit, appuyé contre son propre front, le livre de l'épître, puis l'Évangile que les cardinaux chantaient tour à tour aux deux ambons du chœur. Au moment de l'offertoire, il descendit du trône et gravit, avec une majesté singulière, les degrés de l'autel. Le saint-sacrifice commençait. Le clergé de la basilique s'aligna dévotement à l'entrée du chœur, et les humbles bergers de la campagne de Rome s'avancèrent timidement et se groupèrent sous la madone hiératique de Saint-Luc, afin de contempler de plus près le mystère.

Le bruit d'une pique tombant sur le pavé, dans l'un des bas côtés, troubla tout à coup le silence de la consécration. Le cardinal qui assistait le pape tourna la tête vers les portes et vit se mouvoir, le long des sombres chapelles latérales, une foule vague de nouveaux-venus. Il pensa que les bourgeois du voisinage, rassurés par le ciel apaisé, venaient adorer leur sauveur petit enfant, et se prosterna sans inquiétude pour l'instant de l'élévation selon le rite des messes pontificales.

Un clerc agita une clochette; Grégoire VII, levant l'hostie au-dessus du calice, faisait face aux fidèles, puis bénissait aux quatre points cardinaux la ville et le monde.

Il chanta le *Pater*. La clochette retentit pour la seconde fois au pied de l'autel. Le pape, penché sur la nappe, communiait avec une parcelle de l'hostie.

Au moment où il déposait dans le calice les derniers fragmens du pain consacré, une rumeur menaçante monta vers lui des profondeurs de la basilique. Les prêtres et les clercs firent volte-face et, tout effarés, virent une troupe en armes qui se formait au milieu de la grande nef, conduite par l'homme dont le nom seul faisait trembler les Romains.

La bande s'élança vers l'autel avec des cris de mort et des blasphèmes. Les prêtres gravirent les degrés pour protéger le pape. Les brigands envahirent le chœur jusqu'à la première marche de l'autel, repoussant à coups de piques et rejetant aux deux côtés de l'abside les défenseurs du pontife. Seul, Cencius osa monter à la droite de Grégoire VII.

Grégoire couvrit le calice du voile liturgique. Cencius l'avait frappé à l'épaule. Le pape alors regarda fixement le sacrilège, et la parole douloureuse de Jésus à Judas, au Jardin d'oliviers, erra sur ses lèvres :

— Mon ami, pourquoi es-tu venu ?

Cencius ne répondit point. D'une main brutale, il arracha Grégoire à la table du banquet sacré. Les soldats saisirent le vieillard et l'emportèrent au milieu des supplications désespérées des clercs. La porte centrale de Sainte-Marie-Majeure était toute grande ouverte ; au-delà s'agitaient les torches dont la lumière rougeâtre s'étendait comme un dais immense dressé dans les ténèbres ; les chevaux, maintenus avec peine par les écuyers de Cencius, éblouis par la brusque clarté de l'église, frissonnaient et se cabraient ; au haut du campanile, le tocsin sonnait avec une hâte fébrile, mais la clameur de la noble basilique violée se perdait vainement dans le ciel noir.

A travers la ville endormie, descendant et remontant d'une course égale les longues pentes rapides de l'Esquilin et du Quirinal, dans la lueur vermeille des torches, passa, avec des cris de joie furieuse, la chevauchée fantastique. Grégoire, tenu en croupe par un lieutenant de Cencius, serré de près par les cavaliers, suivis par la bande hurlante des gens à pied qui bondissait dans la boue aussi vite que les chevaux, ne laissa tomber de sa bouche ni une prière, ni un anathème. Le courant qui l'entraînait allait du côté du Tibre. Il vit défiler des églises, des monastères, des châteaux-forts munis de leurs tours, des amas confus de misérables maisons bâties dans des ruines grandioses ; il reconnut un instant, brisée au fond d'un précipice, la colonne impériale de Trajan, puis la

grande silhouette du Capitole et les arcades du théâtre de Marcellus. Là, adossé à un pilier, rigide telle qu'une statue de pierre, un homme, un prêtre semblait attendre la venue du cortège. Cencius, qui courait en tête de sa meute, lui fit un salut que le prêtre ne rendit point. Mais quand le pape passa devant lui, Déodat rejeta vivement en arrière son capuchon et lança à sa victime un regard d'ironique triomphe. L'apocalypse de la nuit de novembre était accomplie.

La troupe s'engagea dans un réseau de ruelles tortueuses et s'arrêta bientôt en face d'une citadelle féodale, la tanière du baron. Cencius fit entrer ses gens dans la cour avec le prisonnier, et ordonna que la porte fût barricadée sur-le-champ. Il conduisit lui-même le pape à l'étage élevé du château, dans une cellule dont l'unique fenêtre donnait sur l'intérieur, et, lui montrant une sorte de stalle appuyée à la muraille :

— Assieds-toi, dit-il, tu seras là comme un chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Quand il fera jour, nous causerons. Si tu veux la paix, je te la vendrai très cher. Si c'est la guerre, le souvenir en épouvantera les arrière-petits-fils de tes cardinaux.

Et il abandonna Grégoire, sans lumière, au fond de la cellule.

Les heures s'écoulèrent, lentes et froides. Le pape se sentait abîmé dans l'horreur de cette nuit. Il se demandait comment Dieu avait permis une telle impiété et par quel mystère de la justice éternelle il expiait, lui, moine chaste et pieux, le scandale des pontifes qui, au temps de sa jeunesse, avaient déshonoré le siège de Saint-Pierre. C'était donc une œuvre vaine que l'héroïque effort soutenu par lui, durant près de trente années, pour purifier l'Église. Les papes dont il avait été le conseil et l'ami n'étaient donc point assis à la droite du Père et n'avaient pu le secourir par leurs prières à l'heure suprême de son combat. Une grande angoisse troublait aussi sa conscience. Il s'était peut-être trompé, en recherchant avec trop d'âpreté la puissance temporelle, en prenant dans sa main à la fois les deux glaives, en obligeant ses barons à ramper à ses pieds, en abattant sans pitié leurs tours et leur orgueil; trompé encore dans son trop grand amour pour l'ascétisme et la sévérité qu'il avait mise à imposer à tous ses frères du sacerdoce la discipline monastique. Quant au lendemain, au plus prochain avenir, il osait à peine y penser. Sa tiare avait été foulée dans la fange de la rue; un voleur avait ravi sur sa poitrine la croix épiscopale ; il n'était plus bon qu'à enfermer pour le restant de ses jours en quelque cloître perdu dans les montagnes de Sabine. Il frémissait en se demandant quel successeur ses maîtres lui réservaient, quelque évêque allemand, plus dévoué à César

qu'à Jésus, tout prêt à prostituer à l'empereur la dignité de l'Église romaine, ou bien quelque adolescent impur, un fils de seigneur, toujours souillé par le péché mortel, qui répandrait en d'abominables orgies le vin de l'autel. Et parfois, il se disait que le naufrage de la barque apostolique était consommé, que l'histoire de la rédemption était finie, que Dieu se détournait des hommes et repoussait son Église loin de son cœur et qu'il était, lui, le dernier moine et le dernier pape.

Alors, dans le silence et les ténèbres, il se frappa la poitrine et pleura.

Une lueur grisâtre, jour d'hiver sans aurore ni sourire, se glissa dans la cellule. Et Grégoire se sentit plus misérable encore quand il reconnut l'outrage fait à ses vêtemens pontificaux, l'aube couverte de boue, la chasuble lacérée, le pallium flétri. Et il songea avec amertume à la fête de la nuit, à la basilique pleine de chants où il bénissait les enfans et les pâtres, au mystère profané, au sang de Dieu délaissé sur la nappe blanche de l'autel.

Un pas lourd se fit entendre au dehors. La porte s'ouvrit et le baron reparut.

— Tu as dormi? interrogea Cencius.

— J'ai prié, répondit Grégoire.

— Patenôtres de moine, qui n'ont point percé les voûtes de ma tour. Dieu ne t'a pas entendu. Et puis, Dieu n'aime que les papes jeunes et d'humeur joyeuse. Tu vois bien qu'il t'abandonne.

— Dieu avait bien abandonné son propre fils crucifié entre deux voleurs. Mais pour trois jours seulement. J'attendrai.

— Tu attendras des jours, et des semaines, et des années, s'il le faut. Tu es dans ma main comme un jouet fragile. Et tu endureras la solitude, la faim, la nuit, toutes les terreurs, toutes les angoisses, tant que tu n'auras pas consenti à ma volonté.

— Que veux-tu de moi? Je suis l'évêque et le seigneur de toutes les âmes, et tu ne peux rien sur ma conscience.

— Je puis te torturer jusqu'à la mort.

— Ce serait l'expiation de mes péchés. En ce moment, l'Église a besoin, pour se laver de ses souillures, du sang d'un martyr.

Cencius haussa les épaules. Il se souvint alors des paroles de Déodat.

— Un tyran chassé de son palais et livré aux risées de son peuple, un évêque chassé de son diocèse, un clerc condamné à languir dans le cachot d'un couvent, n'est point un martyr. Mais d'abord tu abdiqueras solennellement entre les mains des nobles que tu as dégradés et dépossédés. Tu leur rendras le droit d'élire le pape, qui est leur comte suzerain, avec l'agrément de l'empereur

qui est notre maître suprême. Après, si tu survis à une chute si haute, tu demeureras moine, pour ton plaisir, très loin de Rome et tu chanteras matines et vêpres tout le long du jour. Et je te confierai aux bons soins d'un abbé de mes amis que tu appelleras « mon père. »

— Je serai pape jusqu'à ma dernière heure. Dieu seul est mon seigneur. Tu peux hâter la fin de ton crime. Mais c'est le pape, le prince de tous les rois, le maître des empereurs, que tu frapperas, vassal parricide...

Cencius, furieux, fit un pas, la main haute, vers le vieillard.

— Si Dieu t'en laisse le temps, continua Grégoire. Et déjà sa justice s'impatiente. Écoute.

Un bourdonnement étrange, pareil à celui d'une grande foule lointaine, venait jusqu'à la cellule. Cencius s'arrêta et prêta l'oreille. La foule devait marcher vite, car sa voix grandissait avec une rapidité singulière. Il semblait que Rome tout entière se fût levée pour accourir à la forteresse du baron. Et déjà, par-dessus la rumeur vague de la multitude, éclataient des sonneries de trompettes, des imprécations, des appels aux armes. Le premier flot de cette marée humaine vint frapper contre la muraille et fit tressaillir la vieille maison. Cencius quitta hâtivement son prisonnier et s'élança dans l'escalier de sa plus haute tour.

A perte de vue, dans les rues aboutissant au château, la noire fourmilière s'avançait avec une clameur profonde. Cencius se pencha un instant sur le parapet et aperçut, tout en bas, l'avant-garde de l'armée qui descendait tumultueusement des sept collines, les gardes du Latran, bardés de fer, les archers normands, mercenaires de l'Église, les miliciens du Capitole, puis des artisans, les manches relevées jusqu'à l'épaule, qui brandissaient des couteaux, des massues, des leviers, des moines qui portaient des piques et des hallebardes, des femmes et des enfans du peuple qui traînaient des poutres et des échelles, des bergers accompagnés de leurs chiens féroces, qui balançaient des frondes. Et tous, ils attachaient à la forteresse des yeux chargés de colère et paraissaient attendre que la figure de celui qu'ils cherchaient se montrât à quelque fenêtre. Tout à coup, ils reconnurent Cencius debout sur la plate-forme de sa tour et poussèrent un cri unique, un cri terrible :

« Grégoire ! »

Rome venait reprendre son évêque.

Sans retard, ils s'organisèrent pour le siège de la citadelle. Le baron rallia autour de lui sa garnison de brigands, distribua les postes et se prépara à une résistance mortelle. Il sentait bien que,

livré à ses seules ressources du moment, il ne pourrait tenir que peu d'heures, au plus tard jusqu'à la nuit. Mais il pensait que le pape, effrayé par la guerre civile, déposerait le pontificat avant que l'entrée de sa prison ne fût forcée par les bras de son peuple; il comptait aussi sur le secours des seigneurs romains et des clercs impurs pour la cause desquels il allait livrer bataille; il espérait enfin que Déodat aurait le temps de dépêcher un courrier à travers la campagne, de manoir en manoir, jusqu'à Tusculum et Tivoli, et que les bandes de ses pairs, faisant irruption, vers le soir, par la porte Majeure et la porte Saint-Jean, prendraient à revers ces milliers de misérables. Il ignorait qu'à cette heure même toutes les issues de la ville, les brèches des vieilles murailles, les deux rives du Tibre, étaient gardées sévèrement, qu'au Capitole les nobles, déconcertés par l'explosion de la passion populaire, venaient de se conjurer avec les délégués des artisans pour le salut du pontife et que, dans toutes les paroisses, dans tous les couvens, les prêtres et les moines, les simoniaques aussi bien que les ascètes, saisis de terreur religieuse et croyant que Satan violentait l'Église, selon la prévision de l'apôtre, priaient pour le vicaire de Dieu.

Cencius plaça derrière les barreaux de chaque fenêtre, à chaque meurtrière, sur la terrasse crénelée dominant la façade extérieure du château, des tireurs à l'arc et à la javeline. Il ordonna que l'on ménageât les munitions; il importait de prolonger la lutte le plus d'heures possible sans trop exaspérer la rage des assaillans, et d'empêcher avant tout que la porte ne fût forcée à coups de béliers ou rongée par le feu. Il employa les vagabonds appelés par lui des cavernes du Colisée à arracher les pavés de la cour et les dalles des galeries dont ils formèrent une solide barricade en avant de l'escalier menant à la tour où Grégoire était enfermé. Puis, la tête haute, il croisa les bras et attendit.

Alors commença l'attaque de la forteresse. Une grêle de pierres et de flèches s'abattit sur les murs, première tentative enfantine qui blessa plus d'assiégeans que d'assiégés. Les projectiles rebondissaient contre les visages des Romains, à la grande joie des hommes de Cencius. Puis les bergers du Latium se portèrent dans les maisons avoisinantes et s'entassèrent sur les toits; les cailloux, lancés par une centaine de frondes, sifflèrent et, retombant dans l'intérieur du château, touchèrent sérieusement quelques-uns de ses hôtes. Le baron fit refluer son monde dans les galeries les mieux abritées, tout en se félicitant des abondantes munitions que lui envoyait l'ennemi.

— De vrais chrétiens, cria-t-il, ces enfans de chœur du pape! Voici des oranges un peu aigres dont ils nous font cadeau; à notre tour nous les leur rendrons, mais plus mûres.

Tout à coup, un bruit formidable retentit dans le couloir voûté qui conduisait à la rue. La porte, attaquée à coups de poutres, résonnait comme un tambourin énorme de jeu de paume. Cencius fronça les sourcils ; il se sentait tâté au point faible de la cuirasse. Mais, au quatrième ébranlement succédèrent des hurlemens de douleur et le front du baron se rasséréna.

— C'est la riposte de mes archers, dit-il. Cent coups d'épingle pour un coup de poutre. Excellente pelote, que la poitrine et le dos de ces rustres!

Au dehors, en face de la porte, une poignée d'artisans et de bouviers, inondés de sang, s'étaient repliés sur le gros de la foule. Les autres lâchèrent leurs machines de guerre et reculèrent. Les frondes reprirent de plus belle contre les meurtrières et les terrasses. Les archers s'effacèrent prudemment à l'abri de la muraille ou des créneaux. Le peuple, croyant à leur retraite, se rua vers les engins qu'il venait d'abandonner sur le sol ensanglanté et battit la porte en grande hâte, avec une fureur fébrile. Une nuée de flèches lui répondit pour la seconde fois. Les Romains tinrent bon pendant quelques minutes, mais déjà morts et blessés couvraient la terre. Le peuple se retira de nouveau, laissant la rue vide. On n'entendait plus, dans la foule, qu'un murmure d'angoisse, et çà et là, au pied de la forteresse maudite, la plainte d'agonie de quelques mourans.

Cencius reparut alors seul sur la plate-forme de sa tour. Le peuple le regardait avec un effroi superstitieux. Cet homme, qui se jouait ainsi de Dieu même, avait certainement conclu un pacte avec Satan. Le baron cherchait anxieusement sur Rome, de château en château, quelque signal annonçant du renfort, une bannière amie hissée au sommet d'un donjon. Mais, du Capitole au Champ de Mars, du Janicule au Colisée, il ne vit rien qui pût encourager son espoir.

— Ces va-nu-pieds leur font donc peur! murmurait-il. Les voilà qui me trahissent. Ils ne sont braves, les nobles de Rome, que contre les vieux prêtres chauves du sacré-collège. Demain, si ces coquins délivrent leur pape, ils baiseront la bague de Grégoire et me pendront, moi, à la potence de ce pauvre diable de Crescentius. A moins qu'on ne vienne de là-bas à mon secours...

Et il se tourna vers la vaste campagne qui ondulait au loin, entre les montagnes et la mer, triste et solennelle, dans la pâle lumière d'un matin de décembre. Mais déjà le tumulte populaire s'était réveillé. Une troupe de jeunes garçons, des enfans du Transtévère, apportait une nouvelle machine de siège, des fagots enlevés d'un bateau amarré au bord du Tibre, sous le temple de Vesta. En un clin d'œil, et sous les traits des assiégés, le bûcher

combla le large porche, trop profond pour qu'il fût possible, par le haut, de l'éteindre. Ils y lancèrent des tisons et Cencius vit monter, toute droite, une colonne de fumée fauve. Il serra les poings, proféra un blasphème et se précipita au milieu de ses brigands.

Il les surprit en plein désarroi. Déjà quelques-uns parlaient de rendre du même coup le pape et le château. D'autres se répandaient en malédictions contre l'homme qui, pour trois écus, les avait entraînés à une si périlleuse aventure. Il réussit à leur faire honte et à les raffermir.

— Que les lâches, dit-il, se placent désormais sur la terrasse la moins exposée aux pierres de cette canaille. J'appellerai une députation de femmes et de petits garçons pour recevoir leur amende honorable et les emmener au plus prochain confessionnal.

Personne ne souffla plus mot. L'idée du confessionnal leur sembla plaisante et les fit rire. L'un d'eux, un moine fraîchement excommunié, se mit, tout en se frappant joyeusement la poitrine, à marmotter le *Confiteor*. Mais Cencius l'ayant regardé de travers, il s'arrêta court aux premières paroles.

Le temps pressait. La fumée filait par-dessous la porte, des langues vermeilles piquaient çà et là, à l'intérieur, les pierres noircies qui en formaient l'encadrement. Au dehors, la foule, qui contemplait son œuvre, s'était tue. Le baron groupa les archers dans la cour, sur le front de la barricade; il ramassa les gens munis de piques et de coutelas sur les degrés de l'escalier; les autres, armés de pierres, le long des galeries du premier étage. Il lui restait à essayer, près de Grégoire, une dernière tentative d'intimidation. Il monta à la cellule du prisonnier.

— Il te fallait du sang, lui dit-il, le sang de tes brebis, pasteur plein de mansuétude, il a coulé à flots. N'es-tu pas las de ce carnage inutile et ne prononceras-tu pas le mot que j'attends pour y mettre fin?

— Ils sont morts pour leur foi et Dieu les a reçus dans son paradis. Mais que ce sang chrétien retombe sur ta tête. Quant à moi, en qui repose l'honneur de l'Église, je ne te céderai rien. J'ai vécu assez longtemps, puisque j'ai été le témoin de ton crime. J'ai vu passer cette nuit, dans les ténèbres de ma prison, les figures glorieuses des grands pontifes martyrs; ils m'appelaient à eux et j'ai hâte de me joindre à leur compagnie. Je n'ai plus rien à te dire, et tu ne m'arracheras plus une parole.

Des cris de joie sauvage partirent de la rue; un tourbillon de fumée et un long jet de flamme furent chassés dans la cour; à coups de hache, le peuple démolissait les débris de la porte que

l'incendie avait à demi dévorée; puis ils bondirent par-dessus le brasier qui flambait encore, pêle-mêle, les soldats du Latran et du Capitole, les moines, leur robe retroussée à la ceinture, les corroyeurs de la Regola, les bouchers de Ripetta, les forgerons du Transtévère, les pâtres athlétiques de la campagne, suivis des dogues qui hurlaient sur leurs talons. Cencius entendit le choc de ce flot vivant contre la ligne de ses hommes d'armes, les marteaux et les masses de fer sonnant sur les casques et les cuirasses, le piétinement confus des duels poitrine contre poitrine, les pierres et les briques tombant de haut sur les têtes nues, les imprécations haletantes et inachevées des adversaires qui se prenaient à la gorge et s'étranglaient. Un instant, effrayé de son œuvre, il hésita; il chercha à rencontrer le regard du pape; déjà il s'inclinait pour faire appel à la clémence de son captif; mais Grégoire, les yeux fermés et les mains jointes, ne le voyait plus et ne l'entendait plus. Il s'éloigna à pas lents, le front bas, comme un homme qui descend à sa ruine.

Bientôt la barrière opposée par les assiégés fut rompue, la barricade emportée et renversée, la foule repoussait dans l'escalier obscur, de marche en marche, les soldats du baron. La lutte, à tâtons, corps à corps, devint plus horrible; la clameur de la bataille qui s'engouffrait ainsi dans les entrailles de la forteresse, une bataille de nuit, parut plus formidable. Grégoire sentait s'approcher une catastrophe sans nom. Il fit le signe de la croix et commença de réciter, sur les victimes et sur lui-même, les prières des morts.

Un bruit de pas furtifs sur les dalles de la cellule, puis des soupirs et des sanglots étouffés; le pape interrompit son oraison et leva les yeux: un enfant se tenait en face de lui, les mains suppliantes et tout en larmes.

C'était un jeune garçon d'environ quatorze ans, pauvrement vêtu, la figure fière et douce, le front large et pur, ombragé par les anneaux d'une épaisse chevelure brune, une tête toute romaine, telle que d'un Gracque adolescent; les lèvres fines, détachées avec une netteté de camée antique et légèrement impérieuses, de grands yeux noirs, caressans et candides comme des yeux de jeune fille.

— Qui es-tu et que cherches-tu, mon fils? Ce n'est point dans cette chambre que tu devais te réfugier, car l'ange de la mort est déjà sur le seuil et il lui tarde d'entrer.

— Je suis Victorien, le fils de Cencius. Ma mère n'est plus. Mon père, je ne sais pourquoi, me traite durement, ne m'embrasse jamais, me repousse de sa table et me laisse seul et triste. Il m'a

conduit hier soir dans une cellule toute proche de celle-ci et m'a défendu d'en sortir tant qu'il ne me rappellerait point. J'ai compris, au désordre du château et aux cris de la rue, que des choses très graves allaient s'accomplir, que des hommes se battaient et mouraient. Mais je ne savais pas la cause de ce tumulte autour de notre maison. Un homme d'armes, tout en sang, la tête fendue, est venu se cacher dans ma retraite pour y panser sa blessure; il m'a tout raconté. Alors, me voici. Père, père, ayez pitié et pardonnez-moi mon audace. Je suis petit, débile et sans armes. Mais je ne veux pas qu'ils vous fassent du mal, qu'ils lèvent le bras contre vous. Le soir où ma mère est morte, j'étais près de son lit, et je vois encore sa figure blanche; elle s'est penchée vers moi et m'a dit bien bas à l'oreille des paroles que je n'ai point oubliées. J'ai promis d'être toujours fidèle à son dernier vœu. J'ai promis d'être un jour le chevalier de l'Église et son fils très docile. Et puis j'ai reçu son dernier baiser et elle s'est endormie dans une grande paix. C'est maintenant l'heure de tenir mon serment. Ils n'oseront peut-être pas vous frapper s'ils doivent toucher d'abord au fils de leur seigneur. Et si je n'ai que des prières pour vous défendre, elles donneront peut-être le temps à vos amis armés de parvenir jusqu'à vous et de vous sauver...

Et, très timide, après un peu d'hésitation :

— Alors, ajouta-t-il, c'est pour lui, pour son salut, que je supplierai.

— Pauvre enfant! dit Grégoire, cher petit chevalier de l'Église! Viens donc à moi et que Dieu couvre nos deux faiblesses de son bouclier!

Victorien s'approcha avec un grand respect du prisonnier et s'assit à ses pieds. Le vieux pontife imposa ses mains sur la tête du jeune garçon, laissant errer ses doigts dans les boucles soyeuses de la chevelure. L'enfant ne pleurait plus. Il se sentait sacré. Un éclair d'orgueil passa sur son front et ses yeux se portèrent, avec une fermeté héroïque, vers l'entrée de la cellule. La lutte était maintenant tout près, dans l'étroit corridor. Encore quelques minutes, et le sacrilège serait consommé.

Une voix, la voix de Cencius, retentit, rude et brève. A plusieurs reprises, il répéta une sorte de commandement militaire. Le silence se fit tout à coup, et le baron, repoussant la porte avec violence, s'abattit sur ses deux genoux devant Grégoire VII.

Il était mortellement pâle; on lisait dans ses yeux l'épouvante de l'homme qui se voit périr, sans espoir, en pleine mer furieuse. Sa cuirasse brisée était souillée de sang; il lança à terre son épée rompue.

Le pape et l'enfant s'étaient levés. Grégoire fit un geste formidable

de malédiction; Victorien se jeta entre ses bras et arrêta l'anathème prêt à tomber sur la tête de son père vaincu.

— Pardonne-moi, disait le misérable, je suis ici, prosterné, et je te demande grâce pour mon crime. J'ai profané l'autel et la crèche du seigneur Jésus; je t'ai enlevé à ton église, toi, mon évêque et mon seigneur apostolique ; fais-moi miséricorde, infligemoi la pénitence de mon péché, protège-moi contre la colère de ton peuple, contre le juste jugement de Dieu. Reçois-moi entre tes mains et donne-moi ce jour-ci pour l'expiation. Mais laisse-moi vivre pour le rachat de mon âme et apaise, je t'en supplie, la tempête que j'ai méchamment déchaînée. J'ai peur de Satan et je sens sa griffe s'enfoncer dans ma chair. Je suis perdu pour l'éternité si tu n'as pitié de moi!

Le pape demeurait immobile; ses yeux ne daignaient point s'abaisser sur Cencius; aucune compassion n'adoucissait la tristesse sévère de son visage. Victorien comprit l'implacable résolution de Grégoire et, quand celui-ci ouvrit la bouche pour prononcer la sentence, l'enfant se serra contre le cœur du pontife et murmura la parole enchantée qu'entendirent jadis les collines de la Galilée:

— Bienheureux les miséricordieux!

Le pape tressaillit; une rougeur rapide éclaira son front; il regarda le parricide étendu à ses pieds dans la poussière et un sourire de miséricorde effleura ses lèvres.

Derrière la porte, l'affreuse bataille corps à corps recommençait. Dans la cour, le peuple inquiet, croyant à une capitulation menteuse du baron, criait que le prisonnier fût rendu sur-le-champ.

Grégoire se rassit et dit à Cencius:

— Jésus a pardonné à ses bourreaux, et moi, le serviteur de ses serviteurs, je dois te pardonner. Que ton crime soit effacé par le sang de Notre-Seigneur. Mais tu as violenté la sainte Église romaine en ma personne et ta main a touché au tabernacle de l'Éternel. Pour cela, il faut que tu expies et que tu pleures. Tu iras à Jérusalem, seul, avec la besace et le bâton de pèlerin; tu te frapperas la poitrine dans le jardin où Dieu a souffert l'agonie, sur le Calvaire où les Juifs l'ont crucifié. Puis tu reviendras, purifié, te courber devant moi comme un vassal fidèle. Quant à cet enfant, ton fils, il m'appartient désormais et je le garde. Appelle maintenant les chefs de mon peuple afin que je leur confie le salut de ta propre vie.

Les capitaines du Latran et du Capitole entrèrent dans la cellule. Grégoire leur remit Cencius et, tenant par la main le jeune garçon, il marcha à la tête du cortège. Quand il parut sur une terrasse du château, suivi du baron qu'entouraient les chevaliers de Rome,

une acclamation immense l'accueillit. Il fit un signe, et la foule s'agenouilla. Alors, dans le profond silence, montrant Cencius au peuple :

— Cet homme, dit-il, a reçu l'absolution et a juré la pénitence. Que personne ne l'insulte ou ne le frappe quand il sortira tout à l'heure de cette maison : il est mon hôte et je réponds de lui devant Dieu sur l'honneur de l'Église. C'est un pauvre pèlerin qui va s'acheminer vers Jérusalem, et rien de plus. Laissez ses complices se disperser, oubliez leurs visages et leurs noms. Relevez vos morts et ne pleurez point sur eux, car ils ont reçu de Jésus-Christ la couronne des confesseurs. Et moi, mes fils, prenez-moi dans vos bras et portez-moi à Sainte-Marie-Majeure, où Dieu m'attend toujours sur l'autel.

La multitude ouvrit ses rangs pour livrer passage à Cencius que les capitaines accompagnèrent jusqu'au Capitole. Là, il monta à cheval avec son escorte et courut à bride abattue jusqu'à la porte Saint-Sébastien. Ils le quittèrent sur la voie Appia, convaincus qu'il suivrait son chemin jusqu'à Gaëte, où il monterait sur la première galère faisant voile vers les mers d'Orient. Mais, dès qu'il se vit seul et maître de lui-même, le traître s'arrêta, se tourna du côté de Rome, contempla quelque temps d'un regard haineux les tours lointaines du Latran et, poussant son cheval à travers la campagne, se dirigea par beaucoup de détours vers la voie Émilienne; il y chevaucha tout le reste du jour et toute la nuit, sans prendre une minute de repos. Il allait ainsi, non plus au tombeau du Sauveur, mais vers l'empereur Henri, roi des Romains, rebelle au pape de Rome.

Cependant le peuple avait préparé le retour triomphal de Grégoire à Sainte-Marie-Majeure; ils improvisèrent une *sedia gestatoria* à l'aide de quelques branches d'arbre sur lesquelles ils jetèrent leurs manteaux; ils y placèrent le pape et le recouvrirent de fourrures. Comme le soleil se couchait, Grégoire reprit, au milieu des cris de joie, le chemin parcouru dans l'agonie de la dernière nuit. Victorien, protégé contre les mouvemens de la foule par quelques jeunes gens, suivait pas à pas la litière pontificale. A mesure qu'on avançait par les rues de plus en plus ténébreuses, les maisons, les églises, les châteaux, les monastères, ornés en hâte de feuillages et de tentures, s'illuminaient. Alors, dans toutes les mains brillèrent les cierges, les torches et les lampes, des cantiques populaires éclatèrent de toutes parts, et lentement, accablé d'émotion, à demi évanoui, Grégoire, porté sur les têtes de son peuple, monta vers son église.

Quand il parut sur la place de Sainte-Marie-Majeure, le sacré-

collège sortit de la basilique et se prosterna en avant des portes. Il descendit péniblement de sa litière et parut chanceler. Mais il vit alors, au fond de l'abside étincelante, dans le grand cadre d'or des mosaïques byzantines, l'autel chargé de fleurs et le calice voilé; il redressa sa taille et, le front haut, légèrement appuyé sur l'épaule de Victorien, il entra d'un pas ferme dans la nef, précédé par la croix à trois branches et les cardinaux marchant deux à deux. Sur les degrés du chœur, un clerc lui présenta l'eau dans une aiguière d'argent, mais il refusa de quitter les ornemens pontificaux que les brigands de Cencius avaient flétris; sous le pallium lacéré, la chasuble souillée, il gravit les marches de l'autel, ayant toujours à sa droite cet enfant aux yeux doux et fiers que personne ne connaissait. Il s'inclina et demeura quelques instans en oraison; puis il découvrit le calice et communia.

— Et c'est ainsi, écrit naïvement un vieux témoin, qu'étant toujours à jeun depuis la veille, il acheva, la nuit venue, la messe commencée au premier chant du coq.

III. — « VITA NUOVA. »

Le Latran, palais des papes, se dressait, dans la solitude du Cœlius, fort au-dessus des murailles de Rome, si hautes déjà des deux côtés de la porte Saint-Jean. C'était à la fois une citadelle et un monastère, hérissé de tours crénelées et de campaniles aigus. Des galeries ouvertes sur la campagne on voyait les montagnes du Latium, de la Sabine et de l'Apennin, du sommet des tours on découvrait Rome entière et la mer. De là, jusqu'au Colisée, jusqu'à la porte Majeure et la porte Saint-Laurent, l'œil n'apercevait rien que le désert, quelques bouquets de mûriers ou de cyprès et des champs couverts de ronces où fourmillaient les couleuvres. Sur la pente de la colline tournée vers la voie Saint-Sébastien et les Thermes de Caracalla, le long des remparts, s'étendaient les jardins pontificaux, des jardins sauvages et touffus qui verdoyaient à la grâce de Dieu et du soleil. Les jardiniers les avaient abandonnés en même temps que le dernier pape de Tusculum en était sorti.

Grégoire VII et Victorien, suivis d'une foule immense, entrèrent au milieu de la nuit dans le Latran. Quand la porte massive se fut refermée derrière lui, l'enfant se sentit pris par la terreur; il lui sembla qu'il descendait, tout vivant, au sépulcre.

Le lendemain et les jours qui suivirent, guidé par un vieux moine auquel le pape l'avait confié, il parcourut en tous sens la

lugubre maison. Il gravit à tâtons des escaliers tournans perdus dans les tours, traversa des corridors ténébreux, éclairés de loin en loin par la lueur blême de quelque gros cierge, s'égara en de vastes salles voûtées, où les pas résonnaient comme sur le pavé d'une église, et tout autour, s'alignaient des portes de cellules surmontées parfois d'une inscription mélancolique rappelant la vanité de la vie et l'effroi du jugement de Dieu. Souvent du fond d'un long couloir s'avançait, lente, sans bruit, et grandissant à chaque pas, l'ombre noire d'un moine tenant une petite lampe et Victorien frissonnait comme à la vue d'un fantôme de minuit. A certaines heures, un bourdonnement lointain, monotone, frappait son oreille; c'était la psalmodie des offices canoniques qui, des oratoires et des chapelles, se répandait en plaintes douloureuses à travers le Latran, glissait de salle en salle, rampait dans les entrailles des tours et venait mourir au seuil de la froide cellule où le fils de Cencius, par l'ordre de Grégoire, étudiait les saintes lettres.

Son maître Egidius était un ascète, endurci par la discipline de Cluny, un saint doublé d'un visionnaire, qui ne vivait que pour l'autre monde et, tout du long de son pèlerinage vers le paradis, ne songeait qu'à l'enfer. Chaque jour, le jeune garçon écoutait la parole sévère de cet homme dont le visage ravagé par la pénitence et le regard troublé par l'angoisse de la vie future lui inspiraient une crainte superstitieuse. Chaque jour, il entendait les histoires désolantes de l'Ancien-Testament, Adam et Ève chassés de l'Éden par l'epée flamboyante de l'archange, la race des hommes noyée dans le grand déluge, Sodome ensevelie sous un lac de bitume, Pharaon et son armée emportés comme une épave par les vagues de la Mer Rouge, et l'éternelle colère de Dieu assouvissant sa justice par le massacre des rois, des enfans et des prophètes. Puis Egidius, baissant la voix, après avoir observé avec méfiance tous les recoins de sa chambre, contait à Victorien les formidables aventures que Satan avait fait courir à ses frères, aux prêtres qu'il avait connus et à lui-même. Celui-ci, errant dans la forêt, loin de son couvent, avait rencontré une jeune fille aux cheveux fauves comme de l'or, au sourire mortel; il l'avait suivie et, au matin, on l'avait retrouvé sur les degrés de l'église la tête brisée, le col tordu, le cœur ouvert par un coup de poignard. Celui-là, qui s'était endormi avant d'avoir achevé la lecture de son bréviaire, ne s'était jamais réveillé; on l'avait enterré dans le cloître et, la nuit d'après, un frère, se rendant à la chapelle pour sonner l'office, avait vu sortir de la tombe une forme monstrueuse qui fuyait, emportant entre ses bras le corps du défunt dans son linceul blanc; le lendemain, l'abbé dut exorciser la tombe violée par Satan et

vide. Egidius avait eu pour ami un prêtre de Rome qui osa célébrer la sainte messe en état de péché mortel; un enfant de chœur, que personne, parmi les fidèles, n'avait jamais vu avant ce jour, était au pied de l'autel; il se tenait debout, d'un air insolent, ne fit jamais le signe de la croix et ne s'agenouilla ni à l'*Introït*, ni à la consécration; au moment de la communion, il bondit sur le prêtre et l'étrangla; puis il disparut, tandis que l'église tremblait comme si le tonnerre fût tombé sur le clocher.

A chacun des péchés capitaux, à la luxure, à l'orgueil, à la gourmandise, se rattachait toute une chronique démoniaque, les rêves enfantins et les légendes atroces qui se lisent encore aux *Opuscules* de Saint-Pierre Damien, des morts subites pour un morceau de gibier mangé en un jour d'abstinence, des moines jetés dans un lac de soufre liquide et déchirés par les dragons et les serpens, des possédés qui se ruent sur les chrétiens qu'ils prennent pour des chiens noirs et déchirent furieusement, et toujours l'apparition des noirs *Éthiopiens* à la mine hideuse, vicaires et tourmenteurs de Satan, dont la plus grande joie est de plonger leurs fourches dans le ventre des pauvres bénédictins oublieux, pour une seule minute, de la règle de l'ordre.

Egidius était très sûr, d'ailleurs, que le démon rôdait sans cesse autour du Latran, vêtu soit en pèlerin, soit en novice ou en page. Comme il s'était trouvé lui-même dans le cortège de Grégoire VII, la nuit de Noël, sur le chemin de Sainte-Marie-Majeure, il avait bien remarqué, des deux côtés de la litière du pape, à une petite distance, des ombres inquiétantes, noyées dans la brume; l'une d'elles avait tenté de souffler la lanterne qu'il portait et l'haleine de ce diable était brûlante comme un four de forge. Alors le vieux cénobite, épouvanté par son propre récit, se taisait tout à coup et, la face livide, regardait fixement, sans aucune pitié, l'enfant assis à ses côtés, et le maître et l'élève, osant à peine respirer, écoutaient silencieusement le bruit de la pluie fouettant les vitres de la cellule et le vent d'hiver pleurant dans les profondeurs sonores du Latran.

— Dieu n'est donc pas plus fort que le démon? dit un soir Victorien, avec une parfaite candeur.

La question répondait, sans doute, à quelque tourment secret de la conscience du moine. Il rougit légèrement, mais ne parut point scandalisé par les paroles de son disciple. Et, tout bas, en un chuchotement mystérieux, il expliqua à Victorien la grande guerre de Satan contre Dieu, le duel séculaire dont saint Jean et saint Augustin avaient aperçu les commencemens et pressenti les péripéties. Il déroula l'un après l'autre les tableaux de l'Apocalypse,

toutes les visions maladives qui étendirent une ombre si triste sur le berceau du christianisme. Il parla du cheval de la Mort, couleur de brouillard, et du puits de l'abîme, au fond duquel Satan fut enchaîné, avec la conviction d'un témoin qui se serait penché sur le cachot de l'archange maudit. Mais Egidius ne doutait point que la chaîne du captif ne se fût brisée tout à coup, il y avait de cela cinquante ans environ, au temps des papes de Tusculum; l'Antechrist était maintenant libre et se préparait à l'assaut suprême contre l'église de Jésus-Christ. C'était lui qui avait assis sur la chaire de saint Pierre deux ou trois papes magiciens, lui qui avait livré Léon IX aux Normands, lui encore qui avait poussé une troupe de brigands contre le pape Grégoire au moment où celui-ci portait Dieu entre ses mains...

Victorien, à ces mots, devint pâle comme s'il allait mourir. La doctrine funèbre de son maître le frappait au cœur. Mais le moine ne comprit rien à la douleur inouie du jeune garçon. Il poursuivit, en haussant le ton, d'une voix presque menaçante :

— Mon fils, vous êtes engagé vous-même dans la mêlée de ce champ de bataille. Vous avez deux âmes à sauver, la vôtre et celle de votre père. C'est une œuvre ardue, dont la pensée fait frémir et qu'une seule défaillance peut perdre. Moi qui suis très vieux et qui, depuis mon enfance, ne vivant que pour l'heure de ma mort, dans le désert du cloître, détaché de toute tendresse humaine, ai prié, jeûné et pleuré sans relâche, je désespère de mon salut; chaque nuit, la terreur des vengeances divines me réveille et me coûte de longues heures d'agonie. En vain je crucifie ma chair, je frappe ma poitrine, je déchire mes épaules sous la griffe de la discipline; en vain je couche sur la pierre froide de ma cellule, je presse contre mon cœur les reliques des saints, aucun sacrifice, aucune austérité ne me rassure et quand, longtemps avant l'aurore, je cours à l'autel, haletant d'épouvante, pour en baiser les marches, je vois de mes yeux, à la lueur mourante de la lampe du sanctuaire, les figures des anges de ténèbres qui vont et viennent et me regardent et murmurent tout près de mon oreille : « Tu es damné, moine, damné ! damné ! » Demeurez chaste, Victorien, que jamais l'hérésie ne souille votre conscience, soyez jusqu'à votre dernier jour le fidèle client de l'Église et le champion du saint-siège de Rome. Eh bien ! vous n'aurez rien fait, rien mérité, rien racheté si, expirant sur un lit de cendres, l'huile sainte au front, lorsque le prêtre vous aura quitté, Satan, qui vous guettait, se dresse à votre chevet et vous souffle une pensée fugitive de doute ou de révolte, une image impure rapide comme l'éclair. Et alors, malheureux, votre destin éternel sera consommé, la der-

nière minute de votre vieillesse répondra à toute votre enfance passée dans une maison de meurtre et de sacrilège, et, par vous, s'accomplira une fois de plus le grand dogme de l'Écriture, Dieu punissant le fils et les petits-fils pour le péché du père ou de l'aïeul.

Egidius n'entendit point les sanglots et la prière de l'enfant. L'heure de son office nocturne étant arrivée, il le congédia d'un geste dur. Victorien se traîna jusqu'à sa petite chambre et tomba évanoui sur son lit.

Le lendemain, il prit une grande résolution. Il irait jusqu'au pape, embrasserait les genoux de Grégoire, le conjurerait de mettre un terme à ce supplice. On l'enrôlerait dans la milice du Latran, on l'emploierait aux plus humbles travaux; il se consacrerait aux pauvres ou aux prisonniers, même aux lépreux ou aux pestiférés; il accepterait toutes les servitudes plutôt qu'une initiation plus longue à l'effroyable religion d'Egidius.

Il n'avait plus revu Grégoire VII depuis le drame du soir de Noël et il ignorait le chemin des appartemens pontificaux. Il fut surpris de la vie et de la rumeur de la nécropole papale. Cardinaux, évêques, abbés, seigneurs laïques, pages et gens d'armes se croisaient en tous sens dans les corridors, les escaliers et les cours du palais, avec des figures graves ou anxieuses, une démarche affairée, des éclats de voix fanatiques, et çà et là, en quelque coin plus solitaire, de mystérieux conciliabules. Un instant Victorien imagina que le pape était mort, puis, à quelques paroles qu'il saisit au vol, il crut qu'on l'avait déposé. On parlait de l'empereur Henri, de concile schismatique, de guerre religieuse et d'anathèmes, et l'enfant malade qui cherchait la paix, n'osant interroger personne et troublé par l'agitation du Latran, se mit à gravir les degrés d'une tour au haut de laquelle il espérait trouver le silence, l'air libre et le ciel.

Quelqu'un l'avait devancé sur la plate-forme de la tour, un clerc à la vue duquel il fut tenté de reculer. Mais l'aspect et l'attitude du personnage étaient si étranges que Victorien s'arrêta par curiosité. Le clerc, accoudé au parapet, lui tournait le dos et ne l'avait point entendu marcher. C'était un évêque, mais coiffé d'un bonnet de velours si fané, la fourrure du chaperon si ravagée, la robe d'un violet si souffreteux, que le jeune garçon se sentit ému de compassion joyeuse. Le bonhomme regardait en l'air quelque chose avec une attention extrême. Victorien s'orienta vers l'objet contemplé et aperçut, filant dans le bleu laiteux du ciel, une volée de canards sauvages partis des Marais-Pontins ou des étangs d'Ostie. Ils allaient, le cou tendu, suivant

leur capitaine, tantôt en ligne droite comme une flèche, tantôt en longues spirales et, parfois, jetaient une clameur glapissante ; tout à coup, au-dessus de Saint-Paul, ils piquèrent vers la terre et s'enfoncèrent, avec une rapidité prodigieuse, dans les roseaux du Tibre. Alors l'évêque, ne voyant plus rien, se retourna et parut charmé par la présence d'un inconnu timide et souriant, dont le costume était aussi délabré que le sien propre. Il lança un dernier coup d'œil vers la région où les canards s'étaient engouffrés, puis donna sa bénédiction à Victorien. La glace étant rompue, celui-ci s'approcha de l'évêque et le salua très gravement. Quand il se fut nommé, le prélat poussa un cri de joie, embrassa l'enfant et se mit à lui conter son histoire.

— Nous sommes, vous et moi, mon fils, les deux êtres les plus singuliers dans cette grande hôtellerie apostolique. Un seul homme, ici, est capable de nous aimer, le pape Grégoire. Et encore le pape me soupçonne-t-il de donner un peu dans l'hérésie. C'est pourquoi je me tiens volontiers, comme ce matin, au haut des tours : je vois d'ici les œuvres de Dieu, qui sont belles et n'aperçois plus les moines qui me trahissent et dont les têtes me font peur.

Il s'appelait Joachim. Il était bien évêque, mais n'avait plus d'évêché. Il avait gouverné pendant deux ans le diocèse d'Assise, sa patrie. Quand il eut donné aux orphelins, aux serfs vagabonds, aux pèlerins malades, son dernier écu, les seigneurs de la région lui cherchèrent querelle ; on l'accusa d'exciter les misérables à la rébellion et les bourgeois à la liberté. On l'avait alors assiégé dans son palais, où il était resté seul, avec trois chanoines, pour se défendre, faute de pouvoir entretenir une garnison épiscopale. On le menaça, à son de trompe, s'il ne se rendait, de l'enfermer dans un couvent, la tête rasée, pour le reste de ses jours ; il avait sur-le-champ ouvert lui-même la porte de sa tour, et était sorti, un bâton blanc à la main ; il avait traversé les rangs de la chevalerie ombrienne, et avait marché dans la poussière du chemin, jusqu'à Rome. Un soir, il s'était jeté aux genoux de Grégoire VII qui, après l'avoir sérieusement averti de veiller à l'avenir sur les écarts de sa théologie, l'avait serré entre ses bras. Depuis ce jour, il était l'hôte du pape et le familier du Latran. Il se regardait lui-même comme une sorte de revenant de l'église primitive, l'église maternelle et pauvre de saint Grégoire le Grand. On le laissait rêver tout seul au temps où les prêtres étaient d'or et les calices de bois ; le pape le consultait souvent pour ses œuvres de charité, mais il lui était défendu de manifester, même tout bas, l'opinion qu'il prêchait volontiers jadis aux petites gens d'Assise, à savoir que Jésus n'était ni comte, ni baron, qu'il ne possédait ni fiefs, ni bourgs,

ni châteaux-forts, ni vassaux, et qu'il n'avait même pas une pierre pour reposer sa tête.

Ce fut le tour de Victorien de raconter ses misères. Au seul nom d'Egidius, Joachim fronça le sourcil et leva les mains vers le ciel. Mais quand le jeune homme parla de la croyance du moine sur la fatalité de la damnation, l'évêque s'écria d'une voix retentissante :

— Cet homme a menti. C'est un fou ou un athéiste. Il en est toujours au Dieu méchant des Juifs et n'a jamais lu l'Évangile. Seigneur Jésus ! vous seriez donc mort en vain sur la croix et le sang que vous avez versé goutte à goutte, comme un baptême, sur la tête des fils d'Adam, aurait perdu sa vertu ! La rédemption n'aurait été qu'une moquerie et c'est à Satan que nous devrions bâtir des basiliques. Écoutez, mon enfant, cette histoire que j'ai recueillie moi-même de la bouche de Pierre Damien, moine très saint, aux derniers jours de sa vie, lorsque, retiré dans son ermitage de Ponte-Avellano, non loin d'Assise, il méditait sur les mystères de Dieu. Il l'avait lui-même reçue de Rainaldus, évêque de Cumes. Un prêtre de Rome eut une nuit la vision la plus touchante. Il vit l'âme d'un ami, mort depuis quelques jours, qui lui dit : « Lève-toi et suis-moi. » Ils allèrent tous deux jusqu'à la basilique de Sainte-Cécile. Dans le vestibule de l'église, autour de plusieurs trônes vides, se tenaient sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Agathe et une foule de vierges martyres. Bientôt parut la vierge Marie, entourée de saint Pierre, de saint Paul et de David et suivie de beaucoup de saints martyrs. La Vierge, les apôtres et le roi prophète s'assirent sur les trônes. Tout à coup, une pauvre femme, misérablement vêtue, courut se jeter aux genoux de Marie. « Ayez pitié, disait-elle, du patrice Jean qui vient de mourir. » Trois fois, elle répéta ces paroles, et, comme la Vierge ne répondait point, elle ajouta : « Vous me connaissez bien, reine du ciel, je suis cette femme qui mendiait sous le portique de votre basilique Majeure. J'étais couchée, nue et tremblante, sur les pierres du pavé. Jean passa et voyant ma détresse, il jeta son manteau sur mon corps. » Alors la mère de Dieu dit : « L'homme pour qui tu pries avait l'âme chargée de péchés et de crimes ; mais, pour sa grande charité, qu'il soit sauvé. » Et elle ordonna au patrice d'apparaître ; et une troupe de démons traîna jusqu'au trône de Marie Jean, le damné Jean, enchaîné dans des liens de feu. Marie fit un signe, les chaînes tombèrent, et Jean, revêtu d'un corps glorieux, prit place dans le cortège des bienheureux.

« Ceci, mon enfant, poursuivit Joachim, c'est la vérité, la consolation et l'espérance. Un acte de pitié, une larme de pénitence, un élan d'amour, suffisent pour purifier une âme. Voilà notre religion

à nous, chrétiens de l'Ombrie, qui voyons marcher parfois, sur les grèves du lac de Pérouse, l'ombre lumineuse de Jésus, telle qu'autrefois les apôtres l'aperçurent au bord de la mer de Galilée. Si jamais une voix s'élève pour prêcher cette foi des premiers jours, c'est de mon humble pays qu'elle partira. Elle résonnera plus haut que les clameurs des moines, plus haut que la parole pontificale du Latran, et le monde, en l'écoutant, tressaillira, croyant à une rédemption nouvelle. Mais, à cette heure, ce qui nous importe, c'est de vous enlever à Egidius. Suivez-moi. »

Et, prenant le jeune homme par la main, il descendit en hâte l'escalier tortueux de la tour. Chemin faisant, il apprit à Victorien les graves événemens des derniers jours. La lutte pour l'autorité suprême sur la chrétienté, engagée depuis si longtemps entre le pape et l'empereur, était arrivée brusquement aux dernières violences. L'empereur Henri, présidant à Worms le concile de l'église allemande, venait de déposer Grégoire VII comme faux pape, faux moine, pape hérétique, démoniaque et impur. Les évêques allemands s'étaient engagés, chacun par écrit, à considérer Grégoire comme antipape et à lui refuser l'obédience canonique. L'église lombarde, décimée par l'excommunication du saint-père, réunie en concile à Pavie, s'était séparée à son tour de la communion de Grégoire. La tunique sans couture se déchirait pour la seconde fois. L'église universelle chancelait, telle qu'un arbre dont la hache aurait coupé l'une après l'autre les racines les plus puissantes. En ce moment, Grégoire tenait, dans l'église de Saint-Sauveur, au Latran, un concile romain avec ses cardinaux et les évêques d'une moitié de l'Italie. L'envoyé de l'empereur, un simple clerc de l'église de Parme, portant l'acte de la déchéance d'Hildebrand, devait comparaître ce jour même devant les pères du Latran.

— Tant d'angoisse, et une guerre si cruelle, murmurait l'évêque d'Assise, parce qu'ils ont oublié une ligne de l'Évangile : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! »

Mais il espérait, avec sa simplicité apostolique, que Grégoire VII, dans le tumulte de cette heure formidable, prendrait le loisir de pourvoir à cette très petite chose : l'âme d'un enfant à ranimer et à réjouir.

Ils pénétrèrent dans l'église à une minute solennelle. Le messager impérial, debout en face du pape couvert de la chape cramoisie et entouré du sacré-collège, prononçait la sentence édictée par Henri IV :

« Le roi, mon seigneur, ordonne que tu quittes à l'instant l'église romaine et le siège du bienheureux Pierre. »

Puis, se tournant vers le clergé de Rome, il ajoutait :

— Et vous, mes frères, vous êtes avertis de venir à la Pentecôte en la présence du roi, pour recevoir un pape, puisqu'il est reconnu que celui-ci n'est pas un pape, mais un loup dévorant.

Grégoire demeura impassible. Mais les pères se levèrent brusquement en proférant des menaces. L'évêque de Porto cria : « Qu'on saisisse cet impie ! » Le clerc de Parme, épouvanté, se réfugia au pied du trône. La milice du préfet, épées nues, envahit alors le sanctuaire et s'empara du sacrilège. Grégoire ordonna qu'on le conduisît aux prisons de Rome pour qu'il y fît sa pénitence.

Longtemps arrêtés par la foule houleuse des moines qui encombraient les nefs, Joachim et son protégé parvinrent enfin à se frayer un chemin derrière les bancs du concile et à se glisser tout près de Grégoire. Celui-ci s'était levé à son tour et dans l'église tout d'un coup silencieuse, il prononçait d'une voix frémissante l'anathème contre l'empereur. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il dépouillait Henri de la dignité impériale, lui interdisait le gouvernement du royaume teutonique et la primauté féodale de l'Italie. Il déliait tous les chrétiens du serment de fidélité envers le roi parricide, le déclarait rebelle, hérétique et excommunié.

A ce moment, une voix dit à son oreille :

— C'est une grande œuvre d'abattre un empereur et d'ébranler la chrétienté ; c'est une œuvre meilleure de raffermir une conscience. Ayez pitié de votre Victorien que son maître Egidius prend à Dieu pour le jeter à Satan.

Grégoire se retourna à demi. Il regarda longuement les deux supplians, le jeune garçon éperdu, la face douloureuse, l'évêque irrité et serrant l'enfant entre les plis de son manteau. Il se souvint alors de la nuit tragique dans laquelle il avait tenu ainsi Victorien la tête appuyée sur son cœur. Il comprit le drame que Joachim venait lui dénoncer, l'acte de miséricorde qu'il allait réclamer de sa justice. Un rayon de mansuétude éclaira son front.

— C'est bien, dit-il. Prenez-le, mon ami, et que Dieu me pardonne. D'ailleurs, Egidius a quitté ce matin Rome pour longtemps. Je l'envoie aux évêques de Saxe qui m'aideront à reconquérir l'Allemagne à Jésus-Christ. Moi, je suis plongé, Joachim, dans la fosse aux lions. Vous êtes plus heureux, vous que berce toujours le rêve de l'église antique, mon rêve de jeune moine, que la réalité a dissipé. Je vous donne Victorien ; prodiguez à ce petit le lait et le miel de votre charité.

Joachim s'inclina sous la main du pontife. Puis il poussa doucement son pupille, parmi bien des détours, vers la porte de l'église.

A ce moment, le cardinal archidiacre, debout au pupitre de l'Évangile, lisait d'une voix éclatante le *Dictatus papæ*, la charte

théocratique de Grégoire VII. Des lambeaux de ce manifeste, la plus superbe usurpation qu'un homme ait jamais faite des droits de Dieu sur l'humanité, couraient à travers l'église, par-dessus la rumeur vague de la foule et le vieil évêque s'arrêtait alors, relevait la tête d'un air chagrin, puis reprenait sa marche, en heurtant du coude les moines immobiles, écoutant, comme ravis en extase, la parole pontificale :

« Il y a dans le monde un nom unique, lisait le cardinal, celui du pape.

« Au pape seul tous les princes de la terre doivent baiser les pieds.

« Il a le droit de déposer les empereurs.

« La sentence du pape ne peut être cassée par personne, et seul il peut casser la sentence de tous.

« Il ne peut être jugé par personne.

« Par son ordre et sa permission, il est licite aux sujets d'accuser les princes.

« Le pape peut délier les sujets du serment de fidélité. »

Quand les deux amis eurent franchi le seuil du Latran, Joachim respira comme s'il sortait d'une fournaise.

En face de la basilique de Saint-Jean, le long des murs dorés par les siècles, jusqu'à la petite église de Sainte-Croix de Jérusalem, le désert de Rome souriait alors d'une façon charmante. On était aux derniers jours de février. Déjà l'herbe se réveillait et les mûriers balançaient à la cime de leurs plus hautes branches de fins bourgeons d'un vert très tendre. La lumière blanche d'un soleil de printemps ruisselait sur toutes choses. Les grands pins parasols épars aux alentours de la porte Saint-Jean, caressés par un vent tiède, se mouvaient avec de doux murmures. La mosaïque du pape Léon III, enchâssée dans la muraille de la *Scala Santa*, toute pétillante d'étincelles, semblait rajeunie. Une foule de passereaux sautillaient et piaulaient dans les arbres et sur les ruines. De blancs flocons de vapeurs nageaient dans l'azur et le rayonnement argenté du ciel parait d'une grâce exquise le visage farouche de la vieille Rome.

L'évêque et son pupille suivirent nonchalamment l'un des nombreux sentiers allant vers Sainte-Marie-Majeure. Les lézards d'un vert d'émeraude s'ébattaient follement sur les débris de temples ou d'aqueducs réchauffés par le soleil. Un troupeau de chèvres, indocile à l'appel d'un petit pâtre à demi nu, aux yeux luisans, bondissait à travers les buissons d'épines ; des écoliers s'égrenaient avec des cris aigus, dans la campagne du Cœlius, tandis que le magister, voyant venir un prélat, s'arrêtait doctement près d'une

inscription latine toute bourrée de mousse, à laquelle il ne comprenait rien. Enfin, des hauteurs de l'Esquilin, une bande sonore de jeunes clercs, le bonnet orné de branches de lauriers ou de chênes-verts, descendait vers les deux promeneurs, en psalmodiant l'hymne grecque de l'*Hirondelle*, la chanson traditionnelle du printemps

« Va-t'en, va-t'en, février, mars te chasse; sauve-toi, sauve-toi, février, salut à toi, mars!

« Hirondelle, reine hirondelle, hirondelle que j'ai déjà vue aux printemps d'autrefois, salut à toi!

« Salut, paysans, travaillez bien la terre!

« Le monde va ressusciter, tout brillant et tout joyeux.

« Comme les petits des Juifs saluaient le Christ, chantons hosannah! à Jésus, fils de David, qui vient à nous!

« Et voici le printemps qui s'avance tout fleuri du côté de l'Orient et voici le Sauveur qui est pour le monde entier la lumière et la résurrection. »

— *Amen! Amen! Amen!*

Et, quand ils passèrent près de Joachim, ils improvisèrent en latin très libre une dernière strophe :

— Salut encore à toi, évêque d'Assise, évêque qui n'a plus d'église, et qui s'est réfugié, comme l'hirondelle en un jour d'orage, sur le toit de l'Église universelle! *Amen! Amen!*

En ce moment, Victorien et son vieux maître se sentaient parfaitement heureux.

Et, comme l'évêque faisait mine de rebrousser chemin et de retourner vers le noir palais, le jeune garçon lui prit le bras en disant :

— Plus loin encore, toujours plus loin, tant que le ciel sera plein de lumière, tant que la terre sera pleine de chants!

Ils gravirent sans se presser les pentes de l'Esquilin. Joachim eut soin de se détourner de la voie de Sainte-Marie-Majeure et de diriger la promenade vers la porte Saint-Laurent. A mesure qu'ils s'approchaient de celle-ci, il leur parut que toutes sortes de gens s'empressaient de s'y rendre. Les enfans des *Monti* menaient grand bruit et couraient comme dans l'attente d'un spectacle singulier. Des ruines de Minerva Medica sortaient des groupes de paysans, de vagabonds, de mendians. Au-delà des murs, le campanile de Saint-Laurent sonnait à toute volée. Du côté du Latran, des moines se hâtaient et bientôt on vit s'avancer la chevalerie du Capitole, précédant le cardinal évêque d'Albano, assis sur sa mule et entouré d'un état-major de prélats.

— Messire chanoine, cria Joachim à un gros clerc qui, tout

essoufflé, suivait à pied le cortège, de quel saint est-ce aujourd'hui fête à Saint-Laurent, ou quel miracle insigne le vénérable gril vient-il donc d'accomplir ?

— Ni saint, ni miracle, messire évêque, mon bon ami, répondit le chanoine, mais nous courons pour recevoir à la porte du bienheureux martyr la petite-nièce de notre saint-père le pape, Mme Pia, que la comtesse de Toscane a élevée jusqu'à ce jour et que notre saint-père rappelle à lui. La nouvelle de son arrivée à Rome est tombée dans le concile comme du ciel. C'est grand dommage que je n'aie point ma mule, car cette montée au grand soleil est fort pénible. Que d'émotions et de fatigues en un seul jour, messire évêque, mais quel beau jour pour la sainte Église !

Et, tandis que le chanoine reprenait sa course haletante, Joachim disait, tout en marchant, à son compagnon :

— Jadis Hildebrand, très jeune moine, est entré dans Rome tête nue et pieds nus. C'était le fils d'un pauvre chevrier de Soana, une méchante bourgade perdue dans les marais de Toscane. Je suis bien curieux de voir en quel équipage cette petite fille va pénétrer dans la métropole de son grand-oncle, notre seigneur.

Un mouvement de la foule, brusquement ouverte, un profond silence, des bonnets levés, des tonsures inclinées; puis une claire sonnerie de trompettes sous la voûte, une chevauchée alerte d'armures poudreuses, pages, écuyers, seigneurs, des clercs et des moines à cheval, figures altières chaperonnées de noir; une file de chaises à porteurs chargées de nonnes et de béguines dont les voiles cachaient mal les mines fatiguées et maussades; une litière où trônait une abbesse somnolente, au teint fleuri, doucement cahotée par ses quatre porteurs en un demi-rêve de béatitude monacale, enfin, un peu en arrière de tout ce monde, seule, et suivie d'une petite troupe de chevalerie, portée sur une mule blanche drapée de soie pourpre et maintenue à la bride par un écuyer à pied, Mme Pia, petite-nièce et filleule de Grégoire VII.

— C'est une reine, murmura Victorien.

— Une toute petite reine, répondit Joachim, et qui sera comtesse quelque jour, s'il plaît à Dieu ; mais bien gentille et plaisante à regarder, une fleur d'avril que le pape veut attacher aux tristes murailles de notre Latran.

La mule blanche s'arrêta en face de la mule noire du cardinal d'Albano. Les deux cortèges formèrent aussitôt un vaste cercle autour duquel se pressait, toute bourdonnante, la foule bariolée des bonnes gens. Victorien attira l'évêque, que tant de beau monde effarouchait un peu, jusqu'au premier rang, à quelques pas de Pia. Et il contemplait la fillette, si joliment assise en son trône de

pourpre, très haute et comme baignée d'une lumière d'or pâle, dans le déclin vermeil de ce soleil si doux qui descendait déjà derrière le Janicule. L'antique porte de Saint-Laurent, flanquée de ses deux tours crénelées et ombragées de grêles cyprès, les grands remparts de Rome, avec leur parure de lierres et au-delà, très loin, les montagnes d'azur, dressées sous le ciel limpide, achevaient un tableau d'une grâce candide, pareil aux scènes mystiques de chevalerie ou de croisade, coloriées sur le vélin des vieux missels.

C'était, en vérité, une exquise petite princesse de conte de fée, cette enfant de onze ans, toute frêle et toute blanche, que la sainte Église accueillait d'une façon si pompeuse au seuil de la ville apostolique. Elle avait les traits délicats et précis à la fois de la race d'Étrurie, berceau de sa famille, le col long et souple, le profil fin, légèrement aigu, d'admirables yeux noirs, un ovale allongé, sous une arcade peu profonde, et, ondoyant à flots sur les épaules et la poitrine, une riche chevelure blonde. De longs cils ombrageaient le regard d'une ombre légère de rêverie, et, sur les lèvres caressantes et faciles au sourire, se jouait une gaîté malicieuse. Le teint, d'une pureté de lis, était animé par l'air vif du voyage. Pia portait, par-dessus sa robe flottante de laine blanche, une courte dalmatique d'hermine, aux manches larges, nouée à la taille par une torsade d'or. Un reliquaire d'or, de ciselure florentine, en forme de médaillon, pendait de son cou jusqu'à la ceinture. Le béret de velours noir, dérangé par les secousses de la mule, s'inclinait tout d'un côté de la tête, prêt à tomber. L'enfant tenait en sa main droite un gros bouquet de cette herbe odorante de Toscane, dont l'arome se marie si bien au parfum des fleurs de Florence.

Comme elle promenait les yeux, avec une vivacité inquiète d'oiseau, vers le paysage lointain de Rome, vers Sainte-Marie-Majeure ou Saint-Jean-de-Latran, que le soleil couchant couronnait d'une auréole rosée, une voix grave, la voix du révérendissime cardinal, fixa son attention. Elle regarda l'ambassadeur de son grand-oncle qui lui parut très magnifique dans sa simarre de soie rouge, coiffé d'une barrette cramoisie, puis, la mule du noble personnage, empanachée de plumes rouges agitées par la brise du soir. Le cardinal entamait une harangue, non point en langue vulgaire, trop barbare encore et trop pauvre pour saluer la nièce d'un pape, mais en latin massif et dur, le latin des décrétales et des encycliques. Pia n'entendait rien à la harangue, mais s'intéressait de toute sa naïveté d'âme aux gestes amples de l'orateur, à la mélopée pompeuse de sa déclamation, au chant religieux des paroles latines. Elle se crut un instant comme à l'église et fit gentiment le

signe de la croix. Toute l'assistance, très recueillie, la bouche béante, semblait émerveillée, bien qu'elle ne vît pas plus clair que Pia dans l'éloquence du cardinal. Tout à coup la jeune fille remarqua une chose digne d'intérêt : la mule du prélat balançait de haut en bas sa tête empanachée de rouge, lentement, d'un air d'approbation courtoise. Pia imagina que seule, dans toute l'assemblée, l'ecclésiastique monture comprenait le latin du légat, et partit, sans aucune confusion, d'un frais éclat de rire. Le cardinal s'arrêta court, les nonnes frémirent, la dame abbesse fit un geste d'effroi, le front des moines se rembrunit, et l'un d'eux dit à demi-voix :

— Fille d'Ève, tête de colombe, langue de vipère!

Mais Pia riait toujours.

Le cardinal, désespérant de renouer le fil d'une période où l'étoile du Matin et la tour de David jouaient un rôle assez compliqué, fit tourner du côté de Rome la malencontreuse mule et donna le signal du départ; les deux cortèges, gens d'église et gens d'armes, se confondirent en un seul, les trompettes sonnèrent allégrement, l'écuyer reprit la bride de la mule blanche, et Pia passa devant Victorien et l'évêque d'Assise.

Elle salua l'évêque, comme pour lui demander pardon de la faute commise par elle à l'égard du cardinal, puis, souriante encore, elle abaissa ses grands yeux noirs voilés de longs cils sur Victorien.

La dame abbesse, fort agitée, venait de crier halte et toute la troupe s'était arrêtée. La vénérable dame tendait sa bonne figure rose de béate hors de la chaise à porteurs et criait :

— Pia, ma fille, n'oubliez point de réciter la patenôtre des pèlerins à leur entrée dans Rome, où est le tombeau des apôtres Pierre et Paul. De plus, trois *Ave* et un *Confiteor* pour le manquement déplorable de tout à l'heure.

— Moi, je l'en absous, murmurait Joachim; le latin de sa seigneurie était trop mauvais. C'étaient des gâteaux et des fleurs, et non point une homélie qu'il fallait porter en bienvenue à cette enfant.

Pia avait à peine entendu le cri éperdu de sa gouvernante. Elle regardait toujours Victorien, et celui-ci, à son tour, lui souriait. Au moment où la cavalcade reprit sa marche en avant, au son des trompettes et au bruissement lointain de toutes les cloches de Rome, d'un geste amical et mutin, elle jeta au jeune garçon son bouquet embaumé d'herbes florentines.

Et le cortège descendit, enveloppé par le dernier rayon du soleil, la rampe de l'Esquilin.

Victorien demeurait immobile, ému presque jusqu'aux larmes, suivant des yeux la chevelure blonde flottant sur la dalmatique d'hermine, la blanche créature, droite et pure comme le lis, qui venait de traverser l'ombre mélancolique de son adolescence. Quand la chevauchée remonta la côte du Cœlius, la mule blanche parut plus haute encore dans le poudroiement doré du couchant. Puis, tout pâlit et s'effaça peu à peu, les nonnes et les écuyers, le cardinal rouge et les moines noirs, les armures d'acier, les panaches multicolores, l'étendard de Toscane, marqué du lion de Florence, la bannière du saint-siège portant les clés du paradis; mais Victorien voyait toujours, montant vers la maison de Grégoire VII, une vision blanche. L'évêque d'Assise lui toucha doucement l'épaule.

— Voici le froid du soir, mon fils, il vaut mieux marcher que de prendre la fièvre. Où allons-nous, à cette heure?

— Au Latran, répondit le jeune homme.

Ils rentrèrent en pleine nuit au palais pontifical. Déjà les cours, les vastes salles et les corridors, si bruyans ce matin-là, avaient repris leur aspect funèbre. Çà et là, les gros cierges de cire jaune, maintenus aux murailles par des bras de fer, tachaient les ténèbres d'une lueur louche. De loin en loin, un moine, portant sa petite lampe, le capuchon rabattu sur les yeux, se glissait sans bruit dans sa cellule. Joachim offrit à son disciple un souper auquel celui-ci fit joyeusement honneur. Un moinillon, attiré par l'odeur du festin, leur apprit alors que le pape, fatigué par les travaux du jour, avait remis au lendemain sa rencontre avec Pia et que la dame abbesse, à peine installée dans le pavillon réservé à sa compagnie féminine, avait demandé un confesseur tout à fait austère, au tribunal de qui la fillette dut s'agenouiller sur-le-champ.

— Il y a des chrétiens si farouches, dit Joachim, qu'ils enverraient à confesse même les petits oiseaux.

Victorien revint à sa pauvre cellule, respirant toujours le bouquet de Pia, dont le parfum le grisait d'une sorte d'allégresse. Et il s'endormit en murmurant la chanson grecque des écoliers et des clercs :

« Hirondelle, reine hirondelle, hirondelle des printemps passés, salut à toi!

« Le printemps fleuri s'avance du côté de l'Orient et voici le Sauveur, qui est pour le monde entier la lumière et la résurrection. *Amen! Amen!* »

ÉMILE GEBHART.

LA

PSYCHOLOGIE DES SEXES

ET

SES FONDEMENS PHYSIOLOGIQUES

I. P. Geddes et A. Thomson, *l'Évolution du sexe*. Paris, 1892; Babé et Cᵉ. — II. Alfred Russel Wallace, *le Darwinisme*. Paris, 1891; Babé et Cᵉ. — III. Rolph, *Biologische Probleme*. Leipzig, 1884. — IV. A. Sabatier, *Mémoire sur la morphologie des élémens sexuels et sur la nature de la sexualité;* Montpellier, 1886. — V. H. Thulié, *la Femme*. Paris, 1885; Delahaye. — VI. Dʳ Gustave Le Bon, *l'Homme et les Sociétés*. Paris, 1881; Rothschild. — VII. Ch. Secrétan, *le Droit de la femme*. Lausanne et Paris, 1884; Alcan. — VIII. L. Frank, *Essai sur la condition politique de la femme*. Paris, 1892; Rousseau.

« Les âmes n'ont point de sexe, » a-t-on dit. Ce serait vrai, peut-être, si nous étions de purs esprits. Encore les théologiens ont-ils disserté pour savoir si les anges n'étaient point de sexes différens. Quant à nous, qui vivons sur terre, notre caractère reçoit nécessairement son empreinte de notre organisme, qui lui-même reçoit du sexe sa première direction. Dans les problèmes psychologiques, moraux et sociaux que soulève le rapport des sexes, on a presque toujours négligé les considérations biologiques, qui seules, cependant, nous semblent éclairer tout le reste. Novateurs et conservateurs ont raisonné, — ou déraisonné, — comme si le fait même du sexe n'existait pas. Ils se sont trop contentés, en général,

d'une sorte de sentimentalisme, soit pour, soit contre la femme. Aux yeux des uns, la femme semble être encore, comme pour les théologiens et pères de l'église, une créature inférieure, cause du péché originel, « plus amère que la mort, » « porte de l'enfer, » « chemin de l'iniquité, » « sentinelle de Lucifer, » « dard du scorpion, » « tænia du cœur humain, » « vase d'impureté ; » ce sont des litanies à rebours. Dans leur dédain du « sexe faible, » ils auraient volontiers, comme les tribus indiennes, un oui pour les hommes et un oui différent pour les femmes. Selon d'autres, au contraire, la femme est une créature supérieure, à qui s'appliquent les vraies litanies de la Vierge-mère : siège de sapience, miroir de la justice, vase d'élection, porte du ciel, etc. Ceux mêmes qui, comme Michelet et Proudhon, se sont préoccupés du point de vue physiologique ont été si incomplets, ils ont mêlé à la science encore insuffisante de leur époque tant d'imaginations poétiques ou romanesques, que la vraie et naturelle relation des sexes n'en est guère éclairée.

Quant aux « anthropologistes, » ils n'ont vu là, trop souvent, qu'une affaire de « force musculaire » et de « poids du cerveau. » Il y a bien d'autres élémens qui doivent entrer en ligne de compte. Le dynamomètre, la balance et le crâniomètre sont des instrumens un peu trop simples : l'esprit ne se mesure pas au poids. Quel est un des plus petits crânes connus ? Celui de Voltaire. Mais un monde peut tenir dans une coque de noix.

En ces derniers temps, les biologistes ont introduit dans le problème des élémens de haute valeur, qui peuvent mieux faire saisir l'opposition et l'harmonie des deux sexes, en permettant de caractériser par des traits précis leur constitution physique et mentale. Depuis deux ans surtout, les idées relatives à la propagation de l'espèce et à l'apport exact de chaque sexe ont fait un pas si décisif, que les biologistes considèrent comme étant désormais connus les actes essentiels de la fécondation. Plusieurs savans français ont l'honneur d'avoir contribué à ces résultats, dont la portée n'est pas seulement physiologique, mais encore philosophique. S'il est vrai que la morale et la science sociale doivent « suivre la nature, » non pour accepter la réalité telle qu'elle est, mais pour ne pas s'égarer à l'opposé de l'idéal qu'il est possible d'atteindre, il en résulte qu'on ne saurait demeurer indifférent aux grandes conclusions de l'histoire naturelle sur la genèse, les caractères et le rôle des sexes dans le développement de la vie. Les différences physiques et mentales entre l'homme et la femme peuvent être ou exagérées ou diminuées par l'éducation, par les mœurs, par les lois ; mais, pour les oblitérer entièrement, il faudrait, comme disent MM. Geddes et Thomson, « recommencer l'évolution sur

une base nouvelle. » Ce qui a été décidé chez les protozoaires préhistoriques ne peut être annulé par un acte du parlement. On nous permettra donc, pour ne pas nous tenir dans de simples généralités littéraires qui peuvent servir d'argumens aux thèses les plus opposées, d'aborder la question par son côté purement scientifique. Nous devons pour cela remonter jusqu'aux origines mêmes de la génération sexuée, qui ont d'ailleurs autant d'intérêt que d'importance : c'est ici que la vraie méthode prescrit de reprendre la question *ab ovo*.

I.

Le sexe masculin s'est décerné à lui-même la palme de « supériorité ; » ce qui était inévitable au temps où la force corporelle était la force supérieure. Dès l'antiquité, philosophes et savans ont soutenu que la femme était un homme non développé, et cette opinion s'est perpétuée jusqu'à nos jours. La théorie de la sélection sexuelle, telle que l'a présentée Darwin, présuppose encore dans la ligne masculine une « supériorité, » un « droit d'héritage. » Pour Spencer, le développement de la femme est arrêté de bonne heure par les fonctions de la procréation, de la gestation, de la lactation. Bref, a-t-on dit, l'homme de Darwin est une femme qui a achevé son évolution, et la femme de Spencer est un homme dont l'évolution a été arrêtée. Velpeau, lui, considérait les femelles comme étant dégénérées d'une masculinité primitive. Toutes ces idées sont aujourd'hui reconnues fausses. Les récentes découvertes ont mis hors de doute ce que les naturalistes appellent l'absolue « identité de valeur des élémens masculin et féminin » dans la propagation de l'espèce. On a même démontré que l'embryon reçoit une portion mathématiquement égale de substance paternelle et de substance maternelle, que les deux capitaux de vie primitifs sont de tout point équivalens et complémentaires; ce qui explique matériellement les faits d'hérédité.

Au début de la vie sur le globe, les premiers êtres se reproduisaient simplement par division : chaque moitié du parent devenait un rejeton, identique au parent lui-même. C'était le triomphe de l'hérédité sans mélange. Tout le monde connaît la reproduction par division artificielle, les boutures et marcottes, par exemple, qui s'opèrent sans nouvelle union de sexes. Les saules pleureurs, dit M. Geddes, ne sont pas rares en Angleterre ; cependant, comme ils n'y fleurissent jamais, ils ont tous dû venir de boutures, par multiplications « asexuelles. » Les hydres, les vers de terre coupés en morceaux reproduisent le tout. Chez les protozoaires, la multiplication commence par une rupture presque mécanique : la

masse élémentaire du protoplasme, devenant trop grosse, se brise; de la sorte, elle se sauve et se multiplie tout à la fois.

Tant que dura ce mode de reproduction par simple division, il n'y avait guère de progrès possible : le nouvel être n'était qu'un morceau du générateur, qui en reproduisait forcément les particularités. De nos jours, les jardiniers veulent-ils conserver intacte une variété de plante remarquable, ils n'ont pas recours à la reproduction sexuelle par graines, qui mélangerait les caractères de la plante élue à ceux des plantes ordinaires ; ils ont recours à la reproduction asexuelle par bouture, qui donne des sujets identiques au *pied* dont ils sont sortis (1). Les combinaisons nouvelles, les sélections de toutes sortes, les variations et les progrès ont été introduits par la séparation des sexes. Si les lettres de l'alphabet se reproduisaient par simple division, l'*a* produirait des *a*, le *b* produirait des *b;* mais, sans mariages de lettres, on n'obtiendrait jamais l'*Iliade* ou l'*Odyssée*.

Pour entrevoir comment la séparation des sexes a pu se produire, il faut se rappeler que chacune des deux grandes fonctions de la vie, nutrition et reproduction, implique, au sein même du tissu vivant, des changemens de deux sortes et en sens inverse, les uns intégrateurs et les autres désintégrateurs, les premiers constituant une recette, les autres une dépense (2). Ce sont les deux oscillations du pendule de la vie. Dans la nutrition, il y a d'abord recette ou assimilation, puis dépense ou désassimilation, et selon qu'un des courans l'emporte, on a un tempérament d'épargne ou un tempérament dépensier ; l'un où prévaut la montée de la vie, l'autre où prévaut la direction descendante qui aboutit à l'activité musculaire ou cérébrale. Pour la reproduction de l'espèce, il est également nécessaire, d'une part, d'accumuler les matériaux de l'existence destinée à un autre être ; d'autre part, de les séparer de soi et de faire ainsi une dépense de sa propre substance au profit d'autrui. Mais ces deux fonctions, quoique solidaires, peuvent être cependant en proportions diverses, et c'est, d'après l'hypothèse la plus probable, ce qui a produit la distinction des sexes, entre lesquelles elles se sont partagées.

M. Geddes suppose, dans une cellule analogue aux amibes, et qui présentait d'abord l'équilibre du revenu et de la dépense, un excédent prolongé des changemens assimilatifs sur les désassimilatifs ; le résultat sera nécessairement une croissance de volume, une réduction d'énergie actuelle et de mouvement, une augmentation d'éner-

(1) Voir Koehler, *Pourquoi ressemblons-nous à nos parens?* (*Revue philosophique* d'avril 1893.)

(2) Voir la *Revue* du 15 juillet.

gie potentielle et de matière nutritive en réserve. Les irrégularités de contours tendront à disparaître et, la tension superficielle aidant, la cellule acquerra une forme sphéroïdale. Le résultat, très intelligible assurément, se rapprochera de l'œuf, « gros et immobile. » Partez encore d'une cellule d'abord équilibrée, mais en supposant que la dépense y prédomine sur l'acquisition : la mise en liberté croissante d'énergie motrice devra trouver son expression au dehors dans un accroissement de mobilité et dans une diminution de volume ; les cellules les plus actives se modifieront dans leur forme pour être aptes à passer au travers du fluide environnant ; elles s'allongeront en forme de fouet, présentant une sorte de tête et de queue pointue. La polarité féminine ou masculine serait donc, à l'origine, déterminée par la tendance à la conservation ou la tendance à la dépense.

Après un certain nombre de divisions, dont les dernières se font coup sur coup, les élémens masculin et féminin finissent par être réduits chacun à un demi-noyau, qui a besoin d'être complété par l'autre pour se développer. Et ces deux demi-noyaux conservent la polarisation différente qui, chez l'élément féminin, aspire à l'intégration, chez l'élément masculin, à la désintégration.

L'œuf, volumineux, bien nourri et passif, est l'expression cellulaire du tempérament caractéristique de la mère ; le volume moindre, l'aspect originairement moins nourri et l'activité prépondérante du père sont résumés dans l'élément masculin. L'œuf est une des plus grosses cellules, l'élément masculin est la plus petite de toutes. L'œuf renferme dans son protoplasme une provision de nourriture, ou vitellus, destinée à l'embryon ; la fabrication du vitellus constitue même, pour l'organisme maternel, une dépense intérieure considérable. Cette réserve alimentaire de l'œuf, avec les membranes d'enveloppe qui y sont si souvent prédominantes, fait défaut dans l'élément masculin, presque réduit à son demi-noyau actif et remuant. Il est comparable à une monade, à un infusoire à fouet, très pauvre en substance cellulaire. Son énergie locomotrice est extrême ; il se meut activement dans la plupart des animaux et dans beaucoup de plantes ; c'est comme « une matière de protoplasme explosif, » qui, dès que le stimulant nécessaire se présente, part avec une extraordinaire vivacité.

Non moins remarquable est sa puissance d'endurance, analogue à celle des monades et de ces bacilles qui font aujourd'hui le désespoir de la médecine. Il supporte les variations les plus extrêmes de la température ; il garde sa vitalité féconde pendant des mois et, chez certains animaux, comme les abeilles, pendant des années. Cette endurance lui permet d'aller sans danger à la recherche de

l'œuf en traversant des milieux qui seraient nuisibles à celui-ci, ou d'attendre, dans des circonstances parfois défavorables, que l'œuf ait atteint sa maturité. Suivant Rolph, cet « affamé, » recherche l'œuf, grand et bien nourri, dans le dessein de la conjugaison : — « dessein pour lequel l'œuf, précisément parce qu'il est plus grand et mieux alimenté, a pour sa part moins d'inclination. » L'initiative vient donc de l'élément masculin, qui, de plus, dans les diverses espèces, est beaucoup plus nombreux. Ces faits, presque aussi vieux que la terre, font pressentir bien des différences entre les caractères masculin et féminin. C'est déjà la force motrice, l'activité entreprenante et la recherche aventureuse qui caractérisent l'élément masculin, ce qui suppose bien que la vie a pris ici la direction de la dépense extérieure, non de l'accumulation interne.

Aussi voyons-nous qu'une nourriture insuffisante, en déterminant cette direction dépensière de la vie, tend à produire des individus du sexe masculin. La nutrition est un des facteurs les plus importans pour déterminer le sexe; et bien loin que le sexe féminin résulte d'un arrêt de développement, ce sont au contraire les conditions nutritives les plus favorables qui le déterminent (1).

En résumé, au seuil même de la vie animale et végétale, nous voyons qu'une petite cellule active, incomplète, incapable de se développer seule avec son demi-noyau, s'associe à une cellule

(1) Comme exemples, il faut noter les curieuses expériences de Yung sur les têtards, qui, au moyen d'une bonne nourriture, élevèrent la proportion des femelles de 56 à 92 pour 100; — le cas typique des abeilles, qui, durant les huit premiers jours de la vie larvaire, par l'addition d'un peu de nourriture et d'une quantité double de corps gras pour les larves de reines, décident des différences si marquantes qui sépareront la reine des ouvrières; — les expériences de Siebold sur une espèce de guêpes, où augmenta la proportion des femelles du printemps au mois d'août, avec la chaleur et l'abondance de nourriture; — les chenilles des phalènes et des papillons devenant mâles quand elles sont soumises à la faim; — les expériences de Girou sur trois cents brebis, dont la moitié, bien nourrie, donna une grande proportion d'agneaux femelles; l'autre, maigrement nourrie, une grande proportion de mâles; — enfin, les pucerons de nos rosiers et arbres fruitiers, qui, dans la prospérité de l'été, donnent une succession de femelles capables de se reproduire par parthénogenèse, tandis qu'avec le froid et la disette de l'automne, les mâles reviennent. Dans la « génération alternante, » tour à tour asexuelle et sexuelle, les conditiuons nutritives favorables déterminent la première, tandis que la seconde se produit dans des conditions moins propices. L'alternance des générations n'est, au fond, qu'un rythme entre la prépondérance de l'intégration et de la désintégration. Dans l'humanité, après une épidémie ou une guerre, les naissances masculines augmentent; le nombre des garçons varie, d'après Düsing, selon les récoltes et les prix. Le nombre des naissances de garçons est plus grand dans les pays pauvres que dans les pays riches et dans les villes. — Enfin, dans les deux tiers des grossesses doubles, les jumeaux, obligés de se disputer la nourriture, sont du sexe masculin.

constituant un individu plus nourri et plus tranquille, mais ayant d'ailleurs elle-même besoin d'être complétée. Voilà, dès le début, le contraste entre les sexes.

M. Armand Sabatier avait déjà trouvé que le caractère de l'élément féminin est la concentration, l'unification, la cohésion : cet élément tend à rester un et à ne pas se fragmenter, à ne pas se sectionner, tant qu'il est livré à lui-même. Le caractère de l'élément masculin est au contraire « un rôle de division, de dispersion. » Et M. Sabatier faisait à ce propos un rapprochement plein d'intérêt : dans cette fonction d'élément centrifuge, mobile et chercheur, ne reconnaît-on pas déjà ce que l'on peut appeler « l'extériorité du sexe masculin, » c'est-à-dire sa « tendance générale à la vie active, voyageuse et extérieure? » Au contraire, voyez l'état d'immobilité relative, le caractère de concentration et d'intégration qui marque l'élément féminin; n'y reconnaissez-vous pas déjà ce caractère d'intimité, d'intériorité, d'union, qui distingue la mère et qui fait d'elle la créatrice du nid, du foyer? « L'*indépendance* est le propre du sexe et de l'élément masculins; la *solidarité* appartient au sexe et à l'élément féminins. »

II.

Passez des germes aux animaux développés, vous reconnaîtrez encore, sur toute l'échelle, que les mâles ont des habitudes plus actives, tandis que les femelles en ont de plus passives ; que, sauf des exceptions dont nous parlerons tout à l'heure, les mâles tendent originairement et par nature à être plus petits ; qu'ils ont une température plus élevée et se consument plus vite ; que les femelles sont d'ordinaire plus grosses, d'une température moindre et vivent plus longtemps. La femelle de l'insecte qui donne la cochenille, chargée de produits de réserve sous la forme du pigment rouge bien connu, passe la plus grande partie de sa vie comme une simple galle, immobile sur le cactus. Le mâle, au contraire, à l'état adulte, est agile, toujours en mouvement, et il a la vie courte. Le mâle adulte de l'ascaride appelé *heterodora Schachtii*, qui infeste le navet, est agile, tandis que la femelle est toujours au repos et bouffie. Dans l'ordre des strepsiptères, les femelles parasitaires aveugles sont complètement passives et ressemblent à des larves; les mâles sont libres, ailés, et vivent peu. Chez les insectes, les mâles se distinguent le plus souvent par des couleurs plus brillantes, par des armes utilisées pour vaincre leurs rivaux et par la faculté exclusive de pousser leurs bruyans appels d'amour. Aussi les Grecs disaient-ils ironiquement que les mâles des cigales

vivent heureux, « ayant des femmes privées de voix. » Chez les oiseaux, les mâles ont des couleurs et des ornemens qui éclatent, des armes contre leurs rivaux; voyez la différence entre les magnifiques oiseaux de paradis mâles et leurs modestes femelles, entre la queue du paon et le plumage uni de la paonne, entre le chant du rossignol et la voix de sa compagne. Parmi les mammifères, rappelez-vous la crinière des lions, les cornes des antilopes, des béliers, des taureaux, etc. Chez les oiseaux et les mammifères, les mâles sont d'ordinaire plus grands que les femelles: c'est parce qu'ils ont les os et les muscles plus forts; et ils les ont plus forts parce qu'ils ont été développés par une activité extérieure plus grande. Ils doivent, en effet, exercer cette activité pendant que la femelle est empêchée par l'incubation ou la gestation. En outre, leur race a été fortifiée par les combats entre mâles, tandis que les femelles des animaux supérieurs sont affaiblies par le sacrifice maternel croissant de la gestation, de la parturition, de la lactation, des soins aux jeunes, etc.

Darwin et Spencer ont voulu expliquer toutes ces différences physiques par la « sélection sexuelle, » qui a dû faire préférer, de gré ou de force, les mâles les plus robustes et les plus agiles. Mais cette explication est incomplète. La force et l'agilité ne sont pas seulement une adaptation ultérieure; elles sont un trait primordial de l'activité masculine. C'est un déterminisme interne, non externe, qui produit entre le mâle et la femelle la division des fonctions pour la perpétuité de la vie et de l'espèce, par cela même les caractères « primaires » des deux sexes.

De même pour ce qu'on appelle les caractères sexuels secondaires : ornementation, moyens de défense, etc. Wallace, dans son livre important sur *le Darwinisme*, discute les phénomènes d'ornementation masculine et montre qu'ils peuvent s'expliquer par « les lois générales de la croissance et du développement. » Or, si les ornemens sont le produit naturel, le résultat direct de la santé et de la vigueur surabondantes, il n'est plus besoin ici de la sélection darwiniste pour expliquer la présence de ces ornemens. Inutile d'appeler à notre aide une cause aussi hypothétique que « l'action accumulée de la préférence des femelles. » Considérez d'ailleurs les bigarrures si compliquées de l'oiseau ou de l'insecte mâle, et les lentes gradations d'une variété à l'autre, vous jugerez bien difficile d'accorder à des oiseaux ou à des papillons un degré de développement esthétique qui est rare, même parmi les êtres humains. L'explication de Darwin supposerait chez les animaux une sensibilité esthétique par trop subtile. L'éclat du coloris, l'exubérance du poil et des plumes, et même le développement des armes sont avant tout, dans leur origine, des

« affleuremens de la constitution masculine (1). » Par exemple, le pigment coloré étant un produit de désassimilation et de combustion, sorte de cendre brillante, une plus grande richesse de coloris ne fait que manifester une activité prédominante des échanges chimiques, aboutissant à une désassimilation intense. Les couleurs brillantes sont donc, d'ordinaire, le tempérament devenu visible. Dans un sens littéral, dit M. Geddes, « c'est pour la cendre que les animaux se parent de beauté, » et les mâles le font davantage parce qu'ils sont mâles, non par aucune autre raison. D'où suit cet apparent paradoxe, ou plutôt cette vérité profonde, que tous les caractères sexuels appelés secondaires sont, au fond, primaires, puisqu'ils expriment le même tempérament général qui, dans un cas, a eu pour résultat la production des élémens masculins, dans l'autre, celle des élémens féminins. Chez les lucioles, les lueurs semblent d'abord de couleur identique et d'intensité à peu près égale; cependant, avec plus d'attention, on reconnaît que la lueur jetée par le mâle est plus intense, et surtout que le rythme de la lumière est plus rapide, les éclairs plus courts; chez la femelle, la lumière est plus durable, les éclairs plus éloignés et plus vacillans. Vous avez là l'indication sensible des contrastes que présente la physiologie des deux sexes.

Lorsque les sexes se sont différenciés, chacun d'eux a eu sa fonction dominante. Le sexe féminin a représenté principalement la conservation de l'espèce et de sa structure typique, qu'il a été spécialement chargé de perpétuer. L'autre sexe a représenté surtout les forces de changement. Toute variation commence par être individuelle : elle est une originalité, une excentricité de l'individu par rapport à l'espèce; elle suppose un écart du type, donc un mouvement plus actif et plus personnel de la vie, une transformation de l'énergie en formes ou en actions nouvelles. Là où domine l'activité de dépense, les permutations de molécules qui constituent ce que les physiologistes appellent une « variation d'organes ou de fonctions » sont nécessairement plus probables; elles le sont moins chez les femelles passives et au repos. De fait, l'expérience prouve que les mâles sont plus novateurs et plus inventeurs, soit au physique, par la plus grande variation de leurs formes, soit au moral, par la plus grande variation de leurs idées et de leurs sentimens. Il en résulte une conséquence très importante pour l'évolution des espèces. Ce sont les mâles qui ont eu le rôle d'introduire et de transmettre à la descendance la majorité des variations. L'étude des pigeons domestiques, par exemple, montre, d'après les expériences de Brooks, que le mâle a le pas sur la femelle pour déterminer la production

(1) Geddes et Thomson, l'*Évolution du sexe*.

de variétés nouvelles. Ces variétés apparaissent presque toujours chez les mâles et se transmettent par eux : or l'éleveur, ici, ne laisse pas aux femelles le soin de choisir ; ce n'est donc pas, comme le prétend Darwin, la « sélection » sexuelle, mais la constitution même du mâle qui fait que ses variations sont et plus fréquentes et plus transmissibles. Brooks conclut : « Nous considérons les cellules mâles comme étant l'origine de la plupart des changemens par lesquels l'espèce est arrivée à son organisation actuelle. » C'est le mâle qui marche en tête, la femelle qui suit dans la transformation des races. Toutefois, ajoute M. Geddes, dans les progrès qui eurent pour première origine « le sacrifice reproducteur et l'amour, » les femelles ont « l'honneur d'avoir ouvert le chemin. » D'une manière générale, l'élément féminin représente donc dans l'histoire des espèces animales le principe de l'unité ; le masculin, celui de la multiplicité. L'un est la tradition spécifique, l'autre est l'innovation personnelle. Les deux sont également nécessaires : point de progrès possible sans les forces qui conservent et sans les forces qui modifient.

Les divergences sexuelles sont d'autant plus marquées qu'on s'élève davantage dans l'échelle de l'évolution. C'est donc dans les races humaines et dans les individus humains les plus développés qu'on peut lire le mieux les traits physiologiques qui séparent les sexes. Le tempérament d'épargne se manifeste clairement chez la femme par des signes bien connus : rondeur des tissus, activité moindre des échanges moléculaires, d'où résulte une faim moindre, ainsi qu'une moindre puissance digestive. Le développement de la poitrine, du bassin et des hanches, où les lignes courbes et ovales prédominent, est une conséquence nécessaire d'un tempérament en prédominance de nutrition et destiné lui-même à la nutrition de l'espèce. Ce développement, en donnant le dernier trait à la beauté de la femme, lui ôte en même temps l'agilité. Les anciens poètes ont fait d'Atalante, de Camille, des femmes légères à la course ; on leur a répondu que la rapidité de la femme, sinon de la jeune fille, est chose impossible : la femme porte proportionnellement, diraient les physiciens, plus de « poids mort. » Mais ce prétendu poids « mort, » c'est ce qui alimentera la vie des générations.

Le tempérament d'épargne entraîne encore, chez la femme, la prédominance des fonctions de la vie végétative et viscérale. C'est, en effet, aux viscères que les fonctions de réparation et de construction physiologique sont principalement dévolues : élaboration du sang, circulation, purification du sang par la respiration, etc. Enfin il y a des viscères qui ont pour objet la nutrition même de la race et dont l'importance est notoire dans la vie féminine. En vertu

du même tempérament, le système nerveux de la femme est plus développé dans les ganglions qui président à la vie végétative et sensitive; il est moins développé dans les centres qui président plus spécialement au travail musculaire et au travail cérébral. Il faut bien que la femme, pour faire face aux dépenses de la maternité, fasse réserve de forces vitales. Qu'est-ce que la dépense demandée à l'homme pour l'espèce? Bien peu de chose. Chez la femme, au contraire, cette dépense sera considérable et prolongée. Aussi, dès que la femme atteint l'âge où elle peut être mère, elle subit déjà des crises périodiques en vue de la future nutrition de l'enfant et doit, à chaque fois, abandonner une partie de sa substance. Plus tard, pour la gestation, pour l'enfantement, pour l'allaitement, puis pour l'éducation première de l'enfant, quelle série de sacrifices physiologiques et moraux, exigeant une énorme réserve de forces! C'est la raison pour laquelle l'évolution individuelle est plus précoce chez la femme, et aussi plus vite ralentie, parfois même arrêtée. Mais la femme, quand sa croissance personnelle est finie, continue de croître dans la personne de ses enfans; leur vie est, au pied de la lettre, le prolongement de la sienne. La femme n'est point enfermée dans son moi: elle déborde en autrui, elle est l'humanité visible. Est-ce là une « infériorité » ou une « supériorité? » — C'est, en tout cas, une nécessité de constitution et de fonctions physiologiques, qui exige une nature autre que celle de l'homme.

III.

L'explication des différences morales entre les sexes doit être également cherchée, selon nous, dans la direction générale de l'organisme. Passons en revue les traits psychologiques du caractère masculin, chez les animaux d'abord, puis dans l'espèce humaine, nous les verrons encore se déduire de la constitution même, non des hasards de la sélection naturelle ou sexuelle, qui ne fait que les accuser avec le temps et ajouter son action à celle des causes physiologiques.

L'activité extérieure suppose, parallèlement à la force de résistance physique, un certain courage psychique. Pour expliquer l'audace des mâles, Darwin et Spencer nous disent: — Les mâles ayant toujours combattu entre eux, et pour la nourriture et pour l'amour, les plus courageux ont dû l'emporter et ont ainsi perpétué le courage même dans leur sexe, avec le goût de la lutte. — Voilà qui est clair; mais pourquoi les mâles combattaient-ils, tandis que les femelles ne combattaient pas? Pourquoi ces deux rôles si différens, surtout dans l'amour?

Au reste, quand on dit que les femelles ont moins de courage, encore faut-il s'entendre et distinguer les cas. Le courage des mères pour protéger et défendre leurs petits est bien connu : les exemples en abondent à tous les degrés de l'échelle animale. Pour n'en rappeler qu'un, Bonnet fait le récit coloré d'un cas où une araignée, tombée à la merci d'un fourmi-lion, combattit pour sauver ses œufs aux dépens de sa propre vie. Mais, chez la femelle, le courage est d'ordre maternel, défensif, tourné vers l'intérieur, au service de l'espèce ; chez le mâle, il a une tout autre direction : il est agressif, tourné vers le dehors, au service de l'individu et de son indépendance.

Un autre trait de l'activité chez les mâles, c'est, comme on l'a vu, son caractère explosif et impatient. Ayant un besoin organique de dépense et de mouvement, ils sont semblables à des batteries chargées d'électricité. Et si leur activité est tumultueuse, elle est parfois peu durable. Du moins a-t-elle besoin d'intervalles de repos, qui lui donnent souvent un caractère de discontinuité. Au contraire, les femelles sont calmes et patientes ; leur persévérance ne se décourage pas. Loin de partir comme des ressorts, elles vont doucement et sans interruption à leur but. Darwin et Spencer ont encore voulu expliquer ces qualités psychiques des femelles par l'influence séculaire de la sélection, qui donnait plus de chances de survie aux êtres dont la persévérance compensait la faiblesse et qui, par leur douceur, désarmaient la force. Même dans l'humanité, on a voulu rendre compte de la patience féminine par la longue « oppression masculine. » Raisons superficielles. L'impatience des mâles et la patience des femelles sont « dans le sang, » inhérentes aux fonctions mêmes de l'un et de l'autre sexe. Depuis la femelle de l'oiseau, qui couve ses œufs pendant de si longs jours, jusqu'à la femme qui porte son enfant dans son sein et l'allaite pendant de si longs mois, patience et maternité ne font qu'un.

Le désir est de l'énergie qui demande à se dépenser dans une certaine direction, parce que la pente est plus grande de ce côté que de l'autre : un être aura d'autant plus de désirs, d'impulsions, de passions ardentes et tournées vers le dehors, qu'il aura plus de force à déployer, plus d'activité et de pouvoir moteur. C'est donc encore par une évolution naturelle que les tempéramens de dépense sont passionnés. Dans la lutte pour l'amour, disent Darwin et Spencer, ceux qui avaient le plus d'ardeur ont le mieux réussi à propager leur race; nous l'accordons, mais la vraie cause en est avant tout constitutionnelle.

Un autre caractère des sentimens et des amours, c'est leur plus ou moins de constance. Or la constance suppose une tendance à intégrer et à conserver ; cette qualité sera donc, en général, plus

développée chez les femelles. Les mâles ont d'ailleurs, nous l'avons vu, le rôle de chercher dans toutes les directions, — sans quoi ils ne trouveraient pas. Attribuer leur inconstance plus grande à ce que les plus changeans dans leurs amours ont multiplié les chances de propagation pour leur race, c'est de nouveau s'en tenir à des résultats extérieurs et remplacer la causalité par la finalité.

Considérons maintenant l'orientation générale des sentimens et émotions chez les animaux. De l'aveu des naturalistes, les femelles, surtout quand elles sont mères, ont une part plus grande et plus habituelle d'émotions « altruistes ; » les mâles ont des sentimens plus personnels. C'est encore là une conséquence de la direction générale imposée à l'organisme, qui, nous l'avons vu, tend chez le mâle à l'individualité, chez la femelle à la solidarité. Enfin, au point de vue de l'intelligence, les mâles, par cela même qu'ils sont plus actifs, plus remuans, plus occupés au dehors et au loin, ont acquis nécessairement un domaine d'expérience plus étendu, des associations d'idées plus nombreuses et plus complexes. Il en résulte que, pour fournir tout ensemble et à une dépense cérébrale et à une dépense musculaire plus grandes, le cerveau est devenu chez eux généralement plus gros. En revanche, les femelles ont plus de finesse, plus de coup d'œil et plus de ruse ; leur rôle n'est pas d'aller de l'avant pour percer en quelque sorte l'obstacle, mais d'attendre, d'observer et de deviner. Leur cerveau s'est affiné intérieurement.

Tous ces caractères différentiels s'accusent dans l'espèce humaine. C'est là que le tempérament moral apparaît le mieux comme l'aspect intérieur du tempérament physique. Établissez en principe une plus grande tendance à l'intégration chez la femme, à la différenciation chez l'homme ; ajoutez cet autre principe, non moins important, que le courant intégrateur, chez la femme, a sa direction naturelle vers l'espèce, dont la vie lui est particulièrement confiée, et vous verrez se développer, par une nécessité interne, toutes les conséquences relatives au tempérament moral des sexes.

La femme, avec sa constitution en prédominance d'épargne, ne pouvait manquer d'être avant tout sensitive, de même que l'homme, avec sa constitution de tendance opposée, est normalement actif. Si, de plus, on distingue avec nous une sensibilité vive et extérieure, celle des sanguins, une sensibilité plus intense et plus intérieure, celle des nerveux, on reconnaîtra que la sensibilité sanguine est plus généralement le lot masculin, et la sensibilité nerveuse, le lot féminin. Enfin, si l'on distingue encore avec nous une activité vive et explosive, celle des tempéramens dits « colériques ou bilieux, » une activité plus lente et plus patiente, celle des

« flegmatiques ou lymphatiques, » on reconnaîtra encore que la première sorte d'activité est plus masculine, la seconde plus féminine. Si bien qu'en résumé, l'un des sexes, étant plutôt sanguin-colérique, est par cela même sensitif vif et actif ardent; l'autre, étant nerveux-lymphatique (dans le sens où ces mots indiquent des états sains et non maladifs), est par cela même sensitif intérieur et actif modéré. Assurément, les quatre tempéramens se mêlent dans les divers sexes et aux divers degrés de l'échelle animale; mais, dans tout ce qui a rapport au sexe même et à ses fonctions propres, vous êtes sûr de voir reparaître les traits caractéristiques de l'élément masculin et de l'élément féminin. L'homme le plus doux et le plus passif, le plus féminin d'ordinaire, redeviendra actif et entreprenant en amour; la femme la plus sanguine et la plus « colérique » redeviendra comparativement douce, patiente, intimement sensitive, dans les fonctions de l'amour et de la maternité. Une théorie complète du tempérament doit donc le considérer tour à tour, comme nous essayons de le faire, sous deux aspects : celui des fonctions de nutrition et celui des fonctions de propagation. Au point de vue de la nutrition et de la croissance individuelle, c'est-à-dire des échanges intimes de la matière vivante, un individu d'un sexe quelconque pourra offrir les traits de tel tempérament spécial; mais, au point de vue des fonctions qui ont pour objet l'espèce, le sexe masculin manifestera presque toujours le caractère actif et ardent qui le distingue, le sexe féminin son caractère réceptif, calme, tendre et maternel.

Pour passer des principes aux applications, examinons de plus près, dans l'espèce humaine, les diversités mentales qui portent sur la sensibilité, sur l'intelligence, sur la volonté. Nous avons déjà dit que la montée de la vie, chez la femme, devant aboutir à l'organisation de l'enfant, entraîne une direction prépondérante vers les viscères; de là un développement considérable du grand sympathique, qui, dans le système nerveux, est leur représentant. Or, nous savons que les émotions viennent en majeure partie du contre-coup des organes internes et des vibrations qu'ils envoient au grand sympathique. Le caractère de la femme sera donc particulièrement émotionnel. Son système nerveux est d'ailleurs plus excitable, ses actions réflexes plus intenses, ce qui entraîne une sensibilité plus vive. Elle connaît davantage, en particulier, et l'intensité et la variété de la souffrance. Il y a des types de suprême douleur que le peuple a toujours incarnés dans une femme.

Il faut distinguer la sensibilité affective, c'est-à-dire le pouvoir d'éprouver des émotions internes, d'avec la perception, qui saisit les qualités des choses extérieures. Certains expérimentateurs,

dont quelques-uns assez suspects (comme M. Lombroso), ont confondu les deux acceptions du mot de sensibilité, et ils ont prétendu que la femme était moins sensible, parce que, chez elle, la perception est, disent-ils, moins vive et moins délicate. Nous avions toujours cru que les femmes avaient l'ouïe fine, l'odorat fin, le goût fin, le tact exquis et des yeux qui savent fort bien voir, même de côté. On nous prètend aujourd'hui le contraire; on nous dit que les dégustateurs hommes sont supérieurs aux femmes, — ce qui est bien possible, surtout en fait de vins; on nous dit que ce sont les hommes qui accordent les pianos, qui sont assortisseurs de fils, etc. Laissons-leur cette gloire. Nous conservons cependant bien des doutes sur les sens obtus de la femme, dont nous n'avons jamais rencontré un seul exemple. Mais, quand nous entendons M. Mantegazza, après avoir soutenu que les femmes ont les sens moins parfaits, ajouter que, si le suicide est plus rare chez les femmes, c'est à cause de « leur moindre sensibilité à la douleur, » et quand M. Lombroso, de son côté, explique par la moindre sensibilité le moindre génie artistique des femmes, quelle confiance pouvons-nous avoir dans ces prétendues observations et déductions scientifiques? Tout ce qu'on peut dire, c'est que la douleur, chez la femme, est moins explosive, moins portée aux coups de désespoir, plus installée à demeure au fond d'elle-même. Beaucoup restent affectées à tout jamais, sans pouvoir refaire leur existence.

Schopenhauer dit : « La femme paie sa dette à la vie non par l'action, mais par la souffrance : douleurs de l'enfantement et soins inquiets de la famille. » Cela est vrai, mais Schopenhauer oublie d'ajouter que la femme paie encore sa dette par l'amour; et l'amour, lui aussi, n'est-il point une « action, » une expansion même, mais ayant pour but de réunir plusieurs cœurs en un seul? Aimer, tel est le trait dominant de la sensibilité féminine. On l'a répété bien des fois : pour l'homme, l'amour est la joie de la vie, pour la femme, il est la vie même.

L'amour conjugal a chez la femme des traits particuliers; il est moins sensuel, plus calme, plus élevé et plus constant. En d'autres termes, il est, comme tout le reste de la constitution féminine, à l'état d'organisation. On accuse les femmes d'instabilité et de légèreté. Outre que leur légèreté ou leur vanité, là où elle existe, est la plupart du temps la faute des hommes, c'est seulement pour ce qui est en dehors de leurs tendances naturelles que les femmes se montrent versatiles et justifient le mot de Shakspeare : *Frivolity, thy name is woman;* mais, pour tout ce qui est en harmonie avec leur sexe, elles sont au contraire tenaces dans leurs sentimens comme dans leurs desseins. La maternité, d'ailleurs,

suffirait seule à leur enseigner, avec la constance, la longue espérance. Que de mois, que d'années il faudra attendre pour que l'enfant soit devenu tel que sa mère, à l'avance, se le représente! Et elle fait mieux qu'attendre l'avenir, elle le fait croître elle-même sous ses yeux, incarné dans son enfant.

L'amour de la femme s'attache de préférence aux qualités les plus fondamentales et les plus durables, soit du corps, soit de l'esprit, c'est-à-dire à ce qui fait l'essence même de la virilité. Elle se laisse généralement moins séduire par la seule beauté physique que par la puissance corporelle ou intellectuelle, et surtout par les qualités morales. C'est le sentiment des intérêts permanens de la famille et de l'espèce qui explique, selon nous, le respect des femmes non cultivées pour la force du corps, celui des femmes cultivées pour la force de l'esprit ou du caractère. Spencer, comme on pouvait s'y attendre, a encore ici recours à la sélection naturelle et sexuelle : les femmes qui préféraient les hommes les plus forts, dit-il, avaient plus de chances de se survivre dans leur postérité (1). Selon nous, le goût de la femme pour des qualités qui sont complémentaires des siennes provient avant tout d'une attraction de tempérament. En outre, si la femme a un instinct de soumission et aime à être protégée par la vigueur virile, c'est là une suite naturelle et du sentiment de sa faiblesse et de son tempérament destiné à la vie intérieure, non aux luttes du dehors. Enfin, une sorte d'instinct maternel anticipé fait pressentir à la future mère l'intérêt qu'ont les enfans à avoir des pères vigoureux de corps et d'esprit.

Le goût de plaire et le talent de plaire, qui sont encore caractéristiques chez la femme, proviendraient aussi, selon Spencer, de ce que, « parmi des femmes vivant à la merci des hommes, celles qui savaient charmer étaient celles qui avaient le plus de chances de vivre. » Quoique la sélection ait pu agir en ce sens, il nous semble que l'instinct de séduire a des raisons plus profondes. Tout d'abord, la faiblesse corporelle de la femme l'oblige à employer dans la lutte les moyens qui lui sont propres. Elle ne recherche pas, elle est recherchée; et pour être recherchée, il faut bien qu'elle plaise. En outre, tout être a un instinct qui le porte à conserver, à accroître ses avantages naturels, et la femme a le sentiment de ce don de beauté qui est son partage. Elle qui a l'esprit de conservation et d'organisation, comment ne l'exercerait-

(1) Spencer explique aussi par « l'admiration pour la force, » qu'il exagère beaucoup, ce fait bizarre des femmes du peuple affectionnant les maris qui les maltraitent : « S'il me plaît, à moi, d'être battue! »

elle pas tout d'abord sur ce qui lui donne du prix et la fait aimer? Parmi ses vertus natives, il faut donc placer ce que nous appellerions volontiers l'esthétique personnelle, c'est-à-dire le culte de la beauté dans sa personne, — beauté qui est d'ailleurs un héritage précieux à conserver pour l'espèce. Il y a pareillement, selon nous, un élément esthétique dans ce sentiment féminin par excellence, replié sur soi et s'enveloppant de mystère : la pudeur. C'est le respect physique de soi-même, et c'est aussi le sens de l'idéal se mêlant aux réalités les plus grossières. Il ennoblit l'amour de la femme, il excite l'homme à ennoblir et à idéaliser son amour.

Selon Spencer, la tendresse des mères pour leurs enfans (et même celle des pères), considérée dans son essence, serait l'amour du faible. Nous ne saurions l'admettre. Aimer son enfant, c'est d'abord aimer un prolongement de sa propre individualité; c'est aussi aimer l'espèce entière dans un être qui la représente; c'est enfin et surtout aimer l'enfant lui-même, pour l'homme qu'il sera un jour et dont il offre déjà l'ébauche. Et si l'amour pour l'enfant est plus profond encore chez la femme que chez l'homme, c'est que la femme a non-seulement conçu son enfant, mais encore l'a nourri de son sang, puis de son lait; elle se reconnaît donc en lui davantage. De plus, la tendance générale de son caractère à représenter l'espèce en sa croissance ininterrompue, avec la suite sans fin des générations toujours alimentées aux mêmes sources, lui fait mieux pressentir et entrevoir dans son enfant la grande famille humaine.

A en croire Schopenhauer, ce qui rend les femmes particulièrement aptes à soigner et à élever notre première enfance, c'est qu'elles sont elles-mêmes puériles, futiles et bornées : « elles demeurent toute leur vie de grands enfans. » — Pure boutade. Si la mère est la meilleure des éducatrices, ce n'est pas parce qu'elle est un enfant, mais parce qu'elle est une mère, c'est-à-dire parce qu'elle aime et qu'elle est prête à tous les sacrifices. Chacun connaît les statistiques qui démontrent l'énorme mortalité des enfans élevés par d'autres personnes que leurs mères. C'est que les mères seules sont capables de s'oublier elles-mêmes : le dévoûment est pour elles non pas une « seconde nature, » mais la première. Et ce ne sont pas seulement les soins matériels que seule la mère peut donner : seule aussi elle est apte à la première éducation intellectuelle et morale de l'enfant. Sa parole, son exemple sont le meilleur des enseignemens pour un âge où domine l'instinct imitateur. Plus juste et plus profond que Schopenhauer, Kant ne cessait de répéter dans sa vieillesse : « Je n'oublierai jamais que c'est ma mère qui a fait germer le bien qui peut se trouver dans mon âme. » Quant à l'as-

similation de la femme à l'enfant, — lieu-commun si fréquent chez les écrivains de toute sorte, — c'est une erreur biologique autant que psychologique. Il y a sans doute un trait commun à l'enfant et à la femme : la prédominance de la vie intégrative et sensitive, mais sous des formes tout à fait diverses. Ici, il s'agit d'un être non encore développé, qui n'emploie sa puissance d'intégration qu'à son développement personnel, qu'à sa croissance physique et mentale. De là ces sentimens égoïstes si naturels à l'enfant. Les sentimens de la femme, au contraire, vont généralement vers autrui. Rapidement développée, elle emploie son pouvoir intégrateur au profit de la famille et de l'espèce ; et si elle reste plutôt sensitive qu'énergiquement active et motrice, ce n'est pas le moins du monde à la manière de l'enfant, chez qui la pauvreté même, la simplicité des sentimens leur donnent une vivacité artificielle et un caractère explosif. La femme est riche de sentimens complexes et organisés : c'est un cœur développé et non embryonnaire.

Par une incroyable injustice, on a essayé de tourner les qualités mêmes du sexe féminin, et les plus belles, en marques d'infériorité. Parle-t-on, comme nous venons de le faire, de l'amour maternel, ou encore de l'amour conjugal, certains hommes de science (qui nous paraissent interpréter à rebours les faits scientifiques) ne craindront pas d'en tirer argument pour rapprocher la femme des « mammifères inférieurs. » L'amour maternel, dit le docteur G. Le Bon, est bien autrement développé chez certains singes. La guenon, par exemple, ne survit jamais à la mort de ses petits. Certains oiseaux contractent des unions indissolubles où ils font preuve des sentimens les plus tendres, et l'amour éprouvé par la femelle pour son compagnon est si profond qu'elle meurt bientôt de douleur quand la mort vient le lui enlever. D'où on insinue que les femmes « représentent les formes les plus inférieures de l'évolution humaine. » Nous dirons, tout au contraire, que l'amour de la progéniture, chez les animaux, est le représentant anticipé, sous la forme de l'instinct, de l'évolution supérieure. Parce que le sentiment maternel existe depuis qu'il y a des mères, est-ce une raison pour en méconnaître et la valeur et la beauté ? Appliquez ce mode étrange de raisonnement aux « supériorité masculines, » vous les verrez, elles aussi, remonter aux étages inférieurs de l'évolution. Qu'y a-t-il de plus antédiluvien que ce courage dont se targue le sexe fort? Les lions aussi sont courageux, et ils sont plus forts que nous. Les sauvages sont plus hardis et plus vigoureux que les civilisés; ce n'est pas une raison pour déprécier le courage, ni même la vigueur corporelle. Est-ce le plein jour qui est

le « représentant » de l'aube, lumière intérieure, ou n'est-ce pas plutôt l'aube qui annonce le jour?

IV.

Si la femme dépasse l'homme par les sentimens affectueux, l'homme semble reprendre l'avantage quand il s'agit de l'intelligence, ou du moins d'un certain emploi de l'intelligence.

La réserve des forces féminines ayant pour principal objet la vie de la race, on comprend que tout ce qui sert à la dépense musculaire ou cérébrale, soutien de la vie individuelle, devait acquérir chez la femme un moindre développement. C'est pour cela que, chez elle, les membres qui accomplissent les travaux extérieurs, puis les viscères thoraciques que ces travaux mettent immédiatement à contribution, sont de taille moindre. Et de même que les membres qui agissent, le cerveau qui les fait agir est resté plus petit (1).

Le cerveau féminin est moins susceptible d'efforts intellectuels *prolongés* et *intenses;* mais la raison en est tout à l'honneur de la femme, puisque son rôle dans la famille implique un développement en quelque sorte indéfini de la vie du cœur et de la force morale, plutôt qu'un développement indéfini de la vie intellectuelle et de la force cérébrale.

Les physiologistes ont d'ailleurs montré que les fonctions qui ont pour but la propagation et la nutrition de l'espèce sont en antagonisme avec une trop forte dépense du cerveau. Le tempérament viril est plus moteur, et la pensée implique un mouvement cérébral qui, pour être invisible, n'en est pas moins pénible. Attaquer un problème pour le résoudre n'est pas moins ardu que d'attaquer un rocher pour le fendre ou un adversaire pour le ter-

(1) Le volume et le poids du crâne ne sont pas tout. D'abord, ils sont en proportion avec le volume et le poids du corps entier (ce dont ni M. Le Bon, ni M. Lombroso ne tiennent compte). En outre, ils sont liés à la quantité du travail intellectuel et musculaire, non à leur qualité, qui s'exprime plutôt dans la complexité des circonvolutions et dans des caractères chimiques ou électriques pour nous insaisissables. M. Le Bon met les Parisiennes « bien au-dessous des Chinoises » pour la capacité crânienne, et il les rapproche des « gorilles. » Nous conviendrons sans peine que les Parisiennes ne se servent guère de leurs muscles et que, dans leur vie trop souvent frivole ou dans leurs travaux plus délicats que pénibles, elles ne font guère de puissans efforts cérébraux; mais il y a bien d'autres élémens à mettre en ligne de compte. Le cerveau des Polynésiens a une capacité moyenne supérieure de vingt-sept centimètres cubes à celle des Parisiens (hommes); cela tient à leur haute stature. Chez les femmes, à une masse organique moindre correspond nécessairement une masse cérébrale moindre. Suivant le docteur Manouvrier, le poids proportionnel du cerveau par rapport au poids et aux dimensions du corps entier est seul intéressant; or, le poids proportionnel est plus grand chez la femme que chez l'homme. *Adhuc sub judice lis est.*

rasser. Il en résulte que le cerveau de l'homme, devenu plus gros et plus fort, nourri par un organisme plus robuste lui-même, est aussi plus capable de fournir aux frais nerveux et musculaires de l'attention. L'attention, en effet, ce grand ressort de l'intelligence, met en jeu les muscles même, comme les physiologistes l'ont démontré. Une attention intense et soutenue exige donc un cerveau actif et dépensier : c'est une fonction désintégrative. S'il y avait un dynamomètre pour mesurer l'intensité et la durée de l'effort intellectuel, le sexe masculin, en moyenne, amènerait des chiffres plus élevés et pourrait réaliser, au moral comme au physique, une plus notable quantité de force maxima. Or, un grand effort sur un point pourra entraîner plus de pénétration scientifique, tout comme un bras puissant enfoncera plus avant une épée. En d'autres termes, toute la partie dynamique et motrice de l'intelligence, tout ce qui en elle est affaire de quantité doit dominer dans le sexe masculin, où l'énergie est plus considérable et, en même temps, plus portée à se dépenser. Au contraire, tout ce qui exige adresse, délicatesse, finesse, tact, tout ce qui est, pour ainsi dire, *sentiment intellectuel*, tout ce qui dérive d'une sensibilité plus impressionnable et plus spontanée est particulièrement à la portée de la femme, du moins lorsque le sentiment ne va pas chez elle jusqu'à la passion, ou que sa passion a pour objet des idées désintéressées, surtout de l'ordre moral.

La femme est plus apte aux idées particulières qu'à la généralisation et à l'abstraction. Sa curiosité s'adresse surtout aux faits et aux détails. C'est que les objets particuliers sont des intégrations visibles, offrant la synthèse immédiate de ce que l'analyse scientifique décompose. Une intelligence où l'intégration domine, et qui est plutôt sensitive qu'active, sera donc en naturelle harmonie avec ce qui est individuel. L'homme a l'esprit plus déductif, la femme, plus intuitif. L'intuition, c'est l'œil ouvert qui voit immédiatement un ensemble, et sans effort. Chez l'homme domine l'analyse réfléchie, qui aboutit peu à peu à la différenciation ; chez la femme, c'est la synthèse spontanée et l'intégration. La femme la plus habile dans son art on dans son métier saura vous montrer comme elle fait, plus rarement le démontrer ou même le décrire. L'analyse scientifique, sans être le moins du monde impossible pour les femmes, n'est point leur vocation naturelle. Leurs associations d'idées se font plutôt dans l'espace, où l'esprit embrasse des objets simultanés, que dans le temps, où s'enchaînent des séries successives ; dans le temps même, leurs idées se lient plutôt par contiguïté que par causalité, la contiguïté étant encore l'objet d'une synthèse intuitive et imaginative, la causalité, d'une analyse discursive et rationnelle. Enfin, en fait de causes et d'effets, de

principes et de conséquences, la femme s'attachera plutôt aux résultats directs et immédiats qu'aux conséquences indirectes et lointaines.

Une fois liées dans le souvenir, les images et idées sont ordinairement durables chez la femme. Sa réceptivité et sa tendance à l'assimilation rendent sa mémoire ordinairement moins oublieuse que celle de l'homme, surtout pour les faits, qu'elle a par cela même plaisir à raconter. Pour des raisons analogues, elle a plus de docilité à apprendre, comme aussi plus de facilité à croire ceux qui ont obtenu sa confiance.

L'imagination de la femme est plus exaltée que celle de l'homme. Moindre est la quantité de force dépensée au dehors, plus grande est la production intérieure des images. Sensible et imaginative, il est inévitable que la femme se laisse d'ordinaire guider par ses sentimens plutôt que par des idées abstraites et générales. « La femme, dit Daniel Stern, arrive à l'idée par la voie de la passion. » Au reste, l'esprit mobile de la femme ne peut guère soutenir un raisonnement à perte de vue et ne se laisse pas facilement convaincre par les longs raisonnemens d'autrui. Chez elle l'emportent ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas. Mme de Sévigné avouait que « les raisonnemens abstraits lui étaient contraires. » Elle ne voulait point « philosopher » et se bornait « à rêver bonnement, comme on faisait du temps que le cœur était à gauche. »

Une intelligence hardie et entreprenante se propose-t-elle un but difficile et plus ou moins élevé, elle ira droit à ce but sans faire attention au reste ; dédaigneuse ou impatiente des menus détails, elle fermera volontiers les yeux devant tout ce qui contrarie son dessein et ne s'embarrassera guère des objections. De là un esprit plus systématique. Or, avoir un système, même inexact et incomplet, c'est toujours une force. La science doit ses progrès à la hardiesse des théories autant qu'à la puissance et à la durée des observations. Le danger est de ne rien voir en dehors de son système. Chez la femme, au contraire, l'esprit de finesse domine plus que l'esprit de géométrie. Cette logique à outrance dont parle le démon de Dante, cette logique diabolique qui pousse les conséquences jusqu'à l'absurde même, n'est point son fait. Si l'homme voit plus loin et plus haut, la femme, quand ses passions ne sont pas en jeu, voit souvent plus juste. Il y a certaines nuances de vérités qui sont comme les modulations enharmoniques, où il suffit de hausser ou de baisser imperceptiblement la note pour passer d'un ton à un autre ton très éloigné : la femme est particulièrement apte à saisir ces nuances. Antipathique aux utopies et aux chimères, elle ne perd pas de vue le côté positif et pratique des choses. Modératrice et

modérée dans les questions où sa personnalité et celle des siens ne sont pas en cause, son jugement est plus circonspect, plus prudent, plus réservé. C'est, disait Proudhon, « la Minerve protectrice d'Achille et d'Ulysse, qui apaise la fougue de l'un et fait honte à l'autre de ses paradoxes ou de ses roueries (1). » Ce misogyne de Schopenhauer lui-même, après avoir doté les femmes pour toute leur vie d'une « raison de dix-huit ans, strictement mesurée, » oublie bientôt son paradoxe et confesse que, dans les circonstances difficiles, il ne faut pas dédaigner de faire appel, comme autrefois les Germains, aux conseils des femmes. Les Germains en effet, nous dit Tacite, croyaient qu'il y a « quelque chose de saint et de prévoyant qui est inné aux femmes; aussi ne dédaignaient-ils point leurs avis et ne rejetaient-ils point leurs réponses. »

Il est bien difficile de déterminer, parmi les qualités ou défauts de l'intelligence, ce qui tient à la nature même de la femme, et ce qui tient aux effets accumulés d'une instruction inférieure, continuée pendant des siècles. Toutefois, la spécialité du talent nous semble être bien plutôt la suite naturelle de la tendance à la différenciation qui caractérise la nature masculine. De même pour l'originalité. L'intelligence de l'homme va d'elle-même à la variation et à la nouveauté. La femme, avec son esprit conservateur et stable, utilise les effets des « variations » passées plus qu'elle n'aspire à des modifications nouvelles; elle représente la part de raison et de sagesse déjà acquise, intégrée, fixée dans l'espèce; elle a donc, en général, plus de « sens commun. » En matière d'esthétique, elle sera moins portée aux innovations et aux excentricités du génie; elle aura

(1) Selon M. G. Le Bon, la pénétration féminine est de même ordre « que l'instinct qui dit au singe si l'aliment qu'il tient à la main lui sera utile ou nuisible, à l'abeille quelle est, parmi les formes innombrables qu'elle pourrait donner à son alvéole, celle qui contiendra le plus d'espace avec le moins de dépense de matériaux. » Ayez donc de la finesse! On vous dira que vous ressemblez aux bêtes. Selon Spencer, la pénétration féminine serait un résultat en quelque sorte adventice des longs siècles de barbarie pendant lesquels la femme, être plus faible, était obligée de recourir à l'art de deviner, et même à la ruse, pour suppléer à la force corporelle. « La femme qui, à un geste de son mari sauvage, à une intonation, à la physionomie, devinait instantanément la colère naissante, pouvait échapper à des dangers dans lesquels une femme moins habile à interpréter le langage naturel du sentiment se serait précipitée. » De là « des chances de vie supérieures. » C'est vraiment pousser le darwinisme à l'extrême, et la subtilité jusqu'à la naïveté. Qui croira que la finesse féminine soit due à ce que les femmes les plus rusées n'ont pas été tuées ou mangées par leurs maris? Nous touchons ici aux contes d'ogres et de petits poucets. M. Spencer va jusqu'à voir dans cette sélection des âges barbares le germe du « talent psychologique, » de George Eliot. Il résulte de ces origines, dit-il, « une habileté extrêmement remarquable à interpréter les dispositions d'esprit des autres. Nous en connaissons un exemple vivant, qu'aucune femme jusqu'ici n'a égalé, que peu ou point d'hommes ont surpassé. » C'est sans doute aussi, en France, à la brutalité de nos ancêtres sauvages que nous devons les observations psychologiques de George Sand!

du goût. Une originalité puissante est chose rare, jusqu'à présent, dans les œuvres des femmes, qu'il s'agisse de la littérature ou des arts, et, parmi les arts, de celui même qu'elles cultivent le plus, la musique.

Le génie est une dépense de forces en vue d'une adaptation nouvelle de l'homme au milieu social ou cosmique. Il suppose la puissance et l'audace de la volonté qui s'élance vers l'inconnu de l'avenir. Plus ou moins révolutionnaire et conquérant, il n'a souci ni des résistances possibles et probables, ni des opinions reçues, ni des traditions séculaires. Que de grands hommes ont payé leur originalité de leur vie, comme les Socrate et les Jésus ! Les hautes vérités du domaine scientifique et moral sont le royaume de Dieu dont parle l'Évangile et dont il faut forcer l'entrée : *Violenti rapiunt illud.* La femme eût-elle la puissance d'effort cérébral nécessaire à ces conquêtes, il y a une retenue, une modestie, une timidité naturelle qui l'arrêtent : elle sent que ce n'est pas son rôle. « J'ai été un homme, dit Goethe, c'est-à-dire un lutteur. » Nous n'oublions point qu'il a existé une Jeanne Darc, mais il a fallu les voix des saintes pour entraîner la jeune paysanne aux batailles.

De même, dans l'ordre des sciences, les grandes inventions, fruit des grands efforts, ne sont guère le partage naturel de la femme. Pour les recherches froidement scientifiques, elle manquerait peut-être et de méthode et de rigueur. Mme Necker de Saussure prétend que les femmes arrivent de plein saut ou n'arrivent pas ; ce sont là des affirmations trop absolues : dans leurs études, dans leurs métiers, dans leurs occupations domestiques, les femmes arrivent le plus souvent par application, non de plein saut. Mais c'est qu'il s'agit de choses pratiques et concrètes. Dans les recherches abstraites, elles sont plus dépaysées. Si admirable que soit chez elles la patience (quand il faut, par exemple, soulager les maux d'autrui), nous ne savons si les lenteurs de l'analyse scientifique seraient bien le fait de leur nature spontanée. La rapidité même de leur observation, jointe à une trop grande simplicité d'idées, les exciterait peut-être à des généralisations trop promptes. Imaginatives, elles se contentent souvent d'entrevoir les idées scientifiques sous leur forme la plus flottante et la plus indécise. C'est encore une femme qui l'avoue, Daniel Stern : « Rien ne s'accuse, rien ne se fixe dans la brume dorée de leur fantaisie. » D'autre part, les progrès de la science exigent de vastes synthèses qui suivent l'analyse réfléchie et la complètent, en y ajoutant un centre de perspective supérieur. Ces synthèses, qui exigent la découverte de larges ensembles, seront plutôt le fait de l'homme que de la femme. Elles impliquent, en effet, une puissance d'esprit considérable, pour réduire une grande variété à une unité qui est elle-

même une nouveauté et un progrès. Ce n'est pas que, par une instruction convenable, la femme ne devienne capable de comprendre les sciences (1), et même d'inventer. M. Gustave Le Bon demande qu'on lui cite une seule femme qui ait réussi dans les sciences exigeant du raisonnement. Nous lui citerons Sophie Germain et Marie Gaetana Agnesi, célèbre au XVIIIe siècle par ses travaux mathématiques, — pour ne pas remonter aux temps des Diotime, Pamphila, Leontia, Pantaclea, Argia, Nicarette, Melissa, Hypatie, etc., ni aux Italiennes comme la philosophe Bassi, Isabelle Sforza, Claire Mastrami, ni aux femmes jurisconsultes de Bologne, Dotta, Bettina Buonsignori, et cette Novella d'Andrea, si belle que, au dire de Christine de Pisan, « elle devait, en donnant son cours, se voiler la face, afin que sa beauté ne détournât point l'attention. » Beaucoup de femmes se sont aussi distinguées dans l'astronomie, dans la phyique, dans la médecine. A l'heure présente, c'est une femme de mérite, la doctoresse Catani, qui occupe à Bologne la chaire d'histologie. Nous reconnaissons d'ailleurs qu'on ne doit pas raisonner sur des exceptions. Chaque sexe est capable, sous des stimulans particuliers, de manifester des facultés ordinairement réservées à l'autre sexe. Spencer, mieux inspiré sur ce point, donne pour exemple un cas extrême, mais instructif : une excitation spéciale peut faire sécréter du lait aux mamelles des hommes et, pendant des famines, on a vu des petits enfans sauvés de cette façon. Mettra-t-on cependant cette faculté de donner du lait, qui doit, quand elle apparaît, s'exercer aux dépens de la force virile, parmi les attributs du sexe masculin? De même l'intelligence féminine, sous l'influence d'une discipline spéciale, peut donner des produits très supérieurs à ceux que donne l'intelligence de la plupart des hommes. A côté des œuvres de George Eliot, de George Sand, de Mme de Staël ou de Mme de Sévigné, il conviendrait de citer les poèmes d'Élisabeth Browning. Mais la vigueur mentale normalement féminine est celle qui peut coexister, chez la moyenne, « avec la production et l'allaitement du nombre voulu d'enfans bien portans. » Une force et une dépense d'intelligence qui, si elles étaient générales parmi les femmes d'une société, amèneraient la disparition de cette société même, doivent être considérées comme une atteinte aux fonctions

(1) A Londres, dans son rapport de 1893, le vice-chancelier constate qu'un très grand nombre de femmes viennent de passer de brillans examens à l'Université de Londres. Sur 452 étudians qui se sont tirés à leur honneur de l'épreuve des examens, il y avait 104 jeunes filles. Les étudiantes ont remporté les premiers prix dans six des matières sur lesquelles elles ont été examinées : la science morale, la physiologie, le français, l'anglais, l'allemand et la botanique; les étudians ont également été les premiers sur six matières : les classiques, les mathématiques, la chimie, la physique expérimentale, la géographie et le droit.

naturelles du sexe. On répondra que le génie masculin est également et doit rester une exception, et nous en convenons sans peine ; mais le rôle et les occupations sociales de l'homme, si elles n'exigent pas le génie, exigent une force d'intelligence, une vigueur d'esprit scientifique, qui ne sont point nécessaires à la femme, qui même pourraient lui être nuisibles dans l'accomplissement de ses vraies fonctions. Ni physiquement, ni intellectuellement, elle n'est faite pour les rôles d'Hercule.

Pour toutes ces raisons, il y a eu plutôt parmi les femmes de grands talens fins et délicats, et aussi quelques génies psychologiques, que des génies proprement créateurs, rénovateurs et « faisant école, » soit dans les sciences, soit même dans les arts. On ne se figure pas bien une femme Shakspeare ou Victor Hugo, une femme Aristote ou Descartes, une femme Beethoven ou Wagner. Celles qui se sont le plus approchées du génie créateur se sont aussi fortement rapprochées de l'autre sexe par leurs tendances d'esprit et parfois de volonté. M. Secrétan a raison de dire que, dans la femme qui fait preuve d'un talent trop « spécial, » un homme est caché ; de même, il y a quelques hommes « universels ; » mais ils ne sont pas universels s'ils n'ont dans leur cœur un « cœur de femme. » C'est surtout, croyons-nous, au domaine moral que cette belle parole s'applique. Et c'est aussi dans ce domaine que la femme retrouve une supériorité qui compense son infériorité scientifique. Il y a un génie moral qui est fait d'amour, de tendresse et de dévoûment. Ce génie-là, les femmes l'ont manifesté mille fois ; il est en germe dans chaque mère.

V.

Mme Necker de Saussure a marqué d'un trait exact le caractère dominateur et « personnel » de la volonté chez les hommes : « Leur moi, dit-elle, est plus fort que le nôtre. » Chez la femme, la tendance instinctive de la volonté est de se donner, de se dévouer à autrui. Spencer prétend que ce dévoûment, qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, aura plutôt en vue les personnes que les idées ; il voit là une nouvelle infériorité intellectuelle, ou même affective, parce que, dit-il, les produits derniers de l'évolution humaine sont « le raisonnement abstrait et l'émotion abstraite de la justice, qui règle la conduite indépendamment des liens personnels, des sympathies et antipathies inspirées par les individus. » Les femmes pourraient répondre d'abord que des points de vue divers, quand ils se complètent, ne sont pas inférieurs l'un à l'autre ; les abstractions, en définitive, valent seulement par le particulier, dont elles ne sont que les signes logiques. Mais, contrairement

à la théorie de Spencer, l'histoire nous montre que les femmes ont payé de leur personne, tout comme les hommes, quand il s'agissait ou de la patrie, ou de quelque grande réforme sociale, morale, religieuse. Elles ont mainte fois donné leur vie pour des « idées, » et surtout pour des idées de justice ou de droit. Après les martyres des religions nous avons eu les martyres de la révolution française, qui montaient tranquillement à l'échafaud. Si la femme entend plus volontiers les appels faits au nom de la pitié qu'au nom du droit pur, si elle prend parfois plaisir à « répandre les bienfaits indépendamment des mérites, » si, dans l'ordre social, elle préfère la générosité à la stricte justice, si elle représente ainsi le règne de la grâce plutôt que le règne de la loi, c'est non-seulement par sa sensibilité affectueuse, mais aussi par son intelligence moins prompte à la froide analyse qu'à l'intuition des choses en leur unité, enfin par sa nature de volonté unifiante, moins portée à mesurer étroitement la part de chacun qu'à embrasser tous les êtres d'une même bienveillance. Il y a là comme une extension de l'instinct maternel. Autre est d'ailleurs l'espèce éternellement vivante dans une chaîne sans fin d'individus, autre est l'idée du « genre » humain, notion vide et morte. C'est pour l'intérêt et la vie de l'espèce que la femme est faite, non pour la contemplation des idées pures et la découverte des lois générales. Elle travaille pour l'humanité *in concreto*, en la nourrissant du meilleur de son corps et de son esprit. Enfin, quoi qu'en dise Spencer, il n'est pas vrai que la justice abstraite soit la plus haute. Comme la grâce est plus belle que la beauté, il y a quelque chose de plus juste encore que la justice : la bonté.

Dans le culte même que la femme et l'homme se vouent l'un à l'autre, la direction des volontés semble différente et produit une attitude différente. C'est ce que M. Secrétan a admirablement compris. Il a bien vu que la femme, qui est la généralité, s'individualise dans son amour; tandis que, par le sien, lorsqu'il est digne de l'éprouver, « un cœur viril s'ouvrant à toute bienveillance se replonge dans la source de l'humanité. » Et c'est de là, ajouterons-nous, que vient cet élargissement de la pensée produit chez l'homme par tous les sentimens dont l'amour est le centre : pitié, charité, sympathie universelle. La fraternité même, d'où est-elle venue? De la maternité. Ce n'est pas comme enfans d'un même père, mais comme enfans d'une même mère, que les hommes se sont d'abord aimés. Et s'ils n'avaient pas connu l'amour, ils n'auraient même pas connu la justice.

Dans le domaine des choses matérielles, la volonté inquiète et ambitieuse de l'homme se plaît à acquérir, la femme à conserver. Les économistes ont remarqué que la propriété, une fois acquise,

apparaît facilement à la femme comme un tout intangible, dont on ne peut distraire une partie. La femme a une sorte de vénération pour le lien interne des choses; elle répugne à se détacher d'une possession qu'elle a vue grandir avec les siens. Le souvenir cher, l'estime religieuse qu'elle conserve à ses intimes s'étend au produit visible de leurs efforts. Du reste, l'esprit d'ordre, d'harmonie, d'économie dans les moindres dépenses rend la femme merveilleusement apte à l'entretien de la propriété, comme à l'administration intérieure de la famille (1).

Même instinct de conservation dans l'ordre social. Spencer a voulu expliquer cet instinct par la prétendue admiration des femmes pour toute autorité, y compris l'autorité gouvernementale; admiration qui serait elle-même, selon lui, une nouvelle forme du « culte pour la force. » Mais où voit-on que les femmes aient jamais manifesté tant de goût pour les gouvernemens despotiques? Ce qui est vrai, c'est qu'elles n'ont pas l'esprit révolutionnaire. Les Louise Michel sont des exceptions. Nous ne saurions davantage rattacher au culte de la force, comme le fait Spencer, la foi religieuse plus fréquente et plus durable chez les femmes. La vérité est qu'un tempérament qui comporte moins d'initiative ne se plaira pas au doute : ce serait une crise et une souffrance. Pas plus dans les questions religieuses que dans les questions scientifiques ou politiques, la femme n'aimera donc à mettre en suspicion ce qui est reçu et établi. Critiquer, c'est détruire, et nous avons vu combien peu son instinct est destructif. Le respect de la force n'a ici rien à voir. Ce n'est pas la puissance attribuée à Dieu, mais bien sa bonté, qui fait l'attrait de la religion pour les

(1) Dans les États de l'Est de l'Union américaine (New-York, Kentucky, Kansas, etc.), au Canada, en Angleterre, depuis 1883, dans la colonie anglaise de Victoria, etc., le mariage n'entraîne pour la femme aucune incapacité, en ce qui concerne le droit d'acquérir, de disposer et de contracter. Ses biens sont toujours présumés lui appartenir comme propriété séparée. En Italie, le nouveau code civil de 1866 a établi la séparation de biens comme régime légal du mariage, au lieu de la « communauté de biens » du code Napoléon, qui a paru être, en réalité, la confiscation des biens et des droits au profit d'un seul. Le code russe n'établit aucune confusion entre les patrimoines des époux : la femme peut administrer, aliéner, hypothéquer ses biens sans le consentement de son mari. Le régime de communauté véritable, qui confère aux époux des droits et des prérogatives identiques, est appliqué dans plusieurs États de l'Ouest de l'Union américaine, comme la Californie. Le nouveau code portugais l'a mis en vigueur : les époux ne peuvent agir l'un sans l'autre; le mari pas plus que la femme ne peut aliéner ou hypothéquer les biens communs sans le concours de l'autre conjoint. Celui des époux qui contracte sans l'assentiment de l'autre ne grève que sa part dans la communauté. Or, dans aucun de ces pays, la femme ne s'est montrée inférieure à sa tâche, ni incapable d'administrer ses biens, ni de mauvais conseil. Tout au contraire, elle a acquis plus de valeur et d'autorité auprès de son mari, qui se trouve disposé à plus d'égards envers elle.

cœurs féminins. Un esprit où le sentiment domine, où la tendance scientifique est moins développée et par l'effet de la nature et par l'effet de l'éducation, où, en revanche, l'idée morale est exaltée, surtout sous la forme de la pitié et de la charité, un tel esprit est naturellement porté à chercher au-dessus du monde une vivante justice et un vivant amour; un tel esprit est naturellement religieux.

Comment un caractère plus doux, plus timide, plus affectueux, moins enclin à l'action et surtout à l'action agressive, plus retiré dans la vie intérieure et enfin plus religieux, ne serait-il pas par cela même moins fécond en crimes et délits, ces déviations de l'activité dépensière et de l'énergie extérieure? La maternité est, comme nous l'avons vu, une école naturelle de tendresse et de désintéressement : consentir à être mère, c'est consentir à toutes les souffrances ; la femme qui a pressé son enfant sur son sein, qui jour et nuit a supporté pour lui toute peine, qui par son sourire a éveillé chez lui la première grâce et le premier don du sourire, cette femme a développé en elle-même toutes les vertus fondamentales sur lesquelles la société, comme la famille, repose. Maternité et criminalité, c'est presque une contradiction dans les termes : jamais on ne pourra se figurer le crime sous les traits d'une mère avec son enfant contre son cœur. Au fait, dans le monde entier, la criminalité féminine est très notablement inférieure à la masculine. La proportion des femmes aux hommes condamnés est : en Angleterre, 20 pour 100; en Allemagne, 19; en France, 16; en Autriche, 14; en Hongrie, 11; en Italie, 5. Sur 100 garçons dans les écoles, il y en a neuf ou dix punis pour larcins; sur 100 filles, moins d'une; sur 100 garçons, 54 sont punis pour voies de fait; sur 100 filles, 17.

Vous croiriez que, là-dessus, les anthropologistes de l'école italienne vont faire honneur à la femme d'une supériorité morale innée. Au contraire, « la moindre criminalité de la femme est, nous affirment-ils sans rire, un caractère d'infériorité. » C'est, disent MM. Lombroso et Ferrero, parce que la femme est moralement et intellectuellement moins puissante qu'elle est aussi moins criminelle : « le crime, comme le génie, la science, l'art, la politique, la guerre, est surtout le fait de l'homme (1). Ainsi, au lieu de rattacher la moindre criminalité de la femme à ses qualités naturelles, sensibilité, pitié, esprit de paix et de concorde, comme aussi aux moins nombreuses occasions de vice, on en va chercher les causes dans ses infériorités natives. C'est raisonner comme un théologien qui, se fondant sur cette singularité statistique que, depuis dix ans, le nombre des femmes tuées par la foudre a été deux fois moindre que celui des hommes, en conclurait que le sexe mas-

(1) Lombroso et Ferrero, *la Donna delinquente*.

culin, moins religieux, a deux fois plus mérité les vengeances célestes.

MM. Lombroso et Ferrero se rapprochent de la vérité et font, cette fois enfin, une application exacte du darwinisme, quand ils remarquent que la sélection sexuelle, en donnant la victoire à la grâce physique, l'a donnée aussi à toutes les qualités morales qui s'associent à la grâce. L'influence de la beauté sur la bonté, voilà, selon nous, un sujet à propos duquel on pourrait écrire bien des pages. La beauté est pour la femme un don naturel, une fonction et presque un devoir. Elle doit charmer l'homme et entretenir dans l'espèce la tradition du beau. En même temps, la beauté est pour la femme le grand moyen de l'emporter sur les autres femmes. Ce n'est pas par la force et pour la force que les femmes luttent, mais par la grâce et pour la grâce; et c'est une loi qui se vérifie jusque dans le monde animal. Mais la grâce implique l'harmonie des lignes et des mouvemens, la douceur et le calme de la physionomie, de la démarche, des gestes, en un mot toutes les expressions physiques de l'amabilité. Aussi la femme a-t-elle toujours cherché, par un art instinctif, à se parer de ces qualités visibles. Or, une loi psychologique bien connue veut que chaque état d'âme et ses signes extérieurs soient indissolublement associés : non-seulement l'état d'âme produit son expression au dehors, mais l'expression, à son tour, tend à éveiller l'état d'âme. Chaque geste doux ou tendre, chaque mouvement gracieux du visage aura donc une tendance à mettre l'esprit dans une attitude de douceur, de paix et de grâce. En s'exerçant à être belle, la femme s'est exercée à être bonne.

Dira-t-on, avec Schopenhauer, que cette grâce dure bien peu de temps? « Comme la fourmi femelle, en devenant mère, perd ses ailes, de même aussi, après deux ou trois enfans, la femme perd sa beauté. » — Est-ce bien sûr? Et quand cela arrive, ne faut-il pas s'en prendre à nos habitudes modernes de vie mal réglée? Si la femme, au lieu d'être de plus en plus lancée dans la lutte pour l'existence et dans la concurrence avec les hommes, pouvait remplir avant tout sa vraie et naturelle mission d'épouse, de mère, d'éducatrice, tout entière à aimer et à être aimée; si ce que nous appelons notre civilisation ne l'obligeait pas, par une vie contraire à l'hygiène, de s'épuiser avant l'heure, en cumulant le travail de la maternité avec d'autres travaux, et aussi avec des amusemens qui sont pires que des travaux, la femme conserverait presque toute sa vie cette jeunesse de corps et d'esprit qui est dans sa nature même, qui résulte d'un tempérament où les forces de réserve l'emportent sur la dépense, qui ainsi rend visible aux yeux la perpétuelle jeunesse de l'espèce. Enfin, même quand la

beauté a disparu pour l'œil des indifférens, il reste encore, pour ceux qui vivent près d'une femme et qui l'aiment, une grâce morale, une beauté d'expression que les années ne sauraient flétrir. Dans une de ses nobles et profondes poésies, *Au reflet du foyer*, l'auteur des *Vers d'un philosophe* nous montre une femme debout au seuil de sa maison, qui attend son mari, les yeux sur le chemin, éclairée par un feu flambant dans l'âtre. Blanche sous le ciel noir, toute droite, cette femme semblait merveilleusement belle; en s'approchant, le poète vit qu'elle était âgée, mais que les rayons du foyer domestique la transformaient aux regards :

Telle, pensai-je alors, m'apparaît cette femme,
Telle à celui qui l'aime elle apparaît toujours :
Sur elle il voit encore errer comme une flamme
Le reflet immortel de leurs premiers amours.
Il regarde ses traits à travers sa pensée...
Après tout, la beauté n'est que dans l'œil qui voit,
Et lorsqu'elle pâlit, c'est que l'amour décroît.

Quand l'homme et la femme se sont longtemps aimés, leur passé lointain luit encore sur eux :

De leur jeunesse à deux un rayon tombe et dore,
Comme une aube sans fin, leurs fronts transfigurés (1).

VI.

Nous avons vu quelle profonde différence de constitution et de tempérament, soit physique, soit morale, se manifeste entre les sexes dès le début de la vie. M. Geddes fait observer que les organismes qui ne sont point sexuels, comme les bactéries, n'occupent pas de place élevée dans l'ordre de la nature. Quant à la parthénogenèse, fût-elle un idéal organique, cet idéal a manqué à se réaliser (2). Au lieu de faire des rêves sur ce qui aurait pu se produire, utilisons ce qui s'est produit et ne prétendons pas annuler le résultat d'une évolution de quelques millions d'années. La dissemblance entre les sexes ne peut ni ne doit être supprimée par le progrès des institutions et des mœurs; loin de là, dans les organismes supérieurs et dans les sociétés supérieures, la division des fonctions ne fait que s'accuser davantage. C'est contrevenir à cette loi que de se flatter d'établir entre les sexes une identité de nature impossible, au lieu d'établir entre eux une croissante équivalence

(1) Guyau, *Vers d'un philosophe*, p. 85.

(2) Au reste, loin d'être un idéal, il est aujourd'hui prouvé que la parthénogenèse est une reproduction sexuelle *dégénérée*.

de fonctions. Les deux sexes, dans leur diversité nécessaire, sont dépendans l'un de l'autre et se valent l'un l'autre : voilà le vrai. Si, en moyenne, l'un a plus de puissance physique et intellectuelle, l'autre a plus de bonté ; généralement, a-t-on dit, l'homme vaut plus et la femme vaut mieux. Le mépris de la femme est donc lui-même ce qu'il y a de plus méprisable. Et quoi de moins rationnel? L'oxygène dédaigne-t-il l'hydrogène, auquel il s'unit pour former l'eau ? Le rouge du spectre dédaigne-t-il le vert, avec lequel il se fond dans la lumière blanche? Quant à la complète identification sociale et politique d'un sexe à l'autre, c'est un excès en sens contraire. Voltaire a dit :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

Il faut également avoir l'esprit de son sexe pour n'en pas avoir tout le malheur. Ici encore la physiologie nous éclaire. Les individus auxquels on a enlevé les organes de leur sexe en perdent les qualités propres et se ressemblent dans le même avilissement de l'espèce. Il en serait ainsi dans l'ordre social et politique, si les femmes voulaient se faire hommes. Une maîtresse anarchiste, dans une école de filles près de Saint-Pétersbourg, estimant que la prépondérance des « élémens émotionnels » chez les femmes constitue pour elles un désavantage, « une entrave à leur complète identité sociale et politique avec l'homme, » avait résolu de supprimer ce trait du tempérament féminin et de vivre une vie libre de ses conséquences : c'est pourquoi elle prescrivait à ses élèves de ne pas se marier. Malheureusement pour le système, — et heureusement pour l'humanité, — l'entreprise d'émousser la sensibilité féminine, héritage d'innombrables générations humaines et même animales, exigerait un nombre proportionnel de générations ; or, pendant ce temps-là, les femmes seraient toujours obligées d'être, sinon épouses, au moins mères ; ce qui les enferme (et nous avec elles) dans le plus secourable des cercles vicieux.

Que les femmes cessent de se donner, autant que les nécessités de la vie le leur permettent, à leur mari, à leurs enfans, à leur maison, vous verrez bientôt des générations sans moralité, l'amour redescendu à l'état d'une satisfaction brutale des sens, le mariage déprécié pour les soins qu'il impose à la femme, la séduction et la prostitution généralisées, avec leur cortège ordinaire d'avortemens, d'infanticides, d'enfans abandonnés. La femme a toujours été l'héroïne de la famille, et, tant qu'elle sera mère, ce sera toujours là le principal centre de son rayonnement. Qu'on songe aux types

traditionnels de Pénélope, de Lucrèce, de Virginie, de la mère des Gracques. Aussi l'instruction de la femme, tout en la rendant apte aux professions qui sont en rapport avec les capacités et avec la dignité de son sexe, devrait-elle la préparer avant tout à la vie domestique, à son rôle d'épouse, de mère et d'éducatrice. Il faudrait initier la femme, d'une manière générale, à ce qui constitue le patrimoine intellectuel et moral de l'espèce. C'est surtout pour les femmes que les études devraient être, au sens propre du mot, des « humanités. » Par conséquent la morale, l'éducation, l'hygiène, la littérature, l'histoire, le droit usuel, la musique et le dessin, enfin les grands résultats des sciences joints à leurs applications professionnelles les plus utiles, voilà ce qui répond le mieux à leur tempérament comme à leurs fonctions.

De même que l'instruction des femmes aurait besoin d'être mieux organisée pour épargner à la fois l'ignorance aux unes et une érudition stérile aux autres, de même la condition économique et juridique de la femme est loin de ce qu'elle doit être, de ce qu'elle sera un jour. Nous ne pouvons ici entrer dans le détail de réformes qui soulèvent les plus difficiles problèmes : nous n'avons voulu que poser des principes généraux, dont on ne doit pas tirer précipitamment d'aventureuses conséquences (1). Dans l'ordre économique, la femme a commencé par être la propriété de l'homme, une sorte d'animal domestique : le Décalogue lui-même la place à côté du bœuf et de l'âne. Aujourd'hui, c'est le régime de la concurrence individuelle qui commence à s'établir entre les sexes, comme il s'est établi entre les individus : *chacun pour soi*. La lutte pour la vie met aux prises les hommes et les femmes, qui se disputent avec une âpreté croissante toutes les professions. Sans doute on ne peut pas créer, au détriment des femmes, un nouveau délit, celui de travail. Il y aurait d'ailleurs des forces perdues pour l'humanité si la femme ne travaillait ni d'esprit, ni de corps. Mais il faut que ces forces soient employées d'une manière conforme aux intérêts et aux relations naturelles des deux sexes, ainsi qu'aux intérêts des enfans et de la race. Nous ne croyons pas que notre régime d'individualisme dissolvant, contraire aux vrais besoins de la famille et de la société, doive être le dernier. Si la coopération et l'association doivent de plus en plus triompher, c'est surtout, semble-t-il, dans les rapports de l'homme et de la femme. Après avoir revendiqué l'égalité des sexes et leur libre concurrence, transition nécessaire à un régime supérieur, espérons que

(1) Pour comprendre combien la lenteur et la précaution sont ici nécessaires, voyez où aboutissent dans la pratique M. Secrétan et M. Frank, qui, selon nous, passent beaucoup trop vite de principes mal assurés scientifiquement à des applications peu justifiées.

les réformateurs revendiqueront un jour leur union, leur « fraternité, » et mieux encore!

Dans l'ordre juridique, de grandes réformes sont nécessaires et, dès à présent, possibles. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'énumération. Rappelons seulement que la civilisation d'un peuple peut se mesurer au degré d'humanité et de justice dont les hommes font preuve envers les femmes. Celles-ci, en effet, étant les plus faibles, l'homme n'a guère, pour contenir son propre égoïsme dans ses rapports avec l'autre sexe, que des raisons d'affection et de moralité. Certes, la civilisation ne consiste pas à détruire la nature ni à confondre les fonctions normales de l'homme et de la femme; mais, ces fonctions étant également nécessaires à l'espèce, les deux sexes doivent avoir des droits et des devoirs, sinon toujours identiques, du moins toujours équivalens. Le sexe féminin ne doit pas « impliquer déchéance. » Chacun sent d'instinct, par exemple, l'équivalence entre l'impôt du sang pour la défense extérieure et les travaux de la maternité pour la conservation et l'éducation de la race. Ici l'identité des fonctions est visiblement impossible, et elle est remplacée par une équivalence de devoirs, qui, d'ailleurs, aurait besoin d'être mieux réglée par la loi. Trouver en tout la balance équitable, assurer partout l'équation entre les devoirs et entre les droits, — dans la famille, par une distribution meilleure du pouvoir et des fonctions; dans la vie sociale, par une juste extension des droits civils de la femme; — substituer ainsi progressivement au régime de la sujétion le régime de la justice, n'est-ce pas là un des plus grands problèmes qu'auront à résoudre les sociétés futures? On tranche beaucoup trop simplement ce problème en disant, avec M. Secrétan : « La personne, en tant que personne, est son *but* à elle-même; toute la question est donc de savoir si la femme est une personne, ou si la femme existe exclusivement pour notre avantage et nos plaisirs. » M. Secrétan oublie la famille et la race; il traite l'homme et la femme comme des unités abstraites, existant chacune pour soi; il néglige non-seulement la solidarité de l'individu et de la société, mais encore la solidarité des deux sexes. L'homme et la femme, au lieu d'être des personnalités absolument indépendantes, forment déjà un tout naturel; ils doivent, de plus en plus, former un tout moral et social. L'un ne doit pas être la répétition et le redoublement de l'autre : il en doit être le complément. Et si vous y ajoutez l'enfant, en vue duquel existe l'union de l'homme et de la femme, vous aurez la véritable trinité humaine : trois personnes en une seule.

ALFRED FOUILLÉE.

LES

ANTILLES FRANÇAISES

EN 1893

Les colonies nouvelles ont fait depuis vingt ans un peu de tort aux anciennes, dans les préoccupations et les préférences de l'opinion. A l'attrait de l'inconnu, des choses encore ignorées, s'ajoutait le prestige des actions d'éclat. On s'est battu, l'on se bat encore et l'on se battra longtemps au Tonkin et au Soudan, sans parler du Dahomey. Notre jeune armée, impatiente de faire ses preuves, y a paru digne des vieilles troupes que l'organisation militaire moderne ne verra plus. D'un autre côté, l'esprit de parti, habile à profiter des fautes et quelquefois des malheurs, s'est attaqué à la politique coloniale de la république comme au thème le plus favorable aux polémiques, aux interpellations et aux crises ministérielles. Que de paroles ignorantes, de sottises, d'accusations injustes, de censures plus ou moins motivées, n'avons-nous pas entendues ! Où d'autres peuples, persévérans dans les longs desseins de leur grandeur et de leur prospérité, savent se montrer historiquement unis en dépit des dissensions intimes des factions, on a vu les Français saisir l'occasion de se décrier eux-mêmes, et calomnier à la fois leurs institutions et leur génie. La chronique parlementaire de ce temps laissera peu de chose à inventer à nos rivaux et à nos détracteurs dans le jugement passionné de l'expansion de la patrie française et des hommes d'État dont le robuste courage, se refusant aux abdications et aux déchéances, rêva pour

la glorieuse mutilée de 1870 d'autres destinées que celles du Portugal.

Mais si l'on écrit et si l'on discourt beaucoup moins à propos de l'ancien patrimoine colonial de la France que du nouveau, il ne s'ensuit pas que les îles et les continens conquis jadis et ensemencés au prix de tant d'efforts ne méritent pas la sollicitude de l'opinion et des pouvoirs publics. A s'en tenir aux Antilles françaises, la Guadeloupe et la Martinique, par les intérêts qu'elles représentent et par les traditions qu'elles ont conservées, par leur état social et politique comme par leur agriculture et leur industrie, par leur commerce et par le rôle qu'elles peuvent jouer un jour dans la défense nationale, appellent, retiennent l'attention, et soulèvent des problèmes de la plus haute gravité. A leur sujet, des esprits chagrins ou prévenus évoquent volontiers le fantôme de Saint-Domingue et d'Haïti, ou encore celui d'un certain état d'âme américain qu'ils seraient peut-être fort embarrassés de décrire avec quelque précision. D'autres, dans ces colonies de l'ancienne France, veulent voir des départemens de la France de nos jours, et se portent garans que ces territoires exigus et lointains, en dépit et peut-être à cause de la diversité des races, et du sang africain qui coule dans les veines, sont féconds en hommes intelligens, laborieux, éclairés, et capables de rendre à la chose publique les plus éminens services... Que faut-il croire de ces affirmations et de ces généralités contradictoires? Que l'esprit de système s'y montre avec ses habituelles exagérations, et que, s'il y a là une très intéressante question de sociologie, tenter d'étudier, sous les aspects divers de leur activité et de leur pensée, en 1893, les Antilles françaises, est encore le procédé le meilleur pour l'élucider, sinon pour la résoudre.

I.

Ce sont des îles merveilleuses, des nids de verdure, des rochers, des mornes, des pitons, des ravins profonds tapissés de hautes fougères, de bégonias et d'orchidées, des eaux chantantes, des sources, des ruisseaux, des torrens, des cascades, des symphonies de verts et de bleus, des chœurs assourdis d'insectes et d'oiseaux-mouches, et des silences qui ont aussi leur harmonie. A la Guadeloupe, le paysage est plus grandiose, plus tragique, le roc plus escarpé, le précipice plus effrayant, au pied de la nudité chaude de la Soufrière; à la Martinique, il est plus familier, avec des lignes plus arrondies et plus caressantes, plus joli, et d'une autre beauté, plus attirante si elle a moins de majesté et de sublimité.

Vue de la mer, cette nature est un enchantement, et le regard ne se lasse pas de la contempler : elle respire la douceur d'être et la joie de vivre. L'impression s'accroît et se divinise quand on habite ces beaux lieux. Aux heures accablantes du jour comme aux frais momens des matins et des soirs, c'est une ivresse un peu sensuelle de l'âme, et parfois une langueur infinie, des ardeurs et des lassitudes, la poésie matérielle de la terre et de son incessante et inépuisable fécondité, dans l'éternelle jeunesse d'un violent été, sans automne, sans hiver et sans printemps.

Et c'est un spectacle magique que celui des champs de canne, s'étendant à perte de vue, comme la mer, et ondoyant sous la brise, avec des frémissemens, comme les blés d'or... La canne à sucre est la ressource suprême de la Martinique et de la Guadeloupe. C'est tout leur bien ; ce fut jadis leur richesse, au temps où l'on ne connaissait pas le sucre de betterave. Toute la population agricole vit de la canne à sucre dont la culture se développerait bien plus encore si les bras ne manquaient point. A la faveur de certains avantages douaniers, on a pu espérer que le café et le cacao, même la vanille, les cultures historiques aujourd'hui les cultures secondaires, reprendraient un peu de terrain, mais il y faut tant d'application, de soin et de persévérance ! Il faut attendre trois ans les premières baies du café, tandis que l'on plante et coupe la canne à sucre d'un hivernage à l'autre. Que l'on s'y résigne ou non, longtemps encore le sucre sera le produit principal, avec le rhum, de nos Antilles françaises. La Guadeloupe donne 45 millions de kilogrammes de sucre et la Martinique 35 millions de kilogrammes, auxquels il faut ajouter 18 millions de litres de rhum. Si, par aventure, à la suite de l'un de ces cataclysmes dont ces îles sont trop souvent le théâtre, la culture de la canne venait à disparaître, il ne resterait plus aux malheureux habitans qu'à fuir une terre ingrate et désolée !

Il n'y a pas de « question sociale, » il y a des « questions sociales. » Aux Antilles, la culture de la canne est une de ces questions sociales. Le régime de la propriété et celui de l'impôt, les progrès de l'industrie et les variations des négociations commerciales, l'organisation du travail et sa rétribution, tout s'y rattache et en dépend. Et le crédit ? Les capitaux considérables qu'exige la grande culture lui sont prêtés par le Crédit foncier colonial à qui le budget de la colonie alloue une garantie d'intérêts, et qui s'y est ruiné en même temps que bien des propriétaires. La pénurie de la main-d'œuvre complique étrangement le problème. Au fur et à mesure que l'instruction se répand, les travailleurs diminuent. La noble agriculture, nourricière des hommes, longtemps con-

fondue avec l'infâme esclavage, souffre aujourd'hui encore d'un préjugé funeste. L'avilissement du prix du sucre, dû à la betterave, a nécessairement eu une répercussion sur le taux des salaires qui n'a pu suivre une progression en rapport avec les besoins nouveaux de tout un peuple, né le même jour à la vie civile et à la vie politique. Où trouver des bras? On en a demandé à l'Inde qui en a donné d'actifs, mais de débiles, et qui n'en donne plus. La Chine ou l'Indo-Chine en pourraient fournir de plus vigoureux, mais au prix de quels sacrifices! Il n'importe; il faut des bras!

Une vingtaine d'usines à la Martinique, à peu près autant à la Guadeloupe, centralisent la fabrication du sucre. Avec les cannes récoltées sur leurs habitations (l'habitation, c'est le domaine aux Antilles), elles traitent celles que leur apportent les moyens et les petits planteurs. Il existe pourtant un grand nombre de petites sucreries sur les habitations auxquelles leur éloignement et l'insuffisance des voies et des moyens de transport ne permettent pas d'amener les cannes à l'usine, mais elles font un sucre moins pur que celui des grands établissemens où les progrès du machinisme et ceux de la chimie concourent à accroître tous les jours et la production et la qualité des produits. Dans les usines, le sucre obtenu représente de 8 à 9 pour 100 du poids des cannes traitées; dans les petites sucreries, il ne représente plus que 6 pour 100.

L'impôt pèse lourdement sur l'industrie sucrière. Elle est assujettie à un droit de sortie élevé, en représentation de l'impôt foncier. Calculé sur le prix du sucre, il y a trente ans, ce droit aurait dû subir depuis une diminution proportionnée à celle de la valeur de la denrée qu'il frappait. Une entente des plus heureuses vient de s'établir, à la Guadeloupe, entre les usiniers et les planteurs de canne, en vue d'obtenir et de partager un dégrèvement prescrit par la plus stricte équité.

Le plus clair des ressources du budget de la colonie, à la Martinique et à la Guadeloupe, provient de la canne à sucre. A ménager l'agriculture et l'industrie, on gagnerait certainement de voir la production se développer et la situation morale et matérielle des cultivateurs s'améliorer peu à peu. C'est qu'ils sont très gros, ces budgets de la Martinique et de la Guadeloupe; ils oscillent entre 5, 6 et 7 millions. Pour des populations qui n'atteignent pas 200,000 âmes, c'est beaucoup.

Voici ce que demande, à cette heure, l'industrie sucrière: une diminution des charges locales, une amélioration du régime des prêts hypothécaires que la convention de 1863, conclue au nom des colonies avec le Crédit foncier, a rendus excessivement onéreux, une

reprise de l'immigration, l'introduction de travailleurs pouvant seule permettre la mise en œuvre des terres et des habitations abandonnées par suite de la crise actuelle. En ce qui concerne l'introduction en France des sucres de nos Antilles, la célèbre loi de 1884 a institué en leur faveur une protection basée sur le principe de l'équivalence. Théoriquement, la canne a droit aux avantages assurés à la betterave; en fait, il ne lui en est concédé qu'une faible partie. Aussi est-il entré dans la pensée de quelques grands producteurs de solliciter, en faveur des rhums et des tafias, un régime spécial de protection. La fabrication des alcools tirés de la canne à sucre a pris, depuis quelques années, une grande extension : elle a plus que triplé à la Martinique; à la Guadeloupe, elle a doublé. Ce sont des produits sains, propres, les uns, à la consommation directe, et les autres au vinage. On peut envisager comme une conséquence du régime douanier actuel ces revendications des colonies. En leur appliquant le tarif général des douanes, on a, pour ainsi dire, restauré l'ancien pacte colonial et, dès lors, on s'explique que la Guadeloupe et la Martinique songent à demander pour tous leurs produits une franchise douanière qui sera, en outre, aux yeux de certains, un pas décisif dans la voie de l'assimilation rêvée.

En promulguant aux colonies le tarif général des douanes, on a stipulé que le café et le cacao, par exemple, ne paieraient plus que la moitié des droits qui frappent ces denrées quand elles proviennent de l'étranger. Est-ce assez? Il faut dire que, dans les deux colonies, des primes assez fortes sont attachées à leur culture. La Guadeloupe, sur l'initiative du président de la chambre d'agriculture de la Basse-Terre, a commencé; la Martinique a suivi, au lendemain du terrible cyclone du 18 août 1891. Mais si, comme le proclamait récemment un sous-secrétaire d'État des colonies, l'avenir de l'agriculture aux Antilles doit échapper un jour à la canne à sucre et dépendre uniquement des cultures secondaires, pourquoi n'ouvrir qu'à demi les portes de la France à des produits que celle-ci ne peut trouver sur son sol? Le demi-droit d'entrée sur le café, le cacao, la vanille, n'a plus qu'un caractère fiscal, et son rendement est des plus limités dans l'état actuel des choses. Ne serait-il pas d'une bonne politique, absolument, de le supprimer? Le budget de la république n'y perdrait pas grand'chose, et l'activité agricole aux Antilles y gagnerait beaucoup. La démocratie rurale, qu'on ne saurait trop encourager, accueillerait comme un grand bienfait une mesure de ce genre où elle verrait une preuve de plus de la sollicitude de la métropole. Car ce sont les petits propriétaires surtout qu'il s'agit d'amener à planter.

Il n'entre pas dans le cadre de cette rapide étude de discuter

les avantages ou les inconvéniens de l'application aux colonies du tarif général des douanes. On ne saurait se dispenser toutefois de constater que les budgets locaux en ont été bouleversés et qu'il en est résulté un accroissement de charges qui retombe presque tout entier sur les travailleurs et les pauvres gens. Le commerce d'importation, aux Antilles, a su dextrement tirer son épingle du jeu. Tout a renchéri à l'excès. A Saint-Pierre, pris d'un beau zèle pour la légalité et pour le système métrique jusque-là négligé, on en est venu soudain à renoncer à l'aune pour ne plus se servir désormais que du mètre. Le prix de la morue, la principale des denrées alimentaires, de la morue dont se nourrit surtout le peuple, a été élevé. Et l'on s'est malignement empressé d'appeler la malédiction des foules sur la mère-patrie. On faisait en arrière un si grand pas! On se retrouvait si loin du sénatus-consulte de 1861 et de la liberté commerciale! Après tout, le tarif général des douanes, c'était, comme sous l'ancien régime, l'obligation de ne plus acheter que ce qui venait de France. Avec cela, des habitudes commerciales avaient été prises du côté des États-Unis. Chez certains négocians de la Martinique, le plan du président Harrison, qui voulait donner à la grande république l'hégémonie commerciale du Nouveau-Monde tout entier, sud et nord, îles et continens, ne rencontrait pas de résistance, au contraire. En vingt-cinq ans, les importations des États-Unis étaient montées de 3,495,000 francs à près de 10 millions de francs. Quelle perturbation ne devait pas jeter dans ce courant l'inauguration d'un nouveau régime ou plutôt le retour aux anciennes défenses douanières?

Des tempéramens ont été apportés au tarif général pour les Antilles, mais ils n'ont pu porter ni sur la morue, ni sur les tissus, ni sur la métallurgie. L'intérêt de l'armement maritime, celui des grandes industries textiles, celui de la défense nationale engagée à protéger l'industrie du fer, ne permettaient pas qu'il en fût autrement. Et voilà comment, alors que déjà toutes les choses nécessaires à la vie étaient vendues à des prix élevés, avec des bénéfices de 50 à 60 pour 100, tout a augmenté encore, et la condition matérielle du travailleur a empiré. Qui pourrait dire ce que l'on mange, et à quels prix, dans les cases perdues, sur les habitations éloignées, où se boit le tafia à plein verre, le tafia, père de la démence, auteur de tant de maux, physiques et moraux? Et combien s'est accrue la misère des ouvriers des champs? Sans compter qu'aux droits de douane, édictés par la métropole, s'ajoutent les droits d'octroi de mer, votés par le conseil-général, avec la sanction du Conseil d'État. Souvent on paie deux fois, et, si l'on échappe à une taxe, c'est pour en acquitter une plus forte.

Ce dualisme et ce double emploi, dans les droits à l'importation, semblent ne pouvoir durer toujours.

Grevés de l'intérêt des emprunts et du prix relativement élevé de la main-d'œuvre, les bénéfices de l'industrie sucrière sont moindres que ceux de la distillerie, quelque bas que soient les prix des tafias. Le commerce d'importation réalise les gains les plus sérieux. Quant aux salaires, ils varient de 1 fr. 25 à 2 fr. 50 pour les cultivateurs. Les ouvriers des villes gagnent de plus fortes journées, de 4 à 5 francs. Les Indiens immigrans sont de tous les moins rétribués, mais ils sont, pour ceux qui les emploient, l'occasion de tant d'ennuis et de dépenses que parfois on se demande s'il ne vaudrait pas mieux payer aux travailleurs nés aux Antilles le salaire qu'ils exigent que de recourir à une main-d'œuvre étrangère et inférieure. Ah ! si l'on pouvait réconcilier pour jamais, sur une base de ce genre, les régnicoles et le travail des champs!

II.

Ces choses entrevues, voyons les hommes. M. Élisée Reclus leur trouve une certaine ouverture d'esprit, de la sagacité dans le jugement, de la finesse dans les aperçus. M. Maxime Du Camp remarque que toutes les races ne sont pas les mêmes, qu'elles n'ont pas toutes les mêmes aptitudes, et (je cite de mémoire) il avance que c'est une erreur que de vouloir imposer à des races différentes de la nôtre nos coutumes et nos habitudes d'esprit. Ces réflexions ne sauraient s'appliquer aux habitans des Antilles françaises. M. Élisée Reclus parle des noirs d'Haïti : ce sont les peuples musulmans que M. Maxime Du Camp a en vue. La population des Antilles a son génie propre. Elle a reçu et gardé l'empreinte française. Pour un peu superficielle que soit cette empreinte, elle n'en suffit pas moins à caractériser les individus et les mœurs. Est-ce à dire que tous les élémens de la population ont ressenti au même degré les bienfaits de la politique généreuse de la France? Faut-il cacher que de même qu'il y a des illettrés dans certains départemens de la France continentale, il se trouve à la Guadeloupe et à la Martinique de braves noirs, très doux et fort laborieux, et qui ne sont pas très différens de ce qu'ils seraient si leurs ascendans n'avaient jamais été violemment arrachés à l'Afrique? Dissimulera-t-on davantage qu'à l'instar de ce qui se passe, par exemple, dans le Roussillon ou en Corse, dans notre Midi ensoleillé et violent, les querelles politiques sont singulièrement enflammées aux Antilles, que l'on s'y maltraite fort par la plume, la parole ou l'épée, quand ce n'est pas par le fusil, et que les luttes des

partis y sont tour à tour chevaleresques et perfides? *Fides punica*, dit-on, en parlant des hommes de couleur, comme si la mauvaise foi carthaginoise était le privilège d'un climat ou d'une agglomération quelconque.

Ah! il y a ce terrible préjugé de couleur! Je ne sais trop, pour ma part, ce qu'il faut en penser depuis que j'ai entendu à Fort-de-France, cette année, un fort beau concert donné par la *Paix*, une société musicale au sein de laquelle sont représentés tous les groupes, toutes les nuances, et où règne la plus franche cordialité. Le préjugé de couleur est d'un autre temps; on n'en aperçoit guère de traces, et très légères, que chez quelques jeunes filles qui, au bal, hésitent à accorder une valse ou une polka à des gentlemen un peu plus foncés qu'elles. Mais il y a, comment dirai-je? le préjugé inverse, le préjugé en retour. Eh oui! la défiance appelle la défiance. Le blanc n'est pas toujours bien vu du mulâtre, dont le nègre n'apprécie pas toujours la compagnie. L'an passé, à la Guadeloupe, un petit, tout petit journal, menait une campagne des plus violentes, au nom des noirs, contre les gens de couleur, et il n'est pas rare d'entendre un nègre jeter à la face d'un mulâtre, souvent né hors mariage, l'épithète de « bâtard. » Le mieux est de n'y pas penser, de n'en point parler surtout. Comme les plaies physiques, les plaies morales se cicatrisent plus vite et mieux quelquefois quand elles sont cachées. On ne doit connaître, aux Antilles, que des créoles. C'est bien assez qu'en dehors de toute question de peau, et tous les préjugés pour et contre mis de côté, les passions soient si vives, les haines si ardentes parmi les créoles. On ne se réconcilie guère et on ne se pardonne pas souvent dans ces pays du soleil, sous cet admirable ciel bleu, sur ces terres heureuses où il fait si bon vivre dans l'épanouissement d'une nature incomparable... C'est encore de la Corse, cela!..

Il y a de ces inimitiés cruelles qui ne finissent jamais, même devant la mort. Il faut entendre deux hommes qui ont cessé de se voir et de se parler, s'exprimer sur le compte l'un de l'autre! Un humoriste a fait cette remarque qu'à cette distance de Saint-Nazaire et de l'Académie française, la signification et la portée des mots étaient singulièrement altérées. La gamme des invectives s'en ressent; elle monte à des hauteurs qu'on ne saurait mesurer, et il s'y rencontre des surprises pour l'ami de la langue. Un penchant bizarre à l'impropriété des termes se dénonce dans les discours des orateurs et dans les articles des journaux où, comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, un vocabulaire hétéroclite a pris la place du bon et clair français. Ce n'est cependant pas une

règle générale, et loin de là, il est des orateurs de talent et des journalistes instruits, ennemis de l'emphase naïve où se complaisent les ignorans, qui savent bien parler et bien écrire, et qui sont écoutés, lus, estimés et aimés.

Le malheur veut que, pas plus là-bas qu'ici, la politique ne soit une école de bonnes mœurs et de politesse raffinée. Nous sommes en pays de suffrage universel, et l'œuvre d'éducation de la démocratie, dont il serait impie de douter, se poursuit lentement. On assiste cependant à des discussions de premier ordre, dans les conseils-généraux, quand il y est question des grands intérêts coloniaux, de l'industrie sucrière, du crédit, des cultures secondaires, et aussi des prérogatives que les membres des assemblées disputent aux représentans du gouvernement. L'œuvre des sénatus-consultes a reçu le coup de grâce avec la promulgation du tarif général des douanes métropolitain. Depuis longtemps, elle s'effritait et chancelait sur sa base. Les pouvoirs étendus conférés aux conseils-généraux instituent une autonomie financière à laquelle les administrations sont enclines à imputer la responsabilité de l'accroissement des budgets et des déficits. Les recettes et les dépenses sont votées en première lecture et sans autre appel qu'un *veto* impuissant du gouverneur. Des querelles, sinon des conflits d'attributions éclatent tous les jours. Les fonctionnaires durent peu avec un régime qui ne leur laisse le choix qu'entre la bataille ou la désertion. Il faut lutter contre les empiétemens des assemblées ou s'y soumettre. On se soumet le plus souvent, au risque de compromettre avec les principes les intérêts essentiels d'un pays. Et il en sera ainsi jusqu'au jour où l'on aura refondu et refait l'organisation constitutionnelle des colonies. On y travaille dans les bureaux du sous-secrétaire d'État et dans les sections du conseil supérieur, sans parler du sénat qui se trouve saisi, en ce moment même, de propositions très étudiées. Mais quand aboutira une réforme qui doit porter sur tant de points, assemblées électives, pouvoirs civils et militaires, finances, etc ?

En attendant, la vie publique, avec ses lumières et ses ombres, est intense à la Martinique et à la Guadeloupe. Ce n'est pas que le suffrage universel y fonctionne avec la plus parfaite régularité, mais, encore une fois, les mauvaises mœurs électorales ne sont pas le privilège des Antilles. Que les usiniers s'intéressent aux élections un peu plus que de raison, que malgré cela le chiffre des abstentions soit considérable, ce n'est pas neuf. Un peu plus grave, au point de vue des conséquences, la façon dont s'administrent les communes rurales, où le maire, aidé d'un secrétaire, exerce un pouvoir quasi absolu. C'est autour des mairies que se livrent les

plus rudes assauts. On assure que de pauvres diables vivent de leur écharpe, ici et là. Les inspecteurs des colonies en savent long à cet égard. Mais qu'y peut-on? On s'est peut-être un peu hâté de faire jouir toutes les communes de l'organisation municipale de la métropole, et l'apprentissage des plus petites est bien un peu onéreux pour les habitans... Il serait difficile de revenir là-dessus et de s'arrêter à des demi-mesures dont les avantages ne compenseraient sans doute pas les inconvéniens, mainmise de l'administration sur la commune, mécontentement de tous les partis, etc.

Un trait de mœurs ne saurait être oublié, c'est la part que les femmes prennent aux élections. Une tournée à la place (le marché) vaut mieux ici qu'une réunion publique. Il faut avoir les femmes pour soi. Ce sont elles, les brunes filles, énergiques et fières, et passionnées, qui donnent la popularité et qui la reprennent; ce sont elles qui composent et qui chantent ces couplets créoles au rythme étrange et berceur, élogieux ou satiriques, improvisés au jour le jour, à propos de tout et de tous; ce sont elles que l'on voit, le lendemain de la bataille électorale, manifester en une troupe gaie, drapeau en tête, parées de leurs robes flottantes aux couleurs les plus vives et coiffées de leurs plus beaux madras où domine le jaune d'or qui leur sied si bien.

Une grosse question, et que l'on ne résoudra pas aisément, est celle du service militaire aux Antilles. Les députés et les sénateurs des colonies ont demandé que la loi de 1889 fût appliquée à leurs commettans, et ils l'ont obtenu, mais jusqu'ici la loi n'a pas été appliquée. Pour qu'il en fût autrement, il aurait fallu que le principe du recrutement régional prévalût. Quel gouvernement prendra sur lui de disséminer dans les corps d'armée des jeunes gens dont la moitié ne supporterait pas les rigueurs de nos hivers ajoutées aux corvées de la caserne? Puis, combien de soutiens de famille en ces pays, où bien peu de femmes ont un mari! Le recrutement total se heurtera à beaucoup de difficultés de tous les genres, et les résultats qu'il pourra donner ne compenseront pas la perturbation qu'il apportera dans le travail agricole; c'est à craindre. Nos Antilles nous ont donné de bons soldats, des officiers et des généraux; elles nous en donnent tous les jours par la voie des engagemens volontaires et des grandes écoles. Leur patriotisme n'a pas besoin de la loi de 1889.

Comme le conscrit de nos villages, l'engagé volontaire, aux Antilles, chante ses déboires à la caserne : « Le premier jour, quand il est arrivé au régiment, c'était une fête. Il dit: « Quel beau metier! » Mais, le lendemain, on lui donne une giberne, un fusil, un shako, une plaque, un sabre pour les astiquer. Tout cela, c'était

beau quand il montait la garde! Mais le sommeil l'accable; il s'endort en faction. Pauvre cultivateur! La ronde arrive et le surprend. On l'enferme, on le met en prison. » Et la chanson finit : « Crois-moi, enfant! La liberté dans la savane vaut mieux que l'esclavage dans un cachot! Il vaut mieux manger des ciriques (crabes de terre) tranquillement, en travaillant à la canne que de manger du lard dans un cachot (1) ! »

Que reste-t-il, à la Guadeloupe et à la Martinique, des anciens colons, des sujets du roi de France qui, les premiers, sous les auspices de la compagnie, vinrent tenter la fortune en ces climats torrides? Peu de chose. A peine si l'on retrouve, çà et là, les vestiges de quelque vieille famille. Insensiblement, sous la pression des événemens, les blancs ont quitté le pays. On en rencontre encore quelques-uns, très pauvres, attachés malgré tout aux îles où leurs ancêtres se dépensèrent et connurent toutes les jouissances de la vie créole au temps jadis. Province de l'ancien régime, la Martinique fut une Vendée d'outre-mer, héroïque, inconséquente, et malheureuse comme l'autre. On s'y battit pour le roi avec acharnement. Bonchamp s'appelait de Percin, et Hoche s'appelait Rochambeau. Un chef de bande, Jaham-Desriveaux, était fusillé sur la savane de Fort-de-la-République, comme Charette sur la place de Viarme, à Nantes. On y assassina un curé patriote, le père Macaire. La Guadeloupe se montra moins intraitable. L'occupation anglaise entretint la fidélité aux anciennes opinions, en accentuant la sujétion des élémens de couleur. Mais les temps nouveaux sont venus; les chaînes de l'esclavage sont tombées, un état social différent s'est créé; et, de la suprématie d'autrefois, il ne reste plus que le privilège, pour ceux des vieux créoles qui n'ont pas fui, de bouder et de médire des jours présens.

Les usiniers ont succédé à l'ancienne aristocratie dont ils sont

(1) Primié jou là, li rivé la caserne,
Cété yon fête. Li dit : « Kel bel métié! »
Mé, lendimin, yo bâ li yon giberne,
Fisi, sako, plaque, sabe, pou astiqué.
Tou çà té bel quand li monté la garde!
Sommeil baté li, li dômi en faction.
Pove bitaco, mi la ronde à li pren' garde :
Yo bouclé li, méte li en prison
. . . . . .
. . . . . .
Croi moin, z'enfan, liberté dans savane
Vo mié passé, l'esclavage dans cacho.
Vo mié mangé cirique tranquil dans canne
Passé mangé jambon dans yon cacho!

loin d'avoir tous les défauts et dont ils n'ont certes pas les préjugés. Dans les jugemens qu'ils portent parfois sur les choses et les gens, ce n'est pas l'orgueil de race que l'on reconnaît, mais simplement les préoccupations du patron qui se plaint de l'élévation des salaires, de l'indocilité des travailleurs et de leur rareté, et dont le grand grief à l'égard des institutions est qu'elles ont fait passer le pouvoir aux mains du plus grand nombre. Les usiniers ont le sentiment que, sans eux, il n'y aurait plus ni Guadeloupe ni Martinique. Ils le disent fréquemment et ils s'étonnent de payer les impôts les plus lourds. La plupart d'entre eux ne séjournent aux colonies que pendant la campagne industrielle, de décembre à avril, et l'absentéisme n'est pas fait pour rapprocher les travailleurs de ceux qui les emploient. C'est à Paris que l'on a le plus de chances de rencontrer les usiniers et de les entendre demander que les budgets de la Martinique et de la Guadeloupe, qui les accablent, soient revisés par la chambre et par le sénat, que les pouvoirs des conseils-généraux soient réduits, et que les fonctionnaires soient moins enclins à se mêler de politique.

Ces pauvres fonctionnaires, ils ont leur place, avec les troupes, dans la vie sociale aux Antilles! On les aime généralement, mais on a la faiblesse quelquefois de leur reprocher de n'être point nés dans la colonie. Ceux qui parviennent à échapper aux exigences des politiciens, des braves gens qui détiennent un mandat quelconque, mènent une vie paisible et honorée. A ceux qui savent ménager sa susceptibilité native, le créole se révèle cordial et généreux, obligeant, hospitalier, très tendre et sachant se donner. Mais, voilà, il y a la politique...

Il y a aussi le clergé. Nulle part, en France, les habitudes religieuses ne sont aussi développées qu'à la Guadeloupe et à la Martinique, et nulle part, peut-être, les ministres du culte, environnés de l'universelle déférence, ne sont aussi indifférens à la politique. C'est une habileté et c'est aussi une force. Aux Antilles, on est un peu dévot à la mode espagnole; les hommes comme les femmes y mettent de l'exagération. Aux processions solennelles, on voit des conseillers privés, en bon rang, édifier les passans par leur posture et l'air de leur visage. Dans les communes rurales, le maire consulte le curé avant de consulter le directeur de l'intérieur. Nulle en politique, l'influence du clergé est considérable dans la famille. Il travaille à en répandre le respect et l'amour. L'ennemi, c'est le concubinage, le concubinage successif, avec les naissances illégitimes, les abandons, et la prostitution au bout. Le prêtre exerce une police et une censure de tous les instans sur les corps et sur les âmes. Par là, il concourt à

relever le niveau moral du peuple, à lui donner le sentiment de sa dignité, mais aussi il prend un empire sans limite sur les consciences. Il est obéi, mais redouté. Si cette puissance ne va pas sans quelques inconvéniens, c'est ce qu'il pourrait y avoir lieu d'examiner, mais, en général, nos créoles en ont plutôt éprouvé les avantages. Il y a d'ailleurs des loges maçonniques... dont le vénérable est souvent trésorier du conseil de fabrique.

Ce serait une injustice que d'omettre de parler de la façon dont les pauvres gens entendent la solidarité. Rien de touchant comme l'attachement des servantes pour leurs maîtres dans la détresse. Elles leur sont des parentes dévouées et soumises, et fidèles jusqu'à la mort. La piété filiale, l'amour des frères et des sœurs, inspirent des sacrifices qui durent toute la vie. Si fort est le lien qui unit les familles les moins légitimes, que personne ne meurt de faim aux Antilles. Les plus misérables savent prendre sur leur nécessaire, partager les fruits et le mince morceau de morue avec leurs frères et leurs amis. Dans ces pays où tant de malheureux enfans n'ont point de père, ils ont au moins deux mères, la mère naturelle et la marraine, la marraine dont la tendresse est des plus actives, et pour qui les engagemens prescrits par le rite sont aussi sacrés et aussi impérieux que les obligations du sang. Et c'est là ce qu'il convient de mettre en lumière, la bonté humaine l'emporte sur tous les travers ou les défauts que l'esprit critique s'ingénie à caractériser et à décrire, et plus l'on s'approche des petits, de ceux à qui la vie est le plus dure, plus elle éclate, cette vertu des humbles, ignorée d'elle-même, la bonté supérieure et naïve, vrai luxe des âmes et des intelligences les plus pauvres, et par où elles se vengent noblement de nos dédains de caste et d'éducation. Le noir est bon. Ne regrettons pas les larmes que nous ont fait verser *Paul et Virginie* et la *Case de l'oncle Tom*, aux jours lointains et bénis de l'enfance, alors que nous étions loin de soupçonner les problèmes de l'économie politique et de la sociologie comparée.

III.

Si ou di moin un mô encô
Moin ka menné ou la tou Eiffel.

Cette invective créole peut se passer de traduction. M. Louis Garaud, vice-recteur de la Martinique, vient de publier un joli

livre, *Trois ans à la Martinique*, où l'on trouve, à côté de descriptions heureuses, une étude un peu écourtée du parler créole, ennemi de toute syntaxe, mais non du bon sens et de la poésie. La sagesse des nations ne s'exprime pas moins bien en ce langage incomplet que dans les langues les plus perfectionnées. M. Garaud a lié une belle gerbe de proverbes : *Zaffé cabrit, pas zaffé mouton* (Les affaires du cabri ne sont pas celles du mouton). *Chaque bête à fé ka clairé pou name yo* (Chaque luciole, bête à feu, brille pour elle-même). *Quand milate tini yon cheval, yo di négresse pas maman yo* (Quand un mulâtre possède un cheval, il nie qu'il ait une négresse pour mère). *Padon pas ka guéri bosse* (Les excuses ne remédient pas aux injures). *Chien tini quat'pattes, pas ka prend' quat'chemin.* (Le chien a quatre pattes, mais il ne prend pas quatre chemins à la fois). *Dent pas khé* (Les dents n'ont pas de cœur). *Yon main doué lavé l'aut'* (Une main doit laver l'autre. Il se faut entr'aider).

Le noir qui, la houe ou le coutelas en main, peine toute la journée, sous l'implacable soleil, dans le champ de canne, ne parle guère que le créole. C'est dans son patois qu'il raconte ses histoires, qu'il chante et qu'il discourt avec l'éloquence naturelle des simples. Quand, après s'être dit des injures ou « gourmés, » des hommes ou des femmes vont devant le juge de paix ou comparaissent devant le tribunal, ils s'expliquent en créole, et le magistrat y met parfois du sien. — *Cé pas zaffai à moin ça, ché* (Ce n'est pas mon affaire, cela, cher), répondait fort librement un jour au président du tribunal, un peu interloqué, un vieux noir aux cheveux tout blancs. Ce « Ché! » il revient à chaque instant dans la conversation pour la faire plus caressante et plus douce. Du contact avec les Espagnols et de l'occupation anglaise, il est demeuré beaucoup de mots dont l'origine n'est pas douteuse. Le mot *hiche* (enfant) vient assurément de *hijos*, comme la formule « demander pour » est un anglicisme certain, *to ask for*. Puis il y a un grand nombre de vieux mots français : gourmer, *mamaille* (marmaille), *bâ moin* (baille-moi), *fai fleur* (faire fleur, conter fleurette), etc. La langue est un des traits essentiels de la physionomie d'un peuple. Le parler créole de la Guadeloupe n'est pas tout à fait celui de la Martinique, qui diffère un peu de celui de la Guyane, et l'on s'exprime autrement à la Nouvelle-Orléans, à Maurice et à Bourbon, mais ce n'en est pas moins le trait commun de nos colonies, ce patois un peu enfantin, avec son charme familier, son goût de terroir, quelque chose d'un vieux vin de France qui, sous ces climats de feu, aurait dépouillé sa verdeur.

Et presque partout l'on entend murmurer, avec des nuances de passion et de langueur, la chanson classique et triste des adieux :

Adieu, foulà, adieu madras,
Adieu, grain d'or, adieu collié chou :
Doudoux à moin li ka pâti
Hélas! hélas! c'est pou toujou.

Dans les villes même, au marché, dans les rues, dans les maisons, on parle le créole que les bonnes entendent mieux que le français. Les bonnes! A la Basse-Terre, elles forment une corporation, presque un syndicat, une confrérie, avec une présidente, une reine! Elles ont leur fête et leur bal, et leur messe. Vêtues magnifiquement, couvertes de lourds bijoux, on les voit se rendre, en procession, bannière en tête, des bouquets à la main, escortées d'un « gendarme petit bâton (1) » chez les personnages influens. Elles sont touchantes après tout, les vieilles bonnes, aimantes, fidèles et de bonne humeur, un joyeux sourire sur leur visage brun et expressif, oubliant dans la gaîté de cette journée que les maîtres sont parfois « chimériques, » exigeans et fantasques. On offre un vin d'honneur et, mise en verve, la reine des bonnes fait un discours. Les braves femmes! Elles sont rarement mariées. Elles ne disent point à l'ami de leur cœur : « *Si ou gagné yon loterie, ou ké méné moin la mairie.* Si vous gagnez à la loterie, vous me mènerez à la mairie. » C'est au bal public du samedi, au son du violon criard qui joue la « béguine » ou, de préférence, la contredanse, que se sont échangées les douces paroles d'amour : « Ché cocotte! » — « Ché doudoux! » C'est là que Fillotte, Avrillette, Laurence, Dédèle, Paraphélia, Fontainia, Théodora, Berthilde, ont rencontré le père de leur enfant, un beau garçon, habile ouvrier ou garçon de bureau dans l'une des nombreuses administrations de la colonie. Et comme elles maltraitent les « femmes viles, » celles qui font le « commerce! » Dans la candeur de leur âme, les pauvres servantes, qui ont aimé librement, méprisent les marchandes d'amour. Elles ont leur dignité; elles ne vont point dans les bamboulas nocturnes s'enivrer de tafia, tandis que le tambour bat sourdement la danse lascive et grossière qui met les sens en délire.

Ce sont des esprits simples. Elles craignent les *zombis*, les revenans, les ombres, et croient à la science des guérisseurs de *blesses*, les rebouteurs. Elles redoutent par-dessus tout les *quimbois*, les sorts qui souvent, avec les secrets mortels de la flore vénéneuse des tropiques, sont des empoisonnemens lents ou rapides. Il y a des quimbois de bien des sortes. Les philtres d'amour sont les plus innocens. Le *quimboiseur*, le sorcier, charme les ser-

(1) Le *gendarme petit bâton*, c'est l'agent de police; le *gendarme grosses bottes*, c'est le gendarme proprement dit.

pens, comme les psylles hindous, à la Martinique où le trigonocéphale, le serpent dont la tête a la forme d'un fer de lance, le *bothrops lancéolé* des savans, se rencontre fréquemment alors que la Guadeloupe ne connaît que l'inoffensive couleuvre. Mais l'habile homme s'entend tout comme un autre à exploiter la crédulité publique. Il ôte plus de sorts qu'il n'en jette, et gagne à ce métier beaucoup de gourdes (1). Comme son confrère, le guérisseur de *blesses*, il exerce illégalement la médecine, à ses heures. Son art surtout consiste à faire durer les terreurs naïves des pauvres gens pour le plus grand profit de sa sorcellerie lucrative. D'ailleurs, son domaine s'étend des cases perdues dans la campagne jusqu'aux maisons de la ville. On le mande en cachette, on le reçoit sous la vérandah, aux momens obscurs, et on l'interroge anxieusement sur ce qu'il faut faire pour réussir dans une entreprise, obtenir une place, arriver à un mariage ou quelquefois empêcher un mariage de se faire. Il a, contre argent comptant, des recettes pour tout. Cela fâche un peu le clergé catholique, et plus d'une belle créole, aux yeux cernés et langoureux, à la fois si doux et si magnétiques, a dû faire pénitence pour avoir témoigné un peu trop de confiance aux *quimbois* et au *quimboiseur*.

La vie populaire bat son plein, le matin, dans les villes, quand les bonnes sans nombre vont dans les rues, attifées de leurs longues robes roses, blanches, jaunes, bleues, vertes, qu'elles relèvent et nouent à la ceinture, et dont la couleur ne s'harmonise pas toujours avec leur teint plus ou moins bronzé. Voici des mûlatresses, des quarteronnes, des câpresses, des chabines, celles-ci d'un blond roux et d'un blanc gris, celles-là d'un brun clair, d'autres la peau dorée et chaude, et les négresses au visage brillant, montrant de belles dents et de beaux yeux; toutes vaguant et devisant, deux à deux, ou, solitaires, monologuant, se parlant à elles-mêmes, à haute voix, proférant tout le long du chemin des réflexions gaies ou tristes. Celles qui viennent de la campagne se sont arrêtées un instant aux portes de la ville pour mettre leurs bas et leurs bottines; jusque-là elles avaient marché pieds nus. Dans leurs peignoirs amples, serrés seulement à la taille, sans corset, leur démarche a de la grâce, une grâce un peu nonchalante.

Elles n'ont que le bal pour distraction; les hommes ont le *pit*, le champ clos où se livrent les combats de coqs. Comme les courses de chevaux, les combats de coqs sont à la fois un sport et un jeu. Autour de l'arène il s'engage des paris extravagans et, dans la

(1) Une gourde est une pièce de 5 francs.

fureur de ce jeu sanguinaire, plus d'un créole a mangé toute sa fortune. Assurément, il n'est plus question de race ni de peau, dans le *pit*. Ils se rencontrent tous là, le blanc, l'homme de couleur, le noir, secoués de la même fièvre, anxieux et frénétiques, ayant sur leur figure ravagée cette angoisse mortelle du jeu qui bouleverse les plus forts, les brise et les tue. On joue aussi beaucoup aux cartes, dans les Antilles comme dans toute l'Amérique, un gros jeu où se perdent des sommes folles.

C'est que les distractions intellectuelles sont rares ou nulles. Il y avait un théâtre à la Pointe-à-Pitre. Il a été détruit par un incendie. Celui de Saint-Pierre a beaucoup souffert du cyclone de 1891. On lit peu ou du moins on ne lit pas assez! Les beaux-arts ne sont pas cultivés. Point de peinture ni de sculpture. A cela il y a une cause. Il n'existe point de musée où puisse se faire l'éducation de la pensée artistique. A la Pointe-à-Pitre, le musée Schœlcher, après six ans, n'est encore qu'un lieu de débarras où quelques antiques gisent oubliés, dans l'abandon. On ignore leurs noms, le brouillon du catalogue s'étant égaré. A la Martinique, on n'a même pas cela! L'incendie et le cyclone ont ruiné la bibliothèque Schœlcher avant qu'elle fût inaugurée. Deux ou trois jeunes gens suivent à Paris les cours de l'École des Beaux-Arts. Il s'écoulera malheureusement bien du temps avant qu'il se crée, dans l'une et l'autre île, un courant artistique, qui contribuerait plus que tout autre chose à élever le niveau intellectuel et moral du peuple, et qui serait un lien de plus avec la mère-patrie. Quelquefois, un cirque américain débarque avec ses chevaux, ses écuyers et ses clowns. Cela se voit tous les deux ou trois ans. Quelle fête! Une année, on a vu s'installer, sur la savane du fort, à Saint-Pierre, un manège de chevaux de bois qui marchait à la vapeur, au mugissement d'orgues bruyantes et au son des tambours. *Eh z'amis!*

Mais il y a le carnaval! C'est une institution encore, aux Antilles, que le carnaval avec ses masques, ses bals travestis ou non, et ses chansons satiriques et très libres. Il dure deux mois et davantage. Dans les villages comme dans les villes, c'est une débauche de déguisemens sordides, de vêtemens retournés, d'oripeaux d'étoffe ou de papier, de perruques et de fards. Ce qui domine, ce sont les hommes habillés en femmes et les costumes militaires. Que de galons, quelles épaulettes et quels chapeaux à plumes! Il en est qui se griment assez adroitement pour se faire la tête des gens en place. Cette satire en vaut une autre, surtout quand elle s'adresse à des hommes d'esprit qui s'égaient de voir passer leur effigie dans la rue. Les masques vont en bandes, pré-

cédés d'un tambour habitué à résonner pour le bamboula de minuit. Ce sont des chants, des clameurs, des éclats de rire où les mâchoires se décrochent, et, de temps à autre, on s'arrête pour danser une béguine peu innocente, mais où la variété des mouvemens et des poses, dans le rythme sourd de la peau d'âne, a son étrangeté et sa séduction. Malheur au passant qui entreprend de couper la procession joyeuse! Il est invectivé et hué, sous l'œil tranquille du « gendarme petit bâton, » bienveillant aux plaisirs populaires et qui, prudemment, ne se mêle pas de ces querelles!

Les folies du carnaval sont passées ; voici venues les austérités du carême. Ceux qui, hier, s'amusaient comme de grands enfans en liberté prennent aujourd'hui le chemin de l'église. Pendant six semaines ce sera un regain de dévotion, un beau zèle religieux, puis viendra Pâques et les fêtes recommenceront. Le dimanche et le lundi, on s'en va faire des parties de rivière. On part à cheval, sur les vaillantes petites bêtes créoles, au pied si sûr, ou bien en voiture, dans les « maman-prend-deuil » et les « mort subite » que la carrosserie américaine a inventées à l'usage des gens qui ne veulent ou ne peuvent s'imposer la dépense d'un cabriolet ou d'un omnibus de famille. Dans la rivière, où l'eau est rare cependant, on se baigne en commun, puis l'on déjeune, on chante, on boit un peu, et c'est l'inévitable sieste, à l'ombre. Et l'on rentre le soir, très fatigué, mais tout prêt à recommencer, à la première occasion.

Voilà la vie dans nos Antilles! Elle est douce et bonne après tout, en dépit de la grande misère qui s'y rencontre. Cette insouciance de la population de couleur, la plus nombreuse, cette heureuse enfance, pourrait-on dire, c'est encore un genre de courage qui en vaut un autre. Sont-ils plus braves, plus héroïques et meilleurs, ceux que la lutte pour la vie a si profondément aigris qu'il n'y a plus de place dans leur cœur blessé que pour la colère et la haine? Il est vrai, la pauvreté n'a jamais, dans les pays du soleil, cet aspect et cette horreur que parfois elle revêt sur nos continens, par les hivers cruels, quand le froid et la faim assaillent à la fois l'homme sans défense et presque nu. Dans le jour de chômage, le noir trouve à portée de sa main la banane et le fruit de l'arbre à pain, toujours mûrs. La canne à sucre le désaltère. La maraude est une plaie aux colonies, dit M. le procureur de la république.

IV.

La France, c'est Paris ; l'Angleterre, c'est Londres ; l'Allemagne, c'est Vienne et c'est Berlin ; la Russie, c'est Pétersbourg et c'est Moscou. C'est dans les villes que s'aperçoivent les traits les plus

accentués de la physionomie d'un pays, d'une contrée. La Pointe-à-Pitre, la Basse-Terre, à la Guadeloupe; Saint-Pierre, Fort-de-France, à la Martinique, avec tout ce qui les caractérise et les différencie, manifestent et résument l'état social et politique, et la situation économique de nos petites Antilles en 1893.

Après douze jours de navigation sur les paquebots un peu lents de la Compagnie transatlantique, on arrive à la Pointe-à-Pitre. Le port est spacieux; le jour où l'on aura fait sauter les bancs de madrépores qui en rétrécissent l'accès, ce sera l'un des meilleurs mouillages des eaux américaines. La ville est toute plate, avec des rues droites, de beaux quais d'où l'on a une fort belle vue, du côté de la Guadeloupe proprement dite. Mais, bâtie sur les coraux, à proximité de terres basses et de lagunes dont la plus importante s'appelle la Rivière-Salée, elle est peu salubre. Il a fallu les efforts persévérans d'une édilité intelligente pour arriver à améliorer un état sanitaire déplorable, en comblant des canaux qui infectaient la ville. D'une construction peu en harmonie avec le climat, les maisons se pressent les unes contre les autres, défendant à peine les habitans contre les ardeurs meurtrières du soleil et les indiscrétions des passans. La plupart des salons s'ouvrent, en effet, sur la rue, et fermés seulement de persiennes, permettent toutes les inquisitions. C'est absolument comme si les maisons étaient de verre, selon le vœu du sage. La meilleure objection à opposer aux détracteurs souvent prévenus des mœurs créoles, c'est que les appartemens sont tout en portes et en fenêtres qu'on ne ferme jamais, et que, la nuit comme le jour, on peut tout voir et tout entendre de ce qui se passe à l'intérieur. La flânerie et la curiosité de la population y trouvent leur compte, — et la vertu aussi, le vice voulant un peu plus d'ombre et de mystère.

De monumens, il n'en est qu'un, la cathédrale, une magnifique construction en fer, d'un goût simple et très pur. Il est temps peut-être de se souvenir que le tremblement de terre de 1843 et un incendie ont successivement bouleversé et détruit la Pointe-à-Pitre, et que c'est une ville neuve que nous avons sous les yeux. L'animation est grande dans les rues; elle est considérable dans le port à l'époque de la campagne sucrière, quand le mouvement maritime étant à son apogée, toute une flotte de navires marchands, placée sur deux et quelquefois trois rangs, vient chercher le sucre et le rhum. Un petit musée d'histoire naturelle, le musée Lherminier, moins indigent que le musée Schœlcher, sert de lieu de réunion à la chambre d'agriculture. La mairie ou l'hôtel de ville, comme on voudra, est spacieux et renferme une jolie bibliothèque. C'est tout. Il y a quelque vingt mille habitans.

Six heures de mer séparent la Pointe de la Basse-Terre, le chef-

lieu de la Guadeloupe. Peu ou point de commerce ici, dans la rade foraine ouverte à toutes les tempêtes. Peu de monde dans les rues montueuses et mal pavées. Des ruisseaux que le tout à la mer, une variante du tout à l'égout, transforme en dépotoirs qui marchent. A peine sept à huit mille habitans. C'est la ville des fonctionnaires. Le gouverneur qui, à la Pointe, loge à l'entresol, a un hôtel à la Basse-Terre, vieille construction en bois à moitié démolie et tout à fait démodée, et il est nécessairement le mieux installé. La mairie, petite, est bien située au bord de la mer et de proportions élégantes ; elle est toute neuve. A 6 kilomètres de là et à 500 mètres d'altitude, on a le camp Jacob, un magnifique sanatorium, admirablement situé en un site merveilleux d'où l'on découvre et les monts et la mer. On est au pied de la Soufrière, à proximité du Matouba, des Bains-Jaunes aux eaux tièdes, et des grands bois ombreux coupés de sentiers à peine assez larges pour les petits chevaux créoles. Tout près voici le saut Constantin, la cascade Vauchelet ; un peu plus loin c'est Gourbeyre et Dolé, où l'on prend des bains chauds sous les bambous ; et la vue s'étend jusqu'aux Palmistes et au Morne-Houel, dont la silhouette, les jours d'orage, est vraiment tragique. Après quelques heures passées au camp, où résident les cinquante hommes qui sont toute la force armée de la Guadeloupe, nous voici redescendus à la Basse-Terre, au galop de deux mules vigoureuses, et nous entreprenons un court pèlerinage au fort Richepanse, témoin et souvenir des combats avec les Anglais et aussi des guerres civiles qui mirent, il y a cent ans, les hommes de couleur aux prises avec les troupes de la république. Dans les hauteurs boisées du Matouba, nous avons vu l'endroit où Delgrès se fit sauter plutôt que de se rendre. Une légende prétend qu'avant d'en venir à cette extrémité, le chef des insurgés ensevelit des trésors, des sacs de doublons auprès de l'habitation. Les explorateurs n'ont pas manqué depuis cent ans : ils n'ont rien trouvé.

Nous voici de nouveau à bord. Après sept heures d'une traversée un peu mouvementée, on arrive à la Martinique. Saint-Pierre est devant nous, s'allongeant en un arc de cercle, au pied des hauteurs que surmontent les Pitons. Et, tout de suite, au nombre des navires alignés dans la rade cependant foraine, à l'agitation qui se manifeste autour du paquebot et sur les quais, on a l'impression d'une activité plus grande, d'une vie plus intense qu'à la Guadeloupe. L'explique qui voudra ou qui pourra ; c'est ainsi. Les hommes et les femmes vont d'une autre allure, plus énergique, plus décidée, la parole est plus vive, et les conversations prennent aisément le tour de disputes, si ce n'est d'altercations. Il en a toujours été ainsi.

Beaucoup de maisons de pierre aux balcons en fer forgé, aux

fenêtres hautes; des boutiques et des magasins à presque tous les rez-de-chaussée. On se croirait dans une vieille ville de province, de l'époque de Louis XV, à la décoration des façades et à la disposition des constructions. Il y a de belles églises au Mouillage et au Fort. Comme dans certaines cités du Midi, il y a deux villes, ennemies l'une de l'autre. Le Fort, le quartier haut, où les passions politiques sont des plus violentes, ne fraternise pas avec le Mouillage, où les idées du temps passé sont en faveur et où l'on n'est pas plus modéré pour cela. Dans les jours troublés, il descend du Fort une avalanche d'hommes et de femmes qui roule comme un torrent dans la grand'rue, la rue Victor-Hugo aujourd'hui, renversant tout sur son passage. Ces fureurs d'un moment passées, la ville reprend son aspect affairé. L'affluence est si grande dans les rues, au plus fort de la campagne industrielle, que l'on s'y fraie difficilement un chemin. La ville est bien propre; une eau limpide court le long des trottoirs. Une mairie monumentale, de belles maisons particulières, l'hôtel de l'intendance, demeure du gouverneur quand il vient à Saint-Pierre, et un magnifique jardin botanique des mieux entretenus, ornent la ville, dont le seul défaut est, bâtie en amphithéâtre, d'être très chaude. On a, il est vrai, la ressource de monter au Morne-Rouge, un joli village éventé par la brise, mais le commerce a ses exigences et c'est lui qui gouverne la capitale économique de la Martinique. Bon pour le touriste de passer de frais instans dans le Jardin botanique, au pied de la cascade naturelle qui tombe du Trou-Vaillant! Il faut recevoir et expédier le sucre et le rhum, le café et le cacao, emmagasiner les marchandises venues de France, parlementer avec la douane qui est l'ennemie, le bouc émissaire chargé de tous les péchés du tarif général et de l'octroi de mer. Le va-et-vient des denrées qui sortent et de celles qui entrent, en gros 20 millions à la sortie et un peu plus à l'entrée, le tumulte des transactions, ne s'apaisent que le soir, et encore, dans les conversations du cercle où se rencontrent les négocians, on continue de faire des affaires, on prépare celles du lendemain. On y médit aussi du gouvernement et de l'administration. C'est le léger travers du commerce de Saint-Pierre qui vit loin de Fort-de-France, un peu en frondeur, et ne se réconciliera avec les autorités de la colonie que le jour où il aura la bonne fortune de les loger. Le gouverneur, chaque fois qu'il se rend à Saint-Pierre, y reçoit le meilleur accueil. En temps de carnaval et aux jours de fête, quand le cercle donne un bal ou quand il s'organise une *kermesse* de bienfaisance, les choses se font grandement. Il faut assister à un bal donné à la division navale, à un mariage, à une fête quelconque,

pour retrouver une image affaiblie des splendeurs de l'ancienne vie coloniale, aux jours heureux de la prospérité d'autrefois. Le temps présent n'est pourtant pas aussi mauvais qu'on le dit. Il y a ici une telle dose de vaillance! Comme la nature, ravagée par le cyclone du 18 août 1891, répare elle-même ses pertes, la Martinique se refait incessamment, grâce à sa vitalité propre, à l'intelligence et au courage de ses agriculteurs, de ses industriels et de ses commerçans.

En une heure et demie, un petit bateau à vapeur conduit à Fort-de-France. Voici une des plus belles rades du monde; elle s'étend comme un grand lac paisible entre la ville et un cap qui s'avance dans la mer. En la voyant si bien abritée, on s'explique l'acharnement des Anglais à vouloir conquérir le cul-de-sac de Fort-Royal, comme on disait sous l'ancien régime, quand il n'y avait que le fort, aujourd'hui fort Saint-Louis, et que la ville n'existait pas encore. C'est un spectacle à tenter un peintre que celui de cette mer captive et calme, au pied des mornes qui dominent le cap Salomon, le fort s'allongeant en une ligne brune, la ville montrant gaîment les toits gris ou rouges de ses maisons reconstruites après l'incendie, le dôme de fer de la bibliothèque Schœlcher, et, tout au loin, les crêtes ondulées et verdoyantes du Vauclin. Du petit promontoire de Bellevue, l'habitation de plaisance du gouverneur, la vue est magnifique. La division légère de l'Atlantique est signalée. C'est l'imposante *Aréthuse*, portant le pavillon amiral, le sévère *Magon*, le coquet *Hussard*... Puis un coup de canon retentit : le *Labrador*, un des paquebots de la Compagnie transatlantique, vient d'arriver. Une embarcation est déjà le long du bord; c'est la poste qui vient chercher les lettres de France, vieilles de treize jours. Et voici quelques goélettes; des charbonniers apportent la houille nécessaire aux bateaux de la Compagnie qui a son agence générale à Fort-de-France. Les navires évoluent lentement dans ces eaux bleues, sous ce ciel trop pur, par un soleil éclatant. C'est très beau!

On débarque au pied du fort Saint-Louis, sur la savane, l'immense prairie où se dresse, dans un joli mouvement de coquetterie impériale, la statue de Joséphine, toute blanche au milieu des hauts palmiers et paraissant regarder, au-delà de la rade, dans la direction du bourg des Trois-Ilets, où la famille Tascher de la Pagerie avait son habitation aujourd'hui morcelée. A l'un des angles de la savane, on voit une construction de bois, une grande baraque; c'est l'église de Fort-de-France que l'on a installée ici après l'incendie de 1890. La ville jeune et bien bâtie qu'on voyait de la mer, de près n'est plus qu'une ville en ruine. Malgré un

effort vigoureux pour rebâtir, la vue est attristée par des rues entières de murs noircis, avec, çà et là, aux fenêtres béantes, des fragmens de balcons de style Louis XVI dont le fer arraché et tordu évoque le poignant souvenir de la cité luttant contre le feu dévastateur. Une végétation touffue, entre les pans de mur écroulés, sert de nourriture aux cabris. Une impression de commisération profonde vous saisit à ce tableau, mais on reprend confiance aussitôt devant l'activité des charpentiers et des maçons. Avant cinq ans, il ne restera plus trace de l'incendie qui, en une journée, consuma presque toute une ville où deux ou trois maisons seulement étaient assurées! On peut juger de la misère effroyable qui suivit le désastre. Un système de primes à la reconstruction, des prescriptions un peu sévères en ce qui concerne les matériaux employés, vont substituer à l'ancienne ville en bois une ville en fer, en plâtre et en briques, avec une belle église d'architecture moderne.

Les rues sont droites, tirées au cordeau. Un seul édifice, digne de ce nom, les décore à cette heure; c'est la bibliothèque Schœlcher, une réduction réussie des palais de fer et de faïence de l'Exposition universelle de 1889. L'hôtel du gouvernement, assez spacieux cependant, du dehors semble une cabane. Le palais de justice, tout en bois, avec des ailes inégales, fait pitié. Le conseil-général loge à la direction de l'intérieur, une construction mal établie pour abriter deux ménages qui ne s'entendent pas toujours très bien. Mais la ville est propre, bien balayée; elle a de l'eau, et, le jour où elle aura reconstruit son hospice logé provisoirement à la prison, elle sera redevenue ce qu'elle était autrefois, avec beaucoup d'embellissemens. Une fraîche brise règne dans toutes les saisons et contribue à faire de Fort-de-France un des séjours les plus agréables des colonies.

Le fort Saint-Louis n'est pas la seule défense de la Martinique. Sans parler de l'Ilet-à-Ramiers, dont les fortifications, de l'autre côté de la rade, sont admirablement placées, le fort Desaix surplombe la ville avec ses batteries puissantes, faisant face au fort Tartenson. Un bataillon d'infanterie de marine, une direction d'artillerie de marine, avec la division navale de l'Atlantique, concourent à protéger la Martinique. Les troupes sont commandées par un lieutenant-colonel. Pendant l'hivernage, elles quittent les casernes et vont chercher au camp Balata, à 10 kilomètres de la ville et à 400 mètres d'altitude, un peu de repos et de fraîcheur. Un conseil de défense, présidé par le gouverneur, étudie les mesures à prendre pour mettre l'île en état de résister à toutes les attaques avec autant de succès qu'autrefois, avec autant de gloire.

V.

On attend peut-être une conclusion à ce rapide aperçu des Antilles françaises en 1893. Bien vivantes, actives, capables de ce courage et de cette persévérance qui triomphent de toutes les difficultés, telles nous apparaissent la Guadeloupe et la Martinique. Ces vieilles colonies sont toujours jeunes. Les élémens de couleur y ont conquis la suprématie politique et poursuivent, d'un effort continu et méritoire, leur ascension vers la maturité intellectuelle et sociale sans laquelle les libertés publiques ne sont que des apparences et des mensonges. Il dépend d'eux d'opposer aux républiques d'Haïti et de Saint-Domingue, si souvent ensanglantées et ravagées par les révolutions et les guerres civiles, le spectacle du développement de leur prospérité morale et matérielle, sous l'égide de la république française, jalouse de voir toutes les parcelles de son territoire jouir des bienfaits du progrès et de la liberté. On a dit que les noirs étaient un quatrième État qui nourrissait l'ambition de supplanter le tiers-état, les hommes de sang mêlé, dans la direction des affaires. C'était méconnaître et la nature des choses et le caractère des individus. Depuis le premier jour, dès la première heure où les Antilles furent appelées à bénéficier des institutions représentatives, les noirs eurent accès dans les assemblées, au conseil-général comme dans les municipalités. C'est affaire au suffrage universel de choisir les plus capables et les meilleurs, en dehors de toute considération étrangère au bien de la chose publique.

Mais les droits ne vont pas sans les devoirs. Maîtres de la Martinique et de la Guadeloupe, les hommes de couleur ont la charge de tous les intérêts généraux. C'est à eux qu'incombe aujourd'hui la responsabilité des mesures de protection et de défense réclamées par l'industrie agricole comme une nécessité du présent et comme une garantie de l'avenir. Ils doivent tout tenter pour améliorer les conditions de la production et les moyens de crédit. En se montrant à la hauteur de leur tâche, ils auront la satisfaction de concourir à l'amélioration du sort du plus grand nombre, ce devoir supérieur des dirigeans, quels qu'ils soient. Ils ont encore l'obligation de réduire les budgets, de refréner les appétits personnels et d'abolir la chasse aux emplois, qui est une plaie sous toutes les latitudes et un péril dans les pays où l'on manque de bras.

Avant longtemps, la constitution coloniale sera revisée en vue d'arriver à la suppression des causes de conflit qui existent présen-

tement entre les corps élus et l'administration, mais il est un ordre de réformes qui touche plus directement aux grands intérêts coloniaux. Les banques de la Martinique et de la Guadeloupe arrivent à l'expiration de leur privilège, renouvelé pour vingt ans en 1874. Le Crédit foncier colonial est en liquidation judiciaire. Le moment est venu de corriger, dans ce qu'ils ont de défectueux et d'onéreux, ces instrumens de crédit agricole, le prêt sur récolte pendante et le prêt hypothécaire, encore que les conséquences du prêt hypothécaire, si larges qu'en soient les bases, ne soient pas toutes heureuses. Il faut se préoccuper de réaliser, un peu plus fidèlement que par le passé, le principe équitable de l'équivalence en vertu duquel l'industrie de la canne à sucre devrait être traitée sur le même pied que l'industrie du sucre de betterave.

Enfin il importe, en échange de l'application du tarif général des douanes aux colonies, de considérer le café, le cacao et la vanille, surtout le café et le cacao, denrées de première nécessité, comme des produits du sol français, dispensés de payer des droits de douane à l'intérieur. Et les rhums et les tafias, ne les appellera-t-on pas aussi, quelque jour, à jouir de l'équivalence? Quant au commerce, on doit souhaiter de le voir prochainement délivré de l'octroi de mer.

Ces réformes accomplies, nos anciennes et chères colonies des Antilles connaîtraient de nouveau, dans la paix des institutions libres, les jours heureux d'autrefois. Comme autrefois, la Guadeloupe et la Martinique, ces deux fleurons de la France d'outre-mer, rayonneraient dans les Antilles, enviées de l'étranger, objets d'amour et d'orgueil pour la mère-patrie. L'œuvre commencée en 1790 par les Amis des Noirs, qui voulaient appliquer aux colonies françaises les principes consacrés par la déclaration des droits de l'homme, n'a pas été achevée en 1848, l'esclavage aboli; elle ne le sera que le jour où les Antilles, par un ensemble de mesures administratives et économiques, pourront entrer dans la voie d'un plein développement intellectuel, matériel et moral. Ce n'est pas à dire qu'il faille jamais souhaiter qu'elles perdent tout ce qui fait leur charme, leur originalité et leur grâce. Le pourraient-elles, d'ailleurs? Ce que vous avez perdu dans le feu, vous le retrouvez dans les cendres. *Çà ou pédi nen fé, ou ké trouvé nen sann.*

MONCHOISY.

LES

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ANGLAISES.

I.

Avec tous leurs défauts, les Anglais ont une qualité que je leur ai toujours enviée, comme le signe d'une parfaite santé physique et morale : c'est leur optimisme, leur penchant naturel à être contens d'eux-mêmes et de leur pays. Différens en cela de nous, et de la plupart des peuples d'Europe, ils n'ont besoin d'aucun effort d'exaltation pour se croire supérieurs au reste des hommes ; par un bienheureux privilège, ils naissent satisfaits ; et tout au long de la vie ils portent la tranquille certitude d'avoir infailliblement raison.

Grande, précieuse vertu : elle rayonne dans leurs yeux, elle donne à toutes leurs paroles un air particulier d'assurance et d'autorité. C'est elle qui leur permet de se trouver partout à l'aise et comme chez soi : jugeant et classant à leur gré, par exemple, nos poètes et nos romanciers français, sans s'inquiéter le moins du monde de l'estime que nous en faisons ; et notre admiration pour ceux de nos écrivains qui ne leur plaisent pas, pour Racine ou pour Lamartine, leur apparaît ensuite une preuve nouvelle de l'infériorité de notre race. Encore aux

premiers de nos écrivains préfèrent-ils les derniers des leurs; comme aux plus beaux pays du continent ils préfèrent en réalité leur pays; comme ils préfèrent, simplement parce qu'il est anglais, leur vieux système de poids et mesures aux systèmes métriques les plus raffinés. Qu'ils l'avouent ou le sous-entendent, tous leurs jugemens sur les choses de l'étranger sont subordonnés à ce premier axiome: que l'Angleterre, l'esprit anglais, le caractère anglais, les mœurs anglaises, les institutions anglaises, les arts anglais, dépassent, hors de comparaison, ce que l'on peut trouver de plus parfait dans les autres pays.

Maintes fois on a reproché aux Anglais cet excès d'optimisme: si bien qu'ils en sont venus à essayer de le cacher. Ils le cachent par méfiance de nous, ou par politesse; mais fidèlement ils le gardent dans le secret de leur cœur. Et je ne puis m'empêcher de croire qu'ils ont raison de le garder.

Je sais que ce n'est pas là, à proprement parler, une vertu chrétienne, mais c'est une vertu pratique, commode et pleine d'avantages: car, outre qu'elle assure le repos de la conscience, elle seule permet aux Anglais de maintenir intacte leur individualité nationale, de conserver à travers les siècles leurs traditions et leurs coutumes, ce qui vaut mieux, à coup sûr, que d'en changer indéfiniment; et c'est elle encore qui les attache à leur patrie. Le sentiment du patriotisme peut avoir ailleurs des sources plus nobles, il n'en saurait avoir de plus sûres, ni de plus efficaces. Faute de preuves du contraire, un peuple a toujours intérêt à se croire les premiers des hommes. Une nation contente de soi est une nation forte: c'est aussi une heureuse nation.

Le même optimisme se retrouve, au dire des explorateurs, chez les peuples primitifs du centre de l'Afrique. J'imagine qu'il a dû exister, à l'origine, chez tous les peuples; mais qu'après avoir fait leur grandeur, il a fini par disparaître, chez la plupart, à mesure que l'échange des mœurs et des produits est devenu plus fréquent. Seuls, les Anglais ont été préservés de cette méfiance de soi, de ce découragement, de ces scrupules pessimistes, qui sont la suite fatale du cosmopolitisme.

Peut-être en ont-ils été préservés, simplement, par le petit bras de mer qui les sépare du reste de l'Europe. On sait avec quelle obstination ils s'opposent, depuis vingt ans, au projet d'un tunnel entre Calais et Douvres: c'est que, d'instinct et profondément, ils craignent une invasion, et non pas une invasion de soldats, mais l'invasion des badauds, plus funeste encore pour leur vie nationale. Ils sentent de quel fâcheux effet serait pour leurs mœurs, leurs idées, pour la tranquillité séculaire de leurs consciences, l'arrivée incessante à Londres de trains de plaisir versant parmi eux des masses d'étrangers. En quelques années, Londres deviendrait pareil à Paris, à Bruxelles, à Berlin. Le dimanche anglais ressemblerait à nos dimanches, ce qui ne serait, sans doute, pas grand dommage; mais avec le dimanche anglais dis-

paraîtraient aussi l'attachement aux coutumes nationales, la confiance imperturbable dans la supériorité de tout ce qui est anglais, et cet heureux optimisme que les peuplades africaines elles-mêmes sont en train de perdre, au premier contact de notre civilisation.

Voilà ce que sentent les Anglais ; et de là vient que, avec plus d'adresse, ils prennent autant de peines au moins que les Russes et les Chinois pour empêcher toute influence étrangère de pénétrer chez eux. Voyez leurs écoles, leur système électoral, leur parlement, leurs tribunaux. Ils connaissent à merveille les innovations introduites dans les usages des autres pays : ils se rendent compte très clairement de ce qu'elles peuvent offrir d'avantages ; mais ils se défendent, et longtemps encore ils se défendront, d'introduire en Angleterre ces coutumes nouvelles. Ils comprennent que le moindre changement serait une concession à l'esprit étranger, que cette concession serait bientôt suivie d'autres, et qu'ils finiraient, comme nous avons tous fini sur le continent, par devenir uniformément des Européens.

Ainsi ils résistent : mais le courant du cosmopolitisme grandit de jour en jour, et je crains que, malgré tous leurs efforts, à leur tour ils n'en soient débordés. Depuis quelque temps déjà, ceux qui connaissent de près l'Angleterre y remarquent des symptômes fâcheux, un certain relâchement dans le respect des vieux usages, une inquiétude vague, des traces de méfiance et d'hésitation. Rien n'est changé encore, mais on a l'impression qu'un changement se prépare. Les unionistes reprochent volontiers à M. Gladstone d'avoir, par son projet de *home-rule*, désorganisé les mœurs anglaises et affaibli le sentiment national : peut-être ne se trompent-ils pas tout à fait. Toucher aujourd'hui à une seule des institutions anglaises, c'est compromettre du même coup la solidité de toutes les autres. Un âge vient, dans la vie des nations comme dans celle des individus, où la moindre secousse met en danger l'organisme entier.

Mais je n'ai point qualité pour prendre la chose de si haut. Je voulais seulement expliquer les motifs de la surprise que j'ai ressentie en découvrant, dans les revues anglaises de ces temps derniers, plusieurs de ces symptômes inattendus de doute de soi et de découragement. A côté de nombreux articles sur les affaires de Siam, tous animés encore de l'ancien esprit optimiste et chauvin, j'ai été frappé de lire des études d'un esprit très différent, inquiètes, mélancoliques, quelques-unes même franchement pessimistes, présentant sous le jour le plus sombre l'avenir de la race et de la société anglaises.

Je ne crois pas qu'on ait encore parlé chez nous, jusqu'à présent, d'un livre publié à Londres, il y a quatre ou cinq mois, par M. Charles H. Pearson, *Vie nationale et Caractère national*. C'est cependant un livre fort curieux : d'autant plus curieux que l'auteur est un pa-

triote, un véritable Anglais, profondément imbu des idées de sa race. Il ne cache point qu'il place l'Angleterre au-dessus de tous les peuples, et que l'esprit anglais est pour lui le dernier mot de la civilisation. Mais avec tout cela il est contraint d'avouer que les choses vont mal dans son pays; et d'aveu en aveu, il arrive à des conclusions tout à fait affligeantes.

Des dangers terribles, inévitables, menacent, à l'en croire, la race et l'esprit anglais. Au dedans, le socialisme d'État est en train d'affaiblir, sinon encore de détruire, l'individualité, qui était restée si forte à travers les âges, et avait fait de l'Angleterre un peuple si fort. La foi religieuse décline, la littérature et l'art agonisent, les institutions réputées les plus solides risquent de s'effrondrer. En échange de quelques avantages vite oubliés, c'est mille souffrances qui naissent des soi-disant progrès de la civilisation. De telle sorte que l'Angleterre est maintenant comme ces organismes qui, vus de loin, gardent une apparence de santé : mais l'âge et la maladie les minent en dessous, et il suffit du premier germe funeste apporté du dehors pour les anéantir. Et ce germe mortel ne peut manquer de venir. Pendant que la race anglaise s'épuise, victime de l'excès même de sa civilisation, les races inférieures s'agitent, les Chinois, les Indiens; tôt ou tard ils affirmeront le droit que leur assurent leur jeunesse et leur nombre; et ce sera la fin de nos races européennes, de la race anglaise en particulier, la plus parfaite, mais par là même la plus exposée.

Ces sombres prédictions avaient de quoi choquer les oreilles anglaises. Aussi, le premier effarement passé, valurent-elles à leur auteur un vrai torrent d'invectives. Dans un récent article de la *Fortnightly Review*, M. Pearson relève précisément quelques-uns des reproches qu'on lui a adressés : encore nous prévient-il qu'il s'est borné à relever ceux qui lui paraissaient dignes de réponse. Le *Spectator*, par exemple, accuse M. Pearson de « désespérer de la Providence divine. » M. L. Davies s'indigne de ce que l'on puisse « écrire sur ces matières avec tant de cynisme et un sang-froid (autant dire une impartialité) si imperturbable. » D'autres critiques sont plus courtois; mais le ton de leur compte-rendu laisse voir clairement qu'ils ont été, eux aussi, scandalisés. Et leurs objections pourraient constituer une preuve nouvelle de l'obstination des Anglais à affirmer toujours et quand même l'excellence de tout ce qui est de chez eux. « Si la vie des races inférieures est vraiment incompatible avec la vie de nos races civilisées, écrit sir H.-E. Grant Duff, ce sont les races inférieures qui auront à disparaître. » Un autre affirme que les races inférieures perdront tout désir de supprimer les nôtres quand elles auront apprécié leur beauté et leur perfection. Et je ne parle pas des nombreux articles où M. Pearson est accusé de haïr la religion, parce qu'il a constaté la décroissance des sentimens religieux, ni de ceux où on lui reproche de manquer de science et de goût, parce

qu'il a douté de l'utilité pratique de la science, et déploré l'affaiblissement du bon goût.

A tout cela, M. Pearson répond comme en s'excusant, avec un ton de modestie et d'humilité. Mais il répond à tout, et sa réponse fortifie encore les conclusions de son livre.

Voici, par exemple, comment il se défend d'avoir désespéré de l'avenir de la littérature anglaise : « Je n'ai point eu l'intention, dit-il, de conclure de la décadence actuelle de notre littérature à l'impossibilité absolue de son relèvement. Il est possible que l'énergie intellectuelle de notre race, accaparée aujourd'hui par les soucis de la spéculation, des trafics et de l'organisation, revienne un jour à des buts plus nobles. Incontestablement il y a des genres littéraires qui sont épuisés, et d'autres qui sont bien usés : mais je n'ignore pas que c'est le privilège du génie d'étonner le monde par intervalles, en ressuscitant ce que l'on croyait mort. Il suffit qu'une grande œuvre naisse pour qu'on la juge nouvelle. Deux choses toutefois sont à prendre en considération. C'est d'abord que, si la nature humaine reste en substance toujours la même, le temps et la civilisation ne sont pas moins en train d'en modifier l'apparence : ils amènent à leur suite une monotonie dans les esprits et les caractères qui ne peut manquer de rendre plus difficile la tâche de l'artiste créateur. La vie sans cesse devient plus banale, et avec la vie l'âme humaine. D'autre part, je veux bien admettre que les découvertes de la science laisseront intacte cette partie supérieure de notre nature qui est le domaine des poètes. Mais il n'en est pas moins certain que notre humanité savante et affairée se détachera chaque jour davantage de ces sentimens héroïques que nous aimions à retrouver jadis dans l'œuvre des poètes : et je n'arrive pas à me convaincre que l'étude des bactéries présente aux écrivains de l'avenir la même source d'inspiration que présentait à leurs devanciers l'étude des passions du cœur. »

Mais M. Pearson désespère de tant de choses, dans son livre et dans son article, que ce qu'il dit de la littérature pourrait passer inaperçu. C'est spécialement sur la décadence de la littérature et de l'art que prétend insister un autre écrivain anglais, M. Frédéric Harrison ; et les articles qu'il publie depuis six mois dans le *Forum* répètent, développent, aggravent, avec une extrême variété d'argumens et de points de vue, la triste prophétie de M. Pearson.

M. Frédéric Harrison est un des esprits les plus clairs et les plus compréhensifs de notre temps. Comme en France M. Pierre Laffitte, il est, en Angleterre, le chef de l'école positiviste : mais son positivisme est autrement libre, et large, et profond, que celui de son coreligionnaire français ; sans compter que M. Harrison y joint une constante indépendance d'allures, et une fantaisie, une fraîcheur d'impression, une fermeté de style tout à fait particulières. Depuis quelques

années surtout, son positivisme paraît se dégager de plus en plus des formules d'Auguste Comte. M. Harrison en a simplement gardé l'habitude de considérer toutes choses d'une façon *positive*, c'est-à-dire en dehors de tout parti-pris et sans jamais s'inquiéter de la façon dont on les considère autour de lui. Il s'efforce de placer son solide bon sens en tête à tête avec les faits, et de transmettre ensuite au public les résultats de son examen.

Ces résultats manquent rarement d'étonner; mais quelquefois au lieu d'étonner ils scandalisent, ce qui, d'ailleurs, ne semble pas troubler beaucoup M. Harrison. Ce n'est pas lui qui prendrait la peine, comme M. Pearson, de relever les critiques qu'on lui adresse et de paraître s'excuser. Toute l'Angleterre l'a honni, il y a deux ans, quand il a proposé de rendre à l'Acropole d'Athènes les marbres autrefois dérobés par lord Elgin, et conservés maintenant au *British Museum :* il continue aujourd'hui à protester, comme il y a deux ans, contre ce qu'il appelle « l'exil immérité » de ces divines sculptures.

Il ne s'émeut pas davantage des invectives qui accueillent ses articles sur la décadence de la littérature et de l'art anglais. Chacun de ses articles, au contraire, apporte un nouveau renfort de preuves à sa thèse, et sa thèse est plus pessimiste encore que celle de M. Pearson. Car non-seulement il constate le triomphe croissant de la médiocrité, la fin de toute personnalité, l'affaiblissement rapide de l'imagination et du goût; mais il établit en outre que tous les remèdes seraient vains contre cette maladie. L'art et la littérature sont désormais, en Angleterre, des choses dont personne n'a besoin. A supposer même que des maîtres de génie parviennent à les ressusciter, ils ne trouveraient personne pour leur en savoir gré. Le sage doit se résigner à voir encore périr ces choses-là.

Je regrette de ne pouvoir pas traduire, ni même analyser avec autant de détail que je voudrais, ces articles de M. Harrison. Ils renseigneraient à merveille les lecteurs français sur l'état présent de la littérature et de l'art anglais. Et je crois qu'ils prêteraient aussi à d'intéressantes réflexions sur les destinées de la littérature et de l'art en général; car ce qui se passe à Londres se passe un peu partout de la même façon : des causes semblables sont en train de produire un peu partout des effets semblables, et ce n'est pas seulement en Angleterre que s'affaiblissent d'année en année la curiosité artistique, le goût du style, le sentiment de la beauté.

Voici pourtant quelques passages qui donneront l'idée du ton et de la manière de M. Harrison :

« Pour la première fois depuis cent ans, écrit-il, l'Angleterre ne possède aucun romancier d'un génie réel et universellement reconnu. L'un est trop excentrique ou trop subtil, un autre trop inégal, ou encore trop *local*, un troisième s'en tient trop à des esquisses; l'un est trop réa-

liste, l'autre pas assez. Tous ont des critiques qui les louent, des amis qui les encensent, de bons juges qui apprécient leurs qualités : aucun n'est vraiment un grand romancier.

« D'où vient cela ? D'abord, à mon avis, de ce que nous avons trop développé notre esprit critique. Chacun aujourd'hui a peur de se laisser aller, d'enfreindre les conventions, de paraître ridicule. C'est le résultat fatal de l'uniformité que développe en nous l'éducation présente. Nous sommes tous capables aujourd'hui d'écrire correctement une lettre ; mais personne n'est plus assez différent des autres pour écrire un livre original. On nous a tellement accoutumés à être tous pareils que dès l'enfance on a réprimé en nous les fantaisies de l'imagination individuelle. Notre civilisation nous a donné de belles manières, ce qui est d'un avantage sérieux ; mais, en revanche, elle a tué le génie.

« D'autres causes encore empêchent notre littérature de produire désormais des œuvres originales : ce sont, par exemple, l'inquiétude politique, le goût croissant du bien-être, l'absorbant souci des intérêts matériels.

« Le confort, la lumière électrique, les chemins de fer, l'égalité, sont des choses excellentes ; mais elles rendent les beaux romans impossibles. L'essence du roman doit être la variété, l'individualité : et le monde sans cesse devient moins varié, moins individuel ; sans cesse il devient aussi moins mystérieux, autant dire moins intéressant. La couleur et le contraste s'effacent de la mise en scène de notre vie extérieure. Notre société est honnête, sage, instruite ; mais avec tout cela elle est terne. M. Charles Pearson a raison de croire que le nivellement de la démocratie moderne doit forcément amener la monotonie et restreindre les énergies individuelles. Nous arrivons à la période du roman pour dames : aussi bien, la grande majorité des romans qui paraissent aujourd'hui sont écrits par des dames. Quelques auteurs, en révolte contre ce régime de médiocrité polie et banale, tentent de s'échapper à l'extrême opposé : ils outrent l'étrangeté de leur style, accentuent, exagèrent ce qu'ils sentent encore en eux d'individuel et de particulier. Mais ils perdent leur peine : ils ont leur siècle contre eux. En vain, M. Stevenson, pour fuir la monotonie des romans de mœurs à la mode, s'en va-t-il jouer au Robinson dans les îles de l'Océan-Pacifique ; en vain, M. Rudyard Kipling explore-t-il les Indes ou le Soudan, à la recherche de types originaux. Ils rappellent ces Juifs qui, pour célébrer la fête des Tabernacles, plantent une branche ou deux entre les pavés de leur arrière-cour. Soyons raisonnables, ne nous essoufflons pas à vouloir trouver des effets nouveaux : il n'y a plus d'effets nouveaux à trouver ; et quand nous les trouverions, il n'y aurait personne autour de nous pour en goûter la nouveauté. »

L'art anglais, suivant M. Harrison, souffre de la même maladie que la littérature ; peut-être seulement est-il plus malade.

« Un grand art ne saurait exister dans une époque où il n'y a plus trace d'enthousiasme, religieux, social, ou national, et où personne ne reconnaît plus aucun idéal de beauté ni de vertu. L'art est descendu au simple caprice individuel; l'artiste est devenu un habile industriel, et une banale dextérité manuelle a remplacé toute inspiration. Rien ne reste debout de ce qui a fait vivre le grand art à travers les âges. »

Puis, reprenant dans une vue d'ensemble ses jugemens sur l'art et la littérature, M. Harrison énumère une fois encore les causes diverses qui rendent la décadence fatale et inévitable.

« Les tendances nouvelles de notre société, dit-il, s'opposent toutes au libre développement des arts d'imagination. Notre âge d'abord est un âge de spécialisation à outrance : la spécialisation peut avoir son utilité, mais elle est l'ennemie de l'art. L'art est essentiellement synthétique; il demande une simplicité, une unité de conception, qui de jour en jour deviendront plus rares.

« Une autre chose désormais sacrée, c'est la démocratie; et des deux côtés de l'Atlantique nous la voyons grandir. Encore n'est-ce point la démocratie du temps de Périclès, ni celle des républiques italiennes du moyen âge : c'est une démocratie intimement associée à un industrialisme toujours en travail. Comment espérer qu'elle laisse à l'imagination assez de loisir et de tranquillité? Le génie a besoin d'être libre; l'art exige, comme condition indispensable, le repos du cœur et de l'esprit.

« Or, c'est précisément en cela qu'est la racine dernière de tout le mal : en ce que l'art sous toutes ses formes est devenu un simple article de commerce. Le public achète les œuvres de l'imagination comme la vaisselle et les bijoux; et les auteurs de ces œuvres ont à faire leur fortune comme les couturiers ou les maîtres d'hôtel. Nous sommes tombés dans un cercle vicieux. Le public crie aux artistes : « Donnez-nous une œuvre vraiment grande, et nous vous la paierons à son prix! » Et les artistes répondent : « Garantissez-nous la fortune, et nous travaillerons à vous donner une grande œuvre. »

« Tout acte d'achat et de vente constitue un marché. De là est née cette singulière et lamentable coutume des expositions annuelles. Ce sont de vraies foires, et je n'hésite pas à déclarer qu'elles ont contribué pour la plus forte part à la décadence de notre vie artistique. Songez aux conditions morales et matérielles dans lesquelles les maîtres anciens ont créé leurs chefs-d'œuvre. Imaginez Giotto peignant sous les yeux de Dante, Michel-Ange s'enfermant dans la Sixtine, imaginez Raphaël au Vatican, Tintoret à Saint-Roch. Leurs peintures auraient-elles été telles que nous les voyons, si elles avaient été faites en vue du prochain Salon, si leurs auteurs les avaient destinées à être les *peintures de la saison*, pour décorer ensuite la maison d'un banquier? Les maîtres anciens pensaient à leurs sujets ; les peintres d'à présent doi-

vent penser à leur clientèle, et à une clientèle qu'il ne s'agit plus de charmer, mais plutôt de flatter et de tromper par tous les moyens. »

Et voici la conclusion du dernier article :

« Peut-être va-t-on me demander quels remèdes pratiques je juge capables de mettre fin à cette fâcheuse situation. De remèdes pratiques je n'en vois aucun, et ceux qui m'ont suivi dans mes réflexions comprendront que la situation telle que je l'ai exposée est irrémédiable. Tout au plus peut-on trouver l'indication d'un remède dans ces paroles de saint Paul à Timothée : « Ceux qui voudront rester riches tomberont dans la tentation, et ils éprouveront des désirs insensés et cruels, qui conduiront l'homme à sa perte. Mais toi, évite ces choses, et cherche seulement la droiture, la foi, la résignation, la douceur et l'amour. » Mais ce sont là des paroles que nous entendons lire à l'église le dimanche; et puis les six autres jours de la semaine nous retournons à nos comptoirs, et nous nous entraînons à nous écraser les uns les autres comme des chiens affamés à l'heure de la pâtée. Et aucune tentation n'est aussi funeste que celle qui porte les hommes à vouloir atteindre la renommée et la fortune par leur habileté artistique. »

M. Harrison n'a rien dit, jusqu'à présent, du théâtre anglais. Peut-être en parlera-t-il dans un prochain article; mais s'il n'en parle pas, c'est sans doute parce qu'il considère le théâtre anglais comme mort depuis des siècles. Et en cela du moins il ne sera pas seul de son opinion. Il y a un an à peine, un grand journal anglais a publié une sorte d'enquête sur les causes qui empêchaient l'existence en Angleterre d'un art dramatique national. Les réponses ont été nombreuses et diverses ; mais toutes, ou à peu près, admettaient la nullité de l'art dramatique anglais contemporain comme un fait incontestable. On sait, d'autre part, que d'année en année le nombre des théâtres de Londres diminue, tandis que le nombre des *music-halls*, ou cafés-concerts, grandit dans d'assez inquiétantes proportions. L'optimisme anglais se console d'ailleurs, sans trop de peine, de tout cela : il en est quitte pour déclarer que l'art dramatique est un art inférieur, un art de simple amusement, et fait pour des races frivoles.

Mais c'est de quoi ne se contente pas aussi aisément une catégorie spéciale du public anglais, la catégorie des auteurs dramatiques. Ceux-là n'entendent point qu'on les traite de vulgaires amuseurs. Et voici en quels termes enthousiastes l'un d'eux, M. Henri-Arthur Jones, dans la *New Review*, célèbre la renaissance prochaine du théâtre anglais :

« Nos mœurs dramatiques changent à vue d'œil, dit-il, et toutes les saisons y amènent d'étonnans progrès. Nous avons enfin cessé de traduire et d'adapter des pièces françaises. L'intelligence du public de nos théâtres s'est infiniment développée. La distinction du théâtre d'art et du théâtre d'amusement s'est elle-même effacée. Et bientôt nous verrons

traiter sur nos scènes des sujets sérieux et graves, des sujets que personne, il y a vingt ans, n'aurait eu l'audace de transporter au théâtre.

« Ainsi, dit en terminant M. Henri-Arthur Jones, le théâtre anglais ne peut absolument pas manquer de croître en force, en autorité, en influence, en sincérité. Et ce n'est pas tout. A mesure que l'Église deviendra davantage un musée de dogmes fossiles, le théâtre aura chez nous plus de pouvoir pour moraliser la nation. Quand la chaire aura perdu son autorité, au drame incombera l'honneur de la remplacer. »

Je n'aurais garde de mettre en doute la réalisation d'une si belle prophétie. Mais en attendant que le théâtre anglais devienne, comme l'espère cet auteur de vaudevilles, la nouvelle école et la nouvelle église, je suis forcé de constater que ses compatriotes eux-mêmes s'obstinent à le dédaigner. Dans un examen d'ensemble des pièces de la saison passée, M. William Archer ne cite qu'un seul ouvrage qui mérite, à son avis, d'être un peu loué : c'est un drame de M. Pinero, la *Seconde Mistress Tanqueray;* encore l'analyse qu'il en donne serait-elle plutôt pour justifier l'avis de M. George Moore, qui juge *Mistress Tanqueray* une pièce banale, avec des caractères tout d'artifice et des mots d'auteur en guise de dialogue.

Un autre critique, M. George Barlow, termine ainsi son compte-rendu des représentations récemment données à Londres par la Comédie-Française :

« La morale de ces représentations, la voici : n'offrez jamais au public anglais une pièce où l'humour soit mêlé à la passion, ne lui offrez non plus aucune pièce où il y ait une touche d'art un peu subtile. Donnez-lui, ou bien de la grosse farce stupide, ou bien un mélodrame fait exprès pour lui, avec une bonne douzaine d'assassinats et de coups de théâtre. Mais pour peu que vous essayiez de lui montrer un mélange d'émotion et de gaîté, vous pouvez être certain qu'il rira aux scènes d'émotion et s'ennuiera aux passages comiques. »

Impossible d'aller plus loin en fait de pessimisme : M. Barlow est plus dur pour ses compatriotes que M. Pearson et M. Harrison. N'est-ce pas une preuve nouvelle que quelque chose est en train de changer dans les mœurs anglaises, et que la seule nation d'Europe qui gardait encore une absolue confiance en soi-même finira bientôt, elle aussi, par la perdre. Telle est la loi fatale du progrès. Et peut-être, avant que le XIXe siècle n'achève sa glorieuse carrière, peut-être n'y aura-t-il plus au monde ni un homme, ni un peuple, qui ne soit mortellement malheureux d'être ce qu'il est.

II.

J'avais l'intention d'analyser aujourd'hui les principaux articles de littérature et de critique publiés dans les dernières livraisons des re-

vues anglaises ; mais voici que la place me manque, et, somme toute je n'en suis point fâché, car, en dehors des sombres prophéties de M. Pearson et de M. Harrison, je n'ai presque rien trouvé dans ces articles qui méritât d'être relevé.

Les articles de Mrs O.-W. Oliphant, dans la *Century*, sur *Jonathan Swift* et *Daniel de Foe*, ne sont guère que de courtes et sommaires biographies, écrites surtout, j'imagine, pour accompagner des illustrations, dont quelques-unes, il est vrai, sont tout à fait curieuses. Sous son ample perruque soigneusement bouclée, avec son grand front et l'ovale régulier de son visage, l'auteur de *Robinson Crusoé*, dans le beau portrait de Van der Gucht, ressemble un peu à Racine. Mais peut-être cette ressemblance est-elle simplement le fait du dessinateur, qui aura voulu anoblir les traits de son modèle : car, pour élégante et pure qu'elle semble au premier abord, il y a dans cette physionomie maints détails inquiétans. Les yeux sont bien petits, le nez bien long et busqué, la bouche bien mobile avec la variété de ses plis. Sous le poète on devine l'aventurier, ce Daniel Foe, fils d'un boucher de Londres, qui a pratiqué tant de métiers et traversé tant d'aventures : étrange personnage, dont il se pourrait que la vie fût le chef-d'œuvre, je veux dire le roman le plus extraordinaire. D'autres images de la *Century* nous aident à nous le figurer ; l'une d'elles nous le montre promené à travers les rues de Londres sur un pilori, la tête et les mains serrés dans un carcan ; puis nous voyons la prison de Newgate, où il fut longtemps enfermé ; puis c'est le portrait, en grand attirail, de ce méchant et vaniteux Robert Harley, comte d'Oxford, dont Foe, sorti de prison, dut se faire le domestique ; et c'est enfin le tombeau du pauvre grand homme, un petit obélisque, dans un cimetière de banlieue.

Tout autre nous apparaît, dans son portrait par Jervas, la physionomie de Jonathan Swift : celui-ci n'a point de prétention à la noblesse, mais à l'esprit et au caractère. Son gros visage de roturier se tourne vers nous avec une expression un peu comique, à force de vouloir être digne et impertinente. Puis viennent des images de châteaux et de maisons de plaisance : ce sont des demeures princières où Swift a consenti à recevoir l'hospitalité. Jamais il n'y eut un homme plus parfaitement égoïste, ni qui trouvât plus de gens prêts à penser de lui tout le bien qu'il en pensait lui-même. On sait quel tendre et respectueux amour lui avaient voué, notamment, ces deux femmes, *Stella* et *Vanessa*, qu'il s'amusait à torturer l'une par l'autre. La *Century* ne nous donne malheureusement aucune image de Vanessa ; mais Stella, à en juger par son portrait, était vraiment très laide, avec la plus fâcheuse petite figure de vieil oiseau qu'on puisse imaginer. Voilà bien

la muse que j'aurais rêvée pour le sinistre poète du *Conte du tonneau* et de *Gulliver!*

Dans la *Nineteenth Century*, M. Esmé Stuart signale la singulière affinité de tempérament qu'il croit avoir découverte entre Edgar Poe et son traducteur français, Charles Baudelaire; mais pour justifier sa thèse, il se borne à raconter tour à tour la vie et à analyser les ouvrages des deux écrivains; — et ce sont choses que nous connaissons déjà.

L'article de M. William Sharp sur la *Jeune Belgique*, dans la *Nineteenth Century* de septembre, est une étude très consciencieuse, mais écrite uniquement pour renseigner les lecteurs anglais, qui, jusqu'alors, considéraient M. Mæterlinck comme le seul écrivain belge de quelque mérite. M. Sharp me permettra seulement de lui dire que, si MM. Henri de Régnier, Gustave Kahn et Pierre Louys ne figurent pas dans le *Parnasse de la jeune Belgique*, ce n'est point, comme il le suppose, par suite d'une omission plus ou moins voulue des auteurs de ce recueil, mais parce que ces trois poètes sont Français et non Belges. La Belgique peut bien nous les envier; elle ne saurait nous les prendre.

Les deux seuls articles dont j'aurais aimé à parler un peu en détail sont une étude de M. Edmond Gosse sur le vieux poète mystique et licencieux John Donne, dans la *New Review*, et une biographie de Mrs Amelia Opie, dans le *Temple Bar*.

Mrs Amelia Opie, née en 1784, morte en 1853, auteur de romans ennuyeux et de poèmes plus ennuyeux encore, était cependant une femme charmante, pleine d'esprit et de raison. Après la mort de son mari, le peintre John Opie, très injustement oublié, cette excellente femme s'était convertie aux idées des quakers; mais elle l'avait fait avec sa bonne grâce accoutumée, et rien n'est amusant comme les lettres où elle se moque elle-même de ce qu'elle est désormais forcée d'introduire de ridicule dans sa mise et ses manières.

Quant au poète John Donne, ce n'était pas seulement un personnage extravagant, menteur et cynique, pieux et libertin, sublime et précieux, élégant et grossier; il a été un révolutionnaire dans la poésie anglaise, le précurseur, au XVIIe siècle, de nos symbolistes. C'est surtout à ce point de vue que l'a considéré M. Gosse. Il s'est attaché à prouver que Donne, seul entre les poètes anglais, a traité le vers pentamètre « non point comme un rythme fixe et inaltérable, mais comme une norme autour de laquelle s'enroulent des variations musicales. » C'est de la même façon, ou à peu près, qu'on est aujourd'hui en train de traiter l'alexandrin français; et je crois que l'œuvre poétique de M. Verlaine, par exemple, pourrait être rapprochée, sur ce point comme sur plus d'un autre, de l'œuvre du vieux Donne.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

La physionomie des élections du 3 septembre n'a pas différé beaucoup de celle du premier tour de scrutin, qui avait eu lieu quinze jours auparavant. Des 164 circonscriptions qui devaient procéder à la nomination d'un député, 7 seulement ont élu des conservateurs; les républicains l'ont emporté dans 157 collèges. Parmi ces vainqueurs, il est un vaincu: le parti radical, dont l'effectif a diminué, dont le rôle politique surtout s'est amoindri. Ce parti est frappé dans ses chefs, au moins autant que dans ses soldats: à côté de M. Clémenceau, battu dans le Var, succombent M. Floquet, l'ancien président de la chambre et du conseil, MM. Sigismond Lacroix, Pichon et Maujan, pour ne parler que des plus notables.

On ne voit même pas bien quel sera désormais le leader de ce groupe, partagé en deux fractions: les radicaux de gouvernement et les radicaux socialistes dont M. Goblet a été l'initiateur. Ceux-ci prendront place entre les frontières de gauche de l'ancien radicalisme et les frontières de droite du socialisme pur, qui, renforcé par les derniers ballottages, disposera à la chambre d'une cinquantaine de sièges. L'expression de « socialisme pur » n'est d'ailleurs exacte que par rapport au public, qui regarde entrer au palais Bourbon les adeptes de la doctrine collectiviste, sous l'aspect d'une troupe compacte et redoutable, prête à faire la loi aux radicaux, à la suite desquels elle marchait modestement hier. A pénétrer dans l'intimité des projets socialistes, on constate que jamais le mot : « formons un groupe » n'a été mieux approprié à l'état d'esprit des disciples de Proudhon ou de Karl Marx. Beaucoup de découpages et de petites chapelles nous sont promis de ce côté de la chambre: M. Jules Guesde, le premier, annonce l'intention de fonder le sous-groupe du « parti ouvrier, » qui sera très distinct des autres écoles socialistes, comprendra une quinzaine de membres et aura pour caractéristique de ne faire aucune concession.

En résumé, la chambre nouvelle, qui, par parenthèse, ne ressemble pas tant qu'on veut bien le dire à la précédente, puisque sur 580 députés elle en compte 210 nouveaux ; la chambre nouvelle se composera d'une soixantaine de conservateurs, d'une trentaine de ralliés, d'environ 310 républicains auxquels conviendrait l'épithète de parti du centre, de 90 radicaux de l'ancien style, — nuance Brisson ou Bourgeois, — de 30 radicaux socialistes, dont M. Millerand nous offre le type, enfin de 50 socialistes à programmes variés. Il est évident que ces chiffres, désignant et catégorisant avant la lettre, avant qu'ils se soient rencontrés pour se coaliser ou se combattre, les membres de l'assemblée récemment élue, n'ont pas une exactitude mathématique.

Il s'accusera dans les partis anciens des gradations de nuance qui n'existent pas encore: il est possible que les 60 membres de droite ne comprennent pas tous de la même manière le rôle d'opposition que les électeurs leur ont confié, que les 90 radicaux se scindent à leur tour en deux bataillons dont le plus modéré votera souvent avec le gros de la majorité républicaine. Au contraire, il est des groupemens appelés à disparaître: tels les ralliés qui représentent, non pas une opinion d'avenir, mais une évolution passée, non pas une idée, mais un fait. Le fait est accompli, le ralliement est effectué ; ralliés d'aujourd'hui, ils doivent s'asseoir à côté de ces ralliés d'hier et des jours précédens, — car les républicains français de 1893 sont pour la plupart des ralliés diversement chevronnés, — qui forment l'opportunisme et le centre gauche. Il n'y a aucune bonne raison pour que les ralliés ne fusionnent pas, ne se fondent pas complètement dans ce dernier groupe, dont le programme ne différera du leur sur aucun point essentiel.

Ce programme, quel sera-t-il? Maintenant que l'ancienne concentration opportuno-radicale est morte, que le corps législatif est doté d'une majorité homogène de 310 ou plutôt de 340 membres, en y comptant depuis MM. Raynal, Siegfried et Flourens jusqu'à MM. le prince d'Arenberg, Dufaure et George Berry, le point important pour le pays, c'est de savoir ce qu'elle fera et aussi ce qu'elle ne fera pas. Il ne faut pas lui demander de faire beaucoup de choses ; il ne faut pas se figurer, ni dans la chambre, ni en dehors de la chambre, que, pendant le bail de quatre ans et demi passé par la France avec ses nouveaux maîtres, ceux-ci ont pour mission d'accomplir des actes éclatans et des réformes extraordinaires. Si l'on voulait exécuter les projets constitutionnels, financiers, administratifs et sociaux, contenus, je ne dis pas dans toutes les circulaires des candidats les plus raisonnables, mais seulement dans les principales, on aurait de quoi remanier et bouleverser plusieurs fois de fond en comble l'organisation politique, budgétaire et économique de la nation.

Le premier devoir de nos représentans doit donc être de procéder

avec méthode, et le système actuel leur en fournit les moyens s'ils savent s'en servir. Je ne sais plus quel homme d'État disait ce mot, d'aspect paradoxal et pourtant très fin, que les « constitutions ne valent qu'autant qu'elles sont mal faites ; » il entendait par là que, plus est grande l'élasticité d'un texte succinct, plus rudimentaires semblent les forces motrices de la machine gouvernementale, plus elle acquiert, si l'on peut dire, de plasticité, mieux elle se prête aux différens usages que l'on en veut faire. Rien n'empêche, par exemple, sans changer un mot à notre constitution de 1875, de restaurer le principe d'autorité dont on est à peu près d'accord pour déplorer l'énervement. Il suffit que la majorité parlementaire délègue à son tour, à un cabinet sorti d'elle-même, en qui elle s'incarnera, le pouvoir qu'elle a reçu du corps électoral ; il suffit que les ministres soient les chefs, et non plus les serviteurs, de la majorité, comme ils l'ont été trop souvent jusqu'à ce jour.

Le gouvernement quasi-direct par une assemblée nombreuse, qui ne se gouverne pas elle-même, conduit naturellement à une sorte d'anarchie ; avec un semblable procédé il n'est pas étonnant que l'on aboutisse à peu de chose ; c'est plutôt merveille que l'on ait réalisé quelques progrès. Et ces progrès même ont tenu à ce que, durant de très courtes périodes, certains chefs de cabinet ont pu exercer, grâce à leur ascendant personnel, une direction efficace. Cette direction doit être permanente et entière. En Angleterre, les premiers ministres interviennent perpétuellement, de par la coutume et d'une façon presque souveraine, dans le règlement de l'ordre du jour ; ils guident les travaux parlementaires. Il est nécessaire que la chambre française se plie à quelque chose d'analogue. Le cabinet, placé entre les deux fractions du parlement, et suivant simultanément les délibérations de l'une et de l'autre, est mieux en mesure que qui que ce soit pour faire converger leurs efforts vers la réalisation du but qu'il se propose.

Combien de lois n'avons-nous pas vues demeurer en route, entre la chambre et le sénat, uniquement pour ce motif que la première, en les votant, ne s'était aucunement préoccupée du sort qui leur était réservé dans l'autre ! Par de légères modifications à son règlement intérieur, la chambre doit restreindre l'initiative parlementaire. A quoi bon consacrer de longues séances à discuter des projets que l'on sait d'avance n'avoir aucune chance de réussir ? En matière financière, cette restriction s'impose d'une façon absolue. Tout le monde est unanime pour réclamer la diminution des dépenses, la constitution d'un sérieux fonds d'amortissement de la dette publique, mais on ne voit nulle part de propositions pratiques et précises : « Tous ceux qui se préoccupent de l'équilibre budgétaire de la France, disait dernièrement avec beaucoup d'à-propos M. Waddington, ont été frappés du danger perpétuel que présente, pour cet équilibre, l'abus de l'initiative indi-

viduelle des députés en matière de dépenses. » La fin de la dernière session en a fourni un exemple saisissant. Le moment est venu de demander à la chambre de renoncer à cette initiative pour ses membres, et d'établir qu'à l'avenir aucune ouverture de crédit ne pourra lui être proposée que par le ministre responsable d'accord avec son collègue des finances. C'est sans doute une innovation apportée à d'anciennes habitudes, mais il s'agit d'un intérêt de premier ordre pour la bonne gestion de nos affaires d'argent.

Et cette bonne gestion importe à presque toutes les autres réformes. C'est par conséquent la plus urgente, quoique ce ne soit pas celle dont on parle le plus. Les législateurs qui projettent des améliorations politiques ou sociales, devant entraîner un supplément de frais nationaux, sans s'être assurés de l'existence des sommes disponibles pour les réaliser, construisent des châteaux de cartes. Ils ressemblent à ces gens qui achèteraient une voiture sans savoir s'ils auront un cheval pour la traîner. Il en est à la vérité, dans le nombre des faiseurs de projets, qui n'hésiteraient pas à demander à l'impôt ou à l'emprunt, qui n'est qu'un impôt ajourné, les ressources nécessaires à l'accomplissement de leurs rêves. S'apercevant qu'ils n'ont pas de cheval à atteler à leur voiture, ils vendent la voiture pour acheter le cheval : ils prennent dans la poche du contribuable l'argent qu'ils se proposent d'employer à son bonheur et qu'ils lui restitueront, moins les frais de recouvrement et de distribution.

Heureusement qu'il est des perfectionnemens gratuits, dont l'étude et l'achèvement peuvent suffire au labeur de la chambre nouvelle : la réforme de l'impôt des boissons, brusquement interrompue et qui devra être reprise, celle de la procédure civile ayant pour objet la réduction des frais de justice, la loi sur le crédit agricole, celle sur les associations, attendue depuis tant d'années et si nécessaire au développement de l'initiative privée en général et en particulier de la prévoyance.

Nos législateurs feraient aussi une utile besogne en poursuivant l'œuvre de décentralisation, qui déchargerait le parlement et les ministères d'une foule d'attributions qui incombent logiquement aux conseils-généraux et aux administrations départementales, dont ces conseils et ces administrations locales sont chargés dans la plupart des pays qui nous environnent, dont ils avaient été dépouillés par la monarchie absolue et par le premier empire, et dont on ne leur a restitué qu'une infime partie depuis soixante ans. J'estime qu'une portion de ces travaux publics qui ont formé ce qu'on nomme le plan Freycinet, la portion la moins utile ou la moins pressante de cette entreprise hâtive et mal venue, qui a obéré nos finances, eût été écartée ou ajournée si la réalisation en eût été confiée en détail aux départemens. La décentralisation, dont on ne parle plus guère et

qui ne paraît plus aussi à la mode, depuis quelques lustres, n'est pas pour cela chose moins équitable ni moins libérale qu'elle n'était dans les dernières années du régime déchu, où l'on s'en préoccupait fort.

Elle permettrait de satisfaire en quelque mesure ce droit des minorités, qui est aussi respectable dans une république que le droit des peuples, pris en bloc, dans une monarchie. C'est sur le terrain municipal que l'on pourrait faire à cet égard d'utiles expériences ; un jeune publiciste de talent, M. R. Monnier de La Sizeranne, vient de faire une étude piquante et approfondie sur la question du *referendum communal*, dont il préconise les résultats. Peut-être le moment n'est-il pas propice pour recommander ce mode de consultation populaire ; le *referendum*, que seul M. Goblet a inscrit sur son programme en matière politique, est en passe de se discréditer dans l'opinion : les Suisses qui viennent de l'appliquer avec solennité, sur tout le territoire helvétique, pour savoir de quelle manière on devrait tuer les bœufs, et les habitans de Neuilly-sur-Seine qui, consultés par le maire sur la prolongation de la fête annuelle, n'ont pas su ou voulu se décider pour ou contre, font médiocrement augurer de l'efficacité de ce système, à ceux mêmes qui le jugeaient favorable au libre jeu du *self-government*.

Mais qu'on s'y prenne de façon ou d'autre, c'est un devoir pour les élus du pays, tout en résignant entre les mains de ministres responsables une partie de leurs prérogatives, dont ils ne peuvent user eux-mêmes faute d'une connaissance suffisante de l'ensemble des charges budgétaires, d'abandonner aux représentations locales une autre partie de leur tâche, qui sera d'autant mieux exécutée, qu'elle sera plus morcelée, et que les dépenses nouvelles seront plus rapprochées des impôts nouveaux destinés à y pourvoir.

Les progrès purement politiques paraissent toutefois passionner beaucoup moins les masses contemporaines que les progrès sociaux, et c'est logique. Les premiers sont d'ordre moral, les seconds d'ordre matériel. A mesure que les peuples prennent conscience de leur force, et même s'en exagèrent la puissance, l'idée leur vient naturellement d'employer cette force à la satisfaction de leurs besoins ; aussi la mission des gouvernemens auxquels la démocratie confie l'usage de son autorité semble-t-elle s'élargir chaque jour. Les gouvernemens de jadis se tourmentaient pour reculer leurs frontières ; le diplomate profitait de la paix pour préparer de bonnes guerres et de la guerre pour se procurer de bonnes paix ; chacun songeait à étendre son domaine au détriment de celui du voisin, et jamais la force ne pourra davantage primer le droit dans l'avenir qu'elle ne l'a fait aux siècles passés. A l'intérieur, le mérite des souverains était de ne pas accabler leurs sujets d'impôts et de laisser la justice établie suivre son cours, du moins entre personnes privées. Quant aux sujets, au peuple des villes ou des champs, on ne le voit pas vivre dans l'histoire. Est-il heureux? Est-il à plaindre?

Nul ne le sait. Cependant, au point de vue matériel, il n'a pas toujours été malheureux sous de mauvais princes, et il n'a pas toujours été heureux sous les bons. C'est que le domaine politique est absolument distinct du domaine économique, et que les phénomènes qui produisent le bien-être ou la misère échappent pour la plupart à la législation des hommes.

Le jour où tous nos concitoyens seront pénétrés de cette vérité, le socialisme, qu'il soit d'État, chrétien ou révolutionnaire, aura vécu; mais puisqu'au contraire, le plus grand nombre des députés actuels, j'entends des députés de la majorité qui feront des lois, — les autres importent peu, pour le moment, puisqu'ils ne pourront émettre que des vœux, — sont à peu près d'accord pour vouloir « faire quelque chose, » en cette matière, nous leur recommanderons de procéder méthodiquement, dans la croisade qu'ils vont entreprendre contre les maux qui affligent l'humanité. Ceux qui crient le plus haut, les grévistes périodiques, ne sont pas les plus malheureux. La souffrance d'un ouvrier qui voit son salaire tomber de 6 francs à 5 francs est beaucoup moins grande par exemple que celle d'un petit cultivateur qui, cette année, a vendu son bétail à vil prix, faute de fourrages, et qui ne saura comment en acheter d'autre, l'an prochain, où ce bétail sera très cher.

La discussion parlementaire sur la sécheresse, au printemps dernier, était en vérité chose bien instructive : après avoir écouté avec émotion, durant plusieurs séances, le récit des maux causés par un ciel implacablement pur et avoir voté un secours de cinq millions qui, répartis entre tous les laboureurs, représentera pour chacun de quoi acheter un timbre-poste, en vue de remercier le préfet de leur département, la chambre s'est bornée à souhaiter qu'il plût! Ce souhait laïque remplace aujourd'hui les dévotions officielles, les jeûnes, que les pouvoirs publics d'autrefois ordonnaient en pareille circonstance, mais il n'est pas plus efficace. Et cependant était-il quelque autre remède?.. Il faut dresser la liste des injustices sociales, par rang de taille; et, si l'on veut les adoucir ou les effacer, il faut suivre cet ordre d'équité. Au-dessous du « quatrième État, » l'état des ouvriers, il y a ce qu'on pourrait nommer le « cinquième État, » celui des infirmes et des vieillards qui ne peuvent plus travailler, celui des valides qui, passagèrement, ne trouvent pas de travail, ou qui n'ont pas de quoi vivre en travaillant, comme les veuves chargées de famille.

Avant de faire des lois de socialisation, il faudra faire des lois d'assistance. Elles suffiront à absorber le « coefficient d'humanité, » dont nous entretenait à Toulouse M. le président du conseil, et elles exigeront même un gros coefficient. En un mot, il y a des gens qui ne réclament pas, mais qui souffrent plus que ceux qui réclament; c'est par ceux-là que la société doit commencer. Avant de subventionner le salariat, elle doit faire disparaître la misère.

Ce n'est pas avec les excédens de recettes qu'on y parviendra, quoique nos finances aient meilleur aspect qu'il y a six mois, que la décroissance dans le rendement des impôts et revenus indirects, qui avait signalé la première partie de l'année, paraisse enrayée. Il faudrait pour cela des coupes abondantes dans les chapitres de dépenses, dans ce chapitre des dépenses militaires qui nous écrasent nous et nos voisins. Et le moment serait mal choisi tandis que l'Allemagne augmente les siennes, que Guillaume II préside aux manœuvres de l'armée impériale, en Lorraine. L'Europe nous rendra cette justice que l'opinion publique, de ce côté-ci des Vosges, a assisté avec une dignité impassible à ce déploiement de forces sur nos frontières de l'Est, qu'elle n'a nullement manifesté les sentimens de patriotique tristesse que lui faisait éprouver cette première visite, obligatoirement triomphale, de l'empereur allemand aux populations de langue française des provinces annexées.

Nous trouvons précisément, il est vrai, par un hasard heureux, si c'est un hasard, une honorable compensation à ces démonstrations militaires, dans la visite de l'escadre russe à Toulon, officiellement annoncée pour le milieu du mois prochain. L'escadre qui viendra mouiller en rade de notre grand port militaire du Midi, sous le commandement de l'amiral Avelane, pour rendre à la marine française sa visite de Cronstadt, se composera de 5 ou 6 navires, qui constitueront sans doute à l'avenir une station navale permanente dans la Méditerranée. En recevant les marins russes en France, nous ne pouvons rester au-dessous de ce qui fut fait en Russie pour les marins français, de l'accueil que notre pavillon, nos armes, notre hymne national, ont reçu du tsar. La présence du président de la république, qui se rendra à Toulon pour y recevoir l'escadre russe, et les fêtes, tant officielles que privées, que l'on organise dans cette ville et à Paris en l'honneur de nos hôtes, témoigneront de la cordialité de nos sentimens et affirmeront à nouveau, comme contrepoids nécessaire à la triple alliance, l'existence d'une grande force pacifique par l'amitié réciproque de la France et de la Russie.

Non moins que la France en effet, la Russie désire la paix; elle en a donné maintes preuves depuis dix ans; elle vient d'en donner une nouvelle dans les efforts qu'elle a faits pour maintenir ses bons rapports commerciaux avec l'Allemagne, et pour éviter la guerre de tarifs qui se poursuit depuis six semaines entre les deux pays. On ne s'est pas lancé le cœur léger, à Saint-Pétersbourg, dans cette aventure douanière; depuis huit mois on se préoccupait de la situation qui résulterait d'un défaut d'entente avec Berlin. Depuis le 1er février 1892, la presque totalité du monde profite en Allemagne du tarif en cours, au détriment des exportations russes. Cependant le traité de commerce austro-allemand donnait à la Russie le droit de réclamer, à son tour, des concessions analogues à celles que l'Autriche, moyennant

des avantages plus ou moins sérieux, avait obtenues de l'Allemagne. La Russie offrait à sa voisine le traitement le plus favorisé dans l'empire, à condition que l'Allemagne appliquât de son côté le même traitement à la Russie.

En présence du peu de bon vouloir que semblait témoigner M. de Caprivi, qui ajournait au mois d'octobre la conférence où devaient être reprises les négociations, tandis que le gouvernement du tsar aurait désiré au contraire les poursuivre avec activité, le ministre des finances de Pétersbourg, M. Witte, détermina son souverain, à la fin du mois de juin, à appliquer aux produits allemands le tarif maximum, le seul auquel puissent avoir droit les pays qui n'ont pas de traités avec la Russie. Comme ce tarif comportait des majorations de 20 à 30 pour 100 sur les taxes en vigueur, l'Allemagne se montra très froissée de la mesure, d'autant plus que par une coïncidence, d'ailleurs fortuite, au moment même où les négociations étaient rompues entre elle et la Russie, cette dernière signait avec la France le traité que notre parlement approuvait à la fin de sa session.

Sous l'influence de ces sentimens, le Bundesrath édicta au mois de juillet, à titre de représailles, qu'un droit supplémentaire de 50 pour 100 serait imposé aux principaux articles d'exportation russes, à leur entrée en Allemagne. Du côté russe on répondit à cette décision par une nouvelle surtaxe et par un traitement différentiel des navires portant le pavillon allemand. On aura une idée de ce régime de prohibition réciproque, fonctionnant depuis le 1er août dernier, par ce fait que les provenances allemandes acquittent, en Russie, des droits supérieurs de 80 à 130 pour 100 à ceux des marchandises françaises; et que 100 kilogrammes de blé ou de seigle russe, entrant en Allemagne, devraient payer une taxe de près de 10 francs. Chacun des deux pays se flatte que son voisin sera plus fortement atteint que lui par cette guerre douanière; tout porte à croire cependant que leur calcul sera déjoué par la mobilité du commerce, et que le préjudice mutuel ne sera pas ce que l'on espère ou ce que l'on craint.

La Russie dirigera ses grains sur la Belgique, la Hollande, le Danemark, l'Angleterre et la Roumanie, où ils entreront en franchise et se substitueront sur le marché aux céréales indigènes qui seront à leur tour déversées sur l'Allemagne; ce mouvement profitera à la marine marchande de l'Europe du nord. Une autre voie est ouverte à la Russie pour son exportation de blé et de seigle : celle de l'Autriche, où la taxe n'est que de 3 fr. 75 par quintal métrique, et où ces marchandises accèderont d'autant plus aisément qu'un ukase a réduit de 40 pour 100 les tarifs des chemins de fer russes à destination des frontières autrichiennes. Les lignes autrichiennes, de leur côté, réduisent considérablement leurs tarifs pour les grains dirigés sur la Suisse et l'Italie. Quoique le cabinet de Berlin se soit plaint avec une certaine aigreur des

procédés de son fidèle allié en cette occurrence, et que le ministère viennois ait protesté de son intention de garder une stricte neutralité, il n'en est pas moins vrai que l'empire austro-hongrois n'est pas fâché de recueillir les fruits de l'antagonisme russo-allemand, aussi bien sur le terrain diplomatique que sur le terrain commercial.

Tandis que beaucoup d'industriels et de commerçans, des bords du Rhin à la Mer du Nord, s'affligent de cette rupture qui leur fait perdre de précieux débouchés, les sujets de François-Joseph ne peuvent pas déplorer bien fort un malheur dont ils profitent. Des sociétés viennoises d'exportation ont envoyé des agens à Varsovie et à Moscou avec mission de chercher les produits sur lesquels il serait possible de remplacer l'Allemagne. Pourtant, les relations commerciales austro-russes ne sont pas encore définitivement réglées. L'Autriche ne veut pas céder sur les fameuses « faveurs de frontières, » qu'elle accorde à la Serbie ; mais elle est toute prête à concéder au commerce russe les réductions de droits qu'elle a faites à l'Allemagne. On ne doit pas perdre de vue que, si l'industrie autrichienne, très éprouvée dans ces derniers temps, désire vivement un rapprochement avec la Russie, la Hongrie agricole le voit sans doute d'un moins bon œil.

De ce que le cabinet de Vienne ne se fait aucun scrupule de suivre une ligne indépendante, et de contracter avec le cabinet de Pétersbourg au mieux de ses intérêts, de ce que l'Autriche recherche depuis longtemps un rapprochement avec la Russie, rapprochement que les discours du comte Kalnoky, au mois de juin, avaient pour but de faciliter, il serait puéril d'induire que la triple alliance se lézarde et qu'une entente formelle est proche entre François-Joseph et Alexandre. Ni le premier des deux empereurs n'est prêt à l'offrir, ni le second n'est prêt à l'accepter au cas où elle lui serait offerte. Si une entente de ce genre existe entre la France et la Russie, c'est précisément parce qu'elle a été rendue nécessaire à cette dernière, par la politique pratiquée depuis bien des années vis-à-vis d'elle par l'Allemagne et l'Autriche réunies. Les vues du gouvernement austro-hongrois demeurent, aujourd'hui encore, en contradiction fondamentale avec les intérêts russes en Orient. Si, d'ailleurs, le traité de commerce russo-allemand n'a pu jusqu'ici se conclure, cet échec n'est que temporaire ; les négociations aboutiront dans un délai plus ou moins prompt, mais qui ne saurait être très éloigné, parce que l'intérêt réciproque des deux parties l'exige.

Il est cependant très vrai que l'Allemagne n'est plus, diplomatiquement, en Europe, dans la même posture que jadis. Isolée de la Russie, elle a désormais beaucoup plus besoin de l'Autriche que l'Autriche n'a besoin d'elle. L'Autriche commence à le sentir et ne s'en prévaut pas outre mesure; mais l'Allemagne s'en irrite, parce qu'elle en souffre dans son amour-propre et dans ses intérêts.

Quant à la Russie, son chef est en train de recueillir les fruits de la politique, en tous points, sage et modérée, qu'il n'a cessé de suivre. M. de Jomini, dans des notes demeurées manuscrites sur l'histoire russe contemporaine, rédigées il y a une trentaine d'années pour l'éducation du tsarévitch, s'exprimait ainsi : « Le premier intérêt de la Russie, c'est le repos. Nous devons vivre de notre propre vie, développer nos ressources dans la direction de notre génie national. C'est là, et pas ailleurs, que se trouvent les conditions de notre puissance. » Nul ne sait quelle impression ces conseils du vieil homme d'État moscovite ont faite sur l'esprit du futur empereur ; mais il est certain qu'il y a conformé sa conduite sur le trône. Allégé des chimères du panslavisme, dont on le disait imbu lors de son avènement, Alexandre III poursuit, sur le terrain solide des progrès économiques, l'opération colossale de mise en valeur des forces de son empire. Les préoccupations militaires, dont témoignent le développement de sa marine et, tout récemment, l'inauguration du port de guerre de Libau, au point extrême du littoral russe de la Baltique, sur une rade qui ne gèle jamais; ces préoccupations ne l'empêchent pas de donner une active impulsion aux œuvres de la paix, au bon ordre des finances, dont l'assiette est allée sans cesse s'améliorant depuis quelques années, aux grands travaux publics, tels que le prolongement de la ligne transcaspienne, de Samarcande à Taschkend, d'un côté et, de l'autre, le chemin de fer transsibérien, destiné à mettre un jour en communication l'Europe et l'extrême Asie : deux maîtresses entreprises, qui suffiraient à illustrer ce règne.

Les États-Unis nous offraient seuls jusqu'ici l'exemple de conceptions aussi gigantesques ; et il est curieux, pour l'observateur, de constater les efforts analogues de deux États qui diffèrent autant par la constitution politique, les mœurs, l'organisation sociale, que l'autocratie russe et la démocratie américaine. Ce serait un malin plaisir aussi, pour les sceptiques qui ne croient pas à la vertu propre des formes de gouvernement en elles-mêmes, que d'opposer le régime de large contrôle et de libre discussion dont jouissent les États-Unis, lequel devrait les préserver de ces fautes lourdes, de ces abus de pouvoir qu'un monarque absolu et mal informé semble plus propre à commettre qu'un parlement élu, d'opposer, dis-je, un régime si excellent en théorie, aux pratiques détestables que les derniers congrès ont suivies à Washington, et qui les ont conduits à la crise financière que la république vient de traverser ; crise la plus grave que ce pays ait connue depuis vingt ans et qui, si elle se fût prolongée, était de nature à mettre en péril le crédit national.

Dans les sept premiers mois et demi de 1893 on a enregistré près de neuf mille faillites de maisons de commerce, de banques ou d'établissemens industriels. La grande majorité des désastres, qui se sont

produits presque exclusivement dans l'ouest, est due à la mauvaise politique monétaire et fiscale des chambres précédentes. La majorité républicaine s'est arrangée de façon à gâcher une situation excellente. L'exercice 1888 se soldait par un *excédent* de 550 millions de francs, descendu à 425 l'année suivante et à 135 en 1890. L'exercice 1892 s'est soldé par un *déficit* de 24 millions de francs! Le système monétaire a été plus fâcheux encore : pour complaire aux propriétaires de mines d'argent, qui ont réalisé depuis un tiers de siècle des bénéfices énormes et qui se sont constamment refusés à restreindre leur production, on a encombré le marché et surtout le trésor fédéral d'une monnaie de plus en plus dépréciée. L'invasion de l'argent a amené la fuite de l'or qui, à son tour, a provoqué la panique, d'où l'effondrement des valeurs mobilières, le resserrement du crédit et les faillites que nous signalons plus haut.

Il était temps que le président Cleveland intervînt et demandât à la majorité démocrate du congrès, réuni extraordinairement en session le 7 août dernier, de porter remède à cette situation en abrogeant la loi Sherman qui obligeait le ministère des finances à acheter annuellement près de 1,700,000 kilogrammes d'argent, que l'on emmagasinait dans les caves et en représentation desquels on émettait des billets au porteur. Aucun document ne fait plus d'honneur à M. Cleveland que le message énergique et concis où il expose qu'avec le maintien du régime actuel, le gouvernement des États-Unis, privé d'or dans un délai peu éloigné et ne conservant plus que l'argent, serait incapable de tenir ses engagemens. Après une discussion qui n'a guère duré plus de quinze jours, pendant lesquels elle avait successivement repoussé tous les compromis bâtards présentés par les défenseurs de l'argent, la majorité de la chambre des représentans, sans se laisser intimider par les émeutes suscitées dans le Colorado, ni par le langage presque insurrectionnel de certains agitateurs des districts miniers, a voté, à la fin d'août, l'abrogation pure et simple de la loi Sherman.

La poussée actuelle de l'opinion est si forte que le sénat, considéré longtemps comme la forteresse des *silvermen*, sera certainement amené sous peu de jours à suivre cet exemple. Quel que soit le sort définitif de l'argent aux États-Unis, il est vraisemblable qu'il y deviendra ce qu'il est maintenant aux Indes, en Europe dans l'union latine, et en fait dans tous les États à étalon d'or : une monnaie intérieure, dont la valeur est en partie réelle et en partie fiduciaire, mais demeure soustraite à toutes les variations puisqu'elle est garantie par l'encaisse de métal jaune. Ainsi prend fin une tentative folle d'un peuple qui se raidissait contre le cours naturel des choses, et c'est une gloire pour le président actuel d'avoir su y mettre un terme.

Une pareille conduite mérite d'être offerte en exemple à un autre président, celui de la République Argentine, M. Saënz Pena, en ce

moment aux prises avec des difficultés que son irrésolution a laissées se développer. Ceux qui se flattaient qu'avec l'élection du docteur Saënz Pena le problème politique se trouverait résolu et que, sous l'administration de cet homme de bien, le pays allait entrer dans une voie de relèvement, ont été fort déçus à l'annonce des trois révolutions nouvelles qui ont éclaté, il y a six semaines, dans les provinces de Buenos-Ayres, Santa-Fé et Rosario. Après avoir pris la plupart des villes sans grande effusion de sang, les insurgés ont livré devant la Plata, aux troupes du gouverneur, un combat victorieux, où plus de quatre cents hommes ont été tués. Le sentiment de réprobation qui accueille d'ordinaire ces sortes de *pronunciamientos* ne saurait pourtant s'appliquer aux radicaux, soulevés en ce moment contre les créatures encore en place de l'ancien président Juarez Celman.

Les provinces de la République Argentine ont, comme on sait, leurs gouverneurs et leurs petits parlemens élus et indépendans de l'état national. Or la révolution de Buenos-Ayres, faite en 1891, par les honnêtes gens, sous le titre « d'union civique, » contre Juarez Celman et la coterie immorale qui exploitait le pays, n'avait renversé que le gouvernement central. La chambre des députés et les pouvoirs exécutifs provinciaux sont restés aux mains des juaristes, et le président actuel, qui ne peut pas les déloger et qui ne veut pas les soutenir, se trouve dans cette situation singulière de souhaiter au fond du cœur que des insurrections locales l'en débarrassent, et de n'oser pas pourtant approuver ouvertement ces insurrections puisqu'elles troublent l'ordre extérieur qu'il est chargé de maintenir. De là ces tergiversations, ces quatre changemens de ministères en deux mois, qui ont laissé l'Europe fort perplexe et désorientée sur ce qu'elle devait penser des événemens de l'Argentine. Ces nouveaux troubles locaux prouvent combien est peu appropriée aux nécessités du pays l'excessive autonomie provinciale d'aujourd'hui, de laquelle sont nées presque toutes les guerres civiles.

Vte G. D'AVENEL.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le résultat des élections générales a été bien accueilli à la Bourse où il a déterminé une légère avance de cours sur nos fonds publics.

La rente 3 pour 100 était à 99.20 environ à la fin d'août et s'est élevée, dans les deux premières semaines de septembre, à 99.50. Ce prix comprend, il est vrai, le montant du coupon trimestriel à détacher le 16 courant. Le public financier n'a conçu aucune émotion de la présence du prince royal d'Italie aux fêtes impériales de Metz; la rente italienne a seule souffert de cet incident. Elle n'a pu se relever de la dépréciation violente qui l'avait frappée le mois dernier. A l'approche de la liquidation de quinzaine, elle parvenait difficilement à dépasser le cours de 84 francs.

L'annonce officielle de la visite de l'escadre russe à Toulon le 13 octobre prochain a produit en France plus d'allégresse que la provocation italo-allemande n'avait causé d'amertume. Au point de vue boursier, la manifestation a été caractéristique; les fonds russes, déjà cotés à un si haut prix, ont encore monté. Le 4 pour 100 consolidé or a été porté à 100 francs et s'y maintient; le 3 pour 100, émis en 1891, a franchi la barrière de 80 devant laquelle il avait été si longtemps arrêté, et vaut maintenant 81.75. Depuis quelque temps, on savait que le ministre des finances de Russie préparait avec des maisons de banque de Paris la conversion du seul emprunt 6 pour 100 qui figurât encore sur la liste des titres représentatifs de la dette, le 6 pour 100 or de 1883. Cette opération a été décidée et la conversion a lieu du 13 septembre au 9 octobre. Il s'agit de 50 millions de roubles ou 200 millions de francs, divisés en obligations de 500 francs, rapportant 30 francs. Le gouvernement russe s'était engagé à ne pas rembourser cet emprunt avant dix années et le délai expirait le 13 décembre prochain. Il est offert aux porteurs d'obligations 6 pour 100, s'ils acceptent la conversion, un titre nouveau de 500 francs, rapportant 20 francs, pour chaque titre ancien rapportant 30 francs, plus une soulte en espèces de 39 fr. 50. Les obligations non présentées à la conversion seront simplement remboursées à l'échéance du 13 décembre prochain.

La crise américaine est en pleine décroissance, bien que le sénat de Washington fasse encore attendre sa décision à propos de l'abrogation de la loi Sherman. La circulation monétaire est devenue plus aisée; la plupart des banques et des usines qui avaient dû suspendre leur activité ont réouvert leurs guichets ou repris le travail. Plus de 30 millions de dollars en or expédiés d'Europe en quelques semaines ont dissipé les frayeurs dont les financiers des États de l'Est ont été un instant saisis, voyant se dresser le spectre de la prime sur l'or et de l'étalon d'argent.

Les envois d'or au Nouveau-Monde s'étant ralentis, la situation de la Banque d'Angleterre est rapidement redevenue très forte et c'est par un excès de prudence que ses directeurs n'ont pas abaissé, dès le jeudi 7 septembre, de 5 à 4 pour 100 le taux de l'escompte.

Mal en a pris aux marchés allemands de lâcher, il y a trois ans, les fonds russes pour les rentes et obligations d'Italie; autant ceux-là ont monté depuis ce temps, autant celles-ci ont baissé. Le bruit a couru qu'un syndicat anglo-allemand, dirigé par la maison Hambro, de Londres, préparait un important emprunt italien; la rumeur n'a trouvé aucun crédit. Elle se rapportait sans doute à quelque négociation de bons du trésor, poursuivie à Berlin par le ministre des finances d'Italie.

La place de Vienne a recouvré non l'animation, mais la sérénité. Après une courte défaillance à 93 1/4, le 4 pour 100 hongrois a repris aisément 94, puis 94 1/2.

Le change se maintient à 11 pour 100 à Rome et à 20 pour 100 à Madrid et à Barcelone. Toutefois une légère détente s'étant produite dans les taux espagnols, l'Extérieure en a aussitôt profité. Ce fonds avait reculé jusqu'à 62, sous l'influence des troubles de Saint-Sébastien et de l'agitation des partis carliste et républicain. Mais les tentatives d'émeutes contre l'application des nouvelles lois fiscales ont été réprimées, et le 4 pour 100 espagnol s'est relevé brillamment à 64 1/2.

Le Portugais, les fonds grecs, les Argentins et les Brésiliens sont restés lourds, absolument délaissés d'ailleurs. Les valeurs turques et égyptiennes ont conservé, dépassé même leurs plus hauts prix, récemment atteints.

Les titres des grands établissemens de crédit, Crédit foncier, Banque de Paris, Crédit lyonnais, Comptoir national d'escompte, se sont plutôt améliorés dans cette quinzaine; d'autres, de second ordre, ont accusé également quelque fermeté. La Banque d'escompte et le Crédit mobilier continuent leur agonie dans les cours de 80 à 90. Le Suez a été porté à 2,700 et 2,720; les Chemins français ont été soutenus, de même les Austro-Hongrois; les Espagnols ont eu un peu d'amélioration.

Une note officieuse a mis à l'ordre du jour la question de la conversion de la rente 4 1/2. La question est en réalité ouverte depuis le 16 août dernier, jour où expirait le délai de dix années pendant lequel le gouvernement français était privé (loi du 27 avril 1883) du droit d'imposer aux porteurs de ce fonds une nouvelle réduction d'intérêt. Il est probable que la conversion sera effectuée dans l'hiver de 1893-1894.

Le Secrétaire de la rédaction, gérant,

J. BERTRAND.

LA

SECONDE VIE DE MICHEL TEISSIER

TROISIÈME PARTIE (1).

VII.

Lorsque Amé de Saint-Brun revint à la rue d'Assas, il fut introduit directement chez Michel, dans le cabinet d'études sévère et froid, où l'on ne travaillait plus. A l'accueil qui lui fut fait, le jeune homme comprit tout de suite qu'il y avait quelque chose de changé dans les relations d'ailleurs assez singulières qu'il était parvenu à nouer avec les Teissier :

— J'ai tenu à vous parler, monsieur, lui dit Michel en lui montrant un fauteuil.

Puis, en s'asseyant lui-même, il ajouta, d'un ton de brusque bonhomie :

— Est-ce que vous devinez pourquoi?..

Amé, effrayé et devinant tout de suite, esquissa un geste de négation en balbutiant :

— Mon Dieu! monsieur...

Michel l'observa pendant quelques secondes, et, sans prolonger son embarras, reprit avec rondeur, allant droit au but :

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 septembre.

— Permettez-moi de m'expliquer sans périphrases, d'autant plus simplement que ce que j'ai à vous dire est plus délicat. L'autre jour, en mon absence, vous avez été reçu par ma femme et par mes filles. Je vous avais moi-même engagé à venir nous voir ici, vous êtes venu, c'est très bien. Dans le fait, j'aurais eu beaucoup de plaisir à vous recevoir aussi souvent que vous l'auriez bien voulu, sans un soupçon que j'ai conçu depuis notre dernière rencontre et dont je suis bien obligé de vous faire part.

Il s'interrompit un instant, puis, sans hésitation, mais d'une voix qui tremblait un peu, il demanda :

— Est-ce que vous aimeriez une de mes filles, monsieur?

Amé était si loin de s'attendre à une question aussi directe, que jamais il ne s'était demandé comment il y répondrait. Néanmoins, il comprit aussitôt que toute tergiversation de sa part aurait un caractère offensant, et comme le seul danger auquel il songea, — celui qui l'effrayait le plus, — était d'être éloigné d'Annie, il répondit bravement :

— Oui, monsieur.

Cette rapide franchise plut à Michel :

— Ah! ah! fit-il, je ne me trompais pas... Mais vous n'ignorez pas, monsieur, que nous sommes dans une situation de famille... un peu particulière. J'ai peine à croire que M. votre père, dont je connais les sentimens et les doctrines, approuverait votre inclination. Lui avez-vous demandé ce qu'il en pensait?

Amé répondit avec la même franchise :

— Non, monsieur, pas encore.

Comme Michel paraissait attendre, il expliqua :

— Peut-être ai-je eu tort ; mais il y a deux raisons qui m'ont empêché de lui parler : d'abord, ma jeunesse : j'ai vingt-deux ans, je n'ai pas achevé mes études. Ensuite, je vous l'avouerai sans détour, la situation à laquelle vous venez vous-même de faire allusion. J'ai craint, en effet, que mon père n'y voie un obstacle à mes projets, et je n'avais l'intention de m'ouvrir à lui que lorsque mon âge et ma position m'auraient donné une certaine indépendance. Mais je suis sûr...

Michel l'interrompit :

— Oh! ne soyez sûr de rien! s'écria-t-il avec amertume.

Et, d'un ton plus calme :

— Je ne vous reprocherai pas de vous être introduit chez moi d'une façon irrégulière, puisque ma propre imprudence vous a aidé. D'ailleurs, vous êtes jeune, vous connaissez sans doute peu de chose de la vie, vous n'avez probablement jamais eu à souffrir des préjugés du monde, vous ignorez à quel point ils sont injustes, inflexibles et cruels. Toutes ces raisons vous excusent, même si

vous avez réussi à faire partager votre sentiment : ce qui, je l'espère, n'est pas le cas...

Il s'arrêta, attendant une réponse qui ne vint pas.

Amé regardait droit devant lui, en silence, ne voulant ni mentir, ni parler de la lettre qu'il avait échangée avec Annie après leur dernière rencontre. Michel comprit ce que signifiait ce silence, et ce fut d'un ton moins assuré qu'il reprit :

— Je ne vous demande pas de confidences, monsieur. Mais, quoi qu'il en soit, à présent que vous êtes éclairé, à présent que vous savez qu'il y a entre vous et ma fille un grave obstacle, et un obstacle qui ne vient pas de moi, vous comprendrez que ma maison ne peut vous être ouverte que si vous y venez avec l'autorisation de M. votre père.

Amé se leva :

— Eh bien, monsieur, dit-il, j'aurai avec mon père l'explication que vous désirez, et je suis persuadé qu'elle se terminera mieux que vous ne paraissez le croire. Mon père a des opinions très absolues, c'est vrai ; mais il est bon, il est juste, j'ai pleine confiance en lui.

Il sortit sur ces mots, reconduit par Michel, et si troublé qu'il oublia de saluer Laurence en la croisant dans le vestibule.

Le soir même, il avait avec son père l'entretien dont sa candeur avait escompté l'issue : ce fut pour lui la révélation douloureuse de l'obstacle qui barrait son rêve, celle aussi de tout un monde ignoré, de cette triste page de la vie où les générations des hommes ont inscrit les arrêts les plus durs de leur sagesse sociale. Il ne connaissait de son père que la tendresse et la bonté : car le comte de Saint-Brun, rappelant par ce trait l'illustre Savoyard dont la famille tenait à la sienne, Joseph de Maistre, était d'autant plus affectueux, plus bienveillant, plus doux pour les siens qu'il jouait avec une plus âpre inflexibilité son rôle dans les affaires publiques. Amé l'adorait, l'approuvait en tout, s'étonnait qu'il pût avoir des ennemis. Enfant, puis jeune homme, conduit sans s'en apercevoir par une main dont la fermeté ne lui faisait aucun mal, et, d'ailleurs, d'instinct docile, il avait accepté les principes, les opinions, les sentimens qu'on lui inculquait en les répandant, pour ainsi dire, dans son atmosphère. Mais il les avait acceptés dans leur justice abstraite et pure, dégagés des caractères impérieux, brusques ou cruels que parfois l'application leur impose. Et voici que soudain il les voyait apparaître dans leur rigueur la plus dure, le menaçant lui-même de leurs conséquences inattendues. C'était, selon la menace du Décalogue, la faute du père retombant sur les enfans ; c'était la réprobation encourue par un coupable élargissant ses cercles et englobant l'innocence ; c'étaient les exigences d'une mo-

rale plus soucieuse dans son austérité du commun intérêt que de la justice, qui arrêtaient les élans de son juvénile amour.

La scène se passa dans le petit appartement que M. de Saint-Brun, lorsqu'il était à Paris, partageait avec son fils. Amé l'avait trouvé dans la pièce qui lui servait de cabinet de travail, remuant des papiers, et la plume à la main :

— Est-ce que je vous dérange, mon père? Je voudrais vous parler.

— Mon travail attendra, répondit très affectueusement M. de Saint-Brun.

Et il écouta le récit du petit roman qu'Amé lui fit d'un ton de confession, en y mettant toute sa tendresse et toute son émotion. Ses sourcils se fronçaient, son visage devenait froid et dur, ses doigts tambourinaient avec impatience sur le bras de son fauteuil. Lorsqu'Amé se tut, il prononça de ce ton cassant qui parfois irritait ses propres amis, mais que son fils ne connaissait point :

— Jamais!.. Je ne consentirai jamais à un tel mariage.

Comme Amé le regardait d'un air de craintive demande, il s'expliqua :

— Tu veux savoir pourquoi?.. Il me semble pourtant que tu connais assez l'histoire de M. Teissier pour le comprendre... J'estime qu'il y a une limite absolue, infranchissable entre les honnêtes gens et les *autres*, ceux qui ont commis certaines fautes, ceux qui ont sacrifié à certaines erreurs. La distance qui sépare ces deux classes d'êtres est aussi grande que celle qui sépare des races différentes, et il ne faut point la combler. Jamais je n'accueillerai dans ma famille la fille d'un père souillé, souillé d'un crime d'autant plus impardonnable qu'aucune loi humaine ne le punit, d'un de ces crimes tolérés, que la lâcheté universelle excuse, quand elle ne les honore pas.

Cela était si net, si péremptoire, si définitif, qu'Amé sentit aussitôt que tous ses raisonnemens et toutes ses prières se briseraient contre la décision prise. Il essaya pourtant de plaider. Il allégua la retraite où Annie avait vécu, auprès de sa mère innocente et malheureuse, sans même connaître, peut-être, le malheur qui pesait sur elle :

— Sa mère est morte! répondit M. de Saint-Brun, elle ne peut rien ignorer maintenant. Elle a passé dans un air malsain, dans un air qui gâte...

Il s'écria :

— Qu'y peut-elle?..

Son père avoua :

— Rien, sans doute...

Et, continuant :

— Elle n'a fait aucun mal : mais elle pâtit de celui qui s'est fait autour d'elle... Nous sommes solidaires de nos proches : c'est pour cela qu'il faut peser toutes ses actions. Nous ne savons jamais qui expiera nos fautes.

Amé réprima la révolte qui commençait à gronder en lui et renonça à poursuivre une discussion qu'il sentait inutile. Mais il parla de son amour, dont il sentait la force à présent qu'il le voyait menacé, dont dépendaient, osa-t-il dire, le bonheur et la noblesse de tout son avenir. De nouveau il fut repoussé durement :

— L'amour, on le domine. Il n'est qu'un instant, le rêve d'une heure de jeunesse. Il y a, au-dessus, toute la vie, avec ses luttes, ses devoirs, ses espérances, ses efforts. Combien d'autres, avant toi, ont eu leur cœur brisé, leur vie perdue pour un chagrin pareil au tien ! Ils ont souffert un mois ou une année, puis la blessure s'est guérie : ils ont aimé, ils ont vécu. L'oubli vient toujours. Et l'on est plus fort quand on s'est vaincu !

Amé frémissait à ces sèches paroles en même temps qu'il sentait son impuissance à leur répondre : comment expliquer à son père que son amour n'était point comme les autres amours, que rien ne l'arracherait de son cœur, qu'il était d'essence éternelle? Et à son désespoir se mêlait une déception cruelle : celle d'avoir trouvé la dureté là où il avait compté rencontrer la tendresse. Aussi, quand il se leva, et que M. de Saint-Brun lui tendit la main, un mouvement plus fort que sa volonté lui fit la repousser :

— Non, dit-il, vous m'avez fait trop de mal !

Sur ce mot, il rentra dans sa chambre, qu'une mince paroi seulement séparait de celle de son père, dont il se sentait maintenant si éloigné. Il se refusait à désespérer : comme toutes les âmes faibles que heurte un obstacle insurmontable ou imprévu, il s'en remit au temps ; et après une nuit de perplexités et de larmes, il écrivit à Teissier le billet suivant :

« Monsieur,

« J'ai eu hier soir avec mon père l'entretien dont nous étions convenus. Il faut que je vous l'avoue, son opposition, fondée sur les raisons que vous aviez prévues, est plus péremptoire que je ne le croyais. Je n'ai pu la vaincre en un jour, mais je suis loin de désespérer : je me confie au temps ; quand mon père verra comme j'aime, il cédera, j'en ai le ferme espoir, et je reparaîtrai chez vous lorsque tous les obstacles seront levés, du moins en ce qui me concerne. Pour le moment, je le sens bien, il ne me reste qu'à vous demander pardon de ce qu'il y a eu, en apparence, d'incorrect et de léger dans ma conduite envers Mlle Annie. Mais vrai-

ment, je ne me sens coupable d'aucune autre faute que d'un amour trop grand, que nulle difficulté ne rebutera. Et c'est dans la persuasion qu'il sera le plus fort que je vous prie, monsieur, d'agréer l'expression de mes sentimens les plus respectueux.

« AMÉ DE SAINT-BRUN. »

— Tu ne te trompais pas, dit Michel à Blanche en lui communiquant cette lettre. Il y avait entre eux un commencement d'amour. C'est dommage qu'il ne puisse aboutir, car le jeune homme est charmant : brave, loyal, candide... Maintenant, c'est fini.

L'idée d'essayer de vaincre l'opposition de M. de Saint-Brun ne l'avait pas même effleuré.

— C'est fini, crois-tu? répondit Blanche, que tant de passivité étonnait. Annie, je te l'ai déjà dit, est une petite âme profonde dont tous les sentimens sont déjà sérieux. Je tâche de me mettre à sa place, de m'imaginer ce qui va se passer en elle. Elle aime, j'en suis sûre, même si elle ne se sait pas aimée, même s'il n'y a jamais eu entre elle et lui aucune explication, aucune parole. Or, l'autre jour, il est parti en me disant qu'il reviendrait. Elle l'attendra. Que pensera-t-elle en voyant qu'il ne tient pas sa promesse?.. Non, non, ce n'est pas fini pour elle, si nous voulons ménager son cœur.

— Que veux-tu que je fasse? demanda Michel. Lui raconter la visite du jeune homme? lui montrer sa lettre?

Blanche hasarda, les yeux fixés dans le vide :

— Ne pourrait-on rien pour ramener M. de Saint-Brun?

Michel eut un geste d'impatience :

— Veux-tu que j'aille lui prouver que c'est nous qui avons eu raison contre le monde? Il ne m'écouterait pas longtemps.

Il se fit un de ces silences où finissait presque toujours leur causerie, quand ils avaient éveillé le passé, aucun d'eux n'osant encore toucher aux points qui maintenant les séparaient. Puis, Blanche conclut :

— Alors, il faut attendre. Peut-être me suis-je trompée. Peut-être le sentiment d'Annie est-il moins sérieux que je le crois. Peut-être devinera-t-elle et se résignera-t-elle simplement. Sinon, si nous la voyons inquiète, si elle souffre, si elle attend, nous ne pouvons pourtant pas la laisser dans le doute.

Et elle ajouta, en baissant la voix :

— Ah! la triste chose, et comme elle nous jugera!..

Cette attente, qu'ils acceptaient ainsi par impuissance à trouver mieux, ne devait guère se prolonger. Dès le lendemain, l'orage prévu éclata, de façon telle, que Blanche se trouva seule à le supporter.

Michel qui, depuis la rencontre de Peyraud, ne tenait plus en place et sortait constamment, n'était point rentré pour le déjeuner. Le repas avait eu cette tristesse morne et méfiante qu'il avait presque toujours : Laurence, que d'habitude la présence de son père contenait, prenait, aussitôt qu'il n'était plus là, une attitude frondeuse où il y avait à la fois du calcul et de l'enfantillage. Ce jour-là, elle s'enferma dans un silence dont ses regards et ses gestes soulignaient la menace; puis, au dessert, elle s'écria tout à coup, avec une feinte étourderie :

— A propos, Annie, as-tu remarqué que nous ne voyons plus M. de Saint-Brun?

Annie pâlit, tandis que Blanche se faisait attentive.

— Qu'en dis-tu? continua Laurence. Moi, j'en suis d'autant plus étonnée qu'il est venu l'autre jour...

Elle se tourna vers Blanche et dit, en saccadant ses paroles, comme pour prévenir un démenti :

— Je le sais, je l'ai rencontré dans le vestibule... Il sortait du cabinet de notre père, qui le reconduisait... Pourquoi ne nous l'a-t-on pas laissé voir? C'était un ami, on nous le supprime...

La pâleur d'Annie s'était accentuée ; ses lèvres frémissaient, sa main se crispait sur la nappe.

Blanche se leva, et la prit doucement par la main :

— Venez avec moi, ma chère enfant, lui dit-elle. Je crois que vous êtes souffrante. Je veux vous soigner.

Elle l'emmena dans sa chambre, tandis que Laurence, immobile, les suivait de son indéchiffrable regard, et la fit étendre sur sa chaise longue. Délivrées de la surveillance jalouse de Laurence, elles se sentaient l'une et l'autre plus à l'aise, rapprochées par une secrète sympathie d'âmes similaires, capables des mêmes tendresses et des mêmes douleurs.

— Je vais vous préparer un verre d'alcool de menthe, dit Blanche. Et si vous voulez vous reposer, vous serez plus tranquille ici que chez vous.

Annie s'étendit docilement. Blanche lui glissa un coussin sous la tête et effleura, d'une caresse très légère, du bout des doigts, son front blanc, délicatement veiné, qui brûlait.

— Pourquoi ne me disiez-vous pas que vous aviez si mal à la tête? demanda-t-elle d'un ton de doux reproche. Il y a quelque temps déjà que je vous vois souffrir et que je désire vous soulager. Je ne veux pas que vous soyez malade.

Un instant après, en lui apportant le verre d'eau qu'elle venait de préparer, elle ajouta :

— N'est-ce pas qu'à présent vous vous laisserez soigner?

Sa voix prit un accent si triste, qu'Annie, touchée, lui tendit la

main : une petite main ardente aussi de fièvre, hésitante, dont Blanche craignit d'avoir mal compris le geste timide et qu'elle laissa retomber après l'avoir à peine serrée dans la sienne.

— Je vais mieux, je vous remercie, dit Annie en essayant de sourire.

Puis, comme si cette affection qui la frôlait lui enlevait ses dernières forces, vaincue tout à coup dans sa lutte contre elle-même, elle couvrit son visage de ses deux mains et éclata en pleurs.

Blanche s'assit auprès d'elle, si abattue, si bouleversée, qu'elle ne trouva d'abord ni un mot, ni un geste de consolation. Cette douleur silencieuse et résignée dont elle était la cause éloignée, cette blessure qu'elle avait faite et ne pouvait guérir, la condamnaient plus sévèrement que les plus durs reproches. C'était la peine qui venait à son heure, en traîtresse, après tant d'années, alors que le remords lassé avait fini par s'assoupir, qui frappait l'innocente plus que la coupable, mais en éclairant soudain, devant la conscience épouvantée de celle-ci, la longue file des conséquences de la faute irréparable, tout l'espace ravagé par le mal que l'amour avait tant embelli. Ah! l'horrible punition que la plainte de cette enfant! Et la pauvre femme en pressentait une autre encore, dont l'obscure hantise la poursuivait depuis son retour à Paris : l'insouciance de Michel, son oubli, son égoïsme, tout l'être nouveau qu'elle avait entrevu dans l'éclair des projets qu'il esquissait, de ces projets encore vagues, qui révélaient pourtant son ambition réveillée, sa volonté prête à se tendre vers des objets défendus, son désir de vivre une seconde vie, où elle n'aurait plus sa place.

Les pleurs d'Annie cessèrent bientôt. Elle avait la pudeur de ses larmes, et s'abandonnait rarement ainsi; mais, cette fois, ses nerfs avaient été plus forts.

Elle essuya ses joues humides, releva un peu la tête, s'accouda, abritant d'une main ses yeux de la lumière, et dit à Blanche, faiblement :

— Excusez-moi, madame, je me sens si nerveuse, aujourd'hui!

Il y avait, dans son accent, une interrogation timide, comme si elle eût craintivement demandé la cause de son mal; en sorte que Blanche y répondit presque malgré elle, en murmurant :

— Pauvre enfant! ma pauvre enfant!..

Annie, surprise, la regarda. Elle vit un visage aussi pâle que le sien, avec deux grosses larmes qui voilaient les prunelles bleues; et, inquiète déjà dans sa délicate sensibilité, toujours prête à songer aux maux des autres, elle commença :

— Vous pleurez?.. Avez-vous de la peine aussi?.. Vous aurais-je, sans le vouloir...

— Ah! non, ma chère enfant! interrompit Blanche en se dominant de peur de l'ébranler davantage. Il vous serait impossible, je crois, de jamais blesser personne... Je vois que vous souffrez, que vous souffrez beaucoup, et je souffre avec vous...

Il y eut un silence, qu'Annie rompit en demandant, d'une voix suppliante :

— Dites-moi, je vous en prie, savez-vous quelque chose qui me concerne?..

Blanche, hésitante, répondit par une autre question :

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. de Saint-Brun?

Les traits d'Annie se contractèrent : elle avait si bien deviné de quel coup on allait la frapper!

— Environ deux ans, fit-elle d'une voix oppressée. Il était parmi les rares personnes que nous voyions à Annecy.

Blanche continua :

— Il venait souvent chez votre mère?

— Quelquefois... Personne ne venait souvent chez nous... Mais il plaisait beaucoup à ma mère, parce qu'il est doux et différent des autres jeunes gens... Nous l'avions connu par un pur hasard... Nous n'avions pas de relation avec sa famille... Du reste, il n'a que son père, et il est fils unique, je crois...

Elle s'arrêta, puis reprit, comme pour retarder l'explication qu'elle désirait pourtant :

— Il vous faut excuser les paroles de Laurence, madame : c'est une enfant, elle dit des choses auxquelles elle ne pense pas. Elle avait, comme moi, peur de perdre un ami. Nous en avons si peu!.. C'est bien naturel, n'est-ce pas?..

— Il ne s'agit pas de Laurence, répondit Blanche. Je sais qu'elle s'imagine toujours que je vous veux du mal. Elle devrait pourtant voir que ce n'est pas le cas... Si sa méfiance a pour but de me faire souffrir, elle a bien réussi, je vous assure, car je ne compte plus les larmes que je lui dois!

— Ce n'est qu'une enfant, répéta Annie, qui ne trouvait pas d'autre excuse. Dans le fond, elle n'est pas méchante, et elle a bon cœur, malgré les apparences... Il ne faudrait pas lui en vouloir...

— Oh! je ne lui en veux pas, je n'ai rien à lui pardonner!..

C'était un cri, que Blanche regretta aussitôt qu'il lui eut échappé, car il trahissait trop de choses qu'elle devait garder pour elle seule. De nouveau, Annie fixait sur elle ses grands yeux inquiets, qui attendaient. Elle reprit :

— Ne vous étonnez pas, ma chère enfant, et ne vous affligez pas trop, je vous en prie, si M. de Saint-Brun reste quelque temps sans revenir.

Annie blêmit comme si elle allait s'évanouir :

— Pourquoi, madame? balbutia-t-elle en se soulevant sur son coussin... Pourquoi voulez-vous l'éloigner?

Cette parole que la jeune fille n'avait pas calculée, qui venait de jaillir d'un fond encore vivace de soupçons et de méfiances, frappa Blanche en plein cœur :

— Oh! ce n'est pas moi! s'écria-t-elle, dites que vous ne croyez pas que c'est moi qui vous cause ce chagrin!.. Que ne ferais-je pas pour vous rendre heureuse!.. Et je dois vous dire des choses douloureuses, sans pouvoir rien pour vous, rien que vous offrir ma sympathie et mon affection!..

L'émotion lui brisait la voix. Elle se remit pourtant assez vite, et reprit :

— Votre père trouve inutile que, pour le moment, M. de Saint-Brun continue ses visites ici, parce que... parce qu'il vous aime.

Annie s'écria, avec un éclair de joie :

— Il le lui a donc dit?..

— Oui... Mais M. de Saint-Brun est très jeune... Et d'ailleurs, si la question d'un mariage entre vous venait à se poser, elle rencontrerait bien des difficultés.

— Ah! murmura Annie, vous croyez...

Elle ajouta, en balbutiant :

— Des difficultés!.. Des difficultés... Pourquoi, mon Dieu!..

Des gouttes de sueur perlaient au front de Blanche : était-ce le moment, après une secousse si forte, d'aller jusqu'au bout de l'explication nécessaire? Et pourtant, comment laisser à cette enfant des espérances qui entretiendraient, dans son cœur fervent, un sentiment impossible, et lui prépareraient des douleurs nouvelles?

— Ces difficultés, répondit-elle avec un grand effort, viendraient de son père...

Comme le clair regard d'Annie se fixait sur elle, elle détourna les yeux en continuant :

— Vous le savez, il y a des choses... dans le passé de votre père... dans notre passé!..

Il lui fut impossible de continuer.

— Oui, je sais, dit gravement Annie... Mais je n'ai jamais pensé que ces choses... pussent éloigner de moi... M. de Saint-Brun...

Sans rien ajouter, elle interrogeait pourtant; de l'accent, du regard, de toute l'angoisse de son cœur, elle demandait pourquoi les actes de son père retombaient sur elle, pourquoi on le repoussait sans la connaître, pourquoi le chemin de l'amour et du bonheur se fermait devant elle.

— Le monde est ainsi, murmura Blanche.

Elles se turent, longuement, poursuivant chacune en silence la

chaîne de ses réflexions. Des minutes passèrent, très lentes, apaisantes comme l'est toujours l'aile invisible du temps. La jeune fille, repoussant son coussin, s'assit sur la chaise longue ; et comme elle semblait plus calme, Blanche lui dit, machinalement, pensant tout haut :

— Vous oublierez, ma chère enfant... A votre âge, la vie est encore si belle !..

Annie secoua la tête :

— Vous savez bien qu'on n'oublie pas, répliqua-t-elle. Pourquoi serais-je moins capable d'un grand amour que...

Elle allait dire, en suivant aussi ses pensées : « que vous. » Elle se reprit :

— ... Qu'une autre ?..

Mais Blanche la devina, se sentit comprise, et l'aima.

En achevant sa phrase interrompue, Annie s'était levée :

— Je vais rentrer dans ma chambre, dit-elle... Ma migraine va un peu mieux... grâce à vous... Je vous remercie de votre bonté...

Et de nouveau, mais, cette fois, d'un geste plus franc, plus spontané, elle tendit la main à sa belle-mère. Il n'y avait plus ni rancune, ni méfiance dans le regard dont ses yeux gris la remercièrent: et elle s'abandonna très doucement quand Blanche, cédant à une impulsion plus forte que sa réserve habituelle, l'attira contre elle et la baisa sur le front. Ce fut une caresse presque fraternelle, qui scella leur réconciliation : ensemble elles venaient de comprendre bien des choses obscures, que sans doute elles n'auraient pas su formuler, mais qui faisaient rayonner dans leurs deux cœurs la réciproque pitié pour les blessures, empoisonnées ou pures, dont ils saignaient dans la même douleur.

Dans sa chambre, Annie trouva sa sœur qui l'attendait.

— Que t'a-t-elle dit ? s'écria Laurence en la voyant entrer.

Annie se laissa tomber dans un fauteuil :

— Ah! je ne sais plus, murmura-t-elle, je suis brisée!.. Ne me fatigue pas, chérie, je t'en supplie... J'ai si mal à la tête!.. Je te dirai demain.

Laurence se rapprocha, et, avec un geste affectueux, posa sa petite main fraîche sur le front de son aînée :

— Un mot seulement, interrogea-t-elle d'un ton de tendre intérêt... Reviendra-t-il ?

— Non... Tout est fini... Nous ne nous reverrons pas... Je sentais bien que cela ne pouvait pas être!..

De nouveau, Laurence eut un mouvement de colère :

— C'est *elle*, siffla-t-elle entre ses dents serrées, c'est *elle* qui l'a renvoyé!..

— Non, ce n'est pas *elle*, répondit Annie... Tu ne *la* connais pas : *elle* est bonne... Je t'expliquerai plus tard... Pour le moment, je veux me reposer... Je n'ai plus la force de parler, je t'assure !...

Et Annie fut secouée de tels sanglots que Laurence, bouleversée, cessa aussitôt de la questionner, se mit à lui appliquer des compresses et ne la quitta que lorsqu'elle la vit apaisée, la tête tournée du côté de la muraille, les yeux clos d'épuisement.

Le soir, Annie ne descendit pas au dîner, qui fut rapide et silencieux. Michel, rentré en retard et préoccupé, s'informa distraitement d'elle :

— Elle est souffrante, répondit Blanche.

— Ah ! qu'est-ce qu'elle a donc ?

— La migraine.

— Cela passera. Il faut la soigner.

Il ajouta, pourtant, après un silence :

— On devrait appeler un médecin... Cette pauvre enfant est bien chétive...

Laurence écoutait, une flamme sombre dans les yeux, plus haineuse que jamais, jugeant son père : elle s'échappa avant la fin du repas pour aller soigner la malade. Quelques minutes après, Blanche frappait à la porte des jeunes filles. Ce fut Laurence qui ouvrit, juste assez pour passer sa tête. Elles n'échangèrent que quelques mots :

— Comment va Annie ? Puis-je faire quelque chose pour elle ?

— Non, madame. Ma sœur a très mal à la tête et ne veut voir personne.

Blanche ne crut pas pouvoir insister.

A deux ou trois reprises, dans le courant de la soirée, des coups de sonnette impérieux appelèrent les bonnes dans la chambre des deux sœurs. C'était Laurence, qui demandait un bol de bouillon pour Annie, de l'eau chaude, des perles d'éther : impatiente, grondant la femme de chambre en retenant sa voix, mais garde-malade attentive et dévouée, le pas léger, la main très douce. Aussi longtemps qu'Annie parut souffrir, elle ne la quitta pas. Puis, quand elle la vit enfin endormie, elle tira à demi les rideaux du lit, emporta la lampe dans sa propre chambre, s'assit devant sa table à écrire et parut réfléchir profondément. Sa décision prise, elle choisit son papier à large bordure noire, essaya une plume, data sa lettre, et s'arrêta pour réfléchir de nouveau. Plus lentement, comme si des difficultés inattendues l'embarrassaient, elle sortit d'un tiroir un cahier de papier écolier, dont elle fit une dizaine de brouillons, illisibles, raturés, qu'elle déchirait et recommençait sans cesse. A la fin, pourtant, elle parut contente de son œuvre, car elle reprit son

papier encadré de noir, et, les sourcils froncés, très attentive, très décidée, commença à transcrire au-dessous de la date les lignes suivantes :

« Monsieur,

« La dernière fois que vous vîntes nous voir, ce fut un hasard seul qui nous apprit votre visite. Or, je sais que cette visite ne se renouvellera pas ; et, d'autre part, il se passe ici des choses que je ne me pardonnerais pas de vous laisser ignorer. Je sais très bien que ma démarche auprès de vous est très incorrecte, et qu'une jeune fille ne doit pas écrire à un monsieur ; mais nous sommes dans une situation trop exceptionnelle pour que je me laisse arrêter par de telles considérations, d'autant plus que votre caractère m'inspire une entière confiance : car il s'agit de la santé, et peut-être de la vie de ma sœur.

« Je sais que vous l'aimez, monsieur, j'en ai la certitude ; et je suis sûre qu'elle vous aime aussi, quoiqu'elle ne m'en ait jamais fait la confidence en termes précis. Et maintenant, voici qu'on veut vous empêcher de la voir ! Elle a eu, à votre sujet, avec notre belle-mère, une explication dont elle est malade. Je la connais, je sais qu'elle est si bonne et si douce, qu'elle est prête à subir sans révolte sa destinée, dût-elle en mourir. Mais moi, j'ai plus d'énergie qu'elle, je suis prête à lutter pour elle, et si vous l'aimez autant que je le crois, et si vous voulez avoir confiance en moi, nous arriverons, j'en suis persuadée, à la rendre heureuse malgré elle. Avant tout, il faut que vous lui écriviez ; elle a besoin de savoir, par vous-même, que tout n'est pas perdu. Mais la poste n'est pas assez sûre, et il vaut mieux recourir à un autre moyen, que je vais vous indiquer.

« Mercredi, à dix heures, je vais prendre ma leçon de piano, au boulevard Saint-Michel. Je traverse donc le Luxembourg, en compagnie de la femme de chambre, en passant par l'allée où il y a les statues des reines de France. Si vous vous trouvez dans cette allée, quelques minutes avant dix heures, vous ne pouvez manquer de me rencontrer. Vous vous approcherez de moi d'un air bien naturel, et me demanderez de nos nouvelles. Je crois que la femme de chambre ne verra rien là d'extraordinaire. Vous tiendrez votre lettre toute prête et pliée, et vous me la glisserez en me donnant la main. J'aurai un manchon.

« Vous comprenez qu'il faut absolument que nous nous entendions. Annie me désapprouverait si je lui disais ce que je fais. Mais je me garderai bien de le lui dire, et plus je réfléchis, plus je vois que j'ai raison : car nous n'avons d'autre alternative que de correspondre pour nous mettre d'accord, ou de renoncer à tout. Et

malgré les obstacles, j'ai confiance en l'avenir et compte sur votre énergie pour les vaincre. »

Laurence relut sa lettre, la ponctua, et après une dernière hésisation, la signa en toutes lettres. Ensuite elle la glissa dans une enveloppe, mit l'adresse d'une large et nette écriture, et la cacha, jusqu'au lendemain, dans un tiroir dont elle prit la clef. Évidemment, elle était très contente d'elle-même et admirait sa propre sagesse. Pensive, pourtant, elle retourna auprès de sa sœur endormie.

« Elle a l'air d'un ange, » pensa Laurence en écartant les rideaux.

Le blanc visage d'Annie, en effet, dans son nimbe de cheveux blonds épandus, ressortait sur la blancheur de l'oreiller, très pâle, avec une expression douloureuse.

« Faut-il être mauvais pour la faire souffrir ! pensa encore Laurence en s'attendrissant : elle qui est si douce, si passive... — ...Et si naïve, ajouta-t-elle : car enfin elle croit à la bonté, à la sympathie, à l'affection de Mme Teissier... »

Et l'enfant conclut, non sans vanité :

« Elle ne comprendra jamais rien à la vie... »

Le lendemain, Annie, sans plus parler de sa migraine, allait et venait dans la maison, vaquant comme d'habitude aux diverses occupations qu'elle s'était créées. Laurence fut mystérieuse. Elle négligea son piano, sous prétexte que le bruit incommodait sa sœur, s'enferma toute la matinée dans sa chambre, et apparut au déjeuner dans sa robe la plus longue, ses cheveux bruns, que jusqu'alors elle portait en natte, relevés en un coquet chignon grec : une vraie métamorphose, qu'elle méditait depuis longtemps, et que les incidens de la veille avaient hâtée.

— Mais, chérie, qu'as-tu fait ? s'écria Annie étonnée.

Blanche s'abstint de manifester sa surprise. Michel, amusé, répondit :

— Je crois qu'elle a grandi, depuis hier. Tu es donc une vraie demoiselle, à présent ? Et tu en es toute fière, cela se voit. Allons, puisses-tu ne jamais regretter ta natte flottante !

Laurence se laissa plaisanter sans sourire, et, de toute la journée, ne se départit pas un instant de sa dignité, comme si elle étudiait avec soin son rôle de grande personne.

Au jour fixé, prête avant l'heure, elle répétait nerveusement ses exercices négligés la veille, bousculait Candida qui devait l'accompagner à sa leçon, embrassait sa sœur avec une effusion inaccoutumée, et partait en lui jetant un amical :

— Au revoir, chérie !

On était en janvier. Les arbres du Luxembourg, poudrés de givre, détachaient leurs squelettes sur un fond de ciel clair et froid.

Les allées étaient désertes, et les deux ou trois passans qui les traversaient n'étaient occupés qu'à souffler dans leurs doigts.

— Personne ne nous remarquera, pensa Laurence.

Le nez au vent, très fraîche, les deux mains enfouies dans un manchon d'astrakan noir, elle marchait d'un pas insouciant, que Candida trouvait trop rapide. En approchant du moment critique de sa petite intrigue, elle n'éprouvait aucune crainte, à peine une émotion légère, et elle se disait, avec son habituelle complaisance :

— Décidément, je suis très forte !

Elle venait à peine de formuler cette réflexion, qu'elle fronça les sourcils et la compléta :

— Mais pas lui, par exemple !

Amé, en effet, au lieu de se promener d'un pas rapide et d'un air affairé, se tenait blotti contre une statue, dans l'évidente attitude de quelqu'un qui attend. Aussi cette idée inquiétante : « Il va me compromettre, » effleura l'esprit de Laurence. Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle : personne ne les voyait ; Candida, transie, lui parut hors d'état de faire aucune réflexion dangereuse. Aussi, comme il se décidait à s'approcher d'elle, en soulevant gauchement son chapeau et en lui tendant trop tôt la main qui tenait la lettre, elle s'arrêta et s'écria, de l'accent le plus étonné qu'elle put prendre :

— Monsieur de Saint-Brun ! Quel heureux hasard !

Amé balbutia quelques paroles d'explications pendant qu'elle lui secouait la main. Il eut l'impression rapide de petits doigts agiles qui tâtonnèrent dans les siens, s'emparèrent en un clin d'œil de la lettre pliée dont il sentait l'embarras, et retournèrent bien vite se blottir dans leur manchon.

— Brrr... quel froid ! fit Laurence.

C'était fait... Il en tremblait. Mais la jeune fille, très calme, lui demanda :

— Il y a un siècle qu'on ne vous a vu. Êtes-vous donc si occupé ?

— Ah ! non. C'est-à-dire oui, répondit Amé, qui avait peine à reprendre ses esprits.

Et il continua, en se dominant un peu :

— J'espère que tout le monde est en bonne santé chez vous, mademoiselle ? M. et Mme Teissier se portent bien ?

— Très bien, dit-elle avec indifférence.

— Et... mademoiselle votre sœur ?

— Annie a été souffrante avant-hier. Mais elle va mieux, maintenant.

— J'espère qu'il n'y a rien de grave ?

— Oh ! non, monsieur, vous pouvez être tranquille ! Ma sœur

a besoin de beaucoup de calme et d'affection. Je sais ce qu'il lui faut, et c'est moi qui la soigne.

Ils se quittèrent après un nouveau *shake-hand*.

— A bientôt, n'est-ce pas? dit Laurence.

Amé répondit avec un regard triste :

— A bientôt, mademoiselle.

Candida piétinait sur place pour se réchauffer.

En rentrant, Laurence courut à la chambre de sa sœur, où elle la trouva seule et distraite :

— Tiens! lui dit-elle en lui tendant la lettre, voilà pour toi, lis!

Annie, surprise, tournait entre ses doigts l'enveloppe blanche, qui ne portait pas de suscription.

— Pour moi? demanda-t-elle.

— Oui, pour toi, lis donc! Mon Dieu! que tu es peu curieuse!

Annie déchira l'enveloppe, courut à la signature et pâlit :

— Oh! chérie! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela?

Elle lut. Laurence, qu'elle n'écoutait guère, lui expliquait :

— C'est une lettre... de M. de Saint-Brun. Il me l'a donnée au Luxembourg. Je lui avais écrit. Il te répond. C'est ce que je voulais!

Puis, quand elle vit que sa sœur arrivait à la dernière page :

— Je veux que tu sois heureuse, voilà tout! Tu es trop résignée : tu supporterais tout! Moi, je n'entends pas que tu souffres à cause d'*eux*. Il t'aime, tu l'aimes, vous vous marierez, en dépit de tout!

Mais Annie, effrayée, murmurait :

— Ce que tu as osé faire!

Elle continua, réfléchissant tout haut :

— Et moi? Il me demande de lui répondre.

— Il y compte bien.

— Que lui dirai-je? Sachant ce que je sais! Et puis, c'est mal. On ne doit jamais rien cacher à personne. Il faudrait mentir, dissimuler. Moi, je ne sais pas, je ne peux pas!

Laurence l'interrompit :

— Voyons! fit-elle en prenant les mains de sa sœur, raisonnons, je t'en prie! Sommes-nous dans la situation des autres jeunes filles? Non, n'est-ce pas? Nous n'avons point de famille. Notre père nous a abandonnées pendant huit ans, et ne nous a prises que parce qu'il ne pouvait faire autrement. Tu vois qu'il ne s'occupe guère plus de nous que quand nous étions à Annecy pendant qu'il courait le monde... Sa femme. Oh! je sais bien qu'elle t'a enjôlée. Mais enfin, elle n'a aucun droit sur nous; si même elle n'est pas méchante, elle ne peut avoir pour nous aucune vraie affection. Quel intérêt prendrait-elle à notre avenir? Nous ne sommes pas ses filles, et nous la gênons! C'est donc à nous d'arranger notre vie à notre convenance. Et nous n'avons pas le choix des moyens!

Annie la laissait dire et finit par murmurer :

— Je n'ai jamais pensé toutes ces choses !

— Mais je les ai pensées, moi, répliqua Laurence. Je suis plus réfléchie et plus raisonnable que tu ne le crois. Les convenances, les usages, c'est très bien, quand on est comme tout le monde. Quel mal feras-tu en répondant à M. de Saint-Brun ? Aucun. Et si tu ne lui réponds pas, tout est fini, il n'y a plus d'espoir pour vous. Tu as peur de dissimuler : à qui donc dois tu des explications, je t'en supplie ? Nous sommes seules, seules pour nous consulter, seules pour nous conduire. Écoutons notre cœur et tâchons d'être heureuses !

En ce moment, on sonnait pour le déjeuner. Annie glissa la lettre d'Amé dans son corsage :

— Descendons, dit-elle ; je verrai plus tard.

VIII.

Cette année-là, l'avant-dernière de la législature, le désarroi des partis était extrême. En six mois, trois crises ministérielles, de solution pénible, avaient épuisé les réserves de la majorité. Les oppositions, suivant leur tactique accoutumée, s'appliquaient à augmenter le désordre et à semer la méfiance. L'écho de séances orageuses et vaines, où des clameurs injurieuses bousculaient les honorabilités les plus stables, retentissait dans le pays, dont elles secouaient la résignée et douloureuse indifférence. Comme à plusieurs reprises, pendant les dix dernières années, on réclamait un homme, une pensée directrice, une main ferme ; et l'on voyait approcher les élections générales sans que rien parût devoir en changer le caractère habituel.

Ce fut dans ces circonstances que Michel Teissier rentra brusquement en scène ; et vraiment, pour que la rentrée de cet oublié fût remarquée, il fallait bien ce trouble, cette incertitude inquiète, cette attente abattue de quelque chose d'inconnu, que produisent en certains momens périodiques les soubresauts du régime parlementaire. Ce n'était pas, en effet, par quelque coup d'éclat habile et imprévu que Teissier s'imposait de nouveau à l'attention publique, mais simplement par une longue brochure, d'un caractère tout théorique, qu'il publia sous le titre de *la Crise actuelle*. Il y résumait d'abord l'histoire politique de cette période. Il analysait, avec une rare pénétration, les phases de la lutte qui se poursuit entre les traditions économiques, morales et religieuses de l'ancien monde et les aspirations du monde nouveau ; et cet exposé, sous un aspect objectif et désintéressé, qui semblait presque un

chapitre d'histoire anticipée, tendait pourtant à justifier, sans qu'il y parût, l'évolution qui s'était opérée en lui-même et l'avait porté d'un camp dans l'autre. C'était, si l'on veut, un pamphlet, sévère pour les partis, dédaigneux des hommes, mais d'où jaillissait un idéal social et politique opposé en tous points à celui que rêvait jadis l'ancien champion de la droite républicaine.

Un tel revirement est toujours d'une exécution dangereuse, car les partis politiques interdisent à leurs hommes de profiter d'aucune expérience et les condamnent à l'immutabilité; mais Michel, avec son instinct de lutteur, comprit que, s'il est possible, c'est à condition de s'accomplir d'abord dans le domaine de la pensée, non dans celui de l'action; et quelque faibles que fussent ses chances de succès, il les renforçait autant qu'il le pouvait en se présentant d'abord sur le terrain de la pure théorie. Certes, il y avait du paradoxe, peut-être même du mensonge, dans ses jugemens et dans ses déductions; mais qui dira où la sincérité s'arrête? qui marquera l'étroite limite qui sépare nos opinions désintéressées de celles que nous nous forgeons, sans nous en rendre compte, par égard pour nos intérêts ou pour nos passions? Ce sourd travail s'était accompli, dans la conscience de Michel, sans calcul et sans parti-pris, par l'effet invisible et naturel de la force négative à laquelle il avait fait un premier sacrifice; vraiment, lorsqu'il écrivait avec entraînement les meilleures pages de sa brochure, il aurait pu jurer, en parfaite bonne foi, qu'il en pensait toutes les phrases sans en rapporter une seule à son cas particulier. En sorte que, pour les autres, elles dégageaient avec autant de force la même impression que ses discours d'autrefois, que cependant elles démentaient.

« Le malheur de notre société contemporaine, disait-il dans un des fragmens les plus significatifs de l'opuscule, c'est la nature particulière de sa lâcheté et de son hypocrisie. Nous vivons, en effet, sur un compromis où il y a de l'odieux et du ridicule, sur une espèce de cote mal taillée qui, d'ailleurs, ne fait que des dupes. Dans l'ordre intellectuel, nous avons détruit les principes qui, pendant les siècles précédens, ont servi d'appui à l'édifice social: en religion, en morale, en politique, nous avons brisé les dogmes absolus. Et cependant, dans l'ordre pratique, nous nous épuisons à maintenir ces étais vermoulus, nous nous cramponnons à leur irréalité démontrée. Autour de nous, des athées proclament la nécessité de la foi et nous prêchent une nouvelle croisade, à la conquête d'un sépulcre qu'ils savent vide. On nous recommande de respecter les règles de la morale traditionnelle, en nous prouvant qu'elles ne reposent que sur une longue suite de préjugés héréditaires. On nous convie à défendre une société dont on nous

montre en même temps les vices, les tyrannies et les iniquités. Tout ce qui se fait, en un mot, tend à enfermer nos actes dans un cercle que notre esprit a dès longtemps rompu.

« Ne vaudrait-il pas mieux mille fois prendre avec sérénité notre parti de l'œuvre accomplie, mesurer d'un œil tranquille la véritable place que nous occupons dans la nature, où nulle main surnaturelle et protectrice ne nous a jetés, où nous sommes seuls, livrés à nous-mêmes, sans attaches avec l'infini, où par conséquent notre but et notre fonction sont de nous accommoder le mieux possible à notre cadre éphémère, en accordant à nos besoins, à nos aspirations, à nos désirs, toutes les satisfactions que permet le respect légitime des désirs, des aspirations et des besoins d'autrui? Vraiment, je n'imagine rien de plus misérable que cette contradiction entre nos actes et notre pensée, à laquelle notre faiblesse nous condamne, comme je ne sais rien de plus inutile que notre respect factice d'un idéal disparu. J'y vois la source première des maux dont souffre le corps social. Une saine et loyale organisation de la société ne saurait s'établir que sur une saine et loyale conception de la vie et du monde. Aussi longtemps qu'il y aura, entre l'une et l'autre, l'antinomie qu'entretiennent nos hypocrisies, nous tâtonnerons dans les ténèbres. Le mot progrès n'aura de sens que lorsque nous le poursuivrons en dehors de toute convention. »

Une des pires difficultés que rencontre l'analyste des choses contemporaines, c'est d'expliquer le succès de certains écrits. Il se produit parfois, entre la pensée d'un être isolé et celle d'une partie plus ou moins considérable du public, une rencontre soudaine, d'où jaillissent des sympathies et des colères, des éloges et des protestations. Ce fut la fortune qu'eut la *Crise actuelle*. Ces pages, qui pouvaient prêter à tant de critiques si, pénétrant dans l'âme de l'auteur, on remontait jusqu'à leur première origine, remuaient avec hardiesse une foule d'idées éparses dans l'air, fouillaient la conscience des partis, posaient, en un mot, avec une incontestable puissance, le problème des destinées de la société nouvelle. Les questions politiques qu'elles englobaient prenaient une ampleur inattendue. Il ne s'agissait plus de savoir quel serait le ministre de demain ou sur quel point d'équilibre chancellerait pour quelques mois la « concentration républicaine, » mais vers quel pôle le pays allait s'aimanter, si ce serait vers telle ou telle des tentatives concurrentes de reconstruction conservatrice, ou vers l'inconnu des réformes sociales les plus avancées. Teissier ne se contentait pas, d'ailleurs, de poser le problème : sans toutefois s'engager outre mesure, il indiquait de quel côté inclinaient ses nouvelles préférences, il esquissait, en termes vagues, un plan qu'il affirmait pratique et l'image du monde qu'il rêvait.

« Plus d'autre entrave, disait-il dans une sorte de péroraison peut-être plus oratoire que solide, plus d'autre entrave que le bien commun au développement humain, à celui de l'individu comme à celui de l'espèce. Délivrons-nous enfin des tyrannies dont nous avons trop longtemps subi le poids, qu'elles viennent du ciel ou des hommes, qu'elles s'appuient sur les lois que les préjugés et les privilèges ont tissées ou sur celles qu'a forgées la superstition ! Qu'on m'entende bien : je ne réclame aucun désordre, aucune licence, je ne suis pas avec ceux qui rêvent le bouleversement immédiat de l'ordre établi au profit de plans encore incertains, que seul le temps mûrira. Ce que je demande, c'est que nous recherchions de sang-froid, en pleine connaissance de cause, avec la volonté et le courage d'accepter les conséquences pratiques de nos opinions, quelles sont les bases et quelle doit être l'organisation d'une société dont tous les membres ont les mêmes droits, peuvent ou doivent pouvoir s'épanouir également, dont le but est de faciliter cet épanouissement de chacun dans le bon ordre, dans la paix, dans la justice, et qui considère la terre, non plus comme l'antichambre insignifiante d'un autre monde seul éternel, mais comme le jardin dont les fleurs s'ouvrent, dont les fruits mûrissent pour tous, et dont la beauté doit se prêter au bonheur de tous. »

La part faite à la rêverie ou à la déclamation ne nuisit point à l'œuvre de Teissier. Beaucoup d'êtres inquiets, comme il en est tant aujourd'hui, qui flottent entre les mirages de la veille et ceux du lendemain, en acceptèrent les promesses et les espérances ; mais beaucoup d'autres, en revanche, ne purent que s'indigner et crier à l'apostasie. Aucun parti n'aime les renégats : peut-être que ceux vers lesquels s'avançait Teissier, conduit par la logique de sa vie, l'auraient repoussé, si les colères déchaînées de son ancien parti ne le leur eussent pour ainsi dire imposé. La *Crise actuelle,* en effet, souleva dans les feuilles conservatrices les réprobations les plus violentes. Grâce à Peyraud, *l'Ordre* conserva une attitude modérée ; mais d'autres organes, qu'aucuns liens d'amitié ne rattachaient à Michel, dépassèrent toute mesure, et, selon les habitudes de la polémique courante, transportèrent le débat sur le terrain personnel. Un article, surtout, qui portait la signature, assez rare dans la presse, du comte de Saint-Brun, blessa cruellement Teissier ; et cela parce qu'il frôlait la vérité :

« — Que faut-il voir au fond de ces déclamations? se demandait le député de la Haute-Savoie, avec la clairvoyance que parfois donnent l'indignation, et la sévérité d'un homme de son caractère pour un des actes qu'il pouvait le moins comprendre. Le programme d'un chef de parti? Certainement pas. Les rêveries d'un utopiste? Pas même. Le cri de mort d'une conscience vaincue : rien de plus.

« En parcourant cette brochure, où subsiste à peine un vain reste de talent, je me rappelais un discours de M. Teissier que j'entendis jadis à Lyon, à l'époque où je partageais avec bien d'autres les illusions que sa personne réussit un moment à inspirer. En ce temps-là comme aujourd'hui, il parlait d'une harmonie à établir entre les divers compartimens de notre vie. Mais il voulait la chercher ailleurs : il célébrait alors la réconciliation prochaine de la France des croisades et de la France de la Révolution, il nous montrait les forces réconciliées du passé et du présent unies dans un effort commun pour préparer les gloires de l'avenir. C'était une erreur, sans doute, les événemens l'ont bien montré; mais c'était une noble erreur, qui ouvrait l'espace aux plus belles espérances.

« Maintenant, après une longue retraite, voici qu'il reparaît pour attaquer ses anciens dieux au profit de nouvelles idoles. Ah! qu'il eût mieux fait de garder le silence, qu'il avait choisi comme seul compatible avec sa dignité, et qui seul, en effet, pouvait lui valoir la seule indulgence qu'il pût désirer : celle de l'oubli! Il ne nous obligerait pas à lui rappeler dans quelles circonstances il a déserté le poste d'honneur auquel l'avait placé la confiance de son parti. Il ne nous obligerait pas à lui dire que ses revendications actuelles perdent toute l'autorité qu'il a lui-même compromise en de misérables aventures. Tant que les prétendues réformes sociales n'auront pour champions que des hommes qui, comme lui, n'ont pas eu la force de respecter les lois et ont failli publiquement à leurs plus simples devoirs, nous ne redoutons rien de leurs efforts : il suffira toujours aux honnêtes gens de les renvoyer à leurs fautes, et les esprits les plus faciles à l'illusion seront désabusés quand ils verront qu'on ne veut bouleverser le monde que pour justifier ses passions. »

Cet article n'échappa pas à la curiosité fureteuse de Laurence, qui, depuis quelque temps, l'attention aiguisée, l'intelligence tendue, s'efforçait de suivre les faits et gestes de son père. Michel évitait avec soin de parler devant ses filles des préoccupations qui, de jour en jour, compliquaient sa vie. Mais il ne les cachait pas à Blanche, quoiqu'il se sentît improuvé par elle. Les femmes, en effet, ne connaissent guère ce besoin d'avoir raison qui pousse certains hommes à se débattre en de véritables convulsions morales pour échapper à la sujétion des futiles discordances de la vie. Elles se résignent volontiers à des actes qui supposent une mésentente entre la pensée et la volonté. Il ne leur déplaît pas, quand elles ont cédé à quelque mouvement de leur cœur, de rester fidèles, en esprit, aux principes qu'elles ont sacrifiés. Elles s'accommodent sans trop de peine de telles inconséquences, qui les maintiennent dans leur propre estime à la hauteur voulue en les empêchant,

d'ailleurs, de choir autant que nous, qui savons si rarement relever notre pensée ou sauver notre foi quand nos actes les ont compromises. C'est ainsi qu'à l'inverse de son mari, Blanche n'avait en rien modifié son idéal de l'existence. Dix ans après les événemens qui l'avaient placée dans une situation moralement irrégulière, elle conservait intact son goût de l'honnêteté bourgeoise, souhaitait pour son mariage la bénédiction de l'Église et croyait, comme Michel le lui avait dit, que le silence et l'oubli, acceptés par lui avec tant de générosité, dans une ardeur d'expiation et de sacrifice, étaient la condition même de sa dignité. Elle ne l'avait point mésestimé lorsque sa volonté s'était effondrée avec sa conscience dans la passion victorieuse. Mais le mouvement qu'elle lui voyait accomplir, dont elle ne pouvait pénétrer la cause profonde, qu'elle attribuait à un retour d'ambition, lui semblait sa véritable chute.

Laurence surprit la fin d'une conversation qui suivit l'article de M. de Saint-Brun. Elle ramassa le journal que Michel avait froissé avec colère, le lut, comprit la blessure que cette impitoyable condamnation avait faite à son père, et comprit aussi que les obstacles contre lesquels, avec son énergie d'enfant têtue, elle poussait la douloureuse résignation d'Annie, allaient s'aggraver.

— Il faut que tu saches tout, dit-elle à sa sœur en lui portant le journal. Tu vois où nous en sommes. Il se passe des choses dont notre père ne nous parle jamais. Tout semble conjurer contre nous. Il s'agit donc de redoubler d'audace et d'énergie, si tu ne veux pas que tes espérances s'effondrent toutes!

Annie lut l'article, et, bouleversée par cette attaque dont elle sentait la violence sans en deviner tout le sens, murmura :

— Pauvre père!..

— Oh! lui, s'écria Laurence, il a bec et ongles pour se défendre, il saura bien répondre, même s'il n'a pas raison! Mais c'est à toi, c'est à *vous* que je pense...

Annie était toute prête à céder à ce nouveau coup :

— Que veux-tu que nous fassions? dit-elle. Mieux vaudrait nous résigner à notre destinée. Il y a trop d'obstacles entre nous!.. Quand je vois tout ce qui nous sépare, je comprends bien que nous ne serons jamais l'un à l'autre... Alors, vois-tu, j'ai une telle honte de recevoir ses lettres, et d'y répondre!..

Laurence, avec la teinte romanesque de son imagination et la décision de son caractère, ne comprenait pas ces hésitations, ces faiblesses :

— Tu n'as point de courage, dit-elle. Moi, si j'aimais, je serais plus brave! Et je vois bien qu'il me faudra l'être pour toi. Je le serai. Je ne veux pas que nous souffrions de la faute des autres : ce serait injuste, révoltant... Pourquoi notre avenir serait-il me-

nacé par les querelles politiques de notre père?.. N'avons-nous pas déjà assez souffert par sa faute?..

Comme sa sœur se taisait, elle ajouta :

— Quoi que tu dises, je suis sûre que c'est *elle* qui le pousse dans cette voie... *Elle* est son mauvais génie, comme le nôtre... Je ne veux pas que tu cèdes, car ce serait à *elle* que tu céderais... Oh! si *elle* avait un peu de tact, à défaut de cœur, *elle* s'interdirait de se mêler en rien de nos affaires!.. Quand on a torturé et tué la mère...

Annie interrompit :

— Hélas! *elle* n'est pas en cause, je te l'ai déjà dit... Tu ne sais pas à quel point tu te trompes, en *la* rendant ainsi responsable de tout le mal qui nous arrive... *Elle* ne nous veut que du bien... Peut-être souffre-t-elle autant que nous de ce qui se passe... Qui sait quelle sera sa part?.. As-tu remarqué qu'elle ne connaît personne?.. Elle n'a pas de parent, elle n'a pas une amie, elle n'a que notre père, à qui elle a tout sacrifié, et...

Laurence acheva :

— Et nous savons comme on peut compter sur lui!..

Annie la reprit doucement :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire... Seulement crois qu'il ne l'écoute guère, maintenant, qu'il lui échappe... Comme elle doit souffrir!..

— Tant mieux!..

— Non... Mais cela prouve qu'il ne faut jamais sacrifier le bonheur des autres au sien propre. On en est toujours puni. Mieux vaut attendre, et se résigner.

Cette douce petite Annie était bien de celles qui sont nées pour l'amour, et pour en souffrir. Au fond de sa pensée veillait le souvenir confus de ce drame qui, sans qu'elle le comprît, avait passé sur son enfance et semé des rêves dans ses yeux candides. En ce temps lointain, *avant*, elle regardait son père comme un très bon père, qu'elle savait faire sourire, et Blanche comme une grande sœur, qui savait l'amuser. Soudain, ces deux êtres chers avaient disparu, parmi les larmes de sa mère, et, jusqu'au jour où pour elle le mystère s'éclairait, un sourd instinct l'empêcha de parler d'eux. Mais elle ne put jamais les haïr : quand ses songeries les suivaient dans l'inconnu de leur éloignement, c'était avec une sorte de tendresse pitoyable, divinatrice, avec l'intuition de la force fatale qui les avait réunis par-dessus les obstacles, malgré les devoirs. A mesure qu'elle grandit, qu'elle sut, qu'elle entendit raconter des choses de la vie, qu'elle en apprit dans des livres et put en rapporter à cette page encore obscure de sa mémoire, ses réflexions s'élargirent en se précisant, aiguisèrent sa sensibilité, lui firent

une âme toute romanesque. Dès qu'elle put penser à l'amour, elle le conçut ardent, irrésistible, douloureux, le redouta comme un de ces malheurs dont on sent d'avance la terrible étreinte, et le désira pourtant, toute prête à lui dévouer sa vie, comme avait fait son père. C'est pour cela qu'elle répondait aux lettres d'Amé de Saint-Brun, troublée, honteuse, tourmentée, mais incapable de résister au sentiment vainqueur qui lui mettait la plume à la main et la faisait écrire avec un abandon dont elle rougissait et pleurait ensuite. Et c'est aussi pour cela que, peu de jours après l'article fatal, Amé lui ayant juré qu'il fallait absolument qu'ils se vissent, après de longues heures de lutte, d'effroi, de révolte, elle se trouva pourtant, à l'heure fixée, dans l'église de Notre-Dame-des-Champs, qu'il avait désignée.

Il l'attendait, aussi troublé qu'elle, dans un angle obscur de l'église vide, où seule une vieille femme priait devant deux cierges.

Elle s'arrêta devant le bénitier, hésita un instant, et n'y trempa pas ses doigts. Des idées superstitieuses s'éveillèrent en elle.

— C'est profaner l'église, pensait-elle. Cela nous portera malheur...

Comme elle n'avançait pas, Amé s'approcha d'elle.

— Merci d'être venue, murmura-t-il d'une voix très basse, qui trembla dans le silence... Merci... Il me fallait vous voir...

Elle balbutia :

— Non, j'ai eu tort, je le sens, j'ai mal fait...

Il voulut la rassurer :

— Ne regrettez pas d'être là, je vous en supplie!.. Il faut bien que nous nous concertions : nous avons tant de difficultés à vaincre, tant de luttes à soutenir!... Mais nous nous aimons, nous finirons par être les plus forts!..

Elle s'effraya davantage :

— Ah! n'espérez pas trop! dit-elle. Je sens si bien tout ce qui nous sépare!.. Que pouvons-nous contre tant d'obstacles?.. J'ai dû mentir pour venir ici, je mens pour recevoir vos lettres et pour vous répondre... C'est mal, c'est affreux, j'en meurs de honte,.. mais je ne peux pas faire autrement... Et il y a si peu d'espoir... Ah! nous ferions mieux de nous soumettre...

Amé ne la laissa pas continuer :

— Jamais! dit-il.

Elle s'était assise. Il restait debout à côté d'elle :

— Écoutez, Annie, reprit-il, je ne conçois rien, entendez-vous? rien qui puisse me faire renoncer à vous... Je ne pourrais, je ne voudrais pas vivre, si je n'étais pas rempli d'espoir comme je suis rempli d'amour!.. Ne me dites pas que vous pourriez accepter l'idée d'une séparation : moi, cela me serait impossible!.. Pourquoi

douteriez-vous de moi?.. Je suis prêt à tout... Tenez! j'aime mon père : vous ne savez pas comme il est bon! Je le respecte, je le vénère. Mais s'il s'obstine, s'il ne cède pas...

Ce fut elle, cette fois, qui l'interrompit :

— Taisez-vous!.. Ne dites pas de telles choses, ici : cela nous porterait malheur... Attendons!.. La patience, c'est notre seule arme...

Elle détourna les yeux, en murmurant, avec un accent de tendresse infinie :

— J'en aurai...

Puis, se levant :

— Adieu!..

Il voulut la retenir, et la supplier, les mains jointes, de lui accorder un instant encore :

— Je ne vous ai rien dit de ce que je voulais vous dire, nous n'avons fait aucun projet, aucun plan...

Elle ne l'écoutait plus :

— Non, non, je vous défends de me suivre, lui dit-elle, comme il continuait à lui parler.

Et elle s'enfuit.

Avant même d'être rentrée, elle regrettait de l'avoir ainsi quitté, au risque de lui déplaire ou de l'affliger; et elle regrettait d'avoir abrégé cet instant qui, à peine écoulé, se figeait dans son souvenir, avec le charme désespérant des belles heures disparues.

Laurence l'attendait dans sa chambre, toute vibrante de curiosité :

— Déjà! s'écria-t-elle en la voyant arriver, essoufflée et pâle. Eh bien?

Annie éclata en larmes. Sa sœur la prit dans ses bras, d'un geste protecteur, presque maternel; et, déjà méfiante :

— T'aurait-il fait de la peine?

— Non, répondit Annie entre ses larmes, oh! non... Comment pourrait-il me faire de la peine? Il est si bon!.. C'est plutôt moi qui lui en ai fait : je ne lui ai rien dit, je l'ai à peine écouté... Mais, vois-tu, j'ai eu tort d'aller... Après, j'ai eu tort de revenir si vite... Est-ce ma faute? Je ne sais plus ce que je fais, je ne sais pas ce que je dois faire... J'ai peur, j'ai honte, et pourtant, je suis si heureuse de penser qu'il m'aime, oui, si heureuse et si fière!..

Sa sœur l'embrassa, lui essuya les yeux, lui caressa les mains, en répétant :

— Tu vois que j'avais bien arrangé les choses!..

Annie retira ses mains.

— Je ne crois pas! fit-elle tristement... C'était un rendez-vous, comprends-tu!... Et dans une église!.. Il y avait une vieille femme

qui priait tout près de nous... Alors, j'ai pensé à Dieu, j'ai pensé que je faisais mal... Un prêtre a passé, et nous a regardés, comme s'il devinait tout... Songe un peu : si je voulais me confesser, il faudrait avouer cela... Je ne pourrais jamais, jamais...

— Ah! s'écria Laurence, il faut plus de courage que cela, quand on aime, et plus d'énergie!

Mais Annie, toujours excitée et frémissante, continua, d'une voix profonde, d'un ton de plus en plus sérieux :

— Ah! je ne sais pas!.. Et puis, vois-tu, ce n'est pas tout : je crois que je l'aime trop!.. On ne doit pas aimer ainsi!.. On ne doit s'aimer que quand on peut, quand il n'y a pas d'obstacles, quand c'est facile et permis!.. Alors, on a la conscience en paix, le cœur en paix, on sait vers quel avenir on marche, on est tranquille, on est heureux... Et l'on se marie au jour fixé, sans un remords, sans une honte, sans avoir dit un mensonge, sans avoir rien caché à personne, au milieu de la joie de tous... Mais ainsi, avec tant d'obstacles, avec ce passé qui pèse sur nous, en se cachant avec la crainte d'être découvert, et si peu, si peu d'espoir!.. Oh! Laurence, c'est un amour défendu, et je sens qu'il me fait bien du mal!..

Annie était si sombre, si grave, que Laurence, pour la première fois depuis qu'elle jouait son rôle de complice, fut prise d'une sourde terreur. Beaucoup moins sensible que sa sœur, et beaucoup plus positive, elle ne s'imaginait l'amour, d'après les romans de jeunes filles qu'on lui laissait lire, que comme une petite intrigue amusante qui, après quelques traverses, aboutit nécessairement au mariage. Et voici que soudain elle entrevoyait, comme à travers les nuages d'un horizon orageux, après des péripéties insoupçonnées, d'autres terminaisons possibles dans des douleurs dont les larmes d'Annie venaient de lui révéler le goût. Comme elle adorait sa sœur, elle frissonna d'angoisse.

— Petite folle! lui dit-elle en essayant de rire. Quelles mauvaises chimères tu te crées! Comme je reconnais bien ta manie de tout pousser au noir! Heureusement les choses sont plus simples que tu ne le crois, je t'assure, et finissent toujours par s'arranger.

Mais elle doutait de ses propres paroles, auxquelles Annie ne répondit que par un regard inquiet, qui se détourna pour aller se perdre dans des rêveries inexprimées.

Le secret de ces incidens resta entre les deux jeunes filles : Laurence avait les impressions rapides autant que vives, et n'eut pas beaucoup de peine à secouer ses inquiétantes pensées. De son côté, Annie put renfermer son angoisse sous l'apparence de son habituelle sérénité; en sorte que Blanche, qui cependant l'observait de très près, ne se douta point de la crise où elle entrait. Quant à Michel, il n'avait plus d'yeux pour les siens. De nouveau, il res-

pirait l'atmosphère des luttes anciennes : la polémique soulevée par sa brochure, par la cuisson même des blessures qu'elle lui valait, redoublait sa fièvre d'action, son désir ressuscité de jouer un rôle, réveillait l'homme actif, occupé, combatif, qui sommeillait depuis dix années. Levé tôt, il travaillait quelques heures dans son cabinet, encombré des journaux où les deux syllabes de son nom résonnaient de nouveau avec des sons de fanfare; ou bien, il y prolongeait d'interminables conversations avec des gens de toutes sortes, journalistes, députés, hommes d'affaires. Sorti sitôt qu'il restait seul ou inoccupé, il rentrait à des heures irrégulières, soucieux et muet. C'est à peine si parfois, quand il se trouvait seul avec Blanche, il laissait échapper un mot qui trahît les soucis qui le hantaient, les conflits qui se livraient en lui même, l'ambition qui croissait dans son cœur et en buvait toute la sève. Blanche osait à peine lui adresser de discrètes questions, car ses brèves réponses éclairaient, comme des lueurs d'orage, les rapides étapes qu'il parcourait dans la route même où elle tremblait de le voir avancer. Un jour qu'il s'était attardé dans son cabinet de travail et fait longtemps attendre pour le déjeuner, elle lui demandait, presque gaîment, l'ayant cru occupé de son histoire :

— Tu as bien travaillé, ce matin?

Il répondait :

— Oui, j'ai fait un article.

Comme elle le questionnait du regard, il ajoutait brusquement :

— Sur la dernière encyclique : j'explique ce qu'il faut penser des efforts du saint-siège pour gagner la démocratie.

Alors, elle insinuait, sur un ton affectueux de demi-reproche :

— Je ne savais pas que tu rentrais dans la presse...

Comme il ne relevait pas ses paroles, inquiète, elle demandait, en hésitant :

— Et... dans quel journal paraîtra-t-il, cet article?

Et il la stupéfiait en lui jetant le titre d'un organe radical.

Un autre jour, elle fit une nouvelle découverte : Michel rentrait après minuit, contre toutes ses habitudes, et la trouvait l'attendant avec un livre qu'elle ne lisait pas :

— Tu m'as attendu, fit-il. C'est gentil.

Il l'embrassa, heureux, sans doute, de trouver cette affection fidèle qui le suivait sans cesse.

— Comme tu sens le tabac! s'écria-t-elle. D'où viens-tu donc?..

— D'un meeting à la salle Favié, répondit-il... C'est vrai qu'on n'y connaît pas les havanes... Croirais-tu que j'y ai pris la parole?.. Oh! sans préméditation, je t'assure... On parlait de l'attitude de la bourgeoisie envers les réformes sociales. Je n'ai pu m'empêcher de dire quelques vérités... On m'a beaucoup applaudi, d'ailleurs...

Et ce fut comme si quelque chose d'invisible et d'hostile surgissait entre eux.

Une autre fois encore, comme il rentrait à huit heures pour dîner et trouvait sa femme et ses deux filles devant la table qu'on commençait à desservir, Blanche ne put s'empêcher de s'écrier :

— On t'a donc retenu?

Michel était nerveux. Il répondit, d'un ton brusque, en dépliant sa serviette avec un geste saccadé :

— Oui... On m'a retenu... Fourré, avec qui j'ai eu un long entretien.

— Fourré? répéta Blanche... Le radical?...

— Oui.

Annie et Laurence écoutaient, attentives.

— Je vous croyais ennemis, reprit Blanche.

— Nous l'étions, expliqua Michel. Nous ne le sommes plus. Pourquoi donc ne se réconcilierait-on pas avec ses pires ennemis? On se fâche bien avec ses meilleurs amis, quelquefois!..

Il disait cela d'un ton d'ironie agressive, qu'il corrigea en ajoutant :

—On juge si mal les hommes, quand on les combat!.. On ne peut croire ni à leur désintéressement, ni à leur honnêteté... Eh bien, celui-là vaut mille fois mieux que sa réputation, je t'assure...

Blanche ne put s'empêcher de répliquer :

— Elle est si mauvaise, que ce n'est pas beaucoup dire...

Alors, Michel esquissa un geste d'impatience presque violent et haussa la voix :

— Qui veux-tu donc que je fréquente? Ceux qui m'injurient ou ceux qui me soutiennent?

Il avait l'air irrité, il la regardait avec des yeux mauvais, comme s'il était prêt à faire éclater sur elle l'impatience, les rancunes, les colères que sans doute sa vie extérieure amassait en lui.

Elle pâlit et demanda pourtant encore :

— Fourré te soutient donc?...

— Lis les journaux, fit-il, tu verras.

Alors, un cri d'angoisse lui monta à la gorge, qu'elle ne put comprimer et qui jaillit presque malgré elle :

— Mais où vas-tu, Michel, où vas-tu donc?...

Il lui jeta un regard dur, presque ennemi :

— Je ne sais pas, fit-il, mais je marche... Oh! oui, je marche... Et j'arriverai...

Alors, elle ne l'interrogea plus.

ÉDOUARD ROD.

(La dernière partie au prochain n°.)

RICHELIEU AUX ÉTATS DE 1614

I.

Par le traité de Sainte-Menehould, Marie de Médicis s'était engagée à convoquer les États-Généraux, pour le 25 août 1614 au plus tard, dans la ville de Sens. La reine et ses ministres, sentant l'importance de la partie qui se jouait, avaient habilement préparé les élections. Les gouverneurs de province, les grands seigneurs fidèles, les évêques avaient reçu l'ordre de veiller à ce qu'on ne nommât que des députés dévoués non-seulement à la royauté, mais au gouvernement de la régente. En beaucoup de bailliages, la liste des candidats était arrivée toute dressée de la cour. Dès qu'on fut assuré que la majorité des députés était royaliste, on renonça à la précaution qu'on avait prise en indiquant Sens comme lieu de réunion de l'assemblée et on décida qu'elle se tiendrait à Paris. La date était fixée définitivement au 13 octobre.

Vers cette époque, les députés arrivèrent un à un de leur province, non sans se plaindre des fraîcheurs de l'automne et de l'incommodité de la saison. On dut attendre les retardataires. La majorité du roi fut déclarée en séance solennelle du parlement, le 2 octobre. Les députés présens à Paris assistèrent à la cérémonie. On arrêta, enfin, au 26 octobre la date de la procession des trois ordres et de la messe solennelle qui, selon la coutume, devait précéder l'ouverture des États.

Les députés étaient convoqués pour huit heures du matin au cloître du couvent des Augustins, dont les vastes constructions gothiques s'élevaient sur la rive gauche de la Seine, un peu en amont du Pont-Neuf. Le roi et la cour arrivèrent, en grande cohue, sur

les dix heures. Après de nombreuses disputes et contentions sur les rangs et préséances, M. de Rhodes, grand-maître des cérémonies, finit par placer à peu près tout son monde, et la procession commença par un défilé devant le roi. On lui avait préparé, sous le portail de l'église des Augustins, un dais où il s'était assis, la reine et les princes du sang près de lui. Chacun, en passant, faisait de grandes et profondes révérences. Le prince de Condé était debout et bien en vue; on remarqua que des gens apostés le désignaient aux députés en disant : « Saluez M. le Prince. » Mais, rien qu'à l'inspection des visages, celui-ci devait bien voir que le coup qu'il avait préparé était manqué et que ces bonnes gens de province inclinés devant leur jeune roi, majeur de la veille, n'avaient nulle envie de servir les ambitions d'un cadet insoumis.

Les présentations achevées, la procession s'ébranla, et, sortant du couvent, se développa lentement le long du quai des Augustins, puis, par la rue de la Harpe, gagna Saint-Séverin, le Petit-Châtelet, traversa la Seine sur le pont Notre-Dame et se dirigea vers le parvis. Tout le long du parcours, les soldats du régiment des gardes, avec leurs figures tannées et leur barbe taillée à la mode du roi Henri, faisaient la haie, en costume mi-parti violet et orangé, l'un ayant la toque verte, l'autre la toque noire, et tous le mousqueton sur l'épaule.

En tête de la procession, on avait mis, selon la coutume, un lot de pauvres et de mendians de Paris, béquillards et loqueteux qui attristaient la pompe du cortège ; on les fit passer vite en leur distribuant quelque menue monnaie. Venaient ensuite les ordres religieux, moines gris, roux, blancs et noirs, les « quatre mendians, » si populaires dans Paris, les paroisses et chapitres, les corporations avec insignes et bannières et nombre de bourgeois équipés de leur mieux. Des deux côtés des rues, marchaient les archers du grand-prévôt, tenant un cierge d'une main et leur hallebarde de l'autre; au milieu, le grand-prévôt lui-même, assisté de ses deux lieutenans en robe longue. En bordure encore, les cent-suisses de la garde du roi, habillés de velours, satin et taffetas blanc, rouge et bleu, avec la toque de velours à la tête et un panache; les archers de la garde avec leurs hallebardes et des torches de cire jaune allumées; les cent gentilshommes de la maison du roi, portant également des torches et leurs demi-hallebardes nommées *becs-de-corbin;* au milieu d'eux, marchant à pas comptés, d'abord les chapitres de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle mêlés, avec leurs chapes et leurs bâtons cantoriaux, les bacheliers et régens de l'Université, suivis du recteur et des docteurs des quatre facultés.

Enfin, messieurs des États. C'étaient, en première ligne, les députés du tiers, bataillon noir de près de deux cents membres,

allant quatre par quatre, par bailliages, portant, les uns, ceux qui étaient de justice, les robes longues, cornettes et bonnets carrés, les autres, ceux qui étaient de finance ou de robe courte, le manteau à mi-corps ouvert sur les côtés pour passer les bras et la toque ; tous, ils tenaient à la main un cierge de cire blanche, d'une demi-livre, que le maître des cérémonies avait fait distribuer, le matin, au nom du roi. « Les derniers étaient les premiers, » dit un témoin oculaire, car le rang le plus honorable est en arrière, le plus près possible du saint-sacrement.

Cette place était réservée aux députés de Paris, à MM. Desneux et Clapisson, échevins, Miron, alors prévôt des marchands qui marchait le dernier, seul, car il venait d'être désigné comme président du tiers-état. Ce jour-là, par égard pour la dignité à laquelle son ordre l'avait élevé, il avait quitté son habit mi-parti aux couleurs de la ville et avait revêtu le sévère costume noir des députés du tiers.

La noblesse venait ensuite en chapeau à l'espagnole et manteau de cour ; chaque membre richement vêtu et l'épée au côté ; puis les ecclésiastiques : d'abord, les simples députés séculiers et réguliers, quatre par quatre, en manteau, robe ou soutane, sans soie, tête nue, le bonnet carré à la main, laissant voir la couronne, et décorés seulement des insignes de chaque ordre de cléricature ; ensuite les évêques et archevêques, deux par deux, en habits violets, avec rochet, camail, bonnets, selon l'ordre de leur sacre ; enfin, éclatans dans leurs chapes d'écarlate et coiffés du chapeau romain, les trois cardinaux, Sourdis, La Rochefoucauld et Bonzy, précédant immédiatement le poêle de drap d'or sous lequel l'archevêque de Paris, entouré de son clergé, portait le saint-sacrement. Les quatre coins du dais étaient tenus par ce qu'il y avait de plus grand dans le royaume : le duc de Guise et le prince de Joinville, le prince de Condé et Monsieur, frère du roi.

Sous un autre dais, après le saint-sacrement, le jeune roi, morose et vêtu de blanc ; près de lui, la reine sa mère, en costume de veuve, épaisse et lourde dans ses voiles noirs, appuyée sur son premier écuyer, donnant la main à M. de Sillery, son chevalier d'honneur, la queue de sa mante portée par la marquise de Guercheville, sa dame d'honneur, ayant encore, derrière elle, le capitaine de ses gardes et l'élégant essaim des « filles de la reine. » Elle était accompagnée de « Madame, » cette délicate et fragile Élisabeth, fiancée au roi d'Espagne, lumineuse dans sa robe de toile d'argent ; de la reine Marguerite, qui acceptait, non sans un sourire ironique, la position singulière que lui faisait sa qualité de veuve d'un premier mariage, de Mme la princesse de Conti, de Mme de Guise mère,

de Mme la duchesse de Guise et de plusieurs autres princesses et grandes dames, toutes à pied et un cierge à la main. Tout autour, les princes, les maréchaux de France, les chevaliers de l'ordre et, pour parler comme le document contemporain, « tous ceux de la noblesse qui ont accoutumé d'accompagner Leurs Majestés. »

Venaient ensuite, à droite, la cour du parlement, ayant ses huissiers devant, verges inclinées, puis les notaires et greffiers en robes rouges, puis le corps même du parlement : le premier président de Harlay, les présidens coiffés du mortier, les conseillers vêtus de rouge; au milieu, M. de Liancourt, gouverneur de Paris; à gauche, la cour des comptes, puis la cour des aides, en robes rouges et chaperons noirs; le corps de la ville de Paris en robes et chaperons mi-partis rouge et bleu aux couleurs de la ville; puis le Châtelet, puis les autres offices et juridictions, en diminuant peu à peu d'importance jusqu'aux archers et sergens de la ville qui fermaient la marche et contenaient la foule du peuple.

Partout, dans les rues étroites, débordantes de monde, les maisons ventrues étaient tendues de tapisserie et, aux carrefours, aux balcons, aux fenêtres, jusque sur les toits en pignon, des milliers de regards luisaient, les cous se tendaient. Ce bon peuple de Paris, alors si ardemment catholique et royaliste, se signait, d'un geste qui avançait sur la foule, au fur et à mesure que passaient, tout près l'une de l'autre, ces deux majestés, l'une céleste, l'autre terrestre, presque confondues dans un même amour et dans une même dévotion.

La procession pénétra lentement dans Notre-Dame; le roi et la reine gagnèrent le chœur et s'arrêtèrent en face de l'autel; les députés se rangèrent par ordre de préséance, sur des bancs qui avaient été dressés le long de la nef. Les suisses de la garde se tinrent debout, devant les piliers tendus de tapisseries, et firent faire silence. Le service divin commença.

Il fut célébré par l'archevêque de Paris entouré de son clergé, l'évêque de Bayonne servant le roi en qualité de grand aumônier. Le sermon fut prononcé par le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, qui, résumant dans une seule phrase le caractère de la cérémonie, prit pour texte ces paroles de l'évangile : *Deum timete, regem honorificate.* Il parla longuement, pesamment, pédantesquement, à la manière du temps; mais il insista, avec la vigueur brutale qui était dans son caractère, sur la puissance redoutable de la royauté, et sur la force de l'idée monarchique, dont il avait fait le thème de son discours : « il fut loué de Leurs Majestés et de tous les auditeurs. »

Le lendemain, lundi 27 octobre, la séance d'ouverture des États eut

lieu dans la grande salle de l'hôtel Bourbon, en face le Louvre (1). La salle formait un rectangle de dix-huit toises de long sur huit de large, terminé par une abside de huit toises de profondeur. Sa voûte, semée de fleurs de lis d'or, était soutenue par des colonnes avec bases, chapiteaux, architraves, frises et corniches d'ordre dorique. Les murs avaient été tendus de velours semés de fleurs de lis d'or. Dans le demi-cercle que formait l'abside, un échafaudage haut de cinq marches avait été installé, sur lequel on avait disposé un trône couvert par un dais de velours violet, semé de fleurs de lis d'or. Ainsi le roi, vêtu de blanc, s'assit au milieu des lis. A sa droite, la reine sur une chaise à dossier, puis la reine Marguerite, puis la jeune Élisabeth; à sa gauche, Gaston son frère et ses sœurs plus jeunes; à ses pieds, M. de Mayenne, grand chambellan, à demi couché sur un oreiller de velours; tout autour, les plus hauts personnages de la cour; un peu à gauche, assis sur une chaise sans dossier, le chancelier de Sillery, assisté des quatre secrétaires d'État.

Tout le parterre, formant un long parallélogramme, était réservé aux députés; sur les côtés, on avait établi des gradins pour les assistans. Mais les courtisans, friands d'un pareil spectacle, vinrent en telle foule qu'ils forcèrent les portes et que, sans avoir égard à la majesté des États, ils envahirent la place même qui avait été assignée aux députés. « Tout était plein de dames et de damoiselles, de gentilshommes et autre peuple, comme si l'on se fût transporté pour le divertissement de quelque comédie, » dit Florimond Rapine, et avec son humeur critique, il ne manque pas d'observer qu'une telle indécence représentait trop bien l'état du royaume où la cour

(1) Pour l'histoire des États, je me suis servi des documens connus : la relation de Florimond Rapine imprimée notamment dans le recueil de Mayer; une autre relation imprimée, en 1789, par M. Collin; une quantité de documens et de pamphlets publiés pendant les sessions, et dont quelques-uns sont recueillis dans *le Mercure françois*. J'ai eu aussi entre les mains le « *Recueil journalier de ce qui s'est négocié et arrêté en la chambre du tiers-état de France dans l'assemblée des États, tenus à Paris, en* 1614 *et* 1615, par Pierre Clapisson, échevin de Paris, » document important qui mériterait d'être publié, de même que le procès-verbal de la noblesse, rédigé par Montcassin et conservé au fonds Godefroy, à la bibliothèque de l'Institut. On en trouve un autre manuscrit à la Bibliothèque de Poitiers. On verra ci-dessous que j'ai tiré également un grand parti d'un autre document trop négligé, quoique publié dès 1650. C'est *le Procès-verbal contenant les propositions, délibérations et résolutions prises et reçues en la chambre ecclésiastique des états-généraux,.. recueillis et dressés par M. Pierre de Behety,* secrétaire de ladite chambre. — Il faut aussi tenir grand compte du *Journal d'Arnauld d'Andilly*, publié en 1857, par M. Halphen, de la *Lettre de De Thou sur la conférence de Loudun* (t. x de l'édition française de l'*Histoire universelle*), enfin des *Lettres de Malherbe*, publiées dans le tome III de l'édition de M. Ludovic Lalanne.

encombrante écartait et entravait les forces libres de la nation : « La plupart des députés étaient mécontens, ajoute-t-il, et ils disaient que la France est incapable d'ordre. »

Peu à peu cependant chacun se plaça, et Louis XIII ouvrit la séance. Il se leva, sous le dais de velours, et les députés, venus de si loin pour saluer et reconnaître leur jeune roi, purent enfin le contempler tout à loisir.

Ce qui, de prime abord, remplissait d'émotion l'assistance et portait vers lui tous les cœurs, c'était le souvenir toujours présent du grand malheur qui, dans une si tendre enfance, l'avait porté sur le trône. Presque tous ceux qui étaient là réunis avaient connu son père, ce bon roi, ce grand roi mort si tragiquement. Les uns avaient combattu à ses côtés, d'autres l'avaient salué à son entrée dans l'une des bonnes villes du royaume; tel autre l'avait reçu au fond de quelque manoir de province, alors que, soldat de fortune, il se donnait tant de mal pour conquérir son héritage. Et voilà son fils maintenant, le pauvre enfant, chargé, si jeune, d'un poids si lourd, frêle héritier de tant de travaux et de tant de gloire.

Il ne ressemblait pas au défunt. Quoique bien fait de corps, il n'avait, de son père, ni la figure, ni le regard. Hier encore enfant admirable et sain, l'adolescence dans laquelle il entrait l'assombrissait et l'alourdissait. Les joues mates et molles, l'œil terne, la mâchoire inférieure proéminente,— « le museau » épais des Médicis,— ne rappelaient en rien la promptitude et la vivacité du sang des Bourbons. Ceux qui, dans cette foule, avaient des attaches à la cour disaient qu'il était paresseux, fantasque, inhabile aux lettres, le plus souvent sombre et mélancolique. Il aimait les arts mécaniques, la musique, les inventions, les exercices du corps, les choses de la guerre; il montait bien à cheval; il adorait la chasse, notamment la chasse à l'oiseau, et, dans le château de Saint-Germain où il avait été élevé, les oiseliers et les dresseurs de pies-grièches étaient ses premiers favoris.

Au physique comme au moral, il avait été mal élevé. Purgé et saigné outre mesure, flatté et violenté, caressé tour à tour et abandonné, entouré d'un harem de domestiques, qui ne savaient qu'inventer pour le distraire ou le corrompre, changeant à tout instant de précepteurs, il avait été gâté et, si nous en croyons Saint-Simon, volontairement perverti de bonne heure. Par un odieux calcul, les Italiens de l'entourage de Marie de Médicis auraient affaibli sa volonté, diminué son intelligence, et altéré sa santé. Des sentimens qui conviennent à un roi, on n'avait guère développé en lui que l'orgueil, mais un orgueil qui se changeait trop souvent en une froide et taciturne timidité.

Il avait pourtant de l'honnêteté, du courage, du bon sens; souvent même, il lui venait des reparties heureuses et qui faisaient penser à son père. Il était sensible et droit. On l'avait, à sa naissance, appelé *le Juste*, parce qu'il était né sous le signe de la Balance. Il eût mérité ce nom s'il eût été laissé à lui-même et si l'on n'eût emmailloté sa nature volontaire dans les langes d'une enfance prolongée et dans les lisières d'une domestication avilissante. Il était bègue, et ce défaut physique rendait sensible à ceux qui l'entendaient le manque d'équilibre d'une organisation à la fois lente et violente, et les saccades d'une énergie alternativement contrainte et désordonnée.

Louis XIII, donc, se leva et parla brièvement. Le petit discours qu'il avait appris par cœur ne contenait qu'un salut aux députés réunis devant lui, une protestation d'amour pour le peuple et un ordre de s'en remettre à ce qui allait être dit par le chancelier.

Le chancelier Brûlart de Sillery, personnage maigre et de longue barbe, perdu dans les fourrures et le velours cramoisi de son costume d'apparat, se leva, salua le roi, se rassit sur une chaise basse et prononça, à mi-voix, un long discours qui fut, pour l'assemblée, à la fois une fatigue et une déception. Ce Sillery était pourtant un habile homme; mais il ne visait pas au talent oratoire. Vieux routier de la politique, il personnifiait le gouvernement de la régence fait d'adresse, de faiblesse et de procrastination; et ce n'était pas le moindre intérêt de cette séance solennelle que de voir un roi enfant encore, quoique réputé majeur, représenté par la caducité savante et souple de ce vieillard aux paroles éteintes. La circonspection, qui avait conduit Sillery aux affaires et qui l'y avait maintenu, avait fini par lui assurer une sorte d'autorité. On pardonne beaucoup aux habiles, parce qu'ils durent. Sillery, créature de Villeroy, puis son rival, avait été ambassadeur à Rome, et sa dissimulation naturelle avait reçu, dans cette cour, un suprême vernis. C'était lui qui avait obtenu du pape la nullité du premier mariage d'Henri IV; Marie de Médicis indirectement lui devait un trône. D'ailleurs, il lui plaisait parce que, dans les conseils, il trouvait toujours de bonnes raisons pour justifier les mesures pusillanimes. Affable et très doux dans la conversation, corrupteur plus encore que corrompu, n'ayant d'autre dessein que de gagner du temps pour rester aux affaires et de rester aux affaires pour gagner du temps, il était le type de ces hommes publics qui ont ce qu'il faut de prudence et de capacité pour se maintenir au pouvoir, mais non ce qu'il faut de courage pour y accomplir de grandes choses. La peur avait été

toute sa politique, et Richelieu ne tarit pas sur « la lâcheté » de ce chancelier dont « le cœur était de cire » et qui « cherchait en toutes occurrences les accommodemens et les conseils moyens que César dit n'être pas moyens, mais nuls dans les grandes affaires. »

C'était cet homme pourtant qui allait manier à son gré les États; c'était ce faible et tremblant serviteur des rois qui allait donner le coup de la mort à l'institution libérale la plus ancienne et la plus autorisée qui eût survécu en France. Tant il était évident que la royauté l'emportait! La nation elle-même donnait des mains à sa propre défaite que cette réunion des États allait consommer.

Sillery parla plus d'une heure. Quand il eut fini, il alla prendre l'avis du roi et déclara la session officiellement ouverte. Ce fut alors le tour des présidens des trois ordres. M. de Marquemont, archevêque de Lyon, personnage illustre, plein de science et de doctrine, canoniste et diplomate, harangua succinctement au nom du clergé. Un vieillard du Midi, le baron de Pont-Saint-Pierre, « debout et le chapeau à la main, » prononça, au nom de la noblesse, un pénible et maladroit discours. Enfin le président Miron parla avec l'heureuse justesse d'un Parisien, les genoux en terre, au nom du tiers-état.

Ces discours durèrent très longtemps. Mais on prenait patience. Car la curiosité était éveillée : on disait que le prince de Condé allait, à son tour, prendre la parole et expliquer, devant les États, les raisons de sa conduite lors des derniers mouvemens. Tout le monde sentait que l'intérêt de la séance était là. Quel parti allait prendre le prince? S'il eût parlé et s'il eût exposé hautement les griefs dont il avait rempli ses manifestes, peut-être eût-il pris un réel empire sur l'assemblée. En tout cas, ce coup de politique hardi eût étonné les ministres et eût agi sur eux et sur la régente par le seul sentiment auquel ils fussent accessibles, la peur. Mais si Condé pouvait, à la rigueur, concevoir de pareils desseins, il n'était pas homme à les exécuter. Il resta muet (1). Le roi se leva aussitôt après le discours du président Miron, et la cérémonie s'acheva à la nuit tombante.

II.

Nous ne prétendons pas écrire une histoire complète des États de 1614. Richelieu les a jugés sévèrement et justement : « La proposition, dit-il, en avait été faite sous de spécieux prétextes et sans aucune intention d'en tirer avantage pour le service du roi

(1) Florimond Rapine dit que Condé sentait que la salle ne lui était pas favorable.

et du public, et la conclusion en fut sans fruit. » Cependant, puisque cette assemblée vit les premiers pas du futur ministre de Louis XIII dans la carrière politique, puisqu'elle fut agitée par les derniers mouvemens du siècle qui venait de finir, puisqu'elle consacra, de son impuissance et de son adhésion, le triomphe facile de la royauté, nous indiquerons les faits qui, après trois siècles, nous paraissent avoir pu servir à l'éducation politique du jeune évêque de Luçon. Celui-ci joua d'ailleurs, au cours des délibérations, un rôle assez important pour que l'exposé des incidens auxquels il fut mêlé permette de rappeler, dans ses grandes lignes, l'histoire d'une assemblée qui n'a guère d'autre illustration que de l'avoir compté parmi ses membres.

Les États, on s'en souvient, avaient été convoqués à la demande du prince de Condé. Derrière ce prince s'était formée une coalition où se rencontraient, sans s'interroger mutuellement sur leurs origines ou sur leur but, toutes les ambitions impatientes, toutes les vanités froissées, toutes les cupidités inassouvies. Par un habile étalage de patriotisme et d'austérité, ce parti exploitait le dégoût qu'inspirait au pays la fortune des favoris italiens, Concini et sa bande. L'esprit frondeur d'un peuple qui aime à rendre ceux qui le dirigent responsables de ses propres faiblesses accablait le gouvernement de la régente des souvenirs écrasans laissés par le règne précédent. Une nuée de pamphlétaires, bourdonnant autour des plaies découvertes, les avait envenimées.

Cette meute avait pris pour chef un homme digne de la conduire à la curée : c'était Henri de Bourbon, prince de Condé. De naissance douteuse, il se posait en héritier légitime du trône; de courage incertain, il se croyait fait pour commander les armées; de facultés médiocres, il prétendait gouverner l'État. Dans sa personne et dans sa situation, tout était faux : prince du sang, il essayait de ravaler la couronne pour la mettre à la hauteur de sa tête; fils de protestant, il était catholique et même ami des jésuites; pourtant il tendait la main aux huguenots. Au début du règne de Louis XIII, il ne songeait à rien moins qu'à reprendre le rôle de la famille de Guise, — moins Calais et Metz. A la fin du même règne, il devait être le plat serviteur non-seulement du roi, mais de ses ministres et de ses favoris. Hésitant toujours sur sa propre conduite et ne sachant s'il devait se faire craindre ou se faire aimer, il ne parvint guère qu'à se faire mépriser. D'un bout de sa carrière à l'autre, il n'eut qu'une passion, l'avarice. Il exploita la faiblesse de Marie de Médicis, escompta la libéralité de Richelieu, dépouilla l'agonie de son beau-frère Montmorency, pour constituer enfin une des fortunes les plus considérables qu'ait connues l'ancien régime. Il

fut d'ailleurs le père du grand Condé, et c'est le seul service réel qu'il ait rendu à la France.

Derrière Condé se trouvaient Vendôme, frère naturel du roi, toujours prêt à revendiquer, du fond de la Bretagne, les prétentions de sa bâtardise comblée et inassouvie; Nevers, vieux catholique, alternativement mécontent et fidèle, homme d'esprit, mais imaginatif et s'exagérant autant ses services que ses disgrâces, un imbécile titré, Conti, un ennemi personnel de Concini, Longueville, et toute une bande de gentilshommes jeunes, ardens et non inscrits sur le rôle des pensions. On comptait aussi sur l'appui plus onéreux et plus marchandé du parti protestant, que les tendances papistes du gouvernement de la régente effrayaient et qui négligeait les conseils prudens des Lesdiguières et des Duplessis-Mornay, pour suivre ceux des Bouillon, des Sully, et des Rohan. Enfin on s'appuyait sur les « politiques, » c'est-à-dire sur cette partie instruite et raisonneuse de la bourgeoisie française qui se plaît à diminuer, en temps de calme, un gouvernement près duquel elle se réfugie en temps d'orage. En 1615, ce parti, — plumes et becs affilés, — avait de quoi exercer son esprit critique. Il détestait les Italiens qui gouvernaient la reine mère; il voulait mal de mort à celle-ci de la confiance qu'elle accordait aux jésuites et notamment au père Cotton; fidèle à ses traditions, il se prononçait énergiquement contre la politique papiste et espagnole. Cependant, tout en suivant Condé, il était loin de se donner à lui. Décapité par la mort d'Henri IV, il cherchait un chef, et, n'en trouvant pas, il se butait à une sorte de bouderie aigre, où les ambitieux croyaient démêler l'approbation de leur conduite.

Avant les élections, Condé comptait beaucoup sur la réunion des États-Généraux. L'erreur des partis est de croire que l'histoire reprend les mêmes voies : ils échouent souvent pour ne pas savoir modifier la tactique qui a réussi à leurs prédécesseurs. Les yeux fixés sur les événemens qui avaient précédé la Ligue, le prince du sang espérait, comme les Guises l'avaient fait à Blois, développer dans le sens de ses intérêts le mécontentement qui couvait dans la nation. « Mon parti sera puissant et nombreux dans l'assemblée des États-Généraux, disait-il à Rohan. Les grands du royaume unis avec moi pourront contraindre la régente à changer de conduite. Il sera facile de borner son autorité et de faire des changemens considérables dans l'administration des affaires. Si la reine s'obstine à refuser ce que nous lui demandons, nous aurons un prétexte plus spécieux de prendre les armes. On ne manque jamais de mécontens en France. Il y a bon nombre de gentilshommes et de soldats prêts à se déclarer. » Il ajoutait que, si les États lui prêtaient la main, il en profiterait pour modifier le conseil du roi et

pour empêcher ou du moins pour retarder l'accomplissement des alliances par les mariages espagnols.

Rohan, avec la netteté et la sûreté de vue d'un politique et d'un véritable homme d'action, ne partageait pas ces illusions. « La reine aura, dans les états, plus de crédit que vous, disait-il à Condé ; ceux sur qui vous comptez maintenant vous abandonneront au lieu de vous soutenir. La crainte et l'espérance sont les deux grands ressorts qui font agir les membres de ces assemblées. Vous n'êtes pas en état de leur promettre de grands avantages ni de les effrayer par des menaces. La reine a des emplois et des charges à distribuer. Elle peut faire beaucoup de mal à ceux qui s'opposent à ses volontés. Qui voudra se déclarer hautement pour vous contre Sa Majesté ? Soyez persuadé, monsieur, que les États-Généraux vous seront contraires. »

Les prévisions de Rohan se réalisèrent. Le gouvernement, comme nous l'avons vu, avait usé et abusé de la pression officielle. Ces manœuvres avaient pleinement réussi. Dès les premiers jours, on s'aperçut que le parti des princes était battu. Les pamphlétaires redoublèrent leurs attaques. Ils disaient que les élections de la noblesse et du clergé avaient été « trafiquées » et que « la chambre du tiers était la seule qui fût saine dans les États. » En effet, quoique cette chambre fût composée, plus que dans aucune autre assemblée, de magistrats et de fonctionnaires, gens de naturel ordinairement docile, il y avait, parmi ses membres, assez d'esprits indépendans et de cœurs chauds pour que le gouvernement en conçût quelque inquiétude.

Toute l'habileté des ministres devait donc s'employer à amortir ou du moins à modérer les ardeurs du tiers, à séparer la cause de l'opposition bourgeoise de celle des princes, et enfin à traîner les choses en longueur, pour lasser les convictions les plus vaillantes. Ils réussirent, en s'assurant, par des promesses et des pensions, la neutralité bienveillante de la noblesse, et, par des concessions importantes en matière religieuse, le concours actif du clergé. Celui-ci était appelé à jouer, dans les délibérations, un rôle important. Toutes les circonstances ambiantes, la tournure des esprits, la politique de la cour, la valeur relative de ses membres, devaient le lui assurer.

De tout temps, les matières religieuses ont compté, en France, parmi les ressorts les plus délicats et les plus puissans de la politique. Ceux qui ne sont pas imbus de cette maxime sont indignes de toucher au gouvernement d'une nation éminemment idéaliste et qui a souvent sacrifié ses intérêts à ses aspirations ou à ses rêves. Dans les États de 1614, ce furent encore les questions de cet ordre qui passèrent au premier plan.

La France sortait à peine des guerres de religion. Les débats qu'avait soulevés la turbulence du XVIe siècle n'étaient pas clos. Les esprits restaient agités, et l'on cherchait toujours, dans la politique, une formule d'apaisement qui échappait si on s'en tenait à l'intransigeance des principes et des doctrines. Cette solution, que le XVIIe siècle allait reconnaître bientôt dans la transaction gallicane, apparaissait à peine en 1614, et justement les délibérations de l'assemblée allaient contribuer à la dégager. De là, la grande place prise, dans ces États, par tous ceux qui apportaient une autorité et une compétence spéciales à l'étude de ces graves et difficiles problèmes.

Dès le début, le clergé, sentant sa force, voulut la faire sentir à la cour. Il était mené par une sorte de comité directeur à la tête duquel se plaçaient naturellement les cardinaux de Joyeuse, Sourdis, La Rochefoucauld et Duperron. Mais Joyeuse étant malade et presque mourant, La Rochefoucauld, bonhomme, mais mou et sans autorité, les véritables chefs étaient Sourdis, président habituel de la chambre ecclésiastique, et Duperron. Celui-ci se tenait plus à l'écart et, ménageant sa réputation de savant, d'orateur et de courtisan, se réservait pour les grandes occasions.

Ce Duperron passait pour un oracle aussi bien en France qu'à Rome. Normand d'origine, né en Suisse, il réunissait en sa personne la prudence, le flegme et l'esprit pratique de ces deux froides régions. Il était, disait-on, fils d'un ministre protestant chassé de son pays par la persécution religieuse. S'étant produit de bonne heure à la cour, il avait trouvé son chemin de Damas parmi les voies du monde, s'était converti et était entré dans les ordres. Écrivain distingué, orateur fleuri, poète à ses heures, il avait été gratifié par Henri III d'une pension de douze cents écus que touchait, avant lui, le poète Desportes. Bon compagnon et que le mot pour rire n'effarouchait pas, il lisait Rabelais et nommait Montaigne le « Bréviaire des honnêtes gens. » Il avait gardé, de ses propres variations, un certain goût pour la tolérance et des amitiés dans le camp protestant. Pour lui, les luttes religieuses devaient s'en tenir à la controverse, où il excellait. Son grand jour avait été la fameuse dispute contre Duplessis-Mornay. Il avait battu le vieux soldat huguenot à la pointe d'une langue très affilée. Henri IV, satisfait de ses services, l'avait employé à Rome en même temps que le célèbre d'Ossat et, quoique le talent diplomatique de Duperron n'eût ni la force, ni la pénétration de celui de son collègue, il avait contribué à mettre la couronne sur la tête du roi.

Durant son séjour à Rome, l'éclat de la pourpre l'avait ébloui, et il était revenu en France, très dévoué aux idées ultramontaines.

Si nous en croyons ses confidences intimes, il n'aimait pas les jésuites. Pourtant il les ménageait et il passait pour un de leurs partisans. Il avait une dialectique nourrie, quelque peu métaphysique, troublante pour les esprits faibles et pour les femmes, par son obscurité même. En somme, habile controversiste, parleur abondant, esprit sage, homme charmant et médiocre, il était fait pour réussir sous le gouvernement d'une reine et, en effet, il avait pris un grand empire sur l'esprit de Marie de Médicis. Sa bonne figure de patriarche, avec la grande barbe et le bonnet bravement planté sur l'oreille, inspirait confiance et ne laissait percer que dans le sourire de l'œil vairon la souplesse des ambitions qui l'avaient conduit si loin, par des chemins si compliqués. Elles n'avaient pas dit leur dernier mot; dans ses conversations, il aimait à rappeler le souvenir des grands prélats qui s'étaient illustrés à la tête des affaires, Suger, Ximénès. Il ajoutait que les ecclésiastiques étaient les meilleurs et les plus sûrs ministres des rois, « puisque, n'ayant pas d'enfans qui succèdent à leurs desseins, quand ils sont morts, tout est mort avec eux. » Il s'entourait d'un groupe de jeunes évêques qui partageaient ses espérances et secondaient ses projets. On était d'accord dans son entourage pour penser que l'heure était venue de rendre à la robe son ancienne influence dans la direction des affaires publiques.

Cette jeune école ou, si l'on veut, cette coterie se trouvait réunie autour de son chef dans l'assemblée des États. Décidée à saisir une occasion aussi favorable, elle poussait sa pointe et montait à l'assaut du pouvoir. Duperron, toujours prudent, laissait faire. Il aidait ses jeunes amis d'un geste, d'un conseil ou d'un encouragement. Les plus distingués parmi eux étaient Charles Miron, évêque d'Angers, que Duperron lui-même qualifiait « grand orateur, grand personnage et l'un des beaux esprits du siècle, » — c'était, d'ailleurs, une âme fougueuse et qui manqua le but pour l'avoir dépassé; — René Potier, évêque de Beauvais, que Duperron mettait sur le même rang, mais que son extrême myopie écartait des affaires; Gaspard Dinet, évêque de Mâcon; Fenouillet, évêque de Montpellier, orateur plein de charme et de pénétration; Bertrand d'Eschaux, évêque de Bayonne, prélat bien en cour et ami de Richelieu; Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans, autre familier de Richelieu et dont nous avons déjà signalé le savoir, la vivacité et l'esprit; enfin notre héros lui-même, Armand du Plessis, évêque de Luçon.

Ces jeunes évêques se partagèrent presque tous les rôles importans dans les délibérations de l'ordre ecclésiastique. Ils laissèrent aux prélats vénérables par leur âge et par leurs vertus les satisfactions d'apparat, mais ils se réservèrent la besogne utile et, par

conséquent, l'influence. Leur calcul, d'ailleurs, ne se trompait pas et leurs efforts ne furent pas vains. C'est de leurs rangs que devait sortir, dans un avenir qui n'était pas éloigné, l'homme appelé à restaurer, pour un demi-siècle, cette ancienne tradition française qui assurait aux princes de l'Église une part prépondérante dans l'administration de l'État.

Pour se rendre compte de l'action personnelle de chacun des membres des États, il ne faut pas oublier qu'il n'y avait pas d'autre assemblée plénière que la séance d'ouverture et la séance de clôture. Dans l'intervalle, les trois ordres délibéraient séparément. Ils travaillaient à compiler les cahiers des provinces en trois cahiers généraux qui devaient être présentés séparément au roi. Cependant, il surgissait parfois des questions d'ordre général ou d'actualité instante, sur lesquelles les trois états avaient intérêt à s'entendre. Dans ce cas, l'une des chambres envoyait, auprès des autres, une délégation composée généralement de certains membres particulièrement distingués ou compétens, et qui, après avoir exposé le point de vue de ses mandans, s'efforçait d'amener à ses vues la chambre qui l'écoutait. Ces délégations avaient une réelle importance, et c'est leur jeu qui dessine, sur le fond obscur des délibérations intérieures, la figure mieux éclairée de quelques-uns des membres de l'assemblée.

Dès les premières séances, la chambre ecclésiastique et particulièrement le groupe Duperron manifestèrent le désir de prendre en main la direction des débats. On mit d'abord sur le tapis la question de la méthode de travail et, immédiatement, nous voyons entrer en scène l'évêque de Luçon. Malgré sa jeunesse, il sort du rang aussitôt, et c'est probablement sur les indications de Duperron qu'il fut placé à la tête d'une des premières délégations envoyées vers la chambre du tiers. Il était chargé, au nom de son ordre, de présenter les propositions suivantes : Que les députés prêtassent le serment solennel de travailler saintement pour la gloire de Dieu, le service du roi et le soulagement du peuple, aux cahiers et de ne révéler de façon quelconque ce qui serait advisé aux chambres; de venir, deux fois le jour, aux Augustins, le matin, de huit à onze heures et, la relevée, de deux à quatre, sauf le jeudi et le samedi après dîner qu'on consacrerait à d'autres affaires.

Cette démarche, naturellement bien accueillie, fut suivie d'une seconde autrement importante et dont furent chargés, auprès de la noblesse et auprès du tiers, deux autres évêques non moins chers à Duperron, Miron, évêque d'Angers, et Potier, évêque de Beauvais. Le clergé, après en avoir longtemps délibéré lui-même et non sans « contentions et difficultés, » demandait que certaines questions d'intérêt général pussent être distraites des cahiers, débattues à

part, et que, les articles relatifs à ces questions une fois rédigés en commun, ils fussent remis immédiatement au roi, avec prière de faire connaître sa réponse avant la séparation des États. Cette proposition était évidemment le résultat de longues méditations. Ceux qui la faisaient voulaient emporter de l'assemblée des décisions graves, puisque ce système avait pour effet de donner une sanction au vote des États. Le coup était si hardi et si imprévu que le tiers en conçut de l'alarme. Quand l'évêque de Beauvais eut exposé l'objet de sa mission, « il s'éleva un grand bruit, dit Florimond Rapine,.. les uns disaient que, sous cette apparence, il y avait quelque chose de caché et peut-être de l'injustice... On soupçonnait une machination préparée par les habiles du conseil. »

Le conseil cependant était tout aussi inquiet que le tiers lui-même. On comptait se servir du clergé et non pas le servir. Cette initiative vigoureuse mettait l'ordre ecclésiastique hors de tutelle et lui donnait barre sur la cour. Celle-ci eût été obligée d'en passer par les volontés de cet ordre trop ardent qui, comme il le dit lui-même assez fièrement, était disposé, dans cette circonstance, « à s'acquitter de son devoir et à servir d'exemple aux autres. »

La cour se fâcha. La régente fit venir Sourdis et lui lava la tête. Joyeuse, de son lit de douleur, interposa sa haute autorité. Il entretint longuement Villeroy, et la délibération de ces deux sages vieillards aboutit à une transaction qui refroidit les têtes échauffées. Duperron n'osa pas soutenir ses amis. Il conseilla lui-même la retraite. Il ne resta de cet incident qu'une sorte de méfiance mutuelle. Les ministres comprirent qu'ils devaient craindre même leurs plus chauds partisans et que cette « chambre introuvable » menaçait de dépasser les vœux du pouvoir qui en avait préparé l'élection.

Richelieu ne s'était pas mis en avant dans cet incident qui menaçait de brouiller l'ordre ecclésiastique avec la cour. Il agit là, comme il l'avait déjà fait à Poitiers, avec son ami La Rocheposay, laissant les ardens s'aventurer et battre l'estrade, tandis qu'il se réservait pour l'heure de la retraite et des transactions ou agréables ou fructueuses.

C'est dans cet esprit que nous le voyons intervenir, quelque temps après, dans une circonstance non moins importante. L'ordre de la noblesse avait pris l'initiative de la lutte entre les classes privilégiées en proposant la suspension du droit annuel. C'était enlever à la bourgeoisie de robe les avantages qui résultaient pour elle de la vénalité des charges. Le tiers-état répondit en réclamant la suppression des pensions.

Pour soutenir cette proposition devant le roi, le tiers fit choix d'un des hommes les plus distingués qu'il comptât dans ses rangs,

le président du bailliage d'Auvergne, Savaron. C'était un très savant homme, un esprit hardi, une tête fumante. Rude, avec des flammes intérieures comme les montagnes de son pays, il eût pu s'élever très haut en des temps moins plats. Mais la médiocrité environnante l'étouffait et son talent n'atteignait que très rarement à la hauteur de son courage. Cependant, cette fois, il s'agissait de répondre à la noblesse. Toutes les ambitions et toutes les colères de son ordre grondaient en lui. Il fut passionné et éloquent. Il commença par une jolie et délicate métaphore dans le goût du temps : « Sire, dit-il, le lis est une belle plante droite et d'une naïve blancheur ; vos actions doivent être royales, justes, pleines de piété et de miséricorde. » Puis, par une adroite allusion à un trait de l'enfance du jeune roi : « La justice vous est naturelle, Sire : qui avait appris à Votre Majesté, à l'âge de quatre ans, de trouver mauvais qu'un jeune seigneur en votre présence foulât aux pieds par plaisir les insectes et petits vermisseaux, sinon une justice naturelle qui vous suggérait de la pitié et compassion de voir aussi cruellement traiter de faibles créatures? » Et alors, entrant hardiment dans le cœur du sujet : « Sire, ce ne sont pas des insectes et vermisseaux qui réclament votre justice et miséricorde ; c'est votre pauvre peuple ; ce sont des créatures raisonnables ; ce sont des enfans desquels vous êtes le père, le tuteur et le protecteur ; prêtez-leur votre main favorable pour les relever de l'oppression sous le faix de laquelle ils ploient continuellement. Que diriez-vous, sire, si vous aviez vu, dans vos pays de Guyenne et d'Auvergne, les hommes paître de l'herbe à la manière des bêtes? Cette nouveauté et misère inouïe en votre état ne produirait-elle pas en votre âme royale un désir digne de Votre Majesté, pour subvenir à une calamité si grande? et cependant cela est tellement véritable, que je confisque à Votre Majesté mon bien et mes offices si je suis convaincu de mensonges. »

Et il exposa ainsi, avec des paroles graves et fortes, les misères du peuple. Puis il arriva à l'examen des remèdes et aborda la proposition de la noblesse : « On vous demande, sire, que vous abolissiez la paulette, c'est-à-dire que vous retranchiez de vos coffres seize cent mille livres que vos officiers vous paient tous les ans ; mais l'on ne vous parle point de supprimer l'excès des pensions qui sont tellement effrénées qu'il y a de grands et puissans royaumes qui n'ont pas tant de revenu que celui que vous donnez à vos sujets pour acheter leur fidélité. N'est-ce pas ignorer et mépriser la loi de nature, de Dieu et du royaume, de servir son roi à prix d'argent et qu'il soit dit que Votre Majesté ne soit point servie, sinon par des pensionnaires... Quelle pitié qu'il faille que Votre Majesté fournisse, par chacun an, cinq millions six cent soixante mille livres, à quoi se monte l'état des pensions qui sortent

de vos coffres! Si cette somme était employée au soulagement de vos peuples, n'aurait-il pas de quoi bénir vos royales vertus? »

Cette harangue mécontenta vivement la noblesse. Elle n'avait pas un orateur qui fût de taille à répondre. Elle prit le parti de se plaindre, de se considérer comme insultée et de demander réparations. Il y en eut qui dirent qu'il fallait abandonner Savaron aux pages et aux laquais. Dès le début des États, on pouvait craindre les excès et les violences qui marquèrent leur fin. C'est alors que le clergé, suivant sa tactique habituelle, s'entremit. On recourut de nouveau à l'évêque de Luçon, et il fut mis à la tête de la délégation qui alla haranguer le tiers pour l'amener à accorder à la noblesse les réparations qu'elle réclamait.

Il vint donc, accompagné de plusieurs autres ecclésiastiques, dans la chambre du tiers. Il parla courtement, nettement selon sa manière ordinaire et posa très habilement les bases de l'accord en demandant tout simplement au tiers de faire entendre à la noblesse, ou par la bouche même de Savaron ou par autre, que ce qui avait été dit était à bonne intention et non pour offenser personne.

Savaron répondit, et ce dut être un curieux spectacle que de voir le dernier et robuste défenseur des libertés populaires en face de l'élégant et froid prélat qui devait leur donner le coup de grâce. Savaron parla bravement. Il dit qu'il n'avait point offensé la noblesse et qu'il ne se croyait tenu à aucune réparation. Il ajouta qu'il avait porté cinq ans les armes, de façon qu'il avait le moyen de répondre à tout le monde en l'une et l'autre profession. Il voulut bien ajouter cependant que, pour contenter le clergé, il était tout disposé à expliquer ses paroles, et il rappela qu'il ne s'était jamais exprimé que dans des termes généraux et sans viser un corps ni un individu.

Richelieu s'empara de ces déclarations. Il revint dans la chambre ecclésiastique, disant que « le particulier duquel messieurs de la noblesse se plaignaient s'était fort étendu et expliqué et que, tous ayant témoigné et protesté n'avoir eu mauvaise intention pour offenser messieurs de la noblesse, le différend devait être accommodé. » La querelle fut arrangée, en effet. Mais, de part et d'autre, les esprits étaient aigris, les cœurs blessés, et si les plaies, en apparence, étaient fermées, le virus restait au fond.

III.

Cependant nous arrivons au point culminant des délibérations de cette assemblée, au débat de principes où se heurtèrent les opinions des deux seuls partis d'action représentés dans les États, le parti papiste et espagnol, le parti politique et gallican. La vic-

toire resta indécise; mais la lutte fut si vive et les opinions, soutenues des deux parts, si tranchées que le pays s'éclaira soudain sur ses propres sentimens : ce conflit d'idées eut pour effet d'orienter, pour près de deux siècles, la politique de la France monarchique.

Il s'engagea à propos de la rédaction de l'article 1er du cahier du tiers-état. Cet ordre et surtout les partisans de Condé avaient compris qu'ils n'avaient de chance de briser l'union redoutable du clergé et de la cour qu'en portant l'attaque sur un point où le clergé et la cour ne pouvaient s'accorder. En agissant ainsi, les meneurs de la campagne voulaient regagner une sorte de popularité et s'assurer le concours ardent de la bourgeoisie, surtout de la bourgeoisie parisienne.

Les hommes de robe en France n'ont jamais aimé Rome. Cette hostilité, née de la concurrence des prétoires, dans les ténèbres de la basoche médiévale, s'était nourrie, à travers les siècles, de toutes les rancunes accumulées par la rivalité des intérêts et des doctrines, par l'alternative des succès et des revers. Elle n'a pas peu contribué à déterminer un des principaux caractères de la politique française. La royauté très chrétienne eût eu plutôt une certaine tendance à vivre en bon accord avec la papauté. Mais les ministres des rois, fils et petit-fils de bourgeois, ne négligeaient aucune occasion d'aigrir le levain de discorde qui existe toujours entre deux pouvoirs rivaux. D'ailleurs, s'ils s'oubliaient, l'opinion ne s'oubliait pas : se donner à Rome eût été, pour la royauté, le plus sûr moyen de s'aliéner la France.

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, Rome ayant pris ostensiblement le parti de l'Espagne, la thèse gallicane s'était fortifiée de l'adhésion du sentiment national. Le débat de doctrines s'était précisé dans les termes suivans : le pape a-t-il une autorité quelconque sur la couronne de France? Si le roi de France se trompe, le pape peut-il le redresser? Si le roi de France devient hérétique, le pape peut-il le détrôner? Si le trône devient vacant, le pape peut-il, dans une certaine mesure, en disposer? A ces questions, la démagogie de la Ligue avait répondu par l'affirmative. Elle avait même soutenu, écrit, prêché, enseigné que, si le roi commettait des fautes graves, s'il devenait un péril pour la religion, alors, sur un mot de condamnation ou d'excommunication prononcé par le pape, il perdait non-seulement son autorité, mais son inviolabilité; le premier venu, se sentant inspiré de Dieu, pouvait le tuer comme un chien. Et cette opinion n'était pas restée enfermée dans les arcanes des discussions théologiques. Jacques Clément avait tué Henri III; Jean Châtel avait failli tuer Henri IV; et Ravaillac enfin ne l'avait pas manqué.

Ainsi la thèse qui reconnaissait au pape un pouvoir direct ou tout au moins indirect sur les rois, enseignée ouvertement par les jésuites, devenait un véritable danger pour l'ordre public. Des esprits violens, mal équilibrés, mal conseillés, ou trop bien conseillés, pouvaient s'en faire une fausse conscience qui les poussait aux plus noirs attentats. Ce n'était plus seulement la rancune des anciennes querelles, le sentiment de l'indépendance nationale, le souci de la sécurité publique, c'était la réprobation unanime de toutes les âmes honnêtes qui exigeaient la condamnation publique d'une doctrine si imprudemment soutenue et si redoutable. La mort d'Henri IV était présente à tous les esprits. La grandeur de l'attentat, le doute qui avait plané et qui planait encore sur les complices de Ravaillac, l'étendue et la diversité des soupçons, les points obscurs du procès, les légendes qui s'étaient répandues, l'impunité de ceux que l'on considérait comme les vrais coupables, tous ces sentimens s'exaspéraient à la fois en présence de cette cour où le père Cotton, d'Épernon, Concini, triomphaient et qui étalait l'impudeur des alliances espagnoles quatre ans après la mort du grand roi qui, au moment où il avait été frappé, partait en guerre contre l'Espagne.

Les habiles de l'opposition comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer de cet état d'esprit. Un conseiller au parlement, Claude Le Prêtre, « homme recommandable par ses vertus et capacités, » fut chargé de rédiger une déclaration destinée à être insérée d'abord dans le cahier de la ville de Paris, pour être soumise ensuite aux délibérations du tiers. Cet article, discuté par un certain nombre de députés et même d'ecclésiastiques, fut montré à Richer qui défendait alors, avec une acrimonie ténébreuse, les principes gallicans dans l'Université de Paris. Quoique Richer fût partisan du prince de Condé, il conseilla, paraît-il, de s'abstenir. Mais on passa outre, et, dans la séance du 15 décembre, on lut, devant le tiers, le texte définitif qui devait être inséré en tête du cahier. Cet article demandait qu'il fût arrêté, *comme loi fondamentale de l'État*, « que le roi est souverain en France; qu'il ne tient sa couronne que de Dieu seul et qu'il n'y a aucune puissance sur terre, quelle qu'elle soit, spirituelle ou temporelle, qui ait aucun droit sur son royaume, ni qui puisse en priver la personne sacrée du roi, ni dispenser ou délier les sujets de la fidélité et obéissance qu'ils lui doivent pour quelque cause ou prétexte que ce soit. » Il demandait également « que l'opinion contraire, à savoir qu'il est permis de tuer ou déposer les rois, s'élever et rebeller contre eux, secouer le joug de leur obéissance, pour quelque occasion que ce soit, est impie, détestable, contre vérité et contre l'établissement de l'état de la France qui ne dépend immédiatement que de Dieu. »

A la grande majorité, le tiers-état se prononça pour l'insertion

de l'article en tête des cahiers, sans même consulter les deux ordres supérieurs. La nouvelle de cette décision produisit, dans le corps du clergé, une « émotion et un abattement » extraordinaires et mit la cour dans un embarras extrême.

Dans le clergé, les avis les plus divers se firent jour. Quoique l'opinion gallicane y eût des partisans, ils ne se sentaient pas en majorité et laissaient les ultramontains agir à leur guise. Ceux-ci étaient étranglés entre Rome, intraitable sur la doctrine, et le sentiment français si passionnément prononcé contre elle.

On essaya d'abord des voies de la conciliation. L'archevêque d'Aix, personnage sympathique, fut envoyé par le tiers pour lui demander sur le ton le plus doux, « avec des paroles de soie, » comme dit un contemporain, « que s'il se trouvait d'aventure, dans les cahiers du tiers, quelques articles qui concernassent la piété, la religion et la doctrine de la foi, ce corps voulût bien les communiquer à celui du clergé, versé en ces matières. » Il ne voulut pas en dire davantage. Mais Miron, président du tiers, feignant de ne pas comprendre un langage si réservé, lui répondit qu'il ne s'était encore présenté aucun article de cette sorte depuis qu'on délibérait.

Le clergé tenta une autre démarche par l'intermédiaire de la noblesse; elle devait être et fut également infructueuse. Il revint alors directement à la charge, et ce fut l'un de ses plus éloquens prélats, Fenouillet, évêque de Montpellier, qui vint user, sur l'obstination du tiers, le fil de ses plus étincelantes métaphores. Mais il eut beau invoquer le « métal de Sparte » et « le temple de Salomon, » le « firmament » et « l'équinoxe, » les « furies » et les « flammes, » rien n'y fit. Le tiers restait immuable, aussi heureux de l'effet de sa manœuvre que persuadé de son bon droit.

Le clergé ne savait plus à quel saint se vouer. Duperron, indisposé, s'abstenait de paraître aux séances. Tout le monde pourtant sentait qu'il était l'homme de la situation, que lui seul avait une autorité suffisante pour se faire écouter dans le tumulte soulevé par l'incident.

Au bout de quinze jours, l'ardeur des vœux qui se tournaient vers lui finit par l'émouvoir. Il se rendit dans la chambre du clergé « qui l'attendait avec passion. » Il fut « supplié » d'agir et de parler au nom de son ordre. Il s'excusa « avec une grande affection, humilité et soumission » et insista « avec une grande ferveur » pour qu'on eût égard à diverses considérations qui l'empêchaient d'intervenir. Mais Sourdis, avec sa franchise brutale, lui représenta « qu'il ne pouvait refuser cette action à la compagnie qui l'en conjurait avec tant d'importunité (1). »

(1) *Procès-verbal du clergé.*

Ainsi poussé, il se laissa faire et bientôt on s'aperçut que cette longue retraite n'avait pas été oisive. C'était, pour le cardinal, une occasion unique de retrouver un de ces grands succès oratoires sur lesquels sa réputation s'était fondée et, cette fois, il ne s'agissait plus de religion seulement, mais de haute politique et des plus grandes affaires de l'État.

Il voulut s'assurer tout d'abord l'appui de la noblesse et, dès le lendemain, 31 décembre 1614, il se rendit, accompagné d'un cortège de trente ou quarante évêques, dans la chambre de cet ordre; il y prononça, devant un auditoire enthousiaste, une longue harangue où il développait à l'aise toute sa pensée. Il distinguait entre la doctrine et le fait. En ce qui concernait le point de doctrine relatif à l'autorité des papes sur les rois, il voulut bien reconnaître (en cela moins ardent que les vrais ultramontains) qu'en France elle restait « problématique, » tandis qu'elle était admise et reçue dans tous les autres pays catholiques. Mais il se hâta d'ajouter que la décision de ce problème appartenait à l'Église, et à l'Église seule, qu'elle ne pouvait être tranchée que par un concile général, et qu'en tout cas, les laïcs n'avaient aucune autorité pour l'examiner et encore moins pour la résoudre. Abordant alors la question de fait, il s'élevait avec colère et avec douleur tout ensemble contre l'initiative prise par le tiers. Il la traitait de machination impie, faite pour diviser les Français, pour renouveler les anciennes querelles fabriquées à Saumur et en Angleterre et il jurait que, quant à lui, à ses collègues les cardinaux et les archevêques, les évêques, les deux mille prêtres et tous les bons catholiques de France, ils rejetaient absolument cet article; qu'ils sortiraient ou abandonneraient plutôt le royaume que d'y souscrire, et qu'ils étaient résolus de mourir et d'aller franchement au martyre plutôt que de signer ni jurer cet article qui mènerait sans doute le royaume au misérable état de l'Église d'Angleterre.

La chambre de la noblesse se montra ravie du discours de Duperron, flattée de la peine qu'il avait prise de lui exposer si abondamment ses raisons, et elle décida aussitôt qu'elle s'en remettait au clergé pour déterminer ce qu'il y avait à faire à l'égard de l'article du tiers.

Duperron laissa passer deux jours sur ce premier succès, et le surlendemain, 2 janvier 1615, il se fit transporter sur une chaise dans la chambre du tiers, accompagné, cette fois, non-seulement d'un grand nombre d'ecclésiastiques, mais de plus de soixante gentilshommes, députés de la noblesse, venus pour l'assister. L'annonce de son discours avait attiré un tel concours qu'on eût dit,

en voyant une si importante compagnie, que les trois ordres étaient assemblés.

Il parla trois heures durant, et avec une richesse et une variété d'argumens, avec une pompe de style et un luxe débordant de métaphores qui faisaient honneur à son imagination et à sa mémoire, plus encore qu'à son goût et à son jugement, il soutint et développa la thèse qu'il avait exposée l'avant-veille, devant la chambre de la noblesse. Il s'efforça de toucher les cœurs par le souvenir des discordes civiles qu'on cherchait à réveiller : « Jetons les yeux sur les misères des troubles passés et gardons-nous d'y retomber, » s'écria-t-il. Il sentait combien son nom, son passé, les services rendus par lui avaient de poids : il les jeta dans la balance : « J'ai toujours suivi la fortune du roi défunt aux guerres civiles; j'ai défendu avec courage et avec constance ses droits hors le royaume. Il est aisé de louer les Athéniens à Athènes où personne n'oserait contredire; mais j'ai exalté le roi à Rome en face des ambassadeurs d'Espagne, en traitant sa réconciliation avec le saint-siège. J'ai servi le roi défunt au traité avec les Vénitiens pour les réconcilier avec le pape, où j'ai soutenu et défendu de toutes mes forces l'autorité du roi. Assurément ce n'est pas nous, ecclésiastiques, qui voudrions, en façon quelconque, diminuer la dignité temporelle des rois, et je suis, moi en particulier, hors de tout soupçon. » Et il répéta et il jura que lui et ses collègues étaient disposés à subir le martyre plutôt que de prêter « ce serment d'Angleterre » qui les séparerait de l'Église et que le pape n'accepterait jamais; et il conclut en demandant que l'article fût ôté du cahier du tiers et que, pour la doctrine de l'Église sur la question de l'autorité des deux pouvoirs, on s'en remît au clergé, qui ferait en sorte que tous les Français restassent unis dans une même ardeur pour le service, le salut, et la vie du roi.

Le tiers-état avait ressenti vivement l'honneur que lui faisait Duperron en venant, dans cette circonstance solennelle, plaider lui-même la cause de son ordre. Aussi le président Miron exprima les sentimens de ses collègues, en remerciant le cardinal et en lui déclarant le grand effet produit par sa présence et par son discours. Mais il fut aussi l'interprète des pensées de la grande majorité du tiers, en déclarant que son intention était de laisser l'article dans le cahier. Pourtant, à titre de concession, il s'offrit à faire des modifications de forme. Il poussa même l'esprit de conciliation jusqu'à déclarer, avec une ironie grave, que si le clergé voulait prendre la peine de rédiger un article ayant le même objet et la même portée, le tiers serait heureux de l'examiner et de l'accepter, s'il était possible. Le clergé se jeta sur cette déclaration

comme sur une dernière chance d'arrangement. Il rédigea donc, en grande hâte, un autre article qui impliquait uniquement le renouvellement et la publication de la quinzième session du concile de Constance. Cette rédaction, présentée au tiers par un des lieutenans de Duperron, Dinet, évêque de Mâcon, fut rejetée.

L'effort oratoire du cardinal avait échoué. De part et d'autre, il fallait recourir à d'autres moyens. Le tiers avait déjà reçu un appui précieux; c'était celui du parlement. Ce corps suivait alors l'impulsion de l'avocat-général Servin, gallican, ami de Richer, ennemi personnel des jésuites. Dès le 31 décembre, il avait pris l'initiative de réunir la cour, toutes chambres assemblées; il lui avait soumis l'article et, le 2 janvier, au moment même où Duperron parlait devant le tiers, le parlement rendait un arrêt confirmatif des doctrines formulées dans le texte.

Nouvel orage. Pouvait-on admettre cette ingérence d'une cour de justice dans les délibérations des États? Il fut décidé qu'on dénoncerait au roi l'attitude du parlement et qu'on lui soumettrait toute la querelle de l'article. Il n'y avait plus dans le royaume qu'une seule autorité capable de trancher le différend, et c'était précisément celle dont le pouvoir était en cause.

Mais, avant d'agir, il fallait s'assurer encore du concours de la noblesse. Duperron ne voulait pas s'exposer lui-même. Il laissait agir ses lieutenans, et c'est ainsi que Richelieu, évêque de Luçon, fut envoyé, le 5 janvier, près de la chambre noble pour lui exposer l'état de la question et réclamer sa présence à l'audience qui devait avoir lieu au Louvre. Il réussit dans cette mission. La noblesse protesta de son zèle et, le même jour, Miron, évêque d'Angers, fut délégué pour présenter au roi les doléances et les plaintes du clergé. Il vint à la cour, accompagné d'un grand nombre d'ecclésiastiques témoignant de leur douleur par leur présence et attestant qu'il n'y avait plus d'autre recours que l'autorité du roi.

Miron parla avec véhémence : Arnauld d'Andilly dit « avec une insolence effroyable. » Il était heureux de saisir cette occasion de le prendre de haut avec la cour. Les passions étaient surexcitées. Les protestans ayant à leur tête Bouillon, les mécontens obéissant à Condé, soutenaient le tiers. D'ailleurs, le roi ne pouvait en vouloir à des gens qui, en somme, ne se donnaient tant de mal que pour défendre sa personne et l'autorité de sa couronne. Mais le clergé était là, désolé, suppliant. Duperron avait obtenu sous main des engagemens. D'Épernon, les Guise, Concini, le confesseur Cotton, le nonce Ubaldini, poussaient la reine et les ministres. Une altercation très vive eut lieu en plein conseil. Condé dit au cardinal de Sourdis, président du clergé : « Vous avez la tête bien légère,

monsieur. » Le cardinal lui répondit : « Je n'irai pas, monsieur, chercher du plomb dans la vôtre. »

Effrayés de ces violences, tiraillés en sens divers, les ministres biaisèrent encore pendant quelques semaines. Ils firent rendre un arrêt du conseil qui évoquait l'affaire de l'article à la personne du roi et qui suspendait l'arrêt du parlement. Mais quand le roi, du consentement unanime, fut reconnu l'arbitre suprême sur une question si grave, il n'osa la trancher. On recourut à un subterfuge. Pour être agréable au clergé, on décida que l'article serait « retiré du cahier par l'ordre exprès du roi. » Pour ne pas mécontenter le tiers, on promit « de lui donner bientôt réponse sur l'article. » Mais cet avis que la royauté devait émettre solennellement sur sa propre autorité fut toujours réservé. Les ministres éteignirent, dans le secret des délibérations du conseil, un conflit de doctrines qui, d'ailleurs, trouvait naturellement, et sans débat, sa solution dans les faits. Les plus ardens, parmi les membres du tiers, auraient voulu pousser plus loin et traquer les ministres jusque dans le silence où ils abritaient leurs hésitations. Les plus sages conseillèrent de s'en tenir là, et leurs avis furent écoutés. Le clergé remporta ainsi officiellement la victoire. Le tiers dut se contenter des succès qu'il obtenait auprès de l'opinion.

Ce succès fut grand. L'article, en effet, avait proclamé, par la voix du tiers-état, la doctrine du droit divin avec son corollaire, la puissance absolue des rois. Dans un esprit d'autonomie ombrageuse et de méfiance à l'égard des influences extérieures, la nation donnait au pouvoir qui la représentait une force dont il pouvait se servir contre elle-même. Ainsi que l'observe l'historien de Richer, si l'article du tiers ne fut pas inscrit parmi les lois fondamentales du royaume, il fut gravé désormais dans le cœur de tous les Français et, par le triomphe des idées gallicanes, les maximes qu'il contenait devinrent, pour le pays, pour la royauté, pour le clergé lui-même, la pierre de touche du patriotisme et de la fidélité au service du prince.

Au cours de cette discussion importante, le clergé avait montré un esprit de décision et une vigueur qui indiquaient la confiance qu'il avait en ses forces. Il se sentait maître de la cour et ses ambitions ne connaissaient plus de bornes. On le vit bien à la façon dont il traita d'autres questions brûlantes, notamment celles qui touchaient à la situation financière du royaume. Il se prononça nettement pour une sérieuse revision des dépenses et il rendit au tiers la monnaie de ses mauvaises dispositions en réclamant avec insistance la suppression de la paulette. L'ordre ecclésiastique fit aussi un puissant effort pour obtenir l'acceptation du concile de

Trente. Ici encore, il suivait avec passion les conseils venus de Rome; mais il dépassait les sentimens d'un certain nombre de prélats et il heurtait l'opinion de la majorité influente du pays.

Parmi les évêques, il y en eut même de plus ardens, qui, revenant à l'attitude prise dès le début, parurent vouloir s'emparer, de haute lutte, d'une autorité qui s'était bien affaiblie dans les mains de la régente et de ses ministres. Emporté par son tempérament, Miron, évêque d'Angers, attaqua directement la cour « et ces personnes puissantes qui, sous le nom du roi et de la reine sa mère, disposent de toutes choses comme il leur plaît, souvent au préjudice de la religion et de l'État. » Il demanda s'il ne se trouvait pas un prélat ou gentilhomme vraiment français, c'est-à-dire assez courageux pour parler publiquement et ouvertement des causes et des remèdes du mal que chacun « sait, dit et pleure en particulier. » Il ajouta que lui, évêque d'Angers, « avait souvent pris la liberté d'en parler tout haut en cette assemblée, mais que cela avait toujours été négligé ou reculé et que, puisque l'on était proche de la fin des États, il reprenait la liberté d'en reparler ouvertement. » Sa harangue tendait à établir un sévère contrôle sur les finances et surtout à modifier la composition du conseil.

Cet homme devenait gênant. Les sages ne pensaient pas qu'on pût rien faire avec ces éclats de voix. Les habiles levaient les épaules et faisaient valoir d'un sourire leur dévoûment souple et leur zèle discret. Tel l'évêque de Luçon. A quelques jours de là, des attaques violentes s'étant produites contre la reine mère, l'ordre du clergé décida qu'il protesterait énergiquement et qu'il ferait savoir à la reine « qu'il trouvait très mauvais qu'on voulût séparer et diviser l'autorité du roi avec celle de la reine sa mère, qu'il témoignerait un grand ressentiment de ce que Leurs Majestés fussent offensées et qu'il leur protesterait toute sorte d'obéissance, de fidélité et de service. » Qui fut chargé de développer cette proposition devant l'ordre de la noblesse? L'évêque de Luçon.

Ainsi nous le trouvons toujours du parti de la soumission à la reine et de la fidélité. Le sentiment s'enfonce de plus en plus en lui qu'on ne peut rien dans ce pays que par la royauté. Quels que soient les hommes qui détiennent le pouvoir, c'est vers eux qu'il se tourne et qu'il oriente lentement la prudence de ses ambitions.

Ce zèle devait avoir bientôt sa récompense. La cour aspirait, avec une impatience fébrile, à la clôture des États. Les trois ordres, d'ailleurs, se perdaient en de vaines discordes et dans l'inutile aigreur de récriminations réciproques. Les passions s'échauffaient; les discussions dégénéraient en violences. Condé avait voulu forcer la porte des États, et ne s'était arrêté que devant un ordre formel

de la reine. Un député de la noblesse du Haut-Limousin, M. de Bonneval, ayant rencontré un député du tiers, M. de Chavailles, l'avait insulté et frappé à coups de canne. Enfin, un gentilhomme appartenant à la reine, Marsillac, avait été assassiné, la nuit, par des affidés de M. le prince, conduits par un de ses gentilshommes, Rochefort.

La cour somma les députés d'en finir et de remettre leurs cahiers. Ils commençaient à avoir le sentiment de leur impuissance; le séjour de Paris était coûteux pour eux, pour leur province. Certains, comme Miron, président du tiers, s'étaient laissé gagner et poussaient adroitement leur ordre dans le sens du désir de la régente.

La séance de clôture fut fixée au 23 février. C'était dans cette séance que les ordres, réunis pour la seconde fois depuis l'ouverture des états en assemblée plénière, devraient remettre leurs cahiers et adresser publiquement la parole au roi et à ses représentans. On comprend tout l'intérêt de cette cérémonie, l'éclat qui devait rejaillir de la solennité sur les orateurs chargés de prendre la parole, au nom de chacun des trois états, mais aussi tout le soin que la cour devait apporter à ne pas laisser désigner par les ordres des orateurs hostiles, excessifs ou maladroits : il ne fallait pas faire naufrage au port. Nous savons que la reine régente eut une influence directe sur la désignation de chacun des trois députés, et c'est ainsi que, dans sa séance du 24 janvier, l'ordre du clergé, dûment prévenu et stylé, « pria Mgr l'évêque de Luçon de prendre le soin et la peine de présenter le cahier et de faire la remontrance accoutumée : » lequel, après s'être excusé avec une bonne grâce modeste, prié derechef par la compagnie, « a dit qu'il lui rendrait obéissance. » Un mois après, dans la séance du 23 février, il demanda à la chambre « de vouloir bien lui indiquer les sujets et points principaux sur lesquels elle trouverait bon qu'il s'étendît le plus. » Ces points furent « agréés et résolus. » D'ailleurs, l'évêque savait, depuis longtemps, à quoi s'en tenir; car la séance de clôture devait avoir lieu le même jour, dans l'après-midi, et sa harangue était prête.

IV.

Les trois ordres se rassemblèrent, comme pour la séance d'ouverture, dans la salle de Bourbon; le même cérémonial fut suivi, mais on retrouva aussi le même désordre et la même confusion. On vit encore « les trois ordres attendre à la porte de la salle pendant que plus de deux mille courtisans muguets et muguettes et une infinité de gens de toutes sortes avaient pris les meilleures places; »

on vit « les cardinaux, les évêques, les prieurs, les abbés, la noblesse et tout le tiers-état pressés et poussés sans ordre, respect, ni considération, au milieu des piques et des hallebardes, » et jamais, d'une telle foule, on ne put obtenir un silence complet. Les discours des orateurs perdirent presque tout leur effet, et il est à croire que la postérité attache, à l'un d'entre eux du moins, plus de prix que ne le fit l'assistance devant laquelle il fut prononcé.

Ce fut l'évêque de Luçon qui commença. Debout devant le roi, il parla une heure durant. Sa harangue, longue et extrêmement polie, fut goûtée de ceux qui l'entendirent et surtout de ses collègues du clergé qui y trouvèrent un exposé lucide de leurs revendications. On trouva « qu'il s'était acquitté dignement de son devoir, » qu'il avait fait montre de « grand jugement et éloquence » et surtout « qu'il avait représenté tout ce de quoi il était chargé, avec une extrême discrétion et qu'il avait contenté tout le monde sans offenser personne. » Cette nuance dans l'éloge dut être précieuse pour le jeune prélat qui, par-dessus tout, voulait plaire.

Richelieu a pris le soin de faire imprimer ce discours quelques jours après qu'il fut prononcé. Ses secrétaires l'ont inséré dans le corps de ses *Mémoires*. Mais il faut le lire dans le procès-verbal de la chambre ecclésiastique. C'est là qu'il se trouve à sa vraie place (1).

Lorsqu'il parlait en 1615, Richelieu ne songeait nullement à exposer un programme de gouvernement, et c'est bien à tort que les historiens modernes ont forcé le sens de certains passages pour reconnaître, dans ce discours, les premières traces des futures conceptions de l'homme d'État. Organe du clergé, l'évêque de Luçon exposait, comme dit le procès-verbal de l'ordre, les « remontrances qui lui avaient été ordonnées et prescrites; » il se proposait donc seulement d'exprimer dans un langage brillant les idées et les aspirations de son ordre, sans blesser les susceptibilités de la cour. Nous savons, par les appréciations des contemporains, qu'il réussit de tout point. On peut ajouter que, même après trois siècles, son discours paraît encore remarquable par sa belle tenue, l'ampleur du développement, la méthode et l'ordonnance des idées, la netteté et la propriété de l'expression.

L'ordre du clergé avait tracé à son orateur un programme dont les points principaux étaient les suivans : approuver la politique de la régente, surtout en ce qui concerne les mariages espagnols; se plaindre des empiétemens des cours laïques au détriment des cours ecclésiastiques et demander la suppression de la vénalité des offices; réclamer la défense et l'accroissement des privilèges du clergé, et l'acceptation du concile de Trente; pour le cas particulier de la

(1) P. 350-366.

réponse au cahier et, en général, pour la conduite des affaires publiques, l'orateur devait demander qu'une part plus large fût faite désormais au clergé dans le conseil du roi.

Parmi ces sujets, on discerne facilement ceux qui devaient exercer plus particulièrement la verve de notre évêque. A peine a-t-il achevé un prologue un peu pénible, qu'il se jette sur la question de la participation du clergé au maniement des affaires et s'y étale complaisamment : « C'est chose assurée, dit-il, qu'ès siècles passés, en toutes les nations du monde, soit pendant qu'elles ont été attachées au culte des fausses déités, soit depuis qu'elles n'ont servi et adoré que le vrai Dieu, les personnes consacrées au ministère de la religion ont, auprès des princes souverains (si eux-mêmes ne l'ont été), tenu les premiers rangs, non-seulement en ce qui concerne le spirituel, mais en outre en ce qui regarde le gouvernement civil et politique. » Suivent immédiatement les exemples empruntés à l'histoire ; le souvenir de l'autorité qui, anciennement, appartenait à l'Église fait contraste avec l'état d'abandon où on la laisse maintenant : « On peut dire avec vérité que l'Église se trouve en même temps privée d'honneurs, dépouillée de biens, frustrée d'autorité, profanée et tellement abattue qu'il ne lui resterait pas les forces pour se plaindre, si, se ressentant aux derniers abois et voyant devant elle le médecin de qui seul elle peut recevoir guérison, elle ne faisait un dernier effort pour lui toucher le cœur de telle sorte qu'il soit mû par pitié, convié par religion et forcé par raison, à lui rendre la vie, le bien et l'honneur tout ensemble. »

Ces plaintes, qui ne parurent pas excessives, étaient accompagnées d'un exposé ramassé et solide des raisons qui doivent déterminer les princes à appeler les ecclésiastiques dans leur conseil : « Leur profession les rend propres à y être employés, en tant qu'elle les oblige particulièrement à acquérir de la capacité, être pleins de probité, et gouverner avec prudence, qui sont les seules conditions nécessaires pour dignement servir un État. Ils sont en effet, ainsi qu'ils doivent être par raison, plus dépouillés que tous autres d'intérêts particuliers qui perdent souvent les affaires publiques, attendu que, gardant le célibat, comme ils font, rien ne leur survit que leurs âmes qui, ne pouvant thésauriser en terre, les obligent à ne penser ici-bas, en servant leur roi et leur patrie, qu'à s'acquérir pour jamais, là-haut au ciel, une glorieuse et une toute parfaite récompense. »

Nous avons déjà trouvé ces raisonnemens dans la bouche de Duperron. Il n'est pas étonnant que, sur cette question, l'ordre tout entier n'eût qu'une seule et même opinion ; mais il est à croire qu'exposée d'une voix claire par notre évêque, l'argumentation prit, dès cette date, une valeur et une autorité qui auraient pu frapper

certains esprits attentifs. Pendant qu'il parlait, la reine Marie de Médicis, qui avait désigné elle-même l'orateur, devait se féliciter de son choix : elle fixait sur lui des regards déjà chargés de satisfaction et de confiance.

Luçon s'étendit ensuite sur les privilèges du clergé, sur les abus commis dans la distribution des bénéfices, sur les commendes : il aborda aussi, selon qu'on le lui avait prescrit, la question des rapports avec les protestans. Mais il le fit avec une modération vraiment remarquable. C'est peut-être, de tout son discours, le point où se dessinaient le mieux ses aptitudes d'homme d'État. Il avait à se plaindre tout d'abord de certains actes violens commis par des huguenots : à Millau, en Rouergue, ils avaient envahi l'église et souillé les hosties. Après avoir déploré, dans des termes amers, cette profanation et demandé la punition des coupables, l'évêque ajoute : « Je ne parle, sire, que de ceux qui ont commis un acte si barbare ; car, pour les autres qui, aveuglés de l'erreur, vivent paisiblement sous votre autorité, nous ne pensons en eux que pour désirer leur conversion et l'avancer par nos exemples, nos instructions et nos prières, qui sont les armes par lesquelles nous les voulons combattre. »

Enfin, résumant son discours, il expose, avec une véritable éloquence, les bienfaits qui résulteraient, pour le royaume, d'une sage administration s'inspirant des maximes de l'évangile et de l'application des anciennes ordonnances. « Que si on en vient là, sire, toutes choses se feront avec poids et juste mesure. On verra le règne de la raison puissamment établi. La justice recouvrera l'intégrité qui lui est due ; les dictatures ne seront plus perpétuelles en des familles (1), ni les états héréditaires par cette invention pernicieuse du droit annuel ; la vénalité des offices, qui en rend l'administration vénale et que l'antiquité a remarquée pour signe de la décadence et chute des empires, sera abolie selon nos désirs ; les charges supernuméraires seront supprimées ; le mérite aura son prix et si la faveur a quelque cours, ce ne sera plus à son préjudice ; le mal recevant punition, le bien ne sera pas sans récompense ; les lettres et les arts fleuriront ; les finances, vrais nerfs de l'état, seront ménagées avec épargne, les dépenses retranchées, les pensions réduites, ainsi que nous le demandons, au terme où le grand Henri les avait établies... La religion fleurira de nouveau... L'Église reprendra son lustre, étant établie en son autorité... La noblesse rentrera en jouissance des prérogatives et des honneurs qu'elle s'est acquis par ses services.

(1) Allusion à la suppression de la paulette.

Les duels étant abolis, son sang sera épargné et le roi soulagé d'une grande charge de conscience. Enfin le peuple sera délivré des oppressions qu'il souffre par la corruption de quelques officiers, préservé des outrages qu'il reçoit de plus puissans que lui et soulagé en ses impôts à mesure que les nécessités de l'État le pourront permettre. En un mot, toute la France sera remise au meilleur état où nos vœux la puissent porter, et ce qui est à noter, avec tant de facilité que je puis dire sa réformation tant aisée qu'elle est juste, nécessaire et pleine de gloire pour Votre Majesté. »

Quel était donc le secret de ce jeune homme éloquent qui considérait comme « aisée » une tâche dont les autres ne voyaient que l'étendue et les difficultés? Marie de Médicis écoutait. L'évêque se tourne alors vers elle et lui adresse directement la parole : « Toute la France se reconnaît, madame, obligée à vous départir tous les honneurs qui s'accordaient anciennement aux conservateurs de la paix, du repos et de la tranquillité publique! » Il loue sa conduite passée, approuve les mariages d'Espagne, puis, plus pressant encore : « Vous avez beaucoup fait, madame, mais il n'en faut pas demeurer là : en la voie de l'honneur et de la gloire, ne s'avancer et ne s'élever pas, c'est reculer et déchoir. Que si, après tant d'heureux succès, vous daigniez encore vous employer courageusement à ce que ce royaume recueille les fruits qu'il se promet et qu'il doit recevoir de cette assemblée, vous étendrez jusqu'à l'infini les obligations qu'il vous a, attirerez mille bénédictions sur le roi, pour vous avoir commis la conduite de ses affaires, sur vous, pour vous en être si dignement acquittée, sur nous, pour la supplication très humble et très ardente que nous faisons à Sa Majesté de vous continuer cette administration. »

Ainsi, quoique le roi soit majeur, c'est à la reine qu'on s'adresse, c'est à elle qu'on voudrait confier, pour des années encore, les intérêts et l'honneur du pays ; c'est d'elle enfin que l'on implore cette attention, ce sourire, cette faveur qui ouvriront l'accès des grands emplois et donneront l'essor aux grandes ambitions.

Toute la fin du discours avait été « écoutée avec une extrême attention ; » elle fut accueillie « avec un public et général applaudissement, » et l'évêque de Luçon regagna sa place « grandement loué par tous ceux qui l'avaient ouy. »

Ce fut ensuite le tour du baron de Sénecé qui parla, au nom de la noblesse, un quart d'heure seulement, en soldat. Puis, on entendit le président Miron. A genoux sur un carreau de velours placé devant le roi, il fit un exposé abondant des misères du peuple et dit des paroles hardies. Mais choisi, lui aussi, par la reine, il conclut par une profession de foi entièrement royaliste : « Qui

pourvoira donc à ces désordres, sire? Il faut que ce soit vous... Ce que nous vous demandons, c'est un coup de majesté... » Ces paroles, adressées à un enfant de quinze ans, nous disent assez à quel point d'abaissement étaient tombées ces vieilles libertés françaises, si souvent invoquées au cours des débats. Dans cette séance solennelle, l'opposition n'avait même pu faire entendre sa voix. La fin du discours de Miron fut le dernier mot prononcé par la nation en assemblée d'États. Elle devait rester muette jusqu'en 1789.

Le roi répondit brièvement; s'étant découvert, il dit : « Messieurs, je vous remercie de tant de peine que vous avez prise pour moi depuis quatre mois. Je ferai voir vos cahiers et les répondrai favorablement. » Sur ces mots, chacun se retira. Il était huit heures du soir ; la séance avait duré près de neuf heures.

A l'issue de cette fatigante cérémonie, les ministres devaient se sentir soulagés d'un grand poids. Pourtant, tout n'était pas fini. On avait promis aux États de répondre à leurs cahiers. Depuis des mois, on discutait sur le procédé qu'on emploierait : les ordres, tenant à leur œuvre, si mince qu'elle fût, réclamaient un engagement formel et une sanction aux promesses de la cour. Celle-ci ne cherchait que les moyens de se dérober honnêtement. La proposition originaire du clergé, tendant à ce que les principaux articles des cahiers fussent examinés au fur et à mesure des délibérations, ayant été écartée, on se trouvait en présence d'une autre proposition du tiers, plus dangereuse encore. Il demandait que les cahiers fussent étudiés par une sorte de haut conseil désigné conjointement par le roi et par les États, et que les États ne se séparassent pas avant que la réponse de ce conseil leur fût notifiée.

La cour se décida à en finir par un coup d'autorité. Elle s'était d'ailleurs assuré du concours de Miron, qui, son rôle de président du tiers fini, redevenait un fonctionnaire dépendant du pouvoir. Conformément à leurs propositions, les députés du tiers et surtout ceux qui appartenaient au parti de Condé avaient décidé de se réunir au couvent des Augustins, le lendemain de la séance de clôture, sous prétexte d'attendre, en siégeant, la réponse aux cahiers. Ils prièrent Miron de les accompagner et de prendre la parole en leur nom. Mais celui-ci répondit que le roi et le chancelier lui avaient défendu de faire aucune assemblée. « C'est alors que nous commençâmes de voir et remarquer, comme en un miroir, nos fautes passées, dit Florimond Rapine, et les plus gens de bien regrettaient infiniment la lâcheté et faiblesse de laquelle nous avions usé en toutes procédures des États. » Le lendemain, on décrocha les tentures et on ferma la porte de la salle où avaient lieu les réunions.

Cependant les députés persévéraient : « Nous venons chaque jour battre le pavé des Augustins pour savoir ce qu'on veut faire de nous. Chacun demande des nouvelles de la cour, personne n'en veut dire d'assurées; l'un publie le malheur qui talonne l'État; l'autre déchire de paroles M. le chancelier et ses adhérens et cabalistes ; l'un frappe sa poitrine, accusant sa lâcheté ; l'autre médite son retour, abhorre le séjour de Paris, désire sa maison, voir sa femme et ses amis, pour noyer, dans la douceur de si tendres gages, la mémoire de la douleur que la liberté mourante lui cause. Tous ensemble cherchent les moyens pour être congédiés, plutôt que de séjourner dans cette ville, errans et oisifs, sans affaires ni publiques, ni particulières. »

Rien n'est plus triste que ces dernières journées. Ces braves gens, qui étaient venus du fond de leur province, pleins d'illusions et d'amour, s'apercevaient qu'ils étaient joués, et ils ne savaient au juste à qui s'en prendre. Assurés de leurs intentions, ils ne se disaient pas qu'ils étaient les premiers coupables, et que, s'étant abandonnés eux-mêmes, ils ne devaient pas s'étonner qu'on les abandonnât. Ils allaient par la ville, inquiets, dans l'espérance d'on ne savait quel coup du hasard qui les aiderait et les arracherait à leur propre impuissance. Un moment ils crurent que le parlement les tirerait d'embarras. Celui-ci résolut de se réunir pour délibérer sur ce qui était à faire. « Toute la France avait les yeux arrêtés sur ce grand aréopage et était aux écoutes pour apprendre avec applaudissemens les décisions du conclave du premier sénat de l'Europe. » La montagne accoucha d'une souris, et le corps du parlement, toujours égoïste, faisant passer les intérêts privés de ses membres avant ce que l'on considérait comme le bien du royaume, se contenta de demander le maintien de la paulette.

Cette fois, c'était fini. Quelque trente ou quarante députés s'obstinaient à frapper à toutes les portes, à casser la tête aux gens de leurs doléances, à vouloir se jeter aux pieds du roi qui, tout à ses chasses d'oiseaux, avaient bien d'autres choses à penser. Un jour qu'ils étaient venus jusqu'au Louvre, le chancelier Sillery s'avança au-devant d'eux et, prenant à parti le plus audacieux, un sieur de Ribier, lieutenant-général de Blois : « Monsieur, lui dit-il, vous êtes lieutenant-général à Blois et officier du roi; avisez bien à ce que vous direz et prenez garde à vous. En quelle qualité voulez-vous parler? Est-ce comme député? Vous ne l'êtes plus ; car votre pouvoir est expiré par la présentation de vos cahiers. Est-ce comme privé? Parlez alors en votre nom propre ; mais sachez que le roi n'a pas pour agréables vos assemblées qui sont illicites et sans sa permission. »

Rapine lui-même, qui nous raconte tous ces détails, essaya d'in-

tervenir et de répliquer. Mais le chancelier coupa le flux de ses paroles d'un : « Qui êtes-vous? » dédaigneux. Enfin les députés purent voir le roi. Celui-ci avait, autour de lui, l'imposant appareil des plus hauts seigneurs du royaume et des courtisans, tous gens d'épée. Ribier, à demi mort de peur, essaya d'expliquer pourquoi ses collègues et lui étaient venus jusqu'à sa majesté. C'est à peine si on daigna l'écouter, et sans même lui faire l'honneur d'une réponse, on le poussa vers la porte; « et nous fûmes ainsi contraints de nous retirer, sans espérance de parvenir à nos desseins, ni de satisfaire aux vœux et intentions si saintement conçus dans nos provinces, ensuite d'une convocation d'états si solennelle et d'une si laborieuse et pénible députation » (21 mars 1615).

V.

Il était temps qu'ils s'en allassent. Cet hiver, passé sous l'œil des députés de la province, avait paru à la reine et à son entourage d'une tristesse et d'une longueur interminables. Maintenant qu'on était débarrassé de ces visages moroses, on pouvait se détendre et s'amuser un peu. Il y avait dans l'air des souffles plus tièdes; le printemps arrivait; la fin des États coïncidait avec l'entrée du carnaval et, « comme c'est la coutume invétérée entre les princes de la chrétienté d'accompagner les jours gras de quelques réjouissances publiques et d'obliger leurs peuples par des divertissemens agréables, on décida qu'à l'occasion de l'heureuse conclusion des États, on danserait un ballet dépassant en somptuosité tout ce qui s'était fait par le passé et ôtât à l'avenir l'espérance de rien faire de même. »

La reine mère, qui avait hérité des Médicis, ses ancêtres, le goût des arts et de la magnificence, convoqua les plus habiles parmi ceux qui s'occupaient de ces sortes de réjouissances, et après avoir longtemps hésité, elle fixa son choix sur le sujet qui lui fut présenté par un grave personnage, le sieur Durand, contrôleur provincial des guerres. Il fut entendu que l'illustre Franchine lui serait adjoint pour les machines et le sieur de Malherbe pour la poésie.

Le 19 mars 1615, cette même salle de l'hôtel de Bourbon, qui avait servi aux deux séances plénières des états, était transformée en salle de spectacle. Éclairée par douze cents flambeaux de cire portés par des consoles et bras d'argent, elle était tendue du haut en bas en tapis de Turquie, « de sorte qu'on n'y voyait que riches peintures, sculptures ou tapisseries. » A l'un des bouts, on avait

dressé une scène haute de six pieds; à l'autre bout, un échafaud sur lequel le roi prit place avec les principaux seigneurs. La cour entière se pressait dans le parterre, dans les couloirs, dans les balcons du premier étage. Grands chapeaux à plumes, feutres d'Espagne, fraises de dentelles, pourpoints valant 20,000 écus, épées à la poignée d'or, éperons sonnans, écharpes, collets et falbalas; coiffures de pierreries, colliers de perles, corps de taille lamés d'or et d'argent, vertugadins raides comme des armures, épaules nues ou manteaux à traîne, rires, parfums, regards chargés d'amour et de galanterie, cette foule heureuse et bruyante éclatait dans la joie de son insouciance et de sa frivolité reconquises. On était tout au plaisir des visages connus, rassemblés et se retrouvant après les jours sombres qu'on venait de traverser. Certes, toutes les difficultés n'étaient pas résolues. Mais on les remettait au lendemain; et ces courtisans, ces dames, ces cavaliers, ces soldats, ces pages, ces poètes dont les « pensions » avaient été menacées, se félicitant d'avoir échappé au péril, jouissaient de la victoire que la royauté avait remportée pour eux. La France légère et amie des fêtes désarmait une fois de plus, de son sourire irrésistible, cette autre France sérieuse et compassée, qui, en somme, depuis des mois, n'avait fait que fatiguer le monde de son inutile gravité. Les États, qui avaient commencé par une procession, se terminaient par un ballet.

A peine le roi fut-il assis que l'on vit, vers le fond de la salle, monter un nuage épais qui allait s'accroissant et se dilatant au fur et à mesure qu'il s'avançait; tout à coup il s'ouvrit et laissa paraître un danseur vêtu d'argent et de noir, avec quantité d'étoiles d'or sur son habit, des ailes noires au dos et une coiffure faite de nuages : il personnifiait la nuit. Il dansa et chanta des vers adressés à la reine que l'on comparait au soleil :

Qu'ai-je fait contre vos beautés,
Grand soleil, qui, de tous côtés,
Me voulez rendre vagabonde,
Pour vous opposer à mon cours
Et pour empêcher que le monde
Ne soulage par moy les travaux de ses jours?

Le chanteur n'avait pas fini que le nuage se dissipa soudain et qu'on vit la scène représentant « des rochers recouverts d'arbrisseaux, mousses, animaux rampans, fleurs et ruisseaux coulant des croupes en bas, les heurts éclatans d'or et d'argent. » Dans ce décor, il y eut un premier pas de feux follets représentés par des enfans portant des torches à la main et sur la tête; un

autre pas de sibylles sorties de terre pour prédire les félicités du mariage futur de la princesse. Puis, les rochers s'abaissèrent pour faire place à un paysage de vergers et de forêts ; dans le ciel on vit, sur une nuée, s'avancer l'Aurore. « Elle étoit vêtue de lames d'argent, recouverte de fleurs d'or et de soye, et si fort éclatante qu'elle n'avoit rien de dissemblable à l'Aurore journalière que d'être plus proche de la vue. Elle semoit des fleurs sur la scène et étoit suivie d'un grand char flamboyant et doré, avec les roues tournantes d'un mouvement égal et continuel, dans lequel étoit le sieur Robert, qui traversa la scène en chantant. »

Tout cela n'était encore que le prologue ; le vrai ballet, qui avait nom *l'Africaine* ou *le Triomphe de Minerve*, commença : on vit, dans un paysage nouveau, se succéder les plus belles filles de la cour, « habillées à l'antique africaine, mais fort court pour ne point nuire à la danse... » — « Leur habit étoit parti de satin rouge, parti de bleu chamarré et quasi-couvert de passement d'or ; elles avoient chacune une masse d'or à la main et pour coiffure une espèce de bourguignote, coupée à jour, renforcée de lamettes d'argent et incarnat et relevée en haut d'une touffe de plumes, qui donnoit une grande grâce à celles qui la portoient. »

Le premier pas achevé, un berger s'avança, « lequel, comme ramenant ses troupeaux en l'étable au coucher du soleil, sortit des bois en chantant. « Et il chanta des vers que le sieur Malherbe, poète très illustre, avait, pour la circonstance, arrachés à sa veine peu féconde :

Houlette de Louis, houlette de Marie,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups :
Vous placer dans les cieux, en la même contrée,
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?
. . . . . .
Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis ;
Et que l'astre du jour ou se lève, ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louis.
. . . . . .
Un siècle renaîtra comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas :
Tout y sera sans fiel comme au temps de nos pères,
Et même les vipères
Y piqueront sans nuire, ou ne piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers :
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre ;
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

En attendant ces beaux jours, déjà prédits par Virgile depuis des siècles, l'assistance pouvait s'en faire quelque idée par la suite du spectacle. Bientôt, en effet, on vit un pas de bergers, — et c'étaient les plus grands seigneurs et les meilleurs danseurs de royaume. Puis, la scène changea et ce fut le fond de la mer avec une musique de tritons et de tritonides; puis, une autre apparition de dieux célestes; puis, le triomphe de l'amour, — de l'amour chaste bien entendu, — menant captif l'amour voluptueux; et enfin, sur un char resplendissant, s'avança la reine de la fête, la jeune et timide princesse Élisabeth, entourée de quatorze dames de sa suite.

A ce moment, toute la scène était remplie; des amours voletaient autour du char; à terre, la troupe des danseurs était rassemblée; en l'air, on voyait, sur des nuages, la Victoire et la Renommée portant des couronnes, et tout à coup, après un silence, les voix, les luths, les violons, les hautbois, tous ensemble, chantèrent et jouèrent la musique du grand ballet : Madame descendit de son char, vêtue en Minerve, et elle dansa les six figures qui la composaient, au milieu d'un applaudissement général : « Et sembloit que tout le ciel fût ouvert pour faire des chants d'allégresse en cette occasion qui se peut dire n'avoir point eu de compagne en somptuosité; car lorsque ce grand air se chantoit, il y avoit quarante masques richement parés sur la scène, trente dans le ciel, six suspendus en l'air, tout le milieu de la salle rempli du ballet des dames : tout se voyoit d'une vue et tout dansoit et chantoit en même temps. »

Il y eut là un instant unique dont le souvenir resta gravé dans la mémoire des spectateurs. Chacun fut d'avis que l'issue des États était digne du monarque qui les avait convoqués. « Car, comme dit la relation contemporaine, Leurs Majestés n'avoient cherché d'autre épargne que celle du temps qui pressoit et avoient voulu montrer que la France, quand elle veut paroître, ne peut être imitée d'aucune autre nation. »

G. Hanotaux.

LA CHIMIE

DANS

L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

II[1].

LES ARABES.

I. *Collection des anciens Alchimistes grecs*, texte et traduction, avec la collaboration de M. Ch.-Em. Ruelle, 3 vol. in-4°, 1887-1888. — II. *Les Origines de l'Alchimie*, 1 vol. in-8°, 1885. — III. *La Chimie au moyen âge*. Tome Ier : *Essai sur la transmission de la science antique, Doctrines et pratiques chimiques;* tome II : *l'Alchimie syriaque*, texte et traduction, avec la collaboration de M. Rubens Duval; tome III : *l'Alchimie arabe*, texte et traduction, avec la collaboration de M. Houdas.

L'alchimie arabe a été réputée pendant longtemps le véritable point de départ de la science chimique : on attribuait aux Arabes la découverte de la distillation, celle des acides et des sels métalliques, bref la plupart des connaissances chimiques antérieures au XVIe siècle. Les traditions qui rattachaient la chimie à Hermès, c'est-à-dire à l'Égypte, étaient regardées comme imaginaires ; les débuts de

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

notre science ne remontaient pas, disait-on, au-delà des croisades. Ces affirmations, que l'on trouve dans un grand nombre d'auteurs du commencement de ce siècle, n'ont en réalité d'autre fondement que l'ignorance où ils étaient des véritables sources, je veux dire des textes grecs, syriens et arabes, demeurés manuscrits dans les bibliothèques; joignez-y le mépris que les adeptes d'une science, constituée enfin sur des bases rationnelles, professaient alors pour les opinions incertaines et confuses de leurs prédécesseurs, et l'impossibilité apparente de débrouiller le fatras symbolique et mystique, accumulé par les auteurs des XVe et XVIe siècles. Mais aujourd'hui, cet état d'esprit a bien changé. Nous avons en toutes choses le souci de remonter aux origines et d'y chercher la compréhension des idées ultérieures. Les textes anciens ont été publiés, traduits, commentés : en grande partie, qu'il me soit permis de le rappeler, par moi-même, ou sous ma direction. Or ces textes ont révélé tout un ordre nouveau de faits positifs et de doctrines coordonnées et rationnelles. Ils ont ressuscité la science chimique de l'antiquité et nous ont livré la clé de ces systèmes en honneur jusqu'au XVIIIe siècle et qui représentaient, sous le voile de leurs emblèmes, toute une philosophie, connexe avec la métaphysique des Alexandrins, disciples de Platon et d'Aristote.

Dès lors, l'alchimie arabe a dû tomber au second rang : en réalité, les Arabes ne sont pas les créateurs de la science, ils en ont été seulement les continuateurs. A ce titre même, leur rôle a été fort exagéré, parce qu'on leur a attribué non-seulement les travaux de leurs prédécesseurs helléniques, sur la distillation par exemple, mais aussi les découvertes faites par leurs successeurs dans l'Occident, aux XIVe et XVe siècles. Les œuvres purement latines du faux Geber, écrites du XIVe au XVIe siècle par divers pseudonymes, ont contribué à cet égard à jeter sur l'histoire de la chimie une obscurité qui n'est pas encore dissipée. Mais la publication des ouvrages authentiques des chimistes arabes et de celles du véritable Geber, en particulier, fait à cet égard une lumière définitive, et permet d'assigner à l'œuvre des Arabes son importance et son caractère réels. — Je vais essayer d'en donner une idée aux lecteurs de la *Revue*.

Les écrits chimiques en langue arabe se partagent en deux catégories distinctes : les uns sont de véritables traités descriptifs et pratiques de chimie, analogues aux traités de matière médicale, mais coordonnés suivant des principes et une méthode que nous ne trouvons ni chez les Grecs, ni chez les Syriens; les autres écrits sont au contraire des compositions théoriques, mêlées de philosophie et de mysticisme, et où l'on rencontre sur la constitution des

métaux des idées et des notions qui existaient seulement en germe chez les Grecs, et que les Arabes ont dégagées et systématisées. On y trouve même des poètes, comme dans tout ordre d'idées susceptible d'ouvrir de vastes horizons et d'exciter l'enthousiasme : il existe toute une littérature poétique d'alchimistes byzantins, arabes, latins, enivrés d'espérances chimériques.

Rappelons ici dans l'histoire scientifique que le mot « arabe » offre quelque chose d'illusoire; en réalité, ce sont des auteurs syriens, persans et espagnols, qui ont employé la langue arabe, à la suite du grand mouvement qui suivit la conquête musulmane. Ce mouvement s'étendit à toutes les branches de la culture scientifique et philosophique; mais il est trop étendu pour que je puisse même essayer de le résumer dans son ensemble; l'étude seule de son développement en chimie représente déjà un travail considérable.

Je parlerai d'abord des personnes, c'est-à-dire des alchimistes arabes, puis de leurs ouvrages authentiques, de ceux de Geber en particulier, et je terminerai en examinant les connaissances positives des Arabes en chimie et les acquisitions que la science leur doit réellement.

I. — LES ALCHIMISTES ARABES : LEURS PERSONNES.

L'histoire personnelle des alchimistes arabes est retracée dans plusieurs encyclopédies écrites dans cette langue, spécialement dans le Kitab-al-Fihrist.

D'après les auteurs de ces compilations, le premier musulman qui ait écrit sur l'art alchimique fut Khaled-ben-Yezid-ibn-Moaouïa, prince Ommiade, de la noble tribu des Koréischites, mort en 708; ce fut un personnage considérable, qui prétendit au khalifat, mais dont les circonstances déçurent l'ambition et annihilèrent le rôle politique. Il se rejeta vers l'étude des sciences et devint l'un des promoteurs de la culture grecque en Syrie. Il compta parmi ses maîtres un moine syrien, nommé Marianos.

On attribue à Khaled et à Marianos divers ouvrages alchimiques ; mais ces attributions sont aussi incertaines que celles des ouvrages grecs supposés écrits par les empereurs Héraclius et Justinien II, qui ont vécu à la même époque. Les uns et les autres étaient protecteurs des savans de leur temps, et grands fauteurs de médecine, d'astrologie et d'alchimie. Aussi les contemporains ont-ils mis sous leur nom diverses œuvres relatives à ces matières, soit qu'elles aient été composées réellement avec leur patronage; soit que les auteurs, restés anonymes, aient voulu se couvrir d'une

grande autorité, du vivant même de ces personnages, ou dans la génération qui les suivit et qui conservait le souvenir de leur puissance. Aucun traité de Khaled ou de Marianos, dans son texte arabe ou syriaque, n'est venu jusqu'à nous, à ma connaissance ; mais nous possédons des traductions latines de livres qui portent leur nom : seulement, par suite d'une altération commune aux mots sémitiques, où les voyelles comptent peu, Marianos est devenu en latin Morienus. L'une de ces traductions est même la plus ancienne œuvre arabico-latine qui porte une date certaine, celle de 1182, où elle fut exécutée par Robertus Castrensis. L'auteur original dit être devenu moine quatre ans après la mort d'Héraclius, et il rapporte sa science au Livre de la chimie, composé par Hermès : il reproduit un certain nombre des axiomes des Grecs ; la seconde partie de son opuscule consiste dans un dialogue avec Khaled (écrit Calid). Sous le nom de Calid même, on possède également des traductions latines, d'authenticité incertaine. Il aurait eu, dit-on, pour disciple Djaber-ben-Hayyan-Eç-Çoufy, le célèbre Geber des Latins.

Cependant les notices biographiques consacrées à ce dernier par les auteurs arabes laissent flotter sa personnalité dans un milieu un peu légendaire. Il était, d'après les uns, natif de Tousa, ville du Khorassan, et établi à Koufa, en Mésopotamie ; tandis que Léon l'Africain prétend que c'était un chrétien grec, converti à l'islamisme. D'autres chroniqueurs le font naître à Harran, parmi les Sabéens, c'est-à-dire parmi les derniers partisans du culte des astres et des religions babyloniennes. Enfin, d'après le Kitab-al-Fihrist, certains historiens contestaient même l'existence de Geber. L'époque de sa vie est incertaine entre le VIIIe et le IXe siècle. En effet, le récit qui en fait un disciple de Khaled le placerait au début du VIIIe siècle ; tandis que d'autres historiens le rattachent au groupe des Barmécides, contemporains d'Haroun-al-Raschid, qui ont vécu un siècle plus tard. On ne sait rien de précis sur sa vie et on lui attribue des centaines d'ouvrages, ou de mémoires, dont j'ai reproduit ailleurs la longue liste, traduite du Kitab-al-Fihrist. Plus d'un de ces ouvrages est dû en réalité à ses disciples, ou à ses imitateurs. Quoi qu'il en soit, Geber avait écrit sur toutes sortes de sujets et sa réputation domine celle des autres alchimistes : Rasès et Avicenne le déclarent le maître des maîtres. Sa réputation a grandi pendant le moyen âge latin, et Cardan le proclamait, au XVIe siècle, l'un des douze génies les plus subtils du monde. — Or l'étude directe des œuvres arabes de Geber ne justifie que bien imparfaitement cet enthousiasme. Sans doute elles con-

prennent un vaste domaine, dans l'ordre des connaissances humaines; mais Geber vivait à une époque de décadence et sa force d'esprit ne répond pas à l'étendue des sciences qu'il a essayé d'embrasser. On en jugera tout à l'heure, quand j'analyserai quelques-unes de ses œuvres authentiques : je parle des œuvres arabes, bien entendu, les écrits latins qui portent son nom étant apocryphes.

Mais poursuivons l'histoire des chimistes arabes. Après Geber, on cite Dz'oun-Noun-El-Misri; Maslema, astronome et magicien espagnol, mort en 1007 ; Er-Râzi, autrement dit Rasès, célèbre médecin auquel on attribue divers traités traduits en latin; Ishaq-ben-Noçair, habile dans la fabrication des émaux; Toghrayi, mort en 1122; Amyal-et-Temîmi et divers autres; El-Farabi; enfin au XIIe siècle, Ibn-Sina, notre Avicenne, médecin, alchimiste et personnage politique.

Nous possédons sous son nom une alchimie latine qui porte les caractères d'une œuvre traduite de l'arabe et dont les exposés et les doctrines, conformes à ceux de Vincent de Beauvais et d'Albert le Grand, autorisent à admettre l'authenticité : je veux dire que c'est un livre arabe, car on ne saurait affirmer qu'il a été écrit par Avicenne lui-même, le texte arabe étant perdu et le texte latin portant les traces de fortes interpolations, d'origine espagnole principalement. J'en extrairai seulement les lignes suivantes, qui montrent à quel degré la science avait développé, dès lors, chez ses partisans, la tolérance et le scepticisme. « Jacob, le Juif, homme d'un esprit pénétrant, m'a enseigné beaucoup de choses, et je vais te répéter ce qu'il m'a enseigné. Si tu veux être un philosophe de la nature, à quelque loi (religion) que tu appartiennes, écoute l'homme instruit, à quelque loi qu'il appartienne lui-même, parce que la loi du philosophe dit : Ne tue pas, ne vole pas, ne commets pas de fornication, fais aux autres ce que tu fais pour toi-même. » Il y a là l'affirmation de la communauté de sentimens entre les adeptes de la science d'alors, quelle que fût leur confession religieuse, communauté exceptionnelle aux XIIe et XIIIe siècles. Il y a même l'affirmation d'une morale purement philosophique, ce qui était une hérésie et une impiété, pour les musulmans aussi bien que pour les chrétiens.

Quoi qu'il en soit, vers cette époque s'engagea une première polémique sur la réalité de la transmutation des métaux, que les alchimistes grecs n'avaient jamais pensé à mettre en doute. Ibn-Teimiya, Yakoub-el-Kindi et Ibn-Sina la contestent; tandis qu'Er-Râzi et Toghrayi en maintiennent l'existence. Ibn-Khaldoun, en rapportant cette polémique, ajoute malignement qu'Ibn-Sina, qui

niait la transmutation, était grand-vizir et riche; tandis qu'El-Farabi, qui y croyait, était misérable et mourait de faim. A mesure que les expériences se multipliaient, la transmutation semblait plus difficile et plus incertaine. Déjà on commençait à donner la liste des philosophes qui l'avaient accomplie autrefois. « Tous ceux qui sont venus après eux, dit le Kitab-al-Fihrist, ont vu leurs efforts impuissans. » C'est ainsi que l'efficacité des oracles, dans le monde grec, et la réalité des miracles, dans le monde moderne, ont été rejetées de plus en plus dans le passé.

Tel est le résumé de l'histoire des alchimistes arabes, jusqu'au temps des croisades, époque où les Latins eurent connaissance de leurs travaux, par l'Espagne principalement. Les musulmans n'ont pas cessé depuis d'écrire sur ce sujet. De nos jours même, il existe chez eux des ouvrages d'alchimie moderne, au Maroc et ailleurs : ouvrages tenus secrets par leurs propriétaires, qui prétendent s'assurer le monopole de recettes chimériques; les rêves du moyen âge durent encore dans les pays musulmans, demeurés étrangers aux progrès de la science européenne.

II. — LES ALCHIMISTES ARABES : LEURS DOCTRINES.

Le moment est venu d'examiner les ouvrages de la chimie arabe, publiés d'après les manuscrits authentiques des bibliothèques de Paris, de Leyde et de Londres, afin de donner une idée des connaissances réelles de leurs auteurs. Ces ouvrages se partagent, ainsi que je l'ai dit, en deux catégories : *les Traités pratiques*, dont je citerai un type, remontant vers le XIIe siècle; et *les Traités théoriques*, contenus dans les manuscrits de Paris et de Leyde. Commençons par ces derniers.

On y rencontre d'abord quelques livres imprégnés de souvenirs gréco-égyptiens, tels que *le Livre de Cratès*, peut-être dérivé d'un original grec et le seul qui transcrive quelques signes alchimiques; *le Livre d'El-Habib* et *le Livre d'Ostanès*, tout rempli d'allégories et de citations caractéristiques, mais auquel il serait superflu de nous arrêter.

Les *Traités de Geber*, qui occupent une centaine de pages in-4°, méritent une attention plus particulière, sinon par leur valeur propre, du moins par la réputation de l'auteur et le jugement qu'ils permettent de porter sur lui. Ils sont compris, d'ailleurs, dans les listes du Kitab-al-Fihrist. D'après ces listes, qui occupent plusieurs pages, les œuvres de Geber étaient distribuées en séries, désignées par des indications numériques, telles que les

112 livres; les *70 livres*; les *10 discours*; les *20 ouvrages*; les *17*, les *30*, etc., comprenant l'ensemble des sciences. La plupart de ces ouvrages sont de simples opuscules ou mémoires. Geber y reste d'ordinaire dans le domaine des déclamations vagues et charlatanesques. Il recommande le secret et renouvelle sans cesse sa profession de bon musulman, comme s'il craignait qu'on en suspectât la sincérité. Le passage suivant donnera une idée de sa méthode d'exposition :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux! Djaber-ben-Hayyan s'exprime en ces termes : — Mon maître (que Dieu soit satisfait de lui!) m'appela : ô Djaber! — Maître, lui répondis-je, me voici à vos ordres. — Parmi tous les livres que tu as composés et dans lesquels tu as traité de l'œuvre,.. il en est qui ont la forme allégorique et dont le sens apparent n'offre aucune réalité. D'autres ont la forme de traités pour la guérison des maladies et ne sauraient être compris que par un savant habile. Quelques-uns sont rédigés sous forme de traités astronomiques... Il en est qui ont la forme de traités de littérature, où les mots sont employés tantôt avec leur sens véritable, tantôt avec un sens figuré; or, la science qui donne l'intelligence de ces mots a disparu et les initiés n'existent plus. Personne après toi ne pourra donc plus en saisir le sens exact... Enfin, tu as composé de nombreux ouvrages sur les minéraux et les drogues, et ces livres ont troublé l'esprit des chercheurs, qui ont consumé leurs biens, sont devenus pauvres et ont été poussés par le besoin à frapper des monnaies de faux poids, ou à fabriquer des pièces fausses. Cette pauvreté et cette détresse les ont encore amenés à employer la ruse vis-à-vis des gens riches, et la faute en est à toi et à ce que tu as écrit dans tes ouvrages... »

Cependant, au milieu de ces développemens prolixes et sans précision, on peut démêler certaines idées philosophiques, de source hellénique, pour la plupart. Toutes choses résultent de la combinaison des quatre élémens : le feu, l'air, l'eau et la terre, et des quatre qualités : le chaud et le froid, le sec et l'humide. Quand il y a équilibre entre leurs natures, les choses deviennent inaltérables; elles subsistent alors en dépit du temps et résistent à l'action de l'eau et du feu; ainsi fait l'or naturel. Tel est encore le principe de l'art médical, appliqué à la guérison des maladies. On retrouve dans Geber l'assimilation des métaux aux êtres vivans, en tant que constitués par l'association d'un corps et d'une âme, théorie empruntée aux alchimistes alexandrins et conforme aux théories aristotéliques sur la forme et la matière. Mais on y rencontre aussi des notions nouvelles, comme la doctrine des qualités occultes des êtres, opposées à leurs qualités apparentes;

théorie développée dans des termes et avec une précision inconnus des alchimistes grecs. « Le plomb, dit Geber, est, à l'extérieur, froid et sec, et à l'intérieur, chaud et humide; tandis que l'or, à l'extérieur, est chaud et humide, mais froid et sec à l'intérieur. Donc l'intérieur de l'or est pareil à l'extérieur du plomb, et l'extérieur de l'or pareil à l'intérieur du plomb. De même l'étain comparé à l'argent. » Rasès déclare également que le cuivre est de l'argent en puissance : « celui qui en extrait radicalement la couleur rouge le ramène à l'état d'argent; car il est en apparence cuivre et dans son intimité secrète argent. » Ces idées peuvent paraître étranges aux savans d'aujourd'hui; mais il faut les connaître si l'on veut comprendre la direction des travaux des alchimistes du moyen âge. Peut-être en retrouverait-on quelque trace dans nos opinions sur les fonctions opposées, et les rôles électro-chimiques contraires que peut remplir un même élément dans ses combinaisons.

Les *Traités* de Geber ne comprennent pas seulement l'alchimie. On y rencontre un résumé de la *Logique* d'Aristote, des dissertations mêlées de chimie et de métaphysique sur le corps, l'âme et l'accident et sur les dix-sept forces qui constituent toute chose; des exposés médicaux et physiologiques sur la nutrition, la digestion, l'utérus, sur les compartimens du cerveau et la localisation des facultés, imagination, mémoire et intelligence; c'est un premier essai de phrénologie. Après avoir présenté une série de *Pourquoi* sur les matières animales, végétales, minérales, série analogues aux *Problèmes* d'Aristote, et qui atteste un mélange singulier de crédulité puérile et de charlatanisme, Geber invoque la nécessité des connaissances astrologiques, en raison des influences sidérales sur les phénomènes et sur les personnes.

Non-seulement il croit à l'astrologie; mais il reproduit les idées pythagoriciennes de Stéphanus, contemporain d'Héraclius, sur les quatre élémens, les sept métaux, les douze fauteurs de l'œuvre et il expose le calcul mystérieux du Djomal, d'après lequel les noms des choses en font connaître la nature. Pour faire pénétrer le lecteur plus profondément dans la connaissance de la science orientale, il n'est peut-être pas inutile d'en donner une idée. Le nom d'une chose ou d'un être, d'après Ptolémée, dit notre auteur, est déterminé d'une manière fatale par la conjonction des astres au jour de sa naissance. Rangeons donc les vingt-quatre lettres de l'alphabet dans un tableau à double entrée, formé de quatre colonnes verticales, comprenant six rangées horizontales : les quatre colonnes représenteront la sécheresse, l'humidité, le froid et la chaleur, et les six rangées, les divisions numériques exprimées par les mots degré, minute, seconde, tierce, quarte, quinte. Soit maintenant un nom formé d'un

certain nombre de lettres, cherchons la place occupée par chacune de ses lettres. Si la seconde lettre, par exemple, tombe dans la colonne de la chaleur et dans la rangée des minutes, elle donnera deux minutes de chaleur ; on fera la même évaluation pour chacune des lettres du mot et chacune des quatre qualités : la somme indiquera la proportion des quatre qualités fondamentales dans le mot lui-même, c'est-à-dire dans la chose qu'il exprime. Si c'est une substance destinée à un usage médical ou chimique, on en cherchera une ou plusieurs autres, susceptibles d'équilibrer par compensation les élémens actifs de la première. « Installez alors votre chaudron, dit Geber, et faites chauffer à un feu léger les substances qui s'équilibrent, afin qu'elles se pénètrent et forment un mélange intime et permanent. »

Si j'ai reproduit ces rêveries subtiles, renouvelées des médecins mathématiciens de l'Égypte, c'est afin de montrer quel mélange de données réelles et de calculs chimériques constituait la science arabe, mélange qui subsiste même de notre temps dans la science orientale : car elle n'est jamais parvenue à la conception purement rationnelle, qui élimine le mystère et le mysticisme de la connaissance positive de l'univers.

Quelques mots encore sur une théorie de la constitution des métaux, qui paraît due aux Arabes et qui a été souvent attribuée à Geber, quoiqu'on n'en trouve aucune trace dans ses œuvres authentiques, connues jusqu'à présent. Je veux parler de cette théorie d'après laquelle les métaux seraient formés de mercure, de soufre et d'arsenic (sulfuré). L'arsenic est de trop ici, car il était rangé autrefois dans la classe du soufre ; mais la doctrine dont il s'agit figure sous sa forme précise dans les traductions arabico-latines, d'apparence authentique, écrites au XIIIe siècle. Ainsi l'alchimie dite d'Avicenne explique d'abord que tout métal doit être réputé formé de mercure et de soufre, parce qu'il peut être rendu fluide par la chaleur et prendre ainsi l'apparence du mercure, et parce qu'il peut produire de l'*azenzar*, qui possède la couleur (jaune ou rouge) du soufre. Par ce mot *azenzar* ou *açur*, l'auteur entendait à la fois le cinabre et l'oxyde de mercure, le minium, le protoxyde de cuivre, le peroxyde de fer, en un mot tous les sulfures et oxydes métalliques de teinte rouge. Les modernes savent aujourd'hui distinguer tous ces corps les uns des autres ; mais les auteurs anciens et les alchimistes grecs, aussi bien que les arabes, les confondaient sous des noms communs ; et cette confusion était invoquée comme la preuve d'une théorie sur la constitution des métaux.

Voici quel système, en effet, avait été construit sur ces prémisses. « L'or est engendré par un mercure brillant, associé avec

un soufre rouge et clair. — Le mercure blanc, fixé par la vertu d'un soufre blanc, engendre une matière que la fusion change en argent. — Le cuivre est engendré par un mercure trouble et épais, et un soufre trouble et rouge. — L'étain est engendré par un mercure clair et un soufre blanc et clair, cuit pendant peu de temps; si la cuisson est très prolongée, il devient argent, etc. Cette génération des métaux est accomplie en cent ans dans les entrailles de la terre; mais l'art pourrait en abréger l'accomplissement. Il s'effectue alors en quelques heures, ou en quelques minutes. »

Ces doctrines singulières montrent quelles idées on se faisait alors de la constitution des métaux et quelles théories guidaient les alchimistes, dans cette région ténébreuse et complexe des métamorphoses chimiques. Peut-être ne doit-on pas traiter ces idées avec trop de dédain, si on les compare avec les conceptions en honneur parmi les chimistes d'aujourd'hui sur les séries périodiques des corps simples, alignés en progressions arithmétiques, et sur la formation supposée des métaux dans les espaces célestes.

Quoi qu'il en soit, on voit par là quelles ont été les additions faites par les Arabes aux idées des alchimistes grecs. C'est aux Grecs, en effet, à qui ils ont emprunté le dogme fondamental de l'unité de la matière et l'hypothèse de la transmutation, ainsi que la notion du mercure des philosophes; ils ont seulement modifié la doctrine de la teinture de ce mercure quintessencié par le soufre et les composés arsenicaux, en la remplaçant par la composition même de ces métaux, au moyen de deux élémens mis sur le même rang, le mercure et le soufre, et ils ont développé toutes ces théories par des rêveries numériques et des subtilités sans fin.

Tel est notamment le cas du véritable Geber, d'après la lecture de ses ouvrages authentiques. Il diffère extrêmement du personnage qui a usurpé son nom dans les histoires de la chimie. Le dernier personnage, en effet, est apocryphe, et il représente les œuvres réunies de plusieurs générations de faussaires.

Ce récit vaut la peine d'être fait. En effet, la littérature alchimique, comme la littérature prophétique, est remplie d'apocryphes, depuis l'Égyptien Hermès, divinité changée en homme et auteur pseudo-épigraphe de tant d'écrits, à partir des prêtres de Thèbes et de Memphis, qui mettaient sous son nom tous leurs ouvrages, jusqu'aux Alexandrins, dont certaines élucubrations attribuées à Hermès Trismégiste nous sont parvenues, enfin jusqu'aux Arabes et aux Occidentaux, qui n'ont cessé de multiplier au moyen âge, et même au XIXe siècle, les livres mis sous le nom d'Hermès.

Le pseudo Démocrite est le plus vieil auteur de personnalité

humaine dont les alchimistes grecs invoquent l'autorité. Le pseudo Aristote et le pseudo Platon sont des alchimistes arabes; les pseudo Raymond Lulle ont rempli les collections alchimiques latines de leurs œuvres, écrites du XIVe au XVIe siècle. Mais la plupart de ces faussaires ont été démasqués de bonne heure. Le pseudo Démocrite était déjà suspect au temps d'Aulu-Gelle; la fraude du pseudo Aristote était reconnue par Vincent de Beauvais. Les pseudo Raymond Lulle ont été percés à jour par M. Hauréau; tandis que la réputation du pseudo Geber est demeurée incontestée pendant tout le moyen âge et jusqu'à l'époque présente. Cependant elle ne saurait résister, ni à l'examen attentif de ses œuvres latines, ni surtout à leur comparaison avec les écrits arabes du véritable Geber. Le nom de Geber, comme le nom de Raymond Lulle, a servi de couverture et de passe-partout à des auteurs divers et anonymes, qui ont mis sous son patronage autorisé des œuvres écrites au XIVe, au XVe et au XVIe siècle; les éditeurs sans critique des livres alchimiques ont réuni aux XVIe et XVIIe siècles tous ces traités, sous une attribution identique dans leurs collections imprimées. Quelques détails sont ici nécessaires pour bien établir ce point, qui touche au cœur de l'histoire de l'alchimie arabe.

Les principaux ouvrages latins attribués à Geber sont : la *Somme*, ou *Traité de la fabrication parfaite du magistère*, *la Recherche de la perfection*, *la Découverte de la vérité*, le *Livre des fourneaux*, le *Testament de Geber*, *roi de l'Inde*, et l'*Alchimie de Geber;* on y a même ajouté par surcroît divers traités d'astronomie, composés en réalité par un homonyme de Séville, qui vécut au XIVe siècle. Parmi les ouvrages chimiques, les deux derniers sont beaucoup plus modernes que les autres, car ils décrivent des préparations telles que l'acide nitrique et l'eau régale, qui ne figurent pas dans la *Somme*, ni chez aucun auteur, avant le milieu du XIVe siècle. La *Recherche de la perfection*, la *Découverte de la vérité*, le *Livre des fourneaux*, ne sont autre chose que des extraits de la *Somme*, accrus par des additions postérieures. La *Somme* est donc à la fois l'œuvre capitale et l'œuvre la plus ancienne parmi ces apocryphes. Elle est rédigée avec une méthode, une logique, une précision inconnues du véritable Geber; on y trouve, au contraire, cette forte influence exercée par la scolastique sur l'art d'écrire et de raisonner. « L'or est un corps métallique, jaune, pesant, non sonore, brillant.., malléable, fusible, résistant à l'épreuve de la coupellation et de la cémentation. D'après cette définition, on peut établir qu'un corps n'est point de l'or, s'il ne remplit pas les conditions positives de la définition et de ses différenciations. » Tout ceci est d'une fermeté de

pensée et d'expression inconnue aux auteurs antérieurs, notamment au Geber arabe.

L'auteur latin expose et discute les raisonnemens de ceux qui nient l'existence de l'alchimie, suivant toutes les règles de la philosophie de son temps. On y relève cette objection terrible, qui a fini par tuer l'ancienne alchimie : « Voici bien longtemps que cette science est poursuivie par des gens instruits ; s'il était possible d'en atteindre le but par quelque voie, on y serait parvenu déjà des milliers de fois. Nous ne trouvons pas la vérité, sur ce point, dans les livres des philosophes qui ont prétendu la transmettre. Bien des princes et des rois de ce monde, ayant à leur disposition de grandes richesses et de nombreux philosophes, ont désiré réaliser cet art, sans jamais réussir à en obtenir les fruits précieux : c'est donc là un art frivole. » Or, rien d'analogue ne se lit dans le Geber arabe. Ce dernier croit à l'influence des astres sur les métaux, tandis que l'auteur latin la nie. On ne trouve nulle part chez l'auteur latin ce mélange perpétuel d'illusion mystique et de charlatanisme qui caractérise l'écrivain arabe. Enfin dans l'auteur latin, il n'y a aucun indice d'origine arabe, ni dans la méthode, ni dans les faits, ni dans les mots, ou les personnages cités, ni dans les allusions à l'islamisme, si fréquentes chez l'auteur arabe et qui font ici complètement défaut. Ajoutons que Vincent de Beauvais, contemporain de saint Louis, dans son encyclopédie (*Speculum naturale*) ne reproduit pas une seule ligne de la *Somme ;* il cite deux ou trois fois Geber, mais uniquement d'après l'alchimie latine d'Avicenne, dont il reproduit textuellement les phrases, ainsi que celles de divers autres alchimistes qu'il avait entre les mains. Nous pouvons en conclure que Vincent de Beauvais ignorait l'existence de cette œuvre latine de Geber, qui a été probablement composée après lui. La même vérification s'applique aussi à Albert le Grand, autre compilateur célèbre du XIIIe siècle : il ignore complètement le pseudo Geber. On voit par là comment l'attribution des ouvrages latins du pseudo Geber aux Arabes a faussé toute l'histoire de la science, en supposant dans ceux-ci des connaissances positives qu'ils n'ont jamais possédées.

III. — LES ALCHIMISTES ARABES : LEURS CONNAISSANCES POSITIVES.

Examinons maintenant les connaissances positives des Arabes en chimie, d'après leurs écrits authentiques, afin de les comparer d'une part à celles des savans grecs qui les ont précédés, et d'autre part à celles des savans latins qui les ont suivis et qui ont été les précurseurs les plus prochains de la chimie moderne.

Ces connaissances sont présentées dans une série de traités techniques, parvenus jusqu'à nous. Je citerai d'abord un ouvrage arabe, écrit en lettres syriaques, contemporain des croisades, et que j'ai publié récemment. Il convient de le rapprocher de l'ouvrage de matière médicale d'Ibn-Beithar, en grande partie reproduit de Dioscoride, et que M. Leclerc a imprimé dans les collections de l'Académie des Inscriptions. — A côté de ces deux ouvrages, écrits en langue arabe, les seuls dont on ait donné des traductions modernes, il convient de citer les vieilles traductions latines manuscrites, faites vers le XIIe siècle, des traités qui portent le nom de Rasès et le nom de Bubacar, ainsi que les alchimies attribuées à Avicenne et au pseudo Aristote, imprimées aux XVIe et XVIIe siècles. Les textes originaux ne devaient pas être beaucoup plus anciens que le XIIIe; mais ils sont perdus ou inconnus. Heureusement, la grande similitude de ces traductions avec le traité arabe cité plus haut en atteste l'authenticité, et la comparaison des faits qui y sont contenus avec ceux relatés par Albert le Grand et par Vincent de Beauvais permet de retracer avec une exactitude suffisante le tableau des connaissances positives des Arabes en chimie, au temps des croisades, en même temps que celles des Latins, avec lesquels ils sont entrés alors en relation.

Entrons dans les détails. L'ouvrage arabe que j'ai cité tout à l'heure possède un caractère pratique, exempt des théories et déclamations des alchimistes doctrinaires. On y trouve, mis bout à bout, deux traités. L'un d'eux surtout est un véritable traité de chimie, décrivant avec méthode les substances et les opérations. Il débute par ces mots : « De la connaissance des corps métalliques, des esprits et des pierres... Sache qu'il y a sept corps métalliques, sept pierres et sept choses composées. Tout cela rentre dans la pratique de l'art. Les objets rouges sont bons pour le travail de l'or ; — les objets blancs pour le travail de l'argent. »

Suivent les sept métaux : or, argent, fer, cuivre, étain, plomb, mercure, et leurs noms multiples. Mais les signes alchimiques grecs ne figurent plus ici : ils disparaissent après les Syriens, peut-être à cause de l'horreur des musulmans pour la magie et les représentations figurées. Les signes alchimiques manquent également dans les manuscrits latins du XIIIe siècle et ils ne reparaissent que vers la fin du XIVe, ou plutôt dans le cours du XVe ; sans doute, par suite de l'influence directe exercée alors de nouveau par les auteurs grecs.

Après les métaux viennent les esprits ou corps volatils, capables d'agir sur les métaux, au nombre de quatre à l'origine : mercure,

soufre, arsenic (sulfure), sel ammoniac; puis ils ont été portés au chiffre sept par symétrie, l'arsenic étant dédoublé en arsenic rouge (réalgar) et arsenic jaune (orpiment) et le soufre distingué en soufre jaune, rouge et blanc. Le mercure est à la fois compris dans la classe des corps et dans celle des esprits. Les pierres sont partagées en pierres contenant des esprits, c'est-à-dire susceptibles de fournir des liquides et des sublimés par l'action de la chaleur (au contact de l'air), au nombre de sept : ce sont les marcassites (sulfures métalliques), les vitriols (sulfates de fer, d'alumine, de cuivre, etc.) et les sels; — et en pierres ne contenant pas d'esprits.

Chaque genre de pierres est à son tour partagé en sept espèces, par exemple : la marcassite dorée, argentée, ferrugineuse, cuivreuse, etc. Il y a sept sels naturels et sept sels artificiels. Il y a sept aluns, sept fondans, désignés par le mot borax, qui a pris chez les modernes un autre sens. Sept minéraux entrent dans les préparations : cadmie, litharge, minium, céruse, sel alcalin, chaux vive, verre, et l'on emploie aussi le cinabre, le vert-de-gris, le stibium, l'émail, etc.

J'ai cru devoir reproduire toute cette liste, qui fait connaître le tableau des substances chimiques en usage au XIIIe siècle. On remarquera que ces substances sont ordonnées suivant les principes d'une classification analogue à ce que l'on a appelé plus tard en botanique la méthode naturelle, mais dominée par l'intervention systématique du nombre sept.

Après la description des matières employées en chimie, vient celle des ustensiles et appareils : marmite, matras, cucurbite, alambic, mortier et pilon, fourneaux, etc.; puis celle des sept opérations : chauffage ou cuisson, sublimation des corps et des esprits, distillation à feu nu ou au bain-marie, fusion, fixation. La distillation est décrite avec soin; mais cette opération remontait aux alchimistes grecs, comme je l'ai expliqué dans la *Revue*. Nous ne trouvons ici rien d'essentiellement nouveau. L'auteur termine par ces mots : « Ainsi tout est rendu manifeste. »

On voit par ces détails avec quelle précision nous pouvons parler de la chimie d'alors. Sans doute, il y a bien des points qui restent obscurs, bien des opinions erronées; mais il n'en existait pas moins un fond sérieux de connaissances positives, qu'il est facile de comprendre, en se reportant à l'état des intelligences et à la signification des mots de l'époque. Nous pouvons donc appuyer nos comparaisons et nos raisonnemens sur une base solide.

Pour compléter cet exposé de la science chimique arabe, il convient de dire que le traité analysé contient à la suite des recettes d'alliage, de teinture métallique et de transmutation, diverses formules

pour le travail des perles et des pierres précieuses artificielles, formules similaires avec celles des alchimistes grecs : Zosime y est même cité. Il y a aussi un petit traité de l'art du verrier, indiquant les procédés pour teindre le verre en couleurs verte, rouge, noire, bleu, jaune citron, etc., et décrivant les fourneaux du verrier. La céramique et la fabrication du verre ont été toujours cultivées en Perse et en Orient.

Ces arts s'étaient d'ailleurs conservés parallèlement en Occident, car les mêmes sujets sont traités dans le manuscrit de Lucques du VIIIe siècle, qui renferme les *Compositiones,* et plus tard dans l'ouvrage du moine Théophile.

Ce n'est pas tout. Dans un autre passage, notre auteur arabe donne des formules pour les flèches incendiaires, les amorces, les pétards et artifices, recettes pareilles à celles du traité arabe de Hassan-al-Rammah, que nous possédons à la Bibliothèque de Paris : elles sont contemporaines des croisades. Le premier texte occidental qui reproduise des formules de ce genre, c'est celui de Marcus Græcus, compilation latine du XIIIe siècle, traduite de l'arabe. J'ai exposé dans la *Revue*, il y a deux ans, toute cette histoire, en montrant par quelle gradation les projectiles incendiaires des anciens sont devenus à Constantinople le feu grégeois, comment les Arabes ont révélé le secret de ce dernier, comment enfin ses transformations successives ont engendré la poudre à canon.

L'ouvrage arabe que je viens d'analyser peut être regardé comme un type des livres de chimie pratique de l'époque. Il fournit le tableau des matières et des opérations usitées chez les Arabes au XIIIe siècle. Or ces matières, ces opérations sont précisément les mêmes que nous rencontrons dans les traités latins indiqués comme traduits de l'arabe au cours du XIIIe siècle. Tel est, par exemple, le traité de Bubacar, dans le manuscrit 6514 de Paris, dont les descriptions sont semblables et même moins systématiques, n'étant pas assujetties à reproduire perpétuellement le nombre cabalistique sept. Ce traité comprend pareillement la description des substances, partagées en métaux, esprits et pierres, celle des vitriols, aluns, sels, fondans ; puis viennent les appareils et les opérations. Il y avait évidemment un plan général commun à tous les traités de chimie, alors comme aujourd'hui. On trouve ce plan suivi dans l'alchimie latine d'Avicenne et dans une alchimie attribuée tantôt à Rasès, tantôt au pseudo Aristote. Vincent de Beauvais reproduit aussi la plupart de ces faits, en grande partie en copiant les articles de l'alchimie latine d'Avicenne.

Nous devons nous arrêter maintenant à un ordre de composés, non mentionnés jusqu'ici dans le présent article et qui allaient

prendre dans la chimie occidentale un rôle prépondérant : je veux parler des acides, des alcalis et des dissolutions métalliques. Déjà entrevus par les Grecs, ils furent étudiés d'une façon plus approfondie par les Arabes, mais sans être isolés par eux d'une façon définitive. Les alchimistes grecs confondaient toutes les liqueurs actives de la chimie sous le nom d'*eaux divines* ou *sulfureuses;* — le mot grec Θεῖον signifie les deux choses. Les liqueurs obtenues par filtration ou distillation des mélanges les plus dissemblables recevaient chez eux cette dénomination. Le soufre et les sulfures y entraient d'ailleurs fréquemment comme ingrédiens essentiels. A l'origine, dans le papyrus de Leyde, ce nom s'applique à un polysulfure de calcium ; mais chez les auteurs alchimiques, le sens en est plus vague et plus compréhensif. Il embrassait à la fois des liqueurs acides, appelées cependant de préférence *vinaigres,* des liqueurs alcalines, des solutions de sulfures et de sulfarsénites alcalins, capables de teindre superficiellement les métaux, etc. Aussi les passages où le mot d'eau divine figure sont-ils d'une intelligence difficile et parfois impossible, à cause de l'indétermination du sens précis caché sous cette désignation.

L'étude des eaux divines se perfectionna dans le cours des temps. Cependant elles ne sont pas décrites en détail dans les traités arabes cités plus haut; mais il en est fait une mention plus claire dans les traductions arabico-latines. Ainsi le traité de Bubacar renferme un livre sur les *Eaux acides*, qui ont le pouvoir de dissoudre les métaux; un autre livre sur les *Eaux vénéneuses*, préparations alcalines et ammoniacales, sulfures complexes. Mais toutes ces préparations sont encore bien confuses ; il y entre, comme dans les médicamens de l'époque, des ingrédiens multipliés, soumis chacun à des traitemens si divers qu'il est souvent difficile d'en préciser la composition véritable, au point de vue moderne.

Dans le *Livre d'Hermès*, autre œuvre du XIIIe siècle, on lit un chapitre sur les *Eaux-fortes*, comprenant le vinaigre, l'urine putréfiée (carbonate d'ammoniaque), les solutions d'alun (sulfates provenant des pyrites), la lessive de cendres traitée par la chaux (potasse caustique), etc. Le *Livre des douze eaux* était célèbre au XIIIe siècle. Dans un manuscrit de cette époque, on trouve mentionnés nominativement les adeptes connus du copiste : ce sont des moines de la Haute-Italie, originaires de Crémone, Brescia, Verceil, Pavie, etc. Ces moines pratiquaient l'alchimie. Or, « Maître Jean, y est-il dit, emploie dans ses opérations le *Livre des douze eaux*, qui occupe deux folios. Richard de Pouille le possède également. » Ce titre a été appliqué d'ailleurs à plusieurs ouvrages distincts. La liste des eaux et préparations qui sont décrites dans

les manuscrits ne sont pas identiques, quoique ce soient d'ordinaire des solutions alcalines, acides, sulfureuses, arsenicales, fort compliquées. Mais on était fort éloigné à cette époque de la notion claire et précise de nos liqueurs acides ou alcalines modernes et bien définies.

Voici le tableau général des connaissances chimiques d'alors, d'après les documens exacts qui viennent d'être énumérés :

Dans l'ordre des arts industriels et de la médecine : extraction et purification des produits naturels utilisés, minéraux, résines, huiles, baumes, matières colorantes, etc.

Dans l'ordre de la métallurgie : fusion, coulée, alliage, moulage et travail des métaux, tant pour l'orfèvrerie que pour la construction des armes, des outils et des machines ; purification de l'or et de l'argent, par coupellation et par cémentation avec le soufre, les sulfures d'arsenic, d'antimoine, les sels de fer et les sels alcalins ; réaction des métaux sur les composés sulfurés, arsenicaux, antimoniés, mercuriels, en vue de la prétendue transmutation.

Dans l'ordre des fabrications chimiques : préparation des oxydes de plomb (minium, litharge), de cuivre, de fer (ocres, sanguine, etc.), de la céruse, du vert-de-gris, du cinabre, de l'acide arsénieux, des chlorures de mercure ; préparation des métaux en poudre et en feuilles, ainsi que des couleurs minérales et végétales pour les peintres, les miniaturistes, les verriers, les mosaïstes, les céramistes ; enfin teinture des peaux et des étoffes.

Tout cela était déjà connu en gros des chimistes anciens ; mais les préparations avaient été perfectionnées par la pratique dans le cours des siècles. La production des sels, aluns, vitriols, fondans, s'était également développée, et on en définissait avec plus de précision les différentes espèces. Le salpêtre principalement, matière inconnue des anciens, ou plutôt non distinguée par eux, commençait à être fabriqué sur une grande échelle pour les arts de la guerre. La distillation, découverte par les Grecs, s'était répandue, sans changement notable dans les appareils, mais avec un développement sans cesse croissant dans les applications, telles que l'extraction de l'eau de roses et des eaux volatiles, celle des essences de térébenthine et de genièvre, etc. : l'alcool faisait à ce moment son apparition sous le nom « d'eau ardente, » qui s'appliquait aussi aux essences précédentes. Parmi les eaux divines ou eaux-fortes, un certain nombre représentaient des produits distillés, par exemple, les esprits tirés des vitriols au moyen de mélanges de matières multiples qui donnaient naissance à des liqueurs également complexes.

Il y avait là des progrès considérables, par rapport aux connaissances des anciens, progrès dans lesquels il n'est pas facile de faire une part distincte aux travaux des praticiens occidentaux antérieurs et à ceux des Arabes et de leurs disciples, les deux traditions s'étant confondues au moment des croisades.

Mais c'est à tort que l'on a prétendu faire remonter, soit aux Arabes, soit aux auteurs des XIIe et XIII siècles, la connaissance précise de nos acides sulfurique, chlorhydrique, azotique et de leurs sels métalliques bien définis. Les préparations confuses et compliquées d'alors n'ont été débrouillées en réalité que plus tard, dans l'Occident latin, pendant le cours des XIVe et XVe siècles. Si on a cru rencontrer les produits définis de la chimie moderne dans des traités plus anciens, c'est par suite de fausses attributions, d'une intelligence imparfaite des textes, enfin en raison d'interpolations de date plus récente, faites du XIVe au XVIe siècle. Dans l'alchimie du pseudo Aristote, par exemple, à la suite d'un grand nombre d'articles, on distingue à première vue plusieurs groupes d'additions successives, ajoutées évidemment, de siècle en siècle, par les copistes qui voulaient tenir le manuel au courant. Or, ces additions manquent dans les plus anciens manuscrits.

Puissent les développemens que je viens de présenter laisser dans l'esprit du lecteur une idée plus exacte de la marche de la science chimique pendant le cours des âges, depuis ses origines gréco-égyptiennes jusqu'au temps de la première renaissance des études, en France et en Europe, vers le temps de saint Louis! Cette marche a été parallèle à celle des autres sciences : l'esprit humain procède à une même époque suivant des voies analogues dans les divers ordres. Fondée sous une forme rationnelle, mais avec quelque mélange de chimères, par les Alexandrins, la science ou plutôt la pratique chimique a subsisté pendant les âges barbares, en Orient comme en Occident, à cause des nécessités industrielles. Cependant son évolution théorique a repris d'abord chez les Arabes, disciples des Syriens, qui avaient reçu eux-mêmes la doctrine des Grecs; les idées des anciens, modifiées par les Arabes, ont été réintroduites par eux dans le monde latin, aux XIIe et XIIIe siècles. Elles y ont pris un essor nouveau, qui s'est poursuivi sans interruption jusqu'à notre temps, où elles ont revêtu une forme absolument scientifique. Mais ce résultat n'a pas été acquis du premier coup : les hommes se dépouillent difficilement de leurs chimères et de leurs espérances, surtout quand elles sont associées à des conceptions mystiques.

L'appât de la richesse, la prétention décevante de fabriquer de toutes pièces les métaux précieux, ont continué, pendant tout

le moyen âge, à détourner les esprits de la science pure et à les maintenir dans une voie où la recherche scientifique côtoyait sans cesse l'illusion, le charlatanisme et même l'escroquerie. C'est ainsi que l'alchimie a poursuivi son cours, s'enrichissant sans cesse de faits et de doctrines nouvelles, jusqu'au jour où la clarté définitive s'est faite tout d'un coup, le système véritable qui préside aux métamorphoses de la matière ayant été découvert par Lavoisier. Ce jour-là, la connaissance de la constitution de la matière a fait un pas que nulle déduction purement logique n'aurait pu accomplir, et elle est sortie du cadre des conceptions antiques. Les vieux élémens, réputés jusqu'alors des êtres véritables, ont passé dans la catégorie des phénomènes, et la métaphysique d'autrefois en a été profondément troublée. Une science à la fois antique et moderne, la chimie, a pris dans l'ensemble des connaissances rationnelles une place que les doctrines suspectes dont elle était mélangée lui avaient fait jusque-là contester. Mais c'est à tort que les savans de la fin du XVIIIe siècle, dans l'enthousiasme de leur triomphe, ont cru pouvoir faire table rase, en chimie comme ailleurs, des opinions et des faits acceptés avant eux. C'est là une prétention qui s'est d'ailleurs reproduite plus d'une fois en chimie, même de notre temps ; prétention injuste et illusoire, parce qu'elle méconnaît à la fois la continuité et la faiblesse de l'esprit humain. Ce n'est que par des efforts graduels et incessans, en traversant bien des mécomptes, des erreurs et des préjugés, qu'il parvient à la connaissance de la vérité. Aujourd'hui, nous pouvons juger les choses avec plus d'impartialité, et le moment est venu de restituer à l'histoire de la civilisation les longs travaux de nos prédécesseurs et d'apprécier les services qu'ils ont rendus à la fois aux arts pratiques et à la philosophie naturelle.

M. BERTHELOT.

LA

FRANCHE-COMTÉ

QUATRIÈME PARTIE (1).

XIII. — UN MOIS A TRAVERS LA COMTÉ, LES INDUSTRIES DE SAINT-CLAUDE, MOREZ ET SEPTMONCEL.

« Ce pays, bien doré comme le Pérou, emperlé comme l'Inde, fourré comme la Tartarie, armé comme la Perse, enviné comme Candie, bien arrousé comme l'Espagne, bien trafiqué comme les Pays-Bas, bien mignardé comme l'Italie, bien engrainé comme la Gaule, peut dire que cela lui appartient comme une simple libéralité terrestre ou corporelle. » Et si n'en croyez Gollut, ce Marseillais de Pesmes, venez vous assurer qu'il n'exagère pas trop; mais si vous appartenez à cette race de touristes échevelés auxquels les bottes de sept lieues du petit Poucet ne suffisent point, que la hantise des espaces infinis enivre, et qui croient n'avoir rien fait tant qu'ils n'ont pas exécuté le tour de la machine ronde, si vous mesurez le plaisir du voyage à la fatigue ressentie, aux dangers, aux obstacles affrontés, ou bien encore, esclave de la mode, si vous partez par genre, comme on va à l'Opéra, pour dire que vous avez vu cela, parce que le site est célèbre et que vos amis l'ont vanté, alors ne

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai, du 1er juillet et du 15 août.

vous arrêtez point, passez outre, notre Franche-Comté n'est point votre fait. Elle n'a point les glaciers, ni les neiges éternelles, ni les pics énormes de sa voisine, six heures à peine de chemin de fer la séparent de Paris, mais de glorieux souvenirs charment à chaque instant l'âme du touriste, et vieilles cités, villages coquettement semés au flanc des collines ou tapis dans la plaine derrière des bouquets de cerisiers, vallées profondes, lacs et cascades, prairies et forêts lui composent une parure variée où éclatent mille beautés particulières fondues en une symphonie de grâce et de couleurs. Son sommet le plus élevé ne dépasse pas 1,700 mètres, son lac le plus considérable a 350 hectares, ses rivières principales, la Saône, le Doubs, l'Ain, l'Ognon, sont des ruisseaux à côté de certains fleuves ; mais la nature a mis en eux une si délicate poésie, elle les a si généreusement revêtus de ses prestiges que, le mot sublime excepté, aucun terme d'admiration ne saurait leur être refusé. Beaucoup de Parisiens ont visité Constantinople, Ceylan, le Japon, qui ne connaissent point la Sainte-Chapelle ni le musée de Cluny, à plus forte raison cette France provinciale qu'il a été de bon ton de dédaigner pendant si longtemps. L'heure ne serait-elle pas venue de protester contre cet ostracisme, de garder pour nos départemens quelques étincelles de cet enthousiasme qu'on prodigue aux étrangers ?

D'ailleurs, la Franche-Comté n'est point une inconnue pour les artistes, peintres, romanciers, qui chaque année viennent, nombreux, lui demander des inspirations. Charles Nodier, l'*Arioste de la phrase*, Xavier Marmier, Lamartine qui appartenait au pays de Saint-Claude par sa grand'mère maternelle, tout récemment MM. Henri Bouchot (1) et Charles Grandmougin ont dit les tendres transports, les rêveries qu'éveille cette terre riche de splendeurs utiles et idéales : ils vous conduiront à travers les enchantemens de leurs récits, comme ces preux chevaliers qu'une fée bienveillante entraîne dans la patrie de leurs désirs, leurs impressions grandiront les vôtres, et votre mémoire, pleine de ces peintures, enverra à votre âme de nouvelles images sorties de cette collaboration. Mais pour faire ce voyage, sans se presser, en savourant toutes choses, au gré de la fantaisie, comme un amoureux ou comme un poète, il faudrait du temps, de longs mois, et, dans ce siècle

(1) L'ouvrage de M. Henri Bouchot sur la Franche-Comté pittoresque est des plus intéressans. — Voir aussi : Ch. Thuriet, *Deux causeries sur Lamartine, Saint-Claude et ses environs*. — Castan, *Besançon et ses environs ; la Franche-Comté*. — *Le Guide du voyageur et du baigneur à Luxeuil, par un habitant du pays* (l'abbé Morey). — Abbé Morey, *la Vigne de la Motte de Vesoul : Annales franc-comtoises*, 1867. — Désiré Nisard, *Souvenirs de voyages*, t. II : *Besançon et Franche-Comté*, 1893.

inquiet, qui a le génie, presque le délire de la vitesse, bien peu disposent de loisirs suffisans. Essayons donc de rogner, de condenser; plus d'école buissonnière, plus d'excursion en zigzag; un mois, un seul mois, et vous aurez vu la Franche-Comté de manière très exacte, vous aurez même jeté un coup d'œil sur les contrées voisines.

Nous voici à Dole, au cours Saint-Maurice; le Doubs serpente à vos pieds, à droite, la ville dominée par sa vieille et glorieuse église; tout près se dresse le mont Roland, ancien lieu de pèlerinage; mais il est des modes pour les pèlerinages comme pour les gouvernemens et les dogmes, et celui-ci a fait son temps; en face, une plaine fertile que resserre la forêt de Chaux, dans le lointain la chaîne bleuâtre du Jura, au-dessus, au dernier plan, les glaciers du Mont-Blanc. Et, soyez tranquille, l'hôtelier n'oubliera pas de vous indiquer la maison natale de Pasteur, le fils du petit patron corroyeur; simple comme un grand homme, il assiste aux fêtes populaires, quand il vient en Comté, à celle du Biou, où l'on voit, symbole d'espérance, une grappe énorme, comme celle du pays de Chanaan, formée de centaines de petites grappes, accrochée à une perche et processionnellement promenée par toute la ville d'Arbois. — Besançon et ses environs vous retiendront davantage : les forts, le panorama qu'on découvre depuis la citadelle, que César avait décrit avec une parfaite précision, les églises, hôpitaux, musées, lycées, une bibliothèque qui renferme 130,000 volumes, 1,200 imprimés du xve siècle, 1,850 manuscrits précieux, un médaillier de 10,000 pièces, le pont romain de Battant, la maison où naquit Victor Hugo, la statue de Jouffroy la Pompe, qui le premier réalisa pratiquement la pensée de Denis Papin, tout y prend un caractère original. A travers ces choses, comme dans un miroir magique, l'imagination évoque des visions d'amour et de batailles, cent générations d'hommes qui se succédèrent dans cette enceinte, la ville gauloise, romaine, bourguignonne, autrichienne, ressuscite, et, fiers bourgeois, archevêques belliqueux, césars germaniques, ducs suzerains, gouverneurs français, religieux de toute robe et de toute vertu, idylles et tragédies, défilent devant la pensée; là, mieux qu'ailleurs, les monumens redisent leur épopée, font la chaîne du passé au présent, là surtout j'ai senti palpiter l'âme de la vieille province, cette âme obscure, bien vivante cependant, que lui firent vingt siècles de communes joies et de communes souffrances, qui se nourrit et se pare de ces souvenirs, de cette quintessence d'humanité, comme la palette d'un Rembrandt se charge de mille impressions poétiques ressenties çà et là : et pourquoi les peuples n'auraient-ils pas, eux aussi, une âme immortelle, fleur divine de l'histoire, souffle radieux de l'éternité, qui se

prolongerait même après qu'ils ont disparu de la scène du monde?

A Besançon, l'esprit et la guenille trouvent à se satisfaire; on vient d'installer un bel établissement de bains salins, et, à ses côtés, un hôtel confortable destiné aux baigneurs et aux voyageurs de tout ordre, car le coucher laissait grandement à désirer, bien que la ville eût, depuis tantôt 220 ans, quitté ses cloches espagnoles pour s'habiller à la française; du moins, le manger y est excellent; double motif pour établir là son quartier-général et s'élancer dans toutes les directions. Faut-il l'avouer : notre pays n'a point le sens du confortable et ferait bien de demander des leçons aux Suisses, passés maîtres dans l'art d'attirer, retenir le voyageur, et aussi de plumer la poule sans trop la faire crier.

Dans le pays de Gray, qui fait partie de la basse Franche-Comté, la Saône est reine, presque tout se rapporte à elle ou vient d'elle, beautés de la nature, industrie, agriculture : calme et gracieuse, la noble voyageuse s'avance à travers les campagnes, découvrant les diamans de son écrin, les châteaux d'Apremont, Vellexon, Ray, qui complètent sa parure. A la montagne de la Motte de Vesoul se rattache une légende qui, s'il fallait y croire, donnerait à penser que le mariage dès cette époque était une institution bien fatiguée et fatigante : on récoltait d'excellent vin sur cette colline, et surtout dans une grande et belle vigne que le sire comte de Faucogney avait promis de donner aux gens qui, après un an de vie commune, ne se seraient jamais repentis de s'être mariés, personne n'avait pu l'obtenir, et de là ce dicton, lorsqu'un ménage se brouillait : encore un qui n'aura pas la vigne de la Motte! Depuis Vesoul, en montant vers Luxeuil, nous entrons dans la région des coteaux : des bois et encore des bois, quelques jolis villages, Colombier, Saulx, Servigney, Genevrey, la rivière du Durgeon, semblent posés le long de la route pour la joie des yeux : trois kilomètres plus loin que Servigney, en Chaudron, apparaît brusquement la plaine de Luxeuil avec ses trente villages, des forêts répandues tout au travers comme des îles dans un fleuve; au fond, sur la droite, les montagnes de Melisey, Faucogney, le Ballon d'Alsace; sur la gauche, la vallée de Fougerolles, célèbre par son kirsch : parcourir cette vallée au mois de mai, lorsque les cerisiers sont en fleurs, est quelque chose d'exquis, on croit marcher dans un massif de fleurs géantes pendant quinze kilomètres.

Luxeuil! la perle de la Comté, la ville des moines et des saints abbés, l'ancienne métropole monastique de la Gaule sous les Mérovingiens, vassale des césars allemands jusqu'au XVIe siècle. Quelques maisons y conservent comme un relent du moyen âge, celle du cardinal Jouffroy, avec cette tourelle festonnée en saillie sur l'angle

du bâtiment et un balcon tout en pierre admiré pour sa hardiesse ; l'hôtel de ville qui semble garder l'empreinte des luttes persévérantes des coquâtres (échevins) contre leur seigneur féodal. Site privilégié, climat tempéré, treize sources salines, trois sources ferrugineuses, tout semble concourir à la prospérité de l'établissement thermal ; et cependant le nombre des baigneurs ne dépasse guère un millier ; sans doute à cause du voisinage de Plombières. Bien qu'on n'y voie plus les anciennes verrières, les statues, les tombeaux, le beau jubé du xve siècle, le chandelier à sept branches reposant sur des lions de cuivre doré, le tombeau du bienheureux Angelôme, l'église a tout à fait grand air. Terminée en 1330, bâtie avec des matériaux pris dans les carrières qui avoisinent la ville, elle coûta 300 livres (7,500 francs), et l'architecte, qui se contentait du titre de maître-maçon, reçut de l'abbé une prébende monacale avec robe rouge et lettres de noblesse. Et si les stalles du chœur n'avaient servi à asseoir les membres du club de Luxeuil en 1792, si on ne les avait ensuite dissimulées sous des amas de fourrages, peut-être les eût-on converties en bois de chauffage, comme les in-folio de la bibliothèque furent, dit-on, employés à fabriquer des gargousses pour l'armée de Sambre-et-Meuse : c'est du moins l'avis d'un docte curé qui connaît la Comté aussi bien que son bréviaire, mais qui n'aime guère la Révolution. Ne pourrait-on lui objecter que chaque grande révolution sociale, politique ou religieuse, a entraîné force destructions, que celles-ci sont en quelque sorte le signe visible, le premier résultat de la victoire ; traduction regrettable assurément, prémisses douloureuses dont notre pauvre humanité n'a pas encore su se passer? De ses châsses et de ses reliquaires, la vieille abbaye n'a rien conservé, hormis l'écuelle dont saint Valbert se servait dans son ermitage il y a plus de douze cents ans ; une partie de ses bâtimens est consacrée au petit séminaire qui compte une douzaine de professeurs et 170 internes ; du reste on a fait le presbytère, l'hôtel de ville, le commissariat de police, la salle de spectacle. Combien nous sommes éloignés de ces temps où les fidèles espéraient gagner le paradis en apportant leur pierre à la fondation des couvens!

Une foire importante se tient à Luxeuil le samedi. Pourquoi ce jour plutôt qu'un autre! Parce que c'est le jour du sabbat, et que les abbés seigneurs avaient voulu en écarter les juifs ; l'usage se maintient, mais les fils d'Israël n'y regardent pas de si près, ils viennent à cette foire comme aux autres, y font la loi, achètent le gros bétail pour l'exportation, maquignonnent les biens vendus par la justice, et, mieux encore que le notaire, possèdent le secret des fortunes rurales ; jadis usuriers, aujourd'hui prêteurs au taux légal, toujours habiles à convertir leurs écus en louis d'or, les louis en billets de banque. On ne les aime pas, on peste contre eux, on

est bien aise de les trouver en cas de besoin. Voulez-vous faire une étude sur le vif, suivez cette foule jusqu'au champ de foire, examinez ces physionomies fortement concentrées, écoutez ces discussions interminables sur une paire de bouvassons, jusqu'à ce que le mot sacramentel *vendu !* soit prononcé ; et le coup de ciseau une fois donné, la détente subite du visage, la gaîté de ceux qui estiment avoir fait une bonne affaire, les rires renversés et les mâchoires fendues jusqu'aux oreilles lorsqu'on boit une chope pour sanctionner le marché.

Nous sommes au pays des saints. Les protecteurs de Faucogney et Saint-Bresson, saint Martin et saint Bricon, étaient, paraît-il, aussi grands amis qu'Oreste et Pylade, puisqu'ils se prêtaient leur marteau et leur pioche, se les envoyant d'une montagne à l'autre, par-dessus la vallée du Breuchin ; et, depuis plus de mille ans, les habitans de Faucogney veulent dormir leur dernier sommeil autour de cette église du mont Saint-Martin, située à trois kilomètres du bourg, qui fut l'église mère de toute la contrée. Saint Colomban, patron de Sainte-Marie-en-Chanois, commande aux animaux sauvages, écarte les orages qui empêchent de rentrer à point les moissons ; saint Valery préserve des chenilles les carrés de choux des jardiniers de Luxeuil ; saint Gal désobéit à son supérieur pour aller pêcher dans l'Ognon où il ne prend pas la plus mince ablette, tandis qu'il fait une pêche miraculeuse quand il revient au Breuchin ; saint Desle, traité à Lure comme un vagabond, groupe la proie blanche du pays autour de son bâton, accroche son manteau à un rayon de soleil qui passe dans le vestibule de Verfair.

Et maintenant, la tentation est trop forte, et, comme disait cette aimable femme d'autrefois, le moyen le plus sûr de s'en débarrasser est d'y succomber. Franchissons nos limites, allongeons un peu la courroie, trois jours de plus, et je vous promets large et franche lippée : le val d'Ajol, le déjeuner traditionnel à la Feuillée, Plombières, les lacs de Gérardmer, la Schlucht. Par exemple, vous serez assez mal nourri, couché médiocrement au Ballon d'Alsace, mais il faut laisser aux Anglais ce souci du confortable et les compensations ne manqueront pas : le lever du soleil, si vous avez de la chance, en tout cas la chaîne des Alpes qui se dresse, démesurément longue, pleine de blancheurs rayonnantes et d'infini, tout autour de vous des montagnes, encore des montagnes, avec les forêts qui les tapissent de leurs ombres, les pâturages qui les veloutent, les troupeaux qui répandent la vie, l'animation. Observez, je vous prie, que le mendiant comtois est plus rare et moins insupportable que le mendiant pyrénéen ou espagnol, moins pitto-

resque aussi, car certains de ces lazzarones de Gavarni ou d'Argelès ont vingt manières de vous attendrir, par exemple quand ils suivent votre voiture pendant cinquante mètres en faisant la roue ; et il est difficile de résister au salut des petites filles de la vallée de Campan. Les nôtres se contentent de psalmodier quelque chanson, comme celle-ci, que j'ai entendu redire maintes fois par nos bergères et lavandières.

Quand j'étais chez mon père, petite Jeanneton,
On m'envoyait à l'herbe, à l'herbe et au cresson,
Verduron, verdurette,
Verduron, don ! don !

La fontaine était creuse et j'ai tombé au fond ;
Sur le grand chemin passent trois chevaliers-barons...

— Que donn'rez-vous, la belle, si nous vous retirons ?
— Retirez-moi d'abord, après ça nous verrons !..

Quand dehors fut la belle, s'enfuit à la maison,
Se met à sa fenêtre et chante une chanson...

— Ce n'est point ça, la belle, que nous vous demandons,
C'est votre petit cœur, si nous le méritons...

— Mon petit cœur, messieurs, n'est point pour un baron,
Mais pour mon ami Pierre, Pierre qu'est mon mignon !
Verduron, verdurette,
Verduron, don ! don !

Le lion de Belfort, le vieux château et la statue de Cuvier à Montbéliard, les ruines de Mandeure qui fut une grande ville romaine avec un théâtre pouvant contenir 12,000 spectateurs, celles de Montfaucon, Baume-les-Dames où florissait un couvent de chanoinesses nobles remontant à la nuit des temps, les châteaux du Grand-Vaire, de Roulans, les sources du Cuisancin, les bains de Guillon, la glacière de la Grâce-Dieu, autant d'étapes de notre voyage. J'ai vu la glacière il y a plus de vingt ans, elle m'est restée présente à l'esprit comme au lendemain de l'excursion : un site sauvage perdu dans une forêt profonde, cadre tout trouvé pour ces légendes qui représentent le chasseur maudit égaré, frissonnant de rêveries infernales et jurant à son réveil d'abandonner le monde, de fonder un monastère ; l'antique abbaye cistercienne restaurée par les trappistes, de rudes défricheurs, eux aussi, qui ont fait sortir la richesse du néant, créé fermes, moulins, scieries ; les réflexions de mes compagnons en présence de ces hommes qui peut-être ont découvert le grand secret du bonheur ; l'ascension à la glacière par une côte fort raide, les horribles auberges qui rap-

pellent les guinguettes de la barrière, puis, l'hiver succédant brusquement à l'été, un trou béant, de grands blocs semblables aux colonnes d'une église, les stalactites suspendues aux voûtes qui, en 1585, menaçaient « d'escarbouiller » le cerveau de Bénigne Poissenot, l'auteur des *Nouvelles historiques*. Moines et seigneurs y descendaient leur gibier, et venaient s'approvisionner de boisson fraîche; les prélats bisontins exigèrent une rente de glaçons pour empêcher les vins de Tro-Chatey de s'aigrir; là se réfugièrent les paysans du voisinage pendant l'invasion de Weimar, et ils y menaient l'existence la plus misérable, mouillés jusqu'aux os, privés d'air, obligés d'avaler la fumée des feux qu'ils allumaient pour sécher leurs nippes et fondre les glaces, plus heureux encore que les gens de Villers qui furent murés tout vivans par les damnés Suédois dans le souterrain où ils s'étaient cachés.

Un jour de repos à Besançon, et, en route pour Morteau, le saut du Doubs et cette délicieuse vallée de la Loue, justement célébrée par les poètes, qu'il faut remonter depuis Ornans, la patrie de Courbet, jusqu'à sa source. Du côté de Salins, la vallée de Nans-sous-Sainte-Anne semble un véritable musée de curiosités naturelles : le pont du Diable, le creux Billard, la source du Lizon, et la grotte Sarrasine (ou manteau de saint Christophe) dans l'ouverture de laquelle on logerait à l'aise toute la façade de Notre-Dame de Paris. Salins, surnommé jadis le pot de chambre de la Comté, contenait, avant 1789, 10,000 habitans; une société riche et aimable, beaucoup d'officiers retraités, trois collégiales, quatre paroisses, neuf couvens, un collège de jésuites, des industries assez prospères faisaient de cette ville un séjour agréable. Les reliques de saint Anatoile préservèrent, dit-on, les habitans de la colère de Louis XI, et son église montre encore son porche roman, déroule ses voussures délicates, ses colonnettes basses; mais il y manque ses beaux vitraux et quatorze tapisseries, chef-d'œuvre de Jean Sauvage de Bruges, qui racontaient la légende du saint. Il y a cinquante ans à peine, on imagina de faire servir les sources salines, cette planche à pain des Salinois, à la guérison des scrofuleux et des lymphatiques, l'idée réussit et la ville reçoit chaque année sept à huit cents baigneurs.

Le chemin de fer de Salins à Pontarlier découvre la plaine « virgilienne » de la Bresse et du Val-d'Amour; après une pointe sur Andelot, Nozeroy, le val de Mièges, Champagnole, Saint-Laurent, par les vallées de l'Ain, nous partons en voiture pour Saint-Claude (1) (l'ancien Condat), ville de dix mille âmes, bâtie

(1) Audiganne (voyez la *Revue* du 15 mai 1856 et du 15 juin 1864). — *Vies de saint*

au fond d'un abîme qui, en profondeur, mesure deux fois au moins la tour Eiffel. « La vallée de Saint-Claude surtout, dont la ville se confond, au fond d'une gorge, avec les falaises grises de ses rochers, a, dit Lamartine, une profondeur, des tournans, des anfractuosités, des abîmes, des vertiges qui fascinent les yeux du haut de ces divers plateaux qui la dominent de si loin et de si haut. Je n'ai vu de pareils effets de perspective dans les profondeurs que dans le Liban, quand au pied des cèdres on plonge de l'œil sur la petite ville industrielle de Zarklé, pleine de couvens et de fabriques d'armes, sur les deux marches d'un ravin, dans une anse, entre deux parois perpendiculaires de rochers crénelés de sapins. Saint-Claude, ville aussi toute sacerdotale et toute laborieuse de tant d'industries diverses, est le Zarklé du Jura; ses cloches retentissent et ses cheminées fument, ses cours d'eau, ses scieries, ses enclumes, ses tours bruissent, comme une ville fantastique qui apparaît hors de la portée des sens, au fond d'un des cercles du Dante, à travers le brouillard des eaux pulvérisées par leur chute et des rayons du soir répercutés par les parois... » Si les poètes voient souvent plus loin, plus haut, plus juste même que les hommes positifs, il leur arrive parfois de brouiller le présent et le passé. Saint-Claude n'est plus la ville des reliques et des couvens, où empereurs d'Allemagne, rois de France, d'Espagne, ducs de Bourgogne, foules naïves, venaient de bien loin implorer la protection des patrons de la cité; mais dans les temps reculés où son abbé gouvernait soixante villages et nombre de seigneuries, avait le pouvoir législatif, exécutif, judiciaire, le droit de paix et de guerre, les habitans demandent déjà au commerce des moyens d'existence que leur refuse un sol ingrat, exportent en grande quantité peignes, couteaux à sifflets, cuillers, fourchettes en buis, statuettes, chapelets. Aujourd'hui, la superstition a perdu ce qu'a gagné le bibelot laïque, la mode s'est retirée du chapelet pour passer à la tabatière, puis à la pipe, le souci du divin a fait place à l'âpre poursuite des intérêts matériels. Mais parmi ces sculpteurs d'autrefois on rencontrait des inventeurs, des artistes : Antide Janvier, qui perfectionna l'industrie

Romain, de saint Lupicin et de saint Oyand, par un auteur anonyme qui écrivait au XVIe siècle. — *Chronique de l'abbaye de Saint-Claude écrite au XIIe siècle en vers latins rimant entre eux.* — *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude*, par Claude du Saix. — Dunod de Charnage, *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude.* — Pernier, *Histoire manuscrite de l'abbaye de Saint-Claude.* — J.-B. Crestin, *Notice historique sur la ville de Saint-Claude.* — *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude depuis sa fondation jusqu'à son érection en évêché*, par Montgaillard, 2 vol. in-8°. — *Panégyrique de Saint-Claude*, par Mgr Besson, évêque de Nîmes. — Charles Thuriet, *Petites poésies sanclaudiennes.* — Désiré Monnier, *Traditions comparées.* — *Statistique commerciale établie par la chambre consultative des arts et manufactures de Morez.*

horlogère, grâce à ses connaissances en mathématiques et en astronomie ; Rosset, mort en 1780, qui, sans quitter son pays de Saint-Claude, conquit une réputation européenne par son habileté à travailler l'ivoire ; pour les couvens et les églises, il fit des Christs, des Vierges, des statuettes de saint Bruno, saint Benoît, saint Bernard ; pour les mondains il reproduisit les figures à la mode, Henri IV, Sully, Franklin, Washington, et même, malgré ses sentimens de piété, ses voisins de Ferney et Genève, Voltaire et Rousseau. « On a bien, disait-il, représenté le diable et le serpent, ils ne sont pas plus méchans que le premier, ni plus laids que le second. »

Ce qui caractérise l'industrie de cette région, c'est l'alliance fréquente d'une profession pastorale l'été, et d'une profession mécanique en hiver ; l'habitant ne peut se résoudre à quitter sa petite patrie, et supplée par le travail industriel au travail agricole ; à côté des fromages bleus de Septmoncel et des Chevrets, le métier qui transforme le bois, la pierre précieuse ; c'est aussi le travail en famille, le travail moral par excellence. Trois centres principaux : Saint-Claude, Morez, Septmoncel (1) ; la tournerie, l'horlogerie, la lapidairerie, occupent environ 25,000 personnes ; mais depuis 1863, époque où M. Audiganne visita ces contrées, un certain nombre de modifications se sont accomplies. A Saint-Claude, la pipe est surtout manufacturée à l'aide de procédés qui se perfectionnent sans cesse ; dans une usine, dite le Tornachon, près de l'Hôpital, M. Dalloz a établi une machine grâce à laquelle un ouvrier sculpte en même temps quatorze têtes de pipes qui représentent une figure : Voltaire, Gambetta, Garibaldi, Grévy, Carnot ; on peut estimer à 125,000 le nombre des pipes qui, chaque jour, sortent des usines, des petits ateliers et s'exportent dans toutes les parties du monde. La tabatière, le couteau à sifflet ont perdu la vogue, mais l'industrie des mesures linéaires a pris une large extension. — Avant 1873, il n'existait aucune diamanterie à Saint-Claude : M. Eugène Goudard a fondé la première au hameau de Montbriant, et l'on compte aujourd'hui six tailleries de diamant qui marchent toutes à l'eau, sauf une seule. Quant à la fabrication des objets dits articles de Saint-Claude, elle s'accroît sans cesse, et chaque jour voit naître un nouveau produit ; présentez un bibelot quelconque à un bon tourneur, il vous dira, après un examen de quelques minutes, combien de reproductions il pourra livrer à un prix déterminé, et souvent si minime que l'on ne comprend pas quel sera son bénéfice. Et ces tourneurs inventent eux-

(1) MM. Charles Thuriet, Félix Péclet et M. le maire de Morez m'ont fourni les renseignemens les plus complets sur ces industries.

mêmes des procédés, des instrumens avec lesquels ils façonnent la corne, l'ivoire, le buis qui arrive des Pyrénées-Orientales sous forme d'*ébauchons* de la grosseur du poing : leur esprit est toujours en éveil, comme leurs mains et leurs pieds sont toujours en mouvement.

Avant 1863, la grosse horlogerie d'appartement, dite de Comté, enrichissait Morez, ville de 5,000 habitans, presque moderne, qui doit à l'industrie seule sa fondation, son développement; mais la durée de ces horloges qui marchent plus d'un siècle, leur volume qui rend l'exportation difficile, l'extension prise par la fabrication des pendules à ressort, font diminuer la vente d'année en année. L'horlogerie à ressort, l'horlogerie de clocher la remplacent, de sorte que l'on peut répéter la comparaison poétique de Lamartine : « Ces habitans du Jura ressemblent aux Muezzins des cités de l'Orient, qui se tiennent sur les hauteurs de l'atmosphère, au sommet des minarets, pour chanter l'heure et pour avertir les hommes d'en bas de la fuite inaperçue du temps qui glisse entre les mains de l'homme comme l'eau. » Beaucoup de fabricans se rejettent vers la lunetterie (pince-nez, bésicles) : la lunette à nez chinois appelle l'usine et quatre ou cinq maisons seulement, en relations avec l'Angleterre et l'Amérique, s'occupent en grand de cet article : la forme du nez varie, paraît-il, de peuple à peuple; chacun a sa case spéciale chez le fabricant. Peu de changemens pour les lunettes dite à nez K. Ici pas d'usines, le travail se fait chez l'ouvrier lui-même, par passe (soudage, ébauchage, polissage, trempage, finissage, bronzage ou nickelage, rhabillage), il vit dans sa famille, se fait aider de sa femme, de ses enfans qui tout jeunes apprennent à manier la lime; le plus souvent il habite à deux, trois, même dix ou douze kilomètres du ou des patrons; car il travaille en général pour plusieurs (1). Le patron ne voit le travail qu'après chaque passe : l'ouvrier soudeur lui apporte son travail qui est envoyé à l'ouvrier ébaucheur, celui-ci rapporte la lunette ébauchée que vient prendre la polisseuse, et ainsi de suite. Notre

(1) L'horlogerie de Morez, horloges à poids, boîtes à sapin verni, pendules à ressort, montres, horloges de clocher, tournebroches, miroirs à alouettes, représentait, en 1883, une valeur de 2,608,000 francs; lunetterie, 3 millions; mesures linéaires, 200,000 francs; clouterie forgée, pointes de toupies, 250,000 francs; plaques émaillées, 150,000 francs; orfèvrerie, 400,000 francs; commerce de bois sciés, 800,000 francs; boissellerie de Bois-d'Amont, 800,000 francs; fromageries du canton, au nombre de quarante-sept, 400,000 francs; production agricole du canton, 500,000 francs. Il n'existe pas encore, à Saint-Claude, de musée industriel où se trouveraient, siècle par siècle, classés tous les *articles de Saint-Claude* fabriqués dans cette région, avec les articles similaires d'Angleterre et d'Allemagne, et des échantillons de toutes les pierres fines ou fausses qu'on y taille.

homme possède d'ordinaire une maison ou un coin de maison, avec un jardin, un lopin de terre, une ou deux vaches, il élève un porc qu'il tue et sale à l'entrée de l'hiver : c'est la vie à bon marché qui permet les salaires réduits, la conservation de cette industrie. De là aussi un heureux mélange des qualités de l'ouvrier et de l'agriculteur ; économe sans ladrerie, soigné dans sa toilette, très attaché à la terre natale, sobre, gai, peut-être même un peu goguenard, intelligent, aimant à s'instruire : comme ouvrier, il a de naissance en quelque sorte le compas dans l'œil, l'instinct de la mécanique ; nulle aigreur contre les patrons, avec lesquels il vit en bonne intelligence et sur un pied de parfaite égalité ; un bon sens clairvoyant qui le rend rebelle aux excitations des professeurs de grèves, lui fait comprendre que la réduction des salaires ne constitue pas un gain pour l'employeur, mais qu'elle est une conséquence fatale de la concurrence, des droits énormes qui frappent nos produits aux États-Unis, des mauvaises récoltes en Russie et ailleurs.

En examinant de près ces industries, vous avez par surcroît le plaisir de marcher de surprise en surprise, dans des pays délicieusement pittoresques : la route de Saint-Claude à Morez par la Rixouse, les villages de Morbier, des Rousses, la vallée des Dappes dont le parcours arrachait à Goethe ce cri d'admiration : « Il n'y a point de termes pour exprimer la grandeur et la beauté de ce qu'on voit... on abandonne aisément toute prétention à l'infini, puisque le fini lui-même est suffisant pour lasser la vue et la pensée. »

Quant aux lapidaires de Septmoncel, Lamoura, Lajoux, etc., les procédés de fabrication n'ont guère varié : c'est toujours l'établi en bois muni de deux roues, l'une en plomb pour tailler les pierres fines, l'autre en cuivre pour les polir ; on en trouve parfois quatre ou cinq dans une seule pièce. De la main gauche, à l'aide d'une manivelle, l'ouvrier met en mouvement sa roue, dans l'autre il tient un petit bâton au bout duquel la pierre est solidement fixée ; comme le prix du travail se calcule à la tâche, chacun reste libre de déterminer la durée de son labeur. Des personnes compétentes affirment que, si toutes les fortunes réalisées par les seuls habitans de Septmoncel (cette commune ne compte guère que 1,300 habitans) se trouvaient réunies, elles dépasseraient le chiffre de celles de Saint-Claude : ici la dépense imprévoyante, au jour le jour, là l'épargne prudente. Deux traits caractéristiques : une probité à toute épreuve présidant aux relations qui naissent du travail, le goût de l'hospitalité, un penchant marqué à donner asile au vaincu de la destinée, peut-être en souvenir des années néfastes qui accompagnèrent la fin de la domination espagnole, alors qu'une politique de vengeance remplissait la contrée de fugitifs, de proscrits. Ce qui n'empêcha point

ces montagnards de conserver vivace la rancune contre la France; longtemps encore ils se découvrirent quand on prononçait devant eux le nom du roi d'Espagne, tandis qu'ils restaient couverts si l'on parlait du roi de France.

Nous sommes presque au terme de notre voyage ; mais comment résister à la tentation de s'offrir l'ascension de la Dole? De là, le regard plonge sur le lac de Genève, se relève sur la chaîne des Alpes qui se déploie en amphithéâtre; et puis une voiture conduit de Saint-Cergues à Nyon; on fait en bateau le tour du lac de Genève, et l'on revient par Bourg, Brou, Nantua, la Cluse. Du haut de ce fort de Joux qui enferma Mirabeau, Toussaint-Louverture, le général Dupont, la vue est infiniment belle, plus belle encore depuis les montagnes voisines: le Suchet, le Noirmont, le Mont-d'Or.

Une dernière étape : Arbois, Poligny, Lons-le-Saulnier, Château-Châlon, pays plantureux, dont les vins valent mieux encore que leur réputation. L'eau peut manquer à la Cuisance, s'il lui plaît, disait-on jadis, les ânes d'Arbois boiront du vin! Qu'il est traître, ce jus divin, comme il surprend ceux qui n'y sont pas accoutumés! Je me rappellerai toujours certain dîner, précédé d'une chasse au chevreuil, où, après avoir fêté le vin de Château-Châlon et d'Arbois, les convives du sexe fort, la plupart un peu émus, parièrent de sauter la Linotte, qui coulait en face de la maison de notre amphitryon : elle avait douze pieds au moins, et les trois quarts tombèrent dans l'eau. En rentrant au logis, nous entendîmes ce fragment de conversation entre un magistrat et une belle châtelaine des environs, assez entichée de noblesse et fort malicieuse. « Je vais être obligé de vous quitter... il faut que je rentre ce soir à... je dois aller au parquet... — Pour le cirer? » interrogea la dame. Le mot dégrisa le procureur, et j'imagine qu'il ne l'a point pardonné.

XIV. — FORÊTS, AFFOUAGE, SCIERIES, CHAISERIES.

Parmi les sources fécondes de la richesse en notre province, les forêts figurent au premier rang. Au touriste, au poète, elles sont une fête de l'âme, un doux et puissant réconfort, au chasseur un élément de vie, d'action, la meilleure, la plus saine des distractions rurales, tandis que l'économiste y puise des statistiques, des calculs, que communes et particuliers en tirent d'importans revenus, qu'elles alimentent enfin de nombreuses industries, comme d'un grand principe découlent mille conséquences heureuses. Il faut cette fois quitter le domaine de l'imagination pour entrer dans la région

des chiffres, et ceux-ci, à défaut du charme immédiat, ont après tout leur utilité, peut-être même certaine éloquence qui naît de leur seul rapprochement : comprendre ce qu'était autrefois un pays, ce qu'il est devenu par le génie de l'homme, voir sortir de terre, par une sorte de magie, l'abondance, la fortune, des villages, des bourgs prospérer en des plaines réputées malsaines, insalubres auparavant, dans des sites où régnaient les vautours, les brigands, les légendes de sorciers, ces pensées, qui s'éclairent au flambeau de l'économie sociale, manquent-elles de noblesse? Et n'est-il pas bon de rencontrer dans les plus hautes spéculations une poésie intime, des raisons de croire au progrès? Ne sied-il pas que l'admiration devienne la servante de la raison, prenne en elle son point d'appui? L'homme, dans sa lutte éternelle contre la nature, collabore à son insu avec elle, comme Phidias collaborait avec le marbre de Paros; s'il diminue parfois, souvent aussi il augmente sa beauté, il la crée même en certains cas; et si, dans quelque lumineuse journée d'été, vous contemplez les dessins infinis, les couleurs éclatantes dont il a revêtu le flanc de la vieille Cybèle, cette symphonie prodigieuse des moissons et des prés, des mines et des palais, vous sentirez que son œuvre est bonne et qu'il a fabriqué, lui aussi, de la grandeur, de l'infini, du divin.

Avant la conquête de Louis XIV, la Franche-Comté était régie par les édits, ordonnances et coutumes spéciaux, et la matière forestière y avait fait l'objet de textes nombreux dont un des plus anciens, qui traite « de l'état du gruyer et de ses lieutenans, » est un édit de l'empereur Charles-Quint de 1548. La gruerie générale établie à Dole gérait les très nombreuses forêts du domaine, auxquelles une ordonnance de 1610 avait annexé les bois et seigneuries de Jonvelle, Apremont, Gendrey, Saint-Aubin, Orchamps-en-Vennes et Rochefort. Des bois des communautés séculières ou ecclésiastiques, le pouvoir souverain paraît se soucier à peine, sauf pour conserver ceux de haute futaie et défendre leur exportation; de la gestion proprement dite, du traitement des forêts, la coutume et les édits ne s'occupent pas beaucoup non plus, ils visent surtout la surveillance, la répression des délits auxquels s'applique une pénalité arbitraire; moins arbitraire cependant que celle de certains seigneurs féodaux, s'il faut en croire un chroniqueur d'après lequel on trouva dans une oubliette le squelette d'un braconnier entre des cornes de cerf et des défenses de sanglier. Le gruyer et ses lieutenans avaient des attributions judiciaires et administratives s'étendant à toutes les affaires du domaine forestier, chasse, pêche, apanages, pâturages des pourceaux. Le procureur fiscal présentait les affaires, les scribes de la gruerie tenaient les registres, les forestiers ou sergens

de la gruerie exerçaient la surveillance, les communes usagères ayant droit au bois nommaient leurs sergens pour un an, et ceux-ci recevaient l'investiture des lieutenans.

Après la conquête française, un édit de 1692 érigea au parlement de Besançon un siège général des eaux et forêts ou table de marbre, des sièges particuliers ou maîtrises dans les principales villes; l'ordonnance de 1669 sur les eaux et forêts fut promulguée dans la province; elle instituait une hiérarchie compliquée avec des maîtres, maîtres particuliers, lieutenans, garde-marteaux, procureurs du roi, gruyers, greffiers, arpenteurs, huissiers audienciers, gardes-généraux, sergens à garde des forêts. Encore un argument en faveur de la thèse de Tocqueville, la centralisation retrouvée tout entière dans l'héritage de la vieille monarchie, rétablie seulement par Napoléon Ier. Seulement le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire demeuraient confondus jadis, la chambre des eaux et forêts du parlement, les tables de marbre, les maîtrises particulières et grueries formant des juridictions, chacune étant le tribunal d'appel de la précédente. La révolution française détruisit à peu près cette organisation; la loi du 11 septembre 1790 établit la séparation des pouvoirs, mais conserva aux officiers des forêts la charge de poursuivre eux-mêmes les affaires devant les tribunaux; la surveillance de la pêche leur fut retirée en 1862 et confiée au corps des ponts et chaussées. Gestion et surveillance des bois de l'État, des communes et des établissemens publics, de la chasse, de la louveterie, voilà aujourd'hui leurs attributions principales, auxquelles on peut ajouter la surveillance des bois particuliers au point de vue des défrichemens, et la déclaration de defensabilité des forêts grevées de droits de pâturage, parcours et glandée (1).

Le personnel, dans la Haute-Saône par exemple, se compose de : 1 conservateur, 1 garde-général sédentaire, 7 inspecteurs, 14 chefs de cantonnement (inspecteurs adjoints ou gardes-généraux), 9 préposés sédentaires; 7 brigadiers et 17 gardes domaniaux ou mixtes, coûtant 16,800 francs, ou 2 fr. 46 par hectare et 700 francs par homme; 40 brigadiers et 215 gardes communaux coûtant 164,936 francs, ou 1 fr. 44 par hectare et 647 francs par homme (2).

(1) On appelle révolution le nombre d'années fixé pour la régénération d'une forêt; régime, la méthode adoptée pour obtenir la régénération; c'est tantôt le système de la futaie ou de reproduction par la semence, tantôt le système du taillis, c'est-à-dire la reproduction par les rejets. L'aménagement est l'opération qui détermine le mode de traitement d'une forêt et qui en règle les exploitations de manière à obtenir les produits les plus conformes à l'intérêt du propriétaire. La révolution définitive varie de cent vingt à cent cinquante ans.

(2) Charles Guyot, *les Forêts lorraines avant* 1789, 1 vol., 1886. — M. Colomb, inspecteur

En fait, beaucoup de gardes touchent un traitement qui varie de 500 à 550 francs, et se voient dans l'impossibilité presque absolue de nouer les deux bouts; la commune leur accorde un peu de bois, parfois une gratification en argent, mais ces subsides rendent leur situation plus difficile : tiraillés entre leurs supérieurs hiérarchiques qui exigent un service sérieux, et les maires, les conseillers généraux qui recommandent de fermer les yeux sur maint délit de chasse ou de bois, obligés de faire des journées s'ils veulent aligner leur budget, de complaire aux potentats de village, chargés souvent de surveiller un triage trop étendu, leur condition semblerait misérable, si elle n'était enviée par tant de jeunes gens qui croient avoir décroché la lune dès qu'ils deviennent fonctionnaires et s'évadent de la culture, si le moindre poste n'était guetté par des douzaines de candidats. C'est pourquoi, malgré la bonne volonté réelle des subordonnés, malgré le talent et le zèle des chefs, beaucoup de délits demeurent impunis, le gibier passe au rang de mythe dans certaines contrées, et les forêts subiraient de plus grands dommages encore, tant l'instinct de rapine se montre puissant, si les habitans n'avaient intérêt à défendre le bois contre les maraudeurs. En fait, il s'établit une sorte de moyenne, la tolérance, la répression, le besoin de piller, la crainte des tribunaux produisent cet équilibre relatif que l'on remarque dans d'autres institutions humaines; pour le bois s'entend, car la chasse semble à beaucoup de ruraux un droit naturel, et je sais telle commune où l'adjoint a pu aller à l'affût pendant dix ans sans qu'on l'inquiétât le moins du monde. Il mourut, il est vrai, d'une maladie contractée en attendant les lièvres à la rentrée, immobile pendant des heures sous la fraîcheur glaciale du matin. Saint Hubert a parfois de ces représailles!

Le décret de 1792, qui ordonnait l'aliénation des biens communaux, excepta heureusement les forêts. Grâce à cette décision, nos communes ont conservé un patrimoine collectif qui a disparu dans la plupart des départemens, rend la misère à peu près inconnue dans les villages comtois, permet de faire face aux dépenses ordinaires et extraordinaires. La production moyenne de la Haute-Saône peut s'évaluer à 688,000 mètres cubes, d'une valeur totale de 4,400,000 francs par an; sur cette somme les forêts communales ou appartenant aux établissemens publics représentent 3,400,000 fr., soit 31 francs par hectare, chiffre minimum, destiné à s'accroître sensiblement, puisque les bois se trouvent dans un état transitoire,

des forêts, a bien voulu me communiquer un remarquable rapport sur la question, et je dois remercier aussi MM. Develle, ancien ministre de l'agriculture; Tisserand, directeur général; Marchand, conservateur des forêts du département du Doubs.

à cause des réserves de matériel qu'on y pratique depuis longtemps. D'ailleurs, tous les produits des forêts gérées par l'État sont vendus ou délivrés aux communes propriétaires, et la Franche-Comté est en quelque sorte la terre classique de l'affouage, *ad focum*, portion de bois nécessaire à l'entretien du foyer.

Le droit au bois, considéré dans les temps primitifs comme un droit naturel, dut se régler lorsque les communes s'organisèrent, et le partage s'effectua en vertu de coutumes variables, que sanctionnèrent divers actes législatifs. L'article 105 du code forestier maintint les anciens usages, mais posa le principe du partage par feu appliqué déjà en Haute-Saône pour le bois de chauffage; en beaucoup d'endroits le bois de service continua de se délivrer par toisé de bâtiment, pratique trop favorable aux gens riches au détriment des petits. Avec la loi du 23 novembre 1883, on passa d'un extrême à l'autre : tel célibataire aisé et avare, louant une seule chambre, aura la même portion qu'un pauvre père de famille chargé de douze enfans, obligé d'occuper une maison entière, d'entretenir plusieurs feux; le cas se présente assez souvent dans la même commune et peut-être l'égalité véritable commanderait-elle que quatorze personnes reçussent davantage qu'une seule. L'affouage n'est plus gratuit en général, mais, autant que l'état de la caisse municipale le permet, la taxe exigée demeure inférieure à sa valeur réelle; et puis, les habitans trouvent pendant l'hiver, dans les coupes délivrées, un travail sain, assuré, profitent ainsi d'une partie des frais d'exploitation et de façonnage.

Quant au bois lui-même, il se débite dans la coupe ou au dehors. En pays de montagne, où de nombreuses scieries sont mues par les cours d'eau, les sapins, les chênes sont transportés sur toute leur longueur, après avoir été lancés dans les glissoirs ouverts sur les pentes. Souvent aussi des scieurs de long débitent les arbres sur place; c'est ainsi, par exemple, qu'on fabrique les traverses de chemin de fer en chêne ou en hêtre, le merrain, les étais de mine, les pieux de clôture, les échalas. La plus grande partie des produits se consomment sur place ou à peu de distance des lieux d'origine; toutefois, les charbons, traverses, une certaine quantité de sciages, d'étais de mines, de merrains, vont à Paris, en Belgique, même en Algérie où la culture de la vigne entraîne une consommation croissante de tonneaux; les écorces se vendent beaucoup en Allemagne et en Suisse. Le bois de chauffage se façonne dans la coupe, et les menus brins servent à confectionner fagots et bourrées; les écorces s'y lèvent, et le charbon se cuit par les soins d'ouvriers spéciaux qui construisent leur hutte en plein bois, et vivent là dedans avec femme, enfans, un chat, un chien et quelques poules pendant des mois entiers. L'industrie du bois

est assez développée en Haute-Saône, surtout dans l'arrondissement de Lure où l'on compte 40 à 45 scieries qui débitent 25,000 mètres cubes. Ces scieries fournissent des produits variés : charpente, placage, sabots, galoches, formes de chaussures mécaniques, ébénisterie, mobilier scolaire, bois de batellerie, douelles pour foudres, chaises simples ou sculptées. Parmi les autres industries dérivées du bois, je citerai les fabriques de pâtes à papier de Novillars, Besançon et Torpes qui consomment 21,000 mètres cubes, les usines du pays de Montbéliard qui emploient le bois de hêtre pour outils d'agriculture et articles de ménage, les forges d'Audincourt, de Pont-de-Roide et de Saint-Hippolyte qui se servent encore du charbon de bois. Les chaiseries de MM. Lebrun et Valsaire à Saint-Loup-sur-Semouse méritent une mention spéciale : celle de M. Lebrun occupe des bâtimens considérables, éclairés à la lumière électrique, où 500 ouvriers fabriquent avec succès des meubles de toute espèce, les plus élégans comme les plus simples; ils semblent fort heureux et le mot grève sonne mal à leurs oreilles. On rencontre dans cette maison des types assez distincts de travail et de travailleurs; le travail à la pièce et le travail à la journée; les femmes gagnant 1 fr. 50 à 2 fr. 50, les jeunes garçons 3 et 4 francs, les Parisiens, plus habiles que les indigènes, arrivant à se faire des journées de 12 à 15 francs, moins économes aussi, dépensant leur argent au jour le jour. Voici un sculpteur qui, en 18 heures, a gagné 55 francs. Saint-Loup est pour eux un pays de Cocagne, ils se disputent les primeurs, ne se refusent aucune distraction; la bicyclette est fort en honneur ici, ils la louent à raison de vingt sous par heure, et, si l'on observe que c'est une lourde dépense : Oh bien ! répond l'un d'eux, s'il faut se priver, à quoi bon vivre? Un autre va trouver son patron, demande 100 francs sur son salaire, afin de passer à Paris les fêtes de la Toussaint : « Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ici? » remarque-t-il du ton le plus convaincu.

La superficie du département de la Haute-Saône mesure 534,095 hectares, les bois occupent 162,111 hectares, ou 30 pour 100 de la surface totale qui se répartit ainsi : terres labourées, 178,716; prés, 68,500; vignes, 11,917; jardins, propriétés plantées, 5,000; landes, 21,992; chemins, rivières, propriétés bâties, 85,859. Il y a 6,831 hectares de forêts de l'État, 638 aux établissemens publics, 40,975 aux particuliers. 540 hect. 47 en futaie pleine à 150 ans, 435 hect. 57 en futaie jardinée à 140 ans, 113,328 hect. 35 en taillis composé de 21 à 30 ans, voilà pour l'aménagement des forêts communales. Un quart de la contenance ou du volume exploitable est mis en réserve pour subvenir aux besoins urgens, extraordinaires ou imprévus. A chaque coupe on épargne aussi 40 à

50 modernes ou anciens (arbres de deux révolutions et au-dessus), 100 à 120 baliveaux par hectare; la part faite à la jouissance reste à peu près égale et la dépense annuelle en travaux d'amélioration ou d'entretien s'élève à 1 fr. 50 par hectare (1). Les droits d'usage, pâturage du grand bétail, pacage des moutons et des chèvres, pacage des porcs, tendent à disparaître, et l'on ne saurait trop s'en réjouir, car ils créent pour le propriétaire forestier une entrave permanente à tout progrès; cependant beaucoup de communes persistent à solliciter l'autorisation d'introduire leur bétail dans les cantons dits défensables, c'est-à-dire âgés de 13 ans et au-dessus; et, en 1886, on a ouvert pour 177 communes 20,374 hectares qui ont reçu 14,164 têtes. La plupart des agens de l'État considèrent cette pratique comme déplorable et presque aussi dangereuse que ces deux fléaux des forêts, le vent, le feu; or, un seul ouragan a abattu en mars 1886 15,000 mètres cubes de sapins sur 3,000 hectares des forêts qui couvrent le versant méridional des Vosges appartenant à la Haute-Saône (2).

Ici comme ailleurs, les forêts se divisent en deux groupes : 1° celles qui sont soumises au régime forestier, bois de l'État, des communes et établissemens particuliers; 2° celles des particuliers. Cette classification d'après leur état social est en général écrite sur leur physionomie propre. Pressé de jouir, tourmenté par le génie inquiet de notre époque, le particulier exploite le plus vite possible, n'élève guère de grands bois, se contente de jeunes taillis avec des réserves peu nombreuses et de faible grosseur; heureux encore s'il n'applique pas la formule d'égoïsme transcendant : après moi le déluge, s'il conduit ses coupes en père, non en fils de famille. L'État, représentant des idées de prévoyance, de durée, cultive à longue échéance, produit de la futaie avant tout; de même, la commune, perpétuelle comme l'État, adopte les longues révolutions, élève de grands bois : le taux de placement qui règle la conduite des particuliers et s'abaisse à mesure que s'allonge la révolution, préoccupe moins les corps moraux; de là les différences que

(1) Superficie du Doubs, 522,776 hectares; forêts, 136,260 hectares. — Jura, 499,401 hectares; bois, 150,122; terres labourables, 171,704; prairies naturelles, 46,221; prairies artificielles, 39,859; vignes, 18,718; pâturage et parcours, 48,672; surfaces bâties, chemins, terres incultes, 24,105 hectares.

(2) L'importance des diverses essences peut se nombrer ainsi : chêne, 55,144 hectares; charme, 40,224; essences diverses (pins compris), 38,816; hêtre, 25,927; sapin et épicéa, 2,000. — Le sapin et le hêtre forment les essences dominantes à partir de 700 mètres; le chêne rouvre y devient rare, le pédonculé disparaît. A mesure qu'on descend, les résineux disparaissent, le hêtre perd de son importance, le charme et le chêne deviennent de plus en plus abondans. Au nord-est du département, sur les hauts plateaux, la forêt s'arrête, faute d'abris, à quelques mètres du point culminant, et cède la place aux pâturages.

présentent les forêts des uns et des autres. Depuis trente ans, on a mis en valeur 3,500 hectares de friches qui ont accru d'un million au moins la fortune publique, mais les défrichemens, jadis très nombreux, deviennent à peu près nuls en Haute-Saône, et les souffrances de l'agriculture, l'abaissement du taux de l'intérêt expliquent assez ce double résultat. D'ailleurs, la forêt comtoise n'a pas laissé de souffrir, au moins dans une certaine mesure, de la crise agricole, et la baisse a eu de nombreuses causes : concurrence étrangère, importation des sapins de Norvège, des feuillus d'Autriche et d'Amérique, substitution du fer au bois comme pièce de charpente dans les constructions, invasion croissante du coke et de la houille comme combustible, emploi du gaz dans les villes comme moyen de chauffage. Mais de toutes les propriétés, la forêt est celle qui requiert le moins de soins, qui supporte le mieux les crises du sol, apporte le plus régulièrement son contingent au budget et se prête aux combinaisons favorables pour la vente; le bois peut attendre sur pied, les produits des cultures agricoles ne le peuvent. Voilà pourquoi elle se maintient, gagne même du terrain, heureusement pour la France, qui sous ce rapport tombe, vis-à-vis des autres peuples, dans un état d'infériorité que dénonce une énorme importation; elle ne saurait se suffire, et d'autre part, la production extérieure surmenée ne pourra se soutenir indéfiniment : il faut donc préparer l'avenir. La forêt demande peu de sol, tout pays lui convient, car elle améliore par ses nombreux débris le fond qui la porte; et nous avons tant de terrains impropres à l'agriculture en vertu de leur structure géologique, de leur composition minéralogique ou de leur situation accidentée! Aussi les populations vont-elles d'instinct vers elle, elles l'aiment, la respectent, y trouvent un travail lucratif, la regardent comme un objet de première nécessité.

XV. — L'HORLOGERIE EN FRANCHE-COMTÉ.

Quelques tentatives vigoureuses, les tisseranderies et draperies installées par la reine Jeanne à Gray, celles d'Arinthod et d'Orgelet, des mines de fer exploitées à Fretigney par les Cisterciens de la Charité, les papeteries du chapitre métropolitain, les forges du pays de Jougne, des façonneries de drap de laine et de soie à Besançon, puis l'invasion suédoise, allemande, française qui, au XVIIe siècle, arrête, met presque à néant ces premiers efforts, ensuite une renaissance partielle qu'attestent une meilleure administration des salines et des forêts, la création de l'industrie des fers, quelques tréfileries, des fabriques de droguet, toiles et draps de qualité inférieure, de nombreux moulins à papier, les tailleries de

pierres précieuses de Septmoncel, les tourneurs et sculpteurs de Saint-Claude, voilà, en résumé, l'histoire du développement industriel de notre province. Si Colbert et Pellisson ont pu affirmer qu'il suffit de laisser faire les Français pour qu'ils changent les rochers en or, et que la Comté est l'abrégé de la France, il faut déplorer d'autant plus une législation oppressive qui semblait conspirer contre toute bonne volonté, entravant à la fois production, consommation, exportation. Devenue française, la Comté reste étrangère au point de vue commercial; contre elle, à l'entrée, à la sortie des marchandises, une armée de commis élèvent d'insupportables bastilles au nord, au midi, à l'ouest, à l'est; des impôts de tout genre en font chaque année sortir plusieurs millions dont il ne rentre pas la moitié de produits. Un Franc-Comtois, disait-on, ne porte pas un habit de drap qui ne soit imposé au moins à cent sols. Et, reprenant les doléances de l'Académie de Besançon, les commerçans de cette ville, lorsqu'ils rédigent leurs cahiers pour les états-généraux de 1789, signalent fortement le régime financier imposé à la province, le reculement des barrières aussi nécessaire que l'abolition des privilèges et l'égalité devant l'impôt; jusqu'ici, remarquent-ils, nous n'avons été Français que pour en acquitter les charges. Quelques mois après, leur vœu était exaucé par l'assemblée constituante.

Au XVIIe siècle, l'industrie horlogère a pénétré par Morez, les Foncines et les villages voisins; bientôt la renommée de leurs produits se répand au loin, grâce aux Daclin, aux Fresnoy, aux Jeannin, qui se transmettent de père en fils les secrets de leur art; de 1755 à 1766, des émailleurs du Locle, Genève et Neufchâtel initient à leurs procédés les ouvriers de Morez. Voltaire attire des horlogers genevois à Ferney, et sa colonie devient un centre de fabrication qui pendant quelque temps trafique avec le monde entier. En 1790, un horloger d'origine genevoise, Mégevand, homme intelligent et énergique, amené à Paris par ses affaires, entre en relations avec Mirabeau, Condorcet, Fonfrède, Vergniaud, qui l'engagent à établir une fabrique d'horlogerie à Besançon et lui promettent leur appui. Ses démarches, celles de ses protecteurs aboutirent, et le 21 brumaire an II (novembre 1793), les citoyens

(1) Léonce Pingaud, *l'Industrie et le Commerce en Franche-Comté au XVIIIe siècle.* — Mairot, *l'Industrie en Franche-Comté.* — Pierre Dubois, *Lettres sur l'horlogerie*, 1853. — Docteur Perron, *Histoire de l'horlogerie en Franche Comté*, 1860. — Docteur Muston, *Compte-rendu de la Société d'émulation de Montbéliard*, 1859. — Docteur Lebon, *Études historiques sur l'horlogerie en Franche-Comté.* — *Revue horlogère de Besançon.* — *Bulletin de l'Observatoire chronométrique, astronomique et météorologique de Besançon*, par M. Gruey. — MM. Charles Sandoz et Savoye ont bien voulu me communiquer leurs intéressantes études sur la question.

Bassal et Bernard de Saintes prenaient l'arrêté suivant, que le comité de Salut public s'empressa de ratifier : « Au nom de la république française, les représentans du peuple délégués par la Convention nationale, pour les départemens de la Côte-d'Or, du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, du Mont-Terrible, de l'Ain,.. Instruits que plus de quatre cents patriotes du Locle et de la Chaux-de-Fonds, tous connus pour leur attachement à la révolution française, presque tous associés, avant leur passage dans le territoire de la république, à toutes les sociétés populaires du département du Doubs, tous vexés et proscrits de leurs familles par un gouvernement ennemi de l'égalité, ont cherché un asile dans la ville de Besançon, où ils se proposent d'exercer leur industrie et leurs talens dans l'horlogerie d'une manière qui promet à la république les plus grands avantages par cette nouvelle branche de commerce... considérant que cette nouvelle industrie introduite dans la République doit payer amplement, même dans le cours de la première année, les sacrifices que l'humanité commande en faveur des artistes qui abandonnent leurs ateliers et leurs foyers pour se soustraire à l'oppression et pour transporter sur le sol français une source d'industrie aussi précieuse...» Facilités de transport pour introduire leur mobilier, leurs outils, en exemption de droits, indemnités de logement à l'arrivée, avances de matières d'or et d'argent pour la fabrication des boîtes de montres, ces diverses questions faisaient l'objet de dix articles. Et d'avoir ainsi fondé une industrie nationale qui ne pouvait prospérer que pendant la paix, ce n'est pas un des moindres titres d'honneur du comité de Salut public, menacé chaque jour par les intrigues des partis, par l'émeute parisienne, faisant face avec une énergie implacable à la guerre extérieure et intérieure. Comme point de départ, la création d'une manufacture d'horlogerie; comme point d'arrivée, la formation d'un centre industriel qui rayonnerait de tous côtés, l'idée avait une base solide, et le succès la consacra. La manufacture ne dura guère, puisqu'elle prit fin dès l'an XI, après bien des procès; mais elle avait attiré une foule d'artistes indépendans, et ceux-ci achevèrent l'œuvre commencée, fécondèrent une industrie qui aujourd'hui fait vivre quarante mille personnes dans le seul département du Doubs. De nombreux auxiliaires leur prêtèrent main-forte, tels ces comptoirs échelonnés le long de la frontière neufchâteloise, ces ateliers de famille qui pendant l'hiver fabriquaient roues, cylindres, verges, finissages, plantages, boîtes. Déjà d'ailleurs, vingt ans avant la Révolution, Frédéric Japy avait installé à Beaucourt un atelier de famille où, à l'aide d'un outillage primitif, se tournaient, se limaient à la main les ébauches de montres; voilà l'origine de cette puissante maison Japy, dont les établisse-

mens furent incendiés en 1815 par les alliés, reconstruits et armés d'un outillage perfectionné. Dans le pays de Montbéliard, les Marti, les Paur, les Vincenti, les L'Epée instituèrent aussi d'importantes fabriques de mouvemens de pendules et de boîtes à musique.

Le tableau suivant va traduire en chiffres les luttes, les victoires et les défaillances de notre première industrie bisontine.

NOMBRE DE MONTRES SOUMISES AU CONTRÔLE DE LA GARANTIE.

Années.	En or.	En argent.	Total.	Montant des droits perçus par le fisc.
1845.....	8.693	45.499	54.192	106.080 fr. 80
1848.....	3.109	24.239	27.348	16.000 27
1851.....	14.785	53.091	67.876	50.286 83
1855.....	49.484	92.459	141.943	153.246 07
1857.....	69.325	108.230	177.555	228.926 40
1863.....	108.586	188.508	297.094	395.992 56
1869.....	136.189	236.949	373.173	529.612 56
1870.....	83.543	146.571	230.114	324.694 20
1875.....	135.846	268.115	386.961	795.657 78
1876.....	144.502	311.466	455.968	921.519 97
1879.....	150.693	293.886	444.579	884.247 53
1883.....	157.908	343.694	501.602	913.370 37
1886.....	113.592	254.761	368.353	627.385 67
1887.....	108.747	244.293	353.040	580.034 39
1888.....	105 621	260.576	366.197	560.214 50
1889.....	114.449	283.065	397.514	580.652 07
1890.....	114.787	300.367	415.154	579.072 89
1891.....	119.093	303.619	422.712	613.696 80

Comme on voit, les révolutions, la guerre, ralentissent une prospérité que raniment les années tranquilles. Un nouveau péril a surgi : le travail en manufacture et à la machine, l'abaissement des prix, la création de l'industrie américaine, munie de moyens très puissans. En 1876, M. Favre Perret, du Locle, à son retour de Philadelphie, avait poussé un cri d'alarme; on l'entendit à peine, puis il fallut se rendre à l'évidence. La transformation de l'outillage a commencé, elle se poursuit lentement, trop lentement peut-être, les premiers armés soutiennent le combat, et, au fur et à mesure, les retardataires descendent dans l'arène. On espère que le travail en manufacture ne tuera pas le travail en famille, que le petit atelier secondera utilement l'usine, car il se prête à merveille aux détails si délicats de l'horlogerie; mais il faut qu'il suive la loi commune, se plie aux exigences nouvelles, améliore son outillage; déjà des efforts méritoires ont été tentés en ce sens. Donc le danger sera conjuré, et, parmi les symptômes de résurrection, il convient de rappeler les progrès constans de la qualité, nos montres bisontines dignes de rivaliser avec celles des meilleures fabriques étrangères

(M. Paul Garnier l'a constaté dans son rapport sur l'Exposition de 1889), le réglage de précision abordé avec succès, nos ateliers de graveurs, ciseleurs, guillocheurs, émailleurs jouissant d'une telle réputation que les Suisses eux-mêmes font appel à leur goût artistique. D'importantes usines manipulent les métaux employés pour le montage des boîtes d'or, d'argent, de nickel, d'acier : l'une d'elles, la Société générale des monteurs de boîtes d'or, occupe deux cents ouvriers, produit en moyenne 110,000 boîtes d'or, dont 70,000 pour la France et 40,000 pour l'étranger; elle manipule annuellement 2,200 kilogrammes d'or, dont la valeur brute représente 7,095,000 francs, et la valeur manufacturée 7,975,000 francs. La maison Bocquet et Guillod-Marais livre au marché 30,000 boîtes d'acier et 40,000 boîtes de nickel.

Fondée en 1862 par le conseil municipal de Besançon, l'École d'horlogerie, qui devait avant tout former des ouvriers pour la fabrique de la ville, ne tarda pas à dévier de son premier objet. Tout d'abord, les ouvriers se recrutaient principalement dans la population indigène, puis les demandes de places pour les élèves du dehors affluèrent, l'internat organisé au lycée contribua encore à les attirer, si bien que le nombre de ceux-ci finit par dépasser le chiffre des Bisontins. L'école tendait à devenir une école de rhabillage, ne s'occupant plus qu'en seconde ligne de la fabrication proprement dite. Les réformes accomplies en 1886, les programmes remaniés, l'outillage méthodique de travail renouvelé, l'enseignement de l'horlogerie théorique doté largement, eurent pour conséquence immédiate l'exercice du réglage de précision, de nombreux succès constatés par les concours chronométriques. Aujourd'hui, la fabrication de la montre est assimilée, comme enseignement, à la construction des machines les plus compliquées et les plus puissantes. L'école forme des élèves qui doivent présenter toutes les qualités et avoir les connaissances scientifiques des ingénieurs. Ils étudient par le calcul toutes les pièces qui devront constituer la montre, les reproduisent en dessins cotés à grande échelle, et les exécutent en se guidant sur les dessins dont ils suivent rigoureusement tous les détails. Il leur faut des instrumens spéciaux pour reproduire et vérifier des pièces si délicates; mais ils acquièrent assez vite l'habitude de juger de leur bonne forme, sans recourir à des instrumens dont le maniement entraîne toujours une perte de temps incompatible avec la production industrielle. Dans de telles conditions, l'école est, doit rester une école de progrès et de perfectionnement, toujours prête à aller de l'avant, à combattre la routine, l'immobilité.

L'Observatoire de Besançon, créé en 1884 par la ville, le département et l'État, rend, lui aussi, de précieux services à la fabrique

bisontine. Installé sur un petit mamelon, à 306 mètres d'altitude moyenne, loin de toute voie ferrée, à quatre kilomètres de Besançon, il est à la fois astronomique, chronométrique, météorologique. On n'y compte pas moins de douze constructions, toutes isolées les unes des autres, placées symétriquement par rapport au méridien; ce sont : la glacière, le pavillon de l'équatorial coudé, le pavillon de la grande méridienne, le pavillon de la bibliothèque, la cabane météorologique, la coupole de l'altazimut, la tourelle de l'anémoscope, la coupole de la lunette photographique, la coupole de l'équatorial droit, le pavillon d'habitation du directeur et le pavillon d'habitation des aides et du concierge. Il est largement pourvu sous le rapport de l'outillage, et sa bibliothèque renferme deux mille ouvrages techniques. Le service chronométrique, institué le 5 août 1885, a pour objet d'envoyer chaque jour l'heure aux horlogers, de recevoir en dépôt et de suivre les montres de la fabrique, de délivrer, s'il y a lieu, des bulletins de marche. Un concours annuel est ouvert entre les déposans qui sont actuellement au nombre de 64 : quatre concours ont déjà eu lieu et 101 chronomètres de poche y ont pris part : 4 ont mérité un deuxième prix, 12 un troisième prix, 21 une mention honorable, 23 une mention simple; le prix des 5 meilleurs chronomètres n'a été décerné qu'une seule fois, et MM. Fernier frères l'ont obtenu au concours de 1888. La proportion des bulletins délivrés de 1886 à 1887 a augmenté de 60 à 75 pour 100, celle des mentions *très satisfaisant* de 31 à 70 pour 100. Au 20 avril 1892, le nombre des chronomètres déposés atteignait le chiffre de 1,482. Bulletins de marche et courriers contribuent singulièrement à stimuler l'élan de nos fabricans vers la perfection et cette âpre poursuite du succès qui est aussi une des formes de l'idéal, l'idéal industriel.

XVI. — MÉTALLURGIE, MINES, HOUILLÈRES, VERRERIES, SALINES.

Les mines de la Comté connurent une période de prospérité vers la fin du XVe siècle, au commencement du XVIe, et, lorsqu'elles furent d'empire, Charles-Quint autorisa l'exploitation des filons pour les monnaies : les plus importantes, celles du bailliage de Lure, de Plancher, produisaient de l'argent, de l'antimoine et du plomb, même du cristal; celle de Cremilliot, par exemple, fournissait 25 livres d'argent au quintal et 40 de plomb. Mais, par la faute des hommes ou de la nature, cette industrie se heurtait à une foule d'obstacles : prohibitions aux entrepreneurs de se servir d'ouvriers hérétiques qu'on tolère parfois à défaut des gens du pays, chômages continuels prescrits par les ordonnances, pestes et guerres, prétentions exorbitantes des princes abbés de Lure

de percevoir 5 pour 100, sans bourse délier, sur les gisemens de leurs domaines, procès perpétuels entre les gens de Plancher, les abbés et le roi, manque de machines, moyens d'épuisement trop faibles pour mettre à sec les mines inondées, de sorte que les tentatives de reprise aux XVIIe et XVIIIe siècles n'eurent aucun succès; dès 1760, les mines étaient pour toujours abandonnées (1).

La métallurgie comtoise faisait un peu meilleure figure. On distinguait alors les hauts fourneaux, massifs de constructions très solides où se fondait le minerai; les forges, ateliers où l'on convertissait les fontes en gueuses, en bombes et en boulets pour l'armée; les martinets, composés d'un foyer et de marteaux mis en mouvement par l'eau, fabriquant des outils d'usage commun, clous, instrumens de culture; les fonderies. En 1698, on comptait une trentaine d'usines de ce genre, le nombre avait quadruplé en 1744. La forge de Fraisans (bailliage de Dole) produit 1,400 à 1,500 milliers de fer, alors que les autres ne dépassent pas 500 à 600; la plupart sont entre les mains des grands propriétaires du pays, magistrats, gentilshommes de robe ou d'épée, qui n'en tirent qu'un médiocre profit; modicité du prix des fers, cherté des denrées, procès de délimitation entre les seigneurs et les communautés, au cours desquels tout reste en suspens, faute de combustible, privilèges de quelques-uns au détriment de tous, défaut de protection pour les petits maîtres de forges soumis aux mêmes droits que les plus importans, impôts exorbitans, nous retrouvons ici plusieurs des causes qui empêchèrent les usines de prospérer. Le gouvernement, le parlement redoutent un déboisement trop rapide qui eût nui au service des salines, de la marine royale, n'autorisent qu'avec peine l'ouverture de nouvelles forges; et l'on entend l'écho de ces craintes dans les cahiers de 1789, le tiers-état du bailliage d'Aval va jusqu'à réclamer la fermeture des usines créées depuis quarante ans. Mais le mal le plus grave provient du manque d'eau et de bois; dans les rapports des subdélégués, on retrouve sans cesse cette mention désolante : fermé la plus grande partie de l'année faute de bois et d'eau. Les forges de Conflandey au comte de Rosen, de Fallon au marquis de Raincourt, de Larians au marquis de Villette, de Mailleroncourt à M. de Mailleroncourt, languissent dans des chômages prolongés; d'autres souffrent un peu moins : Athesans au marquis d'Aubigny, Vy-le-

(1) Thirria, *Manuel à l'usage de l'habitant de la Haute-Saône*, 1 vol. in-8°. — *Bulletin de la Société d'agriculture de la Haute-Saône : l'Industrie des mines et la métallurgie en Franche-Comté au XVIIIe siècle*, par James Gordon S. Floyd. — *Notice sur la Société des houillères de Ronchamp*, 1889. — Les gens des campagnes croyaient reconnaître la maturité d'une mine aux feux follets qu'ils apercevaient à la surface.

Ferroux au marquis de Resnel, Montagney au marquis de la Baume, Aillevillers au marquis de Franchevelle, Saint-Loup au marquis de Randon, Scey-sur-Saône au marquis de Bauffremont; seule dans le bailliage de Vesoul, la forge de Villersexel ne chôme jamais. Les forges du comte d'Autrey se louent 30,000 livres, ont des produits de premier ordre, ne paient aucun droit pour aller en Lorraine. Quant aux industries dérivées de la fabrication du fer, elles sont en plus mauvaise posture encore; des manufactures de fer-blanc, d'acier, tombent au bout de quelques années, et il faut faire venir d'Allemagne une foule d'objets communs. Cependant quelques tréfileries parviennent à se soutenir, Saint-Loup, Châtillon, Beaumotte, Montarlot.

Les choses ont bien changé depuis cent ans, et, pour ne citer qu'un seul département, le Doubs, sur 302,000 habitans, en compte plus de 100,000 qui vivent par l'industrie. Si les hauts fourneaux ont été tués par le libre échange, on voit se multiplier fonderies, filatures, tissages, papeteries, tanneries, laminoirs, scieries, brasseries, distilleries, usines à gaz, aciéries, clouteries, fabriques de faux, de boulons, de fils de fer, de machines à coudre, de vélocipèdes, etc. Les industries métallurgiques sont en pleine activité : les forges d'Audincourt, les grandes usines de quincaillerie, de façonnerie, à Valentigney, Hérimoncourt, Pont-de Roide, la Feschotte, Saint-Hippolyte développent leur production. Une de ces industries subit parfois une crise, souffre, s'écroule, elle est bientôt remplacée, les autres continuent leur marche en avant, insensibles aux cris de détresse de la voisine, tendues vers le but, comme dans une bataille les soldats se précipitent furieusement vers un point stratégique dont la possession décidera du sort de la journée, et n'entendent plus l'appel des blessés qui tombent à leurs côtés. Ce département apporte au budget de l'État 20,699,261 fr. 72 (compte de 1890), auxquels il faut ajouter le monopole des allumettes, du tabac et de la poudre à feu : 2,046,477 fr. 10; — le budget départemental : 1,108,055 francs; — les revenus de 638 communes : 4,274,536 francs. Ces chiffres suffisent à mesurer le chemin parcouru.

Trois autres industries comtoises, les salines, les verreries et les houillères, méritent une mention spéciale (1).

Les salines de Salins, déjà célèbres sous la domination romaine, ont de tout temps fourni des revenus assez notables à leurs possesseurs, comtes de Bourgogne, princes de Chalons, rois d'Espagne

(1) Rousset, *Dictionnaire des communes du Jura*, 6 vol. — *Mémoire de Fenouillot de Falbaire sur les salines de Salins et de Montmorot*, 1787. — Pour l'époque contemporaine, j'ai eu recours à l'obligeance des administrateurs ou propriétaires de ces industries, MM. Mercier, Baissat, Chevreux, Pouniquet et Paul Buquet.

et de France, seigneurs ecclésiastiques ou laïques : jusqu'en 1602, la grande saline est régie pour le compte du souverain par des officiers de divers ordres qui s'occupent des muires, de l'amas et du paiement du bois pour les cuire, de la formation du sel, de sa distribution, de la justice sur tous les employés de l'établissement; à partir de 1602, on loue les salines à prix d'argent. Entre 1600 et 1657, les rois d'Espagne achètent la petite saline ou puits à muire qui appartenait à un certain nombre de seigneurs ecclésiastiques et laïques; ils s'en partageaient l'exploitation et les produits, avaient chaque année une assemblée générale appelée *répond*, un conseil permanent, avec un secrétaire, un prévôt surintendant. La fourniture du sel fit l'objet de plusieurs traités entre les souverains de Bourgogne et les cantons suisses. Tous les bois voisins sont affectés au service des salines, et, en 1858, on consommait environ 11,800 cordes de bois pour obtenir 158,000 quintaux de sel. Salins peut produire aujourd'hui 7,000 tonnes et Montmorot 35,000. Quant au prix de la tonne, il oscille entre 28 fr. 50 et 31 fr. 10, plus 100 francs de droits pour l'Etat; le prix marchand de 100 kilos est donc 10 francs pour l'État, 2 fr. 85 à 3 fr. 11 pour l'usine (1).

L'établissement de Gouhenans, qui date de 1828, est devenu assez vite la seconde saline de France par son importance et la qualité du sel qu'il livre au commerce : il eut son heure de célébrité exotique, grâce au procès Teste et Cubières. L'exploitation d'un gîte houiller avait amené la découverte d'un banc de sel gemme qui, mis en contact avec l'eau de source, lui communiquait un degré de salure fort élevé. Plus tard on annexa à la saline une fabrique de produits chimiques, acide sulfurique, sulfate de soude, acide chlorhydrique, acide nitrique, chlorure de chaux, sel de Glauber. Ateliers de manipulation, magasins d'approvisionnemens et de produits fabriqués, logemens d'employés et d'ouvriers, jardins, couvrent une superficie d'environ sept hectares; une des cheminées, qui mesure 66^{m},66, a un peu la forme de la colonne Trajane; la ligne de Lure à Loulans, que l'on construit, permettra d'augmenter la production et la vente. En 1892, on a obtenu : 9,600 tonnes de houille, mais grâce à un nouveau puits, on espère arriver à 40,000; 86,400 quintaux de sel raffiné qui, là comme dans les autres salines de la région, est exploité par dissolution; un sondage pénètre jusqu'à la couche de sel gemme, l'eau saturée, élevée au moyen d'une pompe, s'évapore dans de grandes chaudières, et il ne reste qu'à recueillir le sel. Le rendement pécuniaire peut se chiffrer ainsi : houille, 120,000 francs; sel (droit de 10 francs

(1) D'autres salines ont été créées depuis 1874 à Miserey, Châtillon-le-Duc, Montferrand.

par 100 kilos non compris), 220,000 francs; acide sulfurique, 70,000 francs; acide chlorhydrique, 45,000 francs; sulfate de soude, 35,000 francs; sel de Glauber, 25,000 francs. On vend aussi au prix de 6 francs les 100 kilos des sels dénaturés dont le bétail se montre très friand et qui contribuent à l'entretenir en bonne santé. Le personnel de la mine comprend : quatre-vingt-quatorze ouvriers à l'exploitation, trente-deux au fonçage du puits nouveau; neuf heures de présence, huit heures de travail effectif; salaires des hommes, 2 à 7 francs, des enfans, 1 fr. 50 à 2 fr. 25. Dans la saline, certains ouvriers travaillent à forfait, et la moyenne des journées est de huit heures de travail, deux à trois francs de salaires, quarante et un ouvriers en tout. Vingt-trois ouvriers pour la fabrique de produits chimiques, douze heures de travail; on occupe encore une vingtaine de voituriers, ouvriers d'art, concierges. A Gouhenans comme à Salins, directeurs et chefs de service se louent beaucoup du personnel, ce sont tous gens du pays, habitant les villages voisins, petits cultivateurs en même temps, propriétaires d'une maison et de quelques champs, fort attachés au sol. Pendant les grands travaux d'été, on restreint la fabrication, de manière à pouvoir leur accorder des permissions de huit ou quinze jours. Une société de secours mutuels leur assure des médicamens avec une indemnité d'un franc par jour de maladie; elle a en caisse 14,200 francs, est propriétaire de neuf pensions de retraite. Tout ouvrier âgé de soixante ans a une pension d'au moins 100 francs par an. Une boulangerie fournit du pain de bonne qualité au prix du commerce local, le bénéfice est versé à la caisse de la société de secours mutuels; on a installé aussi une boucherie qui vend au prix de revient.

Les verreries et granges de Lorraine remontent au XIVe siècle : la plupart se trouvaient situées dans la région boisée comprise entre la Haute-Saône et le Coney, appartenant à un petit nombre de familles, et les gentilshommes verriers émigraient d'une verrerie à l'autre, suivant leur convenance ou l'intérêt de leur sécurité, tant était puissant à cette époque le lien de la solidarité : sentiment fraternel et bien entendu, car les privilèges dont ils jouissent n'empêchent pas leurs établissemens d'être soumis aux misères du temps, rançonnés, dévastés, incendiés à plusieurs reprises par les bandes armées qui se disputent les bords de la Saône, par les Suédois, au besoin par les troupes chargées de leur défense. Le village de Passavant, mi-parti lorrain, mi-parti comtois, subit la loi commune : le voisinage de grandes forêts avait été la raison d'être de la verrerie de la Rochère, la nature géodésique du terrain détermina l'installation de plusieurs grandes tuileries, ainsi qu'une active extraction de

meules à aiguiser et de pierres à bâtir. Après comme avant la catastrophe, les motifs d'espérance subsistaient; l'eau, les forêts étant toujours là, le bourg de Passavant se releva promptement, le hameau de la Rochère tarda un peu plus, et jusqu'en 1727, des procès nombreux, le manque d'entente des propriétaires, rendirent le travail languissant. A la Révolution, ceux-ci durent lutter péniblement pour conserver des privilèges qui depuis près de quatre siècles étaient le point de mire de l'État ou des habitans de Passavant : ces privilèges ont peu à peu disparu, et la verrerie n'a cessé de marcher, passant par des périodes tantôt prospères et tantôt difficiles. Elle est aujourd'hui en pleine activité, fabrique surtout des verres blancs pour services de table, des tuiles et dalles en verre pour la construction, et elle emploie deux cent cinquante ouvriers bien payés (les premiers ouvriers gagnent 12 et 15 francs par jour), d'autant plus heureux qu'ils forment une sorte de caste volontaire et libre, transmettent aux enfans leur position ; tuileries et verreries répandent chaque année plus de 350,000 francs de salaires dans le pays, et cette population est animée du meilleur esprit, admirablement dévouée à ses patrons, en général sobre et laborieuse (1).

Les houillères de Ronchamp (Haute-Saône) ont une épaisseur de cent vingt mètres et comprennent deux étages de stratification concordante. L'étage supérieur, qui mesure 75 mètres d'épaisseur, renferme les trois couches exploitées; le charbon est classé dans la catégorie des charbons gras. La société actuelle possède deux concessions, celle de Ronchamp qui occupe la partie nord du bassin, avec une superficie de 2,650 hectares ; celle d'Eboulet qui comprend la partie sud, 1,853 hectares. La découverte de la houille remonte à 1750 : les premiers travaux sont exécutés par l'abbé de Lure sur la commune de Champagney, par les seigneurs de Ronchamp sur le territoire de Ronchamp ; la Révolution ayant mis les biens du clergé à la disposition de la nation, la mine est exploitée par l'État ; à travers de nombreuses vicissitudes, une ordonnance royale de 1830 fixe définitivement les limites de la concession de Ronchamp et Champagney, un décret impérial de 1862 fixe celle d'Eboulet, les deux sociétés fusionnent en 1865 après plusieurs années de lutte. La production, qui ne dépasse pas 10,490 tonnes en 1844, oscille aujourd'hui de 200,000 à 250,000, et l'on prépare deux nouveaux puits destinés à remplacer le puits Saint-Joseph ; d'ailleurs, la profondeur à laquelle les travaux sont parvenus (900 mètres et plus au puits

(1) L'industrie des broderies et guipures, très florissante autrefois dans l'arrondissement de Lure, fournit encore de l'occupation à quatre ou cinq mille femmes, qui l'exercent sans quitter leur ménage : une bonne ouvrière peut gagner quinze sous par jour.

du Magny), les nombreux accidens qui découpent et appauvrissent le gîte, la grande quantité de grisou qu'il dégage, rendent l'exploitation difficile, empêchent de dépasser ce chiffre. La compagnie n'a rien négligé pour améliorer les produits extraits : criblages mécaniques qui permettent de classer et trier le charbon, lavoirs qui traitent 500 tonnes par jour, fours à coke du système Coppée qui utilisent les charbons menus, donnent un coke dense, d'un bel éclat métallique, très recherché par les fondeurs. Elle s'efforce aussi de rendre meilleur le sort de ses 1,400 ouvriers qui se recrutent presque tous dans le pays, les enfans remplacent peu à peu leurs parens : un bon mineur gagne cinq francs par jour, son fils, à quatorze ans, se fait 1 fr. 20 à 1 fr. 50 ; soins médicaux, médicamens, secours journaliers aux malades ou blessés, pension à vie pour l'ouvrier guéri, si la blessure a occasionné une infirmité permanente; retenue de 1 1/2 pour 100 sur les salaires qui, avec une somme égale fournie par la compagnie, est versée à la caisse nationale des retraites, pour assurer, à partir de cinquante-cinq ans, une pension en rapport avec le travail. Les livrets de la caisse sont personnels ; un ouvrier se sépare-t-il de la compagnie, les sommes versées lui restent acquises; caisse d'épargne où les ouvriers peuvent faire des versemens jusqu'à concurrence de 3,000 francs, avec intérêts à 5 pour 100, écoles, salles d'asile pour les enfans, bibliothèque, salle de lecture et de récréation, salle de musique, magasins qui servent de régulateurs pour les prix de vente chez les négocians de la localité, où l'ouvrier peut se procurer des vivres, vêtemens et objets de première nécessité (ainsi le pain de première qualité se vend 30 centimes le kilo, celui de deuxième 23 centimes) ; et les bénéfices sont affectés à des œuvres de bienfaisance; habitations ouvrières sur le type de Mulhouse, louées moyennant une faible rétribution qui couvre à peine les frais d'entretien et d'impôts; dortoirs mis à la disposition des ouvriers qui demeurent un peu loin, où lits garnis, chauffage, éclairage, quelques ustensiles sont fournis gratuitement; ces témoignages de sollicitude qui entretiennent l'intimité entre ouvriers et patrons rendent très rares les grèves. Ceci n'est nullement particulier à la société houillère de Ronchamp ; dans toute la Haute-Saône, on pourrait dire dans toute la Comté, les relations de l'employeur et de l'employé revêtent un caractère cordial, presque familial, fondé sur la morale, la justice et l'équité ; protestans, catholiques, libres penseurs rivalisent d'efforts généreux, pratiquent la politique du pauvre homme, de celui dont on a dit avec éloquence : la charité du pauvre consiste à ne pas haïr le riche. Je n'exprimerai qu'un regret : le prix des actions de la compagnie houillère (5,000 francs) les rend d'un accès presque impossible aux ouvriers ; et n'importe-t-il pas

de leur montrer la propriété comme le couronnement d'une existence laborieuse, surtout la propriété de ces mines qu'ils aiment comme le marin aime son bateau, l'officier son drapeau, où, comme ceux-ci, ils ont tant de fois risqué leur vie?

CONCLUSION.

Le pays façonne-t-il la race, la race avec ses défauts et ses qualités se perpétue-t-elle dans ses meilleurs enfans? Ou bien le talent pousse-t-il capricieusement, en libre grâce, sans souci des bornes où l'on prétend l'enserrer? Ne traverse-t-il pas les frontières des peuples, prêt à éclore un peu partout, comme une graine poussée par le hasard de la tempête, cherchant pour ainsi dire une patrie idéale, universelle? Et ne pourrait-on faire intervenir ici cette théorie de l'évolution dont on a tiré si grand parti en l'appliquant aux genres littéraires? Ces questions ont inquiété les plus nobles esprits, et peut-être devrait-on les déclarer insolubles, si l'on considère le nombre, la force des argumens mis en avant de part et d'autre. S'il semble que certains génies n'ont pu naître qu'en certains pays, Platon en Grèce, Racine, Montaigne, Molière en France, Hegel, Schopenhauer, Bismarck en Allemagne, Shakspeare en Angleterre, que de tels hommes sont l'aboutissement d'une nation, la synthèse de son histoire; combien, au contraire, échappent aux catégories, aux classifications des savans, s'envolent par-delà l'étroite enceinte de leur pays, et ne reconnaissent d'autre berceau que l'humanité! Combien auraient pu s'épanouir ici aussi bien que là? Serait-ce le mot de l'énigme? Toutes ces théories ne renfermeraient-elles pas leur part de vérité, et ne pourrait-on partager les talens en trois classes : ceux qui se rattachent visiblement au sol qui les a vus surgir, et résument le tempérament, les vertus de leur patrie; ceux qui jettent l'ancre dans l'infini, paraissent un effet sans cause appréciable, fleurs exotiques poussées en des climats inconnus; ceux-là enfin, les plus nombreux sans doute, qui participent des deux autres ordres, portant en eux et reproduisant l'empreinte de leur race, puisant le reste dans le foyer mystérieux où s'alimente l'éternelle flamme de l'inspiration?

On trouverait en Franche-Comté maint exemple de cette proposition (1). En tout temps, le Comtois se montre sérieux, réfléchi,

(1) Estignard, *Portraits franc-comtois*, 3 vol.; Paris, Champion. — Académie de Besançon, 1879, *Notices sur MM. Bugnet et Valette*, par M. A. Huart. — Malgré l'aridité d'une simple nomenclature, je rappellerai les noms de quelques hommes du second ordre qui, très justement, ont eu l'honneur d'une biographie dans *les Mémoires de l'académie de Besançon* et les *Portraits* de M. Estignard; quelques-uns même ont été appréciés par Sainte-Beuve : Charles Weiss, érudit admirable, causeur déli-

persévérant jusqu'à la ténacité, rusé, sournois même, partant bon diplomate dans la conduite des affaires publiques et privées; il a, dirait un chiromancien, la plaine de Mars développée, ne déteste pas les coups à condition de les rendre avec usure, l'art de *varcailler*, de parler beaucoup sans dire grand'chose; de l'esprit naturel, une bonhomie piquante et le don de la repartie; l'humeur assez frondeuse, le goût de la moquerie, et certain besoin de critiquer aujourd'hui le pouvoir qu'il acclamait hier; ingénieux jusqu'à la subtilité, logicien, ergoteur à l'excès, et, par une sorte de contradiction, un sens droit, une vision très nette de la réalité, le besoin de rester sur le terrain pratique et de ne point perdre pied; même lorsque l'imagination émigre vers l'utopie, la raison demeure en terre ferme. Notre homme ne pratique pas toujours la modestie, et l'on en citerait beaucoup qui ont poussé l'hypertrophie du moi jusqu'aux dernières limites : tel Francis Wey, qui écrivait avec une plume de paon, et s'accordait cet hommage : « Un autre que moi serait entré à l'Académie comme au moulin. Moi, j'ai beaucoup de peine à entrer au moulin, comme d'autres entrent sans bât à l'Académie, » et le bon Nodier le reprenait bien finement : « Mon ami, ce que vous m'avez remis ne doit pas être bien bon, car, au premier moment, je l'ai cru de moi. » — Et Courbet, un des plus beaux types de Narcisse qui se soient jamais contemplés dans la fontaine mythologique, s'écriant à propos de Molière : « Encore un que je dois tirer au clair! » A ces traits généraux, vous reconnaîtriez difficilement Nodier, Charles de Bernard,

cieux, qui faisait de la conversation plus qu'un commerce, le concert des intelligences, toujours heureux de contribuer au bonheur des autres, de pratiquer le don gratuit de soi-même; — Armand Barthet, l'auteur du *Moineau de Lesbie*, un des *amis* de Rachel, destiné à une fin tragique; — de Saint-Juan, Charles Viancin, Louis de Ronchaud, Édouard Grenier, Charles Grandmougin; — Lancrenon, Faustin Besson, Léon Gérôme, Gigoux, — Clésinger, sculpteur romantique, improvisateur inégal et fougueux, surnommé le Murat de la statuaire, qui connut comme Barthet ces années de longue détresse où l'on vit comme les oiseaux, à l'*hôtel de la Providence*, et épousa la fille de George Sand; — Curasson, Courvoisier, le président Loiseau, Proudhon, les deux Dalloz, Oudot, — Bugnet, ce merveilleux vulgarisateur, dont la parole pittoresque, commune parfois, toujours saisissante, popularisait la science du droit; Bugnet, la terreur des étudians *contumaces*, aimant sa profession au point de recevoir, dans sa maison de Bolandoz, les bons élèves, et, dans ses promenades, prenant prétexte de tout pour donner une leçon, comme notre Jouffroy exposait ses idées les plus consolantes un peu partout, à la chasse, devant une écurie, au berger, au laboureur qu'il rencontrait à travers la campagne; — l'abbé Morey, Mgr Besson, un chercheur d'âmes, écrivain et orateur éloquent. Le cardinal Mathieu, si longtemps archevêque de Besançon, presque un Franc-Comtois, lança une boutade très curieuse à Lacordaire après un de ses sermons les plus pathétiques : « Plaise à Dieu que, pour fruit de vos prédications, vous reconnaissiez que vous êtes un serviteur inutile! » — « Jamais compliment ne m'a fait tant de plaisir, » répondit Lacordaire à ceux qui s'offusquaient du mot.

Pasteur, Xavier Marmier; mais d'autres hommes en ce siècle en sont marqués à fleur de coin : Valette, P.-J. Proudhon, Fourier, Jouffroy. Proudhon, par exemple, n'est qu'un Valette qui a mal tourné, parce qu'il a voulu mettre la charrue avant les bœufs, écrire avant de savoir, remuer des idées avant de les avoir digérées; mais en tous les deux brillent le même amour de la dialectique, la même curiosité universelle, avec le goût des idées générales et une volonté pareille. L'un est un artiste de la science juridique, l'autre, avec l'étincelle en plus, est un artiste de la science sociale, et, malgré la raideur d'affirmation du révolutionnaire, malgré cet orgueil qui lui fait écrire que son premier livre, ce *diabolique ouvrage*, sera peut-être le salut de la France, il est, lui aussi, assiégé de doutes; ses *Contradictions économiques*, ses variations sur la propriété dénotent l'incertitude de l'esprit; et, apercevoir dans la même minute les oppositions des systèmes, ou s'en rendre compte deux ou trois ans après, si le résultat n'est certes pas le même aux yeux du lecteur oublieux, il indique du moins des tendances identiques de l'intelligence. Mais, si certaines facultés ne diffèrent pas sensiblement, combien l'usage, l'éducation, les circonstances modifient la destinée d'hommes aussi remarquablement doués! Proudhon nie le droit que Valette affirme et démontre; il croit découvrir les paradoxes humanitaires qui traînent partout depuis des milliers d'années, parce qu'il les revêt d'un jargon hégélien, flétrit « ce volcan de calomnie, ce siècle abject, fardé de progrès, » et se flatte de frapper sur les cervelles humaines comme le forgeron sur l'enclume; du moins, à l'inverse de son compatriote Fourier, il veut la chasteté, proclame le mariage exclusif et saint, fait baptiser ses filles, ce qui lui vaudra l'épithète de bigot. 1848 éclate, l'apôtre, l'homme d'action étouffent le penseur, il pousse aux journées de juin, prend place parmi les plus redoutables malfaiteurs intellectuels; puis, comme tout chef d'école socialiste devient forcément pontife et pape, il démolit avec une verve impitoyable les théories de ses adversaires, n'épargne ni les anciens ni les modernes, entre autres « ce grand blagueur de Bossuet; » écrivain habile, rhéteur et sophiste prodigieux, il dit leur fait à tous, aux inventeurs de dogmes « faits à coups de hache, » à la démocratie, aux républicains unitaires qui, à l'entendre, ont tous les défauts de la monarchie, au peuple qui « ne se lève que pour défendre son petit bien-être, » aux ouvriers « qui prennent la haine des patrons pour le patriotisme, » aux paysans « à qui la tyrannie est précieuse, pourvu qu'elle humilie le citadin. » Et, après avoir fait table rase des institutions et des hommes, il prêche le principe fédératif, la mutualité, bases nécessaires des sociétés de l'avenir; si on ne les adopte, affirme-t-il, l'humanité recommencera un pur-

gatoire de mille ans. Vers la fin de sa vie, il se déclare prêt à devenir sénateur de Napoléon III, accepte la propriété qu'il avait d'abord définie : le vol ; et il meurt sans avoir trouvé la formule du fameux problème, de ce problème qui restera pour les économistes et les socialistes aussi obscur que l'âme et Dieu pour les philosophes, sur lequel Fourier défendait de demander des éclaircissemens ! « La répartition du produit agricole et industriel, selon la quotité des capitaux, la lumière et le travail de chacun. » Son œuvre donne la sensation d'un chaos où se distinguent quelques lueurs déposées par un dieu inconnu pour permettre aux hommes de s'éclairer dans la marche en avant. — Après avoir reçu une forte éducation littéraire, débuté par le Conservatoire dans la classe de violon, Valette se dirige vers les sciences morales, vers le droit qui est leur expression concrète et l'instrument le plus sûr pour faire sortir des faits ondoyans des règles durables, le droit dont il cherche à élargir les assises, qu'il dégage de l'appareil scolastique, et regarde, non comme une science algébrique, mais comme une philosophie du devoir. Dix générations d'étudians ont suivi ce cours célèbre où il pétrissait les âmes et les armait contre l'utopie, mettant les esprits en mouvement et leur montrant la route, éveillant les intelligences incertaines, révélant les vocations. Représentant du peuple en 1848 et 1849, partisan de la république modérée, il marque parmi les travailleurs utiles, fait admirer dans plusieurs rapports l'élégance de son écriture, la netteté de ses vues, la vigueur de ses conclusions. L'éloquence ne lui manquait pas non plus, et son discours sur le général Damesme, mort entre ses bras pendant les journées de juin, réunit tous les suffrages. Le matin du 2 décembre, comme il se rendait au corps législatif, on lui apprit la dissolution de l'Assemblée : « L'acte est nul de plein droit, *ipso jure*, » dit-il simplement, et, continuant sa route, il demanda d'être arrêté avec ses collègues, observant qu'il le méritait à un double titre, comme représentant du peuple et comme professeur de droit. De semblables naïvetés ont leur prix, et, j'imagine, quelque grandeur. Puis il reprit sa robe de professeur pour ne plus la quitter jusqu'à sa mort. Argumens vivans en faveur des idées spiritualistes, de tels hommes montrent que la vertu, le travail, l'espérance valent la peine d'être crus et vécus, prouvent l'utilité de notre organisation sociale ; beaucoup d'enfans de notre province mériteraient, sans doute, le même éloge, et, si l'on a cité de préférence celui-ci, c'est qu'il incarne une des gloires de la Franche-Comté, cette terre d'élection des diplomates sous la domination autrichienne et espagnole, des grands jurisconsultes au XIXe siècle.

VICTOR DU BLED.

AUTOUR D'UNE TIARE

II[1].

HEURES ENFANTINES. — CANOSSA.

IV. — HEURES ENFANTINES.

Victorien, levé avant le jour, s'informa du moment et du lieu où le pape devait accueillir Pia. C'était dans l'église même de Saint-Sauveur, un quart d'heure avant la séance du concile. Ce jour-là, Joachim se décida à prendre rang, pour la première fois, parmi les pères, et fit asseoir à ses pieds son pupille, en qualité de caudataire, nouveauté qui parut audacieuse à quelques évêques rigides en matière de cérémonial.

— Ce jeune homme n'est point un clerc, lui dit, d'un ton rogue, l'évêque d'Orvieto, Juvénal, un pasteur terrible, qui venait de chasser de son diocèse tous les misérables suspects d'hérésie manichéenne, y compris les femmes et les enfans à la mamelle.

L'évêque d'Assise allait répondre vivement à son confrère, quand un bourdonnement courut sur toute l'assemblée. Par la porte des nefs entrait la nièce du saint-père, suivie de sa petite cour monastique et, par la sacristie, le pape s'avançait, accompagné du sacré-collège. Grégoire monta sur le trône, devant l'autel; en face de lui, à quelques pas de distance, Pia s'était arrêtée.

Le pape tendit vers l'enfant sa main droite où brillait l'anneau

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

du pêcheur : Pia s'agenouilla, baisa dévotement l'améthyste sacrée, puis, descendant à reculons les marches de l'autel, s'assit sur un petit escabeau. Elle était vêtue de noir, telle qu'une nonne, mais aucun voile ne cachait les boucles blondes de sa chevelure, et le petit reliquaire d'or, présent de la grande comtesse de Toscane, pendait toujours à son cou.

Les cardinaux s'assirent en demi-cercle aux deux côtés du pontife. A la droite même de celui-ci se tenait l'évêque d'Albano. Pia le reconnut et devint un peu pâle. Grégoire reçut sur son front la tiare pointue et s'enveloppa dans les plis de sa chape rouge. Derrière l'escabeau de Pia, la dame abbesse, toute haletante de piété extatique, s'était agenouillée, les mains jointes. L'angoisse de la cérémonie lui donnait la mine pathétique d'une vierge attendant la roue ou le bûcher.

Grégoire VII regardait silencieusement l'enfant, d'un air de tendresse profonde. C'était la petite-fille d'une sœur avec laquelle il avait gardé, plus d'un demi-siècle auparavant, une demi-douzaine de chèvres dans le désert de Soana. Puis, le cloître l'avait pris tout entier, il avait oublié le sentier de l'humble maison paternelle, les destinées de l'Église étaient devenues l'impérieux souci de son cœur et, dans cette âme éprise uniquement de la gloire de Dieu, les souvenirs de ce petit monde obscur s'étaient vite effacés, les personnes comme la figure des choses : le père, veuf alors, qui lui contait, pour l'endormir, des légendes de saints; la sœur, son aînée de deux ou trois ans, qui lui chantait, à l'ombre des saules, des complaintes chevaleresques; les chèvres familières et le vieux chien qui l'avait suivi si longtemps sur le chemin, le soir où il était parti pour le couvent; puis la mélancolie des campagnes de Soana, les crépuscules d'automne avec leurs vapeurs grisâtres montant vers le ciel et les matins de mai tout constellés de pâquerettes. Et voici que la vue de cette enfant, sa seule famille sur la terre, réveillait en lui le passé évanoui, évoquait mille images de bonheur lointain. Il revivait sa première jeunesse, de doux fantômes se levaient en lui de tous les recoins de sa mémoire, et, ne songeant plus au concile, à l'empereur Henri, au schisme de l'empire, le pape Grégoire se retrouvait au vieux foyer, entre son père et sa sœur, sa sœur blonde et frêle, morte depuis de si longues années, et dont il n'avait jamais visité la tombe.

Et l'auguste assemblée, attentive, les évêques, les cardinaux, les docteurs, oubliant à leur tour l'orage qui fondait sur la barque apostolique, la tragédie de la veille et les périls du lendemain, contemplaient paternellement cette petite fille assise en présence du vicaire de Dieu.

Pia, surprise que le pape demeurât si longtemps silencieux, sui-

vait des yeux, pour se distraire, le long des frises de l'abside, la procession des maigres brebis du bon pasteur, dans la mosaïque enfumée de l'antique église.

Enfin Grégoire sortit de sa rêverie et parla :

— Pia, ma fille, que Dieu vous protège ! Soyez la bienvenue. Vous êtes, je l'espère, bonne et docile catholique?

— Oui, mon oncle, s'empressait-elle de répondre ; mais l'évêque d'Albano, qui cherchait une revanche à son homélie perdue, l'interrompit sèchement :

— Dites : Notre seigneur, et non pas : oncle !

Le pape haussa légèrement les épaules. Pia reprit :

— Oui, notre seigneur, mon oncle ; je sais beaucoup de belles prières que m'ont enseignées Mme Mathilde et Mme l'abbesse, le *Pater* et le *Credo* en latin, et aussi de fort belles histoires, la passion du bon Dieu à Jérusalem, chez les juifs, la crèche de Bethléem, avec le bœuf, l'âne et les bergers, les rois mages, la fuite en Égypte, Joseph vendu par ses frères, Éliézer et Rebecca au bord du puits. Je sais encore l'histoire de saint Jean-Baptiste, qui mangeait des sauterelles, et celle du petit Jésus au milieu des rabbins, et puis encore celle de l'empereur Charlemagne, qui était vieux de deux cents ans, et qui faisait des miracles à Paris et à Rome. Enfin, tous les jours, je lis à Mme l'abbesse les oraisons de son bréviaire. Je voudrais bien les comprendre, car je suis encore trop petite pour savoir le latin. Mais je devine un peu, à cause des images peintes et dorées, belles comme des fleurs, qui sont à côté des paroles.

Le pape souriait, avec une douceur d'aïeul, au gazouillement de Pia, et les pères du concile, tournés du côté de l'enfant, immobiles, demeuraient sous le charme de cette confession. Le cardinal d'Albano lui-même se sentait ému et désarmé.

— Courage, ma fille, répondit Grégoire. Je vous vois sur le chemin de Dieu. Mais vous êtes, dès aujourd'hui, la pupille de Jésus-Christ. Il vous faut devenir de plus en plus digne de l'Église et de moi.

— Je tâcherai de le devenir, notre seigneur.

— Mon devoir est de confier le soin de votre âme à l'un de mes vénérables frères de l'épiscopat, afin qu'il veille sur elle, et la rende toujours plus sage et plus pieuse.

Il parcourait du regard les bancs des évêques, comme pour inviter l'un d'eux à répondre à son désir. Déjà l'évêque d'Orvieto se préparait à parler et à s'offrir. Victorien saisit rapidement la main de son vieil ami et lui dit à voix presque haute :

— Levez-vous.

L'évêque d'Assise se leva.

Enhardi par un geste du pape, Joachim fit un petit discours, dépourvu de textes sacrés, où éclatait la bonté naïve de son cœur. Il dit qu'étant pasteur de l'église d'Assise il n'avait aimé que les faibles et les humbles et que, pour cela, les seigneurs l'avaient repoussé loin de son diocèse. Maintenant, privé de son troupeau, maître de ses loisirs, il se sentait une vocation nouvelle, pour l'amour de Dieu : il appelait à lui les enfans. Il croyait ainsi glorifier l'Évangile. Le saint-père lui avait donné, la veille, le fils du baron Cencius, il lui demandait aujourd'hui la tutelle religieuse de Pia. Sa charité serait assez grande pour le salut de deux orphelins.

— Qu'il soit fait selon votre bonne volonté, mon frère, répondit Grégoire, et que cette enfant aille à vous. Pia, voici votre père spirituel, vous lui obéirez en tout ce qu'il ordonnera. Soyez bénie, ma fille, et puissent vos vertus consoler ma vieillesse!

Pia fit alors à son grand-oncle une révérence très savante d'adoration, que l'abbesse lui avait apprise dès l'aurore; en même temps, par une inspiration subite, elle portait à deux reprises ses petites mains à ses lèvres, d'un tel élan d'amour, que le pape, soulevant les pans de sa chape rouge, brodée de palmes d'or, ouvrit les bras comme pour la recevoir sur son cœur. Mais la jeune fille n'osa point manquer au rituel sévère qu'on lui avait prescrit : elle salua avec vénération les seigneurs cardinaux, avec respect les seigneurs évêques et, entraînant sur ses pas la pauvre abbesse toute déconfite de sa déchéance trop visible et la petite troupe des nonnes, elle sortit de l'église.

La porte de Saint-Sauveur, que gardaient les capitaines de Rome, se referma sur Pia avec un bruit grave, et il sembla aux pères du concile qu'un clair rayon de soleil venait de s'éteindre. Ils reprenaient l'âpre bataille contre une moitié de la chrétienté pour l'intégrité de la hiérarchie catholique. Ce jour-là, ils devaient frapper de terreur l'église allemande en retranchant de la communion de Rome les évêques et les abbés complices du crime de l'empereur. Le coup de foudre atteignit d'abord Siegfried, archevêque de Mayence, inspirateur du concile schismatique de Worms, puis les évêques déjà flétris par une première excommunication, Otton de Ratisbonne, Otton de Constance, Burchard de Lausanne; l'épiscopat germanique presque entier; puis, les évêques de Lombardie en masse. Grégoire arrachait des mains de ces indignes la crosse et l'anneau, leur interdisait le sacrement de l'autel, le droit de s'entretenir avec Dieu. Ceux d'entre eux qui auraient cédé aux violences d'Henri pouvaient néanmoins, jusqu'au jour de Saint-Pierre, implorer l'absolution pontificale. Beaucoup d'anathèmes s'égarèrent en passant sur les Alpes et tombèrent dans la vallée du Rhône; Hermann, évêque de Vienne, avec une partie de son

clergé, puis, le comte de Saint-Gilles, qui avait épousé sa cousine, le comte de Forez, qui avait maraudé sur les terres de l'église de Lyon, et une foule d'abbés et de barons furent atteints tour à tour. Vers le soir, les pères, las de ce carnage théologique, demandèrent à grands cris la clôture de la séance. Un cardinal proposa alors à l'anathème deux têtes très hautes, Philippe, roi de France, excommunié déjà deux fois, et le maître normand de l'Italie napolitaine, Robert Guiscard, que le saint-siège excommuniait chaque année. Mais le pape se dressa debout, d'un signe imposa silence au cardinal et prononça l'oraison finale de la journée. Il venait d'avoir le pressentiment politique de l'avenir : les Normands, protecteurs de la papauté, chassés de Rome une fois de plus, et la France, sa fille aînée, bouclier de l'Église contre la brutalité teutonique.

Tandis que le Latran foudroyait ainsi le monde chrétien, Joachim tenait, dans le jardin pontifical, à l'ombre d'un bouquet de cyprès, un petit conciliabule. Il présentait le fils de Cencius à Pia. La jeune fille avait entendu raconter, à la cour de Mathilde, les scènes de la dernière messe de minuit et le dévoûment de Victorien. Elle avait conçu pour celui-ci un sentiment si vif d'admiration qu'elle avait placé son nom, dans ses prières, à la suite des archanges Gabriel et Michel, et du paladin saint George, sans trop savoir si elle priait pour lui, ou bien si elle l'invoquait, à la façon d'un thaumaturge. Elle s'était figuré un jeune héros, semblable aux chevaliers des images de sainteté, tout étincelant d'acier, des pieds à la tête, un dragon d'or, les ailes déployées, sur le casque, un manteau brodé d'or, flottant aux épaules, avec une épée formidable qui lançait des éclairs ; elle fut surprise et tout aussitôt charmée de retrouver en lui le passant inconnu de la veille, un enfant plus âgé qu'elle-même de quelques années, au regard très doux. Elle lui tendit gaîment les deux mains :

— Vous me pardonnerez, messire, ma folie d'hier, à la porte Saint-Laurent, quand je vous ai jeté mon bouquet. C'est la faute du cardinal révérendissime. J'ai cru qu'il me récitait les vêpres, car il a dit : *Domino meo*, et cette idée m'a donné de la joie, surtout quand sa grande mule noire a paru vouloir dire *Amen*. Mme l'abbesse pense qu'à cette minute mon ange gardien ne me gardait plus, et cela lui a causé un si gros chagrin qu'elle n'a pu fermer l'œil de toute la nuit.

Victorien retenait entre ses mains les mains mignonnes de Pia, il contemplait la fillette avec une tendresse de frère aîné. Cette distraction imprévue d'ange gardien lui offrait une occasion toute naturelle de se proposer à Pia comme serviteur loyal.

— Recevez-moi, dit-il, pour gardien visible et fidèle ami. A

toute heure je serai prêt à votre appel, et jamais, moi, je n'oublierai de veiller sur vous.

— De tout mon cœur, répondit-elle. Je suis vraiment trop seule au monde. Je n'ai point connu ma mère. Mon père, qui était écuyer du seigneur de Soana, est mort à la bataille. La comtesse m'a recueillie alors, mais, pour une orpheline, c'est une dame bien grande. Quant à mon oncle, c'est à genoux qu'il faut lui parler. J'ai peur que mon baiser de tout à l'heure n'ait offensé Dieu en sa personne.

— Votre baiser, dit l'évêque, avait la grâce d'une prière. C'est le *Pater* des enfans et le Père qui est au ciel l'a pris pour lui-même.

Joachim demanda alors à Pia de lui montrer les reliques renfermées dans la petite châsse pendue à son cou. Elle ouvrit la boîte d'or ciselé et en tira quelques sachets de parchemin. Le premier, scellé aux armes de l'évêque de Florence, portait cette inscription :

« Fragment du voile de Notre-Dame. »

— C'est contre les tentations, dit Pia.

Le second sachet, aux armes de l'évêque d'Arezzo, était marqué ainsi :

« Morceau de la tunique de saint Étienne, martyr. »

— Celle-ci, dit-elle, préserve du tonnerre et des pierres qui tombent des montagnes.

La troisième enveloppe, sous le sceau de l'archevêque de Pise, contenait une rose desséchée, cueillie sur la tombe de saint Nil, ermite.

— C'est pour les fièvres mauvaises, dit Pia. A Soana, dès les pluies d'automne, on mourait de ce mal dans toutes les maisons.

Ces trois inscriptions épiscopales étaient en latin, d'une écriture hautaine et hiératique. Un quatrième pli, dépourvu de cachet, noué par un fil de soie, portait ces mots, en langue vulgaire, d'une écriture tout enfantine :

« Ici repose une boucle de cheveux de la petite Tita, ma première amie, laquelle est allée au paradis. »

Pia avait pris la chère relique d'une main tremblante. C'était une histoire très simple et très triste, qu'elle conta en pleurant. Au chevet de Tita languissante, pendant deux hivers, à Soana, elle avait passé de longues heures, berçant la malade d'un rêve d'or, toujours le même, où figuraient des châteaux, des pages, une haquenée blanche, une fanfare seigneuriale. Le soir du dimanche des Rameaux, l'enfant était devenue tout d'un coup plus pâle et s'était endormie entre les bras de Pia, souriant toujours à la vision bienheureuse.

— Gardez précieusement cette relique, ma fille, dit l'évêque.

Chaque fois que vous l'invoquerez, votre cœur se trouvera plus léger. Quant à Tita, elle habite réellement là-haut un château de lumière, où les anges lui sonnent la fanfare seigneuriale.

Depuis quelques momens, une ombre lamentable errait à travers le jardin, se rapprochant des trois cyprès, puis s'éloignant avec des gestes de douleur. Pia, la première, reconnut cette âme en peine.

— Voilà madame l'abbesse qui me cherche pour lui lire l'office du milieu du jour. J'ai bien envie de l'appeler parmi nous. Mais je serais si contente de ne pas être obligée, pour aujourd'hui, à la cérémonie de son bréviaire!

— Ni aujourd'hui, ni demain, répondit Joachim, qui fit signe lui-même à la vénérable dame de venir à lui.

Elle vint, sans se faire prier, car elle était tourmentée par un désir véhément de curiosité tempérée d'angoisse. Elle sentait vaguement que son règne prenait fin et elle tremblait, sans en savoir la raison, pour la conscience de Pia.

— Madame, lui dit l'évêque, je vous bénis du fond de mon cœur. Vous réciterez désormais seule les offices canoniques, ou bien nous les lirons ensemble, si vous voulez m'accepter comme diacre. Notre saint-père m'ayant confié la charge pastorale de sa petite-nièce, mon devoir est de réserver à moi seul la discipline de Pia pour les choses de religion. Vous me causerez une grande joie en lui retirant tout à l'heure cette robe noire de nonne et en lui rendant les couleurs claires qui siéent à sa jeunesse de visage. J'espère que nous demeurerons, vous et moi, de très bons amis en notre Seigneur Jésus-Christ. Que le Père céleste et la Madone vous aient toujours en leur sainte garde!

L'abbesse s'inclina, muette, dans le grand deuil de son abdication. Puis elle regarda, avec une sorte d'effarement, le fils de Cencius qui souriait déjà à la pensée de revoir Pia dans sa petite dalmatique d'hermine, serrée à la taille par une ceinture d'or.

— Et vous l'élèverez, dit-elle, d'une voix entrecoupée de soupirs, côte à côte avec ce jeune seigneur?

— Avec mon grand frère, répliqua Pia.

— C'est le vœu du pape, dit Joachim. Et ces deux enfans grandiront ensemble sous l'œil de Dieu.

Et la bonne dame se retira, à pas lents, songeant à beaucoup de choses étranges qui troublaient sa vertu. Mais jamais, dans la suite des temps, elle n'osa résister à la volonté de Joachim. Peu à peu même elle se résigna à souffrir la personne de Victorien. L'adolescent lui rappelait, à la vérité, un joli page aux longs cheveux, de son pays de Pérouse, dont elle avait rêvé, au printemps de sa

seizième année, et à qui d'ailleurs elle ne parla jamais, sinon en dormant.

L'enfance de Pia avait été plus sereine que celle de Victorien. Aucun souvenir amer n'assombrissait sa pensée. La religion étroite qu'on lui avait imposée n'avait point jeté en elle de racines profondes. Elle était trop jeune encore pour éprouver les terreurs par lesquelles Egidius avait torturé le jeune garçon. Elle pouvait donner à celui-ci le bon exemple de l'espérance et de la joie. Joachim se promit d'ennoblir l'une par l'autre ces deux âmes sœurs, l'une radieuse et confiante, l'autre, héroïque. Et cette œuvre devait être facile : la séduction exercée par la grâce et la bonté de Pia sur son ami fut, dès le premier jour, toute-puissante. Quant à Victorien, il semblait à la jeune fille un être de race supérieure au reste du monde, digne de respect et de félicité.

Joachim fit très vite en Pia une découverte intéressante. Elle avait sur la vie terrestre une notion toute monacale, inspirée par les nonnes, trop vague encore d'ailleurs pour l'attrister, à savoir qu'ici-bas les chrétiens, même les jeunes enfans, même les abbesses les plus saintes, cheminent dans une vallée de larmes. Elle tenait beaucoup à cette vallée de larmes, qu'on lui avait maintes fois décrite, un sentier roide, raboteux, entre des rochers de méchante figure, des chardons et des ronces à foison, des cailloux pointus, sous le ciel noir et la pluie froide, et des coups de vent d'hiver à chaque détour du sentier. Sans doute, elle voulait bien y poursuivre son pèlerinage avec toute l'allégresse possible et y cueillir, à l'occasion, des pervenches et des roses, des hyacinthes et des violettes, mais ce décor ascétique lui était trop familier pour ne point lui paraître nécessaire; elle ne comprenait pas qu'aucun autre cadre pût enfermer la destinée d'une petite fille.

— On vous a trompée, Pia, lui dit Joachim. Dieu n'a pas fait la vie douloureuse pour ses enfans. C'est seulement dans les cœurs fermés à la pitié, dépourvus de charité et troublés par la peur, qu'est creusée, par leur propre faute, la véritable vallée de larmes. Que les égoïstes, les superbes et les lâches pleurent sur leur propre misère. Pour eux, la route de la vie est âpre et pénétrée d'épouvante, comme par un brouillard mortel. Ils sont de pitoyables voyageurs, parce qu'ils marchent seuls, n'aiment qu'eux-mêmes, jusqu'à la dernière étape de la route. Le grand mystère du bonheur terrestre est dans la foi à la paternité de Dieu, il est aussi dans cette simple parole de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres. » Tita vous a été prise toute petite, toute pure et toute blanche, mais vous l'aviez aimée, vous avez pleuré sur elle, et, pour ce grand amour et cette grande douleur, vous goûterez toujours la

consolation des âmes tendres. Voyez Victorien : il a commencé sa vie par une longue souffrance, mais un seul acte de sacrifice et d'amour lui a assuré, jusqu'à son dernier jour, la paix des âmes généreuses.

Il la ramenait ainsi à la candeur de sa plus lointaine enfance, il versait sur ces deux jeunes fronts comme un nouveau baptême; il effaçait de leur pensée la trace des heures mauvaises ou l'inquiétude des croyances trop sévères.

Il errait souvent au hasard, soit à travers les solitudes intérieures de la ville, soit hors des vieux murs dans la noble campagne romaine. Il aimait l'air vif, l'ardent soleil, le frémissement des feuillages, la fraîcheur des prairies, la gaîté des oiseaux, le charme des fleurs. Il disait volontiers que le ciel était la plus magnifique voûte d'église qu'il connût et que, vues des tours du Latran, les montagnes du Latium s'élevaient, telles qu'un maître-autel tout incrusté de saphirs et d'émeraudes. Au temps où il portait la crosse épiscopale d'Assise, il allait, parfois, le dimanche, seul, à pied, célébrer la messe à Spello; puis, toujours à travers champs, il se rendait à Foligno, pour y prêcher l'Évangile du jour. Il remontait la colline d'Assise très tard, dans la nuit étoilée, quand le comte avait fermé les portes. Il avait perdu des heures délicieuses à s'entretenir çà et là avec des pèlerins ou des pâtres, à donner des bouquets de thym à brouter aux chevreaux, à épier, dans les osiers de quelque étang, le ménage d'un nid de sarcelles. Si le portier de la ville, endormi ou mal disposé, n'ouvrait point à l'évêque la porte de son bercail, Joachim redescendait paisiblement dans la vallée, écoutant, le long des haies, dans les sentiers ténébreux, la chanson des rossignols de l'Ombrie, puis il gagnait, tout en bas, l'ermitage de Saint-Damien, sûr d'y trouver l'hospitalité de l'âge apostolique : un verre d'eau claire, pour se rafraîchir, et trois planches, pour rêver de la Jérusalem céleste.

Il résolut donc de présenter ses deux pupilles à la nature, dès les premières journées du printemps. C'était, pour l'un et l'autre, une grande nouveauté. Victorien, toujours enfermé dans les châteaux de son père, ne connaissait guère que le Tibre aux eaux limoneuses, coulant entre les roseaux de ses rives ; Pia avait vécu d'abord dans la plaine brumeuse de Soana, parsemée de peupliers au pâle feuillage; puis elle n'avait vu la Toscane que par les fenêtres de la comtesse Mathilde. La campagne de Rome, vivifiée et parée par le soleil d'avril, devait être, pour ces deux enfans, comme une révélation.

On partait du Latran à midi, en petite caravane; à droite, Victorien à cheval, au milieu, Pia assise sur une vieille mule, très prudente et très douce, qui avait appartenu au pape Nicolas II,

enfin, Joachim, monté sur une autre mule des écuries pontificales, un cadeau de Grégoire VII, laquelle s'entêtait à s'arrêter au porche de toutes les basiliques, églises, chapelles et oratoires que l'on rencontrait sur le chemin. Parfois l'abbesse suivait, curieusement secouée dans sa chaise par quatre palefreniers d'humeur joyeuse. On gagnait la voie Prénestine par la porte Saint-Laurent, la voie Latine par la porte Saint-Jean, la voie Appia, bordée de tombeaux, par la porte Saint-Sébastien. La voie Appia était la promenade favorite, la plus longue d'ailleurs, grâce aux traditions ecclésiastiques de la mule pontificale, que l'on ne pouvait arracher à l'église des Saints-Nérée et Achillée, à l'avenue des Catacombes de Sainte-Cécile, à la petite chapelle du *Domine quo vadis?* Ici, pour prendre patience, l'évêque rappelait la rencontre pathétique de saint Pierre fuyant Rome pour échapper à la mort et de Jésus-Christ allant à Rome, pieds nus, sa croix sur l'épaule.

— Seigneur, où vas-tu?

— A Rome, pour être crucifié une seconde fois.

— *Iterum crucifigi*, répétait d'une voix grave Joachim, après s'être incliné sur l'empreinte laissée dans une dalle de marbre par le pied du Sauveur. C'était la seconde trahison de saint Pierre. Heureusement, cette fois, il fut éclairé à temps, eut honte de sa lâcheté, et retourna au martyre.

— C'était un bien grand pape, soupirait la bonne abbesse.

— Très grand, madame, répondait l'évêque. Mais je ne lui ai pas encore pardonné le mot qu'il prononça chez Pilate, tandis que les Juifs crachaient à la face de son maître : « Je ne connais pas cet homme. »

Un peu plus loin, en face de la forteresse sépulcrale de Cecilia Metella, dans la prairie, était une humble église dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques pans de muraille. Sous les noyers qui ombrageaient l'église, on abandonnait les montures à la surveillance des porteurs de l'abbesse, puis l'on cheminait d'un pas très tranquille sur le pavé antique de la voie Appia. Et, dans ce Campo-Santo des païens, Joachim aimait à parler des temps où Rome n'était pas encore sanctifiée par la croix, mais où son peuple en avait fait la reine du monde. Il ne connaissait guère les Romains que par les vers de Virgile, et il partageait sur le poète les superstitions touchantes de son siècle. Il croyait à Virgile, duc de Naples, enchanteur bienfaisant, un magicien orthodoxe et bon, semblable à Merlin, un prophète égaré parmi les gentils, qui, pareil aux rois mages, avait déchiffré dans le ciel le verbe de la rédemption prochaine. Il avait été lié, à l'époque de sa jeunesse, avec un vieux prêtre attaché jadis à la personne de Sylvestre II, le pape français, ami des livres anciens, que les moines regardèrent comme sorcier

et voué au diable. Joachim avait appris alors à respecter la mémoire des hommes qui, privés des pures lumières de la foi, surent néanmoins découvrir la sagesse et fonder la justice. Parfois aussi il arrêtait ses compagnons de promenade en face d'un sarcophage sculpté par le ciseau grec, ou devant quelque tête romaine, austère et pensive, dont le profil se détachait de la frise d'un tombeau, et il regrettait que les artistes chrétiens eussent perdu le secret de la beauté et de la vie.

— A Sainte-Praxède, disait-il, chez les Basiliens voisins de Saint-Jean-le-Rond, leurs mosaïques sont tristes et font peur à voir : des anges maigres comme des sauterelles, des madones lugubres, vêtues de violet ou de noir, un Christ aux yeux noirs, farouches, tel qu'un empereur méchant, des figures formidables qui donnent envie de pleurer plutôt que d'espérer.

Victorien et Pia trouvaient très belles toutes les sentences de leur maître. Mais l'abbesse avait horreur des païens, adorateurs de Belzébuth. Elle avait foi à toutes les fables effrayantes qui remplissaient les petits livres à l'usage des pèlerins et des moinillons, aux statues de marbre, dont les doigts se refermaient sur la main de quelque imprudent cavalier, aux Mercure et aux Apollon que des malheureux priaient encore au fond des caves du Colisée, dans les carrières oubliées de la campagne, aux Vénus dont la bouche glacée donnait toujours des baisers mortels.

— Après tout, messire, dit-elle un jour, votre Virgile et tous ces Romains, qui n'avaient ni églises, ni monastères, ni confession, ni baptême, et tous leurs faux dieux sont aujourd'hui en enfer, dans la cuve la plus profonde, et ce n'est point une chose louable d'en parler avec trop d'indulgence. Car l'enfer est éternel.

— Madame, répondait Joachim... mais il se tut brusquement et fit quelques pas avec un visage attristé du côté d'une tombe patricienne ornée d'une tête charmante d'adolescent. Victorien, qui l'avait suivi, l'entendit murmurer ces mots :

— Le *Credo* des pères de Nicée, qui est la règle de la foi, ne dit rien de l'enfer. Saint Marc et saint Mathieu parlent du feu éternel préparé pour le démon et ses anges, de la géhenne qui attend les âmes mortes à la charité. Mais l'éternité du bûcher oblige-t-elle à croire à l'éternité du supplice?

Lorsque la caravane sortait de Rome par la porte Saint-Jean, elle montait à droite, à la hauteur des tombeaux de la voie Latine, jusqu'au sommet de cette colline allongée qui s'étend vers la voie Appia, et du haut de laquelle on jouit d'une vue merveilleuse sur la campagne et les montagnes. Deux heures avant le coucher du soleil, la chaîne de l'Apennin, toute lumineuse, semble se fondre

dans l'azur verdâtre du ciel, les vives arêtes rocheuses se détachent avec des tons d'or clair, tandis que les gorges et les vallons, voilés d'une ombre légère, prennent des teintes riantes de turquoises. Plus près, au midi, les montagnes latines, Albano, Tusculum, couvertes de vignes et de châtaigniers, les hauteurs boisées de Nemi, revêtent un bleu plus sombre, un bleu de velours. Puis, en bas, partout, dans l'horizon immense, c'est la solitude grandiose de la plaine vide, de la prairie indéfinie, où l'histoire a semé ses ruines, des aqueducs brisés, des tours féodales et des tombeaux. Là-bas, Rome dresse sa tête impériale par-dessus ses vieux remparts. Le silence est profond, le silence du désert. Au loin, les grands bœufs blancs, la tête penchée sur l'herbe pâle, semblent immobiles. On peut passer, à cet endroit, un temps fort long, sans entendre d'autre bruit vivant que le cri aigre d'un oiseau de proie qui plane très haut, dans la lumière, avec le lourd battement de ses ailes fauves.

Quand nos voyageurs avaient atteint ce lieu de contemplation, Joachim étendait à terre son manteau pour Pia et l'abbesse, et tous les quatre admiraient la fête solennelle du paysage. Puis, l'évêque évoquait mille souvenirs vagues sur Énée, Romulus, Jules César et l'empereur Tibère, contemporain de Jésus-Christ. Pia chantait quelque naïve ballade entendue par elle, un soir de veillée, à Soana :

« O combien de temps j'ai désiré — avoir un amoureux qui fût musicien, — et voilà que Dieu me l'envoie, — tout couvert de roses et de rubis. — Et voici qu'il vient à petits pas, très doucement, — la tête basse et qu'il joue de la viole.

« Je suis amoureuse du joueur de viole; — la musique en est belle et console mon cœur; — la musique en est belle et le musicien gentil. — L'amour du musicien me fait mourir. — La musique est belle et le jeune garçon très vif. — L'amour du musicien ne me laisse plus la paix. »

Et Victorien, tout en cueillant pour Pia des marguerites, des anémones et des œillets sauvages, répondait à sa voix par quelque strophe de romance chevaleresque apprise d'un écuyer de son père :

« — Le vieux chapelain a fait enfermer ma belle au sommet d'une tour si haute que, dans les mois d'hiver, les nuages noirs couvrent la cellule où elle languit.

« Puis il a mis au pied de l'escalier de la tour une garde d'honneur, trois moines à la tête chauve, qui, nuit et jour, prient douloureusement pour le salut de ma belle.

« Mais la tour n'est point si haute ni les moines si vigilans que, l'amour me prêtant ses ailes, je n'aille retrouver bientôt, dans sa cellule, au haut de la tour, ma bien-aimée. »

L'abbesse prenait alors une figure sévère, car ces chansons lui paraissaient fort mondaines. Mais le grand air l'ayant animée, elle ne tardait pas à conter à son tour quelque légende de couvent sur la sainte ville de Rome, dont les cent campaniles flamboyaient au loin dans la fournaise d'un ciel d'été.

— Il y a de cela fort longtemps, disait-elle. C'était sous un pape Grégoire ou Benoît, je ne sais plus lequel. Ils ont été si nombreux sous ces deux noms que l'on s'y perd.

— Neuf Benoît et sept Grégoire, madame, interrompait Joachim. Votre histoire se passait sans doute au temps de saint Grégoire le Grand?

— Peut-être, messire; mais ce temps était fort troublé : sept rois sarrasins, des païens qui adorent Mahomet, c'est-à-dire l'Ante-Christ, assiégeaient Rome avec une armée innombrable. Le pape n'avait avec lui que quelques chevaliers, et la ville était en grand péril. Les païens voulaient tourmenter le pape jusqu'à la mort et détruire ensuite la religion chrétienne. Or, à ce moment même, Rome renfermait, parmi ses habitans, sept sages, d'une sagesse et d'une science extraordinaires.

— Des cardinaux, madame, disait l'évêque, ou des abbés.

Le plus sage des sept, Janus, avait sauvé Rome de sa détresse en paraissant, à l'aurore, sur une tour, vêtu en diable, tout noir, la robe couverte de queues d'écureuils, entre deux monstres de bois, aux yeux rouges, à la langue vermeille; Janus brandissait une longue épée d'acier, dont il frappait sur la pierre des coups si terribles que des gerbes d'étincelles volaient comme d'un brasier. Les sept rois, en voyant cette merveille, ressentirent une peur incroyable. Ils se dirent :

« Certainement, le dieu des chrétiens est descendu cette nuit au milieu des siens pour les défendre. Nous sommes perdus si nous ne l'adorons! »

— Et le jour même, disait l'abbesse très émue, le pape versa sur le front des sept rois païens l'eau sainte du baptême, au baptistère de Saint-Jean-de-Latran. Puis ils abandonnèrent leur camp, dont les dépouilles enrichirent les gens de Rome.

Le matin du samedi *de Albis*, le premier samedi après Pâques, l'évêque dit à son petit monde :

— Aujourd'hui, c'est dans Rome et sur la place de Saint-Jean que nous prendrons le grand air. Vous y verrez des choses nouvelles, le carnaval des gens d'Église, les *Laudes* de la *Cornomannia*. Mais vous n'en recevrez point de scandale. Les pauvres clercs ont sur terre des joies trop rares, et le carême, dont ils sortent à peine, est une bien grosse pénitence.

Ce jour-là, les archiprêtres, c'est-à-dire les curés des paroisses,

après le dîner, vers une heure, firent sonner leurs cloches, et es paroissiens accoururent aux églises. Le sacristain, vêtu de l'aube ou du rochet, la tête couronnée de fleurs et surmontée de deux cornes, telles que le vieux Silène en portait, s'avançait, tenant une baguette de cuivre chargée de clochettes, puis le curé, la chape au dos, avec son clergé et ses ouailles ; on alla ainsi jusqu'au Latran et l'on s'arrêta, suivant les pasteurs, sur la place où aboutit encore la voie de Sainte-Marie-Majeure.

Une fois toutes les paroisses réunies au pied du palais, le pape descendit, et clercs et laïques se rangèrent en cercle autour de leurs archiprêtres respectifs. On chanta : *Deus ad bonam horam* (*Que le bon Dieu vous bénisse!*), une *Laude* incohérente, mêlée de grec et de latin barbares, tandis que le sacristain dansait au milieu du cercle des paroissiens en agitant cornes et clochettes. Puis un des curés monta sur un âne, la figure tournée du côté de la queue, tandis qu'un camérier tenait, sur le front de la bête, un bassin avec vingt sous en deniers ; le curé se renversa à trois reprises du côté du bassin et prit tout l'argent qu'il put. Alors ses confrères s'en vinrent au pape et jetèrent des couronnes à ses pieds. Le curé de Sainte-Marie *in Viâ Lata* lâcha un jeune renard qu'on laissa s'enfuir et qui faillit sauter au visage du curé de Sainte-Praxède ; le donateur reçut du pape un besant et demi. Le curé de Sainte-Marie *in Aquiro* présenta un coq au saint-père et toucha un besant et quart, tandis que celui de Saint-Eustache amenait, avec une peine extrême, un chevreuil.

A ce moment, Grégoire ayant aperçu nos trois amis parmi les paroissiens de Saint-Clément, leur dépêcha un moine pour les inviter à s'asseoir sur le premier degré de l'estrade pontificale, devant le porche de Saint-Jean. Ils verraient ainsi la fête de plus près. Le chevreuil de Saint-Eustache, conduit en face du pape, tremblait de tous ses membres ; il se déroba d'un mouvement leste au bras de son pasteur et marcha droit sur Pia. La jeune fille lui tendit une main, et la jolie bête caressante lécha cette main. Le peuple applaudit et un enfant de chœur cria : *Alleluia!* Le chevreuil, s'enhardissant, appuya sa tête sur les genoux de Pia. Il se plaçait ainsi sous sa protection.

— Ma fille, dit Grégoire, je vous fais présent du chevreuil de monseigneur saint Eustache. Vous en aurez grand soin, pour l'amour de moi !

— Merci, notre seigneur ! répondit la fillette ; pour l'amour de vous et de lui !

Alors le pape donna la bénédiction, et toutes les paroisses s'en allèrent, chacune de son côté, au tintement des grelots.

Déjà Joachim avait improvisé, avec sa ceinture de soie, un collier

pour le chevreuil qu'il ramena en laisse au Latran. Il lui fit aussitôt construire une cabane et un petit enclos dans le jardin pontifical, tandis que Victorien et Pia cherchaient un nom pour leur nouvel ami. La recherche dura trois jours. Enfin, Victorien se souvint d'un grand chien roux avec lequel il jouait, étant petit garçon, dans la cour du château paternel, et le chevreuil fut nommé Fulvo.

L'été et l'automne s'écoulèrent, et chaque jour nouveau semblait aux deux jeunes gens aussi doux que la veille. Octobre vint, avec sa lumière pure et la joie des vendanges, les retours bruyans des filles et des garçons, au son des tambourins, à l'heure du crépuscule, les longs éclats de rire et les chansons d'amour à travers les solitudes du Forum, autour de l'arc de Constantin et sur la Voie Sacrée. On rentrait assez tard au palais, car Joachim, sentant l'approche de l'hiver, prolongeait ses adieux à la belle saison. Cependant, les dernières promenades furent attristées par un incident singulier. Un soir, après le coucher du soleil, l'aimable groupe, qui suivait depuis la porte Saint-Sébastien une troupe sonore de vendangeurs, tourna sous le couvent des Camaldules et prit le sentier des Saints-Jean et Paul. Une tour isolée se dressait au milieu du chemin, supportée par une voûte qu'il fallait traverser pour atteindre, au-delà de Saint-Jean-le-Rond, le guichet des Jardins du pape. Tout à coup, une tête d'homme parut à une étroite fenêtre de la tour. A mesure que les trois montures s'approchaient de la voûte, la tête sortait plus avant, couvant des yeux l'évêque et les deux enfans avec une telle expression de haine que Pia jeta un cri de terreur. On eût dit un vautour perché sur une ruine et épiant une volée de colombes :

— Le méchant homme! dit la jeune fille, allons plus vite, messires, car j'ai grand'peur!

Victorien porta la main à la bride de la mule de son amie et précipita la marche. Joachim, demeuré en arrière, s'arrêta un instant, contemplant le sinistre personnage. Puis il rejoignit ses pupilles. Pia était encore très émue.

— Le méchant homme! répétait-elle à Victorien; êtes-vous sûr qu'il ne nous a pas jeté un maléfice?

— C'est un prêtre! dit l'évêque, un mauvais prêtre qui joue le magicien! Mais toute sa sorcellerie est dans l'amitié des nobles de Tusculum, dont il est l'âme maudite! Ne craignez point, mon enfant! Dieu est notre défenseur.

L'hiver, cette année-là, fut d'une extrême rigueur. Dès la mi-novembre et durant plusieurs semaines, Rome et la campagne sommeillèrent sous un manteau de neige. La petite communauté se replia dans la tour que Joachim appelait son palais épiscopal. Au

premier étage, était l'oratoire de l'évêque et sa chambre, meublée d'un lit d'anachorète et d'un crucifix de bois; plus haut, dans une grande salle voûtée, il avait recueilli, en un désordre charmant, les débris de sa splendeur passée, un tapis d'Orient, don du patriarche de Venise, des escabeaux curieusement sculptés, des lampes de cuivre de forme antique, une madone byzantine sur fond d'or, des antiphonaires et des missels peints dans le goût des miniatures de l'Athos, le manuscrit de son Virgile, aux majuscules de carmin ou d'azur, la mitre brodée d'or et la chape étincelante qu'il portait le matin de son sacre. Un énorme *brasero* de bronze était sans cesse allumé au milieu de la salle, car il ne voulait pas que Pia souffrît du froid. Et personne ne fut surpris quand on découvrit un soir, dans un coin, couché sur un amas de vieilles tapisseries, Fulvo, le chevreuil de monseigneur saint Eustache.

L'amitié de Victorien et de Pia, dans l'intimité de cette retraite, devint alors de plus en plus fraternelle. Tandis que la bise froide soufflait sur les champs en deuil, les deux orphelins se sentaient plus unis l'un à l'autre; ils comprenaient vaguement que la destinée les avait rapprochés pour longtemps, peut-être pour toujours. La noblesse d'âme du vieil évêque, en pénétrant leurs jeunes consciences, les rattachait l'un à l'autre par une sorte de communion généreuse :

— Vous êtes mes poussins, disait souvent Joachim, et, plus heureux que le Seigneur Jésus, je vous tiens rassemblés amoureusement sous mon aile.

Dans la région sereine où ils se plaisaient à vivre ensemble, c'est à peine si parfois les misères de l'heure présente apparaissaient comme un nuage aussitôt dissipé. L'empire, bouleversé par les anathèmes de Grégoire VII, l'Allemagne déchirée entre l'empereur et le pape, la Saxe frémissante, rappelée à l'obédience de Rome, soulevée contre Henri et déjà ensanglantée par la guerre civile, le christianisme obscurci dans une moitié de la chrétienté, les églises frappées d'interdit, fermées aux fidèles par des fagots d'épines, tous ces grands malheurs éveillaient en eux moins d'émotions que les contes d'hiver de leur maître, la perpétuelle prédication d'espérance qu'il leur donnait, la loi d'amour qu'il leur expliquait. Il revenait sans cesse aux légendes candides conservées, comme un trésor, dans le cœur des simples, et où le démon, le tentateur est toujours vaincu; à l'indulgence de saint Jean l'Aumônier, qui recevait les péchés scellés d'un triple sceau, et pardonnait sans lire jamais la confession, à la pitié de saint Jean l'Évangéliste, qui, voyant pleurer à Éphèse un jeune homme très criminel, chef de brigands, tomba à ses pieds et lui baisa la main. Il croyait au commerce familier des

bêtes sauvages avec les Pères du désert, au loup qui conduisit saint Antoine à la grotte de saint Paul l'Ermite, au corbeau, qui, ce jour-là, apporta aux deux solitaires une ration double de pain et de fruits, aux deux lions, qui, le soir de ce jour, se présentèrent avec mansuétude, afin de creuser de leurs ongles la fosse de saint Paul, et, lorsque l'ascète eut été enseveli, se retirèrent dans les bois.

La neige tombait sur la campagne muette, sur Rome, sur le Latran; le vent d'hiver pleurait de la montagne à la mer; et les deux enfans, serrés autour du *brasero*, la tête blonde de Pia reposant parfois sur l'épaule de Victorien, voyaient se lever devant leurs yeux l'image radieuse du printemps de l'Église.

Mais un grave événement allait troubler, pour quelque temps, ce bonheur limpide. Un matin, vers la fête de Noël, le pape fit appeler dans son oratoire Victorien, et lui dit :

— Mon fils, vous m'avez promis d'être toujours prêt à l'appel du saint-siège romain. Demain, je quitte Rome, afin de chercher l'empereur repentant du côté des Alpes, peut-être jusqu'en Allemagne : je vous ai choisi pour m'accompagner dans les rangs de la chevalerie apostolique.

Et le lendemain, le fils de Cencius marchait, à la droite de la litière pontificale, sur le chemin de Canossa.

V. — CANOSSA.

C'était, pour le jeune empereur Henri, une irrésistible nécessité de se réconcilier avec Grégoire VII. Les signes effrayans se multipliaient contre son apostasie. Son conseiller le plus sage, Wilhem, évêque d'Utrecht, mourait en quelques jours d'un mal mystérieux; il avait vu les démons entourer son lit d'agonie et ses dernières paroles avaient été :

— Par l'iniquité de notre maître, nous sommes damnés pour la vie éternelle.

Les grands vassaux et les évêques complotaient la ruine du prince sacrilège. Un souffle de révolte, parti de la Saxe, courait sur toutes les provinces de l'empire. A Tribur, sur le Rhin, les seigneurs confédérés, en présence des légats pontificaux, avaient dressé contre leur suzerain un acte d'accusation révolutionnaire; les désordres de sa jeunesse, les cruautés et les injustices de son règne, sa passion pour la guerre, sa dureté à l'égard des orphelins et des veuves, ses attentats contre les églises et les monastères, sa déloyauté, tous ses engagemens rompus « comme toiles d'araignées, » les voleurs, les homicides et les adultères couverts par la majesté de l'empire, la noblesse allemande n'oubliait aucun des

crimes, aucune des folies d'Henri. L'épiscopat allemand, si docile quelques mois plus tôt, terrifié maintenant par les anathèmes de Rome, se détournait du prince maudit; Siegfried de Mayence s'était enfui de la cour et prêchait dans son diocèse la réforme du royaume et la pénitence pour les péchés du roi. En face de Tribur, sur l'autre rive du Rhin, à Oppenheim, presque seul, entouré des rares amis qui osaient encore toucher sa main et s'asseoir à sa table, Henri prêtait l'oreille aux rumeurs menaçantes parties de cette petite ville où, deux siècles auparavant, l'Allemagne avait déposé l'empereur Charles le Gros.

Puis il s'était enfermé, tel qu'un pestiféré ou un lépreux, dans le château de Spire. Mais la clameur de son peuple, privé de sacremens et affolé par la peur de l'enfer, montait toujours jusqu'à lui. Ses vassaux ne lui accordaient plus que quelques mois pour faire sa paix avec l'Église. Au bout d'un an, à partir du jour de l'excommunication fulminée au Latran, il serait proclamé déchu et chassé de l'empire.

Alors il se résigna à la suprême humiliation.

Il écrivit à son parrain, Hugues, abbé de Cluny, s'engageant à la réparation et promettant le passage en terre sainte. Il écrivit à la comtesse Mathilde de Toscane, afin qu'elle priât Grégoire de s'avancer jusqu'en Lombardie pour y rencontrer le pénitent impérial. Il envoya un message au pape pour protester de son repentir et de sa conversion. Puis il mendia secrètement à ses comtes et à ses barons des secours pour faire le voyage d'Italie. Bien peu lui répondirent et un seul consentit à l'accompagner. Il sortit de Spire avec sa femme et son fils en bas âge. Personne ne songea à lui barrer le chemin. Les excommuniés, qui se rendaient en foule à Rome, afin d'obtenir le pardon, s'écartaient de sa route, craignant de voyager dans son ombre. Il fit un long détour par la Bourgogne et passa la fête de Noël à Besançon. De là, à travers le Jura, il gagna les terres de sa belle-mère, Adélaïde de Suse, comtesse de Savoie. Les défilés des Alpes étaient gardés par ses compétiteurs à l'Empire; le Saint-Bernard seul était libre. C'était la route antique d'Antonin, reprise par Charlemagne et ses fils, pratiquée par les pèlerins. Hildebrand avait jadis conduit à Rome, par ce chemin, le pape Léon IX. Mais Adélaïde et son jeune fils, le comte Amé, prétendaient faire payer cher à Henri le sentier de la montagne. Ils lui demandèrent cinq évêchés d'Italie, voisins de leurs États. Henri marchanda, supplia, eut recours aux pleurs de sa femme et parvint à faire accepter le Bugey comme rançon de sa fuite. Le 1er janvier 1077, après avoir franchi le Rhône près de Saint-Maurice, vieille bourgade consacrée par le sang de la légion thébéenne, le fils de

cet empereur Henri III, qui avait fait trembler sous les pas de ses armées l'Italie et Rome, accompagné de quelques serviteurs et guidé par des paysans de la contrée, atteignait, avec sa femme et son enfant, le formidable rempart de roches et de glaces.

Devant lui on poussait des bœufs qui foulaient sous leurs pieds un sillon dans la neige profonde. Au bout de quelques milles de montée laborieuse, la petite troupe parvint, au point le plus élevé du passage, à ce lac éternellement glacé au bord duquel Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, avait construit un hospice pour les voyageurs. Mais, cet hiver-là, le froid était si âpre, qu'aucun pèlerin n'étant passé, les moines avaient déserté la maison. L'empereur et ses compagnons s'abritèrent pour la nuit dans une salle du couvent. Quand il fit jour, on se remit en marche vers l'Italie. Arrivé au revers méridional du Saint-Bernard, Henri désespéra d'aller plus loin. La pente était à pic, une mer de glace coupée de précipices bleuâtres, hérissée d'aiguilles blanches. On fit glisser sur des planches, entravés aux jambes, les chevaux dont la plupart roulèrent et périrent, mutilés, en poussant des cris rauques d'épouvante. La reine et son fils descendaient à l'aide d'un traîneau de peaux de bœufs, côtoyant des abîmes, aveuglés par les rafales de neige; les guides qui les traînaient devaient s'accrocher à des crampons de fer enfoncés dans la glace. Henri rampait, les mains déchirées et sanglantes, se laissait rouler, tombait et rebondissait sur la nappe glacée, comme emporté par l'ouragan noir, qui, des Alpes vertigineuses, pyramidant sur une mer de brumes, se ruait contre la vallée avec un fracas de tempête.

La nuit était déjà avancée quand les lamentables pèlerins frappèrent à la porte d'un monastère, dans le val d'Aoste. Le portier accourut, tenant sa lampe, dont la flamme vacillait au vent. Il recula d'effroi à la vue du voyageur de minuit, l'empereur Henri, roi de Germanie, roi des Romains, qui, tête nue, le manteau tout blanc de neige, avec un visage de spectre, conduisant par la main son enfant à demi mort de lassitude et de froid, priait pour l'hospitalité au bord de la route désolée où personne n'osait plus cheminer depuis de très longs jours.

Vers la même heure, le pape Grégoire entrait, à la lueur des torches, dans sa petite ville maternelle de Soana. Il avait quitté Viterbe le matin, sous un déluge de pluie et avait longé, par des sentiers fangeux, la rive occidentale du lac Bolsène. Un écuyer, dépêché par lui, avait annoncé au seigneur et au peuple l'approche du pontife. Il n'arriva que fort tard, lorsque les bourgeois et les clercs, trempés jusqu'aux os, s'apprêtaient à retourner, d'assez méchante humeur, à leurs logis. Au bruit lointain de la chevauchée, les bonnes gens

allumèrent en hâte leurs flambeaux et s'agenouillèrent dans la boue. Personne, parmi les plus vieux, ne reconnut en ce petit vieillard couché sous les rideaux ruisselans de sa litière les traits du jeune pâtre, dont la destinée était devenue la gloire du pays. Le baron lui baisa la main droite et l'invita à descendre à son château, où le souper attendait :

— Tout à l'heure, mon fils; je veux saluer d'abord ma vieille maison et réveiller le souvenir de mes morts.

Le cortège de Grégoire, précédé par la foule, se remit en marche. Les maisons s'étaient toutes éclairées, et, derrière le vitrail de chaque fenêtre, paraissaient des figures étonnées et endormies d'enfans à qui les mères montraient du doigt la litière de pourpre, montant avec lenteur, dans le flamboiement rouge des torches, vers le haut quartier de la ville. Tout à coup, la foule s'arrêta pour laisser le chemin libre au pape. A l'entrée d'une rue étroite, escarpée, une masure brillait, illuminée par une multitude de cierges, ornée de festons de verdure, la porte grande ouverte. Les cavaliers mirent pied à terre; Grégoire, aidé par ses écuyers, sortit de sa litière, et, d'un geste impérieux, défendit qu'on l'accompagnât à son foyer de famille. Il pénétra seul dans la petite maison, dont la porte se referma sur lui.

Victorien et les chevaliers romains s'alignèrent en avant du porche, le visage tourné du côté du peuple, qui attendit, têtes découvertes, sous la pluie d'hiver. On eût vu alors Grégoire VII, assis sur un escabeau, dans le coin du foyer nu et froid, promenant le regard tout autour des misérables murailles et sur le pavé de briques de la chambre de famille où il avait appris à prier. Chancelier de l'Église romaine et cardinal, il avait racheté la maison, qui, dès lors, était demeurée vide, sans habitans, ténébreuse comme un sépulcre. Il y revenait vieilli, chargé de gloire, roi de toutes les âmes, et, depuis quelques jours, par la capitulation de l'empereur, maître absolu de la terre. Ses yeux rencontrèrent la croix pontificale, la croix d'or émaillée de pierres précieuses qui pendait sur sa poitrine; il la contempla tout en suivant un rêve, et, tout à coup, un sourire amer parut sur ses lèvres flétries. Il mit entre ses mains sa tête chauve et songea. Tandis qu'au dehors les gens de Soana se tenaient en profond silence, le pape, dans cette vision d'adolescence, sentait son cœur se pénétrer de tendresse humaine. Une fois encore il entendait la voix du père, et le souffle de sa sœur rafraîchissait son visage; une fois encore, le vieux chien de berger, son ami si fidèle, posait sa tête sur ses genoux. Les cloches de la paroisse s'étant remises à sonner, Grégoire revit les Noëls et les Pâques d'autrefois, sa place à l'église, dans l'ombre d'un pilier, la

première procession où il avait figuré lui-même, enfant de chœur balançant l'encensoir. Puis il se souvint d'une parole du curé de ce temps-là, le jour où il lui avait confessé sa vocation religieuse :

— Ah! mon enfant, vous serez peut-être plus tard, à votre tour, curé de Soana. Cela serait très beau! peut-être même évêque de Viterbe! Que le bon Dieu vous fasse la grâce d'être évêque! Mais, curé de Soana, vous seriez bien plus heureux!

Pour la seconde fois, depuis qu'il s'était assis sur la pierre de son berceau, l'évêque universel sourit avec amertume.

Il se leva alors, ouvrit lentement la porte et descendit les marches de l'humble masure avec une gravité recueillie, comme s'il quittait le maître-autel pontifical de Saint-Jean-de-Latran. Jusqu'au château du baron, il ne prononça pas une seule parole. Il accepta, pour honorer son hôte, un peu de pain et de lait. Victorien, le seigneur et quelques moines se tenaient debout autour de la table :

— Cette maison est toute caduque et menace ruine! dit-il, comme se parlant à lui-même. Mais j'ai déjà tant de ruines à soutenir! Après moi, c'est à ma petite-nièce qu'il appartiendra d'y veiller, à Pia et à son mari...

En ce moment, il releva la tête, et son regard croisa celui de Victorien. Une pensée, une espérance nouvelle, s'éveillait dans le cœur du fils de Cencius, indécise encore et pleine d'inquiétude. Cependant, il lui sembla que la figure austère du pape s'était portée de son côté avec une bonté paternelle. Grégoire reprit, toujours à demi-voix :

— Tant que la race d'Hildebrand vivra, je veux que cette maison demeure comme le témoignage de notre humilité première et de la douceur de l'Église qui nous a exalté. Pia et mon petit-neveu n'oublieront jamais ce vœu de leur grand-oncle.

Mais il ajouta, en se tournant vers le groupe noir des moines :

— A moins que la volonté du Seigneur et l'intérêt de l'Église n'appellent Pia à la vie du cloître, qui est la vie bienheureuse!

Un moine s'inclina en murmurant :

— *Sola beatitudo!*

— *Amen!* dirent les autres moines d'une voix mélancolique.

L'intention première du pape avait été de joindre l'empereur en Allemagne même, puis, quand Henri eut passé les Alpes, à Mantoue. Chaque jour, il recevait un courrier de la comtesse Mathilde, lui apprenant les relations d'Henri avec le clergé et les nobles du Piémont et de Lombardie. A Milan, l'Église simoniaque, contre laquelle Hildebrand avait jadis fomenté la révolte des Patarins, attendait l'excommunié avec enthousiasme. Les évêques lombards, chassés du bercail romain, espéraient que le fils d'Henri III oserait donner un nouveau pape à la chrétienté. A partir de Turin,

le cortège impérial avait entraîné à sa suite tous les clercs condamnés au Latran. Les bourgeois aussi et les artisans de l'Italie septentrionale, animés déjà par l'esprit de liberté de leurs fières communes du siècle suivant, saluaient Henri comme le sauveur de leur patrie. L'empereur, que cette clientèle embarrassait, répondait par de vagues promesses et laissait se grouper autour de sa bannière tous ces révoltés.

Grégoire, inquiet, n'avançait qu'avec précaution. Au sortir de Soana, il se dirigea vers les défilés de l'Apennin qui font communiquer entre elles la Marche d'Ancône et l'Ombrie. Il passa sous Orvieto, dont le rude évêque lui demanda, mais en vain, la permission de brûler un prêtre hérétique. De Foligno, il marcha quelques instans du côté d'Assise. Au nord, la ville toute blanche, dominée par son château féodal, se découpait, avec ses maisons en terrasse, telle qu'une acropole de l'Orient, sur le ciel bleu. Victorien leva son béret en l'honneur de la cathédrale de Joachim. Le geste du jeune homme fut aperçu par le pape, qui, à son tour, tendant le bras hors de sa litière, bénit Assise :

— Que Dieu te garde! dit-il, cité sainte et que, par tes fils, Jésus-Christ soit glorifié maintenant et toujours!

Quand on eut franchi les étroits passages de la montagne resserrés entre des pentes rocheuses de couleur fauve, égayés çà et là par des bouquets de pins, on longea, à travers la Romagne, le versant oriental de l'Apennin. A Imola, une lettre de Mathilde obligea le pape à changer le but de son voyage. La comtesse lui représentait que, dans sa ville de Mantoue, habitée par de nombreux amis de l'empire, elle ne pouvait répondre de la sûreté du pontife. Elle lui offrait sa forteresse de Canossa, voisine de Reggio d'Émilie; là, du moins, Henri IV serait à la merci de son juge, sous le bâton de son évêque. Elle-même elle marchait à la rencontre de son père spirituel.

Cette fille du marquis Boniface de Toscane avait alors trente ans. Elle était d'une beauté héroïque, altière et vaillante. Cimabue la représenta, longtemps après, sous le harnais d'acier d'une guerrière, les yeux superbes d'orgueil, guidant d'une main un cheval fougueux, tenant de l'autre une grenade, symbole de pureté. Elle venait alors de perdre presque à la fois son mari, Gottfried, duc de Lorraine, et sa mère Béatrix, qui repose toujours au Campo-Santo de Pise. Elle était suzeraine de l'Italie centrale par la Toscane entière, Mantoue, Modène, Ferrare et Crémone, elle possédait en propre la région de Viterbe jusqu'à la mer, le futur *patrimoine de saint Pierre*. Elle avait, pour l'Église de Rome, la religion des saintes femmes de Jérusalem pour Jésus. A quinze ans, elle s'était battue avec l'épée contre l'armée allemande et l'antipape Hono-

rius II. Elle rêvait de léguer à la papauté une royauté italienne. Elle n'avait point prévu de quelles misères et de quel sang l'Église devait payer, durant plus de deux siècles, les libéralités de son testament. Grégoire lui écrivait : « Si je suis aimé comme j'aime, il n'est aucun mortel que vous me préfériez. » Le zèle de la maison de Dieu et la haine de l'empire formaient entre ces deux grandes âmes une communion singulière. Dante, qui n'aimait point le saint-siège, évita de rencontrer Grégoire VII au paradis ; mais il a placé Mathilde devant le char de la Rome mystique, le char de triomphe où est assise sa Béatrice, et l'Italie guelfe a glorifié la grande comtesse comme la première héroïne de son indépendance nationale.

Mathilde rencontra Grégoire VII entre Modène et Reggio. Elle était à cheval, couverte jusqu'à la ceinture d'une cotte de mailles dorées. La chevalerie qui l'escortait avait un aspect magnifique. En tête du cortège marchaient douze pages à cheval, portant des clairons d'argent, qui sonnèrent, à la vue de la litière papale, une fanfare guerrière. La comtesse descendit de sa monture et s'apprêtait à se prosterner ; mais Grégoire ne le permit point et l'invita à chevaucher à sa droite. Ils allèrent ainsi jusqu'à Reggio, où l'on fit halte pour le repas de midi. Puis, se tournant vers les montagnes, les voyageurs prirent la route de Canossa. On rentrait dans le désert farouche de l'Apennin. Un vent violent s'était levé du nord, la neige tombait ; les chevaux, glissant sur les sentiers rocailleux, avançaient lentement.

A la tombée de la nuit, Victorien aperçut au loin, au haut d'un promontoire de rochers, toute sombre et planant sur la steppe blanche, la forteresse de Canossa. Un faisceau de tours s'élançait au-dessus de la triple enceinte des murs, vers le ciel livide. Plus haut encore que les tours, attachées à un mât, flottaient côte à côte les deux bannières alliées, Rome et Toscane, qui battaient l'air lourdement, telles que les ailes énormes de quelque oiseau de l'Apocalypse.

Cette citadelle, de figure sinistre, gardait un souvenir très noble. La veuve du dernier roi lombard, Adélaïde, prisonnière de Béranger II, dernier roi d'Italie, s'était échappée par un souterrain de son cachot et s'était réfugiée à Canossa, sous le bouclier d'Azzo, l'aïeul de Mathilde. Assiégée par Béranger, une flèche lui avait apporté le message d'amour d'Otton de Saxe, le futur empereur Otton le Grand, qui venait à sa délivrance, et reçut de la jeune femme la couronne d'Italie.

Mais à cette heure, revêtue par le crépuscule d'une draperie de deuil, Canossa se dressait comme un symbole de terreur.

Alors Victorien se rappela sa première entrée au château du La-

tran et l'effroi de ses premières nuits dans la maison de Grégoire; puis, tout à coup, il revit le château de son père, au bord du Tibre, dans la vieille Rome, et l'image de Cencius s'empara de sa pensée.

Depuis une année, il avait songé bien des fois au proscrit. Même en ses jours de plus grand bonheur, près de Pia et de Joachim, il se demandait avec angoisse pourquoi aucune nouvelle du triste pèlerin n'était jamais parvenue jusqu'à son fils. Cencius l'avait donc oublié et la tombe du Sauveur ne lui avait inspiré aucun retour de tendresse vers l'enfant à qui il devait la miséricorde et le salut.

Une scène extraordinaire arrêta un instant le pape aux abords du premier pont-levis jeté sur les fossés de Canossa. Au moment où les serviteurs de Mathilde, torches en mains, s'avancèrent pour accueillir l'hôte de la comtesse, on vit sortir de l'ombre une troupe lamentable, pieds nus dans la neige, la chemise de laine sur le dos, la tête rasée. C'étaient l'archevêque de Brême, les évêques de Lausanne, de Strasbourg, d'Osnabruck, le comte Éberhard, familiers de l'empereur, qui, arrivés dans la journée, attendaient la venue de Grégoire pour implorer l'absolution. Tous ces supplians, confiés à la garde du capitaine de Canossa, furent enfermés isolément dans les cachots des tours et des souterrains, sans feu ni lumière, réduits au pain et à l'eau. Ils devaient attendre, pour être jugés, l'arrivée de l'empereur et la sentence portée par Grégoire sur leur propre suzerain.

Cependant Henri s'approchait de son maître spirituel avec une grande lenteur. Chemin faisant, il renvoyait loin de sa compagnie les évêques schismatiques d'Italie dont la vue eût irrité le pape. A mesure qu'il avançait, la puissance de ce vieux moine, qui détenait les clés de l'enfer, lui semblait plus formidable; il redoutait l'heure où, du fond de la plaine brumeuse, il découvrirait, debout sur un pic de l'Apennin, le noir fantôme de Canossa.

La veille du dernier dimanche de janvier, dans la nuit, une tempête vint des Alpes, roulant sur l'Émilie de prodigieux tourbillons de neige. Au matin, dans les replis du blanc linceul, les guetteurs du château aperçurent, cheminant à travers l'ouragan et suivie d'une longue file de corbeaux, une petite bande de chevalerie. L'empereur allait enfin atteindre la station suprême de son calvaire.

Le pape fut averti, vers midi, au moment où il terminait sa messe, de la présence d'Henri à l'entrée dn premier pont. Il lui envoya l'ordre de se retirer, jusqu'au lendemain, dans un couvent voisin de la forteresse, où les moines l'attendaient pour lui bourdonner les psaumes de la pénitence.

Quelques heures plus tard, un second cortège frappait aux portes de Canossa : la comtesse de Suse, l'abbé de Cluny et l'évêque de

Verceil venaient plaider auprès de Grégoire la cause du jeune roi. Mathilde accueillit ces nouveaux hôtes et leur fit comprendre que l'œuvre serait fort épineuse : le pape semblait résolu à désespérer l'empereur.

Enfin, à la tombée de la nuit, deux hommes, un chevalier et un moine, sonnèrent la cloche extérieure du couvent. Le frère portier leur demanda leurs noms et ils entrèrent sans daigner lui répondre. Les deux mystérieux voyageurs s'enfermèrent avec Henri et l'entretien se prolongea jusqu'à l'heure du couvre-feu. Personne, ce soir-là et les jours qui suivirent, n'aperçut leurs visages. Le moine tenait son capuchon rabattu sur les yeux et le chevalier sa visière abaissée.

Le lendemain, Henri, tête nue et pieds nus, revint à Canossa. On l'introduisit seul dans la cour de la seconde enceinte. Il attendit debout, bien des heures, en vain. Le château paraissait abandonné et mort. La neige tombait. Un instant l'empereur crut voir une ombre se mouvoir derrière les grilles d'une étroite fenêtre, au haut d'une tour. L'ombre se montra encore une fois à l'étage inférieur, puis elle s'évanouit. Henri avait alors reconnu le pape à son manteau rouge et à sa face pâle.

Vers le soir, les écuyers de Mathilde l'invitèrent à retourner au monastère.

Deux jours encore, la même attente, la même humiliation se renouvelèrent. A demi nu, dans le tragique appareil de sa pénitence, pleurant, battant sa poitrine, criant miséricorde, Henri ne put obtenir de s'agenouiller aux pieds de Grégoire. Le troisième matin, transi de froid, épuisé par le jeûne, il se réfugia dans la petite église de Saint-Nicolas, bâtie au bord des fossés de Canossa ; il s'assit tout frissonnant, comme un catéchumène, au seuil du baptistère et laissa tomber sa tête sur ses genoux. Des pas s'approchèrent et le tirèrent de sa stupeur : Mathilde, l'abbé de Cluny et l'évêque de Verceil venaient exhorter le misérable au repentir. Il s'empara, en sanglotant, de la main de Mathilde.

— Si tu ne viens à mon secours, dit-il à la comtesse, je ne briserai jamais plus de boucliers, car le pape m'a frappé et mon bras est mort. Ma cousine, fais qu'il me bénisse ! Va !

Le jour fatal de sa déchéance, fixé par les grands vassaux à la diète de Tribur, était voisin. L'empire et la chrétienté seraient bouleversés de fond en comble si Grégoire ne relevait sans retard l'empereur de l'excommunication. L'abbé de Cluny promit d'implorer le pardon au nom de la paix même de l'Église. Cette fois, le pontife céda. Il croyait Henri abattu pour toujours. Il reçut les sermens de la comtesse et de l'abbé qui répondirent de la loyauté du suppliant et de ses efforts pour la conversion de l'Allemagne à l'obédience de Rome. Puis il accorda le lendemain pour la cérémonie de l'expiation.

Au lever du soleil, l'empereur, nu jusqu'à la ceinture, fut conduit par les moines en face du porche de l'église de Canossa. Les deux acolytes d'Henri, le prêtre et l'homme d'épée, qui cachaient si soigneusement leurs visages, réussirent à pénétrer dans le château et s'arrêtèrent à quelque distance du roi, en un recoin des vieilles murailles.

Les évêques et les seigneurs allemands excommuniés sortirent alors de leurs cachots. Accablés par l'excès de la pénitence, ils s'agenouillèrent en demi-cercle aux deux côtés de leur prince.

Lorsque Grégoire parut, vêtu lui-même de deuil, avec la chape violette et la mitre de laine blanche, les supplians se jetèrent en avant, la face dans la neige, les bras en croix, avec de grands cris, demandant d'être purifiés de l'anathème et rendus à l'Église de Jésus-Christ.

Le pape s'assit sur un siège de bronze, tout en haut des degrés du portail et contempla quelques instans cette scène inouie. On dit qu'alors, ému jusqu'au cœur, il versa des larmes, larmes de pitié ou d'orgueil.

L'évêque de Verceil lui remit en mains une baguette. Grégoire, tout en récitant à voix haute le psaume *Miserere mei, Domine, secundum magnam misericordiam tuam*, frappait à chaque verset l'épaule d'un nouveau pénitent à genoux sur la première marche de l'église. Puis, il se leva, retira sa mitre, et, joignant les mains, il invoqua lui-même le pardon de Dieu. Il se rassit et prononça la formule de l'absolution.

Le roi se releva et le pape lui tendit les bras. Il prit Henri par la main, le fit couvrir d'un manteau et l'introduisit dans la nef en disant :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, je te rends la participation aux mystères de la mère Église. »

Il lui donna le baiser de paix, ainsi qu'aux évêques qu'il venait d'absoudre. Il déposa la chape de deuil, revêtit la chasuble blanche et s'avança vers l'autel. Des voix d'enfans chantèrent le *Kyrie*, et la messe pontificale commença.

C'était une vieille église, étrangement ténébreuse, aux voûtes basses appuyées sur de lourds piliers, une crypte mortuaire que la lueur des cierges et des lampes éclairait d'une façon funèbre. Les bêtes apocalyptiques qu'un ciseau barbare avait sculptées aux chapiteaux, les griffons, les salamandres et les licornes semblaient s'éveiller de leur sommeil de pierre et, parmi les reflets incertains des lumières de l'abside, baignées par les fumées bleuâtres de l'encens, déployaient leurs ailes comme d'immenses chauves-souris, rampaient et s'enroulaient avec une lenteur fantastique autour des acanthes de granit. Dans la demi-coupole de l'abside, une mosaïque rongée par l'humidité, noircie par les vapeurs de l'autel, laissait

voir encore un Christ décharné, aux yeux énormes, un Christ terrible de jugement dernier, et, à sa gauche, une grappe de démons noirs accrochés à des corps de damnés. Chaque fois que le pape étendait les bras, l'ombre de son geste traversait l'église et se perdait dans la nuit de la voûte. Quand il entonna le *Gloria in excelsis*, sa voix, grêle et cassée, fit l'effet d'un sanglot d'enfant. Mais il chanta les premières paroles du *Credo* avec une telle majesté, qu'un frisson courut sur les têtes inclinées de ces évêques germaniques qui, pour un jour, avaient osé renier une seule ligne du symbole séculaire.

Victorien, debout près de l'autel, assistait à cette messe lugubre. Il regardait, avec une sorte d'effroi, l'impérial pénitent et songeait à la tristesse de son ami l'évêque d'Assise, s'il avait été présent à la réconciliation formidable du pape et de l'empereur. Au moment où les voix d'enfans chantèrent *Et homo factus est*, il remarqua que, dans le petit groupe des serviteurs d'Henri, deux hommes n'avaient point fléchi le genou. Le chevalier et le moine, à demi cachés par un pilier, suivaient, avec une attention extrême, tous les mouvemens de Grégoire. Un instant, le moine présenta à la lumière sa tête encapuchonnée et Victorien se souvint du regard d'oiseau de proie jeté un soir sur Pia et sur lui-même, à Rome, du haut de la tour solitaire des Saints-Jean et Paul.

Au moment de la communion, le pape se tourna vers l'empereur, et l'appela d'un signe au pied de l'autel. Puis il prit l'hostie, l'éleva à la hauteur de son visage, en face d'Henri, et dit :

— Toi et les tiens, vous m'avez dénoncé au monde comme évêque impur, mauvais pape et faux pape. Vous m'avez accusé de péchés si horribles que l'Église devrait me chasser du siège de saint Pierre et me dégrader du sacerdoce. Si je suis innocent, que le corps de Notre-Seigneur témoigne de mon innocence ; si je suis coupable, que Dieu me fasse tomber mort et frappé de damnation devant son tabernacle !

Il rompit alors sur l'autel l'hostie en deux parcelles et communia.

L'épreuve était bonne pour Grégoire. Il reprit le second fragment de l'hostie et s'approcha de l'empereur.

— Toi aussi, mon fils, tu as été accusé par les grands de ton royaume de crimes si odieux qu'ils ont jugé utile de te retirer le sceptre de l'empire et d'obtenir de nous que tu fusses retranché à jamais de la communion des chrétiens. Si tu es innocent, que le corps du Seigneur témoigne pour toi ; si tu es coupable, qu'il soit sur-le-champ ta condamnation et ta mort !

Et il présentait le pain sacré aux lèvres du roi.

Henri, éperdu, très pâle, se rejeta violemment en arrière, et, tout

d'un coup, pour ne point voir ce sacrement de terreur qui venait à lui, il se coucha sur le pavé du sanctuaire, la tête recouverte d'un pan de son manteau.

Dans l'assemblée des fidèles, troublée par l'attente d'un miracle effroyable, Mathilde seule et Grégoire demeuraient calmes. La comtesse encourageait le pape par un sourire de triomphe ; Grégoire, tenant toujours en sa main la chair de Jésus, couvait l'empereur vaincu d'un regard de pitié hautaine.

Henri murmurait des paroles confuses, se relevait à demi, comme s'il acceptait le jugement de Dieu, puis retombait sur la pierre de l'église, terrassé par la peur.

Mais le moine et le chevalier dont personne ne connaissait les noms sortaient de leur ombre. Déodat disait à son compagnon :

— Va donc, puisque tu redoutes un coup de foudre. Pour moi, une hostie, même consacrée par un pape, n'est point chose dangereuse. A la vérité, le fragment offert par le vieux Grégoire peut être mortel. L'Église de Rome possède des secrets merveilleux, une alchimie infernale. Quand j'étais petit garçon, un pape est mort en buvant son calice, et les cardinaux n'osaient plus, le jeudi saint, s'asseoir à la table de la sainte Cène.

D'un bond, le chevalier s'était porté à deux pas de l'empereur. Il souleva la visière de son casque et se pencha vers l'oreille de son maître. Grégoire et Victorien entrevirent, comme en un éclair, la face brutale et les yeux méchans de Cencius. Le jeune homme étreignit le marbre de l'autel : il se sentait défaillir et rouler à l'abîme.

— Refuse, mon seigneur, dit le baron, refuse pour ta vie, pour ton empire, pour ton salut éternel !

Les officiers de Mathilde se mirent en mouvement, comme pour s'emparer de Cencius. Mais le pape les arrêta d'un geste.

— Laissez libre cet homme : il est mon vassal, baron de Rome, et n'appartient qu'à moi seul. Mais c'est un parjure et je le chasse de ma présence. Par amour pour cet enfant, son fils, je lui octroie la vie pour la seconde fois, et je défends qu'on touche à sa personne.

Déjà Cencius avait rejoint Déodat sous le portail de l'église et tous deux fuyaient loin du château.

Le pape, abaissant encore les yeux sur l'empereur prosterné, ajouta, avec une ironie chagrine :

— Ce jour-ci n'est-il pas d'ailleurs un jour de pardon et de paix ?

Dans le silence de l'église ténébreuse, on entendit alors les sanglots de Victorien. Tout à coup Grégoire, inspiré par une immense tendresse, s'avança vers le jeune homme :

— Et toi, mon enfant, toi qui es pur et bon, reçois ton Dieu que celui-ci n'ose accueillir. Jésus-Christ repose avec joie dans le cœur de ceux qui souffrent.

Victorien fit un pas vers le pontife, croisa les mains sur sa poitrine, et prit l'hostie.

Après les dernières oraisons, le pape bénit solennellement l'empereur, l'épiscopat teutonique et les fidèles. Puis, le cortège se déroula le long de la nef. Les seigneurs toscans, la comtesse, les jeunes chantres de la chapelle, les évêques, l'abbé de Cluny, défilèrent tour à tour. Enfin, « les deux moitiés de Dieu, » Henri, blême de honte et de colère, le front bas, Grégoire, très droit, les yeux ardens, sortirent fraternellement côte à côte de la vieille église.

Seul et longtemps après qu'un clerc eut éteint le dernier cierge et soufflé sur la dernière lampe, Victorien demeura oublié dans le crépuscule de l'abside, assis sur les marches de l'autel. Ce fut l'heure la plus amère de toute sa vie. Il revit le passé et pressentit l'avenir. Quel héritage de trahisons et de crimes son père lui avait-il donc réservé ? De quels opprobres le nom de cette antique famille des Cencius serait-il encore souillé ? Par quels nouveaux sacrilèges sa race outragerait-elle encore l'Église ? Il songea alors à la doctrine désespérante de son premier maître, au dogme féroce sans cesse invoqué et glorifié par le moine Egidius, l'enfant condamné pour le péché du père à une misère infinie, le démon institué par Dieu même arbitre souverain d'une destinée maudite. Et lui, marqué par Satan du signe de ses élus, oserait-il jamais rentrer au Latran, embrasser Joachim, soutenir le regard des yeux de Pia ! Avec quelle angoisse la jeune fille ne recevrait-elle point ce fils de brigand parricide, l'ennemi vraiment diabolique de Grégoire ? Ne valait-il pas mieux ensevelir demain, dès ce soir même, l'infamie fatale de sa famille au fond de quelque cloître, dans l'ombre de l'Apennin, le plus loin possible de Rome et de tout ce qu'il avait aimé ? Et la parole du moine au souper pontifical de Soana lui revint au souvenir, telle qu'un signe d'espérance : *sola beatitudo !*

Mais l'image de Pia, la grâce de son visage et la caresse de son sourire sollicitaient toujours le cœur du jeune homme. Peu à peu une pensée plus virile grandissait en lui. La fuite au couvent, l'adieu au monde, ne paraîtraient-ils point à la jeune fille un acte d'égoïsme et une lâcheté ? Était-il digne d'un chevalier romain, du disciple de Joachim, du pupille de Grégoire VII, de proclamer sa défaite, avant d'avoir lutté pour son honneur, pour la paix de sa vie ? Ne devait-il pas d'abord essayer une tentative généreuse sur la conscience de son père ?

Vivement il se releva, secoua le mauvais rêve et courut hors de l'église.

Henri, à pied, cuirassé, le manteau royal sur les épaules, entouré de ses évêques et de ses nobles, prenait, dans la cour du château,

congé de Grégoire. Les adieux, de part et d'autre, furent très froids. Le pape dit à l'empereur au moment où la troupe monta à cheval : — N'oublie pas, mon fils, que tes sermens sont écrits là-haut. S'il reste, entre moi et toi, un mystère, Dieu ne tardera pas à le dissiper.

Cencius ne se trouvait point dans le cortège impérial. Victorien s'élança hors de l'enceinte, jusqu'au monastère où le roi avait passé ses dernières nuits. Personne n'y avait revu ni Cencius ni Déodat. Le jeune garçon descendit alors, par un sentier rapide, sur la route de Milan où se rendait Henri IV. Il allait, le front nu, le vent dans la chevelure, tout blanc de neige, interrogeant les traces du chemin, frappant aux portes des rares maisons éparses dans la campagne. Bientôt parut l'empereur, et Victorien se rangea pour le passage de l'escorte. Aucun de ces hauts seigneurs ne daigna reconnaître le jeune vagabond enfoncé jusqu'aux genoux dans la neige du fossé. Le roi, les yeux à demi clos, rigide sous son armure d'acier, passa devant lui comme en un songe.

L'évêque de Strasbourg chevauchait à l'arrière-garde, fort embarrassé par le méchant naturel de sa monture. Victorien remit gentiment dans l'étrier le pied épiscopal et questionna le cavalier.

— Hélas ! mon bon ami, vous courrez longtemps. Votre père et l'autre, un bien triste moine, — se sont jetés sur la route de Parme avec les deux meilleurs chevaux de notre compagnie. Ils m'ont laissé celui-ci, qui comptera pour mon temps de purgatoire. Merci et bonsoir. Que Dieu vous garde !

Victorien revint lentement, fouetté par la bise, le cœur brisé, à Canossa.

Le pape s'était inquiété de son absence et l'attendait anxieusement. Il l'accueillit d'abord par un long silence, puis avec une douceur mêlée de tristesse, lui imposa les mains sur le front.

— Mon fils, dit-il, Dieu éprouve ses justes par le deuil et par les larmes. Pour votre douleur, je vous aime plus que jamais.

Sur une table étaient amoncelées les lettres envoyées chaque jour par la chancellerie pontificale, les dépêches des évêques, des légats, des chefs d'ordres de toute la chrétienté. Grégoire prit une épître sur parchemin massif, naïvement pliée et fermée par un sceau épiscopal.

— Ceci est pour vous, Victorien. La lettre est arrivée ce soir dans le courrier du saint-siège. Le cachet porte les armes de l'évêque d'Assise, votre ami ; mais la suscription est d'une main d'enfant, sans doute de Pia. Allez, mon fils, et que Notre-Seigneur vous console !

Aux dernières clartés du jour, Victorien ouvrit la lettre de la jeune fille.

« Cher grand ami,

« Je voulais commencer par « cher petit ami; » mais notre sainte abbesse m'a assuré que c'est un péché d'appeler « petit ami » un jeune cavalier, quand on n'a pas un âge de grand'mère.

« Vous nous manquez depuis un mois, et je ne puis croire encore que vous soyez parti véritablement. Il me semble toujours que vous êtes là-haut, sur les tours, occupé à suivre des yeux, avec messire Joachim, le vol des oiseaux d'hiver. Le soir, quand je vois votre place vide près du brasero, j'ai bien envie de pleurer. Notre évêque, pour me réjouir, me dit alors que vous nous reviendrez de Toscane chevalier charmant, sur un beau cheval de guerre, comme le saint Jacques de son missel, qui est peint tout en or sur un fond de ciel bleu. Hâtez-vous pour ce beau jour de fête.

« Votre petit billet, écrit de Soana, est tout usé à force d'avoir été lu et relu par le seigneur évêque et par moi. Je suis heureuse de votre passage dans ma chère vieille ville. Notre seigneur et moi nous espérons lui rendre visite quelque jour, en votre compagnie, quand les champs seront fleuris et que vous aurez votre cheval de bataille. Vous me laisserez monter un peu en croupe s'il n'est pas trop farouche ; mais nous n'en dirons rien à notre sainte mère.

« L'autre soir, un vendredi, nous avons eu au Latran un miracle, de l'avis de la bonne dame, mais qui lui a fait une peur horrible, un mauvais miracle. Vous savez qu'elle n'aime pas beaucoup notre chevreuil Fulvo, qu'elle prend pour une sorte de chèvre sauvage des forêts. Il paraît que les démons hantent volontiers les corps de ces bêtes. Or, comme elle nous contait une histoire à trembler de diables qui s'étaient logés à sept dans un grand bouc noir, et étaient entrés ainsi, il y a plus de trente ans de cela, dans son monastère de nonnes, voilà tout à coup Fulvo qui s'élance hors de sa couchette, d'un saut arrive par derrière à l'abbesse et lui donne dans le dos, entre les épaules, un si rude coup de tête et de cornes qu'elle est tombée en avant, de son escabeau, tout du long, avec un grand cri. Fulvo avait tort, mais notre seigneur a beaucoup ri, et moi aussi, quand nous avons été sûrs qu'elle n'avait d'autre mal qu'un détour dans sa coiffe. Cependant, il a été convenu qu'on attacherait désormais Fulvo au pied du gros lutrin qui porte un aigle doré, chaque fois que l'on parlerait du démon, c'est-à-dire chaque fois que l'abbesse raconterait une histoire.

« Mais cela n'empêche pas le chevreuil de monseigneur saint

Eustache d'être toujours bien caressant pour moi. Je vous envoie à Canossa les amitiés de ce joli diable.

« Pour en finir avec nos bêtes familières, apprenez que la mule de notre ami devient insupportable à force de dévotion. Hier, par une forte neige, elle s'est plantée des quatre jambes devant le porche de Sainte-Marie du Transtévère un temps si long, que Sa Révérence a pu lire tout son bréviaire du jour, y compris les vêpres, très tranquillement assise sur son dos. Si Fulvo loge un démon, cette mule doit renfermer l'âme de quelque moine, ou tout au moins d'un sacristain. C'est une idée du seigneur Joachim, une idée pour rire. Il est toujours très joyeux, excepté quand il pense à vous. Alors, il s'attriste et vous appelle.

« Ce n'est point sans peine que nous avons trouvé un parchemin pour écrire cette lettre. La provision du saint-siège est épuisée par les bulles d'excommunication, et le cardinal d'Albano, si bon pour moi maintenant, a dû arracher une page blanche à l'un de ces livres pesans comme des coffres et couverts de clous de cuivre, où les clercs chantent au chœur, mais dont le nom est trop difficile à retenir, pour une petite si peu savante, telle que moi.

« Il faut bien finir ma lettre, puisque me voici au bout du parchemin du cardinal. Mais là, tout en bas, sous la signature, je mets la bouche, et je crie, au risque d'être entendue par notre vénérable gouvernante :

« Revenez à nous, cher Victorien ; revenez en hâte, cher Victorien! »

« Pia. »

Le jeune homme pressa sur ses lèvres l'endroit auquel Pia avait confié l'appel de son cœur et il se sentit comme pénétré d'une fraîcheur suave. Il ouvrit le vitrail de sa fenêtre et se pencha sur la plaine blanche. La tempête avait cessé et le ciel étalait son manteau d'étoiles. Le château s'endormait. Un champ de neige immense séparait les deux héros du drame de Canossa, Grégoire et Henri, et la grande douceur de la nature était descendue sur la scène où les deux pasteurs mystiques de la chrétienté venaient de semer pour leurs peuples et pour eux-mêmes une moisson de larmes et de sang. Mais l'heure présente était à la nuit, au silence et à la paix, et Victorien songeait avec une joie grave à l'enfant qui grandissait là-bas, dans la sainte ville de Rome, et qui l'attendait.

Émile Gebhart.

POURQUOI ROUGIT-ON ?

ETUDE SUR LA CAUSE PSYCHOLOGIQUE DE LA ROUGEUR.

On a étudié le mécanisme physiologique de la rougeur. Claude Bernard, dans une très jolie étude sur *la Physiologie du cœur* (1), a décrit ce mécanisme : la courte syncope provoquée par certaines émotions, l'arrêt brusque du cœur qui repart aussitôt avec plus de force, bondit dans la poitrine et envoie le sang à plein calibre dans les artères. — Mais ce qui est moins connu, c'est le mécanisme psychologique de la rougeur. Quelles sont ces émotions qui provoquent ainsi le court arrêt et les bonds joyeux du cœur ? Voilà ce que les physiologistes ne peuvent guère nous dire, ce que les psychologues ne nous ont guère dit, ce que nous voudrions rapidement chercher.

I.

On rougit dans des circonstances très diverses. D'abord par modestie ; un éloge qu'on nous adresse, surtout devant témoins, nous

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1865.

fait rougir. — On rougit aussi de pudeur : une parole indécente nous fait rougir comme un éloge; sans doute, pour beaucoup d'hommes, cette loi n'est plus vraie; mais c'est que l'habitude a émoussé leur sensibilité; la loi n'en est pas moins naturelle. Il n'est pas de jeune fille ou d'adolescent qui ne rougisse à une allusion grivoise. La pudeur produit ainsi le même effet que la modestie. Bossuet, dans le sermon *sur l'honneur*, remarque cette analogie : « La pudeur et la modestie, dit-il, ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre, la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front (1). »

On rougit encore par timidité, c'est-à-dire par crainte du jugement d'autrui : toutes les fois que nous avons à parler devant plusieurs personnes, nous risquons de rougir. Il y a des écoliers qui rougissent chaque fois qu'on les interroge, des jeunes filles chaque fois qu'on leur parle. L'idée de se présenter dans un salon, dans un cercle, même dans un groupe de camarades, suffit à faire rougir beaucoup d'adolescens. Les jeunes femmes et tous les timides rougissent en rencontrant soudain dans la rue une figure connue. Quand nous entendons qu'on parle de nous, ou simplement quand nous pensons qu'on pourrait parler de nous, nous rougissons. La raillerie est un moyen presque infaillible de faire rougir les enfans et même les hommes.

Enfin on rougit de confusion. Je classe sous cette étiquette tous les cas où nous sommes pris en quelque flagrant délit. — D'abord si l'on est pris en flagrant délit d'un acte ridicule ou bas, par exemple d'un mensonge, d'une calomnie, on rougit. A tout âge un hypocrite qui se sent démasqué rougit; de même un homme rencontré dans un lieu où il ne voulait pas être vu; de même aussi un homme surpris dans un costume trop négligé. — Ce qui est plus bizarre, on rougit quand on est pris en flagrant délit de bonnes œuvres; on est confus du bien qu'on fait comme du mal, quand on croyait le faire secrètement; rien ne ressemble à un voleur comme un bienfaiteur discret surpris chez ses protégés. — On rougit même d'une action insignifiante, d'un rien, quand on est pris brusquement sur le fait : par exemple, on se croyait seul chez soi; on lisait ou on songeait; tout à coup on s'aperçoit qu'on n'était pas seul : on rougit. — Toutes les fois qu'on nous dit quelque vérité plus ou moins désagréable, l'effet est le même : par exemple, si

(1) Bossuet, *Sermon sur l'honneur*, 3e point.

on nous fait remarquer un tic, une manie, un ridicule, que nous en eussions ou non jusqu'alors conscience; par exemple aussi lorsqu'on nous tire brusquement d'une rêverie en nous demandant à quoi nous pensons; par exemple encore si nous nous apercevons qu'on a deviné un projet que nous couvions secrètement. — Nous rougissons aussi quand nous nous prenons nous-mêmes sur le fait : je m'aperçois tout à coup que je fais quelque chose d'insolite, par exemple que je parle plus que d'habitude, ou que je me vante, ou que je traite quelqu'un trop familièrement : je rougis.

Tels sont les principaux cas de rougeur. Ils peuvent se ramener à quatre types : modestie, pudeur, timidité, confusion. Quelle est, dans chaque espèce de cas, la cause morale? Y a-t-il dans tous un élément commun? Y a-t-il un état d'esprit déterminé qui corresponde toujours au phénomène visible de la rougeur?

II.

Un éloge nous fait rougir : que se passe-t-il donc en nous? Un fait très simple : cet éloge nous fait plaisir ; nous le savourons, nous en voudrions d'autres, nous en avons soif, tout l'être vibre de joie et de désir. — Mais nous ne voulons pas qu'on s'en aperçoive : il ne le faut pas; il est convenu que nous devons être modestes, être au-dessus de ces vanités; nous aurions peur qu'on ne se moquât de nous si on devinait cet émoi secret. — Or, il nous semble précisément qu'on le devine ; car nous sentons ou nous imaginons qu'on nous observe ; nous nous figurons l'attention de tous fixée sur nous; nous avons l'impression que tous les regards convergent sur notre visage. Il nous semble qu'on lit en nous à livre ouvert, qu'on voit dans notre cœur ce qui s'y passe. — Voilà le fait essentiel : nous avons le sentiment qu'on découvre au fond de nous ce que nous voulons cacher.

Que se passe-t-il maintenant dans un cas tout différent, dans le cas de pudeur ; quand une jeune fille, par exemple, entend un mot inconvenant? Voici, je crois, l'état de son âme : ce mot, elle le comprend ; — sinon, ce qui arrive pour l'innocence absolue, elle ne rougirait pas ; — elle le comprend, et par suite elle en est émue. Elle en est froissée, choquée, — à moins parfois qu'elle n'y trouve du plaisir ; — en tout cas, elle en est troublée. Or, ce trouble, elle est obligée de le cacher : car elle est censée ne pas comprendre, il est convenu qu'elle ne sait rien, qu'elle ne comprend rien. A tout prix, il faut qu'elle ait l'air de ne pas comprendre; il ne faut pas qu'on s'aperçoive de son émotion. Elle se raidit pour la contenir.

— Mais elle a peur de n'y pas réussir, car elle sent l'attention fixée sur elle; précisément parce que sa présence rend le mot plus inconvenant, elle devine qu'on l'observe à la dérobée; elle se représente tous les regards braqués sur elle, et il lui semble que ces regards la démasquent. — Ce cas, en dépit des apparences, est donc analogue au précédent : que nous rougissions d'un mot grivois ou d'un éloge, le fait psychologique est le même; il y a un sentiment que nous voulons cacher, et qui risque d'être découvert; il nous semble qu'on le voit au fond de nous, malgré nous.

Le cas du timide semblerait aussi très différent. Quel rapport y a-t-il entre un écolier qu'on interroge et une jeune fille troublée d'un mot déplacé? Pourquoi rougit-il? — Parfois, c'est de son ignorance, tout simplement, qu'il rougit : il a conscience de ne pas savoir ce qu'il devrait ou voudrait savoir; il n'est pas en mesure de répondre; il sent qu'on va découvrir ce qu'il tient à cacher, le vide de son esprit. — Le plus souvent son amour-propre est excité : il désire faire une réponse juste ou brillante, donner de lui-même une idée flatteuse, et il a peur de la donner moins flatteuse qu'il ne le désire. Alors il se produit en lui comme un rapide bouillonnement d'amour-propre. Mais il ne veut pas que ses camarades s'en aperçoivent : il sait qu'on se moquerait de lui si on se doutait de son trouble. Or, il a peur qu'on ne s'en doute : il a l'impression que les regards plongent jusqu'au fond de lui; il lui semble qu'on lit à livre ouvert ce qui se passe en lui. — Dans les deux cas, le fait psychologique est le même : l'écolier tremble pour quelque chose qu'il veut cacher; il a le sentiment qu'on voit en lui ce qu'il veut garder secret, son ignorance ou sa vanité. — La jeune fille à qui l'on adresse brusquement la parole est comme l'écolier : désir de répondre juste, crainte de dire quelque chose de déplacé, et sentiment qu'on voit ce qui se passe en elle; tel est son *intérieur d'âme*. — Le débutant qui entre dans un salon, lui aussi, est ému : il a peur des gestes qu'il va faire, des attitudes qu'il va prendre, des mouvemens qu'il va exécuter, des mots qu'il va dire; il voudrait marcher comme d'habitude et ses jambes s'y refusent; il voudrait parler avec naturel, et sa gorge est sèche et son esprit est confus; tous ces actes, si aisés d'ordinaire, sont devenus impossibles pour lui. Il souffre horriblement de cette activité rentrée; mais il ne veut pas qu'on s'en aperçoive, et il tremble qu'on ne s'en aperçoive; il se figure toutes les attentions fixées sur lui, il prend pour son compte tous les sourires qu'il entrevoit, tous les chuchotemens qu'il croit entendre. Il lui semble qu'on lit au fond de son âme. — Quand une jeune femme rencontre soudain dans la rue une personne connue, *sa psychologie* est la même : jusque-là

elle circulait parmi des étrangers dont elle ne se souciait pas; soudain, elle voit quelqu'un qui peut s'occuper d'elle, qui va sans doute s'occuper d'elle; elle est émue; elle tremble que dans sa démarche, son costume ou sa figure, quelque chose ne prête à la critique. Elle éprouve donc une vive secousse au cœur. En même temps, elle fait effort pour garder un air naturel, pour passer calme et distraite : il faut qu'elle y parvienne. Elle se roidit pour y parvenir. — Mais elle a peur d'être devinée; elle sent fixée sur elle cette attention qui passe, elle a le sentiment d'être regardée, dévisagée, et voilà pourquoi elle rougit. — Quand nous soupçonnons qu'on parle de nous, même phénomène : émotion à l'idée du jugement qu'on porte sur nous, crainte qu'on ne s'aperçoive de cette émotion, idée qu'on découvre au fond de nous tout ce que nous voulons cacher.

Telle est donc la loi pour tous les cas de timidité. Tous présentent un caractère commun, un seul : quelque chose qui doit rester secret risque d'être aperçu, une émotion que nous comprimons risque d'éclater. Nous avons peur qu'elle n'éclate. Il nous semble qu'on la voit en nous malgré nous.

Reste la rougeur par confusion. Un enfant vient de mentir : il rougit, pourquoi? C'est que tout d'un coup il a peur qu'on ne flaire son mensonge. Peut-être sait-il qu'on le soupçonne, peut-être notre visage a-t-il exprimé un doute : il tremble que sa pensée secrète ne soit démasquée. — Un bienfaiteur est pris en flagrant délit de bonnes œuvres : il rougit : c'est qu'il voulait cacher ses bonnes œuvres, il tenait, par une pudeur de la charité, à les accomplir secrètement, il voit soudain apparaître une personne connue : il craint qu'elle n'ait tout deviné. Il a le sentiment qu'on découvre ce qu'il tenait à cacher.

Voici un cas de confusion plus curieux : on se croyait seul : on s'aperçoit tout à coup qu'on ne l'était pas, on rougit. Rien ne paraît d'abord ressembler ici aux cas précédens : on n'a rien fait de mauvais ni d'excellent, on n'a honte de rien, on n'a sur la conscience ni une mauvaise action, ni une bonne œuvre. Il semble qu'on n'ait rien à cacher. Pourquoi donc rougir? — C'est qu'en fait, il y a encore une émotion à cacher. Quand je m'aperçois qu'on me regardait, tout de suite et instinctivement je suis troublé, je suis inquiet. J'ai peur d'avoir fait de ces gestes, eu de ces mines, pris de ces attitudes, qui, naturels si l'on est seul, sont ridicules devant témoins. Peut-être avais-je trop d'abandon dans mes poses, ou trop d'expression sur mon visage; peut-être ai-je trop laissé ma physionomie se mouvoir suivant le caprice de mes pensées. Peut-être ai-je trop laissé mes sentimens monter jusqu'à la surface de mon être. Sans

doute je n'ai pas été comme je tiens à être en public : l'homme le plus franc a toujours un masque social; il n'aime pas à être vu sans ce masque; peut-être étais-je tout à l'heure trop démasqué. Qui sait même : quand on est seul, on parle parfois sa pensée à voix basse, en tout cas on la mime, on la gesticule. J'ai peut-être fait tout cela. Voilà ce qui m'émeut, j'ai peur d'avoir été ridicule. Or cette peur, je ne veux pas qu'on s'en aperçoive; je veux paraître calme; je veux avoir l'air indifférent, naturel; si on devinait mon émotion, que penserait-on de moi? — Mais précisément j'ai peur qu'on ne la devine, je sens fixée sur moi l'attention du témoin imprévu et importun, il me semble qu'il lit en moi tout ce que je pense et qu'il pénètre au fond de mon âme : j'ai le sentiment d'être démasqué.

Dans tous les cas de confusion, le mécanisme est le même. Supposons, par exemple, qu'on me fasse brusquement remarquer une incorrection ou une négligence de toilette : il y a beaucoup de chances pour que je rougisse. C'est que l'observation m'a ému et peut-être même un peu vexé; je suis d'abord très ennuyé d'avoir laissé passer cette incorrection ou cette négligence, puis je suis un peu excité contre celui qui s'est permis de me la signaler. Il y a là un froissement, léger sans doute, passager, mais sensible. — Donc, je suis ému; mais je veux, à tout prix, qu'on ne s'en aperçoive pas. Je veux avoir l'air aisé, remercier avec bonne grâce celui que j'envoie à tous les diables; je sais qu'il serait ridicule de paraître gêné ou mécontent. Il faut que j'arrive à dissimuler mes impressions, et justement j'ai peur qu'elles ne soient devinées. — De même, si on me dit quelque vérité sur mon caractère ou sur mon esprit; au fond, cette vérité m'est désagréable, je la supporte malaisément; elle touche et blesse en moi des fibres étrangement sensibles, et tout mon être en vibrera quelques instans; mais en même temps il ne faut pas qu'on s'aperçoive de mes impressions, il faut que j'aie l'air tranquille ou reconnaissant, et j'ai peur de n'y pas réussir. — De même enfin si, brusquement, on m'arrache à une rêverie profonde : car je suis humilié de m'y être laissé aller, j'en veux à mon attention de s'être endormie, et je suis un peu irrité contre le brutal qui l'a réveillée d'une secousse. Bref, j'éprouve quelque dépit. Mais ce dépit, je ne veux pas le laisser voir, je ne veux pas qu'on le soupçonne, et cependant j'ai peur qu'on ne le lise sur mon visage.

Dans tous les cas précédens, c'était un autre qui me prenait sur le fait; si c'est moi-même, le phénomène est identique. Par exemple, en présence d'une personne respectée, je m'avise que je viens de parler trop familièrement, aussitôt je suis ému; je m'en veux de

ce que j'ai dit, j'ai peur d'avoir déplu, et cependant je tiens à cacher mon trouble, à continuer d'un air indifférent; et je crains qu'on ne devine ce qui se passe en moi. Par exemple encore, en causant, je m'aperçois tout d'un coup que je me suis vanté. Aussitôt j'ai peur qu'on ne l'ait remarqué, j'ai peur que ce mot malheureux n'ait trahi mes sentimens secrets, j'ai peur d'avoir moi-même ouvert un jour sur le fond de mon âme, sur ma vanité intime; il me semble que je suis complètement démasqué.

Ainsi il y a là une loi. Toutes les fois que je rougis, que ce soit confusion, timidité, pudeur ou modestie, mon état moral est identique : *j'ai le sentiment qu'on voit en moi ce que je veux cacher.* Voilà le fait spécial qui est toujours lié à la rougeur, qui fait couple avec elle : la crainte qu'un plaisir, une souffrance, un trouble, une pensée intime ne se dévoilent; la crainte de ne pas échapper aux regards qui nous observent ou même à l'esprit qui nous sonde; la crainte d'être deviné, démasqué; le sentiment qu'on lit au fond de nous à livre ouvert; le sentiment qu'on pénètre en nous malgré nous; le sentiment d'une sorte de viol moral. — Le vrai symbole de la rougeur, c'est la vierge dont on écarte les voiles, l'homme dont on arrache le masque, l'anonyme à qui l'on crie son nom. Imaginons un moyen de démasquer réellement l'âme : supposons qu'on puisse, en faisant jouer un ressort, exposer aux regards tous nos sentimens secrets, nos convoitises inavouées, nos rancunes sourdes, nos remords obscurs, nos ambitions furtives; alors nous rougirions plus qu'aucune vierge n'a jamais rougi, nous ne serions plus que rougeur.

III.

Cette loi, nous l'avons trouvée par l'analyse des faits : il nous faut maintenant la prouver. En effet, quelques précautions que nous ayons prises, nous pourrions être dupes d'une pure coïncidence; si invraisemblable que ce soit, il est possible que le hasard seul ait réuni partout sous nos yeux le même fait moral et le même fait physique, le sentiment d'être démasqué et la rougeur. Il est très peu probable, mais enfin il est possible que ce soit là une rencontre accidentelle; nous devons établir que c'est une liaison invariable.

Si la peur d'être démasqué est la vraie cause de la rougeur, voici ce qu'on peut prévoir. — Supprimons cette peur, toutes choses restant d'ailleurs identiques, la rougeur doit disparaître. — Provoquons cette peur, les autres circonstances restant toujours

identiques, la rougeur doit apparaître. Augmentons ou diminuons cette peur, la rougeur doit augmenter ou diminuer. — C'est précisément ce qui a lieu.

Dans tous les cas où la peur d'être démasqué n'existe plus, la rougeur n'existe plus. L'exemple des amans est frappant : deux amans ne rougissent plus l'un devant l'autre, et pourtant entre eux il est question de désirs et de plaisirs dont on rougit d'ordinaire. Pourquoi donc ne rougissent-ils plus? C'est qu'ils ne craignent plus de se montrer tels qu'ils sont. Ils ne tiennent plus à cacher leurs sentimens, ils se les sont avoués; ils ne cherchent plus à faire illusion sur leur être intime : ils s'abandonnent l'un à l'autre. Ce qu'ils voileraient partout ailleurs, ils le dévoilent entre eux. Ils n'ont plus de masque l'un pour l'autre : ils n'ont donc plus peur d'être démasqués. — Cette expérience est décisive : il y a là un cas de *non-rougeur*, qui est identique aux cas de rougeur, sauf sur un point, qui est précisément le point important; les circonstances sont les mêmes, sauf une seule, qui est précisément la cause présumée. Toutes choses égales d'ailleurs, la peur que nos sentimens intimes ne se dévoilent disparaît; la rougeur aussi disparaît : on peut en conclure que cette peur est la vraie cause de la rougeur.

De même, on ne rougit pas quand on est seul, quelles que soient les scènes que l'on imagine, quels que soient les projets que l'on forme, quelles que soient même les fautes qu'on se reproche, ou les ridicules qu'on se découvre; on ne rougit pas, ou, si l'on rougit, c'est par exception et parce qu'on se figure un instant qu'on n'est pas seul. Et pourquoi ne rougit-on pas? Simplement parce qu'on n'a, étant seul, aucune peur d'être démasqué. — Ici encore les circonstances peuvent être, — sauf une, — absolument les mêmes que dans les cas de rougeur. Il suffit que la crainte de se trahir soit supprimée, la rougeur est supprimée du même coup.

De même, le tout jeune enfant ne rougit pas, au sens moral du mot. Sans doute, quand il s'échauffe à crier, par exemple, il devient tout rouge ; mais c'est là un phénomène de simple congestion, sans analogie réelle avec ce qu'on pourrait appeler la rougeur morale. Celle-ci n'existe pas dans les deux ou trois premières années. Darwin parle de deux petites filles qui rougissaient à l'âge de deux ou trois ans, et d'un autre enfant très impressionnable, d'un an plus âgé, qui rougissait lorsqu'on le reprenait de quelque faute. Mais il les cite comme de rares exceptions (1). Règle générale, l'enfant ne rougit que de colère. — Or, il est facile de comprendre

(1) Darwin, *Expression des émotions*, trad. S. Pozzi et R. Benoît, p. 336.

pourquoi il ne rougit pas : c'est d'abord qu'il n'a rien à cacher, mais c'est surtout qu'il n'a pas encore l'idée de cacher. Il exprime naturellement tout ce qu'il pense, il n'a pas encore de masque : sa physionomie, c'est son âme visible. Chez lui, toute émotion se traduit naturellement par un fait physique, cri, mimique ou parole; on peut lire en lui à livre ouvert. Il ne sait pas encore qu'il peut renfermer en lui ses sentimens. — Il commence à rougir le jour où il apprend à dissimuler, le jour où il s'avise qu'il a intérêt à ne pas dire tout ce qu'il a fait, à ne pas raconter tout ce qui lui passe par la tête. La rougeur commence le jour où la transparence s'altère.

Il y a d'autres êtres chez qui le souci de dissimuler, la crainte d'être démasqués, n'existe pas : ce sont les pauvres d'esprit, les simples, les idiots. L'idée de cacher leurs émotions, la crainte qu'on ne les devine, sont évidemment hors de leur portée : donc ils ne doivent pas rougir; c'est ce qu'établit l'expérience. Darwin rapporte les observations faites sur les idiots par le docteur Crichton Browne : « Il ne les a jamais vus rougir à proprement parler; il a seulement vu leur visage se colorer, de joie apparemment, à l'aspect de leurs alimens, et parfois aussi de colère. » — « Néanmoins, — ajoute Darwin, — ceux qui ne sont pas entièrement abrutis sont capables de rougir. C'est ainsi qu'un idiot microcéphale, âgé de treize ans, dont le regard s'éclairait un peu, lorsqu'il était content ou qu'il s'amusait, se mit à rougir et détourna le visage, au dire du docteur Behn, lorsqu'on le déshabilla pour lui faire subir un examen médical. » — Ces faits sont nets. L'idiot vraiment idiot ne rougit pas. La rougeur n'apparaît pas sans un certain développement moral.

Ainsi, dans les cas où la crainte qu'on ne devine nos sentimens intimes est supprimée, la rougeur est supprimée chez les amans, cette crainte est supprimée par le fait de l'abandon réciproque, — dans la solitude, cette crainte est supprimée par la solitude même; — chez l'enfant, elle est supprimée par l'innocence et l'ignorance; — chez l'idiot, par la misère morale. Mais partout sa suppression entraîne celle de la rougeur.

Faisons maintenant l'expérience inverse : provoquons brusquement la cause présumée, l'effet doit apparaître; donnons à quelqu'un le sentiment que nous devinons ses desseins secrets, nous devons provoquer la rougeur. C'est ce qui a lieu. — Voici, par exemple, une expérience que tous les parens ont faite : un enfant médite un projet; pour lui, c'est une grosse affaire, c'est en ce moment l'objet essentiel de sa vie. Ce projet, il ne veut pas nous le dévoiler tout de suite : il a trop peur d'un échec. Alors, presque

toujours, il vient nous demander une permission quelconque, n'ayant qu'un rapport très lointain avec le plan cher et secret; il se réserve ensuite de nous amener peu à peu à ce plan. Si nous flairons la ruse, si nous marquons un soupçon, l'enfant rougit jusqu'aux oreilles. Que s'est-il donc passé? Tout à l'heure, l'enfant avait déjà son secret, il caressait déjà obscurément son espoir : cependant, il ne rougissait pas. Qu'y a-t-il de nouveau maintenant? Une seule chose : la crainte d'être démasqué. Il a suffi de provoquer cette crainte, toutes choses égales d'ailleurs, pour provoquer la rougeur. Cette crainte est donc la cause de la rougeur.

L'expérience vérifie ainsi nos prévisions : nous pouvions prévoir qu'en supprimant la cause présumée, nous supprimerions l'effet; c'est ce qui a lieu. Nous pouvions prévoir qu'en provoquant la cause présumée, nous provoquerions l'effet; c'est ce qui a lieu. — Voici maintenant une autre prévision : l'effet doit varier avec la cause; plus la cause grandira, plus il doit grandir; plus la cause diminuera, plus il doit diminuer. En d'autres termes, plus on craindra d'être démasqué, plus on aura sujet de redouter la pénétration ou l'indiscrétion d'autrui, plus on rougira. Par conséquent, l'être le plus impur, le plus défiant, le moins maître de lui, sera celui qui rougira le plus; car il aura beaucoup à cacher, il cherchera toujours à cacher et il sera peu habile à cacher. L'innocence absolue, la confiance absolue, la possession de soi absolue, rougiront aussi peu que possible : l'une, parce qu'elle n'a rien à cacher; l'autre, parce qu'elle ne songe pas à cacher; la troisième, parce qu'elle est sûre de cacher. L'expérience confirme-t-elle ces prévisions?

Il se trouve qu'elle les confirme : par exemple, les femmes rougissent beaucoup plus facilement que nous; c'est qu'elles ont plus que nous à craindre d'être démasquées. D'abord, elles ont plus à cacher. Il leur est moins permis qu'à nous d'exprimer tout ce qu'elles pensent et sentent. Elles sont tenues à plus de réserve, à plus de circonspection. Il y a une multitude de choses qu'elles sont censées ne pas comprendre et ne pas connaître : il ne faut pas qu'on s'aperçoive qu'elles les connaissent et les comprennent. Il y a des impressions, des sympathies, des enthousiasmes qu'elles ne doivent pas manifester, sous peine de passer pour légères; il y a certaines idées qu'elles doivent garder pour elles sous peine d'être accusées de pédantisme. Elles sont ainsi forcées de se surveiller sans cesse; elles ne peuvent presque rien livrer de leur cœur ou de leur esprit; il faut qu'elles atténuent, il faut qu'elles voilent, qu'elles mettent perpétuellement la sourdine. Elles tremblent sans cesse qu'on ne lise trop bien ce qui se passe en elles.

Non-seulement elles ont plus à cacher, mais elles se sentent moins que nous capables de cacher. Elles n'ont que très rarement notre volonté, notre empire sur nous-mêmes. Elles sont sensibles et impressionnables, souvent jusqu'à en être littéralement *impulsives*. Par suite, elles craignent doublement pour tout ce qu'il y a en elles d'intime, de secret, de délicat, de vierge. Elles ont doublement peur de se trahir, elles redoutent doublement l'inquisition des regards et de l'esprit. Et voilà pourquoi elles rougissent beaucoup plus que nous.

De même les adolescens rougissent plus facilement que les adultes : c'est qu'ils ont, comme les femmes, plus à cacher. Le tout jeune homme, en effet, précisément parce qu'il n'est pas encore formé, recèle beaucoup de sentimens vagues et inavoués ; il est hanté par des désirs confus ou précis, dont il a plus ou moins honte ; il couve des ambitions bizarres, qu'il lui en coûterait de dévoiler, parce qu'elles sont disproportionnées ou parce qu'elles sont ridicules ; il a des prétentions qu'il ne voudrait à aucun prix déclarer : l'un est content de son esprit, l'autre de sa figure ; l'un se flatte d'être artiste, l'autre d'être écrivain : heureux encore ceux qui ne placent pas leur amour-propre ailleurs. Rien de varié et d'étrange comme les aspirations et les vanités de l'adolescent. Il y a là tout un monde de sentimens obscurs, souvent profonds et durables, que trop peu d'écrivains ont essayé d'explorer. Mais ces désirs, ces prétentions, ces ambitions, l'adolescent ne veut pas qu'on les devine, et souvent il a peur qu'on ne les devine ; une parole qu'on lui adresse par hasard l'inquiète : l'aurait-on pénétré ? — Il se surprend parlant avec trop de chaleur du sujet habituel de ses rêveries intimes : n'a-t-on pas deviné sa passion ? — Il est ainsi très souvent sur le qui-vive, il a souvent à craindre pour les secrets qu'il renferme en lui. Bref, l'adolescent cherche presque toujours à paraître un peu autre qu'il n'est : de là une peur constante qu'on ne voie au fond de lui. De là rougeur fréquente.

C'est pour la même raison qu'on rougit surtout en public : en effet, plus il y a de témoins, plus il y a lieu de craindre qu'on ne lise en nous. Plus il y a d'attentions attachées sur nous, moins nous avons de chances de les dépister. C'est le sentiment de ce danger plus grand qui nous fait rougir davantage.

Au contraire, les personnes qui auront le moins à cacher, ou qui auront le moins l'idée de cacher, ou qui ne craindront pas qu'on arrive à les pénétrer, seront celles qui rougiront le moins. Les vieillards, par exemple, rougissent peu. Le fait a été souvent remarqué ; je l'explique par deux raisons. D'abord ils ont peu à

cacher : il n'y a plus chez eux de ces désirs inavoués, de ces prétentions timides qui s'agitent ou couvent chez les adolescens; ils ont vécu, ils sont ce que la vie les a faits, la réalité s'impose à eux et les rêves chimériques, sauf exception, leur sont interdits. Ils n'ont plus de vagues et craintives aspirations; ils ont des idées si arrêtées, des habitudes si enracinées, un caractère si consolidé qu'ils ne songent même plus à dissimuler. Le désir de paraître autres qu'ils ne sont ne leur vient plus. Ils sont forcés de se donner pour ce qu'ils sont, qu'ils aient conscience ou non de leurs défauts, qu'ils en souffrent ou qu'ils s'en fassent gloire. — Non-seulement ils ont peu à cacher, mais ils sont plus capables de cacher; ils sont devenus plus maîtres d'eux-mêmes, plus sûrs de ne pas dire ce qu'ils veulent taire; leur masque social, comme tout en eux, s'est épaissi et s'est consolidé. Ils savent qu'on ne peut pas lire sur leur visage les rares sentimens qu'ils tiennent à garder secrets. — Voilà pourquoi ils rougissent si peu; ils ont moins sujet que nous de redouter la pénétration d'autrui.

Les aveugles nous fourniront une preuve encore plus précise. Si notre théorie est vraie, que doit-il se passer chez les aveugles? D'abord ils doivent moins rougir que nous; car l'idée qu'on les observe, qu'on les *voit*, qu'on peut lire sur leur visage, ne leur est pas naturelle; ils doivent donc avoir moins que nous peur qu'on ne pénètre leurs secrètes pensées. — Et surtout la rougeur ne doit être fréquente chez eux qu'assez tard, lorsque l'éducation leur a appris qu'on peut les regarder. — De plus ils doivent peu rougir devant les autres aveugles; car alors ils savent que nul œil ne les épie; ils sont en presque parfaite sécurité; des témoins aveugles sont des témoins peu dangereux; on a moins à craindre d'être démasqué par eux. — Et enfin, ce qui est très important à noter, les aveugles, tout en rougissant moins que nous, doivent cependant rougir, même devant les autres aveugles; car ils peuvent toujours craindre pour leurs pensées intimes : des témoins aveugles n'équivalent pas à la solitude; ce n'est pas seulement le regard qui menace nos secrets, c'est aussi et surtout l'esprit. L'aveugle, même s'il ne songe pas qu'un œil puisse l'épier, sait qu'il y a d'autres moyens de lire en lui : sa voix, sa parole peuvent dévoiler ses impressions aussi sûrement que ses gestes et que sa physionomie. — Il est donc naturel qu'il rougisse, et il est à prévoir qu'il rougira moins que nous. C'est ce que confirme l'expérience,

D'abord il est incontestable que les aveugles rougissent. Darwin le remarque lui-même : « La pauvre Laura Bridgman, aveugle de naissance et complètement sourde, rougit. Le révérend R.-H. Blair, principal du collège de Worcester, m'informe que parmi les

sept ou huit enfans aveugles-nés qui se trouvent dans cet asile, trois rougissent très facilement (1). »

Le directeur actuel de l'institution nationale des jeunes aveugles me confirme dans cette opinion : « Un premier point incontestable, m'écrit-il, c'est que les aveugles sont susceptibles de rougir lorsqu'ils sont en présence des voyans, et qu'ils éprouvent une impression vive, agréable ou désagréable. » Et il ajoute : « Je crois bien que cette impression produit les mêmes effets, même si l'aveugle a la conviction qu'il n'est en présence que d'autres aveugles. » — Ainsi ce que nous avions pu prévoir se réalise : les aveugles rougissent ; ils rougissent même devant d'autres aveugles, quoique le fait soit moins net et moins certain.

En même temps ils rougissent moins facilement que nous. Le directeur des jeunes aveugles ajoute les lignes suivantes : « Votre troisième question doit être résolue par l'affirmative ; les aveugles rougissent moins facilement que les clairvoyans et l'on retrouve beaucoup plus de physionomies impassibles chez eux que chez les personnes qui voient clair. »

Ainsi l'expérience est d'accord avec notre théorie.

IV.

Nous sommes en mesure maintenant d'apprécier la théorie très ingénieuse, mais incomplète de Darwin. Voici quelle est l'idée de Darwin. D'après lui, la cause qui nous fait rougir, c'est notre propre attention portée sur nous-mêmes ; si je rougis, c'est que, par crainte du jugement d'autrui, ou pour une autre raison, je porte fortement mon attention sur ma personne physique, sur mon visage. « A toutes les époques, hommes et femmes ont attaché, surtout pendant leur jeunesse, une grande importance à l'aspect extérieur de leurs personnes ; ils ont également porté une attention toute spéciale sur l'apparence de leurs semblables. Le visage a été le principal objet de cet examen, bien que, à l'époque où l'homme allait tout nu, la surface entière du corps fût exposée aux regards. Or, toutes les fois que nous savons ou que nous soupçonnons que l'on critique notre personne, notre attention se porte fortement sur nous-mêmes, et surtout sur notre visage. Cela doit avoir très probablement pour effet de mettre en jeu la portion du *sensorium* qui reçoit les nerfs sensitifs de la face (2). »

(1) Darwin, *Expression des émotions*, loc. cit., p. 337.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 373.

Darwin explique même très habilement cette influence de l'attention sur la rougeur. D'après lui, l'attention portée sur une région quelconque du corps modifie, dans cette région, la circulation capillaire. Par exemple, on modifie les mouvemens involontaires du cœur en fixant sur eux l'attention. La sécrétion salivaire est surexcitée quand nous imaginons fortement un fruit acide. « Les mouvemens péristaltiques de l'intestin sont influencés par l'attention qu'on porte sur eux. » C'est ce qui a lieu pour le visage : sous l'influence de l'attention, les vaisseaux se relâchent plus ou moins et se gorgent de sang artériel ; alors on rougit. — De plus, ajoute Darwin, grâce à l'habitude et à l'hérédité, les capillaires de la face sont devenus extrêmement sensibles : l'habitude ancestrale de porter sur eux l'attention a modifié leur tonicité. Voilà pourquoi nous rougissons aujourd'hui à la première alerte ; nous n'avons même plus conscience de porter notre attention sur notre visage : là est pourtant la vraie cause.

Cette théorie est intéressante et spécieuse ; est-elle exacte ? — Laissons de côté l'influence de l'attention sur les vaisseaux capillaires ; c'est là une question de psycho-physiologie qui est ici accessoire ; notons simplement qu'il y a peut-être quelque désaccord entre cette idée de Darwin et l'idée de Claude Bernard que nous rappelions au début. — Ce qui nous intéresse, c'est cette loi proposée par Darwin : l'attention portée sur notre personne physique est la cause de la rougeur. Cette loi nous paraît très contestable. — En effet, il nous arrive de porter fortement notre attention sur notre visage sans que nous rougissions pour cela. Quand nous nous regardons dans une glace, nous sommes attentifs à notre personne physique ; pourtant nous ne rougissons pas. Si je ressens une douleur à la face, je fixe mon attention sur la région endolorie ; pourtant je ne rougis pas. Peut-être se produit-il une légère dilatation des capillaires, mais qui ne ressemble en rien au phénomène de la rougeur.

Sans doute, dans la plupart des cas de rougeur, nous portons notre attention sur notre visage , mais ce n'est pas la circonstance vraiment essentielle. — Un enfant pris en flagrant délit de mensonge est, sans doute, un peu préoccupé de son visage, mais ce qui le préoccupe bien autrement, c'est la pensée secrète qu'il voulait à tout prix dissimuler, et qui risque de paraître au grand jour. — De même, lorsqu'on nous dit une vérité qui nous pique : sans doute, alors nous songeons à notre visage qui peut trahir notre émotion ; mais ce n'est pas là le fait important : le fait important, c'est le sentiment qu'on aperçoit en nous ce que nous voulions cacher, qu'on viole les retraites intimes de notre âme. — Quand

j'avoue une faute, peut-être fais-je quelque attention à mon maintien et à mon air; mais ce n'est pas là l'essentiel : l'essentiel, c'est le sentiment que quelque chose de secret va être dévoilé. Même dans les cas de timidité, l'attention que nous portons sur nous n'est que secondaire; l'écolier qu'on interpelle brusquement est bien un peu gêné dans les entournures et inquiet de la mine qu'il peut faire; mais ce qui le tourmente, c'est la révélation possible de son amour-propre dans certains cas, de son ignorance dans d'autres. Le timide qui rougit en entrant dans un salon est, sans doute, fort préoccupé de son attitude physique, mais au fond, ce qui le paralyse, c'est surtout l'idée qu'on devine son émotion qu'il voudrait secrète. La jeune fille qui entend un mot inconvenant se soucie, sans doute, un peu de son visage qu'elle veut garder calme et naturel; mais ce qui est dominant en elle, c'est la crainte qu'on ne voie au fond de son âme ce qu'elle tient à cacher. L'homme qui reçoit des éloges cherche, sans doute, à garder une physionomie impassible; mais ce qui le gêne au-dessus de tout, c'est l'idée que sa vanité secrète peut être devinée. — L'attention portée sur soi est donc peut-être un fait fréquent, peut-être même un fait constant : à coup sûr, ce n'est pas le fait essentiel, le fait influent, la cause.

Ce n'est donc pas parce que nous portons notre attention sur nous que nous rougissons. Ce n'est même pas parce que l'attention des autres se porte sur nous. Darwin, en deux ou trois endroits, semblerait pencher vers cette hypothèse. Au fond, elle n'est pas plus juste que l'autre. Sans doute, dans presque tous les cas de rougeur, nous sommes préoccupés de l'attention d'autrui. Mais ce n'est pas là l'essentiel. Si l'attention d'autrui nous fait rougir, c'est que nous avons quelque chose à cacher; c'est que nous craignons pour nos pensées ou nos émotions secrètes. Sinon, peu nous importerait. — Le fait extérieur est secondaire; ce qui est capital, c'est le fait intérieur, le souci de ce que nous cachons, la crainte qu'on ne le découvre. Quand je rougis, j'ai le sentiment qu'on pénètre au fond de mon âme : voilà le point.

Telle est donc la solution à laquelle nous nous arrêterons. Toutes les fois que nous rougissons, nous craignons pour ce qu'il y a de secret en nous. Nous avons peur qu'on ne voie au fond de nous : modestes, nous avons peur qu'on ne voie au fond de nous une joie de vanité; pudiques, qu'on ne voie au fond de nous une pensée interdite; timides, qu'on ne voie au fond de nous une émotion ridicule; coupables, qu'on ne voie au fond de nous un souvenir inavouable.

Dans tous ces cas, la rougeur va directement contre notre inté-

rêt. Nous tremblons qu'on ne devine en nous une joie secrète, et la rougeur trahit cette joie. Nous tremblons qu'on ne soupçonne en nous une pensée secrète, et la rougeur trahit cette pensée. Nous tremblons qu'on n'aperçoive en nous un trouble secret, et la rougeur trahit ce trouble. On rougit parce qu'on craint le regard, et la rougeur l'attire. La rougeur ne sert donc à rien. A moins de dire, comme Darwin, qu'elle sert à embellir la joue des jeunes filles; à moins d'y voir une marque de la justice divine qui a voulu que les coupables se trahissent eux-mêmes, il faut reconnaître qu'elle n'a aucun but. Elle semble déplacée dans le concert des phénomènes utiles à notre existence. Elle est un luxe inutile et dangereux.

Cette relation constante entre la rougeur, fait physique, et le sentiment d'être démasqué, fait moral, il faudrait maintenant l'expliquer. Pourquoi le sentiment qu'on voit nos pensées secrètes nous fait-il rougir? D'où vient que ces deux faits forment un couple? — La tentation de chercher une réponse est forte; mais je crois que nous devons résister. Nous n'en savons pas encore assez long sur la nature pour résoudre un tel problème avec précision. Tout ce que nous pouvons faire, à l'heure qu'il est, c'est dire: toutes les fois que tel phénomène physique se produit, tel phénomène moral se produit; il y a entre eux une liaison invariable. Quant à comprendre pourquoi l'un entraîne l'autre à sa suite, nous ne le pouvons guère. Il y aurait peut-être place pour quelques hypothèses plus ou moins vraisemblables; mais aucune ne pourrait être établie scientifiquement: mieux vaut donc se les interdire. Contentons-nous de constater et de prouver; plus tard nous comprendrons.

CAMILLE MÉLINAND.

POÉSIE

PRECEPTES.

Poète qui, veillant dans la nuit calme et noire,
Vois passer des lueurs de génie et de gloire,
Veux-tu pour un instant m'écouter et me croire?

Tu songes, n'est-ce pas, tu songes, frémissant,
Combien il serait beau, fût-ce au prix de ton sang,
D'être la voix qui parle au siècle finissant;

Mais tu cherches peut-être, en ton âme ingénue,
Quels rythmes, quels accords d'une audace inconnue
Pourraient faire au soleil éclater ta venue,

Dans la forêt des mots quels détours, quels combats,
Quels chemins non frayés où sonneraient tes pas...
— Ami, ne cherche plus, tu ne trouverais pas.

Si tu dois être un jour marqué du divin signe,
Rien ne t'approchera de cet honneur insigne
Que de le mériter, que de t'en rendre digne;

Tu ne peux rien de plus, tu ne peux rien de mieux
Que, des fleurs de ton âme, avec un soin pieux,
Orner la place auguste où descendront les dieux.

I.

Et d'abord, sois fidèle à la chambre d'étude;
Prends-y, sur chaque jour, d'une stricte habitude,
Un temps pour la pensée et pour la solitude.

Fais-en le port caché, l'abri sûr et charmant
Où, dans la paix du cloître et le recueillement,
Tu puisses te trouver toi-même à tout moment.

Laisse à ses vanités l'oisif qui te réclame,
Qui, sans même savoir se chauffer à ta flamme,
Pour dorer son néant ferait brûler ton âme.

N'ouvre qu'à peu d'amis ton cœur et ta maison,
Car ils sont rares, ceux qui, sans autre raison,
Te cherchent pour toi-même et dans toute saison.

Quelquefois tu t'es plaint qu'il te manquait des heures,
Mais alors fuyais-tu le monde et tous ses leurres
Pour écouter en paix les voix intérieures?

C'est quand le bruit s'est tu, quand le ciel s'est voilé,
Que de son chant profond dans l'espace envolé
Le rossignol emplit le silence étoilé.

II.

Quant aux muets amis, les livres, fais la somme
De tous ceux qu'en un jour, — pour un jour, — on renomme,
Et sois, encore ici, de ton temps économe.

Trop de faits et de mots, dans le plus vain écrit,
Obsèdent la mémoire et dissipent l'esprit,
Et sur tant de gravier rien ne germe et fleurit.

Mais rouvre les chefs-d'œuvre où se sont cadencées
La grâce, la vertu, les amours, les pensées
Des siècles abolis et des races passées;

Car du pain des héros ceux-là te nourriront
Et, pour les fiers desseins ébauchés sous ton front,
Ce qu'il te faut savoir, ceux-là te l'apprendront.

Apprends d'eux à choisir le rare et noble thème,
A ne vêtir jamais de la forme suprême
Rien que d'essentiel au regard de toi-même.

N'est-il pas d'art plus digne et de métier plus beau
Que d'aller, jour à jour et lambeau par lambeau,
Labourer tristement son cœur et son cerveau?

Fais ton œuvre d'or pur et non vaste et d'argile ;
Songe au tendre Racine et songe au grand Virgile,
Et que la foi d'un monde est toute en l'Évangile.

— Car, pour unir la force aux sereines douceurs,
Afin que Poésie et Sagesse soient sœurs,
Aux poètes élus tu joindras les penseurs.

Leur âme de lumière ou d'amour, fais-la tienne,
Qu'elle soit d'origine ou païenne ou chrétienne,
Pourvu qu'un grand espoir la hausse et la soutienne.

Ne t'inquiète pas : Pensent-ils comme moi?
S'ils pensent autrement, tu comprendras pourquoi
Et tu transposeras leur croyance à ta foi ;

Car si, chacun suivant son rêve solitaire,
Leur essor les disperse au départ de la terre,
Ils se dirigent tous vers le ciel du mystère.

III.

Prends les livres, mais vois des hommes à côté,
Ceux dont la vie, égale au chef-d'œuvre vanté,
Est, à titre pareil, une œuvre de beauté.

Chéris les jeunes gens que rien encor ne lasse
Et qui, loin des appels de la volupté basse,
Ont gardé pour l'amour la pudeur et la grâce ;

Et tes aînés en qui rayonnent, palpitans,
Malgré l'affront de l'âge et le malheur des temps,
L'allégresse et l'ardeur de leurs premiers vingt ans.

Mais écarte, au contraire, écarte de ta voie
La tristesse où bientôt la volonté se noie,
La stérile ironie et sa gaîté sans joie.

La vie est sérieuse et quelquefois meurtrit,
Pleure alors, mais espère et, lorsqu'elle sourit,
Laisse la douce joie alléger ton esprit.

Mais ne viole point l'un ni l'autre domaine
Et garde que jamais un désir ne t'amène
A jouir bassement de la misère humaine ;

Car des tristes laideurs le jour où tu rirais,
En pensant éblouir tu n'illuminerais
Que ta propre indigence et tes penchans secrets.

— Et ne tiens pas ce monde, où sont, dans la souffrance,
Le bien avec le mal en âpre concurrence,
Pour un spectacle offert à ton indifférence;

Regarde vivre, mais qu'il tombe de tes yeux
Un regard pitoyable et non pas curieux;
Et d'ailleurs, vis toi-même, et cela vaudra mieux;

Car tu pourrais unir, en lassant ton envie,
Les lettres, la science et la philosophie,
Jamais rien de vivant ne sort que de la vie.

IV.

Mais il faut me comprendre et que vivre n'est rien :
Telle vie amoindrit le cœur, je veux le tien
Sans cesse dilaté, joyeux et fort : — vis bien.

Vis bien pour bien aimer, car voici la merveille !
C'est le son de ton cœur qui frappera l'oreille;
Toujours sera ton œuvre à ton amour pareille.

D'un souffle de théâtre en vain l'enflerais-tu?
Rien n'en pourra sortir si ton cœur n'a battu,
Qu'un bruit sans efficace en des mots sans vertu.

Or, il ne s'agit pas de soulever, une heure,
Une acclamation qui décroisse et qui meure,
Mais de laisser au monde un ferment qui demeure.

Il te faut, quand le monde a besoin de secours,
Non tromper son attente avec de vains discours,
Mais ramasser ta force et lui crier : « J'accours ! »

Car c'est là ta noblesse, et ta gloire assurée,
De servir par tes chants à la marche sacrée
De ce monde en travail qui se cherche et se crée.

C'est à toi, si tu veux, de l'avancer d'un jour
Sur ce chemin montant qui n'a point de retour
Vers la Beauté, la Foi, l'Harmonie et l'Amour;

C'est à toi d'ajouter, l'entraînant vers la cime,
A son vague penser ton verbe qui l'exprime,
A son obscur désir ta volonté sublime.

Chante donc des chants purs devant les purs autels,
Et les temps à venir les retrouveront tels,
Roulant de cœurs en cœurs en échos immortels.

Et si pourtant la gloire, absente à leur baptême,
Laissait tomber sur eux l'obscurité suprême,
Ne t'inquiète pas, — leur prix sera le même,

Puisque tu les auras, ces chants, ces cris, ces vers,
Avec tes actions et tes pensers divers,
Associés dans l'ombre aux fins de l'Univers.

AUGUSTE DORCHAIN.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT

(1769 — 1795)

C'est un curieux contraste que celui des origines des généraux de la Révolution et de l'Empire ; à côté des Berthier, des Marmont, des Macdonald, que leur éducation avait préparés au commandement, on voit les physionomies héroïques, mais quelque peu brutales, des Ney, des Murat, des Augereau et de tant d'autres pour lesquels la bravoure fut presque toujours, à vrai dire, le dernier mot de la stratégie. C'est des uns et des autres à la fois que tint le général baron Thiébault ; un autre trait le distingue et ajoute à sa physionomie une originalité particulière. Ce volontaire de 1792, qui, parti comme simple grenadier, devait, après Iéna et Auerstædt, commander au nom de Napoléon les places de Hambourg et de Lubeck, naquit à Berlin à la cour de Frédéric II, et il y fut élevé.

Son père, Dieudonné Thiébault, élève des jésuites, comme Voltaire, dont il semble avoir hérité le goût pour le grand Frédéric, avait été, son noviciat terminé, chargé par ses maîtres de professer les humanités dans plusieurs collèges de la Lorraine. Aussitôt la ruine de la célèbre compagnie consommée, dès 1762, il était rentré dans le monde ; il y était même si bien rentré que ce

fut grâce au concours des amis que ses écrits lui avaient faits dans le parti philosophique et surtout à l'intérêt que lui portait d'Alembert, qu'il obtint la chaire de grammaire générale à l'École militaire de Berlin, récemment fondée par Frédéric. Le roi de Prusse avait été si satisfait des réponses de Thiébault à toutes les questions qu'il lui avait posées sur sa famille, sur ses études, ses voyages, ses anciens amis de France, qu'il l'avait fait entrer d'office à son Académie, dans la classe des belles-lettres.

Plus soumis ou plus résigné, d'un esprit moins mordant et moins audacieux, quoique aussi bon courtisan que son illustre prédécesseur, dont les faits et gestes et la mémorable querelle avec Maupertuis et l'Académie prussienne défrayaient encore, après tant d'années écoulées, la chronique et les conversations de la petite cour, tandis que Voltaire lui-même, depuis longtemps revenu du rêve de faveur et de puissance un moment entrevu à Potsdam, oubliait glorieusement à Ferney ses mésaventures, Dieudonné Thiébault put rester vingt ans dans l'entourage et l'intimité hautaine de Frédéric, ayant pour tout devoir de reviser d'assez loin, comme on l'imagine, les écrits du roi philosophe, et de les faire imprimer.

Il a conté lui-même son arrivée et sa vie à la cour de Prusse dans ses *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*. Cet ouvrage, malgré les beaux travaux publiés depuis sur le règne de Frédéric II, sur sa diplomatie et ses campagnes, n'a guère perdu de son originalité et reste encore son meilleur titre au regard de la postérité, puisque l'on a pu dire que toutes les anecdotes rapportées, tous les caractères tracés par Thiébault sont exacts. Son fils en reçut, d'ailleurs, sous l'Empire, du duc de Bassano un témoignage irrécusable : « Dans un grand dîner que l'empereur donna à Berlin, en 1807, je demandai à M. le maréchal de Möllendorf quelle était son opinion et quelle avait été l'opinion de la cour et de la ville sur les *Souvenirs* de M. votre père. Ce maréchal répondit que l'ouvrage avait été reçu et lu avec le plus vif intérêt par toutes les classes de la société; qu'il s'y trouvait peut-être tel fait dont votre père n'avait pas connu tous les détails, mais qu'à cela près d'un très petit nombre d'erreurs sans importance, c'était incontestablement dans ce genre l'ouvrage le plus véridique qui ait jamais paru et par-dessus tout l'ouvrage du plus honnête homme du monde. »

Les *Souvenirs* de Dieudonné Thiébault avaient été imprimés en 1804. Les *Mémoires* autographes de son fils, le général, dont nous devons la communication à l'obligeance de sa fille et des éditeurs (1),

(1) Le premier volume des *Mémoires* du général baron Thiébault paraîtra prochainement à la librairie Plon.

vont bientôt voir le jour; près d'un siècle sépare cette publication de la première, et cependant elle en est, pour ainsi dire, le complément et la suite naturelle. Les premiers chapitres sur l'enfance et l'éducation de Charles Thiébault nous transportent, en effet, à la cour de Potsdam qu'avaient transformée, sinon beaucoup enrichie les victoires de la guerre de Sept ans.

Assurément ce sont encore des récits, toujours des récits sur la Révolution, l'Empire et la première Restauration; mais on n'en saura jamais trop sur cette époque de transition toute vibrante de patriotisme et d'esprit militaire, comme on n'en verra plus, où le combat se livre sur la frontière de deux mondes opposés, au seuil de la patrie menacée, entre deux sociétés si diverses, composées, l'une, des derniers défenseurs de la monarchie coalisés avec l'étranger; l'autre, des partisans de la France nouvelle; — sur un temps héroïque où il n'est pas un événement qui ne tienne du passé ou n'emprunte à l'avenir une haute signification, pas un fait qui n'emporte avec lui une profonde émotion. Aussi notre curiosité n'est-elle jamais à bout; l'intérêt s'accroît de cette diversité même, de la variété des tableaux évoqués, de la noblesse ou de l'infamie de certaines figures historiques que l'on verra s'animer et revivre à mesure que l'on marchera de péripétie en péripétie.

Après les *Mémoires* de Marbot, si émus, si sincères dans leur simplicité, si attachans par la grandeur de situations et de combats qui tiennent de l'épopée, après ceux du colonel Vigo Roussillon, des maréchaux Macdonald et Davout, du commandant Parquin, du général Tercier, de Moreau de Jonnès, pour ne citer que les plus récens mémoires militaires, on suivra encore avec curiosité, malgré sa forme un peu prolixe, cette confession toujours sincère dans son ingénuité, quoique d'une franchise quelque peu choquante, d'un homme qui a connu bien des faiblesses physiques et des détresses morales. Thiébault est entraîné par son récit à des aveux devant lesquels beaucoup d'autres auraient hésité; il se complaît peut-être un peu trop dans l'adoration de la femme, défaut qu'on ne pourra lui reprocher d'avoir pris du roi de Prusse; on peut trouver, d'autre part, qu'il fut trop fréquemment, à l'exemple de Frédéric, bien habile casuiste pour résoudre les cas de conscience les plus delicats, mais on ne saurait lui refuser d'avoir été le plus souvent guidé par de nobles mouvemens du cœur et par des aspirations généreuses.

Il est curieux de voir à quel point l'influence de l'éducation première et du milieu prussien, militaire, philosophique et sceptique, où Thiébault vécut jusqu'à quinze ans, de ce qu'on pourrait appeler la période allemande de sa jeunesse, restera longtemps sensible dans tous ses actes. Mais sa vie reflète surtout les passions de sa véritable

patrie avec ses indulgences et ses duretés, ses folies et ses héroïsmes ; on trouve la marque de l'époque révolutionnaire dans ses portraits empreints d'une certaine partialité et presque toujours poussés au noir, comme ceux de Louis XVI et de Marie-Antoinette, dans la facilité avec laquelle il passe d'un bal à une séance de la Convention, d'une aventure galante à un combat.

Et tout cela décrit avec verve, entremêlé d'épisodes joyeux ou tristes, d'impressions de toute sorte contées avec une exubérance qui se répand sans mesure et fait du narrateur le jouet ou la victime des aventures les plus étonnantes, les plus incroyables ! On s'attache à ce témoin si intéressant de ces temps extraordinaires. Avec lui, l'on revit ces années dont les tristesses et les gloires, qui tiennent à l'âme de la France moderne par d'indissolubles liens, se sont en quelque sorte prolongées à travers tout le XIXe siècle.

Sans nous préoccuper des faits secondaires de ce long récit, laissons la parole à Thiébault lui-même pour nous retracer, dans cette première partie de ses *Mémoires* (1769-1795), quelques-unes des principales scènes dont il fut le témoin : à Berlin où il vit l'apogée de Frédéric le Grand, à Versailles où il assista à l'agonie de la royauté, et à Paris où, après la Terreur, le 13 vendémiaire fit apparaître à ses yeux celui qui devait être Napoléon.

Mes souvenirs militaires ne se refèrent qu'aux exercices de détail, aux revues de Gesundbrunnen, aux grandes manœuvres du mois de mai, enfin au départ de la garnison de Berlin et d'une partie de l'artillerie de l'armée du prince Henri pour la guerre de Teschen.

Les exercices ordinaires des troupes, qui pendant la belle saison avaient lieu au jardin du roi (*der Lustgarten*), sur toutes les places publiques et dans toutes les promenades, le parc y compris, n'étaient que des exercices de détail ; dans la ville surtout, ils ne réunissaient guère que des recrues, et c'est là que ces terribles coups de canne, distribués avec une si inhumaine prodigalité, retentissaient de tous côtés et faisaient si justement fuir mon père et gémir tous les témoins, si l'on en excepte ces lieutenans ou ces cadets (*Junkers*) qui semblaient se former pour être plutôt des bourreaux que des officiers. J'étais bien jeune alors, mais le souvenir de ces exécutions barbares, qui de leur suppression ont reçu leur condamnation dernière, me fait encore horreur.

Les grandes manœuvres du mois de mai où Frédéric étalait tout le luxe de sa puissance militaire ont une réputation qui pourrait dispenser d'en parler, et que, du reste, elles justifiaient entièrement. Qu'on se figure en effet, dans une plaine immense, trente-six mille hommes de troupes superbes, exécutant, à l'aide de manœuvres aussi savantes qu'admirables de précision et d'ensemble, l'attaque du village de Tempelhoff ;

et, parmi ces troupes, le régiment de géans, nommé le régiment des gardes, le corps des gendarmes, aussi brillant par son uniforme écarlate que par le beau choix des hommes et des chevaux ; enfin les hussards de la mort, corps de deux mille chevaux, je crois, et qui, à un enfant, ne pouvait manquer de paraître avoir été inventé par le génie de la destruction et des enfers ; et l'on comprendra tout ce que je ne pouvais manquer d'éprouver. Que l'on ajoute à ce spectacle toujours mouvant et toujours magnifique, d'une part ces grandes charges de cavalerie et ce feu roulant d'infanterie et d'artillerie, de l'autre la présence d'un roi placé par son génie et par ses exploits à la tête des philosophes, des législateurs et des guerriers de son époque ; qu'on le voie suivi par une foule d'officiers supérieurs des principaux États de l'Europe, venant lui rendre hommage et s'instruire à ses revues, considérées alors comme l'école de Mars ; qu'on l'entoure, en idée, de tous les généraux illustres formés à son école et dont il avait associé les noms au sien ; que l'on se représente ses cheveux blancs rappelant et paraissant ennoblir encore quarante années de gloire, et l'on concevra qu'il ne pouvait rester de bornes à mon admiration. Aussi n'y en avait-il aucune ; aussi était-ce avec une joie toujours nouvelle que, pendant les trois dernières années de mon séjour en Prusse, je me rendais à ces revues avec un nouvel étonnement et un plus grand enthousiasme que j'en revenais.

Telles furent les impressions premières que ressentit le futur général de l'empire ; elles furent vives et profondes, car il y revient souvent au cours de son récit. Thiébault n'avait cependant que quatorze ans lorsque son père quitta Berlin pour rentrer à Paris, où il avait, malgré l'éloignement, conservé de précieuses amitiés, notamment celle du maréchal de Richelieu, dont voici un portrait qui ne laisse pas d'être fort piquant :

Le maréchal de Richelieu avait été directement informé par son petit-fils de la visite de mon père et de ce qui le concernait; aussi vint-il au-devant de lui, dès qu'on l'annonça ; il le reçut à merveille et dès le lendemain, l'invita à dîner. Mon père enchanta le maréchal par sa conversation. Il était impossible, en effet, de parler avec plus d'expansion et de chaleur. Son style, quoique correct, naturel, souvent élevé et véhément, n'approchait pas de ses discours. Il donnait réellement la vie à tout ce dont il parlait; son inconcevable mémoire, jointe à son imagination, à sa franche et juste admiration pour Frédéric, à la sorte d'enthousiasme que ce grand roi excitait alors généralement, faisait de ses entretiens une des choses les plus faites pour intéresser. Or, si cet effet était général, combien ne devait-il pas

être puissant sur ce vieux maréchal, qui, né avec le siècle que Frédéric avait rempli de sa gloire, retrouvait dans les conversations de mon père des faits très piquans par eux-mêmes, mais qui, pour lui, se rattachaient aux plus brillans souvenirs de sa vie et en quelque sorte les ravivaient! Aussi les invitations se succédèrent rapidement et bientôt furent converties en un jour fixe.

Chaque semaine, jusqu'à la mort du maréchal, mon père alla dîner avec lui, indépendamment de quelques visites qu'il lui fit le matin. C'est dans ces visites qu'il vit présenter à ce maréchal des hommes qui n'avaient d'autre titre pour paraître devant lui que leur grand âge; mais ce titre suffisait. En lui amenant des vieillards, d'aussi loin qu'on le pouvait, on cherchait à le convaincre qu'il n'était pas lui-même d'un âge extraordinaire, et que, à son âge et même au-delà, il y avait beaucoup d'hommes qui se portaient fort bien. On conçoit qu'à cette attention, qui produisait sur lui un effet salutaire, se mêla bientôt un peu de supercherie, et qu'à la fin, on avait grand soin d'exagérer l'âge de tous les nouveaux-venus. Rien, au reste, n'était négligé pour prolonger l'existence de cet homme, dont la carrière avait été sans doute plus bruyante que morale et même plus bruyante qu'illustre, malgré la prise du Port-Mahon, mais qui avait soutenu un nom que le cardinal avait rendu gigantesque, que le duc de Fronsac allait prostituer et que personne ne devait porter avec plus d'honneur que M. le duc de Richelieu.

C'est encore dans ces visites du matin que mon père vit emporter les seaux du lait qui avait servi aux bains du maréchal, et qui, autant que cela était possible, était revendu dans le quartier; qu'il le vit coiffer, c'est-à-dire qu'il lui vit étirer la peau du front sous la perruque qu'on lui mettait, afin de diminuer les rides de tout le visage. C'est également en dînant avec lui que mon père lui vit régulièrement servir des pigeons pris au moment où ils étaient éclos, c'est-à-dire avant que les os fussent formés, immédiatement préparés, et réputés la nourriture la plus substantielle et la plus facile à digérer; on les nommait pigeons à la cuiller, parce que c'était en effet dans des cuillers d'or ou de vermeil qu'on les servait.

Un dernier fait se présente. Mon père avait rapporté de Berlin le portrait le plus ressemblant qui jamais ait été fait de Frédéric II (1). Ce portrait, au pastel fixé, fut peint par un M. Cuningham, amateur anglais, fort loin d'être sans talent, mais ayant surtout celui d'attraper la ressemblance. Favorisé par les aides-de-camp du roi, il eut pour séances le temps que, les 21, 22, 23 mai, le roi restait immobile à voir

(1) On trouvera, dans le premier volume de ces *Mémoires*, une très belle reproduction de ce portrait qui représente Frédéric II dans les dernières années de sa vie.

défiler devant lui les trente-six mille hommes qui avaient manœuvré à ses grandes revues; aucun peintre n'en eut jamais autant et n'aurait mieux profité de ce bonheur.

Le maréchal voulut voir ce portrait; mon père le lui fit porter et même le lui prêta. Le portrait fut d'abord placé dans le salon et ensuite au chevet du lit du maréchal, où il resta jusqu'à sa mort, époque à laquelle Mme la maréchale de Richelieu le fit reporter chez mon père.

Thiébault nous raconte alors le voyage qu'il fit avec ses parens pour revenir à Paris; on y relève, tant sur la manière de voyager qu'on avait alors que sur quelques incidens de route, d'intéressans détails.

Notre départ de Berlin fut pénible par tous les liens qu'il brisait. Il commença même assez tristement. Ma mère fut tellement incommodée à Wustermarck, lieu de notre première couchée, que nous faillîmes retourner à Berlin pour attendre le printemps. Cependant elle prit courage, et nous continuâmes notre route. A Magdebourg, où nous logeâmes, nous restâmes trente-six heures chez un ami de mon père, M. de Lalande, avec lequel je vis la douane, l'une des plus belles du monde, la cathédrale, l'arsenal, la maison de ville, la maison du gouverneur, le château et le rempart du Prince, alors la promenade du beau monde.

Nous mîmes treize heures à faire la station de six milles qui sépare Magdebourg de Helmstedt, circonstance d'autant plus notable dans mon souvenir que, pour arriver à Helmstedt, nous traversâmes, pendant trois à quatre heures de nuit, une forêt alors la plus dangereuse de l'Allemagne. Mon père ne se rappela combien elle était redoutée des voyageurs que lorsque le jour baissait. Arrivés au dernier village que nous avions à traverser, il me chargea de prendre des renseignemens, et nous apprîmes qu'il ne se passait guère de semaine sans qu'il y eût quelque assassinat commis dans cette forêt, le refuge des déserteurs de plusieurs États d'Allemagne, auxquels elle sert de confins dans ses soixante lieues de longueur. S'il y avait eu une auberge dans ce village, nous y aurions passé la nuit; mais il n'y avait qu'un cabaret dont le maître mariait sa fille et ne pouvait recevoir personne. Obligés, faute de gîte, de continuer notre route, mon père se mit avec moi sur le devant de la calèche; je chargeai les deux paires de pistolets et le fusil que nous avions, et renforcés par un jeune soldat prussien, en semestre dans ce village et armé également d'un fusil de chasse, nous entrâmes dans la forêt. Je me rappelle que j'étais enchanté du rôle que je pouvais jouer en cas d'attaque, et je puis ajouter que des armes à feu n'étaient plus dans mes mains des armes inutiles. Au reste, nos

précautions le furent. Nous arrivâmes à Helmstedt sans mésaventure et n'ayant rencontré qu'un chariot dans lequel se trouvaient deux hommes, deux autres hommes à pied, et un grand chêne isolé tout en feu.

D'Helmstedt, une chaussée magnifique, qui au milieu des sables de ces contrées formait une opposition marquante, nous conduisit à Brunswick.

Ainsi que je l'ai dit, j'y retrouvai le prince Serge, et j'allai voir avec lui les trois palais principaux de cette ancienne capitale, celui du duc, celui de la princesse douairière et celui de la princesse de Loos : le premier était un grand bâtiment fort insignifiant, le deuxième une maison plus qu'ordinaire, à l'extérieur de laquelle on voyait toutes les poutres ; le troisième enfin, une misérable baraque n'ayant que deux chambres habitables, dont les fenêtres n'avaient que des carreaux de vitres à six fenins (pfennigs) la pièce, et dont la porte cochère était pourrie au point qu'on voyait le jour à travers et qu'on ne savait plus comment l'ouvrir. Ce contraste de rang et d'indigence, d'orgueil et d'abaissement me fit une impression profonde.

Le surlendemain de notre départ de Brunswick, nous arrivâmes à Oldendorf, après avoir marché plusieurs heures au milieu de montagnes et de rochers, contre lesquels nous brisâmes le second marchepied de notre voiture ; le premier l'avait été contre les remparts de Magdebourg.

En nous rendant d'Oldendorf à Opinau, nous traversâmes la plaine de Minden, plaine de deux à trois lieues, sans un mouvement de terrain, sans un arbrisseau. Rien n'est triste comme ce pays ; on dirait que le sang français a achevé de faire maudire cette terre. Les villages qui précèdent ou suivent cette plaine sont hideux ; la plupart des maisons qui les composent n'ont ni portes ni fenêtres et consistent en espèces de cahutes à la sauvage, ouvertes sur le haut pour donner passage à la fumée, ayant le foyer au milieu et servant aux maîtres, aux valets, aux enfans et aux bestiaux, couchés pêle-mêle sur la même paille ou le même fumier. En passant à Minden, nous achetâmes un morceau de « pompernickel, » pain noir et compact, qui se conserverait un an, que sur un billot l'on coupe à coups de hache et dont les chevaux mangent ainsi que les gens en mangeaient alors. Mais croirait-on qu'à Paris où nous en emportâmes un morceau, il se trouva des gens qui, grâce à la nouveauté, le trouvèrent excellent, quoiqu'il fût exécrable ?

Deux souvenirs se rattachent à Münster : d'abord la manière admirable dont cette ville est pavée, ensuite une très belle musique, dite des Janissaires, qui d'heure en heure parcourait toutes les rues. Enfin, le douzième jour de notre départ, nous arrivâmes à Wesel, où nous

prîmes un temps de repos. Nous allions désormais voyager beaucoup plus vite; aussi ne me reste-t-il qu'un très vague souvenir des villes que j'ai traversées jusqu'en France. A peine Bruxelles m'apparaît-il encore; mais, en revanche, je n'ai jamais oublié Valenciennes, où nous arrivâmes à l'heure de la parade et où je vis, pour la première fois de ma vie, des officiers coiffés en ailes de pigeon, montés sur des patins pour ne pas se crotter et ayant des parapluies, parce qu'il pleuvait un peu. Qu'on juge de mon étonnement, de mon scandale en comparant ce spectacle à celui auquel m'avait accoutumé l'armée prussienne, si sévère dans sa tenue, si militaire dans ses moindres détails... J'étais indigné, humilié, et plus j'éprouvais déjà le besoin d'aimer et d'estimer tout ce qui était français, plus je rougissais de l'idée que les étrangers, les Prussiens surtout, ne pourraient s'empêcher de rire de pitié à un tel spectacle.

N'y a-t-il pas là une note bien française, bien militaire, qui nous montre quelles étaient, dès son jeune âge, les aspirations et les pensées du futur héros du combat de Pratzen, où il battit 20,000 Autrichiens le jour d'Austerlitz; de l'adversaire de Wellington, dont il repoussa l'arrière-garde à Aldea de Ponte le 27 septembre 1811?

On était alors en 1784, à la veille de la Révolution, aux derniers jours de cette époque dont on a pu dire que ceux qui ne l'avaient point vue n'avaient pas connu la joie de vivre. Ne serait-on pas tenté de croire à la vérité de cette appréciation en lisant les lignes suivantes qui nous montrent, dans toute sa frivolité élégante et aimable, cette société qui allait tout à l'heure sombrer tout entière dans un si épouvantable drame?

On ne peut plus se faire une idée de ce que furent les promenades de Longchamps pendant les dernières années qui précédèrent la Révolution. Tout ce qu'une ville immense, une cour brillante et somptueuse, de grandes fortunes et des prodigalités qui n'étaient limitées que par l'impossibilité de les dépasser, tout ce que la rivalité des peuples les plus riches, la mode d'un peuple le plus fou pouvaient enfanter et produire de plus magnifique en ce genre, se trouvait là. Ce qui était beau y paraissait vulgaire, ce qui était simple y excitait des huées. Au milieu d'une innombrable quantité de voitures remarquables, brillaient chaque année une cinquantaine d'équipages éblouissans, dans le nombre desquels une dizaine paraissaient plutôt les chars des déesses que ceux de simples mortels. Le monde semblait entrer en liesse durant ces trois journées; mais les extravagances de quelques courtisanes furent portées à ce point que la police fut obligée d'intervenir

pour empêcher qu'elles n'éclipsassent de trop haut et les grands et les princes eux-mêmes. Ainsi la Duthé, cette femme charmante, qui faisait dire au comte d'Artois « qu'après avoir mangé du gâteau de Savoie, il fallait prendre du thé, » malgré la puissance de ses amans, fut arrêtée au beau milieu de l'avenue de Longchamps et conduite au For-l'Évêque, dans un équipage dont *les Souvenirs* dits de Mme de Créquy renferment une description pour laquelle ma mémoire n'aurait pas suffi. J'ai vu cet équipage que j'ai suivi quelque temps, ne pouvant en croire mes yeux, et cette description le rappelle parfaitement (1). C'est le seul châtiment de ce genre qui ait été infligé, mais non le seul dont on ait menacé; car une des rivales de cette courtisane ayant attelé devant le plus magnifique des phaétons six chevaux superbes, dont tous les harnais et jusqu'aux rênes étaient couverts ou garnis en stras, ce qui leur donnait l'éclat du diamant, elle reçut, au moment où elle se plaçait sur ce trône roulant, l'avis que, si elle dépassait sa porte dans cet équipage, il servirait à la conduire en prison. Malgré de telles leçons, ces dames n'en remportaient pas moins, dans ces jours de folies ruineuses, la palme de la plus somptueuse élégance comme celle de la beauté. Si l'on admirait les calèches des princes et de la reine, les équipages de quelques grands personnages français et étrangers, il n'en est pas moins vrai que tout cela le cédait à l'extravagante recherche de quelques Phrynés. Je me rappelle à ce sujet, mais sans plus rien savoir des détails, si ce n'est que les jantes des roues étaient en flèches, une calèche bleu de ciel, sur laquelle et à travers de légers nuages voltigeaient des Amours; calèche montée par deux femmes éblouissantes de parure et de beauté, et traînée par quatre chevaux isabelle, queue et crinière blanches, tout harnachés en argent ciselé ou en broderies d'argent, les rênes y comprises. En fait d'élégance, je n'ai jamais rien vu de comparable à cet équipage, qui fixait tous les regards, arrachait à chaque pas des bouffées d'applaudissemens. Je le vis passer de mes fenêtres au moment où, débouchant de la rue Royale, il continuait sa marche triomphale vers les Champs-Élysées, et je guettai son retour pour lui payer un dernier tribut d'admiration (2).

(1) Une caisse décorée d'amours, de chiffres et d'arabesques par le plus célèbre peintre du genre, élève de Boucher, et capitonnée de sachets aux parfums suaves, était portée sur une conque dorée, doublée de nacre, que soutenaient des tritons en bronze. Les moyeux des roues étaient en argent massif, les chevaux blancs ferrés d'argent, harnachés d'or et de soie gros vert, portaient, suprême indécence, des panaches. Sur cette conque, la Duthé s'avançait en maillot de taffetas couleur chair et collant, que recouvrait une chemisette d'organdi très clair; elle était coiffée d'un chapeau de gaze noire à la *caisse d'escompte*, c'est-à-dire sans fond. Les *Souvenirs de Mme de Créquy* donnent cette description d'après une feuille du temps, les *Nouvelles à la main*, qui, dans cette circonstance, se trouvaient être très exactes.

(2) Il est curieux de rapprocher ces impressions de celles des *Mémoires* du chance-

Telle n'avait pourtant pas été, lors de son arrivée de Berlin, la première impression de Thiébault à la vue des Françaises que, par la suite, il ne devait pas se faire faute de trouver presque toutes également charmantes et dignes d'être adorées. Paris lui-même, dans les premiers jours, avait été loin de lui paraître aussi brillant :

Si pour moi Paris avait été prodigue d'enchantemens, j'avouerai pourtant que, malgré ma prédilection pour les femmes, ou plutôt en raison de cette prédilection, je fus choqué de la laideur des femmes en général. Les femmes des dernières classes, qui sont encore repoussantes, étaient alors horribles, et si, en se rapprochant des classes supérieures, on en trouvait et on en trouve qui soient dignes de tous les hommages, il faut convenir que c'était, comme cela est encore, dans des proportions qui laissaient trop d'avantages à la Prusse, que je quittais, à la Saxe, que je venais de traverser et dans laquelle, de village en village, nous avions été frappés par des groupes de jeunes filles, magnifiques de taille, de traits et de fraîcheur; observation qui n'échappait à aucune des personnes qui avaient été à même de la faire et que notamment l'abbé de Vauxcelles répétait avec une véhémence plus naturelle qu'orthodoxe.

Je sais pourtant que la Normandie, le Hainaut, l'Alsace, la Lorraine, le Languedoc surtout font exception à cet égard; mais Paris n'en était pas moins très désavantagé, et l'explication de ce fait existait dans la misère, qui dévorait le peuple de cette grande capitale; dans les rues étroites et les réduits où il croupissait entassé et où jamais ne pénétrait un rayon de soleil; dans les caves infectes où vivaient le long des quais 100,000 de ces misérables, qui, dix fois par an, étaient submergés par des pluies ou par les crues de la Seine, et, souvent de nuit, étaient

lier Pasquier sur la prospérité de la France de 1783 à 1789, p. 41-50, dont le premier volume vient de paraître. « J'ai vu les magnificences impériales, je vois chaque jour, depuis la Restauration, de nouvelles fortunes s'établir et s'élever, rien n'a encore égalé à mes yeux la splendeur de Paris dans les années qui se sont écoulées depuis la paix de 1783 jusqu'à 1789. D'admirables demeures s'élevaient dans le quartier du Marais et l'île Saint-Louis. Qu'est-ce que le faubourg Saint-Germain d'aujourd'hui comparé au faubourg Saint-Germain d'alors? Et, quant au luxe extérieur, pour ceux qui se rappellent un jour de revue, de course à Longchamps, ou seulement l'aspect du boulevard, combien la foule des voitures à deux, à quatre ou six chevaux, toutes plus magnifiques les unes que les autres encombrant ces lieux de réunion, ne laisse-t-elle pas loin derrière elle cette file de carrosses, de remises, entremêlés de quelques voitures élégantes et dont les mêmes espaces sont aujourd'hui couverts? — ... C'est Rivarol, si je ne me trompe, qui a dit des peuples dans la situation que je viens de dépeindre : *la maladie du bonheur les gagne.* On ne pouvait mieux dire. Il n'a pas achevé son tableau en montrant, ainsi qu'il l'aurait dû, comment cette maladie gagne aussi les gouvernemens d'une manière non moins dangereuse. »

forcés de porter leurs paillasses à la pluie ou dans la boue pour ne pas être noyés.

Aujourd'hui ces causes de la dégradation de l'espèce n'existent plus au même degré ; il s'en faut de beaucoup. Les caves ne sont plus habitées, les quais sont déblayés, les maisons qui couvraient une partie des ponts sont démolies ; on redresse et on élargit les rues, l'air circule où on en manquait entièrement. De nombreuses fontaines lavent les rues, que l'on nettoie avec plus de soin, et des égouts, chaque jour plus nombreux, accélèrent les écoulemens. Les abattoirs ont affranchi toutes les maisons occupées par des bouchers de ces tueries qui formaient dans Paris mille ruisseaux de sang, que la moindre chaleur rendait infects. Enfin, on éloigne des quartiers habités tout ce qui peut répandre de mauvaises odeurs. Le peuple aussi est moins hideux, moins difforme qu'il ne l'était il y a soixante ans et sa destruction moins rapide ; il ne périt plus comme alors à la quatrième génération, qui, lorsqu'elle se reproduisait encore, ne le faisait que par des culs-de-jatte.

C'était ce peuple « hideux et difforme » que les tueries exécutées jusque dans les rues par les bouchers avaient habitué à l'odeur du sang, qui, tout à l'heure, allait entrer en scène, se précipiter, en demandant du pain, sur ce Versailles de la royauté dont Thiébault, avec un esprit critique qui sent déjà la Révolution, nous parle en ces termes :

En 1787, 1788 et 1789, je revis Versailles embelli de toutes les parures de l'été. Sous un autre rapport, il est une foule de choses paraissant insignifiantes à sept ans et qui, de quinze à dix-neuf, parlent à l'imagination et à la raison, au cœur et à l'esprit. Ainsi je retrouvai l'Amour, où je n'avais vu qu'une statue d'enfant ; des tableaux admirables, où je n'avais vu que des couleurs ; une architecture aussi riche par ses détails que somptueuse par son ensemble, où je n'avais distingué que des masses ; un tout étourdissant, où je n'avais remarqué que des parties étonnantes ; enfin des femmes ravissantes, une cour somptueuse, des souvenirs électriques et tous les degrés de la puissance, où je n'avais aperçu que plus ou moins de monde, des costumes plus ou moins riches et un maître qui n'était pas encore le mien : circonstances toutes faites pour exalter l'enthousiasme !

Cependant plusieurs choses me choquèrent. Frédéric était et ne pouvait manquer d'être mon point de comparaison, pour juger un roi, et je ne découvrais rien en Louis XVI qui pût l'élever au niveau de ce prince, qui par le titre de grand homme s'était placé au-dessus des rois. Je trouvais, d'ailleurs, que Louis XVI manquait de dignité. Passant un jour devant moi pour aller à la chasse, il s'arrêta pour rire

avec un des seigneurs qui l'accompagnaient; mais son rire fut si fort, si gros, qu'en vérité, c'était le rire d'un fermier en goguette plus que celui d'un monarque. Ensuite son costume de chasse me parut mesquin; bref, je ne fus étonné que de la légèreté avec laquelle ce roi si replet sauta à cheval, et de la rapidité avec laquelle il partit. La reine, que je vis revenir de la messe, avait plus de noblesse dans les manières, dans la marche, et de dignité dans le regard surtout; mais une robe de percale blanche, tout unie et fort loin d'être fraîche, n'était pas le vêtement dans lequel une reine de France devait, à cette époque surtout, se montrer pour ainsi dire en public. Telle était pourtant la mise de Marie-Antoinette, et c'était au point que, si elle n'avait marché la première, on l'eût prise pour la suivante des dames qui la suivaient. Mais ce qui fit plus que me choquer, ce qui me scandalisa, me révolta même, ce furent les propos que des pages, des gardes du corps et quelques jeunes seigneurs tenaient tout haut dans les grands appartemens! L'indécence à cet égard allait jusqu'aux outrages! Recommandé à deux de ces messieurs, qui s'étaient chargés de me faire tout voir et avec lesquels je passai ma journée, personne ne se gêna devant moi, et ce que j'entendis en fait d'anecdotes, de propos sur la robe chiffonnée de la reine, de jugemens, passe tout ce que je pourrais dire. J'en instruisis mon père en revenant le soir avec lui à Paris; il me recommanda le silence, que je gardai d'abord par prudence, ensuite par respect pour de trop grandes infortunes, et qu'aujourd'hui même, je ne me permettrai pas de rompre.

Autant j'admirai les grands appartemens, autant les appartemens d'habitation du roi et de la reine me parurent incommodes et mal situés. Je ne parlerai pas du lit du roi, lit de huit pieds carrés, tout en sommiers de crin, dur comme du bois et que certes je n'aurais pas troqué pour le mien; mais j'observerai qu'il n'est certainement personne, roi, seigneur ou bourgeois, qui, habitant un château donnant sur un parc, se condamne à n'avoir vue que sur des cours; Versailles offre cette bizarrerie, à laquelle il faut ajouter encore qu'il ne s'y trouve aucune pièce d'intérieur qui, des appartemens du roi et de la reine, donne directement sur le parc; de ses croisées, la reine n'avait de vue que sur l'Orangerie et la pièce d'eau des Suisses.

Versailles était donc pour la famille royale un séjour de magnificence et d'orgueil plus qu'une résidence agréable; de même que, destiné à attester la puissance de Louis XIV, il n'a attesté que l'impuissance dans laquelle fut ce roi d'empêcher que les dépenses extravagantes auxquelles ses constructions l'ont entraîné ne préparassent la Révolution.

La Révolution! c'était dès lors la préoccupation, l'on pourrait

dire l'obsession de tous les esprits. Aux plaisirs de la galanterie allaient succéder la persécution, les horreurs de la guillotine; la tragédie suivit la comédie, comme dans l'anecdote suivante, où nous voyons apparaître dans un bal une courtisane, alors célèbre qui, ainsi que la Dubarry elle-même, devait finir sur l'échafaud :

Le bal du Vauxhall réunissait une grande partie de la société du Ranelagh, mais non la partie la plus choisie : ainsi j'y allais, et ma mère n'y allait pas. Au reste, j'y retrouvais au nombre de quelques femmes célèbres par leurs charmes et qu'on désignait alors par le mot de « demi-castors, » cette jeune Sainte-Amaranthe, l'une des beautés les plus accomplies et les plus délicieuses que l'on puisse imaginer. Après une prétendue absence, c'est-à-dire une retraite de quelques mois, employée à mettre au monde un enfant, dont le comte d'Artois, disait-on, était le père, elle reparut au Vauxhall un jour que Gassicourt et moi nous y étions. Nous ne pûmes nous lasser d'admirer cette créature, qui nous parut encore embellie et qui nous sembla plus qu'humaine. Au milieu du charivari de ce bal, Gassicourt fit sur elle un madrigal qui finissait ainsi :

On dit. . . . . .
Qu'à ses appas conquis un poupon doit le jour!
Vraiment bonne nouvelle!
A l'Olympe étonné Vénus parut plus belle,
Quand elle eut fait l'Amour.

Cette angélique personne épousa peu après le fils de M. de Sartine. Pour échapper aux cannibales qui, sous la Terreur, gouvernaient la France, il paraît qu'elle fit la cour aux chefs hideux de cette séquelle. Le 9 thermidor approchait, et elle allait être sauvée, lorsque, à un souper, qui à beaucoup d'autres convives réunissait chez elle Trial et Robespierre, ce dernier se grisa et révéla tout son plan ou plutôt la mission qu'il exécutait pour dégoûter, à force d'horreurs et de sang, la France de la liberté. Le lendemain matin, Trial, qui avait conservé sa raison, courut chez lui et lui dit : « Tu as tout découvert hier à souper, et tu as mis dans ta confidence des gens sur lesquels il est impossible que tu comptes. » A l'instant, ce monstre fait accuser Mme Sainte-Amaranthe la mère, M. et Mme de Sartine, toutes les personnes qui avaient été du souper et jusqu'aux domestiques, d'avoir voulu l'empoisonner ; tout ce monde, aussitôt arrêté, est traduit au tribunal révolutionnaire, jugé, condamné et exécuté ! Mais ce qu'il y eut d'éminemment remarquable dans cette déplorable catastrophe, ce fut l'héroïsme avec lequel mourut cette jeune et si belle personne, accoutumée depuis sa naissance à toutes les sensualités du luxe, de la mollesse et de la volupté. Tous

ceux qui l'entouraient étaient anéantis; elle seule resta imperturbable et chercha à donner du courage à tous les siens par sa fermeté et même par ses plaisanteries, au nombre desquelles on cite ce mot, qu'en riant elle dit sur la fatale charrette, à propos de la chemise rouge dont on l'avait affublée, elle et ses prétendus complices : «... Ne dirait-on pas que nous faisons une promenade de mardi-gras? »

Ce mot ne justifie-t-il pas ce que Thiébault dit un peu plus loin de cette Révolution « qui nous est arrivée au milieu d'une contre-danse » et qui fut « un si brusque passage du plaisir à la mort? »

Voici en quels termes il nous en raconte les premières scènes au moment même de la prise de la Bastille :

Le 13 juillet, à la pointe du jour, toutes les troupes qui avaient occupé la place Louis XV pendant la nuit avaient disparu. Quant à Paris, le désordre y était à son comble; le tocsin sonnait dans toutes les paroisses, le feu avait été mis aux barrières et, de tous côtés, on cherchait des armes; l'Arsenal avait été pillé, tous les armuriers également, et, comme on savait qu'une salle d'armes se trouvait au Garde-Meuble, on annonça de fort bonne heure que le peuple allait s'y porter en masse pour enlever les armes qui pouvaient lui être utiles.

Vers midi, le Garde-Meuble fut envahi. Des milliers d'hommes s'y succédèrent; ils ne se bornèrent pas à visiter la salle d'armes et les autres salles, galeries, magasins et greniers ; ils pénétrèrent dans les appartemens de toutes les personnes logées au Garde-Meuble, fouillèrent jusque dans les lits, les armoires, et cela avec plus de zèle que d'ordre. Cependant, à l'exception des armes qui pouvaient servir, rien ne fut pris non-seulement de ce qui était propriété particulière, mais aussi de ce qui appartenait au roi. Au reste, ce fait assez remarquable fut peut-être dû à deux causes : la première, à ce qu'on fit rester, en les payant, quelques-uns des hommes entrés des premiers et qui, en affirmant que toutes les armes avaient été emportées, devinrent des espèces de sauvegardes; la seconde, à ce que plusieurs personnes qui se mêlèrent au peuple pour le contenir, autant que cela était possible, ne cessèrent de répéter : « Tout ce qui est ici est à la nation. » Par malheur, cette conduite ne fut pas imitée partout; il est vrai que partout on ne prit pas des mesures aussi sages, partout on ne pouvait pas dire que tout appartenait à la nation; plusieurs maisons furent pillées, et, pendant quelques heures, l'anarchie accomplit son œuvre détestable.

Nous ne rentrâmes chez nous que le 14 au matin. A peine ma famille fut-elle réinstallée au Garde-Meuble, que, cédant à une impulsion irrésistible, je partis pour courir Paris et par moi-même juger de

ce qui se passait. Il fallait une cocarde, on en vendait déjà à tous les coins de rue; ces premières cocardes étaient fabriquées en ruban de soie; de suite mon chapeau en fut orné. Mon but étant de me rendre au Palais-Royal, je suivis la rue Saint-Honoré; arrivé en face de la place Vendôme, je vis en avant de la porte du couvent des Feuillans 500 hommes réunis, ayant un tambour à leur tête et prêts à se mettre en mouvement. Ayant aperçu parmi eux Clappier, que j'ai déjà eu l'occasion de nommer, je lui demandai où ils allaient : « Il faut des canons aux sections; et nous allons en prendre aux Invalides, » me répondit-il, et comme je le fixais avec une apparente préoccupation, il ajouta avec véhémence : « Et pourquoi ne vous joindriez-vous pas à nous?.. » Je répliquai : « Je suis des vôtres. » Cependant, pour pouvoir être armé et faire partie d'une troupe armée, il fallait être inscrit : je remplis cette formalité, je reçus un fusil, quelques balles, de la poudre; je pris dans le détachement la place que ma taille m'assignait, et nous partîmes.

Notre troupe n'avait de militaire que son courage, de discipline que son zèle, de force que celle de cinq cents fois un homme, ce qui est fort différent de la force que 500 hommes peuvent avoir; aussi cheminions-nous plus que nous ne marchions; aussi, pendant que le tambour qui était en tête ne servait qu'à prouver que personne n'allait au pas, discutions-nous tout haut la question de savoir si M. de Sombreuil, gouverneur des Invalides, défendrait ses pièces et les armes qui se trouvaient dans l'hôtel. Rien n'était moins probable. Déjà les Petits-Suisses avaient refusé de marcher contre les gardes françaises, dont l'insurrection était consommée; les régimens campés au Champ de Mars n'avaient pas obéi la veille à l'ordre de charger leurs armes, et, pour les contenir, on tenait fermées les grilles du Champ de Mars. Or les malheureux débris de nos armées, nommés les Invalides, n'appartenant plus qu'à leurs infirmités et créanciers de l'État plus qu'ils ne continuaient à en être les soldats, devaient bien moins encore répondre aux sentimens hostiles de leur gouverneur que les autres troupes à ceux de leurs chefs. Le fait justifia ces prévisions : ce fut sans résistance que les armes et les canons furent enlevés et que, pour notre part, nous nous emparâmes d'une magnifique pièce de 24, connue sous le nom du *grand Dauphin;* puis de deux pièces de 12. A défaut de chevaux, nous nous attelâmes à ces trois pièces, qui étaient sur roues, et, fiers de notre lot (nous ne pouvions pas dire de notre conquête), nous les ramenâmes en triomphe aux Feuillans, dont elles ornèrent la cour, jusqu'au jour où on les remplaça par des pièces de 4. Cent vingt pièces de ce calibre furent en effet réparties entre les soixante bataillons de la garde nationale de Paris; comme ces bataillons venaient de recevoir des fusils de munition de la manufacture de

Maubeuge, comme la rapidité de leur instruction dépassa ce que l'on aurait pu croire, ils formèrent en peu de mois une formidable armée.

Telle fut la première expédition à laquelle je pris part, expédition fort peu militaire sans doute, mais qui me rendit acteur dans une de ces circonstances où la force établit le droit. Quarante-huit heures plus tôt, je ne songeais guère à désarmer les Invalides. On voit quel bouleversement s'opérait dans les idées et dans les positions; dès lors, mon zèle s'enflamma à ce point qu'il n'y eut pas aux Feuillans de soldat plus ardent que moi.

En rentrant des Invalides, nous étions tous invités par le président du district à nous trouver aux Feuillans un peu avant dix heures du soir. Cet appel était général. Arrivé l'un des premiers, je pris part à une discussion assez vive sur les moyens que Paris pouvait avoir pour résister à l'attaque vigoureuse dont il était menacé cette nuit même et sur la manière d'exécuter les reconnaissances que la section avait ordre de faire. Inspiré par les circonstances et me rappelant avec bonheur quelques-uns de ces mots techniques attrapés à l'Ecole militaire de Berlin, ayant même cité avec à-propos un ou deux des préceptes de Frédéric, on me crut une capacité que j'étais loin d'avoir; il en résulta que moi, le plus jeune de tous ceux qui se trouvaient là, je reçus le commandement de 600 hommes, chargés de la plus importante des reconnaissances, de celle qui avait pour objet de se rendre par la porte Maillot dans le bois de Boulogne, afin de savoir s'il y avait des troupes réunies.

C'est ainsi que je débutai dans la carrière du commandement. Dans une position semblable, je ne sais pas encore aujourd'hui ce que j'aurais pu faire de mieux; au reste, on retrouvera dans le cours de ces *Mémoires* d'autres exemples de ce fait, que le besoin a toujours été suivi chez moi de l'inspiration qui m'était nécessaire. Il est inutile d'ajouter, sans doute, que j'aurais été ravi d'échanger quelques coups de fusil. Cependant, j'évaluais assez bien la composition, l'instruction et l'armement de mon détachement, pour ne me soucier ni d'une manœuvre au moyen de laquelle on m'aurait tourné, ni d'une attaque à la baïonnette, au moyen de laquelle on m'aurait enfoncé, et encore moins d'une charge de cavalerie. Aussi, quoiqu'il y eût de l'enthousiasme et même de la résolution dans ma troupe, ai-je toujours été convaincu que ce fut un bonheur de n'avoir eu à mettre sérieusement à l'épreuve ni l'un ni l'autre. Voilà, au surplus, bien des minuties, mais il faut comprendre que ces détails ont en quelque sorte pour moi le prix de souvenirs d'amour, puisqu'ils sont les prémices d'une carrière à laquelle j'ai dévoué ma vie et dont certes je n'ai pas fait un simple métier.

Le 15 au soir, on me confia un second détachement, à peu près de la force du premier; mais ma mission fut moins avantageuse et se

borna à me rendre à Passy par Chaillot, à éclairer les avenues de cette partie de Paris et à revenir par la barrière de l'Etoile.

Au moment ou je partais, on me remit une lettre de Mirabeau pour une dame logée à Chaillot, mais avec de telles recommandations que j'étais convaincu qu'il s'agissait d'affaires d'Etat, et d'autant plus convaincu que, en de si graves circonstances, il me semblait impossible que Mirabeau s'occupât d'autre chose ; d'autant plus encore que cette lettre, qu'un exprès venait d'apporter de Versailles, était contresignée et portait sur l'enveloppe l'ordre d'en prendre un reçu. Arrivé à la maison indiquée par l'adresse, j'arrêtai ma troupe et je chargeai Clappier de Lisle de la remettre en mains propres et de m'en rapporter le reçu demandé. Deux minutes m'avaient paru suffire pour tout cela ; or six minutes s'étaient écoulées, l'impatience me prit, j'entrai pour connaître la cause d'un tel retard, et je trouvai mon de Lisle à table avec quelques hommes et des femmes charmantes, dans une hilarité que par son esprit et sa gaîté naturelle il était fort capable d'exciter ou d'entretenir, mais que je n'étais nullement disposé à partager. Je trouvais même indécent d'avoir été chargé d'une telle commission pour la maîtresse ou l'une des maîtresses de M. de Mirabeau, quelque jolie qu'elle fût ; je dispensai la belle du reçu demandé, je refusai le verre de vin d'Espagne qu'elle m'offrit avec beaucoup de grâce, je fis assez sèchement rejoindre son poste à mon lieutenant, et, me bornant à être froidement poli, je quittai cette joyeuse compagnie et continuai ma reconnaissance.

Le 16 au soir, je commandai de la même manière mon troisième et dernier détachement ; il n'y eut de changé à mon itinéraire que la circonstance de commencer par la barrière de l'Étoile et de revenir par Passy et le quai.

Arrivés à la barrière des Bonshommes, nous vîmes s'avancer par la route de Versailles des hommes à cheval, dont plusieurs portaient des flambeaux. Il ne s'agissait donc pas de surprise ou même d'attaque, à moins que ces flambeaux ne fussent une ruse de guerre ou qu'ils ne fussent destinés à éclairer un combat de nuit. Toujours est-il que j'établis de forts postes avancés, et que le reste de ma troupe fut placé en colonne, en arrière de la barrière à gauche ; j'avais réservé la droite aux cent cinquante hommes, à la garde desquels cette barrière était confiée, et qui reçurent et exécutèrent mes ordres, parce que dans un semblable hourvari, celui qui prend l'autorité l'exerce.

A mesure que les cavaliers approchèrent, nous reconnûmes qu'ils étaient suivis de voitures. Arrêtées par mes postes, j'allai les reconnaître moi-même. Des quatre personnes qui se trouvaient dans la première de ces deux ou trois voitures, trois mirent pied à terre, et ce furent MM. Bailly, de La Fayette et de Lally-Tollendal. Ce dernier prit

la parole en se nommant et me dit que la paix était faite entre le roi et les états-généraux; que dans la journée (il était une ou deux heures du matin), le roi se rendrait à Paris, et que lui était porteur d'une lettre du président de l'assemblée au président de la municipalité pour annoncer ces grandes nouvelles. « Où est votre lettre? » lui répondis-je. Il me la présenta, et moi, sans autre commentaire, j'en brisai le cachet et je la lus. Jamais je n'ai pu me rappeler sans rire cette inconvenance, qui me parut la chose du monde la plus légitime et la plus simple, et qui l'était, parce que dans cet état d'anarchie où le pouvoir se divise sans s'affaiblir, quelque chose que l'on fasse, on a presque toujours raison par là même qu'il n'existe plus personne qui puisse vous donner tort. Quoi qu'il en soit, ma lecture faite, et convaincu de la vérité des nouvelles que j'avais reçues, je rendis la lettre à M. de Lally-Tollendal, assez étonné, par parenthèse, de ma hardiesse; je le priai, ainsi que ses collègues, de remonter en voiture, et je les prévins que, pour assurer leur marche, je les escorterais jusqu'à ce que je pusse les remettre à un autre détachement. Je les accompagnai de cette sorte jusqu'au pont Royal, où nous aurions été canonnés, comme j'avais manqué de l'être la veille si je n'avais eu la précaution de me faire précéder par une avant-garde. En effet, à soixante pas en avant du pavillon de Flore, deux pièces de canon se trouvaient en batterie sur le quai des Tuileries; un bataillon entier occupait le pont Royal; deux cents hommes de ce bataillon furent détachés et escortèrent jusqu'à l'Hôtel de Ville la députation, que je remis à leur sauvegarde.

Enfin, après quelques heures de repos, je concourus à border la double haie de Parisiens armés, à travers les vivats desquels le roi se rendit à l'Hôtel de Ville, puis revint à la barrière des Bonshommes. Pendant ce temps, le comte d'Artois, que la peur rendit toute sa vie capable de tout au monde, et que d'après cela on pourrait nommer le crâne des lâches, décampait à toutes jambes: de cette sorte il fut le premier des émigrés.

Ainsi se termina cette campagne de cinq jours; elle commença pour moi le service de cette garde nationale qui, comme je l'ai dit, forma si rapidement une véritable armée et devint l'exemple et le modèle de toutes les gardes nationales de France (1).

La royauté continuait à lutter cependant, et ce qu'elle sacrifiait avec le plus de peine et de regret, c'étaient ses antiques usages. Thiébault nous conte à ce sujet une bien curieuse et singulière anecdote qui semble venir là tout exprès pour être mise en oppo-

(1) Dans les *Mémoires* de Pasquier, t. Ier, p. 57, 58, 59, se trouve exprimée une opinion analogue sur la garde nationale de Paris.

sition et faire contraste avec la scène qui la précède, car, si l'on a pu dire de Louis XVI « qu'il avait la nature trop forte, trop en plein air, l'écorce rude et rien de poli, » son caractère a toujours été réputé bon et humain. Roland lui-même a rendu cette justice à Louis XVI. Dans les premiers jours du mois d'août, quand M. de Lally-Tollendal et M. de Montmorin allèrent prendre les dernières instructions pour sauver la famille royale, le roi leur avait fait répondre qu'il ne partirait pas et qu'il aimait mieux s'exposer à tous les dangers que de commencer la guerre civile (1).

Quoi qu'il en soit, voici ce que Thiébault prétend avoir vu :

Le jeudi saint (1790), étant de service aux Tuileries, je me trouvais de faction dans la salle située entre le grand escalier du pavillon de Flore, la galerie de Diane et les petits appartemens du roi. C'était au moment où Louis XVI et la reine lavèrent les pieds à douze pauvres, représentant les douze apôtres. Ces douze pauvres, habillés à neuf par le roi (2), étaient assis sur une banquette assez élevée pour que leurs pieds se trouvassent sur un gradin ; ils avaient le pied gauche chaussé et le pied droit nu ; à côté du pied nu se trouvait une cuvette avec de l'eau tiède. Lorsque le roi et la reine, précédant leur suite, arrivèrent par la porte des petits appartemens, chacun de ces pauvres plaça son pied sur le bord de la cuvette ; alors le roi, prenant avec le creux de sa main un peu d'eau dans chaque cuvette, la jeta sur chacun des douze pieds, qui du reste n'avaient pas besoin d'être lavés. Quant à la reine, elle prit successivement douze serviettes, qu'on lui présentait sur un plat d'argent, et les passa, puis les laissa sur les pieds que le roi avait mouillés. La cérémonie terminée, leurs majestés firent des aumônes aux pauvres, qui en toute hâte s'étaient rechaussés, et leur servirent des mets contenus dans des plats de bois. C'était la dernière fois que ces augustes personnages ont déféré à cet usage qui date du roi Robert.

Les gardes montées au château donnaient presque toujours lieu à quelque anecdote. Le mot d'un conseiller au parlement eut notamment certain succès. Peu après l'installation du roi à Paris, ce conseiller, grenadier dans la garde nationale, se trouva de faction à la porte des grands appartemens. Un personnage de la cour l'ayant aperçu s'écria : « Comment ! c'est vous ? Bon Dieu, que faites-vous là ? —

(1) Cf. le mémoire joint à la lettre de Marie-Antoinette à son frère Léopold II, du 8 septembre 1791.

(2) Les habillemens, tous égaux, étaient composés d'un habit, d'un gilet et d'un pantalon de drap gris, d'un chapeau (sans cocarde), d'une chemise, d'une cravate, d'un mouchoir de poche, d'une paire de bas et d'une paire de souliers.

Monsieur le duc, répondit-il, autrefois, nous faisions de très humbles remontrances au roi; aujourd'hui, nous lui montons des gardes. »

J'avais passé la nuit au château, et, vers six heures du matin, afin de respirer l'air frais, deux de mes camarades et moi, encore en bonnet de police, nous sortîmes par la porte du milieu, pour faire par les terrasses le tour des Tuileries. Comme nous approchions de la terrasse du bord de l'eau, le roi sortait de la petite porte du château, près le pavillon de Flore, accompagné de deux messieurs, mais sans gardes; il allait faire la même promenade. Nos bonnets à bas, nous nous arrêtâmes respectueusement pour le laisser passer; cependant, ne jugeant pas que ce fût un motif pour changer de projet, nous le suivîmes à cinquante ou soixante pas de distance. Les deux rampes de fer à cheval descendues et montées, comme, en suivant la terrasse des Feuillans, il arrivait à la petite porte du passage qui, à travers le couvent des Feuillans, communiquait de la place Vendôme aux Tuileries et de ces deux endroits à la salle de l'assemblée constituante, une jeune dame débouchait de cette porte; elle était précédée par un joli petit épagneul, qui se trouvait déjà tout près du roi; dès qu'elle reconnut celui-ci, elle se hâta de rappeler son chien en s'inclinant profondément; de suite le chien se retourna pour accourir vers sa maîtresse, mais Louis XVI, qui tenait à la main un jonc énorme, lui cassa les reins d'un coup de ce gourdin. Et, pendant que des cris échappaient à la dame, pendant qu'elle fondait en larmes et que la pauvre bête expirait, le roi continuait sa promenade, enchanté de ce qu'il venait de faire, se dandinant un peu plus que de coutume et riant comme le plus gros paysan aurait pu le faire.

D'un mouvement spontané nous nous arrêtâmes et rétrogradâmes, pour ne pas continuer à suivre « ce tueur de chiens, » ainsi qu'un de mes camarades le nomma... Nous étions indignés non moins que scandalisés; rien ne nous avait paru plus grossier que le rire et plus gratuitement méchant que le fait, qui du reste cadrait à merveille avec les coups de cravache dont ce roi aimait tant à gratifier les perruquiers et les prêtres que, pour leur malheur, il rencontrait pendant ses chasses. Un pareil trait semble encore plus inexplicable, si on se reporte à la situation où se trouvait alors Louis XVI, et il me rappelle un mot qui n'avait fait que me scandaliser, mais qui dès ce moment changea pour moi de caractère. Voici ce mot. Il y avait quelque temps que, dînant, ainsi que mon père, chez le marquis d'Aoust, nous nous y étions trouvés avec l'archevêque de Cambrai, Ferdinand de Rohan, et le bailli de Suffren. On avait parlé du roi pendant le repas, et, comme on avait fait l'éloge de sa bonté et qu'un des convives avait observé qu'elle était peinte sur son visage, l'archevêque, sans baisser la voix, mais les yeux fixés sur son assiette, avait dit : « L'heureux

masque! » Quoique tous les regards se fussent portés sur lui, personne n'avait répliqué (1).

Chaque jour la révolution prenait un caractère plus menaçant. Déjà M. de Favras, un royaliste exalté qui avait entrepris de délivrer le roi et sa famille, venait, sous la prévention d'un complot dirigé contre la vie de Necker, de Bailly et de La Fayette, d'être arrêté ; le Châtelet, pour donner une satisfaction à la populace, avait sacrifié ce malheureux et l'avait, quoique noble, condamné à être pendu. La royauté perdait ses derniers défenseurs, et le seul homme qui passait pour être assez puissant pour la sauver allait disparaître.

Deux grands événemens marquèrent les six premiers mois de 1791; l'un, la journée du 28 février, l'autre, la mort de Mirabeau.

Le premier eut deux scènes, une de jour et une de nuit. Celle de jour eut lieu à Vincennes, qui servait de prison d'État. Pour la démolir, le peuple l'attaqua, comme il avait attaqué la Bastille ; mais M. de La Fayette l'en chassa. La scène de nuit, ou plutôt du soir, se passe aux Tuileries, où je ne sais combien de royalistes, munis d'armes cachées, se réunirent tout à coup. C'était, dirent les uns, afin d'entourer le roi à ce moment où la population était en mouvement, raison pitoyable, puisque la garde nationale et surtout la garde constitutionnelle valaient pour cela mieux qu'eux. Les autres prétendirent que c'était pour enlever le roi et sa famille à la faveur de la bourrasque préparée, affirmait-on, et exécutée par les meneurs de ceux qui devaient en profiter; c'est ainsi que, pour retenir éloigné M. de La Fayette, ils auraient préféré Vincennes à tout autre lieu. Mais ce dernier fut informé à temps de ce qui se passait au château ; il était accouru au galop, et, à la tête de quelques compagnies de grenadiers, dont la mienne, il avait fait déguerpir à coups de crosse tous ces insurgés d'un genre nouveau, qui, poursuivis à travers les appartemens, furent fort heureux de pouvoir se sauver par la grande galerie et le vieux Louvre, qu'on n'avait pas songé à faire occuper. Ainsi se termina le rôle de ces coryphées que l'on nomma les « chevaliers du poignard. » Connue sous le nom de *bataille de cannes*, cette entreprise fut, pour la cour, une déconsidération de plus, de même qu'elle formait un grief nouveau.

(1) Un autre mot, dit par lui, le même jour, fit encore une impression profonde. On avait quitté la table et on était rentré dans le salon. La conversation roulait sur le suicide, que chacun condamnait, lorsque l'archevêque de Cambrai éleva la voix et dit : « Le suicide est un crime; il est un cas cependant où il devient un devoir, c'est quand on a perdu l'honneur. » Ce mot était la condamnation à mort du cardinal de Rohan, son frère, réellement déshonoré par l'affaire du Collier.

Cette époque était bizarre à force de contrastes. Malgré la gravité des circonstances, le caractère national conservait encore sa gaîté. On conspirait et on riait en même temps; on jouait sa tête et on chantait; on s'égorgeait et on dansait. Je marchais donc, le 28 février au soir, la baïonnette en avant et au pas de charge, dans la propre demeure du roi, et le 29 au soir, j'étais au bal du club des étrangers, bal aristocratique dont j'ai déjà parlé. J'y dansais avec une jeune dame, dont je me rappelle très bien la délicieuse figure et pas du tout le nom, lorsque M. de Sombreuil le fils passa auprès d'elle; elle l'arrêta et le questionna de la façon la plus vive : « Est-ce possible que vous ayez été frappé hier au soir? — Plus que possible, madame, répondit-il en riant. — Que vous ayez reçu un coup de pied? — Oui, madame, un coup de pied, et ce que je puis vous affirmer également, c'est que si je ne m'étais pas retourné très vite, je l'aurais reçu dans le ventre. » Elle éclata de rage plus que de rire, et répliqua avec exaltation : « Allons, messieurs, votre place n'est plus à Paris... » Mot révélateur du rôle que jouaient toutes les femmes tenant au parti de la cour, et qui fit autant d'émigrés que le fanatisme et la terreur.

Je passe à la mort de Mirabeau. J'ignore si sans elle la fuite du roi aurait eu lieu, et j'ai toujours été porté à croire que ce grand orateur, réuni aux hommes modérés qui se trouvaient auprès de Louis XVI et peut-être à M. de Bouillé lui-même, serait parvenu à empêcher cette fuite, qui ne laissait plus de fusion possible entre le Roi et la France. Dans la position des Bourbons, il n'y avait plus de pertes réparables, ni de fautes qui pussent rester impunies.

Ainsi que cela ne pouvait manquer d'arriver, cette mort de Mirabeau, si prompte, si accablante, donna lieu à d'horribles soupçons. D'abord on le déclara empoisonné; mais bientôt on sut que cet athlète, non moins puissant dans ses orgies que dans ses travaux, avait, en soupant la veille de la dernière séance à laquelle il parut, porté l'intempérance au-delà de toutes les bornes; que, en quittant une table fatale, il était entré dans une couche plus fatale encore. Parvenu cependant à se traîner le lendemain jusqu'à l'assemblée, il effraya ses collègues par la décomposition de ses traits, par ses défaillances continuelles et aussi par la puissance de son génie, survivant en lui à toutes les autres facultés. La cour et Paris suivirent avec la plus cruelle anxiété les phases de son agonie : la rue du Mont-Blanc, où il logeait, avait peine à suffire à une foule qui, sans diminuer, se renouvelait sans cesse; le silence qui y régnait, l'anxiété avec laquelle, à voix basse, on se demandait et on se transmettait les nouvelles, avaient quelque chose de lugubre. Le matin j'y allais seul, le soir avec mon père; enfin, le 2 avril 1791, la mort substitua à l'espérance la réalité d'une grande douleur.

L'enterrement eut lieu. Jamais funérailles ne furent plus imposantes. Paris entier était sur pied, et si tous ses habitans ne suivirent pas le convoi de l'immense orateur, c'est que pour le voir il ne fallait pas en faire partie; encore une foule de personnes, après l'avoir vu passer, se réunirent-elles à cette longue et interminable colonne mortuaire; l'Assemblée constituante en masse, toutes les autorités, tous les fonctionnaires, les sociétés populaires, des personnages de la cour, la garde nationale et des milliers de citoyens, tous marchaient confondus dans une même désolation, car tous avaient espéré en cet homme immense, pour qui le Panthéon parut être la seule sépulture dont il fût digne.

A l'agitation intérieure s'ajoutait la guerre avec l'étranger, qui allait encore accroître la puissance de la Révolution.

Aussitôt après l'ouverture des hostilités, les armées françaises avaient subi des échecs sur plusieurs points, tandis qu'à Paris, dans la matinée du 10 août, quelques femmes, à l'exemple de Théroigne de Méricourt, connue du peuple sous le nom de *la Belle Liégeoise,* de *la Belle Étrangère*, depuis ses exploits du 14 juillet à la Bastille, présidaient aux égorgemens des gardes nationaux arrêtés aux Feuillans et entraînés sur la place Vendôme.

Depuis le 14 juillet 1789, jamais la générale n'avait été battue à Paris sans que j'eusse pris les armes. Quoique j'eusse quitté la section des Feuillans depuis 1790, j'avais continué à faire partie de la compagnie de grenadiers, un peu mon ouvrage, et composée d'un grand nombre de mes amis. J'y faisais donc exactement mon service, que je payais outre cela à la section sur laquelle je logeais; Vigearde, depuis que nous vivions ensemble, avait à cet égard suivi mon exemple.

Une heure sonnait, dans la nuit du 10 août, lorsque les tambours de la section des Menus-Plaisirs, battant la générale, me réveillèrent. Ce quartier était un des plus tranquilles de Paris; le signal ne pouvait manquer d'annoncer une alarme sérieuse; dès lors les tambours que j'entendais ne pouvaient être que les échos de ceux de toutes les autres sections de la capitale, et d'autant plus certainement de ceux des Feuillans que cette section était à la fois celle du château et de l'assemblée; d'ailleurs, quand j'aurais pu conserver quelques doutes, le tocsin qui sonnait de tous côtés aurait suffi pour les lever. Je me jetai donc à bas du lit et je m'habillai, mais avec le moins de bruit possible, afin que Vigearde ne m'entendît pas.

En arrivant aux Feuillans, nous trouvâmes en séance la section qui, depuis le 11 juillet, jour auquel la patrie avait été déclarée en danger, était en permanence. Presque tous ceux qui composaient le bataillon

étaient également arrivés ; mais, déjà divisés d'opinion, ils formaient deux partis.

Vers trois heures du matin des patrouilles, envoyées de tous côtés, ramenèrent plusieurs prisonniers, les uns arrêtés aux Champs-Élysées, les autres au moment où ils cherchaient à entrer au château, ou bien comme ils en sortaient. De ce nombre était, en habit de grenadier de la garde nationale, un rédacteur ou l'un des rédacteurs du journal intitulé l'*Ami du Roi*, et fort opposé à l'*Ami du Peuple*, que rédigeait Marat.

La cour des Feuillans se remplissait de plus en plus, et les vociférations devenaient effrayantes. Je me déterminai alors à envoyer La Fargue au commandant du bataillon de la Butte-des-Moulins, réuni sur la place Vendôme, pour lui demander renfort et secours. Ce bataillon était de quatorze cents hommes sous les armes. Il n'avait que la rue Saint-Honoré à traverser; deux cents hommes suffisaient pour vider la cour des Feuillans, nous mettre à même d'en fermer les portes et disperser la canaille qui nous assaillait; mais ce commandant, dont je n'ai pu retrouver le nom, répondit que, sans ordres, il ne détacherait pas un homme en dehors de la limite de sa section; à quoi La Fargue répliqua : « Eh bien! monsieur, si l'on nous égorge et si l'on assassine des prisonniers, vous aurez eu un avantage, celui de vous trouver aux premières loges. »

Aucun de nos camarades ni personne des compagnies du centre ne revint. N'ayant pas même un tambour pour faire battre la générale, je tentai un dernier moyen. Je me jetai au milieu de la cohue; je montai sur une des deux pièces de canon qui étaient dans la cour des Feuillans, et, de cette espèce de tribune, employant le seul langage que je jugeai pouvoir me faire espérer quelques succès : « Hommes égarés par les fauteurs de nos plus cruels ennemis, qui êtes-vous et que voulez-vous? Êtes-vous des Français? — Nous le sommes autant que vous! — Êtes-vous des patriotes? — Nous le sommes autant que vous! — Mais vous cesseriez d'être dignes de l'un et de l'autre de ces titres, si vous vous arrêtiez à l'exécrable idée de substituer des assassinats au cours de la justice. Vous seriez même des rebelles, car l'Assemblée nationale vient de mettre (et cela était vrai) les prisonniers que vous menacez sous notre sauvegarde... Que pouvez-vous donc demander? A moins de vous rendre doublement criminels et de vouloir faire de nous des complices, vous ne pouvez demander qu'une chose, c'est que ces prisonniers, sur la presque totalité desquels d'ailleurs il n'existe aucun fait à charge, ne s'évadent pas. Eh bien! je vous en réponds sur mon honneur, je vous en réponds sur ma tête, et, si ce n'est assez de ces garanties, choisissez trois d'entre vous pour vous représenter, et je vais les adjoindre à la garde de ces prisonniers. »

Quelques-uns de ces misérables voulurent me répondre; mais mes répliques furent assez heureuses, assez véhémentes pour les réduire au silence. Certain qu'en pareil cas gagner du temps, c'est tout gagner, je me félicitais déjà du résultat de mes efforts lorsqu'une femme coiffée d'un chapeau de feutre noir, relevé à la Henri IV, surmonté de plumes de la même couleur, vêtue d'une amazone de drap bleu et ayant une paire de pistolets et un poignard à la ceinture; du reste brune de vingt ans, et je le dis avec une sorte d'horreur, jolie, très jolie, que son exaltation embellissait encore et qui, en proie à un éréthisme révolutionnaire impossible à décrire, préludait avec rage à la folie, dont elle ne tarda pas à être atteinte et à mourir; lorsque, dis-je, cette femme, précédée et suivie par quelques forcenés, arrive dans la cour des Feuillans, fend la foule en jetant les cris de : « Place,.. place, » va droit à la seconde des deux pièces de canon et s'élance dessus. Cette femme était, ainsi que je l'appris, Mlle Théroigne de Méricourt. Prévenue de ce qui se passait, elle accourait de chez Robespierre, et, certaine de son influence populaire, elle venait rendre à cette multitude toute sa férocité... Tant que je vivrai, cette créature sera présente à ma vue; le son de voix dont elle débita la première phrase de son discours retentira à mon oreille : « Jusqu'à quand, s'écria-t-elle, vous laisserez-vous abuser par de vaines paroles? » Je voulus répliquer, mais je ne pus plus me faire entendre; mille applaudissemens accueillaient chacun des mots qui échappaient à sa bouche; mille huées s'élevaient du moment où je voulais parler. N'ayant plus et ne pouvant plus avoir aucun espoir, le gosier déchiré à force d'avoir crié, n'en pouvant plus, je descendis de mon canon et, aidé par quelques-uns de mes camarades, je rentrai dans le corps de garde où étaient les autres; alors, rejetant la porte vitrée sur les misérables qui nous suivaient, je la fermai à clé.

A l'instant, les plus furieux se précipitèrent contre cette porte et nous firent voler à la figure tous les carreaux des vitres; mais, derrière cette faible porte qui terminait un couloir étroit, étaient des pointes de baïonnette et dix-huit canons de fusil chargés à balle. Pour forcer ce passage ou une fenêtre grillée en fer, il fallait perdre beaucoup de monde, et ce n'était pas du goût de ces forcenés; ils trouvèrent plus digne d'eux de me mettre en jugement et de me faire, à l'unanimité et par acclamation, condamner à mort, sous la présidence de leur jolie furie, Mlle de Méricourt, qu'à dater de ce moment je n'ai plus revue. Peu d'hommes ont reçu à l'égard des femmes des impressions plus fortes que moi; mais certes il n'est aucune autre femme à qui une demi-heure ait suffi pour me laisser un souvenir que mille ans d'existence n'affaibliraient pas.

Cette scène se prolongeait et devenait à chaque instant plus cri-

tique, lorsque ce cri : « Nous sommes dans le bâtiment... » se fit entendre. Aussitôt, les plus acharnés de nos agresseurs se précipitèrent dans le passage, qui conduisait de la cour des Feuillans à la salle de l'Assemblée et aux Tuileries, passage dans lequel une petite porte donnant sur le jardin du couvent avait été forcée... Un grand bruit se fit alors dans le vaste bâtiment des Feuillans. Laissant six hommes pour la garde ou la défense de notre porte, je courus avec les onze autres pour sauver les prisonniers; mais déjà, du bas en haut, les escaliers et corridors étaient encombrés. Toute communication avec les prisonniers était désormais impossible, et les cris des victimes révélaient qu'ils succombaient aux poignards des assassins. Il n'y avait plus rien à faire; mes amis me ramenèrent dans le corps de garde et de là dans la cour, où ne se trouvaient plus que cent ou cent cinquante badauds, pour ainsi dire étrangers au mouvement auquel ils venaient de contribuer.

Pendant ce temps, les cris des malheureux que l'on égorgeait expiraient avec eux. Au lugubre silence qui se fit, nous quittâmes la cour des Feuillans, révoltés, consternés ; mes camarades rentrèrent chez eux, et je me retirai seul avec Vigearde. J'étais dans une rage qui tenait de la stupeur. Ne pouvant plus parler, j'avalai, au milieu de la rue Saint-Honoré, un verre de bière que Vigearde me fit apporter d'un café qui était alors au coin sud-est de la place Vendôme. Il insistait, et cent fois avec raison, pour que je m'en allasse; je restais immobile et sans répondre, quoique j'entendisse le bruit que faisait la chute des cadavres de nos prisonniers, que, d'une des fenêtres du grenier, on précipitait sur le pavé de la cour des Feuillans. Enfin, lorsque Vigearde me dit : « Ivres et altérés de sang, ces brigands vont revenir sur nous, et, si vous périssez ici, je périrai avec vous, » nous traversâmes la place Vendôme; mes yeux s'arrêtèrent douloureusement sur les fenêtres de la charmante femme dont je n'avais pu sauver le mari... et nous rentrâmes chez nous, où je quittai mon uniforme de la garde nationale pour ne jamais le remettre. A cet égard, du reste, je n'avais pas le choix. Reparaître avec un uniforme qui avait tant contribué à abattre l'aristocratie eût semblé une aristocratie qu'on eût payée de sa vie. Ainsi, c'est aux Feuillans que, dans cette trop célèbre journée, le premier sang a été versé, grâce à ce massacre d'hommes presque tous innocens et sans influence sur les résultats. Cet épisode à peu près ignoré m'a paru d'autant plus digne d'être rappelé qu'à l'exception du combat des Tuileries et de la mort de Mandat, les Feuillans furent le seul endroit qui ait servi de théâtre à des scènes de sang.

C'est dans le courant de ce terrible mois d'août 1792 que l'in-

fortuné Louis XVI et sa famille furent transférés des cellules des Feuillans à la prison du Temple. Les derniers signes de la royauté disparurent de partout. A Paris, le 11 août, les statues d'Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV furent abattues et traînées dans les rues. La nouvelle de la prise de Longwy, parvenue le 26, avait mis le comble à l'exaspération. Danton avait fait aussitôt décréter l'armement de tous les indigens, l'arrestation de tous les suspects. Ce fut le signal de toutes les folies, de toutes les atrocités; les massacres de septembre commencèrent; les prisons de l'Abbaye-Saint-Germain, les Carmes, la Conciergerie, le Châtelet, les Bernardins, Saint-Firmin, la Salpêtrière, Bicêtre, la Force, encombrées par les arrestations arbitraires, furent bientôt vidées par les égorgemens des 2 et 3 septembre.

A la Force, la foule était immense et le nombre des septembriseurs d'une vingtaine seulement, savoir : dix en dedans, pour passer les victimes à la mort, et dix en dehors, pour en faire raison, mais non justice. Et ce qu'il y a d'éternellement honteux, hideux à consigner, c'est qu'au milieu d'une telle foule, ces brigands opéraient aussi paisiblement que s'ils avaient été dix mille. Il paraît, du reste, qu'ils faisaient partie de l'élite des trois cents hommes de la bande de Maillard. Armés ou plutôt munis de longues bûches, équarries de manière à former des massues, c'étaient véritablement des « tape dru, » comme on les appelait. Cinq étaient de chaque côté de la porte de sortie, cachés par le mur; dès qu'un bruit annonçait qu'elle allait s'ouvrir, ils élevaient leurs assommoirs, et du moment où un des malheureux qui leur étaient dévolus avait dépassé cette formidable porte, il tombait sous leurs coups, avait aussitôt la tête écrasée et était de suite entraîné par les déblayeurs; quant à la mort, elle était d'autant plus inévitable que, mis dehors après ce mot : « Va-t'en.., » ces prisonniers, à la vue de la foule, sortaient assez doucement.

Ces journées, les plus hideuses de la Révolution, me firent une impression indicible, qui dépassait tout ce que j'avais pu craindre.

J'étais révolté, humilié, anéanti. Ne sachant que faire, je sortis, le lundi 3, de chez moi, sans but déterminé et seulement pour me déplacer. Je marchais, absorbé dans les plus douloureuses pensées; ayant traversé le Palais-Royal sans savoir que j'y passais et ayant machinalement pris la rue Saint-Honoré, je me dirigeais vers la place Vendôme, lorsque, peu avant le portail de Saint-Roch, je me sentis violemment pris par le bras gauche et tiré par quelqu'un qui aussitôt me cria : « Prenez donc garde à vous... » C'était Grasset, qui, arrivant à moi et prêt à me dépasser, venait de m'empêcher de me casser la tête contre la roue d'une énorme charrette de foin que je ne voyais

pas. Quelques mots d'étonnement et de remercîment échangés, je ne sais plus ce qui amena de sa part la question de savoir où j'allais. « Ma foi, lui répondis-je, je n'en sais rien. Je marche pour marcher, ou plutôt pour diminuer l'horreur à laquelle je suis en proie. » Et comme il paraissait rentrer chez lui (petite rue Dauphin) : « Et vous, lui demandai-je, d'où venez-vous? — Je viens, me répondit-il, du cirque du Palais-Royal, où je me suis enrôlé comme grenadier dans un bataillon qui s'y forme sous le nom de 1er bataillon de la Butte-des-Moulins, et qui part pour l'armée. — Vous avez bien fait, répliquai-je, Paris n'est plus tenable : la patrie est en danger, et je vais contracter le même engagement. » Cinq minutes après, mon engagement était signé.

Il était impossible d'être né dans une école militaire célèbre, d'avoir vécu dans un pays où l'épaulette était le premier honneur, au milieu d'une armée que le monde admirait, sans avoir considéré la carrière des armes comme la plus noble des carrières. Mais s'ensuivait-il que, pour mon compte, je me fusse enthousiasmé pour elle? Non sans doute. J'étais susceptible de zèle et de dévoûment: j'ai toujours dépassé la ligne de mes devoirs comme simple garde national; mais ce qui prouve combien j'avais évité de prendre du goût pour la carrière des armes, c'est qu'en 1791, lorsque M. de Narbonne disposa d'une sous-lieutenance en ma faveur, je ne l'acceptai pas, et lorsque, en 1792, je me décidai à marcher à l'ennemi, je ne voulus pas de grade; je partis comme grenadier et pour une seule campagne; enfin, je fis la guerre après avoir refusé de servir comme officier de cavalerie!

Enrôlé pour l'armée du Nord dans le bataillon de la Butte-des-Moulins, Thiébault nous fait assister à son apprentissage militaire, à son départ, à ses émotions sur les routes de la Champagne :

Loin de Paris et de ses horreurs, ne pensant plus désormais qu'à l'honneur de nous dévouer pour notre pays, nous reprîmes la gaîté de notre âge. Nous chantions, et souvent l'hymne des Marseillais qu'avec beaucoup de talent Grasset nous avait mis en partition et que, à trente ou quarante voix, nous ne tardâmes pas à exécuter avec un tel ensemble et des modulations si bien rendues que, lorsqu'il terminait nos repas, on se rassemblait sous nos fenêtres pour nous entendre.

Ce n'est pas pourtant le seul hommage que nous recevions dans les villes situées sur notre passage. Nous défilions presque toujours aux applaudissemens de la population entière. Cette masse de jeunes gens dans la plus belle tenue, manœuvrant comme une troupe d'élite, se dévouant pour le salut de tous, pour le salut notamment des provinces

que nous traversions, c'était un spectacle qui ne pouvait manquer d'exciter un enthousiasme général; ce qui nous flattait encore, c'est que les plus jolies femmes faisaient éclater leur approbation à l'envi l'une de l'autre, et nous excitaient à la justifier davantage.

L'apprentissage ne fut pas de longue durée. Peu de jours après son départ et après Valmy, Thiébault avait occupé sa place de bataille dans la division du général O'Moran, avait pris part aux combats qui se renouvelaient chaque matin, et se distinguait, particulièrement dans l'affaire de Bernissart où il était nommé sergent, puis à celle de Blaton, à laquelle, quoique très malade, il avait voulu prendre part.

Ce combat qui ne nous coûta aucun de nos amis nous parut superbe, de même que le métier des armes fut à nos yeux le premier du monde, et la guerre la plus inspiratrice des conceptions de l'homme; il eut pour objet d'empêcher le corps que nous avions en tête de renforcer les troupes que Dumouriez battait ce jour-là même, 6 novembre 1792, à Jemmapes, avec le restant de son armée dont nous formions la gauche. Le combat terminé, le général O'Moran passa devant le front de bandière de ses troupes; surpris de voir dans un bataillon aussi bien tenu que le nôtre un grenadier en veste, il en demanda le motif, et ce que le chef de bataillon Le Brun lui répondit à ce sujet contribua à me valoir les deux grades qu'il me donna quatre ou cinq mois après.

C'est à ce moment que Thiébault fut adjoint à son père pour négocier la réunion du Tournaisis et de la Belgique à la France. Les propositions faites à Bruxelles avaient été approuvées. Mais ces négociations n'occupaient pas exclusivement le jeune soldat diplomate.

Nous avions trouvé à Tournai Mme de Sillery, la comtesse de Genlis, et avec elle sa nièce Mlle Henriette de Sercey, puis Mlle d'Orléans, ou la citoyenne Égalité, comme on l'appelait alors. Ces dames revenant d'Angleterre, il y avait quelques mois, n'avaient pu obtenir la permission soit de rentrer, soit plutôt de rester en France, où je crois qu'elles avaient débarqué.

Quant à moi, je fus bientôt l'objet de bontés toutes particulières. J'étais non-seulement reçu tous les jours, mais je l'étais le matin comme le soir. Mademoiselle, dont Mlle Henriette partageait l'appartement, me faisait la grâce de me recevoir dans la seule pièce qu'elles eussent à elles deux. Parfois je fus même admis à l'honneur de déjeuner avec elles, et alors j'arrivais à neuf heures du matin. Quand elles avaient des promenades à faire, j'étais leur cavalier unique ou, comme elles

m'appelaient, leur « fidèle chevalier. » Lorsqu'elles se promenaient avant dîner, je restais pour dîner avec elles et avec Mme de Sillery, qu'on ne voyait jamais avant l'heure de ce repas. Lorsqu'elles ne se promenaient pas le matin et que je n'avais pas dîné avec elles, elles venaient me prendre en sortant de table (trois heures et demie du soir) dans leur voiture ; nous nous promenions jusqu'à la nuit et habituellement, dans un vaste jardin fermé dont je m'étais fait remettre la clé. Lorsque Mme de Sillery ne recevait pas, elle nous renvoyait vers sept heures du soir pour travailler ; alors je passais chez ces demoiselles, où je n'ai jamais vu d'autre homme que moi, si ce n'est Jouy une ou deux fois, et quoique nos entretiens ne fussent pas fort gais, attendu que les événemens en étaient trop souvent l'inévitable sujet, il était parfois une heure du matin lorsque je quittais. Enfin je recevais, le plus souvent avant neuf heures du matin, un billet de Mlle de Sercey, billet de la plus jolie écriture, tourné avec une grâce charmante, et qui contenait l'arrangement de notre journée.

Il est impossible de rien imaginer de plus calme et pourtant de plus enivrant que ces journées qui pour moi s'écoulèrent trop vite et dont le souvenir ne peut pas plus s'effacer de ma mémoire, que la reconnaissance que j'en ai conservée ne peut s'affaiblir dans mon cœur. Au reste, rien de plus pur que ces relations n'exista sur la terre. Je ne parle pas de celle pour qui tout se confondait dans le respect dû à son rang et à son malheur présent ; mais Mlle Henriette avait dix-huit ans, j'en avais vingt-trois ; elle était jolie entre toutes et, pour me servir d'une expression employée par M. le duc de Chartres, dans une lettre qu'elle me montra et qu'il lui avait écrite, « fraîche comme la pêche vermeille. » Avec ma prédisposition à l'enthousiasme et au romanesque, on aurait pu voir des choses plus extraordinaires que l'amour qu'elle m'eût inspiré, à la suite de relations si journalières et d'une intimité si réelle. Pendant des entrevues de seize heures nous étions abandonnés à nous-mêmes. Eh bien, je puis l'attester en rappelant cet épisode de ma vie, je n'ai pas eu une intention à cacher, pas une pensée à taire, comme je n'eus pas un désir à réprimer.

Tout à coup le général O'Moran fut appelé au commandement d'un camp qui se formait à Cassel. Son départ fut un véritable deuil pour ses compagnons d'armes, et Thiébault en fut particulièrement attristé.

Si quelque chose put ajouter à nos regrets, ce fut la manière dont le général O'Moran fut remplacé. Son successeur fut le lieutenant-général de Canolle, homme de bonne maison, mais modèle accompli de sottise. C'est cet officier qui, informé qu'il allait être complimenté par les poissardes, composa et leur débita, avec une emphase digne

du reste, ce discours qui devint célèbre, que cependant j'avais oublié, mais que le colonel de Forceville avait écrit dans le temps et qui est assez caractéristique pour que je le copie ici :

« Liberté, égalité, fraternité ou la mort.

« Mesdames, citoyennes, sœurs et amies,

« La reconnaissance est un devoir prépondérant pour tout cœur qui s'en est fait un besoin. Au reste, vous n'en ignorez pas et je connaissais assez le physique de la chose pour croire que l'impulsion des accessoires vous fera toujours chérir l'humanité dans la personne de nos cœurs.

« Vive la république ! »

C'est encore lui qui disait à un agent des vivres : « Je prétends que le sol de ma division soit toujours couvert de comestibles ; » et à des soldats : « Camarades, quand vous n'aurez pas de pain, j'irai manger la soupe avec vous. » A quoi un grenadier répliqua : « Belle manière d'augmenter nos rations. » Commandant à Gand, je crois, avant de venir à Tournai, il lui était arrivé, se trouvant en habit bourgeois, de vouloir mettre l'ordre dans un cabaret où l'on se battait ; il avait ameuté contre lui les deux partis, et, en dépit de ses fortes épaules, il reçut une volée superbe ; mais ce qu'il y eut de comique, c'est que, pendant qu'on le rossait, il criait : « A moi la loi ! » Un poste voisin du lieu de cette scène ne bougea pas, et lorsque le général s'en plaignit, le chef du poste, qui le connaissait assez pour être enchanté de l'aventure, lui répondit : « Si j'avais pu me douter que ce fût vous, nous aurions couru à votre secours, et si seulement vous aviez crié : « A la garde ! » mais : « A moi la loi ! » nous avons cru que vous vous moquiez de nous. Quel rapport y a-t-il entre des soldats et une catin que tout le monde viole ? — C'est juste, reprit-il, je n'y avais pas pensé. » Cet homme, qui n'était propre qu'à amoindrir l'autorité qui lui était confiée, était journellement, pendant l'heure des repas surtout, l'objet de risées intarissables. Un jour, cependant, il s'aperçut qu'on se moquait de lui, et, me prenant à partie, il me dit en pleine table : « Sachez, monsieur, que j'ai toujours méprisé l'esprit. »

Cependant le 1er février 1793, la Convention avait déclaré la guerre à l'Angleterre et à la Hollande et ordonné la conquête de ce dernier pays. Les relations que Thiébault entretenait avec le duc de Chartres faillirent causer sa perte. Une lettre que le prince lui avait adressée lors de la trahison de Dumouriez fut interceptée. Il fut décrété d'accusation (13 avril 1793) par le comité de la Sûreté générale et ne dut sa libération qu'à l'intervention de l'ambassadeur de la république française à Copenhague, M. Grouvelle, qui

le réclama pour exercer auprès de lui l'emploi de secrétaire de légation.

Peu après, il rentra au service dans son bataillon de Tournai, devenu le 24e bataillon d'infanterie légère. Il fut adjoint à la mission de l'adjudant-général Jouy, véritable personnage de roman, dont les inconséquences politiques et les incroyables aventures galantes, qu'on trouvera tout au long rapportées dans ce premier volume des *Mémoires*, faillirent le compromettre encore une fois. Des trois membres de la mission, partis de Lille, le 7 août, Daboville fut tout de suite arrêté, puis guillotiné, Jouy n'échappa à l'échafaud qu'à l'aide d'une trappe et de l'émigration, et Thiébault, parce qu'on l'oublia.

La campagne de l'armée du Nord a été si souvent racontée et elle est si bien connue que nous ne suivrons pas Thiébault au corps, commandé par Pichegru, au siège de Maubeuge, non plus que pendant toutes les campagnes de l'armée du Rhin, où il combattit tantôt sous l'adjudant-général Donzelot, tantôt sans ordres, se rendant aujourd'hui à une division, demain à une autre, et prenant part de cette manière aux principales actions des 28 et 29 floréal et à la bataille dite de Tournai (3 prairial).

Ce n'était certes pas le courage qui manquait aux chefs non plus qu'aux soldats à cette époque héroïque. Mais la discipline faisait défaut; les ordres étaient généralement discutés, critiqués souvent, et pas toujours obéis; la preuve en est, à chaque page, dans ce que disent la plupart des auteurs des Mémoires militaires de ce temps. Et tandis que les armées coalisées enserraient la France dans un cercle de fer et de feu où elles tentaient de la détruire, la démoralisation dans les camps risquait d'achever l'œuvre de destruction. Il fallait à tout prix arrêter la contagion, préparer la victoire et la décider. Député à la Convention et chargé, comme membre du Comité de salut public, du personnel et du mouvement des armées, qu'il avait trouvées découragées et manquant de tout, Carnot, avec une activité prodigieuse, réorganisa les bataillons, improvisa quatorze armées de volontaires, choisit si bien leurs chefs, combina si heureusement leurs opérations et manœuvra avec tant de précision qu'il put, après dix-sept mois de campagne, présenter à la Convention, le 13 vendémiaire an III, son célèbre rapport : « 27 victoires dont 8 en batailles rangées; 120 combats; 80,000 ennemis tués; 91,000 prisonniers; 116 places fortes ou villes importantes occupées; 230 forts ou redoutes emportés; 3,800 bouches à feu; 70,000 fusils et 90 drapeaux pris sur l'ennemi. »

Pour arriver à un résultat jusque-là sans exemple, il avait fallu sans doute déployer une science du commandement, une autorité sans pareille, mais surtout savoir imposer l'obéissance passive en

châtiant sans merci tout acte de nature à compromettre l'œuvre de salut, fût-ce même une velléité de résistance soupçonnée chez les chefs et chez les soldats.

On saisira sur le fait une preuve de cette activité incroyable de Carnot et de la sévérité impitoyable du tribunal révolutionnaire dans cette page des *Mémoires* de Thiébault. Il y a là un tableau plein de vérité et de mouvement, et qui montre bien ce qu'étaient nos armées à ces heures de trouble, ce que peuvent le patriotisme et le dévoûment absolu au pays, et combien peu comptait la vie d'un soldat, simple grenadier ou général, quand le sort de la patrie était en jeu.

Mon père connaissait le général Chancel, qui, au commencement de cette année 1793, avait si honorablement défendu Condé. Ce général était au nombre de ceux qui se trouvaient bloqués à Maubeuge; quelques jours avant le blocus, j'avais reçu de mon père une lettre pour lui; je la lui avais portée et j'avais été très bien accueilli. Il avait d'ailleurs pour aide-de-camp un capitaine Simon, mort maréchal de camp, que j'avais vu à Lille, avec lequel je m'étais lié et qui avait la juste réputation d'un officier instruit et fort capable. Je me trouvais donc avec ce général dans un double rapport; aussi ne venait-il jamais au camp sans passer sur le front de bandière de mon bataillon, sans me faire demander et causer avec moi. Parfois il me gardait avec lui pour achever sa tournée et me faisait soutenir des thèses sur ce que nous remarquions ou ce qu'il lui plaisait de discuter.

Un jour que je continuais avec lui une de ces visites, il fut entouré par beaucoup de soldats, qui se plaignaient de la mauvaise qualité et de l'insuffisance des vivres. Un des plus jeunes, l'apostrophant, lui dit : « Mon général, nous ne demandons pas mieux que de nous battre; mais, pour se battre et après s'être battus, il faut des alimens que l'on puisse manger, comme après de grandes fatigues il faut du repos! — Et quel mérite et quelle gloire auriez-vous, répliqua le digne général avec véhémence, si d'un bon logement et d'une bonne table, vous alliez au champ de bataille? Apprenez, jeune homme, ajouta-t-il, après avoir éloquemment développé sa pensée, que c'est par une longue suite de travaux, de privations, de fatigues, de souffrances, qu'il faut acheter l'honneur de combattre et de mourir pour la patrie. » Cette péroraison causa une vive impression, et des applaudissemens éclatèrent, faisant autant d'honneur aux soldats dont ils émanaient qu'au chef qui les avait provoqués. Quant à moi, elle acheva de m'inspirer une haute vénération pour le général Chancel.

Le 15 octobre, le canon se fit entendre dans le lointain et même sembla se rapprocher et se mêler à des feux de mousqueterie. L'idée que nous étions secourus transporta les soldats d'enthousiasme; ils

coururent à leurs armes, se rassemblèrent et demandèrent à grands cris qu'on les menât au combat. Mais des heures se passèrent avant qu'aucun des généraux parût; lorsqu'enfin ils arrivèrent au camp, leur air glacial pétrifia tous les braves; il fut impossible de leur ôter l'idée que le feu que nous entendions était celui du siège d'Avesnes ou l'effet d'une ruse de l'ennemi, qui voulait nous faire sortir de nos retranchemens dans le but d'y rentrer pêle-mêle avec nous. Le lendemain, cependant, le feu recommença; le camp retentissait d'imprécations; on aurait fini par marcher sans généraux, si ceux-ci ne s'étaient décidés à faire enfin une sortie. Comme mon bataillon partait, le général Chancel, qui n'avait pas paru la veille, arriva; un de ses domestiques conduisait un cheval de main; il me fit monter et me garda avec lui toute la soirée.

L'attaque que nous exécutâmes n'eut aucun caractère, si ce n'est celui d'une mauvaise reconnaissance. L'ennemi, au reste, avait encore sur ce front toutes ses pièces et nous montra à peu près autant de troupes que de coutume; mais certainement il n'avait plus là que celles qu'il nous montra et qui se seraient retirées, si nous nous étions portés en avant. Au scandale de tous, à l'indignation du général Chancel, qui ne s'approcha que par momens du groupe formé par les généraux Ferrand, Mayer et Desjardin, en répétant sans cesse : « Quels hommes! quels hommes! » tout se borna à un feu de tirailleurs, de pied ferme, et à des coups de canon. Ainsi, pas une manœuvre, pas une charge, rien qui pût nous éclairer sur notre position. Après deux heures perdues à cette insignifiante sortie, c'est-à-dire à l'approche de la nuit, nous rentrâmes dans le camp.

Pendant cette sortie, alors que le feu de nos tirailleurs et de ceux de l'ennemi était le plus vif, et que les deux lignes échangeaient le plus de boulets, un lièvre partit entre les jambes de nos soldats. A l'instant, l'ennemi est oublié, et plus de deux cents hommes se précipitent sur le lièvre, le poursuivent, et, à coups de fusil, de baïonnette et de crosse, au risque de s'entre-blesser ou tuer, et malgré ce que les officiers purent faire et dire, cette bizarre chasse continua au milieu des cris, des éclats de rire et de la stupéfaction des Autrichiens, et cela jusqu'à ce que le lièvre fût dans le sac d'un des poursuivans. Le fait n'aurait pas assez d'importance en lui-même pour être rapporté; mais il caractérise l'état d'esprit des soldats, entraînés par le manque de confiance en leurs chefs et par la disette à commettre de pareils faits d'indiscipline en présence de l'ennemi.

En revenant de cette mauvaise parade, j'accompagnai le général Chancel jusque chez lui, et c'est pendant ce trajet que, après être revenu sur la médiocrité et la pusillanimité des généraux Desjardin et Mayer, et sur la faiblesse avec laquelle le général Ferrand déférait à leurs avis, il m'expliqua l'éloignement où il s'était tenu d'eux et me

dit son dépit de n'avoir pu les décider, dès la veille, à réunir toutes les troupes disponibles, piquets et postes exceptés, et à marcher dans la direction d'où s'entendait le canon. « Les soldats, ajouta-t-il avec humeur, ne se sont pas trompés sur l'urgence de ce mouvement. » Enfin, prêts à nous séparer, il me dit qu'il m'offrait une place d'aide-de-camp vacante auprès de lui, et que, si j'acceptais, je pourrais le rejoindre du moment où notre sort serait décidé. La proposition était flatteuse, et je l'agréai avec empressement et reconnaissance.

Le 17, à la petite pointe du jour, je fus réveillé par des cris et un mouvement extraordinaires. Aussitôt hors de ma tente, je vois une jeune paysanne que l'on entoure et que l'on questionne. Parvenu à elle, je l'interroge à mon tour et j'apprends qu'elle est d'Haumont, qu'elle en arrive, et qu'il n'y a plus d'ennemis autour du camp. On ne peut se faire une idée d'une explosion et d'une joie semblables. De suite cette nouvelle se propage ; mille bouches proclament ou répètent : « Nous sommes débloqués. » Les soldats prennent les armes, les bataillons se forment, tous les tambours battent la générale sans ordre, au milieu d'acclamations qui tenaient du délire. En effet, la bataille de Wattignies avait été gagnée dans la seconde journée de la lutte ; elle l'avait été par le général Jourdan, grâce à l'application du système de masses portant sur un des points de l'ennemi. Il faut bien le dire encore, la crainte de ce que notre camp devait faire avait en partie tenu lieu de ce que nous n'avions pas fait, et je dis en partie, car si les vingt mille hommes de Maubeuge avaient secondé l'armée de secours, ainsi qu'ils le pouvaient, l'ennemi, au lieu d'être repoussé, était complètement battu.

Cependant des aides-de-camp accouraient de toutes parts, pour savoir ce que signifiaient et la générale qui continuait à battre avec fureur, et cette prise d'armes, et cette bruyante joie ; informés de notre délivrance, ils reportent, au grand galop, cette nouvelle à leurs généraux, qui enfin parurent, trop honteux de leur conduite pour ne pas être embarrassés de leurs personnes.

Quant aux troupes, au lieu d'attendre en bataille, elles s'étaient déjà mises par le flanc et marquaient le pas d'impatience, provoquant une direction. L'attente ne pouvait plus être longue ; en un quart d'heure, le camp était vide ; mais, par une bêtise digne de tout ce qui l'avait précédée, la colonne dont mon bataillon prit la tête fut dirigée sur la route d'Avesnes passant par les bois d'Haumont. Nous n'avions pas fait cinq quarts de lieue, que, sous l'escorte d'un escadron de cavalerie, nous vîmes venir à nous le général Jourdan et les représentans Carnot, Bar et Duquesnoy : « Que faites-vous sur cette route ? nous cria le premier du ton d'un chef irrité. Marchez sur Saint-Remy ! Ce sont les bords de la Sambre que vous devez suivre. » Il avait raison,

cent fois raison, et nous nous rendîmes à Saint-Remy, où nous passâmes la nuit et d'où nous partîmes, le lendemain matin, pour nous porter à Jeumont. Là, nous fûmes cantonnés avec les hussards des Ardennes et flanqués par d'autres corps. L'hiver même ne devait pas interrompre cette guerre d'escarmouches et de postes, qui était encore à la mode et qui n'a d'autre résultat que de faire payer par le sang de beaucoup d'hommes l'avantage d'en aguerrir quelques autres.

Une fois mon bataillon installé à Jeumont, je me rendis, le 19, à Maubeuge pour prendre les derniers ordres du général Chancel. Deux gendarmes étaient à sa porte. J'entrai cependant sans faire trop d'attention à eux, lorsqu'ils m'arrêtèrent en me demandant ce que je voulais. « Parler au général Chancel, répondis-je, étonné de cette question. — Personne ne lui parle, répliqua l'un des gendarmes. Il est arrêté et va partir pour être conduit à Paris. » Je fus confondu, et certes ce ne fut pas l'idée de ce que personnellement je pouvais perdre à cette arrestation qui m'occupa, mais bien l'indignation de cette grande et révoltante injustice ; ce fut la pitié que m'inspira le sort d'un homme de bien, d'un général distingué et dont tout le crime consistait à avoir blâmé la lâche et stupide inaction des chefs du camp et des troupes, à avoir eu raison contre la bande d'énergumènes qu'effarouchaient également le mérite, la vertu et la célébrité.

Je ne pus donc revoir le général Chancel, qui, chargé des iniquités d'Israël, n'arriva à Paris que pour y être guillotiné. Mais comment n'invoqua-t-il aucun témoignage ? Il est vrai qu'une fois arrêté, on ne communiquait plus ; souvent même on ignorait de quoi on était accusé et on ne l'apprenait qu'au tribunal révolutionnaire, où l'on était condamné toujours, écouté jamais. Une circonstance ajouta même une seconde affliction à celle que me causa sa mort. Il alla au supplice sur la même charrette et fut assassiné le même jour que le digne et respectable général O' Moran, qui, huit mois auparavant, m'avait nommé capitaine et avait levé et formé le bataillon dans lequel je servais.

Pour ne rien taire, j'ajouterai que cette mort du général Chancel a toujours été et restera à mes yeux une tache dans la vie du général Jourdan et surtout du général Carnot ! Que les représentans Bar et Duquesnoy aient trouvé dans son titre de général un motif, peut-être une satisfaction de plus, pour frapper Chancel, cela se conçoit de la part d'exécuteurs attitrés, en ce moment où le délire frénétique était porté au point qu'on n'osait avouer que l'on connût un général, au point qu'on risquait de se compromettre en lui parlant, eût-il sauvé la république... Mais Jourdan, général en chef, mais Carnot, général et membre du Comité de salut public, devaient par pudeur, par honneur, si ce n'est pas par équité, interroger leur camarade et leur frère d'armes, vérifier les faits qui lui étaient imputés et confondre

des calomniateurs assez effrontés, assez indignes pour accuser un homme de leurs propres torts et pour le sacrifier à la peur qu'il ne les accusât.

Tous les jours on se battait avec les Autrichiens qui n'étaient séparés des Français que par la Sambre que l'on passait à tous momens. Le 2 novembre, huit escadrons de hussards des Ardennes et six pièces d'artillerie étaient allés attaquer le camp ennemi de l'autre côté de la Sambre. Le combat avait duré toute la journée. Thiébault en raconte les alternatives et il ajoute :

La seule chose qui m'intéressa dans cette journée fut la femme d'un des capitaines de hussards des Ardennes, nommé de Saulanne (1). Cette jeune amazone de vingt ans, en costume d'officier de ce corps, ne quittait pas son mari, et, dans deux charges que le régiment exécuta sous nos yeux, elle se conduisit aussi bravement que le plus intrépide des hussards. Son sabre au poing, elle était toujours des premiers ; mais, se défiant de la vigueur de son bras, elle avait un sabre presque droit, pointait au lieu de sabrer et piquait à la figure avec beaucoup d'adresse. Elle montait, d'ailleurs, à cheval à merveille et maniait avec une aisance parfaite un coursier aussi fin que léger. Je me rappelle que, plusieurs hussards des Ardennes et chasseurs de mon bataillon s'étant trop aventurés et se trouvant vigoureusement ramenés par un escadron de Blanckenstein, elle partit ventre à terre suivie par quelques hussards qui, de leur propre mouvement et par l'effet de l'enthousiasme qu'elle inspirait, se précipitèrent derrière elle ; elle arriva au milieu des hommes les plus compromis, ralentit la poursuite des ennemis et criait à nos soldats : « A la queue des chevaux, chasseurs ! » Ces deux corps, au reste, se soutenaient avec un égal dévoûment ; presque tout de suite, ils s'étaient liés de cette fraternité d'armes dont il y a dans nos armées de si honorables exemples.

Thiébault était enfin entré à Bruxelles après plus de dix batailles dont celle de Fleurus (8 messidor an III, 26 juin 1794). Mais ce fut à Anvers qu'il apprit, la fin de la Terreur, la mort de Robespierre, l'exécution des membres de la Commune mis hors la loi par

(1) Le lieutenant-général Margaron, alors chef d'escadrons dans les hussards des Ardennes, m'a rappelé le nom de cette héroïne et dit que M. de Saulanne quitta le service en 1794, à cause des dangers auxquels il ne pouvait empêcher sa femme de s'exposer. Aussi heureuse que brave, elle échappa au fer comme au feu de l'ennemi ; mais est-il à croire qu'elle n'ait pas regretté de ne pas avoir ajouté à ses chevaleresques et brillans souvenirs !

la Convention, et qu'il sut en même temps que la liberté était rendue à son père et à tous les siens.

... Après tant d'angoisses et de tortures, l'âme avait besoin de se dilater, et le ciel se trouvait avoir fait tout exprès la nièce de mon hôtesse pour favoriser cette dilatation. La chère fille me cachant mal ou même ne me cachant pas sa bienveillance, nous marchâmes assez vite dans la route des préliminaires.

Christine, dans l'éclat et la fraîcheur de ses vingt ans, était aussi drôle que spirituelle, aussi appétissante que jolie. Elle avait d'ailleurs pour moi une véritable exaltation, et, grâce à sa gaîté, à ses saillies qui substituaient la variété à la monotonie, tout avec elle, jusqu'aux entr'actes, était charmant : « Savez-vous bien, me dit-elle un jour, si tant est que ce fut un jour, que ma tante ne cesse de s'extasier sur ce que, depuis quinze jours qu'elle a fait changer vos draps, on dirait que personne n'y a couché? Elle répète que vous êtes l'homme le plus propre qu'elle ait jamais vu. » Or, il advint que cette tante, voulant me faire un compliment à moi-même, profita d'un moment où j'étais seul avec elle et sa nièce. Je pris mon air sérieux pour la fortifier dans son erreur et j'affirmai que, dormant d'un sommeil très profond, je n'avais pas l'occasion de friper mes draps, puisque je ne bougeais pas. Christine ne put retenir un petit rire, et sa tante, croyant à une intention moqueuse, ajouta : « Je n'en dirai pas autant des tiens, que, sans luxe, on changerait tous les huit jours. — Ah! repris-je, Mlle Christine est si vive! — A la bonne heure; mais ce n'est pas une raison pour ricaner quand il s'agit de vous. » La naïveté de cette chère tante nous rendit très malaisée la nécessité de garder notre sérieux...

Après cet intermède trop court à son gré, nommé commandant au deuxième bataillon de tirailleurs, Thiébault, en cette qualité, prit part à la conquête de la Hollande. Il se distingua à l'attaque du fort Saint-André, le 20 frimaire, et à celle des lignes de Bréda. Tous ces brillans faits d'armes accomplis, il put enfin rentrer à Paris et revoir son père.

Cependant il ne pouvait se résoudre à rejoindre en Vendée son régiment pour faire une guerre fratricide, et il obtint du général Duvigneau, chef de l'état-major général de l'intérieur, de rester à la suite de l'état-major.

C'est à ce camp de Marly que je fis la connaissance de Murat, alors chef d'escadrons au 21e régiment de chasseurs à cheval, dont je reparlerai davantage. Je me rappelle que ce pauvre Murat, mécontent de sa

position, enviait la mienne. Un jour que nous nous promenions ensemble, il entreprit de me prouver qu'à l'état-major j'avais cent occasions et moyens de me faire connaître et remarquer, d'acquérir de la célébrité, d'avancer enfin; mais qu'un régiment était un cul-de-sac, qu'on y était confondu avec les masses, que, parvînt-on à se distinguer, la jalousie empêcherait que personne y parlât de vous, et que moi, capitaine, je serais général avant que lui, chef d'escadrons, fût colonel. Cette dernière affirmation seule ne se réalisa pas, car ce fut comme aide-de-camp du général en chef Bonaparte, c'est-à-dire comme officier d'état-major, qu'il parvint à tout. Combien de fois me suis-je rappelé cet entretien, lorsque je lui ai vu franchir avec la rapidité de l'ouragan tous les échelons des grades et, porté par l'aigle des Césars, arriver d'une seule poussée d'aile au faîte des grandeurs humaines! Je dois dire cependant qu'il ne perdit jamais rien de cette aménité, de cette bienveillance qui s'alliaient si bien à l'expansion de son âme et à cette ardeur chevaleresque qui partout en ont fait le brave des braves.

La position, je ne dirai pas des troupes qui composaient le camp de Marly, mais des chefs qui les commandaient, devint tout à coup difficile. Paris, en masse, se prononça contre cette réunion de forces.

Quant aux contre-révolutionnaires, lorsqu'ils furent convaincus qu'ils ne parviendraient pas à faire éloigner ces troupes, ils songèrent du moins à en rendre le secours impuissant, en organisant une insurrection générale.

Au milieu de cette insurrection croissante, la Convention, irréprochable depuis un an, continuait avec un véritable stoïcisme ses travaux législatifs. Elle sentit néanmoins la nécessité de se mettre sur ses gardes, et elle ordonna que les troupes réunies à Marly viendraient camper à la plaine des Sablons.

Dans cette même journée du 12 vendémiaire, quinze cents patriotes, chassés des sections, vinrent offrir leurs services à la Convention; celle-ci les agréa et les fit armer malgré le général de Menou, qui alla jusqu'à déclarer qu'il ne les commanderait pas; ils formèrent en effet un corps à part sous les ordres du général Berruyer et de l'adjudant-général Solignac, et furent commandés par les officiers isolés qui se trouvaient à Paris. Ce corps fut nommé par les uns « bataillon sacré, » par les autres « bataillon des terroristes. » Il aurait pu être nommé « bataillon du salut, » car il fut d'un grand secours.

Le 13, à huit heures et demie, je sortis de chez moi pour aller remonter à cheval rue de l'Échelle, où se trouvaient mon écurie et par conséquent mes chevaux. Je n'avais pas fait la moitié de ce trajet que j'entendis derrière moi des coups de fusil et vis, en me retournant, un de mes camarades arriver au grand galop, son hussard d'ordonnance tomber de cheval et des sectionnaires se jeter sur le cheval et sur le

hussard. C'en était assez pour que je gagnasse le cul-de-sac Dauphin à toutes jambes, et je fis bien, car des bataillons des sections arrivaient par la place Vendôme, par les Jacobins et du côté du Palais-Royal; ces derniers s'étaient emparés de la rue de l'Échelle, il me fut même impossible d'arriver à mes chevaux. Je demandai le général de Menou pour lui rendre compte du fait. « Le général Menou? me répondit-on, Dieu merci! ce traître ne nous commandera plus; Barras est notre général en chef, et le général Bonaparte, son second. — Bonaparte? me dis-je, qui diable est-ce cela? » Et j'eus besoin de la vue de sa chétive personne et de sa figure monumentale pour reconnaître ce petit homme, qui dans l'allée des Feuillans ne m'avait apparu que comme une victime; le désordre de sa toilette, ses longs cheveux pendans et la vétusté de ses hardes révélaient encore sa détresse; mais, en dépit de sa disgrâce, de ses vingt-six ans et d'un ensemble si peu imposant, il allait faire enfin pour sa propre gloire ce que, devant Toulon, à Saorgio et aux lignes de la Roya, il avait déjà fait pour le compte d'autrui; dès ce jour, il commença à s'élever dans l'opinion à un niveau auquel, peu de mois après, il n'était plus au pouvoir d'autres hommes d'atteindre.

Il étonna d'abord par son activité. Il semblait à la fois être partout, ou plutôt on ne le perdait de vue sur un point que pour le voir aussitôt reparaître. Il surprit davantage par le laconisme, la netteté et la promptitude de ses ordres, au dernier point impératifs. Enfin la force de ses dispositions frappa tout le monde et conduisit de l'admiration à la confiance et de la confiance à l'enthousiasme.

Admiration, confiance, enthousiasme, c'étaient bien là les sentimens qu'allait, pendant plus de vingt ans, inspirer à ses soldats celui que Thiébault venait de voir apparaître, le 13 vendémiaire, et qui avait tout aussitôt produit sur l'ancien admirateur du grand Frédéric une impression si profonde.

Ici s'arrête la première partie de ces curieux *Mémoires*. Le volume suivant nous montrera une autre époque, un autre champ d'action. L'on y verra Bonaparte grandir avec les exploits de la guerre d'Italie et de l'expédition d'Égypte. La Convention avait repoussé l'invasion et ramené la victoire. Maintenant ce ne sera plus l'histoire d'un peuple, mais celle d'un homme; ce sera la conquête rapide, foudroyante, obéissant à un génie « démesuré en tout, hors ligne, hors cadre, qui étonne par la grandeur de ses conceptions. » Plus d'une fois, comme à Austerlitz, Thiébault combattra sous les ordres et aux côtés de l'empereur. Nous l'y retrouverons.

J. Marmée.

REVUE LITTÉRAIRE

ENCORE VICTOR HUGO.

Victor Hugo, le poète, par M. Ch. Renouvier, 1 vol. in-18. Paris, 1893; Armand Colin. — *Victor Hugo*, par M. Léopold Mabilleau, dans la collection des *Grands Écrivains français*, 1 vol. in-18. Paris, 1893; Hachette.

Faut-il nous excuser d'en reparler encore (1)? Non, sans doute, — s'il vit toujours; s'il y en a donc toujours des choses nouvelles à dire; et puis, et surtout si la vérité littéraire ne s'atteint pas du premier coup, mais par une série d'approximations successives, et de variations au besoin. C'est ce qu'on ne saurait trop répéter. On s'est beaucoup moqué de l'ancienne critique, avec ses « modèles » et ses « règles; » et on a eu raison de s'en moquer. Mais ce qu'il y avait de plus ridicule ou de plus amusant dans ses prétentions, si c'était celle d'immobiliser l'opinion, sommes-nous moins amusans, et prêtons-nous beaucoup moins à rire quand nous nous immobilisons nous-mêmes dans nos opinions personnelles, devenues pour nous des espèces d'idoles, ou des temples, plutôt, dont nous sommes le Bouddha? Nos anciens étaient plus pédans, mais nous sommes plus impertinens; et l'éternelle paresse est la même des deux parts.

L'œuvre de la critique demande plus d'ouverture et de largeur d'es-

(1) Voyez: *le Théâtre de M. Auguste Vacquerie*, dans la *Revue* du 15 juillet 1879; *les Commencemens d'un grand poète*, dans la *Revue* du 1er mai 1883; *le Théâtre en liberté*, dans la *Revue* du 1er mai 1886; *les Métaphores de Victor Hugo*, dans la *Revue* du 1er février 1888; *Victor Hugo depuis 1830*, dans la *Revue* du 1er octobre 1891; et dans la *Revue politique et littéraire* du 4 mars et du 13 mai 1893, *la Première* et *la Seconde Manière de Victor Hugo*.

prit, plus de souplesse ; elle demande aussi plus de désintéressement. Puisque tout change autour de nous et en nous, il nous faut savoir profiter de notre propre expérience et de celle des autres. N'est-ce pas un bien sot orgueil que celui de n'avoir pas varié, s'il consiste à se faire gloire de n'avoir, après tout, ni vécu, ni réfléchi, ni lu ! d'être encore à cinquante ans ce que l'on était à vingt-cinq ! et de mourir captif des préjugés qu'on avait emportés du collège, ou trouvés dans son berceau ! Je laisse aujourd'hui de côté les questions de morale. Mais dans les questions de littérature et d'art, l'idéal du critique serait de démêler, pour se l'approprier, le vrai même de tous les paradoxes. Curieux de tout ce qui s'imprime et de tout ce qui se dit, on voudrait qu'il discernât dans les opinions les plus opposées aux siennes ce que les unes et les autres ont souvent au fond de commun. Fussent-elles contradictoires, il ne jetterait pas pour cela le livre ou le journal ! Car, pourquoi n'admettrait-il pas que, les sujets qu'il croit le mieux connaître, un autre, qui les connaît moins, ne laisse pas de pouvoir lui en apprendre quelque chose encore? Refusera-t-il d'en faire son profit? C'est malheureusment ce que nous voyons trop souvent. On ne veut pas se déjuger. On se rend le prisonnier de soi-même. On se préfère à la vérité qu'on n'a pas découverte. Mais combien serait-il plus intelligent, — et, qui sait? plus habile aussi, — de s'en emparer pour y mettre sa marque! Les questions avanceraient de la sorte ; la critique ne tournerait pas toujours dans le même cercle ; l'histoire alors aurait vraiment quelque chose de vivant et vraiment d'*organique*.

Je faisais ces réflexions en lisant récemment, deux *Victor Hugo*, — qui viennent de paraître, — l'un de M. Renouvier, et l'autre de M. Mabilleau, dans la collection des *Grands écrivains français*. M. Mabilleau n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, et je ne crois pas avoir besoin de leur dire quel est M. Renouvier. Ce sont deux « philosophes, » et, comme tels, j'attendais d'eux, sur Victor Hugo, des « vues » nouvelles, pour confirmer ou corriger les miennes. Si quelque géomètre ou quelque physicien s'expliquait un jour sur Hugo, c'est ainsi que je les lirais avec le même empressement. Connaissez-vous rien de plus instructif que quelques pages du *Journal d'Eugène Delacroix* sur la musique de Meyerbeer ou sur la tragédie de Racine?... Et je n'ai pas été tout à fait déçu dans mon attente ; j'ai trouvé de précieuses indications dans le livre de M. Renouvier ; j'en ai trouvé davantage encore dans celui de M. Mabilleau. Si peut-être elles y sont trop enveloppées, c'est justement notre affaire de les débrouiller, et puisque j'ai moi-même, ici ou ailleurs, parlé souvent d'Hugo, c'est précisément ce que je n'en ai pas dit, que je voudrais dire aujourd'hui d'après M. Mabilleau et d'après M. Renouvier.

Ne revenons pas toutefois sur la question du romantisme, de ses origines, de sa définition ; et ne nous demandons pas qui des deux a

raison, de M. Mabilleau, quand, sur la parole de Sainte-Beuve et de Gautier, c'est de la publication des *Œuvres* d'André Chénier « qu'il fait dater vraiment la poésie moderne; » ou de M. Renouvier, quand il croit retrouver dans « le récit de Théramène, » tout ce qu'on loue d'innovations rythmiques dans *l'Aveugle* et dans *le Mendiant?* Il exagère, mais il a raison. Pas plus que Lamartine, Hugo n'a rien appris de Chénier, dans les vers mêmes duquel nous savons, — par son *Journal des idées d'un jeune Jacobite en 1819*, — que, s'il admira des « expressions d'une énergique trivialité dans la grandeur, » il fut au contraire choqué de « la bizarrerie des coupes, » et de ce qu'il appelle assez heureusement « la manie de mutiler la phrase, pour la tailler à la grecque. » Mais, à propos de romantisme, laisserai-je passer, sans la relever, cette opinion de M. Mabilleau « que, de rapporter à une série de précurseurs, — comme Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, — chacun des caractères qui distinguent le romantisme achevé, c'est reconnaître implicitement qu'on n'a pas su découvrir ce qui fait l'unité du système? » Et, en effet, le romantisme, aux yeux de M. Mabilleau, c'est Hugo. Pour quelle raison cependant il faut que le romantisme soit un « système, » et que ce système ait son « unité, » M. Mabilleau néglige de nous le dire; et j'imagine qu'il aurait quelque peine à nous le démontrer. Le matérialisme est un « système, » et l'idéalisme en est un autre; mais ni le réalisme ni le romantisme ne sont seulement des « doctrines. » Ce sont des noms, sous lesquels on enveloppe des simultanéités ou des successions de faits qui n'ont rien de nécessaire ni même souvent de logique; et le grand danger que l'on coure quand on en veut parler, c'est précisément, pour vouloir les réduire à je ne sais quelle unité factice, d'en méconnaître la richesse ou la complexité. Je ne nie pas après cela que la nature d'imagination d'Hugo fût éminemment romantique.

On pourrait faire d'autres chicanes à M. Mabilleau. Que veut-il dire, par exemple, quand il loue quelque part « la surprenante érudition » et « l'universelle curiosité » d'Hugo? Curiosité de quoi? Des découvertes de la science? ou des progrès de la philologie? On aimerait à le savoir. Mais, pour l'érudition d'Hugo, je me contenterai de renvoyer le lecteur au chapitre que M. Renouvier, qui est un brave, n'a pas craint d'intituler : *Ignorance et absurdité.* « En première ligne des traits d'ignorance d'Hugo dans ses œuvres, dit M. Renouvier, il faut mettre ceux qui dénotent à la fois le manque de l'instruction la plus commune des hommes de lettres; une indifférence étonnante sur l'exactitude des applications qu'il fait des noms d'hommes illustres aux idées; et la persuasion où il est de tomber sur des qualifications justes, d'emblée, du même coup que sur une imagination attrayante, ou sur un mot qui sonne comme il faut. » C'est M. Renouvier, encore ici, qui a raison, et quelques-unes des preuves qu'il donne à l'appui de son jugement sont

extrêmement divertissantes. Que pensez-vous de la trinité « d'Escobar, Trimalcion et Rufin, » considérés comme types de « conservateurs de l'antique souffrance? » ou de celle « Baronius, d'Ibas d'Éphèse, et de Théétète? » Mais, à mes yeux, si je l'ose avouer, l'érudition d'Hugo est de la même nature que la science de M. Zola.

> *Quand le Christ expira,* quand mourut le grand Pan,
> Jean et Luc en Judée, *et dans l'Inde Épicure*
> Entendirent un cri d'inquiétude obscure...

Oui, ces vers, quand je les lis dans le livre de M. Renouvier, me font penser au docteur Pascal « allant des *gemmules* de Darwin à la *périgenèse* d'Hæckel, en passant par les *stirpes* de Darwin ? » Le procédé n'est que trop visible. Par l'accumulation des mots techniques, ou des noms propres, on essaie de donner l'illusion d'une science ou d'une érudition qu'on ne possède point. Celui-ci place Épicure « dans le lointain, à la limite de ses connaissances géographiques » et il en fait un contemporain de Jésus ; celui-là nous apprend que dans l'Inde « en sept générations on fait d'un soudra un brahmane, haussant ainsi expérimentalement le dernier des misérables au type humain le plus achevé ; » et les anachronismes de l'un comme les impropriétés d'expressions de l'autre trahissent la même insuffisance de culture générale d'esprit. L'érudition d'Hugo fut vraiment « surprenante, » mais ce n'est point au sens où l'entend M. Mabilleau. Son ignorance était d'ailleurs celle de tous nos romantiques, les plus ignorans, ou même les moins curieux de tous les hommes ; et il n'a rien fait pour y porter remède que de la plâtrer magnifiquement, si je puis ainsi dire, d'histoire et de philosophie.

En général, toute cette première partie du livre de M. Mabilleau, sur *la Vie et l'œuvre de Victor Hugo*, ne semble pas avoir été suffisamment étudiée. Non pas que l'on n'y trouve déjà plus d'une observation intéressante ou utile, et M. Mabilleau, par exemple, a bien vu ce que l'on pourrait appeler le caractère profondément réaliste de l'imagination d'Hugo. « L'aspect extérieur des choses saisies dans l'originalité pittoresque de leurs formes ou de leurs dispositions, tel est, dit-il, pour Hugo, le principe ou tout au moins le point de départ de toute poésie. » Et en effet, qu'y a-t-il de plus dans les *Odes et Ballades* ou dans *les Orientales?* Mais quelque chose de nouveau s'y ajoute dans les *Feuilles d'automne, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres,* qui est la faculté de s'halluciner soi-même, de voir au-delà des choses, et « de prêter une valeur morale à l'impression plastique causée par la forme des êtres : » c'est encore une heureuse expression de M. Mabilleau. Pour en éprouver toute la justesse, on n'aura qu'à relire une pièce des *Feuilles d'automne,* intitulée *la Pente de la rêverie.* Baudelaire en avait

déjà signalé la liaison avec ce que contiennent de « monstruosité, » dans le sens latin du mot, tant de pièces des *Contemplations* ou de la *Légende des siècles*. Cette faculté est voisine de celle que nous avons nous-même essayé de définir en attirant l'attention sur ce que nous trouvions de « cyclopéen » ou de « préhistorique » dans l'imagination d'Hugo. Le long travail d'analyse qui, depuis déjà tant de siècles, semble avoir eu pour terme de nous apprendre à distinguer nos idées d'avec les sensations qui en sont le point de départ, et nos sensations elles-mêmes d'avec les objets qui en sont l'occasion, tout ce travail a d'abord été comme nul ou non avenu pour Hugo; et parce qu'elle est d'un primitif, c'est pour cela que cette confusion en lui de l'objet, de la sensation, et de l'idée, est d'un poète unique parmi nous, et dans notre littérature. « Il ne s'est pas probablement rencontré, dit à ce propos M. Renouvier, depuis la haute antiquité aryenne, aucun génie doué au même degré du pouvoir et de la passion de personnifier les idées et les choses, et de se les représenter en vivantes images. » C'est ce qui explique également ce que l'on rencontre si souvent d'étrange puérilité, mais si souvent aussi de pensée profonde et féconde sous la seule expression de ses sensations et sous la splendeur de ses métaphores. *Nomina numina*, disaient naguère nos mythologues : l'Olympe grec et le Walhalla scandinave ne sont peuplés que de calembours.

Ne peut-on pas aller plus loin? M. Renouvier, lui, s'est arrêté là, content d'avoir prouvé, par de nombreux exemples, qu'aucun poète en ce siècle n'avait eu plus qu'Hugo le don qu'Aristote a loué chez Homère « de rendre énergiquement l'acte, » de « personnifier, » d'animer l'intangible ou l'inconcevable; et je songeais là-dessus que Renan, qui ne reconnaissait qu'à son ami Quellien le don « d'inventer des mythes, » eût pu faire son profit de ce chapitre de M. Renouvier! Mais M. Mabilleau a voulu faire un pas de plus. Si l'imagination d'Hugo est comme obsédée de certaines images, — « de lions et d'aigles » par exemple, comme celle de Lamartine l'est « d'anges et de cygnes, » — la raison n'en est pas, selon toute apparence, dans la familiarité qu'ils ont entretenue, Lamartine avec les anges, ou Hugo avec les lions, mais plutôt dans l'espèce particulière de leur sensibilité, pour ne pas dire dans la nature de leur appareil cérébral. Précisons encore davantage. Le poète des *Méditations* et des *Harmonies* ne semble avoir vu dans le monde que ce qui coule, ou qui glisse, ou qui court, ou qui passe, ou qui vole, ou qui flotte, ou qui plane ; mais, au contraire, des « pics, des crics, des scies, des vrilles, des blocs, des rocs, des crocs, des dards, des arcs, des flèches, des brèches, » voilà ce qui se dégage d'abord pour Hugo de la vision de la nature. Qu'est-ce à dire? Sinon qu'en dernière analyse ce n'est pas à la nature de leur imagination, mais à celle de leur sensibilité qu'il faut qu'on demande la raison des caractères de leur poésie. Ou, en d'autres termes, leurs idées ne diffèrent

entre elles que comme la qualité de leurs images, mais leurs images ne diffèrent à leur tour que comme leurs sens, comme leur tempérament, comme leur constitution. Grands ouverts, pour ainsi parler, à de certaines impressions, dont même ils sont devenus avides, par un effet de la longue habitude, les sens d'Hugo sont comme fermés à d'autres sensations. Peut-être que son œil n'apercevait seulement pas de certaines couleurs, ni ses nerfs ne se révoltaient à de certains contacts. Mais quels contacts, ou quelles couleurs ? Si nous pouvions le déterminer, n'aurions-nous pas atteint le fond de son être poétique ? ne le connaîtrions-nous pas mieux ? et, en tout cas, n'aurions-nous pas conduit d'une manière vraiment « scientifique » ou « philosophique » une enquête où jusqu'ici la critique n'a vu qu'une occasion de s'illustrer elle-même aux dépens du poète.

Je sais, d'ailleurs, quels sont les dangers de cette méthode. « Un de mes amis, naturaliste, me pria un jour de venir voir un papillon magnifique, qu'il venait de *préparer*. Je trouvai une trentaine d'épingles qui tenaient fichées sur le papier une trentaine de petites ordures. Ces petites ordures faisaient ensemble le magnifique papillon. » C'est Taine, quelque part, dans son *Essai sur Balzac*, qui raconte cet apologue, dont il a lui-même si souvent oublié la morale. On eût pu lui répondre que le papillon de son naturaliste était bien mal préparé. Mais ce qu'il convient surtout d'ajouter, c'est que, si la méthode n'est pas « complète, » — et le grand danger qu'il y ait, c'est de la croire telle, — elle est cependant assez naturelle, et parfaitement légitime. D'un homme à un autre homme, et, de nous-mêmes à nous-mêmes, selon le temps, ce qui met le plus de différence, on ne saurait trop le redire, c'est la manière de sentir. A plus forte raison de l'artiste à l'artiste, et du poète au poète, de Raphaël à Rembrandt et de Lamartine à Victor Hugo. Plaisir ou souffrance, leurs impressions esthétiques ne sont les mêmes qu'en gros, pour ainsi parler, et qu'autant qu'on enveloppe, avec une certaine psychologie, les états de sensibilité les plus différens sous les mêmes dénominations. Si l'originalité de ses sensations ne fait pas tout l'artiste, elle est au moins ce qu'on pourrait appeler la « base physique » de sa personnalité dans l'histoire de son art. Et c'est pourquoi il faut savoir gré à M. Mabilleau d'avoir essayé de caractériser la sensibilité d'Hugo.

On demandera s'il y a réussi. Je n'oserais en répondre ; — ni lui non plus sans doute, et je n'en suis pas étonné. Il a sans doute très bien vu « qu'il y avait chez Hugo une surabondance d'activité native, instinctive, physique, qui s'épandait dans son style et dans ses images, qui révélait une richesse de sang populaire et presque brutale, dont la rançon est l'incapacité de saisir et de renouer les nuances les plus délicates de la sensation et du sentiment. » — Là-dessus, dites-moi pourquoi « le sang populaire » est plus « riche » qu'un autre ? Je regrette que ce ne

soit pas le temps d'examiner aujourd'hui la question.—M. Mabilleau dit encore des choses fort intéressantes sur la « sensibilité visuelle » du poète, sur « la constitution de son appareil optique, » sur la façon dont « les sensations de couleur se noient chez lui » dans l'épaisseur de l'ombre ou dans le rayonnement de ce

. . . . . soleil radieux
Si puissant à changer toute forme à nos yeux.

Peu sensible à la couleur, ou du moins aux nuances des couleurs, nul œil ne l'a été davantage au « relief » des choses, à leur figure extérieure, et c'est encore ce que M. Mabilleau, dans un chapitre sur *la Forme plastique* d'Hugo, a bien vu et bien dit. Il n'a pas mal expliqué non plus comment, dans tous les actes de perception, « la sensibilité du poète avait traversé trois phases : l'*opposition* d'abord, puis l'*exagération*, et ensuite la *fusion* des élémens perceptibles en une sorte d'unité finale où disparaissent toutes les distinctions. » Évolution logique, ajoute-t-il, et même nécessaire ! « Car le contraste entraîne le grossissement, et l'excès de l'impression en fait évanouir le contenu réel. » Ces deux « formules » méritent qu'on les retienne. On retiendra pareillement quelques-unes des indications qu'il a jetées dans son chapitre sur *le Monde imaginaire d'Hugo*. M. Mabilleau a bien parlé, quoique trop brièvement peut-être, de ce sens du mystère, qui caractérise entre tous l'auteur de *la Bouche d'ombre*, *Pleine Mer*, *Plein ciel*, *la Trompette du Jugement*. Et j'aime enfin ce qu'il dit à cette occasion des trois manières successives d'Hugo : « Conscience du génie individuel d'abord, exaltation de la personnalité ensuite et exagération de ses caractères ; enfin, détente par excès de tension, et dissolution de l'appareil sensitif et imaginatif. » Comment donc se fait-il que le livre de M. Mabilleau ne produise qu'une impression assez confuse, et qu'ingénieux, savant, spirituel souvent dans le détail, il ne soit pas ce que l'on attendait ?

Ne serait-ce pas qu'en premier lieu, le style de M. Mabilleau n'a pas encore toute la finesse de pointe et l'acuité de pénétration que son dessein exigeait ? Je puis le dire, peut-être, et l'observation n'a rien certes de désobligeant, si moi-même, souvent tenté par la même idée que M. Mabilleau, j'ai toujours craint de ne pas trouver les mots qu'il faudrait pour la rendre. Ce qui est difficile, en effet, ce n'est pas de saisir les nuances, quoique déjà très délicates, mais, comme en tout un peu, c'est de les fixer au moyen de mots, et ici, dans le technique, on ne sait pas, si l'on n'a commencé par en faire l'épreuve, quelle est la raideur et la pauvreté du vocabulaire de l'usage. Fromentin seul, que M. Mabilleau cite quelque part, a triomphé de la difficulté, dans

ses *Maîtres d'autrefois*, et encore, dans la manière dont il a parlé de Rubens ou de Rembrandt, les peintres, les vrais peintres trouvent-ils qu'il a plutôt échoué. Pareillement, dans le *Victor Hugo* de M. Mabilleau, l'analyse de la sensibilité du poète m'a semblé un peu superficielle. Elle est aussi traduite en termes encore trop « philosophiques, » je veux dire demeurés à mi-chemin de la transposition qu'on en aurait souhaitée dans la langue de tout le monde. « Étrange revirement! s'écrie M. Mabilleau presque au terme de son analyse; c'est la relativité qui fut la forme première de toute sensibilité et de toute pensée chez le poète, et c'est à l'absolu qu'est allé le mouvement dialectique de sa pensée et de sa sensibilité. » Croit-il qu'Hugo lui-même l'eût compris? et les explications sont-elles faites pour obscurcir ce qu'il s'agissait d'éclairer?

Mais le grand défaut du livre de M. Mabilleau, c'est d'être assez bizarrement composé. Son analyse de la sensibilité d'Hugo ne « s'encadre pas, » pour ainsi parler, dans l'histoire de la vie et de l'œuvre du poète, et ses divisions ne semblent point naturelles. Par exemple, s'il y avait lieu, comme l'a cru M. Mabilleau, d'écrire tout un petit chapitre sur *le Tempérament d'Hugo*, — où je suis fâché de retrouver cette mauvaise plaisanterie du *Journal des Goncourt*, « que le poil de la barbe d'Hugo était le triple d'un autre, et qu'il ébréchait tous les rasoirs, » — cette étude du tempérament n'eût-elle pas dû précéder celle de la sensibilité du poète? J'en appelle à M. Fouillée! Ce que je comprends encore moins, c'est que M. Mabilleau, dans ses premiers chapitres, ait d'abord « expédié » *la vie et l'œuvre de V. Hugo*, pour n'y plus ensuite revenir. Supposé qu'en effet, l'originalité d'Hugo, comme celle de la plupart des hommes, ne se soit dégagée que lentement, successivement, et difficilement des « influences de milieu; » qu'il ait commencé, dans ses *Odes et Ballades*, par être plus royaliste assurément que Louis XVIII, et plus classique, en vérité, que Lefranc de Pompignan; que nul, enfin, n'ait vécu plus que lui de la vie publique de son temps, et, plus jaloux de guider l'opinion, ne l'ait, pour cette raison même, plus fidèlement suivie ni plus flattée, comment pourrait-on séparer l'histoire de son œuvre de celle de sa vie? l'évolution de son génie de celle des passions ou des idées de son siècle? l'étude enfin d'*Hernani* de celle du mouvement romantique, ou les *Châtimens* des circonstances très particulières sans lesquelles ils n'auraient jamais vu le jour? Mais, au contraire, veut-on peut-être qu'au lieu de les subir le poète ait dominé les influences de son temps? qu'il les ait absorbées, ou plutôt résorbées, si je puis ainsi dire? qu'avec cette force de volonté qui ne le distingue sans doute pas moins d'un Lamartine ou d'un Vigny que sa sensibilité même, il n'ait pris de son siècle que ce qui pouvait servir au développement de son génie, et cela seulement? la même nécessité revient encore;

et on ne peut sans doute séparer ni sa volonté des objets sur lesquels elle s'est exercée; ni sa faculté d'assimilation des façons de penser ou de sentir dont elle s'est emparée, ni sa personnalité de tant d'obstacles qu'elle a dû vaincre avant de triompher. En séparant ce qui est inséparable, M. Mabilleau a donc brisé l'unité naturelle de son sujet. Son livre n'est pas composé. Et il est vrai que celui de M. Renouvier ne l'est pas davantage. Mais M. Renouvier ne s'était proposé ni de faire un portrait, ni surtout de soutenir une espèce de thèse en ramenant à l'unité d'un seul et même principe les contradictions apparentes, les variations successives, et les époques littéraires de la vie et de l'œuvre d'Hugo.

Insisterai-je après cela sur quelques opinions singulières de M. Mabilleau? « L'idée même de *Cromwell*, nous dit-il quelque part, est l'alternative constante des deux solutions que l'action peut recevoir : Cromwell sera-t-il roi, ne le sera-t-il pas? A chaque acte, la réponse change, » et M. Mabilleau croit voir là, dès 1827, dans cette formule antithétique, « la marque propre mise par Hugo à la doctrine qu'il faisait sienne. » C'est le romantisme, comme on l'entend bien. Mais de quoi donc s'agit-il aussi, je ne dis pas dans *le Cid* ou dans *Rodogune*, je dis dans *Bérénice* ou dans *Andromaque?* Titus épousera-t-il ou n'épousera-t-il pas? Andromaque cédera-t-elle ou ne cédera-t-elle point à Pyrrhus? L'alternative est le rythme même de l'action dramatique, et s'il n'y avait que cela de « propre » à Hugo dans *Cromwell*, il faut alors convenir que ce serait peu de chose. M. Mabilleau dit ailleurs : « Nommé pair de France en 1846, il se signala par de nombreux discours... et provoqua les plus ardens reproches sur son apostasie. Sa réponse était d'ailleurs facile. Dès 1834, il avait, dans sa *Réponse à un acte d'accusation*, proclamé le véritable principe de l'évolution intellectuelle et morale qui s'opérait en lui. » Oui, sans doute, mais cette *Réponse*, Hugo l'avait gardée soigneusement pour lui; elle n'a paru qu'en 1856, vingt-deux ans plus tard, dans le premier livre des *Contemplations ;* et qui dira qu'il ne l'a pas peut-être antidatée? Sa mémoire, on le sait, lui jouait quelquefois de ces tours. Mais il ne faut pas, je ne voudrais pas avoir l'air d'attacher trop d'importance à ces vétilles, et ne retenant du livre de M. Mabilleau que ce qui en fait l'intérêt, j'y loue encore une fois l'ingéniosité de la tentative et la nouveauté de la méthode.

Qui donc a dit que l'art d'écrire « ne consistait qu'en deux choses : bien définir et bien peindre? » Si c'était La Bruyère, l'observation n'en serait pas moins bonne à retenir; et on a tant « peint » depuis un demi-siècle, que le moment est peut-être venu de « définir. » M. Mabilleau a vraiment essayé de définir le génie d'Hugo, et j'estime qu'il en a pris l'un des bons moyens qu'il y eût. « Le génie de Victor Hugo n'est pas, dit-il, une essence simple et irréductible... Toute personnalité,

littéraire ou non, est une idée générale, une formule synthétique qui ne peut se définir que par la décomposition de ses divers élémens. » C'est ce que je crois comme lui. J'admets également sans difficulté que si l'œuvre d'un poète est surtout celle de son imagination, son imagination n'étant elle-même que le pouvoir qu'il a de fixer ses émotions dans des formes durables, c'est donc par la nature de sa sensibilité qu'elle s'explique. On pourra se proposer plus tard de compléter la définition ; et, par exemple, on examinera dans quelle mesure les émotions de la sensibilité ou les rêves de l'imagination sont à leur tour nécessairement modifiés par les lois des genres, par les exigences de l'art, par celle du moment ou de l'opinion régnante. Un orateur ou un poète dramatique ne peuvent s'abandonner à toute leur sensibilité qu'autant que sa pente les entraîne dans la direction du courant des esprits de leur temps. Mais il faudra toujours que l'on commence par analyser, pour les étudier, la nature ou l'espèce de la sensibilité. On l'avait dit sans doute, et on le savait avant M. Mabilleau. Émile Hennequin, dans sa *Critique scientifique*, avait même inventé, pour en exprimer l'idée d'un seul mot, le nom quelque peu barbare, mais significatif, d'*Esthopychologie*. M. Mabilleau n'en a pas moins tenté de remplir un programme dont on s'était borné à tracer, à indiquer les grandes lignes, et, à ce titre, non-seulement quiconque parlera de Victor Hugo ne pourra se passer de recourir à son livre, mais encore on voudra le suivre, aller plus loin dans le même sens, et ce que la critique y perdra peut-être en agrément superficiel, elle le regagnera en précision, en solidité et en utilité.

Souscrira-t-on d'ailleurs à ses conclusions générales, et par exemple, sans faire du poète un « penseur, » accordera-t-on à M. Mabilleau que « peu d'hommes aient jeté autant d'idées dans la circulation universelle que Victor Hugo, « peu d'hommes appelé, à l'honneur de la forme et de la vie, autant de rapports abstraits, peut-être aperçus, mais jamais exprimés avant lui? » Je n'entends pas bien ce que c'est que « l'honneur de la vie. » Mais de ces idées, puisque M. Mabilleau pouvait citer « d'innombrables exemples, » je regrette qu'il ne l'ait pas fait. Comme d'ailleurs il faut être juste, je remarque là-dessus que M. Renouvier partage l'opinion de M. Mabilleau. « Le grand poète s'est constamment préoccupé des problèmes de la vie et de la destinée, nous dit-il, et il a eu des sentimens ardens, puissans, sincères, et des idées aussi arrêtées, quoique aussi contradictoires entre elles, que les plus fameux philosophes et les penseurs en titre de son époque. » Et c'est sans doute une chose curieuse, que tandis que les « littérateurs » ne réussissent à voir dans les « idées » d'Hugo que ce que le rapprochement des mots ou la nouveauté des métaphores éclairent d'aspects imprévus de la réalité, les « philosophes » au contraire s'accordent à reconnaître un

penseur dans l'auteur de l'*Ane* ou de *Religions et Religion*. Est-ce que donc la philosophie ne serait qu'un verbalisme ou une logomachie? Mais plutôt et plus poliment, j'inclinerais du côté des philosophes. Il y a certainement moins d'idées, et moins de pensée dans l'œuvre d'Hugo que dans celle de Renan, par exemple, ou de Malebranche, mais il y en a sans doute autant que dans le théâtre de Corneille ou dans les poésies de Lamartine. « Il est entré plus avant que son maître Chateaubriand et que son émule Lamartine dans l'essence mystérieuse des choses, dit encore M. Mabilleau, et les obscures correspondances que le monde recèle n'ont jamais trouvé de plus subtil, de plus pénétrant interprète. Il a été vraiment le Mage de la Nature et l'Hermès du Verbe. » Que veut-on davantage? et si la pensée qui se pense a son prix, l'intuition de la vérité n'a-t-elle pas aussi le sien?

Beauté sainte, Idéal qui germes
Chez les souffrans.

N'y a-t-il pas toute une théorie de l'art dans ces deux vers, je dirai même toute une esthétique; et qui ne voit, une fois averti, comment on l'en dégagerait?

Est-ce à dire qu'on doive reconnaître dans Hugo l'incarnation de son siècle? « L'influence de Victor Hugo a été prodigieuse, dit à ce propos M. Mabilleau. Il a commencé par offrir au romantisme une formule, puis il lui a imposé une direction, et de tant d'inspirations diverses, de tant de talent épars, il a fait son école. » C'est ce qu'on pourrait discuter. Car, où est donc l'école d'Hugo, si l'on n'en saurait mettre ni l'auteur des *Nuits*, ni celui des *Destinées*, ni Balzac, ni George Sand, à ce que j'imagine, et ni l'auteur enfin de *Mademoiselle de Belle-Isle* ou celui de *Mercadet?* Rappellerai-je encore qu'Eugène Delacroix ne pouvait pas le souffrir? Mais quand M. Mabilleau ne craint pas d'ajouter « qu'il a vraiment incarné l'esprit français, — *plus vraiment que Voltaire au siècle précédent*, — qu'il a renouvelé l'imagination et la langue, et forcé toute une génération à modeler son cerveau sur le sien, » c'est ce qu'il est tout à fait impossible d'admettre. Trop de choses de son temps sont demeurées étrangères à Hugo, — la science, telle que l'ont renouvelée les Ampère, les Darwin, les Pasteur; l'histoire, telle que l'ont entendue les Guizot, les Thierry, les Mommsen; l'érudition, telle que l'ont recréée les Champollion, les Burnouf, les Julien; la critique, telle que l'ont faite les Sainte-Beuve, les Taine, les Renan; la philosophie, telle que l'ont comprise les Schopenhauer, les Comte, les Spencer, quoi encore? — et, de cette universalité d'indifférence, de cette étendue d'ignorance, comment pourra-t-on jamais faire l'incarnation du siècle? Si Victor Hugo a « incarné son siècle, » c'est à peu près comme

M. Zola représente aujourd'hui la « littérature française tout entière. » Et je ne dis rien de l'espèce de contradiction qu'il y a, pour un « philosophe, » à nous montrer « toute une génération modelant son cerveau sur celui d'Hugo, » quand on vient d'employer un peu plus de cent pages à chercher la raison de son génie dans la nature unique et extraordinaire de sa sensibilité.

Combien M. Renouvier n'est-il pas plus près de la vérité, quand, après avoir constaté « que la révolution littéraire en très grande partie commencée, poursuivie et accomplie par Hugo, a été une révolution opérée contre la raison, contre les procédés logiques de la pensée et de la composition des idées, » il s'empresse d'ajouter que cette révolution même n'ayant « pleinement réussi » que dans le domaine de la poésie, « il ne ressort de son observation aucun préjugé légitime contre les changemens que l'esprit français a pu éprouver en s'avançant dans des voies si opposées à celles qu'il avait suivies depuis deux siècles! » Mais, dans le « domaine même de la poésie, » bien loin de subir son influence et de se mettre à sa suite, ne pourrait-on pas dire qu'en vérité c'est contre Hugo que l'évolution de l'art s'est accomplie? Tandis qu'il conseillait l'action et qu'il faisait du poète un « conducteur d'êtres » ou un « pasteur d'hommes, » qui ne sait qu'autour de lui, ses admirateurs les plus sincères, comme Gautier, se prêchaient à eux-mêmes l'indifférence, le désintéressement, « l'art pour l'art? » Aux accens passionnés, éloquens, déclamatoires de son optimisme humanitaire, qui ne sait que Vigny opposait l'expression douloureuse, et non moins éloquente, mais contenue de son pessimisme stoïque? Et l'inspiration qu'Hugo n'avait jamais demandée, depuis ses *Feuilles d'automne*, qu'au tumulte de ses émotions, M. Leconte de Lisle, et toute une école à sa suite, la puisait au contraire dans la sérénité de la science. Que si l'on serait tenté peut-être aujourd'hui de voir d'abord entre son « symbolisme » et celui de nos jeunes contemporains quelque analogie secrète, j'ai tâché plusieurs fois de montrer que l'on se tromperait. Ne nous exagérons donc pas son influence; ne lui sacrifions personne; et soyons d'ailleurs assez convaincus que sa grandeur n'en sera pas réellement diminuée. Quelle influence a exercée Shakspeare? et comment s'appellent, je dis en Angleterre, et avant notre siècle, ses disciples ou ses imitateurs? Celle de Victor Hugo, pour beaucoup de raisons, a sans doute été plus considérable; elle n'a pas eu, même en poésie, l'étendue ni surtout l'universalité que l'on dit. Comment d'ailleurs l'aurait-elle eue, si le lyrisme, c'est la poésie personnelle, et si le vrai titre de gloire d'Hugo, c'est d'être notre plus grand lyrique, l'un des plus grands et des plus « incommensurables » qu'il y ait eu dans tous les temps?

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Avant que la fin des vacances parlementaires n'amène la reprise en Europe, et particulièrement en France, de la vie politique qui subit chaque année à cette époque quelque ralentissement, le moment nous paraît propice pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur la question qui, dans la prochaine législature, paraît destinée à engendrer le plus de discours et à faire noircir le plus de papier : celle des « réformes sociales, » de « l'amélioration du sort de la masse, » expressions vagues qui ne signifient rien en elles-mêmes, si elles ne sont traduites en langage clair.

Cette tâche d'ailleurs ne manque pas d'actualité, tandis que la plupart des ouvriers mineurs du nord de la France, au nombre de 35,000 à 40,000, sont en grève depuis douze jours, que le chômage volontaire continue dans une partie des districts miniers de la Grande-Bretagne, et a menacé même de s'étendre à la Belgique ; tandis aussi que les congrès, ouvriers ou socialistes, — c'est malheureusement tout un aujourd'hui, — se réunissent un peu partout sur le continent, depuis l'Italie et l'Angleterre, où ils viennent de finir, jusqu'à l'Allemagne où rendez-vous est donné par M. Bebel pour le milieu d'octobre.

Les congrès et les grèves, sans oublier les syndicats, tels sont les moyens que la loi met présentement à la disposition des travailleurs pour faire entendre leurs plaintes et formuler leurs revendications. Qu'ils en usent et en abusent même, rien de plus naturel ; la tendance d'un homme, et surtout d'un corps, investi d'un grand pouvoir, étant presque toujours d'en abuser. C'est ainsi que le « quatrième état » exerce dès à présent ses rigueurs contre lui-même ; la majorité contraignant à la grève, et prétendant même contraindre au syndicat obligatoire, — préparateur de la grève, — les membres de la minorité qui préféreraient conserver le plein exercice de leur liberté individuelle. Nous avons, dans les cartons des chambres, plusieurs projets de loi pour empêcher les ouvriers de s'opprimer entre eux. Mais ce n'est pas l'état d'esprit de ces derniers qui nous préoccupe. La masse laborieuse, quelque raisonnable qu'on la suppose, répondra toujours un peu comme ce mineur de Lens à un journaliste qui lui demandait pourquoi il réclamait une augmentation de salaires, puisqu'il reconnaissait lui-même n'être pas mal payé : « Il faut bien demander quelque chose, et puis, si on l'obtient, ce ne sera pas de refus. »

Ce qu'il importe de combattre, c'est la tendance très manifeste chez un certain nombre de membres de la classe dirigeante, notamment chez la plupart des membres de la nouvelle majorité parlementaire, à croire qu'ils ont le pouvoir de porter remède à ce qu'on nomme le « malaise social. » Et d'abord y a-t-il un « malaise social ? » Voilà qui n'est nullement démontré, ni d'ailleurs démontrable. Bien au contraire, le progrès moral et matériel de ce temps est immense ; et si la tactique politique des partis avancés, aidée de la sensiblerie naïve des partis modérés, qui tend à étaler les misères de l'heure présente en regard des utopies que l'on propose pour les faire cesser, doit être combattue dans l'opinion, c'est justement parce que ce prétendu « mal social » réside tout entier dans l'excitation des meneurs et dans la connivence passablement niaise des badauds.

La grève actuelle des mineurs en est un exemple : pour obtenir des voix, les candidats grossissent les griefs des ouvriers, leur promettant, s'ils sont élus, de leur faire donner satisfaction. Après le succès, l'ouvrier conserve le sentiment qu'il a des droits à faire valoir et prend patience. Voilà comment le socialisme parlementaire qui, en théorie, promet la fin des procédés violens, amène les grèves et leurs suites. Or, la chambre est presque tout entière teintée de socialisme, de nuance diverse et à doses variées ; et, au risque de mériter la qualification « d'économiste, » individu officiellement défini par le récent dictionnaire du parti guesdiste de « bourgeois imbécile, » je ne craindrai pas d'avouer que les socialismes tempérés de la droite et du centre, socialisme tyrannique de « l'État père du

peuple, » socialisme chrétien des apôtres temporels, ne peuvent que semer des idées fausses et faire le jeu du socialisme révolutionnaire, qui ne dispose présentement à la chambre que d'un douzième des voix, mais qui peut grandir et qui représente proprement la culbute sociale.

Bien loin d'y avoir un « mal social, » il est évident à tous les yeux que la condition des travailleurs s'est transformée depuis cinquante ans; il faut bien le répéter, puisque les adversaires de la société ne cessent d'insinuer le contraire. S'il y a « crise » dans la marche du monde, c'est en effet une crise très favorable, un admirable développement des salaires, coïncidant, par suite des progrès de la machinerie et des transports, avec une réduction sensible d'une foule d'objets de première nécessité. Mais nous sommes induits, par les progrès réalisés, à en vouloir d'autres, plus grands, et tout de suite. C'est là toute la crise.

Un autre changement, d'ordre moral celui-là, fort caractéristique et des plus honorables pour cette fin de siècle, qui s'est produit dans les lois et dans les mœurs, c'est l'égalité désormais introduite dans les rapports du travail et du capital. Il semblait naguère, dans la législation des contrats, que le vendeur de travail, autrement dit l'ouvrier, fût l'inférieur de l'acheteur de travail, c'est-à-dire du patron. Nos gouvernemens, depuis 1789, n'en étaient plus à considérer le peuple, suivant l'opinion de Richelieu, comme une bête de somme qui, pour la sûreté de l'État, doit demeurer chargé d'un fardeau suffisamment pesant; mais enfin l'infériorité légale de l'employé, vis-à-vis de l'employeur, subsistait, et était jugée parfaitement naturelle par une certaine bourgeoisie, que scandalisa fort la loi de 1867 sur les coalitions. L'homme qui, selon la formule, « donnait du travail, » passait pour avoir droit à la reconnaissance de ceux qui recevaient son argent; ceux-ci, considérés comme ses obligés, avaient à leur tour le devoir de travailler.

Les gens qui pensaient ainsi, — et ils étaient légion, — étaient portés à regarder tout refus concerté de travail, toute grève, comme une sorte de rébellion, comme un acte, sinon punissable, du moins blâmable. Cet état d'esprit, il faut le dire à l'honneur de nos contemporains, a tout à fait disparu; il suffit pour s'en convaincre de lire ce qui s'imprime, d'écouter ce qui se dit dans les milieux qui avaient le plus d'intérêt à maintenir cette inégalité. Mais cette inégalité était toute d'apparence, toute de procédé extérieur. En fait, et bien avant l'institution des grèves, la lutte était beaucoup plus égale qu'on ne le suppose entre les deux parties contractantes, sur ce qui fait l'objet même du contrat, c'est-à-dire le prix du travail.

Pas plus sous l'ancien régime que depuis la Révolution, pas plus il y a trente ans que de nos jours, ni l'ouvrier ni le patron ne sont

maîtres des prix du travail. Le travailleur a eu de tout temps un moyen de priver le capital de son secours, ou de l'obliger à en hausser la valeur, c'est l'abstention, la grève individuelle et silencieuse, qui fait abandonner à l'ouvrier le métier qui lui semble moins avantageux qu'un autre; et, de son côté, le capital aura de tout temps un moyen de mettre un frein aux exigences du travail, c'est de se dérober, de faire grève à son tour et de se porter sur les emplois, ou dans les pays, dont il attend une rémunération meilleure. Telle est l'histoire économique du monde, que rien ne pourra changer.

Elle semble infiniment banale, et pourtant c'est l'ignorance où ils en sont qui pousse les ouvriers à ces tentatives de plus en plus fréquentes pour obtenir, par la force de l'association, ce qu'ils se croient en droit d'exiger. Deux faits cependant ont modifié, à l'heure actuelle, les rapports de l'argent et de la main-d'œuvre : l'un, économique, qui, agglomérant sur un même point, par l'organisation usinière, de grandes masses d'hommes, rend leur entente plus facile et plus prompte; l'autre, politique, qui, donnant à ces hommes, par le suffrage universel, leur part d'influence, les fait courtiser par des flatteurs. Devenus rois, ils sont à leur tour soumis à la funeste denrée des cours : l'encens, qui, pour être de qualité inférieure et de petit prix, ne les en grise pas moins.

Qu'on lise l'appel de M. Basly aux mineurs d'Anzin, pour les déterminer à se joindre aux grévistes des autres compagnies : « C'est, leur dit-il, pour le *droit à la vie* que les mineurs d'Angleterre, de Belgique et du Pas-de-Calais luttent en ce moment... Secouez le joug qui vous tient courbés; désertez la mine, d'où vous tirez des sous pour vous et de l'or pour vos exploiteurs... Le mouvement socialiste entraîne la France, l'Europe ouvrière, et prochainement aura raison de l'oppression capitaliste dans le monde! » Que peuvent penser de ces belles paroles ceux à qui elles s'adressent, eux qui n'ignorent pas qu'il ne s'agit pas du « droit à la vie, » mais seulement de savoir si les salaires moyens, qui sont actuellement de 5 fr. 80, pour un travail effectif de neuf heures, seront ou non portés à 7 fr. 25? Que peuvent-ils penser de ces « sous, » mis en regard de cet « or, » s'ils examinent les comptes de la Compagnie d'Anzin, puisque c'est d'elle qu'il est question, et qu'ils opposent aux 15 millions de salaires payés par cette Compagnie à ses ouvriers, les 3 millions de dividende versés par elle à ses actionnaires? Comme les ouvriers d'Anzin s'élèvent au chiffre de plus de 10,000, une augmentation moyenne de 1 franc par tête et par jour de travail équivaudrait à une dépense annuelle de 3 millions et supprimerait totalement l'intérêt payé par cette Compagnie au capital qui l'a fondé.

Je cite ces chiffres pour un charbonnage qui, jusqu'ici, n'est pas

atteint par le chômage; mais l'examen du budget des autres mines fournit des résultats à peu près identiques. Peu importerait, du reste, qu'il en fût autrement, et que la proportion des salaires aux dividendes fût ailleurs plus favorable aux seconds. Ce ne sont pas des argumens tirés du plus ou moins de prospérité des industries qui peuvent les mettre dans leur tort ou créer leur bon droit, dans leurs résistances aux réclamations ouvrières; prouvassent-ils ne rien gagner et se ruiner même, les patrons seraient mal venus à demander à leurs employés de travailler pour rien ou pour un prix dérisoire; ces derniers les quitteraient immédiatement, parce qu'ils n'entendent pas courir de risques et qu'ils veulent un gain certain. Du moment que le capital supporte seul toutes les chances de perte, il est impossible de lui enlever ses chances de profit; sinon on le décourage et il se retire.

Prenons par exemple le conseil municipal de Paris, imbu des doctrines chères à M. Basly; il a de grosses affaires à traiter avec les capitalistes et de grands travaux à faire exécuter par eux: tel est ce chemin de fer métropolitain, depuis longtemps réclamé, d'une utilité évidente, particulièrement pour la classe ouvrière qu'il rapprocherait de son travail, tout en lui permettant de se loger plus loin du centre. Les élus de Paris, dans le cahier des charges qu'ils ont rédigé, ont pris des précautions si minutieuses pour empêcher les actionnaires futurs de s'enrichir, que, l'on en peut être certain, l'infâme capital ne sera en mesure de faire, dans cette exploitation, que des profits tout à fait insignifians; et l'on doit même espérer qu'il n'en réalisera aucun. Voilà qui est parfait; seulement on ne trouve pas de soumissionnaire, et le chemin de fer demeure à l'état de projet.

Un grand argument des promoteurs de la grève minière du Nord est tiré de la comparaison du cours actuel des actions et du revenu qu'elles procurent, avec le taux de leur émission primitive. Ce n'est pas la première fois qu'une statistique de ce genre est armée en guerre; on s'en était servi lors de la grève de la Compagnie des omnibus, et nous devons nous attendre à la voir reparaître assez souvent dans l'avenir, On pourrait répondre que si telle action, émise au prix de 1,000 francs en vaut 20,000, il est vraisemblable qu'un certain nombre des actionnaires actuels ont acheté leurs titres à des cours peu différens de ceux d'aujourd'hui, ou même à des cours plus hauts; ce qui est le cas d'Anzin, monté, dans les vingt dernières années, à 12,000 francs, pour retomber à 2,000 et se relever à 5,000 francs seulement. On pourrait objecter aussi que telle mine, maintenant prospère, est restée longtemps sans donner un centime de bénéfice, que beaucoup de charbonnages, dont il n'est point parlé et dont le capital est perdu, ont sombré misérablement. Il en est de même dans toutes les industries : si l'on dressait chaque année le bilan des entreprises privées, heureuses ou mal-

heureuses, et que l'on comparât, au capital engagé dans *toutes*, le revenu servi par *quelques-unes* seulement, on ne trouverait certainement rien d'excessif au profit que les gagnans retirent de leur mise, dans cette loterie des affaires.

Mais ce n'est pas sur ce terrain de détail que la question dite sociale se pose; et il n'y a même pas lieu pour l'homme d'État de faire un reproche aux ouvriers mineurs d'avoir refusé de recourir à la loi de 1892 sur l'arbitrage. Les *trades-unions*, réunis à Belfast, il y a quelques jours, repoussaient de leur côté avec énergie ce remède adoucissant, dont les âmes candides se promettaient chez nous de si bons résultats. Les chefs des ouvriers anglais déclarent que l'arbitrage ne leur réussit jamais; ce qui indique simplement que, toutes les fois qu'ils y ont eu recours, ils se trouvaient avoir tort. Les mineurs du Pas-de-Calais sont dans la même situation; l'arbitrage qui mit fin à la grève d'il y a trois ans démontra que leurs prétentions étaient déraisonnables, ils le reconnurent et, comme ils avaient chômé quinze jours avant d'en arriver à cette constatation, il leur en coûta 2 millions en salaires perdus. Il en sera le plus souvent de l'arbitrage comme de l'audience préliminaire de conciliation; le juge de paix énoncera, par voie d'affiches, que ses bons offices n'ont pas été réclamés.

Ce qu'il faut voir, ce qu'il faut dire franchement, c'est l'esprit qui anime ces grèves, ces congrès, ces syndicats batailleurs, que l'on a dû mener, il y a deux mois, en police correctionnelle, pour les contraindre à obéir à cette prescription si bénigne de la loi de 1884 qui oblige les syndicats professionnels à faire connaître le nom de leurs membres. Cette portion agitée et agitante de la nation, qui a l'ambition de parler au nom du prolétariat français, bien qu'elle n'en représente que l'infime minorité, ce groupe socialiste auquel, sous prétexte d'endiguer ou de canaliser un courant dévastateur, beaucoup de députés modérés sont disposés à faire des concessions dont le résultat serait de jeter le désordre dans nos finances; ce groupe socialiste, que veut-il?

Il crie à tout venant son programme, et ses rêves sont assez connus : partant de ce principe que l'inégalité des richesses parmi les hommes est un mal (ce qui n'est même pas démontré), le collectivisme en conclut, sans prouver d'ailleurs que la chose soit possible, que ce mal doit être évité. Son but ultime est donc la suppression de la propriété individuelle; dans cet espoir que le jour où tout le monde n'aura plus rien, il n'y aura personne à avoir quelque chose de plus que les autres. En quoi le néo-socialisme se trompe encore, il subsistera d'autres inégalités, celles de la santé et de la force physique, celles du cœur et de l'esprit : le courage, l'intelligence, la patience.

En attendant cette réforme radicale, qui n'est pas à la veille de s'accomplir, les adversaires de l'ordre social se contenteront d'empêcher,

autant que possible, les capitalistes de conserver leurs capitaux, c'est-à-dire qu'ils chercheront à les leur prendre. Nous connaissons quelques-uns des moyens préconisés : suppression graduelle du droit successoral, impôt de plus en plus progressif sur le revenu, etc. Comme ils ne peuvent rien encore dans le parlement, pour rédiger des lois en ce sens, les chefs socialistes tentent, dans les milieux ouvriers où, par la bonasserie des électeurs, ils sont maîtres, de pratiquer du moins les premiers élémens de leur doctrine : empêcher les capitalistes de faire fructifier les capitaux qu'ils possèdent, en les risquant dans l'industrie.

Cette haine du capital est d'autant plus dangereuse en France que notre force, vis-à-vis de l'Europe, consiste surtout dans notre richesse. Nous n'avons ni un territoire démesuré, ni une population très dense, mais nous sommes un peuple de rentiers laborieux. Je ne dis pas qu'en politique étrangère nous soyons recherchés pour notre argent ; mais enfin notre fortune nous permet de rendre service à nos amis, ce qui est un plaisir pour eux et pour nous. Cette abondance de capitaux est le plus sûr levier pour l'élévation des salaires, puisque la concurrence des propriétaires d'argent entre eux, leur recherche active et de plus en plus difficile d'emplois avantageux pour leurs fonds, les amène à payer la main-d'œuvre, sous toutes ses formes, de plus en plus cher.

Parmi ces emplois de nos capitaux français, il en est un qui s'offre de lui-même à la pensée, et que l'on s'étonne de ne pas voir plus en faveur chez une nation qui a des titres de rente répandus un peu partout dans l'univers : c'est la fondation de compagnies financières pour l'exploitation de nos colonies, particulièrement en Afrique où l'action des commerçans isolés est presque nulle. Grâce à ses soldats, à ses vaillans explorateurs, dont beaucoup ont laissé leur vie dans le continent africain, notre patrie y possède aujourd'hui un empire immense. L'Afrique, vierge de tout contact civilisé et si mystérieuse encore il y a trente ans, a été le but d'une poussée formidable. Dans l'histoire du monde, bien au-dessus des mesquines querelles des peuples, planera à notre époque le grand problème de la pénétration africaine. Anglais, Allemands, Belges et Italiens ont, à l'envi les uns des autres, marché à l'assaut de cette citadelle de la barbarie. Toutefois, il n'est pas téméraire de dire que, jusqu'à présent, la France, dont la part semblait la moins bonne, quoique la plus grande, a pris la tête du mouvement.

La presse allemande avouait récemment, à propos du Cameroun, que les explorateurs français s'étaient montrés sur ce point supérieurs aux Allemands. Nous avons donc victorieusement prouvé à ceux qui criaient à la dégénérescence du vieux sang gaulois qu'il n'avait rien perdu de sa vigueur, que l'énergie, l'endurance, l'esprit d'abnégation

et de sacrifice comptaient toujours parmi les privilèges de notre race. Mais si nous avons devancé nos rivaux dans l'œuvre d'exploration, dans la mainmise sur ces territoires que la nature des choses et le droit des gens attribuent aux plus pressés, aux plus tôt venus; si nous avons conquis ce Soudan occidental, destiné à se relier, au nord, avec l'Algérie et la Tunisie sur la Méditerranée, à l'ouest, avec le Sénégal, la côte d'Ivoire, le Dahomey et le Congo, sur l'Atlantique, il faut reconnaître que ces régions sont seulement françaises de droit et non de fait.

Il ne suffit pas de planter là-bas notre drapeau; il faut y planter autre chose. A l'œuvre de la conquête doit succéder le travail d'exploitation. L'opinion du pays est à cet égard unanime. Nous ne sommes plus au temps de Voltaire où il était de bon goût de plaisanter les « quelques arpens de neige » du Canada. Nos colonies nous coûtent, à l'heure actuelle, 65 millions par an, déduction faite des frais de l'administration pénitentiaire, qui ne sont pas, à vrai parler, des dépenses coloniales. De cette somme, il faut retrancher environ 30 millions perçus par la douane française sur les marchandises importées par les colonies dans la métropole. Le découvert est donc seulement d'une trentaine de millions. Mais quel est en retour, disait à la chambre le très compétent et très distingué rapporteur du budget colonial de 1894, M. Charles Roux, le mouvement économique de nos colonies, pour ne parler que des chiffres et laissant de côté les avantages politiques et moraux qu'il est impossible de calculer? « L'Algérie, la Tunisie et Madagascar exceptés, la valeur des importations et des exportations s'est élevée, en 1892, à un total d'environ 430 millions, sur lesquels la part de la métropole a été de 260 millions, et la part de transport par pavillon français de 252 millions de francs. »

Cependant il y a lieu de remarquer que nos établissemens principaux, ou, pour mieux dire, ceux qui paraissent devoir être les plus productifs, en sont encore à la période d'organisation. L'Angleterre, au contraire, qui a comme nous en Afrique, outre sa colonie ancienne du Cap, trois colonies nouvelles : l'une à l'est, sur l'Océan-Indien, de l'Abyssinie au Victoria-Nyanza; l'autre au sud, dans la Zambézie, à l'intérieur des terres; la troisième à l'ouest, sur le Bas-Niger, entre le Dahomey et le Cameroun, l'Angleterre a su créer dans chacune d'elles une puissante société privée de colonisation, investie de pouvoirs souverains, disposant de ressources considérables, et ayant à sa tête des personnalités appartenant au monde politique, à l'industrie, à l'aristocratie britannique. De ces trois compagnies, quoiqu'elles aient à lutter contre les difficultés de début des entreprises de ce genre, il en est qui distribuent déjà des dividendes à leurs actionnaires.

Elles sont très audacieuses, très agissantes : la compagnie Sud-Afri-

caine, dirigée par M. Cecil Rhodes, qui est en même temps premier ministre du Cap, a su en peu d'années prendre possession d'une bonne partie des territoires que lui abandonnait sa concession. Déjà une ville s'élève dans ce qui était jadis le désert, à mi-chemin entre le Transvaal et le Zambèze; les environs de Fort-Salisbury sont alloués entre des colons désireux de s'enrichir. Une bonne route, en attendant les chemins de fer de Mafeking et de Beira, les réunit au Cap. Depuis quelque temps l'horizon de la compagnie s'assombrit un peu; elle est menacée d'entrer en lutte avec un puissant chef zoulou, Lo-Bengula, roi des Matébélés, qui dispose, croit-on, de 20,000 guerriers, tandis que la compagnie n'a que 400 soldats et 2 ou 3 canons. Elle ne paraît pas néanmoins s'en émouvoir.

Ces sociétés apportent, il est vrai, dans l'âpre poursuite de leurs opérations l'inimitable égoïsme et l'esprit d'empiétement de la race anglo-saxonne; de ce dernier trait nous ne saurions les louer, puisqu'au printemps dernier, la *British East African Company*, la seule dont la situation financière soit d'ailleurs assez critique, a été condamnée par le commissaire anglais, sir Gerald Portal, spécialement envoyé à cet effet dans l'Ouganda, à payer une somme de 522,000 francs aux missions catholiques françaises des pères blancs, pour les dommages qu'elle leur avait fait injustement éprouver, et qu'elle a dû leur restituer trois provinces. Il faut ajouter que ce même commissaire anglais a profité de son voyage pour annexer purement et simplement l'Ouganda et sa féodalité barbare à la couronne de sa gracieuse majesté et qu'en attendant la ratification qui ne pouvait manquer de lui venir de Londres, il a fait construire un port et des routes pour les caravanes, a drainé les endroits les plus marécageux du pays où il a planté du riz et des eucalyptus.

C'est ce côté pratique, ce côté affaires, ce mélange de militarisme et de spéculation de pièces de cent sous et d'héroïsme, qui nous fait jusqu'ici défaut. A quoi sert de défricher, si personne ne vient occuper la place prête à recevoir la semence? De quelle nécessité urgente apparaît la construction du chemin de fer du Soudan français, qui unira le Haut-Sénégal au Niger navigable, de Kayes à Bafoulabé! Non-seulement cette absence de communication est une cause d'insécurité pour nos troupes qui attendent impatiemment cette voie ferrée; mais elle paralyse tout commerce, car il n'est aucune marchandise assez riche, sauf l'or et l'ivoire, pour supporter les frais d'un transport, de 500 à 1,000 kilomètres, à tête d'homme. Il est telle denrée dont le kilogramme qui ne coûte pas tout à fait 5 centimes sur les bords du Niger, et qui pourrait se vendre en France 85 centimes, est grevé de 2 ou 3 francs de transport pour arriver à Bordeaux.

De quelle utilité serait pour nous cette ligne depuis longtemps pro-

jetée, lorsqu'on se heurte aux difficultés épineuses que nous oppose la Compagnie royale du Niger, — la troisième des sociétés britanniques dont j'ai parlé plus haut, — maîtresse, en fait, du cours inférieur de ce fleuve dont la navigation doit, diplomatiquement, demeurer libre à toutes les puissances? Cette association, dont les procédés suscitent même les réclamations des négocians anglais, menaçait, il y a peu de temps, la mission française du lieutenant Mizon, qu'elle tenait bloquée dans la Bénoué, de « la capturer et de la détruire, » uniquement parce que notre compatriote avait signé avec le sultan de Mouri un traité par lequel ce chef se plaçait sous le protectorat français. La Compagnie anglaise prétend avoir signé antérieurement, avec le même petit potentat, un traité semblable, mais elle ne le montre pas; et notre gouvernement, jusqu'à preuve contraire, est fort excusable de croire que les rapports de la *Royal Niger Company* avec le sultan dont il s'agit s'étaient bornés à lui incendier, il y a deux ans, sa capitale.

Qu'une société omnipotente comme celle du Niger, qui règne sur un territoire d'environ 500,000 lieues carrées, soit portée à excéder les droits qu'elle tient de sa charte, il n'y a là rien de surprenant, ni qui doive nous détourner de confier à des sociétés françaises analogues des pouvoirs aussi étendus. Depuis plus de deux ans, un projet, émanant du gouvernement, a tracé le programme de ce que pourrait être une association de ce genre. Le cadre existe donc; il ne s'agit que d'y mettre quelque chose. Le comité de l'Afrique française a noblement ouvert les voies de l'initiative privée; qu'il se transforme ou qu'il demeure sous sa forme actuelle, c'est, semble-t-il, sous son inspiration que l'on peut espérer voir faire à cette question un pas décisif.

Dans cette Afrique où France et Angleterre rêvent l'une et l'autre, pour le bien de la civilisation, la première place, où l'on se battra et où l'on vendra longtemps encore les peaux d'ours que l'on n'aura ni tués, ni tirés, ni même aperçus, il est une colonie qui peut se promettre une vie plus pacifique que toutes ses voisines, si elle profite de la neutralité dont l'Europe a doté sa mère patrie dans son berceau : c'est le Congo belge, le plus grand État africain, né de la plus petite puissance européenne. Car le Congo est maintenant terre nationale belge et non plus domaine royal du souverain, comme jusqu'à ce jour; la nouvelle constitution, récemment promulguée, permettant à la Belgique d'acquérir des colonies.

Au parchemin sur lequel est écrit le texte de cette constitution revisée, maintenant déposé aux archives de l'État, le roi Léopold a joint un pli scellé qui ne doit être ouvert qu'après sa mort et, au plus tôt, à la fin de 1894. Le contenu ignoré de ce pli a mis en branle les imaginations des nouvellistes; ils affirment que ce document, écrit de la main du roi, comprend treize pages, ni plus ni moins. Il est curieux

qu'on puisse dire le nombre de pages d'une pièce déposée sous enveloppe scellée; celui qui aurait pu les compter aurait dû, en même temps, être en mesure de les parcourir, à moins que le roi des Belges n'ait fait lui-même connaître ce détail, ce qui ne lui ressemble guère.

Cependant il est vraisemblable que la neutralité du Congo, en connexité avec celle de la Belgique, est du nombre des points traités dans le testament royal. On sait que le Congo a été constitué par le roi Léopold avec ses ressources personnelles, sans participation aucune, jusqu'en 1890, du gouvernement et des finances belges, et que la conférence internationale de Berlin, en 1885, l'a reconnu comme État « indépendant. » Depuis, les chambres votèrent des subsides pour la continuation des explorations, à la demande du roi qui s'engageait à transmettre le Congo à la Belgique, et par là le gouvernement, et non plus seulement le roi, entra franchement dans la politique d'extension coloniale. Pourrait-il aller plus loin et assumer les charges, énormes pour un petit État européen, d'une grande possession au plein centre de l'Afrique? C'est une question qui ne tardera pas à se poser, et qui sera d'une solution facile : il ne s'agira ici que d'une conférence internationale de pure forme pour achever l'œuvre de la revision belge.

Cette revision de la constitution originelle du royaume, demandée pour la première fois il y a vingt-trois ans, et dont la discussion se poursuivait depuis trois années sans intervalle, est maintenant un fait accompli. Seul, l'article relatif à l'éligibilité sénatoriale l'arrêtait encore, et avait donné lieu à plus de discours et de propositions que l'article même qui réglait la composition du corps électoral. Après avoir, au mois d'avril dernier, sous la pression des événemens dont on se souvient, fait des concessions sur le recrutement des députés, la majorité cléricale de la chambre voulait obtenir au moins un sénat conservateur. Telle qu'elle se trouve définitivement organisée, la chambre haute comprendra deux catégories de membres : un quart sera élu par les conseils provinciaux sans aucune condition de cens, les trois autres quarts tiendront leur pouvoir du suffrage universel, mais ils seront recrutés parmi les personnes payant un minimum de 1,200 francs de contributions.

Le nouveau sénat sera donc assez différent de l'ancien, où le cens nécessaire à l'éligibilité était de 2,116 francs, et qui ne comptait aucun capacitaire; la seconde chambre diffèrera encore davantage de celles qu'elle remplacera, puisqu'elle sera élue, non plus par 120,000, mais par 1,200,000 électeurs, dont 500,000 investis du vote plural.

En quittant leur constitution bourgeoise de 1831, qui leur a donné près de deux tiers de siècle d'ordre et de liberté, pour un régime plus démocratique, les Belges suivent le courant qui soumet de plus en plus le monde à la suprématie du suffrage universel, et qui, là même où ce

suffrage n'existe pas, là même où il n'existe aucune consultation régulière du pays, accroît sans cesse l'autorité de l'opinion publique. L'on doit tenir compte à M. Beernaert et à ses collègues, au cours d'une discussion pénible, et dont ils étaient tellement las qu'ils songeaient, dit-on, il y a deux mois, à abandonner leur poste, on doit leur tenir compte des qualités d'hommes d'État qu'ils ont déployées, en écartant les dangers que cette évolution eût fait courir au pays, si elle s'était accomplie autrement que par les voies légales et pacifiques.

Vte G. D'AVENEL.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

De tous les fonds d'Etat dont s'occupe la spéculation internationale, à Londres, à Paris et à Berlin, celui qui a le plus arrêté l'attention du monde financier pendant la seconde quinzaine de septembre est le 5 pour 100 italien, qui, déduction faite de l'impôt, ne produit que 4.34 pour 100 annuellement du pair nominal. Le 14 courant, ce titre ne valait plus déjà que 83.65, tandis qu'avant le détachement du coupon de juillet, il se maintenait aux environs de 92. Aucun financier ne pouvait se faire illusion sur la déplorable situation économique où l'Italie se trouvait réduite par la politique de la triple alliance et la rupture des relations commerciales entre le royaume transalpin et notre pays. Mais un syndicat, constitué depuis deux années pour le soutien des cours de la rente italienne, et composé d'élémens indigènes et allemands, défendait le crédit ébranlé de la péninsule contre les attaques isolées de spéculateurs dont le jugement était clair et avisé, bien que leurs efforts vinssent se briser contre une résistance artificielle.

La position de ce syndicat devenait cependant de jour en jour plus difficile. Surchargé d'engagemens, il ne trouvait plus que malaisément les capitaux de report sans l'aide desquels toute sa puissance s'évanouissait. La débâcle prévue a été provoquée par deux incidens, l'un politique, l'autre économique : la présence du prince royal d'Italie aux fêtes de Metz, et la hausse rapide de l'agio de l'or en Italie, de 4 à 12 pour 100. En quelques semaines, le syndicat ne pouvant plus intervenir pour cause d'épuisement de forces, la rente italienne a fléchi de neuf points. Après la liquidation de quinzaine, on la vit reculer encore de 83.65 à 82.50, et déjà des prophètes annonçaient la prochaine apparition du cours de 80 francs.

Les journaux allemands et italiens prétendirent que la haute banque française écrasait par représailles la rente du pays voisin. Certes, après le voyage du petit-fils de Victor-Emmanuel il était aisé de prévoir que beaucoup de capitalistes français allaient débarrasser leurs portefeuilles des titres italiens qui y avaient trouvé longtemps un asile cordial. Toutefois la sentimentalité est peu de mise à la Bourse, et l'on y opère rarement avec un pur esprit de patriotisme. Si tant de ventes de valeurs transalpines ont été effectuées dans un si court espace de temps, ce n'est pas seulement parce que l'empereur Guillaume II a tenu à compromettre aux yeux du monde entier le fils de son allié, mais aussi et surtout parce que le royaume est dans un état de détresse économique qui a tout à coup inspiré quelques craintes sur la régularité du service des coupons, craintes assurément exagérées, du moins pour l'heure présente. On a pris peur à Rome et à Berlin plus encore qu'à Paris, et les ventes les plus empressées ont été d'origine italienne ou allemande.

Quant à la tension du change, elle est le résultat de l'exode ininterrompu de la circulation métallique par toutes les frontières, de l'excès de la circulation fiduciaire qui n'est peut-être pas intégralement de bon aloi, enfin des besoins spasmodiques de paiement à l'étranger pour les particuliers comme pour le Trésor.

A 82.50, le recul de l'Italien a été enrayé par des rachats bruyans de quelques banques berlinoises. En même temps le cabinet de Rome tentait de mettre fin à de nombreux abus touchant le paiement des coupons de la dette publique, en rétablissant, à partir du 1er octobre, la procédure de l'*affidavit*, qui sauvegarde les intérêts du trésor, mais cause de grandes gênes à ceux des porteurs de titres qui résident hors de l'Italie.

Cette mesure, assez hardie dans les conjonctures actuelles, l'ajournement du décret par lequel le paiement des droits de douane devait être exigé en or, des bruits d'emprunt, un commencement d'amélioration du change, ont relevé les cours de deux unités jusqu'à 84.50 ; mais

la veille même de la réponse des primes, un vif mouvement de recul a rétabli le prix du milieu du mois, soit environ 83.65. Le même jour l'agio de l'or s'élevait de 11.40 à 12 pour 100.

C'est aussi une question de change qui a empêché la rente Extérieure d'Espagne d'accentuer son mouvement de reprise de la précédente quinzaine. L'agio a été porté de 20 à plus de 21 pour 100 à Madrid et à Barcelone. Puis le général Martinez Campos a failli succomber à un attentat, et une chute de cheval a inquiété les amis du président du conseil, M. Sagasta. Les anarchistes se sont donné beaucoup de mouvement; le ministre des finances enfin a déclaré qu'il ne songeait nullement pour l'heure présente à un emprunt. Toutes ces raisons ont contribué à ramener le 4 pour 100 espagnol de 64 1/2 à 64. Toutefois les tendances restent assez bonnes sur cette valeur. Le montant de la dette extérieure n'est pas excessif, plus des deux tiers du total appartiennent maintenant à des Espagnols. Comme les coupons en sont payables en or, soit au change fixe de 1 franc la *peseta*, aussi bien à Madrid ou à Barcelone que hors du royaume, le gouvernement n'a aucune raison de songer à l'adoption d'une mesure analogue à l'*affidavit* italien. Le déficit du dernier exercice n'a pas été aussi considérable que celui des années précédentes, et M. Gamazo témoigne d'une ferme assurance que l'exercice en cours laissera une insuffisance moindre encore. Il compte sur l'efficacité des réformes qu'il a fait voter par les Cortès et il en poursuit avec ténacité l'application détaillée au jour le jour. Une note officieuse a même fait savoir que dès maintenant il avait réussi à faire produire 5 millions de plus qu'il y a un an à l'ensemble des sources de revenu.

La rente française a détaché son coupon trimestriel le 16 courant sur le cours de 99.15 environ, ce qui faisait sortir le prix ex-coupon à 98.40. Des réalisations de bénéfices d'acheteurs peu enclins à attendre le retour au pair ont provoqué une réaction de 0 fr. 40. Les rachats ont commencé à 98 francs; le 28, ils poussaient le 3 pour 100 à 98.52, mais la baisse nouvelle de l'Italien, enrayant cette reprise, laisse la cote de 98.40 comme le niveau le plus propre à faciliter la réponse des primes et la liquidation des engagemens spéciaux qui s'y rattachent. La rente amortissable a suivi le même cours d'amélioration de 99.30 à 99.80, le 4 1/2 a reculé de 104.55 à 104.37.

Les préparatifs pour la réception de l'escadre russe et les préoccupations relatives aux grèves du Pas-de-Calais ont fait perdre de vue la conversion du 4 1/2 sur laquelle ont été écrits pendant quelques jours tant d'articles savans et experts et tant d'autres attestant une étonnante dose d'ignorance ou de naïveté. On ne parle plus de la conversion, mais on la prépare certainement au ministère des finances. Il semble cependant que la question ne pourra être de nouveau sérieu-

sement abordée que lorsque l'écart de prix se sera tendu entre le 3 pour 100 et le 4 1/2.

La conversion du 4 1/2 français portera sur un capital de 7 milliards. La conversion russe, en cours d'exécution depuis le 13 septembre, est d'importance plus modeste. L'emprunt 6 pour 100 1883, qui va être converti ou remboursé, est au capital nominal de 50 millions de roubles ou 200 millions de francs. Il sera créé autant de titres nouveaux 4 pour 100 (500 francs nominal par obligation), qu'il aura été présenté de titres 6 pour 100 à la conversion. Il est remis aux porteurs qui convertissent une soulte de 39 francs par titre. Ce qui n'aura pas été présenté de l'ancien 6 pour 100 sera remboursé le 13 décembre au pair avec l'intérêt semestriel acquis. Dans les cinq premiers jours, le montant présenté à l'échange s'élevait à 100 millions, soit la moitié de l'emprunt ; il atteint aujourd'hui 130 millions ; le délai pour la présentation des titres expire le 9 octobre prochain. Le succès de cette opération n'était pas douteux. On doit faire cette remarque que le gouvernement russe n'a été incité à la réaliser par aucun besoin de capitaux. Il n'emprunte pas et rembourse au contraire, dégageant une partie de sa dette. La situation financière de la Russie est actuellement très solide, reposant sur des excédens des recettes ordinaires et la diminution graduelle des dépenses alimentées par des ressources exceptionnelles, étrangères à l'impôt. Elle a traversé la crise redoutable de la famine, et ses finances, rudement éprouvées par cette secousse, en sont sorties sauves ; les voici de nouveau prospères. Avec l'appui des capitalistes français, la Russie a réalisé de très profitables conversions et placé en France une forte partie de ses emprunts. Son crédit est admirablement établi, et on ne la voit point tant souffrir de la lutte douanière qu'elle a engagée contre l'Allemagne. Cette série de faits économiques a créé des liens étroits entre la France républicaine et l'empire des tsars, et ce genre de solidarité ne saurait nuire en rien aux affinités d'un autre ordre.

Les valeurs austro-hongroises ont été remarquablement calmes, plutôt un peu faibles, à cause de la tension du change qui dérange en ce moment quelque peu les prévisions des ministres des finances des deux monarchies et les oblige à ajourner les opérations de crédit complémentaires de la réforme monétaire. Les projets de budget pour 1894 vont bientôt occuper les parlemens de Vienne et de Pest. Les ministres les présentent en d'excellentes conditions, avec excédens de recettes ordinaires et des dépenses extraordinaires contenues dans de raisonnables limites.

Les valeurs turques, après quelques oscillations et un peu de lourdeur, ont repris leur niveau du milieu de septembre. L'unifiée a été fort recherchée à 515. Les fonds helléniques et le Portugais sont délaissés

dans leurs plus bas cours. Le Brésilien, les fonds argentins, montent ou baissent au hasard des péripéties de la guerre civile qui désole les deux républiques. A Washington, une minorité obstructionniste de *silvermen* prolonge sans merci le débat sur l'abrogation de la loi Sherman. Une lettre du président Cleveland à un gouverneur d'État a rappelé la haute assemblée au souci de l'opinion publique qui par la chambre des représentans a si nettement réclamé cette abrogation.

Sur le marché des valeurs à revenu variable, les transactions ont été fort inactives et les fluctuations de cours très minimes. Le Suez, après avoir dépassé le prix de 2,700 francs dans la première partie du mois, s'est traité entre 2,710 et 2,715; le Crédit foncier a regagné quelques francs à 976.25, ainsi que le Crédit lyonnais à 756.25 (ex-coupon de 17 fr. 50). Les titres des autres établissemens de crédit n'ont figuré sur la cote en quelque sorte que pour mémoire. Les Chemins français ont peu d'affaires; le mouvement gréviste du Pas-de-Calais a provoqué quelques offres en actions du Nord à 1,875.

Les Chemins étrangers ont été lourds, les Autrichiens n'ont cependant perdu que 3.75 à 625, mais le Nord de l'Espagne a fléchi de 6.25 à 132.50 et le Saragosse de 5 francs à 156.25. La question du change pèse toujours sur les cours des obligations de ces entreprises, surtout sur les hypothèques inférieures du Nord de l'Espagne.

Les actions minières ont donné lieu à des réalisations. Le Rio-Tinto a été ramené de 338.75 à 333.75; l'action De Beers, de 406.25 à 395; la Tharsis, de 119 à 117; la Robinson, de 110 à 105; la Vieille-Montagne a repris de 10 francs à 442.

Le Secrétaire de la rédaction, gérant,

J. BERTRAND.

LA

SECONDE VIE DE MICHEL TEISSIER

DERNIÈRE PARTIE (1).

IX.

. . . . . .

— Et tu as accepté ? s'écria Blanche.

De cette voix posée qu'il s'efforçait de conserver depuis le commencement de l'entretien, mais qui s'échauffait et tremblait malgré lui, Michel répondit :

— Eh bien, oui, j'ai accepté.

Michel, impénétrable, l'air tranquille, semblait résolu à ne plus discuter l'acte sans doute irrévocable qu'il venait d'accomplir. Sa femme ne répondant pas, il se leva, comme s'il croyait la conversation terminée. A ce moment, le visage de Blanche se contracta dans une expression d'amertume et de révolte, et elle s'écria, d'un ton qui l'arrêta :

— Ainsi, tu tends la main à ce Fourré, pour lequel autrefois tu ne trouvais pas de paroles assez méprisantes. Tu deviens son allié, son homme.

Il se récria, avec une froideur voulue :

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 septembre et du 1er octobre.

— Son homme... Tu vas un peu loin.

— Enfin, continua-t-elle, tu entres dans ce parti radical que tu as combattu de toute ton énergie, que tu haïssais et qui te hait. Tu es son candidat. C'est son appui, ce sont ses suffrages qui te rouvriront les portes de la chambre, où tu seras son prisonnier, condamné à servir ses intérêts, à défendre ses chefs, à soutenir ses programmes. Je ne sais rien de la politique, moi, je ne sais pas si les radicaux ont tort ou raison ; mais comment veux-tu que le public, comment veux-tu que les honnêtes gens jugent une telle volte-face ?

Michel s'était rapproché d'elle. Il s'assit, sans se départir du calme agaçant qu'il affectait, et répondit, de sa voix sûre :

— Je pense bien que ma rentrée fera quelque tapage. Et je ne m'en afflige pas : j'aime mieux cela que si elle passait inaperçue. Il y aura du bruit, des articles, des colères, des attaques. J'avais un peu l'habitude de tout cela, jadis : je la reprendrai. D'ailleurs, je sais que ces tempêtes sont passagères, et comment elles s'apaisent.

— Mais, répliqua Blanche en s'animant, d'où viendront ces colères et ces attaques ? De tes anciens amis, de tes anciens compagnons de lutte, de ceux dont tu partageais les convictions, dont tu estimais les caractères. As-tu mesuré la déception suprême que tu leur causerais ? As-tu calculé ce qu'il t'en coûtera de subir leurs injures ?

— Tout le monde a le droit de changer d'opinion, pourvu que ce soit sans motif d'intérêt. Or, comme je sacrifie un passé, une position acquise qu'avec un peu d'efforts je pourrais retrouver, des sympathies qui ne demanderaient qu'à se réveiller, personne ne peut suspecter mon complet désintéressement. Changer, c'est quelquefois grandir. Dans le fait, on change sans cesse. Le pays lui-même se transforme : nous évoluons avec lui. Les besoins d'une époque ne sont pas ceux de l'époque antérieure. J'ai pu rêver, il y a dix ans, une union chimérique entre la vieille France et la France nouvelle. Aujourd'hui, je vois que je me suis trompé : pourquoi ne reconnaîtrais-je pas mon erreur ? J'ai beaucoup réfléchi, pendant mon long silence, en observant les choses du dehors, sans parti-pris, sans entraînement. J'ai compris ce que je méconnaissais autrefois : les réels besoins de l'âme moderne, sa soif de justice qu'exacerbent les défauts de l'organisation sociale, sa soif de liberté à laquelle il faut donner quelques satisfactions légitimes, sous peine de déchaîner les pires révoltes. Guider les forces toujours plus impérieuses qui nous entraînent vers la justice et vers la liberté, n'est-ce pas une belle tâche, qui vaut bien un acte d'énergie et peut consoler de quelques injures ?

A son tour, il s'animait. Il avait retrouvé son accent, ses gestes, sa voix d'autrefois, sa voix chaude d'orateur, qui soulignait les mots et rythmait les périodes; et il parlait presque comme pour une assemblée.

— Oui, sans doute, répondit Blanche qu'ébranlait peut-être un peu le ton convaincu de son mari, on a le droit de changer d'opinion et de reconnaître qu'on s'est trompé. Mais est-ce qu'une telle conversion a besoin d'être publique, bruyante et active? Peut-elle s'accomplir ailleurs que dans la retraite et le silence?

— Ah! non, s'écria Michel. Voilà dix ans qu'elle dure, ma retraite. Elle a été assez longue. J'ai acquis le droit d'en sortir comme il me convient. Et puis, je suis las d'inaction. Je sens en moi tout un fond accumulé d'idées et d'actes qui ont besoin d'air, de vie, d'espace. Ma conscience, oui, ma conscience d'homme qui peut être utile, qui peut le bien, me reproche mon oisiveté. Je me trouverais coupable d'étouffer plus longtemps la voix qui parle en moi. Et voici qu'une occasion se présente: elle est bonne, je la saisis.

— Non, non, protesta Blanche avec une énergie nouvelle, non, l'occasion n'est pas bonne.

— Je te dis, moi qu'elle est excellente, qu'elle ne pourrait pas être meilleure.

L'opposition de sa femme, en se prolongeant, commençait à irriter Teissier. Il y avait dans sa voix un sourd grondement de colère, qu'il réprima, en reprenant, d'un ton persuasif:

— Tu connais mon principe: prendre le taureau par les cornes; et tu sais qu'il est bon. Eh bien, c'est ce que je vais faire. Veux-tu que je me présente comme candidat indépendant? Non. Dans le fait, je suis très près de l'extrême gauche; il est donc logique que je sois soutenu par elle, et que j'accepte son appui. La bataille en sera plus ardente? Tant mieux! Je n'ai aucune raison de la craindre. Le hasard fait qu'elle se livrera sur un terrain qui te paraît défavorable, puisqu'il s'agit de cette Haute-Savoie où j'ai été si populaire et que tu crois détachée de moi. Tant mieux encore! Si je suis battu, personne ne s'étonnera de ma défaite, et je pourrai recommencer ailleurs. Si je l'emporte, ma victoire sera d'autant plus décisive qu'elle aura paru plus difficile. Tu as assez de bon sens pour comprendre que c'est bien ainsi que la question se pose.

Blanche ne demandait qu'à se laisser convaincre; pourtant, elle ne fut pas convaincue.

— Je ne puis pas raisonner comme il faudrait, dit-elle tristement, je ne puis pas te répondre; mais je sens que tu te trompes; je sens que, s'il y a dans ce que tu vas entreprendre quelque chose de définitif et d'irrémédiable, c'est ton erreur. J'étais si loin de m'attendre à te voir reprendre ton ancienne carrière! Je croyais

si bien que tu l'avais sacrifiée à jamais ! Et sais-tu ? J'étais un peu fière que ce fût pour moi... Non par égoïste vanité, je t'assure, mais parce que tu m'avais persuadée que c'était là la dignité. Et maintenant, j'ai peur, j'ai si peur de tout ce qui nous menace !

En la voyant s'attrister, Michel s'adoucit :

— En de certaines heures, reprit-il, on croit voir se développer devant soi toute sa vie. On se juge. On contemple son horizon, on se fixe un but, on s'impose des limites, on arrête des plans. Ce sont là des décisions illusoires. Le temps marche, la vie se développe, les circonstances se modifient, le passé s'efface : on change d'avis sur soi-même comme sur toutes choses. Aujourd'hui, je ne juge pas notre situation comme je la jugeais il y a dix ans. En somme, que crains-tu ? Qu'on m'attaque ? Mais on n'y pourra guère mettre plus de violence qu'autrefois ; et d'ailleurs j'ai bec et ongles pour me défendre.

Blanche ne répondit pas tout de suite : un grand poids l'oppressait, et il lui en coûtait de laisser échapper les paroles qui tremblaient sur ses lèvres. Elle se décida pourtant :

— Écoute, Michel, fit-elle d'une voix très basse, je te crains aussi toi-même. Ce qui m'effraie le plus, vois-tu, ce ne sont pas les luttes où tu cours, c'est ce qui se passe en toi. Je te reconnais à peine. Depuis que nous sommes rentrés à Paris, tu me sembles un autre homme. Ah ! mon Dieu ! si c'étaient tes opinions seulement qui eussent changé !.. Mais j'ai peur que ce soit aussi ton cœur !

Il la regarda d'un air froissé, en lui demandant :

— Que veux-tu dire ?

— Ne te fâche pas, supplia-t-elle, laisse-moi te dire tout ce que je pense.

Elle hésita un instant, puis continua :

— Est-ce que tu me comprendras encore ? Vois-tu, tu vas droit devant toi, sans songer à tout ce que tu brises en marchant. Tu renies ton passé : oh ! je ne te blâme pas, je reconnais que tu as peut-être raison, soit ! mais cela me fait mal ! Et ce n'est pas tout : j'entrevois de nouvelles ruines, des douleurs et des larmes que nous aurons encore causées. Tu ne penses qu'à la politique, aux partis, au pays, aux choses générales, enfin... Mais pense aussi, je t'en prie, aux personnes. Qui trouveras-tu contre toi, là-bas ? Ton meilleur ami, d'abord, Mondet, qui n'a pas changé, lui, j'en suis sûre, et qui ne comprendra pas plus que moi-même ton changement.

— Mondet ne s'occupe guère de politique, interrompit Michel.

— Tu vois bien que tu ne me comprends pas, s'écria Blanche douloureusement. Ce n'est pas de la politique, cela. C'est autre

chose, c'est du sentiment, c'est du cœur. Et un autre adversaire auquel tu n'as pas songé non plus, je le crains.

— Qui donc?

— M. de Saint-Brun.

Michel eut un mauvais sourire.

— Oh ! pour celui-là, s'écria-t-il, j'espère bien me prendre corps à corps avec lui. Et si je deviens son collègue, il faudra qu'il se tienne bien aux élections générales!

— Malheureux! s'écria Blanche. Je te le répète, tu ne vois rien de ce qui se passe autour de toi. Tu ne vois pas qu'Annie souffre, qu'elle change, qu'elle dépérit.

Michel haussa les épaules :

— Encore cette historiette ? fit-il avec dédain.

— Tais-toi ! Ce n'est pas à nous à ne pas comprendre ces choses-là !

— Annie n'est qu'une enfant.

— Elle approche de ses dix-neuf ans... Te rappelles-tu ce que j'étais, à cet âge.

— Oh ! toi, ce n'était pas la même chose !

— Pourquoi ?

Il chercha un instant ses raisons.

— D'abord, fit-il avec brusquerie, je n'étais pas un blanc-bec de vingt ans... Et puis, toi, tu avais plus que ton âge : après une jeunesse aussi triste, aussi seule que la tienne...

Blanche l'interrompit vivement :

— La sienne a-t-elle donc été plus gaie et plus entourée?

— Tu n'avais pas, comme elle, une bonne mère pour t'aimer.

— Mais elle a vu tant de choses dont elle a souffert, qui l'ont mûrie...

— D'ailleurs, déclara Michel d'un ton péremptoire, je ne donnerai jamais ma fille au fils de cet homme !

Blanche, qui le regardait, détourna les yeux :

— Ah! tu vois bien que j'avais raison, s'écria-t-elle, et que c'est ton cœur qui n'est plus le même!

Michel se leva :

— Décidément, dit-il, nous ne nous entendons pas... C'est qu'il y a des choses que les femmes ne comprendront jamais...

Et il sortit, sans qu'elle essayât de le retenir davantage.

Teissier eut ensuite quelques journées si affairées, que sa femme le revit à peine. Des inconnus venaient à toute heure, l'entouraient, l'emmenaient, enfiévrés, encombrans, remplissant jusqu'aux vestibules du bruit de leurs discussions. Il traversait sa maison, l'esprit ailleurs, sans sortir de ses préoccupations, nerveux et indifférent. Le plus souvent, il s'enfermait dans un silence intraitable que rompaient à peine quelques monosyllabes. Ou bien, s'il parlait, c'était

pour raconter quelque épisode saillant de ses journées ou pour lancer quelques mots de haine ou de mépris contre ses adversaires. Il ne voyait rien, ni les regards irrités de Laurence, ni le trouble croissant d'Annie, ni les reproches étonnés et douloureux que lui adressaient les yeux, les paroles, les attitudes de Blanche. Plus tard seulement, il devait se rappeler certains traits qui, sur l'heure, lui échappèrent : ainsi, un soir où, après le dîner, Annie, si réservée, si rarement caressante, vint tout à coup l'embrasser longuement dans un accès mal réprimé de tendresse émue. Cet élan d'affection le toucha : mais au lieu d'y répondre et de laisser voir son plaisir, il dit à sa fille, d'un ton plus bienveillant qu'amical :

— Eh bien, qu'est-ce que tu as ?

Annie, aussitôt, se retira :

— Rien, répondit-elle.

Comme elle détournait les yeux de son père, elle rencontra le regard de Blanche qui se posait sur elle, tout imprégné de tendresse, de sympathie et de pitié :

— Voilà celle qui comprend, pensa la jeune fille.

Et elle ajouta, mentalement :

— Comme je l'aimerais, si nous pouvions être amies !

Un jour, Michel annonça pour le lendemain son départ pour Annecy, où il allait soutenir sa candidature, lancée depuis quelque temps déjà, et qui faisait grand bruit. Mais, le soir, il changeait d'avis, et se décidait à retarder son départ :

— Une affaire urgente me retient, disait-il sans autres détails.

Un nouvel article de M. de Saint-Brun, plus violent que le premier, une attaque personnelle, presque injurieuse, le forçait à se battre. Ce duel, d'ailleurs, lui apparaissait comme un incident favorable : avec un adversaire de la trempe de M. de Saint-Brun, il ne pouvait manquer d'être sérieux ; et une balle bien placée ou un bon coup d'épée pouvaient seuls imposer quelque retenue aux ennemis qui s'efforçaient d'agiter les secrets de sa vie intime.

Sans trop de peine, avec la bravoure calme des hommes d'action, Teissier secoua l'idée angoissante qu'il pouvait être tué ; pas un instant, il ne s'arrêta aux scrupules qu'aurait pu soulever dans sa conscience la crainte de tuer un homme ; et cette indifférence avec laquelle il marchait à son but, sans souci des obstacles qu'il lui fallait écarter, sans retours sur son propre danger, montre bien à quel point il était possédé par son idée fixe, combien sa volonté était ferme et précise. Sa plus grande préoccupation, c'était d'éviter, dans sa famille, les scènes qu'il prévoyait. Il espérait que le bruit de son duel n'y parviendrait pas avant qu'il eût eu lieu. Mais il comptait sans les lenteurs habituelles de ces rencontres, sans les discus-

sions des témoins, les procès-verbaux préparatoires, les « échos » dans les journaux, les tentatives d'interviews : il fallut vingt-quatre heures pour décider auquel des deux adversaires revenait la qualité d'offensé ; on dut recourir à un arbitre, et la presse raconta tout au long ces négociations. Or Laurence, depuis qu'elle voyait se compliquer la vie de son père, lisait avec soin les journaux. Elle fut la première avertie de ce qui se passait. Tout de suite, elle comprit le danger nouveau qui menaçait le roman dont elle ménageait les péripéties, et chercha un moyen d'y parer. Elle n'en trouva aucun : il y a des accidens qui viennent ainsi traverser les combinaisons les plus habiles, et la jeune fille, quel que fût son instinct naturel de l'intrigue, y était encore bien novice. Pourtant, comme toutes les personnes qui ont cet instinct-là, elle était plutôt optimiste, comptant volontiers que le hasard finirait toujours par être de son côté. Sa première émotion passée, elle se rappela que presque toujours les duels se terminent sans catastrophe, et que « les adversaires se réconcilient sur le terrain. » Ce fut un trait de lumière : son imagination, toujours prête, partit, voyagea, s'égara, de telle sorte que ce duel finit par lui apparaître comme le terme béni de leurs difficultés : elle vit, sur une pelouse du bois de Boulogne, après un échange courtois de deux balles inoffensives, Michel et M. de Saint-Brun s'avançant l'un vers l'autre, la main tendue, attendris et bienveillans, tandis que les obstacles à l'amour d'Annie s'évanouissaient dans un enchantement. Tranquillisée par ces aimables rêveries, elle se promit de ne pas inquiéter sa sœur, écarta pour son propre compte tout souci importun, et s'appliqua à faire disparaître les journaux. Elle fut donc fort contrariée lorsqu'en rentrant d'une leçon, elle trouva Annie assise dans leur chambre, un journal déployé sur les genoux, accablée et sans force.

— Ma pauvre chérie ! s'écria-t-elle en passant son bras autour du cou de sa sœur, ah ! ma pauvre chérie !...

Puis, tout de suite rassurante :

— Mais ne te désole pas trop, va !... J'y ai beaucoup réfléchi, et...

Annie l'interrompit :

— Tu le savais ? murmura-t-elle avec un accent de reproche. Tu le savais, et tu ne m'en disais rien !...

— A quoi bon ? répondit Laurence. Je voulais t'épargner cette inquiétude inutile, j'espérais que tu n'apprendrais rien de ce qui se passe avant... avant que ce soit fini.

Annie frissonna :

— Et alors, fit-elle, je l'ai appris par ce journal... Comment pouvais-tu être si calme, puisque tu le savais ?... Est-ce que tu ne comprends pas que c'est terrible, et qu'ils vont se tuer...

Laurence haussa les épaules :

— On ne se tue jamais, dans ces duels-là, dit-elle d'un air entendu. Au contraire, on se réconcilie. C'est pour cela que je ne suis pas inquiète.

Annie la regarda avec étonnement :

— Enfant! s'écria t-elle, crois-tu donc qu'entre deux hommes comme notre père et M. de Saint-Brun un duel soit une comédie?.. C'est une question de vie et de mort, sois-en sûre!..

Laurence commençait à s'inquiéter et à se méfier de son échafaudage :

— Mais qu'y pouvons-nous faire, qu'y pouvons-nous faire? répéta-t-elle.

— Si du moins tu m'avais avertie plus tôt, reprit Annie, j'aurais eu plus de temps pour chercher, pour agir... Mais les heures volent... Il est trop tard, peut-être... Si ce journal dit vrai, c'est pour demain matin... Nous n'avons qu'une courte demi-journée... Et c'est si peu, et nous ne savons pas même si notre père rentrera...

— Qu'il rentre ou non, que pourrais-tu lui dire? Quelle influence avons-nous sur lui?..,

— Aucune, c'est vrai... Mais nous ne sommes pas seules... Il y a sa femme, qui peut-être ne sait rien... Elle peut lui parler, elle, elle peut le retenir...

Laurence hocha la tête :

— J'ai peine à croire qu'elle ignore, dit-elle... Les journaux, depuis hier, ne parlent que de cela, et il faudrait que notre père eût été bien adroit pour l'empêcher d'en lire... Elle sait tout, va, comme nous... Et si elle n'a rien empêché, c'est qu'elle ne peut ou ne veut pas...

— N'importe, dit Annie, je veux essayer... Il n'y a que ce moyen... Ce duel serait trop horrible, il faut qu'elle l'empêche, il ne peut avoir lieu...

Elle se leva avec effort.

— Essaie, conclut Laurence en se levant, comme sa sœur. Mais moi, j'ai peu d'espoir!..

Blanche se trouvait seule dans sa chambre, où depuis la veille elle vivait dans l'angoisse, affolée d'attente et de terreur, se faisant à elle-même le récit anticipé du malheur qui planait sur elle, et le recommençant toujours : « Demain, il se battra... Demain, il ne sera plus... » Avec la netteté que l'imagination surexcitée se plaît à donner aux visions redoutées, elle se représentait les détails de la rencontre, elle voyait, devant elle, le corps sanglant de son mari, elle mesurait des yeux l'abîme de désespoir où elle s'effondrerait. Toute son énergie suffisait à peine à secouer ces visions d'effroi quand il lui fallait sortir de sa retraite, vaquer à ses de-

voirs accoutumés, affronter les regards de ses deux belles-filles auxquelles, par pudeur autant que par pitié, elle ne voulait rien montrer de ses tortures. Pourtant, comme elle s'attendait à tout, l'entrée éperdue d'Annie ne la surprit point.

— Il faut empêcher ce duel! s'écria la jeune fille, debout sur le seuil avec un air d'égarement. Il faut l'empêcher, il faut...

Blanche s'approcha d'elle, avec un regard de désespoir qui lui fit mal :

— Et que voulez-vous que je fasse, ma pauvre enfant?..

Annie lui prit les mains :

— Suppliez mon père! s'écria-t-elle. Usez de tout votre pouvoir! Peut-être n'osez-vous pas? Il faut oser, il faut!.. Il faut lui dire que c'est impossible, impossible, impossible!.. Par amour pour lui, faites-le... Ne comprenez-vous pas qu'il peut être tué?..

Blanche frissonna jusqu'à la racine des cheveux, comme si ce cri, qui répondait au cri de tout son être, donnait soudain à ses craintes la certitude d'un pressentiment :

— Hélas! dit-elle, croyez-vous que je n'aie pas essayé, déjà?.. J'ai tout dit ce que je sais dire... Je l'ai supplié en votre nom comme au mien... Il ne m'a pas écoutée, je ne puis plus rien sur lui... Que lui feraient nos angoisses? il ne pense qu'à son ambition... Il a tout dit, quand il m'a répondu : « L'honneur l'exige!.. » Et il va, il court au-devant de son destin, aveugle, aveugle et sourd!..

Annie se tordit les mains :

— Alors, dit-elle, ils se battront?.. Rien, rien ne les arrêtera?..

Puis, comme Blanche ne répondait pas, elle laissa déborder le flot de son désespoir :

— Ah! c'est trop souffrir, c'est trop! disait-elle entre ses sanglots... Vous ne savez pas, vous ne savez pas tout... C'est ma vie aussi, qui se joue... Plus que ma vie... Tout est fini... Tout est perdu... Si vous saviez!.. Ah! mon Dieu! si vous saviez!..

— Annie, que voulez-vous dire? s'écria Blanche, que ces obscurs aveux remplissaient de craintes nouvelles.

Elle s'agenouilla devant la jeune fille, qui venait de se laisser choir dans un fauteuil et cachait son visage dans ses mains :

— Dites-moi tout! supplia-t-elle... Je suis votre amie... Ayez confiance en moi!.. Ce que je puis faire, je le ferai!.. Je ferai davantage encore, pour vous...

Et mot à mot, en suppliant, en interrogeant, en devinant, elle obtint l'aveu de la correspondance et des innocens rendez-vous de sa belle-fille et d'Amé.

— Quelle honte! gémit Annie, soulagée pourtant d'avoir avoué ces mystères qui, depuis qu'elle s'y était laissé entraîner, pesaient

d'un poids si lourd sur sa conscience... Vous comprenez, tout est fini, maintenant... Je ne puis plus être sa femme, puisque son père et le mien... Oh! j'en mourrai, j'en mourrai!..

Tout à coup, elle changea de ton, en joignant les mains dans un geste d'enfant qui a peur et implore qu'on le rassure :

— Mais vous pouvez encore quelque chose, n'est-ce pas?.. Dites-moi que vous m'aiderez!..

— Pauvre petite, ah! pauvre petite, répétait Blanche, les yeux pleins de larmes ; si je pouvais!..

Et, oubliant presque sa propre angoisse pour panser cette blessure qui réclamait ses soins, elle ajouta doucement, en caressant les mains d'Annie :

— Et moi qui vous avais crue presque résignée!.. Pourquoi n'avez-vous pas eu plus de confiance en moi? Pourquoi ne m'avez-vous pas tout dit!.. Je n'aurais pas pu vous éviter ce chagrin, non, mais je vous aurais empêchée d'être imprudente, et aujourd'hui vos larmes vous feraient moins mal...

Annie posa sa tête sur l'épaule qui la frôlait, tandis que Blanche continuait, avec une indicible tristesse :

— C'est encore moi qui suis coupable, dans tout cela... J'aurais dû vous observer, vous avertir... Vous êtes si jeunes toutes les deux, pauvres enfans, et vous avez tant de raisons de craindre, de craindre et d'errer!.. J'aurais dû, mais j'ai été faible, je n'ai pas osé, je n'ai pas su...

Sa voix s'assourdissait, et prit aussi un accent de douloureuse confidence :

— Pourtant, qui mieux que moi aurait pu vous dire, Annie, que ces choses-là ne portent pas bonheur?.. Tôt ou tard, voyez-vous, on les expie... Oh! que n'ai-je pu vous garder de ma propre expérience!..

— Je ne vous connaissais pas, murmura Annie d'une voix contenue... A présent seulement,.. je vois... combien vous êtes bonne...

Elle s'arrêta, oppressée, et reprit, avec effort :

— Et je crois... que vous êtes... malheureuse aussi...

Puis, d'un de ces mouvemens lents, réfléchis, qui lui étaient particuliers, elle enlaça Blanche et lui tendit son front :

— Ah! chérie! murmura la jeune femme en l'étreignant.

Et dans la grande joie de cette réconciliation complète, qui tombait sur elle comme un pardon, elle sentit pourtant son cœur se tordre à la pensée du prix qu'elle coûtait.

— Je lui parlerai, fit-elle encore. Je lui dirai tout...

Et, comme Annie frissonnait, elle reprit :

— ... Tout ce que je pourrai pour le retenir...

En ce moment même, le pas de Michel résonna dans le vestibule. Annie, brusquement, s'arracha des bras de Blanche.

— Je m'en vais, balbutia-t-elle en courant à la porte. Il vaut mieux que je ne sois pas ici...

Comme elle sortait, Michel mettait la main sur le pêne : malgré ses préoccupations, il eut un bon sourire en voyant ainsi sa fille sortir de la chambre de Blanche :

— C'est toi ! fit-il d'un ton de joyeuse surprise. J'ai justement quelque chose à te remettre : une lettre qui s'était égarée dans mon courrier, et que j'ai failli ouvrir, ma foi !.. Tu as donc des correspondans à Paris ?..

Il tendait un pli à sa fille, sans même remarquer, repris déjà par ses soucis multiples, qu'elle pâlissait en reconnaissant l'écriture ; et il entrait chez Blanche, avec qui Annie, en s'éloignant, échangeait un anxieux dernier regard d'intelligence.

C'était bien une lettre d'Amé. La jeune fille la lut dans sa chambre, sous les yeux de Laurence qui l'observait en s'agitant.

— Lis, dit-elle à sa sœur.

Laurence, à son tour, lut les lignes suivantes :

« C'est dans une angoisse que vous partagez sans doute, ma chère Annie, que je vous écris. Quand j'ai appris par les journaux ce qui se passe entre mon père et le vôtre, quand mon père lui-même m'en a parlé, j'ai compris, j'ai senti plutôt que la destinée était contre nous. Nous n'avons fait aucun mal, nous nous aimons, j'avais mis en vous toutes mes espérances, tout mon avenir ; c'est pour vous seule que la vie a quelque prix à mes yeux, je ne puis concevoir ce qu'elle deviendrait si votre chère pensée m'était irrévocablement ôtée : et pourtant elle nous sépare. Quand j'ai vu surgir entre nous les premiers obstacles, je ne les ai pas crus infranchissables, j'ai pensé que nous parviendrions quand même à en triompher, j'ai espéré que notre amour serait plus fort que les haines qui l'entourent et les préjugés qui le condamnent. Mais que pouvons-nous, l'un et l'autre, contre la fatalité qui nous poursuit ? Nos pères sont ennemis, ils vont peut-être s'entre-tuer demain ; et le sentiment qui nous unit, au lieu de les rapprocher, exaspère encore, je le crains, leur haine et leur colère...

« Oh ! ma chère bien-aimée, laissez-moi vous confier l'affreuse pensée qui me hante, et que votre noble cœur comprendra, j'en suis sûr.

« Nos lettres, nos rendez-vous n'étaient certes pas de grands crimes ; pourtant, ils nous ont obligés à dissimuler et à mentir. Moi, du moins, j'ai menti, j'ai menti à mon père qui m'interrogeait. Eh bien, je me demande aujourd'hui si le danger qui le menace n'est pas une punition de ma faute. Je suis tourmenté du

remords de l'avoir trompé, comme de celui de vous avoir entraînée, vous si bonne et si pure, aux mêmes tromperies, aux mêmes mensonges. C'est pour cela que, persuadé que vous êtes en proie aux mêmes troubles que moi, je m'adresse à votre cœur, je viens vous demander loyalement si vous ne pensez pas que c'est un devoir pour nous de sacrifier notre pauvre amour? Cessons de nous écrire, cessons de nous voir, puisque nous ne le pouvons sans faute. Je ne cesserai jamais de vous aimer, et je conserverai l'espoir que, malgré tout, un jour nous réunira peut-être, malgré tout, par-dessus les obstacles qui nous séparent. Mais que toute apparence de mal disparaisse de nos actes. Et fasse le ciel que notre sacrifice contribue à éloigner un malheur où nous pourrions voir une punition!..

« Je me sentais si plein d'espoir quand je vous écrivais pour la première fois; et cette lettre-ci, c'est à peine si j'ai le courage de l'envoyer. Elle exprime si mal ce que je voudrais vous dire! Mais vous me connaissez assez pour savoir quels combats elle m'a coûtés et pour y trouver la trace de ce que j'ai souffert en l'écrivant.

« Votre toujours vôtre

« AMÉ. »

— Ce n'est pas un homme! s'écria Laurence en achevant sa lecture.

Comme sa sœur ne répondait pas, elle ajouta :

— Ou bien il n'aime pas, il ne sait pas aimer... On est plus brave, quand on aime... On ne se brise pas au premier choc.

Et tout à coup une comparaison s'esquissa dans son esprit : elle pensa clairement à ce drame éloigné qu'elle connaissait mal et qui planait sur leur vie. Comme il ressemblait peu à cette froide lettre, pâlotte, pleurarde et résignée! Ils s'étaient aimés, *eux*, malgré tout, plus que tout. Et pourtant... Mais elle regarda sa sœur, qui s'était assise dans son fauteuil habituel, près de la fenêtre, et fixait sur les arbres du Luxembourg un regard vitreux qui ne voyait pas.

— Qu'est-ce que tu fais? s'écria-t-elle en la prenant dans ses bras. J'aimerais mieux te voir sangloter, te désespérer, t'évanouir... Parle-moi, parle-moi, je t'en prie!..

— Moi aussi, je voudrais m'évanouir, murmura faiblement Annie, m'évanouir pour ne plus m'éveiller... Cela se voit quelquefois,.. dans les romans... Mais dans la vie, on souffre beaucoup plus,.. c'est tellement plus long!..

— Ne parle pas ainsi! supplia Laurence... Mon Dieu! si tu es si malheureuse aujourd'hui, c'est ma faute!.. Je t'ai fait tant de mal avec ces lettres!.. Moi, tu comprends, je ne savais pas!.. Je croyais

que, lorsqu'on aime, on est fort... Il ne faut pas te tourmenter davantage, Annie, il n'était pas digne de toi... Il n'aurait pas su t'aimer comme tu mérites d'être aimée... Moi, je le trouve faible, je le trouve lâche...

Annie arrêta sa sœur d'un geste las :

— Tais-toi! dit-elle faiblement... Ne parle pas mal de lui... Il a raison, je t'assure... Que pouvons-nous contre notre destinée?.. Rien, n'est-ce pas... Alors, c'est fini!..

Elle se leva de son fauteuil, reprit la lettre d'Amé que tenait encore sa sœur et se dirigea vers son petit bureau. Tandis qu'elle sortait d'un tiroir le petit paquet de ses lettres d'amour et les rassemblait sans les relire, Laurence remarqua, pour la première fois, combien elle avait changé depuis quelque temps. Sa taille s'était amaigrie; ses épaules, comme rétrécies, resserraient sa frêle poitrine; sous le lourd chignon de ses cheveux blonds, sa nuque mince, longue, affinée, pliait comme une tige de fleur.

— Apporte-moi une bougie, demanda-t-elle sans se retourner.

Laurence obéit et remarqua encore combien les mains de sa sœur, qui élevaient le paquet de lettres au-dessus de la flamme, étaient émaciées et diaphanes : la lumière jaune de la petite bougie semblait les traverser de part en part.

— Que fais-tu ? demanda Laurence.

— Tu le vois, répondit Annie d'une voix très calme.

Les lettres flambaient déjà et ne furent bientôt plus qu'un petit paquet de cendre noirâtre.

Comme Annie secouait ses doigts, une bague qu'elle tenait de sa mère et portait à l'annulaire de la main gauche, glissa sur le tapis. Laurence la ramassa et la lui tendit.

— Elle est trop grande pour moi, maintenant, dit Annie en la reprenant; elle tombe toujours.

Elle réfléchit un instant, fit glisser la bague le long de son pauvre doigt qui ne le retenait plus, puis l'essaya à sa sœur.

— Garde-la, petite, je te la donne... Moi, je pourrais la perdre; et j'en aurais trop de chagrin!

Elle ferma son bureau et retourna s'asseoir à sa place habituelle sans plus rien dire, et elle se perdit dans des pensées auxquelles Laurence ne tenta plus de répondre.

Pendant que le roman d'Annie se dénouait ainsi dans la tristesse de cette scène un peu enfantine et pourtant si profondément douloureuse, Blanche, selon sa promesse, s'efforçait d'obtenir de Michel une retraite impossible.

Il y a, entre les femmes et nous, un irréductible malentendu que créent et qu'entretiennent les différences de leur vie et de la nôtre.

Laissées en dehors de la lutte active, ignorantes de ses conditions, de ses exigences, de ses règles, elles ne comprennent pas les raisons pratiques et péremptoires de certains de nos actes qui les froissent ou les sacrifient; de même que, dans notre égoïsme de combattans, nous ne comprenons pas leur persistance à introduire des motifs de sentiment dans des domaines d'où nous avons exclu le sentiment. Aussi les discussions qu'elles engagent avec nous sur ce terrain réservé ont-elles peu de chance d'aboutir à une entente. Éclatant entre deux êtres qu'unissent des liens de cœur et de chair, mais entre lesquels commencent à pointer des dissidences ou des méfiances, elles ne peuvent guère que les aigrir en élargissant la distance.

Blanche était remuée jusqu'au fond d'elle-même par ce qu'elle venait d'entendre : cette douleur de jeune fille, peut-être disproportionnée à sa cause, exagérée à coup sûr dans les remords qui l'avivaient, mais si simple, si résignée, révélatrice d'une âme à la fois si tendre, si pure et si fragile, éveillait en elle de longs échos dans les parties blessées de son cœur. Les incidens qui s'étaient succédé depuis la mort de Suzanne n'avaient pu passer sur elle sans la modifier toute. Sans doute, elle aimait Michel plus que jamais : en ce moment surtout, dans le péril qu'il courait, elle se sentait sienne, sienne malgré tout. Mais, d'autre part, elle commençait à s'avouer qu'il lui échappait, elle voyait se lever en lui un homme inconnu autre que celui qu'elle connaissait, dont la métamorphose l'effrayait et la désespérait. Elle n'était plus sûre ni d'elle-même, ni de lui, brûlait de le retenir et le craignait. C'est donc dans un conflit très particulier de sentimens contraires qu'elle ouvrit un entretien dont elle avait pris la résolution dans un coup de générosité et dont elle savait pourtant tous les dangers. Elle redoutait d'énerver son mari en un jour où il avait besoin de toutes ses forces; elle redoutait de lui déplaire; elle tremblait d'échouer pour Annie, pour elle et pour lui-même; et cependant elle voulait parler.

La veille, déjà, dans une première bataille où elle croyait avoir dit tout ce qu'elle pouvait dire, elle avait supplié Michel « d'arranger l'affaire, » ignorante, d'ailleurs, des moyens possibles, ne comprenant pas qu'au lieu de leur commander il dépendît de ses témoins, — des « amis » dont elle ignorait même les noms et qui soudain prenaient dans leur vie une telle importance. Elle répéta ses prières et ses argumens sans obtenir autre chose que de vagues paroles rassurantes. Avec plus d'insistance, elle revint sur la situation d'Annie, que Michel se refusait à prendre au sérieux; en sorte qu'entraînée par l'indifférence presque dédaigneuse qu'il témoignait sur ce point, elle finit, quoiqu'elle eût résolu de les taire,

par avouer les lettres et les rendez-vous. Au lieu de s'attendrir, Teissier eut alors un éclat de colère :

— L'imprudente! s'écria-t-il... Je vais lui parler, je vais lui dire...

Blanche l'arrêta :

— Lui dire que M. de Saint-Brun est ton ennemi et que tu te bats avec lui? Elle le sait. Lui faire des reproches? A quoi serviraient-ils, sinon à aggraver son chagrin?.. Pourquoi ne veux-tu pas comprendre qu'elle n'est plus une enfant comme tu t'efforces de le croire, qu'elle aime de tout son cœur, qui est déjà formé pour la douleur, qu'elle est malheureuse, enfin?.. Ta vie du dehors, ta vie nouvelle t'a pris toute ton âme, Michel, sans quoi tu t'apercevrais qu'on souffre autour de toi,.. pour toi et par toi!.. Mais tu vas, tu agis, tu parles, — et tu ne nous vois plus...

Elle baissa la voix pour ajouter sourdement :

— ... Et tu ne nous aimes plus!..

Elle venait de toucher la place sensible, car Teissier, très ferme jusqu'alors, se troubla :

— Ne parle pas ainsi! répondit-il. C'est vrai, il y a quelque chose de changé dans ma vie; mais mon cœur est le même : je t'aime aujourd'hui comme hier, comme toujours... Seulement, l'honneur a des exigences qu'on ne discute pas. Je suis sûr que tu le sens bien toi-même. En ce moment, tu ne songes qu'à tes craintes et à ton affection. Mais que penserais-tu de moi, ensuite, si je reculais comme un lâche et m'inclinais devant l'offense?

— Ah! tu ne comprends pas! s'écria Blanche. Mon Dieu! que pourrais-je dire pour que tu comprennes?..

Dans un élan de douleur et d'amour, elle se jeta dans ses bras et continua en le serrant contre elle :

— L'honneur, le courage, l'offense, qu'est-ce que c'est que tout cela? Il n'y a qu'une chose, vois-tu : je ne veux pas que tu te battes, je ne veux pas qu'on te tue!.. Je t'aime, je ne pourrais pas vivre sans toi!.. As-tu donc oublié que tu es tout pour moi, que je n'ai que toi au monde, absolument que toi... Pas de parens, plus d'amis, personne, sauf cette pauvre Annie qui commence à m'aimer et que tu veux désespérer jusqu'à la mort!.. Nous ne sommes pas dans la position des autres, nous sommes des isolés... Tu l'as voulu, tu l'as accepté... Nous sommes hors du monde : qu'avons-nous à faire de son code et de ses lois?.. Notre honneur, c'est de nous aimer, c'est de vivre l'un pour l'autre, dans l'oubli de tout, comme nous avons fait...

— L'honneur est le même dans quelque position qu'on se trouve, dit gravement Michel.

Il essaya de dénouer ses bras, mais elle restait attachée à lui, comme si le danger était là; et elle répétait en le serrant :

— Je veux te garder... pour moi seule!..

Jamais il ne l'avait vue s'abandonner ainsi. Pris de pitié, incapable pourtant de la tromper par une fausse promesse que, d'ailleurs, le moindre hasard pouvait démentir, il voulut du moins tenter de la rassurer, il se mit à lui répéter des choses presque pareilles à celles dont Laurence avait voulu bercer l'épouvante d'Annie.

— Enfant!.. Ne sais-tu pas ce que sont ces duels de presse? On ne s'y tue jamais!.. On s'en garderait bien, à cause des suites : prison préventive, cour d'assises, toutes sortes d'ennuis, enfin!.. Deux balles sans résultat, ou une piqûre au bras, et tout le monde est satisfait... On s'imaginerait, à te voir, que je marche à une mort certaine... Mais ce n'est pas le cas, chérie!.. Crois-tu donc que je serais si calme?.. J'aime la vie, parce que je t'aime!..

En parlant ainsi, il lui mettait de petits baisers rapides sur le front et dans les cheveux. Elle parut s'apaiser un peu; mais, au lieu de céder, elle reprit :

— Alors, puisque c'est si peu sérieux, ne vaudrait-il pas mieux arranger l'affaire?.. On peut toujours s'entendre, n'est-ce pas?.. Si les témoins voulaient y mettre un peu de bonne volonté... Ou bien, au dernier moment, sur le terrain...

Il eut quelque peine à réprimer le tressaillement que lui causait cette étrange idée; il y réussit pourtant :

— Peut-être, dit-il en essuyant d'un baiser sa dernière larme.

Blanche ne se contenta pas de ce mot vague :

— Promets-moi! fit-elle en lui rendant ses caresses.

— Te promettre, — non, je ne peux pas. Mais...

Elle l'interrompit en se dégageant avec un geste de désespoir :

— Ah! tu ne crois pas un mot de ce que tu viens de me dire!.. Tu veux seulement que je me taise, que je te laisse faire... Eh bien, non, non, non!..

Et comme lasse de supplier en vain, elle se dressa contre lui, impérieuse, violente, en s'écriant d'un ton de commandement :

— Je te défends de te battre, entends-tu?

C'était la révolte suprême de l'être faible, dont l'intensité du péril arme un instant la volonté. Michel ne comprit pas les tortures que trahissait ce cri de désespoir. Aussitôt changé, il répondit seulement :

— Oh! oh!.. Tu me défends?.. Mais il me semble qu'il s'agit d'une chose où je suis un peu mon maître...

Elle était debout devant lui, maintenant, frémissante, concentrée, volontaire :

— Non, dit-elle. Tu n'es ton maître en rien... J'ai sur toi des droits.., des droits que j'ai acquis en te donnant ma vie...

Elle hésita un instant pour achever, en baissant la voix :

— ... Comme je te l'ai donnée...

Et reprit avec élan :

— Oui, tes actes m'appartiennent.., à cause de la situation que j'ai acceptée parce que tu m'aimais, et jurais de m'aimer toujours plus que tout... Ah! tu me faisais alors un bien autre sacrifice!.. Ta famille, ton avenir, tes devoirs d'homme, tes devoirs de chef de parti... Tu me donnais tout cela, tu rejetais toutes ces charges, tu n'existais que pour moi, tu ne pensais qu'à notre amour, le reste du monde s'effondrait... Et maintenant...

— Maintenant, interrompit Michel, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre brutale pour en finir, tout ce que tu dis est inutile, car tu me demandes l'impossible.

Puis, honteux, il reprit avec plus de douceur :

— Je t'en prie, Blanche, n'insiste plus!.. Ne nous querellons pas pour la première fois... Le moment est mal choisi, car j'ai besoin de toutes mes forces... Sois raisonnable!.. C'est vingt-quatre heures d'angoisses, et après...

— Après, c'est le désespoir d'Annie!.. Ah! si je ne songeais qu'à moi, je me résignerais peut-être... Puisque tu peux m'imposer de pareilles tortures, je trouverais bien la force de les supporter... Mais tu n'as pas le droit de désespérer ta fille... Nous lui avons fait tant de mal!.. C'est à elle, à elle qu'il faut penser...

Elle ne trouvait plus rien. Elle balbutiait. Soudain, un dernier argument se présenta à son esprit affolé : elle le saisit, sans en mesurer la force, comme un naufragé se cramponnerait au paquet d'algues qu'un flot pousse vers sa main mourante :

— Et puis, dit-elle en s'arrachant les mots de la gorge.., tu ne peux pas risquer ta vie.., tant que tu n'as pas fait pour moi... ce que tu m'as promis de faire...

Michel ne comprit pas :

— Quoi donc? demanda-t-il.

Elle ne put murmurer qu'un mot :

— L'église...

Obscurément, elle calculait qu'il pouvait sur ce point se croire engagé envers elle, qu'en invoquant sa promesse, elle opposait l'honneur à l'honneur, que s'il cédait, c'était le sacrifice de ses ambitions et une chance suprême pour Annie. Mais il répondit vivement :

— Mais, ma chère amie, nous n'avions rien décidé, que je sache... D'ailleurs, c'est une autre question...

Comme elle ne parlait plus, il voulut profiter de son silence pour

terminer l'entretien. Elle le laissa poser encore une fois ses lèvres sur son front; mais, comme il s'éloignait, elle murmura :

— Ah! tu n'es plus à moi, c'est fini, c'est fini!..

X.

Le duel n'eut pas d'issue tragique. Quelque résolus que fussent les deux adversaires, leur haine se trouva paralysée par les hasards à demi calculés de ces sortes de rencontres. Ils avaient réclamé des conditions sévères : le visé, la marche en avant. Leurs témoins ne leur accordèrent que quatre balles, au commandement, qui se perdirent. Mais pas un instant ils ne songèrent, selon le rêve enfantin de Laurence, à « se réconcilier sur le terrain. » Délivrés de l'émotion dont leur énergie avait réprimé tous les signes, de cette menace de mort qui les hantait depuis l'avant-veille, ils eurent l'un et l'autre deux mouvemens différens : dans le soulagement qui suivit la dernière détonation, M. de Saint-Brun, le moins irrité des deux, sentit comme un élan de bienveillance le pousser vers son adversaire. Mais il ne s'y abandonna pas. D'ailleurs, l'attitude de Teissier écartait toute idée de rapprochement. Lui aussi, sans doute, s'était dilaté dans la joie de vivre effaçant soudain toute image de mort : la vue de son adversaire, resté debout, droit et ferme, vivant comme lui, éteignit cette joie. Il eut sur les lèvres un grossier : « Nous nous retrouverons, monsieur, » qu'il retint cependant. Mais il se retourna vers ses témoins, prit le bras de l'un d'eux, et s'éloigna brusquement :

— Je n'aurais pas dû le manquer, dit-il : ce sera à recommencer!

On le félicitait de la correction de son attitude. Il restait maussade.

— J'aurais voulu quelque chose de plus sérieux, répétait-il. Il aurait fallu qu'un de nous deux y restât.

Il n'exagérait point sa pensée : à cette heure, en effet, M. de Saint-Brun représentait pour lui les obstacles qui barraient sa route, les préjugés dont l'arrêt le condamnait, d'autant plus détestés qu'ils étaient sourdement d'accord avec sa voix intime, son passé qu'il devait combattre à outrance pour aller à son but. La balle qui l'aurait abattu aurait peut-être terrassé tout cela, et tout cela restait debout.

Pourtant, la fin de cette journée fut remplie d'émotions dont la douceur contrasta singulièrement avec celles de la matinée. Depuis la veille, Blanche ne songeait plus qu'au danger que courait son mari : ses griefs contre lui s'étaient donc dissipés dans la crainte de le perdre; et cette crainte grandissait avec les heures, cachée

héroïquement sous un « au revoir » presque confiant au moment où elle l'avait vu partir, avec ses deux témoins, par un glacial et morne crépuscule du matin, cette crainte avait fini par éclater en une angoisse indescriptible, traversée de pressentimens précis, qui prolongeait les minutes à travers une succession ininterrompue d'images terrifiantes ou escomptait l'une après l'autre toutes les sensations possibles du désespoir, de l'agonie, du deuil et de la solitude. Elle erra de pièce en pièce, déplaçant des meubles ou froissant des chiffons, comme si un semblant d'activité eût pu contenir son imagination affolée, guettant à la fenêtre, à travers le brouillard d'automne, les silhouettes vagues des passans, l'ouïe et la vue surexcitées, percevant sans cesse des traits ou des bruits dont elle frissonnait, évitant les jeunes filles, auxquelles elle était parvenue à donner cette illusion, inutile désormais, que « cela s'arrangerait peut-être encore, » sans autre but que de leur épargner les affres où elle se débattait. L'heure qu'elle s'était fixée pour le retour de Michel passa : il ne revenait pas. Elle refit de nouveaux calculs. Elle n'osait plus rester à la fenêtre, si aigu était son effroi de voir revenir seul un des témoins. Un instant, elle chercha à s'étourdir en relisant ses carnets de ménage. Puis elle les repoussa. A bout de forces, elle allait frapper à la porte d'Annie, quand, soudain, elle reconnut dans l'escalier le pas de son mari, puis sa façon d'ouvrir la porte avec sa clé, et il fut devant elle dans le vestibule. Elle poussa un cri et tomba dans ses bras :

— C'est toi! ah! c'est toi, est-ce bien toi?..

Elle le couvrait de baisers, et défaillait en même temps. Il la soutint, la porta presque. Un instant, ils retrouvèrent leur amour ancien, aveugle et vainqueur. Tout fut oublié. Et, comme elle lui souriait de son sourire d'autrefois, de ce sourire qui disait toute sa confiance et toute son adoration, il s'écria :

— Ah! que la vie est bonne!..

— Alors, fit-elle en le caressant, renonce à ces vilains projets qui la gâtent... Reste ici... Que veux-tu de meilleur? Il faut que rien ne nous sépare!..

Mais il la plaisanta affectueusement :

— Enfant!.. Pourquoi donc un peu d'activité nous séparerait-elle?.. J'en ai besoin... Laisse-moi faire!.. Tu sais bien que tu auras toujours la plus grande place!..

Elle était si heureuse, qu'elle le crut.

Michel partait le soir même, pour aller soutenir sa candidature : car une douzaine de jours à peine le séparaient du dimanche fixé

pour l'élection. La journée passa comme un rêve, si rapide, si joyeuse, que ce fut au moment des adieux seulement, en embrassant ses filles, qu'il remarqua la pâleur d'Annie et son air souffrant. Comme il l'interrogeait, elle, qui ne se plaignait jamais, répondit :

— Oui, je me sens un peu malade.

— Une attaque d'*influenza*, répondit-il. Elle règne. Il faut soigner cela.

Et, se tournant vers Blanche :

— Je te la confie !..

Laurence fronça les sourcils. Mais la jeune femme et la jeune fille échangèrent un regard si confiant, si affectueux, que Michel se sentit le cœur réchauffé. Dans la voiture, il félicita Blanche, qui seule l'accompagnait à la gare, de ce changement :

— J'étais sûr que cela se passerait ainsi, lui dit-il; tu es si bonne !..

Elle sourit :

— Ce n'est encore qu'une demi-victoire, répondit-elle. Il y a Laurence, qu'il faudrait conquérir !

— Laurence fera comme sa sœur, conclut-il : question de temps !..

Il était plein de confiance, il voyait tout en beau. Dans son coupé, dans la demi-somnolence où l'entretenait le roulis du train, l'esprit excité par les incidens si précipités de la journée, il réfléchit, il rêva, il évoqua le passé, il jugea sa vie. Et il la jugea avec une extrême indulgence. Oui, c'est vrai, il avait fait couler des larmes innocentes, et il n'y pouvait songer sans une sourde douleur, que vint irriter soudain, pendant un arrêt, la vision très nette de Suzanne morte... Mais, en définitive, était-ce bien sa faute? Qui faut-il condamner : celui qui aime parce que son cœur est vivace, parce que l'amour est éternel et demande à se renouveler comme l'eau, comme l'air, comme la lumière, comme la vie? ou les lois et les mœurs de notre monde égoïste, brutal et sec, qui condamnent l'amour au profit de leurs combinaisons mesquines, de leurs fins étroites, de leurs plats intérêts? Comment avait-il donc pu, pendant une folle moitié de sa vie, défendre ces lois et ces mœurs? Ah! comme il voyait maintenant leur criminelle injustice, comme il était dans la vérité, avec quelle sincérité plus consciente, avec quelle ardeur plus fraîche il allait prêcher la croisade contre leur hypocrite et avilissante tyrannie! Sus à ce vieil édifice vermoulu où nous nous obstinons à chercher un abri, sus à ces fausses croyances que seule notre faiblesse soutient, sus à ces mensonges qui bornent notre horizon! En avant vers l'avenir gros de promesses, vers la société nouvelle fondée sur la connaissance de notre

vraie nature et le respect de nos meilleurs instincts, en avant vers le ciel positif, où ne règne aucun despote, vers le ciel de la liberté!

Des changemens de train, peu avant l'arrivée, tirèrent Michel de ces hautes idées. Mais il n'en sortit tout à fait qu'à la gare d'Annecy, où les principaux membres de son comité l'attendaient. Ils l'accueillirent avec cette espèce d'obséquiosité protectrice et accaparante que les électeurs témoignent à leurs chefs, qui sont toujours un peu leurs esclaves; et il dut réprimer un geste maussade en reconnaissant parmi eux une figure souvent rencontrée, celle du vétérinaire Didoux : un des leaders du parti avancé, dont la grosse voix, jadis, avait souvent interrompu ses discours. C'était, comme autrefois, un gros homme trapu, lourd et vulgaire, à peau graisseuse, la barbe taillée en carré, les cheveux crépus foisonnant sous un chapeau mou à larges ailes, qui portait, à l'italienne, un petit anneau d'or aux oreilles. Didoux prit dans sa grosse main molle et moite la main de Michel :

— Eh bien, monsieur Teissier, vous y voilà! dit-il familièrement. Je savais bien, moi, que vous y viendriez un jour ou l'autre... Vous aviez trop d'esprit pour rester avec les calotins et les ci-devans... Mieux vaut tard que jamais, et si vous n'avez pas trop oublié la parlotte, vous verrez que nous leur flanquerons une fameuse raclée!..

Les autres rirent et applaudirent à cette espèce de discours, tandis que Michel se tirait d'affaire en distribuant des poignées de main. Pas une de ces figures ne l'attirait: entouré d'elles, il se sentait comme dépaysé, et, malgré lui, il se posait une question presque ironique : quel rapport pouvait il exister entre ces électeurs grossiers, bornés et braillards, et les grandes pensées qui tout à l'heure, dans le coupé où il sommeillait, faisaient miroiter devant lui les rêves d'une humanité dégagée de ses séculaires entraves, s'élançant d'une allure triomphante à la conquête du bonheur et de la liberté? Il l'esquiva en se répondant que, sans doute, ces gens valaient mieux que leurs apparences. Mais il souffrait de se sentir entre leurs mains, presque leur chose : ils lui traçaient le programme de ses journées, de ses discours, de ses réunions, insistant sur celle qu'il devait tenir le soir même et dont le succès, disaient-ils, pouvait être décisif. Michel eut grand'peine à se débarrasser d'eux avant le soir, pour courir une heure chez Mondet : « Celui-là, pensait-il, me renseignera mieux : à l'entendre, je saurai ce qu'on pense de moi, les attaques qu'il faut prévenir, les ennemis dont il faut se méfier... » Et il ne remarquait pas même qu'il se dirigeait vers la demeure connue, où l'attendaient tant de souvenirs, sans un frémissement

de sa vieille amitié : à cette heure, Mondet n'était plus pour lui qu'une des forces dont il fallait s'emparer en vue du succès ; il le prenait pour objet d'expérience, se promettant de mesurer, à la peine qu'il aurait à obtenir son approbation, l'effort qu'il lui faudrait pour ramener et dominer l'opinion de son pays natal : car il ne doutait pas que Mondet le désapprouvât, et il ne doutait pas non plus, connaissant l'indulgence de son amitié, du succès qu'il aurait auprès de lui.

L'accueil fut plus glacial encore qu'il ne craignait.

—Ah! c'est toi! s'écria Mondet sans adresser à son ancien ami aucune parole de bienvenue, et en serrant à peine la main qu'on lui tendait. Tu viens soutenir ta candidature. Eh bien, mon cher, je te félicite de ce dernier coup!..

Décontenancé par ces paroles, et surtout par le ton dont elles étaient dites, Teissier voulut répondre. Mondet lui coupa la parole.

— Assieds-toi là! dit-il en avançant un fauteuil, et écoute-moi, d'abord, patiemment. Tu répondras ensuite, si tu as quelque chose à répondre...

— Oh! oh! fit Michel en essayant de plaisanter, tu me prends donc pour un accusé?..

Mondet ne releva pas ces paroles et continua, d'un ton moins agressif, mais qui alla s'irritant peu à peu.

— Voilà des semaines que je pense à ton cas, mon ami... Oui, des semaines, depuis la publication de ta *Crise actuelle*... et pendant les longs pourparlers de ton absurde duel... Tu sais ce que tu as été pour moi...

La voix de l'excellent homme se mit à trembler; il dut, pour l'assurer, faire effort sur lui-même.

— ... Je ne t'ai pas aimé seulement comme un ami d'enfance, comme l'ami, plutôt, le seul, celui qu'on n'a qu'une fois... Je te regardais comme un être supérieur, valant mieux que nous, qui nous dominais par l'intelligence, par la volonté, et même... Dieu me pardonne cette illusion, je l'ai eue... et même par le cœur... Je ne t'ai pas approuvé, ni même excusé, quand tu as failli ; mais je t'ai compris, j'ai été plein d'indulgence pour ta faute... Beaucoup t'ont jugé faible, pusillanime, hypocrite, que sais-je encore? Moi, j'ai trouvé, malgré tout, qu'il y avait de la grandeur dans ce que tu as fait... Oui, quoi qu'on puisse dire, c'est quelque chose de grand qu'un bel amour, conçu sous l'espèce de l'éternité, fût-il d'ailleurs coupable comme le tien, auquel on jette en sacrifice ses ntérêts avec ses devoirs, ses ambitions les plus légitimes avec le bonheur de ceux dont on a la charge... Il y a, dans ce qu'on renonce, une espèce de compensation au mal qu'on fait... Et ta retraite désespérée ne manquait ni de désintéressement, ni de

noblesse... Aussi, tout en prenant parti pour celle qui souffrait par toi, je ne t'ai pas méprisé... Mais ne comprends-tu donc pas qu'un sacrifice comme le tien ne vaut que s'il est irrévocable?.. Ayant choisi l'amour, tu as perdu le droit d'en revenir... Le temps efface bien des choses, diras-tu? Oui, pour les étrangers, pour les indifférens, pour les spectateurs qui, au cinquième acte, ne se souviennent plus du premier; pas pour les amis, pour les fidèles, pour ceux qui ont la mémoire du cœur... C'est pour ceux-là, dont je suis, qu'en rentrant en scène aujourd'hui tu achèves ta chute, tu tombes très bas, au-dessous de toi-même: ce qui est peut-être le vrai châtiment des actions mauvaises... Voilà ce que je voulais te dire!..

Chacune de ces paroles, dans lesquelles vibrait la loyauté d'une âme dévouée, tombait lourdement sur Michel. Le souvenir des espérances, des réflexions, des rêveries, qui avaient abrégé son voyage, ne l'abandonnait pas; mais le doute se glissait en lui. Il le repoussa et répondit d'une voix dont le calme devait exprimer la certitude qu'il n'avait pas :

— Tu es en ce moment dans l'absolu, qui n'est certainement point la vérité. Sans doute, ton amitié attendait trop de moi, et ce n'est pas tout à fait ma faute si elle est un jour tombée du haut de ses illusions... Je n'ai point, je n'ai jamais eu la prétention de mieux valoir que les autres: je désire seulement ne pas valoir moins; et je crois qu'après m'avoir trop exhaussé, tu me rabaisses trop. Tu te trompes sur mes motifs: dans la décision que j'ai prise, et que tu blâmes, je t'assure que l'idée du devoir entre pour une part plus large que tu ne penses...

Mondet secoua la tête.

— On prend si facilement ses désirs pour des devoirs, murmura-t-il.

Michel reprit, sans se départir de son calme :

— Non, il ne s'agit pas de sophismes de conscience. Je n'en suis plus là. Mais, tu l'oublies, dix ans d'isolement, de réflexions, de repliement sur soi-même, sont un grand morceau de l'existence...

Mondet interrompit:

— Et l'on y change!..

— On y grandit peut-être, répliqua Michel en refaisant, sans y songer, un mot fameux. Oui, c'est vrai, j'ai changé, j'ai changé en toutes choses. Je le sais. Et le jour où je m'en suis clairement aperçu, j'ai compris que ce changement me ramenait à la vie... Hé! sans doute!.. J'avais consacré les forces de ma jeunesse à défendre, à soutenir un ordre social que je croyais bon, qu'aujourd'hui je

condamne, parce que j'en ai senti le poids, soit! parce qu'il m'a brisé injustement... mais qui en oppresse et qui en brise combien d'autres?.. Des autres meilleurs que moi, puisqu'ils ne trouvent pas dans leur égoïsme le ressort qu'il faut pour briser les chaînes des lois ou des mœurs, et gémissent en silence sous toutes sortes de tyrannies... Eh bien, dis-le-moi, je t'en prie: arrivé à la conviction que je me suis trompé, et ayant lutté pour répandre mon erreur, ne dois-je pas à mes frères d'employer ce qui me reste de forces à détruire mon œuvre en travaillant pour ma nouvelle foi?

Mondet s'écria, presque violemment:

— Non, non, mille fois non!.. Comment réfuter ton sophisme?.. Jusqu'à quel point est-il sincère?.. Est-ce que vraiment tu ne vois pas que tu veux introduire dans l'ordre social les secousses qui ont agité ta propre vie?.. N'as-tu plus l'esprit assez droit pour comprendre que cette nouvelle foi, — qui, par parenthèse, serait à peine une opinion, — tu te l'es forgée d'après tes actes, pour les justifier, pour leur trouver une sanction?.. Ce n'est pas parce que tu as passé de droite à gauche, que je te blâme. Certes non. J'admets toutes les conversions, pourvu qu'elles soient désintéressées. Quand elles ne le sont pas, on les nomme des apostasies...

Michel se taisait. L'œil mi-clos, il semblait plongé dans une sorte d'examen intérieur, qui se prolongea quelques instans. Sans doute, il s'interrogeait, de toute sa bonne foi; il se demandait si son ami voyait juste, s'il avait cédé, sans s'en rendre compte, aux mobiles inavoués dont on démontait devant lui les rouages compliqués.

— Eh bien, non! s'écria-t il enfin avec énergie, comme si ses recherches eussent levé ses derniers doutes. Tu te trompes, je t'assure que tu te trompes!.. Ce n'est pas à moi que je pense... Oui, je l'avoue, mon cas particulier a contribué à m'ouvrir les yeux... Mais il m'a éclairé de plus vastes horizons que ceux dont je suis la limite... Il m'a éclairé l'espace immense où règnent la tyrannie, le préjugé, l'injustice; il m'a découvert l'aveugle cruauté de l'ordre social... Je ne suis plus en cause, si je l'ai été à mon heure... Ce n'est pas pour moi que je veux rentrer dans l'arène: c'est pour ceux qui pâtissent, pour ceux qui ignorent, pour ceux qui se trompent comme je me trompais, et s'emploient, comme moi-même autrefois, à soutenir l'arbre qu'il faut abattre... Et quel beau moment, pour leur dire ce qu'ils attendent!.. As-tu donc les yeux fermés sur tout ce qui se passe?.. Ne pressens-tu pas qu'il s'accomplit, en cette heure même, une révolution formidable, où périront de bien autres principes que la monarchie absolue et les

droits féodaux? Ne vois-tu pas qu'à l'heure où nous sommes, dans tous les domaines, de la politique à la morale, la voie est ouverte à toutes les revendications?..

Mondet interrompit ce véhément discours :

— Et tu veux y joindre les tiennes, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas la même chose. Tu as fait le mal, toi. Tandis que, dis-moi, quelle est leur faute, à ces opprimés dont tu parles, qui, pour la plupart, souffrent de maux où le cœur n'est pour rien, dont tu veux épouser les querelles?.. Ils sont, eux, de pures victimes... N'essaie pas de profiter de leurs plaintes, tu n'es pas digne d'être leur porte-voix... Il faut des justes pour faire œuvre de justice, et c'est de justice qu'ils ont besoin, tandis que toi...

— Crois-tu donc que je réclame autre chose?..

— Va au fond de ton cœur : tu verras que c'est de pardon que tu as soif... Or, pour les fautes comme la tienne, il n'y a ni pardon ni vengeance : il n'y a que l'inéluctable fatalité qui les a produites, et qui engendre la longue série de leurs conséquences. Ta conversion en est une: c'est pour cela que je la condamne et la trouve méprisable...

— Mondet!..

— Le mot t'offense?.. Pardon!.. J'aime les mots qui disent ce qu'ils doivent dire... Je retire celui-là, puisque nous en sommes à de telles distinctions... Mais tu voulais savoir ce que je pense : tu le sais!..

Michel s'était levé:

— Tu m'as tout dit? demanda-t-il.

— Oh! non, je pourrais parler longtemps encore, sur le même thème...

— Et sur le même air?..

— Sur le même air...

— Alors, je crois qu'il vaut mieux briser là...

En hésitant, Teissier ajouta :

— Et si tu le veux bien, c'est un sujet auquel nous ne toucherons plus...

— Je voudrais bien savoir, dit Mondet, quels sont les sujets de conversation qui nous restent?

Les deux hommes, debout l'un devant l'autre, se regardèrent un moment en silence.

— C'est donc fini, reprit Michel d'un ton de profonde tristesse.

— Quoi donc? demanda Mondet qui avait très bien compris.

— Notre amitié, notre vieille amitié.

Mondet détourna les yeux :

— Elle va rejoindre le reste, conclut-il, tout ce que tu as brisé, tout ce que tu as gâché, les ruines de ton passé...

Il s'arrêta un instant, pour ajouter :

— Et celles de ton avenir !

Et ils se quittèrent sans se donner la main.

Michel était secoué jusqu'au fond de lui-même. Jamais, sachant l'ascendant qu'il exerçait sur Mondet, il n'eût soupçonné que son ami pût l'abandonner et le condamner ainsi ; et la perte soudaine de cette vieille amitié creusait dans sa vie de cœur comme un grand trou menaçant, dont il s'attardait à mesurer la profondeur. De plus, comme les êtres impressionnables, il ne séparait pas une chose de l'autre : ce malheur imprévu se confondit dans son esprit avec d'autres déceptions qui l'attendaient, sans doute, il vit s'effondrer tout l'échafaudage d'espérances qu'il construisait depuis la veille, et rentra à son hôtel en proie à un morne découragement. Deux heures à peine le séparaient du moment où il livrerait sa première bataille. Il comptait les employer à répéter les points principaux de son discours, car, n'ayant plus parlé depuis près de dix années, il craignait de retrouver mal sa technique d'orateur. Mais il lui fut impossible de fixer son esprit sur les idées générales qu'il se proposait de développer. Elles ne lui semblaient plus que des lieux-communs, vides de sens. Des doutes, des appréhensions d'écolier le poignaient. Un instant, il songea à renoncer, à fuir, à courir chez Mondet, la main tendue : « Oui, tu as raison, me voici ! Je me tairai, resterai dans le silence et dans l'oubli, puisque ton amitié l'exige. » Mais il repoussa cette tentation : « Aurais-je peur ? » se demandait-il. Et, cette pensée l'éperonnant, il concluait : « Je ne veux pas être lâche ! » Alors, il reprenait ses notes, les parcourait des yeux, construisait quelques phrases qu'il débitait en sourdine et en esquissant quelques gestes, puis s'interrompait bientôt : « Qu'est-ce qui pourrait remplacer une telle amitié ? » A cette pensée, il s'attendrit : quels pauvres êtres sont les hommes, de soumettre ainsi leurs sentimens les plus précieux, ceux qu'ils devraient cultiver de tout leur effort comme les plus belles fleurs de leur vie, à des principes abstraits, à des opinions, à des préjugés ! N'était-ce pas là encore une barre de cette prison que l'humanité a mis tant de siècles à construire pour y mieux étouffer maintenant ? Il s'écria : « Il faut saper, il faut détruire ! » Puis, soudain, il se rappela de quel pas plus allègre il marchait, comme l'air était plus léger et la voie plus droite, autrefois, quand il travaillait avec ceux qui soutiennent et qui construisent.

Teissier en était là de ses réflexions quand Didoux et quelques autres, agités, bruyans, péremptoires, envahirent sa chambre

— Voici le moment qui s'approche, dirent-ils tous ensemble. Êtes-vous prêt ?

Une voix demanda :

— Avez-vous dîné ?

— Dîné? répéta Teissier. Non, vraiment, je n'y ai pas pensé.

On rit, et l'on discuta la question du régime des orateurs : vaut-il mieux parler le ventre vide ou l'estomac bien garni? Didoux soutint la seconde alternative, d'autres défendirent le jeûne. Un sage conclut :

— Cela dépend des tempéramens.

Michel expliqua que, pour son compte, cela dépendait de sa disposition du moment; et il sonna pour commander deux œufs à la coque et du thé.

— Ça n'est pas bien substantiel, remarqua Didoux en clignant de l'œil ; mais c'est fameux pour la voix !

Comme le garçon sortait, Teissier s'avisa que ses compagnons étaient probablement altérés : il le rappela donc pour commander quelques bouteilles de vin blanc. Et tout en trinquant avec lui, on lui apprit qu'on redoutait des manifestations.

— Vous avez beaucoup d'ennemis, expliqua Didoux d'un ton protecteur.

Il ajouta, avec complaisance :

— Ça n'est pas étonnant, n'est-ce pas ? On n'en a jamais de pires que ses anciens amis. Et l'on parle d'une vaste cabale pour vous empêcher de parler.

— Oh ! oh ! fit Michel.

Et voilà que son ardeur se réveilla soudain, que ses hésitations tombèrent, qu'il ne fut plus qu'un soldat prêt à marcher au combat.

— N'ayez pas peur ! expliquait Didoux, nous sommes là, nous.

Teissier l'interrompit avec un beau sourire confiant :

— Vous verrez que je n'aurai besoin de personne. Si l'on me siffle, ne bronchez pas : je me charge d'obtenir le silence. Je vous en réponds. Mais c'est égal, vous avez bien fait de me prévenir, mes amis !

Il acheva ses œufs, but un demi-verre de vin, et tira sa montre :

— Je crois que c'est l'heure, n'est-ce pas? Eh bien, quand vous voudrez.

Et l'on se dirigea vers le lieu de la réunion.

La salle était bondée; les gens, venus tôt pour avoir des places, énervés par l'attente, discutaient et s'apostrophaient entre eux. Au moment où Teissier parut sur l'estrade, un murmure courut dans l'assemblée, et presque aussitôt quelques coups de sifflet partirent d'un groupe agité, dans un des angles. Des applaudissemens ripostèrent, au milieu des cris habituels qui s'entre-croisèrent :

— Silence !

— A la porte les siffleurs !

— Écoutez-le !

— Non, non, non !

Didoux, qui présidait, vociféra :

— La séance est ouverte ! La parole est à...

Sa voix se perdit, et l'on vit sa sonnette s'agiter en vain dans le vacarme.

Teissier, cependant, debout, très calme, croisait les bras et regardait du côté des siffleurs.

Il est bien difficile d'expliquer à quoi tient l'action, presque magnétique, que certains hommes exercent sur les foules, sans effort, par leur attitude, par leur seule présence. Cette action mystérieuse, il fallait que Teissier la possédât à un haut degré : car, peu à peu, la houle s'apaisait, les cris se taisaient l'un après l'autre, et le groupe tumultueux, qu'il tenait sous son regard, ne bronchait plus. Il mit quelque coquetterie à attendre que le silence fût complet, étendit la main d'un geste un peu apprêté, et commença, d'une voix ferme, quoique à peine assez forte :

— Citoyens...

Quelques murmures saluèrent cette appellation démocratique. Il se tut de nouveau, et recommença :

— Citoyens, je ne sais si les sifflets qui m'ont accueilli s'adressent à mes idées ou à ma personne. Mes idées, vous ne les connaissez pas encore. Quant à ma personne, elle n'est pas en cause ici, elle disparaît dans les graves intérêts dont je veux vous parler, qui sont les vôtres, comme une goutte d'eau dans l'océan. Écoutez-moi donc, écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous le demande au nom de ces intérêts mêmes, tout prêt à disparaître si vous ne me jugez pas digne de les défendre.

Sa voix, affermie et sonore, vibrait, remplissait la salle de notes chaleureuses, son geste lançait ses paroles, on ne songeait plus qu'à l'écouter.

Les foules sont à qui sait les conquérir. Parmi les quinze cents auditeurs de Michel, sans parler de ceux qui condamnaient sa vie et le traitaient de renégat, toutes les opinions, tous les partis étaient représentés. Il y avait des jacobins, sectaires, comme Didoux, du dogme de la révolution, égalitaires et mangeurs de prêtres ; il y avait des radicaux plus avancés, confinant au socialisme, adversaires du capital et des monopoles ; il y avait, en plus petit nombre, des paysans, préoccupés de leurs intérêts, qui voulaient pourtant « se faire une opinion ; » mais surtout il y avait des gens moyens, des bourgeois paisibles, ennemis par instinct de tout bouleversement, attachés aux institutions qui leur permettent de se construire un foyer habitable et tranquille, obéissant aux

lois qui parfois les gênent, qui plus souvent les protègent, soumis aux règles des mœurs, qu'ils tiennent pour une sauvegarde et ne violent jamais qu'en secret. Le discours de Teissier ne convenait à aucune de ces catégories: il partait d'une base plus large et plus solide que celle que peut offrir aux déclamations des tribuns la philosophie de la révolution ; il dépassait les revendications personnelles, égoïstes et bornées des radicaux, sans rien sacrifier à l'incertitude des principes économiques entrevus par les socialistes ; mais surtout il attaquait, sur tous ses points faibles, avec une menaçante énergie, l'édifice où s'abrite, sous diverses étiquettes, la bourgeoisie tranquille et conservatrice. Sa thèse était celle qu'il avait déjà développée dans la *Crise actuelle :* la nécessité, pour les sociétés modernes, d'accepter franchement les destructions accomplies, de mettre d'accord leurs lois, leurs mœurs et leurs croyances, et, pour cela, de reviser tous leurs codes, non pas dans leurs prescriptions de détails, mais dans leurs fondemens. Évidemment, l'immense majorité de ses auditeurs, à supposer qu'ils le pussent comprendre, auraient désapprouvé cette philosophie : les uns parce qu'ils l'auraient trouvée inféconde et trop susceptible de s'accommoder, en fin de compte, du régime auquel ils en avaient, les autres parce qu'elle menaçait les habitudes d'esprit qui font partie de leur bien-être. Pourtant, telle est la magie de la parole, les applaudissemens furent presque unanimes et enthousiastes; un très petit nombre de personnes s'éloignèrent en hochant la tête, tandis que les autres s'en allaient répétant :

— C'est bien l'homme qu'il nous faut.

Ce fut donc un succès complet. Michel, qui en eut la sensation bien directe, retrouva cette joie qu'il ne connaissait plus depuis si longtemps : la joie de mettre en jeu ses forces, de s'épandre et de triompher, la joie du comédien qui rentre en scène après une longue absence, ou celle du lutteur entrant dans l'arène et mesurant des yeux un adversaire vaincu d'avance. Son comité, exubérant, lui offrit un punch d'honneur. Plus que les autres, Didoux rayonnait. Il avait écouté, bouche bée, applaudissant à tour de bras, sans rien comprendre, sinon que son candidat gagnait du terrain. Et il lui disait, le verre en main :

— C'est que vous parlez bien mieux qu'autrefois, à présent. Oui, oui, vous avez plus d'ampleur, plus de feu. Ce que c'est pourtant, que d'être dans le vrai! Maintenant, la campagne est lancée, vous n'avez plus qu'à aller de l'avant, la victoire est à nous !

Aller de l'avant, c'était répéter trois ou quatre fois par jour, dans des lieux divers, à toutes les heures, en public et en particulier,

les choses déjà dites; c'était s'enrouer à promettre le progrès, le bonheur, la justice et la liberté; c'était jurer aux paysans qu'on protégerait leurs récoltes contre la concurrence étrangère et aux ouvriers qu'on favoriserait l'extension de leurs industries; c'était courir la campagne, traverser les villages, trinquer avec les électeurs influens, pérorer dans les salles d'auberge, crier plus fort que ses adversaires, la voix cassée, les membres brisés, la tête vide. Mais pendant sa longue retraite, Teissier avait emmagasiné des forces nouvelles, aucune fatigue ne lui coûtait, quelques heures de sommeil le rendaient chaque matin frais et dispos à ses corvées; son tempérament de fer, à peine amolli par dix années d'oisiveté, se trempait dans la lutte.

— Vous devez être épuisé de fatigue, lui disait parfois quelque électeur compatissant.

Il répondait en riant :

— Mais non. Prêt à continuer.

Et cette vigueur, cette santé, cette bonne humeur, contribuaient encore à son succès.

L'activité, d'ailleurs, l'entretenait dans un bien-être moral qui avait rapidement effacé la douloureuse impression de sa rupture avec Mondet. Il ne pensait plus à cet incident, il se trouvait heureux : chaque jour, il recevait de Blanche des lettres affectueuses; et il trouvait le temps d'y répondre, sur un ton de tendresse enjouée qui devait être nouveau pour elle :

« ... J'espère, lui dit-il une fois, que tu n'es plus jalouse de mon activité ni de mes électeurs. Quand je rentrerai, — je compte les jours qui nous séparent, — tu me retrouveras un autre homme, et t'aimant mieux. Nous avions fait, chérie, une grosse faute : la vie est double, nous l'avions oublié, et nous avions ainsi rompu l'équilibre de ses parties. C'est de là que sont venues, j'en suis sûr, beaucoup de nos heures noires : elles disparaîtront, maintenant, avec les fâcheuses pensées dont notre oisiveté nous a trop laissé le temps de nous tourmenter, qui nous ont menacés, et qui ne reviendront plus. »

Cependant, le dernier dimanche avant l'élection, une lettre de Blanche le tira brusquement de son bien-être en lui apportant de vives inquiétudes :

« ... Je ne t'ai pas parlé de la santé d'Annie, disait-elle, par crainte de te troubler pendant une période où je sens bien que tu as besoin de toutes tes forces. Il faut pourtant que je t'avoue que son état n'est pas très rassurant. Je ne parle pas de l'extrême tristesse où elle est tombée, et contre laquelle elle lutte d'ailleurs de tout le peu de force qu'elle a. Mais l'attaque d'*influenza* qu'elle a

ressentie le jour de ton départ s'est plutôt aggravée, et le médecin, qui la trouve faible, recommande de grands ménagemens. J'espère que nos soins produiront bon effet, et que je pourrai te donner demain de meilleures nouvelles. »

Entre les réticences de ces lignes qui semblaient calculées pour lui ménager l'inquiétude, Michel lut la nouvelle d'un danger plus grave. Obsédé par une peur grandissante qui lui enlevait sa liberté d'esprit, il ne put attendre le courrier du lendemain, il télégraphia, entre deux réunions, pour avoir d'autres nouvelles. Il reçut une dépêche rassurante, que confirmèrent les lettres plus détaillées des deux jours suivans : Annie toussait moins, retrouvait quelque appétit, semblait plus forte. Il écarta donc ce souci et poursuivit sa campagne. Mais le jeudi matin, au moment où il allait partir pour une tournée de village, un télégramme, bref et terrible, le bouleversa :

« Annie très mal. Congestion pulmonaire déclarée. Reviens tout de suite. »

Il n'y avait pas d'express avant le soir : Michel répondit en annonçant son départ et en demandant un nouveau télégramme ; puis il s'occupa, en hâte, de contremander les réunions convoquées. Quelques-uns des membres de son comité, avertis, le secondaient avec des mines atterrées :

— Nos actions baissent ! répétait Didoux, l'air déconfit.

Mais, comme il essayait d'insinuer que les devoirs de l'homme public priment ceux de l'homme privé, Teissier lui répondit simplement :

— Je veux revoir ma fille !

Et ce fut un mot à grand effet. Il fut dit avec une émotion si poignante, que le jacobin, bon cœur au fond, en fut remué :

— Nous nous comprenons ! s'écria-t-il en prenant la main de son candidat... Vous êtes un brave homme !.. Partez seulement, le reste nous regarde !..

Un doute affreux chassait bien loin de Michel toute autre pensée ; qui sait, se demandait-il avec désespoir, la part que la douleur morale a dans cette agonie ? qui sait si les peines de ces derniers temps ne l'ont pas affaiblie pour la mieux livrer au mal ?.. Et en même temps qu'il se posait cette question, à laquelle, il le sentait bien, nulle voix ne répondrait jamais, — en même temps qu'il tremblait de perdre sa fille, il l'aimait éperdument, de toute la tendresse qu'il portait en lui, de toutes les forces de son cœur que trop de soucis divers éloignaient de l'amour, mais qui pourtant y revenait toujours, d'instinct, aux momens de douleur.

Des heures d'une incroyable lenteur s'égrenèrent jusqu'au départ.

Teissier, qui avait enfin réussi à s'isoler, essaya de les remplir en allant au cimetière revoir la tombe de Suzanne. Les derniers chrysanthèmes de la saison s'y fanaient tristement. Le décor des hautes collines à pentes douces, sombres sous un ciel bas où couraient des nuages, ouvraient autour du champ de mort un horizon de deuil infini. Un long moment, Michel resta debout devant la grille, la pierre et la fleur, à songer à celle qui n'était plus, à celle qui allait mourir, à leur lointain passé d'affection brisée, dont certains détails ressuscitaient, à cette heure, avec une cuisante intensité. Aussi nettement que si l'image se fût détachée sur le fond du paysage, il revit Suzanne entre ses deux filles, Annie à sa droite, Laurence à sa gauche, ainsi qu'autrefois : et toutes trois heureuses, avec des sourires et de l'affection. Ses yeux se mouillèrent, et il s'éloigna. Un instant, l'idée lui vint d'aller frapper à la porte de Mondet, dont la nouvelle qu'il apporterait, il en était bien sûr, réveillerait l'amitié : une fausse honte l'en empêcha. Il se mit alors à errer par les chemins, talonné par les mauvaises choses de sa vie. Il marcha vite, droit devant lui, par une route qui se perdait dans la campagne, puis revint sur ses pas, plus lentement. Sa tête se vidait. Il ne pensait plus. Il se répétait seulement d'instant en instant, comme un refrain lugubre et obsédant :

— Annie, ma pauvre Annie!..

Ces mots revenaient toujours, le berçaient, l'enveloppaient comme d'une grâce aimante et douce. Confusément, il revoyait les grands yeux tendres de sa fille, ses fins cheveux qu'il avait si peu caressés, il sentait l'étreinte de sa main faible, il entendait vibrer sa voix timide, d'un timbre si pur et si fragile. Puis, il se la rappelait en d'autres temps, il songeait aux années où elle avait grandi loin de lui, il s'attendrissait sur sa destinée d'effacement et de soupirs; et il murmurait à demi-voix, seul sur la route qui filait à travers les prés :

— Annie, ma pauvre Annie!..

A peine était-il rentré à son hôtel, qu'il reçut un nouveau télégramme, qui d'ailleurs ne lui apprit rien : l'état de la malade était stationnaire, on attendait. Alors, il eut l'idée, avant de partir, d'aller consulter un médecin, qu'il avait rencontré à ses réunions électorales. Il apprit ainsi que la congestion pulmonaire, lorsqu'elle n'est pas immédiatement mortelle, se guérit souvent.

— Ainsi, conclut le praticien, après lui avoir posé plusieurs questions auxquelles il ne put répondre, ne désespérez pas!..

Ces paroles ne le rassurèrent point, car, au fond, il n'espérait rien : il sentait la mort, elle rôdait autour de lui, elle empoisonnait son air. Et, de nouveau, il se martelait l'esprit à l'idée qu'une pauvre chère vie allait s'éteindre, sans avoir brillé d'aucune joie,

pareille à une faible lumière qui n'a jamais que vacillé, impuissante dans la nuit froide :

— Annie, ma pauvre Annie !..

Le long voyage s'effectua dans une agitation croissante, qu'entretenaient le mouvement du train et la lenteur des arrêts, à travers des demi-visions de lit d'agonie, de chambre mortuaire, de scènes de deuil, qui par instans prenaient une intense réalité. Le refrain avait changé. A la pitié désolée de tout à l'heure, se mêlait maintenant un désir personnel, une reprise de volonté ; et Michel se répétait :

— Mon Dieu! pourvu que je la revoie !..

Ses espérances n'allaient pas au-delà : la revoir, baiser sa main où subsisterait un reste de chaleur, lire dans ses yeux une dernière pensée d'affection, — ce pardon muet qu'elle ne lui refuserait pas. Et les minutes de son agonie s'envolaient, pendant qu'il était là, immobile et seul, sans rien pouvoir pour hâter le temps ou brûler l'espace! Parfois, il se levait, il arpentait cinquante fois de suite l'étroit espace de son coupé, pour se donner l'illusion du mouvement; ou bien il ouvrait la vitre, buvait des bouffées d'air froid, plongeait son regard dans la nuit épandue à l'infini ; puis il tirait sa montre, dont les aiguilles ne marquaient plus que la lenteur du temps. Et ce supplice durait, durait, durait. Et toute l'énergie de son désir ne pouvait pas plus l'abréger d'un instant que toute l'ardeur de son amour ne pouvait prolonger d'une minute la vie de son enfant...

Lorsqu'enfin Michel fut chez lui, Annie vivait encore. Mais le deuil commençait déjà dans la douleur de cette agonie contre laquelle nul effort n'avait plus de prise, dont on ne pouvait que suivre passivement les râles et les hoquets. La veille, on l'avait administrée, et les médecins n'essayaient plus rien. Laurence, debout à côté du lit, détourna à peine un instant, pour dévisager son père, les regards qu'elle tenait fixés sur la mourante ; et il y eut dans ses yeux, gonflés de larmes, comme un éclair de haineuse colère. Quant à Blanche, elle se serra contre son mari, dans un mouvement d'effroi et de désespoir, et répondit à sa muette interrogation, en murmurant :

— Il n'y a plus rien à espérer, plus rien !..

En effet, Annie semblait déjà hors du monde, dans cette zone neutre qui n'est presque plus la vie et qui pourtant n'est pas la mort, dans ce passage obscur dont nous ne connaissons que les effrayans symptômes, les yeux qui se voilent, les lèvres livides, le froid terrible de la chair. Michel se pencha sur elle, la baisa au front, et frissonna sans rien dire. Pourtant, vers le milieu de l'après-

midi, elle eut comme un dernier retour de connaissance. Ses doigts pâles remuèrent sous les couvertures, ses regards qui s'éteignaient errèrent autour d'elle, et comme son père pressait sa main, il sentit qu'elle répondait faiblement à sa pression. Alors, son cœur se brisa, et il l'appela, de toute sa tendresse :

— Annie !.. Annie !.. Ma chère petite Annie !..

Elle le regarda, sa figure exprima le désir et l'effort de parler. Mais si des mots s'étaient estompés dans son esprit, ils ne se formulèrent pas ; ses lèvres remuèrent un instant, désespérément muettes, sans qu'il s'en échappât autre chose qu'un souffle haletant, puis les muscles de son visage reprirent peu à peu leur immobilité.

— Mon Dieu ! Qu'a-t-elle voulu dire ? demanda Michel à voix très basse. Est-ce que nous ne le saurons jamais ?

Blanche, de nouveau, se serrait contre lui, et pleurait sur son épaule.

Annie expira tard dans la nuit.

Alors, ce furent les heures terribles qui suivent la mort, ces heures que tous ont traversées au chevet de quelque cadavre aimé, ces heures où les souvenirs se lèvent du passé comme des spectres, où les regrets de mots indifférens, d'actes maussades, s'aiguisent en remords, où l'avenir s'obscurcit comme en un ciel d'hiver, où frissonnent nos angoisses devant le mystère de l'être et de l'au-delà.

Laurence, farouche, vivait enfermée dans sa chambre ; on l'y entendait ouvrir des tiroirs et froisser des papiers ; d'heure en heure, elle en sortait pour venir contempler un instant le corps de sa sœur, sans rien dire à personne, sans pleurer, dédaignant et repoussant toute consolation, immuablement décidée à souffrir seule.

La douleur de Blanche était plus douce. D'abondantes crises de larmes l'avaient soulagée. Comme si elle eût trouvé dans l'activité quelque apaisement, elle prit à sa charge les soins qui incombent en ces heures cruelles. Ce fut elle qui habilla la morte et l'entoura de fleurs, qui reçut la sinistre visite du médecin d'office, qui donna les ordres pour la cérémonie, presque tranquille, glissant dans l'appartement désolé comme un souffle bienfaisant.

Quant à Michel, une rage de mouvement insatiable le chassait d'une pièce à l'autre. Il ne parlait à personne. Les traits crispés, les mains fiévreuses, il retrouvait dans son cœur cette torturante pensée :

« Elle a souffert par ma faute... par ma faute... pour moi... »

Il la gardait pour lui seul : elle empoisonnait son deuil, elle grossissait, elle s'élargissait, elle l'entourait d'un cercle impitoyable ; puis elle remontait plus loin, elle le ramenait là-bas, devant la tombe revue l'avant-veille, elle évoquait toutes les choses enfouies dans le

passé. Plus insupportables encore, d'autres suggestions le hantaient : avec une clairvoyance soudain suraiguisée, il analysait la chaîne de ses actes, depuis le jour où, reculant devant le sacrifice, il avait trop aimé son propre bonheur ; et il saisissait le lien si ténu, presque invisible, qui faisait de cette enfant morte le martyr de ses désirs atteints, la victime expiatoire, et non peut-être la dernière, de sa chère et belle et douce erreur. Et raidissant sa volonté pour repousser le remords, il s'irritait contre les lois, contre les mœurs, contre la vie, enfin, aux cruautés de laquelle les hommes en ont ajouté de pires, plus injustes et plus despotiques.

Le dimanche soir, comme ils étaient réunis tous les trois dans la chambre mortuaire, devant le cercueil qu'on allait fermer, un télégramme arriva.

— Qu'est-ce donc? demanda Blanche machinalement.

Michel répondit :

— Mon élection est assurée.

Sa voix n'avait pas eu un tressaillement, ni son regard un éclair. Pourquoi donc cette nouvelle, que le deuil étouffait, éveilla-t-elle soudain, dans l'âme de Blanche et dans celle de Laurence, comme deux éclairs qui se rencontrèrent? Toutes deux se regardèrent un instant ; puis Laurence, qui n'avait pas encore pleuré, éclata en larmes et se jeta dans les bras de la jeune femme en murmurant, entre ses sanglots :

— Pardon!.. Pardonnez-moi!.. Il n'y a que vous qui ayez su l'aimer!..

Elle dit cela très bas, sans aigreur ni reproche contre personne, comme si soudain la douceur de la morte fût entrée en elle. Michel ne l'entendit pas. Il vit seulement, — ce fut pour lui comme une lueur consolante, — que sa femme et sa fille, émues d'une même émotion, s'unissaient dans une étreinte réconciliatrice, et pleuraient ensemble, front contre front. Mais il ne comprit point le sens profond de leurs larmes : il ne devina pas qu'elles venaient d'une même source pour aller se perdre dans un même courant, qu'elles n'étaient qu'un soupir dans la plainte éternelle de celles qui sont les éternelles victimes de notre égoïsme, de nos ambitions, et de notre dureté.

ÉDOUARD ROD.

COMMENT

LA RUSSIE PRIT SA PLACE

EN EUROPE

Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères, publié d'ordre du ministère des affaires étrangères, par F. de Martens; Saint-Pétersbourg, 1892.

Un des premiers publicistes de la Russie, M. de Martens, conseiller permanent du ministère des affaires étrangères et professeur à l'université de Saint-Pétersbourg, poursuit depuis dix-huit ans la publication d'un des plus importans recueils qui puissent être consultés pour l'histoire diplomatique de l'Europe moderne. Le collège des affaires étrangères avait, en 1779, par ordre de Catherine II, chargé l'historiographe Muller, qui dirigeait les archives de Moscou, de « former le recueil de tous les traités, conventions et autres actes publics, anciens ou modernes, à l'instar du *Corps diplomatique* de Dumont, pour servir à l'histoire de la Russie. » Un ukase de 1783 affecta même dans les archives une typographie spéciale à cette publication. Mais la mort de Muller interrompit l'exécution du projet, qui ne fut repris que sous le dernier règne. Tout le plan de la publication nouvelle fut approuvé, en 1874, par Alexandre II. L'empereur actuel a poursuivi l'entreprise commencée par son père, et M. de Martens est le premier personnage de l'empire russe devant lequel, sur l'ordre d'Alexandre III, se soient complètement ouvertes toutes les archives de l'État.

Il avait été décidé par l'empereur Alexandre II que les conven-

tions et les traités internationaux seraient insérés dans ce vaste recueil, non par ordre de chronologie générale, mais séparément pour chaque État. On pouvait ainsi seulement se faire une exacte idée des relations entretenues par la Russie avec les diverses puissances étrangères, en les prenant à leur origine et en les suivant jusqu'à l'époque actuelle. Pour faciliter encore l'intelligence de ces relations et des conventions elles-mêmes, le gouvernement russe chargea M. de Martens de faire précéder chaque acte international d'un commentaire historique contenant l'exposé non-seulement des circonstances qui avaient signalé, mais des négociations qui avaient préparé la conclusion du traité. C'est ainsi que les huit premiers volumes contiennent, outre le texte, transcrit sur les originaux déposés aux archives russes, des conventions signées avec l'Autriche et avec l'Allemagne, une esquisse non interrompue des relations diplomatiques continuées jusqu'à ces derniers temps entre la Russie et ces deux puissances (1). La collection des textes offre un grand intérêt, mais le commentaire qui les accompagne est d'une valeur inappréciable. Cette série de tableaux enchaînés l'un à l'autre, pour l'achèvement desquels l'auteur a mis à profit, en même temps que la correspondance diplomatique conservée dans les grandes archives de Moscou, tous les matériaux accumulés par l'érudition ancienne et moderne, est au premier rang parmi les œuvres de la science historique contemporaine. Le tome IX, publié l'année dernière, est le recueil des actes diplomatiques issus des relations formées entre la Russie et l'Angleterre, depuis 1710 jusqu'au commencement du XIXe siècle. Une remarquable introduction nous présente le tableau sommaire de leurs premiers rapports.

En rapprochant ce neuvième volume des huit premiers, nous avons mieux compris comment la Russie, redevenue puissance asiatique à partir du XIIIe siècle, était entrée peu à peu, depuis le XVIe, dans le concert européen, et comment elle avait pris sa place définitive en Europe sous le règne de Catherine II. C'est le plan général de cette politique que nous allons esquisser.

I.

Les premières relations de la Russie avec l'Europe occidentale sont d'ancienne date, puisqu'elles remontent au règne glorieux de cet Iaroslaf le Grand (1015-1054), surnommé par quelques histo-

(1) Tous ces traités sont imprimés en double; d'un côté, le texte original; de l'autre, la traduction russe. Les esquisses historiques, qui les précèdent, sont en langue russe, avec traduction française en regard.

riens le Charlemagne russe. Ce prince, après avoir réuni sous son sceptre la Russie partagée entre les nombreux héritiers de saint Vladimir, battu les peuplades lithuaniennes et finnoises, repris la Russie rouge aux Polonais, doté l'empire de son premier code, la *Rousskaïa Pravda*, et de sa première capitale, Kief, « la ville aux quatre cents églises, » maria sa sœur au roi de Pologne, ses filles Anastasie, Élisabeth, Anne, aux rois André Ier de Hongrie, Harold le Brave, de Norvège, Henri Ier de France; il reçut à sa cour les princes proscrits de la Scandinavie et de l'Angleterre. Mais, du XIIe au XIIIe siècle, la Russie perdit la place qu'elle s'était faite en Europe, sous la dynastie des Varègues. Elle succomba sous une triple invasion. Les *Porte-Glaives* de la Livonie, bientôt unis aux chevaliers de l'*Ordre teutonique*, asservirent les provinces baltiques; les Tatars mongols couvrirent le sol russe de leurs hordes belliqueuses, remportèrent quatre grandes victoires, brûlèrent Moscou, saccagèrent Kief, exigèrent des vaincus non-seulement un tribut annuel, mais un contingent militaire périodique et réduisirent leurs chefs naturels au plus dur vasselage; les Lithuaniens tombèrent alors sur la Russie occidentale, donnèrent Vilna pour capitale aux provinces conquises et les entraînèrent bientôt dans leur propre réunion à la Pologne. Une nuit profonde enveloppa la Russie. Nul n'y régna sans avoir reçu l'investiture des Mongols; aucune guerre ne pouvait être entreprise sans leur autorisation; quand leurs ambassadeurs apportaient une lettre du khan, les princes russes étaient forcés de se prosterner devant eux et d'écouter à genoux la lecture du message. On a pu comparer la situation de la Russie, écrasée par les Mongols, à celle des États gréco-slaves, quand ils tombèrent, trois siècles plus tard, sous le joug ottoman. En même temps qu'elle cessa de s'appartenir, elle cessa de compter. Elle avait encore ses querelles de voisinage, parce qu'il fallait bien défendre contre de nouveaux empiétemens les dernières frontières; mais l'Europe occidentale l'avait oubliée. Pour que la Russie reprenne possession d'elle-même et renaisse à la vie européenne, il faut attendre les dernières années du XVe siècle, et qu'une fille des empereurs byzantins, devenue la femme d'Ivan III, dise à son époux : « Serai-je encore longtemps l'esclave du khan des Tatars? » Au moment où s'ouvre le XVIe siècle, Ivan le Grand a débarrassé la Russie des Mongols après quarante-trois ans de règne, et presque aussitôt noué des relations diplomatiques avec le saint-siège et la république de Venise, avec le sultan des Turcs, Bajazet II, avec les empereurs d'Allemagne Frédéric III et Maximilien.

Mais, pour entrer dans le concert européen, la Russie ne pouvait pas compter sur l'aide de ses puissans et belliqueux voisins. Les

empereurs Frédéric et Maximilien recherchèrent assurément, à partir de 1486, l'alliance d'Ivan III; le premier demanda même en mariage, pour un de ses neveux, une des filles du grand-prince, lui proposant en outre de le nommer « roi de la Russie, » en vertu de son pouvoir impérial; le second, quoiqu'il eût déjà promis d'épouser Anne de Bretagne, feignit d'accepter pour son propre compte la main d'une autre princesse russe. C'est que des intérêts communs et pressans rapprochaient les deux peuples. L'un et l'autre avaient sur les bras, tantôt les Turcs, tantôt les Polonais et, quand Maximilien conclut en 1490 un premier traité d'alliance offensive et défensive, l'Autriche avait besoin de la Russie pour empêcher le roi de Pologne de fomenter les révoltes de la Hongrie, la Russie avait besoin de l'Autriche pour arracher au même roi le grand-duché de Kief et d'autres lambeaux du sol russe. Mais ce traité n'entra pas en vigueur, même quand il eut été renouvelé, vingt-sept ans plus tard, parce que Vassili, successeur d'Ivan III, ne jugea pas à propos d'abandonner une campagne entamée contre Sigismond de Pologne, pour déclarer la guerre aux Turcs, dans l'intérêt immédiat de l'Autriche, et l'on ne retrouve plus, dans les archives de Moscou, la moindre trace d'une négociation diplomatique entre les deux empires, jusqu'en 1572. De même, quoique l'ordre teutonique eût, au XIIIe siècle, bâti l'édifice naissant de la grandeur prussienne sur les ruines des communautés slaves riveraines de la Baltique, cette confrérie militaire, après avoir formé, dès le XIVe siècle, un plan de partage de la Pologne avec la Suède, l'Autriche et la Hongrie (1), s'aperçut un peu plus tard que la Russie pourrait, au besoin, l'aider contre les Polonais, ses plus dangereux adversaires, et cette pensée dicta le premier acte international qui ait été conclu entre la Prusse et la Russie, c'est-à-dire le traité d'alliance signé le 10 mars 1517 par le tsar, et par le « grand-maître de l'ordre de Prusse, » margrave de Brandebourg. En outre, l'empereur moscovite écrivit deux fois à notre roi François Ier (1518 et 1519), sur les instances du margrave, afin qu'il donnât toute l'assistance possible contre la Pologne. Mais, au demeurant, ce premier pacte n'aboutit qu'à une promesse de subsides et à quelques échanges de politesses. En outre, toutes les négociations diplomatiques directes entre la Prusse et la Russie paraissent avoir cessé dès l'année 1520. Il n'existe dans les archives de l'empire russe aucun document qui se rattache à des rapports formés entre ces deux États jusqu'en 1650, c'est-à-dire pendant une période de cent trente années.

(1) Voyez de Martens, *Recueil des traités*, t. V, p. 6.

C'est qu'à partir du moment où l'État moscovite devenait assez fort pour secouer le joug des Mongols, il l'était trop au gré des États limitrophes. S'il pouvait convenir à l'un d'eux de réclamer, dans quelque moment critique, un secours d'hommes ou d'argent, on se demanda bientôt s'il ne faudrait pas le payer trop cher et si l'allié de la veille n'allait pas se changer en maître. Cet Ivan III, qui n'avait pas voulu se laisser conférer un titre royal par le saint-empire sous prétexte qu'il était lui-même « institué par Dieu, » ne venait-il pas d'accueillir à sa cour non-seulement des hommes d'État, des diplomates, des ingénieurs, des artistes grecs, cortège de l'impératrice Sophie Paléologue, mais encore des Italiens après les Grecs, l'architecte Pietro Antonio, le fondeur Bossio, l'ingénieur Aristote Fioraventi, devenu grand-maître de l'artillerie russe? Vassili marcha sur ses traces : Moscou remplaçait Byzance ; Maxime le Grec, l'ami de Lascaris et d'Alde Manuce, devenait le favori du prince; le tsar correspondait lui-même avec les papes Léon X et Clément VII, avec les empereurs Maximilien et Charles-Quint, avec les sultans Sélim et Soliman. Son successeur, Ivan IV, dit le Terrible, est possédé de toutes les ambitions; l'image de Constantin hante ses rêves; mais ce n'est pas d'un État purement oriental qu'il veut être empereur. Il a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de la civilisation occidentale contre ses voisins de l'Occident; il voudrait en finir avec la barbarie d'un seul coup, qui décuplerait sa force et mettrait l'Europe à ses pieds. Il appelle des ingénieurs allemands, mais les emploie à diriger les travaux du siège de Kazan; il charge le prince Chastounof de bâtir une ville avec un port à l'embouchure de la Narova, mais afin d'établir par mer une communication libre avec la Germanie. Il veut d'abord et pardessus tout dégager la Russie du cercle dans lequel ses voisins d'Occident l'enferment, avec une circonspection que justifieront, d'ailleurs, les événemens. La Russie est alors enserrée et mise, pour ainsi dire, en état de blocus par la Pologne, la Suède, la Prusse et les chevaliers porte-glaives. C'est à qui fera la meilleure garde pour fermer la porte aux hommes, aux armes, aux sciences de l'Occident. Les villes hanséatiques s'appliquent particulièrement à maintenir l'État moscovite dans un état de sujétion commerciale et d'incapacité militaire. Déjà, même avant qu'Ivan III eût, en 1478, fermé la « cour hanséatique » à Novogorod, les Allemands vivaient dans cette grande ville sur le pied de guerre, « ne reconnaissant pas qu'il y eût entre eux et les Russes un seul intérêt commun (1). » La Hanse arrêta donc au passage les ouvriers et les artistes qu'Ivan IV

(1) De Martens, *ibidem*, t. v, p. 2.

appelait dans sa capitale. C'étaient tantôt l'ordre des Porte-glaives, tantôt un ambassadeur lithuanien qui rappelaient dans les termes les plus pressans à l'empereur d'Allemagne la nécessité de ne pas « augmenter les forces de l'ennemi naturel » en lui procurant des artisans expérimentés. Sigismond de Pologne insistait encore plus vivement auprès de la reine Élisabeth pour qu'elle mît en quarantaine le Moscovite, « ennemi héréditaire de toutes les nations libres. » Mais cette tactique, bonne pour les voisins de l'Ouest, n'entrait pas du tout dans les combinaisons du gouvernement anglais.

Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire d'Angleterre, de récit plus instructif que celui des relations formées par le peuple russe à partir du moment où Chancellor, en 1553, après s'être engagé dans la Mer-Blanche, parvint à l'embouchure de la Dvina septentrionale (1). Jamais peut-être le peuple anglais n'a plus habilement dirigé vers un but précis cet esprit d'entreprise, fait de souplesse et d'audace, qui le conduit à la domination comme à la fortune. En quelques années, les Anglais auront, avec une prestesse étonnante, devancé dans l'exploitation commerciale du grand pays qu'on vient, pour ainsi dire, de découvrir une seconde fois, les Flamands et les Hollandais, les Allemands et les Hanséates. Ils l'envisagent, d'ailleurs, non-seulement comme un champ d'exploitation, mais comme une grande voie de communication. Rêvant, depuis la fin du xve siècle, d'aller aux Indes orientales par le nord-ouest de l'Amérique, ils aperçoivent en un clin d'œil qu'une autre route s'ouvre aux ambitions britanniques et qu'on va pouvoir se frayer par l'empire des tsars un chemin vers l'empire d'Alexandre. Anthony Jenkinson, un des plus madrés négociateurs que l'Angleterre ait mis au service de ses vastes projets, conquiert un ascendant extraordinaire sur l'esprit d'Ivan IV et se fait donner à deux reprises des sauf-conduits : d'abord pour chercher la route des Indes en suivant le Volga, ensuite pour entreprendre un voyage en Perse par Astrakhan. S'il n'a pas réussi dans son projet de nouer des relations commerciales régulières entre son pays et la Perse, il s'est heureusement acquitté d'une mission secrète qui lui avait été donnée par le tsar et la faveur dont jouit à cette époque la compagnie anglaise « Moscovia » n'a plus de bornes. Jenkinson obtient l'expulsion de l'Italien Barberini, coupable d'avoir tenté de prouver aux conseillers de la couronne que certaines marchandises importées par les Anglais n'étaient pas d'origine anglaise et pou-

(1) Voyez, sur l'histoire de ces premiers rapports, la *Revue* du 15 février et du 1er juillet 1876.

vaient être acquises à meilleur compte chez les Hollandais ou chez les Allemands (1566). Il fait interdire à tous les étrangers de venir à Kholmogory, aux bouches de la Dvina, à Kola, à Mézène, à Wardhuys. La « Moscovia » pouvait, au contraire, posséder sans empêchement sa maison de Moscou, organiser des entrepôts sur d'autres points de l'État, transiter en franchise ses marchandises à destination de Shemakha, de Boukhara, de Samarcande et de divers pays inconnus. Cette lune de miel dura quinze ans.

Despote implacable, mais serviteur passionné des intérêts moscovites, Ivan IV n'inaugura pas cette politique par un sentiment de sympathie désintéressée, ni même pour complaire à son ami Jenkinson qui l'aurait ensorcelé, dit-on, par ses récits de voyages. A l'ouest comme à l'est et au sud, il a non-seulement conçu, mais commencé ce qu'acheva Pierre le Grand. Quand une charte de Marie Tudor octroya toutes les franchises et toutes les facilités au commerce russe dans les États de sa majesté britannique, la Russie était incapable d'en profiter : il y avait réciprocité de droit, non de fait. Ivan le savait et finit même par l'écrire à Londres (octobre 1570); mais il reléguait au second plan l'expansion commerciale immédiate de son empire. Il lui fallait une fenêtre sur l'Europe et ses ennemis immédiats lui fermaient la Baltique; il fit toutes les concessions possibles aux Anglais qui lui ouvraient la Mer-Blanche, en attendant que le blocus fût rompu d'un autre côté. Les Anglais, gens avisés, le prirent du même coup par l'intérêt et par la vanité. Non-seulement ils lui envoyèrent des médecins, des pharmaciens, des ouvriers mineurs, des architectes, des fabricans d'armes; mais quand on s'efforçait à l'envi, dans l'Europe continentale, de prouver à Ivan qu'il ne descendait pas de César-Auguste ou qu'il ne tenait pas même son titre impérial d'Arcadius et d'Honorius, ils le saluaient avec enthousiasme « empereur de toutes les Russies » (*emperor of all Russia*). S'ils avaient pu mieux faire, ils ne se fussent pas arrêtés en chemin. Leur unique tort fut de croire que tant de caresses suffiraient jusqu'au bout à ce barbare à peine dégrossi.

Mais le conquérant de Kazan et d'Astrakhan, dont tout le règne fut un long combat non-seulement contre les peuples finnois ou mongols et contre la Turquie, mais encore contre l'ordre livonien et la Suède, imagina tout à coup d'utiliser les Anglais pour la défense et l'agrandissement de son empire. En avril 1567, il demanda par l'organe de Jenkinson que la reine d'Angleterre fût « l'amie de ses amis et l'ennemie de ses ennemis, à titre de réciprocité. » Ce fut, pour la cour de Londres, une surprise désagréable. Est-ce que

l'Angleterre allait se brouiller, pour complaire à cet étrange personnage, soit avec la Pologne et la Suède, soit avec la Turquie, quand les intérêts britanniques commandaient de maintenir une entente avec ces puissances? On assiste dès lors au plus curieux spectacle : l'Angleterre, rusant avec la Russie et recourant à tous les subterfuges pour déplacer une question qui lui semblait si mal posée, la Russie s'entêtant avec une égale obstination à ne pas la déplacer.

De là cette série de vicissitudes qui marquent la seconde partie du règne et que d'autres ont racontées en détail, des malentendus sans cesse renaissans, la compagnie de la Mer-Blanche successivement accablée de faveurs et comblée de disgrâces. Élisabeth, en 1570, crut apaiser le farouche autocrate en lui proposant aide et secours contre « des ennemis communs; » mais quels pourraient bien être ces ennemis communs? Ivan perdit patience et se plaignit amèrement de ce que les intérêts des couronnes étaient sacrifiés à des commerçans. En 1574, toutes les marchandises anglaises accumulées dans le comptoir de Vologda furent saisies au profit du trésor et les Anglais contraints à payer non pas tous les droits, mais une partie des droits de douane imposés aux autres nations, ce qui parut intolérable à la compagnie de la Mer-Blanche. On en vint à la rupture des communications diplomatiques directes. Toutefois, quatre ans avant la mort d'Ivan, il y eut un rapprochement entre les deux cours. Le tsar eut à se procurer, durant la lutte entamée contre les Polonais et les Suédois, diverses munitions de guerre et treize navires les lui portèrent, grâce aux bons offices de la grande compagnie anglaise, au printemps de 1581. Cet incident réveilla ses sympathies et ses espérances. En 1582, il chargea Théodore Pissemsky d'aller négocier à Londres une alliance offensive contre la Pologne, et, par surcroît, un mariage avec Mary Hastings, nièce d'Élisabeth. Il n'obtint, comme toujours, au sujet de l'alliance, qu'une réponse évasive et le gouvernement britannique ne donna d'autre preuve de sa bonne volonté, sur le terrain politique, qu'en proposant l'année suivante sa médiation entre la Russie et la Suède. Quant à l'autre projet, on trouva cent raisons pour n'y donner aucune suite. Cet infatigable épouseur, qui avait contracté sept mariages légitimes, poussé des soupirs pour une légion de princesses et fini par aspirer, s'il faut en croire certains chroniqueurs, à la main même de la respectable Élisabeth, annonça donc à ses boïars que, dans le cas où les Anglais ne lui expédieraient pas une fiancée, il irait la chercher lui-même à Londres. Il ne fut interrompu que par la mort (18 mars 1584) dans ses inutiles négociations.

Les affaires de l'Angleterre ont été conduites avec une singulière habileté pendant ces trente ans de règne : elle a tout obtenu sans rien céder. Tournant chaque obstacle avec une agilité merveilleuse, elle a noué, pour son plus grand profit, des relations commerciales que rien ne peut plus rompre et qui se développeront de jour en jour. Les Anglais iront bientôt jusqu'à demander, mais n'obtiendront pas des deux successeurs d'Ivan IV l'exclusion complète des étrangers. Cette dernière prétention était exorbitante, et leur prépondérance commerciale n'en était pas moins solidement établie. Mais les concessions successives des tsars Féodor et Boris eurent leur raison d'être, et la persévérance avec laquelle Ivan IV, poussant la Russie vers de nouveaux destins, avait recherché l'alliance d'Élisabeth, témoigne de son esprit politique. L'allié ne pouvait être pris sur les flancs de la Moscovie en lutte ouverte et continuelle avec ses voisins du Sud et de l'Ouest : il fallait donc choisir entre l'Angleterre et la France. Outre que François Ier avait mêlé le Turc aux affaires de l'Occident, celle-ci ne connaissait plus la Russie, et la lecture même du « grand dessein » prouve qu'Henri IV, à la fin de son règne, l'excluait encore de la « république chrétienne. » Aussi notre ambassadeur Duguay-Cormenin fut-il éconduit par une cour incrédule lorsqu'il vint à la fois, en 1629, solliciter le libre passage pour aller en Perse et proposer une alliance. A cette époque, l'Angleterre était indiquée. On put la croire encore, pendant un demi-siècle, moins indissolublement unie de vues et d'intérêts avec la Turquie que notre propre pays (1). L'entente était donc logique, et subsista longtemps, quoique la Russie dût, à plusieurs reprises, même avant le règne de Catherine II, tourner ses regards d'un autre côté.

II.

Ce qui caractérise les rapports de l'Angleterre et de la Russie pendant le XVIIe siècle jusqu'à l'avènement de Pierre le Grand, c'est, d'une part, l'âpreté singulière avec laquelle l'Angleterre accapare, dans l'intérêt de son commerce, tout le profit de l'entente commune; d'autre part, la persévérance inutilement déployée par la Russie pour en tirer quelque avantage politique. Alexis Michaïlovitch, le second des Romanof, se lassait évidemment de ce rôle

(1) Toutefois, dès l'an 1600, le tsar Boris Godounof commence à s'apercevoir que l'Angleterre s'intéresse beaucoup à l'empire ottoman (voir sa lettre à Élisabeth; de Martens, t. IX, p. 2-3).

ingrat lorsqu'il frappa d'un double droit de douane, en 1646, sur les instances du commerce russe, toutes les marchandises étrangères, y compris celles des Anglais, et supprima, trois ans plus tard, les franchises exceptionnelles de leur commerce, même dans la ville d'Arkhangel. Mais les Anglais avaient joui, pendant près d'un siècle, de si grands privilèges qu'un régime d'égalité leur semblait insupportable et qu'ils étaient, en 1682, disposés à taxer la Russie d'ingratitude. L'avènement d'un jeune prince, animé par le désir de renouveler la face de son empire et de le mettre en contact immédiat avec la civilisation occidentale, faisait naître l'occasion d'un rapprochement. Mais il fallait, pour l'obtenir, cesser de faire jouer un jeu de dupe à l'État moscovite et tendre une main loyale au nouveau tsar. Les choses ne se passèrent point ainsi.

Les projets d'Ivan IV n'avaient guère inquiété l'Angleterre; elle avait compris que *le Terrible* était trop pressé. Mais quand Pierre Ier eut relégué la régente Sophie dans un monastère et pris en mains le pouvoir, les temps étaient changés. Parmi les puissances voisines qui bataillaient contre l'État moscovite et tâchaient de le refouler vers l'Orient, la Pologne commençait à chanceler. Au contraire, la Russie se peuplait, s'organisait et s'armait. Non moins ambitieux, non moins énergique, non moins opiniâtre qu'Ivan, Pierre, qui le dépassait d'ailleurs par la souplesse de son intelligence, par la profondeur et la netteté de ses vues politiques, apparaissait au moment opportun. Les circonstances lui permettaient d'entraîner son pays jusqu'au faîte de la puissance. Ivan avait montré le chemin; Pierre était à même de le parcourir.

Le jeune empereur a trouvé du premier coup le plus sûr moyen d'entrer en relations directes et suivies avec l'Occident : il veut avant tout donner une flotte à la Russie. C'est à quoi n'avaient guère songé ses prédécesseurs. Pour lui, débarrassé des gens qui le tiennent en tutelle et ne savent pas diriger l'État, il gagne à toute vitesse Arkhangel, y établit un chantier, construit des barques, affronte les flots de la Mer-Blanche et manque d'y faire naufrage, mais tient à se remettre aussitôt en mer. Plus tard, dans sa première guerre de Crimée, il échoue devant Azof, parce qu'il n'a pas de vaisseaux pour investir par mer la ville assiégée. Au lieu de se rebuter, il appelle de Venise l'amiral Lima, métamorphose en chantiers tous les petits ports du Don, y concentre 26,000 ouvriers, fait construire vingt-deux galères, cent radeaux, dix-sept cents barques et descendre à sa « caravane marine » tout le cours du grand fleuve. Azof, bloqué par terre et par mer, capitule. L'élan est donné; toute la nation va se mettre en branle. Les marchands, les seigneurs, les fonctionnaires apportent leur contribution; le patriarche, les pré-

lats et les monastères s'imposent la construction d'un vaisseau par 8,000 âmes de serfs; 50 jeunes gens de la noblesse sont envoyés à Venise, en Angleterre, aux Pays-Bas, pour y apprendre l'art des constructions maritimes. Bientôt il part lui-même, affectant de suivre, en qualité de sous-officier du régiment Préobrajenski, la « grande ambassade, » qui va, sous la conduite de l'amiral Lefort et de deux généraux, visiter plusieurs États étrangers. En Hollande, dans l'automne de 1697, il manie la hache, achète un canot, des modèles de vaisseaux, des recueils de lois maritimes, étonne tout le monde par ses connaissances techniques et par son aptitude à la construction des navires; puis il passe en Angleterre et se fixe à Deptford pour se livrer sur les chantiers royaux à l'étude de son art favori. Bien plus tard, en octobre 1721, lorsque notre envoyé Campredon entrera dans le port de Cronstadt, les goûts du tsar ne seront pas modifiés, son ardeur ne sera pas amortie : il passera sans préambule avec l'envoyé français la revue de ses dix-neuf vaisseaux de ligne en détaillant les mérites de chacun d'eux. Déjà la Russie commençait à compter parmi les puissances maritimes.

Mais comment se figurer que, faisant un tel effort, elle va se borner à naviguer sur une mer qui gèle, comme la Mer-Blanche? « Les ministres d'Angleterre et de Hollande, écrira bientôt au tsar son ambassadeur Oukraïnstef, prennent énergiquement le côté de la Turquie et lui veulent beaucoup plus de bien qu'à toi, illustre souverain... L'Angleterre et la Hollande te portent envie, sire, parce que tu construis des navires et parce que tu as inauguré un service maritime sous les murs d'Azof et d'Arkhangel, ce qui leur fait appréhender des pertes pour leur grande politique du commerce maritime. » Mais l'Angleterre se demande avec une anxiété particulière si la Russie va décidément devenir une province baltique. Quelles seront les conséquences de cette concurrence nouvelle et de cette émancipation définitive ? Le comte Golovine, président de la chancellerie des ambassadeurs, insiste vainement, en 1705, sur la décision prise par son maître « de ne jamais aspirer au développement de la flotte ni à la construction de vaisseaux de guerre dans les eaux de la Baltique et de n'avoir seulement en vue de ce côté que l'ouverture d'une porte au commerce avec la Russie. » Les intérêts de l'Angleterre exigent plutôt l'éloignement des Russes de la mer Baltique, lit-on dans un rapport de Whitworth qui représente la Grande-Bretagne auprès du tsar (3 février 1706) : « Quoique le tsar soit prêt à promettre qu'il ne construira jamais de flotte de guerre sur la Baltique, la tentation de ne pas tenir cette parole sera toujours trop forte pour lui, une fois qu'il jouira tran-

quillement de la possession du littoral. » D'ailleurs, Pierre délaisse Moscou, la ville sainte ; il établit à quelques milles de la mer, sur l'embouchure de la majestueuse Néva, sa nouvelle capitale, rivale d'Amsterdam et de Venise, proclamant ainsi ses desseins à la face de l'Europe. Autant de griefs, autant de menaces : la situation respective des deux puissances est déjà changée. Rendre d'anciennes franchises, subir la concurrence de la Russie dans les mers du Nord, assister à l'éclosion d'une nouvelle puissance maritime, c'étaient bien des malheurs à la fois ; c'en était trop, en tout cas, pour que la bonne intelligence subsistât longtemps. Toutefois, jusqu'en 1708, on négocie, on cherche à s'entendre, et Pierre Ier se prête aux tentatives d'un rapprochement chaque jour plus difficile.

En octobre 1697, après qu'il eut quitté Deptford pour retourner en Hollande, lord Pembroke, Villiers et Williamson adressèrent une note collective à l'ambassade conduite par Lefort « à l'effet de renouer l'ancienne amitié, » c'est-à-dire « de rendre aux marchands anglais les anciennes franchises sans perception de taxes. » Pierre aurait probablement accueilli cette proposition, quoique exorbitante, si la Grande-Bretagne avait bien voulu seconder ses desseins politiques ; mais quelques prévenances et le cadeau d'une vieille frégate, offerte par Guillaume III, ne lui semblaient pas être une compensation suffisante. Cependant il fit les premiers pas, donnant à lord Caurmartin, en avril 1698, le monopole de l'importation et de la vente du tabac dans ses États pendant sept ans, conférant en 1701 à Goodfellow, après l'avoir reconnu comme agent et consul-général du gouvernement britannique en Russie, le droit d'affermer la production, le commerce et l'exportation du lin, tolérant même en 1705, malgré le vif mécontentement de la chambre des bourgmestres, que l'envoyé britannique Whitworth, pour empêcher certains contrefacteurs d'introduire la culture et la production du tabac dans l'État de Moscou, allât, accompagné de ses serviteurs, saccager une grande usine et brisât ou brûlât les engins de fabrication. Il attendait sans doute qu'on reconnût de telles complaisances.

Mais son attente fut déçue. D'abord, il s'aperçut assez vite que la Grande-Bretagne, au lieu d'aider au rétablissement des bonnes relations entre l'État moscovite et la Turquie, l'entravait de tout son pouvoir. Ensuite, alors que la Russie, tout en réparant peu à peu le désastre de Narva, soit par la victoire de Hiemmelsdorf, soit par la prise de Noteburg et de Nienschantz, avait besoin de faire la paix avec la Suède, il acquit la conviction que le gouvernement anglais était loin de chercher à lui faciliter une négociation honorable. A la fin de 1706, Pierre le Grand résolut de mettre

la Grande-Bretagne au pied du mur, et Matvéew, son ambassadeur à La Haye, reçut l'ordre de se rendre à Londres pour proposer au gouvernement britannique d'accepter le rôle de médiateur entre la Russie et la Suède. Les instructions de ce diplomate étaient conçues dans les termes les plus modérés. La Russie déclarait ne vouloir conserver que ce qu'elle avait pris par les armes : quand elle disposerait de ports accessibles sur la Baltique, les Anglais pourraient librement venir chercher plusieurs fois dans l'année les marchandises russes. Mais, tandis que le tsar refusait absolument de céder Pétersbourg et ne consentait à rétrocéder Narva qu'à la dernière extrémité, « le gouvernement anglais ne voulait pas même admettre que la Russie pût devenir une puissance baltique (1). » Matvéew finissant par perdre patience et le laissant voir, Marlborough lui déclara que son pays ne saurait accepter les propositions de Pierre Ier, parce que la Suède pourrait s'unir avec la France et l'Autriche contre l'Angleterre. Le tsar savait à quoi s'en tenir : « Pour ce qui est d'André Matvéew, écrivit-il en avril 1708, il est temps pour lui de partir, comme nous l'avons dit depuis longtemps, car c'est une honte et une perte de paroles. » L'ambassadeur partit donc le 30 juillet, non sans avoir été, contrairement au droit des gens, arrêté par des agens de police et momentanément incarcéré pour une dette de cinquante livres. Cet événement clôt la première phase du règne, et Pierre le Grand va désormais chercher, pour la politique russe, un autre point d'appui.

Les hommes d'État anglais n'avaient pas prévu l'écrasement de Charles XII, qui se vantait de ne traiter avec le tsar « que dans Moscou. » La bataille de Poltava poussa la race slave au premier plan sur la scène du monde, et changea les destinées de l'Europe. Elle aurait pu déterminer une volte-face de l'Angleterre ; celle-ci sentit, au contraire, croître ses alarmes. Quand Pierre eut été cerné deux ans plus tard, sur les bords du Pruth, par 200,000 Turcs ou Tatars, obligé de rendre Azof et d'anéantir sa flotte de la Mer-Noire, elle « ne crut pas devoir cacher toute sa satisfaction (2). » Les instructions données par la reine Anne en 1714 à George Mackensie, nommé résident anglais près la cour de Saint-Pétersbourg, résument, d'autre part, toute la pensée du gouvernement britannique sur les affaires du nord : « Le royaume de Suède, disent-elles, qui servait autrefois de rempart solide aux intérêts protestans, étant réduit aujourd'hui à l'extrémité, il y a lieu de craindre qu'une seule campagne ne le soumette entièrement au pouvoir du

(1) De Martens, t. IX, p. 14.
(2) De Martens, *Notes sur la convention du 28 octobre 1715*, etc., p. 24.

tsar et du roi de Danemark : il nous est impossible d'assister à la ruine complète et à l'anéantissement d'une nation à laquelle nous avons été si étroitement alliés pendant de si longues années. » Les envoyés britanniques étaient d'ailleurs expressément chargés de se borner à certaines protestations générales d'amitié toutes les fois qu'il serait question d'accords politiques, alors même qu'ils solliciteraient de nouveaux avantages commerciaux pour leurs compatriotes. On prêtait à Whitworth un aveu dépouillé d'artifice : « Les avantages commerciaux, aurait-il dit, sont le seul anneau qui puisse unir la Russie à l'Angleterre. » Pierre le Grand, qui voulait substituer à l'empire asiatique du moyen âge une grande monarchie européenne, était donc amené, par la force des choses, à combiner un autre système d'alliances.

A la fin de l'année 1716, il quitta la Russie sans annoncer officiellement le but de son voyage et se rendit d'abord en Hollande. Dès son arrivée, les ministres de l'Angleterre et de l'Autriche tentèrent de pénétrer ses projets et lui transmirent un message de réconciliation, mais il leur fit des réponses évasives et ne s'ouvrit qu'à Châteauneuf, notre ambassadeur à La Haye. Le prince Kourakine informa confidentiellement, dès le 13 janvier 1717, le représentant du gouvernement français que « le tsar, d'accord avec le roi de Prusse, avait reconnu l'utilité de former des liaisons avec la France, qu'il y était entièrement disposé, qu'il souhaitait la conclusion d'un traité et tenait à ce que l'affaire se négociât immédiatement sous ses yeux. » Huit jours après, cette communication fut officiellement renouvelée (1). On sait d'ailleurs que la France venait précisément de conclure, au début de l'année 1717, le traité de La Haye avec la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies « pour le maintien de la paix générale, » c'est-à-dire pour ôter à l'Espagne toute velléité de recouvrer ses possessions italiennes, et pour prévenir un retour offensif de l'Autriche contre Philippe V. La proposition de Pierre le Grand surprit donc le régent et dut l'embarrasser. Néanmoins il enjoignit à Châteauneuf d'ouvrir les négociations. Mais que faire et quel parti prendre? Allait-on dédaigner l'amitié de cette naissante et déjà terrible puissance qui, selon le mot de Frédéric II, devait faire, avant la fin du siècle, trembler toute l'Europe, et rejeter ainsi le tsar vers nos ennemis de l'Europe centrale? En témoignant à la Russie un empressement trop marqué, n'allions-nous pas froisser George Ier, notre nouvel

(1) Archives du ministère des affaires étrangères de France. Dépêches de M. de Châteauneuf en date du 14 et du 21 janvier 1717.

allié? M. Vandal a pensé que l'alliance anglaise n'avait, à cette époque, rien d'incompatible avec l'alliance russe. Tout le monde sait que la diplomatie fait des miracles ; mais il faut avouer qu'un tel problème était particulièrement difficile à résoudre. Les événemens se précipitaient en Angleterre : en juin 1719, la flotte anglaise, commandée par l'amiral Norris, entrait dans la Baltique pour y protéger les intérêts suédois ; cinq mois plus tard, le discours du trône annonçait au parlement que la Grande-Bretagne avait pu secourir à temps un État protestant (la Suède) et que la couronne britannique ne tolérerait pas à l'avenir les procédés de certains États (il s'agissait de la Russie), où l'on ne se faisait pas une juste idée de la puissance anglaise; le 15 novembre 1720, le cabinet anglais proposait au résident russe Bestoujef-Rioumine de quitter l'Angleterre dans les huit jours, et les relations diplomatiques étaient rompues. Il est permis de supposer que Pierre le Grand prévoyait ces péripéties dès 1717 ; quand le régent eut jugé souhaitable d'embrasser tout le monde à la fois, on n'aperçoit pas comment il aurait pu s'y prendre.

Si le duc d'Orléans éprouvait certaines perplexités, l'abbé Dubois, qui avait négocié la convention de La Haye avec lord Stanhope avant l'arrivée du tsar, la regardait comme le dernier mot de la politique et, par conséquent, n'hésitait pas. Dans une lettre au régent, que M. Filon a publiée en 1860, il faisait observer que, si le tsar venait à mourir, « son fils ne soutiendrait rien, » et donnait d'ailleurs à entendre que la triple alliance suffirait à tout. Le régent que Dubois avait, comme on sait, « ensorcelé, » invita donc Châteauneuf à traîner les choses en longueur. Pierre proposa d'abord une alliance défensive entre les deux couronnes, qui se fussent garanti réciproquement leurs États, y compris les récentes conquêtes de la Russie sur la Suède ; puis, la France se refusant à cette garantie, il y renonça lui-même et se contenta de demander un subside de 25,000 écus par mois, tant que durerait la guerre du nord. Le soir même du jour où il faisait cette concession, il partit brusquement pour Paris, où sa présence devait exciter au plus haut point l'admiration des uns, la curiosité des autres et causer un émoi sans pareil. Par malheur, Louis XIV n'était plus là pour lui donner la réplique.

« Il avait, a dit Saint-Simon, une passion extrême de s'unir à la France, » et les recherches faites par l'érudition contemporaine dans nos archives témoignent que cette proposition n'a rien d'excessif. Pierre Ier renouvela tout d'abord les ouvertures faites à La Haye : « Mettez-moi, disait-il au maréchal de Tessé, désigné par le régent pour s'aboucher avec les ministres russes Tolstoï,

Chafirof et Dolgorouky, à la place de la Suède. Le système de l'Europe a changé; la Suède, quasi anéantie, ne peut plus vous être d'aucun secours; la puissance de l'empereur s'est infiniment augmentée, et moi, tsar, je veux vous tenir lieu de la Suède. Je vous offre mon alliance avec celle de la Prusse et de la Pologne, et non-seulement mon alliance, mais ma puissance... » Mais Dubois ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre la portée de ce langage. Il fut enjoint à Tessé, les mémoires du maréchal en font foi, « de ne pas donner le moindre sujet d'ombrage au roi de la Grande-Bretagne » et surtout de ne rien conclure; bien plus, en dépit de toutes les promesses, une indiscrétion coupable mit au courant le cabinet anglais! « On a eu lieu depuis, dit encore Saint-Simon, d'un long repentir des funestes charmes de l'Angleterre et du fol mépris que nous avons fait de la Russie. » Cependant les pourparlers ne furent pas rompus au départ de Pierre et l'on a présumé, non sans quelque vraisemblance, qu'il avait, dans un dernier entretien, ébranlé le régent. La négociation, poursuivie en Hollande, aboutit, on le sait, à la convention d'Amsterdam entre la France, la Russie et la Prusse (15 août 1717). Ces deux dernières puissances garantissaient l'ordre de succession au trône de France, établi par le traité d'Utrecht; la France promettait sa médiation pour amener la paix dans le Nord et sa garantie pour les arrangemens à conclure : en outre, les trois parties contractantes convenaient de s'entendre ultérieurement pour arrêter le texte de deux traités, l'un de commerce, l'autre d'alliance politique. La première partie de cette convention fut exécutée. A la fin de 1719, Campredon fut désigné pour se rendre successivement à Saint-Pétersbourg et à Stockholm, afin de concilier le vainqueur et le vaincu. Après qu'il eut signé comme médiateur au traité de Nystadt (30 août 1721), il reçut l'ordre de retourner à Saint-Pétersbourg en qualité de ministre et la France eut, à dater de ce jour, quelques mois après la rupture des relations diplomatiques entre la Russie et l'Angleterre, un représentant permanent auprès du tsar. Campredon était à peine installé que l'empereur lui demandait à connaître nos vues sur les bases possibles d'un traité d'amitié, de commerce et d'union défensive. Bientôt il le faisait sonder, deux dépêches de notre ministre en font foi (8 et 24 novembre 1721), sur un projet de mariage entre sa fille cadette Élisabeth et quelque prince français « dont on ferait ensuite très facilement un roi de Pologne. »

Telle était à cette époque la déférence du régent envers le cabinet britannique qu'il alla jusqu'à lui communiquer les dépêches de Campredon. On peut les consulter dans nos archives, au minis-

tère des affaires étrangères, annotées par le roi d'Angleterre lui-même et renvoyées à notre gouvernement. Après avoir fait attendre sa réponse le plus longtemps possible, le cardinal Dubois adressa, le 14 octobre 1722, des instructions à notre agent. Il avait conçu la pensée de gagner la Russie sans perdre l'Angleterre et se proposait en conséquence d'abord de faire jouer au roi de France le rôle de médiateur, ensuite de substituer à l'entente séparée entre la France et la Russie un triple accord entre le tsar et les deux puissances occidentales. Il acceptait le principe d'une alliance avec la maison royale et désignait même le duc de Chartres, mais en demandant que son élévation immédiate au trône de Pologne accompagnât l'engagement, puisque c'était « l'un de ces projets que l'événement seul pouvait justifier et dont il était à souhaiter que l'effet précédât l'éclat. » Le tsar, au contraire, voulait « aller vite, » et le faisait dire à Campredon : « Si l'on continue de votre part, ajoutait le prince Dolgorouky, à traîner l'affaire en longueur et à insister sur l'admission de l'Angleterre, il n'y faut plus songer. »

Quand Louis XV, après avoir perdu successivement Dubois et le duc d'Orléans, eut remis au duc de Bourbon « l'administration générale de ses affaires, » la dignité, les intérêts, l'avenir de la France furent entre les mains d'une intrigante, et les pires conseils dirigèrent notre politique extérieure. Il fut répondu, vers le commencement de 1724, aux nouvelles instances du tsar, « que les motifs pour lesquels le roi croyait devoir exiger, avant toute négociation, la réconciliation de la Russie avec l'Angleterre étaient devenus une raison d'État dont on ne pouvait se départir en aucun temps. » *Avant toute négociation!* Il s'agissait bien de savoir si nous pouvions encore soustraire la Pologne affaiblie à la domination de ses voisins, et si nous n'eussions pas « infiniment profité, selon l'expression de Saint-Simon, d'une alliance étroite » avec un prince qui faisait si grande figure en Europe! Il fallait, *au préalable*, rapprocher l'Angleterre de la Russie. C'était, pour nous, paraît-il, la question fondamentale et la France n'avait pas, dans le monde entier, de plus pressant intérêt! Tout semblait donc rompu quand l'initiative hardie du marquis de Bonac, notre ambassadeur à Constantinople, contre-balança l'effet des résolutions arrêtées à Versailles. Au moment où les agrandissemens de la Russie sur les bords de la mer Caspienne avaient alarmé la Porte et où la guerre allait être officiellement déclarée, Bonac, contrariant les vues et déjouant les efforts de la Grande-Bretagne, avait offert spontanément la médiation française, arraché des pouvoirs réguliers à son gouvernement, obtenu par Campredon une lettre conciliante du tsar, et fini par

provoquer une transaction qui consolidait la position de la Russie dans le Caucase. La joie de Pierre fut très grande. Sur les instances réitérées de notre ministre à Saint-Pétersbourg, il témoigna l'intention de se réconcilier avec la Grande-Bretagne et pria la France de chercher elle-même les termes d'un accommodement.

C'était peu, pour la France, à coup sûr; mais on ne pouvait nous donner que ce que nous demandions. Eh bien (c'est ici que l'imagination reste confondue), le duc de Bourbon trouva que nous n'avions pas assez fait pour l'Angleterre, et demanda que celle-ci fût appelée à signer en qualité de partie contractante au traité d'alliance (1). La Russie, on le comprend, se récria. Pierre chargea ses ministres de dire au représentant français « qu'il voyait de grandes difficultés à traiter de concert avec l'un et avec l'autre. » La négociation subit un nouveau temps d'arrêt et peut-être le tsar y eût-il renoncé sans le violent désir qu'il conservait de marier sa seconde fille dans notre maison royale. Il faisait donc encore espérer à Campredon, dans les derniers jours de 1724, une réponse définitive, quand il fut pris de la maladie qui l'emporta, le 8 février 1725. D'après la tradition consignée dans une dépêche écrite le 5 janvier 1762 par M. de Breteuil, ministre de France à Pétersbourg, et que possèdent nos archives, on aurait trouvé tout préparé, sur le bureau de l'empereur, le texte du traité qu'il voulait conclure avec notre pays.

Ainsi nous avions tout fait pour renouer les liens étroits qui, depuis le milieu du XVIe siècle, unissaient la Russie à l'Angleterre, et nous n'avions rencontré dans l'accomplissement de cette œuvre qu'un adversaire résolu : Pierre Ier. On peut affirmer que ce grand homme d'État, en tâchant de s'assurer, pendant les sept dernières années de son règne, le concours de la France, n'avait pas agi sous l'empire d'un caprice ou d'une rancune. Il avait été le premier de sa race à comprendre qu'il était politique et sensé de former avec la France une alliance durable, fondée sur une communauté permanente d'intérêts, et ne devait pas être le dernier.

Mais on était déjà, cinq ans plus tard, lorsqu'Anna, duchesse de Courlande, remplaça le jeune empereur Pierre II, à cent lieues de cette politique. Notre gouvernement ayant pris parti pour Stanislas Leczinski dans la guerre de la succession polonaise et décidé l'envoi de quelques frégates dans la Baltique, la nouvelle tsarine se rapprocha vivement de l'Angleterre, et l'Europe put, une fois de plus,

(1) Affaires étrangères. — Morville à Campredon, 17 septembre, 7 et 28 décembre 1724 (voir *Louis XV et Élisabeth de Russie*, par A. Vandal, p. 74 et suiv.).

prêter l'oreille à cet étrange dialogue, quelquefois interrompu, mais souvent repris depuis le règne d'Ivan IV, entre la Russie, demandant une alliance politique, et la Grande-Bretagne, revendiquant des avantages commerciaux. Dès le printemps de 1733 et pendant dix-huit mois, le prince Cantémir sollicite inutilement l'envoi d'une escadre anglaise dans la Baltique, pendant que le roi George, se retranchant derrière son parlement ou son peuple, réclame un pacte exclusivement commercial. Bref, la Russie finit par tout accorder à qui lui refusait tout. Le traité de commerce auquel aspirait depuis si longtemps l'Angleterre est conclu pour quinze ans le 2 décembre 1734. Cet acte mémorable prévoyait tout, résolvait tout et fondait définitivement l'empire commercial de l'Angleterre dans l'empire des tsars. La Russie espérait assurément qu'on ne lui marchanderait plus un traité d'alliance politique. Mais sa déception fut immédiate et Cantémir, toujours muni des mêmes instructions, entendit encore pendant quatre ans le refrain qu'il connaissait si bien : « Les us et coutumes du peuple anglais liaient les mains aux ministres britanniques et les obligeaient à user de la plus grande prudence dans le maniement de leurs affaires ; » d'où le résident russe concluait, en observateur judicieux, que le gouvernement anglais préférait « sa sécurité aux intérêts généraux de l'Europe. »

Tout à coup, en septembre 1738, un revirement s'opère dans les conseils de sa majesté britannique. George II, recevant le prince Scherbatow, qui venait de remplacer Cantémir à Londres, lui témoigne à la fois le désir de défendre l'inviolabilité des possessions autrichiennes et l'intention de resserrer les liens d'amitié qui l'unissent à la tsarine. Ce n'est pas un simple échange de politesses ; ce langage est sincère, et l'Angleterre offre elle-même l'alliance qu'elle avait si longtemps repoussée. La clé de ce mystère est à Constantinople.

La diplomatie française venait d'y remporter un succès imprévu. L'Autriche et la Russie avaient déclaré successivement, en 1736 et en 1737, la guerre à la Turquie, envahi son territoire, et s'apprêtaient, selon toute vraisemblance, à démembrer l'empire ottoman. Le marquis de Villeneuve, qui représentait la France auprès de la Porte, avait profité très habilement de quelques échecs subis par les troupes autrichiennes pour ranimer le courage des Turcs, semer la division entre les deux cours impériales, déterminer l'Autriche à poser séparément les armes, négocier une convention défensive entre le sultan et Stockholm, enfin pour préparer une diversion des Suédois contre Saint-Pétersbourg. La Russie, qui venait de conquérir la Moldavie, jugeait prudent de s'arrêter et d'accepter notre médiation. Dès lors, elle rétablissait des rapports diplomatiques avec la France en nommant Cantémir ambassadeur à Versailles, et

Louis XV désignait à son tour le marquis de La Chétardie pour le représenter en Russie. L'Angleterre sentit son isolement, au moment même où le jeune Frédéric II s'élançait sur l'Autriche et pouvait devenir un ennemi redoutable. En mars 1739, le résident anglais à Pétersbourg soumit au vice-chancelier Ostermann un traité d'alliance offensive et défensive. Quelques mois plus tard, la paix de Belgrade obligeait les Russes à évacuer la Moldavie et interdisait à leurs flottes l'accès de la Mer-Noire. Le succès des négociations entamées entre le cabinet britannique et le gouvernement russe n'en était que plus assuré. La convention d'alliance fut signée le 3 avril 1741, cinq mois après la mort d'Anna Ivanowna ; George II en ratifia le texte officiel et les clauses secrètes le 20 juin et le 7 novembre de la même année. Mais M. de Martens n'a pu trouver dans les archives de Moscou la trace des ratifications impériales. Tout porte à croire que la révolution du 6 décembre 1741 et l'avènement d'Élisabeth suspendirent l'exécution du traité. D'ailleurs, la nouvelle impératrice ne voulut pas le reconnaître.

La fille de Pierre le Grand allait-elle reprendre les derniers desseins de son père ? Plusieurs symptômes pouvaient faire espérer un rapprochement entre Pétersbourg et Versailles : « La France est ici en bénédiction, » écrivait le 16 décembre 1741 La Chétardie au secrétaire d'État des affaires étrangères. En effet, elle avait été l'âme de l'heureux complot qui venait de porter Élisabeth au pouvoir, et celle-ci s'empressa de témoigner sa reconnaissance à Louis XV. Notre ministre était comblé de faveurs, et la jeune impératrice ne perdait pas une occasion d'exprimer le vœu qu'une union plus étroite se formât entre les deux couronnes. Mais le gouvernement de Louis XV ne sut pas profiter de cette occasion nouvelle. Quand les Suédois venaient d'être encore battus, la France imposa sa médiation en leur faveur et leur fit promettre pour le sultan un subside de 300,000 piastres. Une dépêche compromettante du secrétaire d'État Amelot à notre ambassadeur près la Porte fut interceptée par la police autrichienne et placée sous les yeux d'Élisabeth. La Chétardie choisit ce moment pour entamer contre les frères de Bestoujef, dont l'un était vice-chancelier et l'autre maréchal de la cour, l'un et l'autre acquis à l'alliance anglaise, une lutte dans laquelle il succomba. « Jamais, avait dit la tsarine au mois de septembre 1742, on n'arrachera la France de mon cœur, » et ce langage était sincère. Cependant, deux mois plus tard, le vice-chancelier Bestoujef-Rioumine conclut pour sa souveraine avec la Grande-Bretagne le pacte d'alliance qui devait remplacer le pacte inexécuté de 1741. Ce n'était, en apparence, qu'un traité d'alliance « défensive; » mais, quand on le lit avec

quelque attention, on fait aisément deux découvertes : si la Russie se faisait promettre que les troupes mises à la disposition de sa majesté britannique ne pourraient pas être envoyées soit en Italie, soit en Espagne, elle ne stipulait rien quant à la France ; en outre, un article séparé réservait expressément l'adhésion de la Hollande et de la Prusse « dans l'entière persuasion que ces deux puissances se trouvaient sincèrement disposées de concourir au maintien de la paix publique, » mais non celle de notre pays.

L'Angleterre, il est vrai, perdit promptement la bonne opinion qu'elle avait conçue, en décembre 1742, du grand Frédéric, et ce remuant personnage cessa tellement de lui paraître « disposé sincèrement de concourir au maintien de la tranquillité publique » qu'elle conclut à Varsovie, au commencement de l'année 1745, une alliance avec la Hollande, l'Autriche et la Saxe contre la Prusse. Il s'agit aussitôt d'obtenir l'adhésion de la Russie à ce nouveau pacte et deux partis prirent position, dès cette époque, dans l'entourage de la tsarine : l'un, dirigé par le vice-chancelier Vorontsof, recommandait la paix avec la Prusse et signalait la nécessité d'entretenir les meilleures relations avec la cour de Versailles ; l'autre, conduit par Bestoujef-Rioumine, démontrait que le roi de Prusse agissait ouvertement contre la politique de la Russie soit en Suède, soit à Constantinople, et qu'il fallut en conséquence s'attacher plus que jamais à l'alliance anglaise. L'avis de Bestoujef prévalut et la Russie adhéra le 23 juin 1747 à la convention de Varsovie, s'engageant « à tenir prêt pendant le cours de l'année sur les frontières de Livonie attenantes à la Lithuanie un corps de 30,000 hommes d'infanterie et en outre 40 ou 50 galères avec les équipages requis sur les côtes, tellement qu'ils pussent agir sur la première réquisition à faire par Sa Majesté britannique. » Le cabinet de Saint-James ne s'endormit pas sur ces lauriers et lord Hindford, son représentant à Pétersbourg, ne se borna pas à coucher sur le champ de bataille. On conçut l'audacieux projet de faire mettre à la disposition des « puissances maritimes, » sur le Rhin ou dans les Pays-Bas, un nouveau corps auxiliaire russe de 30,000 hommes, outre celui qui devait camper sur les frontières de la Livonie. Hindford et Bestoujef manœuvrèrent avec tant de fougue et de précision que, dès le 19 novembre 1747, cette seconde victoire diplomatique, et quelle victoire ! était remportée. A cette seconde convention, conclue entre la Russie, l'Angleterre et la Hollande, succéda dès le 9 décembre 1747 un troisième pacte, renouvelant et complétant le traité du mois de juin. Celui-ci maintenait le corps auxiliaire de 30,000 fantassins sur les frontières de la Livonie, en lui adjoignant « six mille hommes de Cosaques ou

kalmouks pour agir à la première réquisition de la part de Sa Majesté britannique ; » mais il fut stipulé dans un article secret que les troupes et les galères envoyées sur les frontières terrestres ou maritimes de cette province seraient exclusivement dirigées contre le roi de Prusse et « ne seraient jamais obligées d'opérer contre une autre puissance quelconque. »

Cette dernière clause met en relief la pensée qui va dominer la fin du règne. Élisabeth ressent pour son belliqueux voisin l'aversion la plus violente et veut mettre un terme à ses progrès. Le traité d'Aix-la-Chapelle (30 avril 1748) va rétablir la paix entre la France et l'Espagne d'une part, l'Autriche, l'Angleterre et la Hollande de l'autre; les troupes russes vont quitter l'Allemagne. Mais l'ambition prussienne ne désarme pas, et la tsarine suit d'un œil inquiet chaque mouvement de Frédéric II. « C'est un mauvais prince qui n'a pas la crainte de Dieu, dit-elle; il tourne en ridicule les choses saintes; c'est le Nadir-shah de la Prusse. » Mais c'est pardessus tout un rival. Un nouveau peuple se lève et s'installe sur les flancs de la Russie, plus redoutable que la Suède ou que la Pologne, et conduit par un autre Annibal à la tête de deux cent mille soldats. Tant que le comte Bestoujef-Rioumine eut à plaider la cause de l'Angleterre unie à l'Autriche contre la Prusse, il eut aisément gain de cause; mais, du jour où il s'efforcera de prouver, après la volte-face de George II, que l'Angleterre, alliée de la Prusse en guerre avec la Russie, reste néanmoins l'alliée « naturelle » de l'impératrice, il perdra son crédit et tombera bientôt dans une complète disgrâce.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle, toute la politique du gouvernement britannique paraît dictée par une idée fixe. George II veut dérober soit à nos coups, soit à ceux du roi de Prusse, l'électorat de Hanovre, son patrimoine héréditaire. C'est vers ce but exclusif que tendent les démarches des ministres anglais à Pétersbourg, les énormes subsides offerts à la Russie, la convention du 30 septembre 1755 par laquelle Élisabeth s'engage à tenir, sur les frontières de la Livonie attenantes à la Lithuanie, un corps de 55,000 hommes, la contrainte morale exercée par Bestoujew sur la tsarine pour obtenir l'échange des ratifications. Mais au moment même de cet échange, un coup de théâtre changeait la face de l'Europe, et l'on se figure l'effet produit à Saint-Pétersbourg par cette étonnante nouvelle : un traité d'alliance vient de se conclure (16 janvier 1756) entre la Grande-Bretagne et Frédéric II ! Le roi George s'était subitement imaginé que, si ce grand capitaine s'engageait envers l'Angleterre à n'attaquer ni le Hanovre, ni les Pays-Bas, il pourrait se passer du monde entier. D'ailleurs, que ne

pourraient encore sur l'esprit d'Élisabeth les séductions de la diplomatie anglaise et la parole du tout-puissant Bestoujew ?

Mais ni les habiletés de cette diplomatie, ni les efforts désespérés de Bestoujew ne prévalurent contre la force des choses. Le 1er mai 1756, Louis XV, trahi par son allié, signait à Versailles un traité d'alliance avec l'Autriche; la tsarine recevait presque aussitôt notre envoyé, l'Écossais Mackensie Douglas, et des négociations étaient entamées pour l'accession de la Russie au traité. Les Prussiens entrèrent brusquement en Saxe (29 août 1756), accablèrent le pays, incorporèrent de vive force l'armée saxonne dans leurs rangs et précipitèrent par là même une action commune. Élisabeth n'insista pas sur une clause secrète, énergiquement repoussée par notre gouvernement, d'après laquelle la France eût fourni, en cas de guerre entre la Russie et les Turcs, des secours en argent à sa nouvelle alliée; les ratifications furent échangées, les armées de la France et de la Russie se préparèrent à marcher simultanément contre la Prusse. Williams, ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg, essaya vainement d'intimider le gouvernement d'Élisabeth en *exigeant* que l'attaque du Hanovre fût considérée comme un *casus fœderis*, de l'attendrir en lui représentant que l'Angleterre était perdue s'il s'unissait à la France, de le corrompre en lui offrant 100,000 livres sterling. Le subside ne fut pas accepté; la tsarine refusa de garantir l'inviolabilité des possessions hanovriennes ou d'interposer sa médiation entre la Prusse et l'Autriche; elle se contenta de promettre sa neutralité dans la guerre engagée entre la France et la Grande-Bretagne. En janvier 1759, le duc de Choiseul voulut entraîner la Russie beaucoup plus loin. Préparant une descente en Angleterre, organisant à Brest et à Toulon deux escadres qui devaient se réunir dans la Manche pour escorter une flottille de bateaux plats destinés au transport de 50,000 hommes, il se proposait en même temps d'envoyer le duc d'Aiguillon en Écosse avec 12,000 hommes et voulut donner un rôle à la Russie dans cette seconde partie de l'expédition. Un corps emprunté à l'armée de Soltykof aurait descendu l'Oder jusqu'à Stettin et se serait embarqué sur une flotte suédoise qui devait les attendre à l'embouchure du fleuve et transporter les forces combinées jusqu'au rivage écossais. Mais la Russie ne voulut ni déclarer ouvertement la guerre à sa vieille alliée, ni distraire une partie de ses forces du combat à outrance entamé contre le roi de Prusse. Elle conclut seulement avec la Suède, le 8 mars 1759, avec faculté d'accession pour la France et le Danemark, une convention d'alliance défensive, qui fait époque dans l'histoire du droit international maritime : les puissances signataires garantissaient la liberté

du commerce à tous les ports qui ne se trouvaient pas en état de blocus effectif, renonçaient au droit d'armer des corsaires et proclamaient, comme l'a remarqué M. Vandal, quelques-uns des principes que, vingt ans plus tard, devait poser avec éclat la ligue des neutres.

On sait d'ailleurs quels furent les résultats immédiats de la première alliance franco-russe. La monarchie de Frédéric II faillit être emportée. Apraxine battit les Allemands à Gros-Jœgersdorf en 1758 ; en 1759, Soltykof les battit encore à Paltzig et remporta sur Frédéric lui-même, à Künersdorf, une victoire décisive ; en 1760, les Russes entrèrent dans Berlin ; en 1761, ils opérèrent leur jonction avec la grande armée autrichienne, cernèrent le roi dans son camp de Bunzelwise et s'emparèrent de la Poméranie. L'Angleterre jugea le moment venu d'abandonner le conquérant de la veille et, presque sous les yeux de Frédéric, à Breslau, un complot fut tramé pour le livrer à ses ennemis. Il se sentait et se disait perdu : la mort d'Élisabeth le sauva.

D'après quelques historiens, l'alliance franco-russe de 1756 ne pouvait pas ressembler à celle que Pierre le Grand ébaucha dans les dernières années de son règne. Celle-ci leur apparaît comme un acte de politique fondamentale, qui eût cimenté l'union des deux peuples et permis à la France d'accomplir les plus vastes desseins soit dans le Nord, soit dans l'Italie, soit en Allemagne ; l'autre n'était à leurs yeux qu'une œuvre éphémère, issue de sympathies personnelles, sur laquelle on ne pouvait fonder rien de durable. S'ils entendent par là que Pierre III, admirateur fanatique du grand Frédéric, devait détruire en un jour l'ouvrage d'Élisabeth, ils ne se trompent pas. Ils ne se trompent pas non plus s'ils veulent dire que le gouvernement du roi Louis XV, n'osant secouer le joug de très anciennes traditions et craignant à tout instant de rompre l'équilibre de la vieille Europe, même aux dépens de la Prusse, oscilla trop souvent entre plusieurs politiques. Mais la pensée de l'impératrice ne fut, dans cette dernière période, ni moins nationale, ni moins conforme aux intérêts permanens de sa couronne que celle de son père. Si l'on se demande qui pratiqua la politique d'expédiens en Russie dans la seconde partie du XVIIIe siècle, ce ne fut pas, à coup sûr, Élisabeth, soit qu'elle fît arrêter son ministre Bestoujew et son général Apraxine, dont la trahison était avérée, soit qu'elle se proposât d'arracher à l'Angleterre en 1760, d'accord avec le duc de Choiseul, les débris de notre empire colonial, soit qu'elle poursuivît jusqu'à son dernier soupir la guerre en Allemagne, mais bien plutôt son successeur, quand il se déclara, dans un élan d'enthousiasme puéril, résolu au

« sacrifice des conquêtes faites dans cette guerre par les armes russiennes (1), » abdiqua du même coup la prépondérance acquise à son empire dans les conseils de l'Europe et fit feu, sans crier gare, sur les alliés de la veille. Si Pierre le Grand avait pu reprendre pour une heure, au printemps de 1762, les rênes du gouvernement russe, son premier acte eût été sans doute de déchirer les étonnantes instructions données par Pierre de Holstein au représentant de la Russie près le cabinet de Saint-James, qui tendaient à pousser de vive force la Grande-Bretagne dans la nouvelle alliance russo-prussienne en faisant pressentir une nouvelle rupture de toutes les relations, même commerciales, pour le cas où George III ne subordonnerait pas toutes ses démarches et tous ses plans de conduite aux intérêts immédiats de la Prusse (2). Mais la Russie ne devait pas conserver longtemps un empereur dont la suprême ambition avait été « d'obtenir un régiment » dans l'armée de Frédéric II. Elle entendait, ainsi que Catherine II le prouvera bientôt à l'Europe, ne dépendre que d'elle-même.

III.

Le règne de Catherine II débute par un échange de complimens entre l'Angleterre et la Russie. En septembre 1762, les ministres de George III répètent au comte A.-R. Voronbroï, représentant l'impératrice à Londres, qu'il n'y a pas d'alliance *plus naturelle* que celle de ces deux puissances, « toute acquisition faite par l'empire de Russie et toute augmentation de sa considération en Europe ne pouvant qu'être agréables au roi d'Angleterre et tout à l'avantage de la Grande-Bretagne elle-même. » Catherine, de son côté, se déclare prête à rendre « l'entente » entre les deux États « la plus complète possible. » Mais les difficultés commencèrent dès qu'il fallut passer des complimens aux actes. Catherine II n'avait ni l'amitié d'Élisabeth Petrovna pour la France, ni l'enthousiasme passionné de son défunt mari pour le roi de Prusse; elle ne se considérait, au fond du cœur, comme « l'alliée naturelle » de personne, et le seul intérêt de l'empire allait, selon les circonstances, dicter ses déterminations politiques.

C'est ce qu'elle ne tarda pas à prouver, car il s'agit, aussitôt après son avènement, comme au début de plusieurs autres règnes,

(1) Déclaration du 8 février 1762, insérée au tome Ier du *Recueil des traités*, p. 307.

(2) « En les lisant, on pourrait croire qu'elles ont été écrites sous la dictée du comte Goltz, ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg. » (De Martens, notes sur les traités de commerce du 1er juillet 1766, t. IX, p. 215.)

de préparer à la fois un traité de commerce et un traité d'alliance. La nouvelle tsarine manœuvra, même sur le terrain commercial, avec une tout autre circonspection qu'Anna Ivanowna. Les négociations qui précédèrent le nouveau traité de commerce furent pénibles, souvent orageuses, et traînèrent pendant quatre ans (1762-1766). Panine, qui dirigeait depuis le 27 octobre 1763 le collège des affaires étrangères, faisait pressentir une rupture. Le cabinet britannique n'était jamais content et, quand ses envoyés emportaient deux concessions, les désavouait pour n'en avoir pas obtenu quatre. Il ne pardonna pas, entre autres choses, à sir J. Macartney d'avoir toléré l'insertion d'une clause qui réservait à l'impératrice le droit de prendre des mesures spéciales pour le développement de la marine marchande russe, ainsi que l'Angleterre l'avait fait pour la sienne, en 1651, par son acte de navigation. L'exemple, paraît-il, était de ceux que les autres nations ne devaient pas suivre. La Grande-Bretagne eut alors l'incroyable prétention de lier les mains à la Russie en la forçant de garantir aux sujets anglais le droit de recueillir immédiatement tous les avantages des mesures que le gouvernement impérial pourrait décréter au profit de ses propres sujets. De là d'interminables tiraillemens. Tantôt Macartney profitait d'un bal masqué, pour tomber presque à genoux (1) devant l'impératrice, tantôt il se lamentait de vivre dans un pays qui n'était pas plus civilisé « que le royaume du Thibet, » et où il n'était pas possible de citer à un ministre, dans un bon moment, le moindre passage de Grotius ou de Puffendorf (2). Enfin, à l'instant même où la sentence d'excommunication allait être lancée contre le commerce britannique (3), on s'accorda pour constater le droit *réciproque* des contractans de décréter toute espèce de lois et de mesures pour l'encouragement de leur propre navigation, au lieu de proclamer ce droit au profit exclusif de la Russie, et le traité fut signé pour vingt ans.

Mais on n'était pas pour cela plus près de s'entendre sur le terrain politique. Les plénipotentiaires russes, insistant pour que toute guerre entre la Russie et la Porte fût envisagée comme un *casus fœderis*, avaient essuyé tout d'abord un refus catégorique. Au commencement de l'année 1764, Catherine était tout entière au « système du Nord, » c'est-à-dire à la formation d'une ligue offensive et défensive entre les puissances septentrionales (c'est-à-dire entre la Prusse, le Danemark et la Russie) (4) pour le « maintien de la

(1) *I almost went down upon my knees to her...* (Dépêche du 16 novembre 1765.)
(2) Dépêche du 22 février 1766.
(3) De Martens, t. IX, p. 238.
(4) On ajoutait même sur le papier, mais sans conviction, la Suède et la Pologne.

paix : » ayant conclu séparément un premier traité, dans cette vue, avec Frédéric II, elle avait cru pouvoir compter sur la prompte adhésion de l'Angleterre. Or, celle-ci lui fut immédiatement refusée par lord Sandwich, puis brusquement offerte, il est vrai, sur la nouvelle d'un traité d'alliance entre la France et l'Autriche; mais on se heurta pour la seconde fois au même obstacle, parce que l'Angleterre ne voulait pas se laisser entraîner, le cas échéant, dans une guerre contre la Turquie. Dès que le traité de commerce eut été ratifié, Panine écrivit sans doute à Moussine-Pouchkine, ministre russe à Londres, que « les intérêts de l'Angleterre étaient, par leur nature, indissolublement liés à ceux de l'empire de toutes les Russies; » mais il n'en signalait pas moins à son agent l'indifférence systématique de cette alliée naturelle pour les intérêts de la Russie en Suède et en Pologne. A la même époque, un certain nombre de pamphlets, publiés à Londres, étaient dirigés contre la personne même de l'impératrice, et quoique celle-ci, dans une note écrite de sa propre main sur un rapport du comte A.-R. Vorontzof, eût indiqué les moyens de mettre un terme à cette polémique (1), la diplomatie russe n'en pouvait venir à bout. Toutefois, les instructions données en novembre 1768 à Tchernychef, successeur de Moussine-Pouchkine à Londres, ne laissent planer aucun doute sur les intentions du gouvernement russe : il désirait conclure le traité d'alliance parce que le « système du Nord » était impraticable sans le concours de l'Angleterre. Mais Panine fit d'inutiles efforts pour convaincre le cabinet de Saint-James que les intérêts de la Russie et de l'Angleterre en Suède étaient « tout à fait solidaires, » et Tchernychef fut obligé de mander à son gouvernement que les ministres anglais cherchaient uniquement à gagner du temps. Le mécontentement de ce gouvernement éclate dans la correspondance même de Panine (2), remplie d'amères réflexions sur l'esprit mercantile que les Anglais apportent dans la politique, et l'utilité de relations plus intimes avec la Grande-Bretagne commence dès lors à devenir très problématique à Saint-Pétersbourg.

Sur ces entrefaites, la Sublime-Porte avait déclaré la guerre à Catherine II, et chargé son grand-vizir d'entrer en Podolie avec 100,000 soldats. L'Angleterre redoubla de circonspection. Lord Rochefort, secrétaire d'État des affaires étrangères, tout en répétant

(1) « Il y a trois moyens d'agir en pareil cas : 1° attirer l'auteur dans un endroit commode et le rosser; 2° le payer pour qu'il cesse d'écrire, ou anéantir les publications; 3° ou répondre aux accusations sans s'adresser à la cour, ce qui serait inutile, il me semble. »

(2) Voir la dépêche du 2 janvier 1769 à Tchernychef.

dans sa dépêche du 24 novembre 1769 à lord Cathcart, ambassadeur à Pétersbourg, « que la Grande-Bretagne était *naturellement* attachée à la Russie » (qui pouvait l'ignorer?) par ses intérêts commerciaux et politiques, donnait clairement à entendre que, si le succès des armées moscovites « devait être nuisible à la Russie elle-même, ou à la tranquillité générale de l'Europe, en soulevant des inquiétudes, ou en excitant la malveillance des autres puissances, » la Grande-Bretagne devrait aviser. Elle avisait en effet, et Tchernychef avait informé son gouvernement que le ministre d'Angleterre à Constantinople devait suivre le grand-vizir à l'armée afin d'amener les Turcs à conclure la paix après leur première défaite. Catherine, de moins en moins satisfaite, écrivit de sa main sur cette dépêche, à l'adresse de Panine (3 mars 1769) : « Prenez garde que ces étourdis d'Anglais n'aillent vous croquer une prétendue paix à la première occasion, que vous serez obligé de désavouer; le mieux serait de les prier de ne pas s'en mêler si chaudement; amis et ennemis nous envient déjà les avantages qu'ils craignent que nous ayons et l'acquisition seule d'un pied sur la Mer-Noire est très capable d'exciter la jalousie des Anglais, qui pensent dans ce moment petitement, et qui sont toujours marchands. » Toutefois, quand une flotte partit de la Baltique sous les ordres d'Alexis Orlof pour faire le tour de l'Europe, entrer dans la Méditerranée, et porter la guerre sur les rivages de la Turquie, le cabinet de Saint-James sut contenir l'émotion du peuple anglais, et permit même aux vaisseaux russes de s'approvisionner dans ses ports. Aussi les négociations recommencèrent-elles jusqu'en 1774, quoiqu'avec une certaine mollesse, pour la conclusion de cette alliance politique, depuis si longtemps différée, et l'impératrice elle-même échangea-t-elle ses vues personnelles à ce sujet avec le ministre anglais accrédité près sa cour, mais sans rien presser. De son côté, le gouvernement britannique, que les conquêtes des Russes sur les bords de la Mer-Noire jetaient dans de mortelles alarmes, s'épuisait en efforts pour faire accepter cette médiation, dont on ne voulait pas entendre parler à Pétersbourg. La Russie finit par conclure à elle seule, en 1774, la glorieuse paix de Koutchouk-Kaïnardji.

C'est l'époque où les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale se soulevaient contre la mère patrie. Il y a tout lieu de présumer, comme le remarque M. de Martens, que les hommes d'État anglais regrettèrent alors de n'avoir pas conclu plus tôt, même au prix de pénibles sacrifices, l'alliance plusieurs fois sollicitée par la Russie depuis l'avènement de Catherine. Mais, alors même qu'un traité d'alliance eût été signé, l'empire des tsars au-

rait-il joint ses forces à celles de la Grande-Bretagne pour l'aider à dompter la révolte de ses colonies?

Quoi qu'il en soit, celle-ci tâcha de réparer le temps perdu. Sir Robert Gunning, ministre d'Angleterre à Pétersbourg depuis 1771, fut chargé de proposer à l'impératrice une convention nouvelle d'après laquelle la Russie aurait expédié sur-le-champ 20,000 hommes en Amérique, à la charge par le gouvernement anglais de subvenir à l'entretien des troupes. La Russie, il faut en convenir, eût fait un marché de dupe, et Catherine II n'en fit jamais de semblables. Cependant George III, trompé sans doute par une de ces phrases caressantes que la diplomatie emploie pour ne rien dire, crut l'affaire conclue et, le 1er septembre 1775, écrivit lui-même à l'impératrice pour la remercier de vouloir bien « lui offrir une partie de ses troupes. » Cette fois, on parla clair, et le cabinet impérial répondit par l'entremise de Panine qu'il n'enverrait pas de soldats. Catherine s'en expliqua d'ailleurs elle-même dans une lettre adressée au roi. Toute équivoque était dissipée.

Cependant, le gouvernement britannique ne se tint pas pour battu. Quand la France, en mars 1778, décida de prendre part à la guerre d'Amérique, l'Angleterre, qui venait de perdre déjà plus de 25,000 hommes, une partie de sa flotte et de ses équipages, une quantité de navires évalués à 3 millions de livres sterling, et dont le commerce allait subir de nouveaux coups, tendit encore une fois les mains vers la Russie. Harris (plus tard lord Malmesbury), qui la représentait alors à Pétersbourg, remit au comte Panine, dès le mois d'avril 1778, une note à laquelle était joint un nouveau projet de traité. La tactique était tracée : on y excitait l'impératrice contre le cabinet de Versailles « qui avait été de tout temps l'ennemi de la Russie, » et l'on cherchait à prouver que le moment était venu de porter un coup sensible à la France, mais sans admettre encore qu'une guerre entre la Porte et la Russie pût être envisagée comme un *casus fœderis*. Comment se figurer que Catherine accepterait une proposition si peu conforme aux intérêts de son peuple? La Turquie, répondit-elle (6 mai 1778), est notre principale ennemie, et c'est précisément la Turquie que le cabinet anglais met à l'écart pour l'application du traité! Les négociations ne pouvaient pas même s'ouvrir, et l'alliance des deux cours devenait « impossible. » Harris, à dater de ce jour, porta sur l'impératrice, sa correspondance en fait foi, le jugement le plus sévère, et la traita comme une femme exclusivement guidée dans sa politique par la coquetterie et la vanité. Le portrait n'était ni flatteur, ni ressemblant.

Au même moment, un homme d'État, Vergennes, ministre de

Louis XVI, alors que la France s'engageait avec les colonies anglo-américaines, sentit, à la veille des attaques que le cabinet de Saint-James ne manquerait pas de diriger contre nos établissemens de l'Inde, le besoin d'isoler l'Angleterre, et, pour y parvenir, entendit profiter de l'abus même qu'elle avait fait de sa puissance maritime. Il discerna l'intérêt commun que présenterait aux peuples navigateurs un nouveau droit de la mer, et conçut le projet d'opposer l'union des neutres au tyrannique empire que la Grande-Bretagne s'était arrogé sur toute la navigation. Prenant une initiative hardie, il fit signer par Louis XVI et publier le 28 juillet 1778 un règlement en quinze articles concernant la navigation des neutres en « temps de guerre. » Il était interdit aux armateurs d'arrêter et de conduire dans les ports du royaume les navires des neutres, quand même ils sortiraient des ports ennemis ou y seraient destinés, à l'exception de ceux qui porteraient des secours à des places bloquées ou assiégées : les navires des États neutres qui seraient chargés de marchandises de contrebande destinées à l'ennemi pourraient sans doute être arrêtés, et ces marchandises restaient saisissables ; mais, tant qu'elles ne composeraient pas les trois quarts de la valeur du chargement, les bâtimens et le surplus de leur cargaison devraient être relâchés. Le cabinet de Versailles introduisait donc dans le droit public français la maxime « navire libre, marchandises libres, » proscrite par Louis XIV, et par là même, autorisait les neutres à faire pour l'Angleterre le transport des marchandises inoffensives, y compris les « munitions navales, » que notre ordonnance de la marine n'avait pas classées parmi les articles de contrebande. Mais il invitait en même temps les neutres à réclamer du cabinet britannique, dans les six mois, la même sauvegarde pour leur commerce, s'ils ne voulaient perdre le bénéfice de cette grande concession. Du même coup, il prenait en main la liberté des mers et, confondant l'intérêt des neutres avec le nôtre, mettait l'Angleterre au pied du mur. Toutefois, la terreur inspirée par la flotte anglaise était si forte, que le premier accueil fait au règlement par les neutres eux-mêmes ne fut pas exempt d'une certaine froideur. A vrai dire, tout le succès de cette vaste entreprise dépendait du parti qu'allait prendre l'empire des tsars.

On put craindre, jusqu'à la fin de l'année, qu'il ne se prononçât pour l'Angleterre. Le gouvernement impérial n'avait oublié ni les encouragemens donnés à la Turquie par la France en 1768, ni le concours apporté par la France en 1772 à cette victoire de Gustave III sur la diète suédoise qui venait de bouleverser les plans de la politique russe. Vergennes ne se faisait pas à ce sujet la moindre illusion : « Sa Majesté est bien persuadée, écrivait-il à Corberon le

30 août 1778, que, dans sa querelle avec les Anglais, le vœu général à Pétersbourg n'est pas pour elle. » Un grave incident vint empirer la situation. Au début de ce même mois, un corsaire américain ayant 150 hommes d'équipage avait attaqué dans la Mer du Nord huit navires russes, partis d'Arkhangel pour Londres avec des marchandises, emmené les uns, dépouillé les autres. De quoi pouvait donc se plaindre la France quand elle permettait à ses alliés d'attaquer ainsi le commerce et la navigation des neutres? Harris ne manqua pas de représenter que si les déprédations des Américains devaient continuer, les Anglais renonceraient à fréquenter les mers du Nord, au grand préjudice de l'empire russe. Catherine était piquée au vif, et fit éclater son dépit dans une lettre intime adressée à Grimm le 22 août 1778 (1). C'est à ce moment que, bien loin d'accueillir les ouvertures de Vergennes, elle lança l'idée d'un projet russe, en opposition manifeste avec les plans du gouvernement français. Panine, d'accord avec Harris, chargea tout d'abord M. Sacken, qui représentait la Russie à Copenhague, de transmettre à M. de Bernstorf la proposition suivante : « Sa Majesté danoise ne peut donner à Sa Majesté impériale une meilleure preuve de l'amitié qui les unit ensemble que d'entrer avec elle dans un concert pour le printemps prochain *pour réprimer les brigandages de l'Amérique;* on pourrait convenir à former une petite escadre de forces égales de part et d'autre et de la faire croiser dans cette partie de la Mer du Nord où il n'y a d'autre navigation que celle de leur commerce respectif; autrement l'*insolence de ces rebelles*, ne connaissant plus de frein, se porterait tôt ou tard jusqu'à insulter les côtes russes et celles de la Norvège danoise. » Il s'agissait, on le voit, d'organiser la résistance aux déprédations, non des belligérans en général, mais seulement des rebelles, c'est-à-dire des Américains. Harris avait manœuvré très habilement et l'on put se demander si la Russie n'allait pas être conduite à sortir de la neutralité. Bernstorf, politique avisé, comprit la gravité du péril et, pour le conjurer, soumit à la tsarine (28 septembre 1778) un véritable contre-projet qui organisait la protection des neutres non-seulement dans la Baltique ou les mers du nord et contre les Américains, mais sur toutes les mers et contre tous les belligérans. Énonçant avec toute la précision possible tous les principes du droit public maritime qui devaient prévaloir en 1780, il ajoutait : « Décider les Anglais à recon-

(1) « Savez-vous quel tort ces armateurs américains me font? Ils me prennent des vaisseaux marchands qui partent d'Arkhangel. Ils ont fait ce bon métier aux mois de juillet et d'août, mais je vous promets bien que le premier qui se frottera au commerce d'Arkhangel, l'année qui vient, il me le paiera cher !.. Je suis fâchée, mais très fâchée. »

naître ces principes est une gloire réservé à Sa Majesté l'impératrice de Russie; par là elle deviendrait, comme elle l'a déjà été, la bienfaitrice de l'Europe entière et particulièrement du Nord. » Cette ouverture paraît avoir surpris la Russie, qui se borna pour le moment à faire une réponse dilatoire. Quant à l'Angleterre, non-seulement elle ne fléchit sur aucun point, mais elle répondit au règlement français par un règlement dirigé contre les neutres, dans lequel elle écartait l'immunité du pavillon neutre, étendait la nomenclature de la contrebande, déclarait saisissables les munitions navales et portait par là même un coup terrible au commerce des puissances septentrionales.

Vergennes, avec sa clairvoyance habituelle, avait déjà jugé le moment venu d'agir à Saint-Pétersbourg (1). Dès le 24 octobre, il chargeait le chevalier de Corberon d'habituer discrètement la Russie à l'idée d'une entente entre les neutres. C'est précisément à la même date que Catherine chargeait le prince Bariatinski, son ambassadeur à Versailles, de proposer à Louis XVI une co-médiation franco-russe à l'effet de terminer le conflit suscité par la succession de Bavière entre l'Autriche et la Prusse. La partie pouvait donc s'engager; bien conduite, elle pouvait être gagnée. L'infatigable secrétaire d'État envoya dépêches sur dépêches à notre chargé d'affaires : « Quelque peu que les Russes naviguent dans l'Océan, il y a apparence que leurs amis les Anglais ne feraient pas exception en leur faveur aux principes qu'ils viennent de développer... L'impératrice donnerait une grande preuve d'équité si, n'ayant qu'un faible intérêt au maintien des lois de la mer, elle faisait cause commune avec la Suède, le Danemark, la Hollande et le roi de Prusse pour forcer les Anglais à changer leur système destructif du commerce de toute l'Europe (2 novembre 1778)... » Il s'étendait, le 6 décembre, sur les grands préparatifs de guerre auxquels l'Angleterre contraignait la Hollande, le Danemark et la Suède : « Tant d'armemens, ajoutait-il, peuvent allumer une guerre maritime générale qui ferait certainement le malheur de tout le monde et nuirait en particulier au commerce de la Russie que l'impératrice a tant à cœur de faire fleurir et qu'il lui serait si facile d'assurer en étayant de représentations sérieuses celles des autres nations... »

Il eût été chimérique d'espérer que la Russie se détacherait, au premier effort, de « ses amis les Anglais, » alors surtout que Panine avait concerté si peu de temps auparavant sa note au Danemark

(1) Voir H. Doniol, *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis*, t. III, p. 732. Comparez, pour la même période, le Mémoire de M. Fauchille, couronné par l'Institut, à notre rapport, sur *la Diplomatie française et la ligue des neutres de* 1780. Paris, 1893.

avec leur ambassadeur. Mais elle entra (c'était déjà beaucoup) dans une phase d'irrésolutions, oscillant entre les deux partis à prendre. Dans les derniers jours de décembre, l'impératrice informa Gustave III qu'elle avait adressé à Londres « des représentations dont elle faisait bon augure, » et que si le résultat n'en était pas favorable, elle n'en partagerait pas moins les vues de la Suède et du Danemark « auxquelles elle applaudissait » de tout son pouvoir. Mais, dès le 2 février 1779, elle faisait un pas en arrière et tenait de son côté au Danemark lui-même un tout autre langage. Panine, tout en provoquant les confidences de Corberon et en lui répétant que le système du cabinet britannique était « absurde, » préparait et soumettait à Catherine un rapport absolument défavorable à notre politique (31 décembre 1778).

Il existe une légende très répandue qui rattache la célèbre déclaration de 1780 à je ne sais quelle intrigue ou quelle bataille de cour engagée entre le prince Potemkin et le comte Panine, dont l'issue aurait été à l'avantage de ce dernier, dépeint comme « l'ennemi de l'Angleterre. » Catherine II n'y aurait rien compris, ou plutôt elle aurait servi les desseins de Panine en se figurant qu'elle rendait un grand service aux Anglais! Harris, très fin diplomate, a pourtant, plus qu'un autre, induit sur ce point l'Europe en erreur. Il conclut de quelques entretiens avec l'impératrice qu'elle avait traité cette grande affaire avec une légèreté toute féminine et n'arriva pas à se convaincre qu'elle s'était moquée de lui. C'est ce que de nouveaux documens établissent aujourd'hui d'une façon péremptoire : non-seulement Catherine a tout compris, mais elle a tout fait.

Quant à Panine, cet « ennemi de l'Angleterre, » il mettait, en décembre 1778, une ardeur remarquable à servir les intérêts britanniques. Non-seulement il écartait le contre-projet danois du 28 septembre auquel la Suède venait d'adhérer, mais il s'efforçait de prouver dans un long rapport que la liberté des mers était indifférente à la Russie. Après avoir exprimé la crainte que la marine suédoise ne cherchât l'occasion d'une lutte avec les vaisseaux de guerre ou les corsaires anglais, il observait que « la chute de l'Angleterre ne pouvait être indifférente à la Russie, tant à cause des intérêts de son commerce extérieur qu'en considération d'une saine politique. » — « Il ne faut pas, concluait-il, que les forces de la France, et, par suite, de la maison de Bourbon s'accroissent jusqu'à l'infini; l'influence de Votre Majesté en Europe s'en trouverait amoindrie. » — On put croire une seconde fois, pendant quelques semaines, que l'Angleterre aurait gain de cause. Ce rapport fut, en effet, approuvé par Catherine et suivi d'une déclaration

conforme, communiquée, le 13 février 1779, au résident du Danemark, et le 23 février, à l'envoyé suédois. L'impératrice y annonçait sa détermination de « faire croiser au printemps prochain, vers le Cap-Nord, une escadre de ses vaisseaux et frégates à qui il serait enjoint de protéger efficacement le commerce, en éloignant de ces parages tous corsaires, de quelque nation que ce fût sans exception, qui voudraient s'y présenter. » C'était substituer à la conception de la ligue maritime contre la tyrannie des mers, la formation d'une « espèce de chaîne de navires (1) » par laquelle les trois puissances du Nord protégeraient seulement leurs côtes respectives, au gré de leurs intérêts et, sans nul doute, selon les nécessités variables de leur politique : « C'est sûrement le ministre d'Angleterre qui a obtenu la déclaration russe, » dit Frédéric II à M. de Pons, notre ambassadeur à Berlin (2). En effet, on éprouva la plus vive satisfaction à Londres ; Harris reçut immédiatement l'ordre du Bain. On fut, au contraire, fort mécontent à Stockholm et à Copenhague : « Votre déclaration, dit Corberon à Panine, est favorable aux Anglais et paraît s'éloigner du système juste et immuable des cours du Nord qui avaient le projet de faire mutuellement respecter partout leurs pavillons. » Seul peut-être, M. de Vergennes regarda ce succès de la politique anglaise comme moins décisif qu'on ne se le figurait dans toute l'Europe (3) et l'événement prouvera qu'il ne se trompait pas.

D'abord, les Anglais se figurèrent trop vite qu'ils tenaient décidément l'impératrice et que tout leur était permis. Quand le commerce russe était directement attaqué, Catherine reprenait possession d'elle-même et se comportait comme si le sang de Pierre le Grand eût coulé dans ses veines. Or, dès le mois de mars 1779, elle eut à protester contre la prise d'un bâtiment parti de Viborg ; quelques mois plus tard, c'est un navire de Riga que les Anglais capturaient illégalement. Panine invoquait le traité de 1766 et le droit des gens qui traçaient aux corsaires anglais un certain nombre de devoirs « tant à l'égard des bâtimens russes qu'à l'égard des bâtimens neutres chargés de propriétés russes. » Le gouvernement britannique répondait par de belles promesses qui n'étaient pas suivies d'effet. Catherine II s'en plaignit elle-même à l'ambassadeur : « Vous molestez mon commerce, lui disait-elle ; vous arrêtez mes vaisseaux ; j'attache à cela un intérêt particulier ; c'est mon enfant que mon commerce, et vous ne voulez pas que je me fâche ! » Au même instant, Vergennes se conciliait à la fois les bonnes grâces de l'impératrice et celles de

(1) C'est l'expression même qu'on employait dans la communication officielle faite au Danemark et à la Suède.

(2) Pons à Vergennes, 17 avril 1779.

(3) Dépêche du 20 avril 1779 à Montmorin, notre ambassadeur à Madrid.

Frédéric II, en s'employant avec toute l'ardeur possible au rétablissement de la paix en Allemagne. Le roi de Prusse, reconnaissant les bons procédés de la France, s'apprêtait à seconder notre propre politique et s'engageait nettement à « faire rétracter les intentions » du gouvernement russe (1). Le moment était venu de répondre à la déclaration de mars 1779, notifiée, le 8 avril, à Versailles, et nous touchons au point culminant de la grande campagne poursuivie par le ministre de Louis XVI : au lieu de protester contre la déclaration russe, il l'interpréta.

En fait, il s'agissait de s'expliquer sur le texte officiel de cet acte et non sur le rapport de Panine, qui l'avait préparé. L'acte ne disait pas, il s'en fallait de beaucoup, tout ce qu'avait dit le rapport. La diplomatie française avait le droit d'y voir une simple mesure de protection pour les eaux territoriales de l'Empire et non la proclamation d'une sorte de ligue défensive anglaise dirigée contre les armateurs américains et français. C'est dans ce sens que Vergennes écrivit à Corberon, le 16 avril 1779. Il ne s'agissait plus que de faire accepter cette interprétation à Pétersbourg. Le terrain y était bien préparé, grâce à l'excellente direction de toute notre politique extérieure. Le 13 mai 1779, l'Autriche renonçait, par le traité de Teschen qu'avait amené notre médiation, à ses prétentions sur la Bavière; nous empêchions en même temps une rupture entre la Sublime-Porte et l'empire des tsars : « Cette année est une année de bénédiction, écrivait, le 22 mai, Catherine à Grimm : le seigneur Abdoul-Hamet, par les bons offices du très excellent prince Louis XVI et de son ministère admirablement choisi, vient de conclure avec nous une convention confirmative de la paix de Kaïnardji. » — « Il en est résulté, écrivait de son côté notre chargé d'affaires (3 mai 1779), une espèce de révolution bien flatteuse dans la manière dont nous sommes envisagés à la cour de Saint-Pétersbourg. » — Le mot était juste; c'est bien une révolution qui s'accomplissait dans la politique extérieure de l'empire, et nous allons voir s'en développer toutes les conséquences. La première fut celle que souhaitait par-dessus tout Vergennes : « Je vois avec plaisir, dit Panine à Corberon, que le gouvernement français a saisi l'esprit de la déclaration; son objet était seulement de protéger les côtes de la Russie : les intentions de l'impératrice se rapportent entièrement aux principes si justes du roi. » Nous avions donc, en deux mois, anéanti l'œuvre de la diplomatie anglaise, et la parole était désormais à Catherine II.

Dès les premiers jours de juillet 1778, Harris, chargé par son gouvernement de rappeler au comte Panine « tout l'intérêt que la

(1) Le marquis de Pons à Vergennes, 17 avril 1779.

Russie devait prendre » au maintien de la puissance britannique, put se convaincre que ses plaintes ne produisaient plus d'effet sur les conseillers de la tsarine. Panine lui répondit même sans détour que, si la Grande-Bretagne se trouvait dans une situation critique, elle s'était attiré ses malheurs par sa conduite altière et par sa tyrannie sur les mers, en l'avertissant qu'elle ne pouvait compter « ni sur la modération de ses amis, ni sur l'assistance de ses ennemis. » Le revirement fut plus officiellement caractérisé par les instructions données, le 12 juillet 1779, à Simolin, qui remplaçait Moussine-Pouchkine à Londres. L'impératrice, en lui prescrivant à la fois de se laisser guider par les ordres transmis à ses prédécesseurs et de « s'en tenir exclusivement à des généralités indéfinies, » avait soin de le prévenir qu'il ne pouvait plus même être question d'alliance avec la Grande Bretagne : « Il s'est produit, poursuivait-elle, de nombreux et importans changemens. » « Pour ce qui est avant tout de la France, nos relations avec cette puissance se sont sensiblement améliorées dans ces derniers temps. Nous lui sommes redevables de ses bons offices auprès de la Porte en vue d'amener une solution parfaite et définitive de nos différends avec elle... Nous ne lui sommes pas moins obligés pour l'empressement et la confiance avec lesquels elle s'est mise à notre disposition pour régler, — de concert avec nous, — les différends soulevés par les embarras que l'héritage de Bavière a provoqués. » — La continuation de l'entente avec le roi très chrétien devait donc être regardée non-seulement comme « agréable, » mais comme « utile. » Suivait un ordre de plaider toutes les causes du Danemark (1) et d'épouser tous ses griefs comme s'ils étaient ceux de la Russie.

Cependant Harris, on ne peut mieux renseigné, comprenait la gravité du péril. Il obtint de Catherine II, par la protection du prince Potemkin, une conversation secrète au cours d'un bal masqué, dans un salon privé, qu'il a racontée lui-même avec de grands détails (2). Cette entrevue, dont quelques particularités offrent un certain intérêt pour l'histoire anecdotique du règne, mérite à d'autres égards qu'on la signale ; d'abord parce que l'impératrice, dont le sens politique était contesté par son interlocuteur, y sut jouter avec une remarquable dextérité d'esprit contre un des premiers diplomates du siècle, ensuite parce que l'entretien lui-même eut de graves conséquences, mais bien différentes à coup sûr de celles que l'ambassadeur avait pu souhaiter. Harris y suggéra dé-

(1) « Notamment celles qui se rapportent aux explications désagréables motivées par les prises de corsaires anglais. » (Rescrit impérial.)

(2) Lettre à lord Weymouth (20 septembre 1792).

finitivement, en effet, l'idée de la déclaration qui devait immortaliser le nom de Catherine : « La seule mesure, avait-il dit, qui me semble conforme à la grandeur et à la gloire de l'impératrice, et d'accord avec la situation actuelle des affaires, serait la proclamation par sa majesté impériale d'une déclaration ferme et bien fondée à l'adresse des *cours de Versailles et de Madrid*, que l'on appuierait par l'envoi immédiat d'une puissante flotte. Cette déclaration rétablirait l'équilibre dans la guerre, etc. » Le diplomate anglais se retira, fort content de lui-même et se flattant d'avoir enflammé l'imagination de l'impératrice. Catherine paraît avoir pris quelque plaisir à l'entretenir dans cette illusion : « Je ne fais que rêver à vos affaires, lui disait-elle... Ma tête fermente... Vous me donnez des insomnies... » En effet, elle s'était approprié l'idée que Harris lui avait soumise, mais pour la retourner contre le gouvernement qu'il représentait. Sans perdre de temps, elle consulta séparément chacun de ses ministres, et trouva Panine converti. Elle réunit aussitôt son conseil, où l'on se prononça par un vote unanime contre une intervention quelconque en faveur de la politique anglaise (1).

C'est alors que Harris appela George III lui-même à la rescousse, lui conseillant de s'adressant directement à l'impératrice. Le roi, docile à ce conseil, écrivit le 5 novembre 1779 une lettre autographe à Catherine, pour solliciter son intervention armée contre la France et contre l'Espagne, alliée de la France : il tâchait de lui prouver, non sans avoir exalté « la grandeur de ses talens, la noblesse de ses sentimens et l'étendue de ses lumières, » qu'une simple démonstration de la flotte russe suffirait pour rétablir et assurer le repos de toute l'Europe. Mais le prince Potemkin, sondé par Harris, ne lui cacha pas que la crainte d'embarrasser la Russie dans une nouvelle guerre l'emportait en ce moment, dans le cœur de l'impératrice, sur l'amour de la gloire, et lui conseilla de s'adresser directement au chancelier. Harris tenta donc un suprême effort et remit à Panine une note datée du 26 novembre, par laquelle il réclamait expressément « l'intervention armée » pour mettre fin à la guerre, offrant en retour une alliance sans restriction, « même contre la Porte. » Mais le parti du ministre n'était pas, à cette date, moins bien arrêté que celui de sa souveraine. Il rédigea donc un projet de réponse très catégorique : l'impératrice y déclarait que les mesures proposées par la Grande-Bretagne pour le rétablissement de la paix devaient produire un effet entièrement contraire et que le moment était mal choisi pour la conclusion d'une alliance, la guerre dans laquelle l'Angleterre était engagée

(1) Corberon à Vergennes, 5 octobre 1779.

ayant pour objet des possessions hors d'Europe. Harris, mis au courant, parvint à transmettre à Catherine une dernière note « particulièrement soignée, » disait-il lui-même, dans laquelle il opposait les bons procédés de l'Angleterre aux témoignages de jalousie donnés par la France à la Russie depuis le règne de Louis XIV, mais n'obtint pas qu'un seul mot fût biffé de la réponse préparée par le chancelier. Sur ces entrefaites, il fut pris d'une jaunisse qui dura près d'un mois. « Il est à coup sûr malade de colère, » disait ironiquement l'impératrice à l'ambassadeur de Prusse (1). Harris ignorait probablement ce dernier propos, quand il se plaisait à faire croire que Catherine ne comprenait rien à sa propre politique.

C'est le 25 février 1780 que Catherine enjoignit au chancelier de préparer la célèbre déclaration. Une lueur d'espérance put encore briller, dans cet intervalle, aux yeux de l'ambassadeur anglais. Nos alliés les Espagnols avaient commis deux fautes : la première en conduisant à Cadix un navire hollandais chargé de blé, pour le compte d'une maison d'Arkhangel, la seconde en saisissant un bâtiment russe, chargé de céréales, à destination de Malaga et de Livourne. Le surlendemain du jour où la nouvelle de la deuxième capture était parvenue à Pétersbourg, Catherine avait subitement enjoint, sans prendre l'avis de son conseil, à l'amirauté de Cronstadt, d'armer avec des vivres pour six mois une flotte de quinze vaisseaux de ligne qui fût en état de prendre la mer à la fin de l'hiver. Toutefois Harris pressentit que la conduite des corsaires espagnols était le prétexte, non la cause d'une résolution si grave, et ne cacha point ses perplexités à son gouvernement. En effet, la situation se dessina vite à Pétersbourg, et le texte de la note remise à Panine, le 25 février, par le secrétaire du cabinet de l'impératrice dissipait toute équivoque : « ... L'armement de la flotte, y lisait-on, a été causé par la conduite de l'Espagne... Mais sa majesté, tout en observant la neutralité, juge qu'il est de son devoir et de sa dignité de défendre l'honneur de son pavillon, la sécurité du commerce et de la navigation de ses sujets contre l'un quelconque des belligérans... A l'avenir, l'impératrice dirigera sa flotte partout où l'honneur, l'utilité ou la nécessité l'exigeront... Des déclarations seront remises à la Grande-Bretagne et aux deux cours de la maison de Bourbon, indiquant comment la Russie comprend la liberté du commerce, en quoi consistent suivant elle la contrebande de guerre et quels moyens elle a décidés pour défendre son commerce et sa navigation. Tous les papiers relatifs à

(1) Goertz à Frédéric II, 7 janvier 1780.

cet objet, sans excepter le projet de la convention à faire avec les États intéressés, seront préparés par le chancelier et présentés à l'approbation impériale... »

Il est bon d'insister encore, pour mettre chacun à son rang et chaque chose à son point, sur la participation personnelle de Catherine à la déclaration de 1780 : « Mon bon ami, écrivait-elle à Grimm le 13 février, un de ces jours vous entendrez dire que certaine *déclaration* a été déclarée, et vous direz que c'est du volcanique ; mais il n'y avait plus moyen de faire autrement : les Allemands (c'est bien Sophie d'Anhalt qui se met en scène) ne détestent rien tant que les gens qui veulent jouer sur leur nez. » Ces gens-là n'étaient pas seulement les Espagnols. Le 25 février, un « ukase *personnel* » (la note est ainsi qualifiée sur l'original), expédié par l'impératrice elle-même au prince Galitzin et signé de sa main, partait pour La Haye. Galitzin était chargé « de sonder les dispositions des États-Généraux à s'associer à la Russie pour faire aux nations en guerre une déclaration commune sur l'étendue de la contrebande et la façon de comprendre la liberté de la navigation. » Harris ne s'y trompait pas : « Tout cela provient de l'impératrice et sans les avis du comte Panine, » écrivait-il le 5 mars, à M. Eden, ministre anglais à Copenhague. Panine ne le cachait pas d'ailleurs, du moins dans ses rapports avec l'envoyé britannique et, le 15 mars, en l'avisant officiellement de la déclaration, il lui répéta « que tout ce qui se faisait venait de l'impératrice elle-même. » — « C'est mon projet, » dit-elle encore à ce diplomate quelques mois plus tard, dans une conversation qu'il a rapportée lui-même : « On dit pourtant, répondit-il malicieusement, que c'est le projet des Français, et que le vôtre était très différent. — Mensonge énorme ! » répliqua l'impératrice avec une grande véhémence. L'étude exacte des documens permet donc aujourd'hui de redresser une opinion beaucoup trop répandue, presque une erreur historique. Catherine avait voulu ; Panine exécuta.

Nous sortirions de notre cadre en commentant la déclaration de 1780. Nous nous bornons à rappeler qu'elle reconnut aux neutres le droit de naviguer et de commercer librement pendant la guerre comme en temps de paix, proclama la cargaison ennemie insaisissable sur les vaisseaux neutres (la contrebande de guerre exceptée), limita la contrebande de guerre en généralisant les règles posées dans le dernier traité de commerce anglo-russe, subordonna la légitimité des blocus à l'investissement effectif des ports bloqués par des vaisseaux arrêtés et suffisamment proches. Elle élevait enfin les nouveaux principes au-dessus des « ordres en conseil » et des règlemens intérieurs, même au-dessus de pactes interna-

tionaux qui pouvaient varier à l'infini, en commandant à tous les tribunaux des prises de s'y conformer. Ce fut à la fois la grande charte des droits des neutres et l'un des plus grands événemens de l'histoire moderne.

Si la satisfaction fut très vive à Versailles (1), on fut, à Londres, fort embarrassé. Courber la tête était bien dur, se fâcher avec la Russie bien imprudent. On résolut d'abord d'éviter un éclat. Le roi d'Angleterre, au dire de Simolin (2), aurait même commencé par se figurer que tout s'arrangerait en sa faveur. « Et à quel titre a-t-il pu le croire? se serait écriée Catherine; c'est apparemment M. Harris qui aura forgé ces chimères. » Cependant Harris n'avait point trompé sa cour. En tout cas, un des secrétaires d'État, lord Hillsborough, dit clairement au ministre de Russie que la déclaration pouvait être avantageuse à la France et à l'Espagne, mais serait fort nuisible à l'Angleterre. On tint un conseil de cabinet à Londres, et lord Stormont y proposa le biais suivant : on se résignerait à suivre les principes de la déclaration, mais seulement dans les rapports de l'Angleterre avec la Russie; à l'égard des autres États neutres, on s'en tiendrait aux traités. En effet, tel est à peu près le sens de la réponse entortillée que le gouvernement anglais expédia le 20 avril et que Harris remit au comte Panine, en le priant de la placer sous les yeux de l'impératrice. S'il faut en croire une dépêche de Corberon à Vergennes, Panine aurait bientôt informé l'envoyé britannique que Catherine « avait renfermé le papier dans son bureau sans faire d'observations; » mais, ne se croyant pas tenu de garder le même silence, il aurait ajouté que les Anglais feraient bien d'être, à l'avenir, plus modérés envers le commerce des États neutres.

Un incident inattendu vint prouver à quel point l'opinion publique s'était, à Pétersbourg, détachée de l'Angleterre. A la fin de mai, quand la flotte était rassemblée à Cronstadt, un incendie éclatait à bord d'un bâtiment de guerre et l'on y découvrait « un grand sac rempli de matières combustibles au fond duquel était un baril de poudre : » si l'alarme n'avait pas été donnée à temps, toute l'escadre sautait. Les soupçons se portèrent sur l'envoyé britannique (3). Harris traite cette calomnie avec un grand dédain dans sa correspondance; mais l'accusation était d'autant plus grave, par un certain côté, qu'elle était moins vraisemblable : les Anglais avaient un tel intérêt à la perte de la flotte russe qu'il semblait tout naturel

(1) Voir notamment les dépêches de Vergennes à notre ministre des États-Unis (5 avril 1780) et à notre ambassadeur en Espagne (14 avril 1780).

(2) Corberon à Vergennes (5 mai 1780).

(3) Corberon à Vergennes, 30 mai, 2-6 juin 1780.

de leur imputer, même sans preuves, cette tentative de destruction. Presque au même moment, l'impératrice avait passé des paroles aux actes et, par son propre exemple, entraîné les plus timides : « Pour que l'établissement de notre système de la neutralité maritime armée, lisait-on dans le rescrit du 6 juin 1780, puisse être accompli d'après le droit naturel et avoir lieu d'une manière légale au profit de toutes les nations, nous avons décidé de partager une partie de notre flotte de Cronstadt en trois escadres et de l'envoyer croiser dans les différentes mers : la première, commandée par le contre-amiral Borisof, ira dans la Méditerranée; la seconde, commandée par le capitaine Palibin, ira à la hauteur de Lisbonne; la troisième franchira le Sund et ira dans la mer du Nord. Leur tâche sera de faire respecter notre pavillon et de garantir nos navires marchands contre tous dommages de la part des puissances en guerre, envers lesquelles nous avons gardé et garderons une stricte neutralité... »

Les esprits n'étaient pas moins échauffés à Londres qu'à Pétersbourg. La plupart des orateurs qui prirent part aux débats du parlement anglais dans la session de 1780 signalaient une rupture avec l'empire des tsars comme inévitable. Lord Cambden, en particulier, démontra tout au long que l'impératrice sapait les bases fondamentales du droit des gens et voulait dicter ses propres lois à toutes les nations maritimes, ajoutant que la Grande-Bretagne devrait, à la suite de cet acte « arbitraire et dangereux, » ou déclarer la guerre à la Russie et à ses alliés ou permettre à ces puissances de secourir à leur guise ses propres ennemis. Lord Stormont, lorsqu'il reçut communication du dernier rescrit, tint un langage plus réservé, s'engageant seulement à prendre en considération « les principes les plus clairs et le plus généralement reconnus du droit des gens, tels qu'ils se trouvent établis dans les auteurs les plus célèbres et suivis par les nations les plus éclairées (1). » Quand il apprit un peu plus tard, à sa grande colère, l'accession de la Prusse à la ligue, tout en sentant, s'il faut en croire Simolin, « que l'alliance des puissances neutres poussait des racines par trop profondes... et qu'il faudrait changer de principes, » il ne changea point de discours et répondit à l'envoyé de Frédéric II que, les clauses des traités conclus entre la Grande-Bretagne et la Russie ne concernant pas la Prusse, son gouvernement se conformerait dans ses rapports avec cette dernière puissance, « aux principes généralement reconnus du droit des gens. » Catherine, impatientée, écrivit de sa main, en français, sur un rapport de Simolin,

(1) Rapport de Simolin (18 juillet 1780).

daté du 28 décembre : « Lorsque M. Harris fera sa communication de la réponse de l'Angleterre, il sera bon de lui dire que nous serions bien aise de savoir au clair en quoi consistent les principes du droit des gens adoptés par l'Angleterre, et que, d'avance, nous sommes persuadé que le droit de piller les vaisseaux neutres ne peut être au nombre de ses principes. »

Ce grand mouvement d'opinion, cet élan de tant d'esprits, cet accord de tant de peuples n'eurent pas, si l'on s'arrête aux événemens qui marquèrent la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, de conséquences juridiques immédiatement efficaces. L'œuvre de Catherine II fut bien vite battue en brèche par un flot d'intérêts et de passions coalisés. On a déjà vu que les Anglais, tout en affectant de ménager le commerce russe, n'avaient rien oublié, ni rien appris. Même en 1782, après la chute du cabinet présidé par lord North et quand Fox, devenu ministre des affaires étrangères, promettait de déclarer à la face du monde entier que les principes de neutralité proclamés par l'impératrice devaient être considérés « comme les principes généraux du droit des gens, » l'Angleterre subordonnait à de telles conditions cette adhésion de la dernière heure que l'accord ne fut pas possible. Elle devait, en outre, profiter du trouble profond que la révolution française de 1792 apporta dans les relations internationales pour tout remettre en question et tout oser. Il ne s'agissait plus, quand l'échafaud se fut dressé pour Louis XVI, de la nouvelle législation maritime : la marche de la civilisation, les lois mêmes de la guerre étaient suspendues dès que la guerre était faite à la France. La mer fut livrée à tous les brigandages, et la déclaration de 1780 parut un moment n'avoir été faite que pour montrer avec éclat l'impuissance des hommes à maîtriser les abus de la force. Toutefois, ces abus mêmes justifièrent et ressuscitèrent plus tard l'œuvre de Catherine II.

Les conséquences politiques de ce grand acte furent, au contraires, immédiatement palpables. Depuis 1553 jusqu'en 1780, la Russie avait passé pour être « l'alliée naturelle » de la Grande-Bretagne : on se plaisait à le dire et à le redire. Les querelles, s'il en survenait, étaient passagères et ressemblaient à ces accès de dépit amoureux qui ménagent ou préparent les douceurs d'un rapprochement inévitable. Il n'en fut plus ainsi désormais. C'est en vain que le roi d'Angleterre proposa, soit comme en mars 1781, d'occuper l'île de Minorque et de la céder ensuite à la Russie pour lui permettre de se créer une station maritime dans la Méditerranée, soit même, comme en juin 1782, de « fermer les yeux sur quelques principes assez solides » pour adhérer au système de la neutralité armée ; Catherine ne voulait être à la queue de per-

sonne (1) et les concessions offertes lui semblaient toujours trop chèrement payées. Dans l'été de 1783, Fox caractérisa très exactement cette situation en faisant entendre que la cour britannique serait bien contrainte à chercher de nouveaux alliés quand elle n'aurait plus l'espoir de renouer avec sa majesté impériale. En effet, cette espérance s'était à peu près évanouie en 1787 et le représentant de l'Angleterre à Constantinople poussait la Porte à une déclaration de guerre; quelques mois après, au moment où Frédéric-Guillaume II se détachait de la Russie, George III signait un traité d'alliance avec la Prusse. Un homme d'État anglais, « sachant à quoi s'en tenir sur la marche des affaires, » dit alors au comte Vorontzof, qui représentait l'impératrice à Londres : « Les anciens liens qui unissaient les deux puissances ont été brisés par les règles de la neutralité armée, que la nation anglaise déteste profondément. » Fox, quoique admirateur fervent de Catherine, tint tout le même langage : « Les règles de la neutralité armée nous ont brouillés et ce n'est pas la cour seulement, c'est toute la nation anglaise qui a ressenti avec le plus profond chagrin cette offense (2). » En effet, le peuple anglais ne pouvait pas oublier que la Russie avait pris parti dans le moment même où il avait à combattre les États-Unis, la France, l'Espagne et où l'Europe entière lui tournait le dos. D'ailleurs, on le frappait au cœur en l'atteignant dans sa suprématie maritime. Ce n'est pas qu'on eût à jamais cessé de pouvoir s'entendre : de communes passions dictèrent certains rapprochemens et les mains se joignirent encore, par exemple, en 1793 pour combattre la révolution française, en 1812 pour lutter contre Napoléon. Mais le résultat qu'on cherchait une fois obtenu, les deux peuples devaient reprendre les positions de la veille et suivre la ligne de conduite que leur paraîtraient tracer les intérêts distincts. La Russie avait pris, au premier plan, sa place définitive en Europe. Elle y agissait désormais à sa guise et n'avait plus à prendre conseil que de son intérêt ou de son honneur dans le choix de ses alliances. Il lui devenait loisible de protéger, au moment opportun, l'équilibre de l'Europe et la paix du monde contre les ambitions les plus redoutables; un héritier de Pierre le Grand pouvait, au jour marqué, reprendre et continuer la politique de Pierre le Grand.

ARTHUR DESJARDINS.

(1) Extrait d'une note écrite en français par Catherine elle-même.
(2) Dépêches de Vorontzof (7 octobre 1788 et 30 janvier 1789).

TROIS MOMENS

DE

LA VIE DE LACORDAIRE

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT EN 1830, EN 1848 ET EN 1852.

Il est en France certaines questions qui, à intervalles en quelque sorte périodiques, se posent devant les générations nouvelles. On les croyait résolues; soudain elles renaissent, à cause de cela peut-être qu'elles ne sont pas susceptibles d'une solution absolue. Les relations de l'Église avec l'État sont au nombre de ces questions. Quelle attitude l'Église doit-elle prendre vis-à-vis d'un régime nouveau, succédant par le fait de quelque révolution à un régime antérieurement reconnu par elle? A quel moment doit-elle reconnaître ce nouveau régime et à quelles conditions peut-elle le faire honorablement? Quel concours ce régime a-t-il le droit d'exiger d'elle en échange de la rémunération qu'il assure à ses ministres, et dans quelle mesure l'indépendance du citoyen peut-elle se concilier avec la dépendance du prêtre salarié? Telle est, à

maintes reprises, la question qui s'est posée devant la France depuis le commencement du siècle et qui se dresse encore aujourd'hui devant nous, divisant non-seulement les esprits, mais les consciences. L'étude qu'on va lire n'a aucunement la prétention de traiter d'une façon doctrinale cette question délicate. Mais il a semblé qu'un certain intérêt pouvait s'attacher au point de savoir comment l'avait pour sa part comprise et résolue un homme qui n'a pas été seulement un des orateurs les plus éloquens, mais encore un des caractères les plus fiers et l'un des esprits les plus indépendans de ce siècle. A trois époques différentes, en 1830, en 1848 et en 1852, Lacordaire a vu, sur les ruines d'un régime reconnu par l'Église, s'établir un régime nouveau que l'Église a reconnu également. Quels conseils, durant ces heures de crise, a-t-il donnés aux catholiques? Quelle ligne de conduite a-t-il souhaité leur voir suivre? Comment a-t-il jugé celle qu'ils ont adoptée effectivement? Ses œuvres et ses lettres vont nous l'apprendre. Les consultations du passé n'offrent pas seulement l'intérêt que présente toujours l'histoire. Parfois elles peuvent encore éclairer le présent d'un vif rayon.

I.

Lacordaire avait vu sans plaisir, mais aussi sans regrets, la révolution de 1830. Bien que sa mère, royaliste ardente, lui eût donné en souvenir du Béarnais le nom d'Henri, la famille dont il sortait était, comme on disait alors, libérale, c'est-à-dire, en réalité, mi-républicaine, mi-bonapartiste. Au collège de Dijon, où il avait été élevé, les écoliers étaient fort divisés d'opinions et leurs divisions se traduisaient jusque dans leurs jeux. Deux camps se formaient pendant les récréations, le camp des royalistes d'un côté, le camp des républicains et des bonapartistes de l'autre, et chaque parti, s'attelant aux deux extrémités d'une corde, tirait sur cette corde à qui se montrerait le plus fort. Henri Lacordaire tirait toujours du côté républicain et bonapartiste. De collégien devenu jeune homme, il subit cependant des influences qui le rattachèrent à la monarchie, et ce furent, dans la société d'études dijonnaises à laquelle il appartenait, des salves d'applaudissemens, des larmes de joie et des embrassades, quand, avec toute la solennité de la jeunesse, il déclara qu'il acceptait les Bourbons et la charte. Mais ce n'était de sa part que mariage de raison. Le goût n'y était pas. Devenu catholique et prêtre, il était demeuré libéral, et sa fermeté dans des convictions qu'aucun de ses confrères ecclésiastiques

ne partageait alors le laissait isolé dans le clergé français, le rendant même un peu suspect. Il sentait vivement tout le péril que créait pour l'Église une étroite alliance avec un gouvernement dont l'injuste impopularité allait croissant chaque jour, et d'un autre côté il ne pouvait pardonner à la restauration le prix qu'elle mettait à ses bienfaits. Les libertés du gallicanisme n'en rachetaient pas à ses yeux les servitudes. C'est alors que, mécontent de la direction donnée à l'Église de France, inquiet de sa propre destinée et ne trouvant pas à déployer dans ses modestes fonctions d'aumônier des Visitandines les facultés et les dons qu'il sentait bouillonner en lui, il forma le dessein de partir pour l'Amérique et « d'aller demander à la patrie de Washington ce qu'elle n'a jamais refusé à personne, un asile et la liberté. » Ce fut même pour consulter Lamennais sur ce dessein qu'il se rendit pour la première fois à La Chesnaie. Lamennais l'approuva et quelques jours avant la révolution de juillet, Lacordaire écrivait à son ami de jeunesse, M. Foisset, pour lui annoncer son prochain départ.

Au premier moment, les événemens nouveaux ne changèrent rien à sa détermination. Ses malles étaient faites et il avait dit adieu à sa famille, quand il reçut une lettre de l'abbé Gerbet, avec lequel il avait toujours été lié d'une étroite amitié. Dans cette lettre, l'abbé Gerbet le pressait avec instance, en son nom et au nom de Lamennais, de le seconder dans l'entreprise de la fondation d'un nouveau journal, l'*Avenir*, qui serait désormais l'organe des catholiques, et qui réclamerait pour l'Église sa part des libertés désormais acquises au pays. « Cette nouvelle me causa, a écrit depuis Lacordaire, une joie sensible et une sorte d'enivrement. » Il accepta sans balancer la proposition et il oublia que quelques mois auparavant, à une proposition semblable de son ami Foisset, il avait répondu « qu'un journal était ce qu'il méprisait le plus au monde, et que, ministre des seules vérités éternelles et universelles, jamais, jamais, il n'annoncerait aux hommes la vérité dans un lieu où on amuse leur oisiveté par les jeux de l'esprit. » Pour comprendre et ce brusque changement d'idées et cet enivrement, il faut savoir quelle conception, à cette époque de sa vie, Lacordaire s'était faite des relations de l'Église catholique avec l'État et comment un journal pouvait être pour lui l'instrument le plus propre à réaliser cette conception.

« Le monde étant ce qu'il est, que doit penser un prêtre sur les rapports de la religion avec l'ordre social? » Tel avait été, lisons-nous dans la correspondance de Lacordaire, l'objet de toutes ses lectures et de toutes ses méditations, depuis son entrée dans le sacer-

doce. « Un prêtre qui ne sait pas cela, ajoutait-il, peut être pieux et bon, mais à coup sûr il n'entendra rien à son siècle, ni à l'histoire de l'Église, ni à l'avenir. » Voici à quelles conclusions lectures et méditations l'avaient amené.

La société spirituelle et la société temporelle ne peuvent subsister à côté l'une de l'autre sans se détruire que par trois moyens : supériorité de l'une sur l'autre; indépendance absolue de l'une et de l'autre; *engrènement* variable de l'une et de l'autre par des concessions réciproques. Le premier place l'esprit devant la chair, il fait du corps social un être parfaitement un et il est tellement simple, tellement modérateur du peuple et du pouvoir qu'une nation chrétienne n'en a jamais compris d'autre et qu'elle se jette là, même sans y penser. Mais il ne peut renaître que d'une manière autre que celle dont il a été exercé et seulement quand les peuples et les rois le demanderont à deux genoux.

Le dernier moyen, celui des concessions réciproques, est faux, parce que, dans tous les temps et surtout dans ceux où la foi est faible, il livre l'Église à la merci de la société matérielle, qui, au fond, juge toujours les questions prétendues mixtes. Il fait de l'Église, aux yeux des peuples, une société craintive et ennemie de la liberté; il aboutit tôt ou tard à une Église nationale.

Reste le second moyen, l'indépendance absolue; il place l'Église très haut dans l'esprit des peuples et en fait une société mâle, très adaptée aux siècles de liberté populaire. Ce n'est qu'un remède, mais un remède sublime. Qu'y a-t-il donc à faire? Oter l'Église de l'état d'engrènement pour la mettre à l'état d'indépendance absolue; en un mot, l'affranchir. Le reste est un détail immense.

C'est quelques jours seulement avant la révolution de juillet que Lacordaire résumait ses idées en termes aussi formels dans une lettre à un ami, et, tout à coup, par un de ces brusques accidens du sort qui déconcertent les prévisions humaines, au moment où il allait partir pour l'Amérique, dans le dessein d'étudier sur place les résultats de ce remède sublime, il entrevoyait la possibilité de l'appliquer en France. L'homme en qui depuis quinze ans la pensée catholique semblait s'être incarnée, dont le clergé de France écoutait la voix de préférence à celle des évêques et qui, du fond de sa modeste retraite de La Chesnaie, remuait les intelligences en France et en Europe, cet homme lui offrait de devenir son collaborateur dans la grande cause de l'affranchissement de l'Église. Il le conviait à combattre avec lui le bon combat, et il lui mettait en même temps l'arme dans la main. Comment ne pas répondre à cet appel et comment hésiter à se jeter dans la mêlée sous un tel chef? C'est ce que fit Lacordaire, et il n'est pas étonnant qu'il

ait apporté dans cette campagne toutes les exagérations d'une nature ardente que, depuis sa sortie du séminaire, il avait dû contenir dans les limites d'une étroite et mesquine existence.

On sait quelle était la pensée qui animait les rédacteurs de l'*Avenir :* donner aux catholiques le goût de la liberté, leur persuader de ne plus invoquer la protection de l'État, de renoncer sans retour aux faveurs, aux privilèges, et de ne compter désormais que sur eux-mêmes pour la défense de leurs droits, mais les instruire en même temps dans le maniement des armes à l'aide desquelles les droits se défendent dans les pays libres : la presse, la parole, et les habituer à regarder leurs adversaires face à face, à les combattre en rase campagne, sans s'abriter désormais derrière des murailles effritées et des retranchemens en ruine. La presse, la parole, c'étaient deux armes dont le maniement convenait également à Lacordaire, et de tous les rédacteurs de l'*Avenir*, il fut celui qui prêcha le mieux d'exemple. Lamennais ne prenait la plume qu'assez rarement, toujours avec une vigueur singulière, mais il écrivait surtout des articles de doctrine et de principe. Le doux abbé Gerbet était peu propre aux âpretés de polémique quotidienne. Restaient Lacordaire et Montalembert, les autres n'étant que d'obscurs collaborateurs. C'est de leur rencontre dans les bureaux de l'*Avenir* (car ils étaient jusque-là étrangers l'un à l'autre) que date l'étroite intimité entre ces deux hommes auxquels les catholiques doivent une si grande reconnaissance. De cette rencontre, Montalembert a rappelé, quarante ans après, le souvenir en termes émus :

« Que ne m'est-il donné, s'écriait-il, de le peindre tel qu'il m'apparut alors dans tout l'éclat et tout le charme de la jeunesse! Il avait vingt-huit ans. Sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant, en même temps de modeste, dans toute sa personne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui semblait prête à déborder... Sa voix, déjà si nerveuse et si vibrante, prenait souvent des accens d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour aimer, il m'apparut charmant et terrible, comme le type de la vertu armée pour la vérité. » Et de son côté, Lacordaire écrivait à propos de Montalembert cette phrase singulière qui montre de quels préjugés son âme était encore remplie : « Je l'aime comme s'il était un plébéien. »

Le soi-disant plébéien, aristocrate s'il en fut, était alors un jeune homme de vingt-deux ans, inconnu de tous et, de quelque talent dont il donnât déjà les prémices, il ne pouvait que s'effacer der-

rière Lacordaire. A eux deux ils « faisaient le numéro, » comme on dit en style de presse ; mais Lacordaire y écrivait bien plus souvent que Montalembert. Dans les seize premiers numéros du journal, sept fois l'article principal avait été fourni par lui. On chercherait vainement ces articles et les suivans dans les *Œuvres complètes* du père Lacordaire. Les pieux éditeurs n'ont eu garde de les reproduire, effrayés sans doute des audaces que ces articles renferment. Pour moi, je ne connais rien qui lui fasse plus d'honneur que ces audaces, quand on songe à la bonne foi et à l'humilité avec laquelle il les a rétractées. Aussi, ne crains-je pas de faire tort à sa mémoire si j'en rapporte les principaux traits.

Tandis que, parmi les rédacteurs de l'*Avenir*, les uns traitaient de préférence les questions de politique étrangère et s'efforçaient d'intéresser les catholiques de France aux luttes de leurs frères combattant pour leur indépendance en Pologne, en Belgique, en Irlande, tandis que les autres soulevaient des questions de doctrine sur l'origine et la légitimité du pouvoir, ou bien dissertaient sur les destinées futures de la société humaine et sur la place qu'y tiendrait l'Église catholique, Lacordaire, tout entier à l'action et au combat, s'appliquait à relever le courage des catholiques, à les ramener en ligne, à les pénétrer du sentiment de leurs forces. Il n'admettait pas qu'on les traitât dédaigneusement en parti vaincu, ni surtout en sectateurs d'une foi surannée et destinée à disparaître comme avaient disparu les religions de l'antiquité. C'est ainsi que dans un article intitulé : *le Mouvement d'ascension du catholicisme,* il répondait fièrement à un article sur la décadence du catholicisme, publié par le *Globe*, l'ancien journal des doctrinaires, dont ils étaient personnellement sortis, mais où régnait encore leur esprit. Après avoir montré l'Église résistant à toutes les épreuves, non-seulement à la persécution, à l'hérésie, au schisme, mais encore aux tentatives que les rois avaient faites pour l'asservir, Henri VIII en Angleterre, Louis XIV en France, Joseph II en Autriche, à ce qu'il appelait le ver rongeur de l'anglicanisme, du gallicanisme et du josephisme, il la montrait ensuite se développant par la liberté dans tous les pays où elle lui avait été accordée, et il donnait rendez-vous au *Globe* « à la cinquantième année du siècle, dont ils étaient les enfans, » s'en rapportant à l'avenir du soin de trancher le différend entre ceux qui prédisaient la décadence et ceux qui prédisaient l'ascension du catholicisme. Lorsque la cinquantième année du siècle arriva, le *Globe* manqua au rendez-vous, car il avait disparu depuis longtemps ; mais, à mesurer la place qu'occupent aujourd'hui dans le

monde les idées représentées par Lacordaire et celles représentées par le *Globe*, on peut se rendre compte de quel côté étaient la justesse du coup d'œil et la vérité.

Il était rare cependant que Lacordaire choisît pour texte de ses articles des questions d'une nature aussi abstraite et aussi vague. Il préférait en demander l'occasion aux menus faits de la politique courante et il déployait dans sa polémique, en quelque sorte quotidienne, tout l'art du journaliste, qui consiste à s'emparer d'un incident, à le grossir parfois en le dénaturant, et à en tirer argument au profit de sa thèse du jour. Ce qui préoccupait surtout Lacordaire, à ce moment, ce qui inspirait suivant les circonstances sa passion ou sa verve, c'étaient les relations du clergé avec le gouvernement nouveau, relations qui suscitaient à chaque instant des difficultés et des conflits. La presque totalité du clergé avait vu avec défaveur la révolution de juillet, et il faut avouer que ce sentiment était de sa part assez naturel. Ainsi que l'a dit, dans sa belle histoire, mon éminent confrère, M. Thureau-Dangin, « dans les journées de juillet, l'Église sembla vaincue au même titre que la vieille royauté, et l'irréligion victorieuse au même titre que le libéralisme. » Mais, vaincue ou non, l'Église avait reconnu le gouvernement nouveau, comme avaient fait les autres gouvernemens de l'Europe. Le concordat n'était pas rompu et le même lien unissait toujours l'Église à l'État. Quelle attitude devaient donc prendre les ministres de l'Église et quels étaient les droits du gouvernement ?

Le gouvernement exigeait qu'évêques et curés, quels que pussent être leurs sentimens intimes, n'eussent pas vis-à-vis de lui une attitude factieuse (ce qui était le cas de quelques-uns) et qu'ils s'acquittassent vis-à-vis de la royauté nouvelle des devoirs dont ils s'acquittaient vis-à-vis de la royauté ancienne. Assurément la prétention n'avait rien d'excessif, mais la forme sous laquelle cette prétention se traduisait n'était pas toujours très heureuse. C'est ainsi que dès le lendemain de la révolution de juillet s'était posée la question des prières pour le roi. Nombre d'évêques n'entendaient pas qu'on priât pour Louis-Philippe dans leurs diocèses. On priait dans tel département et pas dans tel autre. Parfois, dans le même diocèse, l'office variait de paroisse à paroisse. Tel curé faisait chanter le *Domine salvum*, tel autre s'y refusait, et il arrivait dans certaines communes que les fidèles contraignaient les chantres à l'entonner malgré le curé. Ou bien au contraire, le *Domine salvum fac regem* était chanté avec une telle affectation, qu'il n'y avait pas à se méprendre sur le roi pour lequel on entendait prier. Dans les premiers jours de son

existence, le gouvernement, qui avait des affaires plus importantes sur les bras, ferma les yeux sur ces irrégularités. Mais lorsque quelques mois de durée lui eurent donné le sentiment de sa force, il voulut y mettre un terme, et le ministre des cultes du cabinet de M. Laffitte adressa aux évêques une circulaire par laquelle il leur demandait de prescrire des prières pour le roi dans leurs diocèses. Mais en même temps, il leur enjoignait d'ajouter dans le verset du *Domine salvum* le nom même du roi *Ludovicum Philippum*, qui ne figurait jusque-là que dans l'antienne subséquente. Il n'en fallait pas davantage à Lacordaire pour écrire un virulent article où il dénonçait la circulaire du ministre des cultes « comme un monument déplorable où la liberté de conscience était violée avec une hardiesse vraiment trop pleine de mépris. » Après avoir expliqué que le verset est chanté par les chantres qui représentent le peuple et l'antienne par le prêtre seul, il voyait dans l'addition du nom du roi au verset une mesure qui, si elle n'était repoussée par une résistance invincible, pourrait coûter plus de sang à la France dans les révolutions futures qu'une ordonnance de persécution. « Maintenant, s'écriait-il, que la prière est un ordre intimé aux fidèles, qui subira ce joug humiliant? Se trouvera-t-il même partout des chantres qui consentent à représenter la voix du peuple et à la faire monter malgré lui vers le ciel d'où elle est descendue libre et sacrée comme la voix de Dieu?.. On nous avait bien ordonné de prier jusqu'ici, mais on ne nous avait pas signifié la formule de la prière, et cassé d'un trait de plume nos usages les plus anciens. Que reste-t-il maintenant sinon de porter le rituel et le pontifical à M. le ministre, afin qu'il voie les changemens que commande d'y faire la civilisation? Car s'il est dans son droit de régler la prière, nous ne voyons pas logiquement ce qui reste au pouvoir de nos évêques. Rien sans doute, rien que la liberté, la seule chose qui soit logique après qu'on a perdu tout ce qu'on tenait de Dieu. Nous la saluons de loin encore, heureux que les folies ministérielles hâtent tous les jours sa venue et que Dieu l'ait mise derrière les plus grands maux comme il a placé au fond du sépulcre l'éternelle vie. » Malgré cette véhémente protestation, le gouvernement tint bon, les évêques s'exécutèrent, et le nom de Louis-Philippe fut inséré dans le verset du *Domine salvum*, où il devait être remplacé par celui de Napoléon.

Si une circulaire inoffensive de M. Merilhou excitait à ce degré l'indignation de Lacordaire, c'était bien autre chose encore quand un acte maladroit de quelque fonctionnaire subalterne offrait aux catholiques l'occasion d'une légitime protestation. Dans la hâte et le trouble qui marquent le lendemain d'une révolution, le

gouvernement de juillet n'avait pas toujours choisi ses agens avec beaucoup de discernement. Il en avait demandé quelques-uns à cette bohème politique ou littéraire qui, dès que l'occasion s'en offre à elle, se rue aux fonctions publiques et montre tant d'empressement à endosser les habits brodés. Le sous-préfet d'Aubusson devait être du nombre. S'inspirant, sans doute, des souvenirs du commissaire de police qui, quinze ans auparavant, avait ceint son écharpe pour enjoindre au curé de Saint-Roch de procéder à l'enterrement religieux d'une actrice célèbre, ce sous-préfet avait voulu forcer le curé d'une petite commune de son arrondissement à recevoir dans son église le corps d'un libre penseur notoire, et, comme le curé s'y était refusé, il avait fait fracturer les portes du temple et introduire de vive force le cercueil dans l'enceinte sacrée. Certes, le scandale était grand, et Lacordaire avait raison de le relever. Il le fit en termes d'une virulence excessive, mais d'une singulière éloquence. « Catholiques, disait-il, un de vos frères a refusé à un homme mort les prières et l'adieu suprême des chrétiens. Votre frère a bien fait. Sommes-nous les fossoyeurs du genre humain? Avons-nous fait un pacte avec lui pour flatter ses dépouilles, plus malheureux que les courtisans auxquels la mort du prince rend le droit de le traiter comme le méritait sa vie? Votre frère a bien fait. Mais une ombre de proconsul a cru que tant d'indépendance ne convenait pas à un citoyen si vil qu'un prêtre catholique. Il a ordonné que le cadavre serait présenté devant les autels, fallût-il employer la violence pour le conduire et crocheter les portes de l'asile où repose, sous la protection des lois de la patrie, sous la garde de la liberté, le Dieu de tous les hommes et du plus grand nombre des Français. Un simple sous-préfet, un salarié amovible a envoyé dans la maison de Dieu un cadavre. Il a fait cela tandis que vous dormiez tranquilles sur la foi jurée le 7 août, tandis que l'on exigeait de vous des prières pour bénir dans le roi le chef de la liberté d'une grande nation. Il a fait cela devant la loi qui déclare que les cultes sont libres, et qu'est-ce qu'un culte libre si son temple ne l'est pas, si son autel ne l'est pas, si on peut y apporter de la boue les armes à la main? Il a fait cela à la moitié des Français, lui, ce sous-préfet. »

Lacordaire se demandait ensuite ce qu'en présence de cet affront devaient faire les catholiques. L'église de la commune devait être abandonnée, car un lieu qui est à la merci du premier sous-préfet et du premier cadavre venus n'est plus un lieu saint. Mais toutes les églises de France devaient être abandonnées également. « Si vous mettiez, s'écriait-il, vos autels dans une grange qui fût à vous, au lieu de les mettre dans

un édifice qui appartient à l'État, vous seriez libres à jamais de ces orgies du pouvoir. La maison de Dieu serait inviolable parce qu'elle serait la maison d'un citoyen. On ne la regarderait plus comme un lieu communal propre à y parquer des moutons en vertu du droit de vaine pâture, et si un sous-préfet avait la folie d'y envoyer un cadavre par un peloton de la garde nationale, toute la France, aujourd'hui insensible à vos injures, se soulèverait d'indignation contre lui, car il attaquerait la liberté de tous dans votre liberté. Loin de là, qu'arrive-t-il? L'homme qui a bravé tant de Français dans leur religion, qui a traité un lieu où les hommes plient le genou avec plus d'irrévérence qu'il ne s'en serait permis à l'égard d'une étable, cet homme, il est au coin de son feu tranquille et content de lui. Vous l'auriez fait pâlir, si, prenant votre Dieu déshonoré, le bâton à la main et le chapeau sur la tête, vous l'eussiez porté dans quelque hutte faite avec des planches de sapin, jurant de ne pas l'exposer une seconde fois aux insultes des temples de l'État. »

Ainsi, pour assurer l'indépendance de l'Église, pour la retirer de l'état d'engrènement, il fallait d'abord qu'elle abandonnât ses temples et qu'elle s'établît dans des huttes de sapin. Mais ce n'était pas assez. Ce qui aux yeux de Lacordaire constituait l'humiliation suprême, ce qui maintenait le clergé dans un véritable état de vasselage, c'était le salaire. Il ne laissait passer aucune occasion de montrer aux prêtres ses frères dans quelle situation humiliante les mettait vis-à-vis du gouvernement la nécessité de passer tous les mois à la caisse du percepteur. La maladresse des nouveaux fonctionnaires lui fournissait souvent quelqu'une de ces occasions. C'est ainsi que plusieurs prêtres du Jura continuant de se refuser à prier pour le roi, le préfet du département avait cru devoir leur adresser une proclamation dans laquelle, après avoir déclaré que la loi est la divinité des peuples et que son pouvoir s'étend partout et sur tout, il les engageait à se souvenir qu'on ne doit pas recourir aux bienfaits de l'État lorsqu'on se met en hostilité avec lui. Lacordaire relevait ce langage avec hauteur, et s'adressant non pas seulement aux prêtres du Jura, « mais à tous ceux qui prient Dieu avec un cœur d'homme, » il leur disait : « Priez pour le roi; priez pour sa famille, pour le repos de son règne et la tranquillité du monde, non pas à cause de votre préfet, mais à cause de Dieu qui le commande, à cause de vos premiers aïeux qui priaient ainsi. Du reste, sentez profondément l'indignité du langage que l'on vous tient, et voyez ce que vous coûtent les millions de l'État. » Et il continuait en montrant les ministres exigeant des prêtres des prières dont leur conscience ne serait pas juge et répondant à leurs récla-

mations par ce seul mot : « Vous êtes payés. » Il les montrait exigeant ensuite des prières non plus seulement pour eux, mais pour les autres, et tout Français ayant le droit de réclamer des oraisons pendant sa vie et des prières après sa mort, sa quittance de contributions à la main. « Ils n'ont pas besoin d'être justes, s'écriait-il ; vous êtes payés. Ils n'ont point de comptes à vous rendre. Vous êtes payés... A-t-on jamais traité les hommes avec plus de mépris? Ils se moquent de vos prières, et vous ordonnent de les chanter. Si vous n'obéissez pas, vous êtes des séditieux à qui le trésor sera fermé ; si vous obéissez, vous leur devenez si vils, qu'il n'y a pas de termes dans les langues pour exprimer ce qu'ils pensent de vous. »

Assurément la situation un peu fausse que crée à l'Église le fait de recevoir une rémunération de la main d'un gouvernement étranger à ses croyances n'a jamais été dénoncée en termes plus saisissans. Cependant ce péril que la nécessité de passer à la caisse du percepteur faisait courir à l'indépendance du prêtre n'était rien aux yeux de Lacordaire par comparaison avec d'autres dangers plus graves. Que le clergé abandonnât ses temples, qu'il rejetât fièrement l'or qu'on lui offrait pour payer sa servitude, et du jour au lendemain le péril était conjuré : le présent et l'avenir se trouvaient sauvés du même coup. Il n'en serait pas de même si ce clergé que Lacordaire conviait à l'indépendance était souillé dans la pureté de son recrutement. Ce recrutement dépendait des évêques qui nomment les curés ; mais ces évêques eux-mêmes étaient recrutés par l'État. Cette pensée que les pasteurs suprêmes de l'Église pussent être proposés au choix du souverain pontife et imposés aux catholiques par des ministres qui ne partageraient pas leur foi le faisait frémir. Elle lui paraissait un moyen assuré d'abaisser l'Église de France en la frappant d'abord à la tête et pour traduire les appréhensions que lui inspirait ce noir dessein des ministres, il trouvait des accens d'une extraordinaire véhémence.

« Quelle sera pour nous, s'écriait-il, la garantie de leur choix? Depuis que la religion catholique n'est plus la religion de la patrie, les ministres de l'État sont et doivent être dans une indifférence légale à notre égard : est-ce leur indifférence qui sera notre garantie? Ils sont laïcs; ils peuvent être protestans, juifs, athées ; est-ce leur conscience qui sera notre garantie? Ils sont choisis dans les rangs d'une société imbue d'un préjugé opiniâtre contre nous. Est-ce leur préjugé qui sera notre garantie ? Ils règnent sur la société depuis quatre mois. Est-ce leur passé qui sera notre garantie? Ils n'ont ouvert la bouche que pour nous menacer; ils n'ont étendu la main que pour abattre nos croix;

ils n'ont signé d'ordonnances que pour sanctionner des actes arbitraires dont nous étions les victimes ; ils ont laissé debout les agens qui violaient nos sanctuaires ; ils ne nous ont pas protégé une seule fois sur aucun point de la France ; ils nous ont offerts en holocauste prématuré à toutes les passions ; voilà les motifs de sécurité qu'ils nous présentent ! » Aussi Lacordaire s'adressait-il aux évêques de France eux-mêmes pour les supplier de ne pas accepter leurs futurs collègues de la main de ces ministres et il s'efforçait de les émouvoir en leur décrivant en traits éloquens l'état où l'Église de France serait réduite par un épiscopat recruté au rabais. « A mesure que vous vous éteindrez, disait-il aux évêques, ils placeront sur vos sièges des hommes honorés de leur confiance, dont la présence décimera vos rangs sans en détruire encore l'unité. Un reste de pudeur s'effacera plus tard de leurs actes ; et l'ambition conclura sous terre des marchés horribles... Un épiscopat qui sortira d'eux est un épiscopat jugé. Qu'il le veuille ou non, il sera traître à la religion. Jouet nécessaire des mille changemens qui transportent le pouvoir de main en main, il marquera dans vos rangs toutes les nuances ministérielles et anticatholiques que les majorités vont adorer tour à tour comme leur ouvrage. D'accord en un seul point, les évêques nouveaux plieront leur clergé à une soumission tremblante devant les caprices les plus insensés d'un ministre ou d'un préfet, et dans cette Babel, la langue de la servilité est la seule qui ne variera jamais. »

Aussi la question lui paraissait-elle tellement grave, que si les évêques demeuraient sourds à ces protestations, s'ils acceptaient dans leurs rangs, s'ils considéraient comme leurs frères des collègues dont l'origine fût impure, Lacordaire annonçait, au nom des rédacteurs de l'*Avenir*, qu'ils adresseraient leurs protestations à Rome. « Nous les porterons pieds nus, s'il le faut, s'écriait-il en terminant cet article demeuré célèbre, à la ville des apôtres, aux marches de la confession de Saint-Pierre, et on verra qui arrêtera sur la route les pèlerins de Dieu et de la liberté. »

II.

Lacordaire annonçait ainsi plusieurs mois à l'avance (car l'article est de novembre 1830) le voyage qui devait mettre fin aux polémiques soulevées par l'apparition de l'*Avenir*. Mais avant que ce voyage s'accomplît, il devait avoir encore plus d'une occasion de rompre des lances en faveur de la thèse qu'il avait adoptée : celle de l'indépendance absolue du prêtre qui, désormais, devait être, en France, un citoyen comme les autres, n'invoquant aucun privi-

lège, mais n'acceptant aucune servitude, ne relevant que de ses chefs spirituels et n'obéissant qu'aux lois. Il voulut tout d'abord montrer par un exemple éclatant que l'exercice du sacerdoce n'avait rien d'incompatible avec celui de telle ou telle profession libérale. Dans cette pensée, il adressa, le 30 décembre 1830, au bâtonnier de l'ordre des avocats près la cour de Paris une lettre pour le prévenir qu'il comptait reprendre son stage interrompu au bout de dix-huit mois par ses études religieuses, lettre qu'il terminait par ces mots : « Quoique je ne puisse prévoir aucun obstacle de la part des règlemens de l'ordre, j'userais, s'il en existait, de toutes les voies légitimes pour les aplanir. » La question ainsi soulevée inopinément par Lacordaire était intéressante, sans être absolument nouvelle ; car Lacordaire pouvait invoquer des précédens. Sans remonter jusqu'à saint Yves des Bretons :

Advocatus et non latro,
Res miranda populo,

il pouvait citer les noms de Pierre de Fusigny qui fut nommé cardinal étant avocat, de Pierre de Breban qui était à la fois avocat à la cour et curé de Saint-Eustache, et d'autres encore. Sentant la difficulté, le conseil de l'ordre, qui ne se souciait point de voir figurer un prêtre sur son tableau, fit attendre trois mois sa réponse. La discussion, qui eut lieu dans le conseil au mois de mars 1831, fut longue et orageuse. Contrairement à l'opinion du rapporteur qui concluait au rejet de la demande, Marie soutint que les supérieurs ecclésiastiques de l'abbé Lacordaire étaient les seuls juges de l'opportunité et de la convenance de sa demande, mais que le droit de l'avocat muni de ses titres demeurait intact dans le prêtre. Mauguin, qui appartenait, comme Marie, à la fraction libérale et presque républicaine du barreau, soutint la même thèse. La demande de Lacordaire fut cependant rejetée par douze voix contre cinq. La décision fit quelque bruit et fut même assez vivement critiquée dans la *Gazette des tribunaux*, qui accusa le conseil de l'ordre d'avoir sacrifié des considérations élevées et libérales aux vieilles répugnances du XVIIIe siècle. Lacordaire annonça l'intention de renouveler sa demande l'année suivante ; mais, l'année suivante, l'*Avenir* avait vécu, et bien des projets bruyans avaient disparu avec lui.

Si Lacordaire ne put, comme il l'avait souhaité, endosser la robe par-dessus la soutane pour défendre devant les tribunaux les intérêts catholiques, l'occasion ne lui manqua pas cependant de mettre sa parole et son éloquence naissante au service de la conception qu'il se faisait du prêtre et de son rôle dans la société.

C'est ainsi qu'il eut à discuter devant les tribunaux cette question qui, aujourd'hui encore, ne semble point résolue pour certains esprits : le prêtre est-il ou n'est-il pas un fonctionnaire? Dans les dernières années de la restauration, il avait, comme aumônier du lycée Henri IV, publié avec ses collègues un mémoire où ils signalaient au ministre de l'instruction publique l'état déplorable de l'enseignement religieux dans les lycées et les collèges. Un journal universitaire, le *Lycée*, avait pris ce mémoire à partie d'une façon violente; il le dénonçait comme un modèle de délation et d'hypocrisie, et il demandait que l'enseignement religieux dans les collèges fût enlevé à des hommes si pervers qui étaient les ennemis les plus acharnés de la liberté. Lacordaire intenta immédiatement contre le journal une poursuite en diffamation devant le tribunal correctionnel, c'est-à-dire devant la juridiction de droit commun. Mais, au cours du procès, une question de compétence fut soulevée par le représentant du ministère public. Les aumôniers n'étaient-ils pas des fonctionnaires publics? En ce cas, ce ne serait pas le tribunal correctionnel, mais le jury auquel il appartiendrait de connaître de la plainte. Pour établir l'incompétence du tribunal, l'avocat du roi eut un mot malheureux : « Les prêtres, dit-il, sont les ministres d'un souverain étranger. » A ces mots, Lacordaire se leva tout debout : « Non, monsieur, cela n'est pas, dit-il d'une voix vibrante; nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de Dieu. » Dieu était à la mode alors, si le pape ne l'était pas. Aussi l'auditoire éclata en applaudissemens, et à la sortie de l'audience, quelqu'un se détachant du public, vint serrer la main de Lacordaire et lui dit : « Mon curé, vous êtes un brave homme. Comment vous appelez-vous? »

Cependant le tribunal avait donné raison à l'avocat du roi (nous dirions aujourd'hui au substitut) et s'était déclaré incompétent. Mais le procureur du roi, désavouant son subordonné, avait interjeté appel sur la question de compétence et, devant la cour, il soutint, en termes très élevés, que le prêtre n'était pas et ne pouvait pas être un fonctionnaire, fût-il aumônier. La situation faite à Lacordaire était délicate. Il ne voulait point se donner l'apparence de redouter la cour d'assises, où il pouvait espérer une plaidoirie retentissante et un acquittement. Aussi ne s'était-il pas joint à l'appel du ministère public. Mais, d'un autre côté, accepter pour un prêtre la qualification de fonctionnaire eût été se mettre en contradiction avec toute sa doctrine. Ces considérations diverses l'avaient déterminé à garder le silence aux débats de première instance. Il avait même refusé de dire au tribunal s'il était prêtre ou non, ce qui lui valut, de la part de l'*Ami de la religion*, un article injurieux où il était accusé d'avoir renié son ca-

ractère sacré. Mais devant la cour il crut devoir s'expliquer. « Ce qui s'est passé, dit-il, entre Dieu et moi, dans le secret de ma conscience est un mystère dont je ne dois compte qu'à lui, et à ceux en qui je reconnais la mission de parler pour lui. » Mais, sur le fond même de la question, il acceptait le débat et il l'élevait aussitôt à la hauteur d'une discussion philosophique. « Qu'est-ce qu'un prêtre? disait-il. Un prêtre est un homme qui raconte aux hommes la parole de Dieu et qui la bénit en son nom... Le prêtre est l'homme de cette parole; sa fonction est de la redire. De qui tient-il cette fonction? De celui-là seul qui a pu la lui donner : de Dieu. Or Dieu ne fait pas de fonctionnaires publics. Il fait des hommes. Le prêtre ne tient son titre que de Dieu et de sa conscience, parce qu'il ne tient sa foi que de Dieu et de sa conscience. Je sais bien qu'il fut des temps où la foi des hommes était justiciable de la loi, où la liberté de conscience n'existait pas dans le monde. Mais ces temps ne sont plus. Après plusieurs siècles de combats, le sang des peuples et la charte de France ont fondé la liberté religieuse; elle est impérissable. Dieu est devenu libre de la liberté du citoyen; nous n'en réclamons pas d'autre pour lui; nous désirons seulement qu'il soit citoyen de France. »

Ici quelques murmures partirent de l'auditoire, qui était, cette fois, peu favorable à Lacordaire, et qui semblait scandalisé de la hardiesse de cette parole. Sans rien perdre de son sang-froid, il se retourna vers ses interrupteurs, et leur lança cette apostrophe : « Messieurs, si je connaissais un plus beau titre au monde que celui de citoyen de France, un meilleur moyen d'être libre que de le porter, je le donnerais à celui qui a bien voulu être l'esclave des hommes pour leur acquérir la liberté. » Reprenant ensuite son argumentation, il démontra que ni le concordat, ni le code pénal, ni telle ou telle disposition spéciale à l'Université n'avaient pu altérer le caractère du prêtre d'être un homme privé, et il terminait en disant : « Je réclame pour moi, messieurs, ce titre sublime; je le défendrai comme ma propre vie, comme mon honneur, comme l'honneur de tous ceux qui le portent avec moi. »

La cour de Paris ne se rendit ni aux raisonnemens juridiques du ministère public, ni à l'éloquence enflammée de Lacordaire, et elle persista à déclarer qu'un aumônier est un fonctionnaire public. Mais, quelques mois après, un arrêt de la cour de cassation, rétablissant la véritable doctrine, cassait un arrêt rendu par la même cour de Paris dans une affaire semblable, et proclamait que le prêtre n'est pas un fonctionnaire. M. Dupin, qui était alors procureur-général, avait conclu nettement dans ce sens.

Lacordaire eut encore une occasion retentissante de discuter devant les tribunaux une question à laquelle les années écoulées n'ont

rien enlevé de son intérêt, celle de l'obéissance que le prêtre doit aux lois quand il les croit mauvaises, quand sa conscience lui commande de réclamer leur abrogation. Cette fois, ce n'était plus en qualité de plaignant, mais en qualité d'accusé, qu'il comparaissait. Il fut cité en même temps que Lamennais devant la cour d'assises, pour avoir, dans plusieurs articles de l'*Avenir* (entre autres dans un de ceux que j'ai cités), commis le double délit d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, et de provocation à la désobéissance aux lois. Lamennais, qui n'avait aucun des dons de l'orateur, fut défendu longuement par M. Janvier. Lacordaire ne put prendre la parole qu'à sept heures et demie du soir, devant un auditoire passionné, vibrant, qui l'interrompait à chaque instant par ses applaudissemens.

Après avoir dans un magnifique exorde raconté comment il était devenu d'abord chrétien, puis prêtre, il abordait les deux chefs d'accusation : « Si j'ai provoqué à la désobéissance aux lois, j'ai commis une faute grave, car les lois sont sacrées. Elles sont, après Dieu, le salut des nations, et nul ne doit leur porter un respect plus grand que le prêtre, chargé d'apprendre aux peuples d'où leur vient la vie et d'où leur vient la mort. Cependant, je l'avoue, je n'éprouve pas pour les lois de mon pays cet amour célèbre que les peuples anciens portaient aux leurs. Car le temps n'est plus où la loi était l'expression véritable des traditions, des mœurs et des dieux d'un peuple; tout est changé, mille époques, mille opinions, mille tyrannies, se heurtent dans notre législation confuse, et ce serait adorer ensemble la gloire et l'infamie que de mourir pour de telles lois. Il en est une cependant que je respecte, que j'aime, que je défendrai, c'est la charte de France, non pas que je m'attache aux formes variables du gouvernement représentatif avec une immobile ardeur, mais parce que la charte stipule la liberté, et que dans l'anarchie du monde, il ne reste aux hommes qu'une patrie : la liberté. »

Il se défendait ensuite d'avoir voulu exciter à la haine et au mépris du gouvernement. Ces sentimens étaient étrangers à lui et aux prêtres ses frères, qui, du sein de la Providence où les reportent incessamment leurs pensées, regardent les empires qui tombent et ceux qui s'élèvent avec des pensées plus pures que celles qui agitent l'homme, quand il ne voit dans ces catastrophes souveraines que le combat des intérêts humains. Mais il revendiquait fièrement son droit d'exposer les griefs que nourrissait l'Église catholique contre le gouvernement et la législation. « Ces griefs, disait-il, sont nombreux; les croix, les églises, les personnes, ont été outragées en beaucoup de lieux; l'enseignement a été entravé par des mesures nouvelles; mille despotes subalternes ont fait contre

nous de la tyrannie au nom de la liberté... — J'ai été sensible, messieurs, à ces injures de mes frères; j'ai élevé pour eux et pour moi-même une voix animée par les sentimens de notre dignité commune à tous, car tous, et vous avec nous, nous sommes des citoyens de la France, de ce pays libre, auquel chacun est comptable de son honneur, tenu de le défendre, tenu de repousser l'injure et l'oppression. Je l'ai fait autant qu'il dépendait de moi, mon devoir est accompli. Le vôtre est de me renvoyer absous de cette accusation... Je vous propose donc d'acquitter Jean-Baptiste-Henri Lacordaire, attendu qu'il n'a point failli, qu'il s'est conduit en bon citoyen, qu'il a défendu son Dieu et sa liberté, et je le ferai toute ma vie, messieurs. »

Lacordaire et Lamennais furent acquittés en effet. L'arrêt fut prononcé à minuit, au milieu des applaudissemens de l'auditoire, et Montalembert, après avoir, dans l'obscurité le long des quais, accompagné jusqu'à sa porte le vainqueur de la journée, pouvait saluer en lui le grand orateur catholique de l'avenir (1).

On sait comment finit toute cette campagne. Dénoncés par les évêques, abandonnés par la plupart des catholiques, les fondateurs de l'*Avenir* prirent leur parti d'en suspendre la publication, et de porter eux-mêmes la question à Rome. Rien n'arrêta sur la route les pèlerins de Dieu et de la liberté, et ce fut grand dommage, disait plus tard et avec esprit l'un d'eux, car ils ne pouvaient commettre plus grande imprudence que de mettre Rome en demeure de se prononcer. Rome condamna, et l'on sait également la suite : la révolte de Lamennais, les hésitations de Montalembert, la soumission immédiate de Lacordaire. Un an après son départ pour Rome, il rentrait dans sa petite chambre du couvent des Visitandines, qu'il avait quittée pour se livrer tout entier à la rédaction de l'*Avenir*. Il s'y trouvait, comme au début de sa carrière sacerdotale, pauvre, isolé, incertain de son avenir, et n'ayant pour le soutenir dans cette crise que sa confiance en lui-même et en Dieu.

III.

Lorsqu'il revenait plus tard sur cette époque de sa vie, Lacordaire ne disconvenait pas des fautes qu'avait commises l'*Avenir*.

(1) Je ne crois pas devoir parler ici du procès qui fut intenté en même temps à Montalembert et à Lacordaire à propos de l'ouverture d'une école libre, procès qui les conduisit devant la cour des pairs. La question de la liberté d'enseignement touche moins aux droits et aux devoirs du prêtre qu'à ceux du citoyen.

« Il eut, disait-il, contre le pouvoir issu de 1830, une attitude trop agressive, pour ne pas dire trop violente... Mieux eût valu aussi qu'une parole moins âpre honorât nos plaintes, et que notre style se ressentît plus du christianisme que de la licence des temps. » En effet, malgré ses vivacités et ses injustices du début, Lacordaire ne fit point, à tout prendre, mauvais ménage avec le régime de juillet. Sans doute, lorsqu'il avait entrepris de rétablir en France l'ordre des frères prêcheurs, il s'était heurté à bien de mesquines tracasseries qui étaient dans l'esprit du temps, mais il avait fini par en triompher. Il avait même dîné chez le garde des sceaux en froc de dominicain, et un ancien ministre de Charles X avait pu dire avec vérité que, de son temps, il n'en aurait pas fallu davantage pour amener une interpellation à la chambre.

Tout entier à sa préoccupation dominante, qui était le rétablissement des ordres monastiques en France, il s'était tenu à part des querelles ardentes que la question de la liberté d'enseignement avait soulevées entre les catholiques et le gouvernement de juillet. Il n'avait pas désapprouvé la transaction qui, à la suite de la célèbre campagne entreprise par M. Thiers contre les jésuites, était intervenue entre la cour de Rome et le gouvernement du roi. Les jésuites lui avaient paru un peu compromettans, et le gouvernement assez sage. D'ailleurs, il ne croyait pas qu'un autre régime que la monarchie constitutionnelle fût possible en France. « Je crois, avait-il écrit à Lamennais au moment de leur séparation, que, durant ma vie et même bien au-delà, la République ne pourra s'établir en France, ni dans aucun autre lieu de l'Europe. » Aussi, n'avait-il aucune attache avec le parti républicain, qu'il jugeait même avec une sévérité excessive. « On pourrait dire, avait-il écrit en 1836, dans sa lettre sur le saint-siège, qu'il n'existe pas en France d'autres partis que le parti de la monarchie régnante et celui de la monarchie prétendante, si l'on ne découvrait, à fond de cale de la société, je ne sais quelle faction qui se croit républicaine, et dont on n'a le courage de dire du mal que parce qu'elle a des chances de vous couper la tête dans l'intervalle de deux monarchies... » Il ajoutait même, après avoir montré que la France devait son unité morale à la monarchie, qu'en politique « la France ne peut être qu'une monarchie ou un chaos, parce qu'il n'existe pas de milieu réel entre la soumission commune à un seul chef et l'indépendance radicale de tous les citoyens. »

Il est donc assez difficile de s'expliquer l'enthousiasme soudain qu'inspirèrent à Lacordaire les événemens de 1848. On a parlé parfois du coup de soleil de juillet. Il semble qu'il ait eu son coup de soleil de février, et cependant c'était un bien pâle soleil. Pour

comprendre les sentimens qui l'animaient alors, il faut se rappeler certains incidens qui marquèrent l'établissement de la seconde république en France. De même qu'au lendemain des événemens qui amenèrent la chute de la restauration, le clergé catholique avait eu à souffrir de son alliance trop étroite avec un régime devenu impopulaire, de même il bénéficia de l'hostilité sourde, mais constante qu'il avait témoignée au régime de juillet. Dans plus d'une localité, les curés s'étaient jetés avec ardeur dans le mouvement républicain, et on devait les voir bientôt bénissant les arbres de la liberté. Mais de tous ces incidens il y en eut un qui dut surtout frapper Lacordaire et qui a été maintes fois raconté. Lors du sac des Tuileries, quelques-uns des insurgés qui avaient pénétré dans la chapelle de la reine Marie-Amélie s'emparèrent d'un crucifix qui s'y trouvait. Mais, au lieu de se l'approprier, ainsi qu'ils firent des maints objets appartenant à la famille royale, ils le portèrent solennellement à l'église Saint-Roch, et sur le passage de cette procession singulière plus d'un front se découvrit respectueusement. Cette manifestation inattendue ne put manquer de frapper vivement une imagination aussi impressionnable que celle de Lacordaire, et elle contribua sans doute à faire naître chez lui cette illusion qu'il allait voir se réaliser le rêve de sa jeunesse, l'alliance de l'Église et de l'État dans la liberté, ou plutôt l'État acceptant librement la direction morale de l'Église. N'oublions pas, en effet, que si l'engrènement (suivant son expression) était à ses yeux intolérable et odieux, la séparation ne lui semblait qu'un remède sublime, et que l'idéal demeurait la supériorité de la société spirituelle sur la société matérielle. « Ce système, ajou ait-il dans la lettre à M. Foisset, que j'ai déjà citée, est tellement modérateur du peuple et du pouvoir qu'une nation vraiment chrétienne n'en a jamais compris d'autre et qu'elle s'y jette d'elle-même sans y penser. » Mais ce système ne lui paraissait applicable que le jour où rois et peuples le demanderaient à deux genoux. Ce jour était-il arrivé? L'Église allait-elle gouverner les peuples comme, au moyen âge, elle avait régi les rois? Allait-elle, dans une république catholique, jouer ce beau rôle de modératrice de la liberté? Lacordaire le crut, et cette espérance peut seule expliquer l'impétuosité avec laquelle il se jeta au plus fort de la mêlée.

Dès le lendemain même de la catastrophe, il donna un gage éclatant de son adhésion au nouveau régime. Pour la première fois, il devait prêcher, à Paris, la station du Carême, ses conférences ayant eu lieu jusque-là pendant l'Avent. Il avança spontanément, d'accord avec l'archevêque, l'ouverture de la station, qu'il

fixa au dimanche de la Septuagésime, c'est-à-dire précisément au 27 février. Au jour dit, alors que les barricades dont Paris s'était couvert demeuraient encore debout, Lacordaire monta dans sa chaire. L'affluence était prodigieuse. On pensait bien que quelque allusion aux événemens de la veille s'échapperait de la bouche de l'orateur, aussi l'auditoire était-il attentif et vibrant. L'attente ne fut pas trompée. Il débuta en remerciant l'archevêque (qui était Mgr Affre) de l'exemple qu'il avait donné à tous dans ces jours de grande et mémorable émotion. « Vous nous avez appelés, dit-il, dans cette métropole, le lendemain d'une révolution où tout semblait avoir péri; nous sommes venus; nous voici tranquilles sous ces voûtes séculaires; nous apprendrons d'elles à ne rien craindre pour la religion et pour la France; toutes les deux poursuivront leur carrière sous la main de Dieu qui les protège; toutes les deux vous rendent grâces d'avoir cru à leur indissoluble alliance et d'avoir discerné des choses qui passent celles qui demeurent et s'affermissent par la mobilité même des événemens. » Puis il entra dans son sujet, qui était l'existence de Dieu, et après avoir montré l'universalité de la croyance en Dieu, après avoir montré Dieu *populaire*, il s'écriait: « Grâce à Dieu, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous; les portes de cette église métropolitaine s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi; et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises, et comme associée à son triomphe, l'image du Fils de Dieu fait homme. » Ces paroles provoquèrent des applaudissemens que Lacordaire dut même réprimer. Mais elles eurent au dehors un retentissement immense. On y vit une consécration donnée par l'Église à la révolution et, pendant quelque temps, Lacordaire, comme Dieu, fut populaire.

Si, dans l'attitude qu'il avait cru devoir prendre, Lacordaire avait eu besoin d'encouragemens, il les aurait trouvés dans celle des hauts dignitaires de l'Église. Ce n'était pas seulement Mgr Affre qui félicitait le peuple de Paris de la modération qu'il avait montrée dans la victoire; c'était le nonce qui exprimait au ministre des affaires étrangères la vive et profonde satisfaction que lui inspirait le respect que le peuple de Paris avait témoigné à la religion; c'était enfin le saint-père lui-même qui se félicitait, dans une lettre adressée à M. de Montalembert, de ce que dans ce grand changement aucune injure n'avait été faite à la religion, ni à ses ministres, et qui se complaisait dans la pensée que cette modération était due en partie à l'éloquence des orateurs

catholiques « qui avaient rendu son nom cher à ce peuple généreux. » Il n'en fallait pas tant pour que Lacordaire se jetât au plus fort de la mêlée avec la généreuse impétuosité qui était dans sa nature. Aussi ne négligea-t-il rien de ce qui était en son pouvoir pour réaliser l'espoir qu'il avait conçu de placer les catholiques à la tête du mouvement républicain et de conférer à l'Église le gouvernement de la démocratie.

Le premier moyen à employer, c'était l'action par la voie de la presse. Il se réunit dans cette pensée avec deux hommes dont l'un était pour lui un ami et dont l'autre occupait déjà par sa science une situation considérable dans l'Église, Ozanam et l'abbé Maret. A eux trois ils fondèrent *l'Ère nouvelle*. Mais quelque talent de journaliste que Lacordaire eût montré autrefois dans les polémiques de l'*Avenir*, il y avait un autre moyen d'action qui convenait mieux encore à son tempérament; c'était la parole. Il avait parlé jusque-là devant un public muet. Sans doute, même du haut de la chaire, il avait senti plus d'une fois s'établir entre ses auditeurs et lui ces communications en quelque sorte magnétiques qui révèlent au véritable orateur l'état d'esprit de ceux qui l'écoutent, et qui l'encouragent ou l'avertissent. Mais parler devant un public animé et vivant qui, traduisant ses impressions par des manifestations extérieures, peut librement applaudir ou interrompre, qui vous suit ou vous résiste, qui vous échappe ou qu'on ramène, quel rêve pour un homme dont la faculté maîtresse est le don de la parole et qui demeure, comme Lacordaire, orateur même en écrivant! Il n'est pas étonnant que ce rêve l'ait tenté. Ce serait toutefois calomnier cette noble nature que de croire qu'il ait obéi à un sentiment personnel en se présentant comme candidat à l'assemblée nationale. Il sentait bien que, dans les temps de trouble et de liberté, toute action qu'on s'efforce d'exercer en dehors des assemblées est nulle, à moins que ce ne soit une action révolutionnaire. Il accepta donc, s'il ne sollicita pas, d'être porté comme candidat à l'assemblée nationale sur la liste de plusieurs départemens. Figurant en particulier sur la liste de Paris, il lui fallut aller défendre sa candidature dans les réunions publiques. Il y alla non sans répugnance, mais par point d'honneur, pour donner l'exemple du courage. « Avant tout, avait-il dit, il faut combattre la peur. »

Les réunions électorales n'étaient point entrées dans nos mœurs comme elles le sont aujourd'hui et la présence d'un moine devait encore ajouter à la curiosité. Aussi l'affluence fut-elle grande aux deux réunions où il se rendit. Les journaux du temps nous ont conservé le récit de celle qui eut lieu à la Sorbonne. Lacordaire y fut tout le temps sur la sellette. Le citoyen Ozias lui demanda d'a-

bord s'il était partisan de l'impôt proportionnel ou de l'impôt progressif. Il répondit qu'il était partisan de l'impôt proportionnel, mais qu'il était tout prêt à modifier son opinion et à faire à cet égard tout ce que l'opinion publique manifesterait comme convenable aux besoins de la république. Le citoyen Guillemin lui demanda ensuite quelle était son opinion à l'égard de la juridiction directe et surtout indirecte du pape, en matière temporelle. Lacordaire répondit qu'à ses yeux le souverain pontife n'avait pas comme pape le droit de déposer des souverains ou des chefs de magistrature quelconque, et pas davantage celui de donner une constitution à la France, ni de régler ce que l'interpellateur appelait le temporel. Le citoyen Barnabé lui demanda ce qu'il pensait du dernier discours de Montalembert sur les événemens du Sonderbund, « discours qui était tout entier une longue satire envenimée contre nos pères de 1793. » — « Je ne me reconnais aucun père de 1793, répondit courageusement Lacordaire. Je reconnais en 1789 des hommes qui ont voulu la destruction d'un grand nombre d'abus, qui ont combattu pour cette destruction. Ces hommes persévérans dans leurs volontés, dans leurs luttes, voilà ceux que j'appelle mes pères. » Enfin le citoyen Clémencey le prit directement à partie à propos de ce passage de sa lettre sur le saint-siège, où il traitait le parti républicain de « faction dont on n'a le droit de dire du mal que parce qu'elle a des chances de vous couper la tête entre deux monarchies. » L'attaque était embarrassante. Lacordaire s'en tira habilement. Il convint que, avant le 24 février, il n'y avait pas dans toute sa personne un atome de républicanisme, mais il invoqua comme *excuse valable* qu'à l'époque où il était entré dans la vie « le comble de l'esprit libéral avait admis la charte et la constitution. » Il n'avait donc pas pu s'opposer seul au vœu magnanime de la nation. S'il avait taxé la république d'une manière dure, c'est qu'il l'avait toujours présente à l'esprit comme un échafaud noir et sanglant. Mais il était aujourd'hui fier et content d'avoir mal pensé d'elle et de n'avoir pas vu ses tristes prévisions se réaliser. Et comme le citoyen Clémencey, mécontent de sa réponse, demandait à Lacordaire ce que l'Église, qui était dans une position fausse vis-à-vis de la révolution, entendait faire pour se réconcilier définitivement avec le siècle et de quelle manière elle entendait se rajeunir pour devenir la croyance de la jeune république, il fournit à Lacordaire l'occasion d'un beau mouvement d'éloquence sur la réconciliation de la génération nouvelle avec cette antique génération de la vérité qui s'appelle l'Église. « Je ne saisis pas bien, s'écria-t-il, quelle est l'opposition qui peut se trouver entre ces deux choses si admirables, la vieille

doctrine catholique, celle qui a créé les peuples et la liberté même des peuples, car avant Jésus-Christ, avant l'Évangile, il n'y avait pas de peuples. Il n'y avait que des maîtres et des esclaves... L'égalité, la liberté, comment se fait-il que la république, qui inscrit cette devise au fronton de ses temples, puisse se trouver en opposition avec l'Église? Je ne pense pas que la réconciliation soit à faire; je pense, au contraire, qu'elle est faite et si ce peuple que nous avons mis au monde nous-mêmes abandonnait de part et d'autre des préjugés antiques, si eux et nous, dis-je, nous voulons nous réconcilier, je ne vois pas ce qui peut nous en empêcher. »

Cette éloquente péroraison fut couverte d'applaudissemens, et Lacordaire sortit de la réunion sans avoir, à tout prendre, fait d'accrocs à sa robe de moine. Il semble cependant qu'à la veille même de l'élection, quelque scrupule lui soit venu sur sa candidature, car il signa dans *l'Ère nouvelle* un article où il déclarait que le rôle politique du clergé ne lui paraissait qu'un accident transitoire. Le peuple de Paris avait, selon lui, sacré le prêtre. Le prêtre était donc français, citoyen, républicain; il pouvait se porter comme candidat, et il le devait, car se retirer en un pareil moment, c'était abdiquer le service militaire à l'heure de la bataille. Mais une fois la république constituée, le prêtre se retrouverait en présence d'une nation extrêmement jalouse de la distinction des deux pouvoirs et douée d'un goût exquis que les moindres dissonances blessent vivement. « Le clergé de France, ajoutait-il, ne s'exposera jamais sans dommage au souffle des passions politiques. Si éloquent fût-il, si dévoué, si courageux, il paraîtra moins grand à la tribune que dans l'humble chaire où le curé de campagne apporte la gloire de son âge et la simplicité de sa vertu. »

Tout rallié que fût Lacordaire, il fut vivement combattu à Paris par les républicains. Une portion même du clergé se prononça contre lui, et tandis que le curé de Saint-Eustache, l'abbé de Guerry, fut élu, il n'obtint qu'un chiffre de voix tout à fait insuffisant. Il en fut de même dans les autres départemens où il avait été porté. Il pouvait donc croire qu'il avait échoué dans sa légitime ambition, lorsqu'il apprit que, porté à son insu et à la dernière heure sur la liste des Bouches-du-Rhône, il était au nombre des élus. Trois évêques et vingt prêtres l'étaient avec lui.

Ce résultat inattendu ne pouvait qu'encourager Lacordaire dans l'espoir qu'il avait conçu d'assister à la fondation d'une république vraiment catholique. Ses lettres d'alors témoignent de son exaltation. « Tout ce que nous voyons est miracle, écrivait-il à une de ses rares correspondantes et dans une lettre à M. Foisset.

Je ne suis pas saint Bernard, et saint Bernard, homme de pénitence et de solitude, n'a jamais résisté à l'appel que faisaient de lui les rois ou les peuples. » Il y eut un dernier jour où il put encore se comparer à saint Bernard acclamé par le peuple. Ce fut le 4 mai, date de l'ouverture de l'assemblée nationale. Ce jour-là, un de ses membres en ayant fait la proposition, l'assemblée nationale crut devoir se rendre sur le péristyle du palais législatif pour proclamer la république. Le costume blanc et noir de Lacordaire le distinguait au milieu de ses collègues. Reconnu et acclamé par son nom, il descendit jusqu'à la grille. Des mains se tendirent pour serrer la sienne à travers les barreaux, et, comme l'assemblée fit le tour du palais pour rentrer par une autre porte, Lacordaire, pendant ce défilé, fut suivi d'un cortège qui l'applaudissait. Une dernière fois, il put croire que le peuple le sacrait prêtre, citoyen et républicain. Son illusion sur les véritables sentimens du peuple devait être de courte durée.

« Des personnes graves » avaient conseillé à Lacordaire de venir siéger à l'assemblée en soutanelle ou habit à la française. Au dernier moment il s'y refusa, et ce fut revêtu de son costume de dominicain qu'il alla s'asseoir sur le banc le plus élevé de la travée d'extrême gauche, au sommet de ce qu'on appelait alors la Montagne. La chose avait été résolue en conseil, dans les bureaux de *l'Ère nouvelle*. « Ce fut une faute, » a-t-il écrit lui-même, faute dont il aurait dû être averti lorsqu'il vit Lamennais venir s'asseoir à quelques degrés au-dessous de lui, sur ces mêmes bancs. Quels regards, quels mots furent échangés entre eux, nul ne le sait. On a raconté que, Lamennais ayant dit dans son premier discours : « Quand j'étais prêtre, » un interrupteur aurait répondu : « Monsieur, prêtre, on l'est toujours, » et que cet interrupteur était Lacordaire. Mais aucun de ses biographes sérieux ne rapporte ce propos, qui n'est qu'une simple légende.

A la tribune, Lacordaire ne prit que deux fois la parole. La première, ce fut pour appuyer la proposition de voter des remercîmens au gouvernement provisoire; la seconde, à propos d'une allusion faite par le procureur-général Portalis au costume qu'il portait, « costume prohibé par les lois. » Lacordaire releva l'inconvenance avec dignité, et expliqua que ce que son habit représentait à l'assemblée, c'était la « république elle-même, triomphante, généreuse, juste, conséquente à elle-même. » Les deux fois, sa parole produisit peu d'effet. Aurait-il su la transformer, en la condensant, et lui donner la forme sobre, vive, acérée parfois, que doit prendre l'éloquence politique? Cela est impossible à dire. Les événemens ne lui en laissèrent pas le temps.

Le 15 mai, l'assemblée nationale était envahie par ce même peuple de Paris, qui onze jours auparavant acclamait la république et Lacordaire. Laissons-le raconter lui-même l'impression qu'il en ressentit : « Nous demeurâmes trois heures sans défense, contre l'opprobre d'un spectacle où le sang ne fut pas versé, où le péril peut-être n'était pas grand, mais où l'honneur eut d'autant plus à souffrir. Le peuple, si c'était le peuple, avait outragé ses représentans sans autre but que de leur faire entendre qu'ils étaient à sa merci. Il n'avait pas coiffé l'assemblée d'un bonnet rouge comme la tête sacrée de Louis XVI ; mais il lui avait ôté sa couronne, et il s'était ôté à lui-même, qu'il fût le peuple ou qu'il ne le fût pas, sa propre dignité. Pendant ces longues heures, je n'eus qu'une seule pensée, qui se reproduisait à toute minute sous cette forme monotone et implacable : la république est perdue. »

Pour Lacordaire lui-même, le péril fut un instant plus grand qu'il ne l'a jamais su. « Vois-tu là-bas ce vautour? dit un homme du peuple à un de ses camarades, j'ai bien envie d'aller lui tordre le cou. » « La comparaison me parut admirable, ajoute obligeamment Tocqueville, qui raconte l'anecdote dans ses *Souvenirs*. Le cou long et osseux de ce père sortant de son capuchon blanc, sa tête pelée, entourée seulement d'une houppe de cheveux noirs, sa figure étroite, son nez crochu, ses yeux rapprochés, fixes et brillans, lui donnaient en effet avec l'oiseau de proie dont on parlait, une ressemblance dont je fus saisi. »

Le coup était rude, et la désillusion fut aussi complète que rapide. D'un coup d'œil il mesura la profondeur de l'erreur où il était tombé. Il comprit que le peuple, qu'il avait rêvé de réconcilier avec l'Église, n'était pas disposé à se laisser gouverner par elle ; il comprit que si, en partie grâce à ses efforts, le nombre des catholiques était beaucoup plus grand en France qu'au lendemain de 1830, cependant c'était chimère de compter sur une majorité purement catholique ; il comprit enfin que ses rêves généreux de fraternité sociale étaient menacés par des passions auxquelles il serait impossible de ne pas opposer la force, que l'ère des luttes violentes allait commencer, et que les cruelles nécessités de ces luttes mettraient à une trop rude épreuve le représentant d'un Dieu de miséricorde. Comme il avait reconnu et proclamé son erreur de 1830, avec la même franchise, avec la même loyauté, il reconnut et proclama son erreur de 1848. Trois jours après les événemens du 15 mai, il adressait au président de l'assemblée nationale et aux électeurs des Bouches-du-Rhône une lettre par laquelle il annonçait sa démission. « L'expérience lui avait montré, disait-il dans sa lettre au président, qu'il arriverait mal à concilier dans sa personne les devoirs

pacifiques de la vie religieuse avec les devoirs difficiles et sévères de représentant du peuple. » Et il ajoutait dans sa lettre à ses électeurs : « Je compris que dans une assemblée politique l'impartialité conduisait à l'impuissance et à l'isolement, qu'il fallait choisir son camp et s'y jeter à corps perdu. Je ne pus m'y résoudre. Ma retraite était dès lors inévitable, et je l'ai accomplie. »

A distance, l'aveu d'une erreur grandit un homme. Au moment même elle le diminue. Lacordaire avait le sentiment de cette diminution. Il en prenait son parti non sans souffrances, mais avec une humilité touchante. « Il est très dur, écrivait-il, de paraître manquer de conséquence et d'énergie, mais il est bien plus dur encore de résister aux instincts de sa conscience. Je n'aurais jamais cru avoir tant d'horreur de la vie politique. Je ne me suis trouvé qu'un pauvre petit moine, et pas du tout un Richelieu, un pauvre petit moine aimant la retraite et la paix. » Mais le moment de la retraite et de la paix n'était point encore arrivé pour lui. Il ne devait connaître sinon la paix, du moins la retraite, qu'après une dernière expérience. En 1830, il avait essayé pour l'Église du remède sublime de la séparation. Le remède avait échoué, ou plutôt n'avait même pas pu être appliqué. Un instant il avait pu croire qu'elle allait exercer sur le peuple une domination librement acceptée. L'espoir s'était évanoui. Avant de mourir, il devait avoir la douleur de la voir retourner d'elle-même au culte du pouvoir absolu.

IV.

Durant toute la durée de l'assemblée nationale et de l'assemblée législative, Lacordaire se tint soigneusement à part des agitations de la vie publique. Il ne se sentait en communion d'idées avec personne et ne voulait être classé dans aucun parti. Il avait cessé de croire à la possibilité d'une république démocratique et catholique. Aussi se sépara-t-il de ses collaborateurs de *l'Ère nouvelle,* aux yeux desquels il n'était plus ni assez démocrate, ni assez républicain. Peut-être cependant, dans la crainte de froisser ses anciens collaborateurs, ne le fit-il pas assez complètement, et il continua de porter trop longtemps encore aux yeux de ses amis la responsabilité des exagérations démocratiques auxquelles allait se livrer ce journal. Mais en même temps il ne voulut point se mêler à l'action de ceux d'entre eux qui cherchaient déjà dans la réconciliation des deux branches de la maison de Bourbon, dans ce qu'on appelait alors la fusion, un remède aux périls que tout le monde prévoyait. Les catholiques avaient, dans un premier moment d'enthousiasme,

accepté la république. Il les considérait comme liés ; à ses yeux une volte-face les aurait déshonorés et n'aurait plus permis de les considérer « que comme les humbles valets de tous les avènemens favorisés par le sort. »

Il n'approuvait pas davantage l'alliance contractée entre les catholiques représentés par M. de Falloux et M. de Montalembert et les libéraux représentés par M. Cousin et M. Thiers. Elle lui semblait inspirée par des sentimens réactionnaires et bourgeois. « La séparation, écrivait-il, en parlant de quelques-uns de ses amis les plus intimes, est complète et irrémédiable... Il s'agissait de savoir si on immolerait à la peur des révolutions les nationalités opprimées, les libertés civiles et religieuses, les intérêts des pauvres, si l'Europe et l'Église se rejetteraient dans les bras de l'Autriche et de la Russie, pour assurer de nouveau dans cette sainte alliance le règne reconstitué d'une bourgeoisie égoïste, rationaliste et voltairienne, si enfin l'on choisirait M. Thiers au lieu de la Providence. » Aussi ne prit-il aucune part à la campagne qui devait cependant aboutir à la loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement, et ce ne fut pas avant bien des années que, rendant justice à cette loi, aujourd'hui abrogée, il l'appela d'un nom heureux : « l'édit de Nantes du XIXe siècle. » Mais dans l'isolement volontaire où il se confinait, il ne se faisait aucune illusion sur le dénoûment final. « Les branches de l'absolutisme, écrivait-il, repousseront comme l'unique contrepoids aux fureurs de la démagogie ; les bourgeois applaudiront par peur, le clergé par espérance, et l'on tirera le canon des Invalides pour annoncer au monde l'ère de l'ordre, de la paix et de la religion. » Et dans une autre lettre : « Je vois dans toute l'Europe une précipitation vers le despotisme qui m'annonce pour le reste de mes jours d'effrayantes révolutions, et comme je ne dévierai pas d'une ligne des routes où mon esprit est engagé, je dois m'attendre à des poursuites d'autant plus vives que je serai plus seul dans mes sentimens. L'Europe passera dans le despotisme ; elle n'y restera pas, et dût-elle y rester, je vivrai et mourrai en protestant pour la civilisation de l'Évangile contre la civilisation du sabre et du knout. »

Telle était sa disposition d'esprit dans les derniers mois de l'année 1851, et s'il avait manqué de clairvoyance au lendemain de 1848, assurément l'expérience lui avait profité, car il était impossible de jeter sur l'avenir de la France et de l'Europe un coup d'œil plus prophétique. Il semble même qu'un pressentiment personnel soit venu en aide à sa clairvoyance. Le 9 mai 1851, il avait inauguré à Notre-Dame la station du carême devant un auditoire plus que jamais avide d'entendre sa parole. Rien ne pouvait faire

prévoir que cette station fût la dernière qu'il dut prêcher, et cependant en prononçant le sermon de clôture, il ne pouvait se défendre de parler à ses auditeurs comme s'il leur adressait ses adieux. « Je suis parvenu, leur disait-il, à ce milieu du chemin de la vie où l'homme se dépouille de sa jeunesse et descend par une pente rapide aux rivages de l'impuissance et de l'oubli. Je ne demande pas mieux que d'y descendre, puisque c'est le sort que l'équitable Providence nous a fait; mais, du moins, à ce point de partage des choses d'où je puis voir encore une fois les temps qui vont finir, vous ne m'envierez pas la douceur d'y jeter un regard et d'évoquer devant vous, qui fûtes les compagnons de ma route, quelques-uns des souvenirs qui me rendent si chers et cette métropole et vous. » Il adressait alors une magnifique invocation à ces voûtes de Notre-Dame sous l'ombre desquelles s'étaient passés les plus grands événemens de sa vie. C'était là, quand son âme se fut rouverte à la lumière, que le pardon était descendu sur ses fautes, et qu'il avait reçu Dieu pour la seconde fois. C'était là qu'après de longs détours, il avait trouvé le secret de sa prédestination dans cette chaire entourée pendant dix-sept ans de silence et d'honneur. C'était là qu'au retour d'un exil volontaire, il avait rapporté l'habit religieux et obtenu pour lui le triomphe d'un unanime respect. C'était là enfin qu'avaient pris naissance toutes les affections qui avaient consolé sa vie et qu'homme solitaire, inconnu des grands, éloigné des partis, étranger aux lieux où se presse la foule et se nouent les relations, il avait rencontré les âmes qui l'avaient aimé. Puis il s'écriait dans un dernier mouvement : « Et vous, messieurs, génération déjà nombreuse en qui j'ai semé peut-être des vérités et des vertus, je vous demeure uni pour l'avenir comme je le fus dans le passé; mais si un jour mes forces trahissaient mon élan, si vous veniez à dédaigner les restes d'une voix qui vous fut chère, sachez que vous ne serez jamais ingrats, car rien ne peut empêcher désormais que vous n'ayez été la gloire de ma vie et que vous ne soyez ma couronne pour l'éternité. » Et laissant alors ses auditeurs sous l'émotion de ces accens inattendus, il descendait lentement les degrés de la chaire de Notre-Dame, qu'il ne devait plus remonter jamais.

Sept mois après, survenait le coup d'État du 2 décembre. L'événement était tellement prévu, qu'il ne paraît pas (autant, il est vrai, qu'on peut en juger par des lettres confiées à la poste) avoir causé à Lacordaire une émotion très vive. Cependant, il aperçut dès le premier jour le danger d'une intervention militaire dans la vie légale d'un pays. Il ne partagea pas non plus les illusions de ceux de ses amis qui crurent que les socialistes seuls auraient à pâtir du coup

d'État et que catholiques et libéraux n'auraient point à en souffrir. « La violation par la force militaire de la constitution d'un pays, écrivait-il, est toujours une grande calamité publique, qui prépare pour l'avenir de nouveaux coups de fortune, et l'avilissement progressif de l'ordre social. Rien ne contre-balance la violation de l'ordre moral sur une grande échelle. Le succès même fait partie du fléau; il enfante des imitateurs qui ne se découragent plus. Le scepticisme politique envahit les âmes, et elles sont toujours prêtes à livrer le monde au premier parvenu qui leur promettra de l'or et du repos. »

Quelle était donc l'attitude que Lacordaire souhaitait de voir adopter par l'Église vis-à-vis de ce gouvernement nouveau, le troisième à l'avènement duquel il assistait? De la séparation absolue à laquelle il avait poussé en 1830, de la domination qu'il avait rêvée en 1848, il ne pouvait plus être question. Ce qu'il aurait voulu, c'est que, tout en reconnaissant le gouvernement qui était incontestablement accepté par la majorité du pays, tout en s'acquittant correctement des devoirs que le concordat lui imposait, le clergé français ne fît point sienne la cause de ce gouvernement, et qu'il prît vis-à-vis de lui l'attitude d'une respectueuse indépendance, de façon que l'Église ne fût ni compromise par ses fautes, ni ébranlée par sa chute. Il aurait voulu surtout que rien ne sentît la servilité ni la palinodie, et que l'Église ne semblât pas prendre parti contre les vaincus. On peut juger de l'attitude qu'il aurait souhaité lui voir garder par celle qu'il prescrivait à son ordre. A propos d'une cérémonie officielle qui devait avoir lieu peu de temps après le coup d'État, voici ce qu'il écrivait au supérieur d'une des maisons fondées par lui : « Nous devons en pareille circonstance faire le strict nécessaire et rien de plus; le nécessaire, parce que la neutralité est notre principe en politique; rien de plus, parce que la dignité, le respect de toutes les convictions honnêtes, sont un autre principe qui nous dirige et doit nous diriger constamment. »

Pendant quelques mois, il put espérer que cette attitude serait bien celle de l'épiscopat français. Sans doute, dans un journal religieux qui commençait dès lors d'exercer une influence considérable, une voix éloquente avait adressé aux catholiques un pressant appel, pour leur demander de prêter au prince-président le concours de leurs voix dans le plébiscite du 20 décembre. Mais ce n'était qu'un conseil politique donné par un laïque à des laïques. Les évêques se tenaient sur une grande réserve. Cinq d'entre eux seulement s'étaient prononcés dans le même sens, mais avec beaucoup de mesure. Il n'en fut pas de même lorsque 7 millions de suffrages eurent montré la force du nouveau pouvoir et

fait pressentir sa durée. L'épiscopat n'y tint plus. Un voyage du prince-président dans le midi de la France fut pour lui l'occasion d'afficher ses sentimens. Le devoir de leurs fonctions obligeait les évêques à présenter leur clergé au président, dans les villes où il s'arrêtait. Ce fut pour un grand nombre d'entre eux l'occasion de lui adresser des discours dont le ton rappelait ceux des évêques du premier empire. D'autres, qui n'avaient point l'occasion d'approcher le nouveau césar, s'en dédommageaient par l'ardeur de leurs mandemens. Un de ceux qui se distinguèrent dans cette émulation fut l'évêque d'Amiens, Mgr de Salinis. Ami de l'abbé Gerbet et de Lacordaire lui-même, ancien disciple de Lamennais, l'abbé de Salinis était un de ceux qui avaient suivi avec le plus d'ardeur, en 1848, le mouvement républicain et catholique. « Le peuple, écrivait-il, dans une lettre rendue publique, a eu le sens divin de l'alliance naturelle entre le catholicisme et la liberté. » Mais, promu à l'évêché d'Amiens, son langage se modifia, et il crut devoir écrire une lettre pastorale à l'occasion du rétablissement de l'empire. Il y développait cette théorie que, quand l'Église rencontre César, son devoir est d'aller à lui et de lui offrir non-seulement la paix, mais l'alliance. « Nous sommes donc résolus, continuait Mgr de Salinis, à prêter à l'empereur le plus loyal concours, et nous nous engageons à l'aider nous-mêmes à accomplir la mission providentielle qui lui a été confiée. » Lacordaire avait sans doute présent à l'esprit le souvenir de ce mandement, quand il écrivit à Mgr de Salinis une lettre qui a été retrouvée dans les papiers de celui-ci, et publiée par un biographe malavisé. Je regrette de ne pouvoir insérer ici tout entière cette lettre admirable de fierté, où il protestait contre le rôle que certains catholiques voulaient faire jouer à l'Église. Je me bornerai à en rapporter les dernières lignes. « Pour moi, disait-il, ma consolation au milieu de si grandes misères morales est de vivre solitaire, occupé d'une œuvre que Dieu bénit, en protestant par mon silence et, de temps à autre, par mes paroles, contre la plus grande insolence qui se soit jamais autorisée du nom de Jésus-Christ. »

Le silence était en effet le seul moyen de protestation dont il lui fût alors possible de se servir. Essayer par quelque acte public d'arrêter le mouvement qui entraînait le clergé, et de l'éclairer sur les dangers d'une alliance dont il devait payer si cher l'impopularité, eût été une entreprise irréalisable. D'ailleurs, le mouvement était encouragé par Rome. Répondant le 1er janvier 1852 à un discours du général Gemeau, qui commandait l'armée d'occupation, le saint-père se félicitait d'être entouré de l'armée française, et il ajoutait ces paroles significatives : « Ce sentiment s'accroît

encore de ce que votre présence reporte ma pensée sur l'armée tout entière, et rappelle des événemens récemment accomplis. Ils ajoutent, en effet, aux titres de reconnaissance envers l'armée qui a sauvé la France et l'Europe des excès funestes et sanguinaires tramés par les hommes d'anarchie. » Peu s'en est fallu que la cour de Rome ne fût la première à reconnaître l'empire. Un retard accidentel dans l'expédition des lettres officielles de notification fut seul cause qu'elle se laissât devancer. Mais elle devait, quelques années plus tard, conférer au nouvel empereur une faveur insigne et peu connue. C'était un usage du rite parisien que le nom du roi figurât au canon de la messe après ceux du pape et de l'évêque. Mais Rome n'avait jamais approuvé cet usage et s'était contentée de fermer les yeux. Sur la demande de l'ambassadeur de France à Rome (en ce temps-là, c'était par l'intermédiaire de l'ambassadeur à Rome, et non par celui du nonce à Paris, que se négociaient les affaires ecclésiastiques), la congrégation des rites rendit un décret consacrant cet usage. C'était conférer à Napoléon III un privilège qui, jusque-là, avait été refusé aux rois de France et qui était demeuré exclusivement celui des empereurs d'Occident, rois des Romains. C'était donc le consacrer légitime successeur des Charlemagne et des Othon. Les évêques ne s'y trompèrent pas, et, sauf quelques exceptions, redoublèrent d'ardeur dans leur dévoûment. Ceci se passait deux ans avant la guerre d'Italie.

« Je n'avais pas compris l'Église saluant successivement tous les vainqueurs, » écrivait Lacordaire à une femme qui était digne de comprendre la fierté de ses sentimens. La correspondance des dernières années de sa vie est pleine d'aussi fiers accens. Mais à ces cris mal étouffés devait se borner sa protestation. La chaire même, par la force des choses, allait lui être fermée. Il refusa de reprendre ses conférences de Notre-Dame, malgré les instances de Mgr Sibour. « Je compris, a-t-il écrit plus tard, que dans ma pensée, dans mon langage, dans mon passé, moi aussi, j'étais une liberté, et que je n'avais qu'à disparaître avec les autres. »

Paris, qui avait été jusque-là le principal théâtre de ses prédications, devait cependant l'entendre encore une fois. Ce fut à Saint-Roch, dans cette même église où, vingt ans auparavant, son premier essai avait fait dire à ses amis qu'il ne serait jamais un prédicateur. Il avait accepté d'y prêcher un sermon en faveur des écoles chrétiennes libres. Avait-il craint que son silence ne parût un acquiescement? Voulut-il simplement, dans un temps où M. Guizot avait pu dire : « La servilité est plus grande que la servitude, » donner l'exemple de la fierté? Quoi qu'il en soit, il choisit comme texte de son sermon ces mots de la Bible : *Esto vir*,

sois homme, et comme sujet la grandeur du caractère. Il se demandait si la grandeur du caractère était une vertu et un devoir pour le chrétien. On peut penser quelle était sa réponse. « Toutes les fois, s'écriait-il, que nous voulons avoir des impulsions grandes, fortes, généreuses, malgré nous, détournant la tête de ce sol abject que nous foulons à nos pieds, nous l'élevons vers le ciel pour y chercher des inspirations sublimes; nous demandons à ce créateur dont notre conscience est un resplendissant reflet, non pas ce qui réussira, ce qui nous favorisera dans l'opinion des hommes et dans la faveur des princes, mais ce qui est écrit dans l'âme, parce que ce qui est écrit dans l'âme est écrit en Dieu. Nous regardons le ciel, qui est notre patrie, et nous y puisons la force de mépriser tous les événemens, quels qu'ils puissent être, la force d'accomplir, à la face de Dieu, des hommes et de notre conscience, des actes inspirés par le devoir et le bien d'autrui. »

Il continuait ensuite en montrant la résistance que le caractère a toujours su opposer à la force. « Dieu prit un homme, dit-il, qu'il investit d'une puissance formidable, un homme qu'on appela grand, mais qui n'était pas assez grand pour ne pas abuser de sa puissance. Il le mit aux prises pendant un certain nombre d'années avec le vieillard du Vatican et, au plus fort de ses triomphes, ce fut le vieillard qui fut vainqueur. » Il montrait ensuite ce même homme aux prises avec l'Espagne, « cette nation de lâches, formée par les moines, » et il ajoutait: « L'Espagne eut l'honneur insigne d'être la première cause de la ruine de cet homme et de la délivrance du monde. » C'était devant un auditoire immense qui remplissait non-seulement toute la nef, mais les chapelles latérales, que ces paroles étaient prononcées, d'une voix vibrante, le bras tendu, le doigt menaçant. « Il y eut, dit un témoin, dans la foule le frémissement du vent dans les forêts. » Lacordaire vit l'impression que produisaient ses paroles : « Je le sais, dit-il en s'interrompant, il n'est pas besoin d'une armée pour arrêter ici ma parole, il ne faut qu'un soldat; mais pour défendre cette parole et la vérité qui est en elle, Dieu m'a donné quelque chose qui peut résister à tous les empires du monde. » L'audace parut si grande que beaucoup de ses auditeurs se demandaient si le lendemain quelque mesure exceptionnelle ne serait pas prise contre lui. Mais l'événement se chargea de montrer l'éternelle vérité de la parole de M. Guizot. Lacordaire ne fut pas inquiété. Le *Moniteur officiel* eut même le bon goût de faire le lendemain l'éloge de son eloquence. Le discours ne reçut, à la vérité, aucune publicité; mais il put s'en retourner dans sa solitude de Sorèze.

Ce fut là qu'il passa ses dernières années. Dans ce parti-pris de silence et de retraite (il n'en devait plus sortir qu'une fois, pour prêcher ses célèbres conférences de Toulouse), dans cette consé-

cration de toutes ses facultés à l'éducation de la jeunesse, il est impossible de ne pas voir une dernière conséquence des événemens politiques auxquels il avait assisté avec tant de tristesse, une dernière preuve du découragement auquel il était en proie. Désespérant du présent, il voulait du moins préparer l'avenir en façonnant une génération de catholiques qui fussent des hommes. *Esto vir!* Ce n'est point ici le lieu de parler de ses méthodes d'éducation. Il est intéressant seulement de faire remarquer que, si la politique était naturellement bannie des leçons de Sorèze, il n'enseignait point cependant aux jeunes gens qu'ils dussent s'en désintéresser. Il ne leur disait pas : Soyez catholiques et ne soyez point autre chose. Il leur disait au contraire dans un discours familier : « Ayez une opinion (pourvu qu'elle ne soit pas exagérée, elle sera toujours honorable), mais de grâce, comptez-vous pour quelque chose ; sachez vouloir et vouloir sérieusement. Ce n'est pas d'orgueil qu'il s'agit, mais de dignité. Dans notre siècle, presque personne ne sait vouloir. Vous donc, les premiers jeunes gens que je mène dans le monde (il s'adressait à des élèves qui allaient quitter Sorèze), encore que Dieu ne vous ait pas mis longtemps dans mes mains, je vous prie de garder cette parole : *Ayez une opinion.* Si vous le faites, vous serez de grands citoyens ; sinon vous déshonorerez votre pays ; peut-être le vendrez-vous. »

Les dernières années de Lacordaire furent tristes. S'il est en effet une épreuve qui soit cruelle à un esprit généreux et parfois un peu chimérique comme était le sien, c'est de voir l'événement donner tort à des prévisions et à des espérances longtemps chéries. Il avait rêvé l'alliance de l'Église avec la liberté ; il la voyait chercher celle du pouvoir. Il lui avait prêché l'indépendance et la dignité ; il la voyait cherchant à acheter des faveurs par des services. Il avait entrepris de façonner les catholiques à l'usage de la liberté et de leur apprendre à se servir des armes de droit commun ; il les voyait aujourd'hui, pour la plupart, renier bruyamment la liberté, insulter ceux qui lui restaient fidèles et « saluer César d'une acclamation qui aurait excité le mépris de Tibère. » Ce fut là surtout sa grande douleur, dont la fidélité de quelques amis ne parvenait pas à le consoler. Dans les pages qu'il a dictées sur son lit de mort, il rappelle le souvenir de cette épreuve en termes pleins de mesure. « Beaucoup de catholiques, se repentant de ce qu'ils avaient dit et de ce qu'ils avaient fait, se jetèrent avec ardeur au-devant du pouvoir absolu. Ce schisme, que je ne veux point appeler ici une apostasie, a toujours été pour moi un grand mystère et une grande douleur : l'histoire dira quelle en fut la récompense. »

Lorsque j'ai visité Sorèze, on m'a montré la modeste cellule où se

sont écoulés ses derniers jours. On y accède par un escalier de quelques marches que surmonte un petit perron ; au-devant s'étend une longue allée bordée de platanes. C'était là qu'il avait coutume de se promener en lisant son bréviaire, et l'on voyait de loin son froc blanc et son manteau noir passer et repasser entre la ligne droite des arbres. Parfois, quand la soirée était belle, il s'asseyait avant de rentrer sur le petit perron de pierre, et il s'abîmait en des réflexions dont nul n'osait lui demander le secret. Ce dut être un de ces soirs que, rentrant dans sa cellule, il écrivit ces lignes qui datent de quelques années avant sa mort : « Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne. » S'il avait pu cependant, de ce regard perçant qu'il jetait parfois sur l'avenir, discerner les temps nouveaux, il aurait pressenti la récompense du sacrifice. Il aurait vu son nom populaire et respecté, ses doctrines relevées de la disgrâce théologique où elles étaient tombées, son ordre triomphant et prenant la tête d'un mouvement nouveau de l'Église. Peut-être cependant la direction donnée à ce mouvement, dont il aurait certainement approuvé le principe, lui aurait-elle causé, sur certains points, une inquiétude mêlée d'impatience et peut-être y aurait-il reconnu plutôt l'apparence que la réalité de la fidélité à ses enseignemens. Mais c'est là une controverse dans laquelle je veux d'autant moins m'engager que, de la ligne de conduite que Lacordaire a suivie, il serait assez malaisé de tirer une indication précise sur celle qu'il convient aux catholiques d'adopter à l'heure présente. On a pu voir en effet par cette étude qu'il a singulièrement varié dans la conception qu'il se faisait, au point de vue légal et organique, des relations qui doivent exister entre l'Église et l'État ; mais un point sur lequel il n'a jamais changé, c'est l'attitude qu'il conseillait aux catholiques. Cette attitude, il l'a nettement définie dans une lettre qu'il adressait à un ami : « Je pense comme vous, lui écrivait-il, sur tout ce que nous voyons,.. mais tels sont les hommes. Il faut se tenir debout au milieu de leur abaissement et remercier Dieu qui nous a donné une âme capable de ne pas fléchir devant les misères que le succès couronne. » Se tenir debout, c'est ce qu'a toujours enseigné Lacordaire ; c'est l'exemple qu'il a toujours donné. Qu'on soit en monarchie ou en république, qu'il s'adresse à des laïques ou à des clercs, le conseil est toujours bon.

HAUSSONVILLE.

UN

HOMME D'ÉTAT ITALIEN

M. UBALDINO PERUZZI.

Le 9 septembre 1891, mourait dans sa villa de l'Antella, près de Florence, un des hommes d'État les plus éminens de l'Italie contemporaine, M. Ubaldino Peruzzi. Bien que depuis longtemps il ne fût plus au pouvoir, et qu'il n'appartînt pas aux opinions aujourd'hui triomphantes, sa mort a soulevé chez nos voisins l'émotion profonde qu'y excite toujours la disparition d'un des derniers représentans de la génération qui a fait l'Italie.

Chef du gouvernement provisoire toscan en 1859, puis ambassadeur en France, et en cette double qualité l'un des principaux auteurs de l'union de la Toscane avec le Piémont; deux fois ministre, trente ans député, et dix ans syndic de Florence, et comme tel, mêlé à l'une des crises les plus graves qu'ait eu à traverser le nouveau royaume, ses grands services expliquent l'unanimité des hommages rendus à sa mémoire. Il méritait qu'une publication française vînt s'y associer. Ce n'est pas seulement en raison du rôle qu'il a joué, ni parce qu'il représente certaines tendances caractéristiques de l'Italie moderne. Mais surtout, si son nom n'avait pas en France la popularité bruyante que nous accordons

parfois plus volontiers à nos ennemis qu'à nos amis, il était bien connu du moins de tous ceux qui aiment et fréquentent l'Italie. Beaucoup de Français, sans doute, ont quelque motif de conserver de lui un souvenir affectueux et reconnaissant. Nous serions heureux si quelques-uns d'entre eux, en relisant ces pages, y retrouvaient l'expression de leurs sentimens.

I.

Ubaldino Peruzzi naquit à Florence le 2 avril 1822. Sa famille était depuis longtemps illustre. Dans le XVIe chant du Paradis, Dante énumère les familles florentines de la vieille roche, et les oppose dédaigneusement aux intrus qui ont altéré la pureté du sang florentin; parmi ceux qui trouvent grâce devant lui figurent les Peruzzi. Ils sont au premier rang de ces grands banquiers toscans qui eurent, au XIVe siècle, presque le monopole du commerce de l'argent, et furent les auxiliaires indispensables de la politique des papes, des Angevins, des Capétiens, des Plantagenets. Leurs opérations grandioses aboutirent à un désastre. Quand éclata la guerre de cent ans, le roi d'Angleterre Édouard III leur devait 135,000 marcs (28 millions de notre monnaie); il allégua ses embarras politiques pour refuser de payer sa dette, et la maison Peruzzi fit une faillite colossale, entraînant dans sa chute beaucoup de négocians et de banquiers florentins. Ce fut un coup terrible dont la place de Florence eut peine à se relever. Les Peruzzi continuèrent pourtant à figurer dans l'histoire, mais seulement comme adversaires impuissans des intrigues des Médicis. Ils durent se résigner à voir ces nouveaux-venus jouer le rôle auquel jadis ils auraient pu prétendre. Ils leur avaient d'ailleurs donné l'exemple d'un noble emploi de l'opulence; et leur chapelle de famille, dans l'église Sainte-Croix de Florence, avec les admirables fresques de Giotto qui la décorent, suffirait à rendre le nom des Peruzzi presque aussi célèbre dans l'histoire de l'art que dans l'histoire politique.

Ces souvenirs ne furent pas sans influence sur Ubaldino Peruzzi. Dès le collège il se passionnait pour l'histoire de sa famille. Quarante ans plus tard, à Londres, dans un banquet que lui offrait le lord-maire, il déclarait plaisamment n'être pas venu en Angleterre pour réclamer ce qu'on lui devait. N'a pas qui veut des ancêtres ayant fait faillite au XIVe siècle! Sans aucune morgue patricienne, M. Peruzzi savait en être fier à l'occasion. Mais les temps étaient changés, et le descendant d'hommes qui s'étaient illustrés dans les charges municipales et par leur patriotisme local devait être le ferme champion de l'idée nationale, et contribuer de tout son

pouvoir à fondre la petite patrie dans la grande. Son exemple montre une fois de plus quelle part la noblesse a prise au relèvement de l'Italie. Cette aristocratie, où la tradition du mécénat avait conservé le goût des choses de l'esprit, a été, plus qu'aucune autre, instruite, lettrée, érudite, passionnée, à défaut d'autre grandeur, pour la grandeur historique de son pays. Elle a entretenu dans la nation le culte de son glorieux passé, à une époque où ce culte était la seule forme de patriotisme permise à un Italien. Restée populaire, grâce à ses mœurs simples, à son concours désintéressé dans les œuvres charitables, à son dévoûment dans les charges municipales, et aussi grâce à l'attachement que les Italiens aiment à garder pour leurs vieux noms historiques comme pour leurs vieux monumens, elle était toute préparée pour être à la tête du mouvement d'affranchissement. Elle ne manqua pas de s'y placer. C'est une des causes du prestige et de l'influence que les vieilles familles municipales conservent encore, dans une société à tant d'égards si profondément démocratique.

On pourrait reprocher peut-être à cette classe supérieure, si intelligente, d'avoir eu plus d'enthousiasme et d'aspirations généreuses que de sens politique, et d'avoir produit plus de nobles rêveurs que d'hommes d'action. C'était, chez beaucoup, la faute de leur éducation purement littéraire, de leurs préoccupations trop exclusivement tournées vers le passé. M. Peruzzi eut la bonne fortune de recevoir une éducation toute pratique, celle d'un juriste et d'un ingénieur. Docteur en droit, à dix-huit ans, il partit pour Paris, où son oncle représentait le grand-duc de Toscane à la cour de Louis-Philippe. Il y passa trois ans comme élève à l'École des mines. Il en rapporta, avec le diplôme d'ingénieur, une connaissance parfaite de notre langue, et les sentimens de sympathie et d'attachement qu'il devait toujours conserver pour notre pays. En même temps, sa vocation d'économiste commençait à se développer au contact de M. Le Play. Mais pour lui la période d'études et de préparation fut singulièrement écourtée; et il lui fallut de bonne heure prendre l'habitude de la vie publique. Il venait de rentrer en Toscane quand les événemens de 1848 le mirent en lumière.

Le grand-duc, contraint par l'opinion, avait dû envoyer quelques milliers d'hommes servir dans l'armée de Charles-Albert. Après le désastre de Custozza, son gouvernement, alors présidé par le marquis Gino Capponi, voulut charger un agent d'aller porter des secours aux prisonniers toscans internés en Autriche. Son choix tomba sur M. Peruzzi. Revenu de sa mission, celui-ci trouva le ministère Capponi renversé, le ministère démocratique Montanelli

appelé aux affaires par le grand-duc, résigné à toutes les concessions, et la charge de gonfalonier de Florence vacante par la démission de Bettino Ricasoli. Le gouvernement la lui offrit; il accepta et entra en fonctions le 17 novembre 1848.

Porté au pouvoir par le parti démocratique, qui espérait le gagner ou s'en faire un instrument, mais rebelle aux chimères du mazzinianisme, et attaché de cœur au parti modéré, ce gonfalonier de vingt-six ans dut faire appel à tout son tact et à son énergie. Les circonstances lui imposèrent des responsabilités et des devoirs qui dépassaient de beaucoup les attributions ordinaires de sa charge. Un instant, il se trouva l'intermédiaire entre le grand-duc et son gouvernement. Quand Léopold II, effrayé de l'agitation révolutionnaire, prit inopinément le parti de se retirer à Sienne, pour s'enfuir de là à Porto San Stefano, puis à Gaëte, Ubaldino Peruzzi fut un de ceux que le ministère envoya pour le décider à revenir. Avec une réputation d'habileté déjà faite, et fort bien en cour alors auprès du grand-duc, il paraissait avoir chance de réussir. Il échoua cependant. Le grand-duc le reçut dans son lit, feignant d'être fort malade, et lui promit qu'à peine rétabli il accourrait dans sa bonne ville de Florence. Mais c'était quelques jours avant sa fuite définitive. Ce départ, en même temps qu'il laissait le champ libre au parti républicain, grandissait singulièrement le rôle de la municipalité florentine. Le jour où le gouvernement démocratique eut lassé tous les gens raisonnables, ce fut elle qui prit en main la cause de l'ordre, se constitua en gouvernement provisoire, et entama immédiatement les négociations pour le rétablissement du grand-duc. Dans cette crise suprême, on ne rencontre cependant pas le nom d'Ubaldino Peruzzi. Il était alors gravement malade et ne put prendre part à la restauration. Mais il se rattachait aux constitutionnels; il n'avait contre la maison de Lorraine aucune hostilité systématique ni personnelle; le rappel du grand duc était l'œuvre de ses amis, et il n'est pas douteux qu'il n'y eût applaudi. Je n'en veux pour preuve que son indignation lorsqu'il vit si tristement déçues les espérances de ceux qui avaient cru, par une restauration spontanée, enlever tout prétexte à l'Autriche pour occuper la Toscane, et tout prétexte au grand-duc pour révoquer ses concessions libérales. Il refusa formellement d'organiser une réception solennelle en l'honneur du baron d'Aspre, commandant le corps d'occupation autrichien. Et quand, le 21 septembre 1850, le grand-duc prononça la dissolution du parlement, et déclara que les circonstances ne permettaient pas le maintien du régime constitutionnel, Peruzzi fit voter par le conseil communal de Florence une ferme protestation. Le gouverne-

ment répondit naturellement en le révoquant de ses fonctions de gonfalonier.

Ce serait lui faire injure que d'attribuer à de mesquines rancunes l'évolution qui se fit alors dans son esprit. Mais il est certain que les événemens de 1849 et 1850 eurent sur lui la plus grande influence. Ils dissipèrent le rêve un instant caressé par lui : la Toscane jouissant d'institutions libérales sous un monarque italien de cœur et indépendant de fait. A partir de ce moment, l'Italien chez lui l'emporte sur le libéral, ou plutôt il comprend mieux à quel point la cause de l'unité est liée à celle du gouvernement constitutionnel, et l'on peut dire que, dans son esprit, la rupture avec la maison de Lorraine est chose faite. « Il est impossible d'être tout à la fois archiduc d'Autriche et prince vraiment italien (1)... Il y a unanimité en Toscane pour répéter à la dynastie grand-ducale ce mot fatidique qu'ont eu déjà à entendre, sur la route de l'exil, tant de souverains qui n'avaient pas su faire de concessions à temps. Il est trop tard !.. Il est impossible à des Toscans de croire encore à des promesses constitutionnelles de la part d'une dynastie qui leur a déjà donné, juré, violé, et retiré des constitutions (2). » Ces idées, qu'il devait exprimer en 1859, il n'avait pas attendu jusque-là pour en être pénétré. De là, quand éclata la crise, la netteté de son attitude. Considérant d'avance « la dynastie elle-même comme à jamais condamnée, » il ne fut pas un des conseillers de la dernière heure qui, jusqu'à la fin, tentèrent loyalement de la sauver. Dans la suite, il combattit toujours l'idée d'une restauration. « S'il était possible, disait-il, qu'un prince de la maison de Lorraine, libéral, pût revenir en Toscane, je ne lui serais pas hostile. Mais le rétablissement d'une monarchie étrangère est désormais un fait humainement impossible (3). » Quant aux projets de confédération alors à la mode, ils ne lui parurent jamais qu'un pis-aller. Il comprit tout de suite que l'union avec le Piémont était possible et il la voulut résolument. Cette clairvoyance, cette confiance dans l'avenir n'étaient pas tout à fait sans mérite. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir la correspondance de Gino Capponi ; on y verra quelles furent alors les incertitudes des plus nobles patriotes. « Pour moi, écrivait Capponi à la fin de 1859, j'ai été très longtemps avant d'oser me dire à moi-même ce qu'une enquête très rigoureuse a dû me prouver, qu'une restauration ne pourrait se faire que

(1) *La Toscane et ses grands-ducs autrichiens*, p. 7.
(2) *Ibid.*, p. 133.
(3) Jarro, *Vita di Ubaldino Peruzzi*, p. 79.

par la force, ni se maintenir sans jeter dans le pays une effrayante division, et dont l'issue ne se voit point (1). » Il faisait cet aveu au moment où l'unanimité de l'opinion toscane ne faisait plus de doute; au moment où l'union de l'Italie centrale avec le Piémont, simple mariage de convenance, si elle eût été proclamée par la France après Solférino, était devenue un vrai mariage d'amour (2). Mais il avait passé l'année 1859 à discuter avec lui-même les projets les plus contradictoires, non sans donner parfois un soupir de regret à « sa chère petite Toscane (3) » qui, au fond, lui tenait au cœur. Beaucoup, sans doute, partageaient ces hésitations, et les choses auraient pu tourner tout autrement pour la Toscane, si elle n'eût trouvé quelques hommes d'État résolus, un Peruzzi, un Ricasoli, pour l'entraîner un peu plus loin et un peu plus vite qu'elle ne voulait, et décider de ses destinées.

Le grand-duc avait recommencé en 1859 la manœuvre qui lui avait réussi dix années auparavant: quitter le grand-duché afin de ne pas se compromettre sans ressource, ni avec l'Autriche, ni contre elle, et dans l'espoir d'être bientôt rappelé par la population ou ramené par les Autrichiens. Il put bientôt s'apercevoir que les Toscans n'avaient pas oublié la leçon de 1849. Nul ne contribua plus que Peruzzi à les en faire souvenir.

Chef du triumvirat constitué dans la soirée du 27 avril, Peruzzi déclarait, dans sa première proclamation, qu'il n'exercerait le pouvoir que jusqu'au moment où Victor-Emmanuel aurait pris les dispositions nécessaires pour faire concourir la Toscane à l'affranchissement de l'Italie. De fait, le 12 mai, le gouvernement provisoire se retirait, et l'ancien ministre sarde auprès du grand-duc, Boncompagni, prenait le titre et les fonctions de commissaire extraordinaire de Victor-Emmanuel. C'était un bien grand pas dans la voie de l'unité. Peruzzi ne s'en tint pas là. Sa politique, en somme, ne rencontrait pas de grandes difficultés en Toscane; si elle n'eut pas, au début, beaucoup d'adhérens résolus, elle avait bien peu d'adversaires. Les obstacles vinrent du dehors, de Napoléon III, qui paraissait alors l'arbitre de la situation. Les préliminaires de Villafranca stipulèrent que le grand-duc de Toscane rentrerait dans ses États. L'empereur, après avoir déchaîné la révolution en Italie, se flattait de l'arrêter d'un mot. Vite détrompé, mais ne voulant pas se démentir, il n'en continuait pas moins à

(1) *Correspondance de Gino Capponi*, t. III, p. 324; lettre du 23 novembre 1859, au prince Gortchakof.

(2) Expressions de la Farina, lettre à Cavour, du 3 octobre 1859. (*Lettere edite ed inedite del conte di Cavour*, ed. Chiala, t. VI, p. 454.)

(3) *Correspondance de Capponi*, t. III, p. 297, lettre du 24 août 1859.

s'opposer tout haut à l'annexion de l'Italie centrale par le Piémont. Seulement, au fond, il n'aurait pas été très fâché qu'on lui désobéît. C'est à ce moment que Peruzzi fut envoyé par le gouvernement toscan pour combattre la politique officielle de l'empereur et encourager ses dispositions intimes. Il se montra diplomate de premier ordre, aussi ferme pour tenir tête au comte Walewski, ministre des affaires étrangères, adversaire de l'unité italienne, qu'il était habile à arracher à Napoléon des demi-permissions et des aveux compromettans. Ce sont de véritables scènes de comédie que ses dépêches, bien divertissantes, si l'on ne s'attristait de voir les embarras où une fausse politique avait jeté le souverain de notre pays (1). « Je ne suis pas quitte, disait l'empereur, de mes engagemens avec l'Autriche. — Mais ces engagemens ont-ils une limite? — Hé! la limite du possible. » — « Je ne puis cesser d'exercer sur vous une action morale en faveur de la restauration du grand-duc, mais je ne souffrirai contre vous aucune intervention armée. — Nous voudrions bien vous faire plaisir, mais une restauration est impossible sans intervention. — Et, moi aussi, je voudrais bien seconder vos vœux si je le pouvais! » Voilà le fond des conversations entre Napoléon III et Peruzzi. L'empereur était lié avec l'Autriche, mais prêt à baiser la main qui le délierait; et il donnait naïvement à entendre qu'on lui ferait grand plaisir en lui désobéissant.

Mais Peruzzi ne se borna pas à agir par voie diplomatique. Avec un prince aussi préoccupé que Napoléon III de flatter l'opinion, la cause de la Toscane était de celles qui se plaident dans les cabinets, mais se gagnent devant le public. Peruzzi se fit journaliste et publia, en 1859, sa brochure: *la Toscane et ses grands-ducs autrichiens*. Il avait pu se convaincre que l'opinion était d'abord peu favorable. Quand Walewski lui déclarait que la Toscane, opprimée par une minorité factieuse, désirait au fond le retour de la maison de Lorraine, et que les manifestations contraires avaient été payées par le Piémont, il exprimait brutalement la pensée de beaucoup de gens. Depuis Léopold Ier, les grands-ducs de Toscane passaient pour « éclairés » et réformateurs; on les croyait populaires. La Toscane n'avait pas eu de Poerio ni de Silvio Pellico; donc elle jouissait d'un gouvernement libéral. Elle était indépendante, de par les traités; on n'était pas obligé de savoir combien de fois et combien d'années les Autrichiens l'avaient occupée. Elle était riche et prospère; elle devait être satisfaite.

(1) Les plus importantes de ces dépêches ont été publiées par Bianchi, *Storia documentata della diplomazia europea in Italia*, t. VIII (*Appendice*).

Puis les Toscans étaient gens si raisonnables! « Il est facile, écrivait Gino Capponi (1), de se tromper sur la Toscane, pays grâce à Dieu fort peu révolutionnaire, peu bruyant aussi, et généralement modéré dans ses désirs, parce que les douleurs y sont aussi modérées; ayant à perdre, ne se jetant pas dans les bras de l'inconnu. » Cavour lui-même ne croyait pas les Toscans capables de se passionner pour l'exclusion de la famille de Lorraine et pour la guerre (2). Quoi d'étonnant si ce préjugé était presque général en France? Peruzzi s'appliqua à le dissiper. Ne pouvant nier les bienfaits que la maison de Lorraine avait apportés à ses États, il énuméra du moins tous les attentats contre l'indépendance toscane dont l'Autriche s'était rendue coupable avec la complicité des grands ducs, et revendiqua le droit pour les Toscans de disposer librement de leur sort, sans dissimuler l'usage qu'ils en feraient. Sa brochure, vive, pressante, souvent éloquente et toujours adroite, est écrite dans une langue qui pourrait faire envie à plus d'un publiciste français.

En récompense de ses efforts, en quittant Paris au mois de novembre 1859, il emportait l'assurance qu'aucune intervention armée n'aurait lieu, et la conviction qu'il suffirait de gagner du temps pour triompher. On sait que l'événement lui donna raison, et comment, le 22 mars 1860, Victor-Emmanuel put accepter officiellement les résultats du plébiscite du 11 mars, par lequel la Toscane se donnait à lui.

II.

Un excellent connaisseur des choses d'Italie, qui vit Peruzzi à Paris en 1859, a tracé de lui le portrait suivant : « Esprit fin, délicat, plein de souplesse et de ressources, très maître de lui, M. Peruzzi me paraît un type du Florentin, un véritable fils de Machiavel dans le bon sens du mot. Ou je me trompe fort, ou c'est là un homme de grand avenir, destiné à jouer un rôle important dans son pays (3). » La prédiction se réalisa. Peruzzi fut à la hauteur des premiers rôles dans l'Italie unifiée comme dans la petite Toscane. Mais il devait en connaître les amertumes plus que les jouissances. L'unité italienne ne put se faire sans des mécomptes et des désastres partiels ; Peruzzi en fut une des victimes. Son honneur

(1) Lettre à M. Eugène Rendu, 1er mars 1859. (*Correspondance*, t. III, p. 242.)

(2) Chiala, *Lettere edite ed inedite*, etc., t. VI, p. 601 (lettre au prince Napoléon, du 8 juin 1859).

(3) M. Eugène Rendu, lettre à Gino Capponi, du 22 août 1859. (*Correspondance de Gino Capponi*, t. III, p. 291.)

est de n'avoir jamais regretté la part qu'il avait prise à une œuvre qui indirectement lui coûta si cher.

Il avait été élu, à une forte majorité, député de Florence. Cavour lui offrit aussitôt de représenter la Toscane dans le premier ministère italien. Ses hésitations furent longues : il ne lui paraissait pas indispensable que la Toscane fût représentée ; il était hostile à ce qu'on a appelé les ministères *géographiques*, cela lui rappelait de trop près cette fameuse confédération qu'on avait eu tant de peine à écarter. Selon lui, la Toscane s'était donnée sans arrière-pensée ; réclamer une place dans le ministère, c'était demander des gages, c'était dire qu'elle distinguait entre ses intérêts et ceux de la patrie. Mais de pareils scrupules n'arrêtèrent pas Cavour. En réalité, l'unité italienne, proclamée d'enthousiasme, n'était pas encore accomplie dans les faits ; les diverses provinces avaient un esprit, des traditions, des lois, des intérêts très différens ; le Piémont devait les ménager et éviter de paraître les traiter en pays conquis.

C'est ce que sentait Cavour, avec son tact de grand homme d'État ; et pour qu'on ne pût lui reprocher de *turiniser* et de *cavouriser* (1) l'Italie, il désirait prendre pour collaborateurs les hommes les plus éminens de chaque région. Aussi insistait-il auprès de Peruzzi : « Pour l'amour de Dieu, lui écrivait-il, ne me manquez pas de parole. Avec vous et Minghetti je réponds de la victoire ; si vous me faisiez défaut, je n'aurais plus qu'à chercher le moyen de tomber le moins mal possible (2). » Devant ces flatteuses instances, Peruzzi fit le sacrifice de ses vues personnelles, en même temps que de ses goûts, qui le retenaient à Florence. Il fut ministre des travaux publics dans le troisième cabinet Cavour (14 février-12 juin 1861), puis dans le premier ministère Ricasoli (12 juin 1861-8 mars 1862). Il eut enfin le portefeuille de l'intérieur dans le ministère du 8 décembre 1862.

Comme ministre, il rendit de grands services en hâtant la construction du chemin de fer de l'Adriatique, pour rattacher les provinces méridionales à l'Italie du Nord ; en combattant le brigandage dans l'ancien royaume de Naples ; en préparant ou en faisant voter quelques lois organiques essentielles. Mais la convention de septembre lui coûta son portefeuille. En exécution d'une des clauses de cette convention, la capitale de l'Italie dut être transférée à Florence. Une émeute éclata à Turin ; elle fut énergi-

(1) Expressions du député Ricciardi au parlement de Turin. (Jarro, *Vita di Ubaldino Peruzzi*, p. 134.)

(2) Chiala, *Lettere*, etc., t. VI, p. 680 ; lettre de Cavour à Peruzzi, du 9 février 1861.

quement réprimée; mais le ministère tomba, et Peruzzi, alors ministre de l'intérieur, demeura en butte à l'impopularité qui s'attache toujours, souvent sans raison ni justice, à ceux qui ont eu le malheur d'avoir à verser le sang de leurs concitoyens. Il ne revint plus au pouvoir. Son influence resta pourtant considérable, et un jour elle s'exerça d'une manière décisive. En 1876, à propos d'une question purement économique (l'exploitation des chemins de fer par l'État), le groupe toscan, à la suite de Peruzzi, vota contre le ministère Minghetti. Cette défection enleva le pouvoir à la droite, qui le détenait depuis 1860, et le fit passer à la gauche. On devine les colères qu'elle souleva. Hâtons-nous de dire que si Peruzzi avait cru devoir se montrer intransigeant sur les principes de liberté économique qu'il avait toujours professés, il tint à ne pas se confondre avec ses alliés d'un jour, comme le prouva depuis l'indépendance de ses votes. Il refusa tout ce qu'on lui offrit; un ministère, la vice-présidence de la chambre, une ambassade. Il ne voulait pas que son évolution eût les apparences d'un marché, et d'ailleurs il ne s'appartenait plus. Depuis longtemps il ne vivait plus que pour Florence.

Florence était au fond sa « vraie patrie, celle du cœur (1). » En cela, il était semblable à beaucoup de ses compatriotes. Les Italiens ont donné la mesure de leur passion pour l'unité en lui sacrifiant résolument leur traditionnelle autonomie locale. Mais ils ont conservé de leur vieil esprit municipal tout ce qui n'était pas inconciliable avec l'organisation nouvelle de leur pays. Ils ont échappé à la centralisation, dans leurs habitudes, leurs affections, leurs intérêts. Rien ne le prouve mieux que de voir un homme de la valeur de M. Peruzzi, sans se désintéresser de la politique générale de l'Italie, réserver toujours le meilleur de son âme pour les affaires de sa ville natale. Il est vrai qu'alors, et pour un instant, les affaires de Florence étaient devenues celles de l'Italie tout entière.

Quand elle devint capitale du nouveau royaume, en 1864, Florence n'avait pas d'histoire depuis le XVIe siècle. Trois cents ans de gouvernement paisible et conservateur l'avaient laissée telle que l'avait faite son glorieux passé. C'était un incomparable musée, où les merveilles du moyen âge et de la Renaissance s'entassaient dans des rues pittoresques, mais étroites, tortueuses et sombres. C'était aussi une académie; le lieu où se parlait la langue la plus pure, le centre du goût et de l'esprit, le séjour d'une aristocratie lettrée, accueillante et libérale. C'était enfin le pays de la

(1) De Laveleye, *Lettres d'Italie*, p. 105.

vie à bon marché, facile, simple, familière et gaie. Aujourd'hui encore, et malgré tant de changemens, tel est le caractère qui distingue Florence entre les autres villes italiennes et qu'on y retrouve avec bonheur. Mais il ne fallait lui demander ni des bâtimens appropriés aux exigences de l'administration d'un grand État, ni de larges rues, des boulevards, des jardins publics, des écoles, des hôpitaux, rien en un mot de l'outillage d'une capitale moderne. Il n'y avait même pas de quoi loger immédiatement et sans peine les nouveaux habitans que le transfert de la capitale ne manqua pas d'y attirer. Ces nouveaux-venus traitaient un peu Florence en conquérans qui croient faire trop d'honneur à leur conquête en venant s'y installer ; ils se plaignaient sans mesure et sans tact, mais non tout à fait sans raison.

Tout poussait donc Florence à faire les plus grands efforts pour se transformer : le gouvernement, l'opinion publique, le patriotisme même et la vanité de ses citoyens. Il faut dire, à l'éloge de la municipalité et de ses architectes, qu'ils comprirent les devoirs qui leur incombaient. Ils n'essayèrent pas d'*haussmanniser* Florence. Il va de soi qu'on respecta les monumens qui en font la gloire. Mais on ne céda pas, et c'était déjà un mérite, à la tentation de les réparer, de les restaurer (1). On résista, et ici le mérite devient tout à fait rare, à l'envie d'en bâtir d'autres à côté des anciens ; on ne changea rien à la physionomie d'une ville où toutes les pierres ont une histoire et racontent de glorieuses traditions. Les quartiers nouveaux dont la ville s'agrandit, bâtis sans prétention, ne contrastent pas trop avec les vieux quartiers et en paraissent le prolongement naturel et insensible. En errant au pied des monumens de Florence, on peut se croire au moyen âge sans s'y trouver trop dépaysé ; on jouit voluptueusement de son plaisir sans l'acheter par tout ce que la couleur locale et le pittoresque entraînent parfois d'inconvéniens. C'est là peut-être le secret du charme indéfinissable de cette ville unique au monde.

A deux reprises, dans ces dernières années, les Italiens ont dû aborder le difficile problème de rajeunir une ville historique. Il est impossible de le résoudre mieux qu'ils ne l'ont fait à Florence. Que ne peut-on en dire autant de Rome ?

Malheureusement tout cela coûtait fort cher. En 1864, Florence avait 119,000 habitans. On voulut la rendre capable d'en contenir facilement 300,000. Peut-être ne sut-on pas se préserver complètement de cette *mégalomanie* qui a fait depuis tant de ravages. Il

(1) La seule restauration importante est celle de la façade du dôme ; elle a été parfois critiquée ; j'avoue qu'elle me paraît, en somme, assez heureuse.

n'était pas déraisonnable, cependant, de compter sur un rapide accroissement du chiffre des habitans. De fait, en 1871, la population était de 194,000 âmes ; elle avait augmenté, en sept ans, de plus de 60 pour 100. Mais les charges s'étaient accrues plus vite encore. De 1847 à 1858, les travaux publics avaient coûté en tout six millions ; ils en coûtèrent plus de vingt-six de 1865 à 1869. En 1864, le budget se soldait par un excédent, et le total des dépenses montait à 11 millions ; en 1869, les recettes étaient de 24,362,502 francs, les dépenses de 25,281,707 (1).

C'était aller vite en besogne. Pourtant les travaux paraissent bien avoir été conduits avec toute l'économie que comportaient les exigences du public et l'impatience du gouvernement. Si Florence était restée capitale, il n'est pas douteux qu'elle eût pu faire face à ses affaires. Mais survinrent les événemens du 20 septembre 1870. Florence, retombée au rang de simple ville de province, avait contracté, en vue de travaux devenus en partie inutiles, des engagemens auxquels elle ne pouvait se dérober. Elle ressemblait, comme le disait plus tard Peruzzi dans une vive image, « à un homme qui passe un torrent tranquille ; à mi-chemin, il est surpris par une crue ; s'il retourne en arrière, il s'expose à une mort certaine ; s'il s'élance hardiment en avant, il a au moins l'espoir de gagner le rivage (2). »

Depuis assez longtemps, Peruzzi exerçait en fait les fonctions de syndic, sans avoir voulu en accepter le titre, qu'on lui avait offert plus d'une fois. Il s'y décida quand les circonstances devinrent critiques. Le mérite et l'initiative des travaux commencés lui appartenaient pour une bonne part ; il se crut engagé d'honneur à continuer son œuvre. On pense bien qu'il n'eut pas de compétiteur. Deux partis s'offraient à lui : on pouvait arrêter brusquement les travaux ; mais c'était sacrifier les sommes déjà dépensées et qui l'auraient été en pure perte. On pouvait les continuer avec la plus grande économie, en faisant subir de fortes réductions aux devis primitifs. Ce fut cette seconde solution qu'il préconisa dans le conseil communal. A ce moment, rien n'était encore désespéré. Le nouveau syndic comptait sur une indemnité nationale analogue à celle qu'on avait jadis votée pour Turin ; Victor-Emmanuel lui-même avait promis de défendre la cause de Florence dans la mesure où le lui permettrait son rôle de roi constitutionnel. Il avait foi dans le crédit d'une ville qui avait derrière elle un pareil

(1) J'emprunte ces chiffres à un article de M. Genala, *la Questione di Firenze e il modo di risolverla* (*Nuova Antologia*, 1878). — Cf. de Laveleye, *Lettres d'Italie*, p. 108.

(2) Jarro, *Vita di Ubaldino Peruzzi*, p. 197.

passé et, de fait, il parvint à faire souscrire deux emprunts en 1871 et en 1875. Il comprit d'ailleurs que, pour maintenir son crédit et mériter les sacrifices qu'elle demandait au parlement, Florence ne devait pas hésiter à s'imposer les plus lourdes charges. Les taxes municipales furent accrues dans d'énormes proportions, et on a pu calculer qu'en 1878, vers la fin de la crise, les Florentins payaient 75 fr. 49 par tête, alors que les Milanais, qui passaient pour avoir à se plaindre, ne payaient que 57 fr. 41. Mais tout fut inutile. L'indemnité nationale avait été scandaleusement insuffisante, les emprunts contractés dans des conditions onéreuses; l'émigration enleva à Florence plus de 50,000 habitans; une ville sans commerce et sans industrie n'avait pas en elle-même l'élasticité nécessaire pour se relever. En 1878, la commune de Florence ne put plus faire face à ses engagemens, et l'administration que présidait Peruzzi dut se retirer après avoir vaillamment lutté jusqu'au bout. Il n'eût tenu qu'à lui, en acceptant un portefeuille, en 1876, de sortir à son honneur d'une situation devenue inextricable; et en succombant à la tentation, il aurait pu s'excuser, à ses propres yeux, par l'espérance de rendre à sa ville natale, une fois au pouvoir, les services qu'il ne pouvait plus lui rendre comme syndic. Mais il n'avait pas voulu déserter le poste qu'il avait accepté.

C'était presque la ruine pour lui, car il avait placé une partie considérable de sa fortune en obligations de la ville de Florence. C'était aussi l'impopularité. Assurément la force des choses avait été la seule coupable; mais il fallait un bouc émissaire pour toutes les victimes de la crise, les ouvriers sans travail, les porteurs d'obligations ruinés, les propriétaires qui ne louaient plus leurs maisons, les négocians dont les affaires ne marchaient plus, les pauvres diables qui passaient les nuits à faire queue devant les guichets de la Caisse d'épargne, pour être les premiers remboursés, — car le bruit avait couru que la Caisse d'épargne, créancière de la ville, allait être entraînée dans le désastre. Peruzzi revendiquait fièrement toutes les responsabilités; on le prit au mot. Lui qu'on acclamait naguère et qu'on surnommait le Périclès de la moderne Athènes, il y eut des gens pour l'insulter. Ce fut l'épreuve la plus douloureuse de sa vie publique. Il faut dire, à l'honneur des Florentins, que cette épreuve fut courte. Son impopularité, d'ailleurs, ne fut jamais générale. Il en eut la preuve dès 1879. En dépit d'une circulaire très digne dans laquelle il donnait sa démission de député, en invitant ses électeurs à choisir un représentant plus heureux dans la défense de leurs intérêts, une forte majorité lui confirma le mandat qu'il avait eu sans interruption

depuis 1860. Il continua d'être constamment réélu jusqu'en l'année 1890, où, âgé et déjà malade, il déclina toute candidature accepta un siège au sénat. Jusqu'à la fin, il prit part aux travaux du parlement; il s'y montra toujours fidèle aux principes de libéralisme qui avaient été ceux de sa jeunesse, et l'un de ses derniers discours fut destiné à combattre l'article 174 du nouveau code pénal italien, qui punissait les prétendus abus de pouvoir et d'influence commis par les prêtres dans leurs relations privées et dans l'administration des sacremens. Ainsi la politique jacobine, que l'Italie a pratiquée dans ces derniers temps, a rencontré un adversaire résolu chez un homme qui avait pris une part active à la révolution toscane, et n'avait pas hésité à s'associer, par son vote, à la destruction du pouvoir temporel. Certaines questions de l'histoire contemporaine de l'Italie sont parfois si mal comprises chez nous, que quelques personnes peut-être pourront trouver là un contraste. Pareille attitude n'est pourtant pas rare en Italie, où le pouvoir temporel n'apparaît à personne comme un dogme, et où beaucoup d'hommes savent unir au respect et souvent à la pratique du catholicisme un grand attachement à l'unité de leur patrie. Ubaldino Peruzzi en a été un exemple.

Mais la politique ne l'absorbait pas tout entier. Il était de ces députés, nombreux au-delà des Alpes, qui passent leur vie en chemin de fer, ne viennent à la chambre que pour les séances importantes, et se réservent pour les affaires locales. On sait combien sont multipliées, en Italie, les œuvres charitables ou d'utilité générale, fondées, entretenues, dirigées par des particuliers. Leur nombre atteste la persistance de l'esprit d'association et de dévoûment au bien public, qui a jadis enfanté tant de merveilles; leur prospérité, dans un pays relativement pauvre, et dont l'administration prête à tant de critiques, prouve une fois de plus combien l'initiative privée peut se montrer supérieure à la routine bureaucratique. A Florence, il n'est aucune peut-être de ces œuvres qui n'ait dû quelque chose au dévoûment d'Ubaldino Peruzzi. Il suffisait à tout, avec l'activité calme qui était l'un des traits de sa nature. L'instruction publique surtout l'intéressait. Il fut le fondateur du Cercle philologique pour l'enseignement pratique des langues vivantes; il présidait le conseil d'administration de l'Institut d'études supérieures qui tient lieu à Florence d'université, et la *Società Dantesca* (l'étude de Dante est pour tout bon Italien plus qu'un goût littéraire, et presque un devoir patriotique). Il fut un de ceux qui favorisèrent l'intelligente initiative du marquis Alfieri quand il fonda l'*Istituto di scienze politiche*, sur le modèle de notre École des sciences politiques. Son rêve eût été de faire

de Florence la capitale intellectuelle et le principal centre d'études de la péninsule ; il sentait qu'elle était prédestinée à ce rôle et qu'elle y trouverait une compensation à la perte de son rang de capitale politique. Il s'occupait en même temps d'œuvres purement charitables : éducation des aveugles, protection des détenus libérés, construction de logemens ouvriers. Simple, affable, accessible à tous, en vrai patricien toscan, personne ne s'est mieux acquitté des devoirs de patronage qui incombent aux classes dirigeantes. Dans sa campagne de l'Antella, il avait su se faire adorer de tous. Il ne faisait en cela que demeurer fidèle à de vieilles traditions. Ce domaine de l'Antella avait appartenu à ses ancêtres depuis le XIVe siècle, et depuis le XVIe, il était cultivé héréditairement par la même famille de métayers. Ainsi quand il écrivait, pour les *Ouvriers européens* de M. Le Play, la monographie du métayer toscan, il n'avait pas besoin de chercher bien loin pour trouver de beaux exemples de paix sociale et de rapports amicaux et stables entre propriétaires et paysans.

C'est à l'Antella qu'il avait fini par se retirer, et dans les dernières années de sa vie, le vieux palais des Peruzzi, à Florence, demeura désert. Mais il n'avait pas dû pour cela s'éloigner de l'objet de ses intérêts ni de ses affections. L'Antella est aux portes de Florence, et de la terrasse de sa villa, dont il aimait à faire les honneurs, par-dessus les oliviers, il pouvait apercevoir au loin, encadrés par le cirque neigeux de l'Apennin et du Pratomagno, la coupole du Dôme, le Campanile, la tour du Palais-Vieux, la Badia, tout le profil pittoresque de la vieille cité. Surtout il ne s'était pas éloigné de ses amis. Il en eut beaucoup, car jamais commerce n'a été plus charmant que le sien. Avec sa distinction native, sa fine ironie, sa bonne humeur malicieuse, son art de tout faire entendre d'un mot ou d'un sourire, les Italiens reconnaissaient en lui l'esprit florentin dans toute sa séduction. Il était merveilleusement secondé par la femme distinguée qui a été la compagne de sa vie et la confidente de ses pensées, et sut toujours prendre, aux graves questions qu'elle voyait agiter autour d'elle, l'intérêt le plus intelligent et le plus passionné. Dans les beaux jours de Florence capitale, les réceptions du palais Peruzzi avaient été célèbres. A l'Antella, un jour chaque semaine, — le dimanche, — fut toujours réservé aux amis ; les habitués, et c'était tout ce que Florence comptait d'éminent dans la politique ou dans les lettres, se réunissaient en ville, au palais Peruzzi, et gagnaient l'Antella en bande joyeuse, sûrs de l'accueil qui les y attendait. Il était rare aussi qu'il n'y eût pas quelque hôte de passage. Le salon Peruzzi était cosmopolite dans le bon sens du mot.

Les Italiens sont naturellement hospitaliers et bienveillans ; leur pays est si bien fait pour être le rendez-vous général et comme le salon de l'Europe ! Peruzzi, de plus, avait eu ce que n'ont pas toujours ses compatriotes, la passion des voyages. Pendant longtemps, il n'avait pas laissé passer d'année sans faire une excursion à l'étranger ; aussi connaissait-il à merveille tout le personnel politique européen, et dans tous les pays il comptait de chaudes amitiés. Il n'y avait guère d'étranger distingué, de passage à Florence, qu'on ne fût assuré de rencontrer à l'Antella. Il n'était d'ailleurs pas nécessaire, et l'auteur de ces pages en a fait l'expérience, de se présenter avec un nom illustre, pour trouver à l'Antella l'accueil le plus bienveillant ; il suffisait d'y apporter un peu de sympathie et de curiosité pour les choses de l'Italie. Ceux qui ont appris à connaître l'Italie moderne dans le salon Peruzzi ne s'étonneront pas qu'on ait pu l'appeler « le plus actif foyer d'*italianité* (1) » qui existât dans la péninsule.

La tolérance y était parfaite. Grâce à sa grande connaissance de l'étranger et à son esprit élevé, M. Peruzzi savait se mettre au-dessus de toutes les questions irritantes. Il est malheureusement devenu impossible de parler d'un homme d'État italien sans se demander quelle a été son attitude en présence des regrettables froissemens qui depuis quelques années ont séparé la France de l'Italie. M. Peruzzi appartenait à la génération qui avait été habituée à tourner volontiers les yeux du côté de la France, et ne prenait pas encore le mot d'ordre ailleurs. Il n'oubliait pas que la France, par son concours momentané, avait fait naître l'occasion favorable et décisive. Il était de ceux qui dans l'unification avaient voulu aller jusqu'au bout et ne le regrettèrent jamais. Mais il n'en voulut pas à ceux de ses amis étrangers qui eurent scrupule à l'approuver et persistèrent à comprendre autrement les vrais intérêts de l'Italie. Quand la situation devint tout à fait tendue entre la France et l'Italie, trop clairvoyant pour ne pas comprendre la gravité du désaccord, trop bon Italien pour ne pas donner raison à son pays, il pensa qu'une discussion calme, loyale et courtoise était la meilleure manière de le servir. Il en donna un parfait modèle en 1881, à propos des affaires de Tunisie, dans deux lettres publiées par la *Revue politique et littéraire*. Sans s'exagérer la portée des manifestations et des toasts, il se prêta toujours avec empressement à tout ce qui pouvait rapprocher les esprits en-deçà et au-delà des Alpes. C'est ainsi qu'en 1874, au nom de la ville de Florence, il s'était associé de la manière la plus efficace à la célé-

(1) *Nuova Antologia*, septembre 1891 ; article de M. Tabarrini.

bration du centenaire de Pétrarque à Avignon ; c'est ainsi qu'au moment de sa mort il venait de promettre d'aller inaugurer le monument commémoratif de la bataille de Solférino. Surtout il pensait qu'entre deux grandes nations il est d'autres points de contact que la politique, et qu'on n'est pas toujours obligé d'insister sur les questions qui divisent.

Redevenu populaire à Florence, où on lui rendait désormais pleine justice, écouté avec respect au parlement et mêlé encore à toutes les grandes affaires, entouré d'illustres et vives amitiés, la mort l'enleva au moment où il touchait au repos, après une carrière si remplie et si agitée. Il fut d'abord enseveli dans le petit cimetière du village de l'Antella. Mais la ville de Florence et l'Italie voulurent faire plus pour leur grand citoyen. On ne jugea pas ses cendres indignes de reposer dans l'église Santa-Croce, le Panthéon florentin. En vertu d'une loi spéciale, la vieille tombe où dormaient déjà tant de membres de la famille Peruzzi fut rouverte pour recevoir son corps. Dans ces honneurs extraordinaires rendus à sa mémoire, et auxquels applaudit la presse de tous les partis, on serait heureux de penser qu'il y eut, à côté de la respectueuse admiration pour l'homme, un hommage à la politique qu'il avait toujours représentée : politique d'ordre et de vrai libéralisme à l'intérieur ; et au dehors, politique de modération, de paix et de fidélité à l'amitié française.

E. Jordan.

LA

SÉCHERESSE EN 1893

ET LA

DISETTE DE FOURRAGES

La statistique agricole de 1882, la dernière que nous possédions, porte à 49 millions et demi le nombre des animaux domestiques entretenus sur notre territoire, leur valeur représente environ 6 milliards de francs. Ces animaux se nourrissent des fourrages que produisent les prairies naturelles sèches ou irriguées et les prés de montagne qui couvrent ensemble 6 millions d'hectares; ils reçoivent en outre les produits des 3 millions d'hectares consacrés aux prairies artificielles; ils consomment enfin des racines, des tubercules et les résidus variés qu'abandonnent à la ferme nombre d'industries agricoles.

L'abondance de la production fourragère est étroitement liée aux conditions atmosphériques; or, non-seulement le printemps de 1893 a été marqué par une sécheresse dont on ne connaît aucun autre exemple dans notre pays, mais, en outre, à la fin de l'été, un soleil implacable est venu ruiner les espérances qu'avaient fait concevoir les pluies de juin et de juillet. Il m'a paru intéressant de préciser les conditions exceptionnelles que nous avons traversées, d'indiquer quelles influences désastreuses elles ont exercées sur nos cultures, d'exposer enfin les efforts qui ont été faits, pour diminuer les pertes énormes que la sécheresse impose à notre élevage

et pour empêcher que la disparition d'un grand nombre d'animaux domestiques nous laisse, pendant plusieurs années, sans engrais, sans moyen de travail, et n'entraîne des ruines très lentes à réparer (1).

I.

L'hiver 1892-93 n'a rien présenté d'anormal; en décembre, cependant, on a mesuré, à Paris, un peu plus de neige et de pluie qu'on n'en constate habituellement; janvier a été froid : la température moyenne au parc Saint-Maur, où M. Renou observe depuis de longues années avec une admirable régularité, est de — 1°,29 inférieure à la température habituelle de ce mois; dans la région septentrionale, le froid est vif : on note, à Bruxelles, trente-deux jours de gelée du 20 décembre au 20 janvier, le thermomètre descend à — 15°, 8; à Moscou, on observe — 21 degrés.

Presque partout, en février, la température s'élève et la pluie devient abondante : au parc Saint-Maur, on trouve 6°, 26, température plus élevée de 2°,35 que la moyenne de ce mois, on recueille 56^{mm}, 2 de pluie; à Arras, la température moyenne est de 4°, 52, la pluie s'élève à 87 millimètres; à Chartres, on recueille 39^{mm}, 6 avec une température de 5°, 1; on observe 40 millimètres de pluie à Évreux, 66 millimètres à Auxerre, 45^{mm},2 dans la Haute-Marne; dans la Haute-Saône, la température passe de — 5°, 15 en janvier, à 3°, 9 en février, la hauteur de pluie de 65 millimètres à 120^{mm}, 8; dans le Centre, la précipitation est plus faible, on mesure 35^{mm}, 6 à Moulins, 26 et 29^{mm}, 7 dans la Limagne d'Auvergne; 100^{mm}, 3 à Bordeaux; dans le Sud, on observe 25^{mm}, 5 à Montpellier; 49^{mm}, 3 à Toulouse.

Rien à ce moment ne faisait présager une saison présentant un caractère exceptionnel; le blé d'hiver avait résisté aux froids de

(1) J'ai mis à profit, pour écrire cet article, les communications adressées à l'Académie par mon confrère M. Mascart, directeur du service météorologique; j'ai, en outre, à remercier les personnes très nombreuses qui ont bien voulu me fournir des renseignemens et notamment mes collègues à l'école de Grignon : MM. Berthault et Zolla, M. Le Chartier, correspondant de l'Institut, les météorologistes : MM. Renou, Garrigou-Lagrange, Semichon; les agriculteurs et agronomes : MM. Foëx, P. Genay (Meurthe-et-Moselle), de Bellefond (Indre); Truelle (Calvados), Vivien (Aisne), MM. Nantier et Pagnoul, directeurs de stations agronomiques; enfin, les professeurs départementaux d'agriculture : MM. Allard (Haute-Saône), Battanchon (Saône-et-Loire), Boiret (Lozère), Bourgeois (Meurthe-et-Moselle), Bourgne (Eure), Carré (Haute-Garonne), Cazeaux (Seine-et-Marne), Duguet (Indre-et-Loire), Duplessis (Loiret), Franc (Cher), Garola (Eure-et-Loir), Jouffroy (Allier), Magnien (Côte-d'Or), Raquet (Somme), Maréchal (Pas-de-Calais), Reclus (Haute-Vienne), Rouault (Isère), Vassilière (Gironde).

janvier, il était presque partout en bon état ; c'est seulement en mars que les anomalies apparaissent.

Au parc Saint-Maur, la température moyenne est de 9°,10, dépassant de plus de 3 degrés la température habituelle; depuis treize ans, c'est-à-dire depuis 1880, on n'avait pas observé en mars une température aussi élevée : cette anomalie n'est pas particulière aux environs de Paris; on calcule, à Arras, pour la moyenne du mois, 7°,5; à Chartres, 9°,5.

Ce qui donne au mois de mars 1893 un caractère très particulier, c'est la rareté de la pluie; au parc Saint-Maur, on recueille seulement 9^{mm},6; c'est 26 millimètres de moins que la moyenne. A Grignon, en Seine-et-Oise, 9^{mm},5; dans l'Orne, la pluie est insignifiante; à Évreux, on recueille seulement 18 millimètres ; à Chartres, 6 millimètres, comme dans l'Yonne; dans l'Allier (à Moulins, 10 millimètres; un des pluviomètres des usines de Bourdon, dans la Limagne, donne 16 millimètres, l'autre 23^{mm},3, au lieu de 50 et 60 millimètres constatés l'an dernier; dans la Somme, on recueille 3^{mm}, 5; dans la Haute-Marne, la hauteur de pluie est seulement de 7^{mm}, 4; elle se relève dans Meurthe-et-Moselle, où elle atteint 23 millimètres et 26^{mm},8 dans la Haute-Saône; dans l'Isère, qui est un pays pluvieux, on observe à une des stations 16^{mm},9, et 36^{mm},8 dans une autre; 23 millimètres dans la Lozère; à Montpellier, on ne recueille que 3^{mm},5, et dans la Haute-Garonne, la sécheresse est presque complète.

La végétation se ressent de l'élévation de température : les arbres fruitiers fleurissent, et les oiseaux migrateurs se dirigent vers le Nord.

Bien qu'aux environs de Paris la sécheresse du mois de mars ait été exceptionnelle, on trouve cependant, en relevant d'anciennes observations, des mois de mars encore plus secs que celui de 1893. En 1807, en 1844, en 1874, en 1883, la pluie ne s'était pas élevée au-delà de 9 millimètres; en 1880, il n'est même tombé que 5^{mm},7 d'eau et 2 millimètres en 1854; quoi qu'il en soit, comme en février la pluie avait été abondante, on abordait le mois d'avril avec une avance d'humidité suffisante pour qu'on n'eût encore aucune inquiétude.

Malheureusement, avec le mois d'avril, la saison prend un caractère tout à fait anormal; l'air est d'une transparence inaccoutumée, le temps est magnifique ; au parc Saint-Maur, la moyenne thermométrique du mois atteint 13°,8, dépassant la normale de 4°,26, et en laissant de côté l'année 1865, il faut remonter à plus d'un siècle pour retrouver un mois d'avril aussi chaud. Depuis 1757, il n'y a, en effet, que le mois d'avril 1865 qui surpasse celui de 1893. Le maximum de 28 degrés constaté au parc Saint-Maur cette année

n'avait été dépassé que deux fois depuis 1757; le thermomètre avait marqué 29°,1 en 1840 et 28°,7 en 1841.

Si on fond en une moyenne unique les températures de mars et d'avril, on voit que 1893 surpasse de beaucoup la température des années les plus chaudes :

MOYENNE DES TEMPÉRATURES DE MARS ET D'AVRIL.

1815	9°,9
1865	8°,8
1880	10°,1
1882	10°,0
1893	12°,1

Mais c'est moins encore l'élévation de la température que la sécheresse qui donne au printemps de 1893 un caractère tout particulier. La somme de la pluie, pendant les deux mois de mars et d'avril, fut seulement de 10^{mm},8, car aux 9^{mm},6 de mars ne s'ajoute en avril que 1^{mm},2. On ne signale, aux environs de Paris, aucun exemple d'une sécheresse semblable; en 1781, la pluie a fait complètement défaut pendant le mois de mars, mais il est tombé 16^{mm},4 en avril, de façon que pendant ce printemps d'une sécheresse exceptionnelle, la hauteur de pluie surpasse encore celle de 1893; en 1785, mars, complètement sec, a été suivi d'un mois d'avril fournissant 13^{mm},9. En 1817, si le mois de mars avait été tout à fait sec, avril avait été pluvieux. En 1870, mars donne 16^{mm},8; avril, 8^{mm},6; la somme surpasse encore celle de 1893; aucune des années exceptionnellement sèches sur lesquelles portent les observations précédentes n'avait accusé une absence de pluie aussi complète qu'elle le fut cette année, non-seulement à Paris, mais dans presque toute la France. A Arras, on ne recueille pas d'eau en avril, la sécheresse se prolonge jusqu'au 7 mai, elle avait duré quarante-neuf jours; dans la Somme, on observe seulement 1^{mm},8; à Saint-Quentin : 1^{mm},5; dans la Haute-Marne, avril donne 1 millimètre d'eau; dans Meurthe-et-Moselle (à Lunéville), rien; à Nancy, rien; dans Saône-et-Loire, rien; dans l'Yonne, 1 millimètre; dans l'Allier, rien; dans la Limagne d'Auvergne, un des pluviomètres donne 2^{mm},6; l'autre rien; dans l'une des stations de l'Isère, 5^{mm},5, 1^{mm},8 dans l'autre. A Évreux, 5^{mm},5; à Grignon, 1^{mm},8; à Chartres, 1 millimètre; dans la Haute-Vienne, 3^{mm},5, au lieu de 104 millimètres qui représentent la précipitation d'une année moyenne; à Bordeaux 7^{mm}; à Mende on recueille 17 millimètres; à Montpellier, on a 13^{mm},5 et également 13 millimètres à Toulouse.

L'extrême midi seul reçoit des pluies abondantes : à Perpignan, on observe 49 millimètres en mars et 38 en avril.

Aux environs de Paris la sécheresse persiste pendant les premiers jours de mai, enfin la pluie arrive le 7 ; elle s'accompagne d'orages le 9 et le 10, elle reprend sérieusement le 16 et surtout le 21.

La longue période pendant laquelle le temps était resté chaud et sec était enfin terminée. Jamais on n'avait observé une sécheresse aussi prolongée ; en 1880, 27 jours, du 4 au 31 mars, et en 1887, 30 jours consécutifs s'étaient écoulés sans pluie ; en 1893, la sécheresse a duré 66 jours consécutifs ; c'est un fait sans exemple sous notre climat parisien.

Pendant ces deux mois, les bourrasques ont passé tantôt au nord des Iles britanniques, tantôt dans le bassin de la Méditerranée ; les pluies n'ont été abondantes d'une part que dans la Baltique, de l'autre qu'en Espagne, en Algérie et dans la péninsule des Balkans.

L'énorme déficit que laissaient les deux mois précédens n'a pas été comblé pendant le mois de mai, bien que la pluie ait été abondante presque partout. Au parc Saint-Maur on recueille 46 millimètres, $41^{mm},8$ à Grignon ; la pluie est générale dans le Pas-de-Calais, à Arras elle s'élève à $50^{mm},7$; à $37^{mm},6$ à Amiens ; à Saint-Quentin on ne recueille que $23^{mm},5$. Dans l'est, on mesure $39^{mm},3$ à Nancy, $57^{mm},9$ dans une autre station de Meurthe-et-Moselle ; $32^{mm},2$ dans la Haute-Marne ; dans le centre la pluie est irrégulière : $25^{mm},3$ dans l'Allier, 52 millimètres à Auxerre ; 80 millimètres et $68^{mm},2$ dans la Limagne, 62 millimètres à Limoges ; dans l'ouest $31^{mm},5$ à Évreux, $24^{mm},6$ à Chartres, $55^{mm},2$ à Rennes ; $36^{mm},9$ seulement à Bordeaux ; enfin $78^{mm},8$ et 92 millimètres dans l'Isère, $76^{mm},6$ dans la Lozère, 47 millimètres à Montpellier, $98^{mm},9$ à Toulouse.

Ces pluies tardives furent très utiles, mais la sécheresse excessive de mars et d'avril avait déjà exercé sur les récoltes des influences néfastes qu'il nous faut examiner.

II.

L'avoine se sème dans la région moyenne de la France au mois de mars ; à ce moment-là le sol était encore humide, et la levée eut lieu, mais la plante saisie par la sécheresse ne fit que peu de progrès ; en outre, sous le climat changeant de la partie septentrionale de notre pays, quelques plantes de grande culture sensibles à la gelée ne sont semées que tardivement. Parmi elles, se placent en première ligne les betteraves sur lesquelles roule un énorme mou-

vement d'affaires. Les betteraves à sucre qui alimentent les usines du nord-est, les betteraves fourragères qui apportent un important appoint à la nourriture d'hiver des animaux du centre et de l'ouest ne sont semées que dans le courant d'avril. Cette année, les semailles ont eu lieu dans un sol déjà desséché ; pendant un mois au moins, la pluie a fait défaut ; la levée a été très irrégulière.

Les graines, en effet, se conservent sans altération, tant qu'elles sont sèches ; quand elles sont destinées à la consommation ou à des usages industriels, et qu'elles ne doivent pas germer, on les conserve dans la partie la plus haute, la plus sèche de la maison, à laquelle elles ont donné leur nom.

Pour que la graine germe, au contraire, pour que l'embryon logé entre les cotylédons, dans l'albumen, qui renferment les matières nutritives nécessaires à son développement, passe de la vie latente à la vie active, pour qu'il s'éveille et commence à digérer, à assimiler les réserves d'amidon, d'huile, d'albumine qui l'enveloppent, en sécrétant des *zymases*, des fermens qui solubilisent et rendent diffusibles ces réserves, il faut que l'humidité entre en jeu. Il faut que l'eau, traversant par endosmose les enveloppes de la graine, détermine la série de métamorphoses qui se traduisent par l'apparition d'une jeune radicelle qui s'enfonce dans le sol et y puise l'humidité, par l'apparition des jeunes tigelles qui se chargent de chlorophylle et commencent à décomposer l'acide carbonique aérien.

Si, au moment des semailles, la terre renferme plus de 10 centièmes d'humidité, ou si la pluie arrive quelques jours après que la semence est déposée dans le sol, la graine germe, et bientôt, si le semoir a été bien dirigé, de jolies lignes vertes régulières se dessinent dans les champs ensemencés : la graine a levé.

Si, au contraire, la terre ne renferme que de faibles proportions d'eau, elle les retient énergiquement, ne cède rien à la graine, qui reste dans le sol aussi inerte que dans un magasin.

En 1881, j'étais en Algérie avec nos élèves de l'école de Grignon, nous parcourions au sud de Boghari, vers Bougzoul, le commencement des hauts plateaux ; un caïd, qui se rendait à Alger, ayant reconnu qu'un de nos élèves était bon cavalier, lui avait confié son cheval et était monté dans ma voiture. La plaine s'étendait devant nous, grise, poudreuse, sans végétation, jalonnée par places des squelettes des chameaux qui avaient succombé pendant les rudes voyages qu'exécutent les caravanes. Je manifestai mon étonnement de voir sans récolte une terre qui paraissait de bonne qualité. « On a semé, dit le caïd, mais la pluie n'est pas venue et l'orge n'a pas levé. » Un sentiment de doute se peignit sur mon visage, car il ajouta : « Tu ne me crois pas, eh bien, descends avec moi et nous

allons trouver de l'orge. » Nous cherchâmes, dans le champ qui bordait la route, en écartant la terre avec des couteaux ; nos jeunes compagnons se mirent de la partie, et après quelques minutes, chacun eut dans la main trois ou quatre grains d'orge absolument intacts. On avait semé en octobre, nous étions en avril, pas une goutte de pluie n'était tombée, on retrouvait la graine telle qu'elle avait été déposée dans le sol six mois auparavant.

Nos terres sont plus humides que celles d'Afrique, et nos betteraves n'ont pas toutes attendu les pluies de mai et de juin pour lever; les graines qui sont tombées dans un pli de terrain où l'humidité s'était conservée ont germé, et comme, au milieu d'avril, la surface du sol était seule desséchée, qu'à quelques centimètres de profondeur on trouvait encore 12 à 15 centièmes d'humidité, les jeunes racines ont rencontré un milieu favorable, et ces betteraves se sont développées régulièrement ; au mois de mai, elles étaient disséminées au milieu de grands espaces vides; quand les pluies sont arrivées, la plupart des retardataires ont évolué à leur tour, et bientôt les champs ont été à peu près couverts. La récolte cependant ne sera que médiocre : si les pluies de juillet lui ont été favorables, la sécheresse et la chaleur torride d'août ont de nouveau arrêté leur végétation; les betteraves seront très irrégulières; les premières levées, longtemps isolées, profitant de la nourriture destinée à leurs compagnes, acquièrent de grandes dimensions, tandis que les racines qui n'ont évolué que tardivement sont restées chétives. A la fin du mois d'août, les betteraves dans le centre de la France pèsent en moyenne 100 grammes de moins que dans une année normale; quand on arrachera en octobre, les racines retardées à la levée n'auront pas encore reçu la proportion de sucre que le travail régulier de la feuille y déverse chaque jour, et sur beaucoup de points, elles n'auront sans doute qu'une médiocre valeur.

On sait, en effet, qu'elles sont achetées par les fabricans, à prix variable avec leur teneur en sucre; quand les betteraves en renferment de 16 à 19 centièmes, ce qui s'accuse par une haute densité du jus qu'on en extrait, elles valent plus de 30 francs la tonne; si elles sont pauvres, elles ne sont plus achetées qu'à 22 ou 25 francs; la somme perçue varie donc entre des limites assez larges, d'après la richesse de la récolte, d'après son abondance, et il semble que cette année les betteraves seront rares et d'une teneur très irrégulière.

Dans le nord-est, où cette culture est établie depuis longtemps, les insectes qui attaquent les racines pullulent; on a enlevé les arbres; les oiseaux, grands destructeurs de larves, ont disparu, et le dommage est grand. Cette année, la saison chaude et sèche a été

favorable aux sylphes, aux vers gris (chenille de la noctuelle); les betteraves, affaiblies par les mauvaises conditions atmosphériques, se sont mal défendues. On estime, dans l'Aisne, que la récolte sera réduite d'un tiers ou même de moitié. Or, la culture de la betterave entraîne de grands frais, des fumures copieuses, des binages répétés, que la vente aura peine à couvrir. Cet échec est d'autant plus regrettable que les *pulpes,* les résidus de la racine épuisés de sucre dans les usines, retournent aux fermes où, pendant tout l'hiver et la plus grande partie du printemps, elles forment la base de l'alimentation du bétail; la quantité de pulpe disponible dépend naturellement de l'abondance de la récolte de betteraves, et partout où cette récolte a manqué, la rareté des pulpes aggrave la disette des fourrages. Sur quelques points, à Grignon par exemple, la pluie très abondante de juillet et le soleil éclatant d'août ont exercé des actions favorables, nos racines sont excellentes, mais je crains que ce ne soit là une exception.

En général, les betteraves fourragères destinées au bétail n'ont pas mieux réussi que les betteraves à sucre; quand la levée n'est pas régulière, que quelques racines apparaissent seulement, çà et là, au milieu de grands espaces vides, la qualité fait défaut aussi bien que la quantité. Ces racines isolées deviennent énormes, elles pèsent plusieurs kilos; mais elles sont très aqueuses, renferment 85 à 88 centièmes d'humidité, peu de sucre, et très souvent chargées de nitrates, elles occasionnent de graves accidens aux animaux qui les consomment.

III.

Ce n'est pas seulement au moment de la germination que l'humidité est nécessaire à la vie végétale; pendant toute la durée de son existence, la plante consomme des quantités d'eau formidables. Si elles manquent dans le sol, si la racine ne peut les y trouver, la plante languit, se dessèche et meurt.

Les physiologistes ont reconnu depuis longtemps que les végétaux sont des appareils d'évaporation d'une rare puissance; en Angleterre, Woodward a commencé dès le XVIIe siècle les études sur la transpiration végétale. Les expériences de Hales que Buffon nous a fait connaître dans sa traduction de la statique des végétaux datent du XVIIIe siècle; enfin un naturaliste français, Guettard, a imaginé, il y a cent cinquante ans, une méthode que j'ai employée depuis et qui a l'avantage de permettre de recueillir, de peser l'eau transpirée par les feuilles.

Ces expériences sont faciles à répéter: on choisit dans un champ

bien exposé au soleil, sur une tige de blé, d'avoine ou de seigle, une feuille saine et, sans la détacher de la tige, on l'engage dans un de ces larges tubes de verre fermés à une extrémité, désignés dans les laboratoires sous le nom de tubes d'essais; on fixe cette feuille dans le tube à l'aide d'un bouchon de liège fendu dans sa longueur, enfin avec un support on soutient tout l'appareil. Après quelques instans, le verre se couvre d'une buée, puis de gouttelettes qui se réunissent et coulent le long des parois du tube. Si après une heure d'exposition au soleil, on pèse la feuille et l'eau condensée dans le tube, on trouve souvent que le poids de l'eau est égal à celui de la feuille. Cette évaporation formidable ne se produit que lorsque la feuille reçoit directement les radiations solaires; à la lumière diffuse, la transpiration s'atténue, elle devient nulle à l'obscurité.

Il est facile de comprendre comment cet appareil ne fonctionne que lorsqu'il est soumis à l'influence de la chaleur rayonnante. Le verre se laisse traverser par les rayons solaires sans s'échauffer, comme le font les substances rugueuses, qui possèdent, suivant la très heureuse expression des physiciens, un grand pouvoir absorbant; or M. Maquenne, assistant au Muséum, nous a enseigné, il y a déjà une douzaine d'années, que les feuilles ont un pouvoir absorbant considérable, et ces deux notions suffisent à nous faire concevoir comment fonctionne le tube à feuille.

Les radiations solaires traversent le verre sans l'échauffer sensiblement; elles tombent sur la feuille, y sont absorbées et transforment en vapeur l'eau qui gorge les tissus; bientôt l'atmosphère du tube est saturée et la vapeur se condense sur la paroi de verre relativement froide; l'appareil fonctionne comme un alambic muni d'un réfrigérant: la feuille est la chaudière, le verre le condenseur.

Cet appareil est excellent pour donner une première idée des formidables quantités d'eau qui circulent dans les plantes herbacées; il peut également servir à comparer, au point de vue de la transpiration, diverses espèces végétales les unes aux autres; en mettant en expériences, au lieu de feuilles de graminées, des aiguilles de pin, des rameaux de plantes grasses, on reconnaît sans peine que leur transpiration est bien moins active que celle des plantes annuelles ou des arbres à feuilles caduques.

Quand, au lieu de chercher la quantité d'eau émise par les feuilles dans diverses conditions d'éclairement, d'âge ou d'espèce, on veut connaître la quantité d'eau consommée par une plante pendant tout ou partie de son développement, il faut en revenir à des pesées régulièrement espacées, de vases arrosés à intervalles fixes. Cette

méthode employée successivement par Woodward, Hales, puis plus récemment par sir J.-B. Lawes et par M. Hellriegel, conduit à des résultats étonnans. Pendant le temps qu'une plante herbacée, — blé, orge, avoine, — élabore dans ses organes aériens 1 gramme de matière sèche, elle évapore de 250 à 300 grammes d'eau; quand on recueille sur un hectare 30 quintaux métriques de blé et 60 quintaux métriques de paille, ce qui correspondrait à environ 8,000 kilogrammes de matière sèche, il a circulé dans les tissus du froment de 2,000 à 2,400 mètres cubes d'eau; ce qui représente pour un hectare une couche d'eau de 200 à 240 millimètres de hauteur.

Aux environs de Paris, il tombe annuellement 500 millimètres d'eau, mais une fraction importante arrive au sol en automne ou en hiver, quand le blé n'est pas encore semé ou que l'abaissement de la température arrête sa croissance, et si la terre ne conservait pas une partie de l'eau tombée pendant la mauvaise saison, les pluies de printemps et d'été seraient insuffisantes pour assurer des récoltes abondantes. La machine végétale ne fonctionne régulièrement qu'autant que les racines puisent dans le sol une quantité d'eau suffisante pour que la feuille reste toujours gorgée de liquide; si l'arrivée de l'eau se ralentit, la plante présente un aspect particulier, elle *baisse la tête,* les feuilles deviennent flasques, molles, elles se frisent, s'aplatissent sur le sol; c'est là ce qu'on observe très souvent après une journée d'été où le soleil a brillé de tout son éclat. Dans une année normale, une nuit suffit pour que le mal soit réparé : l'évaporation s'arrête aussitôt que le soleil a disparu, la racine, au contraire, fonctionne d'autant plus énergiquement que le froid de la nuit contracte les gaz contenus dans les vaisseaux, l'obstacle qu'ils opposent à l'arrivée de l'eau dans les parties aériennes s'amoindrit, les cellules se gorgent, les feuilles redeviennent droites, rigides, turgescentes, elles n'ont plus rien de l'attitude lassée de la veille.

Si donc la terre est humide, le dommage que cause l'évaporation excessive des brillantes journées d'été se répare pendant la nuit; mais quand les réserves d'eau du sol deviennent insuffisantes pour compenser les pertes du jour, les plantes herbacées sont sérieusement atteintes. Les radiations solaires, n'étant plus employées à vaporiser de l'eau, échauffent les feuilles, qui se dessèchent, qui jaunissent; les plus âgées sont les premières atteintes. Dans les champs de blé, tout le bas de la tige est déjà flétri quand la partie supérieure est encore verte; si la dessiccation qui est nécessaire à la maturation est lente, graduelle, les principes élaborés par les feuilles émigrent vers les graines et la récolte est

bonne; si, au contraire, la dessiccation est très rapide, que le blé *s'échaude*, la migration de ces principes est arrêtée, les grains restent vides, le rendement est faible ou nul.

Quand la sécheresse s'attaque à la prairie, très vite la partie aérienne se flétrit, les champs sont comme brûlés; mais la racine reste vivante, et, aussitôt que la pluie arrive, tout reverdit. C'est là ce qu'on observe également au premier printemps, dans une année normale; quand mars et avril sont doux et pluvieux, les graminées, qui forment la majeure partie de la flore des prairies permanentes, évoluent rapidement. En mai, la prairie est déjà haute; on fauche en juin, on étale l'herbe coupée, on la retourne, on la sèche; c'est la réserve de foin qui nourrira le bétail pendant l'hiver.

On attendait, cette année, ces récoltes printanières avec d'autant plus d'impatience que les réserves de l'année dernière étaient très faibles; les graminées des prairies qui avaient commencé à évoluer pendant les journées chaudes et pluvieuses de février ont été arrêtées par la sécheresse presque absolue de mars et d'avril; les prés ont jauni, séché. Sur la plus grande partie du territoire la récolte de foin a manqué.

Elle n'est pas le cinquième de la production moyenne dans l'Orne, pays essentiellement herbager; dans la Côte-d'Or, la récolte du foin à la fin d'avril paraissait diminuée des trois quarts, mais la pluie de mai est insuffisante pour rendre à la prairie sa vigueur et au 1er juin la récolte n'est plus que le vingtième d'une année moyenne; dans Saône-et-Loire, la première récolte de foin a presque totalement manqué; les meilleurs prés du Charolais, brûlés par le soleil, semblaient ne devoir plus reverdir; deux hectares et demi d'excellente prairie donnant, année moyenne, de 18 à 20 tonnes de foin, en fournissent 750 kilos. Dans la Haute-Saône, la récolte est nulle; sur le plateau de la Beauce, même pénurie de fourrages; dans le Loiret, c'est à peine si on récolte le cinquième du foin produit habituellement; dans le Puy-de-Dôme, la montagne n'a porté que le quart de la récolte habituelle; la Limagne seule, dont le sol profond, chargé d'humus, recèle à une faible profondeur une nappe d'eau, conserve assez d'humidité pour fournir une production moyenne.

Bien vite on avait renoncé presque partout à faire faucher les prairies; on y avait conduit les animaux pour utiliser les faibles pousses qui apparaissaient çà et là; elles étaient sur nombre de points tout à fait insuffisantes; dans Saône-et-Loire, où les animaux sont abandonnés dans les prés pourvus de clôtures, on trouve des bœufs morts de faim. On fait des autopsies, les estomacs sont remplis de terre, les animaux avaient essayé de pâturer les racines...

Bientôt, il ne resta plus rien dans les fenils; le foin, qui vaut habituellement 60 à 70 francs la tonne, atteignit les prix de 140, 150, 180, 200 francs la tonne. Ce fut une panique; de toutes parts, on conduisit sur les marchés les animaux qu'on ne pouvait plus nourrir. Et comme tout le monde se trouvait dans la même situation, que les marchés regorgeaient d'animaux, la baisse prit des proportions effrayantes. La panique a duré de quinze jours à trois semaines, pendant lesquels les cours se sont littéralement effondrés.

C'est d'abord tout le bétail de médiocre valeur qui est sacrifié. A la foire de Langres, le 2 juin, on vend des vaches de 40 à 60 francs, des chevaux de 20 à 30 francs, pour la boucherie ou les fabriques d'engrais; dans la Saône-et-Loire, à Louhans, les vaches sont vendues, le 12 juin, de 50 à 80 francs la pièce, des bœufs de trait, 180 francs la paire; en d'autres points, on cède des vaches pour 25 francs, on échange des veaux contre une paire de bons poulets. Dans la Côte-d'Or, le 7 juin, à Arnay-le-Duc, des vaches sont vendues de 80 à 100 francs; dans la Haute-Vienne, les animaux n'atteignent que le tiers de leur prix habituel; dans l'Orne, on ne trouve plus d'acheteurs pour les bêtes à cornes, de vieux chevaux de 12 à 15 ans, pouvant encore rendre des services, sont vendus en foire, pour le prix de la peau. Dans l'Indre, des vaches valant 300 francs sont abandonnées à 80 francs, 60 et même 40 francs.

Des marchands allemands acquièrent à vil prix, dans nos foires de l'Est, des animaux destinés surtout à la confection des conserves alimentaires. Naturellement le marché de Paris est encombré; habituellement l'abattoir de la Villette reçoit de 3,000 à 3,500 animaux de race bovine, à chaque marché; en mai, le nombre augmente, il atteint en moyenne 3,696 têtes, mais en juin il s'élève à 4,843; c'est non seulement le nombre des animaux qui montre les difficultés au milieu desquelles se débattent les cultivateurs, mais aussi leur nature; en temps normal, Paris consomme surtout des bœufs, les vaches ne forment guère que le cinquième ou le sixième des animaux abattus. Or, au lieu de 590 et 627 vaches qui représentaient la moyenne des vaches sacrifiées en mai et juin 1891, on en compte 1,136 et 1,400 aux mêmes époques de 1893.

On ne se figure pas, quand on n'a pas vécu à la campagne, combien est cruelle, pour le paysan qui peine toute l'année sur quelques hectares, la perte ou même la diminution de son bétail; pour acquérir une vache, il faut débourser une grosse somme : 300 francs; on s'y décide, car une bonne vache diminue les privations; elle donne du lait pour les enfans, un peu de beurre à porter au

marché, le petit-lait qui reste dans la baratte sert à la nourriture du porc, et quand le veau arrive, c'est encore une aubaine. Cette année, le clos était brûlé par le soleil, il n'y a pas d'herbe sur les chemins, le fenil est vide, il a fallu conduire la vache au marché, la vendre à vil prix, car les voisins ont aussi amené la leur et les acheteurs sont rares. On reviendra au logis le cœur gros, car il faudra se priver toute l'année pour remplacer, au printemps prochain, la bête que la sécheresse a forcé de sacrifier.

Pour les grandes exploitations, le dommage n'est pas moindre, on a surtout vendu les jeunes animaux d'élevage, dont le prix va se relever aussitôt que les fourrages seront devenus abondans; on aura moins de fumier cet hiver, et les récoltes de l'an prochain s'en ressentiront; tout s'enchaîne, la détresse de cette année exercera encore l'an prochain ses funestes effets.

Les départemens du nord ont été moins atteints que ceux du centre ; en effet, la betterave y est en honneur, et tous les cultivateurs qui amènent des racines aux sucreries y chargent des pulpes, c'est-à-dire les fragmens de la betterave épuisés de sucre, mais contenant encore des matières azotées, de la cellulose, et constituant un aliment qui se conserve aisément en silo pendant toute l'année, et dans nombre de fermes on avait des réserves qui ont compensé la disette du fourrage.

IV.

Tandis qu'au printemps les prairies jaunies, brûlées, ne donnaient que des récoltes misérables, les champs de blé voisins restaient verts ; sans doute la sécheresse retardait le développement de la paille, mais en juin l'épiage se faisait bien. Au champ d'expériences de l'école de Grignon, il avait été impossible de faucher les prairies, tandis que le blé s'était maintenu; bientôt cependant s'accusèrent de sérieuses différences.

Le champ d'expériences comporte, outre un grand nombre de parcelles en pleine terre, des *cases de végétation ;* ce sont des fosses carrées, en ciment imperméable, de deux mètres de côté et d'un mètre de hauteur; elles sont remplies de bonne terre meuble; chaque case en renferme quatre mètres cubes, cinq tonnes environ; or, tandis qu'en pleine terre le blé continuait à prospérer, dès le milieu de juin, le blé des cases commença à jaunir du pied, il mûrit hâtivement; à la moisson, on recueillit, en calculant à l'hectare, 18 hectolitres de grain dans les cases et 31 en pleine terre.

A quelles causes attribuer ces différences? Comment se fait-il

d'abord que la prairie ait tant souffert de la sécheresse et le froment si peu? Comment se fait-il encore que le blé de pleine terre donne une récolte passable, tandis que celui des cases n'en fournit qu'une médiocre? La recherche de ces causes a d'autant plus d'intérêt que le contraste entre le blé et la prairie est général; tandis que la disette fourragère entraînait les désastres que nous venons de rappeler, la récolte de froment est évaluée à 97 millions d'hectolitres : c'est presque une récolte moyenne.

Pour le savoir, j'ai examiné les racines; quand on fait exécuter des fouilles dans une terre assez compacte pour être taillée en un mur vertical, on découvre sans peine les fines racines du blé; elles descendent verticalement dans le sol, s'enfoncent tout droit, on les suit au-delà d'un mètre de profondeur; il est très difficile de les isoler, car elles sont très friables; cependant avec beaucoup de temps et de patience, on a réussi à les extraire intactes de la terre meuble des cases de végétation; après avoir parcouru les 95 centimètres de terre qu'elles renferment, les racines ont rencontré les cailloux qui reposent sur le fond de ciment pour assurer le drainage; elles s'y sont ramifiées, puis ont rampé à la surface du ciment. Ces racines présentaient une longueur de 1^m, 75.

En pleine terre, les racines ont été facilement suivies jusqu'à 1^m,20; à cette profondeur, elles ont rencontré une couche de calcaire grossier fendillé, elles ont rampé à la surface, puis, profitant des moindres fissures, ont pénétré plus avant, et se sont enfoncées dans la terre meuble sous-jacente, qui n'était guère plus humide que les couches placées au-dessus du calcaire grossier.

En procédant à la recherche des racines de blé dans la terre noire compacte de la Limagne d'Auvergne où par places la récolte a été très bonne, puisqu'on a obtenu 34 et même 42 hectolitres à l'hectare, on voit encore ces racines s'enfoncer tout droit dans une terre renfermant encore 25 centièmes d'humidité sans s'y arrêter, les minces filets pénètrent dans toutes les fissures produites par le passage des insectes; à 1^m,20, on les a perdues, mais elles s'enfonçaient encore plus bas.

Les racines du blé, au lieu de s'épanouir dans les couches superficielles, comme on les représente habituellement, ont formé, cette année, des filets très allongés, très fins, très friables, qui se sont surtout ramifiés dans les couches profondes. Il est bien curieux de constater que, pendant ce printemps exceptionnel, le blé ait pâti dans une terre d'excellente qualité, présentant une profondeur d'un mètre, mais reposant sur un sous-sol imperméable, tandis qu'il a donné une récolte passable à Grignon, bonne et très bonne dans la Limagne, quand il a pu librement enfoncer ses

racines, même dans une terre infiniment moins riche que celle des couches supérieures et ne présentant pas un degré d'humidité beaucoup plus élevé.

Le blé sait donc se défendre contre la sécheresse en formant un lacis de racines puissantes qui s'enfoncent dans le sous-sol et finissent par trouver un approvisionnement d'eau suffisant pour subvenir à l'évaporation formidable des feuilles.

Il n'en est plus ainsi du raygrass, de la graminée de la prairie; ses racines sont disposées en grosses touffes qui s'épanouissent, se ramifient dans les couches superficielles, les premières atteintes par la sécheresse; c'est à peine si quelques filets descendent jusqu'à 75 centimètres de profondeur. Il semble en outre que toutes les racines ne présentent pas la même aptitude à disputer l'eau à la terre; le gazon succombe dans une terre qui renferme encore 7 à 8 centièmes d'humidité, le blé y vit et y prospère.

Toutes les plantes qui composent les prairies permanentes ne sont pas aussi facilement atteintes par la sécheresse que le raygrass, sur lequel ont porté les observations précédentes. Dans un mémoire sur les effets de la sécheresse de 1870 à Rothamsted, MM. Lawes et Gilbert rapportent les résultats très curieux que leur a fournis une prairie divisée en un certain nombre de parcelles; chacune d'elles recevait tous les ans le même traitement, qui naturellement variait d'une parcelle à l'autre; l'une, par exemple, restait toujours sans engrais, tandis qu'à côté, une autre parcelle recevait une fumure composée de sels ammoniacaux, de superphosphate, de chlorure de potassium et de sulfate de magnésie; la fumure d'une troisième comportait les mêmes engrais minéraux que la précédente, mais le nitrate de soude y remplaçait les sels ammoniacaux.

Tandis que pendant cette année 1870, remarquablement sèche, on récoltait sur la parcelle sans engrais la valeur de 725 kilos de foin à l'hectare, que le déficit sur une année moyenne s'élevait à 2,046 kilos, la parcelle aux sels ammoniacaux donna 3,625 kilos de foin à l'hectare; année moyenne, elle en fournissait 6,527, le déficit fut donc de 2,902 kilos; enfin la terre qui reçoit tous les ans le nitrate de soude donne, année moyenne, 7,250 kilos de foin à l'hectare; en 1870, on en recueillit 7,000, le déficit était seulement de 250 kilos.

Or, en 1870, à Rothamsted, il était tombé 76 millimètres d'eau en avril, mai et juin; c'est encore plus que nous n'en avons eu en France cette année, et cependant la parcelle sans engrais ne donna qu'une récolte absolument misérable.

Comment expliquer les énormes différences constatées entre ces

trois parcelles, placées dans le même sol, à côté les unes des autres? comment concevoir que la récolte qui a reçu du nitrate de soude soit double de celle qu'ont fournie les sels ammoniacaux, bien que les quantités d'azote distribuées aient été égales? Pour le savoir, on fouilla le sol et on prit des échantillons des diverses couches de terre jusqu'à $1^m,30$; on reconnut que la terre de la parcelle sans engrais n'était desséchée que dans les premières couches de 22 centimètres, seules parcourues par les racines; on n'y trouvait plus que 10 centièmes d'humidité, contre 13 et 12 accusés par les parcelles voisines; mais les différences étaient en sens inverse pour les couches profondes; tandis que déjà à 60 centimètres on trouve près de 23 centièmes d'humidité dans la terre sans engrais, le sol amendé avec le sulfate d'ammoniaque n'en renferme plus que 19 et la terre au nitrate de soude 16; à un mètre de profondeur, la couche sans engrais renferme 24 centièmes, celle des sels ammoniacaux 20,5 et enfin celle au nitrate de soude 17.

On pouvait facilement reconnaître que ces dessiccations si différentes étaient dues à l'absence ou à l'arrivée dans les couches profondes des racines des plantes de la prairie; plantes qui, au reste, n'appartenaient pas aux mêmes espèces.

Pour bien comprendre quelle a été l'issue de la lutte pour la vie qui s'établit entre les différentes espèces qui peuplent les parcelles de la prairie de Rothamsted, il faut se rappeler que les sels ammoniacaux sont très bien retenus par les propriétés absorbantes des terres arables, tandis que ces propriétés ne s'exercent pas sur le nitrate de soude. Si on fait filtrer, au travers d'une couche de terre contenue dans un entonnoir, une dissolution de sels ammoniacaux dont on connaît la richesse, on trouve que cette dissolution s'est appauvrie par son passage au travers du sol; si on opère de même avec une dissolution de nitrate de soude, on ne remarque aucun changement. Tandis que la plus grande partie des sels ammoniacaux distribués comme engrais persistent dans les couches superficielles, les nitrates s'enfoncent plus profondément, et on conçoit, dès lors, que la flore des parcelles au nitrate diffère de celle des terres qui reçoivent les sels ammoniacaux. Les espèces qui ont une tendance à former de longues racines sont favorisées par l'emploi du nitrate de soude, qui rejoint dans les couches profondes les filamens que ces espèces y envoient; sous l'influence d'un engrais approprié à leur structure, ces espèces deviennent vigoureuses, et finissent par éliminer les plantes incapables de profiter des nitrates qui ont pénétré dans le sous-sol. Réciproquement, les espèces à racines superficielles prospèrent dans les parcelles à sulfate d'ammoniaque.

MM. Lawes et Gilbert (1) ont trouvé que l'*Agrostis vulgaris* et le paturin dominaient dans la parcelle aux sels ammoniacaux et le *Bromus mollis* dans celle au nitrate de soude; or, ce brome, enfonçant ses racines jusqu'à une grande profondeur, a pu saisir les réserves d'humidité du sous-sol, braver la sécheresse qui a réduit considérablement les espèces à racines traçantes de la parcelle aux sels ammoniacaux et surtout les nombreuses espèces chétives de la parcelle sans engrais.

Il est bien à remarquer, en outre, que pendant cette année 1870 la récolte du blé atteignit à Rothamsted, malgré la sécheresse, 31 hectolitres 5 à l'hectare, c'est-à-dire qu'elle fut supérieure à la moyenne des récoltes précédentes; le contraste entre la faiblesse des rendemens de la prairie sans engrais et du blé est semblable à celui qu'on observe en France cette année.

V.

Quoi qu'il en soit, au commencement de mai, il était certain que la récolte de foin était perdue, il fallait se hâter de porter remède à une situation difficile. Que faire? Les conseils n'ont pas manqué. Dès le 3 mai, M. le ministre de l'agriculture adressait aux professeurs départementaux d'agriculture une instruction sur le semis de fourrages spéciaux destinés à combler le déficit causé par la sécheresse.

Puis, plus tard, quand on reconnut que malgré les pluies de la fin de mai, de juin et de juillet, les ressources fournies par les prairies et par les plantes fourragères nouvellement semées seraient manifestement insuffisantes, arriva une nouvelle circulaire destinée à indiquer à quelles matières alimentaires il fallait avoir recours.

Les professeurs que, très judicieusement, le gouvernement de la république a placés dans chaque département, ne se sont pas épargnés ; ils ont multiplié les conférences, se transportant d'une commune à l'autre, relevant les courages par de sages conseils; les feuilles locales ont reproduit leurs instructions; les praticiens éclairés que les Écoles répandent chaque année dans le pays, vers lesquels tout le monde tourne les yeux au moment de crise, ont de leur côté indiqué ce qu'ils faisaient, ils ont prêché par la parole et par l'exemple; les feuilles agricoles, les journaux politiques, dans

(1) Cet important Mémoire, auquel les conditions atmosphériques de cette année donnent un nouvel intérêt, a paru dans *The Journal of the R. agricultural Society of England*, t. VII, 2e série, 1re partie, 1871. J'en ai donné une traduction dans le tome 1er des *Annales agronomiques*, p. 251-551.

leurs revues d'agronomie, ont multiplié les indications, personne ne s'est découragé, on a continué la lutte; les intérêts en jeu représentent des sommes tellement énormes, la diminution de nos têtes de bétail serait un tel désastre, qu'on ne put se résigner à attendre, sans rien faire, qu'une dépression arrivant de l'Atlantique nous amenât la pluie tant désirée.

On prit à ce moment, bien à regret, une résolution qui entraînera pendant de nombreuses années des pertes considérables; on autorisa l'entrée du bétail dans les forêts de l'État et dans les bois communaux; le sol des bois est souvent couvert d'une herbe dure que les animaux ne consomment qu'avec répugnance, mais ils sont au contraire très friands des feuilles de certaines espèces, des bourgeons, des jeunes tiges; dans l'Est, où la forêt couvre de larges surfaces, et où la sécheresse était terrible, ce fut une grande ressource. On cite, dans la Haute-Marne, d'importans troupeaux de race bovine, qui ont vécu dès le mois de juin du pâturage en forêts; dans la Haute-Saône, le soulagement a été considérable; dans le Loiret, les cultivateurs voisins des forêts d'Orléans et de Montargis y ont envoyé leurs animaux; dans la Côte-d'Or, dans l'Yonne, les forêts ont encore été d'une grande ressource.

Visiblement, cette alimentation ne convient qu'aux animaux maigres, habitués à la portion congrue; le bétail, déjà en état, dépérit quand il est soumis au pâturage de la forêt, les vaches tarissent, enfin les animaux ont vécu, mais non sans causer de grands dommages... Cette solution était-elle la meilleure à adopter et, quitte à entamer la rigueur de nos proscriptions douanières, ne pouvait-on éviter de ravager nos forêts? C'est ce que nous discuterons un peu plus loin.

Parmi les plantes fourragères qu'on sème au commencement de l'été, en première ligne, se place le maïs; dans le midi, il est cultivé pour son grain; il mûrit également dans l'est de l'Europe, dans les provinces danubiennes; les États-Unis en produisent d'énormes quantités. Dans le centre et dans le nord de la France, la température estivale n'est pas assez élevée pour que le grain mûrisse; mais le maïs n'en est pas moins semé sur de grandes surfaces, il est coupé encore vert et employé comme fourrage. Quand il est placé sur une terre bien fumée, et que l'été est humide, il fournit des rendemens élevés, souvent 60 et 80 tonnes de fourrage vert à l'hectare. Cette année, on l'a semé sur les terres qui avaient porté du trèfle incarnat ou du seigle qu'on a coupé avant maturité, pour remplacer le foin manquant, et comme il a plu en juin et en juillet, les rendemens sont assez élevés; les animaux consomment d'autant plus volontiers le maïs fourrage, qu'il est plus

tendre, que les tiges sont moins coriaces, et souvent, pour assurer la consommation complète de la plante, on espace les semis de semaine en semaine, et on porte aux étables le maïs aussitôt qu'il arrive à un développement convenable. Dès la fin de septembre, il faut abattre ce qui reste de la récolte, car le maïs est facilement atteint par la gelée, et les imprudens voient très souvent un champ vert, luxuriant, le soir, blanchi, gelé, le lendemain matin, ayant perdu toute valeur.

Que faire du maïs qui excède les besoins de la consommation journalière? Parfois, on le sèche comme du foin; dans le midi notamment, c'est ainsi qu'on opère; mais depuis une trentaine d'années, dans le centre, dans le nord, on conserve le maïs par l'*ensilage*.

On sait que les matières végétales humides exposées à l'air sont la proie des moisissures, des champignons qui les brûlent lentement; cette combustion lente détermine des élévations de température notables : les maraîchers qui transportent des légumes frais dans de grands sacs s'assurent de temps à autre qu'ils ne *chauffent* pas; si cet accident se produit, il faut vider les sacs, exposer les végétaux à l'air pour les refroidir et arrêter la combustion. Pour qu'elle devienne dangereuse, deux conditions sont, en effet, nécessaires : l'accumulation de la matière végétale en masses suffisantes pour qu'elle s'échauffe et, en outre, le contact de l'air; si l'une de ces conditions fait défaut, l'action des moisissures est arrêtée; l'ensilage a précisément pour but de soustraire le fourrage à l'action de l'oxygène atmosphérique. La masse ensilée ne se conserve pas entièrement à son état primitif, elle éprouve une sorte de fermentation restreinte, dont la nature varie avec le mode d'ensilage employé.

Au fond d'une grange dont les murs sont assez résistans pour supporter une forte poussée, on accumule par assises régulières le maïs, les graminées, le trèfle, la luzerne, que les conditions atmosphériques ne permettent pas de sécher; les voitures se succèdent rapidement, les hommes montés sur le tas égalisent les couches de fourrage et les tassent en les piétinant; à mesure que la masse s'élève, on dresse en avant sur la paroi restée libre des planches, que des pieux enfoncés dans le sol maintiennent solidement.

Quand toute la récolte à conserver est ainsi arrivée à la grange, on recouvre la masse avec de la paille, puis des pierres, des madriers ou même de la terre, on charge de façon que la pression soit considérable, sans que cependant elle détermine l'écoulement des liquides à la partie inférieure. Si cet accident se produit, il faut se

hâter de diminuer la charge, car le fourrage privé des substances solubles entraînées par le liquide écoulé ne formerait plus qu'une masse fibreuse, coriace, peu recherchée par les animaux; les vaches auxquelles on présente ces fourrages mal ensilés expriment très clairement en soufflant, en éparpillant les herbes avec leur muffle, que la ration n'est pas de leur goût.

Quand l'ensilage est réussi, les animaux consomment très bien cet aliment, qui peut être conservé pendant tout l'hiver. On n'évite pas cependant que les moisissures n'aient gâté une partie de la matière végétale; au sommet, sur les parois, partout où l'air peut pénétrer, une couche plus ou moins épaisse est envahie par les blanches ramifications des champignons; on sent très bien à la main que la température est là beaucoup plus élevée que dans le reste de la masse. Celle-ci a une saveur acide très prononcée, due à la production de l'acide lactique (l'acide du lait aigri), et à de plus petites quantités d'acides butyrique et acétique (les acides du beurre rance et du vinaigre). Le fourrage ensilé est une sorte de choucroute que les animaux consomment volontiers.

Si, au lieu d'entasser les couches de maïs rapidement les unes sur les autres, et de les comprimer aussitôt que le tas est monté à une hauteur convenable, on opère plus lentement, laissant chaque couche s'échauffer avant de la recouvrir d'une nouvelle assise, c'est une autre fermentation qui se produit; au lieu de se transformer en acides, les sucres, l'amidon, et matières analogues contenues dans les plantes ensilées, produisent de l'alcool; la masse ensilée répand une odeur agréable de foin au lieu de fleurer l'acide butyrique dont l'odeur forte nous répugne. Cette variété d'ensilage est dite ensilage doux; les plantes ainsi conservées ne doivent pas rester longtemps exposées à l'air, elles moisissent bien plus aisément que celles qui ont subi la fermentation acide.

Bien que l'étude de ces fermentations ne soit pas encore complète, on peut esquisser la marche des phénomènes; la fermentation butyrique est provoquée par des fermens vivant à l'abri de l'air, par des fermens anaérobies qui se rencontrent dans les terres cultivées. Si on remplit un ballon de verre d'eau légèrement sucrée, qu'on y ajoute une poignée de terre de jardin, une poignée de carbonate de chaux en poudre, puis, qu'on expose le tout à une température de 35 degrés environ, on voit se produire une fermentation extrêmement active. Il se dégage rapidement une multitude de bulles d'hydrogène et d'acide carbonique... le sucre est transformé en acides acétique et butyrique... il est vraisemblable que, dans la fermentation acide, les fermens sont apportés par la terre qui souille les plantes ensilées.

Les transformations qui apparaissent dans l'ensilage doux sont dues à une autre cause ; quand une cellule végétale vivante est privée d'oxygène libre, elle respire en empruntant cet oxygène à une combinaison, et elle détermine alors une fermentation. Si on plonge un fruit dans une atmosphère d'acide carbonique, une plante entière pendant quelques jours dans une atmosphère d'azote, on reconnaît que le sucre du fruit, l'amidon de la plante, ont fermenté, ont produit de l'alcool. De là, la belle définition donnée par M. Pasteur : *la fermentation est la vie sans air.*

Quand on accumule les plantes vertes vivantes dans un espace restreint, l'oxygène contenu entre les assises se métamorphose rapidement en acide carbonique; l'atmosphère est donc seulement formée d'acide carbonique et d'azote; la fermentation s'établit soit par l'activité propre des cellules végétales, on obtient alors l'ensilage à odeur d'alcool, soit par celle des bactéries apportées par la terre, qui provoquent la formation des acides; mais dans l'un et l'autre cas, l'absence d'oxygène préserve la masse ensilée de l'action des moisissures, et on dispose, pendant l'hiver, d'un fourrage frais très apprécié par les vaches et les moutons.

VI.

Les cultures de maïs paraissent avoir bien réussi, car juin et particulièrement juillet ont été pluvieux; pendant ce dernier mois, on recueille à Nancy, 90 millimètres de pluie ; 76 millimètres dans la Haute-Marne, 132 à Amiens, 79 à Grignon, 62 à Évreux, $67^{mm},2$ à Chartres, 61 à Rennes, 69 à Auxerre, 92 à Bourges, 79 et $76^{mm},9$ en Limagne, 47 dans la Lozère, 107 à Montpellier, $42^{mm},9$ seulement à Toulouse; mais juin avait fourni 108 millimètres. La pluie a donc été à peu près générale, et on a pu recueillir des secondes coupes de fourrage parfois très abondantes.

Quoi qu'il en soit, au commencement d'août, la situation paraissait bien meilleure, et elle l'est devenue en effet, dans quelques départemens; aux environs de Paris notamment, dans Seine-et-Oise et Seine-et-Marne, les regains ont été assez abondans pour que l'alimentation du bétail soit assurée. En général, sur l'ensemble du territoire, on avait fait la moisson hâtivement, on avait presque partout semé des cultures dérobées de fourrages, malgré le prix élevé des semences, et si le mois d'août avait été humide, on aurait pu envisager sans crainte l'arrivée de l'hiver; malheureusement, presque partout, la sécheresse reprit aussi implacable qu'au printemps. Pendant tout le mois d'août, un soleil brûlant a par-

couru un ciel sans nuage ; les cultures dérobées ont manqué dans nombre de départemens ; à l'ouest, les choux fourragers ont levé, les sarrasins également, mais n'ont pas tardé à souffrir ; les raves, qui avaient été semées avec profusion, ont commencé à se montrer, puis se sont desséchées ; la vesce a levé, mais les champs où elle a persisté sont très clairs, et bien que la fin de septembre ait été humide, la saison était déjà trop avancée pour que les très grands efforts auxquels, sous l'énergique impulsion des professeurs départementaux, s'est livrée la culture, aient été récompensés comme il aurait fallu.

Examinons donc quelles sont les ressources que nous possédons pour nourrir le bétail jusqu'en hiver. Tout d'abord, nous allons être contraint, dans nombre d'exploitations particulièrement atteintes par la sécheresse, d'utiliser à l'alimentation des animaux de la ferme les faibles quantités de paille recueillies ; nous remplacerons cette paille par de la sciure de bois dans les pays où elle abonde, par des fougères, des bruyères, des feuilles mortes, par de la tourbe, au besoin même par de la terre sèche. Certainement notre fumier n'aura pas la qualité de celui qu'on obtient dans les années normales, quand on recueille les déjections des animaux sur de la paille, et qu'on soumet la masse à une fermentation régulière, mais les conditions exceptionnelles que nous traversons exigent impérieusement ce sacrifice.

Que pouvons-nous ajouter aux faibles quantités de foin recueillies, de paille économisées sur les litières ? — Dans la région du nord-est, où la betterave couvre de larges espaces, nous aurons, en proportions, hélas! restreintes, des pulpes... On sait qu'aujourd'hui on extrait le sucre, en découpant les racines en fragmens qui sont soumis à des lavages méthodiques dans des appareils désignés sous le nom de diffuseurs ; les résidus de ce lavage, les pulpes dépouillées du sucre, sont, ainsi qu'il a été dit, employées à la nourriture du bétail ; elles répandent une odeur très forte, mais qui ne répugne pas aux animaux. Les cultivateurs qui apportent des betteraves aux sucreries emportent en retour des pulpes qui sont amoncelées dans de grands fossés, dans des silos qu'on recouvre de terre ; elles se conservent pendant toute l'année, et dans une saison normale, toute la région betteravière engraisse chaque hiver de nombreux animaux, bœufs ou moutons, en les nourrissant avec de la pulpe additionnée de divers autres alimens. — Visiblement, la quantité de pulpe disponible varie avec le poids des betteraves traitées, et comme cette année la culture n'a que médiocrement réussi, la pulpe sera rare.

Depuis quelques années, la culture de la pomme de terre a fait de grands progrès ; un agronome des plus distingués, M. Aimé

Girard, a introduit en France quelques variétés allemandes à grands rendemens, a indiqué le mode de culture qu'il convient de leur appliquer, et a réussi à augmenter dans une large mesure la production de ces précieux tubercules; ils servent non-seulement à l'alimentation humaine, mais aussi à celle des porcs, et cette année, on en fera certainement consommer aux bêtes à cornes. — Habituellement cependant, elles reçoivent plutôt des *drèches*, c'est-à-dire les résidus de la fabrication de l'alcool obtenu par la saccharification et la fermentation des pommes de terre; les drèches de brasserie sont aussi de précieux alimens dont les cultivateurs du nord et de l'est font un large emploi.

Les praticiens de l'Ouest trouveront aussi dans les marcs de pommes une puissante ressource. On sait que la sécheresse du printemps a été très favorable à la fécondation des fleurs des arbres fruitiers et que les pommiers notamment portent une énorme quantité de fruits; il est facile d'en saisir la raison; pour qu'un fruit se *noue*, il faut que le pollen des étamines, des organes mâles, féconde les ovules qui sont la partie essentielle des pistils, organes femelles des fleurs; bien que ces pistils varient de forme à l'infini, ils comprennent essentiellement trois parties : l'ovaire habituellement renflé et renfermant les ovules sur lesquels doit s'exercer l'influence de l'organe mâle, le style, sorte de colonne rétrécie que surmonte le stigmate. C'est sur sa surface souvent poisseuse que tombent les grains jaunâtres du pollen; ils y germent, y développent un tube, le boyau pollénique, qui s'engage dans un tissu particulier du style : le tissu conducteur, y rampe, s'y allonge, en dissolvant et assimilant les cellules entre lesquelles il se glisse, jusqu'à atteindre l'ovaire où il s'introduit, pour rencontrer une petite ouverture de l'ovule, le micropyle, dans lequel il pénètre. Le protoplasme mâle s'unit à ce moment au protoplasme femelle, et la fécondation a lieu.

Un temps sec la favorise. Si au moment de la floraison la pluie survient, le pollen peut être entraîné; s'il persiste à la surface du stigmate et y germe, le boyau pollénique s'y contourne sans s'enfoncer dans le tissu conducteur; les fleurs coulent et la récolte est perdue. Quand la fécondation a eu lieu, que les jeunes ovules commencent à grossir, le succès n'est pas encore assuré. Les gelées printanières sont funestes; les fleurs atteintes se détachent, jonchent le sol; tout est compromis. Ces gelées tardives atteignent particulièrement la vigne et sont bien plus à craindre dans les plaines que sur les coteaux. J'en ai sous les yeux, au moment où j'écris, un exemple frappant; la vigne est chargée de raisins sur toutes les pentes qui bordent la Limagne d'Auvergne; dans la plaine, la gelée a tout détruit.

Les gelées ont été rares cette année. La Bretagne et la Normandie regorgent de fruits; la profusion y est telle que les prix sont tombés et que l'abondance de la production fruitière ne compensera pas les pertes qu'a fait essuyer la disette de fourrages, cependant elle fournira pour cet hiver un supplément d'alimens.

Les pommes, les poires, employés à la confection du cidre et du poiré, laisseront des marcs dont il faudra cette année tirer parti. Aussitôt que les pommes écrasées sortent du pressoir, on brise le gâteau, on le mélange à du sel; puis on le tasse fortement dans des futailles vides, ou encore dans des fossés, on recouvre la masse d'argile. On procède, en réalité, à un véritable ensilage.

Toute la région de la vigne trouve, de son côté, d'importantes ressources dans les feuilles et dans les résidus de vendange, dans les marcs. Les animaux acceptent volontiers les feuilles de vigne, et, du premier coup, on reconnaît que notre immense vignoble offre à la consommation du bétail une masse énorme de matière végétale. Visiblement, il ne peut être question de cueillir les feuilles qu'après la vendange et lorsque le bois qui doit porter fruit l'année suivante a bien mûri, lorsque l'*aoutage* est complet. Si on agissait autrement, on compromettrait la récolte prochaine et l'effeuillage serait ruineux; si ces précautions sont de mise dans le Centre et le Sud-Ouest, où habituellement cette maturation du bois est un peu tardive, elles ont si peu de raison d'être dans les vignobles vigoureux du Midi, que des vignerons expérimentés n'hésitent pas à faire entrer les moutons dans les vignes aussitôt après les vendanges.

Une objection, cependant, se présente à l'esprit. On sait quels dégâts ont causés depuis quelques années différentes maladies cryptogamiques qui s'attaquent à la vigne, détruisent le parenchyme des feuilles et provoquent leur chute.

Ce n'est pas seulement en France que l'une de ces maladies, la plus dangereuse sans doute, le mildew, exerce ses ravages. En parcourant la Vénétie, à la fin de l'été de 1885, j'ai vu les rameaux de vignes courant en festons d'un arbre à l'autre, absolument dépouillés de leurs feuilles; les grappes, encore vertes, pendaient tristement à ces branches dénudées. La feuille est le laboratoire de la plante, le fruit n'est qu'un réceptacle, un magasin dans lequel s'écoulent les produits élaborés dans les cellules à chlorophylle de la feuille. Quand celle-ci pâtit, jaunit, se dessèche, meurt et tombe, l'usine qui fabrique le sucre, l'albumine, les acides est arrêtée; le magasin reste vide, le fruit ne mûrit pas; la récolte est perdue.

En 1888, j'ai encore vu dans la Haute-Italie, en remontant la

vallée de l'Adige, les ceps couverts de feuilles roussies par la maladie. L'an dernier, tout le vignoble des environs de Clermont-Ferrand a été envahi; les pertes y ont été énormes. On peut cependant les éviter, on sait se défendre. Le mildew, comme beaucoup d'autres moisissures, est extrêmement sensible aux atteintes des sels de cuivre; de là l'emploi de mélanges essentiellement formés de sulfate de cuivre et de matières ayant pour but de précipiter l'oxyde de cuivre et de former sur les feuilles un dépôt adhérent. La *bouillie* bordelaise, la première en date, est formée de sulfate de cuivre et de chaux diluées dans l'eau; le carbonate de soude remplace la chaux dans la bouillie bourguignonne. Enfin, dans ces derniers temps, M. Michel Perret a rendu encore plus efficace la découverte qu'a faite M. Millardet, en ajoutant aux mélanges cuivriques, préconisés par l'éminent professeur de Bordeaux, de la mélasse, qui, adhérant fortement aux feuilles, empêche les pluies d'entraîner l'oxyde de cuivre.

Aujourd'hui, les vignerons, instruits par une rude expérience, procèdent dès le printemps aux traitemens préventifs à l'aide de ces bouillies, dont les taches grisâtres s'aperçoivent facilement sur les feuilles, et, dès lors, on est en droit de se demander si ces traitemens n'interdisent pas l'emploi des feuilles comme fourrage; on conçoit que les vignerons, croyant encore que les sels de cuivre sont des poisons redoutables, hésitent à faire consommer par les animaux les feuilles des ceps traités par les bouillies. L'expérience s'est cependant prononcée nettement. Les sels de cuivre sont infiniment moins vénéneux qu'on ne le supposait naguère; les feuilles de vigne encore tachées par les bouillies cuivriques peuvent être distribuées au bétail sans inconvénient; mais les préjugés sont longs à vaincre, et il est à croire que, par crainte de nuire à la vigne ou d'empoisonner les animaux, on laisse sans emploi une ressource particulièrement précieuse dans une année comme celle que nous traversons. Les feuilles de vigne équivalent en effet, dans les vignobles du Midi, à un poids de foin compris entre 5,000 et 10,000 kilogrammes à l'hectare, à une récolte moyenne de foin de 2,100 à 3,600 kilogrammes dans le Sud-Ouest, et à 1,500, à 2,500 en Champagne. M. Müntz, à qui on doit ces indications, estime que les 2 millions d'hectares du vignoble français produisent l'équivalent d'une récolte de foin comprise entre 3 et 6 millions de tonnes.

Si malgré notre détresse fourragère nous laissons, bien à tort, perdre les feuilles de vigne, il est à croire que les marcs de raisin, qui ne portent pas de taches visibles de sels de cuivre, car les traitemens ont lieu trop tôt pour que les grappes soient atteintes, seront utilisés. M. Müntz conseille de les ensiler en les mélangeant avec du

sel. L'an dernier, un troupeau alimenté pendant tout l'hiver avec des marcs s'est très bien comporté, et l'agnelage a eu lieu régulièrement.

VII.

Bien que la sécheresse de l'année 1893 soit absolument exceptionnelle, ce n'est pas la première fois que le bétail est réduit à la portion congrue par la disette de fourrages, et il est curieux de voir qu'à un siècle d'intervalle des circonstances analogues provoquent des conseils identiques. Le premier volume du recueil de la Société royale d'agriculture, publié en 1785, renferme un mémoire sur l'utilisation des feuilles d'arbres à la nourriture du bétail ; elles offrent, en effet, une ressource importante dont on est bien loin de profiter habituellement autant qu'il le faudrait, mais que notre détresse actuelle nous forcera d'utiliser. Depuis des siècles cependant on ébranche les frênes, on réunit leurs rameaux en fagots qu'on sèche et qu'on emploie pendant l'hiver; les saules, taillés en têtards, sont effeuillés chaque année et les feuilles servent à la nourriture du mouton. Nous savons en outre, que depuis la plus haute antiquité, l'emploi des feuilles d'arbres a été recommandé. Pline et Columelle nous apprennent que les Romains conservaient pour l'hiver de grandes provisions de feuilles; plus récemment, Olivier de Serres, le père de l'agriculture française, donne les feuilles à titre de friandise, « laquelle le bétail aime autant que l'avoine. » Au commencement du siècle, A. Thouin, professeur au Museum, cherche à réaliser expérimentalement la haie à fourrage ; malgré tout, ces sages conseils ont été peu écoutés, et ce n'est que dans un petit nombre de contrées que s'est perpétuée l'habitude d'utiliser à l'alimentation du bétail les feuilles des arbres.

Tout récemment cependant, M. A.-Ch. Girard, chef des travaux chimiques à l'Institut agronomique, a consacré à l'étude de cette importante question un très intéressant mémoire (1) qui ne pouvait venir plus à propos. Toutes les feuilles fraîches ne sont pas comestibles; les animaux refusent les feuilles de châtaignier ; il faut se garder de leur donner les feuilles d'if, qui sont vénéneuses; on doit proscrire encore celles du noyer, du fusain d'Europe, de l'ailante, des lauriers-rose et cerise, du sumac, du cytise faux ébénier; enfin, au premier printemps, les feuilles de chêne doivent être rejetées;

(1) *Annales agronomiques*, t. XVIII, p. 513-561. C'est dans le même recueil, t. XIX, que se trouvent les travaux de M. Müntz sur l'utilisation des feuilles de vigne et des marcs de raisin à l'alimentation du bétail.

mais à côté de ces quelques espèces nuisibles, le nombre des arbres qui donnent des feuilles comestibles est considérable; les ormes, les peupliers, les érables, les platanes, les acacias, les noisetiers, les frênes, les bouleaux, les charmes, les tilleuls, les pins, portent des feuilles que les animaux consomment volontiers. Ces feuilles constituent une excellente nourriture; quand on les soumet à l'analyse et qu'on compare leur composition à celle de la luzerne, qui est considérée à juste titre comme un très bon fourrage, on reconnaît qu'elles représentent une composition très analogue.

M. A.-Ch. Girard ne s'est pas borné à établir la composition des feuilles d'arbre, il a voulu savoir comment elles étaient utilisées par les animaux. La méthode à employer pour résoudre cette importante question est facile à saisir; quand on a déterminé le poids et la composition des feuilles dont on nourrit un animal, on sait quelles quantités de matières azotées, de matières hydrocarbonées (sucre, amidon, gomme, etc.), de cellulose, de matières grasses, de matières minérales, contient la ration. Si on en défalque la partie piétinée, gâchée, non ingérée, on calcule aisément le poids de ces différentes substances qui pénètrent dans le tube digestif; si, d'autre part, on recueille les déjections et qu'on les soumette au même mode d'analyse que l'aliment, on en déduit le *coefficient de digestibilité* de ces différens principes, en d'autres termes, la quantité de matière digérée pour 100 de l'ingérée. Or, sur 100 parties de matières azotées contenues dans les feuilles d'acacia, de marronnier ou d'ormeau, 80.7 sont digérées; sur 100 de ces mêmes matières azotées contenues dans la luzerne, 86.2 sont utilisées; pour les matières hydrocarbonées des feuilles d'arbre, le coefficient est 83.9, et 82.3 pour ces mêmes matières provenant de la luzerne.

Les feuilles sont donc un excellent aliment, et un bois mérite absolument d'être appelé une *prairie en l'air;* il est certain que cette année les feuilles seront utilisées partout où la disette de fourrages se fera sentir. Il n'y aura aucune difficulté à recueillir celle des arbres taillés en têtards, et celle des taillis. Pour utiliser les arbres élevés, on dépensera un peu plus, mais il vaut mieux faire quelques sacrifices de main-d'œuvre que de laisser dépérir le bétail. Au reste, les élagueurs ne sont pas rares et il est plus commode de couper les jeunes branches et de les travailler à terre que d'effeuiller.

Quand les branches sont coupées, on sépare les bois et les branchages feuillus. Ces derniers sont réunis en fagots qu'on fait sécher sous un hangar, comme du tabac et du maïs; on donne ces fagots aux animaux, soit sans aucune préparation, soit après les avoir fait passer au hache-paille, soit même après les avoir ensilés en les saupoudrant de sel marin pour les rendre plus sapides. La

méthode d'ensilage suivie pour le maïs réussit également pour les brindilles, elle a été mise en pratique l'an dernier avec un plein succès.

Tous les praticiens savent que les animaux refusent les feuilles mortes. Elles peuvent servir à faire des litières, mais les feuilles encore vertes sont seules acceptées comme alimens; il faut donc couper les branches pour les dépouiller. Cet effeuillage ne sera pas sans causer quelques préjudices aux arbres qui auront à le supporter; en effet, à l'arrière-saison, les matières azotées, les hydrates de carbone solubles, l'acide phosphorique, la potasse contenue dans les feuilles, sont résorbés et viennent se concentrer dans le tronc pour être utilisés l'année suivante à la formation des organes nouveaux. Ces réserves toutefois se forment pendant toute la bonne saison, et l'effeuillage de septembre ou d'octobre ne présente pas des inconvéniens tels qu'il faille hésiter à le pratiquer.

Nous avons insisté jusqu'à présent sur les ressources alimentaires que les cultivateurs trouveront sur leurs propres domaines; ne peuvent-ils donc rien acheter? Si vraiment, et il convient de passer rapidement en revue les denrées que le marché peut leur offrir.

Le foin de prairies naturelles, de luzerne, de trèfle, est resté longtemps à un prix très élevé : 14, 16, 18, 20 francs les 100 kilos; l'Italie cependant en expédie actuellement à 10 francs; on réservera ces alimens aux chevaux. Les bêtes à cornes ou à laine utiliseront, outre la paille recueillie sur les domaines, des grains et des tourteaux. Des grains : à si faible prix que soit le blé, il vaut encore de 21 à 22 francs le quintal et doit être exclu de la ration; il est bien à craindre que l'avoine ne soit également trop chère pour être utilisée couramment, car la récolte n'a été que médiocre. Reste le grain de maïs que les États-Unis, les provinces danubiennes peuvent fournir en quantités indéfinies; le maïs est habituellement à bas prix; pendant tout l'été, il valait 7 à 8 francs à Chicago, 9 à 10 francs à New-York. Dès le début de la crise, quelques députés ont proposé au parlement de suspendre les droits qui l'excluent du marché français. Notre nouveau tarif douanier le grève de 3 francs par 100 kilos; il est coté actuellement au Havre de 15 à 16 francs. La chambre des députés a repoussé la suspension des droits à une majorité d'une centaine de voix, et quand bien même la chambre nouvelle reviendrait sur cette décision, il serait bien tard pour que cet abaissement de tarif pût présenter quelque efficacité.

Quand le maïs n'est pas grevé de droits à l'importation, il est

employé avec grand avantage à l'alimentation du bétail et même des chevaux; les grandes administrations de transport le faisaient entrer dans les rations, où il remplaçait une grande partie de l'avoine. En Angleterre, on en utilise aujourd'hui de très grandes quantités; pendant les huit premiers mois de cette année, on en a introduit 1,200,000 tonnes valant environ 125 millions de francs; pendant le seul mois d'août, la valeur du maïs introduit représentait 24 millions de francs. C'est également au maïs qu'a eu recours la Suisse, qui en a importé des quantités énormes, peut-être même exagérées. Pourra-t-on en France remplacer le maïs qui ne paraît pouvoir supporter les surtaxes de douane, par du riz, des débris de moulins, etc.? C'est ce qu'il est difficile de savoir encore.

Si les graines amylacées font défaut, nous pouvons, et avec grand avantage, employer les tourteaux de graines oléagineuses. Les grandes huileries de Marseille ont réussi à conserver la libre entrée de leurs matières premières; les graines d'Afrique continuent d'y affluer, et nous bénéficions actuellement de la mesure libérale qui a permis à notre commerce de s'approvisionner largement. Les tourteaux, c'est-à-dire les gâteaux qui restent sous les presses après que l'huile s'est écoulée des graines broyées, conviennent très bien pour compléter les pulpes que fournira le pays betteravier ou les maigres rations de paille de la région du centre; les graines oléagineuses, comme les graines amylacées, sont, en effet, très riches en matières azotées, et naturellement les tourteaux le sont encore davantage, puisqu'ils représentent les graines privées de l'huile, dont le poids est presque la moitié de celui de la graine sèche.

En résumé, il faudra alimenter le bétail cet hiver avec de la paille, des feuilles, des brindilles, avec les résidus de la fabrication : du sucre, de l'alcool, de la bière, avec les issues des moulins, avec les marcs de pomme et de raisin, avec les ensilages, partout où il aura été possible d'en faire. Si on réussit à conserver les animaux domestiques, si les étables et les bergeries restent garnies jusqu'au printemps, ce sera grâce aux efforts qui auront été faits de toutes parts et qui méritent qu'on s'y arrête encore quelques instans.

VIII.

Ces efforts ont été très grands, ils sont dus pour une bonne part à l'impulsion que l'administration de l'agriculture a su imprimer à tous ses services. Dès son arrivée au pouvoir, M. Viger a constitué une commission consultative permanente du conseil supérieur de l'agriculture, comprenant, outre les directeurs de son adminis-

tration, des membres du parlement, des savans, des praticiens, des journalistes. Il l'a réunie à diverses reprises, a soumis ses projets à une libre discussion; puis quand les résolutions ont été prises, il a passé à l'action avec l'ardeur d'un homme bien résolu à préserver d'une ruine immédiate la partie de la fortune publique dont il a la garde.

Sans doute, dès le mois de juillet, quand on a vu les cultivateurs affolés abandonner sur le marché leur bétail à un prix dérisoire, on aurait pu réclamer une mesure radicale, suspendre les droits d'entrée sur le maïs, comme on l'a fait pour le blé après la désastreuse récolte de 1891. En agissant ainsi, en faisant affluer sur le marché du maïs à 100 francs la tonne, on était sûr de fournir aux animaux une nourriture abondante, on pouvait préserver les forêts des atteintes qu'elles ont subies, c'était le salut assuré; mais quand bien même M. Viger, sacrifiant à l'intérêt public ses convictions intimes, eût jeté son portefeuille dans la balance, pour entraîner le parlement à modifier les conventions douanières, il n'eût vraisemblablement pas réussi.

La commission permanente, consultée, avait, à l'unanimité moins deux voix, rejeté cette solution. Les cultivateurs sont actuellement animés de passions protectionnistes intransigeantes, et malgré ses avantages, la libre entrée du maïs eût été vivement attaquée.

Les ressources que le commerce pouvait fournir ayant été ainsi abandonnées, on se rabattit sur celles que notre territoire peut nous procurer. Aucune n'a été négligée. La situation a toujours été bien connue, on s'est constamment renseigné; toute l'administration préfectorale a été mise à contribution, les inspecteurs-généraux ont envoyé des rapports circonstanciés, détaillés; les professeurs départementaux d'agriculture ont eu des instructions précises, indiquant d'abord au commencement de l'été toutes les cultures qui pouvaient être entreprises, spécifiant les conditions dans lesquelles elles avaient chance de réussite, puis plus tard formulant les rations dans lesquelles les feuilles d'arbre, les ramilles remplaçaient le foin qui faisait défaut; quand des professeurs d'agriculture, des journalistes, des praticiens proposaient un mode d'action, simple, facile à mettre en pratique, ces instructions étaient imprimées à un nombre prodigieux d'exemplaires, affichées, distribuées.

Enfin, on intéressait le parlement à ces milliers de cultivateurs victimes de la sécheresse, et on obtenait le vote de 5 millions pour leur venir en aide.

Cinq millions forment une grosse somme, et cependant, quand on la compare aux pertes essuyées, elle paraît bien minime. Des

évaluations certainement intéressées les portent à 1,800 millions; quand bien même ces pertes ne dépasseraient pas un milliard, c'est-à-dire qu'en moyenne, chacun de nos 10 millions d'hectares de culture fourragère n'aurait perdu que 100 francs, on voit quelle disproportion il existe entre la somme allouée et le dommage ressenti.

Une répartition équitable est évidemment difficile; partager également entre toutes les cultures fourragères, tellement que le propriétaire d'un hectare de prairie recevrait 50 centimes, est dérisoire; les pertes sont bien loin d'être égales dans tous les départemens, et l'administration de l'agriculture, laissant de côté les départemens peu ou point atteints, concentrera ses secours sur ceux qui ont le plus souffert.

Quelque minimes que soient les sommes distribuées, elles pourront être d'un grand secours si elles sont judicieusement employées, si, comme cela aura lieu certainement dans quelques-uns de nos départemens de l'Est, elles donnent un nouvel élan aux associations de producteurs, qui commencent à fonctionner, comme celles qui ont été créées avec tant de succès en Allemagne par Schulze-Delitsch. On sait que, sous l'impulsion de ce bon citoyen, des voisins, connaissant leurs habitudes laborieuses et bien réglées, s'engagent solidairement les uns vis-à-vis des autres et forment ainsi de petites sociétés capables d'obtenir un crédit suffisant pour acquérir les matières premières à transformer.

Elles n'empruntent que pour produire, pour obtenir une plus-value de l'objet acheté avec l'argent emprunté, jamais pour mieux vivre, et leurs affaires prospèrent. Ces sortes d'associations existent chez nous : dans la Nièvre notamment, des engraisseurs de bétail associés ont su inspirer à la Banque de France une confiance telle, qu'elle escompte leur papier. Nos syndicats agricoles, qui ont pris depuis quelques années un si prodigieux accroissement, peuvent s'élever à ces associations financières et créer sans bruit, sans tapage, sans être la proie des brasseurs d'affaires, ce crédit agricole, sans cesse réclamé et jamais obtenu.

Dans quelques-uns de nos départemens de l'est, il a été décidé que les sommes versées par l'État pour indemniser les victimes de la disette de fourrages, augmentées de celles qu'ont votées les conseils-généraux, seraient employées à servir les intérêts d'un emprunt destiné à acheter les denrées alimentaires qui font défaut. On conçoit, en effet, que toutes les conditions nécessaires à un emprunt soient réunies; le petit propriétaire emprunteur a un gage, son bétail, mais il n'a pas l'argent nécessaire pour acheter de quoi le nourrir. Il doit emprunter.., est-il solvable? Ses amis, ses voisins,

le connaissent, ils s'engagent pour lui comme lui pour eux, ils répondent les uns pour les autres absolument. L'argent ne manque pas dans notre pays, on le trouvera d'autant plus sûrement que les fonds destinés à payer les intérêts sont là, versés par l'État, dans la caisse du comice ou de l'association qui fait l'emprunt.

Ce ne sont pas seulement des alimens qu'on achètera ; là où les machines sont rares, où les hache-paille, notamment si utiles cette année, font défaut, on pourra les acquérir sur les fonds votés. Au printemps même, quand il faudra acheter des animaux pour remplacer ceux qui auront été sacrifiés ou qui auront péri pendant le difficile hiver qui s'avance, les fonds alloués par l'administration pourront encore aider aux emprunts qui seront nécessaires.

Sans doute, le désastre est grand. L'abondance des fruits, l'admirable récolte de vin du sud-ouest, ne compensent pas les pertes éprouvées ; et cependant dans quelques années, quand ces pertes seront réparées, oubliées, peut-être de ces dures épreuves restera-t-il quelque bien. On aura appris que les feuilles d'arbres, les ramilles presque partout négligées sont d'un emploi avantageux ; les champs, qui restaient découverts pendant tout l'automne, porteront régulièrement des cultures dérobées, et quand on se rappelle combien sont énormes les pertes d'azote nitrique que supportent chaque année les champs non ensemencés à l'automne (1), on sera convaincu que l'habitude prise d'obtenir, après chaque récolte de céréale, une récolte fourragère n'aura pas été payée trop cher par les souffrances cuisantes de cette année.

Si, enfin, la nécessité pousse nos cultivateurs à créer ces petites associations restreintes, composées d'adhérens sévèrement choisis, et à obtenir ainsi le crédit qui, aujourd'hui encore, leur fait défaut, on reconnaîtra une fois de plus que c'est sous le rude fouet de l'adversité que le progrès s'accomplit... Dans cinq ou six ans, les pertes actuelles seront réparées, oubliées et peut-être à ce moment entendra-t-on un des cultivateurs, actifs, réfléchis, comme il y en a tant dans notre pays, se dire : tout de même, nous avons beaucoup gagné depuis la grande sécheresse de 1893.

P.-P. DEHÉRAIN.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai, p. 391.

AUTOUR D'UNE TIARE

III[1].

IDYLLE. — LE NAUFRAGE D'UN PONTIFICAT. — MARIAGE *IN EXTREMIS*.

VI. — IDYLLE.

La pauvrette attendit longtemps. Grégoire VII prolongea jusqu'à l'automne de 1077 son séjour à Canossa et dans les domaines de la comtesse Mathilde, afin de surveiller de près les allées et venues de l'empereur en Italie et la sourde révolte de l'épiscopat lombard, toujours disposé, depuis un demi-siècle, à élever contre Rome une église indépendante. Des faits très graves, tels que l'élection au mois de mars, par une partie des princes allemands, en présence des légats pontificaux, de l'anti-césar Rodolphe de Souabe, beau-frère d'Henri IV; des rumeurs inquiétantes propagées par les prêtres schismatiques, annonçant l'exaltation prochaine d'un anti-pape, le patriarche de Ravenne ou l'archevêque de Milan, tout faisait pressentir à Grégoire une crise où pouvait périr le saint-siège romain. Dans le même temps succombait, au midi napolitain, le dernier débris de l'empire lombard, le seul allié de l'Église contre

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre.

les Normands, Gisolf, prince de Salerne. Robert Guiscard et ses bons amis, les Sarrasins de Sicile, menaçaient à Rome la primauté temporelle du pontife, tandis que l'Église elle-même et l'intégrité de la foi étaient mises en péril par l'anarchie de l'empire, le schisme inévitable d'une moitié de l'Allemagne et l'apparition d'un faux pape.

Grégoire, troublé par l'appréhension de l'avenir et l'étrange tentation qui l'attirait au-delà des Alpes, vers le cœur même du royaume germanique et de l'église allemande, après avoir longtemps hésité à s'engager en Lombardie, reprit lentement, en septembre, le chemin de sa métropole. A ce moment, Robert entreprenait le siège de Bénévent, fief de l'Église, et lançait des bandes d'aventuriers dans la campagne romaine. Le pape rentra au Latran un soir, hanté par les souvenirs lamentables de la captivité de Léon IX chez les Normands et se demandant de quel point de l'horizon partirait le coup de vent qui emporterait sa tiare.

Victorien n'était point dans l'escorte pontificale. A la dernière étape de sa route sur la voie Émilienne, Grégoire l'avait renvoyé en arrière avec une dépêche pour la comtesse. Dans cette lettre, il priait Mathilde de recevoir jusqu'à nouvel ordre le jeune homme au nombre de ses chevaliers, et de le confier à ses meilleurs capitaines pour la discipline des choses de la guerre.

Pia pleura entre les bras de l'abbesse, qui ne comprenait rien au chagrin de la jeune fille. L'évêque d'Assise s'efforça de la consoler.

— Ma fille, il est fort heureux que le saint-père réponde ainsi à nos espérances et prépare Victorien à la vie chevaleresque. J'avais une crainte secrète, que je vous ai toujours cachée, qu'il n'en fît un homme d'église, peut-être un moine.

— Un moine! s'écria Pia, s'il devenait moine, moi, je tomberais malade à en mourir.

Joachim sourit, et l'innocente abbesse répliqua :

— En vérité, Pia, vous perdez la tête. L'état monacal est excellent pour le salut. Et pourquoi vous agiter et prendre fièvre, si Victorien entrait en religion, plus que vous ne faites à propos de tant de jeunes seigneurs romains que nous voyons chaque jour se donner au cloître? Hier encore, le neveu du cardinal d'Ostie revêtait l'habit de Saint-Benoît. Cependant, vous avez chanté et ri toute la journée, et joué avec le chevreuil, sans manifester le plus petit chagrin.

Ce fut au tour de Pia de sourire à travers ses larmes.

Soutenue par les homélies de sa gouvernante et la bonté de Joachim, elle se résigna à la patience. L'abbesse lui répétait, dix fois par jour :

— Votre grand-oncle agit et parle sous l'inspiration du saint-esprit. Ainsi, toutes ses résolutions sont adorables. Sans doute il a pensé que, pour le plus grand bien de l'âme de Victorien et de la vôtre, il était nécessaire d'éloigner l'un de l'autre un garçon de seize ans et une fille de treize, lui en Toscane et vous à Rome. Sept jours de voyage. Bénissez Dieu, Pia, et son saint vicaire.

A cette vue ingénieuse, Pia ne répondait jamais. Elle relevait vivement la tête, ouvrait tout grands ses doux yeux florentins et regardait fixement l'abbesse, avec un visage où la surprise, la curiosité, le dépit enfantin et l'ironie se rencontraient d'une façon très charmante. Alors la bonne dame, entraînée par son goût pour la prédication, dès que l'évêque s'éloignait un peu, s'abandonnait à toutes sortes de considérations doctrinales, éclairées par des exemples fort édifians. Dans ses récits, il n'était point d'entrevue entre jeunes cavaliers et jeunes filles, d'échange de paroles, de pleurs ou de soupirs qui ne fussent interrompus par la chute du tonnerre, l'effondrement d'un château, ou l'intervention de quelque dragon ailé, sentant le soufre d'enfer.

Et Pia, toute songeuse, tourmentée et enchantée par l'attrait d'un mystère, s'en allait errante dans les jardins ou le long des corridors du Latran. Une pensée, toujours la même, s'éveillait en cette tête blonde. Un jour, l'abbesse, en veine de belle humeur, avait conté, avec une singulière chaleur de paroles, l'histoire du jeune seigneur aux cheveux bouclés, dont la bonne mine l'avait troublée jadis, sous le pontificat de Grégoire VI. Pia n'avait point perdu un mot de ce naïf roman. Victorien, lui aussi, n'était-il point de haute naissance, de mine gracieuse et d'esprit aimable? N'avait-il point sa légende d'héroïsme, avantage dont l'autre avait manqué, car il s'était fait clerc, pour éviter les ennuis de la guerre? Et, puisque le pape retenait, loin de Rome, le fils de Cencius, c'est qu'il ne voyait plus en lui un simple ami, le frère d'adoption de sa petite-nièce. On l'écartait de Pia, non qu'il fût pervers ou déplaisant, mais pour le charme même de sa personne. Ce proscrit lui semblait d'autant plus digne de tendresse que le grand-oncle, inspiré par le saint-esprit, le jugeait plus dangereux. Quant au danger même de sa présence, la fillette n'y voyait plus très clair. Sûrement, on craignait qu'il ne l'enlevât, par une nuit d'orage, et ne l'emportât en quelque manoir très vieux, sur une pointe de l'Apennin, ou même dans la fameuse tour de son château patrimonial, au bord du Tibre, la tour du pape Grégoire. Et elle frémissait délicieusement en songeant à cette fuite éperdue dans les rues sinistres de Rome ou à travers la campagne, à la lueur des éclairs. Puis, elle réfléchissait avec sagesse, ainsi qu'il convenait à une petite

Toscane, que l'aventure peinerait beaucoup le pape, l'évêque et l'abbesse, que d'ailleurs toutes ces tours et toutes ces forteresses seigneuriales étaient des séjours mélancoliques, peuplés de rats et de chauves-souris ; enfin, qu'il serait difficile à Victorien d'enlever sur son cheval Fulvo en même temps qu'elle-même. Le mieux était donc que le jeune chevalier revînt le plus tôt possible de Florence ou de Modène et qu'il se contentât de la réjouir par la musique de sa voix et la douceur de son regard, ainsi qu'au bon temps d'autrefois, assis à ses pieds, en hiver, près du brasero de Joachim, en été, à l'ombre des platanes ou des lauriers du Latran.

Une fois, elle eut le courage d'interroger son oncle. Celui-ci répondit, avec une onction parfaite :

— Pia, notre destinée à tous est le secret de Dieu. J'ignore, mon enfant, ce que Notre-Seigneur a résolu pour Victorien. Il nous reviendra dès que le ciel le permettra.

Alors Pia laissa toute espérance. Elle ne parla plus de son ami, même à l'évêque. Elle ne rêva plus d'enlèvement nocturne, mais de batailles lointaines, dans les neiges de Germanie, de sièges de sept années autour de citadelles hérissées de tours, de courses folles des galères chrétiennes, soulevées par la tempête, sur les mers sarrasines, de naufrages contre les rochers de Rhodes ou de Jaffa et de l'éternel esclavage des captifs dans les palais des princes païens, au fond d'immenses jardins plantés de palmiers.

Elle languit ainsi, silencieusement, jusqu'au printemps.

Un jour, comme elle avait accompagné Joachim sur une terrasse du Latran, après avoir contemplé la ligne bleue de la mer, à l'horizon, elle dit tout à coup, en appuyant sa petite main sur le bras de l'évêque :

— N'est-il pas vrai, messire, que jamais, jamais Victorien ne renoncera à sa foi pour embrasser la religion de son maître idolâtre ?

Le vieillard, étonné par l'étrange question, regarda l'enfant. Pour la première fois, il observa la pâleur de son visage, la fièvre et la lassitude des yeux de Pia.

— Quelle fantaisie triste votre abbesse vous a-t-elle donc inspirée, ma fille ? Quel songe extravagant vous a-t-elle encore raconté ?

— Ce n'est point l'abbesse, mon père, et ce n'est point un songe, mais une douleur bien grande qui est en mon cœur. N'aura-t-on point pitié de ma peine et Victorien m'est-il ravi pour toujours ?

Joachim n'avait jamais été un confesseur très subtil ; mais la candeur de sa pupille lui servait de lumière et, après quelques minutes de confidences, il devina le sentiment qui échappait encore à la conscience de Pia.

— Ceci, dit-il en lui-même, est fort grave. Le pape et moi nous devions le prévoir. Mais Dieu a voulu qu'il en fût ainsi.

Puis, élevant la voix :

— Je vais descendre chez le saint-père. Ma pauvre Pia, je puis tout perdre ou tout sauver en un clin d'œil. Que votre ange gardien m'assiste !

Par bonheur, le pape, ce matin-là, se trouvait plein d'allégresse. Jordan, fils de Richard, prince de Capoue, avait forcé Robert Guiscard à lever le siège de Bénévent, et soulevait contre les Normands l'Apulie et la Calabre. Le rusé Robert et le politique Grégoire, mettant d'accord leurs intérêts, allaient se rapprocher l'un de l'autre, le pape bénissant l'œuvre du chevalier d'aventure, et celui-ci abritant l'église romaine sous son bouclier.

L'évêque entra, fort ému, dans l'oratoire pontifical. Il vit que le maître avait la figure joyeuse et reprit courage. Et, comme il ignorait l'art de la diplomatie :

— Je viens, dit-il, pour implorer de votre béatitude le retour de mon disciple Victorien, que vous m'avez donné solennellement en séance du dernier concile.

Et il cita les propres paroles de Grégoire :

— Je vous donne Victorien, prodiguez à ce petit le lait et le miel de votre charité.

— Ainsi soit-il, répondit le pape. Mais ce n'est point pour vous seul, mon ami, que vous souhaitez le rappel de ce jeune homme?

— Non, mon seigneur. Pia l'attend aussi, et je crains, si l'exil se prolonge encore...

— Mais ce n'est point un exil, interrompit avec quelque impatience le pontife ; dans quelques mois, l'éducation guerrière de Victorien sera achevée et vous le reverrez à Rome, où j'aurai peut-être bientôt besoin de soldats dévoués jusqu'au martyre. Laissez-donc courir l'imagination de cette petite fille.

— Une jeune fille demain, répliqua l'imprudent évêque d'Assise.

Un rapide nuage assombrit le front du pape. Il garda quelque temps le silence, la tête penchée en avant et tournant entre ses doigts la croix pectorale. Joachim pensa que sa prière était repoussée.

— Oui, une jeune fille, dit à demi-voix Grégoire, et d'une merveilleuse tentation pour un adolescent issu de cette race violente des barons de Rome. Or, j'ai devant Dieu la charge de ces deux âmes.

— Je réponds de leur pureté sur mon salut au paradis, s'écria le bon Joachim.

— N'engagez pas légèrement votre salut, mon ami. Moi qui suis

un vieux moine, je crois encore au démon et à sa malice. Mais priez Dieu qu'il vous accorde la vigilance nécessaire pour un avenir prochain. Je vous rends votre élève. Que Pia cesse de souffrir. Il reviendra pour les fêtes de la Pentecôte. Je les confie de nouveau tous deux, non plus à votre charité seule, mais aussi à votre austérité.

L'évêque remonta d'un pas victorieux dans sa tour. Pia devina, à l'air heureux de son visage, qu'il avait triomphé des scrupules du pape et, bien que l'abbesse fût présente, sauta au cou de son père spirituel.

On entrait, en ce moment, dans la semaine sainte. Joachim compta les jours allant jusqu'à la Pentecôte.

— Il est fâcheux, dit-il, que les langues de feu ne soient pas descendues sur le front des apôtres dès le lendemain de la résurrection, et que la Pentecôte ne tombe pas au dimanche de Quasimodo.

L'abbesse, scandalisée, fit le signe de la croix.

— Plus fâcheux encore, murmura-t-elle, que ces langues ne descendent plus sur la tête de certains évêques!

— *Amen!* ajouta Joachim, qui avait entendu.

Un caprice de la grande comtesse retarda cependant encore de quelques jours le voyage du jeune baron. Elle voulut qu'il figurât aux tournois célébrés à Lucques, à Pistoja et à Pise, par la noblesse de Toscane. Victorien, aussitôt libre, prit, en doublant les étapes, la route de Rome. Le 29 juin, vers midi, il traversait, suivi de deux écuyers, le pont fortifié de la route de Florence, en vue de la porte du Peuple.

Cette région du Tibre, que le Poussin a préférée à tout autre, est d'une beauté sauvage. Le fleuve, profondément encaissé entre des rives sablonneuses, couvertes de saules, trace, à cet endroit, une courbe immense qui va des collines de l'*Acqua acetosa* aux hauteurs boisées de la villa Madame. Un épais rideau de grands roseaux et le rempart de rochers revêtus de verdure qui se prolonge jusqu'à la villa Borghèse cachaient alors la vue de Rome. A l'orient, le cirque des montagnes nues de la Sabine, d'un azur clair, entremêlé de larges taches fauves, montagnes désolées où, çà et là, quelques points blancs, un groupe de masures, la figure vague d'un monastère, révèlent seuls la présence de l'homme.

C'était la fête des saints Pierre et Paul. Le pape célébrait la messe dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, au côté opposé de la ville. Rome entière s'était portée sur le chemin du cortège pontifical. Pas un pâtre ne cheminait dans le silence de la voie Flaminienne. A l'ombre de la tour dressée en tête du pont,

sur la rive droite du Tibre, un pèlerin dormait, dans la guenille de son manteau. Et, de toutes parts, dans la campagne déserte, l'aigre chanson des cigales accompagnait en cadence le galop rythmé des chevaux sur les dalles de la voie consulaire, toute ruisselante de lumière blanche, au soleil de midi.

Comme il atteignait le milieu du pont, Victorien découvrit, à sa gauche, le long de la rive opposée, deux personnes montées sur des mules et suivies d'un âne tiré à la bride par un enfant, un cavalier en robe violette et une jeune femme voilée de blanc. Les promeneurs avaient dû sortir de la ville par la porte Majeure ou la porte Saint-Laurent et se dirigeaient hâtivement vers le pont. Victorien arrêta son cheval et, tout à coup, sentit son cœur battre bien fort. Il avait reconnu, flottant au grand soleil, la chevelure d'or de Pia. En même temps, la mule du personnage violet s'arrêtait net, tournée du côté du Tibre et marquait la ferme volonté de contempler longtemps les eaux blondes du fleuve.

— Vive Dieu! ce sont mes bien-aimés, s'écria le jeune homme; mais la monture de Joachim prend là-bas le Tibre pour le Jourdain. En avant!

Et, ordonnant à ses écuyers de chevaucher vers le Latran sans plus s'occuper de leur maître, il piqua des deux du côté des voyageurs.

Pia marchait toujours, oubliant le pauvre évêque, et bientôt les deux jeunes gens se rejoignirent à la lisière de la forêt de roseaux. Victorien sauta allégrement à terre et baisa la main droite de Pia. Puis, ils se regardèrent avec une tendresse timide, comme surpris de s'être rencontrés soudainement et presque confus de la solitude où ils se trouvaient si près l'un de l'autre.

Dix-huit mois d'absence avaient bien changé ces deux enfans. Victorien, le petit Gracque de la nuit de Noël, avait pris la robe virile. Le page charmant avait fait place au jeune patricien confiant en son épée sans tache. Il avait gardé, des scènes de Canossa, une ombre de tristesse qui tempérait heureusement la fierté du front et le trait impérieux de la bouche romaine. Un très fin duvet fleurissait sur ses joues dorées par le grand air et le soleil.

Pia touchait à l'adolescence. Elle était en cet âge indécis, d'une grâce sans pareille, où la jeune fille se laisse pressentir sous les formes encore grêles de l'enfance, bouton de fleur précieuse que la prochaine aurore verra lentement éclore à demi. La fillette espiègle qui, jadis, coupait d'un frais éclat de rire la harangue du cardinal chancelier de l'Église, devait aux candides angoisses de son cœur la gravité virginale de sa figure légèrement pâlie, la langueur de ses grands yeux noirs moins animés qu'autrefois d'in-

souciante gaîté. Deux grosses larmes brillaient entre ses longs cils, mais déjà sa bouche s'épanouissait pour sourire au bonheur renaissant.

— Cher Victorien! dit-elle tout bas, comme en un rêve; puis, elle se tut en face de son jeune seigneur.

Après une minute de contemplation muette, Victorien essaya de sortir d'embarras et de commencer le dialogue.

— Et Fulvo, dit-il, non, je veux dire notre vénérable abbesse?..

— Ah! Fulvo, répondit Pia, il est dans sa maison de campagne, au fond du parc, dans les vieux murs de mon oncle. Et notre bonne dame a couru, avec son psautier, à Saint-Paul, pour voir officier le pape, à la messe des saints apôtres; mais tous les deux se portent très bien, et aussi mon oncle.

La première, elle revenait à la familiarité du temps passé. Elle rejeta en arrière son voile de soie transparente et pencha son visage vers le visage de Victorien:

— Si vous saviez combien votre éloignement m'a fait de mal! Mais, depuis la semaine sainte, je me trouve heureuse. Voici trois jours que nous venons ici chaque matin, le seigneur évêque et moi, pour vous attendre au passage du Tibre. L'âne qui nous suit porte les provisions. On déjeune sous les arbres. Aujourd'hui, ce sera, entre nous trois, une fête plus belle que chez les apôtres.

— Si nous allions au secours de Joachim? dit le jeune baron. Je vois que le petit guide de votre âne a beau secouer la bride de la pieuse mule, la bête demeure inébranlable.

L'évêque, impatient d'embrasser son pupille, mettait pied à terre, opération qui décida l'ingénieuse monture à marcher gravement au bord du Tibre, tout en goûtant çà et là aux touffes d'herbe assaisonnées de thym.

— Mon pauvre enfant! cria-t-il de loin, que vous avez tardé! Que Dieu soit béni pour votre retour!

Il le serrait entre ses bras et pleurait.

— Le beau chevalier, Pia, ma fille! mais elle aussi, Victorien, elle a grandi tout en vous attendant. Une petite madone blonde, aux yeux noirs. Descendez de votre mule, Pia, afin qu'il voie mieux combien vous êtes gracieuse. Victorien, aidez Pia à descendre.

Elle appuya son petit pied dans la main du jeune homme et sauta à terre avec la prestesse d'une hirondelle. La chevelure, tout d'un coup déployée, enveloppa la face de l'écuyer d'une caresse odorante.

— Maintenant, à table, dit l'évêque. Je récite d'avance le *Benedicite*.

L'âne chargé des provisions, mettant à profit les cérémonies de la mule papale, était parti pour ses affaires, d'un air arrogant, à travers les roseaux. Il fallut du temps pour le ramener. Enfin, on put étendre sur l'herbe la nappe de lin brodée de fleurs rouges aux formes hiératiques et, à l'ombre d'un hêtre, les trois amis s'assirent autour du festin, un rôti d'agneau froid, un gâteau d'amandes et des confitures sèches du Levant. Il y avait un flacon d'Orvieto, couleur de topaze. Mais il manquait un verre. L'évêque avait sa coupe de cristal et Pia sa petite timbale de vermeil.

— Nous boirons ensemble, dit-elle à Victorien.

Quand elle eut goûté la première au vin d'or, il prit le calice ciselé et le vida d'une main qui tremblait un peu.

Dans la profondeur de la campagne, les cigales, ivres de soleil, chantaient leur antienne stridente. De l'autre côté du fleuve, en face des convives, sous la tour démantelée qui regarde, du haut de son rocher, l'*Acqua acetosa*, un taureau noir, aux cornes courbées en croissant, s'était accroupi majestueusement, solitaire, pareil à un dieu d'Égypte. Un bourdonnement vague, apporté par le vent du midi, la voix lointaine de toutes les cloches de Rome sonnant pour le *Te Deum* pontifical, à Saint-Paul, courait dans les roseaux du Tibre, et le fleuve sacré répondait par le frémissement de son courant terrible, glissant comme un soupir étrange parmi les saules.

Les heures s'écoulaient, rapides et bienheureuses. Victorien dut raconter toute sa vie, depuis son départ, à la Noël de 1076; quand il arriva aux scènes de Canossa, Joachim fit, des yeux, un signe à Pia, qui interrompit le récit :

— Non, Victorien, ne parlez pas de ce triste château, où la neige tombait sur les épaules de ce malheureux empereur, où tout était si noir et si froid. Parlons plutôt de Soana et des belles choses de chevalerie, à la cour de la comtesse.

Elle fit alors mille questions sur la mine des gens de Soana, la masure paternelle de son oncle, le seigneur de la ville et son palais; sur un vieil aveugle qui chantait des complaintes à la porte de l'église, sur une statue de saint Pierre, debout au milieu du pont de la Fiora, et qui avait perdu, grâce aux frondes de quelques mauvais garnemens, son nez, la moitié de sa barbe, et les clés du paradis. Puis, montrant le cheval du jeune homme :

— Est-ce là votre cheval de bataille? C'est grand dommage que mon oncle n'aime point les tournois et les joutes seigneuriales, et ne fasse sortir sa cavalerie que pour les processions.

Vers le soir, quand la chaleur du jour se fut tempérée, Joachim proposa de reprendre, au petit pas des montures, le chemin du

palais, en côtoyant les remparts, jusqu'à la porte Majeure. Mais il fallut d'abord retrouver le jeune ânier, qui cherchait des nids dans les buissons du Tibre. Le crépuscule si court de Rome surprit les promeneurs aux approches de Saint-Laurent. La nuit était bien close quand ils atteignirent la place du Latran. Le pape, de son côté, s'était fort attardé chez les moines de Saint-Paul, qu'il surveillait de près. Il avait voulu voir de ses yeux les comptes de l'abbaye et confesser quelques novices. Il remontait la côte du Cœlius, du Colisée à Saint-Jean, à la clarté des torches. Les cardinaux, drapés de pourpre, faisaient cortège à la litière de Grégoire, assis sur leurs mules blanches. Le peuple avait allumé des feux de joie, en l'honneur des deux apôtres, dans l'arène de l'amphithéâtre, dont les arcades flamboyaient au fond du tableau.

La petite caravane s'arrêta pour jouir de ce spectacle imposant, et pénétra dans le palais, dont le principal pont-levis était relevé à cette heure, sur les pas du pontife. Mais Joachim eut soin de ne s'avancer qu'à une certaine distance, et dans l'ombre.

— Si le saint-père nous remarquait tous les trois, dit-il, hors de sa maison, à l'air un peu frais des nuits de Rome, il s'inquiéterait pour Pia et pour moi. Car voici la saison des fièvres.

Le lendemain, Victorien s'agenouilla aux pieds de Grégoire.

— C'est maintenant, mon fils, dit celui-ci, que vous êtes véritablement le chevalier de l'Église. L'occasion est prochaine où votre bras défendra l'honneur et les droits du saint-siège. Je vous délègue à un poste de confiance. Vous êtes lieutenant du gouverneur de ma bonne forteresse, le château Saint-Ange.

Victorien s'inclina, comme pour remercier le pape, mais il ne doutait point qu'un nouvel exil ne commençât pour lui, un exil dans une prison d'État.

Grégoire continua, à la grande surprise du jeune homme :

— Mais je ne veux pas vous arracher à votre vie d'autrefois, qui était douce. Le dimanche, vous remplirez, en ma basilique du Latran, vos devoirs de chrétien. Trois jours par semaine, pendant trois heures, vous reprendrez, avec messire Joachim, l'étude des saintes lettres. Mme Pia assistera, s'il lui plaît, à ces entretiens. Votre logis est prêt au Saint-Ange. Vous l'occuperez dès ce soir. Chaque dimanche, vous commanderez la garde pontificale à la droite de mon maître-autel de Saint-Jean-de-Latran.

Et, comme le jeune capitaine se retirait :

— Victorien, dit le pape, ne savez-vous rien de votre père?

— Point de nouvelles, mon seigneur.

— On me le dénonce comme l'un des familiers de Guibert, pa-

triarche de Ravenne, et, avec lui, son maudit prêtre magicien, Déodat. Ils vont de l'empereur sacrilège à l'évêque superbe, qui aspire à me chasser hors de la chaire de Pierre. Puissent votre loyauté et votre sagesse, mon fils, détourner un jour la colère de Dieu de la tête de Cencius!

Il fallut donc, pour obéir au programme pontifical, renoncer aux longues chevauchées d'après-midi dans la campagne romaine. Joachim résolut de tenir école dans les jardins du palais jusqu'à la fin de la belle saison. Jamais Grégoire ne mettait les pieds dans ce grand parc, témoin de si extraordinaires bacchanales, à l'époque des papes de Tusculum. Jamais on n'y rencontrait la cagoule d'un moine. L'abbesse elle-même ne s'y risquait qu'en tremblant. Elle redoutait les scorpions et les couleuvres, les fourmis rouges et les guêpes, le cri rauque des chats-huans, et, par-dessus tout, le mystère des feuillées profondes, sous le ciel éclatant de l'été.

— Nous serons là, dit l'évêque, maîtres de nous et joyeux comme nos premiers parens dans le paradis terrestre!

Ces jardins partaient de la haute enceinte du palais en une pente très rapide, limités, du côté de la campagne, par les vieux remparts, du côté de la ville, par une file de couvens, tels que les *Quatre Saints*, Saint-Jean-le-Rond et les Camaldules; ils descendaient jusqu'aux environs de la porte Latine, aujourd'hui murée. Depuis plus de trente ans, la nature y avait repris tous ses droits. Les arbres, les buissons, les ronces et les fleurs y avaient pullulé avec la fantaisie féconde du désert. Toutes sortes de bêtes timides y vivaient en une admirable quiétude, des lièvres, des perdrix, des écureuils. Chaque printemps, il y revenait une nuée d'hirondelles, dont les nids séculaires étaient accrochés sous les arceaux des remparts, ombragés par des lierres énormes. Il n'était point de trou enfumé dans la brique des murailles qui n'eût sa famille de hiboux; point un tronc d'arbre brisé par la foudre qui n'offrît un asile aux abeilles. L'alouette y chantait à l'aube, le rouge-gorge, la fauvette et le pinson tout du long du jour, le rossignol toute la nuit. Dès le milieu de l'automne, les canards sauvages et les sarcelles y prenaient leurs ébats dans une mare qui avait été jadis un petit lac élégant et l'hiver, quand la neige recouvrait la terre, les corbeaux y formaient de noires processions, à l'heure inquiétante du crépuscule.

Bien des légendes rendaient les jardins de l'Église à la fois effrayans et sacrés. C'étaient des histoires que les petits moines se chuchotaient à l'oreille avec d'agréables frissons. Les nuits y étaient certainement terribles et le plein jour n'y était point très sûr. Les souvenirs formidables de la papauté féodale y revivaient en visions dont la pensée seule glaçait le sang. Là, dans l'octave des morts,

tous les papes damnés comparaissaient en présence d'un concile formé par les cardinaux et les évêques qu'ils avaient étranglés ou fait mourir de misère au fond des puits du Saint-Ange. Ils étaient accusés par leurs victimes, jugés et condamnés à des tortures chaque année plus cruelles. Une haute figure voilée de noir, dont aucun témoin n'avait entrevu les traits, présidait cette assemblée de fantômes. Chacun d'eux portait le témoignage de sa mort : les uns, avec un couteau planté dans la gorge ou dans le cœur; d'autres, mutilés et n'ayant plus visage humain ; d'autres, défigurés et livides, les yeux troubles et fixes, la chevelure souillée par les fanges du Tibre. Ils se tenaient assis en hémicycle, la mitre blanche sur le front, couverts de leurs chapes violettes, immobiles. Quant au pape voilé, tout en deuil, qui siégeait sur le trône, personne ne le nommait avec certitude. Était-ce saint Pierre, saint Grégoire le Grand, ou Formose? Les moinillons qui se piquaient d'astrologie ou d'alchimie penchaient pour le pape Gerbert, les ascètes croyaient, mais n'osaient le dire tout haut, que c'était Notre-Seigneur Jésus qui, dans ces nuits lugubres, évoquait devant sa face l'abomination de ses vicaires.

Il y avait cependant des choses plus terrifiantes encore dans ces jardins du Latran. Les nuits d'été y voyaient des apparitions plus dangereuses pour les âmes, au récit desquelles les jeunes clercs ouvraient de grands yeux, puis s'en allaient rêver douloureusement au fond de leurs cellules. Là, sous le dôme odorant des lauriers-roses et des tilleuls, parmi les myrtes, les jasmins et les lis, à la lueur bleuâtre des étoiles, les grandes courtisanes qui, au xe siècle, avaient possédé les sceaux de l'Église et revêtu leurs mignons de la pourpre papale, Théodora et ses deux filles, Théodora la jeune et Marozia, tenaient leur cour et renouvelaient en de muettes orgies la fête satanique de leur règne. Un silence mortel enveloppait alors les jardins; de tièdes haleines filaient à travers les branches fleuries; les roses, immobiles sur leurs tiges, s'effeuillaient tout à coup comme sous un souffle d'orage, et leur arome enivrant montait jusqu'aux tours du Latran et berçait les moines de songes impurs. Si quelque rayon de lune coulait entre les arbres, on pouvait voir de blanches poitrines, d'orgueilleuses figures pâles aux yeux étincelans, et des cardinaux de seize ans pâmés de plaisir sur des couches de violettes. Et jamais le rossignol ne chantait d'une voix plus suave son éternel cantique des cantiques.

Joachim acceptait à demi cette révélation maudite du passé de l'Église dans le parc pontifical; mais il la cachait à Pia, et d'ailleurs il croyait que tous les prestiges du démon perdent leur charme sur les âmes chastes. Pour les deux jeunes gens, le jardin du pape

semblait un véritable Éden, une calme retraite réservée à leurs jeux, une forêt vierge où ils cheminaient libres, loin de tout regard sévère.

Joachim n'avait point la passion de l'exégèse. Quand, assis à l'ombre des murailles du palais, il avait expliqué à Victorien deux pages de l'Évangile ou des pères, il fermait bientôt le livre, regardait vers la mer de verdure et disait :

— Je vois là-bas Pia, dans l'avenue de cyprès, en robe blanche, avec son chevreuil. Allons à sa rencontre, mon ami.

On errait alors à travers les buissons touffus, dans les petits bois de chênes verts et de buis qui s'étaient formés çà et là, au hasard du soleil et du vent. La promenade avait commencé gravement. Victorien, en présence de l'évêque, ressentait encore la timidité qu'il avait éprouvée au jour de la rencontre sur les bords du Tibre. Il appelait Pia « madame, » et celle-ci, un peu moqueuse, lui répondait : « messire. » Le chevalier parlait du château Saint-Ange, du capitaine Annibali, gouverneur de la forteresse, des souterrains humides où languissaient plusieurs hérétiques impénitens. Pia faisait mine de ne point écouter, s'éloignait à droite, à gauche, cherchant dans l'herbe des fraises sauvages ou des trèfles à quatre feuilles. On s'approchait ainsi doucement de quelque nid d'hirondelles ou d'une tanière de ces petites chouettes aux yeux d'un jaune d'ambre dont se servent à Rome les chasseurs pour attirer les alouettes. Joachim s'arrêtait, la tête en l'air, la bouche épanouie, comme s'il retrouvait une famille d'amis longtemps perdue. A ce moment, Fulvo, obéissant à un signe de sa maîtresse, s'élançait d'un bond violent dans les halliers et fuyait avec fracas. Pia courait à sa poursuite. Victorien regardait l'évêque, comme pour lui dire :

— Laissez-moi partir.

— Allez, répondait le prélat, mais revenez bientôt. Vous n'avez que deux heures. Moi, je demeure ici, dans la société de ces oiseaux, car mes jambes sont trop lentes pour votre chevreuil. Vous êtes certain de m'y retrouver.

Ils le retrouvaient toujours. Il avait attendu patiemment, tout en lisant son bréviaire. Eux, n'avaient point couru très loin, car le chevreuil, admirablement dressé par une fée, avait bientôt rebroussé chemin, pour caresser de sa fine tête fauve le bras de Victorien. Ils repartaient alors à la découverte, après avoir averti un merle, campé dans un certain bouquet de peupliers, qui, très vite apprivoisé, les suivait en sifflant et sautillant de branche en branche. Il y avait des fourrés presque impénétrables, hantés par les écureuils, où ils s'aventuraient, Pia, conduite à la main par

Victorien. Sa chevelure s'embrouillait parfois dans les églantiers chargés de guirlandes de liserons.

— Me voici encore, disait-elle, comme les princesses des contes de l'abbesse, enchantées dans les bois, et j'attends qu'un vieux magicien vienne me délivrer. Ou bien un jeune, s'il plaît à Dieu.

Et le magicien détachait, sans trop se presser, la petite reine blonde du buisson d'épines. Elle sortait de ce mauvais pas, rieuse, emportant dans ses cheveux des clochettes d'azur.

Ils aimaient surtout les coins de prairies étoilées de fleurs vermeilles et de blanches marguerites, où butinaient et bourdonnaient les abeilles. Ils s'asseyaient alors dans l'herbe épaisse et prêtaient l'oreille à la musique aérienne des ruches. Les lièvres du Latran, qui, de père en fils, avaient perdu depuis si longtemps la notion du chien de chasse, folâtraient volontiers tout autour de ces visiteurs inoffensifs, dont ils surveillaient, d'un œil oblique, les moindres mouvemens. Les plus vieux faisaient encore de prudens détours, afin d'éviter un voisinage trop intime ; les plus petits, plus confians, se risquaient presque jusqu'à la main de Pia, les oreilles tendues en avant, le museau frémissant, prêts à fuir à la moindre alarme. Peu à peu, les passereaux, que le sifflet du merle familier semblait rallier de toutes parts, accouraient par petites bandes de familles ou de quartiers, se posaient sur les buissons, échangeaient de jolis gazouillemens de bienvenue, et, pourvu que Fulvo consentît à ne les point effaroucher, voletaient bientôt en cercles rapides au-dessus des têtes des deux adolescens. Une tribu de rouges-gorges se distingua très vite par sa cordialité : ils s'assemblaient dans les branches de l'arbre le plus prochain, agitaient leurs personnes affairées, battaient des ailes, donnant chacun sa chanson rustique et bousculant son voisin. Ils attendaient, avec des regards aigus, que la jeune fille fît un geste qui leur était cher : elle montrait une poignée de graines de chanvre ou de millet, et le tourbillon de plumes fondait, plus rapide qu'une flèche, sur sa petite main blanche. Joachim expliquait ainsi cette douceur de mœurs du rouge-gorge :

— Ils chantaient, dès l'aurore, au bord du toit de mousse d'Évandre, roi du Latium, afin de l'égayer. Car il est certain que les oiseaux dont parle Virgile étaient des rouges-gorges. Leur art musical est tout champêtre. Mais leur cœur est excellent.

Quelquefois, le couple errant grimpait, par quelque arcade à demi effondrée, jusqu'à la crête du rempart de Rome. La campagne lumineuse s'étendait, comme endormie d'un grand sommeil, et les montagnes bleues veillaient là-bas solennellement sur la sérénité de toutes choses. Ils recherchaient du regard les lieux témoins de

leurs courses enfantines, les plateaux verdoyans de la voie Latine et les tombeaux antiques de la voie Appia. Ils évoquaient mille souvenirs aimables, parlaient beaucoup du passé et rarement de l'avenir. Seulement, par la façon vague dont ils découvraient l'un à l'autre leurs souhaits ou leurs espérances, il paraissait toujours que leurs destinées devaient demeurer confondues pour la vie, jusqu'à la fin. La pensée d'être séparés pour ne plus se revoir jamais ne leur venait point à l'esprit. Victorien n'osait, Pia ne savait encore révéler plus clairement le secret que chacun nourrissait au fond de son cœur.

Un jour d'automne, du haut de ce poste vertigineux où ils se trouvaient plus isolés encore que dans les bosquets sauvages du jardin, ils aperçurent, au pied même du rempart, dans l'un des coudes si nombreux que l'on rencontre entre la porte Saint-Jean et la porte Saint-Sébastien, une troupe singulière d'aspect, en train d'établir un campement. Des hommes à la face presque noire, aux cheveux crépus, riant d'un air féroce, avec des gestes graves, de vieilles femmes véritablement hideuses, une jeune fille au teint bronzé, coiffée d'un turban de soie pourpre piquée de monnaies d'or, des enfans nus, couchés dans la poussière du chemin, un grand chien roux, le nez entre ses pattes, autour duquel rôdait un chat couleur d'ébène, d'une maigreur inouie, puis, une batterie de cuisine très bizarre, bonne pour l'alchimie, le faux monnayage et la magie.

— Des sorciers, s'écria Pia, avec un mouvement de peur.

— Des gens d'Égypte, dit Victorien, ils viennent du fond de l'Asie, plus loin que de Jérusalem, par la Sicile, où les Arabes païens les accueillent. Ils connaissent de grands mystères, jettent des sorts à leurs ennemis et lisent les choses futures dans les lignes de la main.

— N'est-ce point mal de les interroger, mon ami?

A cette difficulté d'ordre théologique, le jeune homme réfléchit un instant.

— Notre seigneur Joachim peut seul nous éclairer. Désirez-vous consulter ces Égyptiens, Pia?

— Peut-être, répondit-elle.

L'évêque, consulté sur-le-champ, fit d'abord la mine d'un homme embarrassé.

— Oui et non, dit-il. En tout cas, un très petit péché, selon moi. D'autres seraient plus timorés. Je ne crois pas ces gens-là bien dangereux, ni affiliés au diable. Ils sont trop pauvres et trop gueux pour être des familiers de Satan. J'en ai connu beaucoup, autrefois, dans mon diocèse. Je leur envoyais du pain et du vin, et du

bois en hiver, et je défendais aux enfans d'Assise de les lapider du haut des murs. Tenez-vous sérieusement à l'aventure, Pia?

Elle hésitait à répondre. Mais son silence en disait long.

— Eh bien! nous irons demain, qui est jour de dimanche, nous promener à pied sous les remparts.

Ils sortirent le lendemain, après vêpres, par la porte Saint-Jean. Ce jour-là, les Romains se rendaient en foule dans la campagne, pour célébrer des fêtes de vendanges. Mais le long des murs la solitude était complète. Au bout d'un quart d'heure de marche, les trois amis arrivèrent au campement des bohémiens.

Le chien roux aboya, le chat noir se mit sur la défensive, le dos en arche de pont, les hommes jetèrent du côté des nouveaux-venus des regards de méfiance, les vieilles grimacèrent horriblement, comme pour les inviter à s'approcher; la jeune fille à la coiffure constellée de piastres sarrasines arrêta les yeux sur Pia, puis sur Victorien, et sourit.

Joachim s'avança tranquillement vers la sorcière, la main droite ouverte et tendue, montrant ainsi son désir d'obtenir d'elle une prophétie. La plus vieille, toute en guenilles, avant de prendre la main, dit :

— D'abord une monnaie, seigneur évêque. Pour faire la croix.

Joachim fouilla désespérément dans ses poches. Il n'y trouva qu'un liard de cuivre rouge. La veille, il avait eu ses pauvres. Victorien lui passa un demi-ducat d'argent.

— C'est bon, murmura la vieille, après avoir flairé la pièce. Voici une main heureuse. L'améthyste est superbe, et ferait merveille au front de ma petite-fille.

Joachim sentit qu'elle lui tirait doucement du doigt l'anneau épiscopal. Il replia sa main et fronça les sourcils. La vieille haussa les épaules et s'acquitta lestement de son office.

— La grande ligne est droite, très profonde, les autres, impuissantes à la troubler. Aujourd'hui, un manteau violet; vers la fin, une cape rouge. Tu mourras cardinal.

— Que Dieu ait pitié de moi, répondit l'évêque.

— A mon tour, dit Victorien, donnant une petite pièce d'or.

Mais la jeune Égyptienne, repoussant tout à coup la sorcière :

— A moi cette main, dit-elle d'une voix hautaine.

C'était une belle fille, aux yeux d'enfer, les épaules et les seins nus, d'une pureté de forme parfaite. Victorien rougit en présentant sa main. Pia fit le signe de la croix sous son voile et regretta sa curiosité.

La pythonisse observait la main avec une attention inquiète. Elle semblait n'y déchiffrer qu'avec un grand effort la destinée du jeune homme.

— Des batailles, des cris de guerre, murmurait-elle, et des joies sans cesse détruites, des espérances brisées, voilà pour le temps passé, puis, un désordre d'hommes et de choses, beaucoup de sang répandu autour de toi, toutes les œuvres terribles que vous prodiguez, vous autres hauts seigneurs revêtus d'acier; mais une telle confusion vers la fin de la ligne de vie, que je ne puis plus lire.

Brusquement, elle s'empara de la main tremblante de Pia et la rapprocha de celle de Victorien.

— Maintenant, s'écria-t-elle, je comprends. Les deux n'en font qu'une seule.

— Explique-toi, dit Victorien.

— Les caractères de ta main, obscurs ou indécis, ne s'entendent qu'à l'aide du chiffre qui est en cette main d'enfant. Elles sont faites l'une pour l'autre et demeureront fermées l'une sur l'autre. Quand vous aurez traversé une mer de larmes et des jours et des nuits terribles. Et enfin c'est la mort qui vous donnera la vie.

— Parle plus clairement, dit encore le jeune homme, d'une voix presque suppliante.

— Je n'ai rien de plus à te dévoiler.

Et, tout d'un coup indifférente, elle se retira d'un pas nonchalant du côté du chat diabolique, qui vint à elle tout hérissé, la queue haute, avec son bruit de rouet. Puis, ramassant une draperie bariolée, elle la jeta sur ses épaules, non par pudeur, mais parce que l'ombre humide descendait des murs.

Les visiteurs remontèrent, un peu songeurs, vers la porte Saint-Jean; Joachim le premier rompit le silence.

— J'ignore si ces sorcières vagabondes lisent aussi sûrement dans l'avenir que les sibylles païennes et les prophétesses de la sainte Écriture. Que Dieu garde son Église, mes enfans! Pour qu'un pape me donne la barrette rouge, il faut que les trois quarts du sacré-collège périssent d'abord par le fer, ou trahissent la cause de Jésus-Christ.

Toute une année encore, et jusqu'aux premiers jours de 1080, dura ce bonheur tranquille de Victorien et de Pia. La jeune fille s'épanouissait avec une grâce, chaque matin, plus séduisante. Grégoire VII, malgré son austérité et son préjugé monastique contre la beauté, souriait à cette enfant dont la fierté royale rehaussait l'attrait. Il comprenait ce que l'âme de sa petite-nièce devait à la vertu aimable de Joachim, à la noblesse de cœur de

Victorien. Il ne s'étonnait point du mélange touchant de douceur et de généreux orgueil qu'il remarquait en elle. Les mauvais jours qu'il prévoyait ne trouveraient point Pia timide ou troublée pour elle-même. Et lui qui, depuis quarante ans, luttait contre son siècle, et s'attendait aux pires infortunes, il se consolait en pensant que la dernière survivante de sa race serait digne de son nom, capable, s'il le fallait, de dévoûment et de sacrifice.

— Pia, lui dit-il un jour, je voudrais vous donner, sur les terres d'Italie, un beau fief dont vous choisiriez vous-même le seigneur. Mais je ne suis pas sûr de conserver bientôt une pierre pour reposer ma vieille tête.

Du dernier printemps au dernier automne passés dans le paradis du Latran, Pia s'était montrée tout à coup plus recueillie en ses pensées, plus lente en sa démarche. Les deux jeunes gens se risquaient moins souvent dans les fourrés épineux entremêlés de lianes fleuries. Ils ne couraient plus, avec la même fougue, sur les traces de Fulvo ; le chevreuil, étonné, s'habituait à suivre pas à pas leur promenade devenue plus grave. Le merle familier sifflait en vain, avec une impatience ironique, pour les attirer dans les profondeurs ténébreuses du parc. Victorien parlait à la jeune fille avec une nuance plus prononcée de respect, Pia répondait parfois très bas, comme désireuse de n'être point entendue, ou bien se taisait, les yeux humides, ravie en une vision bienheureuse, ou bien encore arrêtait sur le visage de son ami un regard que celui-ci revoyait dans ses songes. S'ils revenaient à leur observatoire escarpé des murailles de Rome, le silence pouvait durer longtemps entre eux. Puis, peu à peu, il semblait que la vue de cette campagne où sommeille, comme en un sépulcre, l'histoire la plus grande du monde, leur inspirât à tous deux le même sentiment, et leur imagination juvénile s'élançait, du même coup d'aile, dans la région des souvenirs héroïques.

Alors, ils conversaient tout à leur aise. Victorien avait rapporté de Toscane les légendes guerrières qui, de France, s'étaient répandues, comme une sonnerie de clairon, dans toute la chrétienté. Il rappelait Charlemagne, l'empereur sacré, et ses douze pairs, et son neveu Roland, les entrées chevaleresques de l'empereur en Italie ou en Espagne, les batailles immenses livrées sous les murs des villes païennes, aux coupoles étincelantes comme le soleil, aux minarets parés de pierres précieuses, la chevauchée impériale dans les rues de Rome et le César invincible prosterné sur la tombe des apôtres. Il aimait surtout à raconter le soir de Roncevaux, l'appel désespéré du cor de Roland, la bénédiction de l'archevêque descendant sur les mourans et sur les morts, les ro-

chers fendus par le coup d'épée du paladin et Roland rendant l'âme, la face tournée vers la France.

Pia écoutait ces glorieuses histoires, toute rayonnante. Un jour, à la suite d'un récit d'épopée, elle prit la main du jeune homme et lui dit :

— Et maintenant, Victorien, contez-moi encore la bataille du jour de Noël, au château de votre père, et comme vous êtes entré, n'ayant ni épée ni cor magique, dans la cellule de notre seigneur le pape, tout seul, pour le défendre contre tous.

Elle vivait ainsi dans un monde d'aventures sublimes et se plaisait à y placer la personne même de Victorien. Elle ne redoutait plus le siècle tragique auquel Dieu l'avait réservée. Le fils de Cencius y ferait grande figure et l'admiration qu'elle lui vouait d'avance lui dérobait les sévérités de la fortune. La jeune sorcière avait, sans doute, lu clairement dans l'avenir, et Pia acceptait avec joie les hasards d'une destinée où elle partagerait les souffrances et les enthousiasmes de celui qu'elle appelait encore son grand frère.

La pauvre abbesse se trouvait toute désorientée en présence de cette jeune âme qui lui échappait. Elle avait perdu l'art d'éveiller la curiosité de Pia. Elle avait beau chercher, dans ses souvenirs de vieille nonne, les plus édifians récits, tels que le miracle des sept Dormans d'Éphèse, évitant, grâce à un sommeil de près de deux cents ans, au fond d'une grotte inaccessible, les persécutions de l'empire païen, Pia faisait une moue dédaigneuse et, se rapprochant de Joachim :

— J'aime bien mieux le miracle du pape Léon arrêtant Attila sous les murs de Rome. Si mon oncle Grégoire n'avait, dans sa chevalerie, que des dormeurs d'Éphèse, il pourrait, dès ce soir, envoyer à l'empereur Henri les clés de sa ville.

L'évêque fut, à son tour, surpris à la fois et charmé lorsqu'en février de l'an 1080, le pape ayant confié à Victorien l'escorte du cardinal chancelier, expédié à Salerne pour y négocier l'alliance de Robert Guiscard, Pia accueillit sans chagrin la nouvelle du départ. Les conversations entre l'aventurier normand et le diplomate pontifical furent très longues. Le duc prêta seulement en juin le serment de fidélité au saint-siège. Grégoire VII se rendit en personne à Ceprano, sur le Liris, pour recevoir la parole de son vassal à qui il abandonnait Salerne, Amalfi, une partie de la Marche de Fermo, et qu'il reconnaissait comme prince d'Apulie, de Calabre et de Sicile. Cette cérémonie une fois accomplie, Victorien dut prolonger de six mois encore son séjour dans les rangs de l'armée normande. Pia supportait toujours patiemment l'absence de son compagnon.

— C'est pour l'honneur de sa maison que le pape le prépare ainsi aux dangers qui menacent Rome, disait-elle à Joachim.

Le ciel, en effet, s'était tout à coup assombri. Le pape, mal conseillé par sa passion contre Henri, encouragé par la complicité de la Saxe rebelle à l'empereur légitime, avait enfin reconnu Rodolphe de Souabe et déclaré, en synode solennel, le pénitent de Canossa déchu de la dignité impériale. Au moment même où Robert jurait de protéger le pontife et sa métropole, Henri IV, appuyé par les évêques de l'Italie du Nord, proclamait à Brixen l'archevêque de Ravenne pape de l'église universelle. Au mois d'octobre, sur les bords de l'Elster, en Saxe, il essuyait une défaite sanglante, mais son rival Rodolphe mourait de ses blessures, le lendemain de sa victoire, et Henri, afin d'étouffer en Italie même le schisme de l'empire et de confirmer à Rome le schisme de l'Église, passait les Alpes, avec les débris de son armée, aux environs de Pâques de l'année 1081. Il prenait à Pavie la couronne d'Italie, faisait adorer par un concile lombard son antipape Clément III, puis, battant en plusieurs rencontres les troupes de la comtesse Mathilde, il s'acheminait vers Rome et campait le 22 mai sur le champ de Néron, où couraient le rejoindre les barons de Tusculum, les prêtres apostats et les anciens cliens de l'antipape Honorius.

Autour de Grégoire VII, personne ne perdit courage. Cependant, Robert Guiscard laissait alors son nouveau suzerain dans un étrange embarras. Il venait de choisir cette heure menaçante pour commencer, en Orient, sur les côtes d'Albanie, un roman de chevalerie. Tandis qu'Henri assiégeait Rome, Robert s'occupait de Constantinople et détrônait l'empereur grec Alexis. Victorien, dès son retour, avait organisé une troupe de hardis mercenaires, normands et toscans, cantonnés, sous ses ordres, au Saint-Ange; au Capitole, les milices romaines s'étaient formées; le peuple, les moines et presque toute la noblesse tenaient pour le parti grégorien. Mais la fièvre s'étant abattue sur les impériaux, Henri retira ses troupes au bout de quarante jours d'un siège inoffensif, et se dirigea, avec son antipape, sur la Toscane, où il distribua aux villes soulevées contre Mathilde des diplômes de franchises communales.

Une fois le péril éloigné, Victorien accourut au Latran. Depuis son retour de Salerne, il n'avait plus entrevu Pia que de loin en loin, dans les églises où le pape officiait, entouré de ses principaux barons. La jeune fille achevait sa seizième année. Sa beauté radieuse éblouissait Joachim et lui inspirait une sorte de dévotion, tout en faisant le tourment secret de la vieille abbesse.

— Elle est trop belle, soupirait volontiers la bonne dame, pour un temps si mauvais, quand l'Antechrist tourne autour de Rome. Si l'empereur et son pape de Satan forcent un jour nos remparts, ils l'emporteront dans leurs cavernes, de préférence à tous les trésors de la sainte Église.

— Mais ils nous laisseront tous deux, madame, répondait l'évêque, sur les ruines du sanctuaire. Et Rome, au moins, n'aura point perdu toutes les pierreries de sa couronne.

Une après-midi de juillet, les deux jeunes gens reprirent possession de leur cher jardin. Ils cheminaient doucement sous le couvert des grands arbres : leurs paroles étaient rares, mais leurs yeux échangeaient de bien aimables confidences.

— J'aimerais à retrouver notre ami le merle siffleur, dit Pia. Je ne l'ai plus rencontré depuis l'été passé. Il aura vieilli et ne siffle plus.

— Il s'est peut-être fait ermite, ajouta Victorien.

Pia eut un rire argentin qui fit sortir des nids du voisinage, par curiosité pure, de petites têtes rousses de fauvettes.

— Mais les rouges-gorges et les hirondelles sont toujours fidèles, reprit la jeune fille. Là-bas, vers Saint-Jean-le-Rond, j'en connais plusieurs familles. Allons leur rendre visite.

Ils descendirent en silence à travers les bouquets de bois. Au détour d'un sentier, une ombre s'allongea devant eux, sur la poussière blanche. Et tout aussitôt, Egidius parut aux yeux étonnés de Victorien.

Il avait vieilli, plus vite encore que le merle de Pia. Il venait d'user, en sa longue mission religieuse de Saxe, ce qui lui restait de fermeté de cœur et de lucidité d'esprit. A ses anciennes angoisses de conscience s'ajoutait la terreur d'avoir conspiré à une œuvre impie et hâté le déchirement de l'Église et l'agonie de l'empire. Il s'avançait tout courbé, le visage mort, en son noir capuchon.

Il sourit vaguement à son disciple et salua d'un air louche la petite-nièce du saint-père.

— *Dominus vobiscum*, murmura ce parfait moine, en passant, sans s'arrêter, près des promeneurs.

Puis, se retournant à demi :

— Victorien, prenez garde aux serpens cachés dans tous ces buissons. Vous n'ignorez point que Dieu se plaît à placer de dangereux reptiles sous des touffes de fleurs.

Et, satisfait de ce lugubre et symbolique avis, il s'éloigna.

Désormais, ils le rencontrèrent chaque fois, errant, d'un pas circonspect, dans la solitude verdoyante. Il leur parlait rarement,

se contentant de quelque sentence mélancolique, d'un *memento mori* à l'adresse de Victorien. Il faisait des marches sinueuses, comme pour éviter les jeunes gens ; mais ils le retrouvaient bientôt, les précédant, à la lisière du plus prochain bosquet. Si, de loin, il découvrait la cape violette de l'évêque d'Assise, il fuyait, la tête basse, vers le palais. Il épiait ainsi Victorien et Pia pour complaire à Dieu, croyant avancer son propre salut et racheter sa petite âme, en empêchant Adam et Ève de s'égarer à l'ombre du pommier mortel.

Mais le jeune couple ne tarda pas à déjouer la stratégie du moine. Tout au fond du jardin, vers la porte Latine, il y avait une région plus particulièrement frappée d'interdit par la superstition des clercs. C'était une sorte de vaste cirque en ruines, rasé presque au niveau du sol, encombré de débris de l'art païen, où, disait-on, avait coulé le sang des martyrs, sur les degrés d'un autel de Bacchus. Les ronces et les chardons poussaient dru entre les marbres brisés: un torse blanc, décapité, du dieu grec, gisait encore au milieu d'un amas de colonnes rompues et de chapiteaux mutilés, à moitié voilé par une draperie de lierre. Cette enceinte désolée, hantée par des milliers de lézards, commandait toute la partie basse du parc pontifical. Victorien remarqua que jamais Egidius n'osait y risquer l'ombre de son capuchon. Dès lors, Pia et lui adoptèrent comme domaine le champ de Bacchus. Joachim les y accompagnait souvent. Il était, disait-il, curieux de rechercher, parmi ces vieux décombres, des inscriptions latines ou des salamandres. En réalité, la méfiance obstinée d'Egidius inquiétait un peu sa conscience, et il s'efforçait de jouer, lui aussi, dans ce paradis terrestre, le rôle d'un archange, plus candide encore que vigilant.

Mais il ne dépassait guère l'enceinte maudite où le retenaient toutes sortes de rencontres imprévues. Ses deux pupilles le laissaient bientôt aux prises avec quelque curiosité mythologique et s'enfonçaient dans la forêt la plus épaisse du jardin, contenue entre le cirque et la porte Latine. Il y avait là un fouillis extraordinaire de plantes et d'arbres amis du grand soleil, abrités plus étroitement, à droite et à gauche, entre les hautes murailles : des aloès, des figuiers de Barbarie, des grenadiers, des orangers, des palmiers et des rosiers à profusion, roses, rouges et blancs, enlacés les uns dans les autres, qui formaient des fourrés odorans, ou s'élançaient d'arbre en arbre en lourdes guirlandes, et parfois, grimpant jusqu'à la pointe d'un cyprès, enveloppaient l'arbre funéraire, au risque de l'étouffer, d'une parure de fête. Pia ne revenait jamais de cette forêt fleurie sans rapporter une gerbe

de roses dont la senteur capiteuse allait troubler la tête de l'abbesse. Egidius, en la voyant remonter, avec sa blonde chevelure flottante et son sourire, à travers les prairies du jardin, frémissait, et, tout effaré, cherchait dans sa mémoire des formules d'exorcisme.

Deux rosiers énormes, l'un rouge, l'autre blanc, s'étaient unis en une touffe prodigieuse, isolés au milieu d'une pelouse perdue entre deux clairières et traversée par l'unique sentier qui fût encore tracé dans cette région du jardin. C'étaient les favoris de nos deux amis. Le rosier rouge s'appelait Victorien, le blanc, Pia. Ils s'arrondissaient en dôme diapré et retombaient, brodés de pourpre et blancs de neige, jusqu'à terre. Mais leurs tiges étaient assez écartées l'une de l'autre pour que Pia pût s'y blottir, afin d'inviter Fulvo à chercher follement sa maîtresse de tous côtés. Elle y abandonnait toujours quelques cheveux d'or ou quelques lambeaux de son voile de soie, mais se figurait en riant qu'elle s'était tenue là, telle qu'une petite sainte de la Thébaïde, dans sa hutte d'épines. Elle obligeait parfois Victorien à se retirer, lui aussi, dans l'ermitage.

— Il serait, disait-elle, assez large pour nous deux; mais il paraît que les anachorètes sont toujours seuls. Ils meurent d'ennui et vont droit au paradis.

Un dimanche d'août, comme ils savaient Joachim et Egidius retenus aux vêpres pontificales, ils descendirent, heureux d'une liberté sans nuages, par-delà les ruines de Bacchus, jusqu'à la coupole de roses. Victorien, agenouillé dans l'épineuse cellule, élaguait, à coups de dague, les branches vagabondes, afin d'agrandir le nid de Pia. Elle tournait en babillant autour des deux rosiers, s'amusant à entrelacer les branches de pourpre avec les branches de neige. Tout à coup, elle poussa un cri de surprise, effrayée, et se jeta, la face toute blanche, dans la retraite de verdure.

— Le saint-père, dit-elle, il vient là-bas, seul, cachons-nous ici.

Éperdue, elle avait entouré de ses deux bras le cou du jeune homme, le visage reposant sur son épaule. Leurs souffles se confondaient. Victorien sentit battre contre sa poitrine le cœur de Pia.

Ils n'avaient plus le temps d'échapper à cette périlleuse imprudence. Grégoire marchait vers eux, lentement, la tête haute, regardant au ciel, absorbé par une méditation triste. Il avait reçu, ce jour-là, de décourageantes nouvelles. Son allié Robert s'entêtait à séjourner tout l'hiver encore autour de Durazzo, sur l'Adriatique; l'empereur achetait à prix d'or la trahison des Romains de la cité léonine; les rôdeurs de l'armée impériale infestaient les

terres de l'Église jusqu'aux murs de la ville. Il était certain que Rome subirait, au prochain printemps, un nouveau siège. Le pape s'était engagé dans le désert de ses jardins, songeant à l'avenir, et demandant conseil à Dieu.

Ils entendaient le frôlement doux de son manteau rouge sur l'herbe brûlée par l'été. Victorien vit briller, au-dessus de son front, entre les branches fleuries, la croix d'or. Le pape s'arrêta et contempla la splendeur du buisson de roses. Leurs lèvres se rapprochaient alors en un brûlant et silencieux baiser, leur premier baiser. Le pape effleura de la main un bouquet de roses blanches qui, épuisées par la chaleur du jour, s'effeuillèrent entre ses doigts et tombèrent, bénédiction embaumée, sur les mystérieuses fiançailles. Il dit à demi-voix, avec un pâle sourire, pensant à la Madone :

— *Rosa mystica !*

— Je t'aime et je t'aimais dès le premier jour, murmuraient en même temps deux soupirs, si faibles qu'ils n'allèrent point jusqu'aux roses les plus proches.

Et Grégoire VII, mortellement triste, la tête haute, les yeux fixés au ciel, descendit lentement vers la clairière ombreuse et disparut du côté de la porte Latine.

VII. — LE NAUFRAGE D'UN PONTIFICAT.

Les fiancés sortirent en grand émoi de la verdoyante chapelle où leurs cœurs venaient de se dévoiler et de se donner l'un à l'autre. Ils coururent, presque tremblans, à la recherche de Joachim, qu'ils trouvèrent, assis sous un sycomore, son bréviaire fermé sur les genoux, en conversation avec des abeilles. Ils lui confessèrent ingénument toute l'aventure. L'évêque enferma sa tête entre ses mains, fit mentalement un sincère *mea culpa*, réfléchit à loisir et releva enfin le visage :

— Désormais, dit-il en prenant un ton sévère, mes enfans, nous serons toujours trois pour cueillir des roses.

Il fixait un œil inquiet tantôt sur Victorien, tantôt sur Pia. Peu à peu, il revint à sa sérénité habituelle et fit un effort pour ne point paraître trop indulgent.

— Je vous pardonne, continua-t-il, mais à une condition : Victorien demandera, dès aujourd'hui, au pape, la main de sa petite-nièce. Notre loyauté à tous trois nous oblige, sur-le-champ, à cette démarche. Vous pouvez, mon ami, sans trop de scrupules, ne rien dire à notre Seigneur de la folie de tout à l'heure.

Grégoire remontait les pentes lointaines du jardin. Au bout de quelques minutes, il passerait là, et la destinée des deux amoureux serait résolue. Victorien fit à l'évêque un geste suppliant que celui-ci comprit.

— Soit, dit-il, je parlerai, moi, le premier. Cela vaut mieux pour vous et pour moi.

Grégoire n'était plus qu'à quelques pas, plongé en des pensées si profondes qu'il ne voyait personne en face de lui et tressaillit aux premières paroles de Joachim.

— Je demande, disait l'évêque, une grâce nouvelle à votre béatitude.

— Une grâce, mon frère, et en faveur de quelle personne?

— Pour Pia et pour Victorien, vos enfans devant Dieu, dont vous m'avez confié les âmes. Ils s'aiment d'un amour très pur et vous prient, par ma bouche, de les unir.

Le couple charmant se tenait sous les yeux du vieux moine au manteau de pourpre, prêt à s'agenouiller à ses pieds. Il semblait ne point les apercevoir ; il ne se tourna point du côté de Joachim ; il répondit, comme il se parlait à lui-même:

— Les temps qui s'approchent ne sont bons ni pour les fiançailles ni pour les noces. Heureux les foyers qui n'auront point alors de berceaux! Le bras de Dieu s'appesantit sur nos têtes. Les jeunes hommes doivent revêtir la cuirasse, les jeunes filles le cilice. C'est l'heure de prier et de mourir pour l'exaltation de l'Église.

Il abaissa alors les regards et vit Pia qui pleurait. Sa voix eut un accent de douceur:

— Ne pleurez point, Pia; si mes paroles ont été dures, effacez-les de votre souvenir. Gardez l'espérance et que Dieu me permette de consacrer bientôt votre amour. Celui-ci est digne de vous et de moi. Mais je veux que, dans les épreuves réservées encore à l'Église, il puisse d'abord relever l'honneur de son nom et payer la dette de son père. Il vous faut, ma fille, des épousailles très nobles.

Puis, s'adressant à Victorien:

— Le roi sacrilège peut, à toute heure, reparaître en vue des murs de Rome. Je sais qu'il portera tout son effort sur le Vatican et l'enceinte de la cité léonine. Le château Saint-Ange sera, ce jour-là, véritablement la citadelle de l'Église. Ton devoir est d'y tenir une perpétuelle veillée chevaleresque.

Ce fut, en effet, dès l'automne, un poste de péril. Les éclaireurs de l'armée impériale, les bandes de soldats d'aventure levés par Clément III et entraînés par l'or de l'empereur grec Alexis, allié d'Henri IV, poussaient des pointes à travers la campagne romaine,

jusqu'au pied du Monte-Mario. Victorien, à la tête de ses Normands, faisait sans cesse des sorties pour balayer les environs immédiats de Rome. L'empereur vint avec le gros de ses troupes avant les fêtes de Pâques de 1082. Il tenta un vigoureux assaut derrière Saint-Pierre, à cet endroit, le plus faible des remparts, que devait choisir, au XVIe siècle, pour son escalade, le connétable de Bourbon. Afin de distraire les combattans, postés sur la crête du mur à l'abri des créneaux, il fit mettre le feu, par une main criminelle, à la basilique. A la nouvelle de l'incendie, Grégoire était accouru avec les forces militaires éparses dans Rome, et, tandis qu'il se mettait à la tête des habitans du Bourg-Saint-Pierre et éteignait le feu, il lançait en dehors de la ville toute sa chevalerie. Les impériaux reculèrent, Henri se replia sous le mont Soracte, passa le Tibre et s'arrêta à l'abbaye de Farfa dont les moines qui, depuis cinquante ans, se riaient de l'autorité papale et vivaient en révolte contre l'Évangile, lui offrirent, pour reprendre la guerre, les trésors de leur église. Henri intronisa à Tivoli son antipape, mit des garnisons dans les châteaux de la Sabine et remonta vers la Toscane, pour guerroyer le long de l'Apennin, contre les vassaux de la comtesse Mathilde, qui dut s'enfermer dans les tours de Canossa.

Le lendemain de la victoire, le pape appela au Latran le fils de Cencius et le nomma gouverneur du Saint-Ange.

— Ce n'est encore, lui dit-il, que le commencement du combat, le premier grondement du tonnerre. L'orage sera terrible. Nous demeurerons debout, inflexibles, jusqu'à la fin. Ils veulent me déposer et me flétrir. J'emporterai plutôt l'Église apostolique, avec trois cardinaux restés fidèles, sur les montagnes de la Calabre et, s'il le faut, sur le Calvaire, parmi les païens de Mahomet.

Il vit alors que Victorien était blessé à la main droite, d'un coup de pointe de lance.

— Ah! mon enfant, vous étiez au plus épais de la mêlée. Dieu vous tiendra compte du sang que vous avez versé pour moi. Mais l'abbesse de Pia a des baumes excellens, dont ces vieilles nonnes connaissent le secret. Allez la trouver et donnez-lui votre main.

L'abbesse ne possédait dans sa pharmacie que des amulettes et des patenôtres. Mais un regard de Pia était plus salutaire que tous les élixirs. Et Victorien sortit du Latran guéri de sa souffrance.

La retraite d'Henri n'interrompit point la guerre. Des hauteurs de Tivoli, Clément III, soutenu par les nobles de Tusculum, lançait vers Rome des compagnies de brigands qui brûlaient les maisons et pendaient les paysans. Plus loin, en Apulie, les princes lombards dépossédés et les agens de l'empereur byzantin soule-

vaient les villes contre les Normands. Robert Guiscard revint en toute hâte et rétablit en quelques semaines l'ordre dans ses États. Puis, il fit voile de nouveau vers les côtes d'Illyrie, sans s'inquiéter davantage de Grégoire VII.

Mathilde, forcée de se défendre château par château, ne pouvait plus envoyer au pape que les vases sacrés et les chandeliers d'argent de ses chapelles. Victorien dut, au moment de la Pentecôte, reprendre la route de Salerne afin de lever encore quelques milliers de mercenaires normands au service du saint-siège. Il revint à la fin de l'été, ramenant une petite armée, où s'étaient glissés quelques Sarrasins de Sicile, coiffés du turban vert, un croissant d'or sur la poitrine. Au pied de la montagne d'Albano, il eut une alerte assez vive et s'ouvrit, l'épée haute, le passage à travers une bande d'irréguliers. Il aperçut alors au loin, sur un monticule, la silhouette de deux hommes à cheval, qui surveillaient plutôt qu'ils ne commandaient le guet-apens. Et, dans une vision rapide, ayant au cœur une douleur aiguë, il revit l'église de Canossa, l'ombre épaisse des nefs, et à la lueur blême des cierges, les deux oiseaux de nuit, le chevalier et le moine, le cou tendu vers Henri IV, épiant les gestes de l'empereur prosterné en face de la blanche hostie.

Aux derniers jours de 1082, l'empereur, campé en amont du Tibre, entreprit pour la troisième fois le siège de Rome.

Durant six mois, il guetta, des hauteurs voisines du Vatican, la ville pontificale. Le 2 juin, au petit jour, ses Saxons et ses Lombards escaladèrent silencieusement les murs dans le voisinage de Saint-Pierre, jetèrent à bas les sentinelles endormies et s'emparèrent d'une tour : une fois la brèche ouverte, les impériaux se ruèrent, avec des cris de joie, dans la cité léonine : le premier chevalier qui passa à travers le rempart fut, dit-on, Godefroid de Bouillon. Les milices de Grégoire accoururent et se heurtèrent sur le parvis de la basilique contre l'ennemi. Ce fut un égorgement terrible : la place, les degrés et le portique de l'église furent, en un instant, inondés de sang. Les Romains se barricadèrent dans l'intérieur de Saint-Pierre, où ils purent tenir jusqu'au lendemain.

Aux premières clameurs de l'invasion, Victorien s'était élancé à cheval vers le Latran. Déjà le tocsin sonnait au Capitole, puis à Sainte-Marie-Majeure. Le pape se rendait à sa chapelle pour y célébrer la messe. A la vue du visage de Victorien, il s'arrêta et pâlit.

— Saint-père, l'ennemi est dans le Bourg. Hâtez-vous d'accourir au château. Encore une heure, et il serait trop tard.

Le pape, frappé de stupeur, irrité, ne savait quel parti prendre. Le sénateur de Rome, Pierleone, le supplia de suivre l'avis du

jeune baron. Victorien, sans attendre l'ordre de son maître, commanda aux valets de seller tous les chevaux de l'écurie pontificale et, tout aussitôt, se dirigea vers la tour habitée par Pia et par Joachim. Il rencontra la jeune fille et l'évêque qui descendaient précipitamment l'escalier, traînant à leur suite l'abbesse, dont l'épouvante était pitoyable. Le cortège se forma sur-le-champ et partit au galop par la voie du Colisée, le Capitole et les rues qui longent le Tibre. En avant, courait le sénateur, tenant la croix pontificale, puis Grégoire VII, tête nue, entre deux écuyers, Pia, entre Joachim et Victorien, enfin, quelques moines dont l'un portait en croupe l'abbesse et un autre, entassés pêle-mêle dans une besace, les sceaux de l'Église romaine, les parchemins de la chancellerie et les calices incrustés de pierres précieuses.

Toutes les églises sonnaient l'alarme; le peuple effaré voyait fuir, d'une course désespérée, le vieux pontife; déjà le vent de mer étendait jusqu'à l'Esquilin la noire fumée des incendies. Chemin faisant, à droite et à gauche, des cardinaux, des évêques, des nobles du parti grégorien se joignaient à la petite troupe, poussant des cris de colère ou d'effroi, et tous éperonnaient leurs montures, les yeux fixés sur la tête chauve de Grégoire et la croix pontificale aux trois branches.

Aux abords du pont Saint-Ange, un flot humain, les habitans de la cité léonine, des femmes à demi nues, des clercs, les bras chargés de reliquaires et d'icônes, des hommes couverts de sang, qui refluaient vers l'intérieur de Rome, arrêtèrent quelque temps le cortège. De l'autre côté du fleuve, sur la gauche, de hauts panaches de flammes montaient dans le ciel et une clameur horrible, continue, mêlée au fracas des murailles croulantes, assourdissait les oreilles; sur la droite, le môle d'Adrien, enveloppé par la fumée comme d'un voile de deuil, montrait, sur sa plate-forme, la garnison des archers normands, l'arc tendu, attentifs, prêts à tirer, et plus haut encore, au beffroi, l'étendard pontifical, l'étendard blanc aux clés d'or entre-croisées, qui flottait sur cette agonie.

Il fallut une demi-heure pour traverser le pont. Des hommes du peuple qui venaient de voir massacrer leurs fils et flamber leur maison se tournaient contre Grégoire et l'insultaient. Un artisan, les cheveux brûlés, leva le poing contre lui. Une femme, qui tenait sur sa poitrine un enfant dont la tête était brisée, osa porter la main à la bride de son cheval, qui se cabra. La foule devenait à chaque pas plus épaisse et plus lamentable. Victorien soutenait à la taille Pia frémissante, tandis que Joachim, qui entendait siffler les premières pierres, couvrait la tête blonde de la jeune fille de son chaperon d'hermine.

Enfin, la garnison du château fit une sortie, refoula le peuple du côté de Saint-Pierre et dégagea la voie. La croix pontificale se remit en marche, et la sainte Église romaine, outragée et vaincue, défila en désordre sur l'étroit pont-levis de la citadelle, qui se releva lentement derrière le dernier moine.

Le lendemain, Henri fit son entrée par la brèche du Vatican et, marchant sur les ruines fumantes du Bourg, conduisit le faux pape à Saint-Pierre, que ses derniers défenseurs venaient d'abandonner. Du sommet de sa forteresse, Grégoire vit se dérouler au loin, sur le parvis encore rouge du sang de ses martyrs, la pompe impériale, le César de Canossa, dans son manteau de pourpre, l'évêque schismatique, dans sa chape blanche, suivis d'une foule de seigneurs italiens et de prélats. Ils pénétrèrent dans la basilique, où Clément chanta le *Te Deum*.

Quand le campanile de l'église salua les premières paroles de l'hymne triomphal, Grégoire trembla et ses yeux se mouillèrent de larmes. Mais il se raffermit en apercevant, à quelques pas derrière lui, Victorien et ses officiers normands, et, s'adressant au jeune gouverneur du Saint-Ange :

— Comédie scélérate, dit-il, et parodie diabolique des traditions saintes ! L'empereur ne peut recevoir la couronne fermée que des mains d'un pape, et Guibert, moi vivant, n'aurait un semblant d'autorité canonique que par la reconnaissance et l'acclamation du peuple de Rome. Et ce peuple est avec moi.

Victorien se souvint des imprécations de la veille et des pierres qui sifflaient à ses oreilles. Il pressentait que ce peuple pour lequel, depuis tant de siècles, les misères de la papauté étaient un spectacle familier, ne tarderait guère à renier son évêque, avant que le coq n'eût chanté bien des fois.

Rome alors offrit pendant quelques semaines un spectacle inoui : le pape, prisonnier dans le tombeau d'Adrien, isolé de la chrétienté entière, l'antipape, officiant à Saint-Pierre et présidant des synodes, l'empereur, maître de la rive droite du Tibre; la commune, maîtresse de la rive gauche et du Capitole. On voyait passer des cortèges étranges : tantôt les ambassadeurs du César grec dépossédé, guidés par Jordan, comte de Capoue, allant solliciter Henri de marcher sur la Pouille et de chasser les Normands d'Italie, tantôt l'abbé du Mont-Cassin, le plus haut seigneur ecclésiastique de la péninsule, chevauchant dans un état-major de moines et venant tenter une réconciliation entre Grégoire et Henri. On entamait, en effet, entre le pape et l'empereur, entre celui-ci et les Romains, des négociations d'une nature équivoque, qui n'étaient point faites pour amener à une paix sérieuse. Un concile devait se réunir, pour

trancher le grand débat qui tenait en suspens le monde chrétien; la noblesse de Rome s'engageait à solliciter de Grégoire le pardon et le couronnement d'Henri. Celui-ci, afin de faciliter la réunion du concile, se retira, au milieu de l'été, en Toscane, laissant une garnison campée autour du château Saint-Ange, tandis que Clément III retournait à Tivoli.

Le concile, composé d'évêques venus du midi de l'Italie et de la Provence, fidèles à la communion de Grégoire et, d'avance, hostiles à Henri, se rassembla en effet, au mois de novembre 1083, dans les salles du Saint-Ange. Il se sépara au bout de quelques jours, sans terminer le litige auquel s'étaient dérobés les évêques du parti impérial. Les barons romains, désespérant d'obtenir de Grégoire le couronnement solennel, selon les rites en usage depuis Charlemagne, demandèrent à l'empereur s'il se contenterait de recevoir la couronne impériale sans onction sacramentelle, et présentée au bout d'une baguette, à travers une meurtrière de la forteresse. Henri ne répondit point à cette proposition dérisoire et prépara sa quatrième expédition contre Rome. Le 21 mars 1084, jour de saint Benoît, il entrait par la porte Saint-Jean en compagnie de l'antipape et les deux alliés prenaient pour résidence le palais même du Latran.

Ce long hiver avait été pour Grégoire VII un temps de grande douleur. L'inutile concile qui s'était tenu entre les murs de sa prison lui avait laissé sentir son impuissance sur l'Église. L'apostolat des grands papes, de saint Grégoire le Grand, de Léon III, de Silvestre II, échappait à ses mains débiles. Il semblait que Dieu l'abandonnât. Il apprenait chaque jour les progrès du parti césarien à Rome. La ville, appauvrie par la désertion des pèlerins qui, depuis trois ans, n'osaient plus s'acheminer vers le tombeau de saint Pierre, se mourait de misère et d'ennui. Le pape qu'elle avait aimé n'était-il pas l'artisan de sa détresse? Le petit peuple, indifférent à la pureté de l'Église, à la légitimité du pontificat, excité par les mauvais moines, criait déjà dans les carrefours que, sous le règne de Clément, client de l'empire, on retrouverait enfin la paix, la richesse et la joie. Aucun signe de secours prochain ne se montrait du côté des Normands, bien que le duc Robert fût rentré en Italie. La noblesse dévouée au saint-siège ne possédait plus que quelques châteaux sur le Cœlius et le Palatin; les Corsi avaient encore le Capitole, les Pierleoni, l'île du Tibre. Chaque jour, la primauté féodale de Grégoire déclinait davantage en même temps que son prestige spirituel. Il entendait, autour du Saint-Ange, les cris rauques des sentinelles allemandes, il voyait, du haut des terrasses, le camp tudesque dressé dans les prairies de Néron. Bientôt,

les cours et les fossés de la citadelle représenteraient seuls sa part de royauté mystique sur la chrétienté.

Souvent, la nuit, il montait au sommet du Saint-Ange, accompagné par Victorien et parfois aussi par Pia. Il regardait sa métropole, les tours lointaines de son palais et de ses basiliques et prêtait tristement l'oreille au murmure du fleuve, à la rumeur vague de la cité sainte. Il ne songeait plus alors à contrarier l'amour des deux jeunes gens, il leur permettait de s'accouder côte à côte aux parapets et de s'entretenir tendrement de l'avenir. Lui, il était tout au passé, à ses jours de grandeur religieuse, aux heures de triomphe qu'il avait données à l'Église. Une fois, le bruit d'un baiser l'avait fait tressaillir et il s'était tourné, le visage sévère, du côté des fiancés. Puis, la plainte mélancolique du couvre-feu, partant du Capitole, l'avait soudainement distrait, et, l'oreille bercée par le bourdonnement grave de la cloche, il avait repris la revue silencieuse de tous ces fantômes de basiliques noyées dans la brume, où il ne lui était plus permis de bénir Dieu.

Maintenant, c'était, chaque jour, une amertume nouvelle, un outrage plus odieux à sa dignité pontificale. Un parlement, composé de nobles, de bourgeois de Rome et d'évêques schismatiques, se présenta en face la porte du château, déclara Grégoire déchu, et acclama Guibert comme pape légitime. Le dimanche des Rameaux, le patriarche de Ravenne était sacré au Latran par les évêques lombards; le dimanche de Pâques, Clément III sacrait et couronnait à Saint-Pierre l'empereur Henri et sa femme Bertha. Puis les Romains revêtaient l'empereur du titre de patrice. Henri et Clément s'emparaient du gouvernement suprême de l'Église, changeaient les magistrats de Rome, nommaient un sacré-collège et sept évêques suburbicaires. Ils frappaient monnaie et dataient leurs décrets du pontificat de l'antipape. Puis, Henri assiégeait dans Rome les dernières forteresses de Grégoire, brûlait les palais de ses fidèles, emportait d'assaut le Capitole. Restait le Saint-Ange, la barque de l'Apôtre, la dernière épave flottant encore sur le naufrage universel de l'Église.

Un matin, les Romains eux-mêmes marchèrent sur le Saint-Ange, ces forgerons et ces bouviers qui avaient arraché naguère leur pape des griffes de Cencius. Et ce fut la dernière goutte du calice. Ils investirent la tragique forteresse avec des cris de fureur, menaçant de pendre le saint-père ou de le contraindre à mourir de faim. Cette fois, l'inflexible moine se sentit défaillir. Assis dans une salle voûtée, ténébreuse, du château, il baissa le front et murmura le cri du prophète juif :

— *Popule meus, quid feci tibi?*

Cependant, une dernière issue était encore libre, la rive profonde du Tibre, une dune de sable hérissée de roseaux et de saules. La nuit venue, Victorien, couvert d'une robe de moine, se laissa glisser, à l'aide d'une corde, sur le bord du fleuve et le traversa à la nage. Il se jeta à travers les ruelles désertes de la Regola et du Ghetto, parvint à gagner dans l'ombre les solitudes du Forum et atteignit sans accident la porte Saint-Sébastien. Au petit jour, il se fit ouvrir la porte, au prix d'un ducat, par le chef des sentinelles impériales, descendit d'un pas tranquille la colline jusqu'à la chapelle du *Domine quo vadis?* puis, courut vers une tour, dressée dans la campagne, où résidaient quelques colons des Pierleoni. Il y prit un cheval et s'élança vers la région de Palestrine et d'Anagni, où il espérait rencontrer les postes avancés de la chevalerie normande. Quatre jours plus tard, il entrait à Salerne et présentait à Robert Guiscard une lettre de Grégoire VII.

Le duc aventurier n'hésita plus. C'était désormais sa propre principauté que menaçait la victoire de l'empereur. Une fois le pape tué ou jeté à l'oubli d'un cloître, Henri, chef d'une formidable coalition, Byzantins, Lombards, seigneurs italiens chassés jadis par les Normands, marcherait sur Salerne. Robert leva sur-le-champ toutes ses forces militaires. Aux premiers jours de mai, il entra en campagne avec 6,000 cavaliers et 30,000 fantassins. Cette infanterie était un singulier mélange de mercenaires venus de tous les côtés de la chrétienté, confondus pêle-mêle avec les montagnards de Calabre et les Arabes de Sicile. Les chrétiens couraient vers Rome, poussés par la soif de l'or, les Sarrasins, par l'attrait mystérieux d'une aventure religieuse. L'abbé du Mont-Cassin prévint secrètement le pape de l'approche de ses amis, et, par le même courrier, jouant un double jeu, il avertit l'empereur. Celui-ci se hâta d'abattre les tours du Capitole et les remparts de la cité léonine. Puis, il convoqua le parlement communal et lui fit ses adieux, prétextant des affaires de l'empire qui le rappelaient au-delà des Alpes. Il promettait de revenir bientôt, encourageait les Romains à la résistance et leur souhaitait heureuse fortune. Le 21 mai, il se retira avec l'antipape, par la voie Flaminienne.

A la même heure, l'avant-garde de la chevalerie normande frappait de la lance à la porte Saint-Jean. Robert, après s'être arrêté trois jours à l'*Acqua Marcia*, dans l'ombre des grands aqueducs, afin de n'être point surpris par un retour brusque des impériaux, se porta, le 28 mai, sur la porte Saint-Laurent et la força. L'effrayante armée tomba dans Rome comme un torrent aux cris de Guiscard! Guiscard! Avant que les Romains, surpris par cette rapide invasion, n'aient

eu le temps d'organiser la résistance, le duc se dirigeait, à travers le Champ de Mars en flammes, vers le pont du Tibre et le môle d'Adrien. Il balayait, presque sans coup férir, les abords du château. Le pont-levis s'abaissa, et quelques minutes plus tard, l'étrange chevalier qui avait jadis sur le champ de bataille de Civitella baisé la main de Léon IX vaincu s'agenouillait humblement aux pieds de Grégoire VII, et recevait l'absolution de tous ses péchés.

Le soir de ce jour, le duc commandait l'escorte entourant la litière du pontife. Grégoire, espérant une ovation de la part du petit peuple, voulut rentrer sans retard au palais du Latran. Il reprit la voie, suivie l'année d'avant, au matin de sa fuite. Personne ne se prosterna sur son passage. Les femmes et les enfans se détournaient à son approche ; les hommes attachaient sur lui des regards de haine. Victorien, qui dirigeait l'arrière-garde, où figuraient Pia et l'évêque d'Assise, dut tirer l'épée, à la hauteur du Capitole, pour intimider une bande de vagabonds retranchés parmi les décombres amoncelés par la dévastation de l'empereur.

— C'est le *Dies iræ*, dit Joachim à Pia, et non point le *Te Deum*, que votre oncle pourra chanter demain à l'autel de son église pontificale.

Rome elle-même allait donner le signal du cantique terrible. Le troisième jour après l'arrivée des Normands, elle se leva, dans un accès de colère folle, contre les vainqueurs. La lutte ne fut pas longue. Robert, un instant déconcerté par cette émeute qui éclatait à la fois dans toutes les régions de la ville, ordonna de massacrer sans quartier et de brûler sans pitié, même les couvens les plus vénérés, même les églises les plus augustes. Ce fut un bûcher grandiose : la ville des *monti*, l'Esquilin et le Quirinal, les rues populaires aboutissant à l'arc de Janus, au Colisée, au portique d'Octavie, à Saint-Pierre-aux-Liens, le Forum de Trajan et ce qui subsistait du Champ de Mars, empourprèrent le ciel pendant trois nuits. La fête de Néron, l'orgie de feu de l'Antechrist recommençait. Les rues n'étaient plus qu'un marécage de sang. Du haut des ponts, on lançait au Tibre les cadavres par milliers ; on précipitait des enfans à la mamelle du haut des tours. L'horreur des temps d'Alaric fut éclipsée. Quand la ville fut bien domptée et muette, le pillage eut son tour, d'autant plus âpre que Rome était pauvre alors, les palais vides, les églises dépouillées de tous leurs trésors. Les Calabrais sauvages abattaient à coups de hache la table des autels pour y découvrir l'or qu'ils y croyaient caché ; les Arabes brisaient la porte des tabernacles, arrachaient aux statues des saints leurs robes précieuses, leurs ex-voto ornés de pierreries, et fouillaient d'une main furieuse dans les reliquaires. Les grandes basiliques, Saint-Pierre-et-Saint-Paul, Sainte-

Marie-Majeure et Saint-Laurent subirent les derniers outrages. Un iman célébra la prière du vendredi dans le chœur de Saint-Pierre ; un autre, du clocher de Sainte-Marie-Majeure, jeta sur Rome ensevelie dans une cendre sanglante l'appel liturgique de l'Islam :

— Allah est Dieu, et Mahomet est son prophète !

Durant ces heures effroyables, Grégoire VII demeura dans son oratoire, écrasé de douleur et de honte. En vain, il supplia Robert, au nom du salut de son âme, le duc regardait pleurer le vieux pontife, puis s'éloignait, sans daigner lui répondre. Le quatrième jour, une scène plus navrante que toutes les autres mit le comble aux tortures du pape. Il vit, d'une fenêtre du Latran, passer une grande foule de captifs, que les Sarrasins traînaient comme un bétail, au dehors de la porte Saint-Jean, au camp de Roger, fils de Guiscard : des filles et des femmes nobles, les cheveux dénoués, les mains liées derrière le dos ; des jeunes gens, des barons, le préfet impérial de Rome, des évêques du parti allemand, la corde au cou, les vêtemens souillés de boue et de sang. Ils s'en allaient ainsi, sous les yeux du père commun de la chrétienté, pour être vendus à l'encan, « comme des Juifs, » dit un moine, debout près de Grégoire, les filles, destinées aux harems de Sicile, les jeunes gens réservés aux galères normandes. Le pape se souvint alors de saint Léon sauvant Rome d'Attila et adoucissant Genséric, et se demanda, en sanglotant, quel compte il rendrait bientôt du troupeau que Dieu lui avait confié.

Il obtint enfin que Robert arrêtât le carnage et pardonnât à la cité morte. Mais la pensée d'être laissé là par son allié, évêque de cette nécropole, le fit frémir.

— Emmène-moi dans ton royaume, dit-il, aujourd'hui plutôt que demain. Ma papauté, à Rome, est finie. Tout ce sang versé par tes mains se lève contre moi. Mes églises sont détruites, et mon nom sera désormais ici un symbole de malédiction. Mon heure est proche. Partons dès ce soir. Puisse le Seigneur Jésus me couvrir de sa miséricorde !

Il tint cependant encore un dernier et rapide concile, avec quelques cardinaux et quelques évêques ; il y renouvela l'anathème contre le faux pape et l'empereur et chassa de Rome les prêtres schismatiques qui, pendant sa captivité, s'étaient, par leurs propres mains, coiffés de la mitre. Il faisait en secret ses préparatifs de départ. Le gros de l'armée normande s'était retiré peu à peu sur Tivoli, où le duc se proposait d'assiéger Clément III. Il ne restait plus que quelques centaines de chevaliers, sous les ordres de Roger. Un soir de juin, Grégoire, accompagné de Victorien et de l'évêque d'Assise, voulut dire adieu aux églises qui gardaient les plus

grands souvenirs de son pontificat. Il descendit à Saint-Jean-de-Latran et y pria, prosterné, le front contre le pavé; puis, il se dirigea vers le désert de Sainte-Marie-Majeure. Mais il aperçut, du parvis, les portes de la basilique enfoncées et rompues à coups de béliers, qui pendaient sur leurs gonds; il vit la désolation du sanctuaire, l'autel en ruines, la lampe éteinte; il n'eut pas le courage de pénétrer dans l'église où, jadis, il avait été le témoin héroïque de son Dieu. Il rebroussa chemin, avec ses deux compagnons, la tête penchée sur la poitrine, silencieux, et rentra au Latran.

A minuit, les jardins pontificaux furent le théâtre d'une vision douloureuse. Grégoire VII, vêtu de sa simple robe de bénédictin, l'évêque d'Assise, le cardinal d'Albano, Pia, appuyée au bras de Victorien, l'abbé de Saint-Bénigne-de-Dijon, l'abbesse, soutenue par Egidius, quelques serviteurs et quelques patriciens romains, descendirent furtivement par les prairies et les bosquets jusqu'à l'issue voisine de la porte Latine. C'était une nuit suave, toute parfumée par les fleurs de tilleuls, de jasmins et de roses, une nuit étincelante, argentée par l'éclat de la lune, toute frissonnante de doux murmures. Le triste cortège glissait comme une file d'ombres, par les avenues de noirs cyprès, trouées çà et là de taches lumineuses. De loin en loin, le rossignol chantait sur les buissons fleuris. Pia, enveloppée d'un voile sombre, soupira en passant devant la logette de branchage où son cher Fulvo habitait dans la belle saison : le pauvre chevreuil de Mgr Saint-Eustache était mort, pendant le séjour de sa maîtresse au Saint-Ange, de chagrin ou de vieillesse. Egidius tremblait chaque fois qu'une touffe d'arbres, pénétrée par les rayons incertains de la lune, paraissait au coin d'un tapis de verdure avec une forme étrange, lentement balancée par la brise tiède de la nuit. Mais il était seul, dans cette grave compagnie d'exilés, à se souvenir des légendes fantastiques du Latran, à redouter l'apparition des papes de Tusculum ou des grandes courtisanes du saint-siège d'autrefois. Grégoire et ses derniers amis ne pensaient qu'à la chute inouie du pontificat, au veuvage, peut-être éternel, de Rome, aux mystères du lendemain, au déclin de l'Église. Quand ils atteignirent, au-delà du cirque de Bacchus, les deux hauts rosiers solitaires qui avaient abrité leur premier baiser, Pia et Victorien se regardèrent avec un sourire mélancolique. Le jeune homme, par un léger détour, alla jusqu'aux deux arbres dont la senteur ne lui parut jamais plus enivrante, il cueillit à la hâte quelques roses, viatique d'amour, que Pia attachait à sa ceinture.

Deux litières attendaient au fond du jardin, l'une pour le pape, l'autre pour sa petite-nièce et l'abbesse. A la porte Latine étaient les

chevaux destinés aux autres voyageurs, et l'escorte de chevalerie normande, commandée par Roger. On partit au pas, les chevaliers groupés autour du pontife, le long des remparts, puis, par un chemin de traverse, on gagna la voie Appia, au-dessous du tombeau de Cecilia Metella. Et sur la route funèbre, entre deux rangées de sépulcres, aux clartés scintillantes du ciel, Grégoire VII s'enfonça dans les solitudes mornes de la campagne romaine.

Au lever du soleil, le pape fit arrêter le cortège. Il sortit de sa litière, et, seul, gravit d'un pas pénible un monticule du haut duquel il voulait voir Rome pour la dernière fois. Il se tint les yeux attachés aux tours du Latran. En bas, ses compagnons de voyage assistaient avec recueillement à cette suprême entrevue. Tantôt il semblait prier, tantôt il méditait, le front incliné. Des chants d'alouettes montaient, comme des flèches sonores, vers le ciel vermeil, et la campagne, inondée de rosée et rayonnante de fleurs, luisait telle qu'un immense écrin. Pia pleurait; Egidius, agenouillé dans la poussière de la route, murmurait son office de l'aurore. Un moment, Grégoire se tourna vers la montagne de Tivoli, résidence de l'antipape Clément et parut dessiner un geste d'anathème. Puis il se remit à contempler les campaniles de Rome et ses remparts flanqués de tours, et, tout à coup, levant le bras droit, il donna à sa ville une solennelle et dernière bénédiction pontificale :

— C'est la bénédiction de l'absoute, mes enfans, dit l'évêque d'Assise aux deux fiancés : *Pater noster !*

La caravane reprit, au pied de la montagne d'Albano, la voie Prénestine. A cet endroit, elle fut rejointe par un officier de Robert Guiscard, porteur d'une dépêche pour le saint-père. Le duc engageait celui-ci à s'avancer avec les plus grandes précautions. Des bandes de soldats d'aventure, détachés de l'armée impériale, rôdaient dans la campagne. Robert ordonnait à son fils d'éclairer vigilamment la marche de sa chevalerie. Il priait le pape de l'attendre quelques jours au monastère du Mont-Cassin. Il était lui-même sur le point d'abandonner le siège de Tivoli et conduirait son hôte du Mont-Cassin jusqu'à Salerne. Le premier soir, les voyageurs descendirent au palais épiscopal de Velletri, dont l'évêque était suffragant du cardinal d'Albano. Le lendemain, on se proposait de se rendre, par une marche forcée, à Anagni.

Une heure avant le coucher du soleil, la chevalerie normande venait de traverser la petite rivière, presque à sec en été, qui coule dans l'étroite et sombre vallée, dominée par cette ville d'aspect sinistre. La litière du pape et celle de Pia, suivies par les cavaliers ecclésiastiques, remontaient le long des rives, à la recherche d'un gué plus commode. Tout à coup, d'un bois de chênes proche

de la rivière, sortit une bande d'hommes armés qui se ruèrent sur la petite troupe en criant : « Empire! Empire! » En un clin d'œil, les brigands investirent les deux litières, frappant à grands coups d'épées et de bâtons ferrés sur les porteurs qui lâchèrent prise et se mirent sur la défensive. Victorien, qui chevauchait en avant à travers les bouquets de saules, tourna bride et lança son cheval avec une telle impétuosité qu'il rompit le cercle des assaillans, et, brandissant sa masse d'armes, après en avoir étourdi trois ou quatre, se trouva tout près de Pia qu'un brigand au costume bizarre, demi-moine et demi-soldat, arrachait brutalement aux bras de la pauvre abbesse évanouie. Le chevalier sauta à terre, et, tirant sa dague, l'enfonça entre les épaules du ravisseur, qui tourna sur lui-même, les bras en croix et roula mourant aux pieds de la jeune fille. Alors seulement Victorien reconnut le prêtre magicien de la tour des Saints-Jean-et-Paul, Déodat.

A quelques pas plus loin, Joachim, le cardinal, Egidius et l'abbé de Saint-Bénigne couvraient la personne de Grégoire, debout au milieu de la mêlée et défendu par ses serviteurs, dont l'arme la plus sérieuse étaient les brancards de la litière pontificale :

— Courage, notre Seigneur! cria le baron, et, l'épée au clair, il bondit du côté du pape.

Mais déjà Roger traversait la rivière avec ses chevaliers, la lance en arrêt. Les bandits, se jugeant perdus, firent volte-face et s'enfuirent dans le bois. Un seul se battait encore en un duel mortel contre Egidius. C'était un homme de guerre, un capitaine, à l'armure délicatement ouvragée, dont les yeux étincelaient à travers la visière abaissée de son casque d'acier. Le moine, lui, était vraiment formidable. Il avait tiré un bâton ferré des mains de l'un des hommes abattus au premier moment par Victorien, et il attaquait son adversaire avec une fureur fanatique, le criblait de chocs violens et déconcertait par sa fougue tous ses mouvemens. Ce n'était pas contre un coupe-jarret à la solde de l'empereur ou du faux-pape que se battait ainsi Egidius, mais contre un sacrilège, un suppôt de l'Antechrist, et il vengeait l'outrage fait à l'Église même sur la personne de son premier pasteur.

Victorien s'élançait au secours du moine. Grégoire le retint par un bras avec une force prodigieuse et l'arrêta.

— Remettez votre épée au fourreau. Je vous l'ordonne au nom de Jésus-Christ. Laissez faire ce moine et n'aidez pas, malheureux enfant, à la justice de Dieu!

L'homme de guerre, à la vue de Victorien, avait chancelé; ébranlé à ce moment même par un assaut plus terrible d'Egidius, il glissa et tomba lourdement. Le moine se coucha tout de son

long sur sa victime et, s'emparant du poignard du bandit, il lui ouvrit la gorge.

— Et maintenant, cria-t-il, que Satan ose s'attaquer à moi!

Puis, il releva la visière du capitaine inconnu, afin que la terre et le ciel vissent la face de l'homme assez hardi pour porter la main sur le serviteur des serviteurs de Dieu.

Alors Victorien poussa un cri de détresse désespérée. C'était Cencius qui expirait, couché sur l'herbe sanglante.

Le moine s'était redressé, dans l'orgueil de sa victoire, et avait rejeté le poignard. Il se tourna vers le pape, avec un visage illuminé d'une joie farouche.

Grégoire joignit ses mains, qui tremblaient.

Le jeune homme soutenait entre ses bras la tête livide de Cencius. Le père et le fils échangèrent un regard d'ineffable angoisse. Un profond silence s'était fait autour de l'homme qui allait mourir.

Cencius chercha les yeux de Grégoire et murmura, d'une voix éteinte :

— J'ai péché : ayez pitié de moi cette fois encore. J'ai peur. Je vois l'enfer, là, à mes côtés. J'implore votre miséricorde. Déodat, le démon qui m'a perdu et que mon fils a tué tout à l'heure, m'attire par la main dans le feu éternel. Sauvez mon âme, mon Seigneur!

— Il est trop tard, dit Egidius. L'heure de Dieu a sonné pour toi, l'heure de l'expiation sans merci!

— L'heure du pardon! dit l'évêque d'Assise.

Et, les yeux fixés sur Victorien, Joachim ajouta :

— Le pape Grégoire a le cœur trop grand pour ne point pardonner!

Grégoire, à son tour, arrêta son regard sur le jeune chevalier de l'Église, sur l'enfant héroïque de la nuit de Noël : il rouvrit ses mains jointes, fit le signe de la croix sur Cencius et prononça le mot qu'attendait le mourant :

— Par la passion de Jésus, que tous tes péchés te soient remis.

Une lueur éclaira la figure de Cencius, et ses yeux, déjà voilés par l'agonie, se reposèrent avec douceur sur Victorien.

L'escorte chevaleresque se reforma autour des deux litières, et disparut bientôt du côté d'Anagni. Victorien resta seul avec Joachim et quelques serviteurs, près de son père expirant.

— Écoute, dit Cencius; il m'a pardonné, mais je n'aurai la paix de Dieu que si le vœu que j'ai violé est accompli par toi : j'avais promis, le soir du jour terrible, d'aller en terre-sainte. J'ai trahi le serment et, dès lors, je me suis plongé dans le crime. Victorien,

tu iras sans tarder au saint Tombeau et tu l'embrasseras en mon nom !

— J'irai fidèlement, mon père, et votre vœu sera satisfait.

Ils attendirent, avec un grand recueillement, que la mort eût délivré cette âme malheureuse de ses liens terrestres. Puis, ils portèrent Cencius vers un monastère voisin du champ de bataille. Le convoi cheminait lentement dans l'ombre violette du crépuscule. Les moines prêtèrent leur église pour la veillée funèbre. A minuit, ils entrèrent au chœur et chantèrent, sur l'âme du baron, un office plaintif. L'abbé monta au pupitre et psalmodia une *Lamentation*. Il jeta, comme un cri qui remplit toute l'église et fit tressaillir Victorien, la parole douloureuse de Jérémie :

— *Patres nostri peccaverunt et non sunt et nos iniquitates eorum portavimus.*

Jusqu'au matin, Victorien et l'évêque prièrent aux côtés de Cencius.

Victorien demeura deux jours encore, avec son vieil ami, dans le couvent, pour y rendre à son père les honneurs de la sépulture chrétienne. Puis ils continuèrent tous deux leur voyage, jusqu'au Mont-Cassin, où s'était arrêté Grégoire VII.

Le pape approuva le projet du jeune homme d'entreprendre sur-le-champ le passage en Palestine. Une galère de Pise était toute prête à mettre à la voile, dans le port voisin de Gaëte.

— Allez, mon enfant, vous trouverez là-bas l'apaisement de votre deuil. Dieu recevra, pour le salut de votre père, vos prières et vos larmes. Vous verrez la région sacrée vers laquelle, dans ma jeunesse, mon âme a pris tant de fois son vol. Puis, vous reviendrez à Salerne. Et, vous ne l'oublierez point, je ne serai pas seul à vous y attendre.

Les adieux des deux fiancés se firent un soir sur la terrasse de la maison de Saint-Benoît, en face de l'un des plus beaux horizons qui soient au monde. Ils échangèrent peu de paroles. Mais leurs cœurs, tout remplis par les douleurs du passé et les espérances de l'avenir, n'avaient jamais été plus étroitement unis qu'au moment de cette solennelle séparation. Longtemps encore, à chaque détour du sentier qui descend de la montagne sainte, Victorien vit, accoudée au petit mur, et regardant du côté de la mer qui allait prendre son bien-aimé, la forme blanche de Pia. Et il se souvint de leur première entrevue, à la porte Saint-Laurent, et de la petite reine, dans sa dalmatique d'hermine, avec ses cheveux flottans, du bouquet embaumé d'herbes florentines que l'enfant, toute rieuse, lui avait jeté, et de la blanche vision qui s'éloignait, dans la poussière d'or du soleil couchant, abritée par l'étendard de

Toscane, portant le lion de Florence et la bannière du saint-siège, qui porte les clés du paradis.

VIII. — MARIAGE « IN EXTREMIS. »

— Je reviendrai au plus tard pour les fêtes de Noël ou celles de l'Épiphanie, avait dit Victorien en quittant Pia.

L'été s'écoula, puis l'automne. L'étoile des bergers et celle des rois mages montèrent au plus haut du ciel, puis s'éteignirent au fond de la mer, sans ramener le pèlerin.

Chaque fois qu'un navire, venant de terre-sainte, de l'Archipel ou de l'Égypte, jetait l'ancre dans la baie de Salerne ou sous les rochers d'Amalfi, Joachim courait chercher des nouvelles de son pupille. Chaque fois il rentrait au palais de Grégoire plus découragé, le visage plus grave et plus triste.

Il avait recueilli, de la bouche des gens de mer, des rumeurs vagues qui semblaient cacher quelque mystère douloureux. On lui avait parlé de tempêtes furieuses, de galères chrétiennes engouffrées dans les parages de Candie, de batailles livrées par les pirates sarrasins et de la croix vaincue toujours par le croissant. L'empereur grec, à son tour, avait fait durant les derniers mois la course contre les Latins ; il avait enlevé des équipages vénitiens ou pisans et jeté les matelots, aussi bien que les passagers, aux bagnes de Constantinople ou de Thessalonique. Enfin, une peste affreuse dévastait les côtes de Syrie, Jérusalem et les villes évangéliques. Un jour, un vaisseau génois s'arrêta au large de Salerne et fit des signaux de détresse. Il portait à son grand mât une bannière noire, pour montrer que la peste était à bord. Il demandait un médecin et un confesseur. Le capitaine cria de la proue à la barque normande qui répondit à son appel.

— A Jaffa, à Caïpha, à Saint-Jean-d'Acre, on ne trouve plus de bras pour enterrer les morts.

Joachim s'efforçait d'espérer contre toute espérance, il cachait à Pia les paroles inquiétantes des navigateurs ; il imaginait mille raisons pour expliquer le silence de Victorien ; il retrouvait en ses plus vieux souvenirs des histoires rassurantes de pèlerins que l'on avait crus longtemps perdus pour toujours et qui étaient revenus un beau matin à leur maison paternelle, portant un rameau d'olivier cueilli au jardin de Gethsemani. Il se rappelait même l'aventure miraculeuse d'un jeune noble d'Assise qui, s'agenouillant sur le tombeau du Sauveur, avait été ravi en extase et, pendant près

d'une année, n'était plus sorti d'un rêve de béatitude, oublieux des choses de la terre et de son propre nom.

Pia écoutait son vieil ami, les yeux à demi clos, muette, comme ensevelie en ses pressentimens funèbres. Elle ne lui répondait point, craignant de le tourmenter par son propre découragement. Parfois, elle saisissait tendrement la main de l'évêque, la portait à ses lèvres et y laissait tomber des larmes. Puis, elle retournait lentement à la fenêtre, ouverte du côté du golfe, où chaque jour elle passait de longues heures, épiant, sur la nappe d'azur, l'apparition d'une voile blanche.

Au milieu de janvier, le pape écrivit de sa main une lettre à l'évêque de Smyrne; il priait son frère d'ouvrir une enquête de couvent en couvent, partout où se trouvaient, dans les pays du Levant, des moines de la foi romaine. Et, sur le conseil de Joachim, il avait ajouté un *post-scriptum* à l'adresse de l'évêque grec. Il donnait, du fond de son exil, sa bénédiction apostolique, au nom du Rédempteur commun des deux églises, au moine de la communion de Constantinople qui saurait retrouver la trace du pèlerinage de Victorien.

La réponse parvint à Salerne vers le temps des fêtes de Pâques, dans les premiers jours du mois d'avril. Personne n'avait rencontré le jeune baron; son nom même était inconnu à la chrétienté orientale. De grands désastres avaient accablé, sur terre et sur mer, les pèlerins, les monastères et les marchands. Les Arabes, menacés par les Turcs Seldjoucides, qui venaient de s'emparer de Smyrne et s'avançaient, comme un fléau de Dieu, vers la Palestine, avaient redoublé de malice à l'égard des chrétiens. En aucun temps, il n'avait été plus périlleux de tenter le voyage de la terre-sainte. L'évêque, dont le bercail avait été récemment profané par les Turcs, demandait à Grégoire des prières pour les âmes de tous les malheureux qui ne trouvaient plus, dans la région sanctifiée par les pas du Sauveur et l'apostolat de ses premiers disciples, que la mort ou l'esclavage.

A ce moment, le pape sentait sa fin très prochaine. A Salerne, il se voyait perdu, isolé comme en un désert. Presque tous ses cardinaux étaient restés à Rome et plusieurs avaient adoré Clément III; il avait bien donné la pourpre à quelques prêtres de la ville et à l'évêque d'Assise, afin d'avoir, dans sa maison, l'illusion d'un sacré-collège; mais la cathédrale normande de Saint-Mathieu ne le consolait point de Saint-Jean-de-Latran abandonné pour toujours. Robert Guiscard était retourné à ses aventures lointaines dans les eaux de Corfou, puis sur les côtes d'Albanie. Egidius, repris par l'épouvante religieuse, harcelé chaque nuit par l'ombre sanglante

de Cencius, s'était retiré au couvent de la Cava, dans les montagnes de Salerne, et s'infligeait le martyre pour racheter les péchés qu'il n'avait point commis. La comtesse Mathilde se trouvait réduite à l'impuissance, dépossédée d'une partie de ses États. Joachim, tout entier à ses mortelles angoisses, n'avait plus de courage à rendre au vieux pontife. Et Victorien reparaîtrait-il jamais ; l'enfant qu'il destinait à être le soutien de ses derniers jours, le fiancé de Pia, ne l'avait-il point précédé dans la mort, sur la route tragique de Jérusalem ?

A la messe du jeudi saint, quand il descendit les degrés de l'autel pour porter la cène à ses cardinaux, il dit :

— Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus.

Le jour de Pâques, épuisé par le jeûne rigoureux du carême, il défaillit en lisant le dernier Évangile. Les clercs l'emportèrent évanoui dans la sacristie de Saint-Mathieu, où ils improvisèrent un lit de repos. Quand il se réveilla, Joachim se tenait penché à son chevet.

— Mon frère, dit Grégoire, voici que Dieu me rappelle. Mon pèlerinage sera bientôt terminé. Mais je sors de ce monde avec une cruelle angoisse. J'aurais aimé à laisser après moi Pia appuyée au bras de l'époux qu'elle avait choisi.

— Dieu ne l'a point voulu, répondit l'évêque. Que sa volonté soit faite. Puisse le courage de Pia être à la hauteur du sacrifice !

— Mais, reprit le pape, il me reste un devoir suprême à accomplir. Je veux assurer, avant de mourir, le salut de son âme.

Un mouvement d'inquiétude échappa à Joachim.

— Je ne puis l'abandonner, orpheline, solitaire, en ce triste monde. Mes ennemis, les ennemis de Dieu s'attaqueraient à elle après ma mort. Mon âme souffrirait de grandes amertumes en la sachant malheureuse.

— Ne suis-je point là ? interrompit Joachim, et Robert, et Roger ne vous ont-ils point juré fidélité, même au-delà de la tombe, puisqu'ils se sont liés à l'Église, qui ne peut mourir ?

— Vous êtes vieux, mon frère, et vos jours sont comptés. Quant aux princes normands, leurs rêves sont bien vastes pour qu'ils aient le soin de veiller sur une pauvre fille, la petite-nièce d'un moine qu'on enterrera demain sous le pavé de cette église. Pia n'aura plus dans un temps prochain qu'un refuge, le cloître.

— Le cloître, pour une si jeune fille, c'est la tombe !

— C'est une nuit rapide qui précède le grand jour de l'éternité. Moi-même j'ai souvent regretté d'avoir quitté ma cellule pour me jeter dans la mêlée de l'Église militante. Songez, mon frère, aux années terribles que nous avons traversées. Et Pia demeure-

rait seule sur ce champ de bataille ! Non, je la léguerai à la mère Église, et le voile que vous poserez sur cette tête blonde sera notre dernière marque d'amour à tous les deux.

Joachim écoutait, d'un visage chagrin, les paroles du pape. Il avait rêvé d'être le tuteur paternel de Pia, après la mort de son grand-oncle, et de se retirer avec elle sous la protection de Mathilde. Il sentait que la jeune fille lui serait ravie tout à l'heure. La dureté de la vie monastique lui paraissait une épreuve trop sévère pour cette âme exquise. Et le bon évêque ne se trouvait plus la force de suivre toutes ces funérailles à la fois.

Grégoire fut frappé de la douleur de son ami. C'était donc une bien amère affliction qu'il causait au compagnon fidèle de son exil. Et, pour le consoler et calmer en même temps l'anxiété qui naissait en sa propre conscience, il accorda à Joachim que le noviciat de Pia serait aussi long que celui-ci le jugerait nécessaire.

— Enfin, dit-il, que Dieu me garde de faire violence à la vocation de cette enfant. Ce n'est point un ordre que je vous ai donné, mais le vœu et l'espérance d'un père que je vous confie.

Et les deux vieillards, seuls dans l'ombre de la sacristie, convinrent à voix basse de garder le secret sur ce grave entretien. Joachim attendrait le lendemain de la mort du pontife pour interroger le cœur de sa pupille. Peut-être Pia serait-elle la première à souhaiter la paix du cloître.

En ce moment, elle entra, couverte des vêtemens de deuil qu'elle avait pris le jour où la lettre de l'évêque de Smyrne était parvenue à son grand-oncle. Elle était, depuis l'exil, dans la familiarité du séjour de Salerne, la compagne assidue de Grégoire : elle lui lisait ses offices quotidiens, se promenait à ses côtés, pendant une heure ou deux, dans l'étroit jardin du palais, se plaçait près de lui sur un banc de marbre abrité contre la brise du large. Longtemps, jusqu'à la fin de l'automne, ils avaient parlé de Victorien, de plus en plus anxieux à mesure que les jours s'écoulaient. Maintenant, assis côte à côte au soleil d'hiver, ils n'osaient plus s'interroger sur l'absent, auquel chacun songeait toujours. Ils regardaient silencieusement la mer lumineuse et calme, épiant encore tous deux l'apparition d'une voile blanche sur la nappe d'azur.

Elle venait d'apprendre la défaillance de son oncle, et accourait très troublée.

— Ce n'était rien, Pia, rien qu'un peu de lassitude au bout de cette semaine de pénitence austère. Mais voici le printemps et la saison des fleurs, et je sens que je vais ressusciter comme le Seigneur Jésus.

Une bande de passereaux s'abattait, avec des cris perçans, sur

le bord de la fenêtre entr'ouverte et quelques-uns se jetèrent à travers la sacristie où ils tournèrent follement, puis, tout effarés, s'enfuirent vers le soleil et disparurent. Pia pensa alors aux rouges-gorges, ses amis du Latran, au gazouillement des nids familiers, aux abeilles d'or qui bourdonnaient autour du front de Victorien, au bonheur d'autrefois goûté dans la lumière. Elle s'assit au pied du lit de repos et éclata en sanglots.

Ce jour même, Joachim et le cardinal d'Albano expédièrent des messages à Robert Guiscard, à l'abbé Didier, à l'abbé de Cluny, à la comtesse de Toscane : ils avertissaient les amis de Grégoire VII du deuil prochain de l'Église. La flamme qui avait animé cette grande âme s'éteignait. Parfois aussi elle jetait tout à coup une lueur très vive et, pendant quelques instans, le pape semblait reprendre la force et l'espérance de la vie. Il revenait alors au projet caressé depuis dix mois, dans les ennuis de l'exil. Il promettait à ses derniers fidèles une marche sur Rome, à la tête de l'armée normande, grossie de tous les volontaires de la chrétienté, une rentrée triomphale dans sa métropole, aux acclamations de son peuple, un concile universel confirmant la charte du Latran, le *Dictatus Papæ*, et déposant à la fois l'antipape et l'empereur. Mais ce rêve, bientôt troublé par le délire, durait peu. Grégoire se taisait brusquement, et tandis qu'un clerc, assis à son chevet, lisait d'interminables oraisons, il suivait vaguement du regard le jeu des rayons du soleil à travers les vitraux de sa chambre. Ses heures véritablement heureuses, il les devait encore à Pia. Quand le jour était tiède, il se faisait porter dans le petit jardin, sous un berceau de buis, qu'il appelait, avec un sourire triste, son dais pontifical. Pia s'asseyait à ses pieds, ouvrait le bréviaire et commençait la lecture des vêpres. Il l'arrêtait dès les premiers versets.

— C'est bien, disait-il. Le bon Dieu me tiendra quitte de cet office. Parlons plutôt du temps passé, du très vieux temps.

Et il revenait à sa jeunesse, à son premier couvent, à sa première cellule, aux frères très âgés qu'il avait vus mourir, aux jeunes novices, ses voisins dans les stalles du chœur, dont il n'avait plus entendu parler depuis au moins un demi-siècle et qui, à cette heure peut-être, priaient pour lui autour de l'autel de leur monastère. Il remontait plus haut encore, à ses plus lointains souvenirs, qu'il savait plaire beaucoup à Pia, Soana, et la maison de famille, et sa sœur aînée, grand-mère de Pia, et la vision, toujours riante et fraîche, de son enfance. Elle lui répondait alors par sa propre histoire, et le vieillard et l'enfant rentraient ainsi en esprit, la main dans la main, au foyer désert d'Hildebrand.

Puis, ils se taisaient, semblaient écouter le murmure de la mer

et se regardaient, les yeux pleins de larmes. Lui aussi, le cher absent, il avait visité Soana, jeune chevalier de l'escorte pontificale, et Grégoire se souvenait d'avoir fait, devant lui, à la table du baron, allusion au neveu futur qui prendrait soin, avec Pia, de cette vieille maison, relique de sa race. Alors, il repassait, tout songeur, en sa mémoire, les espérances qu'il avait conçues pour Victorien, lorsque celui-ci était revenu de Toscane: le fils de Cencius entouré de prestige, le plus beau et le plus loyal des seigneurs romains, doté par le saint-siège de quelque grand fief, remis en possession des châteaux de son père, fût devenu le chef de la noblesse, le maître de son peuple, le capitaine du Latran, et eût réconcilié Rome avec l'Église. Les comtes de Tusculum avaient longtemps tenu en tutelle le pontificat pour le déshonorer et le violenter. C'eût été une gloire pour la postérité de Grégoire VII de veiller sur la chaire de Saint-Pierre, afin de la purifier et de la défendre. Ce rêve était si noble que le pape ne pouvait s'en détacher; il l'embrassait de nouveau, avec l'ardeur des âmes qui vont se séparer des choses de la terre. Peu à peu la pensée d'un miracle se levait en lui, obscure d'abord, puis tout à coup très claire. Son ami Pierre Damien lui avait raconté jadis tant d'étonnantes merveilles! Et, puisque Dieu n'avait perdu ni sa puissance, ni sa volonté, pourquoi le navire ramenant Victorien ne paraîtrait-il pas tout à l'heure, avec ses voiles blanches, une bannière de saint flottant à son grand mât, là-bas, à la pointe méridionale du golfe de Salerne?

Alors, presque timide, après ce long silence, il disait:

— Je l'attends encore. La Palestine est bien loin, et c'est une terre féconde en bienfaits miraculeux. Je l'attends toujours. Le Dieu de miséricorde nous ménage certainement un jour de fête.

Et tous deux parcouraient des yeux la mer, la cruelle mer, assoupie dans son rêve d'azur.

Les serviteurs du palais venaient reprendre le pape entre leurs bras. Elle suivait pas à pas, avec une souffrance plus éperdue que la veille, écoutant docilement son grand-oncle qui, tournant la tête à demi, disait encore à la jeune fille:

— Prenons patience jusqu'à demain, Pia. C'est si loin, la Palestine!

Le 25 mai, au matin, on trouva le pape couché sans connaissance, la respiration haletante, la face couleur de cire. Il y eut une vive émotion au palais. Joachim fit mander sur-le-champ un médecin arabe, disciple des alchimistes de Tolède, qui passait pour magicien. L'Arabe versa entre les lèvres du moribond quelques gouttes d'élixir. Les forces revinrent tout à coup. Gré-

goire pria Joachim de recevoir sa dernière confession et de lui apporter le viatique.

— Il rendra l'âme à la tombée de la nuit, avait dit le médecin en s'éloignant, et s'endormira sans souffrances dans le sein de son Dieu.

A midi, il reçut les sacremens, en présence du clergé de Salerne et des nobles de sa maison. Puis, il ordonna qu'on le revêtît de la robe de Saint-Benoît et qu'on l'établît sur une chaise longue, près d'une fenêtre ouverte, la figure tournée du côté de Rome.

— Pour Rome, dit-il, et pour l'Église de Rome seront les derniers battemens de mon cœur.

Il pensa alors aux nécessités présentes de la chrétienté et du pontificat, et désigna son successeur au choix de ses cardinaux.

— Vous élirez l'abbé Didier, bien qu'il ne doive me survivre que peu de temps. Mais je suis assuré qu'il rentrera dans Rome, et ce jour-là, mon âme le précédera sur le seuil de ma basilique de Saint-Jean, mère et tête de toutes les églises du monde.

Il retira de ses doigts l'anneau papal et le confia au cardinal d'Albano, chancelier de l'Église romaine. Il dit ensuite à Joachim :

— Prenez ma croix d'or, mon ami. C'est ma dernière richesse. Et, sans retard, conduisez ici Pia, afin qu'elle assiste son oncle expirant.

Pia vint, guidée par le vieil évêque, dans sa robe noire de veuve. Elle s'assit tout près de Grégoire. Celui-ci porta péniblement sa main droite, blanche et froide, sur la tête de la jeune fille, la bénissant et la caressant tour à tour.

— Pia, dit-il d'une voix très faible, l'heure est venue.

Elle le regardait pieusement et d'abord n'entendait point le sens de ces paroles prononcées avec une telle douceur. Puis, elle comprit que le père la quittait pour jamais et, joignant les mains, elle le supplia de ne point mourir. Alors, relevant la tête, par la fenêtre ensoleillée, elle aperçut la mer, la mer d'azur qui lui souriait.

Là-bas, très loin encore, à la pointe méridionale du golfe, une galère, poussée par le vent d'Afrique, s'avançait vers le port de Salerne.

Au même instant, la cloche de Saint-Mathieu se mit à tinter tristement et, du fond de la cathédrale normande, la grande voix de l'orgue et la psalmodie sourde des moines entraient dans la chambre solennelle.

C'étaient les adieux de l'Église à son pontife qui commençaient. Le cardinal d'Albano chercha, dans son bréviaire, les prières suprêmes et lut :

— *Proficiscere, anima christiana!*

A chaque oraison, le pape, tenant toujours sa main blanche sur le front de Pia, répondait :

— *Amen!*

Mais Pia n'entendait ni la voix du cardinal, ni le chant sépulcral des moines, ni la plainte de l'orgue, ni la cloche d'agonie. Elle ne voyait que le navire qui venait droit à elle, dans la lumière joyeuse du ciel de mai.

C'était une haute galère de Venise, dont les voiles, déchirées par la tempête, pendaient en lambeaux, dont le grand mât, rompu, portait, au bout d'une lance, l'étendard rouge de saint Marc, avec le lion qui tient sous ses griffes le livre ouvert de l'Évangéliste. Elle voguait, d'une marche presque insensible, grâce à la brise printanière et à la manœuvre de ses dernières rames.

A son tour, Joachim attachait ses regards au navire. Celui-ci venait peut-être d'Orient, ramenant un pèlerin qui aurait entendu quelque part, au fond d'un cloître de Syrie ou sur les rives du lac de Galilée, le nom du fiancé perdu. Et l'évêque, saisi par une angoisse mystérieuse, voyait marcher sur la mer l'étendard de saint Marc, tel qu'une fleur de pourpre balancée par les flots bleus.

Le cardinal avait fermé son bréviaire. L'âme chrétienne était maintenant libre de monter à Dieu.

A ce moment, parvint à l'oreille du pontife, de Pia et de Joachim un chant grave, un chant viril qui sortait de la mer, plus sonore et plus pénétrant que la psalmodie des moines, sous les voûtes de la cathédrale. Sur le pont de la galère, groupés autour de la bannière de l'apôtre, les matelots, les pèlerins et les marchands, que le patron de Venise avait soutenus dans la tempête, entonnaient un cantique de reconnaissance.

Le pape se souleva sur les coussins de son lit et contempla le vaisseau sacré. Déjà les navigateurs jetaient l'ancre en face du palais pontifical. Et la dernière strophe du cantique se perdait dans le ciel et sur les eaux.

— C'est une galère partie des rivages de terre-sainte, dit Joachim. Je vois des pèlerins qui s'empressent de descendre dans les barques de nos marins de Salerne. Plusieurs portent la croix couleur de sang que les jeunes chevaliers pèlerins attachent depuis quelques années à leur poitrine.

— La Palestine est bien loin et cependant ils reviennent, murmura Pia.

— Oui, répondit Grégoire, des pèlerins que l'orage a roulés sur une mer méchante. Mais ils sont au port et bien heureux. Car le port, c'est déjà la patrie. Moi aussi, pilote de l'Église, j'ai été

battu par la tempête. Mais, parce que j'ai aimé la justice et haï l'iniquité, je meurs en exil.

— Ce n'est point un exil, mon père, dit Pia, car voici que Dieu nous visite, et vos prières sont exaucées.

Il la vit debout, frémissante, les yeux rayonnans d'espérance. Le dernier pèlerin descendait l'échelle de la galère.

Grégoire alors devina le miracle. Il ouvrit les bras, attira à lui la tête de la jeune fille, et, de ses lèvres pâles, il baisa la blonde chevelure.

— Dieu juste! s'écria-t-il. Cette enfant a-t-elle pressenti le mystère de votre tendresse? Et serai-je consolé en mourant des misères par lesquelles vous avez éprouvé votre vieux serviteur? Joachim, courez au port. Je veux vivre jusqu'à votre retour.

Une rumeur étrange fut entendue derrière la porte de la chambre. Quelqu'un voulait entrer, malgré la sentinelle normande qui veillait sur le seuil, malgré les moines qui priaient en longue file dans le corridor. Et, tout à coup, Victorien parut, tête nue, vêtu en pèlerin, une croix rouge sur la poitrine.

Pia jeta un grand cri. Grégoire, soutenu par Joachim, se dressa sur son lit, les mains tendues vers le jeune chevalier :

— Je marche enfin, dit-il, dans l'avenue du paradis!

Victorien portait Pia serrée contre son cœur et, d'un ardent baiser, sous les yeux du pontife, le fiancé effaça la douleur d'une si amère séparation.

Grégoire, brisé par l'émotion, était retombé sur ses oreillers. Le jeune couple s'agenouilla contre le lit du moribond.

— Victorien, nous avions perdu tout espoir. Pourquoi avez-vous tardé si longtemps?..

— Mon seigneur, j'ai été enlevé par les païens en pleine mer, chargé de chaînes, menacé de mort si je ne reniais Jésus-Christ pour Mahomet. Ils m'ont traîné jusqu'à Damas et m'ont vendu sur le marché de la ville. J'ai été esclave huit mois, toujours chrétien. Pia était mon unique pensée, ma force et ma noblesse de cœur. J'ai pu m'échapper et fuir à travers le désert, courant toujours vers Jérusalem. J'ai pleuré sur le tombeau du Sauveur le passé de mon père. Une tempête a retardé mon retour, l'autre nuit, sur les côtes de Sicile. Et me voici, à vos pieds, à la droite de Pia.

Le pape sourit faiblement et regarda quelques minutes les deux jeunes gens avec cette bonté d'aïeul qu'il avait eue le jour où la petite Pia s'était présentée à lui, pour la première fois, dans la solennité du concile du Latran :

— Demeurez ainsi, mon fils, tout près de moi et à ses côtés.

Je vais mourir! Ma tâche est accomplie. Recevez, mes enfans, le dernier sacrement imposé par le pape Grégoire. Voici ma dernière joie et mon adieu au sacerdoce. Pia, placez votre main dans la main de Victorien.

Joachim l'aida à lever les bras sur les deux têtes inclinées; il dit avec un grand amour :

— Au nom de la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous unis pour cette vie et pour la vie éternelle.

Alors il croisa les mains sur sa poitrine, ferma les paupières et se recueillit en Dieu.

Le jour touchait à sa fin. Le soleil s'inclinait sur la mer et pénétrait la chambre de rayons d'or. Les voix funèbres de la cathédrale s'étaient tues par degrés. On n'entendait plus que le vague concert de la terre et des ondes, des cris d'hirondelles noyées dans l'azur clair du ciel, le froissement des flots indolens sur les sables de la baie, des voix d'enfans qui jouaient dans les rues voisines du palais, une chanson de pêcheur, qui montait d'une barque voguant vers le port. Parfois une bouffée de brise apportait la senteur fraîche du golfe et le parfum des jardins tout en fleurs. Puis, le soleil se plongea dans la mer empourprée : son dernier rayon couronna d'une auréole le front chauve de Grégoire VII, qui expirait comme il l'avait souhaité, la face tournée du côté de Rome :

— Saint-père, priez pour nous! murmura d'une voix tremblante le vieil évêque d'Assise.

Les chevaliers normands entrèrent d'un pas timide et formèrent au pied du lit une garde d'honneur. Les moines, tenant leurs cierges allumés, se rangèrent le long des murailles. Toute la nuit, ils veillèrent en profond silence sur la majesté pontificale. Au chevet du pape mort, les deux époux et Joachim demeuraient assis, immobiles et priaient tout bas. Vers le matin, comme le ciel pâlissait, Pia pencha sur Victorien sa tête charmante et s'endormit, couvrant l'épaule du jeune homme des boucles blondes de sa chevelure, ainsi qu'elle avait fait si souvent à Rome, en ses années d'enfance, au palais de Saint-Jean-de-Latran.

ÉMILE GEBHART.

LES

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES RUSSES.

SOUVENIRS SUR POUCHKINE, GOGOL, TOURGUENEF. — L'ARTICLE DU COMTE TOLSTOI SUR LA SCIENCE ET LE TRAVAIL. — CE QUE LISENT LES PAYSANS RUSSES. — UNE LETTRE D'ALEXANDRE HERZEN.

I.

Le *Sievernyi Viestnik* (Messager du Nord) publie, depuis six mois, les souvenirs inédits de Mme Smirnof. Impatiemment attendue, cette publication ne pouvait manquer d'être, dans le monde littéraire russe, un événement considérable.

Mme Alexandra-Osipovna Smirnof n'avait pas seulement pour elle, en effet, d'avoir été pendant vingt ans la plus jolie femme de Saint-Pétersbourg. Jolie, elle paraît l'avoir été infiniment, et séduisante et gracieuse, avec sa fine taille, sa légère démarche de Parisienne, avec son beau visage sombre de princesse d'Orient, et ces grands yeux brûlans dont tous les poètes russes, Pouchkine, Lermontof, Toutchef, Chomiakof, ont célébré l'éclat. Mais c'était encore une femme très chari-

table et très bonne, et aussi très intelligente, d'un esprit si haut que Gogol disait d'elle « qu'il n'y avait pas au monde une seule âme capable de la comprendre ni de l'apprécier. » Et, par surcroît, les circonstances de sa vie avaient permis à cette femme supérieure de voir de près tous les grands hommes, d'assister à toutes les grandes choses de son temps.

Née en 1810 d'un père français et d'une mère circassienne, Alexandra Osipovna de Rosset avait été élevée dans un pensionnat aristocratique de Saint-Pétersbourg, où elle avait eu pour maîtres, et déjà pour amis, quelques-uns des écrivains les plus renommés d'alors. Elle était ensuite entrée à la cour, en qualité de demoiselle d'honneur de l'impératrice; elle s'y était vite acquis, par son esprit et sa beauté, une influence énorme, qu'elle avait toute mise au service de ses amis les poètes. C'est elle, notamment, qui avait amené l'empereur Nicolas à connaître et à admirer Pouchkine. Sa petite chambre, au quatrième étage du Palais d'Hiver, était devenue le lieu de réunion favori des jeunes écrivains et artistes pétersbourgeois.

Mariée plus tard au général Smirnof, gouverneur de Saint-Pétersbourg, Alexandra-Osipovna était restée en relations constantes avec la cour impériale, comme aussi avec le monde des lettres. Une des premières elle avait deviné le génie de Gogol : elle s'était faite la confidente, la consolatrice de ce pauvre grand homme. A Paris, où elle avait demeuré à plusieurs reprises, elle avait connu Chateaubriand, Lamennais, Lamartine. Et jusqu'au bout de sa longue vie de soixante-douze ans elle avait gardé pour toutes les choses de l'esprit la même curiosité, pleine d'indulgence et de sympathie.

On savait que, dans ses dernières années, malade et un peu isolée, elle s'était amusée à écrire ses souvenirs, et qu'elle y avait raconté surtout ses relations avec les deux poètes illustres dont elle avait été l'intime amie, les deux pères véritables de la littérature russe contemporaine, Pouchkine et Gogol. Personne n'avait connu de plus près ces deux hommes singuliers, personne n'était plus à même d'expliquer leur caractère, et d'éclaircir ce qui restait encore d'obscur dans l'image que nous nous faisions d'eux.

Ainsi les souvenirs de Mme Smirnof avaient les meilleures raisons pour être d'un intérêt exceptionnel : mais avec tout cela, si nous en jugeons par ce qui en a été publié jusqu'ici, ce sont des souvenirs plutôt ennuyeux, de vaines et verbeuses dissertations littéraires. Peu de portraits, encore moins d'anecdotes caractéristiques. Et pour comble de déception il m'a semblé, en lisant ces fragmens, que Mme Smirnof n'avait jamais bien connu elle-même les grands hommes dont elle avait été l'infatigable, la dévouée et enthousiaste amie. Du moins elle les a fidèlement aimés : et c'est de quoi leurs admirateurs ne sauraient cesser de lui tenir compte. Mais il y avait dans l'âme de Pouchkine,

pour ne point parler de Gogol, un coin d'inquiétante folie que révèlent certains épisodes de sa vie, et qui donne à son œuvre, par-dessus les imitations de Byron et des romantiques allemands, une originalité saisissante, la colorant comme des reflets saccadés et sinistres d'un étrange feu intérieur. Le Pouchkine des *Souvenirs* de Mme Smirnof est simplement un homme de lettres, un bel esprit assez banal, avec un médiocre bagage de madrigaux, d'épigrammes, et de paradoxes de salon. Peut-être ne faut-il pas trop aimer les grands hommes, si l'on veut les bien connaître : mais, en vérité, les connaître n'a guère d'importance, et rien n'importe autant que de les aimer.

C'est ainsi que le malheureux Nicolas Gogol aura dû à l'affection de Mme Smirnof les seules paroles qui, durant ses dernières années, aient eu le pouvoir de le consoler ; et Mme Smirnof elle-même nous est plus touchante et plus chère pour avoir aimé Gogol comme elle l'a fait que si elle s'était toute employée à le bien comprendre. Car, en préface à ses *Souvenirs*, le *Sievernyi Viestnik* a publié quelques-unes des lettres qu'elle écrivait à l'auteur des *Ames mortes* pendant le séjour de celui-ci à Rome et à Paris, en 1845 : et ce sont d'admirables documens psychologiques, les vivans témoignages d'une âme féminine toute remplie de tendresse et de compassion. Peut-être Mme Smirnof ne comprend-elle pas les causes de la profonde et tragique souffrance de son ami : mais elle le sent qui souffre, elle souffre elle-même avec lui, et dans son cœur elle trouve, sans se lasser, d'efficaces consolations. Pour lui faire oublier son isolement, elle se plaint d'être seule ; pour calmer ses angoisses, elle feint d'en éprouver de plus fortes ; et puis elle le rassure au sujet de ses intérêts matériels, dont il est également en peine. Avec mille précautions d'une délicatesse charmante, elle lui affirme qu'elle se chargera désormais de son entretien : elle, ou plutôt de généreux anonymes dont elle ne sera que l'intermédiaire près de lui. Et je regrette presque d'avoir dit qu'elle n'avait pas compris les causes de la souffrance de Gogol : son ardente affection lui avait fait tout comprendre, car voici ce qu'elle écrit dans sa lettre du 1er mars 1845 :

« Si vraiment votre âme éprouve le besoin de voir Jérusalem, ayez foi dans ses pressentimens ; mais, si vous m'aimez, n'abandonnez pas entièrement votre travail. Il m'arrive parfois d'avoir peur pour vous. Ne cachez pas votre talent : il vous a été donné par Dieu, mais afin que vous en usiez. Ne vous en tenez pas à nous laisser seulement vos œuvres de jeunesse, ni ces amères saillies satiriques qui ne traduisent qu'un côté de votre âme. Beaucoup, vous jugeant sur vos ouvrages, vous croient un homme haineux et plein de fiel. Cette hérésie sur votre compte me fait sourire, quand je l'entends. Mais ceux qui ne vous connaissent pas, je comprends qu'ils se trompent ainsi. Pour moi, qui sais quels trésors reposent au fond de votre cœur, je suis en droit d'exiger que vous continuiez votre œuvre. Il faut qu'après avoir montré

votre haine, vous fassiez voir aussi votre amour. C'est l'amour seul qui est bon : *produisez donc vos bonnes œuvres devant les hommes !* Ne laissez pas derrière vous le malentendu ni la colère. »

Pour donner à son ami de si beaux conseils, il faut que Mme Smirnof ait compris, ce jour-là, le secret de sa peine. Peine affreuse, plusieurs de la race de Gogol en ont souffert comme lui ; mais personne n'en a aussi profondément senti la tragique horreur. C'était un poète ; il était né pour croire, pour aimer ; son cœur était un bocage de printemps où les oiseaux chantaient. Mais avec son cœur de poète, il avait d'instinct sur ses lèvres un méchant sourire dédaigneux ; et toute sa vie, au lieu de chanter, il avait souri. Sans autre intérêt réel que pour la beauté et l'amour, il s'était pourtant livré tout entier à ce facile penchant d'ironie, qui, après l'avoir un temps amusé, avait fini par le dégoûter de toutes choses et de lui-même. On sait combien lui fut cruelle l'expiation de sa faute. M. de Vogüé l'a dit ici jadis, dans un admirable article, le plus parfait, à mon gré, de ceux qu'il a consacrés aux romanciers russes. Ballotté entre ses habitudes d'ironie et son besoin de foi, entre son aspiration à des œuvres plus hautes et son désir d'achever sa gigantesque plaisanterie des *Ames mortes*, dix ans durant le malheureux s'est épuisé en de vaines angoisses, jusqu'au jour où, sentant s'approcher enfin la folie et la mort, il a brûlé son livre, ce livre maudit qui l'avait empêché d'entendre la voix profonde de son cœur.

Et puisque Mme Smirnof ne m'a point fourni sur Gogol les renseignemens psychologiques que j'avais espérés d'elle, me permettra-t-on de traduire ici quelques passages des *Souvenirs* de Tourguenef sur celui qui fut son maître, le maître aussi de Dostoïevsky, de Gontcharof, de Chtchédrine, des satiristes et des poètes russes, et qui fut encore, dans ses *Lettres à mes amis*, l'initiateur des théories évangéliques du comte Léon Tolstoï? Publiés depuis longtemps dans les revues russes, ces souvenirs littéraires de Tourguenef n'ont pas, je crois, été traduits en français : ils sont pleins d'anecdotes curieuses et de beaux traits d'analyse. On sent que l'homme qui les a écrits n'a jamais été gêné dans son observation par un excès de tendresse.

« C'est le 20 octobre 1851, raconte Tourguenef, que j'ai fait pour la première fois la connaissance de Gogol. Il demeurait alors à Moscou, dans la rue Nikita, chez le comte Tolstoï. Un ami me conduisit chez lui, où tout de suite nous fûmes reçus. Quand nous entrâmes, il était debout devant son pupitre, une plume à la main. Il portait un paletot de couleur sombre, sous lequel je vis une grosse veste de velours vert. Je l'avais, en vérité, aperçu déjà quelques jours auparavant au théâtre, à la représentation de son *Reviseur :* il était assis dans le fond d'une loge entre deux grosses dames qui semblaient chargées de le cacher au public. Il suivait le jeu des acteurs avec des mouvemens inquiets,

hochant la tête par saccades. Et cette fois déjà j'avais été surpris du changement qui s'était fait en lui depuis l'année 1841, où on me l'avait montré dans un salon. Il m'avait fait alors l'impression d'un paysan petit-russien, court et ramassé; maintenant je voyais un malade, un malheureux usé par la vie. Il y avait sur son visage un étrange reflet de tristesse et d'inquiétude. Dès qu'il nous aperçut, il vint à nous, avec un sourire accueillant, me tendit la main, me dit que depuis longtemps il désirait me connaître. Nous nous assîmes, et tout le temps de l'entretien, je tins mes yeux fixés sur lui. Ses boucles blondes, qu'il portait rabattues sur les tempes à la manière cosaque, lui donnaient encore une apparence de jeunesse, et son énorme front continuait à témoigner de son génie. Ses petits yeux bruns n'avaient plus trace de malice : par instans j'y voyais passer une naïve gaîté, mais en général ils exprimaient une incurable fatigue. Le nez, long et pointu, le faisait paraître un peu rusé; et ses grosses lèvres saillantes et disgracieuses me semblaient traduire les côtés sombres de son caractère. Son attitude et ses manières n'étaient point celles d'un professeur d'université; elles auraient fait penser plutôt à un petit répétiteur d'un gymnase de province. « Quel singulier et déconcertant personnage ! » me disais-je en le considérant. Je me souviens que tout Moscou le tenait alors pour un homme de génie, mais un peu fou. L'ami qui m'accompagnait m'avait prévenu d'avance de ne point lui parler de la seconde partie de ses *Ames mortes :* d'autre part, je n'aurais pas aimé à lui parler de ses *Lettres à mes amis*, qui m'avaient fort déplu. Je ne venais point d'ailleurs pour m'entretenir avec lui, mais seulement pour le voir.

« Mon ami m'avait dit que Gogol parlait peu : ce fut pourtant le contraire que je constatai ce jour-là. Il parla beaucoup et avec une grande animation : il accentuait tous ses mots, ce qui leur donnait un air admirable de netteté et de précision. Peu à peu, je voyais s'effacer de ses traits toute expression de lassitude, de souffrance et d'énervement. Il nous parlait du goût en littérature, de la vocation littéraire, de la physiologie de la création artistique, si je puis ainsi dire : il nous en parlait avec mille traits de génie, sur un ton naturel et simple, sans l'ombre d'apprêt. Mais bientôt nous en vînmes à parler de la censure : et je fus stupéfait d'entendre Gogol vantant la censure, la considérant comme le meilleur moyen de donner aux écrivains la modestie, la conscience, le souci de la forme et mille autres vertus spirituelles et temporelles. Je sentis aussitôt qu'un abîme était désormais ouvert entre nous.

« Depuis ce moment, Gogol ne cessa plus de s'agiter, et son énervement alla croissant jusqu'à la fin de notre entretien. A propos de Herzen, qui venait de publier contre lui un article très violent où il l'accusait d'être un renégat, il se mit à nous dire avec des accens de fureur qu'il ne comprenait pas qu'on ait pu voir dans ses œuvres anté-

rieures un esprit d'opposition. Il nous dit qu'il avait toujours eu de profondes convictions religieuses, et qu'il les avait toujours exprimées. Là-dessus, il s'élança du sofa où il était assis, courut dans la chambre voisine; nous crûmes qu'il avait perdu la raison. Il revint avec un volume de ses *Arabesques*, et se mit à nous lire des passages de ce médiocre recueil. « Vous voyez bien, nous disait-il, que j'ai toujours affirmé les mêmes principes... De quel droit m'accuse-t-on d'avoir changé d'opinion? » Voilà ce que nous disait l'auteur du *Reviseur*, la plus terrible satire qui jamais ait été écrite! Enfin, Gogol posa le livre; nous revînmes aux sujets généraux; mais l'équilibre de son âme était décidément rompu. Il nous déclara qu'il était très mécontent de la façon dont les acteurs avaient joué son *Reviseur*; il nous apprit qu'il se proposait de lire devant eux la pièce tout entière, pour leur montrer comment elle devait être jouée. Puis une vieille dame entra : elle apportait à Gogol une hostie consacrée : nous prîmes congé. »

Tourguenef raconte ensuite cette lecture publique du *Reviseur* où il assista : ce fut une scène lamentable. La plupart des acteurs à qui était destinée la lecture n'avaient point même daigné y venir. Le malheureux Gogol s'était pourtant mis en devoir de lire sa comédie; mais on n'écoutait pas, de jeunes journalistes entraient et sortaient en parlant très haut; Tourguenef s'en alla navré. Quelques mois après, Gogol était mort.

II.

Personne plus que Tourguenef n'était tenu à l'indulgence envers son maître Gogol; car il lui était arrivé, à lui aussi, d'être traité de renégat, et de se voir abandonné de ceux qu'il avait crus ses plus fidèles admirateurs. Qu'avait-il fait? Comme Gogol, il avait changé d'opinion, ou plutôt il avait simplement complété de quelques traits nouveaux l'expression de son opinion ancienne, et ces quelques traits avaient suffi pour la faire paraître tout autre. Il semblerait que ces grands écrivains slaves aient eu ainsi des âmes à facettes, et qu'une infirmité naturelle les ait condamnés à ne montrer que l'un après l'autre les divers aspects de leur vision du monde. Aucun d'eux, ni Gogol, ni Tourguenef, ni Tolstoï, ne se sont jamais contredits : on trouverait en germe dans leurs premiers écrits les mêmes idées que plus tard ils ont développées; mais leur pensée était si complexe, faite d'impressions si variées, qu'il leur a toujours été impossible de l'exprimer tout entière.

D'autant plus dure a dû leur paraître l'hostilité de leurs anciens amis. On vient de voir combien en souffrait Gogol : Tourguenef, lui aussi, l'a très vivement ressentie. Jusqu'à ses dernières années, il s'est souvenu de l'accueil qu'on avait fait en Russie à son Bazarof : tantôt il s'est défendu, d'autres fois la colère l'a porté à de nouvelles attaques.

Son dernier roman, les *Terres vierges*, n'était encore qu'une réponse aux critiques de *Pères et enfans*.

Voici précisément une anecdote sur Tourguenef, qui forme un singulier pendant à celle de Tourguenef sur Gogol. Je la trouve dans les intéressans souvenirs de M. P. Souvorof, que publie en ce moment la *Ruskoïe Obosrenie* (Revue russe) de Moscou.

« En février 1867, Tourguenef vint à Pétersbourg. J'eus peine à le reconnaître, tant il avait changé depuis huit ans. C'était bien toujours le même colosse, mais voûté, assombri, marchant avec difficulté. Il avait apporté son nouveau roman, *Fumée*, dont il avait déjà livré la copie à Katkof. Il me parla des motifs qui l'avaient amené à écrire ce roman.

« J'ai employé toutes les années passées, me dit-il, à observer la vie des Russes à l'étranger, et notamment des jeunes gens. Je suis arrivé à une conviction très affligeante. Il ne reste plus trace chez nos jeunes gens du besoin d'idéal, du goût de beauté qui inspiraient les poètes et les artistes des générations précédentes. Dans leurs universités, dans leurs relations mondaines, dans leurs livres, ils ont puisé des idées toutes nouvelles. Ces positivistes, ces utilitaires, ces réalistes, ne rêvent plus que d'éteindre le feu sacré qui a réchauffé l'humanité. Mais j'ai toujours l'espoir qu'ils n'y parviendront pas. Je crois, par exemple, que votre Pisaref, avec tout son talent, échouera dans la vaine lutte qu'il a engagée contre l'art et l'idéal. Non pas d'ailleurs que j'en veuille personnellement à Pisaref : je lui dois plutôt de la reconnaissance. Quand le *Contemporain* m'a attaqué, seul il a eu pour moi une bonne parole.

« Et, apprenant que j'étais l'ami de Pisaref, Tourguenef me pria de le lui amener. Je rencontrai Pisaref le soir même; je l'engageai à aller voir Tourguenef; par la même occasion, Blagosvietlof, le directeur du libéral *Dielo*, chargea notre ami de lui demander pour son journal le roman *Fumée*, plutôt que pour la feuille ultra-conservatrice de Katkof.

« Le lendemain, nous étions tranquillement assis dans le bureau du *Dielo*, lorsque nous vîmes Pisaref s'élancer dans la chambre, roulant de gros yeux, agitant les bras, furieux. Il sortait de chez Tourguenef, et voici ce qu'il nous raconta de sa visite :

« J'arrive, je sonne; j'aperçois, en entrant dans le vestibule, une grosse masse de manteaux, et dans la chambre voisine j'entends plusieurs voix. Un peu déconcerté, je me résigne tout de même à entrer. Je vois Tourguenef assis dans un fauteuil, avec toutes les peines du monde pour se soulever, et autour de lui toutes sortes de gens, le général Bogdanovitch, P.-V. Annenkof, Ivan Gontcharof, Botkine. Tourguenef m'accable de complimens sur mes articles, qu'il lit, paraît-il, avec un intérêt passionné. Les assistans me considèrent d'un regard curieux et méfiant. Je me sens d'abord mal à l'aise; enfin, apercevant sur la

table un manuscrit, je me rappelle la commission que m'a confiée Blagosvietlof.

« — Je suis chargé, dis-je, de vous demander votre nouveau roman pour le *Dielo*.

« — Hélas! me répond Tourguenef, je l'ai déjà promis à Katkof. D'ailleurs, il m'en offre un prix que nul autre directeur ne pourrait me donner.

« Sur ce mot, je ne me contins plus :

« — Permettez, lui dis-je. C'est la première fois que je vous rencontre; je vous considérais comme un grand écrivain, comme un artiste, comme un digne représentant de notre littérature. Et qu'est-ce que je découvre en vous? Un homme qui n'a pas honte d'avouer ses relations avec le représentant principal des tendances rétrogrades! Honte à vous, Ivan Serguevitch! Vous vous êtes mis à marchander votre talent, à faire commerce de vos œuvres. Je suis désolé de vous avoir connu!

« Après quoi, je salue les assistans, et m'en vais sans ajouter un mot. Une jolie idée, tout de même, que vous avez eue là, de m'engager à aller voir Tourguenef! »

Quand le roman parut, Pisaref en rendit compte dans un article très violent; mais c'était au fond un excellent homme, et sur la demande de Tourguenef, il consentit à ne point publier son article. Tourguenef, cependant, ne lui pardonna jamais cette visite qu'il lui avait faite. A la mort de Pisaref, en 1869, il publia dans le *Messager de l'Europe* un article d'ailleurs extrêmement judicieux, mais où l'on sentait, sous l'antipathie de l'artiste, une part de rancune personnelle. M. Souvorof ne manque pas de le lui reprocher, en attendant que quelqu'un vienne à son tour le prendre à partie. Ainsi les hommes vont se jugeant les uns les autres; chacun, sûr d'être blâmé par ses successeurs, se console en blâmant ses prédécesseurs; et personne ne s'avise que le meilleur moyen de n'être pas jugé serait encore de ne juger personne.

III.

Il y a bien en vérité un homme qui s'avise de ce sage principe, à la fois si évangélique et si commode pour le repos de la vie : c'est le comte Léon Tolstoï. Il répète sans cesse qu'il ne faut point juger. Mais avec tout cela, lui-même ne se fait pas faute de juger comme les autres; et l'indulgence est peut-être, de toutes les vertus, la seule qui manque à ce parfait chrétien.

Du moins, la sévérité de celui-là ne s'adresse-t-elle pas aux personnes, mais aux idées, aux coutumes, à l'ensemble des institutions humaines. Ses articles et ses livres ne sont que des réquisitoires; mais

je n'en connais pas de plus nobles, ni qui me touchent plus profondément. Dès que j'entends sa grande voix, les paroles des Gogol et des Tourguenef et de tous les autres me font l'effet de vains bavardages; et dans cet article sur la littérature russe je serais tenté de ne vous entretenir que de lui.

Il vient précisément de publier dans le *Sievernyi Viestnik* un article qui me paraît d'une importance extrême pour l'intelligence de sa doctrine. Avec des qualités de style et de pensée infiniment supérieures, le comte Tolstoï a, lui aussi, le défaut commun aux grands écrivains de son pays; il voit les choses sous trop d'aspects différens, de sorte que dans aucun de ses écrits il n'arrive à exprimer tout entière sa conception de la vie. Et c'est ainsi que jamais, jusqu'à présent, il n'avait nettement énoncé ses idées sur la science et sur le travail. On devinait bien que c'étaient choses qu'il estimait peu; mais il condamnait tant d'autres choses, qu'on pouvait le croire plus indulgent pour celles-là. En réalité, il les condamnait aussi : il les considérait même comme les pires de toutes, comme la vraie source de tout le mal qui est au monde. Et, dans son article, il leur a dit leur fait, avec cette éloquente simplicité que les évangélistes seuls, et Pascal, avaient eue avant lui :

« M. Zola, dit-il, propose à la jeunesse les croyances, entre toutes, les plus vagues et les plus chimériques : la croyance dans la science, la croyance dans le travail.

« Il conseille aux jeunes gens de travailler au nom de la science! Mais la science est un mot vide de sens : ce que les uns croient être la science n'est pour les autres que de la sottise. Les savans n'ont jamais cessé de se contredire. Pour les uns, la science est dans la philosophie, pour les autres dans la théologie, pour d'autres dans l'histoire naturelle. Et nous voyons que les principaux postulats scientifiques, après avoir été admis et respectés pendant quelques années, finissent par être reconnus faux, et reniés par ceux-là mêmes qui les ont propagés.

« Après s'être émancipés d'une foule de préjugés religieux, nos contemporains sont tombés, sans s'en apercevoir, sous la domination d'un autre préjugé non moins déraisonnable, et plus dangereux encore : le préjugé de la science. La croyance des Égyptiens dans leur oiseau-phénix avait au fond la même signification et la même valeur que la croyance de nos contemporains dans la matière et le mouvement, dans la lutte pour l'existence, dans le bacille-virgule, etc. Ni les uns ni les autres ne croient en réalité à toutes ces niaiseries : ils croient seulement à l'autorité des savans qui les leur imposent.

« Et je dois ajouter que les savans d'aujourd'hui font comme faisaient leurs prédécesseurs de l'ancienne Égypte, qui, n'étant contrôlés que par leurs confrères, mentaient effrontément, et proclamaient *vérités* leurs inventions les plus folles.

« En plaçant le salut dans la science, on ne fait qu'augmenter le malheur de l'homme : car on détourne ses yeux de ses maux véritables. En décorant du nom de science un amas de connaissances fortuites et incertaines, on ne cherche qu'à empêcher l'homme de voir le gouffre épouvantable qui chaque jour s'ouvre plus béant devant lui.

« Quoi, on voudrait que je consacrasse ma vie à l'étude de l'hérédité selon M. Lombroso, ou du liquide de Koch; et, à deux jours de ma mort on m'apprendra que toutes ces vérités n'étaient que des sottises! Je ne vis cependant qu'une fois!

« Un sage Chinois trop peu connu, Lao-tse, a enseigné que le bonheur suprême des individus et des peuples consistait dans la connaissance du *tao* (vertu), et que la connaissance du *tao* ne s'obtenait que par *l'inaction*. Toutes les misères des hommes, suivant lui, viennent de ce qu'ils font, et non point de ce qu'ils ne font pas. Les hommes cesseraient de souffrir s'ils cessaient d'*agir*.

« Et ce sage avait parfaitement raison. J'ai toujours été scandalisé de voir comment, dans les pays d'Occident, on considérait le travail comme une vertu. Que la fourmi s'enorgueillisse de son travail, soit; mais l'homme!

« M. Zola dit que le travail rend l'homme doux et bon : j'ai toujours, quant à moi, constaté le contraire. La conscience du travail accompli rend durs, orgueilleux, cruels, les hommes tout aussi bien que les fourmis.

« Admettons que le travail ne soit pas un vice; il ne saurait du moins être par lui-même une vertu. Il ne saurait être davantage une vertu que le fait de manger.

« Le travail n'est rien de plus qu'une sorte de nécessité physique et sociale de notre temps. Les veaux qui gambadent autour du poteau où ils sont attachés, et les hommes riches qui s'essoufflent à faire de la gymnastique ou à jouer au *tennis* ont tout juste autant de mérite les uns et les autres à travailler comme ils font.

« Et non-seulement le travail n'est pas une vertu : dans l'organisation actuelle de notre société, le travail est plutôt un anesthésique dans le genre du tabac ou de l'alcool, n'ayant d'autre but que de nous faire oublier la bestialité, l'infamie de notre vie. »

Ce n'est pas encore cet article, je le crains, qui empêchera M. Zola de considérer le comte Tolstoï comme un fou prêchant l'impossible. Mais M. Zola sera bientôt seul en Europe, avec peut-être M. Sarcey, à croire à cette folie du grand apôtre russe. Les écrits moraux du comte Tolstoï n'ont encore pleinement converti personne; mais il n'y a plus personne qui ne les prenne au sérieux, et leur influence sur toutes les âmes un peu inquiètes de vérité devient plus forte tous les jours. Je ne me souviens pas que depuis Rousseau aucun philosophe ait parlé

aussi haut. En Allemagne et dans les pays scandinaves, notamment, ses livres ont produit une véritable révolution au double point de vue littéraire et moral : ils y ont détrôné M. Zola, et substitué à la conception positiviste, réaliste, scientifique de la vie une conception plus sentimentale, moins intellectuelle, plus chrétienne.

Mais c'est surtout en Russie que les doctrines morales du comte Tolstoï avaient chance d'être entendues. En outre de ce qu'elles ont d'universel, de foncièrement humain et chrétien, elles sont encore l'expression des tendances les plus profondes de l'âme russe. Le comte Tolstoï leur a donné leur forme définitive ; mais on les trouve déjà dans les *Lettres à mes amis* de Gogol, dans les poèmes de Nekrasof, dans les romans de Dostoïevsky, dans les beaux drames d'Ostrovsky. On les trouve plus expressément encore dans tous les proverbes du peuple russe, dans toutes ses vieilles coutumes nationales. Vous savez qu'il n'y a point pour le paysan russe de créature plus respectable, plus sacrée que le simple d'esprit, le *yourodivetz*, cet homme de Dieu qui s'en va sur les routes, apportant la bénédiction aux enfans qu'il rencontre. Les paysans russes, en attendant que la civilisation les rende pareils à ceux de *la Terre* de M. Zola, réalisent d'instinct l'idéal moral du comte Tolstoï. Sans avoir lu ses livres, ils ont horreur de la violence : des centaines parmi eux, tous les ans, se font envoyer aux mines plutôt que de prendre un fusil. Ils ont horreur aussi du travail ; à toutes les jouissances du luxe et de la richesse, ils préfèrent le repos. Et ils ont horreur aussi de la science, et de l'instruction, et de tous ces progrès dont nous sommes si fiers.

C'est ce que démontre, une fois de plus, un curieux article d'un paysan, que publie la *Rouskoïe Obosrenie* de septembre. Ce sage paysan s'est chargé de répondre au reproche qu'on faisait à ses frères de ne point vouloir s'instruire. « Il est vrai, dit-il, que les paysans russes se refusent obstinément à lire les livres qu'on écrit pour eux, les éditions à bon marché des classiques, les manuels, voire même les paraboles morales du comte Tolstoï. Mais c'est que tous ces livres n'ont rien pour les intéresser, tandis que les livres qu'ils lisent, les livres dits de *colportage*, suffisent parfaitement à tous les besoins de leur esprit. »

Et en effet ces livres ne peuvent manquer d'y suffire, à en juger par la liste que nous donne l'auteur de l'article. Ce sont les mêmes livres qu'on lisait en Russie avant Pierre le Grand : mais quels beaux et bons livres, combien supérieurs à tous les manuels pour inspirer le goût du rêve et l'amour de la vertu ! En premier lieu les *Psaumes* et les *Évangiles ;* puis des livres de prières ; puis les vies des saints, des saints russes en particulier, et aussi leurs ouvrages ; de *saint Tychon d'outre-Don*, de *saint Ephrem*, de *saint Grégoire Louange-de-Dieu*. Viennent ensuite d'innombrables petits traités sur les *Joies du ciel* et sur les *Tourmens de l'enfer ;* ensuite le *Vrai voyage, qui est le voyage au salut ;* ensuite des

formulaires de médecine (d'avant Pierre le Grand); ensuite des livres d'histoire. Voici quelques-uns de ces livres d'histoire : *Ivan le Héros, Ivan l'Imbécile*, l'*Histoire du tsarewitch Ivan, de l'Oiseau et du loup gris, Comment vivaient nos pères les Slaves, la Fin de Kouchoum, dernier tsar de la Sibérie, Ivan Mazeppa, hetman de la Petite-Russie, Kars, citadelle turque et sa prise par la vaillante armée russe.* Viennent enfin, pour les lettrés, des biographies de Koutousof, de Souvorof, de Skobelef. Et l'on a omis dans cette liste les almanachs, les livres de chansons, ces *Propos du roi Salomon* qui sont la lecture quotidienne de tout paysan russe. Voilà ce que lit, aujourd'hui comme il y a deux cents ans, la masse du peuple en Russie. Voilà ce que lisent sur leurs bateaux de guerre, dans leurs heures de loisir, ces marins que nous allons si cordialement accueillir chez nous. Pourvu que les *suppléments illustrés* de nos journaux ne les dégoûtent pas de leurs petits livres, et notamment de ces *Psautiers* et de ces *Évangiles* où il y a plus de poésie et plus de vérité que dans les écrits mêmes du comte Tolstoï !

IV.

Je ne veux point quitter les revues russes sans y prendre encore un document psychologique curieux. C'est une lettre d'amour d'Alexandre Ivanovitch Herzen, le célèbre révolutionnaire (1). En 1836, Herzen se trouvait depuis deux ans relégué à Viatka; c'est de là qu'il écrit, le 19 juin, à une jeune orpheline, Nathalie-Alexandrowna Z.., qui s'est follement éprise de lui, et qui lui écrit de son côté les lettres les plus passionnées, de véritables poèmes pleins d'exaltation sensuelle et de mystique piété.

« Mon ange, lui répond Herzen, enfin tu vas obtenir de moi un suprême aveu! Il m'en coûtera de te l'écrire, il t'en coûtera de le lire. Tu y verras combien ton Alexandre est loin de cette perfection dont le revêt ton saint amour. Écoute, Natacha, et si tu en trouves le courage, ne m'abandonne pas! Depuis décembre déjà, ma conscience ne me laisse plus de repos. Tu sais que, à mon arrivée ici, j'ai eu la pensée de me tuer. Seule ta main angélique m'a tiré de l'abîme. Or, en août dernier, Mme M... est arrivée à Viatka avec son mari, et s'est installée dans la maison où je demeurais. Tout le monde parlait d'elle comme d'une rare beauté, comme d'une femme supérieure, et qui ne daignait accorder d'attention à personne. — Elle m'en accordera donc à moi! — me suis-je dit; et je suis allé lui faire visite. Cette vaine et présomptueuse démarche fut remarquée de plusieurs; tous m'encouragèrent à pousser plus loin. Et qu'ai-je trouvé, en regardant de plus près! Une fleur funèbre, une créature qui n'avait rien d'idéal, ni de

(1) *Rouskaïa Mysl* (la Pensée russe), juillet 1893.

supérieur, mais à qui le malheur avait tout de même donné une certaine poésie. J'ai eu compassion d'elle.

« Je devinai vite, en me rapprochant d'elle, qu'elle ne restait pas indifférente pour moi. Et moi, — le croiras-tu ? — par folie, par un aveugle besoin de sympathie, non-seulement je n'ai point rebuté sa passion, mais je l'ai au contraire excitée davantage ! Enfin je me suis rendu compte de ma démence, et en même temps, tout de suite, la forte voix de la conscience a retenti dans mon cœur. Quand la malheureuse femme a perdu son mari, j'étais déjà tout à fait anéanti. Et j'ai alors achevé de comprendre la vilenie, l'infamie de ma conduite. J'ai cherché à la réparer, mais comment ?

« Écoute encore. La lettre que je t'ai écrite sur l'amour, cette lettre a ôté le voile de mes yeux. J'ai réfléchi. J'ai secoué loin de moi mon erreur, mon amour pour toi m'a ressuscité. Je me suis appliqué à réparer ma faute. Par degrés, j'ai commencé à témoigner de l'indifférence à cette infortunée ; j'ai vu alors que son âme n'était pas assez profonde pour connaître le véritable amour. Elle m'oubliera, j'en suis certain.

« Et voilà ma confession ! Imagine combien je souffre, combien j'ai la conscience tourmentée ! O Natacha, sois un ange de miséricorde, pardonne à celui que tu as choisi, à ton Alexandre ! C'est l'amour-propre seul qui m'a poussé, et non point l'amour ; puis-je avoir une minute d'amour pour une autre que pour toi, ma bien-aimée ? Crois-moi, il ne saurait y avoir de plus dure épreuve que celle que je m'impose en t'écrivant cet aveu.

« 22 juin.

« Ainsi la voilà écrite, cette confession qui m'écrasait le cœur ! Il m'en coûtait de l'écrire, encore plus de la retenir, car entre toi et moi rien ne doit être secret. Toi aussi, sois donc franche ! Dis, combien bas suis-je tombé à tes yeux ? En lisant cette lettre tu regretteras, n'est-ce pas, de t'être si entièrement donnée à un homme capable d'une bassesse ! O Natacha, je supporterai tout, j'ai tout mérité ! Peu importe ce que pensera la foule : je n'ai pas à me juger d'après ses lois. Mais toi, Natacha, aie pitié de ton Alexandre ! »

Inutile d'ajouter que Natacha a eu pour son Alexandre autant et plus de pitié qu'il en pouvait espérer. Ses réponses à cette lettre sont plus tendres encore, plus enthousiastes que les précédentes. Mais Herzen, à mesure qu'elle lui pardonne davantage, s'accuse, s'humilie davantage devant elle. Quelle âme singulière, quel mélange d'orgueil et de mépris de soi-même ! Et n'est-ce point de cette façon qu'aurait aimé Ferdinand Lassalle, s'il était né dans la patrie de Dostoïevsky ?

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

La France et la Russie renouvellent sur la Méditerranée, au lendemain de nos élections législatives, le témoignage de mutuelle sympathie qu'elles s'étaient donné, il y a deux ans, dans le golfe de Finlande. La visite faite à Cronstadt, par l'escadre française, est rendue à Toulon par l'escadre russe, et l'amiral Avellan, débarqué d'hier sur notre sol, partira demain, à la tête d'un nombreux état-major pour Paris où l'attendent des fêtes brillantes, organisées non-seulement par les pouvoirs officiels, mais aussi par l'initiative privée.

Pendant que nos compatriotes, sans distinction de classe ou d'opinion, prendront part, en personne ou en esprit, aux banquets, aux carrousels et aux feux d'artifice, aux bals, aux concerts et aux représentations de gala, dont se composera cette réception vraiment affectueuse, offerte par le peuple le plus libre du continent aux représentans de l'empire le plus vaste de la chrétienté, la diplomatie européenne, les yeux fixés sur notre capitale, assiste avec des sentimens divers à cette nouvelle manifestation de l'entente franco-russe. Elle a longtemps refusé d'y croire ; ne pouvant nier l'évidence, ceux dont les calculs étaient dérangés par cette union continuaient à se bercer du moins de l'espoir qu'elle serait peu solide et sans lendemain. Leur déception présente excuse, elle explique leur aigreur.

Aussi bien a-t-elle été laborieuse et lente à se former, cette alliance des Gaulois et des Slaves ; il a fallu, pour la mener à terme, une série d'événemens que nul, parmi les hommes d'État qui la souhaitèrent depuis un siècle, sur les bords de la Seine comme sur ceux de la Néva, n'aurait pu imaginer. « Une fatalité pèse sur nos relations avec la France, disait un rapport officiel signé d'un conseiller du tsar, dans les dernières années du règne de Napoléon III. Sous Louis XIV et Louis XV, ce pays affectait de nous ignorer et de nous dédaigner. Sous la répu-

blique il nous a été hostile. Malgré la distance, quoique la géographie nous ait fait des alliés naturels, quoique, suivant le mot de Napoléon, « nous ne sachions où nous rencontrer pour nous battre, » la France nous a fait des guerres acharnées et toutes les tentatives d'alliance ont misérablement échoué. Tilsit et Erfurt n'ont été que des épisodes. Sous Louis XVIII et Charles X, le rapprochement a été précaire et stérile. Les principes de conservation monarchique en étaient le lien. Les principes libéraux de 1830 ont été le dissolvant. Après la guerre de Crimée, le moment a semblé favorable à une entente sérieuse entre les deux pays, séparés par des malentendus théoriques et des fautes réciproques, plutôt que par leurs intérêts positifs qui ne sont pas contraires. Cet essai n'a réussi qu'à retarder l'explosion d'un nouveau conflit (la Pologne). L'expérience paraît concluante. Plus elle a été sérieuse, plus l'échec auquel elle a abouti doit démontrer l'incompatibilité des tendances des deux pays. La cause, disait en terminant le document auquel nous empruntons ces lignes, en réside dans le besoin de bouleversement qui tourmente la nation française, en face du besoin de repos qu'éprouve la nation russe. »

Singulière ironie de l'histoire! Ce que le monarchiste Chateaubriand n'avait pu faire, des ministres républicains, MM. Ribot et Develle, l'effectuent. Et c'est précisément en vue du maintien de la paix que l'autocrate du nord est induit à lier partie avec les démocrates, naguère tumultueux, aujourd'hui assagis, de l'occident. Le haut personnage moscovite, dont nous citons plus haut les avis relatifs à la France, s'exprimait ainsi, vers 1865, sur le compte de la Prusse : « Nos rapports avec cette puissance ont toujours été bons. Nous n'avons guère d'intérêts divergens; elle nous est une barrière contre la France. Nous devons désirer qu'elle se fortifie; ce désir n'irait probablement pas jusqu'à prendre les armes pour la défendre, si elle était attaquée sur le Rhin; mais, diplomatiquement, notre concours lui est acquis. »

Quant à l'Allemagne proprement dite, on reconnaissait en Russie que la confédération germanique avait perdu toute importance en Europe par suite de ses incurables dissensions intérieures, et que la conscience de cet état de dégradation poussait les Allemands au désespoir. Ceux-ci, comme on désire toujours ce que l'on n'a pas, brûlaient de jouer un grand rôle, et tendaient à tout prix à l'unité. Le cabinet de Pétersbourg, préoccupé à juste titre de cette éventualité, estimait alors n'avoir aucun profit à maintenir la faiblesse extrême de la confédération, qui avait fait de l'Allemagne une proie facile pour Napoléon au début du siècle, et l'avait empêché plus tard, dans toutes les crises qu'avait traversées la Russie, — notamment dans la guerre de 1855, — de résister efficacement à la pression des adversaires de l'empire moscovite.

« Nous ne sommes pas intéressés, disaient les ministres d'Alexandre II, au maintien d'un état de choses anormal. Il nous coûte assez de peine pour arranger les querelles constantes des deux grandes puissances allemandes. Si la marche des événemens amenait une transformation, si les grands États s'arrondissaient aux dépens des petits, si la puissance et la considération du gouvernement central augmentaient, nous n'aurions pas à nous y opposer... » Cependant les politiques du nord étaient forcés de convenir dès cette époque que, « si l'unité venait jamais à se réaliser, l'Allemagne perdrait son caractère inoffensif. » C'est en effet à l'unité allemande, à la force qu'elle a donnée à nos voisins et à l'abus que le prince de Bismarck a fait de cette force, que nous devons de voir aujourd'hui Paris pavoisé de drapeaux russes.

Un pareil événement n'est certes pas de nature à satisfaire ceux qui estimaient que l'Europe, après la signature de la triple alliance, était arrivée à ce qu'on appelait la « période photographique, » c'est-à-dire que la situation devait se résumer en ce mot : « ne bougeons plus. » Cette alliance germano-austro-italienne, que l'on pouvait considérer comme le triomphe du chancelier allemand en particulier et de l'art diplomatique en général, puisque l'on coalisait trois États pour en défendre un seul, — l'Autriche n'ayant rien à craindre de la France, et l'Italie n'ayant rien à craindre de personne, — cette alliance qui devait donner l'omnipotence à ceux qui en faisaient partie, non-seulement est annihilée dans ses effets, mais encore se trouve, comme on le verra plus tard, menacée dans son principe et susceptible de préjudicier même à ceux qui l'ont conçue et cimentée.

Du moment que la triple alliance n'est plus l'arbitre du continent, l'Italie fait un marché de dupe, puisqu'elle s'obérait jusqu'ici pour participer à cette souveraineté collective, que les trois contractans obtenaient par leur association. L'Autriche se trouve avoir plus à perdre qu'à gagner au maintien de l'état de choses; car, si la Russie est l'alliée de la France, l'union de l'empire austro-hongrois avec l'empire d'Allemagne n'aurait d'autre résultat que d'exposer le premier à recevoir, pour l'amour de Berlin, les premiers coups de Saint-Pétersbourg. Comme les possessions de François-Joseph sont accessibles de tous les côtés aux contacts hostiles et vulnérables sur tous les points, que l'Autriche, assemblage de nationalités sans cohésion, ne se soutient que par des miracles d'équilibre, elle aurait beaucoup à perdre à une guerre malheureuse, tandis qu'elle trouverait de grands profits dans une intelligente neutralité.

L'Allemagne enfin, le jour où une alliance avec elle ne garantit plus, par la supériorité numérique des soldats, une victoire certaine, perd vis-à-vis de ses alliés beaucoup de son prestige; perdant de son prestige, elle sera moins recherchée. Désormais, en cas de conflagration européenne, il n'y aurait pas seulement des lauriers faciles à cueillir, il y

aurait bien des mauvaises chances à affronter. De là, pour l'Autriche et l'Italie, à se demander si la triple alliance leur offre plus d'inconvéniens que d'avantages, s'il y a lieu de la resserrer ou de la rompre en douceur, il n'y a qu'un pas. Un assez petit nombre d'années suffira peut-être pour le franchir. La marche du monde est pleine de surprises.

Les esprits de courte vue, et c'est le plus grand nombre, exclusivement frappés du présent, s'appliquent à le commenter, à le justifier, à le proclamer éternel. Or, ce présent est un perpétuel devenir ; et quand il est bien expliqué, que l'on a bien démontré que ce qui est arrivé ne pouvait pas ne pas arriver, déjà il arrive tout autre chose. Les contraires s'attirent; ce qui n'est pas trop étonnant, s'il est vrai comme on dit qu'ils se touchent : par exemple, l'état de paix de l'Europe est dû en grande partie au service militaire universel, qui semblait destiné à créer un état permanent de guerre. La triple alliance, faite pour garantir dans le monde l'hégémonie prussienne, laquelle était du reste chose prévue et, depuis les campagnes du grand Frédéric, inévitable pour ceux qui oublient la bataille d'Iéna, la triple alliance amène déjà, par son excès, une réaction contraire ; et le pivot du monde civilisé qui s'est déplacé maintes fois à travers les âges, allant et venant d'une capitale à l'autre, que Rome, Madrid, Paris et Vienne ont possédé tour à tour, menace maintenant de quitter Berlin.

Il est tout naturel que Berlin s'en fâche, et que les États qui s'étaient attachés à la fortune de l'Allemagne soient mécontens. Oubliant que la triplice venait de se livrer à une série de manifestations solennelles, depuis les fêtes italiennes des noces d'argent, ce printemps, jusqu'aux grandes manœuvres récentes de l'armée autrichienne en Galicie, sans parler des déploiemens militaires de Metz, où l'on aurait pu remarquer, sans être autrement partial, quelque caractère agressif contre la France, la presse gallophobe, — elle existe toujours, — ne craint pas d'insinuer que la réception enthousiaste des marins russes à Toulon est « la préparation à une prochaine guerre ; » que les Français, « ne pouvant prendre encore la revanche de Sedan, se contentent d'une mise en scène belliqueuse qui, selon eux, contribuera à avancer l'heure de la vengeance. » Toujours l'histoire de la paille et de la poutre.

Certes, il était devenu opportun de rappeler, par un fait matériel, que la France n'est point isolée et que, si ses ennemis l'attaquaient, ils pourraient avoir affaire à un ensemble de forces militaires au moins aussi imposant que le leur. Est-il toutefois besoin d'ajouter que la Russie et la France sont animées de sentimens sincèrement pacifiques et que leur rapprochement n'a pas pour objet de troubler, mais bien de garantir la tranquillité du continent? Ce caractère pacifique,

pourrait-on sans mauvaise foi le dénier à la simple rencontre de quelques navires russes et français, et à l'échange de l'expression d'une amitié internationale qui n'est plus, depuis longtemps, un secret pour personne?

On l'a compris ainsi à Pétersbourg. Le tsar entend maintenir en Europe un *statu quo* qui peut attrister encore bien des âmes, mais qui, présentement, ne pourrait être modifié qu'au prix de sacrifices si sanglans, que nul n'oserait prendre la responsabilité de les exiger des nations en présence. C'est dire que, dans une action défensive, la Russie serait prête à marcher avec la France; mais qu'elle ne se joindrait pas à une action offensive de cette dernière, non justifiée par quelque intérêt tout à fait supérieur. Cette attitude de la Russie se comprend de reste; les phrases semi-menaçantes, un peu piquantes même pour l'amour-propre moscovite, dont l'empereur Guillaume entremêle parfois ses assurances de paix, ne feront point sortir l'empereur Alexandre de sa sérénité. D'autre part, le souverain russe n'a cure des intentions que l'on peut lui prêter au-delà du Rhin; il ne doit d'explications à personne, et il n'est pas dans les traditions de son gouvernement de rendre compte à ses voisins d'actes qui ne relèvent que de sa propre appréciation.

Il en va de même des hommes qui sont à la tête de la république française. Toulon, dans leur pensée, est la contre-partie de Metz, sans provocations, comme sans ménagemens désormais inutiles. Notre souhait à tous et notre ferme espoir est que ces fêtes qui commencent ne donneront lieu à aucune fausse note, à aucunes vaines fanfaronnades, auxquelles manquerait le sentiment de la dignité nationale. M. le président Carnot a fort bien exprimé, dans son récent discours de Beauvais, ce sentiment de courtoisie amicale consacrant la solidarité des deux nations, lorsqu'il a dit, en face de quelque cent mille hommes prêts à entrer en ligne, que nous avions « appris le calme et le sang-froid, » et que, si la France « a des amitiés qu'elle est heureuse de fêter, » elle est animée d'un sincère amour de la paix et pense que « l'avenir appartient à la sagesse et à la droiture. »

Ce désir d'entretenir des relations cordiales avec nos voisins, n'en donnons-nous pas une preuve dans cette conférence monétaire qui vient de se réunir à Paris, sur la demande de l'Italie, afin de faciliter au gouvernement du roi Humbert le moyen de remédier en quelque façon à ses embarras financiers, par le retrait des espèces divisionnaires italiennes, qui circulent dans l'Union latine? Il ne manque pas de gens pour nous conseiller de dénoncer, comme nous en avons le droit, cette union latine; ce qui aurait pour effet d'obliger l'Italie à nous rembourser en or, dans un délai assez rapproché, environ 400 millions d'argent que nous tenons à sa disposition; d'où résulterait pour elle,

au cours actuel de ce métal, une perte de près de moitié. Nous n'en voulons rien faire, pour ne pas accabler un ancien ami que nous espérons toujours voir revenir à nous.

Et pourtant c'est l'Italie qui, dans ce déchaînement de mauvaises paroles contre la France, se montre la plus acharnée. C'est elle qui, pour riposter à la visite de l'escadre russe à Toulon, a conçu le projet passablement puéril, puisqu'il est sans portée, de faire croiser dans la Méditerranée son escadre permanente, qui devait, après les grandes manœuvres navales, aller stationner à Venise ; c'est elle, dont l'ambassadeur à Londres, le comte Tornielli, s'est efforcé de transformer le passage de l'escadre anglaise qui, avant de rentrer dans son port d'attache, après avoir passé le printemps et l'été sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans l'Archipel, s'en va, presque chaque année à cette époque, jeter l'ancre dans quelques ports italiens, en une manifestation imposante de la Grande-Bretagne, d'où l'on eût pu augurer l'accession prochaine de la reine Victoria à la triple alliance.

Il n'est pas jusqu'au sultan que l'on a voulu représenter comme fort inquiet de la présence d'une escadre russe aussi imposante dans les eaux méditerranéennes ; il n'est pas jusqu'à la Suède, de l'inimitié de qui l'on ne nous ait menacés, comme si chacun ne savait pas qu'en faisant la part la plus large aux sympathies allemandes du roi Oscar, elles ne le détermineront jamais à sortir de la neutralité où la péninsule scandinave, et particulièrement la Norvège, a la ferme intention de se maintenir.

En ce qui concerne les navires commandés par l'amiral Seymour, leur visite était présentée à Rome comme une démonstration destinée à intimider la Russie, — on voulait dans ce dessein les recevoir avec pompe, en envoyant au-devant d'eux l'escadre italienne jusqu'à Tarente; on projetait de leur donner, à Naples, des fêtes qui auraient été le pendant de celles de France et auxquelles le roi et la reine d'Italie auraient pris part. Tout ce beau programme s'est effondré devant les déclarations formelles du cabinet de Londres, qui ne veut ni laisser croire à son adhésion à quelque alliance que ce puisse être, ni permettre que l'on exploite le mouillage des vaisseaux britanniques comme une protestation contre la présence de l'escadre russe à Toulon. Si bien qu'au lieu d'un triomphe pour leur politique, l'excès de zèle des diplomates italiens n'a servi qu'à rendre plus sensible son échec, dans une entreprise où M. Crispi en avait, il y a trois ans, recueilli un tout semblable.

L'Angleterre n'a aucune raison pour être mal avec l'Italie; elle a même, à son point de vue, de bonnes raisons pour désirer que cette puissance joue un rôle dans le bassin méditerranéen; mais de là à entrer dans la triplice il y a loin. Depuis plus d'un an, l'augmentation

des forces navales que l'amirauté anglaise entretient dans la Méditerranée est demandée par le parlement britannique. C'est la conséquence de l'accroissement du nombre de ses navires qui sont actuellement en essais ou en armement définitif. Quelques-uns de ces cuirassés de 14,000 tonneaux seront envoyés au vice-amiral sir Michaël Seymour, le successeur de l'amiral Tryon ; d'autres seront affectés à l'escadre de la Manche. Ces mesures ont pour but la réalisation des plans de la Grande-Bretagne. Lord Sudeley ne demandait-il pas très ouvertement à Westminster, au mois de juin dernier, « qu'une législation immédiate intervînt afin de donner à l'Angleterre la suprématie complète sur les mers? » A quoi lord Playfair répondait, au nom du gouvernement, « qu'il n'était ni nécessaire, ni désirable, de faire continuellement savoir aux nations étrangères que l'Angleterre entend dominer sur les mers. »

Il n'est pas, en effet, nécessaire de le dire; il suffit de s'efforcer d'y parvenir. C'est ce qu'on fait de l'autre côté du détroit. Et on le fait précisément pour n'avoir besoin de personne. Tous les efforts de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie qui, par la voix de leurs diplomates, par la plume de leurs publicistes, veulent persuader au royaume-uni de se rapprocher de la triple alliance, se briseront contre ce fait qu'une telle politique serait contraire aux intérêts anglais, et qu'il n'y a pas d'exemple, depuis plusieurs siècles, que l'Angleterre ait agi dans un sens contraire à ses intérêts.

Ce que nous en disons ne comporte aucune idée de blâme. Ne sont-ce pas des intérêts communs qui unissent présentement la France et la Russie? Dans la bouche de ceux de nos compatriotes, en petit nombre d'ailleurs et de modeste importance, qui critiquent actuellement l'alliance franco-russe, n'est-ce pas un plaisant reproche que celui qu'ils adressent au tsar de n'y chercher point autre chose que « la satisfaction de ses intérêts personnels? » Comme si la bonne politique pouvait se fonder sur autre chose, et par exemple sur des sentimens ou sur des idées! N'en avons-nous pas fait, hélas! la cruelle expérience?

Il en est de même de ceux que choque le rapprochement d'une république démocratique et d'un monarque absolu. Au temps lointain où,— la première en date parmi les puissances catholiques,— sous François Ier, la France fit amitié avec la Sublime-Porte, il y eut aussi des gens qui s'étonnèrent que le roi très chrétien devînt l'allié du « Turc. » Il y en eut d'autres, au siècle suivant, qui reprochèrent à Richelieu de s'unir à la Suède protestante contre le saint-empire de la maison d'Autriche, et à Mazarin de s'associer intimement avec Cromwell contre l'Espagne, moins de sept ans après que Charles Ier avait porté sa tête sur l'échafaud. Toute l'histoire diplomatique est pleine de précédens beaucoup plus extraordinaires que n'en offre la diversité actuelle de constitution entre la France et la Russie.

Ce qui fait l'originalité de cette alliance nouvelle, ce qui mécontente aussi certaines personnes, désireuses de la voir sortir de ce qu'elles nomment « la phase des toasts et des accolades, » et impatientes de « fiançailles assez prolongées » pour qu'il soit temps à leur gré de signer le contrat, c'est qu'en effet il n'y a vraisemblablement pas de contrat écrit. Et pourquoi y en aurait-il un ? Cette « marche parallèle et non concertée, » ainsi que l'appelait un homme d'État, n'a-t-elle pas, dans son caractère tout moderne, avec la liberté réciproque qu'elle suppose, une sincérité tout aussi grande ? Ne contient-elle pas une garantie tout aussi forte ? Point n'est besoin d'être bien sceptique pour convenir que les parchemins, en matière pareille, obligent à bien peu de chose ; que chacune des parties interprète à sa guise, au jour de l'exécution, les clauses qui la lient. Les arrangemens internationaux à longue échéance, fussent-ils scellés et authentiqués par plusieurs chancelleries, n'ayant jamais engagé les contractans que dans la mesure où ils estimaient y avoir avantage, il est plus simple, tout aussi sûr et tout aussi digne de s'en tenir à l'échange d'une parole.

Il en est des traités comme des constitutions, ceux qui sont écrits ne sont pas les plus durables. Il est plus malaisé de détruire la moindre tradition que de remanier une loi tout entière. Le ministère espagnol a pu s'en apercevoir cet été par les diverses tentatives de troubles, auxquelles les réformes de M. Sagasta ont servi de prétexte, et par l'appui plus ou moins actif que les fauteurs de désordres ont trouvé parmi les populations basques, intéressées au maintien d'abus respectables par leur antiquité.

Les provinces d'Alava, Guipuzcoa, Biscaye et Navarre, composant le pays basque, continuaient à jouir, depuis le moyen âge, de privilèges ou *fueros* que les Cortès, en 1839, après la première guerre civile, avaient consacrés. Dans les premières années du règne d'Alphonse XII, en 1876, ces *fueros*, comportant l'exemption de l'impôt personnel, du papier timbré, la liberté du commerce des tabacs, furent abolis. Les Basques protestèrent avec chaleur et obtinrent un délai de dix ans pour arriver à l'application totale des lois du royaume. En 1886, nouvelles menaces, nouveaux apprêts de guerre de la part des Basques. Il s'ensuivit une décision royale maintenant, pour un temps indéterminé, le régime exceptionnel de 1876. M. Gamazo ayant dû appliquer ses réformes à tous les Espagnols, sans exception, les manifestations ont aussitôt commencé sous le chêne séculaire de la petite ville de Guernica, — *Guernicao Arbola,* — qui symbolise toutes les libertés de la contrée et sous lequel se réunit encore l'assemblée provinciale.

La Navarre et l'Alava étaient particulièrement irritées de la suppression de leurs capitaineries générales, transférées à Burgos, chef-lieu du 6e corps. Pour le même motif, des attroupemens tumultueux se

formèrent, dans les premiers jours d'août, à Valladodid et à Vitoria. Les désordres furent tels au passage du général Lopez Dominguez, ministre de la guerre, qui traversa en chemin de fer cette dernière ville, que l'armée dut intervenir. L'agitation se propagea le long du littoral, à Santander, et jusque dans la Nouvelle-Castille, à Tolède, où les viticulteurs refusèrent de payer la contribution foncière, si le gouvernement maintenait le nouvel impôt de 5 centimes par litre sur le vin. Il est certain que cet impôt, comparé à la valeur vénale de la marchandise, est très lourd; mais il est aussi très clair que, seul, le programme du ministère actuel, impitoyablement appliqué dans toutes ses parties, peut sauver le crédit et, partant, la prospérité de l'Espagne.

A la fin d'août, l'irritation des provinces du nord-est, habilement exploitée par des meneurs, amena à Saint-Sébastien une émeute véritable, dirigée cette fois contre le président du conseil, et qui, massée devant l'hôtel où il était descendu, poussait les cris de : « Mort à Sagasta! Vivent les fueros! » La garde civique dut faire feu à plusieurs reprises; il y eut une trentaine de blessés et plusieurs morts. Bien que ces troubles, qui motivèrent des arrestations nombreuses, fussent en grande partie le résultat de mécontentemens locaux, provoqués tant par les innovations dont je viens de parler et qu'un décret mit en vigueur quelques jours plus tard, que par un projet de loi annoncé aux Cortès pour la fin de l'année, et destiné à augmenter, au détriment des libertés locales, l'autorité du pouvoir central, il n'en est pas moins très probable que les républicains intransigeans, — quoiqu'ils s'en défendent, — et tout au moins les socialistes, n'aient pris une part active aux événemens de Saint-Sébastien, comme à tout ce qui peut entraver la marche régulière du gouvernement.

Les attentats auxquels ils se livrent périodiquement en sont la preuve. Au mois de juin, c'était à la maison de M. Canovas qu'ils s'attaquaient; et le procès qui se déroulait peu de temps auparavant à Xérès prouvait amplement que les anarchistes du nord de l'Espagne étaient en relation avec ceux du sud, auteurs des fréquentes explosions de la Catalogne. La dernière tentative des « propagandistes par le fait » a pensé coûter la vie au maréchal Martinez Campos, capitaine-général à Barcelone. Deux bombes, jetées sous ses pas, le mois dernier, éclatèrent en tuant deux personnes, et le maréchal, renversé sous son cheval éventré, n'échappa que par miracle. Quoique l'assassin, jugé et exécuté depuis, ait prétendu avoir agi sans complices, tout fait présumer qu'il n'a été, dans cet odieux attentat, que l'agent d'exécution d'un complot supérieur.

Le chef du cabinet espagnol, qui clôturait cette période de vacances fort agitées par une chute malheureuse où il se cassait la jambe, s'est

vu un instant en face d'une perspective de guerre en Afrique; ce qui, malgré l'enthousiasme militaire de la nation, eût été, vu l'état des finances, une vraie calamité nationale. Les Riffains, voisins de Melilla, ont prétendu empêcher les Espagnols de construire un fort sur le territoire qui, de par le traité de 1861, est en leur possession. Deux fois de suite ils ont détruit les premiers travaux à la faveur de la nuit; une troisième fois ils sont accourus en plein jour et ont ouvert le feu avec des armes perfectionnées sur les soldats que la garnison a envoyés à la rescousse.

En Espagne, où les aspirations marocaines subsistent toujours très ardentes, et où l'opinion s'était grandement émue de l'injure faite au drapeau national, on ne parlait de rien moins que d'envoyer contre les Maures une expédition de trente mille hommes. L'affaire s'arrangera cependant cette fois encore, tout le fait supposer; et le gouvernement de la régente, auquel ses préoccupations intérieures doivent suffire, pourra éviter une expédition nécessairement coûteuse et qui, au point de vue diplomatique, eût pu ne pas être sans péril.

Quels que soient les ennuis que les tendances vieillissantes à l'autonomie suscitent au-delà des Pyrénées, ils sont bien peu de chose en comparaison des problèmes nouveaux que posent à la monarchie austro-hongroise les antipathies mutuelles des nationalités dont elle se compose. D'un côté, cette agglomération de races, uniquement maintenues par l'autorité centrale qui les tient agrégées, ne peut demeurer possible que sous un gouvernement fort; de l'autre, tout essai de vigueur de la part du cabinet de Vienne suscite des résistances qu'il n'ose pousser à bout, crainte de se jeter dans des embarras plus grands encore; et il en est réduit à louvoyer, à gagner du temps. Selon le mot arabe, un jour de vie, c'est la vie... L'empereur d'Autriche a trop de couronnes.

Les prédécesseurs du comte Taaffe n'ont pas réussi dans l'œuvre de germanisation, parce que l'avènement graduel des peuples à la vie politique est dans la force des choses. Seulement, à mesure que l'on a fait à certaines races une place dans la représentation de l'empire, des populations qui sommeillaient se sont réveillées et revendiquent à leur tour leur part d'indépendance et d'autorité. Après les Polonais de Galicie et les Magyares de Hongrie, viennent les Tchèques de Bohême et les Roumains de Transylvanie. Demain ce sera le tour des Italiens du Trentin qui souffrent de leur union avec les Allemands du Tyrol et des Croates. Les ministres de l'empereur-roi flottent, indécis, entre la répression et la douceur. Pour le moment, c'est la répression qui a le dessus. Le procès des Roumains, à Klausenbourg, condamnés à des peines sévères pour la publication, déclarée illégale, d'un *memorandum* où ils avaient consigné leurs griefs; la proclamation du petit état

de siège, — pas si petit du reste que son nom l'indique, — à Prague, en réponse aux manifestations des jeunes-tchèques qui, d'anti-allemandes au début, sont bien près de devenir anti-dynastiques, ont occupé l'opinion durant ces derniers mois.

En même temps l'agitation radicale en faveur du suffrage universel n'avait cessé de grandir, et l'on pouvait prévoir le moment où l'Autriche se trouverait forcée d'entrer, après l'Espagne, la Belgique, la Hollande, dans la voie d'une organisation plus libérale du suffrage direct. Personne cependant ne croyait le moment si proche, et ç'a été, il y a trois jours, un vrai coup de théâtre au parlement de Vienne que le dépôt par le comte Taaffe d'une loi de réforme électorale, dont nous approuvons sans réserve l'audace intelligente, et qui établit le suffrage quasi-universel des citoyens de vingt-quatre ans, sachant lire et écrire.

En Hongrie, les projets de loi relatifs aux réformes religieuses, celui surtout qui a trait au mariage civil obligatoire, continuent à passionner les esprits. Au point de vue de l'égalité des confessions religieuses, la Hongrie est encore soumise au même régime que notre pays avant la Révolution. C'est l'église catholique, en majorité dans le royaume, — elle compte 6 millions de fidèles contre 3 millions et demi de protestans et 600,000 israélites, — qui tient exclusivement les registres des naissances, mariages et décès. Les lois destinées à remplacer ce système par un autre, analogue à celui qui fonctionne dans tout le continent, y compris l'Autriche, laquelle ne passe pas cependant pour un État athée, ont été votées par la chambre hongroise et n'attendent plus que la signature de l'empereur-roi, avec lequel M. Weckerlé est d'accord.

Il est assez difficile à des Français de comprendre l'explosion de colère, soulevée par la législation nouvelle dans le parti clérical de Budapesth, à la tête duquel marchent les évêques qui déclarent le projet « attentatoire aux droits les plus sacrés de l'Église. » Cette opposition, que l'on peut sans hérésie qualifier d'excessive, me remet en mémoire des plaintes bien anciennes, — elles remontent au XIIIe siècle, — adressées par les prélats français au souverain alors régnant, et qui méritent d'être signalées à François-Joseph : « Sire, disaient-ils, par la bouche de l'évêque d'Auxerre, ces seigneurs, qui sont ici, archevêques et évêques, m'ont chargé de vous dire que la chrétienté périt entre vos mains. — Le roi se signa et dit : Or, dites-moi, comment cela? — Sire, c'est qu'on fait si peu de cas aujourd'hui et tous les jours des excommunications...» C'est Joinville qui conte l'entrevue, et le prince auquel les évêques reprochaient de laisser ainsi périr la chrétienté entre ses mains n'était autre que... saint Louis.

Vte G. D'AVENEL.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les cours de la rente française ont oscillé pendant la première quinzaine d'octobre dans les mêmes étroites limites où s'étaient tenues les transactions durant la quinzaine précédente. Le 3 pour 100 n'a pu descendre jusqu'à 98 francs ni remonter jusqu'à 98.50 ; les rachats d'une part, les offres de l'autre, arrêtent le mouvement commencé, et une sorte d'équilibre s'établit entre 98.25 et 98.40. Les dispositions sont plutôt favorables, et il n'est pas besoin, si quelques établissemens de crédit peuvent être intéressés à la hausse de certaines valeurs, qu'ils fassent de grands efforts pour soutenir le 3 pour 100. A tout essor nouveau de ce fonds manque toutefois désormais un facteur qui dans les années précédentes avait puissamment contribué à la conquête du pair, les achats de la Caisse des dépôts et consignations pour les caisses d'épargne. Depuis le 1er janvier, les excédens de retraits ont atteint en cinq mois 200 millions. Ce mouvement s'est arrêté, et depuis lors dépôts et retraits se balancent à peu près. Dans la dernière décade, toutefois, l'excédent de ces derniers a dépassé un million.

La rente amortissable, dont le coupon trimestriel a été détaché le 1er octobre, reste cotée au-dessous du 3 pour 100 perpétuel, à 98.20 environ. Le 4 1/2 s'est relevé de 104.37 à 104.95. L'écart entre ce fonds et le 3 pour 100 devra se tendre encore, le succès de la conversion en dépend. Une opération portant sur un capital de plus de 7 milliards en capital effectif aux cours actuels ne peut être réalisée avec certitude de succès, — ainsi s'est exprimé M. Peytral dans une récente interview, — qu'à la condition qu'elle soit à peu près unanimement acceptée par les porteurs du 4 1/2 eux-mêmes, ce qui suppose une formule de conversion plus avantageuse que celle qui résulterait de la comparaison des cours du moment.

La conférence monétaire qui s'est réunie lundi à Paris n'a pas pour mission d'examiner s'il convient de maintenir ou de dénoncer l'Union latine. Son unique objet est de statuer sur une proposition de l'Italie touchant un point spécial, le rapatriement et la nationalisation de sa monnaie divisionnaire. Les délégués des cinq États de l'Union ne paraissent point disposés à étendre au-delà de cette question le champ de leurs travaux. Il est probable, dès à présent, que l'Italie obtiendra satisfaction, sous réserve de la sanction que le parlement aura à donner à tout accord établi par la conférence.

La rente italienne a profité de ces bonnes dispositions des membres de l'Union; de 82.65, prix le plus bas, coté quelques jours après la liquidation, elle a pu se relever à 84 francs. C'est le taux élevé du report, 0 fr. 10 en moyenne, et la tension du change à 13 pour 100, qui avait provoqué ce recul à 82.65. Aujourd'hui la tendance est moins pessimiste et l'on en donne les raisons suivantes : le président du conseil, M. Giolitti, rentré à Rome, le 6 courant, a calmé les ardeurs intempestives de son collègue de la guerre, le général Pelloux. On commençait à s'inquiéter d'une concentration inusitée de troupes sur la frontière des Alpes; des notes officieuses avertirent le public que c'était une simple précaution contre le choléra. Le public crut ou ne crut pas; l'essentiel est que les classes qui avaient été retenues sous les drapeaux ont été, depuis le 6, renvoyées dans leurs foyers. D'autre part, le maréchal de Mac-Mahon étant malade, le roi Humbert a envoyé un télégramme sympathique, évoquant les glorieux souvenirs de la confraternité d'armes de 1859, parlant de la reconnaissance des Italiens et de la vaillance de l'armée française. Enfin, *the last not the least*, le gouvernement italien a obtenu à Berlin d'un puissant syndicat financier, où figure l'établissement officiel la Seehandlung, l'avance d'une somme de 40 millions de marks, d'aucuns disent de 80 milions. Tous ces faits sont symptomatiques d'une pression énergique exercée à Rome pour enrayer un entraînement dangereux. Le mot d'ordre est-il venu de Berlin ou de Vienne, ou des deux capitales? Le fait patent est le retour à un certain calme et au bon sens en Italie même; si le danger d'une conflagration a existé un moment, il n'existe plus.

Il est donc rationnel que la campagne de baisse sur l'Italien subisse un temps d'arrêt, même qu'une reprise se produise, mais la situation financière du pays reste critique. Les Allemands ne veulent prêter que si l'équilibre budgétaire est rétabli, ce qui ne peut se faire que par de nouveaux impôts, et la population déclare par ses représentans qu'elle paie tout ce qu'elle peut payer et ne donnera rien au-delà; cercle vicieux. Il y aurait bien un moyen, la suppression de deux corps d'armée; mais de ce remède, on ne veut entendre parler en aucun cas à Rome. Le discours que M. Giolitti va prononcer, le 18 courant, à Dronero édifiera le public sur son programme financier.

L'argent a été très serré, à la fin de septembre, à Berlin et à Vienne; sur la première de ces places, les taux s'élevèrent jusqu'à 6 pour 100; en Autriche, l'escompte a dû être élevé de 1 pour 100 par la Banque austro-hongroise, et le change, agio de l'or sur la *valuta*, dépasse 5 pour 100. En Angleterre, au contraire, les disponibilités sont tellement abondantes, que la Banque, au lendemain même de l'échéance trimestrielle, a dû abaisser le taux de son escompte à 3 pour 100; les taux sur le marché libre sont d'ailleurs fort au-dessous de ce niveau.

La première moitié d'octobre aura été bonne pour la plupart des fonds d'État. L'Extérieure a été compensée fin septembre à 64.40. Le 6 courant, un coupon trimestriel a été détaché, le prix se trouvant ainsi ramené à 63.40. L'affaire de Melilla a provoqué des ventes jusqu'à 63. On menait grand bruit de l'importance de l'expédition décidée; il était question de l'envoi immédiat de tout un corps d'armée et le ministre des finances mettait 90 millions à la disposition de son collègue de la guerre. Où les aurait-il pris? L'opinion, fort excitée en Espagne pendant quelques jours, s'est calmée; on est revenu à des appréciations plus sensées. Quelques bataillons seront envoyés sur la côte d'Afrique, et si cette dépense imprévue fait une nouvelle brèche dans le budget, cette brèche ne sera pas large. Ces réflexions, aidées d'achats vigoureux des amis financiers de l'Espagne et de son ministre actuel du trésor, M. Gamazo, ont relevé d'autant plus aisément l'Extérieure de 63 à 64, que la spéculation baissière à Londres paraît s'être décidée à se racheter. Le change reste toujours au-dessus de 21. Là est le côté faible de la situation.

La rente hongroise a reculé de 94.10 à 93.25 sur la cherté de l'argent à Vienne, l'élévation du taux de l'escompte par la Banque austro-hongroise et la tension à 5 et même 6 pour 100 du change de la *valuta* au-dessus de la parité fixée par la récente réforme monétaire. A Berlin aussi l'argent a été très cher fin septembre, et les valeurs d'Autriche-Hongrie qui alimentent la spéculation allemande en ont souffert quelque peu. La reprise toutefois n'a pas tardé à se produire, le 4 pour 100 de Hongrie s'est relevé à 93.75.

Les valeurs turques ont été très soutenues, la rente à 22.45, en hausse de 25 centimes, la Banque ottomane portée de 583.75 à 587.50. La priorité 4 pour 100 se consolide aux environs de 450, l'obligation Douanes est encore arrêtée à peu de distance du pair de 500 francs. La Banque ottomane verrait d'ailleurs sans regret les capitalistes amis des valeurs turques se porter de préférence vers des titres recommandables, mais insuffisamment classés, comme l'obligation 4 pour 100 ottomane consolidée, qui vaut 405, et l'obligation du chemin de fer Salonique-Constantinople 3 pour 100 qui, émise à 282.50, se tient un peu au-dessous de 300 francs.

A Londres, un revirement favorable s'est produit sur les valeurs minières, notamment sur les titres de l'Afrique méridionale, mines d'or ou de diamant. Mais ce marché ne saurait reprendre quelque activité aussi longtemps que pèsera, sur les transactions générales au Stock-Exchange, l'incertitude touchant le débat engagé au sénat de Washington pour l'abrogation de la loi Sherman. Les partisans de l'argent semblent en minorité dans cette assemblée, mais leur obstruction est restée jusqu'ici victorieuse, et une séance de trente-deux heures vient encore

d'être infructueusement consacrée à cet étrange débat. La Banque d'Angleterre a dû, devant l'abaissement continu des taux sur le marché libre, réduire son propre taux d'escompte à 3 pour 100, mais elle reste sous le coup d'une recrudescence de demandes d'or pour les États-Unis, tandis qu'il lui faudra donner encore satisfaction aux exigences éventuelles de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

Le Brésil a payé le coupon semestriel de sa dette 4 pour 100, tandis que l'amiral Mello et le président Peixoto poursuivent à loisir la solution de leur querelle à coups d'obus. Dans la République Argentine, le général Roca a eu raison de l'insurrection de la province de Santa-Fé, et le nouveau ministre des finances, M. Terry, a présenté au congrès un tableau optimiste de la situation économique du pays. Le 4 pour 100 brésilien vaut 60, l'obligation argentine 5 pour 100 1886 est immobile à 317.50.

Le marché des valeurs est toujours aussi inactif. Il ne s'est produit de mouvement que sur le Crédit foncier, en reprise d'une dizaine de francs à 986.25, et sur le Suez, qui perd 12.50 à 2,695.

Le délai concédé aux porteurs de 6 pour 100 russe 1883 pour la conversion de leurs titres en 4 pour 100 nouveau 1893 a expiré le 9 octobre. Les établissemens chargés de l'opération en France et en Hollande auraient reçu à l'échange environ la moitié du montant de l'emprunt. Le reste a été converti en Russie même, ou sera remboursé au pair le 13 décembre prochain.

Le gouvernement portugais s'est enfin décidé à assigner une date à la signature du décret d'approbation des arrangemens conclus avec les porteurs d'obligations de la compagnie royale des chemins de fer. C'est *vers le* 20 *octobre* que devra être publié le décret approbatif. Il n'est plus question de supprimer, des accords conclus, l'attribution de trente mille actions aux obligataires. Si le gouvernement de Lisbonne tient sa promesse, la longue attente des obligataires aura enfin été récompensée, dans la mesure du moins où le permettra l'action du *convenio*. Depuis deux années, ils se demandaient avec anxiété ce que devenaient les recettes de la compagnie et quelle part leur en pourrait jamais revenir. Les obligations se tiennent à 103 environ. Le 3 pour 100 portugais est dans l'abandon à 21, trop cher même à ce prix pour le rendement présent.

Le Secrétaire de la rédaction, gérant,

J. Bertrand.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT DIX-NEUVIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXIIIe ANNÉE.

SEPTEMBRE. — OCTOBRE 1893.

Livraison du 1er Septembre.

La Seconde vie de Michel Teissier, première partie, par M. Édouard ROD. 5
Les Italiens d'aujourd'hui. — III. — Provinces du Sud, par M. René BAZIN. 60
Le Monde antilien. — I. — Les Bermudes et les Bahama, par M. C. de VARIGNY. 92
Un Illuminé moderne. — Lawrence Oliphant, d'après un livre récent, par M. Pierre MILLE. 124
La Police, le Crime et le Vice a Berlin, par M. Arthur RAFFALOVICH. . 156
Les Fabliaux du moyen age et l'Origine des contes, par M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française. 189
Schopenhauer, l'Homme et le Philosophe, d'après une publication récente, par M. G. VALBERT. 214
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 226
Mouvement financier de la quinzaine. 238

Livraison du 15 Septembre.

La Seconde vie de Michel Teissier, deuxième partie, par M. Édouard ROD. 241
Fragmens des Mémoires du chancelier Pasquier. — La Conspiration Malet. 270
Le Zend-Avesta, par M. Philippe BERGER, de l'Institut de France. 296
La Chimie dans l'antiquité et au moyen age. — I. — Les Grecs, les Latins, les Syriens, par M. M. BERTHELOT, de l'Académie des Sciences. . . . 315

La Critique internationale. — M. George Brandes, par M. Jean THOREL. 337
Autour d'une tiare. — I. — Le Fantome du pape Benoit IX. — La Messe de minuit de Grégoire VII. — *Vita Nuova*, par M. Émile GEBHART. 360
La Psychologie des sexes et ses Fondemens physiologiques, par M. Alfred FOUILLÉE. 397
Les Antilles françaises en 1893, par M. MONCHOISY. 430
Les Revues anglaises, par M. T. de WYZEWA. 455
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 467
Mouvement financier de la quinzaine. 478

Livraison du 1er Octobre.

La Seconde vie de Michel Teissier, troisième partie, par M. Édouard ROD. 481
Richelieu aux États de 1614, par M. Gabriel HANOTAUX. 509
La Chimie dans l'antiquité et au moyen age. — II. — Les Arabes, par M. M. BERTHELOT, de l'Académie des Sciences. 545
La Franche-Comté. — III. — Les Industries, par M. Victor Du BLED. . . . 564
Autour d'une tiare. — II. — Heures enfantines, Canossa, par M. Émile GEBHART. 599
Pourquoi rougit-on? — Étude sur la Cause psychologique de la rougeur, par M. Camille MÉLINAND. 631
Poésie. — Préceptes, par M. Auguste DORCHAIN. 647
Les Mémoires du général baron Thiébault (1769-1795), par M. J. MARMÉE. 652
Revue littéraire. — Encore Victor Hugo, par M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française. 693
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 705
Mouvement financier de la quinzaine. 716

Livraison du 15 Octobre.

La Seconde vie de Michel Teissier, dernière partie, par M. Édouard ROD. 721
Comment la Russie prit sa place en Europe, d'après une publication récente, par M. Arthur DESJARDINS, de l'Institut de France. 756
Trois Momens de la vie de Lacordaire. — L'Église et l'État en 1830, en 1848 et en 1852, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. 799
Un Homme d'État italien. — M. Ubaldino Peruzzi, par M. E. JORDAN. . 833
La Sécheresse en 1893 et la Disette de fourrages, par M. P.-P. DEHÉRAIN, de l'Académie des Sciences. 850
Autour d'une tiare. — III. — Idylle, le Naufrage d'un pontificat, Mariage *in extremis*, par M. Émile GEBHART. 882
Les Revues russes, par M. T. de WYZEWA. 931
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 944
Mouvement financier de la quinzaine. 955

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

AP
20
R5
pér.3
t.119

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY